



**Katja Lasan**

# **GUEULE D'ANGE**

**tome 2 : Fred**

Katja Lasan

# Gueule d'ange

tome 2 : Fred

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels ne serait utilisée que de façon fictive et pour servir cette fiction. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ISBN : 978-2-9550527-5-4

© Katja Lasan, 2015  
Tous droits réservés

*Pour ma mère, ma première lectrice,  
un ange parmi les anges...*

Le visage de l'homme se transforme. Sa peau devient noire, elle se craquelle, éclate. Il se met à rugir et à cracher des flammes. Je recule, effrayé par la tête du dragon posée sur le corps de l'homme. Il commence à avancer en tendant les bras vers moi.

Une voix cadavérique sort de ce monstre hybride :

— On va bien s'amuser, toi et moi.

Je recule encore et attrape la main d'Alice, figée à mes côtés. Je lui crie de courir en la tirant en arrière. Mais j'ai beau vouloir décamper, j'ai l'impression d'être cloué sur place. Le paysage volcanique ne bouge pas autour de moi.

Je redouble d'effort, levant les jambes, partant en avant, mais tout mon corps fonctionne au ralenti. Le dragon, lui, avance vite. Je sens son odeur fétide, j'entends sa respiration emplie d'excitation.

Je veux pas qu'il touche à Alice, alors je hurle comme un dingue pour faire revenir mes forces, mais ça sert à rien. Je suis englué dans une boue transparente.

Je me retourne. Un second homme-dragon se tient aux côtés du premier. Il crache des flammes meurtrières, leur chaleur me pique les jambes, je dois courir, je dois sauver Alice. Soudain, une des flammes s'entortille autour de mes jambes, telle une corde en feu. Elle me brûle la peau, je tombe lourdement sur le sol dur, m'éclatant le menton, lâchant la main d'Alice. Je me sens violemment tiré en arrière, aspiré par la gueule ténébreuse de la bête à cornes.

Je tends les bras vers Alice.

— Alice, aide-moi !

Elle se penche vers moi, enlace mes mains et se met à tirer. Mon corps craque, je vais finir écartelé. Je jette un regard de désespoir à Alice, elle se penche vers moi. Elle sourit. Perfide. Ses iris sont rouges, flamboyants. Elle rapproche sa bouche de la mienne, passe sa langue sur mes lèvres et me murmure :

— T'es beau, tu sais ? J'ai toujours eu un faible pour les bruns. Je suis ta plus grande fan, gueule d'ange, je t'aime éperdument.

Je la regarde, interdit.

— Alice ! Pas toi ! J'ai besoin de toi, aide-moi !

Elle recule à quatre pattes en riant comme une démente.

— Je suis ta plus grande fan, gueule d'ange, je t'aime éperdument. Ils ont carte blanche !

— NON ! JE VEUX PAS ! NON !

Je hurle tandis que de nouvelles flammes s'enroulent autour de mes bras, de mon cou, m'étouffant de leur chaleur démoniaque.

Alice se redresse de toute sa taille, je la reconnais plus. Elle se déforme. Sa peau se recouvre de cloques. Des cornes lui poussent entre les cheveux qui tombent par poignée sur le sol volcanique. Hideuse créature des ténèbres. Elle rit, un rire pervers, un rire qui s'infiltré en moi comme un poignard venant me déchirer jusqu'au plus profond de mes entrailles.

Je pleure, je crie, je me débats, et les flammes se resserrent plus fortement à chacun de mes mouvements. Les hommes-dragons s'emparent de moi, me redressent, me lèchent le visage avec leurs langues de serpent.

— LÂCHEZ-MOI ! JE VEUX PAS ! NON !

Ils me repoussent contre un mur de barreaux, me maintenant prisonnier, les bras en l'air. Ils ensèrent mes poignets avec violence, je peux plus bouger.

Face à moi, Alice finit sa transformation mutante : une tête de dragon sur le corps d'un homme habillé d'un costard gris, parfaitement coupé. Il est grand, dangereux ; puissamment dangereux ! Il se rapproche lentement. Je tremble.

Ses yeux rouges remplis de folie me fixent d'un air obscène. Sa langue de serpent siffle entre ses lèvres noires. Il la pointe sur moi, elle vient me lécher le cou, remonte vers mes joues, mes yeux, redescend sur mon tee-shirt. Je pleure comme un enfant. Je sais qu'il va me faire du mal, je veux mourir.

Ses doigts griffus se posent sur mon vêtement. Il les laisse descendre le long du tissu, le déchirant lentement, m'arrachant la peau au passage.

— NON ! LAISSEZ-MOI !

Il rapproche sa tête monstrueuse de la mienne et une voix gutturale, sortie tout droit des enfers du monde, s'échappe de sa bouche :

— Chuuut, petit ! La demoiselle a dit « carte blanche ».

Alors, je me mets à hurler.

Je me réveille en sursaut. Mes cris résonnent encore contre les murs de la chambre. Je suis en sueur. Je me tourne à la recherche réconfortante d'Alice, mais le lit est vide. Je suis seul. Je suis à Paris.

Je sors sur le balcon pieds nus, en tee-shirt et en caleçon. La nuit est glaciale. Je m'en fous, j'ai besoin d'air.

Je me rapproche du rebord épais du balcon et jette un œil désinvolte sur la Ville Lumière devant moi. J'entends les sirènes des ambulances, celles des flics, les klaxons des bagnoles. Même à 3 heures du matin, ces cons sont pas foutus de patienter aux feus rouges. Bande de blaireaux !

La tour Eiffel me fait face, au loin, brillant de mille feux. Au sommet de sa tête d'acier, son gyrophare lumineux danse dans la nuit. Telle une reine, la Dame de Fer veille sur sa cité jamais endormie.

Putain ! Ce qu'elle est devenue laide ! Un vulgaire gadget pour touristes. Toute cette ville n'est plus qu'une énorme farce, défigurée au fil des années par des hommes de pouvoir ne pensant que profit et démesure. Je la déteste, moi qui l'ai pourtant tant aimée.

Je m'accoude au balcon, laisse dériver mes pensées.

C'était quoi ce putain de cauchemar, t'à l'heure ? Jamais Alice n'y apparaît de cette façon, jamais.

« Je suis ta plus grande fan, je t'aime éperdument. »

Bordel ! Elle parviendra finalement à me faire douter, cette cinglée ? J'ai lu sa lettre. Elle menace de s'en prendre à Alice. J'ai pas eu le choix, j'ai dû accepter que Serge appelle les flics.

Ils sont venus à la maison de disques ; ils ont pris nos dépositions et embarqué les lettres. Selon eux, soit la cinglée va finir par se lasser, soit elle serait capable de mettre ses menaces à exécution. Mais quand ? De quelle manière ?

Serge a paniqué. Il a demandé à ce qu'un troisième homme se joigne à Bastien et Gilles, et il veut qu'ils restent en permanence auprès de moi. Putain ! Pourquoi j'attire que des emmerdes tout le temps ? J'ai pas peur pour moi, j'ai peur pour Alice. C'est elle que cette tarée menaçait dans son courrier, pas moi.

Je suis désolé, demoiselle. C'est ma faute. Toi et moi, je savais que c'était pas une bonne idée.

La meilleure chose que je puisse faire pour te protéger, c'est te quitter. Effacer toutes traces de mon passage dans ta vie : les photos dans nos portables, les articles de presse, tout. Partir sans me retourner.

Je te mérites pas, Alice. T'es une fille bien, tu dois faire ta vie avec un mec qui saura te rendre heureuse comme tu le mérites. Malgré moi, je te mets en danger et ça me rend malade.

Je pose mon pied sur le rebord du balcon et m'y hisse. Le vent souffle dans mes cheveux, j'écarte les bras, fixe le sol en contrebas.

Ouais, te quitter demoiselle, c'est ce que je devrais faire, mais je sais pertinemment que tu seras pas d'accord.

Je me rapproche du bord, je sens le vide sous mes pieds. Ce serait si facile...

J'en peux plus de ces cauchemars, leur violence augmente de fois en fois, je sais plus comment gérer. Ça va finir par me faire sombrer dans la folie. Même si j'y suis déjà en partie.

À qui je manquerai, franchement ? Le monde pourra très bien se passer de moi, la Terre s'arrêtera pas de tourner, le soleil continuera de briller, et moi, je serai libéré, enfin. Mais surtout, Alice sera en sécurité et elle n'aura plus le choix de devoir faire sans moi.

J'avance encore de quelques millimètres. Jusqu'ici tout va bien. Cinq étages, une chute rapide. Je ferme les yeux et je souris. Après tout, comme dit l'autre, l'important, c'est pas la chute, c'est l'atterrissage<sup>1</sup>.

Je saute. En arrière. Mes pieds se posent sur le carrelage froid du balcon. La Mort ne m'aura pas ce soir. Je viens de manquer notre second rendez-vous.

Tu vois, La Faucheuse ? Y a dix ans, c'est toi qui avais refusé de me prendre dans tes bras alors que je te regardais en face. Aujourd'hui, je te rends la pareille. Notre danse enlacée devra finalement attendre.

Je me sens pas assez égoïste pour te confier mon cœur, la Faucheuse. Je crois que j'ai envie de le partager encore un peu avec les vivants. Et tant pis si cela signifie de devoir supporter mes cauchemars, mes doutes, mes angoisses. Je me détourne de tes ténèbres, la Faucheuse, préférant ceux qui m'attendent ici. Toute façon, la Mort n'est sûrement pas une fin, tout juste un autre commencement. Et je crois qu'avant de le découvrir, j'ai d'abord des choses à terminer dans cette vie-là.

Je ferme les yeux ; j'ai mal, j'ai froid, partout. Je sens la rage monter en moi, la douleur de mon cauchemar refaisant subitement surface. Alors, je m'empare d'une chaise en plastique et la balance contre le mur de l'immeuble, imaginant l'écraser contre la gueule du dragon

démoniaque.

Putain ! Ça soulage !

Je prends la deuxième et lui réserve le même sort, avant de soulever la table et de la retourner en criant violemment. Je respire fort, mon cœur m'ordonne de me contenir. J'ai supporté la chute, je dois maîtriser l'atterrissage.

Je me calme. J'ai besoin d'un verre. J'ai besoin de parler à Elsa. Il est bientôt 4 heures du matin, je m'en fous. Paris ne dort jamais.

---

<sup>1</sup> *La Haine*, film de Mathieu Kassovitz sorti en 1995.

Je finis mon thé vanille-fraise, puis donne un coup d'eau chaude à ma tasse, tout en jetant un œil éccœuré au pain posé sur la table.

Rien à faire, mon estomac refuse de s'alimenter.

« Alice, c'est pas sérieux, t'es à la diète depuis hier. »

Tu parles ! Qui ne le serait pas après avoir reçu une seconde lettre de la folle parisienne.

*Je suis sa plus grande fan.*

*Laisse mon Fred tranquille, sorcière ! Je te déteste ! Tu me le payeras tôt ou tard, je te le promets.*

*Il est à moi, depuis toujours.*

*Je l'aime éperdument.*

*Sa plus grande fan*

J'ai rangé la lettre avec l'autre, dans le tiroir de mon bureau, sans en parler à personne.

Je pousse un soupir de lassitude en déposant ma tasse dans l'égouttoir et tourne les yeux vers mon ordinateur portable. Je me suis connectée sur le site de Couleur 3, car Dark Moon y passe en direct ce matin. Les garçons viennent de finir leur deuxième chanson et Duja recommence à les interviewer.

Un léger filet d'amertume me remplit la gorge. Ils sont tous au studio de la radio ce matin : les membres de Dark Moon, Serge, Flavia et Johanna. Je tente de les imaginer autour d'une grande table ronde, des casques sur les oreilles. Flavia et Johanna dans le public, exceptionnellement présent aujourd'hui dans les studios de la radio, pour assister au mini concert privé du meilleur groupe de rock français du moment.

— Alors, les mecs ? À quand le nouvel album ? demande l'animateur.

C'est Luc qui répond :

— Si tout va bien, d'ici la fin de l'année prochaine. Ça dépend de l'inspiration de notre compositeur en herbe.

— Ouais, renchérit Mickaël. D'abord, on finit la tournée, après on s'octroie une bonne plage de vacances. Après comme dit Luc, suivant ce que Fred parvient à pondre, on devrait rentrer en studio d'enregistrement en début d'été. Hein, ma poule ? Allez, au taf !

Duja se marre :

— Pas trop la pression, Fred, du coup ? C'est un peu des glandeurs tes potes, non ?

— Ouais, carrément ! C'est bien que les auditeurs s'en rendent enfin compte, affirme ma gueule d'ange de sa belle voix grave et cassée.

Je l'imagine parfaitement avec son petit sourire taquin au coin des lèvres.

L'animateur envoie une nouvelle musique avant la suite. Je soupire à nouveau profondément en m'appuyant contre le meuble de l'évier. Il reste encore une heure d'émission et je dois aller au boulot. J'éteins l'ordinateur, branche mes écouteurs sur mon téléphone portable et me connecte à l'application de Couleur 3 afin d'écouter la suite de l'interview.

Je me rends dans le vestibule, le cœur lourd. Nous sommes vendredi. Ce soir, je termine plus tard que d'habitude, car nous organisons la Nuit du conte à la bibliothèque. De nombreux conteurs et conteuses de Suisse romande et de France voisine viendront dès la mi-journée pour ensorceler petits et grands de leurs histoires. Ma sœur sera d'ailleurs présente avec Léna et Tim, dans l'après-midi.



Nous organisons cet événement chaque année et habituellement nous fermons les portes vers 22 heures. Je n'ai pas prévu de rejoindre Fred ensuite et ça me désespère. Surtout que mes règles se sont terminées hier soir. Quelle poisse ! Son corps me manque tant !

J'ai passé un bref moment chez lui mardi en fin de journée, il venait tout juste de rentrer de Paris. Maud m'ayant demandé de la remplacer pour deux cours de zumba en début de soirée, je n'ai malheureusement pas pu rester longtemps avec ma gueule d'ange. Et depuis, à mon grand dam, on ne s'est pas revus.

Fred semblait fatigué. Ses rendez-vous à Londres se sont bien passés, il a réussi à ne pas trop se fritter avec Serge et apparemment, il était content de l'achat de sa guitare.

Malgré tout, je lui trouvais un air grave, presque taciturne. Il était nerveux, je le vois rarement ainsi et donc, forcément, ça m'a inquiétée.

— Que se passe-t-il ?

— Rien.

— Fred, je commence à te connaître, tu as la tête des mauvais jours.

Il m'a jeté un regard triste en m'avouant :

— On a porté plainte lundi.

Mon estomac s'est subitement contracté.

— Contre la folle ?

Il a hoché la tête, puis m'a expliqué que Serge avait demandé un garde du corps supplémentaire.

— Les flics pensent qu'elle peut être potentiellement dangereuse.

Il m'a pris la main et m'a attirée contre lui.

— Alice, je veux pas que tu t'inquiètes, d'accord ? La seule chose dont on soit sûrs, c'est qu'elle est à Paris. Pas ici. Et ses lettres, ce ne sont que des mots.

C'était le moment de lui parler du courrier reçu le jeudi précédent, et pourtant, comme une imbécile, je n'ai rien dit.

Nom d'une pipe ! Je n'ai rien osé lui avouer ! Il aurait flippé ! Je suis certaine que l'histoire avec les deux bimbo du bateau l'a refroidi et qu'il s'est senti responsable de ce qui m'est arrivé. Si je lui montre la lettre de la Parisienne et qu'il y voit les menaces, ainsi que la photo avec le poignard dans mon cœur, il serait vraiment capable de me quitter pour me protéger. J'en suis sûre.

Je ne veux pas. Je ne le supporterai pas.

Alors, je n'ai rien dit. S'il l'apprend un jour, il va me tracter ! Mais je préfère mourir de sa main que de celle de la timbrée. Et puis, en attendant, je suis comme lui : je suis certaine que ces menaces ne sont que des mots. En tout cas, je tente de me rassurer avec cette pensée.

Je suppose qu'elle a vu mon prénom, mon nom de famille et mon lieu de travail le jour où les deux bimbo ont posté leur merde sur Facebook. Ce n'est resté que peu de temps en ligne, mais cela a dû lui suffire.

Bordel ! Fred a raison : le monde contemporain et sa technologie, c'est pas toujours un cadeau !

J'enfile mes nouvelles bottes de couleur bordeaux par-dessus mon jean gris slim, mon manteau d'hiver avec mon écharpe, mes gants et un bonnet chaud. Les Dark Moon sont en train de raconter à Duja les projets de la prochaine tournée. En entendant la voix grave et cassée de Fred, mon cœur se serre à nouveau.

Tout en prenant le chemin du métro, la tête repliée contre mon cou tellement la bise est violente, je laisse mes souvenirs de mardi m'envahir, les yeux posés sur le bout de mes bottes, un sourire aux lèvres.

Nous étions dans sa chambre, il sortait ses affaires de son sac de voyage pour les ranger dans son

armoire. Observant cette dernière d'un œil intéressé, je lui ai demandé :

— Comment ça se fait que tu as autant de fringues ? Ne me dis pas que t'es un gaga du shopping, je ne te croirai pas.

Il s'est tourné vers moi, souriant comme un gosse.

— Ouais, je déteste ça. Les trois quarts des fringues, je les ai reçues.

J'ai écarquillé les yeux d'étonnement.

— Tu les as reçues ? C'est-à-dire ?

Il a grimpé sur le lit pour venir s'agenouiller vers moi. En haussant les épaules et en faisant la moue, il a répondu :

— Quand je pose pour des photos, par exemple. En général, on me laisse repartir gracieusement avec ce que j'ai porté pendant la séance. Ou si je vais à une soirée assez cotée, du genre les Victoires de la Musique, on me file des fringues que je peux garder ensuite.

Je l'ai regardé bouche bée.

— Waouh ! Donc les trois quarts de ce que tu as dans ton armoire, tu ne l'as même pas payé ?

Il a soupiré d'un air navré :

— Ouais, je sais, c'est lamentable. Plus t'as du fric et moins tu paies. C'est la triste logique du monde capitaliste. C'est pour ça que dès que je peux, j'essaie de faire profiter les autres aussi. Je fais des dons à des associations ou je file des fringues à ceux qui en ont plus besoin que moi. Je crois qu'y a des trucs dans cette armoire que j'ai jamais enfilés.

Je me suis approchée de lui pour déposer un doux baiser sur ses lèvres. Cet homme est vraiment un ange, pourquoi a-t-il donc tant de peine à le reconnaître ?

Il a posé une main contre l'arrière de ma tête, puis m'a fait basculer sur le matelas tout en continuant de m'embrasser. Mon corps s'est aussitôt réveillé et une énorme frustration s'est emparée de moi.

— Fred ! J'ai mes...

— Je sais, Alice, sinon crois-moi : ça ferait déjà un sacré moment que tu serais à poil et que t'aurais joui plusieurs fois.

J'ai rougi furieusement. Ce qu'il a pu me manquer, mon apollon, avec son langage cru !

J'ai passé un doigt empli de tendresse le long de son visage, m'en voulant d'autant plus de ne pas oser lui avouer cette histoire de lettre. J'ai préféré l'embrasser pour oublier mon léger malaise.

En se relevant, Fred avait retrouvé son sourire espiègle.

— Mais ça m'arrive des fois de faire les boutiques, m'a-t-il glissé dans un clin d'œil en tirant son sac de voyage vers lui.

Il a trifouillé dedans quelques instants, puis à ma grande surprise, il en a sorti deux boîtes de thé vanille-fraise de chez Harrods. Alors là, j'en suis restée « waouh ! ».

— Fred, fallait pas. T'étais pas obligé de...

Je me suis emparée des boîtes, rouge de confusion.

— T'as de la chance, princesse, c'était sur mon chemin samedi. T'es vraiment sûre que c'est bon, ce machin ?

Il a jeté un œil sceptique sur mon thé, une grimace de dégoût aux lèvres. J'ai souri.

— Oui, gueule d'ange, c'est délicieux. Mais c'est vrai que c'est peut-être plus au goût des filles que des hommes.

Il s'est à nouveau tourné vers son sac et en a sorti une paire de Dr. Martens grises et un tee-shirt noir estampillé de la marque.

J'ai ajouté en plissant les yeux :

— Eh bien ! Je vois qu'on ne se refuse rien ! T'en as pas assez ou c'était aussi un cadeau gratuit pour les photos ?

En passant une main dans ses cheveux, il m'a regardé en souriant comme un enfant.

— Ça, c'est un cadeau de moi à moi. La boutique était dans le même quartier que celle où j'ai acheté ma guitare, et le gérant est un bon pote, c'était l'occasion de lui dire bonjour.

J'ai pris les chaussures pour les observer de plus près. Elles étaient jolies : mates, le cuir faussement usé, rock'n'roll, tout à fait lui.

Sentant le regard de Fred sur moi, j'ai relevé la tête et planté mes yeux dans les siens.

Son sourire s'est agrandi quand il a complété :

— C'est tellement un bon pote qu'il m'a proposé une seconde paire de Docs gratuites.

J'ai ouvert la bouche d'étonnement, sans rien dire.

Moi aussi, je ne suis pas du tout une adepte du shopping, mais si je savais qu'on me proposait des fringues ou des chaussures de marque gratuites pour me remercier de mes achats, je crois que je ferais les magasins plus souvent. Le star-system est vraiment un monde à part.

D'une voix presque envieuse, je lui ai demandé :

— Et alors ? T'as choisi quoi ? Tu me montres ?

Il s'est mordu la lèvre inférieure avant de plonger une nouvelle fois sa main dans son sac de voyage. J'avais oublié à quel point il était sexy et désirable quand il faisait ça. J'ai mordillé mes lèvres à mon tour, tout en essayant de chasser les images érotiques qui se mettaient à affluer avec virulence dans mon cerveau. Foutues règles !

Quand Fred a sorti de son sac une paire de grandes bottes Dr. Martens couleur bordeaux, je suis restée quelques secondes ahurie. Ça, ce n'était pas des chaussures de mec.

J'ai regardé mon rockeur le cœur battant, n'osant pas vraiment y croire. Devant mon air effaré, il s'est approché de moi en me tendant les bottes.

— J'avais pas besoin de deux paires, alors je me suis dit qu'un cadeau de moi à toi, ça te ferait peut-être plaisir. Et c'est plus sympa qu'un tee-shirt « I love London ».

J'étais médusée, incapable de bouger. Des Dr. Martens ? Pour moi ? Waouh !

Au bout de quelques secondes, mon cerveau et mon corps ont enfin réussi à se reconnecter l'un à l'autre. J'ai secoué la tête et me suis emparée des bottes.

— Merci, c'est... Je ne sais pas quoi dire en fait.

J'ai recommencé à me mordiller les lèvres, mes joues rougissant à la fois de plaisir et de gêne. Fred s'est penché vers moi et a planté son magnifique regard vert dans le mien. J'étais hypnotisée, complètement.

— Dans ce cas, dis rien, demoiselle. Contente-toi de me rouler une pelle.

Je lui ai sauté au cou et me suis mise à le dévorer de baisers, réfrénant mes envies terriblement pas sérieuses qu'il m'arrache mes vêtements et me fasse l'amour sauvagement.

Rien qu'au souvenir de cette scène, j'en deviens humide, là, en bas. Plus d'une semaine que nous n'avons pas fait l'amour, je suis puissamment en manque. J'ai pu me passer sans problème de sexe durant deux ans et maintenant que je sors avec ma rock star, je ne supporte plus de vivre trois jours sans le sentir au moins une fois en moi. Franchement, c'est quoi ce bordel ?

\*

Je sors du métro. Dark Moon est en train de jouer un troisième morceau en live. C'est une chanson rythmée, rageuse, qui s'intitule *Je suis de ceux*.

À peine commence-t-il à chanter que la voix de Fred m'emporte loin, très loin. Je m'arrête pour mieux l'écouter, à côté de la grande fontaine qui jalonne la place de la Riponne.

Nous sommes en novembre, il fait froid, mais la sublime voix de mon rockeur me réchauffe dans tout mon être. Je l'imagine parfaitement dans le studio de la radio, debout devant son public, la main sur le

micro, lâchant ce qu'il a au fond des tripes.

Si seulement tu pouvais deviner à quel point je t'aime, gueule d'ange.

Je ferme les yeux, oubliant tout ce qui m'entoure. À cet instant précis, n'existe plus rien d'autre pour moi que cette voix grave, un peu cassée, appartenant au seul homme qui a jamais réussi à me faire chavirer.

*J'suis d'ceux qui n'savent pas oublier  
Pourtant, j'suis d'ceux qui n'peuvent plus parler  
Dans mon silence enragé, j'suis hargneux et acharné  
Mes parts d'ombres, j'veux m'les arracher  
Les envoyer en Enfer, les voir succomber*

*J'suis d'ceux qui font partie des voyous, des rebelles  
J'suis plus un ange, j'ai perdu mes ailes  
On m'a dit que j'suis d'ceux qui se f'ront un jour la belle  
Qui tombent, s'relèvent et crient leur haine au ciel  
Un ange pour toujours déchu, perdu, irrationnel*

*Un ange qui a perdu ses ailes. Il me l'a déjà sortie, celle-là.*

Qu'as-tu réellement perdu un jour, Fred ? À quoi correspondent ces ailes ? Quand accepteras-tu de me parler ?

Plus j'écoute les chansons de Dark Moon et plus je réalise à quel point la plupart sont sombres, gardiennes d'un étrange secret dont seul leur auteur détient la clé : Frédéric Pelletier.

Combien de fois ai-je tenté d'aborder le sujet avec lui ? Je ne compte plus. De temps à autre, il m'a avoué deux ou trois choses, mais ces minuscules pièces de puzzle ne suffisent pas pour s'emboîter entre elles et donner une image du secret si bien enfoui au fond de lui.

Cet homme a subi des violences dans son enfance. J'en suis persuadée. Mais je suis bien incapable de pouvoir expliquer ce qu'il s'est passé. Je m'imagine des coups, de la violence physique. Et comme chaque fois que j'y pense, j'ai mal pour lui. Je frissonne et tente de chasser les images de Fred, enfant, à la merci d'un adulte abusant de son autorité pour le frapper.

Je secoue la tête et me reconnecte à la réalité. Si je continue à me faire submerger par mes pensées, je vais finir par être en retard.

Je trace mon chemin jusqu'au palais de Rumine, vieux bâtiment abritant la bibliothèque, et gravis les marches deux par deux. Cela fait plusieurs jours qu'en pénétrant sur mon lieu de travail, je sens des regards étranges se poser sur moi. Depuis que Fred et moi sommes apparus enlacés dans les journaux et sur internet, j'ai l'impression que certaines personnes me reconnaissent et viennent à la bibliothèque uniquement pour m'observer, ou dans l'espoir que Fred apparaisse à son tour. En début de semaine, un homme a même eu le culot de venir me demander un autographe ! J'étais purement hallucinée.

Mais dans quel monde ai-je atterri le jour où je suis tombée amoureuse de ma gueule d'ange ? Tout cela me dépasse complètement. Je ne parviens toujours pas à réaliser à quel point mon homme et son groupe sont célèbres. Je crois qu'en fait je n'en prendrai conscience que le jour où je les verrai véritablement sur scène. Dans deux mois peut-être, si Fred me propose de les accompagner lors de leur concert à l'Arena de Genève, à la mi-janvier. Je l'espère de tout cœur, mais pour l'instant, il ne m'en a pas encore parlé.

À regret, j'enlève mes écouteurs et rejoins mes collègues derrière le guichet de prêt. Une nouvelle journée de travail m'attend.

Je tente désespérément de ranger le livre *Les Misérables* à sa place. L'étagère est haute ; moi, je suis petite et j'ai la flemme d'aller chercher l'échelle à l'autre bout de la bibliothèque.

Je me hisse sur la pointe des pieds et tends le bras au maximum. Mais qui a eu l'idée de faire des armoires de rangement aussi élevées ? Un joueur de basket ?

J'y suis presque, il ne me manque plus que quelques malheureux centimètres. Je m'allonge le plus possible en pestant à voix haute :

— Foutu livre ! Tu vas rentrer à ta place, oui !

Deux bras s'enroulent alors autour de mes hanches, me soulevant brusquement du sol. Je tourne aussitôt la tête et pousse un hoquet de surprise.

— La colère est rarement bonne conseillère, demoiselle, me glisse Fred dans un doux sourire.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ben, là je te porte pour que tu puisses ranger ton satané bouquin, et après j'espère qu'on pourra prendre cinq minutes pour se dire bonjour.

Je souris comme une débile, dites-moi que je ne rêve pas !

Je m'empresse de remettre le livre de Victor Hugo en place, puis entoure le cou de Fred qui me dépose délicatement par terre. Il jette un œil autour de lui pour vérifier que nous sommes bien seuls dans le rayon avant de m'embrasser. C'est doux, il sent bon. Je suis aux anges.

Je resserre mon étreinte et me colle contre lui, ouvrant mes lèvres pour laisser ma langue venir titiller la sienne. À mon grand bonheur, il ne résiste pas. Il se met à respirer plus fort, me pousse contre l'étagère et son baiser devient sauvage. Et voilà ! Je sens mon string bleu marine s'humidifier puissamment. J'ai envie de Fred, là, maintenant, tout de suite.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu fais là ? je demande à nouveau lorsque sa bouche quitte la mienne afin de reprendre son souffle.

Ses beaux yeux se posent dans les miens, sa main vient caresser mon visage.

— Les studios de la radio sont qu'à dix minutes d'ici. Ça aurait été dommage de pas en profiter. Tu crois pas ?

Pour toute réponse, je l'embrasse à nouveau, furieusement, enroulant ma jambe autour de la sienne.

Des murmures de voix au fond de l'allée nous remettent à l'ordre. Fred recule aussitôt, jetant un bref coup d'œil aux personnes s'avançant vers nous. Je sais qu'il n'apprécie pas du tout les démonstrations amoureuses en public. Alors, avant que les intrus ne parviennent jusqu'à nous, je lui prends la main et le tire derrière moi pour l'emmener de l'autre côté de l'allée.

— C'est gentil d'être venu, je ne m'y attendais pas, lui dis-je d'une petite voix émue.

Il me regarde, un sourire malicieux aux lèvres, et s'arrête de marcher. Nous sommes à nouveau seuls. Il se rapproche de moi, ses yeux verts pétillant d'une étincelle terriblement coquine, puis il m'enlace en déclarant :

— On s'est pas vus depuis mardi, demoiselle, il était temps, non ?

Je demande d'une voix charmeuse :

— Vous aurais-je manqué, monsieur Pelletier ?

— Foutrement !

Il me pousse à nouveau contre les rayons de livres et m'embrasse goulûment, sa langue venant fourrager avec ardeur contre la mienne. Je suis en feu, je me mets à transpirer. Je veux qu'il m'embrasse, encore et encore. Malheureusement, il nous faut bien reprendre notre respiration.

Fred me glisse d'un air contrit :

— Je suis désolé, Alice, j'ai pas été dispo cette semaine. J'avais du boulot et...

— Et tu devais aller à Genève et c'était plus pratique de dormir chez Luc et Damien. Je sais. Je ne t'en

veux pas.

Je hausse les épaules et ajoute d'une petite voix triste :

— De toute façon, j'avais mes règles.

Il fronce les sourcils.

— Tu penses que j'ai pas voulu te voir à cause de ça ?

Je rougis et baisse les yeux.

— Je sais pas. J'avoue que j'y ai peut-être pensé.

Il pose un doigt sous mon menton et m'oblige à relever la tête pour le regarder. Ses yeux sont d'une sincérité confondante.

— Alice, t'as vraiment des idées zarbi des fois, tu sais ? C'est pas parce qu'on peut pas baiser que je veux pas te voir.

Et voilà... Je rougis encore plus fort. Mais il va arrêter avec son langage vulgaire ? *Baiser*... Il ne pourrait pas être un peu romantique, des fois ? *Faire l'amour*, ça, c'est une expression qui me ferait beaucoup moins ressembler à une tomate trop mûre.

Je crois que Fred sent ma gêne, car il se reprend en levant les yeux au ciel :

— Excuse-moi, *coucher ensemble* aurait été plus approprié.

Je souris. Ouais, c'est mieux. N'empêche que je préfère quand il dit « faire l'amour ». C'est rare, mais ça lui arrive.

À ma grande surprise, il ajoute d'une voix douce en remettant une de mes boucles derrière mon oreille :

— Toute façon, *baiser*, ça te correspond pas, demoiselle.

— Pourquoi ?

Ses yeux me scrutent intensément, je me m'y noie, le cœur battant la chamade, le corps transi de puissants désirs charnels.

— Parce que toi, t'es pas le genre de fille qui baise.

Je hausse les sourcils. Sa bouche s'élargit dans un sourire effronté. Il se rapproche de moi et me glisse à l'oreille :

— Toi, tu fais l'amour, Alice, et tu le fais foutrement bien. Tu peux pas savoir comme tes caresses me manquent.

Alors là, mon string, je crois que je peux aller l'essorer.

C'est bien Fred qui vient de me dire ça ? Cet apollon ? Ce dieu vivant ? Je le dévore des yeux, des scénarios salaces passant en boucle dans ma tête. Je cherche une solution afin d'assouvir mes besoins vitaux de sexe dans les dix prochaines minutes, mais je n'en trouve pas. Je ne vais quand même pas lui proposer une partie de jambes en l'air dans la cave de la bibliothèque ? Je suis en manque, mais peut-être pas à ce point-là... Quoique...

« *Non, mais Alice, un peu de tenue !* »

Ma conscience n'a pas le temps de continuer à me faire la morale, car nous sommes à nouveau dérangés par des intrus. Nous rejoignons à petits pas le hall de la réception, sous les regards ahuris de certaines personnes, bien que Fred baisse la tête en marchant. De toute façon, même sous un chapeau et avec des lunettes de soleil, on le reconnaît. Alors aujourd'hui, avec ses cheveux en pétard, son jean denim troué et son sweat noir des Eurockéennes, il est facilement repérable.

J'entends des murmures à peine discrets autour de nous :

— Tu crois que c'est lui ?

— Il sort vraiment avec la bibliothécaire ?

— Tu vois qu'on a bien fait de venir.

— J'ose aller lui demander un autographe ?

Je soupire. Il y a tellement foule que Fred garde subitement ses distances avec moi. Je déteste quand il

est comme ça.

Je me rapproche de lui et laisse négligemment mes doigts venir à la rencontre des siens. À peine se frôlent-ils que Fred sourit en douce.

— Je sais à quoi tu joues, Alice.

— Et alors ? Je ne te demande pas de m’embrasser devant la foule, mais tu pourrais au moins me prendre la main. Tu l’avais fait sur le bateau, tu m’avais même prise par la taille, et aussi le jour où nous sommes allés nous promener à Vevey.

Il s’arrête et jette un regard désinvolte autour de lui.

— Ouais, mais je me sentais pas aussi observé. Là, ils attendent qu’une seule chose, on dirait des paparazzi !

— Pourtant, je te l’ai dit : depuis que nous avons *officialisé*, il y a une subite recrudescence d’inscriptions dans cette bibliothèque. Je me sens épiée à longueur de journée. Si tu acceptais de lâcher un peu du lest, je suis sûre que les gens finiraient par trouver ça banal et nous ficheraient la paix.

Il soupire.

— Ça te ferait plaisir que je te prenne la main ?

— Oui, et je suis sûre, de toute manière, que t’en as envie aussi.

Au regard qu’il me jette, je sais que j’ai marqué un point. Il secoue la tête, se rapproche de moi et enlace mes doigts. Je souris de toutes mes dents.

— Tu vois ? C’est pas si compliqué que ça.

Je jette un œil à la grande horloge murale ; à mon grand bonheur, ma pause de 13 heures à sonner.

Je demande à Fred d’une petite voix enjôleuse :

— Tu veux rester manger avec moi ?

— J’ai avalé un sandwich en venant ici.

— S’il te plaît. Tu l’as dit toi-même : on ne s’est pas vus depuis mardi et on ne pourra pas se voir avant dimanche. Y a des tables dans des coins discrets à la cafétéria. Promis.

— Tête de mule !

— Foutrement !

Je resserre mon étreinte sur ses doigts et le tire à ma suite en direction de la grande porte d’entrée de la bibliothèque. J’ai envie de sauter de joie : ma gueule d’ange va rester encore un peu avec moi !

Tout en payant mon repas à la caisse, je ne peux quitter des yeux le dos de Fred, assis au fond de la cafétéria. Plusieurs personnes font la queue auprès de lui pour un autographe. Mais quelle idée ai-je eue encore une fois ? Je suis désolée, gueule d'ange. Surtout que ces temps-ci, il n'est pas trop d'humeur pour ce genre de prestation.

Bastien et Gilles se tiennent debout, à quelques pas de lui, observant les personnes d'un œil suspicieux. Au grand dam de Fred, cette fois, ils semblent suivre les ordres de Serge à la lettre.

M'emparant de mon plateau, je jette un regard inquiet autour de moi ; j'espère que personne n'est venu ici avec une guitare.

Alors que je m'approche de la table, Bastien m'aperçoit et lance aussitôt :

— Merci, mesdames, messieurs, c'est tout pour aujourd'hui !

Les gens protestent, mais Gilles se place entre Fred et la première personne de la file en ajoutant :

— S'il vous plaît, ils ont le droit de manger tranquillement. Merci.

Face à la carrure des deux gardes du corps, les personnes n'insistent pas, mais je les entends pester en passant auprès d'eux. Certains ne se gênent d'ailleurs pas pour me jeter un regard en biais sans aucune discrétion. Je resserre l'étreinte sur mon plateau et grince des dents. Purée ! Ils sont gonflés, les gens !

— Je suis désolée, Fred, dis-je en déposant mon plateau sur la table.

Il hausse les épaules.

— Ça m'a fait passer le temps en t'attendant.

Il relaque mon assiette de filet de sandre au riz et aux légumes et surtout, ma part de tarte aux pommes. Étonnamment, mon estomac à la diète depuis la veille s'est décidé pour reprendre du service. Merci pour la visite-surprise, gueule d'ange !

Je prends deux tasses remplies de café et les apporte à Bastien et Gilles, assis à la table derrière la nôtre. Ils me jettent un regard hébété, puis me sourient chaleureusement.

— Merci, c'est gentil, dit Bastien.

Je rougis légèrement.

— De rien. J'espère que vous aimez le café au moins, je ne vous ai pas demandé.

— Ça ira très bien, merci, me répond Gilles en ouvrant un sachet de sucre.

Je retourne prendre place face à Fred et lui tends également une tasse.

— Tiens, cadeau de moi à toi.

— Quelle générosité, merci. Tu sais que tu viens de marquer des points auprès de ma garde rapprochée, demoiselle ?

Je souris et chuchote dans un clin d'œil :

— Ils ont le droit de se détendre un peu, eux aussi. Je vous trouve tous sur les nerfs depuis votre retour, mardi.

Fred me jette un œil circonspect, mais ne réplique rien. Je suis sûre qu'il sait parfaitement que j'attends un peu plus d'explication sur son humeur à fleur de peau de ces derniers jours, pourtant il s'entête à garder le silence. Je n'insiste pas préférant revenir sur un sujet plus léger :

— T'es sûr que tu ne veux rien manger ? J'ai de la peine à croire qu'un sandwich t'a suffi.

— C'était un gros sandwich, riposte-t-il aussitôt, les yeux illuminés d'une lueur malicieuse.

J'attaque mon assiette en affirmant :

— Même avec un gros sandwich, tu avales toujours un autre truc derrière, gueule d'ange. Je n'ai jamais vu un glouton pareil et je me demande à chaque fois où passe tout ce que tu ingurgites.



Il se met à rire. Un rire franc qui me fait du bien à entendre. Je retrouve mon homme insouciant.

— Je me dépense beaucoup, Alice.

— J'avais remarqué.

— Si tu me trouves glouton, ne viens jamais me voir après un concert : je me transforme en ogre.

Je plisse les yeux et demande, entre deux bouchées de poisson :

— Après un concert ? Tu ne manges pas avant, plutôt ?

Il secoue la tête, un léger sourire moqueur aux lèvres. Je crois que j'ai posé une question stupide.

— Non, très mauvaise idée.

J'enfonçe le clou de mon idiotie en répliquant :

— Pourquoi ?

— Parce qu'un show sur scène, c'est du sport. Tu t'imagines courir le marathon avec le ventre plein ?

Je le regarde quelques secondes en faisant mine de réfléchir. Euh... j'en sais rien, de toute façon je n'aime pas courir.

Voyant que je peine à comprendre la logique de la situation, Fred me demande :

— Tu te goinfres avant d'aller à tes cours de danse ?

— Non. L'estomac plein, ce n'est pas génial.

— Ben nous, c'est pareil, on a besoin d'avoir le ventre vide. On mange bien à midi, on grignote ensuite jusqu'au début du concert, mais c'est tout.

— Ah bon ? C'est marrant, je n'avais pas pensé à ça comme ça. J'imaginai, au contraire, que vous mangiez comme des affamés pour pouvoir tenir sur scène.

Je lui jette un sourire charmeur, je crois que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre sur son métier. Je suis tellement pleine d'a priori et d'idées préconçues sur ce milieu que je suis toujours grandement surprise lorsque Fred m'en parle.

Je change de sujet :

— Et ce matin ? Ça s'est passé comment à la radio ?

— T'as écouté ?

— Un bout, je suis arrivée au travail avant la fin.

— J'ai pas grand-chose à dire de plus alors. On est restés un petit moment après l'émission pour discuter avec Duja, on a mangé et puis je suis venu te voir.

— Johanna, comment elle était ?

Il sourit en levant les yeux au ciel.

— Hystérique en arrivant, mal à l'aise en se retrouvant face à Luc, et souriant comme une gamine chaque fois que Duja s'adressait à elle.

Je souris à mon tour, j'imagine très bien la scène. Johanna attendait ce jour avec tellement d'impatience. Pourtant, mon estomac se contracte légèrement à la pensée de ses retrouvailles avec le bassiste. Elle était mal à l'aise ? Mince alors ! Il y a quelques semaines, elle m'avait affirmé que le baiser échangé avec Luc en septembre ne signifiait rien. Le revoir aurait-il réveillé de nouveaux doutes en elle ? Pauvre Marc ! Je suis désolée, c'est ma faute tout ça.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Fred pose sa main chaude sur la mienne et me dit d'un ton réconfortant :

— Alice, arrête ! T'y es pour rien. Il s'est passé un truc entre eux, c'est leur problème, te prends pas la tête.

Mes yeux se posent sur sa main, je me mordille la lèvre et Johanna, Marc et Luc disparaissent instantanément de mes pensées.

La chaleur de la paume de Fred me fait du bien. J'aimerais tellement qu'il vienne la poser sur une autre partie de mon corps. À cette réflexion coquine, mes seins se gonflent directement sous mon pull en coton noir. Bordel ! Ce que j'ai envie de lui, ça en deviendrait presque une torture. Faut-il vraiment devoir

attendre dimanche ?

Malheureusement, oui. Ce soir, je termine tard et demain, je me lève tôt, car je travaille, c'est mon samedi du mois. Et à peine le boulot terminé, je dois me rendre au studio de danse, Maud y organise une nouvelle journée portes ouvertes. Elle m'a demandé de venir lui donner un coup de main dès que possible.

Quant au soir, je suis invitée à souper chez mes parents, en compagnie de ma sœur. Je grimace à cette pensée : ma mère va encore me harceler pour savoir quand je lui présente ma rock star. Ma libido redescend aussitôt à zéro. Grrrr... Maman !

Je finis mon assiette, puis jette un bref coup d'œil à ma montre. Mon cœur se serre : il ne me reste que peu de temps avant la fin de ma pause. Et après ça, mon apollon me dira au revoir, j'en déprime d'avance. Cela me fait tellement du bien d'être auprès de lui. Quand il n'est pas là, il me manque puissamment ! Je me demande si c'est vraiment normal cette dépendance à un homme.

Alors que je m'empare avec gourmandise de mon dessert, je croise le regard de Thierry Grandjean au loin. À ma vue, l'universitaire sourit, me fait un petit signe de la main et entreprend de venir vers notre table.

Le voyant s'approcher, Bastien commence à se lever. J'intercepte son regard avant qu'il n'interpelle Thierry. Le garde du corps se rassoit, non sans jeter un œil méfiant envers lui.

Oui, ils sont vraiment sur le qui-vive, c'est nouveau ça. Je me demande alors ce que contenait réellement la lettre de la cinglée parisienne. Maintenant que j'y pense, Fred ne me l'a jamais expliqué.

— Bonjour, Alice.

Thierry me tend la main dans un grand sourire. Je la serre avec chaleur en lui souriant à mon tour. Fred lève des yeux étonnés vers l'universitaire ; apparemment, il ne l'a pas entendu venir.

— Bonjour. Vous allez bien ?

— Oui, merci.

Son regard se pose sur ma gueule d'ange et je sens une légère tension naître autour de la table. Une flamme étrange passe dans les beaux yeux de Fred. Il ne sourit plus.

Tiens ? Où est donc passé le rockeur-hyper-cool-et-ami-avec-tout-le-monde ? Serait-il jaloux tout à coup ? Cette hypothèse réchauffe un petit peu mon cœur.

— Fred, je te présente Thierry Grandjean. Il vient souvent bosser ici le vendredi pour sa thèse. Thierry, Fred Pelletier.

Pas besoin d'en préciser plus, l'universitaire sait pertinemment qui est l'homme qui lui fait face. L'ombre dans le regard de ma gueule d'ange s'évapore et il tend une main vers Thierry en demandant, visiblement intrigué :

— Salut ! Une thèse sur quoi ?

Thierry se met à rougir et détourne légèrement les yeux. J'espère que c'est la question concernant sa thèse qui le met dans cet état de timidité subit et pas la beauté insolente de mon homme. Que les homos le trouvent à leur goût, je veux bien comprendre, mais les hétéros ?

Thierry bafouille :

— Euh... c'est... c'est sur l'influence des médias occidentaux par rapport à notre mode de vie et je fais un parallèle avec *1984* de George Orwell.

Fred lève un sourcil en toisant Thierry. Visiblement, il est bluffé.

— « Big Brother is watching you. » Sacré bouquin, ça m'avait assez tourmenté à l'époque.

Là, c'est moi qui regarde Fred avec des yeux surpris.

— Ah bon ? Tu as lu *1984* ?

Il hausse les épaules.

— Ben ouais, quand j'avais quoi ? 14 ou 15 ans, je dois même l'avoir encore dans ma bibliothèque.

Il se tourne vers Thierry et lui jette un œil respectueux.

— Sacré sujet, bonne chance.

Thierry devient écarlate.

— Merci. Euh... moi, j'aime bien ce que vous faites. Enfin, j'avoue que... euh... j'ai jamais acheté un de vos CD, mais euh... j'aime bien...

— Merci. Mes potes et moi, on fait de notre mieux.

Fred sourit face à la décomposition au fil des secondes du pauvre universitaire. Je ne sais pas quoi faire pour que ce dernier se décontracte. Je crois qu'il a besoin d'air.

Thierry soutient le regard vert de Fred comme il peut durant quelques instants, puis finit par abdiquer en se tournant vers moi.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

Pour tenter de le mettre un peu à son aise, je lui demande :

— Vous venez écouter les contes tout à l'heure ?

— Euh... je ne sais pas, j'ai du travail.

Je lui souris amicalement.

— Venez, ça vous détendra un peu. Vous allez bien vous accorder une pause cette après-midi, non ?

Il me rend mon sourire peu convaincu en haussant les épaules.

— Je ne sais pas, je verrai. Mais merci de la proposition.

Il jette un bref coup d'œil vers Fred, puis rougit à nouveau furieusement en baissant son regard vers le sol.

Non, sérieusement ? Il est aussi intimidé que ça par ma gueule d'ange ? Je suis la première à reconnaître que Fred paraît toujours très sûr de lui face aux autres et qu'il dégage une autorité naturelle hors du commun, mais quand même.

Thierry nous salue d'un signe de tête, puis se détourne et file rapidement vers les portes de sortie de la cafétéria. Je le suis du regard, amusée.

Dès qu'il a disparu, j'abaisse avec envie ma cuillère en direction de ma tarte aux pommes, mais à ma grande surprise, celle-ci a disparu de sous mon nez.

— Hé ! Voleur !

Les yeux de Fred, remplis d'une terrible lueur taquine, me scrutent avec intensité tandis qu'il engouffre dans sa bouche un morceau de ma tarte.

— Ça vous apprendra à suivre les hommes du regard, demoiselle. Faut jamais laisser un dessert sans surveillance.

Je plisse les yeux.

— Seriez-vous du genre jaloux, monsieur Pelletier ?

Fred se penche vers moi, tendant la tarte vers mes lèvres. Je les entrouvre avec bonheur pour venir croquer dans le dessert, mais au dernier moment, Fred le détourne de moi pour le ramener vers sa bouche.

— Foutrement moins que vous, demoiselle, me lance-t-il en croquant ma tarte à pleines dents.

Je lui jette un regard noir, parce que je sais qu'il a parfaitement raison. Et ça m'énerve de le reconnaître.

Je lui jette sur un ton maussade :

— Je pensais que tu n'avais plus faim ?

— C'est pas de la faim, c'est de la gourmandise, me réplique-t-il dans un clin d'œil complice.

Je ne peux m'empêcher de sourire face à son air d'adolescent canaille, puis me lève en soupirant, prends mon porte-monnaie et retourne me chercher un dessert.

En passant près de la table d'un groupe de personnes n'ayant pas pu recevoir un autographe, je m'arrête vers elles et leur déclare à voix basse :

— Vous pouvez retourner lui demander une signature, il est disponible durant cinq minutes.

Pas besoin de le répéter, le groupe se lève aussitôt en me remerciant. Je jette un œil vers Fred, un sourire en coin. C'est un coup bas, mais ma tarte aux pommes méritait bien une petite vengeance.

\*

— Alice, faut que t'y retournes.

Je m'accroche au cou de Fred de toutes mes forces. Je sais qu'il a raison, encore une fois, mais rien à faire : je ne parviens pas à décoller mes lèvres des siennes. Et puis, il ne m'aide pas non plus en venant poser ses mains avec ferveur le long de mon corps. Je l'embrasse passionnément. Sa langue s'enroule avec volupté autour de la mienne. C'est si bon ! J'en veux plus !

Je laisse une main venir s'égarer nonchalamment contre son entre-jambes. Dès qu'elle rencontre la bosse de son pénis en érection, je gémiss. Cet homme divin a autant envie de moi que j'ai envie de lui, c'est trop injuste.

— Alice, faut que...

— Encore deux petites minutes...

Je presse ma main contre son pantalon. Fred gémit à son tour.

Je suis parvenue à l'entraîner dans notre bureau. J'ai abaissé les petits stores et fermé la porte à clé. Si mes collègues tentent de l'ouvrir, ils vont se poser des questions. C'est si excitant !

Je mouille comme une furie. Fred pose ses mains contre ma poitrine et entreprend de malaxer mes seins à travers mon pull. Je me laisse aller contre l'armoire des casiers, puis déboutonne le haut de son pantalon, dézippe sa braguette et viens à la rencontre de sa verge. Fred se crispe aussitôt dans un frisson.

— Mmmh... Alice... Me tente pas...

Oh si !

Je commence à le masturber, ses baisers deviennent furieux. Mais qu'est-ce que je fabrique ? Je suis sur mon lieu de travail !

À son tour, Fred laisse ses doigts glisser dans mon jean, puis s'enfiler sous mon string. À peine se posent-ils contre mon intimité, que je pousse un petit cri. Fred se met à jouer avec mon clitoris, et oh ! bordel ! j'ai envie de hurler de plaisir.

Contre toute attente, il s'arrête et retire sa main. Je gémiss de frustration.

— Fred ! Non !

Son sublime regard est enfiévré. Il pose ses doigts sur les miens et les oblige à lâcher son membre.

— Fred...

Je l'embrasse avec ardeur. Quand je me retire pour reprendre mon souffle, Fred rapproche ses doigts imprégnés de mon humidité contre ma bouche. Du bout de ma langue, je viens les lécher, tout en soutenant le regard en feu de ma gueule d'ange. Putain ! Il sait comment s'y prendre pour me mettre dans tous mes états, le salopard !

Fred les lèche à son tour, puis me vole un nouveau baiser.

— J'aime tellement ton odeur, demoiselle, elle est si enivrante.

Je rougis et entortille une boucle de cheveux autour de mon index. Fred se penche vers mon oreille et me murmure de sa belle voix un peu cassée :

— Faut que j'y aille, Alice. T'as du boulot et moi aussi.

Je soupire de frustration. Comment je vais faire, moi, maintenant ? Je suis trempée de partout.

— Tu n'es qu'un démon, gueule d'ange.

Un sourire carnassier s'imprègne sur ses lèvres.

— Je sais et j'aime ça. Si tu savais combien ça m'excite. Putain, Alice ! Si je pouvais, je te prendrais maintenant.

Je plante mes yeux dans les siens.

— Alors, prends-moi.

J'entoure son visage de mes mains et l'attire à moi pour un baiser passionné, emprisonnant sa jambe avec la mienne. Il me plaque plus fortement contre l'armoire, passe sa main sous mon pull et la laisse venir se glisser dans mon soutien-gorge.

— Vous n'êtes qu'une libertine dépravée, demoiselle.

— Complètement et j'assume.

Je m'empare à nouveau de son pénis pleinement en érection, il gémit plus fort, puis vient mordre dans mon cou. Je pousse un nouveau cri de plaisir.

Fred remonte vers mon oreille et me glisse :

— En plus, vous avez un look diablement rock aujourd'hui, demoiselle. J'aime.

Moi qui n'étais pas convaincue par ma tenue vestimentaire ce matin, je souris aux anges. Pensant que je ne verrais pas Fred aujourd'hui, je n'ai pas tellement pris le temps de réfléchir devant mon armoire.

Et alors que sa main libre s'apprête à se glisser dans mon pantalon, nous entendons la poignée de la porte s'abaisser, puis remonter et s'abaisser à nouveau.

Une main tambourine gentiment contre le battant.

— Y a quelqu'un ? C'est fermé !

Merde ! Iris !

Je rougis, morte de honte. Qu'est-ce qui m'a pris d'entraîner Fred ici, franchement ? Je quitte ses bras en passant une main confuse dans mes cheveux. Fred me regarde avec des yeux amusés qui semblent me lancer avec provocation :

— Alors, comment tu vas gérer tes bêtises libertines maintenant ?

Je souffle profondément en tirant sur mon pull, puis me dirige vers la porte que je déverrouille d'une main fébrile.

À ma vue, Iris ouvre de grands yeux étonnés. À ses côtés se tient Judith, sa petite dernière. Enfin... petite... Elle a une quinzaine d'années tout de même. Elle mesure quelques centimètres de plus que sa mère et a hérité de ses beaux cheveux roux et de ses yeux bleus. Elle aussi me regarde ébahie.

Ma collègue me jette d'un ton stupéfait :

— Alice ? Mais pourquoi as-tu fermé la porte ?

Je m'exclame en fuyant son regard :

— Oh ! Désolée, je ne me suis pas rendu compte que j'avais fermé.

« *Alice, quand tu mens, tu ne vaux vraiment pas un clou.* »

Iris jette un œil aux stores baissés en plissant les paupières.

— Et pourquoi as-tu descendu les stores ?

Je hausse les épaules et m'enfonce encore plus en soufflant :

— Ça doit être Jean-Michel qui les a baissés, ce matin.

Au fond de la pièce, la sonnerie d'un téléphone portable se fait subitement entendre. C'est celui de Fred. Il refuse l'appel, je souris, ça devait être Serge.

Iris et Judith se mettent à regarder par-dessus mon épaule et aperçoivent la silhouette de ma gueule d'ange. Iris revient sur moi en fronçant les sourcils. Je vire au rouge écrevisse. Cette fois, je suis grillée sur toute la ligne. La honte totale.

Judith, quant à elle, fan absolue de Dark Moon, ouvre la bouche, éberluée, ses yeux faisant des roulades dans ses orbites. Elle est devenue toute pâle d'un coup, on dirait qu'elle va s'évanouir. Il ne manquerait plus que ça. Elle me regarde, l'air hagard, semblant me demander « c'est vraiment vrai ? ».

Je tente de lui sourire, mais je crois que je ne suis guère convaincante. À l'instant précis, j'ai l'impression que l'adolescente de 15 ans, c'est moi. Surtout face au regard froncé d'Iris. Dieu sait ce qu'elle est en train de penser ! Non, en fait, vaut mieux pas que je l'imagine.

Fred s'avance vers nous, la main tendue dans la direction de ma collègue.

— Bonjour, on s'est déjà vus, il me semble.

Iris attrape la main de Fred en bafouillant, les joues rouges :

— Euh... oui... une fois... Je suis la collègue d'Ir... euh d'Alice ! La collègue d'Alice.

Elle secoue la tête, subitement perdue.

Tiens... Je crois que le phénomène j'ai-oublié-comment-je-m'appelle a de nouveau frappé. Décidément, ma gueule d'ange fait tourner la tête de tous les genres et de tous les âges. Et cet homme sublime est à moi !

— Vous êtes Iris ? Alice m'a beaucoup parlé de vous, dit Fred dans un sourire charmeur.

Là, ma collègue devient aussi rouge que sa tenue du jour. C'est amusant de voir ce phénomène sur les autres. Le comble, c'est de me dire qu'après bientôt deux mois de relation, Fred continue toujours autant de m'éblouir et parvient à me rendre toujours aussi rougissante. Et il aime me mettre dans cet état, le salaud.

Fred pose ensuite ses yeux sur Judith, elle abaisse aussitôt le sien au sol en retenant un rire nerveux. Au moins, je suis rassurée : elle passe du blanc cachet d'aspirine au rouge coquelicot.

— Je te présente Judith. C'est pour elle que je vous avais demandé un autographe sur le bateau. Elle est... très fan du groupe.

Judith lève un regard vers moi comme pour s'en excuser. Je lui rends un sourire sincère.

Je suis obligée d'admettre que depuis que je sors avec mon apollon, malheureusement, les sentiments de jalousie ne cessent d'affluer dans mon cœur, moi qui n'avais jamais connu cela auparavant. Mais face à une jeune fille de 15 ans, je crois que je n'ai rien à craindre. Même si elle est sacrément jolie avec ses taches de rousseur, ses cheveux longs bouclés et sa petite jupe en velours marron.

Fred se penche vers elle pour lui faire la bise. Elle hoquète de surprise et se met à le dévorer des yeux.

— Je serais bien resté discuter un peu plus longtemps avec vous, mais...

Il pose un regard navré sur moi.

— ... faut vraiment que j'y aille. Je dois rappeler Serge, c'est la troisième fois que je lui raccroche au nez depuis qu'on a quitté la radio. Il doit fulminer.

Je souris à l'image du manager pestant tout ce qu'il peut contre cette fichue rock star rebelle. En même temps, un petit pincement m'égrène le cœur à l'idée de lui dire au revoir.

Judith semble aussi désespérée que moi par cette nouvelle. Elle se mordille la lèvre et je crois deviner ce qu'elle aimerait demander sans oser le faire.

— Avant que tu partes, tu serais d'accord que je te prenne en photo avec Judith ?

Cette dernière rougit furieusement en ouvrant la bouche, mais ses cordes vocales refusent toujours de faire leur travail. Fred acquiesce dans un sourire. Iris sort prestement son smartphone de son sac et me le tend.

Ma gueule d'ange s'approche de Judith, pose un bras autour de ses épaules et je clique. Je jette un bref coup d'œil à la photo : ça va, les joues empourprées de l'adolescente ne sautent pas directement aux yeux. Je donne le téléphone à Judith qui s'en empare comme si elle venait de recevoir le Graal. Au regard de bonheur suprême qu'elle me lance, je crois que je viens de devenir sa nouvelle meilleure amie et de remporter le titre de l'adulte la plus cool de l'année.

Je demande à Iris d'une petite voix :

— Ça te dérange si je prends encore cinq minutes pour le raccompagner ?

« Là, tu abuses, Alice ! » s'écrie ma conscience en me faisant les gros yeux.

Oui, complètement. Faut vraiment que je fasse attention.

Iris se fend d'un sourire sincère et me répond en balançant ses mains devant elle :

— Mais oui, ma chérie. Prends ton temps.

J'attrape Fred par la main pour l'entraîner vers la sortie et aperçois Bastien et Gilles se tenant devant les grandes portes d'entrée du bâtiment, dans l'attente de leur patron.

Je pousse ma gueule d'ange dans un petit coin sombre, à l'abri des regards. Je veux au moins des au

revoir dignes de ce nom.

— Merci d’être venu.

Fred me sourit tendrement en remettant une de mes boucles derrière l’oreille.

— Merci d’avoir insisté pour que je reste un peu, demoiselle. Et pour la tarte aux pommes.

Je plisse les yeux dans une moue boudeuse, puis souris à mon tour en passant mes bras autour de son cou.

— Désolée pour... dans le bureau tout à l’heure. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Il m’embrasse.

— T’excuse pas, c’était... prometteur.

— Tu parles ! Va falloir attendre dimanche ! Comment tu fais pour être toujours aussi stoïque, toi ?

Ses yeux se perdent dans les miens, il me déclare le plus sérieusement du monde :

— C’est qu’une apparence, Alice. À l’intérieur, je suis en perpétuelle ébullition. C’est fatigant parfois.

Je le regarde, dubitative, ignorant comment je dois prendre cette remarque ; fait-il allusion à ses envies sexuelles quasi permanentes ou à sa vie en général ?

Je jette un œil aux deux gardes du corps qui surveillent d’un regard abstrait les allées et venues des badauds dans le grand hall d’entrée.

— Je pensais qu’eux et toi aviez des arrangements ? Comment ça se fait qu’ils aient été aussi présents aujourd’hui ?

Fred soupire et recule légèrement.

— Serge a donné des ordres.

— Oui, mais d’habitude, tu passes outre.

— Moi, oui. Mais eux, dit-il en désignant les deux gorilles, ils ont un contrat auquel ils tiennent. Et Serge est ici pour quelques jours, alors vaut mieux lui faire croire qu’on l’écoute.

Je ne suis pas totalement convaincue par son argument. Il me cache la vérité, j’en suis certaine. Il y a autre chose en jeu.

La gorge serrée en repensant aux deux lettres qui dorment dans le tiroir de mon bureau, je demande :

— Fred, la folle, elle disait quoi exactement dans sa dernière lettre ?

Surpris par ma question, il me dévisage quelques secondes avant de répondre :

— Je te l’ai dit. Elle était pas contente de nous avoir vus en photo et elle a demandé si c’était sérieux ou pas.

Je revois l’image de moi avec le poignard dans le cœur.

« *Alice, dis-le-lui ! Il doit savoir !* »

Je déglutis, mon cœur se met à battre plus fort, j’ai des sueurs froides. Il faut que je me reprenne, sinon Fed va se douter de quelque chose.

« *Alice ! Parle-lui, nom d’une pipe !* »

Non, il va s’inquiéter !

— Je suis sûre que tu ne me dis pas tout, gueule d’ange.

« *Et toi alors ? T’es sacrément gonflée, ma fille !* »

Fred plisse les yeux et soupire.

— T’as raison. Elle a émis des menaces.

— Des menaces ? Contre toi ?

Il secoue la tête, l’air penaud. Il pâlit d’un coup.

— Non, moi, elle me fera rien.

Ses yeux se remplissent de tristesse. Je m’affole, je ne parviens pas à retenir le tremblement de ma voix :

— Elle... elle m’a menacée, moi ?

Fred m’entoure de ses bras et pose son menton sur ma tête. Il ne répond pas, mais son silence le fait

pour lui.

Je ne peux définitivement pas lui parler de ce que j'ai reçu. La tristesse dans ses yeux est si éloquente, il a peur pour moi. Nom d'une pipe ! Que lui a-t-elle écrit, cette cinglée ? De quoi m'a-t-elle menacée exactement ? Lui a-t-elle aussi envoyé une photo de moi avec un poignard dans le cœur ?

La voix grave de Fred se fait douce :

— Alice, j'aurais jamais dû te parler de ces lettres. Je veux pas que tu t'inquiètes.

En même temps, s'il ne l'avait pas fait, j'aurais été bonne pour l'asile en recevant les deux courriers de la cinglée parisienne.

« *Mais au moins, tu lui en aurais parlé ! Dis-le-lui !* »

Je ferme les yeux et viens me blottir un peu plus contre son torse. Son odeur musquée m'enveloppe, je la respire à pleins poumons. Elle m'avait manquée, elle aussi. Son parfum... Son odeur... Mon Frédéric.

Et si mes lettres pouvaient aider la police française ? Peut-être qu'elles contiennent des indices invisibles à l'œil nu ?

Tu parles ! Fred a raison : elles ont été postées à deux endroits différents de la région parisienne, elles sont écrites à l'ordinateur et le papier est tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Et même dans l'éventualité où elles contenaient des empreintes, vu comme je les ai touchées, il ne doit plus rester grand-chose. Les flics se contenteraient de m'engueuler pour avoir pollué des pièces à conviction, comme ils disent dans les romans policiers.

Je rouspète :

— Tu n'arrêtes pas de dire qu'il ne faut pas que je m'inquiète, pourtant j'ai l'impression que tu as peur pour moi.

Fred me repousse gentiment, le visage fermé et grave. Je me mets alors à penser à son père. Cet homme redoutait qu'il n'arrive quelque chose à sa femme ; il voulait la protéger, sans cesse. Et selon Fred, c'est cela qui aurait causé indirectement leur perte. Ma gueule d'ange redoute-t-il d'éprouver ce genre de sentiments ? Je ne veux pas qu'il s'en fasse pour moi, je suis assez grande pour me défendre toute seule.

« *Ouais, c'est ça ! C'est vrai que t'as super bien géré avec les deux bimbo !* »

Oh ! Mais la ferme, satanée conscience !

Je passe une main sur le visage d'ange de mon rockeur.

— Je ne veux pas que tu aies peur pour moi, Fred. Tu as raison, ce ne sont que des mots et elle est loin d'ici.

Un léger sourire vient éclairer ses traits qui reprennent quelques couleurs. Je me dresse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser tendre sur ses lèvres. Je me mets à frissonner, mais ce n'est pas de frayeur, cette fois-ci.

Fred me serre dans ses bras en murmurant :

— Que m'as-tu fait, Alice ? Je ressens des choses tellement zarbi depuis que je te connais.

Et moi donc !

Je me noie dans son magnifique regard vert en lui demandant :

— Pourquoi as-tu peur pour moi, gueule d'ange ?

Il prend son air terriblement sérieux. Pendant qu'il semble réfléchir à une réponse, ses yeux me scrutent avec une flamme de désir, d'inquiétude et... d'amour ?

Après un long silence, il soupire. Je retiens mon souffle. Les moments où il ose me faire part de ses sentiments profonds sont tellement rares et impromptus que j'en suis bouleversée à chaque fois, surtout que je sais combien cela lui coûte d'ouvrir son cœur.

Il commence d'une voix douce :

— J'ai peur pour toi, demoiselle, parce que je...

— Tatatie 'Lice !

Je sursaute, Fred me lâche aussitôt. Nous nous retournons pour faire face à Léna qui accourt vers nous



en souriant, les bras ouverts.

L'écharpe de ma nièce flotte derrière elle. Je me penche en avant et écarte les bras, prête à la réceptionner. D'un coup, elle me contourne pour sauter dans ceux de Fred. Alors là, j'en reste coite. C'est quoi ce bordel ?

Elle entoure ses petits bras autour du cou de ma gueule d'ange, lui fait un bisou sur la joue et s'exclame joyeusement :

— Tu m'emmènes faire du cheval ?

Fred se met à rire.

— Non, pas aujourd'hui, p'tite puce.

Elle semble subitement déçue, mais son regard s'illumine en demandant :

— Demain ?

— Non plus. Quand il fera plus chaud, promis.

— Promis sur la vie ?

— Promis sur la vie, dit Fred en ouvrant sa main afin qu'elle vienne y faire un check.

Je m'approche d'eux et chatouille Léna sur les côtes. Elle se tord de rire.

— T'es qu'une crapouillette ! On ne dit plus bonjour à sa Tatie 'Lice préférée ?

Léna tend ses bras vers moi, je la prends et la serre très fort.

Au loin, j'aperçois ma sœur, un homme lui tient la porte afin qu'elle puisse entrer avec la poussette contenant Tim. Je la vois le remercier chaleureusement et j'en déduis qu'il l'a aidée à gravir les escaliers extérieurs.

Alors qu'elle se rapproche de nous, Fred se penche vers moi et dépose un baiser sensuel sur ma joue, près de mes lèvres. Et voilà ! Je sens les papillons voler dans le creux de mon ventre. Ce que je peux aimer quand il m'embrasse comme ça !

— Bonne fin de journée, princesse. À dimanche.

— Bonne chance avec Serge.

Il hausse les épaules en souriant comme un gosse.

— J'aime bien quand ça pète.

— C'est ce que je dis tout le temps : un vrai ado attardé.

Il m'envoie un baiser de la main et rejoint en courant Bastien et Gilles, non sans s'arrêter au préalable vers Sophie pour lui faire la bise.

Rebelle et gentleman... Ange et démon... Parfois si démonstratif et à d'autres moments, tellement dans la retenue... Sur quel pied danser avec cet homme, franchement ?

La seule chose dont je suis sûre, c'est que je ne le reverrai pas avant dimanche et qu'il me manque déjà puissamment.

\*

Je crois que les contes ont beaucoup plu à Léna, car elle sanglote auprès de sa mère pour rester plus longtemps. Sophie lui fait les gros yeux.

— Léna, ça suffit ! Il est tard, il est temps de rentrer.

— Je veux rester avec Tatie 'Lice ! Je l'ai pas beaucoup vue !

Ma sœur pousse un soupir, exaspérée.

Je m'agenouille à la hauteur de ma nièce et lui explique en passant ma main dans ses cheveux :

— Je suis désolée, trésor, mais je travaille. Ça m'aurait fait plaisir de passer un peu plus de temps

avec toi, mais aujourd'hui, c'est difficile.

La vérité, c'est surtout qu'après mes frasques peu sérieuses du début d'après-midi, j'ai voulu me tenir à carreau le reste de la journée. J'ai évité Iris un maximum et rougi en plongeant les yeux sur mes chaussures dès que je me trouvais en sa présence. Je crois qu'il va me falloir un peu de temps pour m'en remettre. Fred me fait vraiment perdre la tête.

Léna renifle fortement en serrant son doudou ours contre elle. Elle oscille la tête, puis va donner la main à Sophie. Celle-ci me fait la bise.

— On se voit demain chez les parents ?

— Oui. Salutations à William.

Je l'aide à descendre la poussette dans les escaliers, puis remonte au pas de course pour me mettre au chaud. Il a commencé à pleuvoir et il fait terriblement froid.

Sur le coup des 19 heures, je monte à la cafétéria me chercher un sandwich au jambon et ne peux résister à l'appel d'un paquet de chips.

Après avoir avalé en vitesse mon repas, je descends rejoindre la salle que nous avons préparée pour la Nuit du conte. Elle est moyennement grande, avec une petite estrade. Pour donner une ambiance feutrée à la pièce, nous avons tamisé les lumières du plafond avec de larges bouts de papier de soie.

Les stagiaires et apprentis se relayent autour d'une table pour distribuer de la soupe à la courge, des beignets, des parts de tartes, du thé et du vin chaud généreusement préparés par les cuisiniers de la cafétéria.

La salle est pleine, comme chaque année ; cet événement a toujours du succès. Le conteur du moment est un homme originaire du Bénin, ses histoires parlent des légendes de son pays, il est proprement envoûtant. Pas un murmure dans la salle. Rivés à ses lèvres, petits et grands sont hypnotisés par le bagout de cet homme.

Je m'apprête à rejoindre une chaise libre dans un coin, mais deux mains se posent brutalement sur mes épaules.

— Coucou, toi !

Je tressaille et me retourne subitement. Mon visage s'éclaire à la vue de Johanna et Marc. Je les entraîne à l'extérieur de la salle.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Comme l'année dernière, on est venus écouter les contes, me répond Marc dans un clin d'œil.

Je lui rappelle dans un sourire :

— L'année dernière, tu t'es endormi et même que tu as commencé à ronfler.

Il me rend mon sourire.

— Je crois qu'on s'en souviendra longtemps.

Johanna rigole à son tour. Je me tourne vers elle.

— Alors, la radio ?

Une mine de gagnante que je lui connais bien s'affiche sur son visage.

— Putain, Alice ! C'était grandiose ! Demain, ça va être la déprime de devoir retourner bosser sur Radio Léman.

— Raconte.

— Duja est vraiment incroyable ! Il n'a pas l'air comme ça, dans ses émissions, mais en vérité, c'est un sacré pro. Et il a une sacrée culture ! J'ai l'impression d'avoir appris plus de trucs aujourd'hui avec lui qu'en deux ans sur Radio Léman.

Elle grimace et repousse une mèche de ses cheveux noirs d'un coup de tête. Marc l'entoure de ses bras et pose son menton contre son épaule. L'image de Luc vient me hanter. Je tente de l'occulter.

— Ne fais pas durer le suspense, Jo, dis-lui.

Je regarde mon amie, intriguée. Elle sourit comme une gagnante du loto ayant décroché le super méga jackpot.

— Flavia avait raison : il va y avoir de gros changements à partir de janvier. L'équipe de Duja est à la recherche d'une nouvelle personne.

Elle sautille sur place en tapotant dans ses mains.

— Il m'a fortement conseillé de postuler ! Et là, je lui ai tendu la lettre de motivation que j'ai écrite il y a quelques jours, tu te souviens ? Il a été bluffé ! Et il m'a dit qu'il la transmettrait plus haut, mais que je pouvais compter sur son soutien et commencer à rédiger ma lettre de démission. Tu te rends compte ? Je vais travailler avec Duja !

Là, elle saute carrément comme un kangourou à travers le hall. Les personnes assises au fond de la salle de conte se retournent vers nous, intriguées. Je ferme les portes, puis m'exclame en lui prenant les mains :

— Johanna, c'est génial ! Je suis tellement contente pour toi !

Elle me serre dans ses bras. Marc nous regarde, amusé, puis dépose un baiser sur sa joue.

— Moi aussi, je suis fier de toi, ma puce. T'es une championne.

— Je sais ! C'est... Waouh !

Elle dévore Marc des yeux. Luc disparaît de mon esprit. Après tout, Fred a dit qu'elle avait été mal à l'aise, pas qu'il s'était à nouveau passé quelque chose entre eux.

— Je vous laisse papoter cinq minutes, les filles, je reviens.

Marc disparaît en direction des escaliers menant aux W.-C.

Quand les yeux de Johanna se posent à nouveau sur moi, elle ne rigole plus du tout.

— J'ai revu Luc.

Mon estomac se crispe aussitôt.

— C'était bizarre.

Johanna m'attire dans un coin, nous nous adossons contre le mur. Je ne dis rien, attendant la suite, le cœur battant. Elle soupire.

— Je l'avais oublié. Il s'est passé tellement de choses avec Marc ces dernières semaines que j'avais réussi à reléguer cette histoire aux oubliettes. Ce matin, en partant à Couleur 3, j'étais même pas inquiète à l'idée de le revoir. Ça m'était complètement égal. Mais...

Elle se tait, hésitante.

Nom d'une pipe ! C'est pas vrai ! Je fronce les sourcils, soucieuse de ce qu'elle va m'annoncer.

— Mais ?

— Mais quand je l'ai revu... J'ai repensé à notre baiser et...

— Johanna !

Elle me jette un regard piteux. Elle n'a tout de même pas...

— Je sais, c'est stupide. J'ai été stupide ! J'aime Marc, de tout mon cœur, mais... Ils n'embrassent pas du tout pareil. Je ne sais pas comment expliquer.

— Jo, rassure-moi : t'as pas fait de conneries ?

Elle secoue la tête avec véhémence.

— Non... Enfin...

J'étouffe un juron. Elle se fiche de moi ? Je la regarde, outrée.

Elle reprend :

— Alice, j'ai pas fait de...

Elle ferme les yeux et grimace, tout en jetant un œil anxieux au couloir.

— Après l'émission, je suis allée aux toilettes. Quand j'en suis sortie, j'ai croisé Luc. On était seuls. Il m'a demandé comment j'allais et m'a félicitée pour cette journée de stage. Je lui ai demandé comment s'étaient passées ses vacances. Et on aurait dû en rester là.

Elle se tait et se mord la lèvre jusqu'au sang. J'ouvre la bouche, mais rien n'en sort. Je me passe une main sur le visage et lui fais face.

— Johanna, t'as foutu quoi ?

Elle fuit mon regard inquisiteur.

— Je me suis excusée de lui avoir sauté dessus en septembre. Il m'a dit qu'il n'y avait aucun souci et qu'il espérait que mes amours allaient bien. Là, on s'est regardés et...

Elle soupire à nouveau en fermant les paupières.

— ... je lui sauté dessus.

Misère ! Dites-moi que c'est un poisson d'avril en retard.

— Jo, tu plaisantes ?

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'avais envie qu'il m'embrasse encore une fois pour être sûre que j'ai fait le bon choix avec Marc.

— Mais enfin, Johanna ! C'est quoi ce raisonnement à la con ?

Tiens... J'ai l'impression de parler comme Fred, là... Ça y est, ma gueule d'ange commence à déteindre sur moi, c'est pas bon ça.

J'enchaîne en levant les yeux au ciel :

— « Fait le bon choix avec Marc » ? Mais tu m'as dit que Luc ne t'intéressait pas.

— Non, effectivement, je ne pourrais pas vivre un truc avec Luc. Mais Marc est-il vraiment fait pour moi ?

— Johanna ! T'es une girouette !

— Alice, avec Luc... c'est... primaire. Un appel du corps.

— C'est le côté rockeur rebelle qui t'attire ? je demande sur un ton ironique.

— Peut-être. Marc est tellement... classique. J'en sais rien.

— Et Luc ? Comment il a réagi ?

Elle hausse les épaules.

— Il s'est laissé faire.

Ah bon ? Tu m'étonnes !

— Je lui ai dit que c'était décidément pas une bonne idée et que je m'excusais encore une fois.

Bien. Elle baisse la tête.

— Et je l'ai de nouveau embrassé.

Pardon ?

— Mais t'es pas possible ! Et là, tu débarques avec Marc, la bouche en cœur, comme si de rien n'était ?

— Mais il n'y a rien, Alice ! Je m'en fous de Luc, c'est juste que... j'aime... comme il embrasse. Enfin, j'aime aussi comment Marc m'embrasse. Oh merde ! Je suis qu'une idiote !

Là, il faut bien avouer que j'ai de la peine à la contredire.

Elle souffle profondément.

— Je ne recommencerai plus. J'avais juste besoin... d'être sûre.

Je crois que je vais arrêter de tenter de comprendre quelque chose à son comportement, ça m'échappe complètement.

« Juste un baiser... »

J'ai envie de voir Fred, j'ai envie qu'il me prenne dans ses bras, qu'il me rassure. J'ai envie de me perdre dans son regard, j'ai envie qu'il me joue du violon, qu'il me chante une chanson, juste pour moi, qu'il me chuchote des mots cochons dont il a le secret au creux de l'oreille. J'ai envie qu'il me fasse l'amour, passionnément, et qu'il crie mon nom en jouissant. J'ai envie de...

— Alice !

Je me retourne vers Johanna. Elle me regarde en plissant les yeux, l'air interrogateur.

— Quoi ?

Elle soupire en secouant la tête.

— Tu étais encore ailleurs. Je disais : tu le gardes pour toi, tu ne dis rien à Marc.

— Que veux-tu que j'aie lui raconter, à Marc, de toute manière ?

— Me raconter quoi ?

Nous nous retournons en sursaut au son de sa voix. Bordel ! On est cuite !

Je déglutis, confuse, pâlis et baisse les yeux. Johanna, elle, plante son regard dans celui de son petit ami et lui déclare, sans ciller :

— Nous parlions de ton anniversaire, mon amour. Alors chut ! C'est un secret.

Mais comment fait-elle ça ? Pourquoi ont-ils tous un talent pour le bluff et pas moi ?

Marc sourit comme un gosse en l'entourant dans ses bras.

— Mon anniversaire ? Mais c'est en janvier, ma puce.

— Ça se prépare tôt ces choses-là, surtout quand on fête un chiffre rond !

Je respire, elle a bien réussi à noyer le poisson. N'empêche que j'ai du mal à comprendre sa conduite.

Alors, pendant que nous rejoignons la salle de conte et nous asseyons dans un coin, par terre, j'essaie de m'imaginer à sa place.

Si finalement j'étais sortie avec Hugo et que j'avais fait la connaissance de Fred, aurais-je malgré tout craqué pour mon rockeur ? Ce que je ressens pour lui est tellement fort, si fusionnel, ça m'en fait presque peur, parfois. Aurais-je tout fait pour qu'il m'embrasse ? En aurais-je voulu plus ? Aurais-je été capable de tromper Hugo, moi qui ai toujours prôné les bienfaits de la fidélité ? Je sais pertinemment que la réponse est oui. Si j'étais sortie avec Hugo, face à Fred, je n'aurais pas été capable de me contrôler. Ce mec, je l'ai dans la peau, indéniablement.

Et lui ? À quel point parviendra-t-il à m'être fidèle ?

« Je suis prêt à essayer, Alice. Si je dois fauter, ou toi, c'est que nous n'avons aucun avenir. »

Oh ! Ma gueule d'ange ! Tu me manques !

21 h 30 passées, la dernière conteuse est longuement applaudie. Cette fois-ci, Marc est parvenu à garder les yeux ouverts. Johanna et lui nous donnent un coup de main pour ranger tout le matériel.

Les discussions vont bon train autour de nous et certaines personnes s'attardent, comme chaque fois. Nous palabrons, rigolons, finissons les restes de nourriture. Enfin, vers 22 h 15, Jean-Michel et Lorenzo parviennent à mettre les dernières personnes à la porte.

Quelques minutes plus tard, nous sortons à notre tour du palais de Rumine avec un plaisir non dissimulé. Il pleut des cordes.

— C'est pas vrai ! s'exclame Marc. Elle arrive quand, cette foutue neige ?

Il passe un bras protecteur autour de Johanna et nous commençons à dévaler les escaliers aussi rapidement que possible, nous recroquevillant dans nos manteaux d'hiver. Aucun de nous n'a pensé à s'équiper d'un parapluie. En même temps, avec ce vent en prime, je ne suis pas certaine qu'un parapluie aurait servi à grand-chose.

Alors que nous atteignons la dernière marche, un bruit de klaxon continu nous fait tourner la tête. Au loin, une voiture fait des appels de phares. Mon cœur s'emballa.

— C'est pour nous, ça ? demande Marc, sceptique.

Je souris, je suis toute tremblante, mes papillons se sont réveillés.

— Non, c'est pour moi. Désolée, je vous abandonne. Jo, on se voit demain à la salle de danse ?

Je n'attends pas sa réponse. Sous leurs yeux étonnés, je m'empresse de rejoindre l'Audi Sport de Fred.

Je suis dégoulinante de pluie, j'ai froid, mais à peine ai-je grimpé dans la voiture que mon corps se tempère déjà. Le chauffage tourne à fond et de toute façon, le visage de ma gueule d'ange suffit à lui seul à me réchauffer d'un bonheur intense.

Je lui demande en l'embrassant tendrement :

— C'est la journée des surprises ?

Il me regarde les yeux remplis d'une lueur puissamment coquine.

— Finalement, je pouvais pas attendre dimanche.

Il se jette sur moi, je me laisse aller contre la portière. Bordel ! Ce que j'aime quand il m'embrasse de cette manière sauvage.

Lorsque sa bouche se retire, je questionne :

— Ta garde rapprochée a accepté de lâcher du lest ? Et Serge ? Il n'a rien dit ?

— Tu veux qu'il dise quoi ? Il peut pas le savoir.

— Il ne dort pas chez toi ?

Fred se met à rire.

— Jamais. S'il est pas chez lui, il préfère l'hôtel. Tant mieux, ça m'arrange. Je suis pas sûr qu'on serait très doués pour une colocation temporaire, lui et moi.

Me voilà soulagée, parce que je m'imaginai mal partager mon petit-déjeuner avec le manager. Je jette un œil inquiet à Fred : il me garde auprès de lui jusqu'au petit-déjeuner, n'est-ce pas ?

Comme s'il entendait ma question muette, il pose son front contre le mien et me souffle :

— C'était pas prévu au programme, mais tu m'en veux si je te ramène chez moi ?

— Ça dépend de ce que tu as à me proposer, gueule d'ange.

Un sourire carnassier que je commence à bien connaître s'affiche sur sa bouche. Le bout de sa langue vient caresser mes lèvres et voilà : mon entre-jambes se réveille, mes tétons se dressent, je me sens devenir toute chose.

— Je crois que ça devrait vous intéresser, demoiselle. Vu comme vous m’avez allumé cet après-midi, je vous conseille de chauffer votre voix le temps du trajet, car vous allez foutrement crier de plaisir.

Je me mets à respirer plus fort. Et si on faisait l’amour ici, maintenant ? Ce n’est sûrement pas aussi confortable que dans une limousine, mais je m’en fiche ; je suis en feu, je veux qu’il me prenne tout de suite.

À mon grand dam, Fred recule, allume le moteur et se concentre sur la route. J’attache ma ceinture, me pelotonne contre le siège, puis pose un regard enamouré sur le bel homme à mes côtés, mon cerveau carburant des idées coquines à plein régime.

Tout en gardant les yeux fixés sur la route, Fred pose une de ses mains sur mes cuisses et commence à me caresser d’un air distrait. Une fois sur l’autoroute, dans le quartier de Vennes, je ne tiens plus. Je me penche vers lui et l’embrasse sur la joue. Elle pique un peu. Mon rockeur me jette un bref regard brillant. Je crois qu’il a l’esprit aussi rempli que le mien d’idées cochonnes. Après plus d’une semaine d’abstinence, tu m’étonnes. Surtout que la dernière fois que nous avons fait l’amour, c’était... mmmh... Rien qu’au souvenir de ma fellation dans son bureau, je mouille automatiquement.

Et si...

*« Non, mais ça ne va pas, Alice ! Il est en train de conduire, là ! Et en plus, il pleut ! »*

Trop tard, j’ai déjà la main posée sur sa braguette. Fred se crispe légèrement. J’entreprends de déboutonner son pantalon. Je le vois sourire, je suis sûre qu’il pense que je me contente de le provoquer un peu.

Je dézippe sa fermeture Éclair et glisse ma main contre son sexe. La vache ! Il est déjà en train de bander allègrement.

Ma respiration se fait plus forte, je sens mon string trempé contre mon intimité. Déjà que je ne suis pas fan de ce type de sous-vêtements, mais mouillé comme ça... Vivement que je l’enlève... Non... Que Fred me l’arrache ! Et comme ça, demain, il sera obligé de me prêter un de ses caleçons. Ça n’ira pas du tout avec le jean slim que je porte, mais tant pis.

Fred a toujours les yeux fixés sur la route ; il fait comme si de rien n’était, mais il souffle plus fort lui aussi et se mordille la lèvre. Là, ça finit de m’exciter complètement, alors je sors son membre de son boxer et l’empoigne. Fred se tend, mais ne prononce pas un mot. Je prends son silence pour un encouragement. Je me penche vers lui et dépose un baiser doux sur son gland. Nom d’une pipe ! Ce qu’il m’a manqué, ce petit bout de chair rosée ! Je laisse ma langue venir lui dire bonjour. Son pénis est pris d’un soubresaut. Ça me fait rire à chaque fois, ce réflexe.

Je lèche à nouveau, Fred se contracte. Je prends alors sa verge dans ma bouche et entreprends de monter et descendre en appuyant ma langue avec délice contre sa peau. J’entends Fred gémir. Une de ses mains se pose sur ma tête et me caresse les cheveux. Ma conscience crie une nouvelle fois au scandale. Je souris, puis finis par prendre en compte ses conseils. Lentement, je retire son pénis de ma bouche et le replace sagement dans son boxer.

Je m’approche de l’oreille de Fred, qui s’abstient étonnement de tout commentaire, et lui murmure de la voix la plus sensuelle dont je suis capable :

— Un avant-goût, monsieur. Maintenant, veuillez vous concentrer sur la route et me ramener chez vous pour qu’on puisse terminer ce que nous avons si bien commencé cet après-midi.

Il ne me regarde toujours pas, mais son sourire parle pour lui.

Le dernier tunnel franchi, au niveau de la ville de Puidoux, Fred appuie sur la pédale d’accélération et l’Audi se met à avaler les derniers kilomètres à vitesse grand V.

Moins de douze minutes plus tard, il la parque entre sa moto et la Mercedes, et ferme la porte automatique du garage d’un clic sur son porte-clés.

Quand ses yeux se posent sur moi, ils sont de braise. Je me trémousse sur mon siège, le vagin en feu,



puis me penche vers Fred pour l'embrasser, mais il ouvre prestement sa portière et sort du véhicule. Je le regarde en faire le tour pour venir m'ouvrir la portière.

Il m'offre sa main, je la prends, fébrile. Aussitôt, un courant électrique violent se propage entre nous deux. Ma gueule d'ange m'attire à lui, colle sauvagement sa bouche contre la mienne et me soulève, me faisant virevolter dans les airs. Il m'adosse contre la porte du garage. Il fait froid, j'entends le vent mugir à l'extérieur et la pluie tambouriner derrière mon dos. Pourtant, j'ai chaud, terriblement.

Fred déboutonne mon manteau tout en m'embrassant furieusement, puis il glisse ses mains chaudes sous mon pull, les laissant venir à la rencontre de mes seins pointus. Je gémiss.

— J'ai pensé à toi tout l'après-midi, Alice. Putain ! Ce que j'ai envie de toi !

Je m'accroche à ses cheveux, l'attire, le repousse, dégrafe son blouson. Il l'enlève et le pose au sol.

— Tu vas avoir froid.

— Je suis chaud bouillant, demoiselle, murmure-t-il en s'agenouillant devant moi.

Délicatement, il ouvre la fermeture Éclair de ma botte droite, j'en retire mon pied que je pose sur son blouson. Il entreprend ensuite de déboutonner mon pantalon et le fait glisser le long de mes jambes, tout en embrassant voluptueusement ma peau. Je retire ma jambe droite de mon jean, laissant la gauche à moitié dévêtue.

Puis vient le tour de mon string. Je me mordille les lèvres. Fred me jette un regard à la fois surpris et particulièrement intéressé.

— Un string, demoiselle ?

— Profites-en, gueule d'ange, c'est rare. Uniquement avec ce pantalon-là.

— Je l'aime bien, ce pantalon-là, il te fait un cul d'enfer. Un vrai appel au sexe à lui tout seul.

Je rougis. Je crois que désormais je le mettrai plus régulièrement, ce jean slim.

Fred fait glisser ses doigts à l'intérieur de mes cuisses, frôle ma toison, m'embrasse l'aine, puis remonte vers ma bouche. Il y introduit son index que je suce avec un plaisir non dissimulé, puis le retire pour aller le poser sur mon clitoris. Je frissonne aussitôt dans un gémissement.

Oh ! Bordel ! Ce que ça fait du bien !

Il laisse son doigt aller et venir tandis que nos langues s'entremêlent avec ardeur.

Pendant que je déboutonne à mon tour son pantalon, Fred glisse une main vers la poche arrière de son jean élimé. Je pose mes doigts contre son bras en secouant la tête.

— Plus besoin, gueule d'ange.

Il sourit.

— C'est vraiment la journée des surprises. Merci, Alice.

Je finis d'ouvrir son pantalon, l'abaisse en même temps que son boxer. Je m'empare de son sexe tendu et commence à le masturber. À l'aide de sa cuisse, il m'écarte les jambes.

— Je peux plus attendre, demoiselle.

Alors je l'attire à moi. Il fléchit les genoux et son sexe vient caresser le mien. Je soupire de désir, puis geins fortement dès qu'il me pénètre. Enfin !

— Mmmh... Alice... Putain ! C'est bon !

Oh oui ! Il a foutrement raison.

Je m'agrippe à lui, enroulant ma jambe libre autour de la sienne. Après quelques va-et-vient, il se retire et me retourne. Je plaque mes mains contre la porte du garage, écarte les jambes et me penche légèrement en avant. À peine sa verge s'introduit-elle avec vigueur en moi, que je crie de plaisir. C'est tellement bon ! Aaah !

Je sens son souffle dans mon cou. Il me tire les cheveux, passe sa main sous mon pull, caresse mes seins, tire sur mes tétons, je crie à nouveau. Il me pilonne puissamment en gémissant. Je suis ses coups de reins avec fougue, mon corps en demandant plus, plus fort, plus vite.

Ses doigts viennent s'égarer sur mon clitoris, mes papillons se transforment en boule de feu. Elle

s'approche de la surface à une vitesse folle, explosant soudainement dans un feu d'artifice.

Je hurle.

Mon cri se répercute contre les murs du garage. Putain ! J'en veux encore !

Fred me serre fort, il halète, tressaute, prononce mon nom dans un souffle, puis je sens un liquide chaud se répandre en moi. Nous restons quelques secondes ainsi, l'un contre l'autre, nos cœurs battant à tout rompre.

Dès que Fred se retire, son sperme se met à couler le long de mes cuisses. Mince alors ! Je n'avais pas pensé à ce détail. Je me penche vers mon sac, en sors un mouchoir et m'essuie rapidement en grimaçant. Finalement, les capotes ont leurs avantages.

Fred remonte son pantalon et me fait pivoter vers lui. Sa main s'égare dans mes cheveux. Il me regarde, les yeux brillants d'une lumière nouvelle.

— Merci, demoiselle. Tu peux pas savoir le cadeau que tu viens de me faire.

Je souris et passe une main sur son visage d'ange. J'espère surtout que je parviendrai à faire preuve de sérieux dans la prise de ma pilule et que je ne l'oublierai pas. Je ne suis pas sûre qu'il me jetterait ce merveilleux sourire d'homme heureux et comblé, si je lui offrais un cadeau vivant de 50 centimètres dans neuf mois.

\*

Fred dépose un nuage de mousse dans mes cheveux. Je souris et m'approche de lui pour lui voler un baiser. Il est plus de minuit et nous sommes dans sa baignoire.

— Elsa va venir le week-end prochain.

Cette fois, je ne fais pas la moue. Ça me fait sincèrement plaisir de la revoir.

— Elle veut savoir si tu serais d'accord de l'emmener faire du shopping.

Là, par contre, je grimace. En même temps, cela serait l'occasion de me retrouver seule avec elle et de pouvoir la questionner sur ma gueule d'ange. Je hoche la tête dans un demi-sourire.

Fred m'attire contre lui, je m'assois sur ses cuisses, enroulant mes bras autour de sa nuque. Ses lèvres sont si douces, sa langue sent si bon. Quand notre baiser prend fin, Fred passe une main tendre sur mon visage.

— Je suis désolé, demoiselle. J'ai vraiment pas été très présent ces dernières semaines.

— Tu m'avais prévenue. Je n'ai aucun droit de te reprocher quoi que ce soit. Et puis, comment font les femmes des pilotes ou des routiers ? Sans compter celles des militaires !

Il sourit en repoussant une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille.

— Tu veux une bonne nouvelle ? me glisse-t-il d'une voix douce.

Je hoche la tête ; les bonnes nouvelles sont tellement rares ces temps-ci qu'elles sont vraiment les bienvenues.

— Je devrais plus trop bouger ces prochains temps. On va répéter ici jusqu'à Noël.

Mes yeux s'illuminent.

— C'est vrai ?

— Hum hum... On en a tous marre des voyages et on a fait ce qu'on avait à faire à Paris.

— C'est pas à cause de cette histoire avec la cinglée ?

Il sourit sincèrement.

— Non, pas du tout, promis.

Je l'embrasse à nouveau, puis pose mon front contre le sien.

— Je sais que tu n'aimes pas que je te dise ça, Fred, mais tu me manques quand tu n'es pas là.

Ses yeux plongent dans les miens, remplis d'une lumière éclatante.

— Ça me fait mal de le reconnaître, mais tu me manques aussi, demoiselle.

Je déglutis, mon cœur bat tellement fort que je suis certaine que Fred peut l'entendre.

Vu qu'il a plutôt l'air ouvert aux confidences amoureuses, je me décide de tâter le terrain.

— Et qu'est-ce qui te manque ?

Il me scrute quelques secondes avant de répondre :

— Ton sourire, ton regard, tes coups de gueule, ton rire et tes questions zarbi.

Je lui fiche un coup sur l'épaule, même s'il n'a pas vraiment tort. Mes questions bizarres...

En même temps, cet homme ne serait pas si mystérieux et n'aurait pas un passé sexuel aussi riche, j'en aurais sûrement moins, des questions bizarres.

Fred sourit malicieusement, puis m'enlace encore plus fort, venant m'embrasser dans le cou.

— Et puis, ta peau me manque aussi, ta bouche, tes seins.

Il fait glisser ses doigts jusqu'au creux de ma poitrine. Malgré l'eau chaude, je frémis et la chair de poule apparaît sur mes bras.

Fred continue, le regard coquin :

— Ton cul, tes pipes sublimes, ton odeur. Tout me manque, Alice.

Ses doigts se promènent sur ma peau, le long de mes seins, sur mes épaules, mon cou, mon visage, passent dans mon dos. Je commence à être émoustillée de partout, surtout en percevant son pénis durcir contre ma vulve. Nous n'avons plus besoin de capote, désormais rien ne nous empêche de faire l'amour dans l'eau.

À cette pensée, je ne me contrôle plus et viens l'embrasser furieusement, le repoussant contre le rebord de la grande baignoire.

Ma main s'accroche à sa verge, je la presse, elle grossit davantage. Je veux qu'il me touche lui aussi, partout. Mais il se contente de m'embrasser et de laisser ses doigts caresser gentiment ma colonne vertébrale.

Non ! J'en veux plus !

Je m'empare de sa main et la fais glisser sur ma poitrine. Je l'oblige à presser mes seins, puis me rapproche de sa bouche et pose mon mamelon gauche contre ses lèvres. Il les entrouvre aussitôt, laissant sa langue venir titiller le bout de mon mamelon, puis l'autre. À ce contact excitant, ils se dressent, emplis du désir d'être léchés, triturés, mordillés. Je gémiss.

Pendant que sa bouche s'occupe avec délectation de ma poitrine, je m'empare à nouveau de sa main, la guidant le long de mon ventre jusqu'à la lisière de mon pubis. Je respire plus fort, je veux qu'il me touche là, comme il sait si bien le faire. Mais Fred ne bouge pas le moindre doigt, se satisfaisant de me regarder, les yeux enfiévrés de désir, un sourire pervers au coin de la bouche. Je comprends d'un coup ce qu'il attend de moi. Bordel ! Je ne peux pas faire ça !

Mais mon désir est trop fort, j'ai besoin que Fred me touche ! Alors j'accompagne sa main sur mon intimité. Je prends ses doigts et commence à me caresser avec. Je ferme les yeux, je ne peux pas le regarder, ça me gêne ; je crois que je suis aussi rouge que la chemise d'Iris cet après-midi.

Fred se met à respirer plus fort. Sa bouche quitte mes seins pour venir se poser contre mon oreille et il murmure, la voix remplie d'envie :

— Fais-toi du bien, Alice. Pour moi.

Je l'embrasse tout en appuyant mon clitoris contre son index. Je joue avec ma petite boule de désir. Je fais aller son doigt de gauche à droite, d'avant en arrière. Je commence à haleter. Je geins. C'est si bon.

Je pose à nouveau mes seins contre sa bouche. Il me lèche, pince mes tétons du bout des lèvres, les tire, les mord en douceur. Putain ! Ce que j'aime ça !

La boule de feu commence à se réveiller au creux de mon ventre. Je me frotte contre sa main entière, encore et encore. Quand je n'y tiens plus, je viens me placer contre son membre dur. Je l'enfourche et laisse ma fente glisser contre lui. Je pousse un râle de plaisir intense.

Mmmh... Ce que c'est bon !

Fred ferme les yeux. Je me relève, puis redescends le long de sa verge, lentement. Mon rockeur gémit à

son tour.

— Putain, Alice... c'est bon... Encore !

Je recommence. Il se crispe. Ses mains entourent mon dos, il me serre contre lui.

— Encore, Alice ! Lentement !

Je me retire, m'empare de son pénis et frotte mon vagin contre son gland. Il se mord les lèvres, basculant sa tête en arrière, contre le rebord de la baignoire.

Je demande d'une voix sensuelle :

— Encore ?

— Oui !

Je me masturbe contre son gland, mon rockeur se tord de plaisir. Puis, sans prévenir, je m'enfonce à nouveau contre lui, lentement, comme il me l'a demandé.

— Oh ! Putain ! Mmmh...

Je recommence. Il râle, hoquète, halète et moi, je suis en feu. Alors, je me déhanche en laissant ma vulve se frotter avec bonheur contre lui. Mon clitoris sourit à chaque pression. Je vais jouir, bientôt. Fred aussi. Je le sens.

J'accélère le mouvement. Il pose ses mains sur mes hanches, m'obligeant à aller plus vite.

— Encore, Alice... encore... Fais-toi plaisir...

Je me déhanche à son rythme, le corps en ébullition. Je viens à nouveau caler mes seins contre sa bouche. Il sort sa langue et suce avec délectation mon mamelon droit. Argh ! Je ne tiens plus et laisse ma boule de feu exploser dans un hurlement de jouissance grandiose.

Fred ressert son étreinte, puis se lâche à son tour. Nos regards se noient l'un dans l'autre, nos bouches se cherchent avec ferveur, nos salives se mélangent dans une passion dévorante. Fred ne débande pas, au contraire. Le sourire coquin, je me retire lentement, lui tourne le dos, puis pose mes coudes contre le rebord de la baignoire.

Comprenant mes attentes pas sérieuses, ma gueule d'ange s'approche de moi, écarte mes jambes et laisse sa queue venir caresser mon vagin.

— Une vraie chatte en chaleur, demoiselle. Elle m'a foutrement manquée, celle-là aussi.

Je continue de sourire, prête pour un nouveau round.

Il est bientôt 1 heure du matin, la nuit promet d'être courte, mais je m'en fous. Je suis avec Fred, plus rien d'autre ne compte.

L'allée devant la maison de Frédéric est encombrée : deux motos et une Seat Leon sont garées devant le garage. Je me parque derrière la voiture blanche aux vitres teintées. Elle doit appartenir à Mickaël, je suppose que les bécanes sont à Luc et Damien.

Je sors de la Yaris et m'étire de tout mon long. J'ai un peu d'avance sur l'horaire. Les garçons doivent être en pleine répétition. Nous sommes mercredi, le jour où je termine le travail tôt.

Je suis rentrée chez moi prendre une douche et préparer des affaires de rechange pour le lendemain, vu que cette nuit je dors chez ma gueule d'ange. Je crois que je devrais commencer à laisser traîner quelques affaires chez lui : ma brosse à dents, une ou deux culottes... Après tout, Elsa a sa propre armoire dans une des chambres, alors pourquoi pas moi ?

Je respire l'air d'automne à pleins poumons. Après bientôt une semaine non-stop de pluie et de grand froid, c'est agréable de profiter des rayons du soleil aujourd'hui. Je m'avance dans le jardin et rejoins le bord du lac, m'asseyant sur l'un des gros rochers noirs jouxtant le Léman.

Je me sens apaisée, je ne pense à rien et cela me fait du bien. Aucun bruit autour de moi, hormis le chant des oiseaux. Je reste ainsi de longues minutes, profitant des derniers rayons du soleil. La nuit tombe rapidement en novembre.

Et dire que dans un mois seulement, c'est Noël. Je n'ai rien vu passer ces dernières semaines. Tout s'est déroulé si vite, si fort. Pourtant, je n'ai pas envie que cela ralentisse. J'en veux plus, beaucoup plus.

Une légère brise finit par se lever, rafraîchissant subitement l'air. Je retourne vers la maison ; comme d'habitude, la porte est fermée à clé, je sonne. À ma grande surprise, c'est Bastien qui m'ouvre.

À ma vue, son visage se fend d'un sourire jovial.

— Bonjour, mademoiselle Alice.

— Bonjour... euh... j'ai... Il y avait un homme à la grille... euh...

— Oui, c'est Yvan. Il nous a rejoints lundi. Monsieur Moridiani a demandé à ce qu'il y ait toujours une personne à l'extérieur et une à l'intérieur durant quelque temps.

J'écarquille les yeux d'étonnement. Mais elle a marqué quoi, la folle, dans sa lettre ? Fred m'a dit qu'elle ne le menaçait pas, alors pourquoi renforcer ainsi la sécurité ?

Avant que j'aie le temps de lui poser une nouvelle question, Bastien me dit :

— Si vous les cherchez, ils sont en bas.

— Merci.

Je range mon manteau dans l'armoire du vestibule, enlève mes chaussures et prends la direction de la salle de musique. Les garçons n'ont pas fermé la porte, car je les entends jouer.

En traversant la cuisine, une délicieuse odeur s'empare de mes narines. Je crois qu'Inès a préparé une tarte aux prunes. Je jette un œil désinvolte sur le plan de travail. Bingo !

Avec gourmandise, je découpe un bout de tarte, l'avale rapidement, puis reprends mon chemin.

La voix étouffée de Damien me parvient en haut de l'escalier :

— Et si je faisais un truc comme ça ?

J'entends alors le son de la guitare électrique, mais je ne reconnais pas le morceau. Je descends les escaliers à pas de velours.

Mickaël est assis derrière sa batterie, les baguettes dans une main, un œil attentif posé sur le guitariste. Luc me tourne le dos. Serge, lui, est assis sur Wilson, scrutant les garçons, le front plissé. Quant à Fred, il a également sa guitare autour du cou et il suit les mouvements de Damien en ondulant le haut de son corps.

Au bout de quelques secondes, il pose ses doigts sur les cordes et se met à jouer d'un air concentré. Les notes des deux instruments s'envolent dans une parfaite harmonie. C'est... Waouh ! J'en ai des frissons.

Mickaël, lui, sourit de toutes ses dents.

— C'est bon ça, les mecs !

J'ai beau chercher, ce morceau ne me dit rien. Peu importe, le batteur a raison : c'est foutrement bien joué !

Fred relève les yeux sur Damien, il commence à sourire. Serge, lui, se liquéfie. Je crois que les garçons sont tout bonnement en train d'improviser un truc et que ça ne lui plaît que moyennement.

Lorsqu'ils viennent à bout du morceau, Luc et Mickaël applaudissent.

— Moi, je dis que ça vaut des points ! s'exclame le bassiste.

Serge se lève en tendant une main vers Fred et Damien.

— Vous avez fini de faire mumuse, oui ? J'ai pas que ça à faire, moi !

Fred soupire.

— C'est bon, Serge, détends-toi !

Le manager secoue la tête.

— C'était parfait, je le reconnais. Mais je ne veux pas que vous improvisiez comme ça sur scène.

— Serge...

— Non ! Vous ne jouez plus dans des petites salles, les mecs. Vous ne pouvez pas vous permettre de vous planter !

Damien se tourne vers le manager, visiblement excédé.

— Serge, putain ! desserre le string ! On est doués dans l'impro ! On a ça en nous, tous les quatre. Qu'est-ce que tu nous fais chier ? Et puis si on se plante, on se plante ! Tu crois vraiment que le public va le remarquer ? Au pire, ils se marreront un coup et puis voilà !

Je fais acte de ma présence en déclarant :

— Perso, j'ai trouvé ça super classe !

Tous les yeux se tournent vers moi. Je m'empourpre furieusement. Serge fronce les sourcils. Il n'a pas l'air content de me voir, contrairement aux quatre musiciens qui sourient à ma vue.

Damien regarde le manager, un sourire provocateur aux lèvres, et dit en me désignant du menton :

— Tu vois ? Le public aime !

Serge secoue la tête, les yeux noirs.

— Ce n'est pas... Vous voulez vraiment me rendre dingue ? Bon... On fait une pause. J'en ai marre de vos conneries !

Mickaël se lève aussitôt et s'étire. Luc pose sa basse contre le mur. Fred et Damien recommencent à jouer, les yeux dans les yeux. Serge lève les siens au ciel. J'ai l'impression qu'ils veulent véritablement le rendre chèvre. Quand je dis que ce sont de vrais gosses !

Je descends les dernières marches et fais la bise à Mike et Luc. Les images de ce dernier embrassant Johanna me sautent à l'esprit, je tente illico de les refouler en fermant les paupières. Ce n'est pas mon problème !

Je lance un petit bonjour de la main à Serge, il se contente de me faire un hochement de tête dans un sourire forcé. Je me demande s'il est aussi désagréable avec Flavia.

Mike se penche vers moi et me glisse à l'oreille :

— T'inquiète ! Plus on va se rapprocher du début de la tournée, plus il va être pénible. Et nous aussi. Ça va faire des étincelles, on a l'habitude.

— J'ai surtout l'impression que vous aimez bien ça, je rétorque à demi-voix. Je pensais que ce n'était que Fred, mais vous êtes tous pareils, en fait.

Mickaël me sourit de plus belle.

— Fred, c'est quand même le pire. Lui et Serge, c'est comme deux lions dans un même clan. Et attends d'être le jour J, à Bercy. Là, ça va péter du lourd.

Je baisse mes yeux au sol dans un soupir.

Bercy... Tu parles ! Fred n'a jamais évoqué le sujet de ma présence à la salle omnisports. Je n'ai pas l'impression qu'il ait réellement envie que je sois là. En même temps, je devrais peut-être aborder moi-même le sujet. Je me fais sûrement des idées, comme bien souvent. Je redoute tellement sa réponse que je repousse cette conversation à chaque rencontre.

Un téléphone se met à sonner me sortant de mes pensées. C'est celui de Serge. Il se tourne vers les deux guitaristes pour leur demander de baisser le volume.

Fred et Damien improvisent une fin à leur morceau et je dois admettre que ça a de la classe. Bon, en même temps, on le sait, je ne suis pas une référence en matière musicale, mais à la vue du regard respectueux de Mike et Luc, je crois qu'en effet, c'était réussi.

Serge décroche d'une voix autoritaire :

— Moridiani !

Fred pose sa guitare à côté de la batterie et s'approche de moi. Mon cœur se met à tambouriner violemment. Encore une fois, cet homme est à tomber !

Il dépose un bref baiser charmeur au coin de mes lèvres.

— Salut, demoiselle.

— Salut ! J'ai un peu d'avance sur l'horaire, désolée.

Il hausse les épaules dans un sourire en passant sa main dans mes cheveux.

— Pas d'importance. On a fini, toute manière.

Je le provoque un peu :

— Ah bon ? Il me semblait pourtant avoir entendu Serge dire « pause » ?

— On joue depuis la fin de la matinée. On est tous fatigués.

Damien nous rejoint pour me saluer. Il hoche la tête en signe d'assentiment.

— Ouais, stop. On reprendra demain.

Soudain, la voix de Serge explose de colère. Nous nous retournons tous dans sa direction, surpris.

— Vous vous foutez de ma gueule ?... Vous savez de qui on parle, là, nom de Dieu ?... Dark Moon, c'est pas Bénabar !

Hey ! Non mais ! Pour qui se prend-il, le manager ? C'est très bien Bénabar ! Et puis, d'abord, on ne peut pas les comparer ! Ce n'est pas du tout le même genre de musique !

Je suis piquée à vif. Je plisse les yeux en envoyant des éclairs à Serge, Fred m'observe, amusé, se retenant de rire.

Le manager, lui, ne rigole pas du tout. Il est devenu rouge de rage. Les garçons le scrutent d'un air subitement inquiet.

Mickaël se rapproche de Fred et lui murmure :

— Je crois qu'y a une merde qui se prépare.

Ma gueule d'ange croise les bras, fixant son agent d'un œil attentif.

— Bordel ! Vous avez eu votre diplôme dans une pochette-surprise ou quoi ?... Je m'en fous de vos excuses ! Vous savez dans quelle merde vous nous mettez ?... Non ! C'est pas possible !... Mais vous savez qui paie le matériel, bordel ?... Je m'en fous ! Vous trouvez une solution et tout de suite !

Luc et Damien se tournent aussitôt vers Fred, les yeux interrogateurs. Le leader de Dark Moon hausse les épaules, le visage fermé.

— Quoi ? Non, mais là, vous vous foutez vraiment de nous ! C'est la semaine prochaine, nom de Dieu ! ... Y a intérêt pour vous que le staff ait fait tout le travail à temps !... Je vais voir ce que je peux faire de notre côté, mais croyez-moi, ça ne va pas s'arrêter là ! Vous allez avoir de mes nouvelles dès que je remonte sur Paris.

Il raccroche dans un geste de rage.

— Putain ! Mais quel con !

Là, moi, je me fais toute petite en m'asseyant sur la seconde marche de l'escalier.

Serge fait les cent pas devant Wilson, sa colère est tellement forte que j'ai l'impression de voir un nuage noir planer au-dessus de sa tête. L'atmosphère bon enfant s'est subitement refroidie. Les garçons retiennent leur souffle. Je crois qu'une mauvaise nouvelle va bientôt leur tomber dessus et que je ne vais pas l'apprécier non plus.

Ma gueule d'ange se rapproche du manager.

— Serge, tu nous expliques ?

Serge se retourne vers le groupe, le visage pâle.

— C'était Victor. Y a une grosse tuile.

Il regarde chacun des membres, l'un après l'autre, avant de reprendre :

— Ils ont voulu tester la table de mixage et un con a renversé son café dessus, elle a grillé.

— Quoi ? Tu plaisantes ? Comment il...

Serge coupe Mickaël en levant sa main :

— Je ne sais pas ce qu'ils ont trafiqué, ces abrutis !

— Et ça vient de se produire ou ils ont pas osé assumer leurs conneries en nous en parlant plus tôt ? demande Fred, une colère sourde dans la voix.

— J'en sais rien, Pelletier. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut racheter une machine et que vous devez refaire tous les réglages.

— Pourquoi t'as parlé de la semaine prochaine ? demande Damien d'une voix blanche.

Serge soupire, se redresse de toute sa puissante stature et déclare d'une voix qui ne demande aucune contradiction :

— Parce que Victor se débrouille pour avoir la nouvelle table de mixage d'ici mardi prochain et que plus vite ce sera fait, mieux ça sera. En plus, il sera absent à partir du 3 décembre, donc il n'y a vraiment pas le choix.

Damien s'étrangle :

— Tu te fous de notre gueule, là ? Pas la semaine prochaine, putain ! Je dois aller à New York !

Encore ? Comment fait-il pour supporter le décalage horaire tout le temps ? Peut-être qu'à force on finit par prendre le pli.

Serge le toise, le regard mauvais.

— Ben... t'annules et ce serait mieux que vous prévoyez de passer la semaine à Paris directement. Faut qu'on discute avec l'équipe technique. Ils ont intérêt à être dispos ceux-là aussi, sinon on est vraiment dans la merde !

Damien secoue la tête avec véhémence en serrant les poings.

— Putain ! Merde ! Vous faites chier !

— Damien, j'y suis pour rien, tu te calmes ! le houspille Serge, le visage sévère. New York, t'iras la semaine suivante, nous emmerde pas.

— Bordel !

Damien quitte la salle en remontant prestement les escaliers. Je l'entends continuer de jurer tout ce qu'il peut dans le couloir de l'étage.

Luc soupire en regardant ses amis.

— Je m'occupe de lui. Je crois qu'il faut qu'il tire un coup rapidement, c'est un vrai paquet de nerfs en ce moment. Vivement qu'Abby vienne travailler ici. Il sera plus vivable.

Il disparaît à son tour. Serge se tourne vers Fred.

— Je peux emprunter ton bureau ? Faut que je passe des coups de fil.

Mon apollon hoche la tête, il a l'air sacrément tendu, lui aussi. Je crois qu'il faudra que je trouve un



moyen efficace pour lui redonner le sourire dès que nous serons seuls ce soir, et j'ai déjà plein d'idées pour cela. Je suis certaine que ça lui plaira.

Finalement, Mickaël semble le plus zen. Il en rigolerait presque.

— T'inquiète, Fredo, les coups de speed, c'est ce qui nous réussit le mieux, non ?

Ma gueule d'ange se tourne vers lui, tentant de sourire, mais ce n'est pas très convaincant.

— On n'avait pas besoin de ça en plus.

Son téléphone se met à sonner.

— Allô !... Salut Pablo !... Ouais, Serge a tenté de te joindre ?... Y a un souci...

J'ignore à qui il s'adresse, mais il lui explique le problème dans les moindres détails, ajoutant plein de termes techniques auxquels je ne comprends rien.

Mickaël s'approche de moi.

— Bon, je vais appeler Flavia. J'espère qu'elle n'avait rien de prévu ces huit prochains jours. Putain ! Elle va râler !

Dans la salle de musique ne reste plus que Fred, moi, et une atmosphère puissamment lourde. Alors qu'il raccroche, je m'approche de lui pour le prendre dans mes bras. Il pose sa tête contre la mienne.

— C'est quoi le problème exactement ? C'est qui Victor ?

— Victor, c'est notre ingénieur du son en chef. Il travaille sur une table de mixage, tu vois ce que c'est ?

Je secoue la tête, affirmative. Fred m'entraîne sur le canapé et reprend :

— La table de mix doit nous accompagner sur toute la tournée, elle a été réglée pour chaque instrument et pour ma voix.

Je plisse les yeux essayant de suivre ses explications du mieux possible. Comprenant que je risque de me perdre s'il utilise un langage trop spécifique, Fred soupire et prend quelques secondes pour réfléchir à la formulation la plus simple.

— Pour résumer, faut que les instruments sonnent juste. La table de mixage permet de corriger et d'adapter les aigus et les graves. En fait, si tu règles pas ça, t'as des distorsions au niveau du son.

— Des « distorsions » ? C'est-à-dire ?

— Le son part dans un micro pour se répandre dans un amplificateur. Et grâce à la table de mix, le son qui sort dans les enceintes est le même que celui qui rentre dans le micro. Je sais pas si je suis très clair.

Effectivement, je ne suis pas certaine d'avoir tout compris, mais je hoche la tête en synthétisant de manière basique :

— En gros, sans la table de mixage, tu ne peux rien faire.

Il sourit en remettant une de mes boucles derrière mon oreille.

— Ouais, c'est ça. On doit enregistrer tout le son avant de partir en tournée. Et dans chaque salle de concert, faut qu'on prenne quelques minutes pour vérifier que tout est bien coordonné entre nos instruments et la table de mix.

— C'est ça que vous appelez un soundcheck ?

— Exactement. Mais comme y a un abruti qu'a renversé son café sur notre table de mix, tout a grillé, la table est HS. On a plus qu'à tout recommencer ! Si tout va bien, on a trois jours de boulot pour refaire les réglages. Le plus long, c'est la batterie.

— Donc faut que tu repartes à Paris ?

Ses épaules s'affaissent, il prend un air désolé en me caressant le visage.

— Excuse-moi, Alice.

Il bascule sa tête contre Wilson et tape du poing sur le siège en soupirant profondément.

— Putain ! Comme si on avait besoin de perdre du temps avec ces conneries !

— Vous partez quand ? Lundi ?

Il se tourne à nouveau vers moi, plongeant son beau regard vert dans le mien. Il enlace mes doigts et

amène ma main vers sa bouche pour y déposer un baiser.

— Je sais pas. Sûrement. Elsa débarque vendredi et elle a un posé un jour de RTT pour rester jusqu'à lundi. On prendra le même train qu'elle, ce sera plus sympa.

Mon ventre se crispe. Et voilà ! À nouveau une semaine à prévoir sans Fred. Lui qui m'avait certifié qu'il ne bougerait plus jusqu'à Noël. Quelle mauvaise blague ! Je tente malgré tout de garder le sourire et de prendre le rôle de la fille cool. Mais au fond, j'ai juste envie de pleurer.

Une sourde angoisse que j'étais parvenue à faire taire ces derniers jours m'assaille subitement : demain, nous sommes jeudi. Vais-je à nouveau recevoir une lettre de la folle ? Avant que ma conscience ne vienne jouer les moralisatrices, je chasse cette pensée.

« *Ce ne sont que des mots, Alice, rien d'autre.* »

Oui, mais dans ce cas : pourquoi un garde du corps à l'intérieur des murs ?

C'est ma gueule d'ange qui me ramène à la réalité.

— Viens, on rejoint les autres. Faut qu'on discute.

\*

Ils sont tous attablés autour de la grande table en bois dans la cuisine, une bière devant eux, un whisky pour Serge. Moi, j'ai préféré me mettre à l'écart vers le bar américain.

Je suis attentivement la discussion en mangeant un bout de tarte aux prunes. Cela me fait bizarre d'assister à leurs débats. C'est la première fois que je suis toute seule avec eux ; d'une certaine façon, me voici intégrée à la bande, comme Elsa ou Flavia. Même si cette dernière, j'en suis sûre, participerait activement à la discussion.

Damien a le visage fermé, on dirait qu'il bout littéralement de l'intérieur. Je compatis ; l'amour, c'est vraiment pas simple à gérer.

— Bon, on résume, dit Serge. On se retrouve tous lundi en fin d'après-midi chez Discographe, on fait le point avec les techniciens. Mardi, Victor reçoit la nouvelle table de mixage. L'après-midi, vous devriez pouvoir commencer les enregistrements, au pire mercredi matin. Si tout va bien, vendredi, c'est terminé.

Le manager lève un œil méfiant vers le guitariste, puis leur balance :

— Mais le plus simple ensuite, ce serait de rester dans la capitale. J'ai pu avancer des interviews et des séances photo qui étaient normalement prévues après les fêtes.

À cette nouvelle, mon cœur s'agite. C'est quoi ce bordel ?

Serge regarde son agenda électronique et ajoute :

— Pour finir, c'est peut-être pas si mal que ça, ce problème de table de mixage. Après tout, le vendredi 7 décembre, vous avez l'enregistrement sur France 2, ça vous évite de devoir revenir sur Paris juste pour ça. Et pour bien faire, faudrait prendre le temps de répéter avec Aldebert le jour d'avant, sans compter vos propres répétitions.

Luc et Mickaël poussent un soupir désespéré.

— Pff ! Je l'avais oubliée cette émission ! s'exclame le batteur. Et Flavia veut absolument venir avec nous. C'est pas raisonnable du tout. Elle doit rester tranquille.

Damien a le regard noir. Fred demande, visiblement perdu :

— Mais vous parlez de quelle émission ?

— Celle qui passera le 31 décembre, répond Serge.

Ma gueule d'ange fronce les sourcils, agacé, et s'écrie :

— T'avais dit qu'on l'enregistrerait le 27, celle-là !

— Si tu vérifiais un peu plus souvent tes mails, Pelletier, t'aurais vu mon message vous annonçant que l'enregistrement a été avancé.

— Putain !

Fred grimace et me jette un bref regard en coin. Moi, je suis sidérée. Comment ça, ils vont répéter avec Aldebert ? Et puis c'est quoi cette émission ?

Je soupire à mon tour. La seule chose que je comprends vraiment finalement, c'est que les cinq jours d'absence de Fred viennent de tripler. Misère.

— Donc ma semaine à New York, je peux carrément me la mettre où je pense ? râle Damien.

— Ouais, mais avec le sourire, s'il te plaît ! rétorque Serge, irrité.

Fred secoue la tête, se lève et retourne chercher des bières. Il embarque la tarte aux prunes au passage, posant le tout devant ses potes qui se servent sans grand enthousiasme.

Il se tourne vers Mickaël.

— Et Flavia, alors ? Tu vas gérer comment ?

Le batteur secoue la tête.

— Elle doit accoucher autour du vingt. Mais si elle continue de ne pas suivre les conseils de son toubib, le bonhomme va arriver plus tôt. Et franchement, je préférerais qu'elle accouche ici. À Paris, c'est trop le bordel. En même temps, si elle reste à la maison et que je suis loin... Putain ! Quelle merde !

Il avale la moitié de sa bouteille, cul sec. Bon... Ça me rassure : l'amour c'est vraiment pas simple pour tout le monde !

Je me rapproche de la table et m'assois entre Fred et Luc.

— Je m'excuse de vous déranger, mais c'est quoi ces histoires d'émission et de chanson avec Aldebert ?

Fred me sourit tendrement, mais c'est Serge qui me répond sur un ton froid :

— Chaque année, France 2 enregistre une émission pour le 31 décembre, avec tous ses animateurs et les personnes qui ont marqué l'année. Comme Dark Moon a réalisé les meilleures ventes de disques et de téléchargements en France, ils sont invités. Ils chanteront une chanson à eux et une avec Aldebert, qui a explosé les ventes d'albums pour enfants.

— Oh ! Et vous allez chanter quoi ? *On m'a volé mon Nin-Nin* ?

Je parviens à arracher un sourire à Damien qui me dit :

— Non, une chanson de Noël pas vraiment traditionnelle.

Je souris à mon tour. Si elle est du même acabit que celle du *Nin-Nin*, je veux bien croire que ça ne doit pas ressembler à du Tino Rossi.

Luc ajoute :

— Et puis, on va recevoir un disque de diamant. Mais comme chaque fois, on devra faire comme si c'était la surprise. Quelle connerie, ces émissions ! Fred, quand le présentateur t'offrira le disque, tu te démerderas pour jouer l'ahuri !

— Comme chaque fois, ma poule, lui jette ma gueule d'ange dans un sourire espiègle.

Mickaël lève sa bouteille de bière et proclame :

— À nous, les mecs ! Et advienne que pourra.

— Ouais, rock'n'roll attitude ! s'écrie Luc.

Damien et Fred ne semblent guère partager leur enthousiasme, mais ils font l'effort de trinquer à leur tour, puis Fred me passe sa bouteille que nous partageons tous les deux, en silence.

Bordel ! Quinze jours, ça va être long !

— Lâchez-moi ! Je veux pas ! Non !

La voix de Fred me sort brutalement du sommeil. J'allume la lampe de chevet et me tourne vers lui. Il se tord en hurlant.

— Laissez-moi ! Pas les dragons ! Je veux pas !

Je me rapproche de lui et pose une main réconfortante sur sa peau.

— Fred ! Réveille-toi ! Fred !

— NOOOONNNN !

Il ouvre les yeux subitement, hagard. Il tremble et transpire.

Lorsque son regard rempli d'effroi se pose sur moi, je ne peux m'empêcher d'avoir mal pour lui. On dirait qu'il souffre vraiment, comme si ses fichus cauchemars pouvaient franchir la barrière des songes pour devenir une réalité concrète. Je frissonne ; cela me rappelle les cauchemars monstrueux des enfants de Elm Street, rue hantée par Freddy Krueger dans *Les Griffes de la Nuit*.

Fred se prend la tête dans les mains en poussant un gémissement. Je l'enlace, il se crispe.

— Fred, je suis là, tout va bien.

Il secoue la tête.

— Non, ça va pas, Alice. J'ai besoin d'air.

Il se lève brusquement, enfile son pantalon et part en direction de la porte.

— Fred ! S'il te plaît ! Parle-moi !

Il me jette un regard de chien battu qui vient me transpercer le cœur, puis sort de la chambre en claquant la porte.

La vache ! C'était quoi ce regard ?

Une colère sourde se réveille en moi. J'en ai ras le bol de ses silences ! Comment puis-je l'aider s'il ne me dit jamais rien ? Ce n'est pas humain de faire des cauchemars pareils quasiment toutes les nuits. Et pourquoi a-t-il parlé de dragons, cette fois-ci ? Rêve-t-il d'anges qui se font tuer par des dragons ? Ou de démons torturés par des flammes de dragons ? Et lui ? Quel rôle joue-t-il dans ses cauchemars ?

Je ne supporte plus de me poser toujours des questions, j'ai besoin de réponses. Cette fois, je ne le laisserai pas seul dans son coin. J'enfile le tee-shirt qu'il a laissé au pied du lit et un shorty, puis je sors à mon tour de la chambre en tendant l'oreille

La maison est silencieuse. Serge est rentré à son hôtel, il doit retourner à Paris avec le TGV de 8 h 20, et les trois acolytes de ma gueule d'ange ont rejoint leur propre habitation. Vu que le groupe va passer du temps sur Paris les deux prochaines semaines, ils ont décidé de s'accorder une pause pour les quatre jours suivants.

Seul un des gardes du corps dort également dans la maison. J'ai un peu de mal à me faire à l'idée.

Je descends les escaliers en colimaçon à pas de velours. Une douce lumière filtre à travers la porte de la salle de détente.

J'abaisse la poignée et jette un œil à la dérobée. Fred est debout et envoie avec violence des fléchettes contre la cible. Je ne sais pas si c'est la rage en lui, mais il vise le centre quasiment à chaque coup.

Je m'introduis dans la pièce. Il me jette un bref regard avant de lancer une nouvelle fléchette. Je m'adosse contre la table de billard.

— Fred, s'il te plaît, parle-moi.

Il s'entête dans son silence, récupère ses fléchettes et recommence à jouer.

— Fred !

Mes yeux se perdent sur ses tatouages. Très bien, je vais utiliser une autre stratégie.

— Pourquoi tu as parlé de dragons durant ton cauchemar ?

Il s'arrête dans son geste et se tourne vers moi, les yeux plissés.

— J'ai parlé de dragons ?

— Tu as dit « pas les dragons ».

Je me rapproche de lui et dépose un doigt sur la tête noire de la bête à cornes en demandant :

— Pourquoi les dragons, Fred ?

Il me regarde quelques secondes, interloqué, puis se tourne à nouveau vers la cible et tire. Je lève les yeux au ciel. Mais quelle puissante tête de mule, ce mec !

Du bout de l'index, je suis les contours de l'animal démoniaque sur sa peau, puis cherche à attraper le regard de mon apollon.

— Très bien ! Tu ne veux rien me dire ? Tu es sûr ?

Il soupire en daignant enfin poser ses yeux dans les miens. Ils me glacent.

— Les dragons... Ouais, y a des dragons dans mes cauchemars. Là, t'es contente ?

Je ne me laisse pas démonter par le ton brusque qu'il emploie.

— Et ils font quoi ?

Il déglutit tandis que je soutiens fermement son regard froid. Il secoue la tête en jetant :

— Rien.

— Arrête de te foutre de moi, Fred ! Tu hurles en te débattant comme si tu étais retenu prisonnier par je ne sais quoi ! J'ai mal pour toi à chaque fois que je te vois comme ça !

— Laisse tomber, Alice. C'est mon problème, pas le tien.

— Non, c'est faux ! Je fais partie de ta vie maintenant, gueule d'ange. Tes problèmes deviennent les miens aussi, que tu le veuilles ou non.

À ma grande surprise, il jette violemment les fléchettes par terre. Je recule instinctivement.

Lorsqu'il me regarde à nouveau, la lumière froide à désert ses prunelles, remplacée par une puissante tristesse.

— Je veux pas que tu t'occupes de mes problèmes, Alice ! S'il te plaît.

Je m'approche à nouveau de lui, il a l'air tellement malheureux subitement.

Oh ! Ma belle gueule d'ange ! Comment puis-je te faire du bien ? En osant te déclarer enfin que je t'aime ? En t'avouant que j'ai mal de savoir que tu vas à nouveau partir loin d'ici ? Loin de moi...

Ma main vient à la rencontre de son torse, près de l'ange, et je dépose un baiser au niveau de son cœur en murmurant :

— Très bien. Vu que tu n'as pas l'air prêt, je ne poserai plus de questions. Mais je ne m'avoue pas vaincue !

Il recule, se détourne de moi et rejoint la table de billard. Il s'empare de la boule noire qu'il fait glisser lentement devant lui d'une main, puis il vise un trou et l'envoie dedans. Il prend une autre boule dans le triangle et lui réserve le même sort. Après une longue minute de ce petit manège, il pousse le triangle contre un coin de la table, se tourne vers moi et me tend la main. J'accepte de la prendre et il m'attire à lui. Nos regards se font face, son odeur m'envahit, mes rancœurs s'envolent.

Il me soulève, m'assoit en douceur sur le bord de la table de billard, puis laisse son front se poser contre le mien.

— Je me suis toujours débrouillé tout seul, demoiselle. J'ai pas l'habitude qu'on veuille partager quoi que ce soit avec moi.

— Mais tes amis...

— Je parle des sentiments, Alice.

Il recule son visage et pose un doigt sur ma joue qu'il caresse tendrement.

— J'ai jamais rien partagé avec quelqu'un. J'ai jamais rien voulu. Avant de te connaître... C'est

nouveau pour moi, tout ça.

— Pourtant, tu m'as dit que tu avais eu une histoire, un jour.

Il a un petit rire nerveux et secoue la tête.

— Tu parles d'une histoire ! C'était juste quelques semaines. C'était pas pour moi.

— Pourquoi ? Tu m'as dit que ça c'était mal fini, mais...

— Mais rien. Y a rien à en dire. Depuis, j'ai plus cherché à m'investir et ça m'allait très bien.

Putain ! Mais se rend-il compte à quel point ça me fait mal quand il parle ainsi ?

Je ne parviens plus à soutenir son regard, j'abaisse les yeux.

— Alice, je suis maladroit ! Désolé. Tu vois, je suis vraiment pas doué ! J'essaie de faire des efforts, mais je te blesse à chaque fois.

Je pose mes lèvres contre les siennes.

— Moi, ce que j'aimerais, c'est que tu me donnes la clé pour ouvrir tes portes cachées, Fred. J'aimerais pouvoir comprendre. Tu me dis que je te fais du bien, mais ça m'échappe. Comment puis-je te faire du bien si tu me repousses quand tu vas mal ?

Il pose ses mains sur mes joues et m'oblige à le regarder. Le sérieux et la sincérité que je lis dans ses yeux finissent de remplir mon cœur d'amour.

— Tu me fais du bien, demoiselle, parce que t'es là, tout simplement. Même si t'as l'impression que je te fuis, moi, je sais au fond que t'es présente et que tu m'attends.

— Mais moi, c'est auprès de toi que je veux être dans ces moments-là ! Pas à t'attendre dans ton lit pendant que tu vas jouer de la musique ou envoyer des fléchettes dans une cible pour calmer tes nerfs. Moi, j'ai besoin que tu me parles, que tu me racontes ce qui se passe pour toi, là-dedans.

Je pose ma main contre son cœur. Il s'apprête à parler et je sais parfaitement ce qu'il va dire, alors je le devance en levant mes mains en l'air :

— Tu me raconteras un jour, oui, je sais. Tu as besoin de temps.

Il sourit faiblement.

Je murmure :

— Mais tu peux comprendre que ce n'est pas facile pour moi.

— Je sais, demoiselle, je suis un cas à part. Désolé.

— Un sacré cas, oui !

Il rapproche son visage du mien, je sens son souffle chaud contre ma bouche. Ça m'électrise et réveille subitement mes envies pas sérieuses. Et je suis certaine qu'il le fait exprès. Il sait parfaitement comment s'y prendre, le bougre, pour me détourner de mes conversations qui le dérangent.

Très bien, il a gagné. Je laisse tomber, cette nuit du moins, préférant me noyer dans son sublime regard d'ange ténébreux.

Je susurre :

— Fais-moi du bien, Fred.

Il sourit. Il sait qu'il a remporté la partie.

Sa bouche se pose sur la mienne, je ferme les yeux et tous mes sens se mettent aussitôt en alerte. Je ne suis plus qu'un corps en fusion. Dès que sa langue pénètre dans ma bouche, une chaleur subite s'empare de ma peau, de mes membres, de mon cerveau.

Mon monde intérieur est envahi par la légère odeur de son parfum musqué, puis par l'odeur enivrante de sa peau : l'odeur de Fred et des restes de sa sueur, due à notre partie de jambes en l'air quelques heures plus tôt dans sa chambre. Cette odeur m'englobe totalement et me fait chavirer sur une autre planète, dans un univers parallèle où les minutes nous échappent, où le temps semble s'arrêter alors qu'en fait il ne fait qu'accélérer.

Je m'accroche à ma gueule d'ange comme si je redoutais de le perdre. Mes mains fourragent dans ses cheveux en bataille, mes jambes s'enroulent autour de ses hanches. Je gémiss à chaque coup de langue.

Mes doigts glissent le long de son cou, de son dos, de ses flancs. Je parviens à la lisière de son pantalon. Fred enlève mon tee-shirt, j'appuie mes seins contre son torse. Sa peau est si douce !

Mes mains déboutonnent son pantalon, puis lentement, je le fais glisser au sol à l'aide de mes pieds. Pendant que ses mains à lui se promènent le long de ma colonne, remontent vers ma nuque, tirent sur mes cheveux et frôlent mes seins, les miennes caressent son ventre avant de passer à nouveau dans son dos. Je veux le toucher plus bas. Je l'embrasse avec plus de vigueur, il gémit à son tour. Alors, je laisse mes doigts descendre doucement vers ses fesses, le cœur battant.

Dans un réflexe de protection, les mains de Fred se referment subitement sur les miennes. Il enlace mes doigts et repousse mes bras, m'obligeant à m'allonger sur la table de billard. Je sais que ça ne sert à rien de protester ou de lui demander pourquoi je ne peux pas le toucher là. Il ne répondra pas. J'aurai au moins essayé, encore une fois.

Je fais taire la légère pointe de frustration qui s'empare de mon cœur pour me laisser aller sous ses baisers passionnés. Sa bouche refuse de quitter la mienne.

Il monte à son tour sur la table. J'espère qu'elle est solide. Mes mains viennent à la rencontre de son pénis en érection. Je referme mes doigts dessus et commence à le masturber avec une lenteur exquise. Fred a un soubresaut, puis pousse un gémissement.

À son rôle, mes seins se gonflent de désir, mes lèvres inférieures s'ouvrent et mon vagin s'humidifie puissamment. Je me tords, soulève mes fesses, caresse ma fente contre son membre. La langue de Fred quitte ma bouche pour venir lécher ma peau. Je frissonne, haletante.

Ses mains lâchent les miennes, se posent contre ma poitrine, il pince mes tétons, je soupire d'aise. Ce que j'aime quand il fait ça ! C'est orgasmique ! Encore, mon amour ! Je t'en prie ! À mon grand plaisir, il recommence avant de venir les titiller avec sa langue. Humidifiés à souhait, il leur souffle dessus. La sensation chaud-froid me procure une tension charnelle extrême. Je suis crispée de partout. J'en veux encore ! Refais ça, gueule d'ange, s'il te plaît !

Je me mords la lèvre en le dévorant des yeux. Il sourit, donne un coup de langue à mes mamelons, puis souffle. Oh ! La vache ! Je resserre la pression de mes doigts contre sa verge. Il redresse son dos, je relâche son membre. Fred enlève mon shorty qu'il laisse tomber au sol, puis m'écarte les cuisses. Il se glisse entre mes jambes. Oh ! Oui !

Je sens bientôt son souffle chaud contre mes parties intimes. Le bout de sa langue se pose contre mon clitoris, le léchant légèrement.

— Fred ! Mmmh...

Il descend sa langue le long de mes lèvres inférieures, frôle mon vagin, puis revient en direction de mon clitoris comme s'il suçait une glace. Je pousse un cri de plaisir. Il recommence, une fois, deux fois, je geins. Encore ! Encore !

Deux de ses doigts montent vers ma bouche, je les lèche, puis il les introduit en moi tout en se mettant à masser mes seins de sa main libre. Bordel ! Ce que c'est bon ! Il sait comment me rendre folle de désir, cet homme ! Je suis sous son emprise totale.

À peine la boule de feu explose-t-elle en moi que Fred me retourne sur le ventre. Nom de nom ! Je suis à quatre pattes sur une table de billard ! Si j'avais pu imaginer cette scène la première fois que je suis entrée dans cette pièce, j'en aurais rougi comme je sais si bien le faire.

Le gland de Fred vient se poser contre ma fente, c'est si doux. Il me pénètre, lentement.

— Alice ! Mmmh... T'es si chaude !

Il se retire, revient, j'écarte davantage mes cuisses. Ses mains englobent mes seins, ses doigts jouent avec mes tétons.

— Encore, demoiselle ?

— Oui !

Il recule, caresse mon clitoris du bout des doigts, puis me pénètre à nouveau. Je crie. Putain ! C'est

bon ! Le souffle de Fred devient enfiévré. Il mord le creux de ma nuque tandis que son pouce effleure mes lèvres et que je les entrouvre. Ma propre odeur envahit ma langue.

— Suce, Alice.

J'obéis, de toute façon mon cerveau ne réfléchit plus depuis que Fred m'a fait jouir avec son cunnilingus.

Ses coups de reins s'accélèrent. Je suce son doigt avec ferveur, son autre main me pince les seins. Il gémit... Je halète... Et les murs de la pièce répercutent les joies de notre jouissance. Mais comment fait-il pour me donner autant de plaisir à chaque fois ? C'est pas humain.

Je m'écroule contre le tapis vert, Fred se retire et s'allonge à côté de moi, sa main venant caresser mon dos. Je me perds dans ses yeux fabuleux, un pincement fourbe venant égratigner brusquement mon cœur.

Le sourire de Fred s'estompe.

— Alice, qu'est-ce que t'as ?

Je soupire et murmure en venant frotter mon nez contre le sien :

— Quinze jours, ça va être long.

Il tente un sourire rassurant.

— Mais non, tu verras, ça passera vite. À peine le temps de dire *ouf*.

— Ouf.

Il dépose un baiser sur mes lèvres.

— Fred, je sais que quinze jours, c'est rien. Mais...

Je ferme les yeux, j'ai la nausée.

— T'as peur de quoi ?

— Tu m'as avoué une fois qu'après trois jours sans sexe...

— Alice ! On parle de quinze jours, deux petites semaines ! Pas de six mois ! Je peux me retenir quand même.

Oui, je sais, je suis ridicule. En fin de compte, c'est peut-être moi qui suis devenue la plus accro à nos « parties de baise », comme dirait l'homme qui me fait face.

Un sourire éclaire ses yeux et sa bouche. Il me balance malicieusement :

— Et puis, on peut prendre notre pied différemment. Y a un truc ou deux que j'ai jamais essayés.

Je me sens rougir et demande d'une voix timide :

— Tu penses à quoi ? Internet ?

— Internet... Tiens, ça, j'y avais pas pensé. C'est une idée aussi. L'amour par webcam, ça peut être drôle.

Je m'empourpre. Il plaisante, là ?

— Tu sais que t'es belle quand tu rougis comme ça ?

Je détourne mes yeux et déclare d'un air détaché :

— Non, mais t'as raison : quinze jours, ça va passer vite. On peut bien tenir.

Il s'appuie sur sa main gauche et remet une de mes boucles en place en demandant, hilare :

— Quoi ? Je t'ai de nouveau choquée ?

Je rougis encore plus en m'exclamant :

— Tu veux vraiment me voir me masturber, en fait ?

Son sourire s'allonge.

— Ça, je l'ai déjà vu, demoiselle.

— Ce n'était pas une masturbation !

— Si.

— Non. Je ne me suis pas caressée toute seule l'autre jour.

— T'as utilisé ma main et tu t'es débrouillée toute seule pour jouir. Moi, j'appelle ça une masturbation.



Je soupire ; il m'énerve quand il a raison ! En plus, je savais qu'il n'oublierait pas facilement cette fois-là et qu'il me la ressortirait un jour. Moi non plus, d'ailleurs, je ne suis pas près de l'oublier.

À ce souvenir salace, je redeviens toute chaude.

— Donc, toi, tu te verrais faire l'amour par internet ?

— À la base, j'imaginai plutôt par téléphone, mais si y a des images de toi, demoiselle, je dis pas non.

Je déglutis. L'amour par webcams interposées ? Je n'y avais jamais songé. Je ne peux pas faire ça, c'est complètement obscène.

Je toise Fred quelques secondes, le cœur battant. Oui, c'est complètement obscène et pourtant, à l'idée de lui et moi nous masturbant chacun de notre côté, dans l'harmonie d'un plaisir solitaire partagé, je sens mon vagin s'humidifier violemment. Nom d'une pipe ! Il peut vraiment me faire faire n'importe quoi, cet homme.

— Tu penses à quoi, demoiselle ?

Et voilà... Je m'empourpre furieusement.

— Euh... rien de spécial.

À son regard, je sais qu'il ne me croit pas. Je détourne à nouveau les yeux et lui demande, intriguée :

— Tu... Ça t'arrive de prendre du plaisir tout seul ?

— Si vraiment je tiens plus, oui. Ou quand une partie de baise me suffit pas.

Je le regarde, interdite. L'air troublé, il reprend :

— Enfin, je voulais dire... Avec toi, Alice, franchement, j'ai pas besoin de plus. Mais avant toi, ça m'arrivait des fois. Et me connaissant, sur quinze jours, ouais, je vais sûrement avoir recours à celle-là.

Il secoue sa main droite. Je souris. Finalement, l'imaginer se donner du plaisir en pensant à moi, ça m'excite. Enfin... Il pensera à moi dans ces moments-là, n'est-ce pas ?

Il demande :

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Tu te fais du bien toute seule des fois ?

Mais c'est pas vrai ! J'en ai marre du retour de questions à l'envoyeur tout le temps. Faut que j'arrête d'aborder des sujets qui peuvent potentiellement me faire rougir comme une tomate.

— Plus depuis que je suis avec toi. Tu me suffis amplement, gueule d'ange.

Il m'embrasse, visiblement ravi de ma réponse.

— Et si on retournait au lit, demoiselle ? La nuit commence à se faire courte.

Il se lève, enfile son pantalon, puis me tends son tee-shirt et mon shorty. Il m'aide à descendre de la table, m'embrasse encore une fois et glisse sa main dans la mienne.

Je jette un dernier regard coquin à la table de billard avant que Fred n'éteigne la lumière et m'entraîne dans sa chambre pour une fin de nuit qui, je l'espère, sera paisible et sans dragons.

— ... finalement, l'Argentine, j'y suis allé à la bonne période. Ni trop froid au sud ni trop chaud au nord.

Marc se tait et avale sa mini crêpe recouverte de Nutella. Il vient de raconter son voyage en Amérique du Sud à Fred, qui l'a écouté d'une oreille très attentive.

— Moi, ça m'attire pas ces pays, déclare Mathieu. J'aimerais plutôt découvrir l'Asie. Le Vietnam, le Cambodge, la Mongolie.

Johanna remet de la pâte à crêpes à chauffer sur notre Multi-Crêpes Party. La délicieuse odeur des galettes fines se répand dans notre cuisine. Je nous observe tous d'un œil amusé. Je ne pensais pas que Fred accepterait mon invitation à souper. Johanna et Marc... Mathieu et Sandro... Frédéric et moi... Waouh !

Ce matin, en partant au travail, j'étais persuadée qu'une nouvelle lettre m'attendait dans mon casier. La boule au ventre, j'ai proposé à Fred de me rejoindre chez moi le soir et de partager notre Crêpes Party.

Je savais que le voir me rassurerait et me ferait oublier les mots calomnieux de la cinglée parisienne. Pourtant, contre toute attente, pas de courrier en ce jeudi. Aurait-elle abandonné ou sa lettre a-t-elle simplement un jour de retard ? Après tout, la poste n'est pas toujours fiable.

Peu importe ce fichu corbeau ; Fred partage le repas avec nous et j'en suis heureuse. Cela permet à mes amis de le découvrir un peu plus, même si finalement, il ne parle pas beaucoup de lui. Au contraire, il s'intéresse aux autres, pose des questions, écoute soigneusement les réponses. Je crois qu'en définitive, c'est sa méthode pour passer entre les gouttes. Il n'aime pas se mettre en avant, je devrais être la première à le savoir.

Marc se ressert d'une nouvelle crêpe et demande :

— Et toi alors ? Ça doit être une vie assez dingue ! Et vous devez en voir des villes et des pays !

Fred hausse les épaules.

— Pas vraiment. On fait pas du tourisme. T'es dans une ville un jour, dans une autre le lendemain. Entre les deux, tu dors, tu testes ton matos sur scène, tu prépares le concert suivant et tu dors encore. Ça nous arrive de nous balader et de prendre le temps de visiter un peu, mais c'est rare.

Marc le regarde, admiratif.

— Moi, je ne pourrais pas. J'adore voyager, mais tenir un rythme comme ça... Et puis, vous devez avoir sans cesse la pression, non ? Enfin, je veux dire... Le jour où tu sors un album qui cartonne, t'es forcément attendu au tournant après ?

Fred sourit, les yeux dans le vague. Il pousse un bref soupir et pose son regard vert sur Marc.

— C'est clair. Le premier album a bien fonctionné, le second encore plus et le troisième nous a ouvert les portes du Stade de France. Pour le suivant, je sais déjà que certains critiqueront en disant que c'est pas mieux que le précédent.

— Pourquoi ? demande Johanna.

— Parce que t'as toujours deux options : ou tu fais des albums qui se ressemblent, et là on te reproche de n'avoir aucune originalité, ou tu prends le risque de faire un truc un peu différent et tu te ramasses des critiques, parce que t'as pas fait comme avant. Y a toujours un album qui est le summum de tout. Nous, c'était peut-être *Retour sur Terre*. Ou ce sera l'un des suivants, on verra bien.

— C'est pas faux ce que tu dis, acquiesce pensivement Johanna. Moi, j'adore Muse, mais je trouve que ce qu'ils ont fait après *Absolution*, ben effectivement, c'est... pas moins bien, mais différent et... je sais pas... j'accroche moins.

— Ouais... Radiohead, c'est pareil, renchérit Sandro. Ce qu'ils font aujourd'hui, c'est complètement différent de ce qu'ils faisaient à leurs débuts. Pourtant, comme tu dis, ils osent prendre des risques, mais ça ne plaît visiblement pas à tout le monde.

Muse... Radiohead... J'ai déjà entendu bien sûr, mais je n'ose pas avouer à mes amis que je serais incapable de reconnaître ces artistes si on me faisait écouter un de leurs morceaux. Un peu pitoyable pour la petite amie d'une star du rock, non ?

Je badigeonne ma crêpe de confiture et dis :

— Moi, je trouve que parfois, il y a certains chanteurs qui évoluent dans l'autre sens. C'est meilleur de fois en fois.

Fred me jette un œil curieux.

— Comme ?

Je rougis face à son regard intéressé.

— Olivia Ruiz. Je trouve que chacun de ses albums est meilleur que le précédent.

Fred sourit.

— Elle a bien su mener sa barque, c'est vrai. Elle sait s'entourer correctement, et en compagnie de Malzieu, elle a beaucoup évolué.

Je demande avec surprise :

— Pourtant, je pensais que tu n'aimais pas Dionysos ?

Il hausse les épaules.

— C'est pas mon truc. Mais Malzieu, j'ai beaucoup de respect pour lui. C'est un mec qui a plein de ficelles à son arc. Un touche-à-tout.

— C'est qui Malzieu ? questionne Johanna avant de boire un peu de cidre.

Je réponds dans un clin d'œil :

— Mathias Malzieu, le leader de Dionysos.

Pour une fois que je sais un truc en musique qu'elle ignore... Je me retourne vers ma gueule d'ange.

— Tu l'as déjà rencontré ?

— Deux ou trois fois. Je l'ai connu à Belfort. Il était venu chanter quelques chansons en guest au concert d'Olivia.

J'avale ma gorgée de cidre de travers.

— *Olivia* ? Tu l'appelles *Olivia* ?

— Ben... c'est comme ça qu'elle s'appelle, non ?

Je le regarde, interloquée. Voyant mon air profondément troublé, Johanna vient à ma rescousse.

— Tu la connais ?

— Pas plus que ça. À Belfort, on jouait après elle, et puis je l'ai croisée à la cérémonie des Victoires et dans un ou deux autres festivals.

Il a l'air sincère. Et dire que pendant quelques secondes, j'ai imaginé qu'il avait pu avoir une aventure avec Olivia Ruiz ! Ça, ça m'en aurait bouché un coin et sans doute fait très mal.

Mais au fait : a-t-il déjà couché avec des filles célèbres ?

« *Alice, ne pense même pas à poser la question quand tu seras seule avec lui ! Tu n'aimeras pas la réponse, tu le sais pertinemment.* »

Et alors que je tente de me convaincre que ma conscience a parfaitement raison, Marc demande :

— Vous avez dû en voir du monde ! T'as déjà eu des... Enfin... T'es déjà sorti avec des filles connues ?

Johanna et moi lui jetons un regard outré.

— Marc, ça va pas ? s'écrie mon amie en lui faisant les gros yeux.

— Ben quoi ?

— Rassure-moi, mon amour : ta connerie, elle est spontanée, pas congénitale ?

— Jo, c'est juste une question...

Elle le fusille des yeux en lançant un regard appuyé dans ma direction. Je pique du nez dans mon assiette, rouge de confusion. Fred passe discrètement sa main sous la table et vient la poser sur ma cuisse, comme pour me rassurer. Je tressaille.

Il fixe Marc sans ciller.

— Y a rien de plus chiant que les célébrités. C'est pas mon truc.

Mes amis sourient, amusés par la remarque. Moi, je lui jette un œil en biais, tentant de deviner s'il dit la vérité ou s'il joue simplement le parfait gentleman.

De toute façon, je sais qu'il n'est jamais sorti avec une star, car il ne sort pas avec les filles. Lui, avec les femmes, célèbres ou pas, il prend juste son pied. Nom d'une pipe ! Aurait-il pu faire tout ce qu'il me fait avec une fille dont j'écoute les chansons ou que je vois au cinéma ? Subitement, je n'ai plus faim.

Pendant que Mathieu parle à son tour d'un groupe de musique qu'il aime bien, je me lève et me retire aux toilettes du rez-de-chaussée.

J'ai besoin de souffler et de chasser les images de ma gueule d'ange fornicant allègrement avec des filles célèbres. Mais mes pensées sont les plus fortes. Et les célébrités finissent par se transformer en dizaine de filles aux visages ordinaires. Elles deviennent de parfaites inconnues qui, comme moi, ont eu droit à des orgasmes monstrueux de la part de l'homme que j'aime.

Combien de filles ? Beaucoup, m'a fait comprendre Fred un jour. Mais beaucoup, ça ne veut rien dire.

Oh ! Punaise ! J'en ai marre de me prendre la tête tout le temps pour des conneries pareilles, pourtant ça me ronge de l'intérieur. Et dire que lundi prochain, Fred s'en va pour deux semaines ! Vivement que je voie Elsa samedi pour notre après-midi shopping, je pourrai lui poser plein de questions !

Un petit coup à la porte des toilettes me fait sursauter.

— Alice ? T'es tombée dans le trou ?

Je sors toute penaude et fais face à ma gueule d'ange qui me regarde le front plissé.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est quoi cette tête ?

— Rien. Tout va bien.

Il m'entoure de ses bras et pose un baiser sur ma joue.

— Pas à moi, demoiselle. C'est la question de Marc ?

Je hoche la tête. Il soupire.

— Ce que j'ai dit, c'est vrai : les célébrités, c'est pas mon truc.

— Sortir avec des filles, c'est pas ton truc, gueule d'ange. Coucher avec une star ou avec une fille *normale*, ça change quoi pour toi ?

— Alice, je te mentirais si je te disais que j'ai jamais baisé avec quelqu'un de connu, mais c'est pas arrivé souvent. Crois-moi.

Je ferme les yeux. En fait, j'aimerais bien qu'il sache me mentir des fois. Son honnêteté me déconcerte la plupart du temps.

— Je m'en fous, Fred. Je n'ai pas envie de savoir.

Mais je sais que mes yeux disent le contraire.

Il se penche vers moi, le regard sombre.

— Si, t'as envie, Alice. Mais ça changerait quoi ? Le passé, c'est le passé. Ça t'avancerait à quoi de savoir que j'ai couché avec Marion Cotillard, Charlize Theron ou Madonna ?

J'ouvre la bouche, hébétée. Je crois que mes yeux vont me sortir de la tête.

— T'as eu... T'as vraiment couché avec...

Il se met à rire.

— Mais non ! Ni l'une ni l'autre ! Tu verrais ta tête !

J'enroule mes bras contre ma poitrine, furieuse.

— C'est pas drôle, Fred !

— Excuse-moi, mais c'est toi qui me cherches. Dis-moi franchement : à quoi ça te sert de te faire du mal comme ça ?

Je me laisse aller contre lui, posant mon nez dans le creux de son épaule. Ah ! L'odeur de ce mec me fait chavirer à chaque fois.

— Je suis désolée, gueule d'ange. Je ne sais pas pourquoi je suis maso comme ça. T'as raison, ça ne change rien. Et puis, ça ne me regarde pas.

Il soulève mon menton et plante ses yeux dans les miens. Je déglutis. J'aime ce regard-là, celui qui me dit silencieusement « t'es à moi, Alice, et je suis à toi ».

Fred murmure d'une voix douce en passant sa main sur ma joue :

— Alice, si tu m'annonçais que t'as baisé un jour avec Bénabar ou Johnny Depp, ça me passerait royalement au-dessus.

— Parce que tu sais très bien que ce n'est pas vrai et que tu n'as aucun souci à te faire de ce côté-là.

— Et toi non plus !

Ses yeux sont d'une sincérité confondante, je suis troublée.

— T'as confiance en moi, Alice ?

— Oui, Fred. Je te l'ai déjà dit.

— Alors, s'il te plaît, on tourne la page.

Je hoche la tête et l'embrasse. Il a raison, on s'en fout.

Aujourd'hui, cet homme partage une partie de ma vie et apparemment, selon ceux qui le connaissent bien, je le transforme petit à petit. J'ignore toujours en quoi je lui apporte sérieusement quelque chose, mais je dois apprendre à me faire confiance. Finalement, je crois que la seule ennemie que j'ai à craindre dans mon histoire avec Frédéric, c'est moi-même.

\*

*With the lights out, it's less dangerous  
Here we are now, entertain us*

La sonnerie de Nirvana nous réveille en sursaut. Fred a sa tête posée sur ma poitrine et sa jambe entoure la mienne.

Il part à la recherche de son portable en grommelant. Ses cheveux me chatouillent lorsqu'il glisse sur moi afin d'attraper son jean.

— Putain, Elsa ! T'as vu l'heure ?

Je finis d'ouvrir complètement les paupières et vérifie d'un bref coup d'œil ma montre.

7 h 12.

Elle est matinale, sa copine lesbienne.

— Ouais, tu me réveilles !... Non, je suis pas tout seul... Mmmm... Tu pouvais pas juste m'envoyer un texto, bordel ?... Ouais, ils seront tous là... Si tu veux, demain soir, pourquoi pas, je leur en parlerai *t'à l'heure*... Tu reprends le train à quelle heure lundi ?... OK, alors avec Mike et Flavia, on le prendra avec toi... On a eu une merde, je t'expliquerai... Ouais... *À t'à l'heure*.

Il raccroche dans un soupir énervé.

— Putain ! Me réveiller juste pour m'annoncer qu'elle a décidé de prendre le train suivant ! Elle fait chier des fois !

Il balance son téléphone par terre.

— Tu devrais faire gaffe, c'est fragile, ces trucs-là.

— Tu parles ! Les fabricants de smartphones, ils ont tout compris. Ton téléphone est sous garantie, sauf pour l'écran brisé et les dégâts d'humidité. Et il se passe quoi, en général, quand tu deviens l'heureux

propriétaire d'un de ces machins ? Dans les six mois, t'as l'écran qui pète ou ton téléphone qui bug, parce qu'il a pas supporté la buée de ta salle de bain. *Les Guignols* ont trouvé le bon slogan : « Nous c'est la pomme, vous c'est les poires. »

Je souris, il est terriblement craquant quand il invective le monde comme ça, à une heure aussi matinale.

Nom d'une pipe ! Ce que je l'aime, cet homme, même s'il paraît s'être réveillé du pied gauche. Merci Elsa...

— Pourquoi t'en as un alors ?

Fred me jette un regard courroucé. Ah ouais... Il est vraiment de mauvais poil ! Pourtant, il n'a pas fait de cauchemar et on a même réussi à ne pas s'endormir trop tard, cette nuit.

— À ton avis ?

— On te l'a gracieusement offert ?

Il soupire en refermant les yeux. J'ai parfois de la peine à comprendre son attitude, alors j'ajoute :

— On dirait que ça te gêne, Fred. T'as des avantages, faut en profiter, non ?

— Je sais. Y en a qui y arrivent très bien. Moi pas. Jusqu'à mes 18 ans, j'ai tout fait tout seul. D'un coup, je me suis retrouvé avec plein de fric et à peine deux ans plus tard, j'ai signé mon premier contrat chez Discographe, et on a commencé à me donner des cadeaux à droite et à gauche. Y avait de quoi perdre la tête, mais moi, ça m'a dégoûté.

Je caresse son ange tout en l'écoutant.

— C'est pour ça que j'aime bien tes chansons qui parlent de notre société de consommation. Tu as un regard sincère et complètement sardonique sur le monde. Ça me plaît beaucoup.

— Pour les gens qui pensent comme toi et moi, ouais, peut-être. En même temps, on peut pas plaire à tout le monde et penser tous la même chose. Heureusement, on s'emmerderait cruellement sinon.

Il se met à rire nerveusement, puis se couche sur le flanc pour me faire face.

— Désolé pour le réveil trash.

— Ça, c'est la faute à Kurt Cobain. Si t'avais du Mozart comme sonnerie, on se serait réveillés plus en douceur.

— Tu parles ! Tu veux que je te montre ce que c'est qu'un réveil en douceur, demoiselle ?

— Si ça te rend de meilleure humeur, oui, je veux bien.

Il fronce les yeux.

— Je suis pas de mauvaise.

Je ne vais pas chercher à le contredire, ça nous évitera une dispute d'écoliers à 7 h 18 du matin. N'empêche que je l'ai connu beaucoup plus souriant que ça, au réveil. C'est même bien la première fois que je le trouve aussi cynique dès le saut du lit.

Voyant qu'il ne bouge pas et me regarde de travers, je fais le premier pas vers lui en venant déposer un baiser doux sur ses lèvres.

— Bon alors, monsieur Pelletier, et la promesse de ce réveil en douceur ? Ça donne quoi ?

\*

Ah oui ! Tout de même ! La vache !

Je me laisse tomber sur le lit, transpirante, mais remplie de bonheur. Un 69 d'enfer à 7 h 25, moi, je dis que ça vaut des points. Et moi à califourchon sur lui... Et lui sur les genoux me soulevant par les hanches... Il faut que j'arrête d'y penser, sinon je vais lui en demander encore.

Fred se lève en premier, enfle ses vêtements de la veille, puis revient s'asseoir vers moi. Je me suis glissée sous la couette, cachant mon corps nu de son regard.

— Pudique demoiselle et pourtant si dévergondée quand il le faut.

— Arrête de me regarder avec ces yeux de feu, gueule d'ange, ou je te saute de nouveau dessus.

Il se penche lentement vers moi, tout en passant délicatement sa langue sur ses magnifiques lèvres.

— Je demande que ça, princesse.

Alors je lui saute au cou, le fais tomber sur le matelas et m'applique à le dévêtir une nouvelle fois.

Quand notre soif de sexe est suffisamment épanchée, je me décide enfin à me lever. Je m'habille rapidement en enfilant un string en dentelle, le jean slim que Fred aime bien, un sous-pull noir au décolleté sexy, mais juste ce qu'il faut, et une longue chemise bordeaux que je laisse ouverte. Avec les bottes qu'il m'a offertes, ce sera parfait.

Ma gueule d'ange m'observe attentivement.

— Sérieusement, quand je viens dormir chez toi, tu le fais exprès de t'habiller dans des tenues qui me donnent pas du tout envie de te laisser partir au taf ?

Je me tourne vers lui, un sourire malicieux aux lèvres.

— T'as tout compris, gueule d'ange.

Je vérifie mon sac à main et plisse les yeux en ne retrouvant pas mon portable à l'intérieur. Je vide le sac, le tâte de partout, puis cherche sur mon bureau, dans ma poubelle et sur mes étagères.

— Tu cherches quoi ?

— Mon téléphone, il devrait être dans mon sac.

Je vide à nouveau ledit sac. Sapristi ! Où l'ai-je mis, ce fichu portable ?

— C'est terrible comme on devient dépendant de ces boîtiers. Même moi, j'ai de la peine à sortir sans, c'est déprimant.

Je n'écoute Fred qu'à moitié, profondément anxieuse. Il a raison, c'est complètement con de me mettre dans un état pareil pour un téléphone, mais en attendant... Où est-il, nom d'une pipe ?

— Attends, t'énerve pas. Je t'appelle.

Fred sort son iPhone de sa poche arrière et quelques secondes plus tard, les violons se font entendre sous mon lit.

Mon portable a dû glisser hier soir ; j'avais lâché maladroitement mon sac par terre afin que Fred puisse retirer mon pull.

Mon apollon coupe l'appel, les violons se taisent.

— Louise Attaque ? s'étonne-t-il.

Je rougis en rangeant l'appareil dans mon sac.

— Comme ça, je sais que c'est toi.

— Ah bon ?

Il me regarde, interloqué. La gêne s'empare de moi et je détourne les yeux. C'est vrai que ça peut paraître étrange de sortir avec un chanteur et de mettre la chanson d'un autre pour l'identifier.

Je m'approche de Fred et le prends dans mes bras.

— C'est à cause du violon que j'ai choisi celle-là.

Il fronce les sourcils.

— Tu gardes tes secrets pour toi, gueule d'ange, mais le violon, c'en est au moins un que tu as accepté de partager avec moi.

Son visage se détend, il prend le mien entre ses mains et vient déposer un baiser sur mes lèvres.

— Ouais... Je sais pas ce qui m'a pris d'ailleurs, ce jour-là. Tu m'avais vraiment jeté un sort.

— Tu parles ! C'est toi qui m'as envoûtée !

Mon ventre se met à gargouiller. Fred me jette un regard taquin en me poussant sur mon lit.

— Le dernier à la cuisine donnera du plaisir à l'autre.

Il court à la porte et l'ouvre en me tirant la langue. Alors ça !

Je me relève d'un bond et me mets à lui courir après en le traitant de tricheur. Il dévale les escaliers, je saute les marches deux par deux. Arrivés au salon, je tends une main vers lui et attrape son sweat-shirt. Il

se retourne, me prend dans ses bras et me fait virevolter en l'air en riant, je l'embrasse passionnément.

La voix de Marc, provenant de la cuisine, nous coupe dans notre élan. Fred me pose aussitôt à terre ; nous nous regardons, intrigués.

— Jo ! Il est à peine 8 heures ! Tu crois vraiment que c'est le moment pour ce genre de lecture ?

— Y a pas d'heure pour tenter de comprendre vos comportements mal placés !

Je soupire, levant les yeux au ciel : mais qu'est-elle encore en train de trafiquer, ma colocataire ?



Nous pénétrons dans la cuisine. Marc est assis à table, le journal du jour entre les mains, une tasse à café posée à côté de lui. Johanna, elle, croque dans une tartine au Nutella, les yeux rivés sur un magazine.

Je sens une tension dans l'air, mais demande comme si de rien n'était :

— Salut vous deux, vous allez bien ?

Johanna lève le regard vers moi dans un grand sourire.

— Salut. Bien et vous ?

— Un réveil un peu particulier, mais ça va. On s'en est remis.

Je jette un œil désinvolte à Fred qui se tient derrière moi. Il me fait un clin d'œil. Johanna nous regarde en tentant de comprendre, j'en suis sûre, si je parle d'un réveil cochon ou pas. Cette fille, elle a l'esprit beaucoup plus tordu que moi de toute manière.

— Salut ! dit enfin Marc en levant brièvement les yeux de son journal. J'ai fait du café dans la cafetière électrique, si vous voulez.

À son ton morose, je me fais la réflexion qu'il s'est levé du pied gauche lui aussi. Décidément...

Fred prend une tasse dans l'armoire et la remplit de café avec un sucre. Il reste debout, adossé contre le meuble de la cuisine, à touiller sa cuillère, le regard perdu dans le vide. Moi, je me contente d'un verre de jus d'orange, puis prends place à côté de ma colocataire.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Johanna pose le magazine à plat devant nous. J'écarquille les yeux en lisant à voix haute :

— « La sodomie : pourquoi les femmes la redoutent-elles tant ? »

Marc jette un coup d'œil vers nous, puis replonge derrière son journal, je crois qu'il rougit. Qu'ont-ils fabriqué hier soir, ces deux-là ? Non, en fait, je préfère ne rien imaginer.

Fred pose ses yeux sur Johanna, le visage fermé, puis sur moi, visiblement à la recherche d'une explication. Je me contente de hausser les épaules en soupirant :

— Bienvenue dans le petit monde merveilleux de Johanna !

Je me tourne vers elle en pointant l'article du doigt.

— C'est quoi pour des lectures à 8 heures du mat' ?

— Ah ! Tu vois ? Je suis pas le seul, constate Marc derrière son journal.

Johanna soupire profondément en reprenant son article. Je me prépare une tartine dans laquelle je croque avec volupté.

— Je cherche à comprendre pourquoi les mecs sont irrésistiblement attirés par notre trou du cul.

J'avale mon pain de travers.

— Jo, on est en train de prendre notre petit-déjeuner, là !

— Et alors ? Moi aussi.

Marc se racle la gorge et se planque encore plus derrière son journal. Johanna pose à nouveau son magazine sur la table et se tourne vers lui.

— Oh ! Ça va ! Fais pas ton innocent derrière ta feuille de chou !

Ah non ! Ils ne vont pas s'enguirlander à cette heure-ci en nous obligeant à être témoins de leur règlement de compte concernant leur problème de trous !

Je tente de calmer mon amie.

— Jo, tu ne crois pas que c'est un peu tôt pour...

— Non ! C'est très intéressant comme article. C'est écrit par une femme, pour les femmes, mais cette nana réussit à te faire culpabiliser de dire non à cette pratique en te faisant passer pour la dernière des

dégénérées ! Apparemment, selon elle, les rapports anaux, c'est très *in*.

Elle jette un regard noir en direction de Marc qui feint de l'ignorer. Je prends l'article et le parcours rapidement.

— Jo, dans ce que je vois, elle explique surtout que ce n'est pas un acte à faire avec le premier venu. « Il faut se sentir pleinement en confiance et en parler au préalable. Un rapport anal, cela se prépare. »

Johanna me regarde en plissant les yeux, j'ajoute aussitôt :

— C'est pas moi qui le dis, c'est écrit là, noir sur blanc.

— N'empêche que j'aimerais bien savoir pourquoi tous les hommes sont attirés par cette partie-là de notre corps !

Elle pose ses yeux sur Fred, manifestement intéressée par sa réponse. Au moins, ces deux-là, ils parlent le même langage sans rougir, ça promet une discussion haute en couleur. Mais j'aimerais bien qu'elle évite d'intégrer ma gueule d'ange dans la conversation, parce que la sodomie, franchement, je m'en passe très bien et c'est un sujet que je n'ai vraiment pas envie d'aborder avec Fred.

À ma grande surprise, ce dernier répond calmement :

— Je suis pas d'accord avec toi. Tous les mecs ne sont pas attirés par ça.

Johanna ouvre la bouche, mais rien n'en sort. Elle tourne son regard vers moi en haussant les sourcils. Je lève mes mains devant moi pour lui indiquer que, pour le coup, elle doit se débrouiller toute seule. Elle soupire.

— D'accord, j'exagère un peu en englobant tous les hommes. N'empêche, admetts que la majeure partie finit par le demander un jour à sa femme.

Fred hausse les épaules et pose sa tasse encore à moitié pleine sur le rebord de l'évier.

— J'en sais rien. Et en fait, je m'en fous.

Je le regarde à mon tour, un peu surprise par son ton sec. Finalement, il fait peut-être partie des rares hommes que cette pratique n'intéresse pas. Je me sens soulagée. Merci Johanna !

En même temps, j'ai envie de le titiller un peu sur le sujet, histoire d'être bien sûre qu'il ne m'embêtera jamais avec ça. Posant négligemment mes yeux sur l'article, je déclare :

— L'année dernière, j'ai lu un livre érotique qui en parlait très bien.

Six paires d'yeux se tournent aussitôt vers moi. Marc rougit en croisant mon regard, Johanna écarquille le sien, visiblement stupéfaite, et Fred, croisant les bras sur son torse, reste de marbre.

Une légère humidité s'imprègne sous mes aisselles et une chaleur subite s'empare de mes joues.

— En fait, c'était une histoire d'amour entre une femme vierge et un homme d'affaires adepte du SM trash.

Les yeux de Johanna roulent dans leurs orbites.

— Tu lis ce genre de truc depuis quand, toi ?

J'abaisse mon visage sur l'article pour éviter de la regarder.

— Il a eu un joli succès, ce bouquin, j'étais curieuse. Bref... Dans un chapitre, le mec lui parle de sodomie. Mais surtout, il va lui expliquer comment il faut s'y prendre pour qu'elle ait du plaisir.

Johanna émet un gloussement nerveux et Marc me scrute avec un intérêt croissant. Quant à Fred, je suis bien incapable de deviner à quoi il pense à l'instant précis, tellement son visage est impassible. Cela me trouble.

— Et alors ? demande ma colocataire d'une voix intriguée. Il explique quoi, ton roi du SM ?

Je quitte le visage de Fred pour venir planter mes yeux dans ceux de Johanna. Étonnamment, je parviens à soutenir son regard quelques secondes, sans rougir. Mais le naturel revient vite au galop quand je commence à développer :

— Il affirme que la plupart des couples s'y prennent mal. Les hommes veulent passer à l'acte directement alors qu'apparemment, ça se prépare.

— C'est ce qu'elle dit aussi, la miss, dans son article. « Ne pas oublier le lubrifiant. » Pouah !

— Non, je ne parle pas de ça. Euh...

Je bois une lampée de jus de fruits, tentant de contenir ma gêne. Bon, je me suis lancée là-dedans, maintenant faut assumer jusqu'au bout.

— L'homme d'affaires explique qu'il faut procéder par étapes, en douceur.

— « En douceur » ? Et c'est un pratiquant du SM qui dit ça ? ironise Johanna.

— Justement, il est mieux placé que tout le monde pour le savoir.

— Et ça veut dire quoi ? Il introduit d'abord son doigt plein de lubrifiant avant de venir planter sa bite ? Tu parles d'une douceur !

Marc et moi nous regardons brièvement, les lèvres pincées. Je crois que le langage cru le rend aussi mal à l'aise que moi. Je me sens moins seule.

Je secoue la tête.

— Non. Il utilise d'abord des objets de petite taille. Des... toys sexuels. Si je me souviens bien, il appelle ça des plugs anaux.

— C'est quoi ça ?

Johanna s'empare de son téléphone pour se connecter à internet. À peine a-t-elle trouvé ce qu'elle cherche qu'elle écarquille à nouveau les yeux dans une moue de dégoût profond.

— Arf ! Mais c'est dégueu !

Je hausse les épaules.

— Ouais, je trouve aussi. Enfin bref, tout ça pour dire qu'il ne faut pas y aller d'un coup, mais préparer le terrain avant.

— Avec ces trucs ? Je vois pas la différence d'avec une queue, excuse-moi.

— Apparemment, il en existe de différentes tailles.

— Des pénis aussi ! réplique Johanna.

Non, mais sérieusement, c'est quoi cette conversation au petit-déjeuner ? Le petit monde merveilleux de Johanna n'est vraiment pas comme le mien.

Je tente de clore le sujet :

— L'héroïne du roman est comme nous, elle ne veut pas entendre parler de sodomie. Finalement, elle se laisse convaincre et elle prend sacrément son pied.

— Tu parles !

Johanna jette un œil mauvais à Marc qui lui a volé son téléphone des mains. Il fait glisser son doigt sur l'écran tactile, les yeux remplis d'une petite lumière... coquine ?

— Ne l'imagine même pas une seconde en rêve ! lui ordonne mon amie en lui arrachant le portable.

Maintenant que j'y repense, je me souviens qu'en lisant la scène où l'homme d'affaires sodomise la fille avec le plug, j'avais trouvé ça excitant.

Ce que j'ai puissamment chaud d'un coup.

Je finis mon verre et m'en ressers un autre. Oui, ce livre m'avait fait un sacré effet. Pas pour le côté SM, mais les scènes de sexe étaient très explicites et mettaient bien dans l'ambiance. Lors de la lecture, j'avais fortement regretté l'absence de mon vibromasseur.

Fred vide sa tasse de café dans l'évier et se tourne vers moi, le regard froid.

— C'est bon ? T'as fini ? On peut y aller ?

Qu'est-ce qu'il lui prend, tout à coup ? Et pourquoi il jette son café ? Il n'a même pas mangé quelque chose. Je suis d'accord qu'avoir ce genre de discussion à 8 heures du matin, ce n'est pas forcément appétissant, mais ce n'est pas une raison suffisante pour paraître aussi glacial.

Je lance un œil à ma montre. Je fais la fermeture à 21 heures ce soir. Dans ces cas-là, normalement, je commence à travailler plus tard dans la journée. Mais Jean-Michel et deux stagiaires étant malades depuis la veille, j'ai proposé à Iris de venir plus tôt pour l'aider.

Au vu de l'heure, j'ai encore un peu de temps devant moi. Fred souhaite peut-être qu'on en profite un

peu tous les deux avant de nous souhaiter une bonne journée.

Je finis mon verre et ma tartine, puis vais me laver les dents et chercher mes affaires.

En passant devant la porte close de la chambre de Mathieu, je me dis que Johanna devrait peut-être avoir une conversation avec lui et Sandro. Après tout, ils sont sans doute mieux placés que quiconque pour parler du sujet qui l'intéresse, non ?

\*

Fred coupe le moteur. Il n'a pas prononcé un mot depuis que nous sommes partis d'Épalinges. Il s'est vraiment mal réveillé ce matin ; demain, je demanderai à Elsa d'éviter les appels matinaux.

Je me penche vers lui pour déposer un baiser sur sa joue. Il se tourne vers moi, toujours aussi impassible. Je pousse un profond soupir d'exaspération.

— T'as quoi ce matin ? C'est pas drôle.

— J'ai rien.

Il regarde à nouveau à travers le pare-brise de l'Audi.

— Fred, c'est la première fois que je te vois d'aussi mauvaise humeur.

Il me jette un regard irrité.

— Je suis pas de... Laisse tomber, Alice. Elsa arrive *t'à l'heure*, faut que j'appelle les autres pour leur proposer de venir manger à la maison demain soir et je dois préparer des trucs pour la semaine prochaine.

Il me congédie, là ? Comme ça ? C'est quoi ce bordel ?

— J'ai fait quelque chose ?

— C'était quoi ton petit numéro dans la cuisine ?

Alors ça ! Je ne m'attendais pas à cette réplique.

— Quel numéro ? J'ai simplement répondu à Johanna. Je suis désolée, elle n'est pas toujours très...

— Ça t'intéresse ?

Je déglutis. Je sais parfaitement à quoi il fait allusion. Merde ! Moi qui ne voulais pas parler de ça avec lui. En plus, je ne peux pas me défilier, à moins de sortir de cette voiture ; et malgré la mauvaise humeur de ma gueule d'ange, je n'en ai pas du tout envie.

Je secoue la tête.

— Non, c'est juste que... Je suis comme Johanna. C'est pas une pratique qui me donne envie.

« *Tu parles ! Alors pourquoi ce bouquin t'a rendue toute chaude l'année dernière et en y repensant ce matin ?* »

Ma conscience ne va pas s'y mettre, elle aussi ! Je la fais taire en enchaînant :

— J'avoue que c'est un sujet que je redoutais d'aborder un jour avec toi. Mais reconnais que Johanna a raison, j'ai l'impression qu'un couple finit toujours par en parler. La preuve !

— Tes ex te l'ont proposé ?

Je rougis en hochant la tête. Pas tous, mais trois sur quatre quand même. Je les avais renvoyés sur les roses.

« *Peut-être que si tu avais lu le roman érotique avant, tu aurais dit oui.* »

Oh ! Mais la ferme, toi !

Je ne peux m'empêcher de poser la question qui me hante. Après tout, si on aborde le sujet, autant être francs une bonne fois pour ne plus avoir à en parler.

— Et toi ? Tu as déjà fait ça ?

Les yeux de Fred reviennent vers moi, indéchiffrables. Il m'observe quelques secondes avant d'adoucir enfin son regard. Il pose sa main dans mes cheveux pour les caresser.

— Non, demoiselle. Ça m'intéresse pas.

Je souffle discrètement, me voilà rassurée. Mais comme à l'accoutumée, j'enfonce le clou en

demandant par pure provocation :

— Pourquoi ? Il paraît pourtant que c'est hyper érogène comme pratique.

Fred plisse les yeux et recule. Oups... Je crois que j'aurais mieux fait de me taire.

J'ajoute en me détournant de lui, rouge comme une pivoine :

— En tout cas, dans le bouquin...

— J'ai du boulot, Alice. Si t'as fini avec tes conneries, j'aimerais y aller.

Je le regarde, interdite. Mais qu'a-t-il ce matin, nom d'une pipe ?

— Bon, OK, j'y vais. Si je passe chercher Elsa demain vers 14 heures, ça ira ?

— Ouais. Ça ira.

Mais quel ton glacial ! Là, je suis complètement perdue. J'ai de la peine à le reconnaître.

Il ajoute malgré tout :

— Tu veux rester avec nous demain soir ?

S'il est d'humeur moins massacrate oui, peut-être.

Je hoche la tête en signe d'assentiment. Mon rockeur ne réplique pas, gardant les yeux fixés sur la route. Je pose ma main sur la sienne et enlace ses doigts.

— Fred...

Il se retourne vers moi, une lumière de doute dans ses prunelles vertes. À quoi pense-t-il ?

Sa voix est toujours aussi froide lorsqu'il me sort :

— Faut vraiment que j'y aille, demoiselle. On se voit demain.

Je me penche vers lui et pose mes lèvres sur les siennes. Contre toute attente, Fred ferme les yeux et se laisse aller à mon baiser, ouvrant même la bouche pour permettre à nos langues de se saluer.

Notre roulage de pelle sensuel dure une longue minute et me rassure. Dès que Fred se retire, ses yeux ont retrouvé leurs flammes malicieuses habituelles. Il pose son front contre le mien.

— À demain, demoiselle.

— À demain, salue Elsa pour moi.

Il sourit en hochant la tête.

Je prends mon sac, l'embrasse une dernière fois, puis sors de la voiture. Je le regarde partir, l'esprit complètement englué dans des questions sans réponses.

C'était quoi ce cirque ? Froid au réveil, puis chaud pour une partie de jambes en l'air, insouciant durant la course jusqu'à la cuisine, glacial ensuite, et à nouveau charmeur avant de me quitter.

Depuis son séjour à Londres, j'ai de la peine à le cerner. Quelque chose à changer. C'est subtil, mais de plus en plus présent.

« Arrête, Alice ! Il est simplement sous tension. Le 6 janvier approche à grands pas et ils ont des soucis avec cette table de mixage. »

Oui, peut-être...

C'est vrai que Serge semblait complètement à cran lui aussi, et je ne parle pas de Damien ni de Mickaël qui s'angoisse pour Flavia. Et le batteur m'a dit que la tension risquait de s'accroître jusqu'à la reprise de leur tournée. Super, ça promet...

Le tempérament exécrationnel de Fred dû à la pression de son job, c'est une chose. Mais que signifiaient ses regards glacés ? Il m'en aurait presque fait peur. C'est la seconde fois que j'éprouve ce sentiment cette semaine, après le coup des fléchettes bazardees avec virulence par terre.

Finalement, ce n'est peut-être pas une mauvaise chose qu'il parte quinze jours.

« Non, mais oh ! C'est quoi cette pensée insolente ? Tu sais parfaitement qu'il va te manquer et que tu ne seras pas bien. »

Oui, c'est vrai. Il a beau me rendre dingo avec ses sautes d'humeur, je reconnais que je vais avoir de la peine à me passer de lui.

Je pousse un petit cri rageur en serrant les poings, puis prends la direction de mon travail.

Arrivée en bas des marches du palais de Rumine, je me fais doubler par Lorenzo qui me passe à côté sans me saluer.

— Hé ! Bonjour au moins !

Il se tourne vers moi en me jetant un bref regard en coin.

— Salut ! s'écrie-t-il froidement avant de courir jusqu'en haut des escaliers et de disparaître sans m'attendre.

Mais que se passe-t-il aujourd'hui avec ces mecs ? Ils se sont tous donné le mot pour se réveiller du pied gauche ou quoi ? Je peste intérieurement. J'espère qu'Iris sera d'une compagnie plus agréable sinon la journée risque d'être foutrement longue.

Je sonne à la porte de chez Frédéric, le cou recroquevillé dans l'encolure de mon manteau. Il fait à nouveau sacrément froid aujourd'hui. Tu parles d'un temps pour aller faire du shopping !

J'attends quelques secondes, surprise que personne ne vienne m'ouvrir. Je sonne à nouveau. Toujours rien. Je tente d'ouvrir la porte. Tiens ! pour une fois, elle n'est pas verrouillée. Alors j'entre timidement. La chaleur du vestibule me fait aussitôt du bien, j'en frissonne d'aise.

Je me déshabille, puis prends la direction du salon.

— Fred ? Elsa ?

Deux assiettes et des verres vides sont posés sur la table du bar américain. Apparemment, ils ont dû sortir de table depuis peu. Et où est donc passée la garde rapprochée intérieure ? Serge étant parti, ma gueule d'ange a-t-il réussi à convaincre ses gorilles de lâcher du lest ?

Je m'approche des escaliers, lève la tête et appelle à nouveau.

— Fred ? Elsa ?

Silence total.

Je sais que j'ai un peu d'avance sur l'horaire, enfin... beaucoup. J'avais dit 14 heures et il est à peine 13 h 15, mais je ne supportais plus de voir Johanna et Marc s'embrasser sans gêne dans toutes les pièces de la maison. Visiblement, ils sont parvenus à régler leur problème d'arrière-train. Tant mieux pour eux.

Fred et moi semblons également bien partis sur la voie de la réconciliation. Hier après-midi, j'ai eu la surprise de découvrir un SMS de sa part.

### **Aujourd'hui 15:12**

Je suis qu'un con... désolé...

Forcément, je me suis sentie coupable aussi et j'ai répondu :

### **Aujourd'hui 16:42**

C'est moi qui suis désolée.

Le soir, il m'a téléphoné. Nous n'avons pas bavardé longtemps, car Elsa était présente à ses côtés.

Nous ne sommes pas revenus sur les discussions orageuses du matin, parlant plutôt du week-end à venir. Quand il m'a proposé de le passer chez lui, j'ai contenu ma joie comme je pouvais. Je n'aime pas faire mon hystérique face à lui, je suis certaine qu'il prendrait peur.

En attendant, où est-il passé ?

« *Tu sais parfaitement où il est.* »

Oui, tu as raison, petite conscience.

Je me dirige vers la salle de musique en souriant. Dès que j'ouvre la porte, le bruit du piano me saute aux oreilles. Fred joue un morceau que je ne connais pas. Je laisse la porte ouverte, puis descends le rejoindre.

Il est tellement absorbé par sa tâche et envoûté par la musique qu'il ne m'entend pas. Pourtant, cette fois, j'ai bien pris garde à faire du bruit. Je m'adosse contre le mur et l'observe. Il a son cahier de composition devant les yeux ; celui qu'il a un jour refusé de me laisser regarder.

Ses prunelles vont des touches du clavier au cahier ; il joue, s'arrête, note quelque chose, puis reprend

la musique. Il marmonne les paroles dans sa barbe, je ne parviens pas à comprendre ce qu'il chante. Mais c'est doux. Étonnamment. Aurait-il composé une ballade ? Elles sont si rares.

Il s'arrête à nouveau, je me racle la gorge. Fred se tourne vers moi, surpris, puis ferme précipitamment son cahier. Ce simple geste m'irrite. C'est bon ! Je ne suis pas une espionne non plus !

— Salut ! J'ai sonné, mais...

Il jette un œil à son portable posé près de la photo de sa mère et remarque :

— T'es en avance.

Je grimace.

— Oui, désolée pour ça aussi. Si vraiment ça pose un problème, je peux...

— Mais non. Viens.

Il me tend la main, je le rejoins et m'assois sur ses genoux. Mes doigts se perdent dans ses cheveux.

— Ils poussent sacrément vite.

— Ouais, c'est une galère. Je profiterai d'être sur Paris pour aller les couper. Y a un coiffeur sympa dans mon quartier.

— Tu ne couperas pas trop, hein ? J'aime bien tes cheveux comme ça, en pétard.

Je me penche et l'embrasse doucement. À peine ses lèvres chaudes entrent-elles en contact avec les miennes que mes dernières rancœurs envers lui s'envolent. Non, je n'ai vraiment pas envie qu'il s'en aille si longtemps à Paris !

— Où est Elsa ?

— Je sais pas. Si tu l'as pas vue, c'est qu'elle doit être dans sa chambre.

Mes mains descendent sur son visage, puis je laisse un doigt venir caresser ses lèvres.

— C'est joli ce que tu jouais, c'est quoi ? Une nouvelle chanson ?

Il hoche la tête.

— Elle parle de quoi ?

Il fait claquer sa langue tout en me scrutant. Finalement, il répond :

— D'un type qui se pose des questions.

— Sur quoi ?

— Sa vie.

— Il a la crise de la trentaine ?

— Non. Il a déjà un pied dans la tombe.

Je le regarde, incrédule. Génial ! Même sur une ballade, il parvient à rédiger un texte noir. Il ne pourrait pas écrire un truc un peu léger, une fois dans sa vie ? Je ne sais pas moi... Sur l'amitié, les chevaux, les ours en peluche...

Ce n'est pas le genre d'auteur qui composera un jour une chanson d'amour, je ne me fais pas d'illusion, mais ça lui ferait peut-être du bien de s'essayer sur des textes moins lourds de sens.

*« En même temps, Alice, ce sont ses valeurs. Et tu les aimes. Profondément. Et avoue que ses textes ont beau être remplis de désillusions, ils sont magnifiques et le monde qu'il y décrit n'est pas si loin de la vérité. »*

Voyant mon trouble, Fred ajoute :

— En fait, il est sur le point de mourir et il réalise que s'il le pouvait, il changerait son regard sur le monde.

— Comment ça ?

Il m'attire à lui, m'embrasse et remet une de mes boucles en place.

— Il a des regrets sur sa vie passée, sur ses erreurs à répétition. Il aimerait demander pardon, mais c'est trop tard.

Je sens mon cœur battre plus fort tandis que mes yeux dévorent ma gueule d'ange à la recherche de réponses muettes. À quel point Fred met-il de lui dans ce qu'il écrit ? Dans un roman, un écrivain niche



toujours une pointe de lui quelque part. Mais qu'en est-il d'un compositeur ?

Je murmure en venant poser ma tête sur son épaule :

— Tu as des regrets, toi ?

Je le sens sourire. Un sourire triste.

— Quelques-uns. Pas toi ?

— Je ne sais pas. J'ai fait des erreurs, mais finalement je prends ça comme des expériences. Tu ne crois pas qu'on est un peu jeunes pour avoir suffisamment de recul ?

— Ça dépend des expériences de ton existence. Tu peux être vieux et n'avoir rien vécu, parce que t'es resté toute ta vie le cul planqué au chaud. Ou être jeune et avoir déjà l'impression que mille vies se sont produites, et t'aimerais juste que ça ralentisse un peu.

— Tu as déjà vécu mille vies, toi ?

Je le sens hésiter avant de répondre dans un souffle :

— Peut-être bien, oui.

Nous restons ainsi, l'un contre l'autre, quelques secondes. Je ferme les yeux en respirant profondément le parfum de Fred dans le creux de son cou.

Oh mon amour ! Pourquoi m'en dire toujours trop ou pas assez ? C'était quoi le sens de ce nouveau discours ? Je te découvre un peu plus à chaque rencontre, gueule d'ange, pourtant tes révélations me laissent à chaque fois un goût amer de frustration face à tes non-dits. Quand oseras-tu enfin sortir les cadavres des placards ?

Fred passe ses mains sous mes cuisses et dans mon dos, puis se met debout en me soulevant. Je m'accroche à sa nuque jusqu'à ce qu'il me dépose sur Wilson. Je m'allonge sur le dos, il vient se coucher contre moi. Nos baisers deviennent plus sérieux. À peine ses mains commencent-elles à courir le long de mes habits que mon corps se réveille.

J'ai mis une jupe aujourd'hui, et malgré mes collants chauds, avec ce froid de canard, ce n'était vraiment pas une bonne idée, même si ma tenue semble émoustiller mon apollon.

Il dézippe la petite fermeture de ma jupe grise, me l'enlève, puis fait glisser mes collants jusqu'à mes pieds. Il entreprend ensuite de me retirer mon pull blanc et mon débardeur gris. Il jette un œil coquin à mes sous-vêtements en satin rose et noir.

— Pleine de surprises, demoiselle.

— Pour toi, gueule d'ange, toujours.

Il vient écraser sa bouche contre la mienne dans un baiser passionné. Mon shorty ne va plus rester sec très longtemps.

Je lui enlève à mon tour sa chemise noire et son tee-shirt à manches longues gris, puis caresse sa peau douce. Je crois que la dispute de la veille est complètement oubliée de part et d'autre.

Pendant que je pars à la recherche du bouton de son jean, Fred promène ses mains dans les contours de mon shorty, frôlant du bout des doigts mes parties intimes. Il n'en faut pas plus pour finir de m'échauffer.

Alors que nos langues s'entremêlent avec ardeur, nous entendons soudainement :

— Fredo, tu sais où... Oh merde ! Pardon !

Frédéric relève son torse nu et ma main reste bloquée sur sa braguette à moitié ouverte. Elsa se tient sur les escaliers, rouge de confusion, une main devant les yeux.

— Je suis désolée ! Alice, je ne t'ai pas entendue arriver. Je vous attends en haut, prenez votre temps.

Elle remonte les escaliers en quatrième vitesse, puis s'écrie avant de claquer la porte :

— Faites comme si je n'étais pas là !

Mes joues sont en feu. Bordel ! La honte ! Elsa vient de me voir quasiment à poil ! Heureusement que je n'étais pas agenouillée entre les jambes de Fred. À cette pensée, mon corps se refroidit instantanément.

— Je suis désolée, je crois que j'ai oublié de fermer la porte en entrant ici.

— Ça ne l'aurait pas empêchée d'entrer, me jette Fred en fixant les escaliers vides.

— Non, mais on l'aurait peut-être entendue l'ouvrir.

Je m'assois et récupère mon débardeur. Fred se tourne vers moi et me le prend des mains.

— Tu fais quoi ?

— Je me rhabille. Elle nous attend.

Son regard en feu me fait comprendre qu'il n'a pas les mêmes idées que moi.

— Fred, elle nous a vus. Elle sait ce que... Je ne peux pas faire ça maintenant, je n'ai plus envie.

— Alice, elle s'en fout. Elle est partie faire un autre truc en attendant. T'inquiète pas pour elle.

Il se penche vers moi, je le repousse, récupère mon débardeur entre ses mains et me lève.

— Non. Ça me gêne.

Il laisse échapper un soupir en me regardant me rhabiller d'un air narquois.

— Sincèrement, demoiselle, elle s'en branle.

— Pas moi. Elle m'a vue à poil !

— Et alors ? Des gonzesses à poil, elle en a déjà vues plein.

Je le regarde, choquée.

— Quoi ? Elle a déjà vu tes...

— Je parle de ses copines, Alice. J'en ai peut-être baisé beaucoup, mais dans son genre, Elsa, elle est pas mieux que moi.

J'ouvre la bouche, mais rien n'en sort.

Fred reprend en se levant et venant vers moi.

— Bon, j'exagère. Elle n'en a pas baisé autant que moi, mais c'est pas la reine de la fidélité non plus.

Je ferme les yeux en serrant les dents.

— Je m'en fous de vos conquêtes sexuelles, Fred. Je n'aime pas quand tu parles comme ça, tu le sais.

J'entreprends de renfiler mes collants. Il pose ses mains sur mes bras.

— Excuse-moi. Mais ça a l'air de te mettre dans un tel état. C'est pas grave, elle a déjà oublié. Fais pareil.

— Ça ne te gêne pas, toi ?

— Non.

— Pourtant, quand tes potes sont là, t'es plutôt dans la retenue d'habitude.

Il lance un coup d'œil vers les escaliers et déclare en haussant les épaules :

— Finalement, c'est un juste retour à l'envoyeur, ça lui fera la leçon.

— Tu parles de quoi ?

— Laisse tomber, ça va pas te plaire.

— Ne recommence pas à jouer à ce jeu-là.

Je m'empare de ma jupe et croise les bras, attendant des explications.

— Elsa, je l'ai surprise plusieurs fois avec ses meufs.

Je crois que je ressemble à un poisson rouge en manque d'air. Il se fiche de moi, là ? Encore une fois ?

Il précise :

— Dans des coins sombres en boîte de nuit ou chez elle. Une fois, elle a carrément commencé à faire ça sous mon nez.

Je crois que mes yeux vont sortir de leurs orbites. C'est quoi ce délire ?

— Comment ça, « sous ton nez » ?

Il soupire.

— C'était y a cinq ou six ans. On avait passé la nuit à se bourrer la gueule dans un bar. Elsa venait de quitter une gonzesse qu'elle aimait beaucoup. Elle était pas bien. Comme elle habitait pas loin du bistrot et que j'étais pas en état de rentrer chez moi, j'ai passé la nuit chez elle. Et le matin, sa copine est venue la voir. Quand je me suis réveillé, elles étaient en train de jouer les réconciliations.

— Parce que t'avais dormi avec Elsa ?

Il me répond le plus naturellement du monde :

— Ben ouais... Ça nous est arrivé plusieurs fois de dormir ensemble.

Je laisse échapper un soupir incrédule et Fred jette dans une pointe d'agacement :

— Alice ! On parle de dormir, pas de coucher ensemble ! C'est mon amie et elle est lesbienne !

— Jamais de tentation ?

Il lève la tête en direction du plafond.

— La vérité vraie, gueule d'ange !

Il repose son regard sur moi, il a de nouveau le visage fermé. Et merde ! Mais que nous arrive-t-il, ces temps-ci ?

Fred se rapproche de moi, je recule jusqu'au mur. Il plante ses yeux dans les miens.

— La vérité vraie ? Certaines de ses copines auraient bien voulu que je me joigne à elles parfois, oui. Celle dont je te parle, notamment. Ce matin-là, après avoir ouvert les yeux, j'ai bien compris à son regard que ça l'aurait pas dérangée.

Je déglutis. Les images de Fred en train de faire l'amour avec Elsa et ses copines s'invitent insidieusement dans mon esprit. Je tente de les chasser, mais je n'y parviens pas.

Il poursuit :

— Elsa et ses petites amies, je les ai déjà surprises plusieurs fois. En général, c'était quand on avait rendez-vous et que je débarquais chez elle plus tôt que prévu. Les trois quarts du temps, elle oublie de fermer sa porte à clé. Mais on parle d'Elsa, Alice. Elsa, c'est ma sœur. Elle et moi, on n'a jamais cherché à aller plus loin. Même bourrés comme des trous ou en dormant dans le même lit.

Je sais à son regard qu'il est sincère. Je demande d'une petite voix :

— Tu as fait quoi ce jour-là ?

— Quand ?

— Quand tu t'es réveillé à côté d'Elsa et qu'elle était avec sa copine ?

— Elsa, elle avait pas vraiment encore déçuvé, mais elle est devenue aussi rouge que toi quand t'es gênée.

Je lâche un sourire.

— Je me suis simplement levé et je suis parti. Elle a attendu trois jours avant d'oser me rappeler.

Je baisse mes yeux au sol. Je me sens nulle.

Fred pose ses mains contre le mur, de chaque côté de mes épaules. Il se penche vers moi et entreprend de m'embrasser dans le cou. Je ferme les yeux, me laissant aller à ses doux baisers de vampire.

Il enlève la jupe de mes mains, la laisse tomber au sol, puis s'appuie contre moi. Ses doigts viennent se glisser sous mon soutien-gorge ; aussitôt, une nouvelle chaleur emplie de désirs et d'envies pas sérieuses vient me recouvrir des pieds à la tête. Malgré cela, je pose mes mains contre son torse et tente de le repousser.

— Il n'empêche qu'elle nous attend, l'heure tourne.

— Et alors ? Les magasins ferment pas avant 18 heures, vous avez le temps de faire les boutiques. Toute façon, t'aimes pas ça.

Il vient coller sa bouche contre la mienne et, du bout de sa langue, il titille sensuellement mes lèvres. Je sais que s'il continue, je vais céder. J'essaie de me dégager de son étreinte.

— Je ne veux pas !

Ses yeux s'embrasent, un sourire de chasseur face à sa proie apparaît au coin de sa bouche. Je crois que je viens de réveiller son côté démoniaque. Et ça m'excite.

— Laisse-moi me rhabiller, gueule d'ange.

— Non.

Il me plaque plus fortement contre le mur et m'embrasse sauvagement. Je tente de me libérer, mais il me serre trop fort.

Il remonte mon pull, mon débardeur et mon soutif, puis enlève le tout d'un coup. Au contact de l'air, mes tétons pointent. Fred appose ses mains sur mes seins et entreprend de me caresser. Je tente de protester en continuant de me débattre. Mais au fond, je n'ai absolument pas envie qu'il s'arrête. Plus je dis non et plus mon corps crie oui. Ce jeu semble également exciter Fred au plus haut point.

Il descend mes collants et mon shorty d'un coup sec, puis se place entre mes jambes pour venir embrasser mon vagin. Nom de nom ! Comment résister après ça ? J'entreprends de fermer mes cuisses, Fred place immédiatement ses mains dessus pour me les maintenir ouvertes.

— Fred ! Elle est là-haut, elle... Arrête, s'il te plaît !

Il redouble la ferveur de ses coups de langue. Je vais hurler. Je me mords les lèvres jusqu'au sang et tente de me dégager en l'attrapant par les cheveux et en le repoussant.

— Non, faut qu'on y aille.

Il se relève, me saisit les épaules et me tourne contre le mur. Il repousse mes cheveux sur le côté gauche de ma nuque, puis vient me susurrer à l'oreille droite, tout en m'écartant les cuisses avec sa jambe :

— Pas avant de t'avoir fait jouir comme il se doit, demoiselle, et arrête de vouloir me faire croire que tu n'en as pas envie.

Je veux faire volte-face, mais il s'écrase contre moi. Sa violence est douce, il ne me fait pas mal.

Je l'entends dégrafer son pantalon, puis le laisser tomber au sol. Il m'embrasse le cou, le mord, je gémiss, puis le repousse avec mon dos. Il me plaque à nouveau, passe une main autour de ma poitrine. Pendant qu'il joue avec le bout de mes seins à m'en rendre folle, son index, humide de sa salive, se pose contre mon clitoris. Je mouille aussitôt comme une chatte en chaleur. En même temps, c'est ce que je suis. Les mains contre le mur, j'écarte davantage les jambes. Bordel ! Ce que c'est bon !

La langue de Fred remonte vers le lobe de mon oreille. Il le lèche, le mordille, puis sa voix cassée vient me souffler :

— Dis que t'as envie de moi, Alice.

Je me mets à haleter. J'aime terriblement quand cet homme sexy me domine ainsi.

— J'ai envie de toi.

Il retire son doigt, le suce à nouveau et vient le placer contre ma fente. Il la caresse lentement. Je frémis. Je veux qu'il entre.

— Dis-moi ce que tu veux, demoiselle.

— Je...

Je gémiss. Putain ! C'est vraiment trop bon ! Il pince le bout de mon sein droit.

— Alors ?

Il laisse son doigt rentrer en moi et le tourne à l'intérieur. Je vais crier. Il le retire. Non !

— Dis-moi ce que tu veux, Alice.

Il repose son doigt contre mon clitoris et le fait tourner doucement tout en maintenant une légère pression. Ce que c'est bon, nom d'une pipe ! Pourquoi est-ce si difficile pour moi d'explicitier ce que je ressens dans ces moments-là ?

Ce que je veux ? Qu'il me baise comme un sauvage, qu'il me tringle jusqu'à ce que je n'en puise plus. Je suis certaine qu'il éjaculerait rien qu'en m'entendant prononcer ces mots cochons, mais je n'en suis pas capable. Y a rien à faire.

Je me contente de murmurer entre deux cris contenus :

— J'ai envie de toi, Fred. Fais-moi du bien, s'il te plaît.

Apparemment, ça lui suffit, car sa verge vient aussitôt à la rencontre de mon vagin et le pénètre dans un coup de reins puissant. Je retiens mon cri. Elsa est juste en haut, bordel ! Elle sait parfaitement ce que nous sommes en train de faire. Jamais je n'oserai la regarder dans les yeux cet après-midi.

Fred continue de jouer avec mon clitoris tout en me pilonnant avec vigueur. Je ferme les yeux et les

plisse fort en contenant le cri orgasmique qui tente de sortir de ma bouche. Fred, lui, ne se retient pas. À peine a-t-il joui que je sens la pression de son corps contre mon dos se relâcher. Il se retire rapidement, puis renfile son pantalon. Moi, je ne sais plus du tout où j'en suis.

Je me tourne vers Fred, il me jette un sourire effrontément coquin. Qu'est-ce qu'il est craquant ainsi ! Je me rhabille en quatrième vitesse, puis il m'entoure de ses bras.

— Tu m'en veux ?

— Non. Mais maintenant, je ne sais pas comment je vais faire avec Elsa.

Il se met à rire, puis m'embrasse sur la joue.

— Tu vas rougir, tu vas bafouiller, elle va te dire qu'y a pas de malaise, tu vas rougir encore plus et vous partirez vous amuser.

Mais comment fait-il pour me connaître aussi bien ?

— Et toi ? Tu vas faire quoi ?

Il se tourne vers le piano.

— Je vais continuer ce que j'étais en train de faire avant que t'arrives. Et puis, j'irai peut-être prendre l'air une heure avec Black.

— On achète quoi pour ce soir ?

— Vous prenez pas la tête. Un truc rapide à faire. Les autres sont pas compliqués.

— Ils vont dormir là ?

— Mike et Flavia oui. Luc et Damien, j'en sais rien. Ça va dépendre de comment se termine la soirée.

Je me mets sur la pointe des pieds et viens l'embrasser. Pendant que nous échangeons un tendre baiser, mon cœur commence à s'emballer.

Dans quelques minutes, je vais me retrouver seule avec Elsa pour quelques heures. Afin d'obtenir de la meilleure amie de ma gueule d'ange des réponses à mes trop nombreuses questions, je me suis fait un plan et j'espère pouvoir le mettre à exécution.

Je regarde discrètement la voiture d'Alice reculer dans l'allée. Putain ! Je le sens pas.

Et après ce que je lui ai raconté t'à l'heure... Pourquoi faut-il que je lui balance des trucs comme ça, tout le temps ? Elle me pose des questions, j'y réponds, mais je devrais peut-être tenter d'être moins cash ou apprendre à y mettre les formes, même si c'est pas mon truc.

Je suis sûr qu'Alice va vouloir poser des questions sur moi à Elsa. En même temps, à sa place, je ferais pareil.

Je ferme les yeux et m'appuie contre la fenêtre. Elsa n'oserait pas... C'est à moi de décider ce qu'Alice a le droit de savoir ou pas.

Toute façon, dès qu'elles rentreront, je le saurai tout de suite. Alice est incapable de cacher quoi que ce soit... Enfin... À part quand elle a des emmerdes... Mais ses sentiments, elle peut pas. Surtout pas à moi. Et ça aussi, ça me fait peur. Ce que je lis dans ses yeux chaque fois qu'elle me regarde...

Bordel ! Faut pas t'attacher comme ça, demoiselle. Le jour où tu sauras la vérité, tu me regarderas autrement. Mais pas aujourd'hui, pas encore. Je suis pas prêt.

Je ris nerveusement. Je serai jamais prêt. Ni aujourd'hui ni demain. Je peux pas raconter ça à Alice. Et je veux pas qu'Elsa le fasse à ma place, elle a pas le droit. Elle le sait.

Je sens la colère monter en moi, encore une fois. Putain ! Je suis une vraie boule de nerfs en ce moment. Ça va finir par péter, comme d'habitude, mais quand ?

Je suis sûr que j'ai fait peur à Alice l'autre jour. Et hier... Putain ! C'était quoi ce début de journée ? Faut que je me reprenne. Que m'a fait cette fille, bordel ? Pourquoi je me livre autant avec elle ?

Faudrait peut-être que j'en parle avec Mickaël... Non, mauvais plan... Je dois gérer seul. Savoir prendre sur moi, j'en suis capable. Je redoute les dragons, mais j'en suis un moi-même. Et faut vraiment que j'apprenne à l'appivoiser. Alice a pas besoin de découvrir ça non plus. Toute ma rage... Toute ma colère contenue...

Elsa, t'as intérêt à fermer ta gueule !

Je serre les poings. J'ai une putain de boule à l'estomac.

Faire les boutiques avec Elsa, cela n'a rien à voir avec Johanna. Ça en serait même agréable, dites donc !

Elsa ne chipote pas pendant trois heures devant le miroir. Elle essaie les habits, se regarde cinq secondes, puis dit oui ou non, sans demander l'avis de personne. Elle ne cherche pas l'approbation des vendeuses, ne teste pas le pouvoir de séduction de ses essayages auprès des hommes ou des femmes qu'elle pourrait croiser entre les rayons. Elle se débrouille seule.

Tiens... Cela me rappelle vaguement quelqu'un. Quelqu'un qui m'a affirmé qu'il n'aimait pas passer sa nuit auprès d'une femme et qui pourtant a dormi plusieurs fois avec Elsa... Quelqu'un qui n'aime pas s'attacher et dévoiler ses sentiments et qui pourtant le fait avec Elsa...

*« Et avec toi dorénavant, Alice ! Tu trouves Fred rempli de contradictions, mais tu ne vaux pas mieux que lui. Tu apprécies cette fille, alors arrête ! Tu voulais devenir amie avec elle, mais pourquoi la regardes-tu de travers cet après-midi après les révélations de Fred ? Ils étaient seuls, sans famille, ils ont eu la chance de se trouver, de s'aider mutuellement, ils ont eu besoin l'un de l'autre. Accepte-la pour ce qu'elle est : son amie, sa sœur, sa famille. »*

C'est vrai, je le reconnais encore une fois. Pourquoi ces fichues consciences ont-elles toujours raison ?

— Alice, ça va ?

Elsa me jette un regard inquiet.

— Euh... oui... Excuse-moi, j'ai tendance à partir dans mes pensées et...

— Tu pensais à quoi ?

Je rougis.

— À Fred et ses... contradictions.

Elsa lève les yeux au plafond en poussant un soupir.

— Oulah ! Bonne prise de tête alors !

Elle me sourit et disparaît vers les caisses. Je la suis, une petite robe en coton rouge et noir entre les mains. Je n'avais pas prévu d'acheter quelque chose, mais j'ai eu un coup de foudre. En plus, je crois qu'elle plaira beaucoup à ma gueule d'ange.

Nous sortons du magasin et remontons la rue. À Lausanne, on ne fait que ça : monter, descendre, monter, descendre. J'ai rarement vu une ville aussi escarpée.

Elsa me suit sur les pavés du centre-ville. Nous passons devant la fontaine de la Justice et nous arrêtons quelques minutes afin qu'Elsa puisse observer un groupe de figurines sortant d'un mur.

Les figurines font une ronde autour d'une grosse horloge grise pendant qu'une voix d'homme conte brièvement l'histoire de la ville. Puis les figurines disparaissent jusqu'à l'heure suivante.

Elsa sourit.

— C'est marrant.

— Quand j'étais petite, je réclamais toujours à ma mère de venir ici pour ce truc, ça m'amusait beaucoup et ça énervait ma sœur. Ça te dit qu'on fasse une pause et qu'on aille boire un verre ? Il y a un café sympa un peu plus haut.

— Tu sais quoi ? Je te propose carrément qu'on arrête. J'ai mal aux pieds. Même à Paris, c'est moins fatigant de se promener que dans cette ville. Autant de pentes, c'est pas humain !

La serveuse dépose devant nous un thé au miel et à la vanille pour moi, un capuccino pour Elsa et deux grosses parts de tarte aux poires. Miam ! La Coccinelle, c'est le meilleur endroit pour manger des tartes faites maison, elles sont délicieuses. Nous venons souvent ici avec Johanna.

Le café-restaurant est plein, comme à chaque fois. Elsa et moi sommes assises à une petite table ronde, dans un coin, près des escaliers. De ma place, j'ai vue sur la salle et j'en suis presque mal à l'aise, car les autres clients ont également vue sur moi et mon regard accroche ceux de deux filles d'une trentaine d'années, assises un peu plus loin. Elles tentent de se faire discrètes, mais je vois bien qu'elles m'observent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Elsa en se retournant pour jeter un œil aux tables derrière son dos.

— Deux filles qui me regardent bizarrement. C'est devenu fréquent depuis que les photos de Fred et moi sont apparues dans les journaux et sur internet.

Je pousse un soupir en versant le sucre dans mon thé. Elsa me regarde, compatissante.

— Je sais ce que c'est. Je suis désolée. Fredo fait le maximum pour que les journalistes l'emmerdent pas, mais...

— Sur ce coup-là, c'est nous qui l'avons voulu. Mais franchement, je ne pensais pas qu'on me reconnaîtrait comme ça ensuite. Et avec cette histoire sur Facebook... On a eu plein de nouvelles inscriptions à la bibliothèque après ça. Je pense que je finirai par m'y faire, enfin... j'espère.

Elsa fronce le nez.

— Ces paparazzi ! De vrais fouteurs de merde ! Ils ont bien fait de venir s'installer ici, les mecs. À Paris, c'est... pfff !

— Fred m'a raconté, par rapport à l'article sur vous deux en octobre. Je suis désolée pour ta copine.

Elsa avale une part de tarte en hochant la tête de côté, pensive.

— C'est pas grave. On venait de se rencontrer. Si elle avait vraiment voulu, elle serait restée et elle aurait écouté mes explications.

Les deux filles me scrutent à nouveau, attentivement, en chuchotant à voix basse.

— Mais elles vont arrêter, oui ! C'est gênant.

Elsa se tourne une seconde fois vers elles et leur crie :

— Vous voulez notre photo ?

Les regards des autres clients se posent aussitôt sur nous tandis que les deux femmes rabaissent les yeux sur leur café.

Je pose une main contre mon visage, rouge de honte. Elsa grimace.

— Excuse-moi, je n'aurais peut-être pas dû.

Face à son air contrit, je ne peux m'empêcher de rire en haussant les épaules.

— Va peut-être falloir que j'apprenne à sortir les bonnes répliques au bon moment.

J'avale à mon tour une bouchée de tarte, puis m'exclame en croisant à nouveau le regard des filles :

— Mais c'est pas vrai ! Ça ne les a pas calmées !

Et en plus, à leur gauche, un couple commence également à lorgner notre table. Elsa s'accoude à sa chaise et leur balance :

— Oui, c'est la petite amie de Fred Pelletier ! C'est bon ? On peut finir notre café tranquille ?

Cette fois, le message est passé ; ils plongent tous le nez dans leur tasse ou leur journaux, sans plus oser jeter un œil vers nous. Ou à peine.

Il n'empêche que maintenant, je ne sais plus comment aborder avec Elsa les sujets qui m'intéressent à propos de ma gueule d'ange. Bien que plus personne ne regarde vers nous, j'ai l'impression que les oreilles sont tendues dans notre direction, à l'affût de notre conversation. Et la salle est petite. Ce n'est vraiment pas le lieu pour ce genre de confidences.

Et ça ne le sera nulle part d'ailleurs, parce qu'après notre pause nous allons au supermarché faire les



courses pour acheter le repas du soir et durant le trajet du retour, Elsa s'endort, à mon grand désespoir.

« *Et si tu laissais tomber, Lagardère ? C'est peut-être un signe. S'il y a quelque chose à raconter, c'est à Fred de le faire, pas à ses amis, quand...* »

... il sera prêt, oui, je commence à connaître le refrain.

Elsa ne se réveille qu'une fois le portail du jardin franchi. Nous saluons Gilles d'un geste de la main, puis remontons l'allée au pas.

Arrivées devant la maison, nous avons la surprise de découvrir Damien, appuyé contre sa moto, une cigarette aux lèvres. La moto de Luc est garée à côté.

À peine sortie de la Yaris, Elsa se précipite vers lui, les bras grands ouverts.

— Mais qui voilà ? Ça me fait plaisir ! s'exclame-t-elle en le serrant dans ses bras.

Damien dépose un baiser sur sa joue.

— Alors ? Paraît que vous avez été faire les boutiques ?

— Et ramener de quoi manger ce soir, dis-je en venant le saluer, les bras chargés du sac de commissions.

Damien jette son mégot, me prend le sac et se dirige vers la maison. Elsa sort ses nombreux paquets du coffre et nous rejoint.

À peine Damien a-t-il ouvert la porte que la musique des Foo Fighters me saute aux oreilles. Fred et Luc sont au salon. Le bassiste se tient debout, dans une posture imitant la tenue de son instrument. Fred est assis en tailleur sur le canapé. Visiblement, ils sont en plein débat.

— Mais si ! Ça peut être vachement sympa ! s'écrie Luc. T'as entendu, non ? C'est cool comme ils introduisent le morceau avec la basse et la guitare.

— On appelle ça du plagiat ! s'exclame ma gueule d'ange en roulant des yeux.

— Mais non ! J'ai pas dit que je voulais faire exactement pareil. Moi, j'appelle ça de l'inspiration.

— De toute façon, aujourd'hui, tout le monde s'inspire de tout le monde, non ? demande Elsa en les rejoignant.

À la vue de son amie, un grand sourire s'empare de Luc. Il la prend dans ses bras et la fait virevolter en l'air.

— Mais comme ça me fait plaisir de te voir, ma belle. Ça fait un bail !

Je me demande comment réagirait Johanna en voyant ça. Faudra que je lui raconte. Si vraiment elle n'éprouve rien pour le bassiste, elle ne devrait pas piquer la mouche.

Damien dépose le sac sur le bar américain pendant que je reste debout, vers la table de la cuisine, à les observer tous.

Fred tourne son visage d'ange vers moi. Ses cheveux sont mouillés et il s'est changé. Mince... On serait rentrées quinze minutes plus tôt, j'aurais peut-être pu le surprendre sous la douche. Il m'observe quelques secondes, l'air sérieux. Je lève ma main et lui envoie un sourire enjôleur. Il se décide finalement à quitter le canapé pour me rejoindre. Il passe sa main dans mes cheveux, puis dépose un léger baiser sur mes lèvres.

— Ça s'est bien passé ? Elle t'a pas trop fait suer ?

— Non, pas du tout. Elle m'a même réconciliée avec le shopping.

Il fronce les sourcils.

— Vraiment ?

— Mais ne t'inquiète pas, c'est pas pour autant que ça va devenir mon nouveau passe-temps préféré. Moi, j'ai juste acheté une robe. Elsa, par contre, elle s'est lâchée.

— T'as acheté une robe ? me demande Fred sur un ton sceptique.

— Oui, monsieur. Votre humble servante avait besoin d'une nouvelle tenue sexy.

— Qu'ai-je fait pour te transformer comme ça ?

Je lui prends la main, enlace ses doigts et l'attire à moi.

— Tu m'as simplement donné envie d'être jolie et désirable.

— T'as pas besoin de tenues spéciales pour ça, demoiselle. Même avec un jean taché de vomi, je t'ai trouvée effrontément sexy et désirable.

Et voilà ! Je me colore ! Était-il obligé de me rappeler l'épisode le plus honteux de ma vie ?

Il m'embrasse brièvement à nouveau, puis me prend la main et m'emmène vers le bar américain. Damien est en train de vider le sac dans un grand sourire.

— Des fajitas de poulet, les filles ? Ça, c'est une excellente idée !

\*

— Ça me rappelle mon voyage au Mexique, raconte Luc en avalant sa bouchée de tortilla. Qu'est-ce que je me suis goinfré de ça, là-bas. Par contre, en rentrant ici, fallait plus m'en parler.

Intriguée, je demande :

— Tu es allé quand là-bas ?

— Ça doit faire six ou sept ans. J'étais parti trois semaines. C'était cool.

Le téléphone de Damien se met à sonner, un doux sourire s'empare de son visage. Il se lève et part en direction du vestibule.

— Hello, Sweety !

— « Sweety » ? grimace Mickaël en suivant le guitariste des yeux. Oh my God ! Non ! Les mecs, franchement, ça va pas là ! On n'est vraiment plus rock du tout !

— Fous-lui la paix ! réplique Flavia dans un sourire, en passant une main sur la joue de son homme. C'est déjà assez galère pour lui en ce moment.

L'ambiance autour de la table est chaleureuse, notre idée de fajitas a eu du succès. Je me demande même si on en a acheté suffisamment au vu de ce qu'engloutissent les quatre garçons. Mais comment font-ils ? Durant leur tournée, le budget bouffe doit être colossal.

Lorsque Damien revient à table, Mike ne peut s'empêcher de s'exclamer :

— Alors ? Comment va Sweety ? Franchement, c'est quoi ce surnom ?

— Je t'emmerde, Mike.

— Rooh ! C'est qu'il est vraiment amoureux ! le charrie le batteur en tapant sur l'épaule du guitariste.

— Lâche-le, soupire sa femme. Alors ? Comment va Abby ? Elle a digéré la nouvelle pour la semaine prochaine ?

Le visage de Damien se renfrogne.

— Elle avait posé une semaine de vacances, alors je te laisse imaginer. Finalement, elle vient de m'annoncer qu'elle se tire dans les Hamptons avec une de ses copines.

— Mais y a quoi de spécial dans les Hamptons ? s'exclame Luc. On entend toujours parler de ça, mais...

— C'est la Côte d'Azur new-yorkaise, lui répond Elsa dans un clin d'œil. Le jour où vous aurez conquis les États-Unis avec votre musique, peut-être que vous achèterez aussi une résidence secondaire là-bas. Je vous préviens déjà : je viendrai souvent vous voir !

— Alors c'est pas demain la veille. Parce que les States, c'est pas gagné ! bougonne Luc.

Je plisse les yeux et me tourne vers Fred.

— C'est vrai ça ! Vous êtes les rois du rock ici et dans une bonne partie de l'Europe et de l'Asie, mais vous n'avez pas essayé les États-Unis ?

Fred hausse les épaules.

— Les States, c'est pas encore pour nous.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce qu'on chante en français. La seule qui a réussi à conquérir les États-Unis en

chantant dans cette langue, c'est Céline Dion. Tu parles d'une référence ! En plus, elle est québécoise.

— Et alors ? Pourquoi vous ne pourriez pas y arriver aussi ?

C'est Luc qui me répond :

— Parce que les Américains sont hyper frileux. Si tu chantes pas dans leur langue, ils ne voient pas l'intérêt, même si...

Il prend l'accent américain pour conclure :

— ... ilz adwoorent la Frwaaaaance.

— Non, le contredit Mickaël en grimaçant, ils adorent pas la France, ils adorent Paris, la tour Eiffel et Saint-Trop', nuance.

Entre deux bouchées de sa fajita, Damien réplique à son tour en désignant Fred du menton :

— Donc, tant que le beau gosse, là, ne sera pas décidé à abandonner la langue de Molière pour celle des Stones, on peut toujours attendre.

Fred lui jette un regard de travers en rétorquant :

— T'as qu'à en écrire, toi, des chansons en anglais. Je te prête volontiers mon stylo. Je suis sûr que ta *sweetie girl* sera ravie de t'aider à composer.

Damien lui envoie un baiser du bout des lèvres. J'aime bien quand ils sont comme ça, ces quatre-là. Ça change profondément de l'ambiance de mercredi dernier. Cela me rassure. Même ma gueule d'ange est détendu.

Il me sourit de son sourire malicieux, celui qui me fait rougir à chaque fois que je le regarde. Sa main vient de temps en temps s'égarer sur la mienne ou dans mon dos. J'ai même eu droit à deux ou trois bisous sur la joue.

La soirée est déjà bien avancée. Nous commençons à caler les uns après les autres. En dessert, avec Elsa, nous avons prévu de la glace.

Mickaël finit son verre de vin, puis dit, la bouche en cœur :

— Bon ! On descend en bas, les mecs ? Faut que je vous fasse écouter un truc...

Flavia le coupe sèchement en lui jetant un regard noir :

— Et puis quoi encore ? Mike ! C'est le week-end ! Vous serez à Paris pendant quinze jours, vous aurez le temps pour ça !

Le batteur se penche vers sa femme, l'embrasse, puis lui dit :

— Ce ne sera pas long, ma puce. Faut vraiment que je leur explique mon idée.

— Quelle idée ? demande Luc, intrigué, en repoussant son assiette vide.

Flavia les incendie tous deux de ses yeux revolvers. Elle a vraiment l'air fâchée. Mickaël évite le regard de sa femme et se tourne vers le bassiste.

— Pour l'intro de *Monsieur Personne*, j'ai eu une idée.

— Tu veux changer l'intro ? demande à son tour Damien, visiblement étonné.

— Oui et non. Je peux pas vous expliquer comme ça, faut que je vous fasse une démo.

— La semaine prochaine ! réplique Flavia, les lèvres pincées.

— Non, maintenant, sinon je ne vais pas réussir à dormir !

Mickaël se lève. Damien et Luc hésitent, puis finissent par l'imiter. Le batteur se tourne vers Fred qui mange encore.

— Tu viens ?

Fred secoue la tête et désigne son assiette.

— Je bouffe. Et Flavia a raison : ça peut attendre la semaine prochaine.

— Putain ! Ramène tes fesses. Tu vas voir, ça vaut le coup, je suis sûr que tu vas kiffer !

— Non, je mange.

Mickaël s'approche de lui, les yeux écarquillés.

— Mais tu mets où tout ce que tu avales, franchement ? Moi, demain, je sais déjà que je vais avoir

deux kilos à perdre avec tout ce que j'ai ingurgité ce soir.

— Et encore ! je réplique en souriant. T'as pas mangé le dessert !

Mickaël me jette un regard complice, puis pose à nouveau ses yeux sur Fred.

— Bon, tu te ramènes ?

Damien et Luc ont déjà disparu dans le couloir. Fred ignore le batteur et croque avec volupté dans sa tortilla. Mickaël se rapproche de lui, tend sa main et d'un geste rapide, il vole la crêpe des doigts de Fred.

— Tu finiras en bas, Gargantua.

— Rends-moi ça, Mike ! Putain, tu fais chier !

Mickaël recule dans le couloir, l'air provocateur. Fred se lève à son tour, puis lui court après. Nous les entendons dévaler les escaliers de la salle de musique en s'invectivant l'un et l'autre. En attendant, Mickaël a gagné, parce que Fred ne remonte pas. Pis ! nous entendons bientôt la batterie tonitruer.

Flavia se prend la tête dans les mains.

— Mais ce qu'il peut être... Grrr ! Il m'énerve !

Je souris. Visiblement les « grrr » n'arrivent pas qu'à moi.

Elsa empile les assiettes vides.

— Ils ont trouvé le bon moyen pour éviter la corvée du débarrassage de table. On leur rendra ça au dessert.

Elle se lève, puis se dirige vers le lave-vaisselle. Je m'empare du reste des plats. Flavia veut se mettre debout, mais je lui fais comprendre dans un geste qu'elle peut rester assise. Elle se tourne vers nous, étale ses jambes devant elle et commence à caresser son gros ventre rond.

— Ils exagèrent ! Ils sont toute la semaine dans leur musique, ils pourraient au moins faire un effort le week-end ! J'en ai ma claque. Vivement qu'ils aient fini cette tournée.

Elsa lui lance un clin d'œil.

— Te réjouis pas trop vite. Au rythme où ça va, le prochain album, c'est pour bientôt.

Flavia grimace.

— M'en fous. Je vais dire à Serge de les obliger à six mois de vacances forcées. Mickaël a déclaré à Duja qu'ils n'entreraient pas en studio avant l'été prochain, et crois-moi, ça, je vais le leur rappeler en temps voulu.

Je passe les plats vides à Elsa qui les range dans le lave-vaisselle.

— T'inquiète pas. Fred a beau avoir bien avancé dans l'écriture des chansons, tu le connais : il va vouloir mettre le public en attente. Deux ans qu'on ne voit qu'eux partout. Il voudra se faire oublier un peu pour mieux revenir. Comme ils avaient fait entre le deuxième et le troisième album.

Je jette un œil hébété à Elsa. Comment ça, Fred a bien avancé dans l'écriture ?

Flavia demande :

— Tu les as lues ?

— Cinq ou six. Et toi ?

— Non. Par contre, Mike m'en a parlé. Il les a trouvées vraiment bien.

Elle se tourne vers moi et déclare, un petit sourire en coin :

— Apparemment, Fredo semble avoir eu de l'inspiration.

Je déglutis. C'est quoi ce bordel ? Pourquoi m'a-t-il menti ? Et pourquoi Elsa a-t-elle eu droit de les lire ? Je détourne le visage afin que les filles ne puissent pas s'apercevoir de mon trouble.

Elsa s'adosse contre le frigo et plante son regard dans celui de Flavia.

— Elles sont vraiment magnifiques. C'est... Je pense que c'est pour ça aussi qu'il va vouloir attendre un peu. Ça ne sera pas le même genre d'album que *Retour sur Terre*. Y en a même qui risquent de râler. Bon, après je peux me tromper, je ne sais pas quelle musique ils vont vouloir mettre dessus, mais je pense que ce sera plus doux.

Plus doux ? Je lève un œil vers elle, surprise.

Elle ajoute :

— En tout cas, il y aura plus de nuances. Mais c'est vrai qu'il semblait étrangement bien inspiré, notre Frédéric. T'en penses quoi, Alice ?

Les regards des deux jeunes femmes se posent sur moi. Je me sens subitement mal, mes mains se mettent à trembler, légèrement. J'ai chaud, pourtant je crois que je suis devenue aussi pâle que le torchon que je tiens entre les mains. Je refuse de les regarder.

— Je ne sais pas.

Sans doute étonnée par le ton froid de ma voix, Elsa fronce les sourcils et me demande :

— Tu n'as pas aimé, toi ?

Contre toute attente, je me mets à pleurer.

— Alice ! Qu'est-ce qui se passe ?

Elsa vient vers moi, puis pose une main amicale contre mon dos. Flavia se lève et s'approche de nous. Je tente de reprendre contenance, mais c'est plus fort que moi. Je ne contrôle plus rien. Les larmes s'échappent de mes yeux dans un torrent que je ne parviens pas à maîtriser. C'est pas vrai !

— Hé ! Ma belle ! Là, doucement !

Flavia m'entoure de ses bras. Je me laisse aller contre son épaule.

— Qu'y a-t-il, Alice ? On a dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Je renifle, puis relève la tête en passant une main sous mes yeux. Elles doivent me trouver pathétique. Je n'ose toujours pas les regarder.

— Excusez-moi, je suis ridicule.

— Mais non, pas du tout.

Elsa me tend une feuille de Sopalin. Je me mouche.

— C'est juste que...

Je secoue la tête en signe de dépit.

— Fred m'a dit qu'il n'avait écrit que deux ou trois chansons et il ne m'a rien fait lire du tout. Mais ce n'est pas ça le problème. C'est juste que... là... vous me dites qu'il a quasiment écrit un album et...

Je me remets à pleurer.

Elsa et Flavia échangent un regard soutenu. Un silence de plomb tombe entre nous, rompu seulement par le bruit des instruments provenant de la salle en bas. Vraisemblablement, ils s'y sont tous mis, on risque bien de ne pas les revoir avant un petit moment. Tant mieux, ça me permettra de me remettre de mes émotions.

— Il t'a dit ça ? demande Flavia, surprise. Qu'il n'avait presque rien écrit ?

Je hoche la tête. Elle tourne son visage vers Elsa en s'exclamant :

— Mais il joue à quoi ?

Une lueur de mécontentement passe dans les prunelles d'Elsa.

— Au con ! Mais c'est pas vrai ! Quel... Rrrrrh !

Elle recule vers le frigo, puis avoue d'une voix hésitante :

— Alice, les chansons qu'il a écrites... Je sais pourquoi il ne veut pas que tu les lises.

Je me dégage de l'étreinte de Flavia et demande sur un ton plus agressif que voulu :

— Pourquoi ?

Le regard d'Elsa s'adoucit et elle me jette dans un demi-sourire :

— Parce qu'il parle de toi.

J'ouvre la bouche dans un hoquet d'étonnement.

— Il parle de moi ?

— Pas directement et pas dans toutes les chansons, mais tu l'as influencé, c'est sûr.

Je me rapproche de la table à manger et pose mes mains sur le dossier d'une des chaises. Alors ça !

Waouh !

Elsa reprend :

— Ne lui en veut pas, Alice. Je suis sûre qu'il te les fera lire...

Je la coupe, pleine d'ironie :

— Oui, un jour ! Comme pour le reste !

Les filles me regardent médusées. Je sens à nouveau mes yeux se brouiller de larmes.

— Il est tellement... Je ne sais plus sur quel pied danser avec lui. Il est parfois si ouvert et à d'autres moments, complètement renfermé. C'est difficile de le suivre, surtout ces derniers temps.

Une lueur de compassion passe dans leurs yeux.

— Fredo, c'est un cœur à vif, dit doucement Flavia. Il est comme le renard dans *Le Petit Prince*, tu connais ?

Je hoche la tête.

— Il a besoin d'être apprivoisé. Et tu t'en sors très bien, Alice. Sincèrement.

Je soupire de lassitude et me rapproche d'elles.

— Je l'aime.

— On sait. Ça se voit, me rassure Elsa.

Je souris faiblement. Je me sens en confiance avec ces deux femmes, j'ai besoin de vider mon sac.

— Je n'ai jamais éprouvé ça pour personne. Je ne pensais même pas que c'était possible de ressentir quelque chose d'aussi fort, et aussi vite, pour quelqu'un. Ce n'est pas juste parce qu'il est effroyablement beau et qu'il a une voix merveilleuse. Non. C'est parce qu'il est... généreux, un peu fou... passionné, ambitieux... et il sait me faire rire. Quand je suis avec lui, j'oublie tout le reste.

Et voilà, une vraie madeleine à nouveau ! C'est affligeant !

Elsa s'apprête à parler, mais j'ajoute :

— J'en ai marre de ses silences. Je sais qu'il me cache des trucs, des trucs graves.

Elles se jettent un regard qui en dit long, mon sang ne fait qu'un tour. Elsa pose ses yeux sur moi.

— Alice...

— Non, Elsa ! Ne me dis pas que j'ai tort ou qu'il faut que je prenne patience ! J'aimerais l'aider, mais je ne sais pas comment faire. Vous savez qu'il fait des cauchemars ? C'est de pire en pire, de plus en plus violent.

Flavia fronce les sourcils et se tourne vers Elsa.

— Il a encore des cauchemars ?

Son amie hoche la tête, le visage grave. Flavia retourne s'asseoir sur sa chaise. Je la regarde faire, puis leur demande :

— Les filles, je sais qu'on ne se connaît pas beaucoup, mais j'ai besoin de savoir. J'ai besoin de réponses. Je deviens folle à me prendre la tête avec tout ça. Le voir hurler durant la nuit, comme s'il avait réellement mal, ça me brise le cœur à chaque fois. Et je ne sais pas quoi faire pour l'aider.

Flavia pose un regard navré sur moi.

— Alice, je suis désolée, ce n'est pas à nous de te raconter.

— Alors, il a vraiment un secret ? C'est pas moi qui suis parano ?

Elsa soupire profondément.

— Non, Alice. Mais Flavia a raison. Il faut que tu demandes à Fred...

— Mais je n'arrête d'essayer d'aborder le sujet ! Il trouve toujours un moyen pour détourner la conversation. Je n'en peux plus ! Je ne sais pas si je vais pouvoir tenir longtemps comme ça. Je ne sais même pas ce qu'il éprouve exactement pour moi. Un moment, il est tendre et va me faire des déclarations auxquelles je ne m'attends pas du tout, et quelques heures après, il va virer et jouer au... démon.

Elsa ferme les yeux et lève la tête en murmurant pour elle-même.

— Mais quel con ! Putain !

Je souffle, hésitante, puis finis par demander :

— Que lui est-il arrivé ? Elsa ?

Elle garde obstinément les yeux fermés.

Je ne lâche pas :

— Il a été maltraité ? Battu ? Dans une famille ? À l'école ? On l'a... torturé ?

— Alice, sincèrement, ce n'est pas à nous de te raconter.

Flavia emploie un ton calme et posé, pourtant son regard sur moi est empli de tristesse.

Je me tourne vers Elsa.

— Elsa, s'il te plaît. Je l'aime, mais... Il en dit souvent trop ou pas assez. Je ne sais plus sur quel pied danser. Quand on est seuls, il est tellement différent.

Elsa rouvre les yeux, mais refuse de me regarder. Par contre, elle jette un regard chargé de doute sur Flavia.

Celle-ci secoue la tête :

— Elsa, non ! Ce n'est pas à nous de faire ça, ça appartient à Fred.

— Mais tu sais aussi bien que moi comment il est ! s'écrie Elsa. C'est une puissante tête de mule ! Un foutu réfractaire à ses propres sentiments.

Merde, je me sens mal. Elles ne vont tout de même pas s'engueuler à cause de moi ? Je suis allée trop loin. Flavia a raison. Et pourtant, je pressens que la vérité est toute proche. Je la perçois flotter dans l'air, tendue comme la corde d'un arc prêt à lâcher sa flèche.

Flavia lève ses mains au plafond.

— Elsa, je suis d'accord avec toi sur toute la ligne, mais ce n'est pas notre histoire, ça ne nous appartient pas.

— Si ! On est en partie responsables aussi, réplique Elsa avec amertume.

— Arrête avec ça, Elsa ! Ce n'est la faute de personne ! Et si tu parles, Fred sera furieux !

Elle se tourne vers moi, confuse :

— Je suis désolée, Alice. Je t'apprécie beaucoup, et je sais que ça ne doit pas être évident tout ça. Mais comprends-moi...

— Je sais, Flavia. Je suis désolée. C'est ridicule.

Mes yeux s'embrouillent de larmes à nouveau. Mais non ! Stop ! Pourquoi suis-je une vraie fontaine depuis quelques minutes ? Et pourquoi ai-je intégré les filles dans mes problèmes ? Flavia a raison, s'il l'apprend, ma gueule d'ange sera en colère et je ne veux pas qu'il s'en prenne à elles par ma faute.

Mon regard croise alors celui d'Elsa. Elle me fixe intensément, le visage grave, fermé. Elle a les bras croisés contre sa poitrine. Elle tourne un œil en direction de la salle de musique. Les garçons jouent toujours.

Flavia, comprenant ses intentions, lui murmure :

— Non, Elsa.

Elsa recule vers la table, puis prend place à côté de Flavia. D'un revers de la main, elle désigne la chaise face à elle et me dit d'une voix neutre :

— Tu veux connaître la vérité ? Alors assieds-toi, ça vaut mieux.

— Quand Fred a débarqué au foyer, il avait à peine 11 ans, mais c'était déjà un écorché vif. L'assistance sociale avait pris la décision de le placer définitivement en foyer, parce qu'il était ingérable auprès des familles. Il faisait exprès de repousser les autres, de refuser d'entrer dans le moule. Il ne voulait pas s'attacher à quelqu'un et éprouver des sentiments, parce qu'il craignait de perdre à nouveau tout ça. Moi, on m'avait retirée de ma famille pour me protéger d'elle, mais mes parents, ils sont toujours vivants. Si je le souhaite, un jour, je pourrai retourner leur parler. Fred, lui, il avait tout perdu.

Elsa se sert un verre d'eau et boit une gorgée avant de reprendre, dans un sourire, les yeux dans le vague. :

— Mais il avait beau se couper du monde, ne vouloir en faire qu'à sa tête, il n'empêche qu'il s'est attaché à certaines personnes. À moi, à Pierre, à Mickaël...

— Pierre, le musicien ?

— Oui. Ils se voyaient souvent, je pense que c'est ça qui permettait à Fred de se contrôler, d'éviter les grosses conneries. Pierre lui a appris à jouer du piano, de la guitare, à composer. Il voulait que Fred vienne habiter avec lui et sa femme, mais cet idiot s'obstinait à dire non. Au foyer, il ne se mélangeait pas aux autres. Il était toujours fourré derrière un bouquin ou dans sa chambre à gratter sa guitare. Au fil du temps, j'ai réussi à l'approcher.

Elle jette un œil à Flavia, un sourire en coin.

— Je l'ai *apprivoisé* en quelque sorte. Ça l'intriguait que je veuille en savoir plus sur lui et que je m'intéresse à son univers. Moi, je savais déjà que j'étais différente des autres filles. On était deux êtres à part, lui et moi. Je pense que c'est ça qui nous a permis de devenir rapidement amis. Un jour, il m'a confié qu'il faisait souvent le mur pour aller traîner avec une bande du quartier. C'étaient des mecs plus âgés, un peu paumés, mais dangereux.

Dans un frisson, elle grimace à ce souvenir.

— J'aurais peut-être dû en parler aux éducateurs, mais je savais que Fred ne me le pardonnerait pas. Alors, j'ai préféré m'intégrer à cette bande, histoire de garder un œil sur lui. Le chef s'appelait Fabrice Luisoni. Il avait trois ou quatre ans de plus que nous. Son trip, c'était le vol et Fred les suivait là-dedans. Fabrice se servait de lui pour détourner l'attention des vendeurs. Avec sa jolie gueule d'ange, ça marchait quasiment à tous les coups. C'était que du chapardage, rien de très important. Juste de quoi se filer un bon coup d'adrénaline. Au fil des mois, Fabrice a changé. Il devenait plus exigeant, plus tordu, plus... violent. On a vite compris qu'il voulait s'associer à un réseau beaucoup plus important. Ce n'était plus de simples vols dans des grandes surfaces qu'il nous demandait, mais chez des particuliers, dans des boîtes d'informatique, des écoles. Ça commençait à sentir mauvais. J'ai pris peur. J'ai demandé à Fred qu'on arrête nos conneries, on allait rentrer au lycée, je ne voulais pas foutre ma vie en l'air pour ces mecs. Fabrice nous a laissés partir en nous ordonnant de ne jamais parler de lui ou d'un des membres du groupe. Si on le faisait, il a menacé de nous retrouver et de nous le faire payer très cher. Il a dit à Fred : « Ça serait vraiment dommage d'abîmer une aussi jolie gueule. » Et tu pouvais sentir toute la dangerosité dont ce type était capable rien qu'au ton de sa voix. J'en ai encore froid dans le dos.

Elle renifle, puis boit à nouveau une grande gorgée d'eau. Moi, je suis suspendue à ses lèvres. Fred aurait-il trahi le fameux Fabrice et ce dernier le lui aurait fait payer ? Comment ?

Elsa se passe une main sur le visage et reprend le fil de son récit en jetant parfois des coups d'œil à Flavia.

— On a commencé le lycée. Et là, ç'a été une nouvelle galère, surtout pour Fredo. La majeure partie



des filles rêvait de sortir avec lui.

Elle lève les yeux au ciel, exaspérée.

— Juste parce que t'as le malheur d'être beau, elles s'imaginent toutes que t'es le prince charmant.

Je rougis. J'avais eu cette pensée-là, moi aussi. Elsa ne prend pas garde à mon embarras et poursuit :

— Mais Fred, il en avait rien à foutre. Il ne les regardait pas. Les autres mecs, eux, ils étaient jaloux.

Ils le provoquaient tout le temps et cet imbécile leur répondait. Un mois à peine après le début du premier trimestre, il s'est fait suspendre une dizaine de jours pour une bagarre en classe. Il a eu de la chance que le proviseur accepte de le garder, parce que son dossier scolaire pesait déjà lourd en arrivant au lycée. Sa force, c'est qu'il est incroyablement intelligent et qu'il parvient toujours à s'adapter. Malgré un comportement exécrationnel, il avait la moyenne. T'avais l'impression qu'il en foutait pas une, pourtant il avait de bonnes notes. Ça déstabilisait complètement les profs. Il était insolent pendant les cours et...

— Insolent ? Carrément imbuvable, tu veux dire ! la coupe Flavia dans une moue réprobatrice.

— Genre ? je demande, intriguée.

Elsa pousse un soupir.

— Genre, il répondait aux profs quand il ne fallait pas et refusait de répondre quand ils lui donnaient la parole.

— Un vrai rebelle ! s'exclame Flavia en levant les yeux au plafond.

— Ouais, tu parles ! jette Elsa avec ironie. Il a eu du bol de ne pas se faire renvoyer définitivement, oui ! C'est grâce à ses notes, mais surtout grâce à Pierre et Guillaume.

— Guillaume ?

— C'était son éducateur référent au foyer. Il était sympa, il s'est rapidement pris d'affection pour Fred. C'est ça le plus dingue avec ce mec ! Tout le monde veut le prendre sous son aile, même quand il joue puissamment au con. C'est l'anti-social par excellence et malgré tout, il attire les foules. Quinze jours avant la bagarre, il a fait connaissance avec Mickaël dans un cours de musique en option.

Elsa regarde tendrement Flavia. Celle-ci ajoute :

— Ils ont eu une sorte de... coup de foudre artistique l'un pour l'autre et ils sont rapidement devenus inséparables. Des rumeurs ont commencé à circuler au lycée. Elsa et moi... Mickaël et Frédéric... Avec Elsa, on a reçu des menaces, des messages glissés dans nos sacs ou suspendus à nos casiers du style « à mort les gouines ».

Elsa soupire en expliquant :

— On savait très bien de quelles filles ça venait. Alors Fred, pour se venger, il a décidé de les draguer. Soit il se contentait de les embrasser le temps d'une soirée, puis il les ignorait totalement ensuite. Ou alors il couchait avec elles, juste une fois, de préférence avec celles qui étaient déjà en couple, histoire de foutre la merde. Je lui ai dit d'arrêter ses conneries, mais ça l'amusait. Jusqu'à ce que l'un des mecs trompés pète un câble et l'attende à la sortie des cours.

Flavia grimace à son tour.

— Ç'a été violent. Qu'est-ce qu'ils se sont mis sur la gueule ! Ils ont été renvoyés tous les deux, de nouveau pour une dizaine de jours. Après ça, les rumeurs se sont calmées et on a enfin pu vivre tranquillement.

Le visage d'Elsa s'assombrit, je vois qu'elle serre les poings sur la table.

— Pendant la suspension de Fred, deux filles qui étaient en cours avec nous ont cherché à devenir nos copines. On savait très bien que c'était surtout pour se rapprocher des garçons, mais elles étaient sympas, alors on s'est dit « pourquoi pas ? ». Putain ! Quelle conne j'ai été !

— Elsa, tu ne pouvais pas deviner !

Cette dernière jette d'un ton dégoûté :

— Sarah et Irène. Elles ont commencé à traîner avec nous, elles venaient voir les mecs jouer. Et moi, j'ai rien trouvé de mieux que de convaincre Fred de sortir avec l'une des deux. Je lui disais que ça lui

ferait du bien, ça lui permettrait de découvrir de nouveaux sentiments, de se poser un peu. Putain !

Elle se lève en tapant violemment sur la table, puis commence à faire les cent pas dans la cuisine, telle une lionne en cage.

— Elsa ! Ce n'est pas ta faute !

Flavia pose un regard désolé sur son amie avant de reprendre :

— Il a suivi le conseil d'Elsa et il est sorti avec Sarah. Mais ç'a été la merde. Elle ne supportait pas qu'il passe plus de temps avec Mickaël qu'avec elle. Et je ne parle même pas de la jalousie qu'elle s'est mise à éprouver envers Elsa.

Je me retiens de tout commentaire, parce que la réaction de Sarah, face à Elsa, je peux la comprendre. J'en ressens même une pointe de compassion pour cette fille.

Dans un sourire, Flavia ajoute en se tournant vers son amie :

— Il a tenu quoi... six semaines ?

Elsa hausse les épaules et enchaîne :

— Ouais, dans ces eaux-là. Il en a eu tellement marre de ses crises de jalousie à répétition qu'il l'a larguée du jour au lendemain, sans ménagement, en lui disant qu'il ne voulait plus jamais la voir. Et j'avoue que ç'a été un soulagement, parce qu'elle était vraiment pénible. Seulement, ce qu'on n'avait pas prévu, c'est qu'elle allait terriblement lui en vouloir.

Elsa revient s'asseoir, la tête basse.

C'est Flavia qui poursuit :

— Dans Paris, à cette même époque, il y avait beaucoup de vols, un peu partout. Dans notre quartier, ils étaient violents, il y a même eu des blessés graves. Dans la presse, ils disaient que c'était sûrement un trafic orchestré par plusieurs bandes bien organisées. Les flics ne parvenaient pas à leur mettre la main dessus. Les voleurs étaient des pros, ils ne laissaient rien au hasard, aucun indice. Et un soir, c'est dans notre lycée qu'un vol a eu lieu. Le gardien a surpris les voleurs et ils l'ont attaqué avec couteaux et matraques. Il est tombé dans le coma. Les flics sont venus le lendemain au lycée pour poser des questions.

Elsa ferme les yeux. Quand elle les rouvre, ils brillent de larmes contenues. Nom d'une pipe ! Que s'est-il passé ? Je retiens ma respiration, mon cœur bat tout ce qu'il peut au creux de ma poitrine.

Elsa reprend le récit :

— Un jour avec Fredo, on a fait les cons par rapport à ces histoires de vol. On a parlé à Mike et Flavia de Fabrice, sans le citer, mais Sarah et Irène étaient présentes et elles ont compris qu'on savait des trucs. Sarah n'a pas oublié cette histoire. Le jour où les flics sont venus au lycée, elle leur a balancé que Fred était sûrement au courant de ce qui s'était passé.

J'écarquille les yeux de stupeur. Elle a osé dénoncer Frédéric à la police ? D'un coup, toute mon empathie pour elle s'envole.

— Le soir même, les flics sont venus au foyer et ils ont ordonné à Fredo de les suivre. Ils faisaient peur, de vrais cow-boys. On n'y comprenait rien. En plus ce soir-là, manque de bol, aucun éducateur n'était présent. Pour nous surveiller, il n'y avait que deux pionnes, des filles pas beaucoup plus âgées que nous. Et face aux keufs, elles n'en menaient pas large et ont perdu leurs moyens. Elles se sont à peine offusquées quand ils ont embarqué Fred. L'une d'elles a vaguement demandé à venir avec eux, mais les flics ont refusé. Ils ont dit que si Fred collaborait comme il fallait, il serait de retour deux heures plus tard. Dès qu'ils sont partis, j'ai dit qu'il fallait appeler Guillaume, mais elles ont répondu que ça ne servait à rien, qu'ils avaient promis de le ramener. Elles avaient peur. Et en plus, on ne savait même pas où les flics l'avaient emmené.

Les larmes commencent à couler le long des joues d'Elsa.

— Les heures ont passé et Fred ne revenait toujours pas. J'étais malade d'inquiétude. J'ai fini par piquer une crise et elles se sont enfin décidées à appeler Guillaume. Le temps qu'il arrive et qu'il

commence à passer des coups de fil, il était plus de 22 heures. Finalement, il a téléphoné à Pierre. Lui, il connaissait des gens haut placés à Paris. Vers minuit, ils ont réussi à localiser Fred et ils sont partis le chercher.

Mais comment est-ce possible ? On n'embarque pas un mineur comme ça !

Comme si elle lisait dans mes pensées, Flavia m'explique :

— Ces vols, ça mettait tout le monde à cran. Tu le sentais en écoutant les infos. Les flics étaient tellement à côté de la plaque qu'ils se faisaient engueuler par les politiciens au-dessus d'eux. Du coup, les procédures, je crois qu'ils en avaient plus grand-chose à foutre.

Elsa est devenue blanche. En reprenant la parole, sa voix est teintée de colère contenue :

— Pierre et Guillaume ne sont pas rentrés de la nuit. Quand ils ont ramené Fred, le lendemain matin, il était...

Sa voix se brise.

— Il avait du sang sur ses fringues, il était blessé au visage et complètement dans le coaltar. Il a dormi quasiment vingt-quatre heures.

Elle se tait et chasse les larmes sur son visage. Après deux minutes de silence pesant, elle reprend :

— Quand il s'est réveillé, ce n'était plus le même. Il refusait de parler, de nous voir. Et puis ç'a été la grosse merde. Le gardien du lycée est décédé et on a appris que c'était Sarah qui avait balancé Fred. Si j'avais pu, je l'aurais tuée, mais ses parents ont eu la bonne idée de déménager. On n'a plus jamais entendu parler d'elle. Et Fredo, lui, il a commencé à aller de plus en plus mal. Un matin, je me suis réveillée tôt. Je voulais le voir. Même s'il refusait de me parler, j'avais besoin d'être auprès de lui. En arrivant devant sa chambre, j'ai eu un mauvais pressentiment.

Les larmes envahissent à nouveau son visage, Flavia lui prend la main. Mon cœur à moi est au bord de l'explosion lorsqu'Elsa s'exclame dans un souffle :

— Ce con avait fait un mélange d'alcool et de médicaments. Les médecins l'ont sauvé de justesse. Après ça, Pierre ne lui a plus laissé le choix. Avec sa femme, ils ont fait une demande pour que Fred vienne vivre chez eux.

Je sens mes yeux brouillés par les larmes. Fred a tenté de se suicider ? Bordel !

Je demande d'une voix blanche :

— Que s'est-il passé chez les flics ?

Elsa secoue la tête et plante son regard humide dans le mien.

— Ça, je ne peux pas te le dire, Alice. C'est pas à moi de te raconter cette partie-là.

L'atmosphère est lourde, tendue. Après ces horribles confidences, nous ignorons toutes les trois comment revenir au moment présent. Moi, je me demande comment je vais pouvoir cacher à Fred que je suis au courant d'une partie de son passé. Nom de nom ! S'il l'apprend...

Mais pourquoi ai-je insisté comme ça auprès d'Elsa ? Et surtout : pourquoi a-t-elle accepté de me faire ces révélations ?

J'ai la tête qui tourne. Que s'est-il passé chez les flics pour changer sa vie ?

Une tentative de suicide...

La porte de la salle de musique claque subitement, nous reconnectant à la réalité. Mickaël arrive vers nous, un immense sourire sur le visage. Il se penche vers Flavia et l'embrasse fougueusement.

Elle lui demande, le plus naturellement du monde :

— Alors ? C'est bon ? Tu pourras dormir cette nuit ?

— Ouais. Désolé, ma puce, mais c'était important.

— Tu parles !

Damien et Luc nous rejoignent peu après en chahutant. Elsa se lève et part en direction du frigo pour sortir la glace du congélateur.

Fred débarque à son tour. Je me fige, tétanisée. Pour la première fois depuis que je le connais, sa

beauté me fait mal à contempler.

« *Alice, bordel ! Bouge tes fesses, souris-lui !* »

Mais j'ai beau y faire, je ne parviens pas à chasser les images de lui sur son lit au foyer, à moitié mort.

Oh ! Ma gueule d'ange ! Que s'est-il passé ? Comment en parler maintenant avec toi ?

Mais quelle idiote je suis !

À peine Frédéric pose-t-il son regard sur moi que son sourire disparaît, ses yeux se plissent, son visage se ferme. Merde ! Je tente un sourire, puis parviens enfin à bouger mon corps pour m'avancer vers lui. Je sens le regard d'Elsa sur moi. Elle me scrute du coin de l'œil.

Je passe une main sur le torse de Fred en demandant :

— Alors ? L'idée de Mike était bonne ? Ça valait le coup de finir ta fajita en bas ?

Il ne répond pas, ne cille pas, se contentant de m'observer avec attention. Je rougis, baisse les yeux et ordonne :

— Arrête de me regarder comme ça, Fred, tu sais que ça me gêne.

Il passe un doigt sur mon visage.

— Vous avez fait quoi ?

Mon cœur s'emballa, j'ai chaud, je me mets à transpirer.

— On a discuté.

— De quoi ?

— De...

Je me retiens de d'esquiver son regard.

— De la vie en général. Leurs boulots, le mien, notre shopping de l'après-midi, votre prochain séjour à Paris. Rien de bien original.

Son regard pénètre en moi avec une telle intensité que je suis certaine qu'il est capable de lire mes pensées. Malgré tout, je soutiens son regard et retiens mon souffle.

Il finit par se pencher vers moi et dépose un baiser au coin de ma bouche.

— Respire, Alice.

Je me colle contre lui.

Ouf ! Il était moins une.

Une fois n'est pas coutume, c'est moi qui ai fait des cauchemars cette nuit.

J'ai rêvé de Fred, adolescent, couchant avec des filles de son âge, les faisant jouir comme il sait si bien le faire avec moi. À la fin de leurs ébats, son tatouage de dragon s'est décollé de sa peau pour venir cracher ses flammes sur les adolescentes nues, les faisant fondre dans des hurlements diaboliques. Et Fred rigolait, d'un rire pervers, sadique.

Il s'est tourné vers moi en me tendant la main.

— À ton tour, demoiselle.

— Non, je ne veux pas !

J'ai tenté de m'enfuir, mais des flics m'ont rattrapée et m'ont menottée à une chaise. Je criais, je voulais partir.

Fred s'est alors dressé dans mon dos, s'est penché à mon oreille et m'a murmuré :

— T'aurais pas dû parler à Elsa, demoiselle. C'est mon secret. Tu m'as trahi. Je vais te quitter pour ça.

Je me suis réveillée brusquement, le cœur sur l'estomac. J'ai mis quelques secondes à réaliser que tout ceci n'était qu'un maudit cauchemar et que Fred était là, près de moi. Il dormait paisiblement.

Je me suis collée à lui et l'ai entouré de mes bras. Sa main est venue se poser contre la mienne et j'ai mis du temps à retrouver le sommeil.

À mon réveil, j'étais encore puissamment fatiguée. En me regardant, Fred m'a dit que j'avais une sale tête. J'étais mal, foutrement, avec un fichu nœud au fond des entrailles. Je suis allée prendre une douche chaude, elle m'a fait du bien.

Damien et Luc sont partis tôt. Ils ont finalement décidé de rejoindre la capitale française à moto.

La journée est maussade, il pleut et il fait froid.

Pendant que je prends mon temps pour m'habiller, je me demande si je ne ferais pas mieux de rentrer chez moi. Comment tenir une journée sans me trahir ?

*« Tu n'es qu'une sombre idiote, Alice ! Voilà où elles mènent, tes bêtises ! Tu ne pouvais pas attendre, non ? Tu ne le connais que depuis septembre, nom d'une pipe ! Tu savais qu'il avait besoin de temps, mais non ! Toi, il a fallu que tu fasses ta maligne ! »*

Oh ! Mais la ferme ! La ferme !

Je me prends la tête et m'assois sur le lit. J'ai réussi à noyer le poisson hier soir, je peux continuer. Il suffit de chasser ces images de ma tête et de faire taire la voix d'Elsa.

Je ne veux pas rentrer chez moi. Je suis bien ici, beaucoup trop d'ailleurs. Je crois que je suis tombée amoureuse de sa maison aussi. Mais surtout, je ne veux pas le quitter, lui. Demain, il part pour deux semaines en France. Je veux encore me gorger de son odeur, de son regard, je veux qu'il me fasse l'amour une dernière fois ce soir. Ou demain matin. Ou les deux.

Un petit sourire coquin se profile sur mes lèvres.

*« Alors, oublie les confidences d'Elsa et profite de chaque seconde auprès de Fred aujourd'hui. »*

En début d'après-midi, Elsa s'installe devant un film, Mickaël et Flavia font la sieste dans leur chambre et ma gueule d'ange prépare son sac de voyage.

Je suis assise sur son lit et le regarde en silence. Il se lève sur la pointe des pieds, semblant chercher

quelque chose de précis dans son armoire. Il passe ses tee-shirts au peigne fin en laissant échapper un « putain » énervé.

— Tu cherches quelque chose ?

— Un tee-shirt que j'aime bien. Ça fait un moment que je l'ai pas mis, mais... Bordel ! J'en ai fait quoi ?

Il cherche encore quelques secondes, puis finit par secouer la tête.

— J'ai dû le laisser à Paris. Tant pis.

Il ferme son sac et s'assoit vers moi en jetant un coup d'œil par les grandes baies vitrées. Il pleut toujours des cordes.

— Ça te dit de venir avec moi au manège ? J'ai envie d'aller voir Black.

— À une condition.

Il fronce les sourcils et moi, je souris à pleines dents.

— Tu me laisses conduire ta voiture.

\*

La vache ! Ce qu'on est bas derrière le volant ! Ça me change de la Yaris.

Fred grimace tandis que j'allume le moteur de l'Audi.

— Tu vas doucement avec l'embrayage.

— Ça va, j'ai eu mon permis il y a huit ans !

J'appuie. La voiture fait un bond en avant et je cale. Fred me lance un regard en biais.

— J'ai dit *doucement*.

— Oh ! C'est bon ! C'est juste une mise en route.

Je relance le moteur et me concentre. Je débraie lentement et la voiture commence à rouler, quittant le garage au pas. Je n'en reviens pas que Fred ait cédé aussi facilement. Je sais qu'il est tendu, même s'il tente de ne rien laisser paraître.

Nous passons le portail, c'est Gilles qui nous salue. Je tourne en direction du centre équestre. La voiture est agréable à conduire, mais je sens qu'il suffirait d'un tout petit coup sur l'accélérateur pour qu'elle parte en avant.

Nous arrivons auprès de Black dix minutes plus tard. Fred le sort du box et l'emmène dans le manège. Nous sommes seuls.

— Tu montes avec moi ?

— Comme ça ? À cru ?

Face à mon hésitation, il sourit comme un petit garçon. Et moi, je fonds.

Il se hisse sur le cheval noir et me tend la main. Je me place derrière lui, l'entourant de mes bras. Ça me fait bizarre, je ne suis jamais montée comme ça.

Fred fait aller gentiment Black. Je ne sais pas comment mettre mes jambes ; sans les étriers, je suis déphasée.

— Détends-toi, demoiselle. T'es toute crispée, je le sens.

— Excuse-moi d'être nerveuse. C'est la première fois que je monte sur un cheval comme ça.

— T'es avec moi, que peut-il t'arriver ?

Je resserre mon étreinte contre lui. Il a raison. Depuis que cet homme est entré dans ma vie, le seul endroit où je me sens complètement bien et protégée, c'est auprès de lui. Et cela me fait peur, parfois.

Avant, j'avais beau être maladroite et ne pas toujours savoir ce que j'attendais précisément de ma vie, il n'empêche que je parvenais à me débrouiller toute seule. Aujourd'hui, dès que je suis loin de ma gueule d'ange, j'ai l'impression d'être diminuée, affaiblie, il me manque quelque chose. Est-ce normal comme sensation ?

Après plusieurs minutes à tourner en rond au pas, Fred fait accélérer Black au trot. Là, j'avoue que

sans la selle, ça me fait foutrement mal aux fesses.

— T'es bien accrochée, princesse ?

— Fred, tu ne vas pas le faire galoper ?

Il tourne son beau visage vers moi, tout sourire. Si, il va le faire !

Avant que j'aie le temps de protester, il ordonne au cheval, dans un bref claquement de langue et à l'aide d'un petit coup de talon, de partir au galop.

Black s'envole et moi, je m'accroche à Fred de toutes mes forces. La vache ! C'est génial ! Fred rigole, Black hennit et moi, je suis aux anges !

À peine posons-nous les pieds à terre que j'entoure le cou de Fred et l'embrasse avec fougue.

— Merci, c'était waouh !

Il sourit et me soulève dans ses bras pour m'embrasser à son tour.

— J'aime quand c'est *waouh* avec toi, Alice !

Je me sens si bien en cet instant béni. Nous sommes à nouveau si proches, si complices, cela m'avait manqué ces derniers jours.

J'ai un léger pincement au cœur en songeant qu'il va nous falloir rentrer et que, face à ses amis, il va redevenir plus distant. Parviendra-t-il à passer par-dessus ça, un jour ?

\*

Le temps de nettoyer Black, la pluie s'est enfin arrêtée.

En retournant à la voiture, à ma grande surprise, Fred me donne la clé de l'Audi. Je l'accepte dans un sourire enfantin, exultant de joie en silence.

Je rejoins la route principale et Fred me dit de prendre la direction de l'autoroute. Je lui obéis, surprise, mais ne pose pas de questions. Il a peut-être une course à faire quelque part ?

Parvenus au niveau du dernier giratoire avant les voies rapides, Fred m'indique de monter en direction du village de Saint-Légier.

— Tu choisis : ou tu prends Lausanne, ou tu prends Martigny.

Je lui jette un regard étonné.

— Comment ça ? On va où ?

— C'est toi qui décides. Tu voulais conduire ma voiture, c'est pas entre chez moi et le centre équestre que tu peux vraiment te rendre compte de ce qu'elle a sous le capot.

Alors ça ! Je jubile !

Je choisis la direction de Lausanne, au moins on peut rouler à 120 kilomètres/heure durant quelques bons kilomètres.

Je m'engage sur l'autoroute et pousse la pédale de vitesses. La voiture vrombit et les kilomètres/heure passent de 50 à 120 en quelques dixièmes de secondes. La vache ! Même à la vitesse maximale autorisée, j'ai l'impression de rouler lentement.

Je jette un coup d'œil à Fred. Il a les bras derrière la tête et il sourit. À nouveau, il lit dans mes pensées :

— Si tu veux te faire plaisir, te gêne pas. Mais je te préviens : je paierai pas la facture. Et tu fais gaffe, la route est mouillée.

Je souris comme une gamine en appuyant sur la pédale, la voiture s'emballe. Waouh ! C'est puissant ! J'adore entendre le bruit du moteur rugir. C'est qu'on y prendrait vite goût à ces petits joujoux !

Je roule jusqu'à la sortie de Puidoux, puis fais demi-tour. En doublant les autres voitures, j'ai l'impression qu'elles se traînent toutes terriblement. Ça va me faire bizarre de reprendre ma Toyota

demain matin.

Après avoir garé l'Audi avec précaution dans le garage, je rends les clés à Fred en lui demandant dans un sourire taquin :

— Merci, c'était cool. Tu n'as pas eu peur ?

Ses yeux se posent sur moi et me dévisagent intensément. Je me sens devenir toute chaude de partout.

— Je suis avec toi, demoiselle, que peut-il m'arriver ?

Je l'attire à moi, me colle contre lui et l'embrasse comme si je ne devais jamais le revoir.

Mais comment vais-je faire pour me passer de lui pendant quinze jours ?

\*

— Lâchez-moi ! NON ! Lâchez-moi ! JE VEUX PAS !

Je me réveille en sursaut. Fred est en train de hurler comme jamais en se tordant comme un damné. J'allume la lumière et l'appelle, mais il ne se réveille pas.

— NOOOONNN ! NOOOONNN !

Je m'approche de lui et pose mes mains sur son bras.

— Fred ! Réveille-toi ! C'est un cauchemar ! Fred !

— NON ! LÂCHEZ-MOI !

Il lève son bras et m'envoie un coup au visage. Il ouvre les yeux. Je suis tellement sous le choc que je recule, la main sur ma joue en feu.

Fred s'assoit et me regarde, complètement déphasé.

— Alice ! Je... Qu'est-ce que t'as ? Je t'ai fait mal ?

Une réelle inquiétude s'affiche dans son regard, il blêmit.

— Non... C'est rien... Tu ne t'es pas rendu compte.

Il s'approche de moi, m'obligeant à lui montrer ma joue.

— C'est rien, Fred. C'est bon.

— Je suis désolé, c'était pas...

Je tends une main vers son visage et tente de le rassurer, oubliant la douleur sur ma peau.

— Je sais. Ça m'a surprise, c'est tout. J'aurais dû faire attention, tu étais tellement agité.

Je pose un baiser sur ses lèvres, mais il reste de marbre, me regardant avec des yeux glacés.

— Fred, c'est rien.

— Non, c'est pas rien. Je t'ai frappée... Merde !

Il repousse la couette et se lève. Il enfle son caleçon. Je sais pertinemment ce qu'il s'apprête à faire et cette fois, il n'est pas question qu'il fuie.

— Fred, tu étais endormi ! Tu ne m'as pas fait mal !

Enfin, si un peu, mais on s'en fout. Je sais que ce n'était pas intentionnel.

Fred fait le tour du lit et vient s'asseoir près de moi. Il pose sa main sur ma joue encore endolorie.

— Je suis désolé, Alice.

J'attrape sa main et l'amène contre ma bouche pour y déposer un baiser.

— Je sais. S'il te plaît, ne pars pas, reste avec moi.

Ses yeux me scrutent intensément, les miens sont implorants.

— Fred... S'il te plaît. Viens te recoucher.

— Je vais pas réussir à me rendormir tout de suite.

Je passe ma main dans ses cheveux.

— Mais on n'est pas obligés de dormir. On peut discuter, si tu veux.

Il soupire.



— J'ai pas envie de parler, Alice. J'ai juste besoin...

— D'être seul ?

— Oui.

Je me fige en fermant les yeux. Et voilà, ça recommence ! Je tente de contenir le tremblement dans ma voix.

— Pourquoi ? Je suis là, moi. Et moi, j'ai besoin qu'on parle.

Je sors du lit et enfle ma culotte et mon débardeur. Comme ça, au moins, on est au même niveau. Enfin presque... Je tente de faire fi de son torse nu, de son ange qui danse sur sa peau à chacun de ses mouvements, de ses pectoraux musclés juste ce qu'il faut et de son ventre parfait.

Fred se lève et recule de quelques pas.

— Et tu veux parler de quoi ?

— Tu le sais très bien. De tes cauchemars.

Il secoue la tête.

— Y a rien à en dire. Ce ne sont que de mauvais rêves. Les miens !

— Ah oui ? Y a rien à en dire ? Alors pourquoi ils viennent polluer quasiment toutes tes nuits ? Et pourquoi tu hurles comme un dément ? Et pourquoi tu t'agites aussi violemment ?

— Alice, je suis désolé ! Je te pourris tes nuits et je devrais pas ! J'aime pas...

Il se retourne vers les rideaux et les gicle d'un coup de main.

— Putain ! J'aime pas dormir avec quelqu'un, parce que je sais que ça peut être impressionnant ! Et je veux pas que tu t'inquiètes pour moi, Alice. Ça va, je gère.

— Tu gères ? C'est pour ça que c'est de pire en pire ?

Il me jette un regard courroucé. Merde ! Je crois qu'on est en train de glisser sur une mauvaise pente.

Je prends une voix plus douce et m'approche de lui.

— Fred, je veux juste comprendre pour pouvoir t'aider. Si tu acceptais de me raconter, je suis sûre que...

— Non !

Son ton est radical, je m'arrête net, une profonde irritation naissant au creux de mes entrailles. Je dois la faire reculer avant qu'elle ne monte.

— Fred, arrête de faire ta tête de mule ! J'en ai marre de tes silences, tu peux comprendre ça ? Tu sais toutes les questions que je me pose depuis que je te connais ?

Il ne répond rien et baisse ses yeux au sol. Je m'approche encore en levant les bras au ciel.

— J'atteins ma limite, Fred. Je veux bien être patiente, mais ça devient difficile. Je ne sais pas sur quel pied danser avec toi. Tu as vu aujourd'hui comme tu étais tendre avec moi durant le moment avec Black ? Et dès qu'on est rentrés ici, c'est à peine si j'ai eu droit à un baiser volé et à une caresse. C'est quoi ton problème ?

— Et ton problème à toi, c'est quoi ?

Je le regarde, hagarde. De quoi il parle ? C'est quoi ce retournement subit de situation ?

Il avance vers moi, les yeux plissés.

— Pourquoi t'es zarbi, toi, depuis hier ?

Je déglutis. Merde ! Il l'avait deviné alors ? Comment ?

Je lui lance en serrant les dents :

— Je ne suis pas bizarre.

— Oh si, Alice. Quand on est remontés de la salle de musique, tu m'as regardé comme si t'avais quelque chose à me cacher.

Mais comment fait-il pour lire en moi à ce point ? Je suis souflée.

Il demande d'une voix neutre :

— Vous vous êtes dit quoi, avec Elsa et Flavia ?

Je ne sens plus mes jambes, elles sont en coton et je suis incapable de prononcer un mot. Un sourire sardonique s'affiche sur son visage.

— Tu veux plus parler, demoiselle ? Très bien. Alors laisse-moi passer.

Il tente de me contourner pour rejoindre la porte. Lorsque sa main effleure mon bras pour me repousser gentiment, un frisson d'adrénaline s'empare de moi. Je secoue la tête et me plante devant lui.

— Non, tu ne t'enfuiras pas ! La fuite n'est pas une solution.

— Laisse-moi, Alice, s'il te plaît.

— J'ai besoin qu'on parle.

— Non.

— Non ?

Nous nous tenons tête, le visage aussi fermé l'un que l'autre. Malgré ma détermination, au bout de quelques secondes, je finis par reculer.

Alors que Fred s'apprête à ouvrir la porte, je demande, d'une voix faible :

— Que s'est-il passé ?

Il suspend son geste et demande sur un ton surpris, sans se retourner :

— Quand ?

Je tremble. Je sais que les mots que je m'apprête à prononcer peuvent faire basculer mon histoire avec Fred. Mais je dois savoir.

— Quand les flics sont venus te chercher.

Un silence de mort tombe entre nous. Ma gueule d'ange frissonne et je perçois une sourde colère s'insinuer en lui. Il se contracte, sa main se resserre violemment autour de la poignée de la porte. Il finit par se retourner brusquement et me regarde, atterré.

— Comment tu... Putain ! Elle a vraiment osé parler de ça ?

Merde ! Non ! Je ne veux pas qu'il s'en prenne aux filles !

— Ce n'est pas sa faute ni celle de Flavia ! C'est moi, uniquement moi. Elles ont parlé de tes nouvelles chansons, elles m'ont demandé ce que j'en pensais et j'ai commencé à pleurer, parce que j'étais mal ! Elsa les a lues et toi, tu m'as dit que t'en avais à peine écrit trois ! J'en ai marre de tes secrets, Fred ! Marre de me sentir... Je ne sais même pas ce que je représente pour toi ! Un jour, tu me sors des déclarations de fou et le lendemain, tu es froid comme la glace ! Alors oui, j'ai demandé à Elsa et Flavia. Elles ne voulaient pas me parler, mais j'ai insisté et je sais que je n'aurais pas dû. Je suis désolée. Mais j'avais besoin de comprendre !

Je me tais à bout de souffle et réalise que mes yeux bouillonnent de larmes. Je les retiens comme je peux.

Si je pleure, je sais que Fred voudra me consoler, malgré toute la colère que je lis dans son regard. Et s'il me console, je ne résisterai pas. Je céderai à ses silences, une nouvelle fois. Et je ne veux plus céder. Je veux comprendre, je veux savoir, je veux l'aimer dans son entier.

— J'en étais sûr. Putain ! Alice, tu pouvais pas... Elles t'ont dit quoi ?

Oh ! La vache ! Il n'est pas en colère, non ! C'est un volcan en attente d'explosion.

— Elles m'ont parlé de vos problèmes au lycée, des mauvaises fréquentations que tu as eues.

Je le sens littéralement bouillir. Ses yeux vont et viennent sur mon visage, comme s'il tentait de décrypter les véritables révélations d'Elsa. J'ai de plus en plus de peine à contenir mes larmes.

— Elles m'ont raconté pour les vols et l'agression du gardien. Mais Elsa m'a dit que ce n'était pas à elle de me révéler ce qu'il s'est passé chez les flics.

Fred s'appuie contre le mur, dévasté. Et moi, j'ai juste envie de le prendre dans mes bras, de le cajoler, de me noyer dans ses yeux, de le dévorer de baisers, mais mon corps refuse de bouger, je suis littéralement pétrifiée sur place.

Dans un murmure, je demande à nouveau en cherchant son regard :

— Fred, que s'est-il passé cette nuit-là ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Lentement, ses yeux remontent vers moi. Ils sont remplis d'une lumière effroyablement malheureuse et moi, je me ramasse une gifle en pleine face.

Non ! Pas cette fois ! Je ne veux pas capituler ! Tu ne m'auras pas, gueule d'ange !

Il secoue la tête.

— Je peux pas, Alice.

— Fred, je suis là pour t'aider, j'ai besoin de comprendre. J'en peux plus de m'inventer des histoires et de m'imaginer le pire !

Mais il s'obstine dans son silence. Alors je recule vers le lit et récupère mes habits que j'enfile à toute vitesse.

— Alice, tu fous quoi ?

— Je rentre chez moi.

Il me regarde, sonné.

— Il est 3 heures du mat'. Tu vas pas partir maintenant ?

— Et pourquoi pas ? Comme ça, tu seras tranquille et tu pourras finir ta nuit tout seul. De toute façon, demain je travaille tôt et toi, tu pars à Paris. Alors, ça change quoi ?

Je ne le regarde pas, si je le fais, je vais craquer, je le sais. Et puis, de toute manière, il va me retenir. C'est obligé !

Je ramasse mon sac et me dirige vers la porte. Pourquoi il ne dit rien ?

J'abaisse la poignée et me retourne brièvement. Fred me scrute dans un regard d'incompréhension mêlé à un puissant sentiment de colère contenue. Et moi aussi, c'est exactement ce que je ressens en ce moment même. Alors pourquoi je me tire, bordel ? Qu'est-ce qui me prend ? Il faudrait plutôt en profiter pour crever l'abcès, même si les mots risquent d'être blessants. Mais c'est trop tard, j'ai déjà franchi la porte de la chambre. Je la referme et attends. Il va venir.

Mais il ne vient pas. Alors je longes le couloir en pensant à ses trois amis dormant paisiblement de l'autre côté du mur, sans se douter un seul instant de la dispute virulente qui s'est jouée à quelques mètres d'eux.

Je descends les escaliers, lentement, à l'affût du bruit de la porte de Fred. Mais qu'attend-il ? Pourquoi ne vient-il pas ?

Je me dirige vers le vestibule, m'enveloppe dans mon manteau, enfile mes chaussures, puis sors. Le froid me prend aux tripes. Bordel ! Ça caille puissamment.

Je reste plantée là, de longues minutes. Je ne parviens pas à croire qu'il me laisse partir comme ça. Dans toutes les histoires, lors d'une violente dispute, les amoureux finissent toujours par se courir après. C'est obligé. C'est le happy end.

Je ferme la porte, m'y adosse, puis libère enfin mes larmes. Je pleure dans l'attente de Fred venant me serrer dans ses bras en s'excusant. Et je m'excuserai aussi. Je suis allée trop loin. Tout est de ma faute. Je peux encore faire marche arrière. Mais j'avance jusqu'à ma voiture. Il fait si froid à l'intérieur, mais pas autant que dans mon cœur.

Putain ! J'ai mal !

Fred m'a laissée partir, sans chercher à me retenir. Qu'est-ce que je représente vraiment pour lui ?

J'allume les phares, démarre le moteur et recule dans l'allée. Mes yeux sont brouillés de larmes et je crie en tapant le volant comme une forcenée.

Quelle conne ! Quelle puissante conne !

Je vais rentrer chez moi, je vais dormir et au réveil tout ira mieux. On aura pris le recul nécessaire et on se rendra compte que nous ne sommes que deux imbéciles. Et il m'appellera.

Je l'ai trahi... C'est ma faute... Mais c'est la sienne aussi. Pourquoi s'obstiner à se taire ainsi ? Pourquoi refuser de m'ouvrir les portes ?

Je dois lui laisser du temps. Il a besoin de se retrouver. Quand il sera prêt, il me fera signe.  
N'est-ce pas ?

Journée à la con, faites vos jeux, rien ne va plus.

J'ai chanté comme une merde, j'ai joué comme une merde, je me suis engueulé avec un technicien. Serge était pas content. Moi non plus.

Elsa nous a rejoints à la sortie du studio d'enregistrement. Elle voulait qu'on aille manger au resto et qu'on la suive après en boîte pour faire la fête et décompresser. Surtout qu'elle et moi, on ne s'est plus adressé la parole depuis que, lundi matin dans le train, on s'est engueulés méchamment à propos d'Alice et des révélations qu'elle lui a faites.

On était dans le sas, entre deux compartiments, pour pas que tout le monde entende. On criait, tous les deux.

— Pourquoi vous lui avez raconté, bordel ?

— Parce qu'elle nous l'a demandé ! Flavia ne voulait pas, mais j'ai senti qu'Alice en avait besoin. Fred, elle se pose des questions, parce qu'elle tient à toi et qu'elle veut comprendre. Elle a le droit de...

— Non ! C'est à moi de décider de ce qu'elle a le droit de savoir ou pas.

— Tu n'es qu'un con, tu le sais, ça ? Tu veux gâcher ton histoire avec cette fille ? Alors continue sur cette voie, tu es bien parti !

— Ça regarde que moi, Elsa ! Tu sais rien de mes sentiments, tu sais rien des siens...

— Tu te trompes, on a beaucoup discuté samedi, elle et moi. Pourquoi tu refuses la vérité ? Tu sais ce qu'elle éprouve pour toi ? C'est fort, très fort. Et ne fais pas celui qui s'en fout, parce qu'on sait tous les deux que ce n'est pas vrai.

Et elle avait raison, mais je voulais pas l'avouer. Alors je suis parti.

J'ai pris mon sac de voyage et j'ai quitté le compartiment, furieux, pour aller m'installer ailleurs, sous les regards interrogateurs de Mickaël et Flavia.

Et voilà... C'est Elsa qui est revenue vers moi, prête à passer l'éponge. Mickaël n'est pas venu avec nous, préférant rejoindre Flavia chez eux. Damien et Luc sont ravis de sortir ; moi, je traîne les pieds.

La boîte de nuit est pleine. Y a de l'attente à l'entrée, mais comme d'habitude, nous passons directement sans faire la queue.

À peine assis, on nous apporte des bières « offertes par la maison ». On commence à prendre le pli.

Luc fait du repérage, il a pas envie de finir seul ce soir. Après deux bières, il file sur la piste de danse, Damien sur ses talons. Bastien nous a suivis. Il se tient quelques mètres plus loin, un verre d'eau à la main.

Je me lève, vais chercher un whisky au bar, puis je reprends ma place face à Elsa. C'est le moment de régler nos comptes avant de tourner définitivement la page. Mais je suis trop de mauvaise pour faire le premier pas, alors elle s'y colle.

— Fredo, je suis désolée. T'as raison, on n'aurait pas dû lui parler à ta place, mais maintenant, c'est fait. Tu l'as rappelée au moins ?

— Non, dis-je amèrement en buvant le whisky à moitié. Et elle l'a pas fait non plus.

— Ravale ta fierté, appelle-la.

— C'est pas une question de fierté. J'ai besoin de réfléchir à tout ça.

Tu parles ! N'importe quoi ! J'ai besoin de réfléchir à rien du tout. Je m'en veux de l'avoir laissée partir, j'aurais dû la rattraper, on aurait dû s'expliquer. Mais je suis pas doué pour ce genre de truc, j'ai pas le mode d'emploi pour les histoires à deux.

Tout ce dont je suis sûr, c'est que je suis plus qu'un putain de fantôme depuis dimanche soir. Même pas capable de lui envoyer au moins un texto. Je sais qu'Alice le fera pas, elle non plus, mais pas pour les mêmes raisons. Elle a peur de faire sa chieuse, elle veut me laisser l'espace dont elle pense que j'ai besoin. Et je suis sûr qu'en ce moment elle est aussi mal que moi.

Parce que oui, bordel ! je suis mal, mais je refuse de l'avouer à Elsa, même si ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Ouais, putain de fierté masculine !

Je finis mon whisky et vais m'en chercher un autre sous l'œil désapprobateur d'Elsa. Elle a fini de jouer à la mère poule ?

L'alcool me fait du bien, il efface peu à peu l'image d'Alice de mon esprit. Et ce dernier s'embrume, c'est agréable comme sensation, alors j'avale un troisième verre.

Luc et Damien dansent tout ce qu'ils peuvent sur la piste. Elsa les rejoint. Ils sont entourés de meufs qui se trémoussent comme des putes devant eux, à savoir laquelle remportera le gros lot. Damien les regardent pas, mais Luc est en train de faire son choix, je reconnais le prédateur en chasse. Et le connaissant, il arrivera pas à se décider et repartira d'ici en compagnie de deux ou trois filles. Je souris, ça me rappelle des souvenirs.

Je commande une bière et bois allègrement au goulot. La tête commence à me tourner, enfin ! Je sens que je me détends.

— Salut, trésor ! Ça fait un bail, dis donc !

Je relève la tête et souris à la femme qui vient de m'aborder. Une fausse blonde plantureuse que j'ai baisée ici même deux ou trois fois.

Elle traîne souvent dans cette boîte à la recherche d'aventures sexuelles avec des gens plus ou moins connus. Parce qu'ici, des célébrités, y en a beaucoup et généralement disposées à ce genre d'extras, surtout que la plupart sont shootées à la coke ou aux ecstasy. Ça ouvre les esprits.

Par contre, j'ai le cerveau tellement embrumé par l'alcool que je parviens pas à me souvenir du nom de cette meuf. Et j'ai l'impression qu'elle s'est encore fait grossir les seins depuis notre dernière rencontre. Peu importe.

Je glisse :

— Salut ! T'as l'air de te porter comme un charme.

Elle sourit de toutes ses dents et vient s'asseoir à côté de moi, sans attendre ma permission.

— Je vais pas trop mal, trésor. Et j'ai une bonne copine avec moi ce soir, rajoute-t-elle dans un regard qui avoue tout de ce qu'elle attend de moi cette nuit.

Elle lève la tête et fait un signe de la main à une fille qui s'avance vers nous. Une brune, tout aussi refaite par le bistouri que celle dont j'ai oublié le nom. On dirait des clones. Elles sont fringuées d'une mini robe noire, au tissu fin transparent, sans soutien-gorge. Je suis sûr qu'elles ont pas de culotte non plus.

La brune s'assoit à son tour, près de moi.

— Salut, moi c'est Laura, me dit-elle en plongeant ses yeux noisette dans les miens.

Je lui renvoie un hochement de tête par politesse. Pas besoin de me présenter, elle sait très bien qui je suis.

Je sens le regard d'Elsa sur moi depuis la piste de danse. Elle perd pas une miette de ce qui se passe sur le canapé, elle a l'air inquiète. Ouais, elle peut...

Le parfum des filles chasse l'odeur d'alcool et de sueur que renferme cette boîte de nuit. Parfums fruités, mélangés à ceux de leur maquillage. Parce qu'elles sont maquillées sans aucune finesse, décidément rien n'est naturel chez elles. En même temps, on s'en tape. Ce genre de gonzesses n'ont pas besoin d'être naturelles, on leur demande juste d'être douées pour une bonne partie de baise. C'est ce qu'elles aiment de toute façon et elles savent toujours vers qui se tourner pour assouvir leur soif de sexe.

Et du sexe, c'est ce qu'il me faudrait pour me sortir de mon état dépressif du jour. Putain, ouais ! Un bon orgasme bien orchestré !

Je me laisse aller sur le canapé et ferme les yeux. Le souffle de J'ai-oublié-le-nom vient chatouiller mon cou tandis qu'elle et sa copine posent une main sur mes cuisses. Elles remontent toutes les deux en parfaite synchronisation vers mon entre-jambes. Et je commence à bander. Mais ce ne sont pas ces deux filles que je visualise à travers mes paupières closes.

Non, c'est pas avec elles que j'ai envie de m'envoyer en l'air cette nuit.

J'ai-oublié-le-nom vient me murmurer à l'oreille :

— Alors, trésor, ça te tente ?

La brune se cale contre moi, je sens sa poitrine XXL contre mon épaule, elle gémit alors que sa main se rapproche sérieusement de ma queue. Putain ! À une autre époque, pas si lointaine, je leur aurais sauté dessus sans aucune hésitation. J'aurais même commencé à les baiser là, sur ce canapé, indifférent aux regards autour de moi. Puis on serait sortis, elles m'auraient taillé une pipe dehors ou dans les chiottes, j'aurais pris mon pied et je les aurais tringlées ensuite, l'une après l'autre. Et je serais parti, sans me retourner.

J'ouvre les yeux et je repousse leurs mains.

— Merci de la proposition, les filles, mais pas ce soir.

Elles se regardent, visiblement déçues. Rien à foutre.

Avant qu'elles aient le temps de protester, je choppe mon blouson, fais un signe à Bastien et me casse.

— Fredo ! Attends !

C'est Elsa. Je me retourne pas, je trace vers la sortie arrière. Bastien est passé devant moi et m'ouvre le passage. Elsa est sur mes talons.

— Fred ! Putain ! Attends !

Dès que nous sommes dehors, elle m'agrippe le bras et m'oblige à me retourner vers elle. J'espère qu'y a pas de paparazzi planqués dans un coin.

— Tu joues à quoi ? me crie-t-elle.

Je tente de retirer mon bras, mais elle me tient fermement et j'ai pas envie de lui faire mal.

Elle me pousse contre le mur. J'espère vraiment pour elle qu'y a pas de photographes, parce que j'imagine déjà le prochain titre de la presse people.

— Lâche-moi, Elsa !

— Non ! Maintenant, tu vas m'écouter.

Bastien se tient au bout de l'allée, il surveille l'entrée du passage. C'est maintenant que j'aurais besoin de lui, pour une fois. À croire qu'il est de mèche avec elle. Ils ont quoi, tous, à me faire chier aujourd'hui, bordel ?

— J'ai pas besoin de tes leçons de morale, Elsa.

Je la repousse un peu fort, elle chancelle, mais revient à la charge en se plantant devant moi, m'empêchant de fuir.

Je m'exclame :

— Tu veux quoi ? Je les ai pas touchées, ces meufs, alors me fais pas chier !

— Et pourquoi ? Elles étaient plutôt canon et sacrément à l'appel du cul. Et t'as beaucoup trop bu pour avoir l'esprit clair, alors pourquoi tu les as repoussées ?

Je la regarde, interdit. Où elle veut en venir, putain ? J'ai la tête qui commence à tourner. Je me sens pas bien.

Face à mon silence, elle continue :

— Normalement, tu ne refuses jamais un coup de baise. Alors pourquoi t'as dit non ?

C'est elle qui me sort ça ? Elle se fout de ma gueule ? Elle qui rêvait que j'arrête de forniquer à droite et à gauche, que je me pose avec

quelqu'un et qui...

Putain ! Je viens de comprendre où elle veut en venir et ça me met hors de moi, sans compter l'alcool qui coule dans mes veines.

Je m'avance vers elle en hurlant, elle recule.

— Qu'est-ce que tu veux entendre, hein ? Que j'ai refusé leurs avances parce que j'ai pensé à Alice ?

Elle répond pas, mais son regard planté dans le mien veut tout dire.

— Alors ouais, j'ai pensé à Alice, je pense tout le temps à Alice et ça me fout les boules ! Putain !

J'envoie un coup de pied rageur dans une poubelle qui se renverse. Bastien se retourne vers nous. Elsa ne tressaille pas.

— Pourquoi tu refuses l'évidence, Fred ? Pourquoi tu te fermes ?

Je lui jette un regard noir.

— Tu sais pourquoi.

— Il n'y a que toi qui veux te faire du mal. Cette fille t'aime, putain ! Elle t'aime sincèrement et toi, tu joues avec le feu et tu serais prêt à

tout foutre en l'air pour une paire de nichons en plastique ?

— Je suis parti, Elsa. Alors me fais pas la morale. T'es mal placée pour ça !

Je lui crache les mots à la gueule en repensant à son ex qu'elle a allègrement trompée six mois plus tôt.

— Pas besoin de coup bas, Fred, réplique-t-elle. Ça n'a rien à voir et tu le sais.

Elle se rapproche à nouveau, je recule contre le mur. Elle prend mon visage entre ses mains.

— Que ressens-tu pour elle ? Sincèrement ?

Je ferme les yeux, j'ai envie de pleurer.

Putain ! J'ai vraiment trop bu, je me reconnais pas. Ou au contraire, c'est le vrai moi qu'est en train de ressortir ce soir, après plus de dix ans planqué derrière une façade préfabriquée.

Les yeux et la voix d'Elsa sont doux. Elle me caresse le visage.

— Fred, réponds-moi. Arrête de te cacher, arrête de te faire souffrir.

— Les cauchemars empirent, Elsa. Ça fait dix ans, bordel ! J'arrive pas à oublier !

— Parce que tu ne pourras jamais oublier, Fredo. Tu dois apprendre à vivre avec. Tu dois passer par-dessus. Nous, on n'a pas réussi à t'aider, mais je suis sûre qu'Alice le peut, si tu le veux. Ça ne dépend que de toi.

Je me laisse aller contre elle et je me mets à pleurer. Putain d'alcool, ça rend vraiment trop con.

Elsa demande à nouveau :

— Que ressens-tu pour elle, Fred ?

Je réplique sans conviction :

— Assez de force pour refuser les avances de deux meufs refaites de partout.

— T'es une tête de mule, tu sais ? soupire Elsa en m'obligeant à la regarder.

— Ouais, c'est le plus gros point commun entre Alice et moi. C'est aussi une foutue tête de mule, cette gonzesse.

— J'ai pu remarquer, oui. Elle a du caractère et je suis sûre qu'elle te le rend bien.

Je souris faiblement et passe une main dans ses cheveux. Alice n'aimerait pas ça, j'en suis sûr. Alors je retire ma main et repousse Elsa.

— Je vais rentrer. Je suis crevé et j'ai besoin d'être seul.

— Et t'as de nouveau réussi à ne pas répondre à ma question. T'es chiant, tu sais ?

— Foutrement, ouais.

Je me détourne et rejoins Bastien. La voiture est garée juste en face. Le gorille se positionne près de moi de façon à ce que les badauds qui font la queue à l'entrée de la boîte ne puissent pas me voir.

Je m'assois devant, sur le siège passager. J'aime pas être à l'arrière quand je suis seul avec les gorilles.

Le trajet me semble interminable, j'ai mal au cœur et je veux juste être seul. Même si Bastien se tait, le simple fait de sa respiration me dérange.

Lorsque je franchis enfin la porte de mon appart', je me précipite dans la cuisine et vomis dans l'évier. Tout y passe : les repas du jour, l'alcool du soir, toutes mes tripes, mes doutes, mes peurs, mes cauchemars, mes violences enfouies et retenues depuis toutes ces années.

Une fois vidé, je me laisse tomber sur le sol, en sueur. Et je me mets à hurler, hurler de rage, de colère et de haine. Une haine profonde, violente, animale, contre eux, contre ce qu'ils m'ont fait, contre la mort de mes parents, contre les flics, contre moi, contre Elsa, contre le groupe, contre Serge, contre Alice.

Tout devient puissamment irrationnel.

Je me lève et balance mon bras sur le plan de travail de la cuisine, envoyant valser par terre des verres et un panier rempli d'un peu tout et n'importe quoi. Les verres se brisent et le contenu du panier se répand sur le carrelage.

Putain ! Ça fait du bien, mais ça me suffit pas.

Je bascule les chaises autour de la table, puis la renverse. J'ouvre les tiroirs du buffet et jette brutalement par terre tout ce qui me tombe entre les mains : les couverts, les assiettes, les bols...

C'est un vrai carnage.

Je ramasse un couteau et me rends au salon. Je bazarde les coussins, renverse les fauteuils, les éventre. Puis j'envoie le couteau dans un coin et commence à vider les étagères. Livres... CD... DVD... Magazines de musique... Je fous tout par terre, les piétine, les déchire...

Rien à cirer ! Et je retourne l'étagère elle-même dans un cri de haine.

Je prends les haut-parleurs de ma chaîne hi-fi à pleines mains et les jette avec colère par terre. Le bois éclate sous le choc.

Les voisins doivent se demander ce que je fais. Ça y est : la star de l'immeuble pète une durite sévère. Je m'en fous, le dragon est réveillé, il est déchaîné.

Mon pied vient shooter dans les lampes, les envoyant valdinguer à l'autre bout de la pièce. Je vide les tiroirs de ma commode à l'entrée, donnant des coups de pieds dans les différents objets au sol, les écrasant tels des vers de terre.

Enfin, je m'empare de mon iPhone, cadeau si généreusement offert par Apple, et le balance de toutes mes forces contre le mur face à moi. Je vois l'écran de verre se briser, puis l'appareil se disloque et retombe sur le parquet en plusieurs morceaux.

Allez tous vous faire foutre ! Le diable dansera sur nos âmes cette nuit, la mienne en premier !

Je récupère le couteau et rejoins ma chambre en lacérant chaque poster sur les murs. Mon sac de voyage est au pied du lit, je m'en empare avec rage, vide le contenu autour de moi, puis l'expédie contre l'armoire murale.

Mon image dans le miroir, près de la porte, me renvoie un sourire de dément ; j'ai les yeux exorbités, je transpire, mes cheveux ébouriffés partent dans tous les sens, pourtant ma beauté me saute à la gueule, tel un serpent fourbe sur l'arbre des tentations. Alors je prends le réveil posé sur la table basse et je le projette contre le miroir qui se brise en mille morceaux. Je vois aussitôt mon corps exploser, mon visage se décomposer en un millier de cristaux de verre.

Mon visage... C'est ce putain de visage qui m'a conduit à ma perte. Combien de fois ai-je eu envie de l'égratigner ? De me mutiler ? Mais j'ai jamais réussi, parce que quand je me regarde, au fond de mes yeux, c'est ma mère que je vois. Et je peux pas lui faire de mal, même si je lui en veux de m'avoir abandonné, d'être partie pour ce récital de merde, là-bas, à Bruxelles.

Je t'ai détestée, Maman. Parfois, j'ai même espéré que tu dansais dans les enfers du monde en te faisant sauter comme une pute par Satan en personne. Et alors, c'est moi que je déteste dans ces moments-là, parce que si je suis arrivé où j'en suis, malgré tout, c'est grâce à toi.

Tu m'as légué ton talent pour la musique, ta beauté. Si j'ai réussi à m'en sortir, c'est parce que je voulais que tu sois fière de moi où que tu sois.

T'es fière de moi, Maman ?

Je me couche sur mon lit, enfouissant mon visage dans les coussins. Les larmes coulent le long de mes joues, je crie en silence, mordant les oreillers avec violence. Je me tords de douleur, une douleur au creux de mon ventre, au plus profond de mon âme. Une souffrance imaginaire, mais tellement réelle, pourtant.

Tu voulais une réponse, Elsa ? L'amour, c'est de la merde, ça nous ronge de l'intérieur à en crever.

J'en veux à Alice.

Je lui en veux terriblement de s'être trouvée en travers de mon chemin, sur cette putain de route en septembre.

Bordel de merde !

Je lui en veux, parce que cette fille, je l'ai dans la peau à m'en faire exploser le cœur. Jamais j'aurais cru qu'un truc pareil m'arriverait un jour.

La seule qui pourrait calmer ma rage animale cette nuit, ce serait elle. D'un geste, d'un regard, d'un mot, elle saurait m'apaiser. Près d'elle, je suis vivant, je suis moi-même, je veux lui donner le meilleur. Dès que je la quitte, j'ai mal, ça me bouffe et je souffre. Je souffre d'un manque d'elle, de sa peau, de son odeur, de son rire.

Putain ! On dirait un camé sans sa dose d'héroïne.

Tu voulais une réponse, Elsa ? Oui, je l'aime, à en mourir.

Et si je refuse de lui parler de mon passé, c'est pour la préserver de toute cette merde, de toute cette haine qui me poursuit nuit et jour depuis dix ans. Elle a pas besoin d'en être imprégnée, non, je veux pas.

Et pourtant, Elsa, je sais au fond de moi que t'as raison. Bordel !

Je peux rien espérer sans lui avoir raconté. On peut pas avancer dans une histoire sans se dire la vérité. Ce passé que je tente d'oublier fait partie de moi. Je le fuis depuis dix ans, mais il s'accroche à moi, telle une ombre. Car il est mon ombre. Et on ne se débarrasse pas d'une ombre, on vit avec.

Putain de merde !

Je sais ce que je dois faire, ça me fait peur, mais j'ai pas le choix, j'ai plus le choix, parce que cette fille, je l'aime.

Finalement, quand on s'est embrassés la première fois, c'est pas elle qui a traversé le miroir, c'est moi.

Je relève la tête et regarde le merdier que j'ai foutu dans la chambre. Alice me traite souvent d'ado et je viens de lui donner raison. Un putain d'ado attardé.

Je m'enroule dans ma couette et ferme les yeux en soupirant. La fatigue s'abat sur moi et je la laisse m'emporter vers un sommeil noir, profond, sans rêve, sans cauchemar. Ça en devient si rare qu'en me réveillant, quelques heures plus tard, je me demande si j'ai réellement réussi à fermer l'œil durant la nuit.



Un écouteur dans l'oreille gauche afin d'entendre la chanson sur YouTube, les yeux défilant sur l'écran de l'ordinateur, je lis et relis sans lassitude les paroles écrites par Fred, un jour.

*Chrysanthèmes*. Cette chanson fait partie du deuxième album de Dark Moon, mais je suis certaine que Fred l'a composée bien avant l'enregistrement.

La médiathèque est chargée de monde aujourd'hui, principalement d'étudiants. Ils sont tous absorbés par les écrans des téléviseurs, j'ai la paix. Un peu trop...

De toute façon, cette semaine, je ne suis que l'ombre de moi-même. Johanna et Mathieu commencent à se faire du souci pour moi. J'ai réussi à éviter ma mère et ma sœur ; elles auraient tout de suite remarqué que quelque chose cloche et elles se seraient inquiétées, surtout que j'ai maigri, un peu.

Aujourd'hui, vendredi, j'ai fait l'effort de prendre le temps de choisir mes vêtements et de me maquiller légèrement, tentant de cacher ainsi ma peau trop pâle, mes yeux fatigués et cernés, sensiblement rougis d'avoir trop pleurer. Et tout ça, c'est ma faute. Je ne parviens même plus à me convaincre que Fred est en partie responsable de ce désastre.

Pourtant, il l'est aussi.

Tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas insisté auprès d'Elsa. Quel bordel j'ai foutu ! Et voilà le résultat : une semaine de silence radio. Et j'ai mal, je souffre, surtout que j'étais persuadée qu'il finirait par m'appeler.

Je voulais lui laisser du temps, de la distance, tenter de la jouer cool une fois encore. Mais il faut que je l'admette une bonne fois pour toute : ce rôle n'est pas pour moi. Est-il véritablement possible à tenir d'ailleurs quand on est amoureuse ?

Cinq jours sans aucune nouvelle. Et moi, j'ai voulu lui montrer que j'étais également capable de jouer à ce jeu imbécile. Tu parles ! Je n'en peux plus, je deviens folle. Mais quel âge a-t-on franchement ?

Il ne rentrera pas avant une dizaine de jours. Serait-il capable de rester dans le silence total jusque-là ? Moi pas. J'ai atteint ma limite. Tant pis.

Je coupe la musique, pose les écouteurs sur le bureau et prends mon portable. Je jette un bref coup d'œil à la salle, personne ne fait attention à moi. Je l'appelle.

Même pas le temps d'une sonnerie, je tombe directement sur une voix vocale :

— Le numéro désiré n'est momentanément pas atteignable, veuillez rappeler ultérieurement.

Comment ça ? C'est quoi ce bordel ?

Je raccroche et rappelle.

— Le numéro désiré n'est momen...

Je soupire de frustration. Que se passe-t-il ? Je n'aime pas l'échec, alors je me décide pour un SMS.

### **Aujourd'hui 14:37**

Je suis désolée... Tu me manques...

Oh oui ! Qu'est-ce qu'il me manque...

Son odeur, ses bras musclés, ses caresses tendres, nos discussions, sa bouche, ses baisers, son torse, ses yeux, son... Je rougis. Bordel ! Ce qu'il me manque, celui-là aussi !

Depuis samedi soir, je ne parviens pas à chasser les paroles d'Elsa de ma tête. Ses révélations tournent en boucle et me rendent malade. J'imagine Fred dans une salle d'interrogatoire, les flics autour de lui, l'air mauvais. L'ont-ils frappé ? Ils l'ont gardé toute la nuit, que s'est-il passé pour que cela change sa vie

à ce point ?

Une tentative de suicide... Putain !

Mes yeux s'embuent à nouveau de larmes. Non ! Pas ici ! Je prends un mouchoir et tamponne précautionneusement mes paupières. Je n'ai donc pas assez pleuré tous les soirs de cette semaine dans ma chambre ?

Mercredi, j'en ai eu assez. Ma conscience tentait de me remonter le moral comme elle le pouvait.

« *Il est occupé, beaucoup de boulot. Il est comme toi, une vraie tête de mule. Il a été blessé, laisse-lui du temps.* »

Et à côté de cela, les confidences d'Elsa qui tournaient, tournaient et tournaient encore. Alors, une idée m'a traversé l'esprit : et si la réponse se trouvait dans une de ses chansons ?

J'ai repris tous les textes, les uns après les autres. Trois albums, trente-cinq compositions au total. En même temps, si Fred avait posé son histoire sur papier, un jour, cela ne voulait pas non plus dire qu'il l'avait forcément mise en musique.

Bien entendu, un texte est sorti très rapidement du lot. Celui qui leur a permis de signer dans une maison de disques, celui dont j'ai déjà discuté une fois avec ma gueule d'ange. Le dernier titre du premier album : *Peter Pan's Fantasy*.

*Je pense mes plaies en comptant l'infini  
Moi, j'suis qu'une ombre blessée par la vie  
Mon enfance est morte à p'tits feux  
J'veux retrouver son innocence, ses flammes, ses jeux*

*J'veux r'partir là-bas ou pour un cimetière  
Partir loin tout ça, quitter la planète Terre  
J'veux pas être comme vous, monstres à tête de chien  
Des hydres, des fantômes, des assassins*

Ces paroles m'avaient frappée à la première écoute en septembre, mais en les relisant à nouveau, les plaçant dans le contexte de l'histoire contée par Elsa, j'ai véritablement pris conscience de la violence des mots.

Sur les trente-quatre autres chansons, je note des thèmes récurrents : tacles contre la société de consommation, la politique, envie de retour à un monde plus simple et surtout : la désillusion de l'amour et de la vie. Hormis *Little Sarah*, tous les autres textes parlant de la vie ou de l'amour sont négatifs. Mais qu'a donc subi ma gueule d'ange pour se détourner aussi radicalement de ce sentiment ? Finalement, je crois qu'une part de la vérité se cache un peu dans chaque chanson, mais une seule retient mon attention.

Celle-là, c'est une de mes préférées et pourtant, en prenant le temps d'étudier les paroles, je comprends à quel point je n'y avais jamais pris garde. Fred l'a intitulée *Chrysanthèmes*.

*Aux dernières nouvelles, paraît que j'vais bien  
Pour les autres pas de colère, pas de chagrin  
Est-ce grave si on s'est trompés  
On n'y peut rien, les dés étaient pipés  
Lucifer porte un visage qui ressemble au tien  
Cette journée qui brille, on n'en oubliera rien*

*Aux dernières nouvelles, on était deux*

*Mais seuls les anges ont pu entendre tes aveux  
Ma colère est si forte, aucun tort à partager  
Dès les premiers mots, je t'ai détestée  
Tu voulais croire à un amour éternel  
Tu m'as offert des roses, moi des chrysanthèmes*

*Aux dernières nouvelles, j'suis parti sans m'retourner  
Mes pleurs ont caché ma haine, j'peux en témoigner  
Mes draps s'en souviennent, ainsi qu'mon cœur  
T'es p'tête dev'nue une reine, mais qui s'ra ton empereur ?  
J'ai perdu l'fil d'Ariane durant cette nuit  
J'ai perdu mes rêves, j'ai perdu ma vie*

*Aux dernières nouvelles, j'vais m'envoler aux cieux  
Fermer la parenthèse et vous dire adieu  
Tu m'as entendu crier, j't'ai entendue gémir  
Toi qui voulais simplement t'unir  
Ma tombe est enfin prête, j'la rejoins demain  
Aux dernières nouvelles, moi, je n'vais pas bien*

« J'ai perdu l'fil d'Ariane durant cette nuit. J'ai perdu mes rêves, j'ai perdu ma vie. » Je suis certaine que Fred fait allusion à cette fameuse nuit au commissariat. La fille à laquelle il s'adresse doit être celle qui l'a dénoncé aux flics. Sarah. Décidément, ce prénom est récurrent autour de Dark Moon, l'une ange, l'autre démon, quelle ironie !

Je ne la connais pas, ne la connaîtrai jamais, mais je la déteste pour ce qu'elle lui a fait. Ils étaient jeunes certes, mais elle n'a pas droit à des excuses, elle a détruit l'adolescence de Fred. Si elle n'avait pas parlé, rien de tout cela ne serait arrivé.

Mais qu'est-il donc arrivé ?

J'en reviens toujours à la même question et reste obstinément sans réponse. Mon cœur se pince, une larme coule. Putain ! C'est pas vrai ! Et son téléphone qui reste désespérément hors service ! J'ai envie d'envoyer le mien valdinguer à travers la pièce, tellement je sens de la rage au fond de mes tripes. J'ai besoin de lui parler de cette chanson. Je suis certaine que j'ai raison. À défaut, je remets mes écouteurs et envoie la musique à mes oreilles pour la vingtième fois au moins depuis la veille.

Au début du morceau et lors de la première strophe, Fred joue seul au piano. Puis la guitare et la basse font leur apparition, et enfin la batterie.

Durant toute la chanson, la voix de Fred est remplie de colère qui explose lors des quatre derniers vers. J'ai l'impression qu'il était réellement dans cet état lorsqu'il l'a enregistrée. Sa hargne ne paraît pas feinte...

Les instruments des trois autres membres du groupe s'envolent, tonitruants. Cette composition est puissante, violente, enragée, et je vois devant mes yeux ma gueule d'ange face aux flics qui le secouent, le frappent, le brisent.

En reconnectant avec la Terre, je constate qu'il est plus de 17 heures. La médiathèque s'est vidée et de nombreux DVD trônent sur mon bureau. La vache ! Je n'ai même pas fait attention aux gens qui sont partis.

« Alice, faut te ressaisir ! Tu veux vraiment te faire virer ou quoi ? »

Je passe une main sur mon visage et avale quelques goulées d'eau de ma bouteille, posée près de

l'ordinateur.

Ce soir, si je ne parviens définitivement pas à joindre Fred, je tenterai de lui envoyer un mail. Je sais qu'il ne les consulte pas tous les jours, quoique... Pendant ses périodes de boulot, il fait peut-être plus d'efforts.

Et il faudra que je pense à prendre les numéros de portable d'Elsa et de Flavia la prochaine fois que je les verrai. Et si vraiment ma gueule d'ange s'obstine à faire sa tête de mule, je passerai par Facebook. Mickaël ou Damien lui transmettront le message. Il faut le reconnaître : la technologie a du bon, dans certains cas !

Je me lève, m'étire, fais craquer mes doigts, mon dos, mon cou, ça fait du bien.

Le week-end est proche et je dois trouver de quoi m'occuper l'esprit, je ne peux pas continuer de me prendre la tête ainsi. Je me suis fait assez de mal durant ces cinq derniers jours, même si je le mérite peut-être.

Une sombre folie me traverse alors l'esprit : et si je le rejoignais à Paris ? Je pourrais me rendre chez Discographe et leur demander de m'aider à joindre Fred.

*« Mais tu racontes quoi, Alice ? Ils vont te rire au nez ! Ce n'est pas parce que tu as été prise en photo à son bras, un soir, qu'ils vont t'ouvrir les portes ! Tu ne seras plus en Suisse, mais à Paris ! »*

Et si la maison de disques me ferme les portes, je vais être mûre, car je n'ai aucune idée d'où Fred habite dans la capitale française. Il m'a bien parlé de Montmartre, mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin. J'abandonne l'idée avec déception, l'image de la tour Eiffel s'éloignant au fin fond de ma cervelle.

Je ferme la médiathèque et rejoins les guichets de prêt. La bibliothèque est passablement vide en cette fin de journée.

Iris est debout en pleine discussion avec un homme plutôt grand, blond, habillé en costard, tenant une rose orangée dans les mains. Je plisse les yeux, je connais cette silhouette.

Je m'approche, fébrile.

— Hugo ?

Il se tourne vers moi, un sourire franc éclairant aussitôt son visage.

— Bonjour, Alice.

— Alors ça pour une surprise ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Je le prends dans mes bras, il me serre, je me sens bien. Iris nous jette un regard plein de compassion, puis retourne s'asseoir sur sa chaise, derrière le comptoir.

— Tu m'as manqué, ma belle. Je suis désolé, sincèrement. Tiens, c'est pour toi.

Il m'offre la fleur, je l'accepte, puis recule légèrement. Je plonge mes narines vers la rose, respire son doux parfum, puis lève mes yeux sur Hugo.

— Merci, elle est magnifique. Tu m'as manqué aussi, imbécile !

Il sourit et me lâche les bras. Ça me fait bizarre de le voir devant moi après tout ce temps. Presque deux mois. Était-il donc amoureux de moi à ce point ? Lui ai-je fait autant de mal que cela ? À nouveau, mes yeux s'humidifient, je suis vraiment à fleur de peau cette semaine, ce n'est pas possible.

Un voile gris traverse ses yeux bleus.

— Qu'y a-t-il, Alice ? Tu as l'air triste.

— Non, je suis juste surprise. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse de te voir.

Je lève les yeux en l'air pour chasser les larmes qui guettent au bord de mes paupières. Quand je suis sûre qu'elles ne s'échapperont pas, je reviens à mon ami.

— Alors, qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu as quelque chose de prévu ce soir ?

Mon visage redevient sérieux quelques secondes. Ce soir ? Oui, j'ai rendez-vous avec la voix de Fred sur iTunes.

« Arrête avec ces conneries, Alice ! Sors et reprends ta vie en main, bordel ! Cinq soirées que tu passes à écouter Dark Moon en boucle, redeviens sociable ! »

J'émetts un faible sourire.

— Non, je n'ai rien de prévu ce soir. Tu me proposes quoi ?

Hugo me prend la main, je le laisse faire.

— Resto et ciné comme au bon vieux temps, ça te branche ?

\*

Le serveur dépose devant nous nos commandes : pizza royale pour Hugo, lasagnes maison pour moi. Ça sent bon, pourtant mon estomac s'entête à rester noué. Cinq jours que je n'ai quasiment rien avalé et mon manque d'appétit continue, malgré la présence rassurante de Hugo. Mais c'est lui qui offre, alors je prends ma fourchette et fais l'effort de manger.

Hugo me parle de ses parents, divorcés depuis plus de douze ans.

— Ma mère a rencontré quelqu'un.

— Ah oui ? C'est super pour elle, ça.

Il fait la moue.

— Mouais, je ne sais pas, il a l'air bizarre ce type. Il collectionne les capsules de bières.

— Les capsules de bière ? Y en a qui ont vraiment des drôles de passions.

— Je ne dis pas qu'il n'est pas sympa, mais je ne sais pas... Je ne suis pas sûr de ce que ça donnera.

— En même temps, elle est assez grande pour assumer ses choix, non ?

— Oui, mais c'est ma mère. Je veux la protéger.

Je souris à sa remarque et le regarde avec tendresse. Hugo a toujours été proche de sa mère, d'autant plus depuis que son père s'est remis en ménage et a eu deux autres enfants.

Mon ami plonge ses yeux bleus dans les miens en demandant :

— Et toi alors ? Tu es bien muette depuis que tu es sortie du boulot.

Je rougis et baisse mon visage sur mes lasagnes.

— Rien de neuf.

— Tu te fiches de moi ? Alice, j'ai besoin qu'on en parle juste une fois.

Je lui jette un regard de pitié, il soupire.

— Oui, ça ne va pas me plaire, mais j'ai besoin de savoir que tu vas bien.

— Je vais bien, Hugo, je vais très bien.

— Alors, tu es vraiment amoureuse ?

Je soupire à mon tour et ferme les yeux.

Oh oui ! Je suis amoureuse, beaucoup trop même, et j'ai si mal d'être en manque de lui. Fred n'a pas répondu à mon SMS et je continue de tomber sur cet étrange message vocal.

Je secoue la tête, tentant d'oublier ces foutus portables et plante mes yeux dans ceux de Hugo.

— Oui, je suis amoureuse.

Il soutient mon regard quelques secondes, puis retourne à sa pizza. Un léger voile de tristesse se pose sur son visage.

— Hugo, je...

— Non, Alice, c'est bon. Au fond de moi, j'ai toujours espéré qu'avec le temps, un jour... Mais j'ai enfin compris. Tu as toujours été très correcte envers moi, ma belle, c'est moi qui refusais d'ouvrir mes oreilles.

Je pose ma main sur la sienne.

— Merci.

Il hausse les épaules.

— Et alors ? Tu n'es pas avec ta rock star un vendredi soir ?

— Il est à Paris, il répète avec le groupe. Et il s'appelle...

— Frédéric, oui, je sais, je t'embête. À Paris ? Il est souvent absent ?

Je tente de faire ma fille blasée.

— Ces temps-ci, oui, assez. Mais dès que la tournée sera finie, ça ira mieux.

— Et alors ? Ça fait quoi d'être la groupie d'un mec connu et adulé ?

Sa remarque me blesse et je lui jette un regard noir.

— Je ne suis pas sa groupie, retire ça tout de suite.

— Ça va, désolé, s'exclame-t-il en levant les mains devant lui. Mais sincèrement, ça fait quoi ? Ce n'est pas trop difficile, ses absences ? Il est là pour toi quand même ?

— Bien sûr. Ne t'en fais pas pour moi, tout se passe très bien. C'est... waouh !

Hugo me regarde avec circonspection. Et je me rends compte à quel point ma gueule d'ange me manque. Lui aurait souri à mon « waouh ».

Mon estomac se contracte. Nom d'une pipe ! Depuis combien de temps est-ce que je rêve de vivre une soirée normale ? Pouvoir manger au restaurant tranquillement ? Dans l'anonymat le plus complet ? Hugo m'offre enfin cela et j'arrive encore à me gêner la soirée ? Stop ! Fred n'est pas là ! Il fait la gueule à plus de six cents kilomètres d'ici.

Et que fait-il, lui, ce soir ? Est-il avec la bande ? Avec Elsa ? Avec une autre ? Pourquoi son répondeur est-il injoignable ? Et s'il lui était arrivé quelque chose ?

« *ARRÊTE !* »

Hugo arrive au bout de sa pizza et moi, je n'ai même pas atteint la moitié de mon assiette. Je fais encore un effort pour avaler trois ou quatre bouchées, puis je demande à mon ami en désignant mes lasagnes :

— Tu en veux un peu ? C'est toujours énorme, ces portions.

Hugo hausse les épaules, puis s'empare de mon assiette. En quelques secondes, il gobe le tout. Mais comment ils font, ces mecs ? Ils ont des trous dans l'estomac, ce n'est pas possible.

Je refuse le dessert, prétextant qu'on mangera une glace au cinéma, et ajoute que si on ne se dépêche pas, on ratera le début de la séance, trente minutes plus tard.

Hugo appelle le serveur pour l'addition, puis nous nous emmitouflons dans nos manteaux. Il fait vraiment froid depuis deux jours.

Je récupère la rose et nous sortons. Dehors, une surprise nous attend : il neige enfin, à gros flocons. J'ouvre ma main pour laisser les cristaux de neige venir s'y poser et les observe avec une joie enfantine. Et alors que je me demande si le métro ne va pas tomber en panne suite à ce temps d'hiver, mon téléphone se met à sonner.

Je peste intérieurement : ce n'est pas la sonnerie annonçant Fred, c'est celle de Johanna. Que veut-elle ? Elle passe la soirée avec Marc, ils devaient sortir au restaurant, eux aussi. Pourquoi tente-t-elle de me joindre ?

Je suis certaine que si je décroche, elle va me tenir la jambe pendant trois plombes si elle apprend que Hugo est avec moi. Alors, pour éviter une prise de tête inutile, je refuse l'appel. Quelques secondes plus tard, j'entends le bip bip significatif d'un nouveau message. Je hausse les épaules, je verrai ça plus tard.

— On va vraiment être en retard, Alice, dit Hugo en me prenant la main pour m'entraîner à travers les rues de la ville jusqu'au complexe cinématographique situé près de la gare.

Nous dévalons au pas de course la rue du Petit-Chêne, l'une des rues les plus en pente de Lausanne. Heureusement que j'ai des baskets, parce que courir à la descente sur des pavés enneigés, c'est sacrément casse-gueule. La poigne de Hugo est ferme, mais je rajoute mon autre main sur son avant-bras, histoire d'avoir une sécurité supplémentaire.

Nous arrivons à bout de souffle devant les bornes d'achats automatiques. Grâce à nos abonnements, en quelques secondes, nous avons nos tickets pour le dernier film des frères Cohen.

Avant de nous faufiler dans l'une des plus petites salles du complexe, nous avons même le temps d'acheter une glace. Heureusement, ce film est sorti depuis quelques semaines déjà et la salle est presque vide. Ou la neige aura eu raison des spectateurs potentiels.

Une fois assise, je me laisse aller contre mon siège avec bonheur. Dans une salle de cinéma, c'est comme à la zumba : j'oublie tout.

Nous déchirons le papier de nos glaces et dégustons notre dessert avec délice. Tiens donc, pour ce genre de truc, mon estomac ne dit pas non, gourmand va !

Dès que la salle plonge dans le noir, mon esprit cesse enfin de carburer à trois cents à l'heure ; Fred, son téléphone injoignable, nos problèmes, ses chansons, Johanna... Tout disparaît l'espace des deux heures suivantes et ça me fait du bien.

\*

Lorsque nous sortons du cinéma, la neige a cessé de tomber, tout est blanc autour de nous. C'est féérique. Je resserre mon écharpe contre mon nez et enfle mes gants.

— Tu veux aller boire un verre ? me propose Hugo dans un sourire.

Je secoue la tête.

— Non, je te remercie, mais je suis fatiguée, je préfère rentrer. La semaine a été plutôt... éprouvante.

Tu parles ! Semaine à classer dans le top trois de mes semaines noires. Je pense même qu'elle remporte la médaille d'or haut la main.

La seule chose positive à noter depuis dix jours : plus aucune lettre de la folle parisienne. Pourtant, je continue d'avoir la boule au ventre à ce sujet. S'est-elle vraiment lassée ou est-elle juste en attente ? Peut-être qu'elle a décidé de jouer avec mes nerfs et qu'elle me renverra une lettre quand je ne m'attendrai plus. Et si Fred apprend que je lui ai caché ça ? Moi qui lui reproche de garder ses fichus secrets pour lui, comment réagirait-il si, par malheur, je devais lui en parler ? Deuxième fois que je lui fais le coup en quelques semaines tout de même.

Je me sens d'autant plus coupable que lui m'a montré les lettres bizarres qu'il a reçues chez Discographe. Mon cœur tressaille subitement. Aurai-je finalement l'occasion de lui en parler un jour ? Et s'il avait décidé de me quitter définitivement après ma trahison de samedi soir ? Et s'il restait à Paris

pour toujours ? Et s'il avait changé de numéro de téléphone afin que je ne puisse plus le joindre ?

— Alice ? Tu m'écoutes ?

Hugo pose une main sur mon épaule, je sursaute.

— Excuse-moi, tu disais ?

Il secoue la tête dans un sourire.

— Mon Alice dans son Pays imaginaire.

— Non, le Pays imaginaire, c'est Peter Pan et la fée Clochette. Alice, c'est le Pays des Merveilles.

Il grimace, il se trompe à chaque fois. Tous les deux, on s'est toujours demandé d'où lui venait cette sorte de dyslexie envers ces deux histoires pour enfants.

— J'y arriverai un jour. En attendant, je te proposais de te raccompagner. Tu prends le métro ?

Je lui fais de gros yeux.

— Tu habites à dix minutes d'ici, tu ne vas pas perdre ton temps à me raccompagner jusque chez moi ?

— À cette heure-ci, je préfère perdre mon temps plutôt que toi. Je ne suis pas rassuré avec les problèmes qu'il y a en ce moment.

Je lui souris affectueusement. C'est vrai que depuis plusieurs mois, la ville est devenue moins sûre, surtout le soir. Je n'insiste pas, je dois avouer que la présence de Hugo n'est pas pour me déplaire.

Nous descendons vers la gare. La station de métro se situe juste en face, à moins de quatre cents mètres du cinéma. Nous passons devant le McDonald's rempli de plusieurs bandes d'ados. Je sens leurs regards me reluquer à travers la vitre et suis rassurée d'avoir mon ami à mes côtés.

La station de métro est quasiment vide. Le tableau d'affichage nous annonce trois minutes d'attente avant la prochaine rame. J'en profite pour sortir mon portable.

Mon cœur fait un bond quand je découvre que j'ai quatre messages en attente et deux appels en absence. Je pose un doigt fébrile sur le clavier et sens le froid m'envahir en découvrant que tous les messages proviennent de Johanna.

Nom d'une pipe, mais que se passe-t-il ?

### **Aujourd'hui 20:12**

Pourquoi tu m'as raccroché au nez ? Rappelle-moi !

### **Aujourd'hui 21:01**

T'es où ?????? RAPPELLE-MOI !!!!!!!!!!!

### **Aujourd'hui 22:05**

Tu te fous de moi ? C'est URGENT !!!!! RAPPELLE-MOI !!!!!!!!!!!

### **Aujourd'hui 23:11**

ALICE !!!!! RAPPELLE-MOI !!!!!!!!!!!!!!!

Il est bientôt 23 h 30. Mais c'est quoi le problème ?

J'hésite à la rappeler de suite, mais je me dis que dans moins de vingt minutes, je serai à la maison, elle peut bien attendre encore un peu.

La rame arrive, elle aussi est quasiment vide. Nous en profitons pour étendre nos jambes sur les deux places libres face à nous. Je dévisage Hugo à la sauvette.

À une autre époque, j'aurais posé ma tête contre son épaule, cela m'aurait fait du bien. Mais ce soir, je



me penche vers la fenêtre. Elle est glacée et son contact dur n'est pas des plus agréables. Dans un soupir, je relève la tête et me tourne vers Hugo.

— Merci pour la soirée, ça m'a fait du bien.

— Moi aussi. Faut pas qu'on attende deux mois pour remettre ça.

Ses yeux bleus me dévisagent avec intensité, impassibles. Je me demande à quoi il est en train de penser. Peut-être vaut-il mieux que je ne le sache pas.

En tout cas, une chose est sûre : cet homme a du charme. Même plus : il est beau et séduisant. Et je me demande vraiment ce qui me retient.

Ma mère a raison, je dois bien le reconnaître : Hugo a une bonne situation, il a de l'humour, il est cultivé, d'une grande gentillesse. Avec lui, la vie serait si simple... Un resto... Un ciné... Des promenades en villes... Pouvoir faire des courses au supermarché... Pas de dingos hystériques qui vous envoient des messages anonymes tordus toutes les semaines... Pas de risque de photos prises à votre insu... La vie privée resterait purement privée... Et il saurait me dire « je t'aime ».

Je me rapproche légèrement de lui. Son parfum frôle mes narines. Je ferme les yeux. Oui, tout serait tellement plus simple... Trop simple...

Je rouvre les paupières et passe une main sur son visage. Hugo est beau, Hugo est gentil, Hugo est un homme parfait, mais Hugo n'est pas Fred. Il ne possède pas ces grains de folies qui font de ma gueule d'ange un homme à part, ni ces zones d'ombres et d'angoisses qui n'appartiennent qu'à lui, ni ces passions qui le rendent si vivant ou cet humour cynique sur le monde que j'aime tant.

Je retire ma main. Hugo dépose un baiser sur mon front. À mon regard, il a compris et dans ses yeux, malgré tout, je lis un « merci ».

Une fois sortis du métro, nous marchons jusque chez moi, côte à côte, en silence. Nos pas font crisser la neige tombée encore plus fortement qu'à Lausanne. Je sens mes baskets prendre l'eau, génial.

Arrivés devant ma maison, je plisse les yeux en découvrant de la lumière provenant du salon. Si Johanna est là, elle va m'étriper. Je me demande quand même ce qu'il se passe, j'aurais peut-être dû la rappeler finalement.

— Bon... Te voilà rentrée saine et sauve, je suis rassuré.

— Merci de m'avoir escortée, c'est gentil. Et merci pour la soirée. Tu ne m'en veux pas si je ne te propose pas un dernier verre ? Je suis vraiment claquée.

— Pas de problème, je ne comptais pas là-dessus de toute manière.

Il se rapproche de moi et pose une main derrière ma nuque en ajoutant :

— On s'appelle dans la semaine ? C'est moi qui te téléphone, comme ça je suis sûr que tu n'oublieras pas.

Je lui lance une tape sur l'épaule.

— Méchant.

Il sourit et vient déposer un baiser sur ma joue. Je frissonne au contact de ses lèvres froides.

— Allez ! File avant de louper le dernier métro. Il fait froid. Bonne nuit.

— Bonne nuit, à bientôt.

Je l'embrasse à mon tour sur la joue, puis lui tourne le dos, rejoignant mon jardin enseveli sous un doux manteau blanc.

\*

Je dépose mes affaires sans bruit dans le vestiaire. J'entends Johanna et Marc discuter au salon, la télé en bruit de fond. Je les rejoins à pas de velours.

— Salut, les amoureux !

Ils me regardent tous deux comme si je débarquais de la lune. Marc me fait un petit signe, sans sourire. Johanna se lève et vient vers moi, les yeux furibonds.

— Alice ! Mais t'as quoi comme problème avec ton portable en ce moment ? Soit tu me raccroches au nez, soit tu ne réponds pas à mes messages ! T'étais où, bon Dieu ?

C'est quoi cette réaction maternelle, là ? Pourquoi a-t-elle l'air si inquiète ? Je sais qu'elle se préoccupe beaucoup pour moi cette semaine, mais bon...

Je réponds d'une voix agressive :

— Je ne pensais pas que vous seriez à la maison ce soir, vous deux. Sinon, oui, je t'aurais peut-être envoyé un message pour te dire de ne pas m'attendre.

Ses yeux se fixent sur la rose, elle me jette un regard surpris.

— Qui c'est qui t'a offert une fleur ?

— Hugo. Il est venu me voir à la bibliothèque.

— Ah bon ? Il est de retour parmi les vivants, celui-là ?

— C'est bon, Jo, on a enterré la hache de guerre. Il m'a invitée au resto et après on s'est fait une toile.

Elle me fait de gros yeux remplis de reproches. Alors ça ! Elle est sacrément gonflée ! Je jette un œil appuyé sur Marc, puis reviens à elle le regard noir. Elle pointe un doigt en silence sur moi, comprenant parfaitement à quoi je fais allusion.

Furieuse, je me détourne d'elle et pars à la cuisine chercher un petit vase pour y mettre la rose. Je sens que ma colocataire me colle aux talons.

— Bon, tu vas cracher le morceau, Jo ? Pourquoi t'es agressive comme ça ?

Elle me bloque la sortie de la cuisine et me jette en désignant la fleur :

— Si tu vas dans ta chambre, je ne te conseille pas de la prendre avec toi.

Je plisse les yeux. Que me baragouine-t-elle encore ?

Elle soupire et me lance en hochant la tête :

— Il est là, Alice, ça fait plus de trois heures qu'il t'attend.

Mes yeux la dévisagent sans comprendre. Je sens mon cerveau labourer au fond de mon crâne pour déchiffrer le message.

Il m'attend ? Qui ça, *il* ?

Voyant que je bug complètement, Johanna me sourit en posant une main sur mon épaule. Elle me répète d'une voix douce :

— Fred est là, Alice. J'ai été très surprise de le voir sur le pas de la porte. Tu ne m'avais pas dit que le groupe devait rester une quinzaine de jours à Paris ? On lui a proposé de manger avec nous, mais il a refusé, disant qu'il allait t'attendre dans ta chambre. Il n'a pas l'air bien. En tout cas, pas mieux que toi. Sincèrement. Il ne t'a pas envoyé un message pour te dire qu'il était là ?

Je cligne des yeux, les mots de Johanna ayant de la peine à atteindre ma cervelle. C'est quoi ce bordel ?

Fred est là ? Vraiment là ?

D'un coup, l'information explose dans mon cerveau, mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines, me reconnectant brutalement à la réalité. Je pose le vase sur la table de la cuisine et fonce en direction de ma chambre, montant les escaliers deux par deux.

Une lumière douce filtre sous le pas de ma porte. Nom d'une pipe ! Il y a vraiment quelqu'un qui m'attend.

J'ouvre lentement la porte, les mains tremblantes, le cœur battant à tout rompre. Je pousse un soupir nerveux quand mes yeux se posent sur Fred, assis sur mon lit, les jambes repliées contre lui. Il relève son visage et sa beauté divine me saute violemment aux yeux. Il a l'air grave et profondément malheureux. Je suis sous le choc. Si j'avais su...

D'un coup, je m'en veux pour ma soirée, même si elle m'a fait un bien fou. Mais pourquoi ne m'a-t-il pas envoyé un message, cet idiot ? À peine ses beaux yeux verts remplis de tristesse se posent-ils dans les miens que tous mes griefs envers lui s'envolent.

Je m'approche du lit, tentant de me convaincre que je suis bien dans la réalité. Fred est là, devant moi, apparemment aussi déphasé que je le suis moi-même, mais il est bien là. Et toujours aussi magnifique.

Il ne s'est pas rasé, il porte un pantalon gris, un peu large, un tee-shirt blanc et une chemise à petits carreaux blancs et bleus. Il ne s'est pas coiffé, ses cheveux noirs partent dans tous les sens et ça lui va terriblement bien. Comme d'habitude, malgré tout le chagrin qui se dégage de lui, cet homme est effrontément sexy.

— Salut, demoiselle, me dit-il dans un demi-sourire.

Je déglutis et lui demande d'une voix trop aiguë :

— Salut. Qu'est-ce que tu fais là ? Et Paris ? Pourquoi tu ne m'as pas prévenue ?

Il lève les yeux au ciel en soupirant.

— Mon téléphone est... momentanément hors service.

Bon ben... Cela explique l'étrange message vocal et peut-être aussi pourquoi il n'a pas tenté de me joindre plus tôt.

Je me sens tellement nulle d'un coup ; pourquoi je n'ai pas essayé de l'appeler, moi ? Foutue fierté féminine ! C'est ridicule. Nous ne sommes que deux sombres imbéciles.

Je m'assois à ses côtés.

— Ç'a été une semaine à la con ici.

Il passe une main dans mes cheveux.

— À Paris aussi. Une putain de semaine de merde.

— Je suis désolée, Fred. C'est stupide tout ça. Je m'en veux.

Il pose son front contre le mien.

— C'est pas à toi de t'en vouloir, Alice. C'est moi le grand abruti dans l'histoire. Je crois qu'après écrire des chansons, c'est la meilleure chose que je sache faire dans ma vie : jouer au con, tout le temps. Et ça m'apporte que des emmerdes. Pourtant, j'arrive pas à retenir la leçon.

— Et les autres ? Les répétitions ?

Il rit nerveusement.

— Je les ai plantés. J'arrivais pas à me concentrer, ça donnait rien, de la daube totale. En plus, Luc a pété une corde à sa basse et on a perdu une demi-journée de boulot. Je les ai lâchés cet après-midi pour pouvoir prendre le dernier TGV. Serge doit être furax à l'heure qu'il est, surtout qu'il n'a aucun moyen de me joindre.

Nos regards se perdent l'un dans l'autre. Je souris enfin, faiblement. Ma main vient se poser sur son visage, je l'attire vers moi et l'embrasse en douceur. Aussitôt, ses lèvres chaudes me réchauffent de partout.

Je ne veux plus jamais vivre une semaine pareille et me fais la promesse d'être plus adulte la prochaine fois. J'ai 26 ans, bordel, pas 12. Il est temps de dépasser la post-adolescence.

Fred recule légèrement. Ses yeux me scrutent avec intensité. Je sais qu'il s'apprête à me dire quelque chose d'important, je connais ce regard, mais je ne m'attends pas du tout à ce qui va suivre.

Il se laisse aller contre le mur, s'empare de ma main. Je m'assois en tailleur, attendant qu'il se décide. Que va-t-il me sortir ?

Il ferme les yeux, respire profondément et commence à parler d'une voix lointaine. Et moi, aux premiers mots, je retiens mon souffle, purement scotchée.

Purée ! Il me raconte son histoire !

\*

— Quand les flics ont débarqué au foyer, ce soir-là, on venait de passer à table. Ils étaient trois. On sentait qu'ils étaient nerveux. Ils ont scruté longuement la salle, nous dévisageant les uns après les autres. C'était flippant. Ils ont fini par prononcer mon nom. J'ai pas bougé, c'était tellement irréel. Tous les regards se sont braqués sur moi, alors ils se sont approchés et deux d'entre eux m'ont pris par les bras pour me lever. « On a des questions à te poser. On va aller au commissariat, ça sera plus simple. Si tu collabores, dans deux heures t'es de retour ici. » J'y comprenais rien et ils voulaient pas répondre à mes questions. C'étaient pas des flics du quartier. On a roulé à travers Paris, ça m'a semblé un trajet sans fin. Une fois chez eux, ils m'ont emmené dans une salle d'interrogatoire. C'était comme dans les films, tu sais : une table avec un enregistreur dessus, des chaises, une vitre sans teint et rien d'autre. Ils m'ont laissé poireauter là un moment. Quand ils sont revenus, y en avait un de plus. Un grand baraqué, avec une tronche à la Stallone. Sur le moment, il m'a presque foutu la trouille, celui-là. Ils souriaient pas, la tension était palpable et moi, j'étais complètement perdu. Le baraqué m'a demandé : « Tu sais pourquoi t'es là ? — Non. — T'es au courant du vol dans ton lycée ? » J'ai pas répondu, tellement c'était évident. Alors, pour la première fois, il a souri, un sourire mauvais. « Il paraît que tu aurais des choses intéressantes à nous raconter à ce sujet. » Je les ai regardés les uns après les autres. J'étais sur le cul. Je comprenais pas comment j'étais arrivé dans cette histoire. Bien sûr que j'avais une idée de qui était derrière le vol, mais c'était même pas envisageable pour moi d'en parler. Comme je gardais le silence, le flic s'est assis derrière la table, il a allumé l'enregistreur et il a commencé à me poser des questions banales, nom, prénom, âge, etc. Deux des flics sont sortis ensuite et les deux autres ont commencé à m'interroger sur le lycée, ils voulaient savoir si j'avais vu des trucs louches s'y passer. Et puis, ils m'ont demandé où j'étais le soir du vol. Par chance, ce jour-là, avec la bande, on était allés au ciné après les cours. Mon alibi n'a pas eu l'air de leur plaire. J'ai pu leur citer le nom de la salle, le film et l'heure de la séance, j'avais même encore le ticket quelque part dans ma chambre.

Fred se met à sourire, les yeux dans le vague, puis il secoue la tête et reprend le fil de son histoire :

— Je crois qu'ils aimaient pas le ton sur lequel je leur répondais. J'ai pas été très malin, c'est sûr, mais c'était plus fort que moi. Ils jouaient les cow-boys, espérant m'impressionner. Putain ! J'avais 16 ans et j'avais pas attendu ces deux enfoirés pour vivre des trucs plus dangereux dans ma vie. Non, c'est pas eux qui me faisaient peur.

Je demande d'une petite voix :

— Fabrice ?

Fred acquiesce d'un signe de tête.

— Il nous a laissés tranquilles avec Elsa, une fois qu'on a quitté son groupe de tarés. On n'a jamais eu d'ennuis, mais on savait très bien que si un jour on parlait de lui, ça nous retomberait sur la gueule. Et ça, ça me faisait peur. Fabrice, il était parvenu à se constituer un véritable réseau. Et au-dessus de lui, y avait de très gros poissons. Fabrice, finalement, c'était qu'un petit chef de gang parmi tant d'autres travaillant pour une grosse organisation. Mais aux questions des flics, j'ai bien compris qu'il leur fallait un nom, juste un nom qui leur permettrait de remonter un peu la filière. Si je balançais Fabrice, ils pensaient sûrement pouvoir suivre le fil un peu plus loin jusqu'à ce que Fabrice lui-même balance un nom à son

tour, un nom beaucoup plus important. Ils avaient rien contre lui, rien du tout, ils avaient aucun pouvoir pour l'arrêter.

Fred secoue la tête, dépité.

— Ils étaient vraiment à cran. Ça faisait un moment que Fabrice et sa bande commettaient de gros vols avec des actes de plus en plus violents. Et y avait pas qu'eux. C'était vraiment tout un réseau qui sévissait en Île-de-France. Les flics devaient sans doute commencer à devoir rendre des comptes plus haut. Tout le trafic était si bien orchestré qu'ils avaient que dalle. Alors, tu penses ! Quand on leur a dit qu'un ado avait peut-être des infos, ils ont foncé sur l'occasion. Un gamin de 16 ans, ça doit pas être difficile à effrayer. Mais je pouvais rien leur dire, j'avais fait une promesse, putain ! Ils ont eu beau me faire croire qu'il m'arriverait rien, que je serais sous protection, j'ai pas voulu les écouter. Moi, j'imaginai qu'une seule chose : Fabrice et ses sbires débarquant au foyer pour me faire payer ma trahison. Et j'avais peur pour Elsa surtout. Alors j'ai préféré fermer ma gueule. Et ça, les flics, ça les a vraiment rendus vénères, putain !

Fred s'arrête à nouveau et me regarde pour la première fois depuis le début de son récit. Et j'ai mal. Ses yeux sont remplis d'un désespoir violent, son visage grimace de dégoût.

J'entoure mes doigts autour des siens ; il les serre, fort.

— Ils t'ont frappé ?

Il rit nerveusement en fermant les yeux et en secouant la tête.

— Je crois qu'ils rêvaient que de ça, ces enfoirés. Mais ils pouvaient pas. J'étais mineur, ils avaient pas le droit de me toucher. Ils ont tenté les menaces. Si je collaborais pas, le vol pouvait me retomber sur la gueule, ils trouveraient des preuves. Malgré les intimidations, j'ai pas cédé.

Il grimace, comme dégoûté de lui-même et de sa réaction ce soir-là.

— Je sais que ça peut te paraître complètement con et stupide, mon comportement. Mais imagine qu'on t'embarque sans un mot, qu'on te propose même pas un verre d'eau, qu'on te fasse pas un seul sourire, qu'on te croie coupable d'un truc avec lequel t'as finalement aucun lien. Car ça, j'en suis sûr : ils étaient persuadés que j'avais un rapport avec cette histoire de vol et d'agression. Ça se sentait à leurs questions ; pour eux, d'une façon ou d'une autre, j'étais l'infiltré sur le lieu du crime. J'avais rien d'innocent, rien du tout. C'était tellement grotesque comme situation. Ils étaient surmenés, à bout de nerfs, et comprenant qu'ils tireraient rien de moi, ils m'ont dit qu'on allait faire une pause. J'étais fatigué, j'avais faim, j'avais soif, je voulais rentrer, je voulais voir Elsa. Je voulais juste qu'ils me foutent la paix, bordel. J'avais rien fait, mais ils refusaient de l'entendre.

Fred ricane involontairement en passant sa main dans mes cheveux.

— J'étais juste un dommage collatéral dans cette histoire. Les deux autres flics sont revenus dans la salle. Ils m'ont enfin apporté un verre d'eau et un sandwich absolument infect, mais j'avais tellement faim que j'ai pas bronché. Pendant que je mangeais, ils sont tous sortis. Et puis le baraqué est revenu avec celui qui m'avait donné le sandwich. J'ai cru qu'ils allaient recommencer à m'interroger, mais ils m'ont dit de les suivre, que j'allais pouvoir passer un coup de fil. On est descendus de plusieurs étages, y avait pas grand monde dans le bâtiment. C'était près de minuit. En bas, on a retrouvé les deux autres flics. Je me rappelle de la tension que j'ai ressentie entre eux. Les deux qui nous attendaient, ils ont regardé le baraqué comme s'ils avaient peur. On aurait dit que, d'un coup, ils étaient plus sur la même longueur d'onde. Le baraqué et l'autre flic, eux, ils souriaient comme des diables. Et là, pour la première fois, j'ai commencé à baliser.

Je ne respire plus, suspendue aux lèvres de Fred, mon imagination au comble de la tension.

S'ils ne l'ont pas frappé, qu'ont-ils osé faire ?

La voix de ma gueule d'ange baisse d'un ton, il fuit mon regard, le fixant sur le mur en face du lit. Il se met à trembler.

— Ils m'ont fait pénétrer dans une pièce avec des cellules entourées de barreaux. Une seule était

occupée par trois types. L'un d'eux était habillé en costard. Les flics m'ont poussé vers la cellule occupée. Les trois mecs à l'intérieur, ils disaient rien, mais leurs yeux étaient fixés sur moi, et quand un des flics a ouvert la porte pour me pousser dedans, j'ai vu, j'ai clairement vu leurs pupilles traversées par une flamme de démente. Franchement, je sais pas comment j'ai fait pour pas me pisser dessus. J'ai jamais ressenti une peur aussi violente. Une peur... primaire. J'étais sûr qu'il allait m'arriver un truc, mais en même temps, je voulais pas y croire, parce que j'étais chez les flics, putain ! Ils pouvaient pas...

Les doigts de Fred se resserrent sur ma main. Une lumière de haine vient illuminer ses yeux. Je ne parviens pas à quitter son visage torturé par les souvenirs.

— Alors le baraqué leur a dit qu'ils avaient carte blanche, mais qu'il fallait pas toucher à mon visage. « Si on obtient ensuite ce qu'on souhaite de ce gamin, alors vous et nous, on pourra peut-être trouver un arrangement. » Je me suis tourné vers les flics, mais rien ne sortait. Je savais pas ce que je devais faire ; les supplier, balancer Fabrice, continuer de faire le con en gardant le silence. Le baraqué m'a juste dit : « À toi de voir. » Et puis il est parti avec deux de ces collègues. Il restait que le flic qui m'avait donné le sandwich. Il m'a regardé brièvement, avec un regard du genre « Mais tu vas parler, imbécile ! » et il a tourné le dos. Alors les trois mecs derrière moi ont commencé à bouger. Ils se sont rapprochés lentement et ils m'ont entouré. « Tu veux pas collaborer avec ces fils de pute, gamin ? » m'a demandé le type en costard. « T'as bien raison. Mais c'est pas ton jour de chance, car nous, on veut pas rester ici. » L'un d'eux m'a attrapé et ils ont commencé à me frapper. Dans le ventre, dans le dos, sur les jambes. Je suis tombé à terre en moins de deux. Je me suis bagarré souvent, mais là, j'avais aucune chance. C'étaient des adultes, la quarantaine, costards, et remplis d'une putain de perversité sans borne. Je crois pas que ça a duré longtemps, mais... Le flic a fini par se retourner et leur a gueulé d'arrêter. J'avais l'impression qu'un train m'était passé dessus. Je crachais du sang, pourtant ils avaient pas touché à mon visage. J'arrivais à peine à respirer. J'ai tenté de me relever en m'accrochant aux barreaux. J'avais envie de pleurer, mais je voulais pas leur faire ce plaisir. J'avais une telle haine, si tu savais...

Ses yeux sont brouillés de larmes, mais elles ne coulent pas. Moi, par contre, j'ai les joues humides. J'ai envie de vomir tellement mon cœur est contracté par le dégoût et l'incompréhension. Ils ont osé faire du mal à l'homme que j'aime, osé détruire le peu d'innocence qu'il lui restait. Putain, je n'y crois pas ! C'est proprement ignoble !

Mais alors que j'imagine le récit toucher à sa fin, Fred reprend :

— Le flic s'est penché vers moi. « Alors, petit con, tu vas être raisonnable, maintenant ? »

Fred ferme les yeux et secoue la tête.

— Je lui ai craché à la gueule. Putain ! C'était trop tard, y avait plus de limites, ni d'un côté ni de l'autre. Le flic s'est relevé et m'a regardé avec répugnance. Et puis, il a regardé les mecs de la cellule et il a juste dit : « Carte blanche. » Et il est parti. Putain ! Il s'est barré. Il a passé la porte au fond de la pièce et il l'a refermée sans se retourner. J'osais pas regarder derrière moi. Je les ai sentis se rapprocher. Encore une fois, j'attendais les coups. Mais ils m'ont pas frappé. Le type en costard s'est penché vers mon oreille et m'a murmuré d'une voix que j'oublierai jamais, une voix remplie d'une perversité cruelle : « T'as du cran, petit. J'aime ça. On va bien s'amuser toi et nous. T'es beau, tu sais. Et j'ai toujours eu une préférence pour les bruns. » J'ai voulu me relever, mais les deux autres m'ont plaqué au sol. Ça a été tellement violent que je me suis ouvert la lèvre et le menton. Ça pissait le sang, sur moi, dans ma bouche, j'étais sonné. Tout tournait, je pouvais plus bouger. Ils me maintenaient les bras au sol, le costard leur ordonnant de pas me lâcher. Il s'est couché sur moi, m'a tiré les cheveux en me disant que plus j'allais me débattre, plus j'allais avoir mal, mais que si je me laissais faire, ça pouvait aller très vite et que je prendrais peut-être même mon pied. Je comprenais rien, j'avais si mal, j'arrivais plus à respirer. Il s'est relevé et a tiré mon pantalon. Alors j'ai hurlé et je me suis débattu comme j'ai pu, mais ça servait à rien, ils étaient trop forts.

Sa voix tremble, mêlée de rage, de peur et de haine. Je tremble moi aussi. Les images de Fred,

prisonnier de ces cinglés pédophiles, dansent devant mes yeux. Je m'en suis inventé des scénarios démentiels, mais jamais je n'aurais pu imaginer une telle histoire.

— Il m'a écarté les jambes, j'ai senti son souffle sur moi. Il a commencé à me toucher, ses doigts sont venus se poser sur...

Fred ferme les yeux, profondément écœuré.

— J'ai hurlé tout ce que je pouvais, je les suppliais, même si je savais que ça servait à rien. Alors le costard s'est introduit entre mes jambes et j'ai senti...

La voix de Fred se brise, les larmes envahissent ses joues. Son corps et son visage sont crispés par le souvenir de la douleur.

— J'ai senti mon corps se déchirer, se disloquer. J'espérais qu'au sixième assaut de ce fils de pute, mon cœur lâcherait de douleur et que je mourrais. Mais y a pas eu de sixième. La porte de la salle s'est ouverte d'un coup et Pierre est entré, avec Guillaume. Les flics ont matraqué les pervers, comme s'ils étaient au courant de rien, ces enflures ! Je saignais, j'étais cassé, incapable de bouger. Pierre m'a rhabillé et m'a porté. Les flics voulaient pas que je m'en aille, mais Pierre et Gui leur ont dit que ça n'allait pas se passer comme ça et on est sortis. Ils m'ont emmené à l'hôpital. Les médecins souhaitaient me garder, mais je voulais pas rester, j'étais complètement hystérique. Ils m'ont donné quelque chose pour me calmer. Pierre et Gui savaient très bien qu'une fois l'effet des calmants dissipé, j'aurais été capable de foutre le camp, alors ils ont réussi à convaincre les toubibs de me ramener au foyer. Une fois dans mon lit, j'ai versé. En me réveillant, je me suis senti... Putain ! J'avais tellement honte, je me dégoûtais. Je voulais plus parler, plus chanter, plus de musique, juste être seul. Mais j'ai pas pu. Tout s'est enchaîné. Pierre et le foyer ont porté plainte contre les flics. C'est remonté haut, très haut. J'ai été convoqué chez un juge qui m'a appris comment mon nom était apparu dans toute cette merde.

— Elsa m'en a parlé.

— Cette salope... En même temps... c'était pas vraiment sa faute. Je lui avais fait du mal, j'ai pas été très classe avec elle. Elle s'est pas rendu compte des conséquences qu'aurait sa dénonciation. Ses parents voulaient qu'elle s'excuse, mais j'ai refusé de la voir. Elle m'a écrit une lettre pour me demander pardon et puis ses parents ont déménagé.

Il soupire profondément.

— Bref... Pendant que j'étais dans le bureau du juge, il a reçu un coup de téléphone annonçant que le gardien du lycée était décédé de ses blessures. Là, ça prenait une autre tournure. C'était plus seulement une affaire de vol. Alors j'ai balancé Fabrice. Ce sont les seuls mots que j'ai prononcés entre mon retour au foyer trois jours avant et les semaines qui ont suivi. Fabrice Luisoni. Après ça, je me suis tu. Et ç'a été la merde. Les flics se sont rendus chez lui pour l'arrêter, mais ils n'ont trouvé qu'un cadavre avec une balle plantée dans la tête. Suicide ? Meurtre ? Aucune preuve, aucun témoin, donc aucun coupable. Tout ça n'avait servi à rien. Le juge a fait virer les quatre flics. Pierre voulait qu'ils paient plus que ça, mais on lui a fait comprendre que l'affaire serait étouffée. Les politiciens voulaient pas rentrer là-dedans, ils voulaient pas que la presse s'en mêle, parce que ça allait foutre un sacré bordel. Quelques jours après leur renvoi, l'un des quatre s'est donné la mort, il avait une femme et deux gosses. Et tout ça, c'était à cause de moi.

— Fred, ce n'était pas...

— Si, Alice. Si j'avais parlé, putain ! rien de tout ça serait arrivé ! Rien du tout ! crie-t-il en se levant du lit. Le suicide du flic, ç'a été trop. On m'a obligé à voir un psy, mais ça servait à rien. Toutes les nuits, je faisais des cauchemars, c'était insupportable, je devenais cinglé. Alors un matin, je suis allé fouiller dans la pharmacie du foyer et j'ai pris des comprimés que j'ai mélangés avec du whisky. C'est Elsa qui m'a trouvé dans ma chambre. Quand je me suis réveillé à l'hôpital, Pierre était à mes côtés. Il m'a dit : « Cette fois, les conneries, c'est fini. Tu viens habiter chez nous, que ça te plaise ou non. » Et c'est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée dans ma vie.

— Pourquoi tu ne voulais pas avant ?

Fred ne répond pas tout de suite. Il s'assoit par terre, la tête entre les mains, et se balance d'avant en arrière pendant de longues secondes. Puis il s'arrête, pose son regard dans le mien et crache, plein d'amertume :

— Parce que j'étais qu'un petit con qui pensait qu'il avait besoin de personne pour s'en sortir, surtout pas des adultes. J'ai pris des cours par correspondance jusqu'à la fin de l'année scolaire. J'ai continué d'aller chez le psy quelques mois et puis je me suis remis à composer. Ç'a été ma meilleure thérapie. Une fois ma chanson terminée, j'ai donné rendez-vous à Mickaël. Ça faisait des semaines que je refusais de le voir, lui et les autres. Mais quand je suis arrivé dans notre salle de musique, ils étaient tous là : Mickaël, Flavia, Elsa, et même Pierre et Rose, sa femme. Je leur ai rien dit, je me suis juste installé derrière le piano et j'ai joué *Peter Pan's Fantasy*. Et là, j'ai su que rien d'autre ne compterait jamais plus que la musique. J'ai repris peu à peu possession de ma vie. Elsa a tenté de me convaincre que toutes les meufs n'étaient pas des cinglées indignes de confiance, mais je voulais plus tenter l'expérience. En même temps, je pouvais pas rester comme un moine non plus. Alors, je couchais avec certaines juste pour prendre mon pied. J'en avais rien à foutre d'elles. Au contraire, je les considérais comme des choses. Au début, j'ai été violent. Je voulais qu'elles aient mal autant que j'avais eu mal. Mais c'était pas moi. Je savais que si je persistais sur cette voie, ça tournerait mauvais. Alors je me suis fermé à tout sentiment, juste celui du sexe et de la jouissance. J'allais leur donner du plaisir, elles m'en donneraient en retour et ça s'arrêterait là, jamais plus.

Il se met debout et retire sa chemise et son tee-shirt.

— L'ange, je me le suis offert le jour de mes 16 ans. La vie prenait du sens, je commençais à être bien, à trouver ma place dans le monde, à comprendre que la musique serait peut-être bien ma voie. Et puis, tout est tombé dans les abîmes. Le démon, je l'ai fait tatoué quelques semaines après ma sortie de l'hôpital, parce que c'est ce que j'étais devenu suite à cette histoire. Le dragon, c'est la représentation de mes cauchemars. Les trois hommes se transforment toujours en dragon lorsqu'ils me sautent dessus. Les flammes, ce sont les brûlures que j'ai ressenties quand il m'a...

Sa voix se brise une nouvelle fois et sa bouche se tord de douleur en vomissant le mot qui m'arrache le cœur de mes propres entrailles :

— ... violé.

Je me lève et m'approche lentement de lui. Je pose ma main sur son torse et contourne le dessin de l'ange avec mes doigts. J'y dépose un baiser, doux, léger.

Fred m'attrape la main et plante son regard fiévreux dans le mien.

— Je suis pas quelqu'un de bien, Alice. Des gosses sont devenus orphelins, parce qu'à cause de moi leur enfoiré de père s'est pendu ! Fabrice s'est même fait sûrement tuer par ma faute. Si j'avais parlé tout de suite... J'ai pas été correct avec les femmes, certaines je leur ai fait physiquement du mal. Sarah, je lui ai fait croire que je l'aimais, mais c'était pas de l'amour. Et je l'ai larguée sans ménagement.

— Tu avais 16 ans ! On fait tous des erreurs. Je n'ai pas toujours été correcte avec mes ex non plus. Tu as payé ta dette, Fred, largement. Ce n'est pas ta faute, ils ont abusé de leur autorité, rien n'a été respecté. Tu n'aurais jamais dû te retrouver seul face à eux.

— Tout le monde m'a dit la même chose, mais je sais que je porterai cette putain de culpabilité toute ma vie, quoi qu'il advienne.

Je l'entoure de mes bras et le serre contre moi, puis je le pousse gentiment vers le lit. Il s'y assoit, l'air dévasté. Je me remets à pleurer. Il passe ses doigts sur mes larmes.

— Pleure pas pour moi, demoiselle, s'il te plaît. Je cherche pas la pitié.

— Ce n'est pas de la pitié, gueule d'ange. C'est de l'amour. Je t'aime, Fred.

Je prends son visage entre mes mains et viens coller mes lèvres contre les siennes. Il ne ferme pas les yeux ; ces derniers me scrutent complètement effarés.



— Je n’attends rien, Frédéric. Je ne te demande pas de m’aimer en retour. Mais sache que moi, je t’aime. Je t’aime comme je n’ai encore jamais aimé. Et savoir qu’on t’a fait souffrir à ce point un jour, ça me rend malade. Je pleure, parce que ta douleur devient la mienne. C’est ça, l’amour aussi.

Ses yeux se perdent dans les miens, son souffle me caresse le visage, son odeur m’enveloppe d’une douceur particulière.

Ça y est ! Les mots ont enfin pu traverser ma bouche et je me sens tellement libérée !

Je lui souris en passant ma main dans ses cheveux, puis répète en venant l’embrasser :

— Je t’aime pour ce que tu es, pour ce que tu m’offres. Je t’aimais hier, je t’aime aujourd’hui et je veux croire que je t’aimerai encore plus fort demain. Et tant pis si ça te fait peur.

Mes lèvres se posent à nouveau sur les siennes, mais cette fois, ses yeux se ferment et il se laisse aller à mon baiser. Il me prend dans ses bras, bascule en arrière contre l’oreiller, puis me fait rouler sur le côté. Nous nous embrassons dans une étreinte d’une douceur infinie, puis sa main droite vient se poser contre ma joue et la caresse tendrement.

— Viens avec moi demain, murmure-t-il.

J’ouvre les yeux de surprise.

— Quoi ?

— Viens avec moi demain, à Paris.

Mon cœur s’emballe, je me mords la lèvre pour cacher le sourire de joie qui s’y dessine.

— Fred, c’est... euh... J’ai pas de billet et... euh...

— Alice, le billet, tu sais bien que c’est pas un problème. S’il te plaît, viens. Je veux que tu sois près de moi.

Il ne prononcera peut-être jamais les mots « je t’aime », mais sa demande en est l’équivalent.

Je hoche la tête et l’embrasse avec passion.

Cette nuit-là, pour la première fois, nous nous endormons dans les bras l’un de l’autre sans avoir fait l’amour. Et pourtant, jamais encore je n’avais ressenti l’amour aussi présent autour de nous.

Le TGV commence à réduire sa vitesse. Par la fenêtre, je reconnais les premiers immeubles de la banlieue parisienne. Ils longent les voies de chemin de fer menant à la gare de Lyon.

Je jette un œil attendri sur Fred qui dort comme un bébé depuis que nous avons passé Vallorbe, trois heures plus tôt. Il faut dire que la nuit fut courte et chargée en émotion.

Après ses révélations, nous avons discuté pendant plus de deux heures. Je me suis surtout platement excusée pour lui avoir parlé de ce fichu bouquin érotique et d'avoir tant insisté dans cette conversation stupide sur la sodomie avec Johanna. Qu'est-ce que j'avais honte !

Au milieu de la nuit, ses cauchemars sont revenus à l'assaut. Il hurlait, tremblait, se débattait, mais cette fois, je me suis enfin sentie plus à l'aise pour lui venir en aide.

Les mots sont sortis tous seuls de ma bouche, ça me paraissait tellement naturel et j'étais heureuse de pouvoir enfin les lâcher.

Je l'ai pris dans mes bras, tentant de le réveiller.

— Fred ! Ce n'est rien ! Tu es avec moi, tout va bien. Réveille-toi, mon amour.

— Lâchez-moi ! Non ! Je veux pas !

— Mon amour, tout va bien. Fred !

Il a ouvert des yeux hagards, puis m'a regardée comme si je n'étais qu'une chimère.

— Alice ?

Je l'ai pris contre moi et l'ai bercé doucement.

— Chut ! Tout va bien, mon amour. Je suis là, il ne peut rien t'arriver. C'est terminé tout ça. Tu es en sécurité.

Et alors, à mon grand étonnement, et au sien aussi sûrement, il s'est mis à pleurer. Il a ouvert les vannes, complètement.

Nom de nom ! Ce que c'est beau un homme qui pleure !

— J'en peux plus, Alice ! Ça me rend fou !

— Je sais, mais on va trouver une solution.

Je l'ai embrassé tendrement.

— Je suis là maintenant. Je vais t'aider.

Il m'a serrée dans ses bras, puis m'a rendu mon baiser.

— Je te pourrais tes nuits à toi aussi, je suis désolé.

Je l'ai bercé encore quelques minutes jusqu'à ce qu'il cesse de trembler, puis nous nous sommes rendormis jusqu'à ce que mon réveil sonne à 5 h 15, le premier train pour Paris partant à 6 h 24.

En vitesse, j'ai fourré quelques affaires dans mon sac de sport, laissé un bref message à mes colocataires pour leur annoncer mon départ précipité, puis nous avons couru jusqu'à la station de métro.

Prendre le métro avec Fred, je n'aurais jamais cru ça possible. Un samedi matin, à 6 heures, la rame était quasiment vide et le peu de monde présent ne faisait pas attention à nous.

Fred a enfilé son blouson en cuir beige doublé, une écharpe noire et un bonnet rouge et gris sur la tête, et je dois avouer que ça lui va terriblement bien. Punaise ! Ce qu'il est beau cet homme ! Et c'est le mien.

Mes hormones se sont réveillées, frustrées de savoir qu'il leur faudrait attendre quelques bonnes heures avant de pouvoir être comblées.

À la gare, à mon grand étonnement, Fred ne s'est pas arrêté au guichet pour les billets.

— J'ai déjà les billets, Alice. J'ai pris un aller-retour hier. Et quand je voyage seul, j'achète toujours les deux places fenêtre-couloir, comme ça je suis sûr d'avoir la paix.

Ben oui... Forcément, ça va de soi. J'ai levé les yeux au ciel en souriant.

Nous avons traversé en quatrième vitesse le passage souterrain sous la gare menant aux quais. Un groupe de filles, revenant visiblement d'une soirée au vu des petites tenues sexy, a reconnu ma gueule d'ange.

L'une d'elles a tendu un doigt vers nous en commençant à s'exclamer :

— Les filles, c'est pas le...

À ma grande surprise, Fred s'est retourné vers elle, ralentissant le pas, puis a déclaré en secouant la tête :

— Désolé, mesdemoiselles. On me l'a déjà faite, mais c'est pas moi !

Elles nous ont regardés partir, l'air déçu, et heureusement qu'il leur a menti, car sinon nous aurions loupé le train. À peine deux minutes après avoir franchi la porte, le TGV s'ébranlait.

Nous avons traversé deux wagons avant de parvenir au nôtre. Voyage en première classe ! La vache ! Les fauteuils sont beaucoup plus agréables qu'en seconde : plus larges, plus d'espace pour les jambes, une tablette XXL, les sièges qui se baissent comme dans les avions. Je crois que je pourrais rapidement prendre goût à cette vie-là ; d'ailleurs, je crains bien que ce ne soit déjà le cas.

Le train était partiellement plein, beaucoup d'hommes et de femmes d'affaires, chacun avec son ordinateur portable, sa tablette ou les doigts courant sur l'écran d'un smartphone.

Fred a louché vers eux d'un œil mauvais.

— Putain, c'est dingue ! Il est 6 h 30, on vient à peine de partir et ces blaireaux ont déjà les yeux collés à leurs joujoux. Ce monde est parfois déprimant.

Je lui ai glissé dans un clin d'œil complice :

— Fichue *masse hystérique*.

Il m'a regardée à son tour en souriant.

— Ouais, tu l'as dit.

Je suis venue me pelotonner contre lui et lui ai avoué :

— Je suis contente d'être avec toi. Tu sais qu'hier j'ai pensé un bref moment à venir te rejoindre aujourd'hui ?

Un éclair de surprise et d'étonnement a traversé son regard.

— Comment ça ?

— Ça me rendait folle de ne pas avoir de tes nouvelles, j'étais tellement mal. Alors je me suis dit que si je ne parvenais pas à te joindre sur ton portable, pourquoi ne pas venir directement à Paris ?

— Sérieusement ? Lagardère jusqu'au bout des ongles, alors ?

Je l'ai embrassé en souriant.

— Foutrement.

— Tu me surprends un peu plus à chaque rencontre, demoiselle.

Ses yeux se sont perdus dans les miens tandis que ses doigts se sont mis à caresser mes cheveux. Il m'a embrassée et embrassée encore, parvenant à oublier les quelques personnes autour de nous. L'espace d'un instant, nous étions un couple d'amoureux comme les autres, partant à Paris l'espace d'un week-end. Un homme est passé quelques minutes plus tard avec un chariot rempli de boissons et de denrées. Encore un luxe réservé à la première classe ! Nous avons acheté de quoi déjeuner et pendant que ma gueule d'ange avalait un croissant, je lui ai parlé de la chanson *Chrysanthèmes*.

— Je l'ai écrite un an après toute cette histoire, m'a-t-il expliqué, mais je pensais pas du tout l'enregistrer un jour sur un album. Fallait juste que les mots sortent de moi, s'imprègnent sur le papier. Ce sont les autres qui l'ont trouvée bien et qui ont insisté.

Son visage s'est fait plus grave, il s'est rapproché de moi en chuchotant :

— Alice, seul le groupe est au courant. Luc et Damien connaissent l'histoire depuis peu de temps. Ils ont toujours su que j'avais des fêlures, mais je voulais pas leur en parler. C'est sorti un soir, après l'enregistrement du deuxième album. On avait bu, fumé, et je sais pas, y avait une ambiance particulière ce soir-là. On a commencé à se confier des trucs sur nos vies qu'on s'était jamais avoués. Et avec l'aide de Mike, j'ai réussi à leur parler. Mais hormis eux, Pierre, Elsa et Flavia, personne n'est dans la confiance. Ni Serge ni quelqu'un d'autre.

J'ai passé une main dans ses cheveux en plantant mes yeux dans les siens.

— Je ne dirais jamais rien, je te le promets.

— Je sais. Ce qui m'a toujours étonné, c'est que *Chrysanthèmes* est une des préférées du public. Peut-être parce qu'elle me sort vraiment des tripes chaque fois que je l'interprète et que c'est une des plus puissantes au niveau musical, je sais pas. Au début, je voulais pas la chanter sur scène. Et puis, on nous l'a réclamée et finalement, elle est devenue récurrente dans les concerts et je m'y suis fait. J'ai plus autant la haine quand je l'interprète. En tout cas, je vois plus du tout le visage de Sarah. Cette meuf, j'ai réussi à l'occulter rapidement de mon esprit. Ce sont... les dragons qui me hantent.

Son regard est devenu noir. Je l'ai serré dans mes bras et nous sommes restés ainsi, en silence, jusqu'à ce qu'un mec nous approche pour demander à Fred un autographe.

Après le passage de la frontière, ma gueule d'ange s'est posé contre la fenêtre, a fermé les yeux et s'est endormi en quelques secondes.

Durant les trois heures suivantes, j'ai passé mon temps entre la lecture d'un polar, mon iPod et l'observation des gens dans le wagon. Certains nous lançaient des regards en biais, surtout depuis que le jeune homme était venu demander un autographe.

Peu avant l'arrivée dans les alentours de la capitale française, deux filles ont traversé le wagon et se sont arrêtées devant nos sièges, les yeux écarquillés de surprise. Elles m'ont souri, gênées.

— Bonjour... euh... C'est Fred Pelletier ?

J'ai haussé les épaules en murmurant :

— Oui, mais il dort.

— On est trop fan de Dark Moon ! Vous êtes sa copine ? On vous a vue avec lui en photo dans *Closer* et sur internet.

J'ai rougi, j'ai vraiment du mal à m'habituer à ce genre de remarque.

Les filles se sont penchées vers moi tout en jetant des regards envieus à Fred. L'une d'elle m'a demandé :

— Il est comment dans la vraie vie ? Enfin, je veux dire...

Elle a rougi à son tour. J'ai passé un doigt nerveux sur ma lèvre. Si elle savait...

— Il est... très gentil, intelligent, complètement allumé et il aime beaucoup son public.

Elles se sont regardées, les yeux remplis de joie.

— Vous croyez qu'on oserait repasser après pour un autographe ?

— Revenez quand on entrera en gare.

— Trop cool ! Super, merci ! Vous êtes top !

Je suis top ? Allez le dire à la cinglée parisienne.

Les deux filles ont disparu par la porte du sas en riant de bonheur.

\*

Alors que le TGV longe les premiers HLM bordant la gare, Fred ouvre les yeux en s'étirant.

Je lui lance, amusée :

— Bien dormi ?

Il me regarde d'un air confus.

— Désolé, Alice, je pensais pas dormir autant.

— T'en avais besoin, gueule d'ange. Si ça t'a fait du bien, tant mieux. On arrive dans dix minutes.

— Ouais, je sais, je reconnais. Pfff... C'est d'un glauque, ces entrées de gare ! Bastien nous attend normalement sur le quai.

Une grimace contrite s'affiche sur son visage.

— Quoi ? Ta présence va créer un bain de foule hystérique ?

Il sourit.

— J'espère pas, mais vaut mieux qu'il soit là. Enfin, tu verras.

Je lève les yeux au ciel, mais avant d'avoir pu répliquer quoi que ce soit, les deux filles reviennent vers nous pour leurs autographes, un sourire sans fin collé aux lèvres. Elles dévorent Fred des yeux pendant qu'il leur griffonne un mot.

Et dire que cet homme splendide partage mon lit ! Je sais que je me répète, mais c'est plus fort que moi.

— Trop cool ! s'exclame l'une d'elle alors que Fred lui rend son stylo. Merci ! On est venus vous voir l'année dernière, au stade. C'était trop géant ! On va revenir à Bercy le 6 janvier. C'est super une deuxième date comme ça.

— Merci. Passez une bonne journée, les filles, leur répond ma rock star dans un sourire, leur faisant ainsi comprendre de nous laisser tranquilles.

Elles me jettent un sourire sincère avant de disparaître par la porte du sas.

Fred les regarde s'éloigner, puis se tourne vers moi une lumière vive dans les yeux.

— On va aller au studio rejoindre les autres, mais avant, si ça te dit... La salle omnisports de Bercy n'est qu'à neuf cents mètres de la gare, on peut aller visiter.

J'ouvre grand mes paupières.

— On peut y aller comme ça ?

Il se penche vers moi, amusé, et me murmure sur un ton empreint d'ironie :

— Quand on est le leader de Dark Moon, demoiselle, y a beaucoup de portes qui s'ouvrent facilement à Paris.

Je m'empourpre. J'ai vraiment du mal à me faire à son statut de méga star. Y a pas, ça me dépasse. Et dire que je suis sa copine. Waouh !

Dix minutes plus tard, nous nous préparons à sortir. Fred enfile son bonnet ainsi que des lunettes de soleil grises, des Ray-Ban qui lui donnent un charme fou. Il enfile son sac à dos sur une épaule et s'empare de mon sac de sport.

Je lui demande, moqueuse :

— Explique-moi pourquoi les gens connus mettent toujours des lunettes de soleil pour passer soi-disant inaperçus, parce qu'en fait c'est justement à ce type de détail qu'on vous repère d'encore plus loin.

— Parce qu'y a vraiment du soleil dehors, me réplique-t-il en lançant un œil vers la fenêtre, et que... ça donne malgré tout l'impression d'être protégé. Ouais, je sais, c'est con, mais avec les lunettes, les gens osent moins t'approcher. Ils te regardent tout autant, mais je sais pas... ça met une sorte de limite physique.

Le train s'arrête. Nous laissons les passagers descendre, puis une fois le wagon vide, nous rejoignons le quai à notre tour. Je respire une grande goulée d'air. L'air de Paris. Waouh !

On est tout de suite dans l'ambiance ; à peine un pied à terre, la plupart des gens autour de nous se mettent à courir en direction du centre de la gare, sans doute pour attraper un métro, un bus ou un taxi.

D'autres retrouvent avec bonheur une famille, des amis, un amoureux, venus les attendre. On se saute

dans les bras, on s'embrasse, on rigole et ceux qui ont reconnu Fred dans le train nous dévisagent en nous désignant à leurs proches d'un geste de la tête ou du doigt.

Je déglutis et mon cœur se met à battre plus fortement. Déjà que sur Lausanne, je commence à passer de moins en moins inaperçue au fil du temps, mais là... C'est surtout que les gens nous matent sans aucune discrétion. J'en suis presque choquée.

— Viens, traînons pas là, sinon on partira jamais.

Fred m'attrape la main et me tire en avant. Nous parvenons au milieu du quai et la stature imposante de Bastien se dresse subitement devant nous. Il sourit à notre vue, nous adressant un signe de tête que Fred lui rend. Le garde du corps semble calme et détendu.

— Monsieur, mademoiselle. Vous avez fait bon voyage ?

— Sans problème. Et ici ? lui demande Fred dans un sourire qui en dit long.

Celui de Bastien s'agrandit encore.

— Vous voulez vraiment savoir ?

— Vous avez pas eu d'ennuis au moins ?

— Non, monsieur. Vous par contre, je ne devrais pas le dire, mais monsieur Moridiani vous a traité d'à peu près tous les noms d'oiseaux que je connais.

Le sourire de Fred s'agrandit à son tour.

— Bien, on va se marrer.

Il se tourne vers moi.

— J'aime quand Serge a les fusibles qui sautent.

Je secoue la tête. Un vrai gosse !

Bastien tend son bras vers le sac de sport, mais Fred recule lui faisant comprendre qu'il s'en charge. Le garde du corps n'insiste pas et nous prenons la direction de la sortie, sous les regards surpris de certains qui semblent reconnaître Fred.

Ma gueule d'ange me prend par la taille et me rapproche de lui, c'est nouveau ça aussi. Paris aurait-il un effet sur lui ou sont-ce ses révélations de la veille qui l'ont subitement libéré ?

À mon tour, je passe mon bras autour de ses hanches. D'un coup, un photographe sorti de je ne sais où surgit devant nous et commence à nous mitrailler sans gêne. Fred soupire, agacé. Un deuxième vient se positionner à côté de lui.

— Putain ! Sont vraiment n'importe où, ces cons ! Fais comme si de rien n'était, princesse. Contente-toi de sourire.

Il en a de bonnes, lui ! Mais je tente de faire un effort. Le photographe se met à nous appeler.

— Hey ! Fred ! S'il te plaît ! Par ici !

Fred l'ignore et avance plus vite. Les badauds se rapprochent de nous, des murmures commencent à émerger, je vois les portables s'allumer. Et merde ! Il avait raison !

Bastien se met devant nous de biais. Certaines personnes appellent le chanteur de Dark Moon pour un autographe. C'est proprement démentiel ; même avec son bonnet et ses lunettes, on le reconnaît. Ce phénomène m'échappe totalement.

Bastien et Fred se jettent un regard et se comprennent automatiquement, car le garde du corps lui dit :

— Ils avaient rendez-vous au studio d'enregistrement à 10 heures, ce matin. Hier en fin de journée, monsieur Gauthier a enfin réussi à trouver des cordes qui lui conviennent.

Ma gueule d'ange sourit et jette un œil à la grosse horloge suspendue au-dessus de notre tête. Il est à peine 10 h 20.

— Eh bien, ils peuvent encore attendre un peu, on n'est plus à ça près.

Fred relâche son étreinte, s'arrête et se tourne vers ceux qui l'interpellent. Dans un sourire, il s'approche de son public et commence à signer des autographes. Les gens lui sourient en retour, ravis. Par contre, il ne prend pas le temps de discuter avec eux, se contentant simplement d'apposer sa signature

sur les papiers tendus. De nombreux regards incongrus se posent également sur moi. Je baisse les yeux en me demandant comment fait ma gueule d'ange pour supporter tout ça ; moi, ça me met vraiment mal à l'aise.

Au bout de cinq minutes, Bastien se penche vers lui.

— Il faudrait y aller, monsieur.

Fred pousse un soupir et s'éloigne de la foule, le poing fermé en l'air, l'index et l'auriculaire dressés. Les cornes du diable. Le signe du rock. Ce simple geste déclenche aussitôt des hurlées hystériques. Complètement marteau, les gens ! Certains continuent de lui réclamer un autographe, les yeux remplis d'espoir, mais Fred finit par détourner le regard et pose un bras protecteur autour de mes épaules. Je me laisse aller contre lui.

Les photographes s'empressent de nous suivre, ils sont quatre à présent. Fred m'explique qu'ils passent leurs journées à arpenter les différentes gares ou aéroports dans l'attente de célébrités. Ça aussi, quel drôle de métier.

Bastien finit par intervenir en se plaçant devant nous, un bras tendu vers les paparazzi.

— C'est bon, vous avez ce qu'il vous faut, laissez passer maintenant.

Les photographes s'exécutent de mauvaise grâce. Je réalise alors que nous ne suivons pas le chemin de la sortie principale, mais que Bastien nous ouvre un passage vers l'arrière.

Nous débouchons dans la rue de Bercy. Le froid de novembre s'insinue en moi subitement, je resserre mon écharpe. Heureusement, le soleil est grandement présent dans le ciel et réchauffe très légèrement l'atmosphère. Il éblouit mes yeux, alors je sors également mes lunettes de soleil de mon sac à main.

Nous avançons dans la rue à pas rapides. J'ai la désagréable impression que l'on nous suit. À nouveau, Fred ressent mes pensées, car il me dit en jetant un œil derrière lui :

— Ces photographes ! Font vraiment chier !

— Je comprends maintenant pourquoi tu es venu habiter en Suisse.

Il hausse les épaules.

— Y en a qui aiment être suivis comme ça. Je crois que je suis définitivement un mec zarbi. Je devrais être content de ce succès, mais ça me laisse de glace. Les soirées VIP me gavent, j'aime pas les séances photo... Des fois, je me demande pourquoi je fais ce boulot.

Je resserre mon étreinte autour de ses hanches et lui murmure :

— Parce que, malgré toi, tu as besoin de ce contact avec les autres pour te sentir vivant. Tu aimerais les repousser, mais tu ne pourrais pas vivre sans cet échange. Tu as ça en toi, Fred. Face aux gens, tu dégages un truc dingue. Moi, ça m'épate. Tu as un don, c'est pas plus compliqué que ça.

Je sens son regard sceptique sur moi à travers ses lunettes.

— Un don... Ouais, je sais pas.

Il pose un doux baiser sur mes lèvres et j'entends les clics des appareils photos quelques mètres derrière nous. Je ne sais pas pourquoi, mais je me mets à penser à ma mère en l'imaginant ouvrir *Voici* lundi matin. Elle va faire une syncope !

Nous parvenons à un giratoire, traversons tout droit et le Palais omnisports de Paris-Bercy se dresse soudain devant nous. C'est un énorme bâtiment en forme pyramidale octogonale dans les tons gris et bleu, entouré de verre et de gazon. Je me sens toute petite, intimidée et subitement nerveuse.

Fred et Bastien font le tour de la salle de spectacle afin de rejoindre une petite entrée à l'arrière, restée ouverte. La porte claque derrière nous, me faisant sursauter.

Les couloirs sont déserts, ça me fait bizarre. Tout le long des murs, des affiches des concerts passés et à venir sont punaisées : Mylène Farmer, Muse, Marilyn Manson, Alicia Keys... Et parmi elles, une affiche me saute aux yeux : sur fond d'une lune noire qui saigne, quatre ombres blanches représentant les membres de Dark Moon. Je m'en approche, et allez comprendre pourquoi, l'ombre de Fred me rend toute

chose de partout. Je la trouve irrésistiblement sexy. Je crois que je suis surtout sacrément en manque de ma gueule d'ange.

Nous avançons en direction de la salle. Plus nous en approchons et plus nous entendons du bruit ; des instruments qui jouent, puis s'interrompent, des voix, et à nouveau des instruments. En débouchant dans l'arène, je ne peux m'empêcher d'ouvrir la bouche comme un poisson en manque d'air.

— La vache ! C'est immense !

Fred me regarde, amusé.

— Ouais, c'est un peu vide surtout.

— Sérieusement, vous avez vendu toutes les places ? Ça va être rempli de partout ?

Il se penche vers moi, me serre dans ses bras et m'embrasse avec tendresse.

— Ouais, demoiselle. Rempli de partout, 18 000 personnes.

J'en frissonne.

— J'ai vraiment du mal à imaginer.

Il passe une main le long de ma joue, un sourire mystérieux aux lèvres.

— Et si au lieu de l'imaginer, tu venais le vivre ?

Je le scrute, interdite.

— Alice, ça me ferait plaisir que tu sois là, le 6 janvier.

Je continue de le dévisager sans rien dire.

Il ajoute, une lumière terriblement sincère dans les yeux :

— Non, pas *j'aimerais*. En fait, *je veux* que tu sois là.

Waouh ! Non, sincèrement, ce n'est plus le même homme.

« Je veux. »

Je me hisse sur les pieds et viens l'embrasser passionnément. Ça y est, j'ai à nouveau furieusement envie de lui.

Bastien s'éloigne de nous. Fred m'entraîne contre l'un des murs de l'entrée de la salle, dans l'ombre. Il se colle contre moi, je laisse le passage libre à sa langue et gémiss dès qu'elle rencontre la mienne.

Ses mains ouvrent les boutons de mon manteau, puis se glissent sous mon pull, au niveau de mes seins. J'en fais de même avec son blouson. Je mouille comme une furie. Six jours sans sexe, je me transforme subitement en une droguée sans sa dose.

Je pose ma main sur son entre-jambes, il est délicieusement dur et cela décuple mes envies animales.

Ma bouche ne parvient pas à décoller de la sienne, j'en veux encore, encore ! Putain ! Ce que je t'aime, ma gueule d'ange, ce que j'ai envie de toi.

Je resserre mon étreinte contre son pantalon et passe une jambe autour de lui, il l'attrape et vient caresser mon collant.

— Finalement, demoiselle, je crois que je te préfère en jupe, même quand t'as des bas en laine, murmure-t-il entre deux coups de langue.

Sa main monte vers mon sexe et ses doigts entreprennent de me caresser à travers mes collants. Je gémiss à nouveau et passe mes mains sous sa chemise ouverte, puis sous son tee-shirt.

Ah ! Cette peau ! Sa douceur !

Au fin fond de la salle, les instruments se taisent une nouvelle fois et une voix masculine se met à rugir :

— Mais non ! Samuel, on a dit lumières sur Florian une fois que les lionnes finissent de chanter, ça permet à Jérôme et Stéphanie de sortir discrètement !

À mon grand désespoir, Fred calme aussitôt ses ardeurs en décollant sa bouche de la mienne. Son visage est encore si proche du mien que je sens son souffle chaud sur ma bouche. Embrasse-moi encore, mon amour, je t'en prie !

Ses yeux verts me regardent d'un air désolé.



— On va peut-être éviter de se faire chopper ici. J'ai mes entrées, mais je suis pas sûr que toi et moi fornicant dans les couloirs, ça passe très bien.

Je me mords les lèvres et referme mes cuisses afin de calmer mes envies de sexe. Je suis puissamment trempée, là, en bas. Ça va être difficile de tenir encore quelques heures.

La voix du mec hurle à nouveau :

— Mais vous êtes à la rue ou quoi ?

Fred ferme les yeux en secouant la tête.

— Ça me rassure de voir qu'y a pas que Serge qui fait chier son monde.

Il rouvre les paupières et pose son regard flamboyant sur moi.

— Si tu savais ce que j'ai envie de toi, Alice.

Il m'embrasse une nouvelle fois, sauvagement, et je chuchote entre deux gémissements :

— Moi aussi, j'ai envie de toi, gueule d'ange.

La voix du type se fait une nouvelle fois entendre, nous rappelant à la dure réalité de l'instant présent.

— Bon, allez ! On reprend et cette fois, vous faites gaffe là-haut !

Fred grimace en me prenant la main.

— Viens, on va jeter un œil. Je crois qu'ils sont en train de répéter pour *Le Roi Lion*.

Fred me tire derrière lui. Nous nous dirigeons vers la scène tout en restant planqués dans l'ombre et en rasant les murs. Au fur et à mesure de nos pas, mes yeux ne cessent de s'écarquiller de plus en plus. La vache ! Immense, ce n'est pas le bon mot, non, c'est colossal.

Je tourne mon cou de droite et de gauche cherchant à intégrer chaque détail : des milliers de sièges rouges disposés dans des centaines de gradins, à droite, à gauche, derrière nous. Quant à la fosse, elle est... gigantesque. Et la scène... Celles des festivals me semblent bien petites tout à coup.

Un immense écran a été installé à l'arrière de la scène, il change de couleur, passe de l'orange au bleu, puis redevient blanc. Une quinzaine de personnes se tiennent devant, sur la gauche, faisant face à deux chanteurs, un homme et une femme, postés sur la droite. Au centre, un homme de stature moyenne leur parle. A priori, c'est celui que nous entendions hurler quelques secondes auparavant. Ça doit être le metteur en scène de la célèbre comédie musicale.

L'homme fait volte-face en direction des gradins. Il a un micro installé près de sa bouche et il se met à parler en fixant un point face à lui.

— Il s'adresse à qui ? je demande à voix basse.

— Aux ingénieurs sons et lumières qui se trouvent en régie, tout là-haut.

Fred désigne quatre hommes situés dans les hauteurs des gradins derrière une grande table de mixage.

— Avant un show, tout doit toujours être réglé au millimètre entre la régie et les artistes.

Je reporte mon regard vers la scène.

— Ce qu'ils ont à l'arrière du pantalon, c'est quoi ?

— C'est le boîtier des oreillettes.

— Des oreillettes ?

Fred me sourit tendrement en précisant :

— Quand on joue, on a besoin d'avoir un retour de son. Ça nous permet d'entendre à la fois les autres musiciens et de nous entendre nous-mêmes. Et en même temps, ça protège nos oreilles du son extérieur. Sur une grande scène, je te jure, ça repose.

— Je m'étais toujours demandé à quoi ça servait. C'est... Waouh ! J'ai vraiment l'impression d'être dans un autre monde.

— De l'autre côté du miroir ? me demande Fred dans un clin d'œil malicieux.

— Complètement.

Bastien revient vers nous d'un pas tranquille.

— L'heure tourne, monsieur. Il faut songer à y aller.

Fred sort son portable et jette un œil désinvolte à l'heure. Dans un soupir, il marmonne :

— Ouais. Putain, ça va péter !

\*

Après être retournés sur nos pas afin de récupérer la voiture laissée à la gare de Lyon, nous prenons la direction de la place de la Bastille. Le trajet est court, à peine sept minutes, juste le temps d'échauffer encore un peu plus mes hormones. Il ne pouvait pas se trouver à l'autre bout de Paris, leur studio d'enregistrement ?

Avant de sortir de la voiture, Fred me dit :

— Ça risque d'être un peu long. Une fois qu'on aura fini avec cette fichue table de mix, on va profiter pour répéter quelques morceaux et discuter avec l'équipe technique. Si t'as envie d'aller te promener,

t'hésites pas, d'accord ?

— Je ne t'ai pas vu depuis cinq jours, gueule d'ange ! Tu ne crois pas que je vais t'abandonner maintenant que tu m'as amenée avec toi ?

Il me sourit, apparemment heureux, s'empare de ma main, puis nous sortons pour nous engouffrer dans un immeuble typiquement parisien. Nous longeons un long couloir et débouchons dans un escalier à ciel ouvert.

Nous grimpons deux étages, puis Bastien pousse une grosse porte aux moulures anciennes. Fred pose un doigt sur ses lèvres pour me demander le silence. Nous nous arrêtons quelques secondes sur le palier, les oreilles aux aguets. J'entends vaguement le bruit des instruments. Fred plisse les yeux et chuchote :

— Ils sont pas en train d'enregistrer, sinon on entendrait qu'un seul instrument à la fois.

— Ah bon ?

— Ouais. La prise de son, c'est instrument après instrument. Le plus long, c'est la batterie, car il faut faire chaque élément à part. Et vu la taille de celle de Mike, ça prend du temps.

Nous avançons un peu dans le couloir et nous retrouvons face à deux portes.

Fred m'explique :

— À droite, c'est la pièce où travaillent les ingénieurs du son, on appelle ça une salle de monitoring, et à gauche, c'est celle du studio. Celui-là, il est grand, tu verras. Y en a des vachement plus petits.

La porte de gauche est légèrement entrouverte. Les musiciens semblent s'en donner à cœur joie jusqu'à ce qu'ils cessent d'un coup et que nous entendions Mickaël s'exclamer :

— Mais non ! Tu fous quoi, Damien ? On a dit qu'on la jouait pas comme ça, cette fois ! T'en penses quoi, Victor ?

Une voix légèrement robotique lui répond :

— Ouais, bof. Reprenez plutôt comme avant.

La voix de Serge se met à vociférer :

— Bon, les gars, on se concentre un peu là, merde ! Et puis Pelletier, bordel ! il est où ? Pourquoi personne n'arrive à le joindre ?

Ma gueule d'ange grimace un sourire en jetant un bref coup d'œil à Bastien.

— Il a vraiment pas l'air content. On va se marrer.

Je lève les yeux au ciel. Il ressemble vraiment à un gamin, des fois.

Bastien sourit vaguement à son tour, puis ouvre la porte de gauche et pénètre dans la pièce.

Fred s'approche de l'embrasure. Je me glisse derrière lui et observe avec intérêt le studio d'enregistrement.

Les murs sont en bois et le parquet est recouvert de tapis sur lesquels sont disposés les instruments. Ceux-ci sont reliés aux micros, aux amplis et à la sono par de nombreux câbles qui jalonnent la pièce. La batterie de Mickaël trône fièrement au centre, entourée de nombreuses guitares, de basses, de cymbales, d'un piano. J'aperçois les trois musiciens, chacun vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, coiffés d'un casque sur les oreilles. Face à eux, la grande vitre donnant sur la salle de monitoring. À gauche de cette dernière, Serge se tient debout, le dos droit, l'œil attentif. Flavia est assise sur une chaise à ses côtés. À la vue de Bastien, elle comprend sans doute qu'une brève pause va avoir lieu. Elle en profite pour se lever, puis s'approche du batteur qu'elle enlace tendrement.

Lorsque Serge aperçoit Bastien à son tour, il s'énerve à nouveau :

— Ah ! Vous êtes là, vous ! Des nouvelles de l'autre tête de mule ?

Je ris sous cape et glisse à Fred :

— T'as entendu ? Lui aussi dit que t'es une tête de mule, j'ai au moins un point commun avec cet homme.

Fred sourit et me lance un regard espiègle qui me fait définitivement fondre de désir. Et dire qu'il va encore falloir que j'attende quelques heures, c'est pas juste !

Serge se rapproche du garde du corps en secouant son doigt en l'air.

— Quand il va réapparaître ici, celui-là, je vous promets que...

— Que quoi ? s'écrie Fred en ouvrant grand la porte.

Je me planque derrière lui, essayant de me faire la plus petite possible.

— Hey ! s'esclaffe Mickaël. Regardez qui voilà !

Il se met à taper sur sa batterie dans un roulement de tambour.

Tous les regards se tournent vers nous. Serge se précipite sur ma gueule d'ange, le doigt en avant, absolument furieux. Groupes !

— Pelletier, tu te fous de nous ? C'est quoi ce cirque, bordel ? Tu te crois où ?

Je sors légèrement ma tête de derrière le dos de Fred et croise le regard noir du manager. Il s'arrête dans son élan, surpris, puis revient sur mon homme.

— C'est quoi ce bordel ? Tu nous expliques ?

Luc s'exclame :

— Mais c'est Alice ! Salut, Alice !

Les musiciens et Flavia nous font un signe de la main auquel je réponds dans un sourire. Fred, lui, se met à soupirer :

— Serge, ça sert à rien de t'énerver. C'était de la merde cette semaine, tu le sais aussi bien que moi. Hier plus que les autres jours. C'était pas utile de continuer à perdre du temps.

— Perdre du temps ? s'étrangle Serge. Ce n'est pas uniquement du temps que l'on perd, Fred, putain ! Tes conneries nous...

— Mes conneries ? s'exclame à son tour ma gueule d'ange en se rapprochant de son agent. Et les tiennes, Serge ? Tu sais combien elles nous coûtent, les tiennes ?

— Ne commence pas avec ça. Tu sais très bien ce que je veux dire.

Son regard se pose sur moi, il est glacial.

Mais que lui ai-je fait, à ce type ? J'y suis pour rien, moi. Pense-t-il que c'est de ma faute ? Alors oui, OK, ça l'est un peu, mais quand même.

— T'es rentré en Suisse ? Et tu ne pouvais pas au moins laisser un message ? Tu sais dans quel état j'étais, putain ? Et pourquoi t'as éteint ton téléphone ?

— Je l'ai pas éteint, il est hors service.

— Comment ça, « hors service » ? fulmine Serge, rouge de colère.

Fred soupire à nouveau, visiblement excédé, lui aussi. Je resserre mon étreinte sur sa main pour tenter de le calmer. Il hausse les épaules.

— Faudra en demander un nouveau à Apple, je crois que le mien n'est pas réparable.

Serge se passe une main sur le visage.

— Putain, mais tu ne pouvais pas faire gaffe ?

Il se tourne vers les trois garçons et désigne Damien du doigt.

— Déjà que celui-là a réussi à en casser deux en moins de six mois. Mais je vais faire quoi de vous, moi, bordel ?

Fred lui tape sur l'épaule.

— Continuer de nous supporter, Serge, parce qu'on le vaut bien malgré tout.

Un léger sourire apparaît sur les lèvres du manager. Il attrape Fred par le bras, je m'arrête de respirer.

— T'as de la chance d'être bon et d'avoir du talent, Pelletier. Maintenant, tu prends ta guitare, tu enfiles ton casque et tu fais ton job correctement.

— Je suis là pour ça, réplique froidement ma gueule d'ange en dégageant son bras et en m'entraînant avec lui pour rejoindre les autres.

Les garçons nous entourent aussitôt, tapent dans la main de leur leader, me font la bise. Flavia me serre dans ses bras.

— Ça me fait plaisir de te voir, ma belle.

Je lui chuchote d'une voix émue :

— Moi aussi, Flavia. Il m'a tout raconté hier soir.

Elle se tourne vers Fred, lui jette un bref regard rempli d'amour, puis revient vers moi, le visage radieux.

— Serge a raison : une vraie tête de mule, mais qui sait reconnaître ses erreurs, même s'il lui faut parfois un peu de temps. C'est bien. Tu ne peux pas savoir combien je suis heureuse.

Elle m'étreint à nouveau et je réalise pour la première fois que ce groupe-là, ce n'est pas seulement un groupe ou une bande de potes. Non, c'est une famille. Une véritable famille dans laquelle Fred m'a permis de rentrer aujourd'hui. J'en ai les larmes aux yeux ; quelle midinette je fais !

Fred s'approche de nous et me prend dans ses bras. Je le regarde, éberluée. Nous sommes en compagnie de ses amis et il me serre dans ses bras ? Ben ça... Mon cœur se met à battre la chamade.

— On va bosser une heure ou deux, et puis on ira manger. À midi, c'est plutôt sandwich, mais on fera mieux ce soir, d'accord ?

Mes yeux pétillent de mille promesses coquines quand je lui susurre à l'oreille :

— Ce soir, c'est vous que je veux en plat principal, monsieur la rock star.

— Mais j'y compte bien, demoiselle, c'était prévu dans mon programme.

Et contre toute attente, il m'embrasse. Pas un petit baiser rapide et léger, non ! Un vrai baiser, amoureux et passionné.

Mickaël se met à applaudir derrière nous.

— Eh ben ! Il était temps ! C'est vraiment bien officiel cette fois, alors ?

Je sens ma gueule d'ange tourner un bras dans la direction de Mike. Je suis certaine qu'il est train de lui balancer un doigt d'honneur tandis que sa bouche refuse de lâcher la mienne et que mon corps se met à frétiller de désir.

Punaise ! Ça va vraiment être long jusqu'à ce soir.

Nous relâchons notre étreinte et ma gueule d'ange s'éloigne de moi pour rejoindre ses potes, Flavia m'attrape par les épaules.

— Viens, on va s'installer avec l'équipe de Victor.

Je la suis comme un automate dans le couloir. Nous pénétrons dans la salle de droite. Trois hommes sont installés derrière une énorme table de mixage. Il y a plusieurs enceintes au mur.

— Alice, je te présente Victor, c'est l'ingénieur du son en chef de la tournée de Dark Moon.

Un homme fait pivoter son fauteuil vers moi. Il doit avoir une quarantaine d'années. Il a le crâne chauve et une petite barbe brune. Un sourire jovial s'affiche sur son visage.

— Enchanté, Alice, bienvenue au studio.

Nous nous serrons la main, puis je salue Simon et Vincent, les deux acolytes de Victor.

Serge nous rejoint à son tour. Flavia s'installe dans un canapé à côté de la porte d'entrée ; le manager, lui, prend place sur un siège, à l'autre bout de la pièce. Prise d'un coup de folie, je m'approche de lui et m'assois sur une chaise, à ses côtés. Serge tourne un regard surpris vers moi. Mon cœur tambourine fortement alors que je tente de sourire au manager, avec toute la sincérité dont je suis capable. Mais voyant qu'il ne répond pas à mon sourire, je détourne les yeux et viens les poser sur la vitre nous séparant du studio, suivant amoureusement Fred du regard. Il est en train de poser un casque sur ses oreilles.

D'une voix douce, je déclare à Serge :

— Au fond, vous les aimez bien.

Je lui jette un bref coup d'œil, cette fois un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

— Je vois que vous êtes bonne observatrice, Alice. Je peux vous appeler Alice ?

Je lui retourne un bref signe de tête en réponse.

Il poursuit :

— Si je ne les aimais pas un peu, ces quatre-là, croyez bien que ça fait longtemps que j'aurais laissé tomber. C'est mon boulot de les remettre de temps en temps sur le droit chemin. Y a tellement de branquignoles dans ce métier, ou dans le métier d'artiste en général d'ailleurs. Eux, ils ne sont pas comme ça, ils en veulent, mais faut parfois leur ramener les pieds sur terre.

Nos regards se croisent.

— Et Fred ? Vous lui en voulez vraiment pour ce qu'il a fait ? Vous m'en voulez à moi ?

Il me dévisage un bref instant semblant peser le pour et le contre de sa réponse.

— Non, je ne vous en veux absolument pas, Alice. Je me suis surtout inquiété, parce que je ne parvenais pas à le joindre. Vous savez ce qu'il a trafiqué avec son portable ?

Je secoue la tête.

— Sur ce coup-là, j'ai été aussi inquiète que vous. J'ai essayé de le joindre plusieurs fois, moi aussi.

Le manager pousse un soupir profond.

— Pelletier, c'est le cœur et le cerveau de ce groupe. Sans lui, Dark Moon ne serait rien. Enfin, ils ont tous un sacré talent, entendons-nous, mais Frédéric, c'est l'auteur-compositeur et interprète. Il a toutes les ficelles, toutes les charges pèsent sur ses épaules.

Il soupire à nouveau.

— Et moi, j'ai tendance à oublier que ça lui met peut-être une sacrée pression en permanence. Quand je les ai connus, ce n'était que des gamins, à peine 20 ans, de vrais chiens fous. Mais Pelletier, il est tout de suite sorti du lot. Il avait un regard sur le monde, une rage en lui, une volonté de réussite que peu d'artistes possèdent vraiment. Signer avec lui, c'était une évidence. Dès que je l'ai rencontré, j'ai su que ce gamin irait loin.

Les yeux de Serge se posent sur la vitre et je sais qu'il regarde Fred.

Il reprend :

— Je suis content qu'il vous ait rencontrée, Alice.

Je sursaute à ses mots et le scrute interloquée.

— Vous semblez avoir mis un certain bordel supplémentaire dans sa vie, mais s'il a planté le groupe hier pour venir vous chercher, c'est que vous devez lui apporter beaucoup.

Je déglutis. Ben merde alors !

Le manager conclut, son visage se fendant enfin d'un véritable sourire :

— Je sais que ça ne doit pas être facile d'entrer dans le vie d'une star comme ça. Y a des règles, une sorte de spectacle à tenir face aux autres. Si vous avez besoin de conseils, n'hésitez pas. En tous les cas, bienvenue parmi nous, Alice.

Il me tend la main, je la serre, émue. Je n'ai rien besoin de rajouter, Serge a tout compris, tout deviné. Et enfin, je ressens un profond respect pour cet homme.

Me levant pour rejoindre Flavia, je me tourne vers le manager une dernière fois et murmure :

— Vous devriez lui dire.

— Quoi ? me demande-t-il, étonné.

— Que vous l'aimez, parce que je sais que lui, au fond, il vous aime beaucoup. Et il a besoin de l'entendre, cette tête de mule. Malgré tout ce qu'il peut penser, il a vraiment besoin de l'entendre.

Serge incline la tête et je perçois dans ses yeux que lui aussi éprouve du respect pour moi. Fière de cet échange, je rejoins Flavia en réalisant que ce monde-là, le monde de ma gueule d'ange, sa famille, je suis faite pour être avec eux, moi aussi.

Petit à petit, je commence à me fondre dans le décor et ma vie à moi me semble subitement fade et étrangère. Ça doit être l'effet du ici et maintenant ; Paris, ce studio d'enregistrement situé à quelques pas de la place de la Bastille, la salle omnisports de Bercy, ces quatre musiciens surdoués qui me font face et qui commencent à jouer avec un plaisir non dissimulé...

Oui, ici et maintenant, je suis bien, je me sens chez moi, je suis amoureuse et j'ai plus que jamais envie

de cet homme aux yeux verts, enfermé de l'autre côté de la vitre. Celui dont le regard est posé sur ses comparses et qui commence à chanter dans un sourire leur dernier single : *À la vôtre*.

\*

La journée passe rapidement, nous sortons du studio vers 18 heures. Tout le monde semble satisfait, Fred et Serge les premiers.

Flavia a organisé un rendez-vous avec Elsa. Celle-ci attend tout le groupe chez elle pour un souper libanais, commandé chez un traiteur de son quartier.

Luc et Damien, casques à la main, se dirigent vers leurs motos.

Je demande :

— Le trajet en bécane n'est pas trop long jusqu'à Paris ?

Ils me regardent dans un grand sourire.

— À grande vitesse, jamais, ma jolie, me répond Damien. Allez, on se rejoint chez Elsa. Je vous ferai pas l'affront de parier qui y sera le premier !

Ils enfourchent leurs bécanes, puis disparaissent en moins de deux dans la circulation parisienne, toujours aussi phénoménale.

Moi, j'aurais trop la trouille de conduire à Paris. Je crois qu'il faut être né dans la capitale française pour oser y prendre le volant. Fred, Mike, Flavia et moi montons en voiture avec Bastien.

Nous suivons la rue Saint-Antoine, puis juste avant de rejoindre la célèbre rue de Rivoli, celle qui permet d'accéder au Palais du Louvre, nous tournons à droite pour remonter la rue de Sévigné.

Avec une lueur enfantine, je regarde Paris défiler sous mes yeux. Je suis souvent venue dans cette ville, pourtant, à chaque visite, mon cœur s'émerveille comme s'il s'agissait de la première fois. Je soupire de plaisir.

Nous atteignons le quartier du Marais en une quinzaine de minutes. Comme d'habitude, il y a de la circulation dans cette mégapole. Elsa habite près de la place des Vosges. Le quartier est animé, mais par chance Bastien trouve une place à quelques mètres seulement de l'immeuble d'Elsa.

Une fois le portail d'entrée et les boîtes aux lettres passés, nous traversons une jolie cour intérieure, puis montons un petit escalier de pierre. Elsa nous ouvre dans un grand sourire. Elle est toujours aussi classe, même si elle ne porte qu'un pantalon en lin gris et un débardeur blanc sans manches. Elle est réchauffée, dites donc.

Elle propose à Bastien de se joindre à nous pour la soirée. Le garde du corps semble surpris, hésite, finalement c'est Fred qui le pousse à l'intérieur.

L'appartement d'Elsa est un grand trois-pièces avec mezzanine. La cuisine ouverte donne sur un salon décoré dans les tons chauds ; un canapé rouge avec des coussins orangés, des poufs dans les mêmes teintes, de nombreuses photos sur les murs provenant de ses différents voyages autour du monde. Elle possède même un petit coin de jardin, caché des regards par une haute palissade en bois.

— C'est super joli, dis-je pendant qu'elle referme la porte-fenêtre donnant sur le bout de verdure.

Elle hausse les épaules.

— Ouais, ça fait un peu cliché la lesbienne qui vit dans le Marais, mais j'y peux rien : j'ai eu un coup de foudre pour cet appartement, il y a trois ans. Fallait vraiment que je déménage, ça devenait urgent, alors voilà.

— En même temps, le Marais, c'est un quartier plutôt sympa.

— Mouais. Disons que ça peut aider pour les rencontres, glisse-t-elle dans un clin d'œil.

La soirée est agréable et bonne enfant. Après l'apéritif et un repas libanais gargantuesque à base de houmous, taboulé, mezzé, caviar d'aubergine et boulettes de viande, sans compter les desserts très sucrés,

nous sommes tous repus.

Nous quittons la table à manger pour nous installer plus confortablement dans le coin salon. Flavia, Mickaël et Luc prennent place sur le canapé, Elsa et Bastien s'assoient sur des poufs, quant à Fred et moi, nous nous installons sur des coussins carrés jaunes à même le sol.

Fred se pose dos au mur, m'attire entre ses jambes et m'entoure de ses bras. À notre vue, je vois un léger sourire se profiler sur les lèvres de notre hôtesse, je baisse la tête en rougissant.

Damien, resté debout, lui demande :

— Elsa, ça te dérange si j'en allume un ?

— Ça dépend s'il est aussi mauvais que la dernière fois.

— Non, celui-là, vous allez voir, c'est une tuerie.

Il parle de quoi, là ?

Je me tourne vers lui, intriguée. Il va récupérer son blouson et tire de sa poche intérieure du papier et un étrange mélange vert et brun. Une chose est sûre : ça, c'est pas du tabac.

— Tu l'as achetée où ? demande Luc en venant prendre place à ses côtés.

— Ben... à New York, lui répond Damien en s'asseyant par terre, sur les genoux, posant le cannabis sur la table basse du salon.

Luc grimace.

— La dernière fois, ta daube venait aussi des États-Unis.

— Ouais, mais celle-là, mon vieux, tu vas voir. C'est de la pure artisanale, et je t'assure, tu vas kiffer.

— Un jour, tu vas te faire choper à la douane, lui lance Fred le plus sérieusement de monde.

— Mais non ! Et puis, c'est pas pour quelques grammes que je risque grand-chose.

— Je te signale juste que dans un mois, on a besoin de notre guitariste. Alors si tu peux éviter une connerie au retour de tes prochains voyages...

— C'est bon, Fred. Je fais gaffe, fais-moi confiance. De toute façon, celle-là, je la consomme avec lenteur, j'en ai encore assez en stock pour tenir jusqu'en février.

— Je croyais que tu n'en avais ramené que quelques grammes, lui lance Flavia, la voix pleine d'ironie.

Damien la regarde, les yeux remplis de malice.

— J'ai quelques potes qui sont partis là-bas aussi ces derniers temps et ils ont eu la gentillesse de me ramener quelques souvenirs de voyage.

Là, je rentre dans un autre monde.

J'observe le guitariste fabriqué son pétard avec doigté, des souvenirs peu joyeux de mon adolescence me revenant en tête.

Je n'ai jamais été attirée par la cigarette ou les pétards, même si je dois reconnaître que j'apprécie plutôt l'odeur de ces derniers.

Lors d'une soirée passée avec quelques soi-disant bons copains, j'avais refusé de goûter aux joints qui circulaient entre nous. On avait 15 ou 16 ans. À cette époque de l'adolescence, on est parfois un peu con. Et le fait de sortir du lot en refusant de suivre le troupeau nous classait automatiquement dans la case « pas cool, donc pas fréquentable ».

Ce soir-là, suite à mon refus de fumer avec les autres, on m'avait regardée de travers, et dès le lendemain, ces pseudo-copains avaient estimé que je n'étais pas assez *in* pour continuer de faire partie de leur groupe. Sur le moment, je m'étais demandé si c'est moi qui étais vraiment à côté de mes pompes ou bien eux.

Damien allume son cône, puis tire une taffe en posant ses fesses par terre. L'odeur de la marijuana se répand immédiatement dans la pièce.

— Ouais, y a pas ! Goûtez-moi ça !

Il le donne à Luc qui se met à tousser après avoir avalé la première bouffée.

— Putain ! Elle est forte !



Il tousse encore une fois, puis remet le pétard en bouche pour une nouvelle tirée.

— Tiens, Mike, fais-toi plaisir.

Le batteur prend le joint et tout comme Luc, il écarquille les yeux après la première taffe.

— Ouais, pas mal, faut l'avouer. Tu loupes un truc, ma puce.

Flavia regarde le pétard dans une moue sceptique.

— Y a des causes qui valent la peine de louter des trucs, murmure-t-elle en embrassant son mari. Mais elle sent bon.

— Ça te manque pas trop, l'alcool et les clopes ? lui demande Elsa.

— Non. Je crois même que je vais définitivement laisser tomber la cigarette après la grossesse. De toute manière, je compte l'allaiter quelques mois, alors l'alcool et les clopes, c'est pas pour demain. Je m'y suis faite.

— Toi ? Tu vas allaiter ? s'étonne Luc. C'est marrant, je l'imaginais pas.

Flavia passe une main tendre sur son ventre rond.

— Moi non plus. Mais c'est devenu une évidence.

Mike passe également une main sur les rondeurs de sa femme, la regardant avec amour. Je souris à leur vue ; ils sont vraiment beaux tous les deux, et je suis touchée par tout l'amour maternel qui se dégage de la future maman.

Elle ajoute dans un clin d'œil :

— Et puis, si je dois vous suivre sur les routes d'Europe avec le bébé, ça sera beaucoup plus pratique de lui donner le sein que de se trimballer les biberons et le lait en poudre. On aura déjà assez de merdier avec les couches et tout le reste.

— Putain ! déclare Damien en tirant une nouvelle taffe. Ça fait à peine 50 centimètres et ça te met déjà un bronx pas possible. Ça va être rock'n'roll.

Il se lève et rejoint Elsa en lui tendant le joint. Elle tire dessus à son tour, puis scrute le cône en soufflant la fumée entre ses lèvres.

— Effectivement, il est bon, c'est même sacrément pas mal.

Elle l'offre à Bastien qui refuse poliment, il est en service. Elle lui sourit, puis me le propose en demandant :

— Tu veux goûter ?

Je fixe le pétard, le cœur battant, sentant les yeux d'Elsa et de Fred sur moi. Je secoue la tête.

— Non merci, c'est pas mon truc. L'odeur, ça me suffit.

— C'est vrai que celui-là, rien que sa fumée t'embrume déjà bien l'esprit, me glisse-t-elle sans insister et sans me regarder comme une extraterrestre.

Elle le tend alors à Fred qui l'accepte et avale une bouffée. Lui aussi se met à tousser.

— Putain ! Ouais, il arrache !

Il recrache la fumée, puis tire une nouvelle taffe avant de passer le joint à Luc. La bande continue de le faire tourner jusqu'à sa consommation totale, sur fond de bières et de conversations animées diverses.

L'odeur de la marijuana m'enivre malgré tout. Je me sens flotter, un peu engourdie, d'autant plus lorsque les lèvres de Fred m'effleurent le cou par petites touches et que ses mains se mettent à glisser lentement le long mon dos, puis passent sur mon ventre, descendent sur mes cuisses.

Depuis ce matin, mon corps ne cesse de suspendre son désir après chaque collé-serré avec ma gueule d'ange, mais plus la soirée avance et plus j'ai de la difficulté à réfréner le réveil de mes parties intimes.

Nous avons peu dormi, la journée a été chargée, pourtant je me sens en pleine forme et j'ai envie que Fred me ramène chez lui, qu'on se retrouve simplement tous les trois : lui, moi et mon paquet d'idées cochonnes.

Au moment où cette pensée traverse mon esprit, Fred se penche vers mon oreille et murmure :

— Et si on rentrait, demoiselle ? J'ai atteint mes limites.

— Tes limites ? je lui demande à voix basse en le dévorant des yeux d'excitation.

Il sourit et l'un de ses doigts vient discrètement se poser à la hauteur de mon sein gauche et commence à le caresser à travers le tissu. J'en deviens tout humide et mon souffle s'accélère malgré moi.

— La seule chose dont j'ai envie là, maintenant, tout de suite, Alice, c'est de t'arracher ces fringues et de te faire jouir jusqu'à ce que tu n'en puisses plus.

— OK, on s'en va.

Je lui prends la main et me lève aussitôt, le corps en transe, les joues rouges de confusion. Faut qu'il arrête de me sortir des trucs pareils quand on est entourés de monde.

Nous voyant nous lever, Flavia et Mickaël en font de même, ainsi que Bastien. Poliment, Fred propose à ses amis de les déposer chez eux.

— Ça va pas la tête ? gronde le batteur. C'est pas du tout sur votre itinéraire. Non, à cette heure-ci, on arrive encore à choper le métro.

— Hem ! fait Flavia. Je te signale que je suis pire qu'une baleine échouée en ce moment, je ne vais pas pouvoir courir pour attraper ce foutu métro. On va prendre un taxi.

— Vous êtes sûrs ? je demande à mon tour.

Flavia me sourit, amusée.

— Alice, on habite de l'autre côté de la Seine, vers le jardin du Luxembourg. Si vous nous ramenez, vous ne serez pas chez Fred avant au moins quarante minutes. Non, c'est bon, on va prendre un taxi, pas de souci.

Je tente de visualiser la carte de Paris dans ma tête, mais à cette heure tardive, avec l'odeur encore enivrante du cannabis, l'alcool et mes envies furieuses de sexe, j'avoue que j'ai de la peine à situer tous ces différents quartiers. Alors je me contente de dire au revoir à tout le monde, puis vais enfiler mon manteau tout en surveillant ma gueule d'ange de loin.

Il discute à voix basse avec Elsa. J'ignore ce qu'ils sont en train de se dire, mais son amie regarde deux ou trois fois dans ma direction, un sourire ravi aux lèvres. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis certaine qu'elle n'y est pas pour rien dans le fait que Fred soit revenu me chercher et qu'il ait enfin osé m'avouer son terrible secret.

Nos yeux finissent par se croiser et je décèle dans ceux d'Elsa une lueur d'amitié envers moi. Du bout des lèvres, je lui adresse un « merci » silencieux. Elle me sourit et me répond à son tour « de rien ». Puis elle prend Fred dans ses bras et le serre fort en l'embrassant sur la joue.

Elsa, son amie, sa confidente, sa sœur ; celle que j'ai tant jalouée au début de notre relation.

Chaque fois que j'y repense, je me sens nulle et misérable. Cette femme m'a donné une bonne leçon de vie que je n'oublierai jamais.

Fred tape le code d'accès sur le digicode de l'immeuble. Il s'agit d'un bâtiment de cinq étages typiquement parisien, digne des films sur l'époque romantique du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est situé en plein quartier de Montmartre, à quelques minutes seulement de la butte du Sacré-Cœur.

Dès que la porte d'entrée émet le fameux clic d'ouverture, Fred l'ouvre et me cède le passage.

Le hall est plongé dans la pénombre, mais j'aperçois une cage d'ascenseur en face de moi, à travers les lueurs que projettent les lampadaires dans la rue. Un grand et large escalier, enveloppé d'un tapis rouge, se situe à sa gauche et monte en colimaçon jusqu'au dernier étage, là où habite ma gueule d'ange.

L'ascenseur est un de ces vieux élévateurs entourés d'un grillage en fer forgé. Une bouffée de romantisme m'envahit aussitôt ; d'un coup, je trouve que je fais tache dans ce décor. Il me manque une robe longue cintrée et une capeline sur les épaules.

Fred s'est rapproché de moi. Il attrape ma taille et me glisse :

— L'ascenseur est tellement lent que d'habitude je monte à pied. Tu préfères quoi ?

Je me tourne vers lui, les yeux remplis d'une lumière effrontément coquine.

— La seule fois où j'ai pris l'ascenseur avec toi, gueule d'ange, je n'étais pas en état d'apprécier ce moment à sa juste valeur. Alors ce soir... Il est vraiment lent ?

Fred me pousse doucement vers l'ascenseur, ses yeux plongés dans les miens, et appuie sur le bouton. La porte s'ouvre, il tire sur la sécurité du grillage en fer et me pousse à l'intérieur de la cabine.

— Très lent, juste ce qu'il faut pour nous laisser le temps d'apprécier ce moment à *sa juste valeur*, comme tu le dis si bien, demoiselle.

Je recule contre la paroi du fond, les jambes écartées, le corps en transe.

La lumière est douce, la cabine pas très large. Fred appuie sur le bouton numéro cinq, les portes se referment et la cabine commence à s'ébranler très doucement. Effectivement, ça doit être l'ascenseur le plus lent du monde.

Fred me fait face, je sens son souffle empreint de désir sur mon visage.

— T'es si belle, Alice, si désirable. Si tu savais l'effet que t'as sur moi chaque fois que je pose mes yeux sur toi.

Je le scrute quelques secondes, puis attrape son blouson des deux mains et l'attire à moi. Sa bouche se colle sur la mienne, sa langue s'invite entre mes lèvres. J'ouvre son blouson et passe mes mains sous ses vêtements. Mmmh... Il a la peau si chaude...

Il soulève ma jupe et enfle une de ses mains dans mes collants. Je gémiss dès que ses doigts frôlent avec délice mon clitoris, caressent l'entrée de mon vagin, puis se perdent à l'intérieur de ma fente.

Sa douce langue quitte la mienne pour venir lécher mon cou. De sa main libre, il abaisse le décolleté de mon pull et mon soutien-gorge, faisant ainsi jaillir mes seins qui se gonflent aussitôt. La langue de Fred descend vers eux et commence à les sucer intensément.

Ses doigts fourragent en moi avec passion, me tirant des petits cris de désirs suprêmes. Je suis en feu, je veux qu'il me prenne immédiatement, je ne peux plus attendre.

— Baise-moi, Fred.

Sa bouche quitte mes mamelons et son visage revient vers moi, une lueur amusée dans ses somptueux yeux verts.

— Qu'ai-je entendu, demoiselle ? Sont-ce des mots grossiers profanés par votre si délicieuse bouche ?

Je souris en passant ma langue sur mes lèvres. Mes mains ouvrent son pantalon et mes doigts se glissent dans son caleçon, enserrant son pénis en érection. Ma main disponible se perd dans ses cheveux

et l'attire à moi. Je plante mon regard dans le sien et répète en haletant, tellement ses caresses vaginales deviennent puissantes :

— Baisez-moi, mon amour, s'il vous plaît.

— Comment résister à une telle proposition, Alice ?

Il tend le bras vers le cadran des boutons et appuie sur *stop*. L'ascenseur s'arrête.

— Il est lent, mais peut-être pas à ce point-là.

Son sourire devient carnassier.

— Donc, vous voulez être baisée, demoiselle ? Vos désirs sont des ordres.

Dans un élan sauvage, il me colle contre la paroi. Je dézippe l'une de mes bottes et en retire mon pied.

Fred descend mes collants brusquement, m'attrape la jambe sans botte qu'il fait passer autour de lui et me pénètre avec force ; je retiens un cri de bonheur comme je peux.

Fred se retire, puis revient dans un râle, plus vigoureux. Je me serre contre lui, donnant des coups de bassin en suivant son propre rythme.

Nos bouches se retrouvent, nos langues s'entremêlent avec une douce violence. Putain ! Je vais jouir et je ne suis pas sûre de pouvoir retenir ma voix.

Je veux hurler de plaisir, je veux que tout cet immeuble sache que Fred Pelletier est en train de me tringler en puissance dans cette cage d'ascenseur, je veux que tout Paris soit au courant.

Fred me pilonne de plus en plus fort. L'une de ses mains maintient ma jambe pendant que l'autre me presse le sein et titille mon téton entre ses doigts. Mon autre sein, excité lui aussi, est en manque, mais ce manque augmente ma jouissance.

Ma gueule d'ange ressent que je ne suis plus qu'une cocotte-minute surchauffée, car il me jette dans un souffle :

— Te retiens pas, Alice, fais-toi plaisir.

Je m'agrippe à lui, frémissante de partout.

— Fais-moi plaisir, Alice !

Alors je me lâche, puis viens mordre dans son blouson pour étouffer mon cri de bonheur et de délivrance. À son tour, il geint et se vide en moi.

La vache ! Une fois encore, c'était foutrement puissant.

Fred se retire doucement, puis appuie sur le bouton. L'ascenseur s'ébranle et après une lente montée, il émet le bip d'arrivée. Nous nous regardons en riant.

— Effectivement, il est lent ! je m'exclame en venant déposer un baiser léger sur les douces lèvres de mon apollon.

Nous nous rhabillons en vitesse, puis sortons de la cabine, main dans la main.

L'appartement de Fred est le seul de l'étage. Tandis qu'il introduit la clé dans la serrure, je l'enlace, ferme les yeux et me laisse totalement enivrer par son parfum musqué. Je me frotte contre lui dans un soupir lascif alors que mes mains glissent sous ses couches de vêtements pour venir sentir sa peau douce.

C'est pas possible, j'en veux encore !

J'entends le cliquetis typique de l'ouverture de la porte. Fred attrape mes mains et me tire à l'intérieur.

À peine allume-t-il le corridor, que mes envies de sexe disparaissent aussi sec au vu de ce que je découvre avec effarement.

Je lâche aussitôt ma gueule d'ange et avance de quelques pas, ne pouvant m'empêcher de m'exclamer :

— Waouh ! Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

On dirait qu'un tsunami a ravagé cet appartement. Abasourdie, je regarde les meubles renversés, les lampes éclatées, les cadavres des boîtes de CD et de DVD gisant au sol. Seul le canapé beige du salon semble avoir été épargné. Mes yeux se perdent sur ce décor apocalyptique cherchant une explication rationnelle.

Je me tourne vers Frédéric qui passe une main dans ses cheveux, visiblement mal à l'aise.

— J'avais oublié ce détail, me dit-il en haussant les épaules.

— *Ce détail ?* T'étais au courant que ton appartement ressemble à un champ de bataille ?

Il hoche la tête, je secoue la mienne d'incompréhension. Mes yeux reviennent sur le salon dévasté et se posent sur un objet au sol, près d'une commode renversée et abîmée. Je m'en approche, me baisse pour le saisir, puis me relève et lance à Fred en présentant l'iPhone disloqué :

— « Momentanément hors service », hein ?

Il sourit, de son sourire de petit garçon pris en flagrant délit de grosses bêtises.

— Fred, sincèrement, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Sans attendre sa réponse, je m'avance dans la pièce. Elle est plutôt grande et serait sans doute jolie sans tout ce foutoir au sol. Les murs sont blanc cassé, le parterre recouvert d'un parquet en bois foncé.

Je rejoins une porte ouverte sur la gauche du salon. Fred s'écrie :

— À ta place, j'entrerais pas là, tu risques de te blesser.

Je jette un œil à la pièce en poussant un « oh » de surprise. C'est la cuisine, ou du moins ce qu'il en reste. Table et chaises sont renversées par terre, certaines ont les pieds cassés. Les tiroirs et les armoires sont ouverts et ont été vidés de leur contenu. Tout est répandu sur le sol, la vaisselle brisée en mille morceaux.

Nom de nom ! Mais comment c'est possible ?

Je sens la chaleur de Fred dans mon dos. Il passe ses bras autour de ma taille et m'attire contre lui.

— J'avoue que j'ai un peu pété un boulon, jeudi soir.

Je continue de regarder la cuisine, les yeux écarquillés.

— Et ça te prend souvent ?

— Non. Enfin, c'est la première fois que je m'en prends à l'appart' en entier.

Je me tourne subitement vers lui.

— Ça veut dire quoi ça ?

Il soupire :

— Que des fois, quand j'ai un trop-plein d'émotions et que j'ai pas d'autres moyens d'évacuation, ben... ça m'arrive de foutre un peu le bronx autour de moi. Mais je reconnais que là, j'ai fait fort.

— Tu ne pouvais pas simplement aller faire un footing pour te détendre ?

Il sourit en remettant une boucle de mes cheveux derrière l'oreille.

— C'était très tard jeudi soir et j'étais pas vraiment en état pour un footing. Je me suis pris la tête avec Serge, avec Elsa, j'avais trop bu. La seule personne qu'aurait pu me faire du bien, c'est toi, Alice, mais t'étais pas là.

Je déglutis, son regard est tellement sincère, tellement intense, je m'y perds.

Il murmure :

— Tu m'as manqué, demoiselle. Et ça me fait mal de l'admettre. Quand t'es pas là, mon monde n'est plus le même. J'ai... j'ai besoin de toi.

Oh ! La vache ! Que répondre à ça ? Ce mec me surprend de plus en plus.

Je passe une main remplie d'amour sur sa joue.

— Toi aussi, tu me manques terriblement quand tu n'es pas là, Fred. Et ça me fait peur. J'ai peur de la suite, de comment je vais gérer tes absences.

Il pose son front contre le mien et ferme les yeux.

— Je viendrai te voir, Alice. On donnera pas des concerts tous les soirs, je rentrerai. Et tant pis si je dois me coltiner des heures d'avion. Je sais que je vais avoir besoin de te voir, de respirer ton odeur, de caresser ta peau.

Il rouvre les paupières et l'éclat vert de ses yeux vient me brûler en plein cœur. Bordel ! Cet homme sublime m'aime, puissamment. J'ai envie d'en pleurer.

— Je t'aime, gueule d'ange.

Il me serre dans ses bras en murmurant :

— Je sais, Alice, je le sais depuis longtemps. Ça me faisait peur ça aussi, j'avais tellement la trouille que tu prononces ces mots un jour.

Il revient vers mon visage et se penche vers moi pour m'embrasser doucement. Je me laisse aller à son baiser, entourant sa nuque, venant me blottir contre lui. Il me soulève et me fait virevolter. Je souris de bonheur.

Lorsqu'il me dépose sur le sol, je tourne la tête en direction d'une porte au fond d'un petit couloir.

— C'est ta chambre ?

— Ouais, mais là aussi, je te conseille de faire gaffe où tu poses les pieds. J'ai... j'ai cassé un miroir.

Prise de curiosité, je rejoins la porte close, notant au passage que le sol est jonché de papiers déchirés provenant de posters au mur. Eh bien ! Il devait être dans un sacré état de rage. Nom d'une pipe !

La chambre est grande, mais loin de l'être autant que celle de sa maison au bord du lac. Le lit est plus petit et contrairement à celui toujours impeccablement préparé en Suisse, ici la couette est en boule, les coussins en travers du matelas. Finalement, il a des côtés normaux, mon rockeur ténébreux.

Un réveil aux rebords brisés est couché au sol entre des dizaines et des dizaines de bris de verre. Fred n'a vraiment pas fait les choses à moitié.

Il me rejoint, mon sac de sport à la main. Il le dépose dans un coin à côté du lit, près de la housse d'une guitare.

— Ça te dit une douche ? La salle de bain, c'est la seule pièce que j'ai épargnée.

\*

L'eau chaude coule avec délice sur nos peaux. La cabine de douche est assez large pour que nous y soyons à l'aise, tous les deux.

Je me demande alors si Fred a déjà amené une autre femme ici. Et comme chaque fois que je me pose l'une de ces questions idiotes et malsaines, il faut que je la formule oralement.

Fred secoue la tête.

— C'est comme dans ma maison, Alice, aucune fille ici. Je voulais pas qu'une femme sache où j'habite.

— Alors c'est toi qui allais chez elles ?

Il me regarde, surpris.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu me poses tout le temps ce genre de questions à la con ? Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Je sais pas, dis-je d'une petite voix. Un côté un peu maso en moi.

— Des fois, ouais, j'allais chez elles. Des fois, dans des hôtels. Des fois... On s'en fout, Alice ! Ce sont des histoires anciennes.

Il a raison et pourtant je refuse de lâcher le morceau. Mais qu'ai-je comme obsession avec ça ? Peut-être parce que je veux me sentir privilégiée, je veux vraiment savoir que je suis l'exception. Ou peut-être, simplement, parce qu'il n'est pas capable de prononcer les trois petits mots que je souhaite entendre et qui me rassureront définitivement. Oui, ça doit être ça. Malgré ses regards si parlants, malgré ses déclarations si personnelles, j'ai besoin d'entendre ces trois mots.

Je reprends :

— Des fois ?

Il soupire d'agacement.

— Tu veux vraiment te faire du mal, hein, tête de mule ?

Je lève mes yeux vers lui, triste, mais décidée. Il capitule, son regard devenant froid, glacial même :

— Des fois dans une voiture, à l'arrière d'une boîte de nuit, dans les toilettes d'un club. Ouais, j'en ai baisé des meufs, pas vingt, pas cinquante. Des centaines.

Putain ! Ça fait mal !

Je ferme les yeux. Mais pourquoi je me persécute ainsi ? Je le sais tout ça en plus, mais j'ai besoin d'entendre ces aveux de sa propre bouche.

Fred me prend le menton et me force à le regarder. Ses yeux se font plus tendres, sa voix plus douce :

— Alice, oui, j'ai couché avec beaucoup de filles, mais aucune, tu entends ? Aucune m'a jamais fait l'effet que tu me fais, toi. J'ai jamais voulu passer une nuit complète avec l'une d'entre elle, j'ai jamais voulu en revoir une seule. Je m'en foutais. Le sexe pour le sexe, c'est tout.

Il prend du savon dans le creux de sa paume et commence à le faire glisser délicatement sur ma peau. Ses caresses légères réveillent les papillons à l'intérieur de mon ventre. Je sens leurs petites ailes tournoyer avec délice en moi.

Les mains de Fred passent en douceur sur tout mon corps, suscitant des frissons de désirs sur chaque bout de peau que ses doigts effleurent. Je m'empare également du savon et entreprends de laver ma gueule d'ange à mon tour.

— Je n'ai jamais compris ce que tu pouvais me trouver, Fred. Toi, t'es tellement magnifique, tellement... tout !

Mes doigts glissent sur son ange, puis descendent le long de son ventre, passent sur ses abdos, continuent leur chemin le long du dos du dragon, suivent sa queue fourchue sur sa cuisse. Je descends vers ses pieds, remonte lentement sur ses jambes, caresse du bout des doigts son sexe qui durcit aussitôt. J'y dépose un baiser, puis remonte vers son visage.

— Alice, je suis pas « tout ». Arrête. J'ai de sacrés problèmes quand même, ose l'avouer.

— Oui, t'es assez fêlé dans ton genre et j'aime ça, dis-je dans un sourire avant de devenir sérieuse. Tu es tout pour moi, gueule d'ange. Tu es devenu mon monde.

— T'es devenue le mien aussi, princesse. Tu dis que je suis...

Il grimace en répétant le mot :

— ... magnifique, mais tu t'es regardée, toi ? T'es belle, Alice. Tes yeux, tes cheveux, ta peau, ta tête, ton cœur. Tout. Quand t'es près de moi, plus rien d'autre ne compte. Je ne vois que toi, ne désire que toi. Toutes ces gonzesses, je les ai baisées, mais toi...

Mon cœur s'arrête de battre, mon souffle se tait, je suis suspendue à ses lèvres. Ses doigts caressent ma bouche, remontent vers mes cheveux, redescendent sur mon cou. Il me pousse contre la paroi de la douche, lève mes bras au-dessus de ma tête. Il écarte mes cuisses avec sa jambe, je sens son pénis tendu contre mon pubis.

Mon cœur recommence à battre violemment, mon souffle est saccadé ; une nouvelle fois, je me noie dans ses yeux remplis d'intensité.

Fred reprend d'une voix douce :

— Toi, demoiselle, même si j'arrête pas d'employer ce mot, c'est pas ce que je pense quand je suis avec toi. Quand je suis avec toi, j'ai pas envie de baiser, non. J'ai envie de faire l'amour. Passionnément, désespérément, foutrement, à m'en perdre.

Nom de nom !

« Alice, franchement, qu'est-ce qu'on s'en moque des je t'aime ! Ça ne te suffit pas ce genre de déclaration, sincèrement ? »

Oh si ! Ça me suffit, ça m'étreint, ça me consume.

Je tends la tête vers Fred, il m'embrasse sauvagement. Je geins de désir sous l'assaut de sa langue. Embrasse-moi encore, encore, encore !

Il relâche la pression autour de mes bras, puis laisse glisser les siens sur mon corps. Il s'agenouille, écarte davantage mes jambes et vient déposer un baiser contre ma fente foutrement humide. J'y sens son souffle chaud. Il écarte mes lèvres inférieures, puis laisse sa langue entrer en moi. Je gémis.

Putain ! Ce que c'est bon ! Encore !

Ses doigts caressent mon clitoris, le tournent de droite et de gauche. Nom d'une pipe ! Oh oui ! Oui !

Sa langue glisse le long de mon vagin, passe sur ma boule de désir, puis recommence une fois, deux fois. Je pose ma main sur sa tête et enserre ses cheveux. Deux de ses doigts s'introduisent en moi, viennent caresser ma paroi, puis l'un d'eux commence à jouer avec mon point G.

Bordel ! Encore !

Sa langue chaude... Ses doigts coquins... Sa main qui vient se perdre sur ma poitrine, tirant sur mes tétons, massant mes seins... Aaaah !

— Fred !

Je halète comme une furie, gémissante et désireuse que ma boule de feu explose dans un feu d'artifice tonitruant, tout en souhaitant que les caresses de Fred ne s'arrêtent pas.

J'en veux encore ! Encore !

— C'est bon ! Mmmh... C'est bon ! Fred !

Il y met plus de pression, me pince violemment un mamelon, le tire, je m'étrangle de bonheur. Ça vient, je le sens ! Non, je ne veux pas ! Oh ! Si ! Je veux, je viens, je hurle.

Tout mon corps se met à tressauter sous la puissance de l'orgasme. Fred se relève et vient m'embrasser.

Je m'exclame encore sous le choc :

— Oh ! Mon dieu !

Fred passe sa main dans mes cheveux et me jette, hilare :

— Appelle-moi Fred, ça suffira.

Je souris et lui donne une tape contre le torse. J'ai de la peine à reprendre ma respiration. Argh ! Cet orgasme-là, je m'en souviendrai longtemps.

Fred revient m'embrasser, je le serre fort contre moi.

— Viens, me dit-il en ouvrant les portes de la douche et en me prenant la main.

Il passe un peignoir bleu foncé autour de moi. Ce dernier sent son odeur, il est chaud et doux, comme mon homme. Fred se contente de s'essuyer brièvement avec une grande serviette blanche. Il la passe autour de ses hanches, puis me prend dans ses bras afin de me conduire dans sa chambre.

Il me dépose sur le matelas en m'embrassant. Je le fais tourner et me retrouve au-dessus. Je commence à lui masser les épaules. Il ferme les yeux.

— C'est agréable ça, me souffle-t-il.

— Mets-toi sur le ventre, c'est mieux.

Il s'exécute. Le démon, le dragon et ses flammes me font face.

Y a pas à dire ! Les dessins sont vraiment splendides, même si je ne peux m'empêcher de grimacer à leur vue maintenant que j'en connais leur signification.

Fred est incroyablement tendu au niveau du cou et des épaules. Je le masse en douceur.

— Ça fait du bien, Alice.

— Laisse-toi aller. Détends-toi, t'es noué comme c'est pas permis.

— Je sais, j'ai un peu la pression en ce moment.

Je dépose un baiser sur son démon en repensant à la fin de la matinée et aux paroles de Serge.

— C'est pas un peu beaucoup pour toi ? Je veux dire, dans le groupe, tu écris, tu joues, tu chantes.

— Les autres ont essayé de composer, mais à part Mickaël qui pond de temps en temps un texte sympa, Luc et Damien, c'est pas leur truc. Par contre, au niveau musical, ils apportent beaucoup. Moi, je donne une idée de base, mais c'est eux qui enrichissent toujours les morceaux. Y a même des fois où je ne sais pas du tout comment mettre un texte en musique et du coup, c'est eux qui s'y collent.

Ses muscles se détendent, je descends plus bas, au milieu de son dos. Je recule vers ses cuisses, laissant mes mains descendre encore un peu, elles se retrouvent bientôt à la lisière de sa serviette. Quelques centimètres plus bas, la partie corporelle interdite.



Je fais glisser un doigt le long de sa colonne vertébrale, puis le remonte et le descends encore une fois. Fred frissonne. Je dépose quelques baisers avant qu'il se retourne pour me faire face.

— Merci.

— De rien.

Ma main glisse le long de son torse jusqu'à la serviette. Je tire dessus, elle s'ouvre, me dévoilant des parties intimes que j'aime tant.

— Il m'a foutrement manqué, celui-là cette semaine, tu sais ?

Il sourit.

— Ah oui ?

— Hum...

J'effleure sa verge du bout des doigts. Elle se tend, Fred frémit.

— Tu lui as foutrement manqué aussi.

Je l'effleure à nouveau en demandant dans un chuchotement coquin :

— Et qu'est-ce qui lui a manqué ? Mes caresses ?

J'empoigne son membre et le masturbe quelques instants. Fred ne me lâche pas du regard et se mordille les lèvres. Et moi, je mouille. Ce qu'il peut m'exciter quand il fait ça !

— Ou mes baisers ?

Je me penche vers son pénis pour y déposer mes lèvres. Mon apollon gémit.

— Un peu... des deux.

Je l'embrasse délicatement, de haut en bas, de bas en haut, puis laisse ma langue glisser jusqu'à son gland. Je souffle dessus. Ah ! Mon doux bonbon rose ! C'est si tendre cette partie là, si sensible, surtout vers la petite fente.

Fred se contracte en soupirant d'aise.

— Mmmh... Alice...

Je lèche plus fort. Il halète. Eh oui, gueule d'ange ! Chacun son tour !

Je prends mon temps, je sais qu'il aime ça. Mes doigts vont caresser ses testicules, il gémit à nouveau, puis je fais glisser mes mains à l'intérieur de ses cuisses, remonte lentement vers ses bourses, les effleure, puis retourne sur ses jambes. Pendant ce temps, ma bouche souffle gentiment sur ma friandise.

— Alice ! C'est bon !

Mes doigts remontent, caressent à nouveau ses testicules, puis ma bouche avale son gland, jouant avec lui, ma langue l'entourant de sa douce humidité.

Fred geint encore, plus fort :

— Alice... Putain, ce que c'est bon !

Je viens déposer ma bouche sur ses bourses, les embrasse, les lèche, tandis que mes doigts le masturbent. Fred hoquète. Je remonte vers lui, sans cesser mes caresses sur son intimité, je frôle ses lèvres du bout de ma langue.

— J'aime quand tu prononces mon prénom, mon amour.

Fred sourit et souffle de sa belle voix grave et cassée :

— Alice...

Je colle ma vulve humide contre sa jambe, il se mordille une nouvelle fois la lèvre.

— Tout ça, demoiselle ? Vous m'en voyez ravi.

Je souris moi aussi.

— Tu en veux plus, gueule d'ange ?

— Foutrement.

Lentement, je redescends vers son sexe, faisant glisser mes cheveux le long de sa peau. Mes mains cèdent leur place à ma bouche. Je le prends avec délectation, il pousse un soupir intense de satisfaction et prononce à nouveau mon prénom. Alors je le suce, intensément.

Je monte, je descends, je presse, je relâche. Il gémit, de plus en plus fort. Ses doigts se perdent dans mes cheveux, sur mon dos, je sens la griffure de ses ongles sur ma peau. Il vient. J'accélère le mouvement.

— Alice, je vais... Oh ! Putain !

Son sperme jaillit dans ma bouche tel un volcan. Celui-là aussi, il m'a manqué.

Fred est pris de soubresauts alors que sa semence continue de se répandre. Je me retire et m'essuie la bouche discrètement avant de remonter vers mon homme qui sourit à pleines dents.

Je lui glisse avec malice :

— Pas la peine de demander si c'était bien ?

Ses yeux se perdent dans les miens et il me déclare avant de m'embrasser :

— T'es ma reine, Alice.

J'exulte. Sa reine ! J'aime !

Il m'embrasse dans le cou, sur les seins, descend vers mes jambes, remonte vers ma bouche, et pendant que sa langue pénètre entre mes lèvres, son sexe s'engouffre en moi.

— T'es si chaude, demoiselle, je suis si bien comme ça.

Je resserre mes jambes autour de lui, fais glisser mes mains le long de son dos. Je les laisse descendre encore, encore, jusqu'à ce que je sente Fred se contracter.

Ses yeux viennent à la rencontre des miens, ils se plissent.

— Alice, non !

Mais pour la première fois, il ne retire pas mes mains.

— Fred, s'il te plaît. Tu as peur de quoi ? Je veux juste caresser ta peau.

— Non.

Mes doigts longent le bas de son dos, frôlant cette frontière interdite.

— S'il te plaît. Je ne vais rien te faire. Ce sont mes mains, tu les connais, tu sais qu'elles ne te veulent que du bien.

Son regard devient hésitant, le mien le supplie de me laisser le toucher. Il souffle, puis hoche la tête. Je lui souris tendrement et dépose un baiser sur ses lèvres. Ses yeux restent ouverts pendant que mes doigts glissent lentement vers ses fesses. Sa peau est si douce ici aussi.

Fred se crispe davantage, je sens qu'il débande suite à la peur qu'il tente de contrôler. Mes doigts glissent encore un peu plus bas, il s'exclame :

— Arrête, Alice, s'il te plaît.

Je lui obéis, c'est déjà un sacré grand pas.

Il m'embrasse.

— Désolé, c'est trop...

Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut... Pas de problème. Merci d'avoir essayé.

Son visage est grave, je l'entoure de mes mains et l'embrasse. Son sexe en moi se raidit à nouveau. Fred se retire, puis me tourne sur le ventre. Je me mets à quatre pattes et écarte les jambes. Il s'enfonce en moi dans un râle. C'est profond, puissant, je gémiss. Il se retire lentement, puis revient avec force.

Mais ce que c'est bon, bordel ! Ce que j'aime quand il me fait l'amour ainsi.

Je murmure dans un élan de désir intense :

— Encore !

Alors il recommence, encore, encore !

Il me pilonne avec passion et je crie à chaque coup de reins jusqu'à ce que la boule de feu dans mon ventre explose et se répande dans tout mon corps, le réchauffant instantanément.

Fred me rejoint dans un râle animal. Je me laisse tomber contre le matelas, Fred sur moi.

Nous restons ainsi quelques instants, puis il m'embrasse dans le cou, se retire et se laisse glisser sur le

côté. Je viens aussitôt me blottir contre lui. Il nous enveloppe de la couette toute chaude. J'entends son cœur battre fortement dans sa poitrine. Ce que je peux l'aimer, ce cœur, et j'ai du mal à réaliser qu'il m'appartient.

En repensant à tout ce qu'il s'est passé en vingt-quatre heures, tout ce que l'on s'est dit, tout ce qu'il a osé m'avouer, j'en tremble et resserre mon étreinte contre lui.

Cet homme est si déjanté, si torturé, si humain finalement. Et moi, je n'attends qu'une seule chose : qu'il me dise « je t'aime » ! Je ne suis qu'une idiote, parce qu'en fait il n'arrête pas de me le prononcer depuis hier soir, à sa manière.

Fred a les yeux fermés, il est en train de s'endormir. Je passe une main douce sur son visage. Il me l'attrape et la pose sur son cœur. Franchement, que me faut-il de plus ?

Je m'approche de son oreille et lui glisse :

— Tu es un homme extraordinaire, Frédéric. Je t'aime. Bonne nuit.

À mon grand étonnement, il ouvre les yeux, les plonge dans les miens, me faisant oublier comment je m'appelle.

— Merci d'être entrée dans ma vie, demoiselle.

Il dépose un baiser sur mon front.

— Fais de beaux rêves pour moi.

La douce lumière du jour de la fin novembre pénètre dans la chambre. J'ouvre les paupières et souris face aux somptueux yeux verts qui me scrutent intensément.

— Salut, demoiselle.

— Bonjour, gueule d'ange.

Un baiser, une caresse, et nous voici commençant la journée dominicale en grande pompe.

Lorsque Fred se retire, en sueur, je lui grimpe dessus, venant l'embrasser sur le torse, le cou, la bouche.

— T'en veux encore, insatiable Alice ? me demande-t-il, l'œil canaille.

Je sais qu'il serait parfaitement capable d'enchaîner le deuxième round illico, mais moi, j'ai besoin d'une pause.

— Non, je veux juste des petits câlins.

— Des petits câlins ? répète-t-il en rigolant. Ça fait pas un peu Bisounours, ça ?

— Mais tu es mon Bisounours !

— Alors, attention à toi !

Il me fait tourner sur le matelas et commence à m'envahir de baisers. Ça me chatouille, je me débats, il ne lâche rien. Et on se marre ; ce que ça fait du bien ! J'aime entendre son rire, Fred me paraît tellement plus insouciant ainsi. Ces moments de pur lâcher-prise se font rares et me donnent toujours envie que le temps s'arrête, juste quelques heures.

Dès que Fred relâche un peu son attention, j'en profite pour venir le chatouiller à mon tour et à mon grand plaisir, il est très réceptif.

— Arrête, Alice ! J'en peux plus !

Il se tortille en riant, mon cœur fond d'amour à le voir ainsi heureux. Je m'approche de ses lèvres et y dépose un baiser plus sérieux. Ses yeux continuent de me scruter avec une joie enfantine.

Je demande en jetant un bref regard au miroir brisé :

— Tu veux que je t'aide à nettoyer l'appart' ?

— Non, laisse tomber, je trouverai le temps de faire ça plus tard.

— Tu ne vas pas faire ça tout seul ? T'as vu le merdier ?

Il passe sa main dans mes cheveux en me disant :

— Je demanderai aux trois autres de me filer un coup de main. Et puis, finalement, ça me donnera une bonne excuse pour refaire la déco.

Je soupire à sa remarque. Ça doit être cool d'avoir de l'argent et de pouvoir dépenser sans compter. Je m'en viens presque à l'envier, tiens !

À nouveau, il semble lire dans mes pensées.

— Alice, je suis désolé. J'y peux rien si... je suis riche. Mais crois pas que c'est facile tous les jours.

Son regard s'assombrit.

— Une partie de ce fric vient de mes parents. Je donnerais tout ce que je possède, si ça pouvait les faire revenir. Et puis je prends des risques aussi. Les investissements que je fais, c'est pas du tout cuit, et la musique, ça demande du boulot. C'est pas toujours...

Je me tourne vers lui et l'embrasse. Je n'ai pas besoin qu'il se justifie.

— Je sais, Fred. Le métier que tu as choisi, ce sont des sacrifices aussi. On n'a rien sans rien.

Une sonnerie au fond de l'appartement nous interrompt. Fred plisse les yeux.

— C'est la sonnerie de l'interphone. Je reviens.

Il passe un boxer et un tee-shirt et disparaît par la porte. Je jette un œil vers la fenêtre, le soleil brille de mille feux, encore une belle journée qui se prépare.

Je me lève, enfile un shorty en coton, me pare d'un sweat-shirt vert appartenant à ma gueule d'ange, puis rejoins le salon au moment où quelqu'un sonne à la porte.

— Une signature, s'il vous plaît... Merci... Bonne journée, m'sieur Pelletier !

La porte se referme, Fred revient au salon, un petit paquet entre les mains. Je demande avec étonnement :

— C'était la poste un dimanche ? Je sais bien qu'on est à Paris, mais quand même.

Fred sourit en déballant le papier.

— Non, c'était un coursier.

Il secoue d'une main la boîte d'un iPhone tout neuf en soupirant.

— Serge a fait le nécessaire pour que je sois de nouveau joignable. Quand on s'appelle Serge Moridiani, y a pas de dimanche pour ce genre de livraison.

Il récupère sa carte SIM sur son portable cassé, puis l'enfile dans le nouvel appareil. À peine l'a-t-il allumé que le téléphone lui annonce un nouveau SMS. Il rigole en le lisant.

— Ce cher Serge, qu'est-ce qu'on ferait pas sans lui ! Il me somme de lui répondre pour lui confirmer la réception de ce paquet et m'interdit ne serait-ce que de faire une rayure à ce portable d'ici l'année prochaine, sinon il se charge en personne de mon cas.

Je souris.

— Ce mec, finalement, c'est un peu comme une sorte de père pour le groupe, non ?

Fred grimace en soupirant.

— Ouais, un peu.

Il va s'asseoir en tailleur sur le canapé, puis fait jongler le téléphone d'une main à l'autre, les yeux perdus dans le vague.

— C'est drôle... J'ai perdu un père pour finalement en retrouver deux.

Je m'approche de lui et prends place à ses côtés, le regard interrogateur. Il précise :

— Serge et... Pierre. Lui, depuis mes 7 ans, il s'est occupé de moi. Le jour où il a commencé à m'enseigner le violon, je sais pas... Je me sentais bien en sa compagnie. Les premiers temps, j'allais le voir une fois par semaine. Mais très vite, ç'a été deux fois, puis trois. Bien sûr, il avait des périodes d'absence, il donnait souvent des concerts, des galas. Mais... Ouais, j'étais bien chez lui. J'ai rapidement compris qu'il voulait que je vienne habiter avec lui et Rose. Mais j'avais peur. Peur qu'il lui arrive quelque chose et que je le perde. Je préférais garder une distance au cas où, pour me protéger.

Il pose le téléphone à côté de lui, j'en profite pour enlacer ses doigts. Ses yeux viennent à la rencontre des miens. Il passe sa main autour de mon cou et m'attire à lui.

— Un jour, je te les présenterai.

Il m'embrasse, doucement. Mon cœur s'emballe. Je me laisse glisser vers lui, venant coller ma poitrine contre son torse, laissant mes mains s'enfiler amoureusement sous son tee-shirt. Mon corps se réveille à l'envie d'un plaisir charnel. Le sien aussi, si j'en crois la bosse que je vois se profiler sous son boxer. Je me couche sur le canapé.

Lentement, Fred fait glisser mon shorty le long de mes jambes tout en m'embrassant là où passe mon vêtement. Puis il remonte le sweat-shirt, mais au lieu de l'enlever, Fred fait un nœud avec les manches, me maintenant prisonnière, les bras levés au-dessus de ma tête. J'en deviens tout humide.

Fred me caresse tout en me fixant d'un regard tendre.

— Si belle, demoiselle, si foutrement désirable.

Je suis tout à lui, entièrement à sa merci. Putain ! Ce que ça m'excite !

Ses doigts se mettent à descendre vers mon pubis, j'écarte les cuisses. Fred penche la tête dans un sourire malicieux et me fait non d'un signe.

Comment ça, non ? NON !

Il se penche vers moi, frôle ma bouche, remonte vers mon oreille. Je sens son souffle chaud sur ma peau, ses lèvres douces si proches... Ça y est : je suis en feu.

Il me mordille le lobe, puis redescend vers ma bouche, mon cou, mes seins. Il s'y arrête, souffle sur mes tétons. Puis ce souffle sensuel descend le long de mon ventre en ligne droite, effleure ma jambe jusqu'à mes orteils. Il remonte ensuite sur ma jambe gauche pour rejoindre le creux de ma poitrine. Fred lèche alors mes mamelons du bout de sa langue, puis leur souffle à nouveau dessus. Oh ! La vache ! Je les sens se dresser aussitôt.

J'aimerais pouvoir toucher ce beau démon à mon tour, mais je suis coincée. Je ferme mes cuisses en les frottant l'une contre l'autre afin de calmer mes ardeurs.

Fred sourit toujours, de son sourire de prédateur, puis descend encore une fois le long de mon corps en continuant de souffler avec volupté. J'imagine qu'il va de nouveau suivre la ligne de mes jambes, mais il me les écarte brusquement en me regardant quelques secondes, l'œil coquin. Il se penche lentement vers mon intimité et laisse son souffle chaud venir caresser mon clitoris, puis ma fente, et à nouveau mon clitoris. Bordel ! C'est bon !

Avec deux doigts, il écarte mes lèvres et souffle, souffle encore. Sa bouche est si près, sa langue si proche...

Je t'en prie, gueule d'ange !

Je me tords d'envie, je gémiss. Mais il ne cède pas à mon appel, continuant de souffler délicieusement sur mon vagin en feu. Je suis au bord de l'extase, contractée de partout, prête à l'explosion.

Tout mon corps est en ébullition. Ma bouche réclame avec ardeur les baisers de mon rockeur, mes seins invoquent ses caresses, mon vagin est prêt à recevoir sa verge en érection, mais seul son souffle chaud joue avec moi, là, en bas, et me torture.

Fred se rapproche légèrement, puis se rapproche encore. Son souffle se répand sur ma vulve et d'un coup, sa langue se pose sur mon clitoris en chaleur. Je pousse un cri. Il recommence en appuyant plus fort. Je rugis.

C'est le paradis !

Pendant que son cunnilingus m'envoie sur une autre planète, Fred remonte deux doigts vers ma bouche. Je les suce avec ferveur, m'imaginant piper sa queue si exquise. Il les retire, puis les introduit en moi. Oh oui ! Mmmh...

Sa langue joue une dernière fois avec mon clitoris avant de glisser le long de mon pubis, puis de mon ventre. Et alors qu'elle s'arrête pour jouer avec mes tétons, Fred retire ses doigts et me pénètre. Je ne l'ai même pas senti enlever son boxer, quand a-t-il fait ça ? En même temps, je m'en fous, parce que... Mmmh... Bordel ! C'est bon !

Je geins encore et encore jusqu'à l'orgasme.

À peine mon cri de libération résonne-t-il dans le salon que la langue de Fred s'aventure avec passion dans ma bouche. Ses mains se posent sur mes bras prisonniers tandis que ses coups de reins deviennent véloce. Mes jambes enlacent ses hanches. Il est si dur en moi, si tendu, si profond. Son odeur m'enveloppe, me subjugué. Nos regards se rencontrent et Fred se crispe sous l'effet de son propre orgasme. Son souffle chaud se perd dans ma bouche dans une respiration saccadée.

Une fois encore, cet ange de l'amour m'a fait toucher le septième ciel. Dites-moi que cela ne s'arrêtera jamais !

Fred se retire lentement, son sperme coule entre mes cuisses et vient tâcher le canapé. Il ne faut surtout pas que j'oublie de prendre ma pilule tout à l'heure, je suis déjà en retard sur l'horaire.

Fred reste contre moi, se soulevant sur ses avant-bras pour ne pas m'écraser de tout son poids. Il m'embrasse sur la joue, vient frotter son nez contre le mien, puis libère mes bras. Je les enlace aussitôt autour de sa taille.

— J'aime tellement quand tu chantes pour moi, princesse. Je suis sûr que c'est ça le chant des sirènes.

— J'espère qu'il y a une bonne insonorisation dans cet immeuble, sinon tes voisins vont se poser des questions.

— Ils ont déjà dû s'en poser jeudi soir. Je suis même étonné que ceux du dessous ne soient pas venus se plaindre. J'ai dû leur faire peur.

Il hausse les épaules, l'air de s'en foutre éperdument.

Mon ventre se met subitement à grogner. Fred sourit.

— Oh oh ! Je crois qu'un petit-déjeuner s'impose.

Il jette un œil vers la cuisine.

— Mais ici, ça va pas être possible, et puis mon frigo est pas vraiment rempli.

Je lui fais de gros yeux.

— Eh bien, monsieur, je vois que vous prenez vite goût à la présence d'Inès malgré tout : un lit défait, le frigo vide...

— Hé ! s'exclame-t-il d'un air boudeur. Les courses, je suis d'accord. Mais mon lit, c'est toujours moi qui le fais !

Je lui souris tendrement.

— Ne croyez pas que je doute de vos capacités ménagères, monsieur Pelletier.

Il sourit à son tour en levant les yeux au ciel.

— Allez, viens, demoiselle, on va s'habiller. Je t'emmène prendre le petit-déj' dans le quartier.

\*

Alors ça ! Pour un petit-déj' à la française, c'est un petit-déj' à la française !

Fred m'a emmenée dans un tea-room spécialisé dans les viennoiseries et boissons chaudes. J'ai bien du mal à choisir ce que je veux manger. Tout a l'air tellement appétissant ! Finalement, je me décide pour le *plateau traditionnel*, parce que je crois que mes yeux sont beaucoup plus gros que mon ventre pour les autres menus à choix. Et lorsque le serveur dépose les commandes devant nous, je me dis que j'ai bien fait : un croissant, un pain au chocolat, différentes sortes de petits pains tous chauds, deux tranches de baguette, des confitures à l'abricot, aux fruits rouges et à la fraise, du miel, du beurre, sans compter le jus orange pamplemousse et l'énorme bol de chocolat chaud.

Fred a choisi la même chose que moi, mais il a opté pour un gros café. Et j'adore le voir tremper son croissant débordant de confiture dedans. Je souris. Fred me jette un regard de travers.

— Quoi ?

— Ça vient d'où cette tradition de tremper ses tartines dans son bol ?

— J'en sais rien. Ça doit remonter à une très vieille époque, et maintenant les Français ont ça dans leurs gènes.

Le tea-room est plein à craquer : beaucoup de couples de tous âges, deux familles, des groupes de copines, quelques touristes, mais ces derniers ne sont visiblement pas en majorité.

Fred semble y avoir ses habitudes, car les serveurs n'ont pas eu de comportements particuliers à sa vue, hormis un grand sourire signifiant « ravis de vous revoir parmi nous », et nous avons été placés automatiquement dans un petit coin discret, près d'une fenêtre. Ma gueule d'ange tourne le dos à la salle et moi, je la zieute avec plaisir. Notamment l'une des deux familles.

C'est bien l'un des présentateurs du Journal de 20 heures de TF1 ? Comment s'appelle-t-il déjà ? Henri Kernack !

Je comprends pourquoi les ménagères de moins de 50 ans l'aiment bien : beau, tendre avec sa femme et apparemment, papa gâteau.

Tout en les regardant, je me mets à imaginer Mickaël et Flavia. Ce seront des parents rock'n'roll, je me réjouis de voir ça ; un tout petit bout d'homme dans le bras de ce grand nounours de Mike, cela risque

d'être sacrament attendrissant. Un futur enfant de la ballé. Une vive émotion s'empare de moi. Je lance un bref regard vers Fred, occupé à tartiner un morceau de pain. Je deviens toute rouge, mon cœur s'affole. Mais c'est pas vrai ! Comment puis-je avoir des pensées comme ça ? On ne se connaît même pas depuis trois mois ! Alors oui, j'ai l'impression que cet homme fait partie de ma vie depuis beaucoup plus longtemps que ça, mais bon...

« *Faut ralentir, là, Alice, franchement !* »

Je me reconnecte avec l'instant présent et m'aperçois que Fred me regarde bizarrement.

— Tu penses à quoi, demoiselle ?

Je tente un sourire, mais je crois qu'il sonne terriblement faux. Je plonge le nez dans ma tasse géante de chocolat chaud maison afin d'échapper à ses yeux déstabilisants. Apparemment, ce geste me trahit encore plus, car Fred pose sa tartine et me prend la main.

— Alice, y a quoi ?

— Je... je...

« *Bon arrête de bafouiller, ma fille ! Trouve quelque chose pour te sortir du guêpier dans lequel tu vas te fourrer dans moins de deux minutes. Comme dirait Fred : toi et tes questions à la con...* »

Mes yeux s'évadent sur la salle et je demande :

— C'est bien Henri Kernack là-bas ? Tu te rends compte ?

Fred plisse les yeux, visiblement déstabilisé par ma question. Je crois qu'il s'attendait à autre chose qu'à ce type de remarque puérile, mais qui me sauve la mise. Il se tourne pour voir de qui je parle.

Au même instant, comme s'il sentait que nous parlions de lui, le présentateur du 20 heures lève la tête dans notre direction. Son regard croise celui de ma gueule d'ange et le beau black sourit en nous faisant un bref signe de la main. Fred lui rend son salut, puis revient vers moi. Je reste estomaquée.

— Ouais, c'est lui.

Il croque à nouveau dans sa tartine, comme si de rien n'était. Moi, je ne mange plus et garde ma bouche ouverte, roulant des yeux ahuris entre la famille Kernack et ma gueule d'ange.

Fred soupire.

— Tu veux une coupe de champagne pour t'en remettre ?

Je secoue la tête.

— Tu le connais ?

Il hausse les épaules en répliquant le plus naturellement du monde :

— Il vient souvent ici en famille, le dimanche.

Ben oui, quelle évidence !

— Toi aussi, visiblement.

— J'admets que ça m'arrive assez régulièrement, et pas que le dimanche. Sur Paris, je mange pas souvent chez moi.

Sa remarque me pique à vif.

— Tu veux dire que tu vas au restaurant ?

— Non. À midi, en général, je mange un sandwich sur le pouce et le soir, je traîne avec la bande. Et si je vais au resto, ce qui est vraiment rare, c'est uniquement avec Serge, Elsa ou Pierre et là où on sait qu'on nous fichera la paix.

Les Kernack semblent arriver au bout de leur petit-déjeuner, car les trois enfants commencent à chahuter gentiment et le présentateur appelle le serveur, tout en sortant un porte-monnaie de sa poche.

— Alice ! Arrête de les regarder !

Je détourne aussitôt les yeux et viens les poser sur mon apollon. Mes questions à la con me reviennent en mémoire.

« *Non ! Stop ! Trouve un autre sujet !* »

— Tu crois qu'ils l'appelleront comment leur bébé ?



« *Bravo, Lagardère ! Non, là, vraiment, tu fais fort. On a dit “un autre sujet” !* »

Face au regard d'incompréhension de Fred, je précise :

— Mike et Flavia ?

— J'en sais rien et je m'en branle. On verra bien.

Bon... Apparemment, ce n'est pas un sujet à aborder.

« *Et ça t'étonne ?* »

— Et elle va vraiment vous suivre sur la tournée ? Il sera tout petit.

— Et alors ? Elle va pas venir pendant les concerts. Et avoue que ça la fout un peu mal de mettre un bébé au monde et que le père se casse ensuite direct pour trois mois.

Il finit son café en avalant son dernier bout de baguette et ajoute sur le ton de la confiance :

— C'était pas prévu qu'elle tombe enceinte cette année, ils voulaient attendre la fin de la tournée. Les premières semaines de sa grossesse, ç'a été assez tendu entre eux.

Je demande, surprise :

— Ah bon ? On ne dirait pas. Ils ont l'air tellement heureux et... amoureux.

Fred sourit, les yeux dans le vague.

— Ils le sont. Ils ont toujours su traverser les épreuves. Ces deux-là, ensemble, ils sont forts. Ils peuvent pas se passer l'un de l'autre. C'est comme ça depuis qu'ils se connaissent. Je crois que le maximum de temps qu'ils aient réussi à tenir sans se voir, c'est dix jours. Pour te dire.

Mon cœur se met à tambouriner. Combien de temps parviendrai-je à tenir dorénavant sans Fred ? Il devait partir deux semaines et nous voilà réunis après cinq jours seulement.

Bon, d'accord, les conditions n'étaient pas idéales pour une séparation de plus longue durée, surtout que monsieur n'a rien trouvé de mieux que de réduire son téléphone en miettes. Il n'empêche que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir au-delà de ce laps de temps. Ne pas sentir son odeur, ne pas pouvoir le toucher, ni me noyer dans ses yeux...

Est-ce cela qu'on appelle une relation fusionnelle ? Johanna va me détester, elle qui ne supporte pas la dépendance à l'autre. Je me demande comment elle a réussi à endurer l'absence de Marc aussi longtemps. Ou alors, était-ce parce que leur couple avait des problèmes ? Mais même avant cela, ils ont toujours été très indépendants l'un de l'autre.

— Et là ? Tu penses à quoi ?

Fred me regarde amusé. Je rougis, confuse.

— Excuse-moi. Je ne suis pas très présente. Je pensais aux relations et aux différents couples que je connais. Johanna et Marc, contrairement à tes amis, ils sont très autonomes.

Je ne tiens plus son regard pénétrant et détourne les yeux, le corps échaudé.

— Et pourquoi tu penses à ça ?

— Parce que... je me demande ce qu'on est, toi et moi. Je sais que c'est ridicule, parce que ça ne fait pas longtemps qu'on se connaît. Eux, ils ont du vécu. Nous...

Sa main vient se poser sur la mienne. Des frissons me parcourent aussitôt la peau. Son regard est doux, intense, il m'électrise. Je perçois mon cœur battre violemment.

— Nous, c'est nous, demoiselle. Nous compare pas aux autres. À chacun son histoire, y a pas de jugement à avoir.

Il a tellement raison. Pourtant, je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'est notre histoire, à nous.

— Je suis d'accord, c'est juste que... J'ai l'impression que ça va tellement vite, toi et moi...

Fred fronce les sourcils, visiblement étonné par ma remarque.

— Tu veux qu'on ralentisse ?

— Non !

Un petit pincement me noue l'estomac et mes pensées s'affolent.

Non, je ne veux pas ralentir ! Surtout pas ! Si tu savais comme j'ai besoin de toi auprès de moi, gueule

d'ange !

Je reprends d'une voix plus douce :

— Je réalise seulement que plus ça va, et plus j'ai de la peine à me passer de toi. Et je me demande si c'est vraiment normal.

Il me sourit tendrement en se penchant vers moi.

— Alors, on est deux, demoiselle. Et je crois que moi, j'en ai encore plus la trouille que toi.

Je tends mon corps vers lui et ferme les yeux. Lorsqu'il m'embrasse, j'ai envie de pleurer tellement ce que je ressens pour lui implose dans mon cœur.

Bordel ! C'est fort, oui, vraiment fort.

Notre baiser dure longtemps, je me sens seule au monde. Les bruits du tea-room deviennent de vagues murmures, les gens disparaissent de mon esprit. Même Paris et sa tour Eiffel s'envolent. La langue de Fred m'envoie dans un autre monde ; un monde où il ne reste plus que l'odeur enivrante des petits pains chauds, des épices sucrées, du cacao, du thé, du café et de ma gueule d'ange. Même le temps semble s'arrêter. Si seulement...

Quand Fred recule, ses yeux flamboient de malice. Je me retiens de lui dire à nouveau que je l'aime. J'ai peur de l'effrayer à force. Je crois qu'il faut que j'y aille en douceur avec mes déclarations amoureuses. Alors je me contente de lui avouer, dans un sourire sincère :

— Je suis bien avec toi, Fred.

Ses doigts enlacent les miens.

— Moi aussi, demoiselle. Foutrement bien.

Il amène ma main contre ses lèvres et y dépose un baiser. Et la seule chose dont j'ai envie à ce moment précis, c'est qu'il me prenne dans ses bras et qu'il fasse le Bisounours.

— Que veux-tu faire aujourd'hui ?

— Tu me laisses le choix, gueule d'ange ?

Il hoche la tête. Je me mets à réfléchir. Voyons voir... À part rester enfermée avec lui dans son appartement et subir ses assauts charnels ?

« Alice, tu es à Paris, il fait beau et tu repars en fin de journée pour une ville glaciale et enneigée. Tu ne crois pas que tu peux être un peu raisonnable ? »

Je soupire. Si, sûrement.

— Je suppose qu'il vaut mieux que j'évite les lieux gavés de monde et de touristes ?

Fred se met à rire.

— Ouais, c'est mieux. Même si je vais appeler Gilles pour qu'il nous rejoigne, faudrait éviter.

Je pince mes lèvres. Éviter la foule à Paris ? Non, alors là, franchement, à part dans son appartement, je ne vois pas où nous pourrions aller.

Je lui demande :

— Ils font quoi tes gardes du corps quand ils ne sont pas avec toi ?

— Ils attendent que je les appelle. Serge aurait bien voulu que je les laisse dormir chez moi, mais... À Vevey, je veux bien, c'est grand, mais ici...

Il prend son verre de jus de fruits et en avale une bonne gorgée tandis que moi, je blêmis. J'ai froid tout à coup. Je l'avais oubliée, la cinglée. Nom d'une pipe ! Je suis venue à Paris en l'ayant complètement occultée ! Et si on la croisait au détour d'une rue ? L'image de John Lennon et Yoko Ono me revient en mémoire.

Non, vraiment, je crois qu'il serait plus raisonnable de passer notre journée à faire l'amour. Et on le fait si bien.

Fred me sort de mes pensées en reprenant :

— Ils logent dans un hôtel, à deux pas d'ici. Ils se relayent dans la journée.

— C'est vraiment bizarre comme métier.

Fred laisse échapper un petit rire narquois.

— Je crois surtout que c'est moi qui suis pas simple à suivre. J'ai vraiment de la chance qu'ils soient cool et collaborent. Alors, tu veux faire quoi ?

Il appelle le serveur pour régler l'addition. J'attends que celui-ci soit parti pour dire :

— Là, c'est un véritable défi que tu me lances, gueule d'ange. Vouloir faire quelque chose à Paris en évitant le monde et les touristes, c'est impossible.

Pendant que nous enfilons nos vestes, Fred me demande, un sourire en coin :

— T'es venue combien de fois à Paris ?

Je réfléchis quelques instants. Bonne question...

— Je ne sais pas. Dix ou douze fois, peut-être.

— Et tu fais quoi d'habitude ?

Je mets mon bonnet en laine et pique du nez sur mes chaussures. Je crois que ma réponse va le faire sourire encore plus.

— Je ne suis pas très originale, je l'avoue. Je vais au Louvre, à Orsay, me promener sur les quais de la Seine, Montmartre, les Champs-Élysées, la tour Eiffel...

— Ne me dis pas que tu vas à chaque fois sur la tour Eiffel ?

Et voilà, je savais qu'il allait se moquer de moi.

Rouge comme un coquelicot, je relève la tête pour planter mes yeux dans les siens.

— Je ne dis pas que je monte dessus ! Mais j'aime bien l'esplanade du Trocadéro. C'est comme le jardin des Tuileries, c'est super sympa.

Il lève les yeux au ciel dans un soupir. Il s'approche de moi, passe une main sur mes épaules et m'entraîne à l'extérieur du tea-room. L'air est agréable dehors. Il fait meilleur que la veille. On a même du mal à penser que nous arrivons tout juste au mois de décembre.

De là où nous sommes, j'aperçois l'énorme dôme de la basilique du Sacré-Cœur. Tout en l'observant d'un œil distrait, je dis :

— Je sais bien que quand tu habites dans une ville, à force, tout te paraît banal. Mes amis qui viennent de l'étranger, ils veulent à chaque fois visiter Gruyères et son château ou la fabrique de chocolat, car ils trouvent ça beau ; moi, j'en ai ma claque. En même temps, cette région fribourgeoise, c'est tellement carte postale et ça fait tellement *suisse* que je peux comprendre.

Fred se marre.

— Et ils veulent ramener de la fondue et des meringues ?

— Et du chocolat !

Il m'enserme dans ses bras et m'embrasse. Je passe mes mains autour de son cou. Dites-moi que ce n'est pas un rêve ! Fred est en train de me rouler un patin en plein Montmartre !

Nos bouches finissent par se séparer, puis Fred me caresse tendrement la joue. J'ajoute dans un sourire taquin :

— Mais ce que je préfère à Paris, c'est me promener à Saint-Germain et finir dans l'île pour voir Notre-Dame.

Là, c'est carrément un fou rire qui s'empare de ma gueule d'ange, je savais que mes aveux le feraient se poiler. Mais bon... Il en serait vexant...

— Alice, t'es désespérante ! Notre-Dame ? Pourquoi Notre-Dame ? T'espères croiser Quasimodo ?

Je pince les lèvres.

— Peut-être bien ! Notre-Dame, parce que... je la trouve magnifique ! Et oui, Victor Hugo l'a rendue célèbre, et je peux comprendre pourquoi. Je trouve qu'à l'intérieur des murs, on ressent toute l'histoire de ce lieu. Je ne sais pas comment expliquer. Je m'y sens bien. J'arrive même à oublier tous les touristes. Je ne sais pas...

Fred est redevenu sérieux et me regarde avec un respect non feint.

— On dirait vraiment que ça te touche. N’empêche que... juste par curiosité : sur tes douze visites à Paris, t’es allée combien de fois à Notre-Dame ?

— Euh... douze...

— Et la cathédrale de Lausanne ? T’y a mis combien de fois les pieds dans ta vie ?

Je le fixe, interdite, puis avoue honteusement :

— Deux fois, pour des concerts.

— Pourtant, elle est magnifique. Et elle s’appelle Notre-Dame aussi. Elles ont quoi ? Un siècle de différence, à peine ?

Il a raison, la cathédrale de Lausanne est splendide. Construite sur la colline de l’ancienne Cité, cet édifice gothique s’ouvre sur la ville et le bassin lémanique. Elle ne se trouve qu’à cinq minutes de la bibliothèque, et à force de la voir tous les jours, j’avoue qu’elle fait tellement partie de mon paysage quotidien que je n’y prends plus garde. Je comprends où Fred veut en venir.

Fred hausse les épaules.

— C’est marrant comme on perd de vue ce qui nous entoure. La beauté des choses... À force de les voir, ça en devient tellement banal qu’on oublie de les regarder.

Il se penche vers moi et passe un doigt sur mon front.

— C’est peut-être pour ça que la plupart des couples se séparent aujourd’hui. Quand tu fais connaissance, que t’apprends à te découvrir, tu trouves toujours l’autre magnifique, tu ne vois que ses qualités. Et puis un jour, tu te réveilles et tu te demandes ce que tu fous à côté de celui qui partage tes nuits.

Je déglutis. Où veut-il en venir ? Je ne suis pas sûre de vouloir entendre la suite, pourtant je demande :

— Tu crois ? C’est possible d’aimer à la folie quelqu’un et du jour au lendemain...

— Quand t’es englué dans ton quotidien, tu prends plus le temps de faire attention à ce qui se passe autour de toi. On finit tous par faire partie du paysage de l’autre.

— Tu penses qu’un jour je pourrais arrêter de te trouver... divinement beau ?

Je me passe une main sur le visage, j’ai les oreilles et les joues en feu. Fred, lui, sourit franchement.

— Tu me trouves divinement beau ? T’exagères pas un peu, demoiselle ?

— Non, pas du tout. Sincèrement, tu crois qu’un jour on se réveillera et qu’on en aura marre l’un de l’autre ?

— J’en sais rien. Peut-être...

Mon cœur se pince. Il est vraiment sérieux, là ? Je sais qu’il a raison, mais ça fait terriblement mal à entendre.

Il poursuit :

— Ou peut-être pas. On peut pas savoir d’avance, Alice.

Il recule en secouant la tête. Une lumière froide passe subitement dans ses yeux.

— Pourquoi on pense toujours à l’avenir au lieu de vivre le présent ?

Je sens qu’une légère colère monte en lui. Je m’approche et prends sa main.

— Fred...

Il se tourne vers moi, l’air triste.

— Tu sais ce qui m’a le plus manqué durant mon enfance ? Ce que j’ai l’impression que les adultes m’ont vraiment volé ?

Je secoue la tête. Il pose son front contre le mien et me murmure :

— L’innocence de l’instant présent. Quand t’es gamin, tu penses pas à l’avenir, tu vis au jour le jour. Y a que les enfants qui savent faire ça. Moi, j’y arrivais pas, excepté les moments où je jouais de la musique. Mais sinon, je pensais tout le temps au passé, à mes parents. J’avais la haine envers eux. Surtout mon père. Je lui en veux tellement.

Il ferme les yeux. Un voile de répugnance se pose sur son visage.

— Et quand je pensais pas à eux, je pensais au futur. Je me demandais tout le temps ce qui m’attendrait le lendemain. Où pourrais-je être ? Dans une autre famille ? Ailleurs ? Comment construire un futur avec un tel passé ? Sans racines, sans personne pour me guider. Bien sûr qu’y avait du monde, mais je leur faisais pas confiance.

— Et aujourd’hui ?

— Aujourd’hui... J’ai appris à profiter de l’instant présent. Et penser à l’avenir, ça me fait peur, parce que... je sais pas si je serai capable d’offrir quelque chose à quelqu’un.

Je retiens ma respiration. *Quelqu’un ?* Il pense à une compagne ou...

Avant que j’aie le temps de poser la question, il plonge ses yeux magnifiques dans les miens, j’en oublie de reprendre de l’air.

— Alice, on en a déjà parlé, mais... même après tout ce qu’on s’est dit, je sais toujours pas si je pourrais t’apporter quelque chose. Un avenir avec moi, c’est complètement incertain. Je suis pas quelqu’un de stable. T’as bien vu comment je suis quand je pète un câble ! J’ai besoin que ça bouge, je supporte pas d’être enfermé. Je suis pas reposant comme mec.

— Ça tombe bien, je n’aime pas les pantouflards ! je m’exclame en posant un doigt sur sa bouche. Fred, je ne veux pas que tu t’inquiètes pour moi. Tu as raison, on ne peut pas savoir ce que l’avenir nous réserve. Mais au jour d’aujourd’hui, je ne parviens pas à imaginer le mien sans toi. Ce que tu me dis, ça me fait mal, mais je sais que tu as raison, comme je sais que ça ne sert à rien de se prendre la tête avec le futur. Mais s’il te plaît, fais-nous confiance. Et si un jour on doit se réveiller, alors on se réveillera et j’espère qu’on n’aura pas trop mal.

Pourquoi j’ai envie de pleurer subitement ? Mes yeux deviennent humides. Fred doit vraiment me trouver navrante, des fois. Pourtant, il me regarde avec douceur et passe un doigt sous mes paupières.

— Je veux pas te faire pleurer, demoiselle. Ni te faire peur. Je veux juste pas que tu tombes de haut.

— Je sais. J’aime ta franchise, Fred, même si elle me fait mal la plupart du temps. Tu ne triches jamais.

— Je devrais peut-être apprendre des fois. Surtout avec toi.

— Non. Je ne veux jamais que tu me mentes.

« *Alors là ! Et c’est toi qui oses lui dire ça ? C’est l’hôpital qui se moque de la charité, Lagardère !* »

Je me retiens de pousser un grognement. Punaise ! Elle dit vrai ! La seule qui a toujours menti entre nous deux, c’est moi. Après tout, par rapport à son secret, Fred ne m’a jamais menti, il a simplement voulu me protéger en gardant la vérité pour lui. Je me sens mal, d’autant plus lorsqu’il me dit :

— Et je veux pas que tu me mentes non plus.

Il enlace mes doigts. Mon cœur tambourine tout ce qu’il peut.

— Plus de mensonges, demoiselle ? La vérité vraie, toujours ?

Je serre ses doigts et m’approche de lui pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Promis, gueule d’ange.

Sa bouche vient m’embrasser avec fougue. Il me prend dans ses bras et j’entrouvre mes lèvres pour laisser sa salive se mélanger avec délice à la mienne.

Nom de nom ! J’espère vraiment que la cinglée en a fini avec ses lettres de menace, parce que si Fred doit l’apprendre un jour, je n’ose pas imaginer comment ça va exploser sévère.

— Bon alors ? Tu veux faire quoi ? me demande Fred tout en allumant son ordinateur portable afin de vérifier ses mails.

Nous sommes rentrés chez lui pour que je puisse préparer mon sac. Je soupire profondément en demandant :

— Sincèrement, tu veux aller te promener ?

— Ouais. T'as vu le temps qui fait ? Tu veux voir la météo qu'ils annoncent sur Lausanne pour la semaine ?

Il me tend son iPhone.

— Non, merci. Je sais déjà que je vais déprimer. En plus, tu ne seras pas là.

Il me jette un regard désolé.

— Je reviens dimanche prochain. Ça va vite passer. Et je suis joignable maintenant, me glisse-t-il dans un clin d'œil.

Moi, je grimace au souvenir de notre arrivée dans la capitale, la veille.

— Ça m'échappe quand même, mon amour. Tu n'aimes pas te promener dans la rue à cause des gens, et maintenant je comprends pourquoi, mais tu me dis que tu veux aller dans les rues de Paris avec moi ?

Fred me sourit effrontément, se lève et me prend dans ses bras.

— Ouais, parce que je suis sûr que t'as jamais visité le Paris d'un vrai Parisien.

— C'est quoi le Paris d'un vrai Parisien ?

— Des rues dans lesquelles t'as jamais mis les pieds, même après douze visites. Et pourtant, elles valent le coup aussi.

— Et les gens ? Tu ne vas pas me faire croire que tu vas m'emmener dans des rues désertes ?

— Je sais me faire discret quand il le faut.

— Ah oui ? Même avec ton bonnet et tes lunettes, on t'a reconnu hier !

— Je dis pas que personne me verra, mais on devrait plutôt avoir la paix. Et puis Gilles sera avec nous.

— Super ! C'est vrai qu'avec ton gorille, ça va faire vachement discret.

Il sourit à ma moue.

— Il gardera ses distances et lui aussi sait être très discret. C'est ma ville, Alice. Je la connais par cœur. Crois-moi, t'auras l'impression qu'on sera juste toi et moi.

Ce que j'aime quand il prononce des mots comme ça !

*Juste toi et moi...* Waouh !

Je l'embrasse.

— D'accord, gueule d'ange. Je te fais confiance. À une condition.

Il lève les yeux au ciel.

— Toi et des conditions ! Quelle condition ?

— Qu'on finisse à Saint-Germain.

Il rigole.

— Tête de mule jusqu'au bout ?

— Foutrement. Et puis après, on aura qu'à traverser l'île de la Cité, on dira coucou à Notre-Dame et une fois de l'autre côté, la gare de Lyon n'est plus très loin, non ?

Fred me jette un regard sceptique, je crois que je viens de dire une ânerie.

— Pas très loin ?

Il jette un œil à mes pieds.

— J'espère que t'as de bonnes chaussures, demoiselle, on va bien marcher aujourd'hui.

Je souris. Je m'en fous, j'aurai ensuite plus de trois heures de TGV pour m'en remettre. Et en première classe en plus !

Fred prend son téléphone et ouvre sa messagerie Whatsapp.

— J'envoie un message à Gilles qu'il nous rejoigne ici. Pourquoi tu tiens tant à Saint-Germain-des-Prés ? Y a quelque chose de spécial là-bas ?

— Non. J'aime bien le Quartier latin, c'est tout. Son atmosphère, ses librairies, ses cafés... C'était le quartier des artistes.

— Des intellos et des touristes, surtout.

Je l'entoure de mes bras et lui fais les gros yeux.

— Arrête de faire ton Parisien rabat-joie !

Je me mets à fredonner :

*Allez viens, viens à Saint-Germain, patatatata.*

*Allez viens, viens à Saint-Germain.*

Fred plisse les yeux, visiblement surpris.

— C'est quoi ça ?

Je souris de toutes mes dents.

— Une chanson que monsieur Fred Pelletier ne connaît pas ? Miracle ! C'est une chanson jazzy de Dany Brillant, elle s'appelle *Viens à Saint-Germain*.

— Dany Brillant ? Le mec qui chante *Suzette* ?

— Hum hum...

— T'aimes ce genre-là, toi ?

— Ça swingue, c'est festif. Oui, j'aime bien.

Je me tourne vers son ordinateur et ouvre internet. Quelques secondes plus tard, les notes d'une contrebasse se font entendre, puis Dany Brillant se met à chanter, moi avec lui, tout en dansant devant Fred.

*Tous les samedis après minuit,  
On se retrouve près d'l'île Saint-Louis*

Je m'approche de Fred tout en me déhanchant au rythme de la musique. Il me regarde, amusé.

Je pointe un doigt sur lui en chantant le refrain.

*Allez viens, viens à Saint-Germain,  
Patatatata*

Je lui prends les mains et le fais swinguer avec moi. C'est qu'il a un véritable talent pour la danse, en plus. Nous sommes en rythme, noyés dans le regard de l'autre. Ce que j'aime les instants comme celui-là !

Fred me fait tourner, m'attire contre lui, me repousse et me fait virevolter à nouveau.

Je me sens légère, insouciante, heureuse. Ma gueule d'ange a raison : à quoi bon se prendre la tête tout le temps pour des choses futiles dont on ne peut deviner l'avenir ?

Mais je suis une fille, et je crois que pour le sexe féminin, comme pour le trempage de pain dans le café pour les Français, les prises de tête, c'est génétique.

Je pousse Fred contre son canapé. Il tombe assis, je m'assois sur ses genoux, passe une main dans ses cheveux, puis pose l'autre sur son entre-jambes en chantant :

*Les jupes sont déboutonnées  
Les filles ne pensent qu'à être aimées  
Les garçons ont les cheveux longs  
Et déboutonnent leurs pantalons*

Nous nous embrassons à pleine bouche, laissant Dany Brillant finir seul sa chanson.

Je défais la fermeture Éclair de ma gueule d'ange, enfile ma main dans son caleçon et empoigne son pénis tout chaud.

Fred pousse un gémissement d'envie. Je me remets sur mes pieds pour qu'il puisse faire glisser mes collants et mon shorty, puis il soulève ses fesses afin de défaire ses habits à moitié. Je reviens contre lui et l'embrasse à nouveau, furieusement.

— Gilles... va... pas tarder... faudra faire...express... demoiselle.

Je retire ma bouche de la sienne et plonge mes yeux enfiévrés dans les siens.

— J'adore que tu me fasses l'amour en express, gueule d'ange.

Mais que m'arrive-t-il depuis hier ? J'ose lui sortir des trucs comme ça sans rougir maintenant ? Et c'est tellement agréable de se sentir libre de toute pudeur !

Fred m'attire à lui et je laisse ma fente glisser contre sa verge en fermant les yeux. Lorsqu'elle pénètre dans mon vagin humide de désir, je pousse un gémissement de bien-être intense.

Ce que c'est bon, nom d'une pipe !

Je monte, je redescends. Fred me donne le rythme en me tenant par les hanches. Il respire rapidement. Nos bouches ne décollent pas l'une de l'autre. C'est puissamment sauvage.

Ses mains se perdent dans mes cheveux, il les tire. Je geins de plaisir. Sa langue fourrage avec passion contre la mienne. L'un de ses doigts vient soudainement se poser contre mon clitoris et se met à le caresser.

La vache ! Ce que j'aime quand il fait ça aussi.

Je suis en transe. Son pénis est tellement profond en moi, c'est si bon ! Je tente de m'enfoncer plus et joue avec mes muscles vaginaux. Fred se cambre.

— Alice ! Putain ! Continue !

Mon corps se réchauffe, je vais venir. Fred passe sa main libre sous mon pull et caresse mes seins. À peine effleure-t-il mes tétons que la boule de feu au fin fond de mon estomac remonte à grande vitesse pour exploser dans un cri violent de jouissance. Fred se lâche à son tour. Je me laisse tomber contre son épaule.

— T'es sûr que tu ne veux pas rester ici et faire ça tout l'après-midi ? je demande d'une voix suppliante.

Il laisse échapper un petit rire, puis embrasse mes cheveux.

— Ma douce libertine dépravée.

Son téléphone émet un bip bip, annonçant un nouveau message. Il soupire et me donne une petite tape sur les fesses.

— Allez, demoiselle, rhabille-toi. Gilles est en bas.

\*

— Vous déconnez, là ?

Fred se tient devant Gilles, Bastien et Yvan, les bras croisés. Il est furieux.



— Désolé, mais monsieur Moridiani a donné des ordres stricts, lui répond Gilles en haussant les épaules.

Fred ferme les yeux et secoue la tête, essayant de contenir la fureur qui le ronge.

— Serge exagère, vous le savez comme moi ! Et il est pas là ! Vous allez pas nous suivre tous les trois, putain ! C'est ridicule !

Bastien tente de le raisonner.

— Monsieur, en Suisse, y a pas de soucis, mais ici, vous savez comme moi...

Il se tait et jette un œil furtif dans ma direction. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Pourquoi ont-ils l'air tendus, les gardes du corps ?

— Je suis pas le président, faut arrêter !

— Monsieur, on est vraiment désolé. Mais...

Fred soupire d'agacement et balance une main de côté.

— OK, c'est bon, laissez tomber.

Il ramasse mon sac de sport et le jette à Yvan.

— Vous savez quoi ? Vous, vous allez ramener ce sac à la gare, vous le mettrez dans une consigne et vous allez boire un café.

Le garde du corps le regarde, interloqué. Fred se tourne vers les deux autres.

— Et vous deux, vous venez avec nous. Mais je vous préviens, on va faire des kilomètres.

Les deux gorilles se mettent à sourire. Je crois que l'idée de la promenade les enchante. Le troisième, par contre, semble dépité.

Il tente un début de négociation :

— Monsieur, je ne peux pas...

Fred l'interrompt sèchement.

— Si, vous pouvez. Le train d'Alice est à 17 h 57. Vous viendrez nous chercher avec la voiture trente minutes avant, devant le pont d'Arcole.

Fred s'empare de ma main et tourne brusquement les talons. Yvan ouvre la bouche pour protester, mais Bastien pose une main sur son épaule en secouant la tête dans un sourire.

Bienvenue dans le monde de ma gueule d'ange, Yvan.

\*

Je me promène dans les rues de Paris en compagnie de l'homme que j'aime. J'ai vraiment du mal à y croire, pourtant tout y est : les immeubles haussmanniens, les kiosques à journaux typiquement parisiens, les entrées du métro, les bus bleus et blancs, les coups de klaxons incessants, les nombreux panneaux publicitaires, ronds et rectangulaires. D'ailleurs sur plusieurs d'entre eux, je remarque de grandes affiches annonçant le concert de Dark Moon un mois plus tard.

Je demande d'un ton surpris :

— Je pensais que c'était complet. Pourquoi faire de la pub ?

Fred me regarde avec une lueur amusée dans les yeux.

— Luc a posé la même question à Serge. Il lui a répondu : « Parce que c'est comme ça que ça se fait. » Et puis, de toute façon, les affiches étaient déjà prêtes, alors...

Nous descendons les rues à petits pas, Bastien et Gilles se tenant à quelques mètres derrière nous. Fred a son bras posé autour de mes hanches. Je suis bien, je n'ai vraiment pas envie de reprendre le train en fin de journée.

Fred m'entraîne à travers des rues qu'effectivement je ne connais pas. En même temps, cela ne m'empêche pas de voir les monuments connus au loin.

Nous descendons vers le quartier des Abbesses, traversons Pigalle, passons devant le Moulin Rouge, rejoignons le parc Monceau par des rues parallèles aux Grands Boulevards, puis prenons la direction des

Champs-Élysées.

J'aperçois l'Arc de Triomphe au loin et entends les nombreux klaxons autour de la place Charles-de-Gaulle. Ils ne sont pas bien ces Parisiens, quand même ! Pourquoi venir risquer sa vie et sa voiture autour de ce giratoire monstrueusement dangereux alors qu'ils ont un service de métro et de bus très compétent ?

Tout au long de notre promenade, nous évitons les flots de touristes et Fred, comme promis, passe quasiment inaperçu.

Bon, de temps en temps, il s'arrête poser pour une photo ou signer un autographe, mais tout ce fait dans la bonne humeur et un grand respect.

Il a revêtu une veste de feutre gris et un Borsalino du même style. Avec ses lunettes, il est terriblement canon et je regrette par moment qu'il n'ait pas accepté ma proposition de rester chez lui, sous la couette.

Certaines femmes lui lancent des regards en coin, à peine discrets. Et je rougis de plaisir. C'est moi qui suis au bras de cet homme divin. Waouh !

Il garde la tête baissée la plupart du temps, évitant de regarder les gens, ou alors il la tourne vers moi pour m'embrasser. Je suis complètement subjuguée.

Au fil de notre promenade, il me raconte des anecdotes de sa vie ici, avant de connaître la gloire et la célébrité. Nous passons dans des endroits semblant avoir eu de l'importance dans sa jeunesse. J'aime l'entendre me raconter ses souvenirs. Je le découvre un peu plus et tente de l'imaginer avec quelques années de moins. Je me demande si j'aurais l'occasion de voir des photos de lui plus jeune un jour, il doit bien en exister quelque part.

Au détour d'une rue, un air d'accordéon nous attire. Le musicien interprète de vieux morceaux, faisant renaître l'âme du Paris des années 40.

À mon grand bonheur, il se met à jouer *Mon amour de Saint-Jean*, une de mes préférées, car pleine de souvenirs d'enfance. Ma grand-mère nous la chantait souvent, à Sophie et moi, le soir avant de nous endormir.

Comprenant sans doute à mon regard pétillant que cette chanson compte pour moi, Fred me prend par la taille et me fait valser, tout en fredonnant doucement les paroles, à sa sauce, sous les yeux amusés des gardes du corps et des passants. Je me mets à chanter avec lui, les yeux rivés dans les siens. Je crois que la Terre s'est tout simplement arrêtée de tourner.

*Toi, qui m'aimais tant, tu me trouvais  
Le plus beau de Saint-Jean  
Tu restais grisée, sans volonté, sous mes baisers.*

Il m'attire contre lui et m'embrasse, se fichant éperdument des flashes des appareils photos des badauds et moi, je chavire de bonheur.

\*

Nous atteignons les bords de la Seine et je perçois la tour Eiffel de l'autre côté. Je m'appuie contre le bastion des quais pour l'admirer. Ça tombe bien : mes pieds commencent à me réclamer une pause et mon estomac aussi. Nous traversons le trottoir pour rejoindre une boulangerie.

Dès que nous passons la porte, la vendeuse derrière son comptoir nous dévisage comme si nous étions des revenants. Enfin... Je dis *nous*, mais je crois que les gardes du corps et moi-même ne faisons pas partie de son champ visuel. Son regard noisette n'est fixé que sur Frédéric. Il enlève ses lunettes de soleil et pose ses yeux verts sur elle pour passer commande. Elle en devient toute pâle et moi, je soupire

discrètement.

Pendant qu'elle nous confectionne des sandwiches maison, je la vois trembler de partout. Elle fait réchauffer ensuite les pains entre deux plaques chaudes. Un panini à la française ! Miam !

En tendant le sien à Fred, la boulangère laisse ses doigts frôler ceux de ma gueule d'ange. Elle l'a fait exprès, j'en suis sûre, d'autant plus quand ses joues passent du blanc au rouge tomate. Elle le dévore littéralement des yeux, puis ose enfin lui demander un autographe et un selfie alors qu'il paie nos consommations. Il s'exécute de bonne grâce dans un sourire charmeur, elle hoquète un merci, puis pâlit à nouveau. Je crois que si nous restons une minute de plus dans cette boulangerie, elle va finir par s'évanouir.

En sortant, je ne peux m'empêcher de jeter un œil discret à Fred en soupirant d'envie. Si les dieux grecs existent, je suis sûre que ce mec a des ancêtres parmi eux, ce n'est pas possible autrement.

Ma gueule d'ange nous entraîne sur les quais de la Seine pour manger. Nous nous installons tous les quatre dans un coin tranquille du port des Champs-Élysées, à l'abri des regards.

Dès que je m'assois, mes pieds me disent merci. Je me demande si, finalement, le trajet en train sera suffisant pour me remettre de ces heures de marche.

À peine notre repas englouti, nous décidons de profiter du soleil et de sa douce chaleur quelques minutes supplémentaires avant de repartir en direction du Quartier latin. Fred et les deux gardes du corps s'adossent contre le mur, je viens aussitôt m'installer entre les jambes de mon apollon et pose ma tête contre son torse.

— Tu habitais où, toi ?

— Quand ? me demande-t-il sur un ton sarcastique. Avec mes parents ? Ma première famille d'accueil ? La seconde ? Le foyer où j'ai connu Elsa ?

Je me mords les lèvres. Merde ! Boulette !

— Le foyer.

— C'était dans le XIII<sup>e</sup>. Mes parents, eux, ils habitaient pas loin du bois de Boulogne, du côté de Neuilly.

— Neuilly ? je répète surprise. Le quartier des riches ?

Fred laisse échapper un rire nerveux.

— Ouais. Tu vois l'ironie ? Aujourd'hui, j'écris des chansons qui incendient les friqués et le monde capitaliste, et mes parents en faisaient partie. Et moi aussi, j'en fais partie. Des fois, je me dis que je suis pas vraiment crédible.

— Mais tu partages ce que tu as. T'es une sorte de Robin des Bois.

— Tu parles ! Robin des Bois, il volait aux riches pour donner aux pauvres. Je donne peut-être à ceux qui en ont besoin, mais je vole rien. Je suis pas un héros.

— Non, toi, tu gagnes ton argent honnêtement. C'est mieux.

Il enlève ses lunettes. Ses yeux ne rigolent pas.

— Mouais... En lisant les messages des gens qui nous aiment bien, t'as l'impression qu'ils nous considèrent comme des héros, comme si on allait pouvoir changer ce monde dégénéré avec nos chansons.

— Et si vous changiez simplement le leur ?

— Alice, t'as pris le temps de réfléchir sur *Chrysanthèmes*. Le public l'adore alors que moi, c'est celle que je déteste le plus. J'ai l'impression la plupart du temps que ceux qui nous écoutent ne se rendent pas compte de la violence des mots.

— Parce qu'ils n'ont pas accès à tes souvenirs. Ils ne savent pas à quoi cette chanson se réfère.

— Je suis d'accord, mais ça n'empêche pas de poser la question. Même si j'y réponds pas. Franchement, même les journalistes spécialisés, c'est rare qu'ils aient des questions pertinentes. Tu te demandes pourquoi ils font ce job. Le seul qui sache être rentre-dedans, c'est Duja.

Je souris en repensant à l'animateur radio. Et dire que Johanna va bientôt travailler avec lui ! Elle a reçu une réponse positive dans le courant de la semaine dernière et elle a un entretien prévu avec les hauts responsables de Couleur 3 dans quelques jours.

J'enlève mes lunettes de soleil et plante mes yeux dans ceux de ma gueule d'ange.

— Fred, tu viens de le dire toi-même : s'ils te posaient la question, tu ne leur répondrais pas. Alors ça change quoi finalement ? Les gens aiment tes chansons, parce qu'elles sont belles. Elles contiennent un message. Elles ne font pas partie de toutes ces daubes insipides que certaines radios passent à longueur de journée. Tu as bossé dur pour en être là aujourd'hui. Tu n'as rien à te reprocher. Oui, tu as du fric, et alors ? Les gens s'en foutent, parce que ce qui compte, c'est ce que tu leur apportes, le message que tu transmets malgré tout.

Il me regarde, incrédule, puis finit par sourire.

— Tu penses ce que tu dis ?

— La vérité vraie, Fred. Pourquoi tu doutes tout le temps ? Tu as beau la détester, *Chrysanthèmes* est une de tes meilleures chansons. Elle est magnifique, la musique est... Waouh ! Ça prend vraiment aux tripes quand on t'écoute. Je te l'ai dit, tu as un don. C'est tout.

Il se penche vers moi, je ferme les yeux. Son odeur musquée m'étreint, la chair de poule envahit ma peau dès que ses lèvres se posent sur les miennes.

Lorsque je rouvre les yeux, les siens sont emplis d'une douce chaleur.

— Merci, Alice. Tu sais, si je doutais pas en permanence, je crois pas qu'on en serait là aujourd'hui.

Je passe une main sur son visage.

— Mon beau rockeur. Toute façon, je crois que c'est un état indispensable pour les mecs de ta catégorie.

Il plisse les yeux.

— C'est-à-dire ?

— Les chanteurs de rock, vous êtes tous de foutus rebelles torturés. Si vous ne l'étiez pas, vous ne feriez pas du rock.

Il me scrute, dubitatif. Je conclus dans un sourire :

— Non, vous feriez du R'n'B.

Il grimace.

— Tu m'insultes, là.

Je me penche vers lui à mon tour et l'embrasse tendrement.

— Tu ne te vois pas avec de grosses chaînes en or et de belles filles à moitié à poil dans tes clips ?

Il rit franchement.

— Les chaînes en or, je te les laisse. Les filles à poil... ça se discute.

Je lui envoie une giflette sur la joue. Il m'attire contre lui, puis referme ses bras sur moi. Son nez vient se frotter contre le mien.

— Tu me tends de si belles perches, demoiselle, je peux pas passer à côté.

J'entends Bastien et Gilles rire à leur tour. Fred se tourne vers eux en s'exclamant :

— Quoi ? Vous aussi, vous me verriez bien en chanteur de R'n'B ?

— J'avoue que j'ai du mal, monsieur, répond Bastien. Et puis, si c'était le cas, pour ma part, j'aurais refusé le contrat. Je me suis déjà occupé d'un chanteur comme ça, une fois. Excusez de ce que je vais dire, mais c'était un vrai connard.

J'écarquille les yeux. C'est bien Bastien qui vient de sortir ça ? Lui, habituellement si stylé derrière sa carrure carrée de militaire ?

Il ajoute :

— Il pétait plus que haut que son cul et se prenait pour le roi du monde. Je pense bien qu'ils ne sont pas tous comme ça, j'espère même que je suis tombé sur le seul débile du genre.

Fred demande, narquois :

— Il s'appelait Justin ?

Bastien répond dans un sourire complice :

— Non, monsieur, mais c'était un peu le même style.

Ils ont l'air de se comprendre et moi, je les regarde perplexe. Ils parlent de qui ? Au vu de leur échange de regards, je crois que j'ai ma petite idée.

— Bon, vos pieds sont remis ? On y retourne ?

Fred se lève et me tend la main. Aïe ! Non, je crois que les miens vont avoir besoin de quelques heures de repos additionnelles.

Je demande d'une petite voix :

— Une fois qu'on aura traversé sur l'autre rive, on ne pourrait pas prendre le bus ?

Une lueur d'amusement traverse le regard de mon apollon.

— Tu rends les armes, princesse ?

— Oui. S'il te plaît.

Il soupire et se tourne vers Gilles et Bastien qui se sont également remis debout. Ils haussent les épaules du genre « c'est vous le boss ; nous, on suit et on fera notre boulot si besoin ».

Fred me prend par la main.

— Allez, viens, petite nature. On va prendre le 63.

\*

OK, j'aurais mieux fait de me taire et de souffrir en silence. Rien qu'en arrivant à l'arrêt du bus, des dizaines de filles semblent prêtes à partir en hystérie totale à la vue de Fred. Et pas la peine de leur faire croire qu'il s'agit d'un sosie, parce qu'elles n'avalent jamais ce mensonge. En plus, l'une d'elle tient entre ses mains le dernier numéro de *Rolling Stone*, celui dans lequel ma gueule d'ange est en couverture.

Pendant qu'il leur signe des autographes et joue le jeu des photos, je demande à la fille si je peux lui emprunter son magazine.

Waouh ! Qu'est-ce qu'il est beau et... dénudé ! Punaise ! Il s'est bien tenu de me le raconter, ça !

Il est vêtu d'un jean qui descend bien en dessous de ses hanches et c'est tout. Le tatouage de l'ange ressort, ainsi que l'arrière du dragon, et Fred a sa tête de petit garçon qui cache une bêtise. Il a l'air si effronté, tellement attirant... Et tout le monde peut l'admirer !

En gros titre :

### **Fred Pelletier, le leader de Dark Moon : l'entretien exclusif !**

Je m'apprête à jeter un œil à l'article, mais la fille revient vers moi. Je lui rends son magazine de mauvaise grâce.

Le 63 ne se fait pas attendre longtemps et à peine montés à l'intérieur, les regards ébahis des passagers se posent sur nous. Ouais, le bus, c'était vraiment pas une bonne idée.

La majeure partie des places assises est occupée. Fred me pousse contre la fenêtre du milieu du bus, il vient s'appuyer contre moi, puis Gilles et Bastien se positionnent derrière lui de manière à le cacher un maximum de la vue des gens. En même temps, on est repérés, donc je ne vois pas ce que cela change. Surtout que ça n'empêche pas les passagers de sortir leurs portables et de tenter de prendre des photos. Ils sont sacrément gonflés ! Je comprends que Fred et sa bande aient engagé du personnel pour vérifier perpétuellement internet.

Deux garçons, un peu plus courageux que les autres, osent venir vers nous pour demander un autographe et une photo en sa compagnie. Une fois de plus, Fred se prête au jeu de bonne grâce, sous le

regard médusé de trois personnes âgées qui se demandent sans doute qui est ce jeune homme que tout le monde admire.

Je regarde autour de moi d'un air inquiet. Et si la cinglée était là ? Si nous l'avions croisée ? Si elle nous suivait de loin ? Fred paraît serein avec cette histoire, pourtant les gardes du corps, eux, ne semblent pas prendre cette affaire à la légère ni Serge. Et si Fred tentait simplement de dissimuler ses propres inquiétudes pour ne pas m'effrayer ?

J'ai besoin d'air.

Je jette un œil à l'avant du bus. À ma gauche, j'aperçois les premiers abords de l'île de la Cité. À mon grand soulagement, Fred m'annonce que nous descendons à l'arrêt suivant.

Gilles nous ouvre le passage, nous nous apprêtons à descendre. Dès que les portes arrière s'ouvrent, certains s'exclament dans des applaudissements :

— Yeah ! Fred ! Merci ! Vive Dark Moon !

Mon rockeur lève son regard vers eux, fait le signe du rock, puis nous descendons. Ma gueule d'ange rabaisse un peu plus son chapeau sur son front et me dit d'un air contrit :

— Désolé.

— C'est ma faute. C'est moi qui ai voulu prendre le bus. Mais dis voir, tu ne m'avais pas dit pour *Rolling Stone*.

— Si, je t'ai avertie que j'avais une interview avec eux.

— Et les photos ?

— Je t'avais prévenue aussi.

Je cherche la faille.

— Tu ne m'avais pas dit aussi que Damien devait être de la partie ?

Il grimace. Touché.

— Son avion a eu du retard. On a dû faire sans lui.

Et encore une fois, c'est moi qui suis coulée. Je grogne.

Nous descendons les allées en direction de l'île.

Arrivés à la rue de la Huchette, Fred bifurque à gauche et nous longeons une allée bourrée de monde. C'est dimanche, mais comme nous sommes à Paris, les boutiques sont ouvertes. De nombreux restaurants côtoient les échoppes de souvenirs, les marchands de kebabs, les magasins de disques et les vieilles librairies.

C'est gavé de touristes. Ils sont tellement reconnaissables avec leurs sacs à dos, leurs appareils photo autour du cou et un plan de Paris dans les mains, ça me fait sourire.

Comme l'a dit Fred, ce n'est sûrement pas la rue la plus fréquentée par les Parisiens. Même si, en regardant les gens attablés aux terrasses des bars, j'ai l'impression d'entendre plus l'accent parisien que les langues étrangères.

Fred s'arrête devant une boulangerie baptisée *La Boulangerie de Tonton*. On dirait une de ces vieilles boulangeries d'autrefois. Elle sent bon le pain artisanal. Le décor, en bois clair à l'intérieur et tout de bleu sur la façade extérieure, est rustique et chaleureux. Il y a même une petite terrasse face à la devanture.

— Un goûter, ça vous tente ? Après on trace sur l'île et on rejoint Yvan.

Je regarde Fred, proprement surprise. Les rues sont jalonnées de bars et Fred nous propose d'aller dans un salon de thé ? Je ne suis pas sûre d'avoir une bonne influence sur ma rock star, moi.

Bastien et Gilles se postent devant l'entrée pour surveiller un groupe qui nous a suivis de loin et qui s'est arrêté à quelques mètres de nous.

Fred et moi passons la porte du tea-room. Derrière le comptoir, un homme aux cheveux grisonnants nous sourit généreusement.

— Mais qui voilà ! Alors ça, pour une surprise ! Fredo ! Ça fait un bail ! Que fais-tu là, mon gars ?

— Salut, Daniel, ça roule ?

L'homme sort de derrière son comptoir et vient donner une accolade et une bise à ma gueule d'ange.

Moi, j'ai droit à la bise parisienne : deux bisous sur chaque joue.

— Je te présente, Alice. Alice, Daniel, c'est l'homme qui m'a appris à monter à cheval.

— Oh ! Enchantée !

— Et alors ? Qu'est-ce que tu fous parmi les touristes ?

Fred se tourne vers moi en souriant, puis revient à l'homme.

— Ben... du tourisme. La demoiselle voulait venir à Saint-Germain et voir Notre-Dame.

— Ah ça ! Elle vaut des points notre cathédrale ! Je vous offre quelque chose ?

— Je pense que t'as pas de bière ?

Le fameux Daniel grimace, Fred hausse les épaules.

— Pas grave, sers-moi trois cafés et...

Fred se tourne vers moi.

— Un thé ? Un chocolat ?

Prise de court, je jette un œil indécis autour de moi. Daniel vient à mon secours :

— On fait un excellent chocolat maison.

Je lui souris.

— Alors va pour un choco maison.

— Et mets-nous des crêpes avec, s'te plaît.

— Installez-vous sur la terrasse. Je vous amène ça.

Nous rejoignons Bastien et Gilles. Par chance, la petite terrasse compte encore deux tables de libres.

Nous prenons place à l'une d'elle tandis que le groupe qui nous observait de loin vient s'agglutiner autour de l'autre, nous jetant des regards peu réservés.

Je tente de faire fi des portables qui s'allument, alors que Daniel nous apporte notre commande. Il prend une chaise et s'assoit avec nous. Il s'est préparé un café pour lui aussi.

— Crêpes sucre-cannelle, ça vous va ?

Nous hochons la tête dans un sourire de remerciement, puis commençons à manger pendant que Fred et Daniel discutent avec entrain. Dans ce que je comprends, ils se connaissent depuis de nombreuses années et Fred passe de temps en temps ici pour venir prendre de ses nouvelles. Daniel monte toujours à cheval et partage sa vie entre un centre équestre aux alentours du bois de Vincennes et la boulangerie.

— Bon, faut que j'y retourne, j'ai du travail.

— Combien je te dois ?

— Laisse tomber, mon gars, offert par la maison. À la condition que t'attendes pas six mois pour revenir me voir. Et je t'attends à Vincennes !

— Ouais, je sais, faut que je vienne, honte à moi.

Daniel pose une main sur l'épaule de Fred.

— Bah ! La vie d'artiste !

— C'est pas une excuse. Mais c'est vrai qu'en ce moment...

— T'inquiète, Fredo, dès que t'auras un peu de temps.

À peine Daniel se lève-t-il pour prendre congé de nous qu'une voix de femme s'écrie dans notre dos :

— Fred Pelletier ? Alors comme ça, on ne dit plus bonjour à sa plus grande fan ?

Ma dernière gorgée de chocolat chaud passe de travers et j'en recrache la moitié dans le bol. Mon cœur tressaute violemment et mes doigts se mettent à trembler. Je jette un bref regard vers Fred, il sourit et se retourne. Une femme se tient debout, derrière nous. Elle est assez grande, les cheveux blonds méchés châtain, coupés au carré. Elle porte des lunettes et un trench-coat vert. Elle écarte les bras, Fred se lève et la serre dans les siens. Alors ça !

— Comment tu vas, Manon ?

— Très bien. Et toi ? Tu sais que tu n'es qu'un chenapan ?

Daniel s'approche d'eux, Fred lui jette un regard navré en haussant les épaules, puis revient à la femme.

— Ouais, je sais. Je suis désolé, mais en ce moment...

— Lui fais pas de reproches, Manon, dit Daniel. Il est très occupé ces temps-ci.

— Il est toujours très occupé, ce jeune homme, glisse la fameuse Manon dans un sourire, en passant une main dans les cheveux de Fred pour les ébouriffer. Tu es à Paris pour longtemps ?

— Encore une semaine.

— Dans ce cas, il faut que tu viennes à la maison !

Fred s'apprête à protester, mais Manon lève un doigt et s'exclame en lui faisant les gros yeux :

— Et pas d'excuse, jeune homme ! Ce n'est pas parce que tu es bientôt à Bercy que tu ne peux pas prendre une heure pour venir déguster mon rôti !

— Manon, fiche-lui la paix !

Elle jette un regard courroucé vers Daniel et demande ensuite, d'un ton désinvolte :

— Alors ? Tu fais quoi de beau par ici ?

Fred se tourne vers moi et me tend la main. Je me lève un peu maladroitement en bousculant la table ronde.

— Alice voulait visiter le quartier. Alice, je te présente Manon, c'est la femme de Daniel.

Manon lève brièvement les yeux au ciel en poussant un petit cri, puis elle me m'offre sa main dans un sourire.

— La *femme* ! Nous ne sommes pas mariés, je te rappelle. Je préfère dire sa *compagne*.

— En même temps, réplique Daniel, ça fait vingt ans qu'on est ensemble, alors c'est comme si. Tu chipotes sur les mots, des fois !

Elle se tourne vers lui et lui jette :

— Le jour où tu te décideras à me passer la bague au doigt, là, tu pourras m'appeler ta *femme*, pas avant !

Daniel me fait un clin d'œil rempli de complicité :

— Vous êtes témoin, Alice ! Cette femme vient de me faire du chantage !

Je souris. Ils sont tous un peu déjantés les amis de Fred, non ? J'adore !

Manon tourne son regard vers ma gueule d'ange, puis vers moi.

— Et donc, Alice, vous, vous êtes...

— Euh... je suis...

Je me tourne vers Fred, perdue. Il passe un bras autour de mes épaules et déclare le plus naturellement du monde :

— C'est ma copine.

À ces mots, je défaille, le visage de Manon s'illumine et j'entends des râles étouffés à la table d'à



côté. Le groupe ne loupe pas une miette de la conversation et je crois même qu'il y en a un qui nous filme. C'est pas vrai ! J'espère que l'équipe de Cédric est sur le qui-vive, même le dimanche.

Manon reprend :

— Il me semblait bien que je vous avais déjà vue quelque part. Vous avez été pris en photo tous les deux, non ?

Fred grimace en hochant la tête. Manon sourit de plus belle.

— Eh bien, je suis ravie de faire votre connaissance. Vous aviez une robe magnifique sur les photos.

— Merci.

Je rougis aux souvenirs de la soirée au cinéma et au retour à la maison dans la limousine. Je jette un bref regard en coin à Gilles et Bastien qui, eux aussi, suivent la conversation. Les yeux de Bastien croisent les miens et je me sens devenir cramoisie. Je détourne vivement la tête.

— Bon, on va pas vous embêter plus longtemps, faut qu'on y aille. Alice a un train à prendre.

À cette remarque, Manon semble déçue.

— Oh ! Je voulais vous inviter à manger avec Frédéric aussi. Vous ne serez pas là cette semaine ?

— Euh... non... J'habite à Lausanne et...

Elle regarde Fred, un sourire complice aux lèvres.

— Ah ! D'accord ! Monsieur s'est trouvé une petite Suissesse. Finalement, tu n'es pas prêt à revenir vivre parmi nous, alors.

Fred hausse les épaules. Une lueur amusée traverse ses beaux yeux. Il ne répond rien. Je me demande à quoi il est en train de penser.

Il se penche vers Manon pour lui faire la bise, à la parisienne, puis donne une accolade à Manu. Daniel et Manon me font également la bise avant que Fred ne s'empare de ma main et me tire derrière lui.

Alors que nous nous éloignons, je vois Gilles s'arrêter à la table du groupe et je l'entends dire :

— La prochaine fois, vous demandez avant de prendre des photos, c'est plus poli. Et vous les gardez pour vous, s'il vous plaît, pas de publication sur internet. Merci.

Il nous rejoint au pas de course. Je ne suis pas sûre que les gens lui obéiront, mais au moins, ç'a été dit.

Nous longeons le quai Saint-Michel, rejoignons celui de Montebello, puis Fred nous fait traverser le pont au Double.

Comme à chaque fois, je sens des frissons me parcourir en m'approchant inexorablement de la cathédrale Notre-Dame. Elle se dresse fièrement au bord de la Seine, telle une impératrice, gardienne de l'île de la Cité.

Apparemment, ils n'ont toujours pas terminé leurs travaux d'embellissement. J'aperçois des échafaudages le long de ses flancs.

Le parvis est couvert de touristes et une foule énorme fait la queue devant les grandes portes d'entrée de la cathédrale. Je m'arrête et l'admire de face. Ce que j'aime ses deux tours avec toutes ses gargouilles. Fred avait raison ce matin : j'ai toujours l'impression que Quasimodo va surgir par l'une des ouvertures et jouer à Tarzan entre les créatures de pierre.

Je me tourne vers ma gueule d'ange qui observe d'un œil distrait les touristes. Je souris et viens me blottir contre lui. Je ne suis certainement pas Esméralda, mais il n'empêche qu'aujourd'hui je suis accompagnée de mon Phœbus. Et le mien, il a la classe !

— Alors ? Toujours aussi envoûtée par le lieu, demoiselle ?

— Oui. Je crois que je ne me lasserai jamais de venir ici.

Fred s'apprête à dire quelque chose, je pose ma main contre sa bouche.

— Et pas de cynisme, gueule d'ange ! Je ne le permettrai pas.

Ses yeux me scrutent, amusés. Je retire ma main, il sourit en secouant gentiment la tête.

— Très bien, pour le coup, je garde mon cynisme pour moi.

Il s'empare de son téléphone dans la poche arrière de son pantalon.

— On va pas trop traîner, l'heure tourne.

Un petit pincement s'empare de mon cœur. Dans moins d'une heure, je serai dans le train qui m'emmènera loin d'ici, loin de Fred. Ce dernier soupire en jetant un regard froid à son portable.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il s'arrête jamais, ce mec !

— Serge ? Il a essayé de t'appeler ?

— Quatre fois ! Il veut quoi encore ? Tu permets ?

Je hoche la tête.

Visiblement, Serge ne met pas longtemps à décrocher, car Fred s'exclame :

— T'es collé à ton téléphone ou quoi ?

J'entends le manager crier à l'autre bout du fil :

— Pelletier ! Tu le fais exprès ? Je vous ai dit de garder vos portables allumés constamment, ces prochains jours ! Je dois pouvoir vous joindre à tout moment !

— On est dimanche, bordel ! Tu sais que t'as le droit de profiter de tes week-ends aussi ?

Serge se met à vociférer et Fred éloigne le téléphone de son oreille en grimaçant, puis le change de main.

— C'est bon ? T'as fini ?... Tu veux quoi ?

Je n'entends plus les réponses de Serge, mais j'observe Fred et voit bien que la conversation prend une tournure qui ne lui plaît que moyennement :

— Pas demain ! S'te plaît !... Mais c'était le seul jour peinarde de la semaine ! Je voulais en profiter pour avancer dans mes comp... Tu sais que tu fais chier ?... Non, je suis pas chez moi... J'emmène Alice à la gare...

Il se tourne vers les deux gorilles en soupirant :

— Ouais ! Ils sont là aussi, tous les trois... Ouais... T'inquiète pas, mais faudra qu'on rediscute de ça, parce que... Serge ! Putain ! C'est ridicule ! Ouais, je rentre après, pourquoi ?... Non, viens pas chez moi !

Il grimace en fermant les yeux. Oups... Je me demande la tête que tirerait Serge en découvrant l'appartement massacré. Je crois que ça vaudrait une photo, surtout s'il voyait le cadavre de l'iPhone.

Fred reprend :

— Non ! Je dépose Alice et je viens chez toi après, c'est mieux. Faut que j'appelle les autres ?... OK... *À t'à l'heure.*

Nous atteignons le pont d'Arcole. Fred raccroche et remet son portable dans sa poche arrière en soufflant :

— Pfff ! Il est pas possible, ce mec !

— Il voulait quoi ?

— M'annoncer qu'il a ajouté deux interviews demain. Au moins, on y sera tous les quatre, ça sera pas que pour ma pomme. Mais ça va être une semaine pénible. Mardi et mercredi, on a prévu de répéter pour nous, mais à côté de ça, on doit aussi voir des journalistes et il veut qu'on fasse des photos mercredi en fin de journée. Jeudi, on doit répéter avec Aldebert et vendredi, y a cette putain d'émission.

Je le regarde, amusée.

— Ce sera quoi la chanson que vous allez chanter avec lui ? Ce sera vraiment une chanson de Noël ?

— À la Aldebert, ouais. Elle est sympa, on va bien se marrer, mais faut aussi qu'on se décide pour savoir laquelle on va chanter après. On n'arrive pas à se mettre d'accord.

— Vous ne vous êtes pas engueulés au moins ?

Il sourit.

— Entre nous quatre, y a pas de lézard. C'est Serge qui fout sa merde.

Je me mets à rigoler.

— Vous n'êtes pas possible ! C'est quoi le problème ?

— Nous, on veut du gros son et lui, il aimerait qu'on joue un truc plus calme.

— En même temps, si j'ai bien compris l'autre jour, c'est pour une émission qui va passer le 31 décembre. Un truc familial pour une soirée festive. Je comprends Serge.

Fred me jette un œil amusé. Il a sa tête d'ado canaille.

— Justement. Y a la France entière qui nous verra. C'est le moment de balancer un bon message.

Je secoue la tête dans un soupir.

— Dans ce cas, je vous souhaite de bonnes négociations avec Serge.

Nous parvenons au quai de l'Hôtel-de-Ville. Comme prévu, Yvan nous attend, debout, appuyé contre une Mercedes grise aux vitres teintées.

Dès qu'il nous ouvre la portière, je me sens devenir cotonneuse. Je vais vraiment rentrer chez moi dans quelques minutes ? J'ai de la peine à y croire. Je suis si bien ici, avec ma gueule d'ange, avec ses potes. Et une folle idée me traverse subitement l'esprit. Quand Fred me parle d'un poste d'assistante personnelle, jusqu'à quel point déconne-t-il ?

« Alice, arrête ! Ce n'est pas sérieux cette histoire, tu le sais ! Tu es bibliothécaire et tu adores ton job ! Là, t'as juste un coup de blues, parce que tu as passé un super week-end. Dans quelques heures, ça ira mieux. »

Je me penche vers Fred, puis pose ma tête sur son épaule. Il m'embrasse doucement les cheveux.

La voiture démarre, prend le chemin de la gare de Lyon et je regarde Paris défiler sous mes yeux tout en m'enivrant du parfum de mon rockeur.

Bordel ! Ce qu'il va foutrement me manquer, ce mec, durant ces sept prochains jours !

\*

La gare grouille de monde et beaucoup de regards se posent sur nous ; Fred les ignore et les gardes du corps nous entourent.

Nous entrons dans un kiosque afin que je m'achète un peu de lecture. Mon polar ne me suffira pas pour le voyage, je suis quasiment au bout. Je m'achète un magazine sur le cinéma et *Rolling Stone*.

Fred grimace.

— T'es sûre ?

— Oui, m'sieur. Je veux voir ce que vous racontez aux journalistes.

— Tu risques d'être déçue, alors. Y a aucun scoop.

— Pourtant, c'est marqué « entretien exclusif ».

Il sourit en déposant un baiser sur mes lèvres.

— Tu parles ! Qu'est-ce qu'ils mettraient pas en gros titres pour faire vendre leurs âneries ?

Je jette un œil à la couverture et réplique railleusement :

— De toute façon, je crois que les femmes qui ont acheté ce numéro ne l'ont pas fait pour ce que tu racontes dans l'article.

— Alice...

— Non ! Ne dis rien ! C'est ton métier, je sais. Les photos, ça fait partie du kit. D'ailleurs, celles que t'as faites pour le parfum, elles sortent quand ?

— Je sais pas. Avant Noël normalement.

Je souffle. Pas de crise de jalousie avant de partir, c'est ridicule et ça ne sert à rien. Cet homme m'aime et il est à moi.

Je plonge mon regard dans le sien et tente de sourire.

— Je suis désolée, Fred. Je suis nulle. C'est juste que ce n'est pas facile de te partager avec les autres.

Il passe sa main sur mon visage et remet une de mes boucles de cheveux en place. Comme à chaque fois qu'il fait ça, mon cœur bondit dans ma poitrine, mes papillons se réveillent et une vague de chaleur et d'envie pour lui m'enveloppe doucement.

— Je sais, Alice. Je suis désolé. J'imagine bien que ça doit pas toujours être simple pour toi. Tu m'épates, tu sais, demoiselle ? Je pensais pas que tu serais capable de supporter tout ça.

— Vraiment ?

— Ouais. Tu veux une vérité vraie

Je hoche la tête ; que va-t-il me sortir cette fois ?

— Quand on s'est embrassés la première fois, je pensais vraiment que ça ne durerait pas. Que c'était qu'un feu de paille. Tu me plaisais, mais... Je me disais que tu prendrais rapidement peur, même si ton regard parlait pour toi, tout le temps.

— Mon regard ? C'est comme ça que tu devines en permanence ce que je pense ?

— T'es un livre ouvert, Alice. Tes yeux ne trichent jamais, t'y peux rien.

Il sourit, espiègle, et me tire la langue.

— T'as raison, t'es nulle pour le bluff.

Je me blottis contre lui afin de lui cacher mon regard du moment. Nom d'une pipe ! Je savais que ce mec était capable de lire en moi, mais à ce point ? Il faut que je m'entraîne à dissimuler un peu mieux mes émotions. Surtout avec ces histoires de lettres. Je suis persuadée que Fred se doute de quelque chose. J'ai dû me trahir à un moment ou à un autre. Après tout, pour l'histoire avec les deux bimbos du bateau, il avait bien découvert qu'il m'arrivait un truc.

Nous rejoignons le quai du TGV. Un photographe se dresse subitement devant nous.

— Fred, s'il te plaît ! Une photo ! C'est ta fiancée ? Je peux vous prendre tous les deux ? Elle s'appelle comment ?

Fred passe devant lui sans répondre et deux des gardes du corps bloquent le passage au paparazzi. Bastien continue de nous suivre.

— Ces cons aussi, ils sont jamais en vacances, putain ! grommelle Fred entre ses dents.

Il sort le billet de train de la poche de sa veste et me le tend. Nous l'avons imprimé le matin même. Une chance que dans sa folie destructrice de jeudi soir, Fred ne s'en soit pas pris à son matériel informatique.

Je prends la feuille et lui glisse dans un sourire :

— Tu vois que des fois c'est pratique, la technologie moderne. On gagne un sacré temps avec internet.

— J'ai jamais dit le contraire. C'est l'abus que les gens en font qui me débecte.

Nous parvenons au niveau de mon wagon. Fred pose mon sac à terre et me prend dans ses bras. J'ai un puissant nœud à l'estomac.

— Tu vas me manquer, gueule d'ange.

— Toi aussi, princesse.

Deux filles passent à côté de nous. Elles s'arrêtent sur les marches du wagon, puis je les entends se murmurer :

— C'est lui, tu crois ?

— Oui ! Tu penses qu'il prend le train aussi ?

Je leur jette un regard courroucé, elles n'insistent pas et disparaissent par la porte.

Fred m'embrasse avec tendresse. Je demande d'une petite voix câline :

— Tu rentres dimanche prochain, alors ?

— Mmm... Et cette fois, promis, je bouge plus jusqu'à Noël, peut-être même jusqu'au Nouvel An.

— Ne me fais pas de promesse, gueule d'ange. C'est mieux. Serge serait encore capable de te faire un

mauvais coup.

— Ouais, t'as pas tort.

Il caresse mes cheveux en respirant profondément, puis son visage devient sérieux quand il me propose :

— Et si on rentrait ensemble, dimanche prochain ?

J'écarquille les yeux, interdite.

— Comment ça ?

Il plonge ses prunelles vertes dans les miennes et m'observe intensément.

— Vendredi, on enregistre l'émission, ça te dirait pas de venir avec nous ? Je suis sûr que ça va te plaire, y aura plein de gens connus. Et le soir, je t'emmène en boîte pour que tu puisses boire des coupes de champagne afin de t'en remettre.

Alors ça ! Waouh !

Mon cœur s'emballa à la puissance 10 000. Je crois que je vais défaillir et que j'ai un sourire complètement nigaud aux lèvres. Ça faisait longtemps ça, tiens !

Je bafouille, abasourdie :

— Je... je sais pas... Il faut que... Je travaille, moi, vendredi. Euh...

Fred pose son front contre le mien.

— T'as pas des heures à reprendre ? Un jour de congé à poser ?

— Si... j'ai des heures, mais...

La vache ! Il me propose de venir à l'enregistrement d'une émission sur France 2 ! Et il y aura tous les animateurs de la chaîne ! Et des chanteurs ! Peut-être même des acteurs ! Je me réjouis de raconter ça, ce soir, à Johanna, et de voir sa tête !

— Prends le temps de réfléchir, je te demande pas une réponse tout de suite, demoiselle.

— T'es sûr que je peux venir ? Ça ne dérangerait pas ?

— Flavia sera là aussi.

— Et Serge ?

Il rit de bon cœur.

— Serge est toujours là ! C'est notre irrévocable nounou ! Tu sais, il est pas...

— Oui, je sais. J'ai un peu parlé avec lui, hier. Il m'a surprise.

Fred plisse les yeux, étonné.

— Ah ouais ? Je savais que tu me cachais encore des trucs, princesse !

Je rougis et détourne mon visage. Nom de nom ! Il ne faut vraiment pas qu'il apprenne pour les lettres !

« Le TGV Lyria en partance pour Lausanne va fermer ses portes. Tous les voyageurs sont invités à monter à bord. »

Nous nous jetons un regard qui n'a pas besoin de mots. Je crois que Fred est aussi triste que moi et cette pensée réchauffe mon cœur. Mais dans quel état ça nous met, l'amour, tout de même !

Mon beau rockeur se penche vers moi pour m'embrasser et les paroles d'une chanson de Goldman me reviennent en tête :

*Il s'invite quand on ne l'attend pas  
Quand on y croit, il s'enfuit déjà  
Frère qui un jour y goûta, jamais plus tu ne guériras<sup>2</sup>*

Je m'accroche au cou de Fred et colle mes lèvres contre les siennes. J'ai l'impression de l'embrasser comme si nous nous séparions pour des mois.

« *Quatre jours et demi, Alice ! Parce que tu sais que tu vas tout faire pour revenir ici vendredi prochain.* »

Au pire, je me ferai porter pâle.

« Mais ça ne va pas, non ? Depuis quand es-tu capable d'un mensonge pareil, Lagardère ? T'as pas honte ? »

Non, pas du tout, c'est ça qui est terrible.

« Le TGV Lyria en partance pour Lausanne va fermer ses portes. Tous les voyageurs sont invités à monter à bord. »

— Faut que t'y ailles, demoiselle.

Fred recule et m'oblige à avancer vers les marches. Il me tend mon sac. Mais pourquoi je me sens toute flagada, moi ?

Quatre jours ! Ce n'est rien ! Quatre jours et à nouveau un week-end prolongé avec mon homme, à Paris !

Mais il n'y a rien à faire, mes pieds refusent de passer la porte. Fred monte sur la première marche pour m'obliger à reculer.

— Allez, hop ! File !

— Je t'aime.

Je me penche vers lui, son souffle chaud contre ma bouche m'électrise. Je crois que je suis en train de mouiller, là, en bas. Et c'est terriblement frustrant, parce que, pour le coup, il n'y a aucune solution.

Bordel ! Quatre jours !

« Pense à autre chose qu'à son corps nu et à ses baisers sur ta peau ! »

Fred m'embrasse tendrement, puis me lâche et retombe sur le quai. La porte se ferme. Je reste derrière le hublot et fais un dernier signe de la main à ma gueule d'ange. Il y répond, un vague sourire aux lèvres. Je crois que je vais lui manquer aussi, un peu.

Dès que le train commence à s'ébranler, je me convaincs qu'il est temps de rejoindre ma place en fredonnant :

*Lui, choisit ses tours, et ses va et ses vient  
Ainsi fait l'amour, et l'on n'y peut rien*

---

<sup>2</sup> Et l'on n'y peut rien, chanson de Jean-Jacques Goldman, parue en 2001 dans l'album *Chansons pour les pieds*.

Mes doigts glissent sur les cordes de la guitare, mes yeux se perdent sur les paroles de la chanson qui dansent devant moi. J'avais fumé quoi le jour où j'ai écrit ça ? Rien, c'est bien ce qui m'inquiète.

Quand elle lira ce texte, je me demande ce qu'Alice en pensera. Parce que quoi qu'il arrive, elle y aura accès à un moment donné. Si c'est pas en le lisant dans mon cahier, ce sera à l'écoute sur un album. À moins que je laisse tout tomber et que j'en écrive d'autres. Ce serait peut-être même le mieux à faire. Les autres vont râler, ils les aiment bien ces chansons.

Moi aussi.

Et merde !

Je prends le joint à côté de moi et tire une taffe. Y a pas ! Damien, il s'est pas foutu de notre gueule, cette fois.

Je suis passé le voir après ma prise de bec avec Serge. Ils habitent tous les deux près des Halles. Je me suis dit que parler avec Damien me ferait du bien, parce que, putain ! ce qu'il peut m'emmerder, Serge, en ce moment ! Il veut rien lâcher à propos des gorilles.

— Fred, on en a parlé et reparlé. Je ne discute plus avec toi sur ce sujet !

— Serge ! C'est ridicule ! Elle me fera rien !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Je l'ai regardé avec un sourire ironique aux lèvres.

— Quoi ? Tu vas me parler de John Lennon, toi aussi ?

Serge a ouvert la bouche, l'a refermée aussi sec en secouant la tête, puis il m'a demandé, l'air de rien y comprendre :

— John Lennon ?

J'ai souri en haussant les épaules ; j'aime bien avoir des pensées qui n'appartiennent qu'à Alice et moi.

Bordel ! Je crois que c'est pas bon ça.

J'ai repris :

— Serge, sérieusement, c'est pénible de les avoir constamment sur le dos. Un, je veux bien, mais trois...

Il s'est approché de moi et a posé une main sur mon épaule. C'est la première fois depuis longtemps qu'il m'a regardé avec autant de sérieux, l'air foutrement inquiet.

— Et moi, je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Alors tant que les flics n'en sauront pas plus, je ne lâcherai pas l'affaire.

J'ai grincé des dents et j'ai craché :

— Et si c'est à Alice qu'il arrive un truc ?

— Fred...

— Tu te souviens de ses mots, à la cinglée ? « Elle n'a pas le droit de te toucher, elle n'a pas le droit de t'aimer ! Si je la vois encore une fois auprès de toi, je lui crève les yeux et lui arrache le cœur. » C'est pas assez parlant, peut-être ?

Il a soupiré en affaissant les épaules.

— Tu veux quoi, Fred ?

Je me suis tourné vers la fenêtre et j'ai jeté un œil sur le dôme du marché des Halles un peu plus loin, me perdant dans mes pensées.

Ce que je veux ? Qu'il n'arrive rien à Alice. Quand elle est montée dans le train, t'à l'heure, ça m'a fait mal. Putain ! J'aime l'avoir auprès de moi, cette fille.

Jamais j'aurais cru qu'elle réagirait ainsi après mes révélations. Je pensais qu'elle me regarderait avec pitié ou avec dégoût. Je m'étais fait une raison en allant la voir. Je prévoyais de revenir seul sur Paris. Libéré, peut-être, mais célibataire.

Et elle, au lieu de me quitter, elle m'a dit « je t'aime ». Putain ! Et moi, ce matin, comme un con, il a fallu que je lui sorte qu'on n'a peut-être pas d'avenir ensemble. En même temps, c'est pas faux. Je lui ai dit la vérité. Je suis pas quelqu'un de stable, je suis pas présent. Je suis pas fait pour me poser. Je suis pas le genre de mec qui supporterait une vie métro-boulot-dodo. C'est pas pour moi. Alice le sait parfaitement. Et je crois que c'est pas le genre de gonzesse qui cherche ce style de vie non plus. Ou en tout cas, plus depuis qu'elle me connaît.

À la question de Serge, j'ai fini par répondre :

— Et si on envoyait un des gorilles pour la protéger ?

J'ai cru qu'il allait s'étrangler en avalant sa gorgée de whisky de travers.

— Tu te fous de moi, Pelletier ? Écoute, j'apprécie beaucoup ta copine et je suis sincèrement heureux pour toi, mais là, non !

Je me suis énervé.

— C'est elle qui est menacée, bordel ! Pas moi !

— Je sais. Et je comprends que ça te foute les boules, mais on paie Bastien et les autres pour assurer ta protection. C'est toi qui es à Paris.

Alice est rentrée chez elle. Elle ne craint rien.

Il avait raison, sûrement. Et moi, comme un imbécile, j'ai proposé à Alice de revenir ici le week-end prochain, mais je sais pourquoi je l'ai fait. Je sais qu'elle sera heureuse vendredi. Je crois qu'il va falloir que je prévoie une très grosse bouteille de champagne pour qu'elle se remette de ça.

— Quoi ? Pourquoi tu souris comme ça, Fred ?

Je me suis tourné vers Serge en reprenant mon sérieux.

— Pour rien.

À nouveau, il s'est approché de moi et m'a balancé :

— T'es amoureux, hein ?

J'ai même pas trouvé la force de lui mentir. Je me suis assis sur le canapé et je lui ai confié :

— Ouais, je crois bien. Ça me fait peur, Serge. J'ai jamais ressenti ça pour personne. J'ai l'impression que je suis toujours à côté de la plaque avec elle. Je fais des bourdes tout le temps.

Il est venu prendre place à côté de moi et m'a tendu ma bouteille de bière.

— Elle, en tout cas, elle est sacrément amoureuse. Tu sais qu'elle est venue me parler ?

— Ouais, elle me l'a dit.

— Écoute, Fred, t'as assez engueulé les autres avec leurs histoires de cœur. On est d'accord, ça a foutu la merde à plusieurs reprises. Et je crois qu'avec Damien et son Américaine, on va encore en voir des vertes et des pas mûres. Mais je vais être franc avec toi : je me suis toujours demandé pourquoi ça ne t'arrivait pas, de temps en temps, d'être amoureux. Et comme beaucoup, je dois avouer que je commençais à me demander si tu nous ferais pas ton coming-out un jour.

J'ai souri. Quelle blague !

— Serge...

— Non, je sais, c'est lamentable, parce que je ne t'ai jamais vu partir au bras d'un mec. Mais bon... La bisexualité, c'est possible aussi.

— Serge !

— OK, je me tais. Mais sincèrement, toi et elle, tu penses que c'est sérieux ?

Et voilà ! On en revient toujours à la même question !

J'ai bu une grosse gorgée de bière avant de répondre, les yeux perdus dans le vague, pensant au week-end prochain :

— Ouais, je crois bien que c'est sérieux. Putain ! Tu crois que je suis dans la merde ?

Serge a rigolé.

— Bienvenue parmi nous, Pelletier, dans le monde normal, celui où l'amour est roi.

— C'est toi qui me dis ça ? Après deux divorces ? Tu te fous de ma gueule ?

— Et alors ? C'est pas parce que j'ai divorcé que je ne les ai pas aimées. Et j'attends la prochaine avec impatience.

Je l'ai regardé, surpris. C'est la première fois qu'on partageait des trucs comme ça, lui et moi. Ça m'a fait bizarre. Et j'ai repensé à ce que j'avais dit à Alice le matin même et aux piques constantes de Mike sur le sujet. C'est vrai qu'avec Serge, on n'arrête pas de se tirer dans la gueule, mais au fond, je dois avouer que je l'aime bien. Même un peu plus que ça.

Un père... Ouais, c'est pas complètement faux.

D'ailleurs, ça me fait penser qu'il faut que j'appelle Pierre cette semaine. Il a tenté de me joindre plusieurs fois ce week-end et j'ai pas pris le temps de le rappeler.

Je me suis tourné vers Serge et j'ai demandé :

— Bon, alors ? Pour Alice et les lettres, on fait quoi ?

— Rien. Et si elle doit revenir ici, eh bien je demanderai aux gars d'accentuer la surveillance. Si tu veux pas d'eux dans ton appart', ils resteront dans la voiture en bas de l'immeuble. Ou devant ta porte, ils auront moins froid.

— Tu déconnes, là ?

— Non.

En partant de chez Serge, j'étais pas bien. Je suis passé chez Damien un moment, on a parlé de tout et de rien, et il m'a filé quelques grammes de sa précieuse beuh.

En rentrant, je me suis allumé un pétard, j'ai pris mon cahier de compo et j'ai joué quelques chansons. C'est la première fois que j'ai autant d'inspiration pour mettre les morceaux en musique.

Je tire une nouvelle taffe et laisse la fumée s'échapper lentement de ma bouche en me couchant sur le lit. Je regarde le plafond, Alice se met à danser devant mes yeux.

La vérité vraie... Ouais, je t'ai dit la vérité, demoiselle. Ou presque. Je t'ai pas vraiment tout révélé à propos de la dernière lettre. J'ai compris plusieurs fois à ton regard que tu te poses des questions. Mais comment t'avouer que la cinglée a proféré des menaces de mort ?

J'ai jamais vraiment tenu compte de ses lettres. Pour moi, c'était simplement une fan hystérique de plus, même si dès le départ, elle semblait un peu plus atteinte du ciboulot que les autres.

Je soupire en ramenant le joint vers ma bouche. Je crois qu'au fond c'est pas une mauvaise chose d'avoir proposé à Alice de me rejoindre.



Serge a raison, elle est en sécurité en Suisse. Mais c'est seulement quand elle sera auprès de moi que je me sentirai serein. Paris est une grande ville. La cinglée peut pas me retrouver. Et puis, dès dimanche, je rentre sur Vevey jusqu'au Nouvel An. Après ce sera la reprise de la tournée.

Mon ventre se contracte.

Putain ! C'est facile de veiller sur Alice ici et à Lausanne. Mais le jour où je serai sur les routes ?

Mon téléphone se met à sonner, je sursaute. Je viens de recevoir un message.

Je jette un œil à l'heure. Je souris.

## **Aujourd'hui 22:02**

Coucou, m'sieur !

Bien arrivée, merci pour la 1<sup>re</sup> classe ! C'est terrible comme on y prend goût ☺

Mais je préfère quand tu voyages avec moi... Tu me manques.

Tu fais quoi, toi ?

Je ferme les yeux. Que ne donnerais-je pas pour qu'elle soit là, près de moi. Bordel ! C'est quoi cette putain de dépendance ?

Je rouvre les paupières et pose mon regard sur mon cahier. Je parcours, une fois encore, les paroles de la chanson. Ouais, si Alice tombe dessus un jour, elle va halluciner.

Je prends mon portable et réponds :

## **Aujourd'hui 22:04**

Bonsoir, demoiselle,

Content de vous savoir bien arrivée.

Ici, je dois reconnaître que c'est un peu vide sans toi. Ça aussi, on y prend vite goût...

Bonne nuit, princesse, fais de beaux rêves pour moi.

Je me lève et m'approche de la fenêtre. Au loin, le dôme de la coupole du Sacré-Cœur est illuminé par les néons.

Je relis le message d'Alice, puis vais jeter un œil à mes photos. À peine son joli visage apparaît-il à l'écran que mon cœur se tord. Bordel ! C'est pas vrai ! Il est trop tard, je peux plus revenir en arrière.

Alors je sais ce qu'il me reste à faire. Je m'en fous de Serge et des ordres de Discographe. Quand on partira sur les routes, si les flics n'ont toujours pas réglé cette histoire, je demanderai à Bastien de veiller sur Alice, de loin.

Ces lettres, ce ne sont que des mots, mais si après tout cette meuf psychopathe était plus timbrée que prévu ?

Je frissonne en me tournant vers mon armoire. J'ai toujours pas retrouvé le tee-shirt que je cherchais et je commence à deviner pourquoi.

Putain de merde ! C'est quoi ce bordel ?

Je range les lettres dans mon bureau en tremblant. Mon cœur bat comme un dément. Nom d'une pipe ! Pourquoi ai-je voulu relire le courrier reçu hier ? C'était bien la peine de me filer un coup d'angoisse supplémentaire avant de partir pour la gare !

Abattue, je me laisse aller sur ma chaise et ferme les yeux en soupirant. Quelle semaine ! On ne peut pas dire qu'elle a été de tout repos.

Lundi matin, ma mère a débarqué comme une furie à la bibliothèque. Elle m'a planté deux journaux people sous les yeux en hurlant :

— Tu te fiches de moi, Alice ? J'ai tenté de te joindre ce week-end, mais ton téléphone était de nouveau aux abonnés absents ! Et que vois-je ce matin ? Mademoiselle était à Paris avec sa star de la musique ! Et tu te fais suivre par les photographes !

Tous les regards des gens présents se sont posés sur moi. Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie.

— Maman, s'il te plaît...

Je crois que si elle avait pu avoir des couteaux à la place des yeux, je serais au cimetière à l'heure qu'il est.

Je l'ai entraînée dans notre bureau sous les regards ébahis d'Iris et de Jean-Michel, puis j'ai jeté un œil aux magazines.

Dans le premier, Fred et moi étions en couverture entre Garou, Obama, Clara et Jordan. Alors ça !

### **Le chanteur de Dark Moon amoureux !**

Et au-dessus du gros titre, une photo de Fred et moi nous embrassant dans la rue alors que nous rejoignons le Palais omnisports à pied.

L'article à l'intérieur, ponctué de plusieurs photos de nous à la gare de Lyon, était court et absolument vide de sens, comme chaque fois dans ces journaux.

En prenant le second magazine, par contre, je me suis mise à respirer plus rapidement. Comment...

En couverture, une photo prise à notre insu dans les rues de Paris. Non ! Pas dans les rues de la capitale. À Montmartre ! Derrière moi, on pouvait apercevoir la coupole du Sacré-Cœur. Nous venions sûrement de sortir du tea-room ! Merde alors ! Et on n'a rien vu !

Sous la photo, une légende accrocheuse :

### **Fred Pelletier en galante compagnie à Paris !**

#### **Photos exclusives !**

Et en effet, des photos, il y en avait ! Nous, entrant dans le tea-room ; nous, en train de nous bécoter dans le tea-room ; nous, sortant du tea-room. Et le comble : nous, dans les rues de Paris !

Ce paparazzi de merde était parvenu à nous suivre au nez et à la barbe de ma gueule d'ange, des gardes du corps et de moi-même. Je n'y croyais pas. Encore moins en parcourant l'article à la page 5.

Le leader de Dark Moon, Fred Pelletier, est en couple et incroyablement amoureux !

Cette fois, c'est bel et bien officiel, car votre magazine préféré a su le surprendre en galante compagnie, dans les rues de la Ville Lumière durant ce week-end.

Un petit-déjeuner romantique à Montmartre, puis une visite de la capitale, il n'en fallait pas plus à cette charmante jeune femme pour finir de succomber au charme irrésistible du chanteur français si sexy. Déjà aperçue à ses côtés lors de l'avant-première de *Kissing Girls*, à Genève, en octobre dernier, cette mystérieuse brune, vivant en Suisse et ne faisant pas partie du show-business, semble avoir réussi à conquérir définitivement le cœur du ténébreux rockeur.

Quand j'ai relevé les yeux vers ma mère, elle était rouge de colère.

— Tu te rends compte, Alice ? Tu as été prise en photo par ces... Tu es dans les magazines !

— Maman, s'il te plaît, calme-toi. Y a pas mort d'homme.

Enfin... pour le moment... Fred allait être furax.

J'ai pris les mains de ma mère et lui ai expliqué d'une voix calme, bien que je bouillisse littéralement de rage à l'intérieur :

— Tu sais, maintenant, ça risque d'arriver souvent ce genre de truc.

— Alice, ce n'est pas possible. C'est délirant.

— Oui, complètement, et j'avoue que j'ai du mal à m'y faire. Mais ça fait partie de la vie de Frédéric. Il va falloir qu'on s'y habitue. Lui, moi... toi.

Elle a soupiré, puis s'est levée et m'a serrée dans ses bras.

— Tu es un peu sa *Læticia*, alors ?

J'ai souri en pensant au couple Hallyday.

— Oui, un peu, si tu veux. Mais mon Johnny à moi, il est moins copain avec les journalistes que l'original. Je crois qu'il ne va pas être très content en découvrant tout ça. Il n'aime pas ce genre de pub. Le star-system, ce n'est pas vraiment son truc.

Ma mère m'a regardée en haussant les sourcils, surprise par mes propos.

— Ah bon ? Tu sais qu'il me tarde de le rencontrer ?

— Oui, Maman, je sais. J'y travaille.

Tu parles !

Finalement, j'ai réussi à me débarrasser de ma mère grâce à Iris, venue me chercher à la rescousse pour un problème à la médiathèque.

Tout le reste de la journée, une boule d'angoisse avait décidé d'élire domicile dans mon estomac.

Et si la folle parisienne avait eu accès à ces photos ? Bien sûr qu'elle les avait vues, c'était évident.

À midi, j'étais une vraie boule de nerfs et j'ai appelé Fred.

— Salut, demoiselle.

— Salut, gueule d'ange.

— Si tu m'appelles un lundi à midi, c'est que t'as vu la presse people.

Je tordais un mouchoir en papier dans mes mains et commençais à en faire des confettis. Fred avait une voix trop calme, ce n'était pas normal.

— Ma mère a débarqué à mon boulot comme une furie avec deux de ces torchons.

Je l'ai senti sourire.

— On devrait la présenter à Serge alors, ils devraient bien s'entendre.

J'ai souri aussi.

— Je te trouve bien serein, toi. T'es sûr que ça va ?

— Serein ? Tu veux voir dans quel état j'ai mis le bureau de Serge, ce matin ?

J'ai visualisé l'apocalypse de son appartement et j'ai blêmi.

— Tu lui as détruit son bureau ?

Il a rigolé.

— Non ! J'ai juste envoyé valser deux ou trois choses. Là, ça va mieux.

J'ai secoué la tête en imaginant la scène. J'ai réalisé à ce moment-là que les fois où je me trouve auprès de lui, Fred doit sûrement faire de sacrés efforts pour se contenir. En découvrant les photos de moi et de Diego Marshall sur Facebook, sa rage intérieure avait dû être monstrueuse.

J'ai repensé aux paroles de ses amis et j'ai reconnu qu'effectivement, je dois avoir une certaine influence sur cet homme. Maintenant, je comprends mieux en quoi elle consiste.

Fred a repris :

— En soi, c'est pas les photos qui me dérangent. C'est le fait que j'ai rien vu. Bordel ! Ils sont forts, ces cons ! C'est comme avec Elsa.

— Je suis désolée.

— De quoi, princesse ? T'y es pour rien. Même Bastien et Gilles les ont pas repérés.

J'ai hésité à poser la question, mais j'avais besoin de connaître sa pensée :

— Et la cinglée ? Tu crois que...

— Bien sûr qu'elle les a vues. Ou si c'est pas encore le cas, ça va pas tarder. Apparemment, c'est une épilucheuse de ce genre de presse merdique.

Mon cœur battait à tout rompre, je redoutais tellement de l'entendre prononcer...

— Alice, pour le week-end prochain...

— Fred, je veux venir te voir.

Il a soupiré.

— C'est ma faute, j'aurais peut-être pas dû... Serge pense que c'est pas une bonne idée.

J'ai souri. Parce que si pour Serge, ma venue était une mauvaise idée, cela signifiait que...

— Mais moi, je veux t'avoir près de moi, demoiselle. Après, c'est toi qui décides.

Ma boule à l'estomac s'est faite plus discrète. J'ai murmuré :

— Y a que dans tes bras que je me sens à l'abri, Fred. Je veux venir.

— Je l'ai peut-être sous-estimée, Alice. L'hypothèse de Serge et des flics...

— Je m'en fiche. Je veux être avec toi.

Il n'a pas insisté. Je savais que lui aussi était plus tranquille à l'idée que nous soyons réunis. Oh ! Mon amour !

Durant les jours suivants, la boule d'angoisse ne m'a plus quittée, atteignant son paroxysme le jeudi matin alors que je montais les marches pour rejoindre la bibliothèque. Et j'ai cru m'évanouir en entrant dans le bureau.

Elle était là. Dans mon casier. L'enveloppe blanche.

D'une main fébrile, je l'ai ouverte et j'ai dû m'asseoir.

À l'intérieur, avec la lettre, cette cinglée avait ajouté les photos des articles de lundi, et au lieu de découper mon visage comme la première fois, elle l'avait tailladé avec un cutter.

Elle devait avoir une lame fine pour parvenir à ce résultat, et tout autour de moi, elle avait dessiné des mares de sang et des poignards dans mon cœur.

*Je suis sa plus grande fan.*

*Tu n'es qu'une ignoble salope ! Je t'avais ordonné de sortir de sa vie. Tu n'es rien ! Tu ne peux pas représenter quelque chose pour lui. Fred est à moi ! Il n'a jamais gardé une femme auprès de lui, parce que c'est MOI qu'il aime. Il chante pour MOI !*

*Je fais l'amour avec lui tous les soirs. Toi, tu n'es qu'un jouet de baise, rien de plus. Une poupée gonflable dont il va bientôt se lasser.*

*Une pute !*

*Et tu sais ce qu'on fait aux putes ? On les baise, on les souille, on leur fait du mal et on les jette.*

*Et je peux te faire du mal. Je VEUX te faire du mal. Oui, je vais te faire souffrir, Alice.*

*Fred est à MOI, car moi, je suis tout ! Et toi, tu n'es rien.*

*Je l'aime éperdument.*

*Sa plus grande fan*

J'ai froissé la lettre dans une rage violente et me suis retenue pour ne pas la déchirer. Puis, je me suis levée, j'ai donné un puissant coup de pied dans la corbeille à papier avant de tambouriner mes poings contre la porte de mon casier. J'ai mieux compris pourquoi Fred pétait un plomb des fois. C'est vrai que ça fait du bien.

J'ai repris la lettre et l'ai relue.

*Me faire du mal ? Me faire souffrir ?* J'ai senti des gouttes de sueur perler sur mon front. Est-ce ce genre de messages qu'elle avait écrit dans sa dernière lettre à Fred ? Est-ce pour cela qu'il était si hésitant à me faire venir une nouvelle fois à Paris ?

« Je l'ai peut-être sous-estimée. »

Fred n'avait jamais tenu ce genre de propos auparavant. Qu'est-ce qui a bien pu changer ?

Lorsque je l'ai eu au téléphone, quelques heures plus tard, je n'ai rien dit. Je ne pouvais pas. En plus de piquer une crise, il m'aurait interdit de prendre le train le lendemain. Et il aurait sûrement voulu venir, lui, et ça aurait foutu la merde auprès de Serge et du groupe, encore une fois. Alors j'ai fait comme si tout allait bien. Au téléphone, c'est tellement plus simple de bluffer.

« Plus de mensonges, demoiselle, la vérité vraie. Toujours »

Je me suis mise à trembler.

Fred m'a envoyé le billet de train électronique par mail. Il a insisté pour le payer et j'avoue qu'il n'a pas eu à avancer beaucoup d'arguments. La première classe, ça me plaît bien, je dois le reconnaître. Par contre, j'ai refusé qu'il achète les deux places. Moi, ça ne me dérange pas de partager les sièges.

Poser un jour de congé auprès de mes collègues a été simple. Avec toutes les heures supplémentaires que j'ai faites depuis le mois d'août, je n'ai même pas eu besoin de toucher à mon quota de jours de vacances.

J'ai décidé de partir vendredi matin. Je n'ai pas eu le cœur à négocier avec mes collègues pour finir plus tôt le jeudi et pouvoir ainsi prendre le dernier TGV de la journée.

Pourtant, après la lecture de la lettre, ce n'est pas l'envie qui m'aurait manqué.

Je rouvre les yeux, prends mon portable et regarde avec amour la photo de Fred et moi sur mon écran d'accueil.

« *Calme-toi, Alice, tout va bien. Dans quelques heures, tu seras dans ses bras.* »

Je me lève, ferme mon sac de sport et descends à la cuisine. Johanna y est déjà, elle m'a proposé de m'accompagner à la gare.

Nous n'avons pas trop eu l'occasion de nous voir cette semaine, prises entre notre boulot et ses fins de journées avec Marc. Je trouve qu'ils se voient beaucoup plus qu'avant. Finalement, je me demande si ses beaux discours sur la femme libérée et les couples indépendants ne seraient pas en train de changer légèrement.

Après m'être servi une tasse de thé, je m'assois face à mon amie.

— Alors ? Ton sac est prêt ? Waouh ! Deux week-ends de suite à Paris ! Tu sais qu'on a eu un choc avec Mathieu en découvrant ton message ? Ça vaut le coup, des fois, de se disputer avec son amoureux, non ? Je devrais peut-être essayer plus souvent avec Marc.

Je me contente de lui sourire. Tu parles ! Si elle savait ce qui a amené Fred à me proposer de le suivre à Paris le week-end dernier... Pourtant, je suis heureuse que cela se soit passé ainsi. De ce côté-là, je me sens libérée d'un poids énorme. Et mon amour pour ma gueule d'ange s'est décuplé.

Johanna avale une tartine, puis cherche mon regard. Je la sens soudainement fébrile.

— Alice, faut que je te parle d'un truc. On n'a pas eu le temps d'en discuter cette semaine, Mathieu ne le sait pas encore.

Je pose ma tasse de thé sur la table. Ma colocataire parvient à me faire peur, là. Que se passe-t-il ?

Nos yeux se croisent, elle sourit nerveusement, puis prend ma main.

— Marc m'a proposé d'emménager avec lui.

J'écarquille les yeux. Je m'attendais à beaucoup de choses, mais pas à cette nouvelle. Enfin, si... Je savais que cela risquait de se produire, mais pas si vite.

Je pose ma main libre sur la sienne.

— C'est super ! Qu'est-ce qui l'a décidé ?

— Je ne sais pas. Il m'a sorti ça mardi soir. Il veut qu'on prenne un appart' tous les deux.

Ses yeux deviennent graves.

— J'attendais ça depuis tellement longtemps et d'un coup, ça me fout la frousse. Et puis, je suis mal par rapport à toi et Mat.

Je lui souris sincèrement.

— Jo ! T'inquiète pas pour nous. On savait bien que ça allait arriver un jour ou l'autre. C'est génial pour toi.

— Mais vous allez faire comment pour le loyer ?

— On verra. On gagne notre vie maintenant, on devrait réussir à tourner et sinon, peut-être qu'on prendra quelqu'un d'autre.

Johanna semble désolée. Je m'exclame :

— Jo ! Fais pas cette tête-là. Savoure plutôt cette bonne nouvelle.

Bon, je dois l'avouer honnêtement : j'ai beau être heureuse pour elle, je ne peux empêcher une petite pointe de tristesse de naître au fond de mon cœur.

Johanna s'en va vivre sa propre vie... C'est la fin d'une époque qui s'annonce. Une larme se met à couler le long de ma joue.

— Alice ! Non...

Mon amie commence à pleurer elle aussi.

— Excuse-moi, Johanna. Non, sincèrement, je suis heureuse pour toi. C'est juste que... ça me fait un choc. Tu vas me manquer.

— Et toi, alors !

On se regarde et nous commençons à rire.

— Non, mais franchement ! s'exclame Johanna. On dirait que je vais partir à l'autre bout du monde. On est pathétiques, non ?

— Foutrement.

Elle me fait de gros yeux étonnés.

— *Foutrement* ? C'est quoi ce terme ?

Je rougis.

— C'est rien, c'est juste entre Fred et moi.

Elle me serre la main en souriant et avant qu'elle ne pose une question mal placée, je me lève en disant :

— On y va ?

\*

Durant notre descente en métro, Johanna me parle de son futur emménagement. Ils ont décidé de commencer à prospecter pour un appartement dès la semaine suivante et espèrent trouver quelque chose

d'ici février. Heureusement, Marc et elle ont beaucoup de connaissances dans la région et elle a bon espoir que les recherches ne durent pas longtemps.

Depuis quelques mois, il est de plus en plus difficile de trouver un logement. Sur Lausanne, pour un appartement, il y a au minimum une trentaine de dossiers. C'est une véritable folie. Et sans un grand coup de bol ou un bon piston, certaines personnes peuvent attendre une année ou plus avant de signer un contrat de bail.

Nous sortons du métro à la gare. Ça commence à sentir Noël : les rues ont été décorées, ainsi que les vitrines des boutiques. Même le McDonald's du coin a droit à ses guirlandes.

Les marchés de Noël pullulent dans la région. Il faudrait que je propose à ma sœur d'aller y faire un tour avec Léna la semaine prochaine. Et il va falloir que je songe à prospecter pour des cadeaux. Quelle galère ! Comme chaque année !

Mais là, j'ai un problème supplémentaire : que vais-je bien pouvoir offrir à Fred ? On n'en a pas parlé, mais c'est Noël quand même, et j'aime la tradition des cadeaux. Mais quelle surprise faire à un homme qui peut s'acheter ce qu'il veut, quand il veut et qui, de toute façon, a déjà tout ?

Ça, ce sera mon casse-tête de la semaine prochaine. Je demanderai à Sophie, elle aura peut-être une idée.

Nous traversons la rue, puis entrons dans le grand hall de la gare. Je m'achète de quoi grignoter et boire durant le voyage. Les prix sont tellement exorbitants dans le TGV ! J'ai également pris un nouveau polar à dévorer durant le trajet, ainsi que mon lecteur MP3.

Je jette un œil au tableau d'affichage. Le train part dans une dizaine de minutes. Mes yeux se fixent sur les cinq lettres. PARIS. Waouh ! J'y retourne bel et bien ! Et je vais assister à une émission télé cet après-midi !

Nous nous dirigeons sur le quai et cherchons le bon numéro de wagon.

— Alice, tu réalises que tu vas rencontrer en vrai ceux qu'on voit à la télé toutes les semaines ? La vache ! Finalement, j'aurais peut-être dû accepter de sortir avec Luc. Vivre tout ça...

Je serre la poignée de mon sac de sport.

— Jo, rassure-moi : tu déconnes, là ?

Elle tourne son visage vers moi, elle rayonne.

— Oui, t'inquiète pas. Cette vie-là, c'est pas pour moi. Mais n'empêche... Et tu vas voir Aldebert ? Waouh ! Tu sais comme je l'aime bien ! S'il te plaît, demande-lui un autographe pour moi !

Je soupire, mais ne peux m'empêcher de rire à la tête qu'elle tire.

— Moi, j'aurais préféré que Dark Moon joue avec Bénabar.

— Oui, mais Bénabar n'a pas de chanson rock de Noël. Tiens... le voilà ton wagon.

Elle siffle.

— Et en première classe, en plus. Il te gâte, cet homme.

Je rougis et passe une main gênée sur mon visage.

— Un peu trop.

Johanna s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Je te l'avais dit que c'était un mec bien, non ? Et ce mec bien et terriblement canon t'aime, Alice. Alors profite ! On se voit lundi ?

— Je rentre dimanche.

— Oui, mais tu rentres avec lui. Tu ne vas pas me faire croire qu'il te ramènera chez nous ensuite ?

Mince, je n'avais pas pensé à ce détail et du coup, je n'ai pas prévu assez de sous-vêtements de rechange. Je souris. Ça, c'est bête, il va falloir que ma gueule d'ange me prête un de ses boxers lundi matin. Et avec le sourire, comme dirait Serge.

En posant le pied sur le quai parisien, je me sens terriblement nerveuse. Je relis le SMS que Fred m'a envoyé une heure plus tôt.

### Aujourd'hui 11:12

Bonjour demoiselle,

J'ai un souci ici. Rien de grave. J'envoie Bastien te chercher à la gare.

Je te rejoins chez moi plus tard.

Bien entendu, je n'ai pas pu m'empêcher de me poser des questions. La cinglée aurait-elle envoyé une nouvelle lettre chez Discographe ?

*« Arrête de tout dramatiser, Alice, ça n'a probablement rien à voir. C'est sûrement en rapport avec leurs répétitions, ou tout autre chose. »*

Bastien vient à ma rencontre sur le quai. Il est tout sourire et moi, d'un coup, je me sens tout intimidée. C'est la première fois que je me retrouve seule avec lui.

— Bonjour, mademoiselle. Vous avez fait bon voyage ?

Il me prend mon sac de sport des mains.

— Oui, merci. C'est gentil d'être venu.

Il hausse les épaules.

— Frédéric m'a demandé de vous ramener chez lui. Ils avaient encore des répétitions ce matin. Une fois que je vous aurai déposée, j'irai le chercher.

Tiens... Il l'appelle par son prénom maintenant ?

Avec une vague d'espoir, je suggère dans un sourire enjôleur :

— Sinon, on peut aller le chercher ensemble ?

Bastien sourit en secouant gentiment la tête.

— Désolé. Les ordres sont clairs.

Je soupire. Je pense que Serge n'avait pas envie que je vienne perturber la fin de leur répét' et il a peut-être raison.

Je suis Bastien à travers la gare et à mon grand effarement, deux photographes surgissent tout à coup devant nous. Non, mais c'est pas possible ! Je rêve !

— Vous êtes bien la petite amie de Fred Pelletier ?

— Une photo, s'il vous plaît !

Bastien se place automatiquement entre eux et moi en agitant les mains.

— Laissez passer ! Foutez-lui la paix !

Les flashes crépitent, je baisse la tête, enfonce mon bonnet au maximum et remonte mon écharpe. Dans le hall de la gare, les badauds se tournent vers nous pour scruter ce curieux manège.

C'est quoi ce bordel ? Comment les paparazzi peuvent-ils me reconnaître comme ça ? Ils continuent de nous suivre et de prendre des photos. Nous accélérons le pas. En atteignant les portes de la gare, Bastien s'arrête et se tourne vers eux, l'air menaçant. Les photographes reculent.

— Si l'un ou l'autre envoie ces photos à la presse, croyez-moi, ça va barder ! C'est un procès au cul qui vous attend !

— Oh ! Ça va ! On fait que notre boulot, nous !

Nous sortons. Il fait gris et froid.

— Désolé, mademoiselle. J'espère qu'ils ne vont pas faire les abrutis. Venez, la voiture est là-bas.

Il s'est parké sur les places de dépose rapide. Il m'ouvre la portière arrière, mais je lui dis en



secouant la tête :

— Ça vous dérange si je m'assois devant ? Je n'aime pas être seule à l'arrière.

Aussitôt, un étrange sourire apparaît sur ses lèvres. Qu'ai-je donc dit de drôle ?

— Pas de problème, mademoiselle.

Je monte à l'avant, attache ma ceinture, puis pose ma tête contre la vitre. Bastien démarre la Mercedes et rejoint la circulation parisienne, toujours aussi dense.

Nous remontons le boulevard de la Bastille, celui de Beaumarchais et rejoignons la place de la République. En passant devant la statue colossale de Marianne, je me tourne vers le garde du corps pour lui demander :

— Ça fait longtemps que vous faites ce métier ?

— Cinq ans.

— Et c'est quoi qui vous a poussé là-dedans ?

À nouveau, il sourit.

— Le plaisir de côtoyer des gens d'un autre monde et... le risque.

— Vous êtes prêt à donner votre vie pour celle de quelqu'un d'autre ?

— Je ne pense pas à ça. Pour moi l'important, c'est de les protéger, qu'il ne leur arrive rien, à eux. Je ne pense pas vraiment à moi.

— Vous avez une copine ?

Il rit et tourne brièvement son visage vers moi.

— Le jour où ce sera le cas, je crois que j'arrêterai ce boulot.

— Mais... vous ne vous ennuyez pas ?

— M'ennuyer ? Non, pourquoi ?

Je hausse les épaules et demande, incrédule :

— Ben... auprès de Fred... Il a une vie palpitante, il voyage beaucoup et tout ça, mais finalement, au niveau de sa protection, il ne se passe pas grand-chose. Et il ne doit pas toujours être drôle, vu comme il a de la peine à accepter une garde rapprochée.

— Croyez-moi, mademoiselle Alice, j'en ai connu des beaucoup moins sympas. Frédéric, c'est une forte tête, mais ce n'est pas le pire.

Il me répète d'une voix ferme :

— Et on ne s'ennuie pas.

Bon, d'accord, s'il le dit.

Nous roulons encore de longues minutes, en silence. La rue Custine... La rue Caulaincourt... L'avenue Junod... Et enfin, la rue Norvins. Bastien s'arrête devant l'immeuble de Fred. Cela me fait tout étrange de revenir ici, j'ai l'impression d'être dans un rêve.

Bastien m'accompagne jusque sur le palier de l'appartement du cinquième étage. Il sort le porte-clés de Fred de sa poche, puis ouvre la porte. Il me rend mon sac, me salue et disparaît.

J'attends de ne plus entendre ses pas dans l'escalier avant d'avancer vers l'entrée. Je respire un grand coup, pénètre dans le vestibule et là... j'écarquille les yeux. Comment ma gueule d'ange a-t-il pris le temps de faire ça ?

Je rejoins le salon, abasourdie. Fred a de nouveaux meubles ! Une commode à l'entrée avec plein de tiroirs, une armoire à CD et DVD, une bibliothèque, une nouvelle table basse de salon, deux fauteuils en vieux cuir noir et un canapé du même acabit.

Je me rends à la cuisine et y découvre une table rectangulaire et des chaises design. J'ouvre les armoires, il a refait le plein au niveau des couverts.

Il a dû engager quelqu'un, ce n'est pas possible autrement. J'ouvre le frigo, et oh ! surprise là aussi : monsieur a fait quelques courses ! Il a acheté des mandarines, de la charcuterie, du fromage, des sodas et

de la bière. C'est frugal, mais au moins, il y a quelque chose. À la vue des denrées, mon estomac se réveille subitement.

Je jette un œil autour de moi. C'est un Français, il doit bien y avoir du pain quelque part. J'ouvre les armoires et bingo ! Je découvre une baguette entière. Au vu du son croustillant qui s'en dégage quand j'appuie dessus, j'ai l'impression qu'elle a été achetée aujourd'hui même. Pour moi ? Merci mon amour ! Je me coupe deux tartines de pain et y dépose une tranche de jambon et un bout de fromage. Je mange debout, devant la fenêtre du salon, en contemplant la vue qui s'offre à moi. La tour Eiffel me fait face, au loin. À sa gauche, j'aperçois le dôme doré des Invalides. Fred a beau critiquer cette ville, moi, elle m'émerveille, même si je ne me vois du tout y habiter.

Après avoir fini mon verre d'eau, je retourne chercher mon sac de sport dans l'entrée et l'emmène dans la chambre de Fred.

Le lit est fait et il a acheté un nouveau miroir, ainsi qu'un réveil. J'espère que le genre de crise destructrice qu'il a eu la semaine précédente ne lui prend pas trop souvent. S'il doit racheter des meubles à chaque fois, à force, ça va lui coûter cher. Je sais bien qu'il est riche, mais ce n'est pas une raison.

L'une de ses guitares est posée sur la couette. Apparemment, il est parti dans la précipitation ce matin, car il n'a pas pris le temps de la remettre dans sa housse de protection, ni de ranger son stylo ni son... cahier de composition !

Mon cœur s'emballa. Mes yeux ne parviennent pas à décrocher du carnet rouge trônant au milieu du lit.

« *Non, Alice ! Imagine que l'on veuille lire ton journal intime, tu dirais quoi ?* »

Oui, mais Elsa les a lues. Et peut-être qu'un jour Fred les chantera sur un CD. Donc...

« *Alice, c'est de la trahison !* »

Non, moi, j'appelle ça un acte manqué.

Je m'approche du lit, le cœur battant à tout rompre. Je m'assois sur le matelas et m'empare du cahier. Ma respiration s'accélère.

Non, je ne peux pas faire ça. Mais la curiosité est si forte...

Je jette furtivement un œil anxieux vers la porte de la chambre, l'oreille aux aguets. Pourquoi m'inquiéter ? Au moment où Fred rentrera, je l'entendrai. La porte d'entrée fait assez de bruit, et quand il ne me verra pas au salon, il m'appellera.

Je m'adosse au mur, contre un coussin. Je contemple la couverture du cahier, le cœur tambourinant comme un fou dans ma poitrine. J'ai les mains moites, la gorge sèche. J'expire profondément, puis tourne la première page, nerveuse.

La première chanson date du mois de mai passé. Apparemment, Fred n'a pas aimé son premier texte, il a gribouillé par-dessus. La suivante a reçu le même sort, ainsi que les trois d'après. Waouh ! Pourtant, en lisant quelques lignes encore visibles, je trouve ça pas si mal.

Je passe rapidement les pages suivantes. Certaines chansons, composées durant l'été, ont eu un destin moins tragique que les premières du carnet. Fred s'est contenté de rayer certains couplets, retravaillant les mots, annotant des commentaires sur les côtés, mais cela reste très brouillon. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre la réaction d'enthousiasme des filles.

Je lève brusquement la tête, j'ai entendu du bruit. Je retiens mon souffle. Non. Ce n'est que le vent contre la fenêtre. Nom d'une pipe ! J'ai eu peur et mon cœur s'affole violemment. Je mets quelques secondes à le calmer, puis reviens au cahier et tourne encore deux pages.

Une nouvelle date, en haut, à droite... Dans ma poitrine, un tressautement... Je m'arrête de respirer... C'était quelques jours après notre premier baiser...

En découvrant le titre de la chanson, mes mains se mettent à trembler. Le texte est propre, sans rature. La vache ! Je tourne encore une page et les larmes envahissent mes paupières.

Tu refusais que je lise, gueule d'ange ? Je comprends pourquoi.

Mais c'est trop tard. Je ne peux refermer ce cahier maintenant, même si je sais qu'il serait plus sage de le faire.

Je laisse mes yeux humides contempler les paroles qui dansent devant eux. Les mots me sautent au visage, me prenant au cœur, au corps et à l'âme. Je me mords la lèvre, proprement ahurie.

*« Tu voulais des “je t'aime”, Alice ? Alors, savoure l'instant... Ils sont là. »*

*De l'autre côté du miroir*

*Quand je m'regarde dans l'miroir  
 J'vois qu'un fantôme triste  
 Paré d'habits d'lumière  
 Une parodie d'paradis  
 Qu'on admire sur la Terre*

*Quand je m'regarde dans l'miroir  
 J'vois qu'un revenant abandonné  
 Qu'a peur du noir  
 Qu'a peur des ombres  
 Hanté par des chimères, des cauchemars*

*Mais quand je m'regarde dans l'miroir  
 Depuis quelque temps  
 J'aperçois un ange de l'autre côté  
 Il m'appelle, m'tend la main  
 J'sais qu'il veut m'aider*

*Quand je m'regarde dans le miroir  
 J'comprends que cet ange  
 C'est mon amour, mon âme sœur,  
 Je l'attends en vain depuis tant d'années  
 Lui qui saura réveiller mon corps et mon cœur*

*De l'autre côté du miroir  
 Mon ange, j'veux renâître entre tes mains  
 Sous tes caresses, tes baisers  
 J'veux vivre, même si je dois souffrir  
 J'veux te plaire, me mettre à terre  
 De l'autre côté du miroir, ce soir  
 J'veux juste t'aimer*

Je tremble de tout mon corps. Ce n'est pas un ruisseau de larmes qui coule le long de mes joues, c'est un torrent.

Fred n'a jamais écrit de chanson d'amour. Et là... Waouh ! Et elle parle de moi !

Je passe mes mains sur mes joues, mais j'ai beau y faire, les larmes ne s'arrêtent pas. Je tends un bras vers mon sac de voyage et en tire un paquet de mouchoirs.

Je relis les paroles, encore et encore, me demandant comment Fred a prévu de les mettre en musique.

Quand je parviens enfin à calmer mes tremblements et que mon cœur est suffisamment gavé des mots d'amour de ma gueule d'ange, je tourne la page. Et là... Mes larmes se remettent à couler.

Ce n'est pas possible !

Fred m'avait affirmé que son improvisation du moment ne valait rien, pourtant les paroles sont là, sous mes yeux.

*Aphrodite et Apollon...*

### *Aphrodite et Apollon*

*Aphrodite, seule sur son nuage  
Attend son tour pour un dernier voyage  
Les dieux sont morts  
C'était leur destin  
Tués par les hommes sans chagrin aucun*

*Apollon n'en a que faire  
La mort, c'est bon pour les enfers  
Il passe devant la belle en lui offrant la main  
Et lui propose de le suivre  
Sur un nouveau chemin*

*Deux amants de feu  
Brûlant l'insouciance  
Deux amants du silence  
Brûlant l'impatience  
Oublier leurs ailes  
Oublier les cieus  
Consommer l'amour à mort  
Toujours plus près  
Toujours plus fort*

*Aphrodite...*

Un léger souffle, un murmure, une ombre qui bouge...

Je relève la tête et sursaute à la vue de Fred, adossé à l'encadrement de la porte, les bras repliés contre son torse. Ses yeux me scrutent intensément. Il ne sourit pas, il a l'air grave. Je referme prestement son cahier, rouge de confusion, et baisse les yeux.

Merde ! J'ai encore fait une énorme boulette ! Mais lui, comment a-t-il fait pour entrer sans bruit ?

— Fred, je suis désolée. Je sais que tu ne voulais pas que je lise, mais...

À quoi bon me justifier ? Je n'ai aucune excuse.

Fred s'avance vers moi et s'empare de son cahier en murmurant :

— Que veux-tu que je te reproche, demoiselle ? C'est ce qu'on appelle un acte manqué, non ?

— J'ai... J'en ai juste vu deux, j'ai pas...

Il s'assoit à côté de moi et me caresse le visage. J'ai de la peine à reprendre ma respiration tellement la puissance de son regard m'emporte dans un autre monde.

— Toute façon, t'y aurais eu accès un jour ou l'autre.

— Pourquoi t'as rayé les premières ? Elles semblaient belles aussi.

Il hausse les épaules.

— Je les aime pas. C'était pas une super période pour moi entre mai et juillet. J'étais fatigué, j'en avais ma claque de courir à gauche et à droite. Je trouve pas que j'étais très inspiré.

Il pose le cahier sur le lit. Je m'en approche, effleure la couverture d'une main et demande d'une petite voix :

— *Aphrodite et Apollon...* Tu m'avais dit que c'était de la daube.

Il sourit.

— Ouais, je le pense toujours, mais apparemment, ça plaisait bien à une certaine demoiselle.

Me voilà cousine avec monsieur Coquelicot. Je crois que ça faisait un moment que je n'avais plus rougi de la sorte. Fred reprend son carnet, le feuillette rapidement, puis le tourne vers moi.

— Tiens, lis-le.

Je le regarde, abasourdie.

— Fred...

— Lis-le, Alice. T'as commencé, autant finir.

Je m'empare du carnet rouge d'une main fébrile. Fred se couche sur le dos, passe ses mains derrière sa tête et ferme les yeux. Alors, je rouvre le cahier et me remets à lire. En tout, il y a une dizaine de chansons.

Je reconnais bien la patte de ma gueule d'ange, mais ces compositions-ci sont moins noires que la majeure partie de celles enregistrées par Dark Moon sur leurs albums précédents.

Les textes sont plus magnifiques les uns que les autres. J'admets, en effet, que Fred s'est surpassé. Quand il dégomme la société de consommation, la politique ou les malheurs du monde, il parvient à le faire avec une certaine poésie. Même ses anges paraissent moins tourmentés. On pourrait croire que, finalement, ils cherchent même à regagner leur Paradis perdu au lieu de vouloir s'enfoncer dans les Enfers du monde.

Au fil de ma lecture, je souris, je m'étonne, je m'interroge, je suis émue, puis j'ai de nouveau envie de pleurer. Dites-moi que je ne suis pas en train de rêver ! Je jette un bref regard vers Fred qui n'a toujours pas bougé, puis je reviens au cahier. Les mots sont toujours là, bel et bien écrits au stylo noir sur le papier blanc rayé. Je n'ai pas la berlue. Mon cœur se remplit d'un amour infini pour l'homme couché à mes côtés.

Je souris de bonheur et laisse de nouvelles larmes s'échapper de mes yeux tout en lisant les paroles de son avant-dernière composition.

Bordel ! C'est puissant ! Et c'est pour moi.

### *Demoiselle*

*J'ai rencontré une demoiselle  
Moitié ange, moitié rebelle  
Elle veut pas croire qu'elle est belle  
Cette fille, elle m'a rendu mes ailes*

*Quel goût ça a, toi et moi  
Jusqu'où tu penses qu'on ira  
J'aime quand t'es dans mes bras  
Demoiselle, t'es ma reine  
Pour moi, y a plus que toi*

*J'étais qu'une ombre perdue dans l'infini  
Qui rêvait de s'enfuir loin d'ici  
Mais la d'moiselle a pansé mes blessures, mes soucis  
Elle m'a ouvert un peu plus à la vie*

*Quel goût ça a, toi et moi  
Jusqu'où tu penses qu'on ira  
J'aime quand t'es dans mes bras  
Demoiselle, t'es ma reine  
Pour moi, y a plus que toi*

*J'aime une demoiselle  
Moitié ange, moitié rebelle  
Elle sauve mes jours, elle sauve mes nuits  
Avec elle, je suis au Paradis*

Je repose le cahier à côté de moi. Je ne sais pas quoi dire. En fait, dans ses chansons, Fred a tout dit.

Lentement, je me penche vers ma gueule d'ange et dépose un baiser tendre sur ses lèvres. Il ouvre les yeux. Ses pupilles vertes pétillent de mille feux. Face à son regard empli d'intensité, j'ai envie de lui avouer tellement de choses, mais les mots restent coincés au fond de ma gorge. Cet homme m'aime, putain ! Il est sincère, il ne triche jamais. Et moi, je continue de lui cacher des vérités. Je me sens minable.

Les paroles de ses chansons résonnent en boucle dans ma tête, j'ignore si je parviendrai un jour à m'en remettre.

— Fred, c'est...

— Chut... Tu vas dire des bêtises.

Il passe une main dans mes cheveux et m'attire à lui. Son baiser est doux, empreint d'amour. Son parfum m'enveloppe, l'odeur de sa peau m'attire. Je frissonne de désir, pourtant je n'ai pas envie qu'il me fasse l'amour. J'ai juste envie qu'il continue de m'embrasser ainsi, qu'il me caresse tendrement, qu'il me chuchote à l'oreille des mots doux et complices.

Et une fois encore, cet homme me comprend dans mon silence. Il me prend dans ses bras, puis me fait tourner gentiment sur le lit. Il m'embrasse passionnément, mais il ne cherche pas à me déshabiller ou à me toucher là où il sait pertinemment que je ne résisterai pas.

Sa bouche finit par quitter la mienne et nous nous regardons durant de longues secondes, nous perdant dans les yeux l'un de l'autre en nous souriant amoureusement.

J'aimerais lui avouer tant de choses, pourtant les seuls mots qui parviennent à franchir mes lèvres sont :

— Je t'aime, Fred.

Il penche son visage vers moi, ferme les yeux, caresse le bout de mon nez avec le sien. Je relève légèrement la tête, puis viens déposer ma bouche sur la sienne.

— Je suis content que tu sois là, Alice. Tu m'as manqué. Je pensais pas qu'un jour je pourrais ressentir un vide comme ça.

Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut... C'est toi qui vas dire des bêtises, là.

— J'arrête pas d'en dire quand je suis avec toi.

Lorsqu'il m'embrasse à nouveau et que sa langue pénètre avec délectation dans ma bouche, je ne peux résister à l'envie de passer mes mains sous son sweat. Au contact de sa peau, tout mon corps s'électrise. Je me colle à lui, enroule mes jambes autour de ses hanches.

Ses mains remontent sous mon pull et viennent se poser sur mon soutien-gorge. Je dégrafe son pantalon. Son téléphone se met à sonner. Je me crispe. Dans un souffle, il murmure à mon oreille :

— C'est sûrement Serge. Laisse tomber. Il rappellera plus tard.

Je reviens à son pantalon que je fais glisser sur ses cuisses, ainsi que son boxer. Il finit de les enlever, les bazarde par terre, puis je lui retire son sweat et son tee-shirt. C'est la première fois qu'il se retrouve nu devant moi alors que je suis encore tout habillée. J'en rougis de plaisir.

Il s'allonge sur moi, m'embrasse sur la bouche, dans le cou, descend vers mon ventre. Il décroche le bouton de mon jean, puis remonte vers mes seins. Dès qu'il commence à les caresser, je passe mes mains dans son dos. Je laisse mes ongles glisser le long de sa peau. Il gémit, puis me mord dans le cou. Je pousse un cri d'envie. Ce que j'aime ses baisers de vampire ! Ils réveillent toujours puissamment mon entre-jambes et je n'ai toujours pas compris pourquoi. Le côté animal sauvage peut-être.

La voix de Kurt Cobain résonne à nouveau en bas du lit, étouffée par les habits de Fred. Ce dernier continue de l'ignorer totalement. Je crois que Serge ne va pas être content.

Fred retire mon pull, puis mon soutien-gorge. Sa bouche vient se poser sur mes seins, il mordille mes tétons. Je geins. J'en veux encore !

Il recommence avant de promener sa langue le long de ma poitrine, la laissant descendre ensuite sur mes hanches, sur mon ventre, à la lisière de mon jean. Ses mains se glissent sur les côtés de mon pantalon, puis il me l'enlève, ainsi que mon shorty. À peine suis-je toute nue que ses doigts viennent caresser mon intimité, trempée de désir.

Je pose un regard enamouré dans celui de Fred tout en passant ma langue sur mes lèvres. Ce que j'ai envie de cet homme ! Je veux qu'il me fasse crier et je veux l'entendre, lui aussi. Je m'empare de son pénis et commence à le masturber, il ferme les yeux et entrouvre ses lèvres.

Dans un souffle qui décuple mon désir pour lui, il murmure :

— Mmmh... Alice...

Je resserre mon étreinte sur son membre. Il se penche vers moi et m'embrasse sauvagement. Ses doigts me pénètrent et je me mets à haleter fortement. Il les tourne, me caresse de l'intérieur, c'est si bon !

Nom d'une pipe ! Encore !

Mais Fred retire ses doigts, alors je lâche sa verge et laisse mon vagin venir à sa rencontre. Mon rockeur me pénètre en douceur et un gémissement jouissif s'échappe de ma bouche.

Oh ! Mon amour ! Ce que j'aime quand tu rentres en moi ainsi !

Fred s'empare de ma jambe gauche et la passe sur son épaule, ainsi il s'enfonce plus profondément en moi.

— Fred... Mmmh...

Il continue ses va-et-vient, lentement, puis s'empare de ma seconde jambe. Alors là !

Dans cette position, ne pouvant contrôler le rythme, je suis à sa merci. C'est profond ! C'est diabolique ! J'ouvre la bouche, je gémis, je halète, j'en veux plus. Je pose mes mains derrière sa nuque et entreprends de lui caresser les cheveux. Il est passé chez le coiffeur, c'est plus court, les mèches ne lui tombent plus dans les yeux. Il est si beau ! Ma gueule d'ange, mon amour.

Je me mords les lèvres tellement son sexe en moi me fait du bien. Ma boule de feu se réveille, sa chaleur enveloppe mon corps. Fred repose mes jambes, j'en profite pour enlacer ses hanches. Je vais jouir, ça vient.

Fred m'embrasse le cou, me suce la peau, puis la mord fortement tandis qu'un orgasme explose en lui. À son baiser de vampire, je me cambre et laisse à mon tour ma boule de feu éclater. Nous tressautons tous deux dans des gémissements lascifs qui n'en finissent plus.

Dans un sourire d'homme comblé, ma gueule d'ange se pose gentiment contre moi en soufflant sur mes seins. Je l'entoure de mes bras, voulant caresser sa peau douce, mais son téléphone se met à sonner pour la troisième fois. Fred soupire et se dégage de mon étreinte. Il manque l'appel et peste.

Il s'assoit au bord du lit et compose le numéro manqué.

— Allô ! Ouais, je sais, j'ai entendu...

Il se tourne vers moi en souriant.



— Non, j'étais occupé... Dans combien de temps ?

Il me prend le poignet pour jeter un œil à ma montre.

— Ça me laisse le temps de bouffer un truc et de me doucher... Ouais, je sais, pas de pantalon troué, j'ai bien compris la consigne...

Il lève ses yeux au ciel en secouant la tête. Mon adolescent adoré !

— OK... À *t'à l'heure*.

Il raccroche et se laisse tomber sur le matelas, la tête posée sur mes cuisses.

— C'était Serge ?

— Ouais. On a rendez-vous à France Télévisions dans une heure trente.

— Ils sont où, les studios ?

— Au bord de la Seine, à l'esplanade Henri de France.

Je le regarde de travers. Il sourit, monte vers moi et m'embrasse avant de demander :

— Tu situes la tour Eiffel ?

Je hoche la tête.

— Ben tu passes devant, tu continues de descendre le quai Branly, tu prends un tunnel et un peu avant l'entrée du périph', t'as l'immeuble de France Télévisions.

Je passe ma main dans ses cheveux noirs.

— En gros, je vais avoir droit à une nouvelle visite de Paris en voiture.

— Ouais, en gros. T'as faim ? J'ai pas grand-chose, mais...

— Mais tu as fait des efforts. J'ai vu. Je me suis fait un sandwich *t'à l'heure*, dis-je dans un clin d'œil. D'ailleurs, j'ai eu droit à plein de surprises en débarquant ici. La déco, t'as fait ça quand ?

Il hausse les épaules.

— Flavia m'a filé le numéro d'une gonzesse qui s'occupe de ce genre de truc. Je lui ai dit ce que je voulais, le budget, et elle a fait le reste.

— Ben oui... facile. T'as de la chance, toi, tu sais ?

— Ouais, je sais. Surtout depuis le mois de septembre.

Il plonge ses yeux dans les miens et son regard malicieux et terriblement coquin me rend à nouveau toute chose. J'avance mon visage vers le sien, il m'embrasse avec une douce sensualité et je comprends que nous sommes repartis pour un second round torride.

Je ne sais pas pour Fred, mais moi, je ne suis pas certaine qu'on arrivera très à l'heure au rendez-vous télévisuel. Je souris. Serge ne va vraiment pas être content du tout.

L'immeuble de France Télévisions se dresse face à la Seine. Immense bâtiment au look contemporain, plus large que haut, sa façade extérieure est tout en verre. J'espère qu'ils ont une bonne climatisation, parce qu'en été ça doit drôlement chauffer à l'intérieur.

En franchissant les portes d'entrée, je me sens tout intimidée et viens me coller contre Fred. Les trois gardes du corps nous suivent de près.

Nous avons un peu plus de quinze minutes de retard. Fred ne semble pas s'en soucier le moins du monde, mais moi, je commence à redouter les foudres de son manager. Surtout que ce dernier a tenté de joindre ma gueule d'ange deux fois durant le trajet, et Fred n'a rien trouvé de mieux à faire que de lui raccrocher au nez.

Nous avançons vers le bureau d'accueil. En nous apercevant, la secrétaire rougit légèrement, puis son visage se fend d'un sourire nigaud. Je commence à en avoir l'habitude et de toute façon, je n'ai rien à dire : je ne suis toujours pas mieux quand Fred pose ses yeux sublimes sur moi.

— Monsieur Pelletier, soyez le bienvenu à France Télévisions. J'appelle la responsable.

Elle appuie sur un bouton de son téléphone.

— Anna ? Frédéric Pelletier est arrivé... Bien.

Elle se lève et dépose cinq badges sur le comptoir. Fred s'en empare et nous les tend.

— Gardez-les bien précieusement, ce sont vos sésames, nous glisse la secrétaire dans un sourire, tout en dévorant Fred des yeux. Anna Livsky, une des assistantes de l'émission, va venir vous chercher.

Mais alors que nous attendons sagement vers les ascenseurs, c'est Serge qui débarque par l'escalier de service, furibond.

— Pelletier ! T'as vu l'heure ?

Fred ferme les yeux en poussant un soupir énervé. Je lui prends la main en murmurant :

— Zen, mon amour.

Fred se tourne vers Serge et lui lance, dans un sourire hypocrite :

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te revoir.

Le manager plisse les yeux.

— On peut savoir ce que vous avez trafiqué ? Et ne va pas me dire que c'est un problème de circulation !

Serge pose ses yeux sur moi, je deviens cramoisie et détourne aussitôt le regard. Comment lui dire que le retard est dû à moi sur Fred, puis Fred sur moi, lui derrière, moi de côté, une pipe sous la douche et pour finir, la langue de Fred me donnant un dernier orgasme foutrement monstrueux ?

Serge balance ses mains devant lui et lâche :

— OK, non, ne dites rien, je ne veux pas savoir.

— C'est bon, ça va ! On n'a que quinze minutes de retard !

— Dix-huit ! Et non, c'est pas bon ! Tout le monde était à l'heure, pour une fois !

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et nous suivons Serge à l'intérieur. Il appuie sur un bouton, nous descendons au niveau inférieur.

— Serge, franchement, qu'est-ce que ça peut foutre ? Tu sais très bien que pour les enregistrements de ce genre d'émissions, ils sont toujours en retard sur l'horaire.

— C'est pas une raison, Pelletier.

Je jette un œil en biais au manager. En même temps, une star qui est à l'heure, ce n'est pas vraiment une star, non ?

Les portes s'ouvrent au premier sous-sol et nous nous retrouvons nez à nez avec une femme d'une trentaine d'années. Elle est blonde, cheveux mi-longs, elle porte un jean slim, des baskets et un débardeur noir. À notre vue, elle sourit et tend la main à Fred.

— Fred Pelletier ? Enchantée. Anna Livsky, c'est moi qui suis chargée de Dark Moon cet après-midi.

Fred lui prend la main dans un sourire ensorceleur.

Mais bien sûr ! Fais ta bouille irrésistible de petit garçon charmeur ! Tout ça pour éviter de devoir t'excuser de ton retard. Les excuses, ça fait pas très rock.

Je serre les poings au fond de mes poches et tente d'ignorer les joues rouges d'Anna Livsky et ses bafouillages lorsqu'elle s'adresse ensuite aux gardes du corps et à moi-même.

Une fois les présentations faites, elle nous conduit à travers de longs et larges couloirs aux murs blancs, ponctués de photos sous cadres représentant les différents animateurs des six chaînes du groupe France Télévisions.

Anna Livsky se tourne vers Fred et lui dit, dans un sourire contrit :

— Je suis désolée, monsieur Pelletier, mais l'enregistrement de l'émission a pris du retard. Il faut compter une bonne heure d'attente.

Ma gueule d'ange jette un œil à Serge, le genre de regard typiquement horripilant qui signifie « eh toc ! c'est moi qui avais raison ». Serge émet un grognement sourd en secouant la tête.

Mais ils s'arrêtent un peu ces deux-là, des fois ? Qu'ont-ils à se chercher des poux tout le temps ? Certains jours, je suis sûre qu'ils parviennent à avoir des conversations normales, sinon je ne vois pas comment ils font pour bosser ensemble depuis sept ans.

Au fil de la traversée des couloirs, je m'accroche de plus en plus à la main de Fred. Dites-moi que je ne suis pas en train de rêver !

J'ai envie de pousser des cris, mais je me contiens comme je peux. C'est vraiment Julien Doré que l'on vient de croiser en train de discuter avec Laurent Voulzy ?

Et là-bas, au fond... J'écarquille les yeux... Jean Dujardin et Gilles Lelouch qui disparaissent dans une loge !

Mon cœur se met à battre la chamade, je me sens terriblement nerveuse tout à coup.

Fred se penche vers moi et me glisse à l'oreille :

— T'inquiète pas, je crois qu'y a du champagne dans les loges.

Je le pousse du coude, il se marre.

Enfin, Anna Livsky s'arrête devant une porte. Elle toque, puis l'ouvre sans attendre la permission. Des visages amicaux, que je commence à bien connaître, nous saluent.

— Ben tu vois, Serge, s'écrie Damien, ils s'étaient pas perdus !

Le guitariste s'approche de Fred et lui tape dans la main.

— Alors ? Comment ça va depuis *t'à l'heure* ?

Il me fait la bise, puis se pousse pour nous laisser passer.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? demande l'assistante blonde en faisant le tour de la pièce.

— Ouais, c'est parfait, lui répond Mickaël, assis sur un canapé aux côtés de Flavia.

— Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas. Je vais voir où ils en sont, je reviens.

Anna Livsky disparaît après avoir refermé la porte derrière elle.

— Tenez, dit Mickaël en nous tendant une bière, paraît qu'ils sont sacrément à la bourre. Faut faire passer le temps.

Fred s'empare de la bouteille déjà décapsulée et me l'offre. Je sais que ce n'est pas raisonnable, mais Fred a raison : il faut que je boive un coup pour me remettre de mes émotions. Surtout qu'à mon avis ce n'est que le début. La vache !

— Bon... Pas de gaffes, les gars, sermonne Serge en se servant un verre d'eau. Vous jouez vos deux morceaux comme prévu, vous répondez aux questions des animateurs poliment, vous ne vous foutez pas de leur gueule, et toi...

Il se tourne vers Fred en pointant un doigt sur son torse :

— ... tu souris quand ils te donneront le disque de diamant. Tu fais pas le blasé, tu fais l'étonné. Clair ?

Fred soupire et se détourne du manager pour aller s'asseoir auprès de Luc, dorloté par les mains expertes d'une coiffeuse et d'une maquilleuse. Décidément... Ils ont la belle vie, ces rock star.

Je demande à Serge :

— Ça correspond à quoi, un disque de diamant ?

— De nos jours, en France, ça signifie plus de 500 000 albums vendus.

J'ouvre une bouche béate. Serge sourit en ajoutant :

— Mais les normes changent au cours des années. Jusqu'en 2005, il fallait 750 000 ventes. Maintenant, avec les téléchargements sur internet, on ne peut plus compter de la même manière.

Je rejoins Fred et m'assois sur ses genoux.

— 500 000 ? Sérieusement ?

— En fait, je crois qu'on en est à plus de 650 000.

Oulah ! Y a trop de chiffres pour moi, j'ai de la peine à réaliser.

— Monsieur Pelletier, nous avons presque fini avec monsieur Gauthier. Nous nous occuperons de vous ensuite, jette subitement la maquilleuse en clignant des cils.

Euh... elle a vu que j'étais là ?

— « Monsieur Gauthier » ? s'offusque le bassiste en lançant un regard charmeur aux deux filles. Ah non ! Pitié, mesdemoiselles, appelez-moi Luc.

Fred grimace.

— Et en ce qui me concerne, y a pas d'urgence. Vous êtes sûre que c'est obligatoire ?

La maquilleuse sourit.

— Oui, désolée. Sinon, à la caméra, les visages sont trop pâles. Tout le monde doit y passer.

— Je déteste ces émissions à la con, murmure ma gueule d'ange en venant m'embrasser l'oreille.

Son souffle chaud me fait l'effet d'une bombe ! Ah non ! C'est une blague ? Après toutes les galipettes de tout à l'heure, comment mon corps peut-il encore en réclamer ?

Quelqu'un frappe à la porte me reconnectant aussitôt à la réalité. Mickaël tonitrué un « entrez » et la porte s'ouvre sur un homme à l'air roublard, rasé de près, aux cheveux foncés et au front partiellement dégarni. Il n'est pas très grand et porte un jean bien coupé, ainsi qu'une chemise noire.

Je pousse un hoquet de surprise en ouvrant des yeux ronds comme des billes. Fred me tend la bouteille de bière, goguenard.

— Tiens, bois. Ça passera mieux.

Je lui redonne un coup de coude dans les côtes en pestant.

Damien s'exclame :

— Salut, Guillaume ! La forme ?

Guillaume Aldebert referme la porte derrière lui dans un sourire.

— Ça va, et vous ? On vient de me dire qu'il y en avait encore pour quarante-cinq minutes. Jamais fichus d'être à l'heure.

Il passe vers chaque membre du groupe pour les saluer. Il pose une main sur le ventre de Flavia en lui faisant remarquer, dans un sourire taquin :

— Dis donc, il n'a pas encore grossi, ton ventre, depuis hier ?

Elle secoue la tête en poussant un soupir.

— Arrête ! J'ai l'impression de prendre un nouveau kilo chaque jour.

Lorsque le chanteur bisontin pile devant Fred et moi, je ne sais pas où regarder.

— Salut, vieux ! Prêt à donner de la voix ? On va bien s’amuser.

— J’espère bien, répond Fred dans un clin d’œil.

Je sens le regard d’Aldebert se poser sur moi et vire instantanément coquelicot.

— Je te présente Alice.

— Enchanté, Alice. Je crois que je vous ai vus en début de semaine dans les journaux, tous les deux, non ? Ils ont réussi à vous avoir, ces satanés photographes !

Je déglutis. Une brève angoisse me traverse le ventre, heureusement elle est de courte durée. Enfin... Jusqu’à ce que je croise le visage fermé de Serge. Il regarde brièvement Fred, un soupçon d’inquiétude dans les yeux. Mickaël se racle la gorge et je sens Damien étrangement fébrile.

Ma gueule d’ange, lui, fait comme si de rien n’était en répondant :

— Ouais, ils font chier. On n’a rien vu.

Un léger malaise s’invite dans la pièce, mais Aldebert ne semble pas y prêter attention.

— Vous habitez en Suisse, c’est juste ?

Je hoche la tête.

« *Mais dis quelque chose, Alice ! On dirait un merlan frit !* »

Oui, mais lui dire quoi ? « J’adore ce que vous faites » ? Y a pas plus ridicule comme phrase, surtout en étant entourée de Dark Moon, ils vont se foutre de moi. D’accord, je l’avais sorti à Kate Winslet. Mais en anglais, je ne sais pas pourquoi, ça passait mieux, et j’étais seule.

Je tente de reprendre contenance et de passer au-dessus de l’étrange atmosphère qui s’est emparée des lieux en répondant :

— J’habite vers Lausanne.

— Je connais bien, j’ai déjà chanté là-bas plusieurs fois. Et c’est pas très loin de chez moi, finalement.

Je plisse les yeux en demandant :

— Besançon, c’est ça ?

Aldebert sourit, apparemment ravi de voir que je connais cette information. Je sais, pour l’avoir lu quelque part, que le chanteur est très fier de sa ville et qu’il la cite régulièrement sur scène ou dans ses chansons.

— Tu connais ? On peut se dire « tu » ?

— Non... enfin...

Me revoilà aussi rouge qu’un homard cuit. Je bredouille :

— Euh... oui, on... on peut se tutoyer. Et euh... non, je ne connais pas Besançon.

— On ne peut pas être parfait, réplique le chanteur dans un clin d’œil.

Punaise ! Quand je raconterai cette conversation à Johanna, elle ne me croira jamais. D’ailleurs, en parlant d’elle...

— Euh... j’ai... euh...

Je sens tous les regards se poser sur moi et une gêne puissante s’empare de mon corps. Je bafouille :

— J’ai... ma colocataire qui... euh... vous... enfin... tu...

Fred se marre, cela achève définitivement mon embarras. Comprenant que j’aimerais disparaître dans un trou de souris, ma gueule d’ange se tourne vers son collègue et conclut pour moi :

— À mon avis, la demoiselle aimerait un autographe pour sa copine.

— Pas de problème, avec plaisir. Je te donne ça après l’enregistrement, ça marche ?

Je secoue la tête et avale une grosse gorgée de bière.

Un nouveau coup se fait entendre contre la porte, Anna Livsky passe la tête en souriant :

— Toujours OK ? Encore trente minutes. Guillaume, ça va bientôt être à vous. Il faudrait monter rejoindre le studio d’ici cinq minutes.

Le chanteur hoche la tête en signe d’acquiescement, puis comme aucun membre de Dark Moon ne lui

réclame quelque chose, l'assistante disparaît à nouveau.

— Bon, je vous laisse. On se voit au studio !

Aldebert tourne les talons et sort à son tour. Je le regarde s'éclipser, encore tout abasourdie par cette rencontre. Je trouvais déjà qu'il avait l'air sympa en l'écoutant chanter et en lisant des articles à son sujet, mais là, je dois avouer qu'il me plaît bien. Et je crois qu'il plairait beaucoup à Johanna, et pas que pour son bagout.

— Et voilà ! Au suivant ! s'exclame la coiffeuse en posant ses mains sur les épaules de Luc.

Ce dernier lui jette un regard complice, rempli de charme. La coiffeuse rougit en détournant les yeux. Décidément, ces rockeurs sont de vrais tombeurs. Pas un pour rattraper l'autre ! Je crois que Johanna a fait le bon choix, car la connaissant, elle aurait eu beaucoup de mal à supporter le regard empli de désir des femmes sur Luc. L'anonymat de Marc lui correspond beaucoup mieux.

Je jette un bref coup d'œil à Fred et me penche vers lui pour l'embrasser. Il est surpris, mais se laisse faire, m'entourant même de ses bras. À peine sa langue vient-elle titiller mes lèvres que les paroles de la chanson *Demoiselle* me reviennent en tête :

*Demoiselle, t'es ma reine  
Pour moi, y a plus que toi*

S'il pouvait seulement imaginer à quel point ses mots me font du bien, me rassurent et m'emplissent d'amour.

Qu'est-ce que je t'aime, gueule d'ange !

Luc finit par se lever et s'approche de Fred et moi, tout sourire.

— Tire pas la gueule, Fredo, tu verras, elles ont des doigts de fée.

Je lui fais les gros yeux, il grimace.

— Désolé, Alice, je voulais dire...

— Laisse tomber !

Je quitte à regret les bras chauds de mon apollon pour faire la bise au bassiste. Fred soupire profondément et se lève à son tour, rejoignant le siège vide devant le miroir. On dirait qu'il va au supplice. Bon, le maquillage, je peux comprendre, quoique, pour certains chanteurs, se maquiller fasse partie d'un rituel : Kiss, Aaron, Marilyn Manson, Brian Molko... Mais j'ai de la peine à imaginer ma gueule d'ange avec de l'eye-liner et du mascara. C'est pas lui du tout, ça.

Quant à la coiffure, il faut reconnaître qu'il en a besoin. Après nos parties de galipette, il a fallu se dépêcher et il n'a pas pris le temps de sécher ses cheveux et de se coiffer. Tout juste celui de choisir un jean denim et une chemise gris et noir dont il a retroussé les manches.

Ses cheveux partent dans tous les sens, sa coupe ne ressemble à rien et malgré tout, il est toujours aussi beau. N'importe qui d'autre, avec une coupe pareille, passerait pour un épouvantail. Quand je dis que ce mec est un dieu vivant !

Je surveille la préparation de Fred du coin de l'œil tout en discutant de tout et de rien avec Flavia. La maquilleuse lui passe du fond de teint sur le visage pendant que la coiffeuse lui donne un coup de peigne. C'est moi ou Fred a l'air légèrement tendu ?

La bière commence à se faire ressentir sur ma vessie. Je jette un œil à ma montre, il reste une vingtaine de minutes, alors je me penche vers Flavia pour lui demander discrètement où se trouvent les toilettes.

— Tu prends à gauche, au bout du couloir à droite et tout de suite après, de nouveau à gauche. Tu verras, c'est indiqué.

Je m'éclabousse le visage d'eau froide. La vache ! C'est juste... waouh ! On ne peut pas dire que je regarde beaucoup la télévision, un soir par-ci, par-là, principalement les films et les séries télé américaines. Mais tout de même ! Croiser en vrai, dans un couloir, Stéphane Bern, Laurent Ruquier et Marie Drucker, ça impressionne.

Je jette un œil à ma montre. Il faut que je me dépêche. Je sors des toilettes et reprends le chemin inverse. Ces couloirs sont immenses, un vrai labyrinthe.

D'un coup, je stoppe net. Devant moi, deux hommes marchent tranquillement dans le couloir. Ce sont les héros d'une des séries produites par France 2 que j'aime bien. Elle a pour thèmes les romans d'Agatha Christie, l'écrivain fétiche de ma période adolescente. J'écarquille mes yeux incrédules. Les deux acteurs sont bel et bien là, en chair et en os : Antoine Duléry et Marius Colucci. Alors ça !

Je m'avance lentement, sans faire de bruit. Les deux hommes sont à quelques mètres de moi, discutant de la pluie et du beau temps. Hypnotisée, je ne réfléchis pas et me mets à les suivre.

Parvenus aux ascenseurs, les acteurs s'engouffrent derrière les portes et moi, je réalise que je ne suis pas du tout dans la bonne direction. Je regarde autour de moi, complètement perdue.

*« Bah bravo, Alice ! Bien joué ! C'est ça de vouloir suivre le lapin blanc ! »*

Je tente de reprendre le chemin que nous avons suivi une heure auparavant en compagnie d'Anna Livsky. Je parviens à un carrefour. Mince, c'est à droite ou à gauche ?

Du monde passe autour de moi. Je reconnais certains visages, mais inutile de leur demander où se trouve la loge de Dark Moon, personne n'en saura rien. Et zut ! En plus, je n'ai pas mon sac avec moi et donc, pas mon téléphone portable. Mais quelle quiche ! J'aurais mieux fait d'accepter que Bastien vienne avec moi, comme Serge l'avait suggéré.

Je prends à droite. Je crois que je reconnais. Je tourne à gauche. Non, ça ne me dit plus rien. Je peste ! C'est dans un cas comme celui-ci qu'on aimerait avoir le chat du Cheshire<sup>3</sup> avec soi.

Je reviens en arrière et regarde ma montre. Là, ça devient problématique. Je veux demander un renseignement à une personne qui porte un talkie à la main, mais elle ne s'arrête pas à mon appel et trace son chemin. Génial ! Merci !

Je reprends ma route en accélérant le pas, une légère angoisse au ventre. Fred va commencer à s'inquiéter et me chercher. Et si je suis à un endroit et lui à un autre, on n'est pas sortis de l'auberge.

Le plus sage, ce serait peut-être que je retourne aux ascenseurs. Mais où sont-ils déjà ? Je crois que je suis en mode panique. Rien ne va plus. Je m'arrête, ferme les yeux et essaye de me recentrer. Toutes ces rencontres avec des célébrités m'ont fait tourner la tête et perdre l'esprit.

*« Allons, ce ne sont que de grands couloirs dans un bâtiment fermé. Reprends-toi, Alice. »*

Je regarde plus attentivement autour de moi. Il me semble que je reconnais les portraits sur les murs. Oui ! La photo de Yannick Noah lors de sa victoire à Roland-Garros ! À partir de là, c'est tout droit et après... à gauche !

Je marche d'un pas rapide, m'apprêtant à tourner à gauche en longeant le mur, quand une ombre me fait subitement face. Le choc est inévitable et je me retrouve projetée par terre, légèrement sonnée. Ben ça alors ! Que s'est-il passé ? Ça me rappelle vaguement quelque chose, cet épisode.

— Je suis désolé. Je n'ai pas fait attention, ça va ?

Cette voix grave et légèrement feutrée...

Je relève la tête. Un homme me tend la main. J'ouvre la bouche de stupéfaction et m'arrête de respirer. Là, sérieusement, je crois que j'ai besoin d'une très très grosse coupe de champagne.

---

<sup>3</sup> Le chat du Cheshire est un chat de fiction tigré qui apparaît dans le roman *Alice au Pays des merveilles* de Lewis Carroll.

J'attrape la main offerte.

— Vous êtes un peu pâle, vous êtes sûre que tout va bien ?

Je hoche brièvement la tête. Oui... non... je ne sais pas. Je suis en plein rêve, ce n'est pas possible. Je cligne des yeux. Fred le savait, j'en suis sûre. C'est pour ça qu'il m'a proposé de l'accompagner aujourd'hui.

Je suis incapable de lâcher la main de l'homme. Il est un peu plus grand que moi. Huit centimètres de plus, dix au maximum. Il me sourit et moi, ça y est ! Je dois passer du blanc au rouge et je sens un sourire parfaitement idiot se former sur mes lèvres.

Bénabar se tient devant moi, dans un couloir de France Télévisions. Waouh !

— Vous sembleriez pressée, vous travaillez ici ? me demande-t-il en zieutant brièvement le badge autour de mon cou.

— Euh...

— Vous venez voir l'émission qu'ils enregistrent pour le 31 ?

— Euh...

Rien à faire, j'ai perdu ma voix. Bordel ! L'un des grands rêves de ma vie se réalise : je suis en tête-à-tête avec Bénabar... et je suis incapable de lui parler !

« *Alice, reviens sur Terre ! Il va te prendre pour une parfaite imbécile !* »

Laisse tomber, ma conscience, je crois que c'est déjà fait.

Je respire comme je peux, ferme les yeux, puis bégaie d'une voix nerveuse :

— Je... j'accompagne... euh...

— Alice ! Ça fait une plombe que je te cherche !

Fred déboule comme une bombe au bout du couloir, suivi de Bastien et Yvan. Oups... Il n'a pas l'air content. Mais ce qu'il est beau avec ses cheveux coiffés dans un pétard travaillé !

Bénabar se tourne vers eux.

— Tiens donc ! Monsieur Fred Pelletier en personne !

Fred s'arrête et un grand sourire vient s'afficher sur son visage.

— Monsieur Nicolini ! C'est un plaisir de vous revoir.

Il s'approche de nous et les deux hommes se donnent l'accolade. Alors ça ! Dites-moi que je suis en train d'halluciner !

Fred se tourne vers moi et me jette sur un ton malicieux :

— Je pouvais toujours t'attendre, demoiselle.

Je baisse les yeux en rougissant furieusement.

— Tu connais cette ravissante jeune femme ? demande Bénabar, surpris.

Ma gueule d'ange pose son bras sur mes épaules.

— Ouais, un peu. Il paraît que c'est ma copine.

Bénabar nous regarde d'un air goguenard. Fred ajoute alors, en me toisant avec un sourire espiègle :

— Mais elle arrête pas de fantasmer sur un mec qui chante des chansons parlant de pizzas et de stores électriques. Tu connais ?

Je m'étrangle en regardant Fred, les yeux nimbés d'horreur. Il n'a pas osé dire ça ?

Bénabar me jette un œil étonné avant que son visage ne se fende d'un sourire sincère. Je pique un nouveau fard et lui déclare d'une voix timide, sans réfléchir :

— J'adore ce que vous faites.



Et merde !

— Merci, c'est gentil.

Il tend sa tête vers Fred en disant, amusé :

— Ce n'est pas tout à fait dans le même univers que ce monsieur, mais moi, je trouve ça pas trop mal non plus.

Je souris, avant de rouvrir la bouche comme un poisson rouge, médusée par la sortie finale de Bénabar :

— Si ça vous dit, je joue à La Cigale ce soir. C'est la dernière. Et après, avec les musiciens, on va manger dans un des restaurants du quartier. Vous n'avez qu'à vous joindre à nous.

Moi, je ne contrôle plus rien, alors je me tourne vers Fred. Comprenant que j'ai déconnecté d'avec la Terre, mon apollon répond en serrant la main du chanteur :

— Je peux pas refuser, sinon Alice me fera un scandale quand elle aura repris ses esprits.

— Parfait. Je préviens l'équipe, on vous trouvera une place tranquille et discrète dans la salle. À ce soir, alors !

Il me serre la main avant de s'en aller et je le dévore des yeux, totalement incrédule. Nous le regardons s'éloigner dans le couloir, puis Fred m'entoure de ses bras.

— Dis-moi que je ne viens pas de rêver, gueule d'ange.

Il dépose un baiser sur mes lèvres.

— Non, t'as pas rêvé.

— Et tu lui as vraiment balancé que je fantasmais sur lui ?

Il rigole.

— C'est pas vrai ?

— Non ! Il a vraiment dû me prendre pour la dernière des imbéciles.

— C'est pas moi qui lui ai dit « j'adore ce que vous faites ». Tu t'es grillée toute seule.

Je ferme les yeux, morte de honte. Fallait qu'il me la sorte, celle-là ! Mais c'est pas vrai ! Serait-il possible de passer une journée sans faire la moindre boulette ?

— Fred ! Ramène tes fesses ! On nous attend !

Mickaël nous fait signe à l'autre bout du couloir. Fred soupire et me prend la main en me demandant :

— T'es prête à rentrer dans l'arène ?

Je hoche la tête, déconfite. Je viens de croiser Bénabar et de me prendre la deuxième plus grosse humiliation de ma vie, que pourrait-il m'arriver de pire ?

\*

Perdre complètement contenance face à Nagui, voilà le pire. Mais c'est dingue, ça !

L'animateur est chaleureux, sympa, rigolo ; de plus, on voit qu'il connaît bien Dark Moon pour avoir invité le groupe plusieurs fois dans son émission musicale *Taratata*. Pourtant, je suis restée tétanisée quand il m'a fait la bise et m'a parlé. Et face à ce genre d'homme, il vaut mieux avoir de la répartie, parce que lui, les vannes, il les envoie.

Flavia, elle, est comme un poisson dans l'eau ; elle répond avec aisance à l'animateur et sort les bonnes répliques au bon moment en croisant l'équipe technique dans les coulisses. Je l'admire et me sens complètement gauche. Voyant mon embarras, elle pose un bras amical autour de mes épaules en me glissant à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas. Avec le temps, tu t'y habitueras. Ce n'est pas un monde si différent du tien.

— Mouais... Pas sûre de ça, mais t'as raison, je vais sûrement finir par m'y faire.

Nous nous tenons dans un coin, à côté du plateau d'enregistrement. Anna Livsky a fait porter une chaise pour la future maman.

Nagui et Michel Drucker viennent de terminer l'enregistrement de l'interview d'Aldebert. L'équipe fait

une pause, le temps de la mise en place des instruments de Dark Moon.

En arrivant sur le plateau, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir de grands yeux émerveillés face au décor féérique : un grand canapé rouge et blanc, de la fausse neige, des paillettes, des sapins habillés de guirlandes et de grosses boules dans les tons blanc, rouge et argenté.

Le public est assis en demi-lune, derrière le canapé ; une centaine de personnes de tout âge, habillées avec classe, tout comme les deux animateurs vedettes.

Je note avec ironie que les cinq filles placées juste derrière le canapé, celles qui seront filmées chaque fois en gros plan, sont des jeunes femmes qui ont sûrement été choisies sur casting. Elles sont trop jolies et ont un décolleté trop généreux pour avoir été assises par hasard à ces places stratégiques. De nos jours, cela se fait régulièrement dans les émissions. Comme si on ne culpabilisait déjà pas assez avec ces fichus magazines féminins, il faut que ce genre de filles aux corps parfaits viennent hanter nos écrans de télé dans des divertissements soi-disant familiaux.

Des techniciens sont en train de poser des oreillettes aux Dark Moon, comme Fred me l'avait expliqué le jour où nous étions à Bercy. Dès qu'ils en ont fini avec ma gueule d'ange, Fred revient vers moi, les yeux flamboyants et un sourire coquin aux lèvres.

— Viens, y a encore un peu de temps avant que ce soit prêt.

Je le suis à l'arrière du plateau, faisant attention de ne pas me prendre les pieds dans les nombreux câbles au sol. Autour de nous, cela s'agite beaucoup ; les coulisses sont remplies d'ingénieurs du son et de l'image, d'assistants, de producteurs et de divers invités de l'émission.

Fred m'entraîne dans un coin sombre, à l'abri des regards.

— J'avais besoin de cinq minutes tranquilles, murmure-t-il en venant m'embrasser.

Je m'accroche à son cou, le sourire aux lèvres, me laissant porter avec plaisir à son doux baiser.

Quand il se retire, je lui dis :

— Merci. Je suis sur un nuage, c'est complètement...

— *Waouh ?*

Je ris en passant une main sur son visage.

— Exactement, je n'aurais pas pu dire mieux.

Il m'embrasse à nouveau, plus fougueusement, avant que je ne lui demande d'un ton sceptique :

— Sérieusement, on va vraiment voir Bénabar jouer ce soir ?

— Hum hum...

— Et on va aller manger avec lui, après ?

— Hum hum... En plus, La Cigale, c'est pas très loin de chez moi. Ce sera pratique.

— Tu le savais, hein ?

— De quoi ?

— Que Bénabar serait dans le coin ?

Il me lance son sourire espiègle et irrésistible, alors je l'attire à moi et l'embrasse à nouveau, avec tout l'amour dont je suis capable.

— Pelletier ! Mais il est passé où encore, celui-là ?

La voix puissante de Serge me sort de mon rêve éveillé.

— Frédéric !

Ma gueule d'ange jette un œil dans la direction du manager, un sourire amusé aux lèvres.

— Faut que j'y aille. Quand il me sort du « Frédéric », c'est pas bon signe. On se voit après ?

— J'y compte bien.

Fred me prend la main et nous rejoignons les autres, sous l'œil sévère de Serge. En même temps, je remarque un léger sourire au coin de sa bouche. À peine ses yeux se posent-ils sur moi qu'ils perdent leur sévérité et je perçois une lumière douce traverser son regard. Je lui souris en retour, puis viens me placer à ses côtés pendant que Fred se rend au centre du plateau.

Les garçons testent le matériel musical trois minutes, en compagnie d'Aldebert, puis Fred et lui se placent côte à côte, face au public, chacun devant un micro.

Damien est à la gauche de Fred, légèrement en retrait, Luc à droite du chanteur bisontin. Mickaël, tranquillement planqué derrière sa batterie, fait craquer ses doigts, puis jongle avec ses baguettes.

Nagui et Michel Drucker ont reculé vers nous et se tiennent près des gardes du corps. Le réalisateur de l'émission, descendu sur le plateau, se tourne vers les caméras en levant la main.

Je l'entends dire, un doigt contre son oreillette :

— C'est OK pour vous, en régie ?... Bien !

Il regarde les musiciens dans un sourire professionnel.

— On est prêts, les gars. Caméras en place, vous suivez les consignes à la lettre ! Je remonte en régie. Vous attendez le top départ.

Il disparaît au pas de course et moins d'une minute plus tard, nous entendons sa voix résonner autour de nous.

— Bien, on y va ! On lance l'écran. Le public, je veux vous entendre !

Tels des robots, les spectateurs obéissent aussitôt en applaudissant poliment. Fred a raison, c'est un vrai carnaval artificiel. D'ailleurs, il secoue la tête, désespéré, en m'envoyant un bref regard en coin. Je lui souris en haussant les épaules, puis je porte mon regard sur le chauffeur de salle posté debout, devant le public. Il applaudit, les bras en l'air, donnant la marche à suivre à la centaine de personnes assises face à lui.

Je suis déçue : aujourd'hui, il n'y a même plus une once de spontanéité dans ces émissions. Tout est réfléchi, programmé. J'ai alors une brève pensée pour Thierry Grandjean et sa thèse sur *1984*.

« Big Brother is watching you. » Oui, malheureusement, on n'en est plus si loin.

Les lumières s'éteignent. Les spectateurs se taisent. Je retiens mon souffle. Sur l'écran blanc, derrière les musiciens, l'image d'Aldebert apparaît. Il joue de la guitare, visiblement peu concentré, comme s'il s'endormait. Il chante *Douce nuit, Sainte nuit*. Deux petites filles le regardent en bâillant.

La première se tourne vers la seconde et demande :

— C'est pas un peu mou, ça ?

Sa copine met sa tête entre ses mains et soupire :

— Ouais... un peu.

L'image à l'écran disparaît dans un fondu au noir, puis les néons éclairent subitement Damien et Luc qui commencent à jouer, concentrés sur leurs instruments à cordes.

Quelques secondes plus tard, c'est Mickaël qui fait tambouriner ses baguettes sur la batterie. Aussitôt, Fred et Aldebert se mettent à sauter en l'air et cette fois, le public n'attend pas le signal du chauffeur de salle ; pris dans la musique et l'enthousiasme non feint des artistes, les spectateurs se lèvent et tapent des mains. Alors ça ! J'adore ! Au vu du sourire de vainqueur qui s'affiche sur le visage de Serge, je crois qu'il est ravi aussi.

Aldebert s'écrie :

— Come on !

Puis, il commence à chanter en regardant le public avant de se tourner vers Fred :

*Endormi ben ça, ça m'étonnerait  
Au placard les violons et les flûtes  
Mon beau sapin, roi des forêts  
Ça va bien cinq minutes<sup>4</sup>*

Fred enchaîne, tout sourire :

*La crèche, les cloches et l'amour éternel*

*Tous les ans jusqu'à l'overdose*

*Les chansons de Noël*

*C'est toujours la même chose*

Aldebert et le leader de Dark Moon se regardent d'un air complice en chantant ensemble, puis ils se lâchent sur le refrain, embarquant leurs micros dans leurs mains et sautant sur place. Je saute aussi, complètement emportée dans l'univers du moment. C'est rock, culotté, c'est foutrement puissant ! Je kiffe ! Mais sérieusement, cette chanson, elle est vraiment sur un album pour enfants ?

Au fil des paroles, je ne peux m'empêcher d'écarquiller les yeux, la composition d'Aldebert a dû faire grincer les dents de certains parents conservateurs. Mais je dois bien reconnaître qu'il a raison : toutes ces vieilles chansons de Noël, personnellement, ça me gonfle et il était temps d'en inventer des nouvelles, un peu moins désuètes. Et dire que Léna va bientôt m'obliger à lui chanter *Petit Papa Noël*. Je soupire d'avance.

Fred et Aldebert continuent de chanter et de sauter comme des gosses, s'en donnant à cœur joie, entraînant les spectateurs avec eux sur le refrain, tandis que les trois musiciens de Dark Moon se lâchent avec bonheur sur leurs instruments.

Le public danse le pogo sans avoir besoin des ordres du chauffeur de salle. Flavia et moi nous regardons, le sourire aux lèvres. C'est génial ! Un pogo sur une chanson pour enfants, on y croit ?

Aldebert prend une grosse voix un peu métallique et lance :

*Vas-y, Pépette, fais tout péter !*

Fred saute alors sur place en criant sur le même ton de voix que son comparse :

*Yeahhhhhhhhhhhhhhh !*

Puis ils terminent en chantant plusieurs fois le refrain, tous les deux en chœur, dans une symbiose parfaite et avec leurs voix de chanteurs de rock metal.

J'adore quand Fred chante comme ça, j'ai des frissons partout et une violente envie de lui. En imaginant ce que j'aimerais pouvoir lui faire dans les coulisses, j'en deviens toute chaude et tout humide. Hugo a peut-être raison finalement : au fond de moi, il y a une sorte de groupie qui sommeille.

C'est Damien qui conclut le morceau, puis le public applaudit à tout rompre, même Nagui et Drucker se prennent au jeu.

La voix du réalisateur se fait entendre :

— C'était parfait ! Merci ! Nagui, Michel, on peut enchaîner ?

Nagui s'avance et lève son pouce en direction de la régie.

Un technicien débarrasse Aldebert de son boîtier et des oreillettes, tandis que des maquilleuses s'affairent autour de Fred et des autres. La transpiration, à la caméra, ça ne passe pas très bien.

Aldebert vient vers nous ensuite, tout sourire. Son équipe personnelle le rejoint pour le féliciter, puis Flavia s'exclame en se levant :

— C'était top ! Au moins, on peut dire que t'es original ! Mon bébé va t'adorer.

— En ce moment, on est en train de finir l'enregistrement de l'album suivant. Si tout va bien, il sortira dans quelques mois. Ça va être sympa aussi. Il y a Sanseverino et Didier Wampas qui ont accepté de venir chanter avec moi dessus. Bénabar est également de la partie.

À ce nom, je dévisage le chanteur bisontin sans pudeur. Il pose ses yeux sur moi en affirmant :

— Toi, t'aimes bien Bruno, on dirait.

Je rougis.

— Un peu, oui, j'avoue.

— Il était là avant, tu l'as vu ?

Je passe une main nerveuse dans mes cheveux.

— Je l'ai croisé dans le couloir, oui. Il nous a invités à son concert, Fred et moi, ce soir.

— Cool ! Il est extra sur scène.

— Oui, je sais, je l'ai déjà vu trois fois.

Le sourire d'Aldebert s'agrandit :

— Ah oui ? Tu l'aimes plus qu'un peu, alors.

Je lui décoche un clin d'œil, je crois que je commence à me sentir à l'aise en sa compagnie. Il était temps.

Je le félicite pour sa performance avec Dark Moon et lui pose deux ou trois questions un peu personnelles. Je n'y peux rien, je suis curieuse de nature et ça m'intrigue vraiment de savoir comment un membre d'un groupe de metal a eu envie un jour de passer à la composition pour enfants.

Au fil de notre échange, j'en viens à lui parler de Léna et il me promet de m'offrir un album pour elle, sans oublier l'autographe pour Johanna.

— Silence sur le plateau ! Si on parvient à la faire du premier coup, ça serait top ! Je ne veux plus un mot dans le public, merci !

Nous nous taisons également en coulisse et nous tournons tous en direction du canapé. Les membres de Dark Moon sont assis face à Nagui et Drucker qui leur posent quelques questions basiques sur l'année écoulée et leurs futurs projets.

Flavia sourit tendrement quand Nagui demande à Mickaël :

— Et alors ? Un p'tit Schtroumpf bientôt ? Un nouveau style de rock'n'roll, ça !

Mickaël rougit légèrement en haussant les épaules.

— Il aura trois tontons pour lui apprendre le bon son, ça devrait le faire.

Flavia secoue la tête en caressant son ventre. Ce qui est sûr, c'est que ce bébé-là sera aimé et ne risque pas de s'ennuyer.

Après quelques minutes d'interview, les six hommes se lèvent pour rejoindre le centre du plateau et les instruments.

Michel Drucker annonce :

— Avant d'entendre une chanson de votre répertoire, nous avons un petit cadeau pour vous.

Il se tourne vers les coulisses et une jeune femme en robe du soir rouge s'avance avec le fameux disque de diamant entre les mains. À sa vue, Serge se crispe et serre les dents. Il fixe intensément Fred. Ce dernier joue son rôle de grand surpris à la perfection.

Le manager souffle et se tourne vers Flavia et moi.

— Y a pas ! Il est doué, ce con. À se demander pourquoi il refuse obstinément tous ces scénarios.

J'écarquille les yeux. Des scénarios ? On a proposé à ma gueule d'ange des rôles au cinéma ?

Comprenant ma question muette, Serge m'explique :

— Je reçois deux ou trois scénarios par mois. Mais Pelletier refuse d'en entendre parler. Ça ne l'intéresse pas.

— Pourtant, il aime le cinéma.

— Il n'a pas envie de faire partie de ces chanteurs qui jouent sur plusieurs tableaux. Peut-être un jour, quand il sera plus vieux ou qu'un scénario sortira un peu du lot. C'est vrai, faut bien avouer que jusqu'à présent, les scénaristes sont loin d'être originaux. Comme dirait Fred, ils sont désespérants.

Ça, je veux bien le croire. J'imagine que les histoires proposées content les aventures d'un mec qui se rêve chanteur et qui va tout faire pour accéder à ses rêves ; ou des histoires d'amour indigentes, dans

lesquelles on lui offrirait le rôle du jeune amoureux transi, le genre de films complètement guimauves et insipides pour adolescentes en fleur.

Soudain, les yeux de Serge s'écarquillent d'étonnement. Il blêmit.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? Pourquoi il amène une guitare à Fred, celui-là ?

Je m'intéresse à nouveau au plateau. Le groupe s'est installé derrière les micros et mon rockeur a effectivement sa guitare électrique autour du cou.

Serge jette un œil circonspect à Flavia. Celle-ci hausse les épaules et le regarde avec un air innocent, semblant signifier « moi non plus, je ne sais pas ce qu'il se passe ».

Je demande :

— C'est quoi le problème ?

Serge grince :

— Le problème ? C'est qu'on a décidé qu'ils chanteraient *Little Sarah* et que Fred n'a jamais joué de la guitare sur ce morceau. Je savais que j'aurais dû me méfier en le voyant débarquer avec sa gratte sur le dos. Putain ! Qu'est-ce qu'ils manigancent ?

Je jette un œil à Flavia, elle sourit, une lumière éclatante dans les yeux. Je me penche vers elle et chuchote :

— Ils n'ont pas prévu de jouer *Little Sarah*, n'est-ce pas ?

Tout en posant des yeux amoureux sur son homme, elle murmure à son tour en ouvrant à peine les lèvres :

— Effectivement. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord avec Serge, alors ils ont laissé couler. Mais Fred et Mike voulaient quelque chose d'un peu plus... puissant.

Je jette un œil en biais au manager. La vache ! Ça risque de péter sévère dans les coulisses après ça !

Aldebert suit la scène un peu plus loin, visiblement intéressé d'assister à la prestation de Dark Moon. Nagui et Drucker quittent le plateau pour venir vers nous, puis la régie demande à nouveau le silence. Les lumières s'abaissent.

Fred lance un bref regard au batteur, un sourire espiègle au coin des lèvres, et commence à jouer, suivi par Damien, puis Luc. La musique est ensorcelante, intense, nerveuse, mais à peine Mickaël abat-il ses baguettes sur ses caisses qu'elle devient carrément tonitruante. Je crois que Serge va nous faire une crise cardiaque. Il est blanc comme un linge.

— Ah, les cons ! Ils n'ont pas osé me faire ça !

En tout cas, si ça ne plaît pas à Serge, ça plaît au public qui, aux premières notes, se lève et laisse exploser sa joie. Encore une fois, Fred a raison : à se demander si les gens font vraiment attention aux paroles, car cette chanson n'est ni plus ni moins qu'une belle critique de la société française.

Après une intro puissante d'une quarantaine de secondes, Fred s'approche du micro et se met à chanter *Français moyen*.

Je me surprends à fredonner les paroles en même temps que lui.

*Paraît qu'on aime l'Amérique  
Et qu'on l'imité  
Moi, j'vois pas en quoi  
J'vis ma vie de Français moyen  
Le cul sur ma chaise face à l'écran  
Mes neurones se mettent en pause  
Dès qu'on m'le dicte  
J'vis à la sauce Barbie et Ken  
Paraît que j'ai une sorte de classe américaine  
J'suis qu'un Français dans la moyenne*

*J'vis avec ma tablette, mes consoles, mon iPhone  
Des bières, j'en ai plein le frigo  
Et sinon, j'veis au McDo  
Un cheeseburger dans la main  
J'regarde les autres défilier dans la rue  
Toujours à gueuler pour rien  
J'me marre, moi, j'm'en fous  
J'resemble à un Américain*

\*

La voiture remonte la rue Caulaincourt. Je suis pelotonnée contre Fred qui observe les immeubles parisiens défilés devant lui d'un œil distrait. Moi, je regarde l'album qu'Aldebert m'a offert une heure auparavant. Léna va être contente. Je pense que je le lui donnerai à Noël.

Les gardes du corps nous ramènent à Montmartre. Nous avons encore deux heures devant nous avant de rejoindre La Cigale.

Rangeant le CD dans mon sac à main, je repense à la scène que Serge a faite au groupe, une fois tout le monde revenu dans la loge.

Comme je l'avais imaginé, c'était violent. Je n'avais jamais vu le manager aussi furieux.

L'ambiance était électrique. Les quatre membres du groupe semblaient n'en avoir vraiment rien à faire des remontrances de leur agent. Personnellement, si on m'engueulait comme ça, j'aurais peut-être bien fondu en larmes.

— Vous vous foutez vraiment de ma gueule, hein ?

— Serge...

— Non ! On avait pris une décision, bordel ! Et je passe pour quoi, moi ? Hein ? Vous avez fini de me faire des coups foireux tout le temps ?

Damien l'a regardé, un sourire enfantin aux lèvres :

— Tu devrais avoir l'habitude de nos coups foireux, non ? Avoue que tu les aimes bien et reconnais qu'on était bons *t'à l'heure*.

— Bien sûr que vous étiez bons ! Vous êtes toujours bons, c'est pas le problème, Damien ! Mais j'en ai plein le cul de vos conneries ! Y a pas une fois où vous pouvez faire les choses comme on vous le demande ? Je vous préviens qu'à Bercy vous n'aurez pas intérêt à me faire un coup pareil. Vous suivrez le plan prévu !

Fred, appuyé avec nonchalance contre le mur, a secoué la tête en se marrant. Serge s'est approché de lui, furieux :

— Ça vaut surtout pour toi, Pelletier ! Plus de conneries du genre ! Tu m'as bien compris ?

Fred a continué de sourire en haussant les épaules.

— C'est bon, Serge, putain ! Toute façon, s'ils avaient pas aimé là-haut, ils nous auraient demandé de jouer autre chose. T'as vu ce public de coincés ? Ils ont été pris dedans aux premières notes. Alors, arrête de baliser.

Je pose mes yeux sur ma gueule d'ange. Il sent que je le regarde, car il se tourne vers moi.

— Oui ?

— Rien. Je me demandais simplement s'il y aura un jour où vous arrêterez de rendre Serge complètement chèvre ?

Il rigole.

— Ça, c'est pas possible. Et puis, il se ferait puissamment chier, même s'il veut pas l'admettre. Toi, t'as trouvé comment ?

Je m'approche lentement de ses lèvres et susurre avant de l'embrasser :

— Foutrement puissant !

— J'aime bien quand tu prononces ce mot, demoiselle.

— Puissant ?

— Non... foutre.

Je laisse sa langue pénétrer dans ma bouche, tentant d'ignorer Bastien, assis à nos côtés. Hormis pour aller aux toilettes, les trois gardes du corps ne nous ont pas lâchés de l'après-midi. Même à l'intérieur des studios. Étrange...

Lorsque la voiture s'arrête devant l'immeuble de Fred, Bastien demande :

— À quelle heure ?

— 20 heures, répond ma gueule d'ange. Mais on peut y aller à pied, c'est à peine à quinze minutes.

Gilles se tourne vers nous, l'air grave.

— Fred, on a des consignes.

Tiens... Lui aussi l'appelle par son prénom ? Mais que s'est-il passé cette semaine pour qu'il y ait autant de changements ?

Mon apollon soupire :

— Je sais. J'ai pas dit que je voulais pas de vous, mais on n'est pas obligés de prendre la voiture. C'est débile.

— Peut-être, réplique Bastien en plongeant son regard dans celui de Fred, mais tu sais pourquoi. Aucun risque, c'est aucun risque.

Des risques ? Je repense à la lettre que j'ai reçue la veille, la boule au ventre. Mais que s'est-il passé ici, nom d'une pipe ?

Fred finit par abdiquer.

— OK, c'est bien parce que je veux pas que vous ayez des emmerdes. Mais y en a qu'un qui vient !

Il ouvre la portière et sort en me prenant la main. Bastien sort à son tour. Fred lui jette :

— Non, c'est bon. Allez boire un jus en attendant l'heure.

— Fred...

— S'te plaît, Bastien.

Il jette un œil autour de lui.

— Tu veux qu'il arrive quoi ? Si vous y tenez, restez en bas et allez boire une bière chacun votre tour.

Le jeune garde du corps sourit et laisse son regard se poser sur l'immeuble de cinq étages.

— OK, on reste en bas. À t'à l'heure.

Fred et moi tournons les talons et pénétrons dans le vieux bâtiment. Tandis que nous montons les escaliers, je demande :

— Ça voulait dire quoi tout ça ?

— Quoi ?

— Cet échange avec Gilles et Bastien ? Et depuis quand vous vous tutoyez ?

— Tu sais bien que j'aime pas les vouvoiements. Ça va faire six mois qu'ils s'occupent de me suivre partout, il était temps de se dire *tu*. Ils me donnent juste encore du *monsieur* devant Serge, histoire de.

— Très bien, mais pourquoi ils ont l'air si inquiet ? Et dans les loges en début d'après-midi, quand Aldebert a parlé des photographes, c'était quoi le malaise ?

Fred se tourne vers moi, l'air grave.

— Tu loupes rien, toi, hein ?

— En effet. Alors ? C'est à cause d'elle ?

Fred sort ses clés en soupirant et m'ouvre la porte. Parvenus au salon, il s'assoit sur le canapé, passe



sa main dans ses cheveux et dit d'un air gêné :

— Je devrais pas t'en parler. Ça va t'inquiéter.

Mon sang se glace, s'il savait... Pourtant, je fais ma faux-cul et lui ordonne :

— Fred, on a dit la vérité vraie. Et ça me concerne aussi maintenant.

Il hésite et me jette un regard inquiet.

— OK. Tu veux savoir ? On a reçu une nouvelle lettre mercredi.

Ma respiration s'arrête, mon cœur se met à battre plus vite. Je viens m'asseoir aux côtés de Fred et lui prends la main.

Il poursuit, évitant mon regard :

— Elle était... plus... violente que toutes celles que cette cinglée m'a déjà envoyées.

Je demande d'une voix blanche en repensant à mes propres lettres :

— C'est-à-dire ?

Il se penche vers la housse de son ordinateur portable et en sort un papier. C'est une photocopie de la lettre originale.

— Tiens, lis.

Je m'empare de la feuille, fébrile, et mon cœur défaille à la lecture des mots tapés à l'ordinateur. Bordel ! Mais comment une cinglée pareille peut-elle courir en liberté dans la nature ?

Mes mains commencent à trembler, suivies bientôt du reste de mon corps et malgré moi, les larmes coulent le long de mes joues. Cette fois, cette timbrée est passée à un stade supérieur ; ce n'est plus seulement moi qui suis menacée.

Oh ! Ma gueule d'ange ! Non !

Fred m'enlace et pose un baiser sur mes cheveux. D'une voix douce, il me dit :

— T'inquiète pas, d'accord ? On part dimanche matin et je reviens pas ici avant la fin du mois. Elle a un sacré grain, cette tarée, mais entre écrire ce genre de saloperies et passer à l'acte, y a un gros pas à franchir.

Je sais qu'il tente de me rassurer, mais je vois parfaitement à son regard qu'il n'est pas aussi tranquille et sûr de lui qu'il aimerait le faire paraître.

Je lis la lettre une seconde fois, le cœur battant à tout rompre en tentant d'imaginer un visage à la tordue qui a pondu ses lignes. Mais la seule représentation qui me vient à l'esprit, c'est celle de la sorcière Maléfique.

*Mon cher Frédéric,*

*Je suis ta plus grande fan.*

*Elle t'a ensorcelé, cette démonsse. Ne la suis pas, ne l'aime pas, tu ne peux pas ! Détourne-toi d'elle, mon amour. Tu es à moi, à moi seule.*

*Tu es auprès de moi, tout le temps. Tu me fais jouir, matin après matin, nuit après nuit. Tes caresses sont si douces et ne sont que pour moi ! Je ne supporte pas de savoir que tu les offres à une autre !*

*Quitte-la rapidement. Reviens à la raison ! Reviens à moi ! Sinon, crois-moi, mon amour, je lui ferai du mal. Je la chasserai de ta vie, pour toujours.*

*Elle n'est rien, moi je suis tout.*

*Je veux que tu m'appartiennes, à tout jamais. Et s'il le faut, je suis prête à mourir avec toi.*

*Roméo et Juliette... Jack et Rose... Satine et Christian...*

*Toutes les plus belles histoires d'amour ont toujours été mêlées à la mort. Mais au moins, je suis certaine que tu seras avec moi jusqu'à la fin des temps.*

*Si ce n'est pas elle que je parviens à tuer un jour, alors ce sera nous, mon amour.*

*Toi et moi, liés pour l'éternité, à jamais.*

*Je t'aime éperdument.*

*Ta plus grande fan*

---

4 *Douce Nuit (enfin presque)*, chanson de Guillaume Aldebert parue sur l'album *Enfantillages*.

J'ouvre les yeux. Un silence paisible m'entoure. La lumière du jour filtre à travers les stores ; une lumière grise, froide, une lumière d'hiver.

Fred n'est plus au lit et sa place a perdu de sa chaleur, cela doit faire un petit moment qu'il est parti.

Je me redresse sur le matelas, bâille un grand coup et m'étire de tout mon long. Jetant un bref coup d'œil au réveil, je peste ; plus de 9 h 30, pas étonnant que ma gueule d'ange ne m'ait pas attendue. Ce n'est pas le genre de personne à traîner au lit. En même temps, pour ma défense, on ne peut pas dire que l'on se soit couchés très tôt la veille. D'ailleurs, ai-je rêvé ou cette soirée a-t-elle réellement eu lieu ?

Je cherche mon téléphone portable dans mon sac à main, posé au pied du lit, et ouvre l'application photo. Je souris. Je n'ai rien imaginé ; nous avons bel et bien assisté au concert de Bénabar, puis nous sommes allés manger avec lui et son équipe dans un restaurant italien.

Pour finir la soirée, nous nous sommes rendus, tous ensemble, à La Boule Noire, une salle de concert située à côté de La Cigale. Je ne connaissais pas cet endroit. Fred m'a expliqué que beaucoup d'artistes connus y avaient fait leurs armes : The Dandy Warhols, Metallica, Les Nègresses Vertes ou, tout simplement, Dark Moon.

Nous sommes arrivés tard au club. Le groupe du soir, des Anglais de Glasgow, avait fini de jouer depuis longtemps, mais il y avait encore foule dans la salle. Dès que les personnes présentes ont réalisé que ma gueule d'ange et Bénabar étaient sur les lieux, elles leur ont réclamé des chansons. Les deux artistes n'ont pas su résister à l'appel et sont montés sur scène pour un concert improvisé de trente minutes.

Les Anglais leur ont prêté leurs instruments : la guitare pour Fred, le piano pour Bruno. C'était tout simplement magique, avec beaucoup d'humour entre eux et le public. Une fois encore, Fred m'a bluffée. Il est tellement à l'aise sur scène : il se lâche, s'ouvre, tout en sachant mettre en avant son côté sombre et ténébreux d'artiste torturé. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais c'est absolument envoûtant.

Et grâce à leur prestation, nous avons eu droit aux boissons gratuites pour le reste de la soirée. Le seul point noir, finalement, ça a été la présence constante de Gilles à nos côtés, me rappelant sans cesse les mots calomnieux de Maléfique et l'image de John Lennon étendu par terre, quatre balles dans le corps.

Je fais défiler les photos de la soirée dans un sourire. Waouh ! Je suis aux côtés de Bénabar dans la robe noire et rouge que j'ai achetée avec Elsa et pour une fois, je ne me trouve pas trop mal.

Je crois que ce petit habit a bien plu à Fred, car il était très en forme à notre retour dans l'appartement, malgré l'heure plus que tardive.

Au souvenir des galipettes à travers les pièces, je rougis et sens mon corps se réveiller. Il faut que je me lève, sinon la frustration d'être seule dans ce lit sera trop grande.

Je passe sous la douche, puis enfile le jean slim gris que ma gueule d'ange aime bien, avec un top et une chemise noirs. Ça devrait être assez rock pour lui, surtout si j'y ajoute les Dr. Martens qu'il m'a offertes, elles mettront une touche de couleur sympa.

À peine arrivée au salon, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir et Fred apparaît. Mes papillons virevoltent automatiquement à sa vue. S'arrêteront-ils de voler ceux-là, un jour ?

Fred a passé le pantalon élimé qui me plaît beaucoup, un tee-shirt gris avec la grosse langue des Rolling Stones et une chemise du même ton. Je soupire d'aise en l'observant.

— Salut, princesse. Bien dormi ? Je suis allé chercher les croissants.

Tout en parlant, il secoue un emballage de boulangerie qui semble bien plein. Des croissants français, miam ! Il me lance le paquet que je rattrape de justesse, puis enlève ses Docs grises qu'il bazarde en vrac dans le vestibule. J'ouvre l'emballage et respire avec gourmandise l'odeur des viennoiseries chaudes.

Fred se rapproche de moi et m'embrasse à pleine bouche. Je me retiens comme je peux de lui arracher ses fringues, tentant de me convaincre que les besoins de mon estomac sont plus importants que ceux de mon entre-jambes. Fred me reprend les croissants des mains et m'entraîne dans la cuisine. Pendant que je m'accoude au bar américain, il remplit une bouilloire d'eau.

— J'ai pas de thé. Un café, ça te va ? C'est du soluble, parce que...

— Ne t'inquiète pas, je m'adapte.

Il me jette un clin d'œil complice.

— Ça, je sais, demoiselle. T'as même un sens de l'adaptation plutôt surprenant.

Son téléphone se met à sonner. Il regarde l'appelant et fronce les yeux, visiblement surpris.

— C'est Mike.

Il décroche en s'appuyant contre le frigo.

— Salut, ma poule ! Qu'est-ce qui se passe ?

Au fur et à mesure que son ami lui parle, je vois le visage de Fred s'assombrir.

— Merde ! Et elle, ça va ?

Je relève subitement la tête, inquiète. Ils parlent de Flavia ? Que s'est-il passé ?

— Ben ouais, je veux bien croire... Tu veux que je lui dise quoi de plus ? Si elle t'écoute pas, elle m'écouterait pas non plus... Elsa ? Tu peux toujours essayer de la joindre, mais elle est partie mercredi dernier pour la Martinique.

Il sourit brièvement.

— Ouais, je sais, elle se fait pas chier, mais t'as qu'à te reconverter, ils cherchent du monde dans sa boîte... Sinon, votre train, il est à quelle heure ?... Écoute Mike, si elle le sent comme ça, fais-lui confiance. Au pire, vous finirez dans les journaux avec un beau titre : « Le bébé de Mickaël Leroy, batteur de Dark Moon, né dans le TGV ! » Moi, je dis que ça aurait de la gueule !... Ouais... Tu m'envoies un texto quand vous êtes arrivés et on se voit lundi... À plus.

Il raccroche dans un soupir et pose son téléphone sur le bar. Il se sert d'un croissant.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Ils ont passé la nuit à l'hôpital, ils ont cru que le bébé arrivait.

— Oh ! Mince. Et alors ?

— Fausse alerte et Flavia veut rentrer en Suisse aujourd'hui. Mike balise, parce qu'il a peur pour elle et pour le bébé.

Il retourne vers la bouilloire, sort deux tasses et le café soluble, puis jette dans un nouveau soupir :

— Pfff ! C'est même pas encore né que ça te file déjà des angoisses, quelle mauvaise blague !

Je déglutis en le dévorant des yeux. Mon cœur se met à accélérer la cadence. Avant que ma conscience ait le temps de la retenir, la question a déjà fusé de ma bouche :

— Tu aimerais des enfants, toi, un jour ?

Je ferme les yeux ! Mais non ! Mais quelle...

Fred s'arrête dans son geste. Je rajoute aussitôt :

— Non, laisse tomber, t'es pas obligé de répondre, c'était... une question à la con.

Il amène le café et les tasses sur le bar, puis les remplit d'eau chaude. Je vois qu'il réfléchit à la meilleure réponse à me donner. C'est pas bon signe, ça.

Quand il se décide enfin à parler, son visage est fermé et il se tient à distance.

— Sincèrement, je vois pas ce que je pourrais apporter à un gosse.

Mon cœur se serre.

Fred pose ses yeux dans les miens, une lueur de gravité au fond de ses pupilles.

— Avec l'enfance que j'ai eue, j'aurais pas envie qu'il lui arrive la même chose.

Je m'exclame de manière un peu trop agressive à mon goût :

— Pourquoi tu noircis tout de suite le tableau ? Ce qui t'est arrivé est horrible, mais ce n'est pas une raison pour que...

— Un gamin, c'est pas pour moi, Alice. J'ai pas eu de modèles, je me suis débrouillé tout seul. Et tu vois la vie de dingue que j'ai ?

Je dis d'une petite voix :

— Oui, mais Mike a la même vie que toi.

— Mike et Flavia, ils ont encore leurs parents. Mike, c'est pas un chien fou comme moi. Il est équilibré, lui. C'est un roc. Il est déjanté, mais il a des bases stables.

Il secoue la tête, fait le tour du bar et vient m'entourer de ses bras.

— Moi, je suis pas une personne de référence. T'as raison, je noircis tout. Je parviens pas à apprécier ce monde suffisamment pour vouloir l'offrir à un môme. Je serais pas doué pour ça.

La vache ! Ça me fait mal ! Je m'attendais bien à ce que le sujet soit sensible, mais je ne prévoyais pas un discours aussi sombre et radical. Pourtant, je persiste.

— Mais tu as eu des modèles ! Tu as vécu dans des familles, tu as eu des adultes de référence dans les foyers. Ce ne sont peut-être pas les meilleurs exemples, mais on peut aussi se forger une image avec ce qu'on ne souhaite pas reproduire, non ?

Il me lâche et me fait face.

— Tu parles de modèles ! J'ai trop de fêlures, Alice.

Il murmure en baissant les yeux :

— J'ai été détruit. J'ai voulu en finir avec la vie. Quel exemple je pourrais donner à un môme, franchement ?

Je lui prends la main, la serre et cherche son regard.

— Celui d'un homme qui a su se construire, et se reconstruire, malgré toutes les merdes que la vie lui a réservées. Tu peux bien penser ce que tu veux de toi, Fred, mais tu es un mec fort. Tu as du cœur. Tu es créatif. Tu en veux, tu as une rage au fond de toi qui te permet d'avancer.

Il émet un rire nerveux en lançant ironiquement :

— Un enragé ! Ouais ! Génial ! Un mec qui détruit tout ce qui l'entoure dès qu'il gère plus rien ! Désolé, demoiselle, mais je vois pas ce qu'il y a de constructif là-dedans.

Je ne m'avoue pas vaincue :

— Et Pierre, alors ? Tu ne peux pas dire que cet homme n'a pas été un modèle pour toi ! Tu le connais depuis vingt ans, tu le voyais souvent, tu as fini par habiter chez lui. Lui et sa femme, ce n'était pas un peu comme des parents de substitution, finalement ?

Fred cligne des yeux, visiblement déstabilisé. Un point pour moi. Pourtant, cette tête de mule refuse de lâcher le morceau :

— Des parents, je sais pas ce que c'est. Bien sûr que Rose et Pierre sont formidables et m'ont beaucoup aidé, mais...

Je m'approche de lui et passe ma main dans ses cheveux en bataille en chuchotant :

— Mais tu refuses d'accepter l'évidence, parce que tu continues de vouloir te protéger.

Il affaisse les épaules.

— Ouais, peut-être bien.

Je l'attire à moi et l'embrasse doucement. C'était un premier pas. La douche est froide, mais je ne désespère pas de la voir se réchauffer avec le temps.

En attendant, j'ai bien compris le message et je vais filer fissa à la salle de bain pour prendre ma pilule du jour.

La voiture, conduite par Yvan, rejoint le périphérique, longe le bois de Boulogne, puis sort de la voie rapide afin de suivre la direction de Versailles.

Nous traversons la Seine vers Saint-Cloud et après quarante bonnes minutes de trajet, nous parvenons au Chesnay, une *petite* ville située à moins de vingt kilomètres de la capitale.

De hauts bâtiments HLM entourent la vieille ville ; c'est étrange ce mélange d'anciennes bâtisses très classe et d'immeubles contemporains gris et ternes.

La voiture traverse l'agglomération, puis entre dans un quartier de villas, pour s'arrêter peu après devant un portail blanc en fer forgé. Un haut mur, sur lequel court du lierre, entoure les lieux. Je me demande où nous sommes.

Yvan nous ouvre la portière. Fred lui propose de nous suivre, mais le garde du corps refuse, préférant nous attendre à la voiture. Celui-là, il n'est pas encore aussi à l'aise que Bastien et Gilles et continue de donner du *monsieur* à ma gueule d'ange.

Je ne sais pas ce que nous sommes venus faire ici, Fred n'a rien souhaité dévoiler, et j'ignore pour combien de temps nous sommes là, mais je me demande ce qu'Yvan va bien pouvoir faire en nous attendant. Surtout qu'il est près de midi. Il va manger quoi ?

Je hausse les épaules en suivant Fred. Après tout, comme ce dernier n'arrête pas de me le répéter : ce n'est pas mon problème.

Juste avant de franchir le portail en fer forgé, mon corps se crispe en découvrant les noms affichés sur la boîte aux lettres insérée dans le mur. C'est une blague ?

Je m'arrête et tire Fred en arrière.

— Tu plaisantes, là ?

Il sourit tendrement et passe un doigt sur la mèche de cheveux qui dépasse de mon bonnet gris.

— Quoi ? Je pensais que tu voulais découvrir mon monde.

Je regarde à nouveau la boîte aux lettres, le cœur battant.

— Oui, mais pour ça, je ne suis pas sûre d'être prête. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— T'as peur de quoi ? Ce sont pas mes parents.

— On en a parlé tout à l'heure, en plus ! Tu le savais aussi, ça ? Tu l'avais prévu ?

Il hausse les épaules.

— Un peu. Ça fait longtemps que je les ai pas vus et ça me fait plaisir de te les présenter.

Il se fiche de moi ? Il refuse de rencontrer ma mère, par contre il est prêt à me présenter à Rose et Pierre ? J'ai de la peine à le suivre, sur ce coup-là. Mais peut-être a-t-il raison : le fait que ces deux personnes ne soient pas officiellement ses parents lui donne l'impression que la situation est moins grandiose qu'elle n'y paraît. Cependant, pour moi, elle l'est. En mon for intérieur, je sais que, pour Fred, ce couple représente beaucoup plus à ses yeux et dans son cœur qu'il ne veut l'avouer.

Il me prend la main et nous franchissons le portail. Nous nous retrouvons dans une jolie allée pavée, entourée de gazon bien coupé et de différentes sortes d'arbres. Durant les autres saisons, ça doit être magnifique.

— Tu ne m'avais pas dit qu'ils habitaient dans le XIX<sup>e</sup> ?

— Ils ont déménagé y a cinq ans.

La maison se dresse devant nous. Elle n'est pas très grande, mais a beaucoup de charme avec son toit de tuiles bordeaux, ses volets verts et sa façade en pierre.

À ma grande surprise, Fred appuie sur la sonnette et rentre sans attendre. Je lève les yeux au ciel avant de franchir la porte à mon tour. Et après ça, il ose prétendre qu'aucun lien plus fort que la moyenne ne l'unit à ce couple ? D'autant plus lorsqu'il s'exclame, une fois dans l'entrée :

— Salut ! C'est moi !

Je le regarde, un sourire en coin.

— Quoi ?

— Non, rien, dis-je en secouant la tête.

Un bruit de pas sur le carrelage l'empêche de répliquer. Une femme arrive vers nous, un grand sourire aux lèvres. Elle est magnifique : plutôt grande, habillée dans un tailleur noir, avec une chemise blanche et un pantalon parfaitement taillé pour ses belles formes généreuses. Elle est métissée, ses cheveux crépus sont coupés court et elle a de grands yeux noirs rieurs. Je me sens à nouveau comme un sac de patates.

Elle ouvre ses bras et serre Fred, qui l'entoure en fermant les paupières.

— Oh ! Comme je suis heureuse ! Tu nous as manqué, tu sais ! Pourquoi tu ne viens pas plus souvent ? Tu n'es qu'un garnement !

Ils restent ainsi, quelques secondes, puis la femme recule tout en continuant de tenir Fred par les épaules, le regardant intensément.

— Tu as l'air... radieux, mon chéri !

Elle passe sa main dans la tignasse de ma gueule d'ange et s'exclame dans une moue désapprobatrice :

— Mais c'est quoi, ces cheveux ? Tu ne peux pas te coiffer de temps en temps ?

Fred grimace et retire sa tête en grognant :

— Mais je suis coiffé, arrête !

La belle métisse rigole. Moi aussi, en silence. Si ce n'est pas un ado face à sa mère, ça !

Rose reprend sur un ton sceptique :

— Mais oui, c'est ça, Frédéric, tu es coiffé.

Elle secoue la tête, pousse un soupir, puis se tourne vers moi dans un sourire sincère en me tendant la main.

— Vous devez être Alice ?

Je rougis. Il leur a parlé de moi ? Je prends la main offerte, un peu tremblante. Ce n'est pas le moment de faire une gaffe.

— Enchantée. Vous, vous devez être Rose ?

Elle cligne des yeux dans un sourire charmeur.

— Bienvenue chez nous, Alice. Venez, ne restez pas là.

Elle nous entraîne dans le salon et nous désigne un grand canapé beige en cuir.

— Prenez place, je vais chercher Pierre, il est dans le jardin.

Elle disparaît dans une démarche féline. Malgré son invitation, nous restons debout et je m'approche de leur cheminée afin de jeter un œil sur la dizaine de cadres photo posés dessus. J'y reconnais Rose sur la plupart, souvent au bras d'un homme de haute taille, au visage long et fin, portant des petites lunettes rectangulaires.

Je réalise qu'en fait j'ai déjà vu leur portrait de loin dans le bureau de Fred, mais sur l'instant, j'avais eu d'autres choses à penser que de lui demander de qui il s'agissait.

Je découvre une photo de leur mariage, celle d'un anniversaire, de vieux clichés en noir et blanc représentant des enfants avec leurs parents et leurs frères et sœurs. Sans aucun doute, les familles respectives de nos hôtes.

Et puis surtout, il y a des photos de Fred. Celle qui me saute aux yeux et m'intrigue, c'est une sur laquelle il pose entre Rose et Pierre. Ce cliché ne doit pas dater de très longtemps, car Fred ne paraît pas beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui. Ils se tiennent les trois, les bras passés dans le dos de l'autre, et sourient à l'objectif. Ce ne sont pas des sourires feints, ils sont vrais et respirent le bonheur. Si on ne connaît pas la situation, on jurerait un portrait de famille.

J'observe également des instantanés de mon rockeur sur scène avec Dark Moon et une photo où je le reconnais plus jeune, au côté de Pierre, une canne à pêche dans les mains, au bord d'une rivière. Il doit

avoir 13 ou 14 ans. Il est concentré sur sa tâche et Pierre le regarde d'un air... paternel. J'ai une boule dans la gorge et les yeux humides. Non ! Décidément, ma gueule d'ange ne peut pas dire que ces deux personnes ne représentent rien de spécial pour lui.

Alors que je suis absorbée par les photos, Fred se glisse derrière mon dos et se met à souffler dans mon cou. Je frissonne en souriant. Il passe un doigt le long de ma nuque et vient y déposer un baiser du bout des lèvres. À peine ces dernières m'effleurent-elles la peau, que les papillons quittent mon ventre pour venir voler le long de mon corps. Je me laisse aller contre lui, électrisée de désir. Il passe ses bras autour de mes hanches.

— Tu sais que t'es foutrement belle comme ça, demoiselle ? Ça me rappelle le soir où t'as vu le cheval à bascule.

Je ferme les paupières et souffle lentement au souvenir de la soirée sur le bateau. Je parviens à me remémorer dans quel état j'étais dans cette salle aux enchères. C'était si intense ! Que de chemin parcouru depuis !

Pourtant, en ce samedi de décembre, je désire cet homme tout autant que lors de cette soirée d'été indien, si ce n'est plus. Mon amour envers lui s'est décuplé et se décuple encore chaque jour qui passe. J'aime ce mec de tout mon cœur, de toute mon âme. Mon ange, mon rebelle, mon âme sœur.

Je rouvre les yeux, enserme les mains de Fred et demande en désignant la photo de lui posant entre Rose et Pierre :

— Elles sont belles, ces photos. Elle date de quand celle-là ?

— C'était à la sortie d'un de nos concerts, y a trois ans. On avait joué au Zénith. Je crois que c'est Elsa qui l'a prise.

Je me tourne vers lui et plonge mon regard dans le sien.

— Tu sais ce que je vois sur ces photos, gueule d'ange ?

Une lumière de vérité sincère traverse ses yeux. Il sourit faiblement et murmure en baissant la tête :

— Ouais, je sais, parce que c'est aussi ce que j'y vois quand je les regarde.

— Pourquoi tu refuses de l'admettre ?

Il soupire et se tourne vers les cadres.

— Parce que... t'as raison, je veux me protéger. J'ai peur d'avoir mal et de souffrir s'il devait leur arriver quelque chose.

— Fred, je ne les connais pas, mais comme tu me parles d'eux à chaque fois, et maintenant que je vois ces photos, et en repensant à la réaction de Rose à notre arrivée... Ils t'aiment... comme un fils.

Il ferme les yeux et respire profondément.

— OK, t'as gagné. J'avoue que oui, ces deux-là, c'est un peu comme des parents de... substitution. Là, t'es contente ?

Je l'embrasse tendrement.

— Fred, c'est toi qui y gagnes dans l'histoire, pas moi.

Il passe sa main dans mes cheveux et se penche vers mon visage.

— Tu gardes ça pour toi, demoiselle.

— Oui, mon bel ange rebelle et fichue tête de mule.

— Tête de mule toi-même !

Il m'enlace, me soulève et m'embrasse. Je me laisse aller contre lui, entourant son cou de toutes mes forces.

Pris dans notre baiser passionnel, nous n'entendons pas les pas derrière nous. La voix d'un homme s'exclame joyeusement :

— Eh bien, les jeunes ! Ça, c'est de l'amour ! Il était temps que je voie ça ici, dites donc !



Nous nous décollons prestement l'un de l'autre, subitement gênés. Il faut vraiment que nous apprenions à contrôler nos ardeurs, ce n'est pas très sérieux, surtout en étant invités chez quelqu'un d'autre.

Je rougis furieusement en croisant le regard gris de l'homme qui me fait face. Il mesure une bonne demi-tête de plus que Fred. Il a les cheveux brun foncé qui commencent à grisonner. Ses lunettes lui donnent l'air d'un prof et il a une sacrée allure dans son pantalon en toile grise et sa chemise bleu marine, impeccablement repassée.

Rose est derrière lui et nous sourit tendrement. Fred s'approche de Pierre, ce dernier le prend dans ses bras et lui donne une accolade dans le dos.

— Alors, brigand ? Tu daignes enfin venir nous voir ?

Fred se dégage et se passe une main dans les cheveux, visiblement confus.

— Ouais, je sais, c'est honteux. Je suis désolé.

— Bah ! Je sais ce que c'est, va ! L'important c'est que tu sois enfin venu et...

Il se tourne vers moi, tout sourire.

— ... en charmante compagnie.

Et voilà, moi, je ne sais plus où regarder. Fred revient vers moi et passe un bras autour de mes épaules.

— Je te présente Alice.

Pierre me tend la main.

— Depuis le temps qu'il nous parle de vous, ce lascar, il était vraiment temps qu'il vous amène ici.

Je me tourne vers Fred, surprise par cette remarque. Il hausse les épaules dans un sourire confus. Alors monsieur a vraiment parlé de moi ? J'en reste coite.

Rose nous demande :

— Vous buvez un apéritif ? Je vais chercher les petits fours. Ils sont tout chauds !

Pendant qu'elle disparaît dans la cuisine, Pierre se tourne vers une armoire contenant plusieurs bouteilles d'alcool.

— Qu'est-ce que je vous offre ? Porto ? Pastis ? Whisky ? Un verre de blanc ? Ou peut-être que vous ne prenez pas d'alcool, Alice ?

En effet, je crois que cela serait plus raisonnable.

Je réponds :

— Un pastis, volontiers.

Pierre ouvre des yeux surpris, puis me sourit.

— Tiens... Original. Et toi, Frédéric ?

— Whisky, merci.

Rose revient les bras chargés d'un plateau garni qui sent drôlement bon. Mon estomac se met à gargouiller à la vue des petits fours. Fred s'approche d'elle et la débarrasse, malgré ses protestations. Il pose le plateau sur la table basse du salon et Pierre nous amène les boissons. Nous trinquons avec enthousiasme, puis je commence à subir le rituel des questions : que faites-vous dans la vie ? Quels sont vos hobbies ? Que font vos parents ? Fred semble désespéré et vient plusieurs fois à ma rescousse.

Au bout de quinze minutes d'interrogatoire intensif, mais respectueux, je jette un regard en coin à ma gueule d'ange. Il m'envoie un clin d'œil complice signifiant : « Ouais, d'accord, ces deux-là, ils sont peut-être pires que de vrais parents. » Mais je pense que j'ai passé l'épreuve haut la main, car Rose me glisse en m'offrant le dernier petit four :

— Bon, assez vouvoyé. Et si on se disait « tu » ?

M'en voilà ravie et au vu du sourire que Fred affiche, lui aussi.

Durant le repas, ce sont Rose et Pierre qui se confient un peu à leur tour. Rose me raconte qu'elle est née en Guyane. À 20 ans, elle est venue travailler dans l'Hexagone comme institutrice et a rencontré Pierre, après l'un des galas de violon de ce dernier.

Lui est d'origine bretonne. Venu habiter avec sa famille à Paris durant son adolescence, il n'a plus quitté cette ville depuis.

Ce couple est beau à regarder. Il respire le bonheur et l'amour, même après bientôt trente ans de mariage.

Après le dessert, Fred demande au violoniste :

— J'ai un souci sur une chanson. On se pose des questions avec Mike. Je peux te faire écouter un truc au piano et tu me dis ce que t'en penses ?

— Bien sûr, viens, on prendra le café plus tard.

Ils se lèvent et disparaissent à l'étage. Rose secoue la tête en les regardant s'éloigner.

— Ah ! J'espère que Frédéric sait décrocher un peu de temps en temps et qu'il ne te parle pas de musique à longueur de journée ?

Je souris.

— Non. De toute façon, je n'y connais pas grand-chose en musique.

— Ah oui ? s'exclame-t-elle, étonnée.

Je rougis.

— Enfin... J'aime beaucoup la musique, mais je ne suis pas très douée pour reconnaître les morceaux ou les artistes, même si j'ai fait quelques progrès depuis que je fréquente Fred.

— Et tu fais de la danse, c'est très artistique, ça aussi.

Je lui rends un sourire gêné. Je leur ai parlé de la salsa et de la zumba et Fred en a rajouté une couche. Je crois que, finalement, mon strip-tease sur Shakira l'avait assez impressionné.

Je réponds :

— Oui, mais la danse, c'est juste pour le plaisir. Je ne me verrais pas en faire carrière.

Rose pose sa main sur la mienne et me déclare d'un ton complice :

— L'important, ma jolie, c'est de savoir pourquoi on fait les choses. Peu importe que ce soit pour le travail ou les loisirs. Avoir un but, c'est ça qui compte, même si ce but, c'est juste de se vider la tête. Peu importe ! Il y a tellement de jeunes de nos jours qui n'ont même plus le moindre objectif dans la vie, c'est triste.

Elle soupire, l'air dans le vague, puis reprend subitement contenance et me demande :

— Tu veux un café ou un thé ? À mon avis, nos deux hommes, nous n'allons pas les revoir avant une bonne demi-heure.

— Un thé, volontiers.

Elle se lève pour débarrasser la table, j'en fais de même.

— Mais non, Alice, reste assise !

Je la laisse filer devant, puis la rejoins dans la cuisine, les bras chargés de vaisselle. Rose secoue la tête en me voyant arriver, mais finit par abdiquer lorsque je disparais pour amener le reste.

Nous revenons ensemble au salon, quelques minutes plus tard, une tasse de thé à la main. Nous prenons place sur le canapé et Rose me demande, les yeux pétillants :

— Tu aimerais voir les albums photo que j'ai faits ?

— Sur Fred ?

Elle hoche la tête et recule vers une bibliothèque. Elle en retire deux gros albums, visiblement bien remplis, puis vient s'asseoir à mes côtés.

— Celui-ci, dit-elle en désignant le plus gros, c'est le spécial Dark Moon. J'y ai collé tous les articles et les photos qui sont parus sur eux depuis leurs débuts. Même avant qu'ils soient connus.

Je m'empare de l'album et le feuillette en souriant. Je ne lis pas tous les articles, car il y en a vraiment beaucoup. Je survole les pages, le cœur battant, découvrant avec plaisir d'autres photos que celles déjà allègrement observées sur internet.

Je grimace à la vue des critiques négatives, imaginant Fred en rire. Rose se penche vers moi pour y jeter un œil.

— Je les ai gardées, ces critiques-là, car je les trouvais plutôt constructives. On ne plaît pas à tout le monde et Frédéric en a toujours été conscient. Ce n'est pas le genre de garçon qui pique la mouche dès qu'on dit une chose négative sur lui. Au contraire, il va travailler encore plus dur pour contredire ses détracteurs.

— C'est un acharné.

J'entends Rose sourire, puis murmurer d'une voix douce :

— Oui, le terme est assez juste.

Je referme l'album, puis prends le second, tremblante. Dark Moon, je commence à bien connaître, mais Fred plus jeune, ça, c'est une découverte qui me rend à la fois un peu nerveuse et excitée.

Je tourne la première page et découvre quatre photos sur lesquelles pose un petit garçon, les cheveux noirs, très courts. Il se tient aux côtés de Pierre sur trois d'entre elles, un violon dans les mains. Sur la quatrième, il est installé derrière un piano.

Rose me raconte, visiblement émue :

— Frédéric venait de fêter ses 7 ans le jour où Pierre l'a connu. Mon mari a eu une sorte de... coup de cœur pour cet enfant. Quand il est revenu du concert symphonique où il l'a rencontré et qu'il m'en a parlé, j'ai tout de suite senti que ce petit l'avait touché. Mais sincèrement, Pierre ne pensait pas le revoir. Nous avons été surpris la première fois que Frédéric a débarqué dans notre appartement. Je n'ai que ces photos-là de cette période. Tu verras, il est un peu plus âgé sur les suivantes.

Je continue de tourner les pages. Les cheveux de Fred ont poussé. Ce qui me frappe, surtout, ce sont ses yeux. Pas leur beauté incontestable et provocante, non, mais la lueur qu'ils contiennent. Ce ne sont pas des yeux d'enfant. Bien qu'il eût à peine 10 ans, ses pupilles vertes dévoilaient déjà une gravité d'adulte, une tristesse, une violence enfouie, une rage contenue. Je respire plus fort et passe un doigt sur son visage d'ange. On lui donnerait le Bon Dieu sans confession et pourtant...

Après quelques pages, je m'exclame, surprise :

— Vous l'avez emmené en vacances ?

Dans un sourire, Rose se penche à nouveau sur les photos.

— Oui, deux fois. Là, il avait 11 ans. Un collègue de Pierre nous avait prêté son appartement dans les Alpes suisses. On s'était dit que c'était une bonne occasion pour Frédéric de découvrir autre chose que l'air de Paris et surtout une belle opportunité de partir à la recherche de ses origines.

Je fixe la belle métisse, interdite. Alors ça ! Mais pourquoi Fred s'est-il obstiné autant dans son refus de venir vivre avec ce couple ? Je ne comprends pas.

Rose reprend :

— Nous nous sommes arrêtés en chemin pour visiter la ville de son père. Il l'a tellement détesté, cet homme, et encore aujourd'hui, je crois qu'il ne parvient pas à passer au-dessus de ses ressentiments. Nous avons tenté de l'aider, de lui faire comprendre que Simon Moreau n'y était pour rien dans cette tragédie, mais...

Je fronce les yeux.

— Simon Moreau ?

Rose me regarde en plissant les sourcils et déclare, comme si c'était une évidence :

— Son père.

J'ouvre la bouche en secouant la tête.

— Moreau ? Mais comment...

Rose me jette un air compatissant.

— À sa majorité, Frédéric a demandé à changer de nom et à prendre celui de jeune fille de sa mère. Elle s'appelait Sylvia Pelletier. Elle l'avait d'ailleurs gardé comme nom de scène.

C'est un coup de massue. Encore un secret dont ma gueule d'ange s'est bien gardé de me parler. Sa rancœur envers son père est-elle donc encore si forte pour qu'il ne m'en ait jamais touché mot ?

Frédéric Moreau...

Il a tellement bien su garder le secret que même internet ne détient pas cette information, pourtant ce genre de détail semble se savoir assez rapidement sur la toile.

Rose me prend la main.

— Hormis ceux qui l'ont connu avant ce changement de nom, personne ne le sait, même pas Serge Moridiani.

Je pousse un petit rire nerveux. Si un jour Fred décide de s'ouvrir à son manager, celui-ci va tomber de haut, tout comme moi.

Je repose mes yeux sur l'album. Quand Fred évoque son père, je comprends mieux pourquoi je ressens autant de colère se dégager de lui. Je revois la photo dans sa chambre. Ce n'est pas pour ses parents qu'il l'a gardée, c'est uniquement pour sa mère. Savoir pardonner à son père pourrait-il l'aider à évacuer une partie de ses parts d'ombre ? À faire reculer les démons qui le hantent tant ? À oser imaginer un avenir avec un enfant ?

Je soupire, puis tourne les pages. Fred grandit, je l'y vois avec Elsa. Elle avait les cheveux au carré, toujours aussi raides. Je souris ; elle s'habillait plutôt grunge, elle a bien changé.

Mon cœur tressaille à la vue des clichés suivants : à l'adolescence, Fred était déjà tellement beau ! Je comprends pourquoi les filles étaient folles de lui au lycée. Cet homme semble avoir traversé l'âge ingrat sans avoir eu à subir des problèmes d'acné, ou à peine. Et après ça, qu'il arrête de dire qu'il n'a pas de chance ! Pour moi, entre 13 et 15 ans, avec tous ces boutons, cela avait été une période terrible. Même Johanna en avait eu sa dose.

Je tourne à nouveau les pages. Visiblement, après le séjour à la montagne, Pierre et Rose lui ont également offert des vacances à la mer.

— La Corse, m'explique mon hôtesse. Nous y sommes restés dix jours. Après ça, Frédéric est rentré au lycée.

Son regard s'assombrit. Moi, je frissonne.

La première année de lycée... Celle qui a définitivement tout changé...

Je parcours les photos les doigts tremblants, jusqu'à tomber sur une page vide. Je plisse les yeux, Rose murmure :

— C'est Fred qui les a enlevées. Elles... Pierre les avait prises dans leur local de musique. On y voyait ses amis et...

— Les deux filles ?

Elle hoche la tête.

— C'était quelques jours avant...

Une larme se met à couler le long de sa joue. Cette fois, c'est moi qui serre la main de Rose, le cœur au bord de l'explosion tellement le chagrin de cette femme me touche.

— Fred m'a raconté.

— Je sais, il nous l'a dit.

Elle tourne son visage vers moi. Son regard me transperce, ses prunelles noires remplies de tristesse me sourient malgré tout, me scrutant avec une intensité nouvelle.

— Je suis tellement contente qu'il ait enfin réussi à ouvrir son cœur. Tu l'as transformé, Alice. Je ne

J'ai plus vu sourire ainsi depuis dix ans. Et son regard... Cette lumière insouciante et juvénile, elle n'apparaît que lorsqu'il est derrière son micro, mais à peine a-t-il quitté la scène qu'elle disparaît. Et là... aujourd'hui...

À ma grande surprise, Rose me prend dans ses bras.

— Oh ! Alice ! Si tu savais... Cette nuit-là a changé notre vie, à nous aussi. La douleur de Frédéric, ce qu'ils lui ont fait... Cette horreur nous a tous profondément perturbés.

Elle recule et me regarde ardemment, les yeux remplis de larmes. Je sens les miennes au bord de mes paupières. Rose me déclare alors, sur le ton de la confiance :

— Je n'ai jamais pu donner un enfant à Pierre, malheureusement. C'est ainsi. Nous avons bien pensé à l'adoption, mais... À force, je me suis faite à l'idée que nous ne serions que nous deux. Et puis, ce bonhomme a débarqué dans notre vie avec ses fêlures, ses tristesses, sa colère envers ses parents, sa haine profonde pour son père, celle envers le système. Il était meurtri, pourtant, nous sentions une telle volonté se dégager de lui. Une force hors du commun pour un enfant de son âge. Il avait une telle vision du monde pour ses 7 ans ! Nous nous sommes rapidement attachés à lui et comme tu l'as sans doute deviné, il est un peu devenu le fils que nous n'avons jamais eu. Mais Frédéric était sauvage, il avait peur de ce lien, même s'il en avait profondément besoin. Pierre n'a jamais voulu le forcer à quoi que ce soit, bien que nous rêvions qu'il accepte enfin de venir vivre avec nous. L'important pour mon mari, c'était de pouvoir garder un œil sur lui, même de loin. Il avait rencontré Sylvia Pelletier à plusieurs occasions. C'était une grande violoniste, il avait un profond respect pour elle. Et savoir que son fils était venu vers lui pour lui demander de lui apprendre à jouer de cet instrument, ce n'était pas un hasard. Il s'est senti responsable de cet enfant.

Je lâche les vannes : c'est un torrent de larmes, une nouvelle fois, qui coule le long de mes joues. Je savais pertinemment que ce couple et Fred avaient un lien particulier, mais de l'entendre de la bouche de Rose me bouleverse au plus haut point.

Elle sèche ses propres larmes, puis passe ses mains douces sur mes joues.

— Merci d'être entrée dans sa vie, Alice. Je sais que ça ne doit pas être facile tous les jours, mais ce garçon en vaut le coup.

Je souris en hochant la tête.

— Je sais. Vous... tu... tu ne peux pas imaginer à quel point je l'aime.

— Alors continue comme ça, ma jolie. Je suis certaine qu'avec le temps, ses démons finiront par prendre la porte. Il a déjà tellement progressé en acceptant de t'en parler, cela nous a beaucoup touchés de savoir qu'il t'avait raconté.

Je termine de regarder l'album, puis finis mon thé. Rose me raconte encore quelques anecdotes un peu plus joyeuses, histoire que nous arrêtions toutes deux de verser des larmes de crocodile.

Quelques minutes plus tard, des pas rapides dans l'escalier nous font comprendre que les deux musiciens sont de retour. À peine entré dans le salon, Fred pose automatiquement les yeux sur les deux albums en s'exclamant :

— Oh non ! Tu lui as pas montré ça !

— Et pourquoi pas ? Elle a le droit de voir comme tu étais beau, enfant.

Ma gueule d'ange pousse un soupir, puis s'empare de l'album photo et y jette un bref coup d'œil avant d'aller le remettre en place, sur la bibliothèque.

— Je vous prépare un café, messieurs ?

— Laisse, ma chérie, j'y vais, répond Pierre en se dirigeant vers la cuisine.

Rose se lève malgré tout pour le rejoindre. Je crois surtout qu'elle souhaite nous laisser seuls quelques minutes, Fred et moi.

Mon apollon me rejoint sur le canapé. Son regard devient soupçonneux tandis qu'il passe un doigt sous mes yeux.

— T'as pleuré ?

Je baisse ma tête, gênée.

— Alice ?

— On a... Les photos... C'est juste l'amour de cette femme pour toi qui m'a touchée et...

Je me mords la lèvre, hésitante.

— Et ?

— Pourquoi tu ne m'as jamais rien dit pour ton père ?

Il me scrute en silence se demandant visiblement de quoi je parle. Je prononce d'une voix tremblante :

— Moreau.

Aussitôt, une lueur sombre envahit ses yeux.

— Elle t'a parlé de ça ?

Il jette un œil par la fenêtre en émettant un petit rire nerveux.

— Putain ! Faut vraiment que j'arrête de te laisser en tête-à-tête avec les gens qui me connaissent trop bien.

Je lui prends la main.

— Si tu me racontais tes secrets, je n'aurais pas à les apprendre par les autres.

Son regard revient vers moi.

— Je suis désolé, demoiselle. T'as raison. Mais mon père... Je supportais plus son nom.

Je le sens prêt à se confier, mais Pierre et Rose reviennent au salon. Le violoniste pose une tasse pleine de café devant Fred et une autre devant lui.

— Tiens, avec un sucre.

Rose, elle, a rempli une théière et me sert une nouvelle tasse, puis me propose des biscuits.

\*

L'après-midi passe rapidement. La lumière du jour commence à décliner et les ombres envahissent bientôt la maison. Rose allume les lampes. J'ai une brève pensée pour Yvan, dehors. Sérieusement, il n'est pas resté devant la maison durant plus de quatre heures ?

Fred pose une main sur ma cuisse et déclare en se levant :

— On va y aller, je dois encore préparer mon sac.

— Vous partez à quelle heure demain ?

— On prend le TGV de 11 h 58.

— Et si avant de partir, on faisait une petite surprise à Alice ? lui demande Pierre, une étrange lumière amusée dans le regard.

Comprenant où son mari veut en venir, Rose s'exclame :

— Pierre ! Tu ne peux pas t'en empêcher, hein ?

Le musicien se tourne vers Fred :

— Ça me manque nos duos. Qu'en dis-tu ?

Fred lui sourit, se lève et lui tape sur l'épaule :

— J'en dis que tu fais tout ce que tu peux pour retarder notre départ. C'est un truc de vieux, ça.

Pierre avale son biscuit de travers.

— De vieux ? Attends un peu, garnement, tu vas voir qui est vieux !

Il se lève d'un coup, Fred détaille dans les escaliers en riant, Pierre a ses troussees. Moi, je les observe estomaquée, mais tellement heureuse de le voir ainsi.

Rose me prend par la main.

— Viens, on monte aussi.

Je la suis jusqu'à l'étage où nous retrouvons Fred et Pierre dans une pièce assez grande, décorée d'une armoire contenant des livres sur la musique, beaucoup de CD, et près de la fenêtre, je note la présence de

deux pupitres pour les partitions ; vu que Pierre donne des cours de violon, j'en déduis qu'il s'agit de sa salle de travail.

Un piano fait face au mur, un métronome posé dessus. J'aperçois également une guitare dans un coin.

Rose m'indique de m'asseoir sur le tabouret du piano tandis qu'elle prend place sur une chaise en bois. Pierre sort deux violons de leurs étuis, puis en tend un à Fred. Ce dernier règle rapidement les cordes et se tourne vers son mentor, en attente des consignes.

Pierre me regarde et me dit :

— Il paraît que tu aimes le violon, jeune fille ?

Je rougis en répondant :

— Oui, beaucoup.

— Très bon goût. Fredo : Tchaïkovski !

Je suis aux anges ! Waouh ! Deux as du violon jouant ensemble ! Et une fois encore, je suis épatée de voir Fred faire courir l'archet sur l'instrument et sans partition devant lui. C'est un véritable génie de la musique, en fait.

Un jour, il m'avait expliqué qu'il lui suffisait d'entendre la mélodie une fois pour parvenir à la reproduire d'oreille, que ce soit au violon, à la guitare ou au piano. Bien entendu, il m'avait sorti ça d'un air détaché et modeste, mais je ne suis pas sûre que ce don-là soit accordé à chaque musicien.

Les notes volent dans la pièce, je suis littéralement transportée par les deux hommes qui jouent devant nous. Ils se regardent souvent, puissamment complices, aussi doué l'un que l'autre.

À la fin de leur prestation, j'applaudis, enthousiaste comme une enfant devant un spectacle de marionnettes.

— Waouh ! C'est magnifique !

Fred se tourne vers Pierre et dit en haussant les épaules :

— Si la demoiselle dit que c'est *waouh*, c'est que ça devait être pas trop mal.

— Et celle-là ? Tu connais ? C'est un élève qui m'a demandé de lui apprendre ça, la semaine dernière.

Pierre lève son archet et le pose sur l'instrument. À peine joue-t-il les premières notes que je souris. Je n'y connais peut-être pas grand-chose en musique, mais en bande originale de films, on ne m'aura pas. *Pirates des Caraïbes*.

Fred sourit à son tour et à ma grande surprise, ainsi que celle de Pierre visiblement, il se met à jouer. Son mentor baisse son violon et nous écoutons Fred, tous les trois, dans un silence profond.

— Quand je dis que ce môme a du talent ! s'écrie Pierre une fois que mon rockeur a rabaissé l'archet contre sa jambe.

Ma gueule d'ange rougit et grommelle :

— Arrête de me traiter de môme !

Je jette sur un ton de reproche :

— Ce qui est surtout dommage, c'est qu'il refuse de faire profiter le monde de son talent.

Rose se lève et s'approche de Fred. Elle dépose un baiser sur sa joue.

— Je suis du même avis qu'Alice, mon chéri, tu sais ?

Fred grimace. J'ignore si c'est à cause de la remarque générale ou du *mon chéri*. Moi en tout cas, je ris sous cape en les regardant.

Fred range l'instrument à cordes dans son étui en soupirant :

— Un jour, peut-être. On verra.

En rejoignant la voiture quelques minutes plus tard, je me presse contre mon apollon.

— Merci. Ils sont... Je les aime beaucoup.

Fred réplique d'une voix nostalgique :

— Moi aussi.

Il se penche vers moi, m'embrasse la joue, puis m'entoure de son bras droit. Je pose ma tête contre lui.

Alors qu'Yvan nous ouvre la portière de la Mercedes dans un sourire, et que je continue de me demander ce qu'il a pu fabriquer durant tout ce temps, Fred lui glisse :

— C'est moi qui conduis.

Le garde du corps écarquille les yeux.

— Monsieur...

— Je suis sûr que ça vous fera du bien d'être conduit à votre tour, une fois dans votre vie.

Yvan semble dépité, mais finit par donner la clé à Fred. Ce dernier s'installe derrière le volant, un sourire satisfait aux lèvres. Je prends place à ses côtés et le garde du corps à l'arrière. J'aime bien quand ma gueule d'ange prend des décisions comme ça ; son côté leader m'excite terriblement à chaque fois. Pendant que je le dévore des yeux, il démarre et s'engage dans la rue. Sa conduite est plus nerveuse que celles de sa garde rapprochée. Il pousse sur la pédale de vitesse avec un bonheur non dissimulé.

— Franchement, c'est dommage de brider un joujou pareil ! s'exclame-t-il en jetant un œil à Yvan dans le rétroviseur.

Le garde du corps pousse un grognement et lui répond en souriant :

— Je suis d'accord avec vous, monsieur, mais nous n'avons pas le droit de prendre de risques avec nos clients.

— Et si on arrêtait les *monsieur* ? Ça m'exaspère. Tes collègues ont pris le pli, je suis sûr que tu peux y arriver aussi.

Yvan ouvre la bouche, étonné, puis sourit en hochant la tête.

— Ça devrait pouvoir se faire.

La voiture file à toute allure. Je m'attends à reprendre le même chemin qu'à l'aller, mais Fred sort du périphérique beaucoup plus rapidement que prévu et prend la direction de la tour Eiffel.

Parvenus aux abords du jardin du Trocadéro, Fred gare la voiture et en sort sans un mot.

Yvan et moi sortons du véhicule à notre tour, aussi ébahis l'un que l'autre. Nous suivons ma gueule d'ange qui marche d'un pas rapide.

— Fred, ralentis ! Tu vas où ?

À ma grande surprise, il s'arrête subitement devant des grilles et se tourne vers moi.

— Plus de secrets, demoiselle ?

J'acquiesce, la gorge sèche.

— Alors, viens.

Il me tend la main. Je la prends, complètement circonspecte, le cœur battant.

Lorsque nous franchissons les grilles, j'ouvre la bouche, proprement soufflée. Nous sommes dans un cimetière.



Nous longeons les allées entre les tombes. Il fait froid et la nuit est quasiment tombée sur la capitale. Yvan nous suit à quelques mètres derrière, l'œil aux aguets.

Après cinq bonnes minutes de marche, Fred finit par s'arrêter face à deux stèles grises, foncièrement sobres : pas d'épithèque, pas de fleurs, pas de mauvaises herbes non plus.

Ma gueule d'ange a le visage fermé, les yeux sombres, les mains dans les poches de son blouson en cuir. Il jette un coup d'œil furtif au garde du corps, vérifiant que ce dernier est à bonne distance et ne peut pas entendre notre conversation.

Quand mes yeux se posent sur les noms inscrits sur les stèles, j'ai l'impression de ne pas être à ma place. Nous venons de passer une après-midi formidable chez Rose et Pierre et nous voilà devant les tombes des véritables parents de Fred. Cela me fait étrange de découvrir ces noms, j'ai du mal à réaliser, pourtant ils sont bel et bien là, inscrits à jamais dans la pierre froide : Sylvia Pelletier Moreau et Simon Moreau, décédés respectivement à l'âge de 32 et 33 ans. Purée ! Ils étaient jeunes !

Je remarque que Fred a les yeux rivés sur la tombe de sa mère. Ils sont remplis de froideur, j'en ai la chair de poule. Je me rapproche de lui, venant coller mon bras contre le sien.

Fred se met à parler et sa voix est aussi glacée que son regard :

— Je viens pas souvent ici. À chaque fois, ça me paraît complètement irréel. Voir leur nom... Je sais pas... J'ai tellement pas de souvenirs d'eux que j'ai l'impression d'être devant les tombes de deux étrangers.

Je lève les yeux au ciel, puis regarde les alentours en murmurant :

— Et s'ils étaient là ? Quelque part autour de nous ?

Il hausse les épaules, peu convaincu. Je me tourne vers lui et lui rappelle :

— C'est pas toi qui m'avais dit, une fois, que tu croyais aux anges et à une sorte de vie parallèle ?

Il pose ses yeux sur la tombe de son père et jette sur un ton qui me fait froid dans le dos :

— C'est ce que je veux croire quand ça m'arrange. Mais lui, il peut pas être un ange. Juste pour lui, j'espère que l'enfer existe et qu'il se tortille de douleur dans les flammes.

— Fred ! Tu ne peux pas...

Je me surprends à m'excuser intérieurement auprès de Simon Moreau pour les paroles de son fils.

Je lève les yeux vers le visage de ma gueule d'ange.

— Il est mort depuis plus de vingt ans, tu ne crois pas qu'il serait temps qu'il repose en paix ?

Un sourire cynique se dessine sur ses lèvres. Il susurre d'une voix un peu trop calme à mon goût :

— En paix ? Ce type ne mérite pas la paix, Alice.

— Cet homme t'a donné la vie ! Il a aimé ta mère, il t'a aimé, toi.

Fred me regarde avec une insolence que je ne lui avais encore jamais vue.

— Il a aimé ma mère et il l'a tuée. Moi, il m'a abandonné.

Je secoue la tête, me rapproche de lui et glisse ma main dans la poche droite de son blouson afin de prendre la sienne.

— C'était un accident, Fred. Un terrible et stupide accident. Ce n'était pas sa faute.

Il ne réplique pas, mais ses yeux parlent pour lui. Je passe ma main libre sur son visage en continuant de plaider la cause de Simon Moreau :

— Les freins ont lâché, il ne pouvait rien faire.

— J'ai lu le rapport. Les flics ont dit qu'il roulait trop vite.

— Peut-être, mais ils étaient sur une voie rapide. Même en roulant moins vite, la voiture serait partie

toute seule contre la rambarde. Fred, tu ne peux pas continuer à le haïr et à te faire du mal comme ça. Je suis certaine que d'où il est, il regrette profondément. Je sais que ce n'est pas facile, mais il faut que tu apprennes à lui pardonner.

Je plante mon regard rempli d'espoir dans le sien. Fred émet un petit soupir nimbé de nervosité en jetant un regard vers les tombes.

Il passe un bras autour de mes épaules et m'attire contre lui.

— Tout le monde me tient le même discours, Alice. Mais personne sait ce que j'éprouve vraiment à l'intérieur. Même aux psy, j'en ai jamais parlé.

Je retiens mon souffle et tourne les yeux vers lui. Mes mains deviennent moites sous mes gants, malgré le froid hivernal de l'atmosphère. Fred plisse les yeux, faisant aller son regard entre moi et la tombe de son père.

À voix basse, il me confie :

— Je peux pas lui pardonner. Je pourrai jamais. Cette nuit-là, chez les flics, quand... quand il m'a...

Il ferme les yeux en grimaçant de dégoût. Je l'enserme dans mes bras. Sa voix se met à trembler de colère.

— Je t'ai dit que je voulais mourir, mais tu sais ce que je pensais réellement au fond de moi ?

Je secoue la tête, la gorge serrée.

— C'est pas le fils de pute en costard que je maudissais, ni les deux enflures qui m'empêchaient de bouger. Non. C'était mon père. Je l'ai maudit pour m'avoir privé de la vie que je méritais, pour m'avoir privé de ma mère, de mon enfance, même de lui.

Il repousse mes bras et recule de quelques pas en crachant :

— Si on m'a violé, c'est sa faute, à lui ! Rien de tout ça ne serait arrivé s'il n'était pas parti ! Je le déteste, Alice ! Je le hais ! Et quand je viens ici, je continue de le maudire ! Je m'en fous qu'il soit en paix ! Il est mort ! Moi, je suis vivant et je souffre !

Il se met à crier semblant avoir complètement oublié que nous sommes dans un lieu public.

Je regarde avec ferveur autour de nous, par chance, il semble que nous soyons seuls. En même temps, à cette heure-ci et avec ce froid, ce n'est plus tellement le moment pour une balade au cimetière. Seul Yvan nous jette un coup d'œil surpris, mais il continue de garder ses distances.

Je m'avance vers Fred, les bras tendus. Il est à fleur de peau et moi, j'ai profondément mal pour lui. Je ne sais pas quoi dire pour le calmer. Je ne sais même pas s'il existe des mots appropriés, parce que, franchement, je comprends sa souffrance. Mais il ne peut pas continuer comme ça ; cette douleur qu'il s'inflige est masochiste. On ne peut pas vivre ainsi.

Une fois près de lui, je lui prends la main et me rends compte que ma voix tremble un peu.

— Fred, s'il te plaît, regarde-moi.

Il pose ses yeux remplis de colère et de douleur dans les miens. Ce qu'il m'émeut ce regard, la vache ! Jamais je n'en ai vu de tels de toute ma vie. Oh ! Mon amour !

Je pose ma main dans ses cheveux noirs, me lève sur la pointe des pieds et viens déposer un baiser sur ses lèvres.

— Calme-toi. Toute la rancœur que tu as en toi est légitime, gueule d'ange. Je la comprends, mais tu ne pourras jamais revenir en arrière.

— Je sais, réplique-t-il froidement et avec toute l'ironie dont il est capable. On refait pas le passé, on doit apprendre à vivre avec. C'est bon, je connais le refrain.

— Fred, quoi que tu penses, je suis persuadée que cet homme t'a aimé un jour, comme je suis persuadée qu'il veille sur toi aujourd'hui.

Il pousse un soupir en secouant la tête.

— Ouais, et j'en suis où j'en suis, parce que j'ai su relever la tête et que toutes ces épreuves m'ont rendu plus fort et blablabla... Alice, c'est bon, je connais tous ces discours !

Je l'oblige à me regarder et lui jette :

— T'as raison, t'as pas besoin d'une nouvelle psy. Alors... merci.

Il fronce les sourcils, surpris par ma réplique.

— Merci ?

— Merci pour tout ce que tu m'offres, Fred. Me présenter Rose et Pierre, m'emmener ici et me confier tout ça ! Tu es l'homme le plus extraordinaire que j'ai jamais rencontré, gueule d'ange. Et je suis sûre que tes parents sont fiers de toi. Tous les deux. Moi...

Je baisse les yeux, honteuse.

— ... je ne te mérite pas.

Fred me regarde, circonspect, puis m'entoure de ses bras.

— Pourquoi tu racontes des conneries pareilles, demoiselle ? C'est toi qui mérites des fleurs. Moi, je m'emporte tout le temps, ma colère est toujours au pied de la porte et toi... t'arrives à la calmer d'un mot, d'un regard.

Je secoue la tête, dépitée. Il faut que je lui avoue mes cachotteries. C'est le bon moment.

Je relève la tête vers lui.

— Fred, il faut que je te dise...

Avant que j'aie le temps d'en ajouter plus, il m'embrasse passionnément. Je me laisse aller à son baiser avec délice. Après tout, mes aveux ont attendu jusqu'ici, ils peuvent bien attendre encore cinq minutes.

J'entoure sa nuque de mes bras et me colle à lui, passant ma jambe autour de la sienne. Durant quelques secondes, je parviens à oublier le froid parisien, le cimetière, Yvan, qui doit bien se demander ce qu'il se passe, et même les lettres de la cinglée dont je suis enfin prête à parler à Fred.

Une voix d'homme, derrière nous, nous fait subitement sursauter :

— Excusez-moi, m'sieur, 'dame, mais le cimetière de Passy va fermer ses portes.

Je serre les dents, dépitée : mais pourquoi faut-il toujours que ce fichu destin me joue des tours ? Parce qu'il vaut mieux que je continue de me taire, finalement ?

« *Non, il faut que tu le lui dises !* »

Je regarde Fred, mais lui regarde en direction du gardien. Il lui fait un signe de tête, puis me prend la main et m'entraîne vers Yvan.

Alors que nous rejoignons la voiture, je soupire profondément en me disant que mes aveux devront attendre encore un peu.

\*

Fred a conduit pour le retour jusqu'à Montmartre. Je crois que cela lui a fait du bien et lui a permis de vider sa tête, mais j'avais l'impression qu'il était plus concentré sur ses pensées intérieures que sur la route. Je me demande même comment nous avons réussi à traverser la place de l'Étoile sans causer le moindre accident.

Nous remontons les escaliers de son immeuble en silence. En franchissant le seuil de l'appartement, une subite lassitude m'envahit. Quelle journée ! Et que d'émotions à nouveau ! Je crois qu'il serait bon que le rythme ralentisse un peu, si ce dernier continue ainsi, je ne suis pas sûre de tenir la distance encore bien longtemps.

J'enlève mes bottes avec bonheur et me rends dans la cuisine pour me servir un verre d'eau. Fred me rejoint et s'ouvre une bière. Réalisant que je la zieute avec envie, il soupire et me tend la bouteille avant d'en prendre une autre pour lui.

Nous buvons en silence, d'ailleurs, nous n'avons pas prononcé un seul mot depuis notre départ du cimetière. Fred a l'air fatigué, lui aussi. Ses confessions auprès de la tombe de ses parents ont dû lui coûter une énergie folle.

J'avale une grosse goulée de bière, perdue dans mes pensées. Bordel ! Ce mec me confie ses secrets les plus intimes et moi...

« *Toi, tu n'es qu'une imbécile qui va finir par le regretter amèrement !* »

Fred pose des yeux inquiets sur moi.

— Ça va ? T'es blanche.

— Un peu de fatigue, c'est rien.

Il ne semble pas convaincu par mon explication et il a bien raison. Il s'approche de moi, remet mes boucles de cheveux en place et se penche pour m'embrasser. Je ferme les yeux, me laissant enivrer par son odeur musquée et la douceur de ses lèvres. Son baiser est savoureux, terriblement sensuel, mes sens s'éveillent. Ceux de Fred aussi apparemment, car il me fait brusquement reculer contre le mur de la cuisine. Ses mains viennent se perdre dans mes cheveux, sa langue pénètre dans ma bouche avec ferveur.

Je passe mes mains sous son tee-shirt, le caresse dans le dos, puis viens déboutonner son pantalon. Avant que j'aie le temps de glisser ma main à l'intérieur, il m'a déjà retournée contre le mur, s'occupant d'enlever ma chemise, puis mon débardeur.

Ses lèvres glissent dans mon cou, sa langue vient lécher ma peau avec délectation. Je soupire de désir et entrouvre mes jambes. Je suis déjà bien trempée, là, en bas.

Il dégrafe habilement mon soutien-gorge, le retire, puis pose ses mains sur mes seins. Il les presse, les caresse... Je gémiss.

Il enlève son tee-shirt et dézippe mon pantalon qu'il fait glisser sur le sol en même temps que mon string. Il se colle contre moi, sa peau me réchauffe automatiquement. Pendant que l'une de ses mains revient jouer avec mes mamelons, l'autre s'approche de ma bouche. J'entrouvre mes lèvres et suce deux de ses doigts dans un soupir sensuel. Fred fait ensuite glisser son pouce contre ma peau avant de venir déposer ses doigts humides sur mon clitoris en feu. Oh ! Ce que c'est bon !

Il le caresse doucement, l'effleure, puis le presse, le tourne de droite et de gauche, puis l'effleure à nouveau. C'est une torture puissamment délicieuse !

Il tire sur mon téton dressé de plaisir, je hoquète. Ses mains quittent brièvement mon corps le temps qu'il se débarrasse de son pantalon et de son boxer. Quand il se presse à nouveau contre moi, je perçois son pénis en érection contre ma cuisse, puis sur mon vagin. Il me masturbe quelques secondes, je pousse un râle puissant de désir.

Ma main vient se poser sur sa verge pour le caresser à son tour tandis que ses doigts viennent me titiller là où cela me fait tant de bien. Je l'entends souffler plus fort, sa langue court le long de ma nuque et de mes épaules. Il m'oblige à faire volte-face et m'embrasse sauvagement avant de venir poser sa bouche sur mes seins.

Alors que Fred les mordille et me rend dingue avec ses caresses vaginales, je presse son pénis plus fortement. Il remonte sa tête vers mon visage et sa bouche vient susurrer à mon oreille :

— Dis-moi ce que tu veux, demoiselle.

Je n'hésite pas une seconde, collant son sexe à l'entrée de ma fente qui n'attend plus qu'une seule chose.

— Baise-moi.

Il sourit en me mordillant le lobe.

— J'ai vraiment une très mauvaise influence sur toi, Alice.

— Mais ça t'excite tellement, mon amour.

— Si tu savais...

Il me retourne encore une fois, j'écarte les jambes et me penche en avant. Dès qu'il me pénètre, je pousse un cri de satisfaction éperdu. Oh, oui !

Il me pilonne avec une ferveur intense et je geins à chacun de ses coups de reins. Il me mordille la peau, je passe une main derrière moi et parviens à venir la poser sur ses testicules. Je les presse

légèrement, il me mord plus fort et me pénètre plus intensément. Alors, je les englobe et les malaxe. Il râle de plaisir en posant un doigt sur mon clitoris. J'ouvre la bouche, haletant comme une furie. Oh ! La vache !

Mon orgasme explose avant même que j'aie eu le temps de le sentir monter. Mon cri de jouissance se répand dans la cuisine, Fred me serre contre lui et se laisse aller à son tour. C'est bon ! Foutrement !

Quand il se retire, je peste en regardant le sperme couler sur mes jambes et finir sa course sur le carrelage.

Fred rigole.

— Tu préférerais les capotes ? On peut toujours y revenir, si tu veux.

Je me tourne vers lui et lui souris tendrement.

— Non, je vais finir par m'y habituer. C'est juste le fait d'en avoir plein la culotte ensuite qui est bizarre, sans compter l'odeur.

— T'es très glamour comme nana après l'amour, tu sais ?

— « Après l'amour » ? Moi aussi je déteins sur toi, gueule d'ange, on dirait.

— Un peu trop. Un rockeur fleur bleue, ça fait mauvais genre quand même.

— Ouais, on appelle ça un chanteur de pop !

Il plisse les yeux et s'exclame dans un sourire :

— Oh, toi !

Je lui échappe avant qu'il ne m'attrape et cours me réfugier dans la salle de bain en riant. Je lui ferme la porte au nez et tourne la clé. Pendant que je suis là, autant en profiter. Je prends une douche rapide pour nettoyer mon entre-jambes et me glisse ensuite avec délice dans le peignoir tout moelleux de Fred.

Quelques secondes plus tard, je rejoins mon ténébreux rockeur dans sa chambre. Il est assis sur son lit, torse nu, dos au mur, sa guitare entre les mains. Je suis sûre qu'il n'a pas remis de boxer sous son pantalon. Je le dévore des yeux avec envie et m'approche doucement du lit.

Il gratte les cordes, mais ne semble pas jouer un air particulier. Je m'assois à ses côtés.

— C'est quel instrument que tu as appris le plus vite ?

— La guitare. C'est facile.

— Facile ? Ah bon ?

— Sinon, y aurait pas autant de monde qui en jouerait.

Effectivement, la remarque n'est pas fausse.

Fred pose l'instrument à cordes à sa droite, écarte les jambes et tapote le matelas.

— Viens, princesse.

Je prends place entre ses cuisses avec bonheur. À ma grande surprise, il amène sa guitare sur mes jambes et s'empare de ma main gauche qu'il pose sur le manche. Il règle mes doigts le long des cordes, leur rigidité me surprend et me fait mal à la peau. Puis, avec ma main droite, Fred donne un mouvement au niveau de la caisse.

— Ça, c'est un accord en do mineur.

Il repositionne mes doigts sur le manche et un nouveau joli son sort de l'instrument.

— Et ça, c'est un accord en fa dièse majeur.

Je retente le do mineur toute seule. À la tonalité produite par la guitare, je grimace.

Fred me dit en riant :

— Et ça, c'était un accord bourré.

Je tourne la tête vers lui.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ?

Il lève les sourcils, interrogateur. J'ajoute dans un sourire charmeur :

— Que tu me joues la dernière chanson que t'as écrite.

— Elle est pas finie.

— menteur ! Je l'ai lue et je t'ai entendu la jouer au piano chez toi, le jour où je suis allée faire du shopping avec Elsa.

Il soupire, vaincu.

— Pourquoi celle-là ? Je pensais que tu la trouvais déprimante.

— Quand tu m'as parlé du thème, oui, mais finalement, j'avoue que les paroles sont belles et elle est douce. S'il te plaît.

Je m'assois à nouveau à côté de lui, ma tête posée contre son épaule. Il positionne sa guitare, puis commence à jouer.

*Si j'le pouvais  
J'me perdrais dans tes yeux  
Si j'le pouvais  
J'voudrais me sentir heureux  
Si j'le pouvais  
Je mourrais plutôt demain*

*Si j'le pouvais  
Je fleurirais ma tombe  
Si j'le pouvais  
J'pardonnais à tout le monde  
Si j'le pouvais  
Je laisserais mes larmes couler*

*Aujourd'hui, on me met en terre  
J'aurai l'temps de penser à mon destin  
À tous ceux qu'ont croisé mon chemin  
À ce vide rempli de trop-plein  
Enfin seul, j'pourrai penser à demain*

Je ferme les yeux. Je suis bien, paisible, sereine. La voix grave et cassée de Fred me berce doucement. Je finis par m'endormir contre sa peau en respirant sa délicieuse odeur, apaisée, heureuse, foutrement amoureuse.

Et surtout, je m'endors avant que ma conscience n'ait le temps de me rappeler que je ne suis qu'une lamentable traîtresse et qu'un de ces jours prochains je risque de le payer cher.

Pendant que je m'achète des cacahuètes caramélisées, je regarde Léna courir vers un chalet en bois vendant des marionnettes à doigts.

Je tends le paquet d'arachides à Sophie, puis nous rejoignons ma nièce.

— Regarde, Maman, c'est joli ! Hein, Tatie 'Lice ?

Je lui souris tendrement et ne résiste pas à l'envie de lui offrir deux marionnettes sous les yeux désapprobateurs de ma sœur. Léna m'embrasse et commence à jouer avec ses deux nouveaux jouets préférés tandis que nous avançons entre les chalets du petit marché de Noël.

Mon téléphone se met à sonner, je m'excuse auprès de Sophie et décroche. Johanna me hurle aux oreilles :

— Alice, ça y est !

— Quoi ? L'appartement ?

— Non ! Je viens de recevoir un coup de fil de Duja ! Je suis engagée !

Je m'arrête et souris comme si c'est moi qui venais de signer le contrat. Elle y est arrivée, cette championne !

— Alice ? T'es là ?

— Oui, c'est génial, Jo, félicitations ! Je suis tellement contente pour toi !

— Ce soir, je veux qu'on fête ça ! Je vais appeler Mathieu et on va au resto, tous les trois !

— Et Marc ?

— Il bosse tard ce soir, mais il a promis de m'emmener au resto vendredi ! Je n'en reviens pas ! Dans deux mois, je me tire de cette radio pour... Oh ! Putain ! Je suis trop contente !

Elle calme subitement sa joie et me demande, inquiète :

— T'es dispo ce soir, hein ?

Je soupire.

— Oui, je ne vois pas Fred, si c'est ta question détournée.

— On dirait que ça te rend triste ?

Après un nouveau soupir, je réponds :

— Non, c'est juste que... Je crois que je prends de mauvaises habitudes. Je l'ai vu tous les jours depuis vendredi dernier, alors ne pas le voir aujourd'hui, ça me fait bizarre. Mais il bosse et je n'ai pas envie de le déranger tout le temps non plus.

— Ah ! L'amour ! Tu verras... Dans quelques années, tu seras contente quand il partira en tournée et que tu auras du temps pour toi. À moins que vous n'ayez cinq bébés et que tu doives t'en occuper à plein temps ? Bonne chance.

Je serre mon téléphone et grimace en fermant les yeux. Cinq bébés... Tu parles ! Si elle savait !

Comme je ne réponds rien, elle poursuit :

— Je réserve une table au Java ?

À l'annonce du restaurant rendant hommage à Serge Gainsbourg, je retrouve le sourire.

— Parfait.

— Génial ! On se retrouve à la maison tout à l'heure ?

— Oui, je finis le tour au marché de Noël de Saint-François avec Sophie et je rentre.

— À plus !

Elle raccroche sans attendre. Je crois qu'elle a encore du monde à prévenir de cette bonne nouvelle.

Ma sœur, Léna et la poussette de Tim ne m'ont pas attendue et sont quasiment au bout du marché. Il faut

dire qu'il n'est pas très grand. Il se tient chaque année sur l'une des places les plus célèbres de Lausanne, celle qui s'ouvre sur la rue du Bourg, la rue « chic » de la ville, avec ses boutiques hors de prix comme Vuitton, Ausini ou Bon Génie. Nos Champs-Élysées à nous, mais en version pentue.

Alors que je rejoins Sophie, mon téléphone sonne à nouveau. Décidément...

— Allô ?

— Salut, ma belle.

— Salut, Hugo, ça va ?

— Bien et toi ? J'ai essayé de te joindre le week-end dernier, mais...

— J'étais à Paris.

Je l'entends souffler.

— Oh ? Mademoiselle va à Paris comme ça ? Eh bien... Tu en as de la chance. Tu étais avec *lui* ?

Je me retiens de pousser un soupir d'exaspération. Je pensais que nous avions réglé cette histoire, mais visiblement, Hugo possède encore quelques rancœurs.

Je réponds un peu sèchement :

— Oui, j'étais avec Fred. Qu'est-ce que tu veux ?

C'est mon ami qui soupire :

— Excuse-moi, désolé. Euh...

Mon ton semble l'avoir décontenancé, tant mieux. Je veux qu'il arrête sa jalousie stupide une bonne fois pour toutes, sinon on ne s'en sortira jamais.

Il soupire à nouveau, puis reprend :

— Demain matin, j'ai à nouveau rendez-vous avec des clients près de ton boulot, assez tôt. Je voulais savoir si ça te disait de venir prendre le petit-déjeuner avec moi ensuite.

Là, c'est moi qui fais « euh ».

Je fixe Sophie d'un œil distrait tout en réfléchissant. Après tout, je ne vois pas Fred ce soir ni demain. En tout cas, nous n'en avons pas parlé et je crois que ma gueule d'ange a envie de prendre du temps pour lui afin d'avancer dans ses compos. Alors...

— Pourquoi pas. On est jeudi demain, je commence à 11 heures. On se voit vers 9 h 30 ?

— Parfait. À demain, ma belle.

Pour le coup, c'est moi qui raccroche prestement et rejoins ma sœur et ses enfants au pas de course.

— Eh bien, frangine ! Tu es demandée.

Je lui raconte pour le contrat de Johanna sur Couleur 3.

— Super pour elle, tu la féliciteras de ma part.

Léna attrape ma main et nous prenons la direction du Grand-Pont, puis de la place Saint-Laurent. Nous allons boire un thé chaud à La Coccinelle avant de rejoindre la station de métro la plus proche.

En passant devant une parfumerie, ma sœur s'arrête net.

— Alice, c'est pas ton homme, là ?

Je tourne la tête vers la vitrine et reste bouche bée. Alors ça ! Waouh ! Léna s'exclame à voix haute :

— C'est Fred ! C'est ton *namoureux*, Tatie 'Lice !

Je sens quelques regards se poser sur nous, je rougis et remonte mon écharpe sur mon nez.

— Léna, tu n'es pas obligée de hurler comme ça ! la rabroue Sophie en jetant un œil gêné autour d'elle.

— C'est quoi qu'il a, là ? demande ma nièce en désignant du doigt le tatouage de l'ange.

— C'est un ange, ma puce.

— Et là ?

— C'est la queue d'un dragon.

— Dis donc ! Ça va, frangine, tu ne t'emmerdes pas ! Il est plutôt...

— Oh ! Ça va !

Sophie dévore littéralement Fred des yeux et moi aussi. Si je ne connaissais pas intimement ma gueule



d'ange, j'affirmerais sans complaisance que cette photo a été fortement retravaillée à l'aide de très bons logiciels. Mais je dois reconnaître qu'il n'en est rien. Enfin... Si... Sûrement un peu pour les ombres, les contours, le noir et blanc, mais le corps de Fred, pas de doute possible : c'est bien le sien, sans tricherie.

La vache ! Ce dieu vivant est bel et bien mon homme à moi ? Il n'y a rien à dire : la photo est splendide et je sais que beaucoup de femmes dans le monde entier vont se languir devant elle. Une légère pointe de jalousie effleure mon cœur.

Je sors mon portable et tape un message.

### **Aujourd'hui 16:48**

Pour la photo du parfum, rassure-moi : tu portais un pantalon ?

À peine quelques secondes après l'envoi, je reçois la réponse :

### **Aujourd'hui 16:49**

T'es tombée dessus ? Ils ont lancé la campagne hier...

Non, j'étais en caleçon.

Je me mordille la lèvre ne pouvant me résoudre à détourner les yeux de l'image qui me fait face. Non, sérieusement ? C'est bien ce mec qui me donne des orgasmes aussi explosifs ? Cet artiste torturé qui m'obsède jour et nuit comme ce n'est pas permis ?

Je deviens toute chaude. Fred a son regard de braise, celui qui parviendrait à déstabiliser la femme la plus prude au monde. Ce regard irrésistible, pénétrant, celui qui réussit à lire en l'autre à tous les coups.

Sa coupe de cheveux est travaillée, mi-crête mi-pétard, et surtout : on dirait qu'il est à poil ! La photo s'arrête juste à la lisière de son bas-ventre.

### **Aujourd'hui 16:52**

Un caleçon ? Et le photographe, c'était un homme ?

### **Aujourd'hui 16:52**

☺

Ah non ! Il n'a pas le droit !

J'appuie sur la touche d'appel. Fred décroche à la première sonnerie.

— La vérité vraie, gueule d'ange !

— Seriez jalouse, demoiselle ?

Je souris.

— Peut-être bien un peu.

— C'était un homme, mais sans aucun doute de l'autre bord.

— Eh bien... Il a dû se régaler.

— Tant mieux pour lui. Tu la trouves comment ?

Je m'éloigne de ma sœur, et surtout de Léna, en rougissant puissamment. Comment je la trouve ? Mais je suis dégoulinante d'humidité rien qu'à la regarder.

Fred précise :

— La vérité vraie, demoiselle.

— Foutrement... bandante.

Je l'entends rire.

— Sérieusement ?

— Elle est magnifique, Fred. Mais sincèrement, de te savoir afficher comme ça...

— Je sais, Alice, désolé. Tu te plaindras à Serge.

— En plus, c'est complètement hypocrite, tu ne le mets même pas, ce parfum.

— Non, le mien coûte moins cher et il sent meilleur.

J'entends la batterie de Mickaël résonner. Fred pousse un soupir.

— Je peux pas faire plus long, demoiselle. On m'attend.

Je soupire aussi, c'était trop court.

« *Mais Alice, ta sœur t'attend aussi ! Tu as vu Fred cinq jours d'affilée, il est même venu te chercher au travail lundi soir !* »

Oui, mais je ne l'ai plus vu depuis hier matin !

Nom d'une pipe ! Plus de vingt-quatre heures et me voilà en manque ? Non, là ça ne va plus, il faut que je me ressaisisse.

Je tente de faire ma fille cool.

— OK... Bonne soirée.

— Toi aussi.

J'hésite, mais comme je ne l'entends pas raccrocher, j'ajoute :

— Tu me manques.

La fille cool sera pour une autre fois, je crois que je préfère quand même le rôle de l'amoureuse transie. Et tant pis pour mon côté fleur bleue ; après tout, moi, je ne chante pas dans un groupe de rock.

À ma grande joie, Fred répond :

— Toi aussi, Alice. On essaie de se voir vendredi ?

Mon cœur se met à faire des bonds, mes papillons s'envolent, je me retiens de sauter partout.

D'une voix contenant difficilement mon bonheur, je réponds :

— Oui, on essaie.

Il raccroche.

Je rejoins ma sœur qui me scrute d'un regard malicieux. Je lui prends la poussette des mains et avance en direction de la place de la Riponne.

— T'es accro, toi.

Je lui jette un œil en biais, les joues couleur coquelicot. Léna demande d'une petite voix :

— Ça veut dire quoi « a cro », Maman ?

— Ça veut dire, réplique ma sœur dans un énorme sourire, que Tatie Alice est très très amoureuse.

Léna vient s'accrocher à la poussette, me regarde et déclare le plus sérieusement du monde :

— Alors, il va te faire un bébé !

Je m'étrangle et avale mon chewing-gum à la menthe de travers, scrutant ma nièce, interdite. Mais pourquoi tout le monde me parle-t-il de bébé, aujourd'hui ? C'est dingue ça ! Je sais bien qu'on arrive à la période la plus encline au baby-boom, mais ce n'est pas une raison !

Face au regard interrogateur de Léna, je finis par répondre :

— Non, ma puce. Ce n'est pas parce qu'on est amoureux qu'on fait forcément un bébé.

— Alors, tu vas te marier avec ?

Je ne peux m'empêcher de sourire face à sa frimousse si sérieuse.

— Non plus, Léna. Ce n'est pas le genre d'homme à se marier.

Et de toute façon, je ne suis pas sûre d'être le genre de femme à vouloir enfiler une robe blanche un jour... Quoique... S'il me le demandait...

« *Alice ! Laisse tomber !* »

Ma sœur m'accompagne jusque sur la voie du métro. Elle est venue en voiture et s'est garée au grand

parking sous-terrain juste à côté.

Je fais un bisou à Léna et à Tim, puis embrasse ma sœur.

— À bientôt, Sophie. Prends soin de toi.

— Et toi, alors ! Profite de ta rock star.

Elle hésite, puis me demande à voix basse :

— Sérieusement, la photo, elle a été retouchée ?

Je souris à pleines dents en secouant négativement la tête. Sophie ouvre la bouche, hébétée.

— Waouh ! Si Maman tombe dessus, elle ne va pas s'en remettre !

Et merde ! Je n'avais pas pensé à ça.

La rame arrive, elle est assez remplie. Je fais un dernier baiser à ma nièce avant de sauter dans le wagon. Par chance, je parviens à dégoter une place assise à côté de la fenêtre.

Le temps du trajet, je revois défiler mon week-end à Paris, notamment notre retour dans le train où, à nouveau, j'ai tenté de parler à Fred des lettres, mais impossible : il y avait trop de monde autour de nous et tellement d'oreilles indiscretes.

Quant au lundi soir, Fred a passé la moitié du temps au téléphone à tenter de rassurer Mickaël sur ses futures prouesses en matière de paternité. Ma gueule d'ange parlant couches-culottes et biberons, j'ai bien ri jaune.

Je pousse un soupir.

*Pas d'enfant.*

On est d'accord qu'après trois mois de relation, penser à cela n'a aucun sens. Mais il n'empêche que la réaction de mon rockeur samedi matin m'a surprise. Et je sais pertinemment que j'en voudrai un jour, moi, des enfants. Pourra-t-il changer d'avis d'ici là ou son refus restera-t-il catégorique ? Et dans ce cas, qu'en sera-t-il pour moi ? Pourrai-je faire taire mon horloge biologique sans regret pour vivre une histoire simplement à deux ? Ou aurai-je besoin d'assouvir cette soif de donner la vie et devrai-je faire un choix ?

*« Alice, tu as le temps d'y penser, non ? Tu es un peu ridicule, des fois ! »*

Ou un peu trop fille. Oui, je sais, j'y peux rien, c'est plus fort que moi.

Je sors mon portable et tente de me changer les idées en allant sur internet pour voir la page du restaurant où nous allons manger ce soir. À la vue de la carte, mon ventre se met à gargouiller. Je l'adore, ce restaurant, c'est mon préféré.

Un léger pincement m'assaille le cœur à la pensée qu'il me sera difficile d'y emmener Fred un jour. Il n'acceptera jamais. Surtout que Le Java est toujours plein à craquer et qu'il est difficile d'y passer inaperçu, surtout si on veut rejoindre les toilettes. Pour ce faire, il faut traverser tout le restaurant devant tout le monde. Mauvais plan.

Et dans tout ça, je n'ai toujours pas trouvé d'idée pour son cadeau de Noël. Je me connecte au site du parfum pour lequel mon apollon a posé. Forcément, sa photo est en page d'ouverture. Ce qu'il est beau ! C'est désespérant.

Et tout en ne cessant de l'admirer en me faisant plein de films pornos, une pensée folle se forme soudainement dans mon esprit. Je souris. J'ai trouvé son cadeau !

J'envoie un message à Mathieu. J'ai besoin du numéro de téléphone de Sandro.

\*

Cela fait longtemps que je n'ai plus eu la gueule de bois. Depuis septembre, en fait.

J'ai de la peine à me lever du lit et peste contre Hugo et son fichu rendez-vous. J'annulerais bien pour rester encore un peu au chaud, sous ma couette. Mais je ne peux pas lui faire ça. À contrecœur, je finis

par me lever.

Après une brève douche fraîche pour tenter de me réveiller, j'enfile un jean denim évasé et un pull à col roulé vert. Pas sexy ? Je m'en fous ! Aujourd'hui, je ne vois pas ma gueule d'ange.

Je fais quand même l'effort de me maquiller légèrement et prends le temps de me coiffer.

Hugo est à l'heure au rendez-vous et manifestement, il est ravi de me voir. J'ai même droit à un compliment sur ma tenue et ma bonne tête. Je crois qu'il est encore amoureux. Ce n'est pas bon, ça.

Nous commandons la formule petit-déjeuner et je peste en voyant la serveuse poser devant nous une petite tasse de café, un jus d'orange fade, un croissant rachitique sans goût et deux tranches de toasts. Je ne comprends pas pourquoi les Suisses s'acharnent à proposer des viennoiseries, ils ne savent pas les faire ! Il est loin le tea-room de Montmartre !

Hugo, lui, est en forme. Il me parle de son rendez-vous du matin qui, apparemment, s'est très bien déroulé, et de la future promotion qu'il pense recevoir en cadeau de fin d'année. Nous discutons ensuite de Johanna et des nouveautés qui l'attendent pour l'année suivante, ainsi que de Mathieu et Sandro.

Entre deux bouchées de toast, Hugo me demande dans un sourire complètement faux :

— Et toi, Paris, c'était bien ?

Je hausse les épaules, l'air désinvolte.

— Hum hum... C'était cool.

— Il t'a emmenée voir la tour Eiffel ?

— Hugo, t'es lourd. Je pensais que...

Il lève ses mains devant lui.

— Je sais, excuse-moi. C'est plus fort que moi. M'en veux pas.

Il grimace.

— J'aimais beaucoup Dark Moon, mais depuis quelque temps, j'avoue que j'ai du mal.

Je le regarde d'un air désolé.

— Hugo, je croyais que...

— Oui, moi aussi. Mais finalement, je dois avouer que c'est plus dur que ce que j'imaginai. Mais je ne veux pas te perdre, ma belle. Alors, très bien, je vais faire des efforts.

Je lui souris comme je peux, pas vraiment convaincue par sa bonne résolution.

— Merci.

— Alors, sérieusement, tu as fait quoi là-bas ?

J'hésite sur la meilleure façon de lui amener la chose. Finalement, je décide de jouer franc-jeu. Après tout, le but, c'est qu'il ne m'aime plus.

— J'ai assisté à l'enregistrement d'une émission pour France 2, j'ai vu plein de monde connu et je me suis cognée dans un couloir avec Bénabar.

Écarquillant les yeux, il pose la tasse dans laquelle il s'apprêtait à boire.

— Tu te fiches de moi ?

— Non. Même que Fred le connaît bien, qu'il nous a invités à son concert et ensuite, nous avons été mangés au resto avec lui.

Hugo en reste bouche bée.

Quand il reprend ses esprits, il déclare :

— OK, en fait, on va plutôt reparler de Johanna. Alors ? Elle cherche quel type d'appartement avec Marc ? Je peux peut-être me renseigner.

Je lui souris tendrement et n'insiste pas sur mon séjour parisien.

La suite de notre petit-déjeuner se déroule bien, sans boulette de ma part et sans nouvelle pique de la sienne.

Dès que je me lève pour enfileur mon manteau, Hugo se propose de m'accompagner jusqu'à la bibliothèque. Nous traversons la place de la Riponne, puis pénétrons au pas de course dans le palais de Rumine. Il fait vraiment très froid. Heureusement, la neige a fondu et ne s'est pas réinvitée depuis.

Lorsque nous arrivons au guichet, Iris, toute de bleu vêtue, nous offre son plus beau sourire. Je crois qu'elle aime bien Hugo et qu'elle fait partie des personnes qui pensaient me voir finir à son bras un jour. Avec la bague au doigt et trois enfants, me dis-je cyniquement.

« Arrête, Alice ! »

— Tu es en avance, ma chérie. Hugo, quel plaisir ! Toujours aussi élégant !

Mon ami rougit, Iris aussi, légèrement.

Je souris en me demandant si elle n'a pas un petit faible secret pour lui. Ou alors, elle l'imagine au bras de sa fille aînée. Oui, je pense qu'elle ne dirait pas non si Hugo lui proposait de devenir son gendre. Mon visage s'illumine d'un coup. Et après tout, pourquoi pas ? Ils ont quoi ? Six ou sept ans de différence, ce n'est pas si énorme que ça. Et puis, je sais qu'il a toujours bien aimé les rousses. Je vais y réfléchir sérieusement, à cette idée.

— Alice ? Tu m'écoutes ?

Iris passe ses mains devant mon visage, l'air inquiet.

— Pardon ! Tu disais ?

Ma collègue me regarde en plissant les yeux derrière ses montures bleu ciel, puis me répète dans un léger soupir :

— Je disais que tu as reçu un paquet. Je l'ai mis au bureau, sur la table.

Mon estomac se contracte violemment. Un paquet ? Comment ça, un paquet ? Ma conscience arrive au galop et tente de me rassurer.

« Pas une lettre, Alice, un paquet. »

Iris ajoute alors, en me tournant le dos :

— Je crois qu'il vient de France.

Je vois le monde tourner subitement autour de moi, je m'accroche au comptoir. Les mains de Hugo me soutiennent par les hanches.

— Alice, ça va ? Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle.

Iris se précipite également vers moi.

— Ma chérie ! Ben alors ?

Je ferme les yeux et prends le temps de respirer. L'étourdissement finit par passer au bout de quelques secondes et je repousse Hugo.

— C'est bon, ça va, c'est rien. Je vais jeter un œil au bureau.

Contre toute attente, mon ami me suit.

À peine la porte franchie, mes yeux se posent sur un paquet rectangulaire de taille moyenne. C'est quoi ce nouveau délire ?

Tremblante et nauséuse, je m'approche de la table. L'adresse a été tapée à l'ordinateur et l'envoi vient de Paris. Je déglutis.

— Alice, tu es sûre que ça va ?

Je hoche la tête mécaniquement en soulevant le colis. Il est assez lourd. Fébrile, je commence à défaire le ruban adhésif, puis j'enlève le papier kraft. Un carton à chaussures apparaît en dessous. Hugo s'empare du papier d'emballage et jette un œil à l'adresse écrite à mon nom.

— Ça vient de Paris. C'est ton... enfin... c'est lui ?

— Non. Fred est chez lui, à Vevey.

Ma voix tremble malgré moi pendant que je soulève le couvercle de la boîte. Je recule en poussant un cri. Hugo s'avance et regarde à son tour.

— Mais c'est dégueulasse ! Putain ! C'est quoi cette merde ?

Je me retiens comme je peux de vomir et m'approche à nouveau du carton, les yeux exorbités. À l'intérieur, un lapin blanc, éventré, nous observe de son œil noir, ouvert et mort. Tout autour de lui, du sang séché, une lettre et des photos.

Je m'empare d'abord des clichés. Mes doigts tremblent violemment, je respire comme je peux en amenant mon poing contre ma bouche.

— C'est où ça ? me demande Hugo d'une voix blanche.

Les larmes envahissent mes yeux.

— C'est... c'est chez Fred.

— À Paris ?

— Non, ici.

Voyant que je suis à deux doigts de défaillir, Hugo m'approche une chaise. Je m'y laisse tomber lourdement, puis prends la lettre. Je sens la respiration de mon ami contre mon cou tandis que nous découvrons tous les deux, avec effarement, les nouveaux mots d'horreur que la cinglée m'a envoyés.

*Je suis sa plus grande fan.*

*Tu vois, sale pute ? Je t'avais dit que je te ferais souffrir !*

*Un lapin blanc, Alice... Éventré, juste pour toi.*

*Crois-moi, en le tuant, j'ai imaginé que c'était toi, parce que c'est ce qui t'arrivera si tu ne m'obéis pas ! Quitte-le ! Ou je t'éventre comme ce lapin !*

*À moins que je ne décide de mourir avec lui. J'y pense de plus en plus, car, après toi, il peut y en avoir d'autres. Et je l'aime.*

*Fred est à moi ! Rien qu'à moi, depuis toujours !*

*Si nous mourrons ensemble, lui et moi, nous serons réunis pour l'éternité.*

*Il a une si jolie maison et un lit où j'ai tant aimé me faire du bien en pensant à lui, à son corps, à son odeur...*

*Tout pour moi, sale pute !*

*Tu n'es rien, je suis tout !*

*Alors choisis : toi ou lui ?*

*Je l'aime éperdument.*

*Sa plus grande fan*

— Alice, c'est quoi ce délire ? C'est qui cette cinglée ?

Je laisse tomber la lettre et vomis mon petit-déjeuner sur le tapis. Merde !

— Alice !

Hugo se penche vers moi et pose une main sur mon dos alors que je me débrouille pour tenir mes cheveux.

Alarmée par nos cris, Iris débarque vers nous.

— Alice ! Que t'arrive-t-il ?

Aussitôt Hugo referme le carton et cache la lettre en répondant :

— Je crois qu'elle a la gastro. Je vais la ramener chez elle.

— Non ! Ça va ! Je vais...

— Non ! Non ! s'écrie ma collègue. Il a raison ! La gastro, c'est sérieux et contagieux ! Rentre chez toi, ma chérie. Tu nous appelles dans l'après-midi pour nous dire comment tu te sens. Je vais appeler Antonia pour qu'elle vienne nettoyer le tapis, ne t'inquiète pas.

— Mais...

Hugo me prend par les épaules.

— Viens, je te ramène chez toi.

Il remet les photos et la lettre dans le carton en prenant bien garde qu'Iris ne voie rien à son contenu macabre. Il le remballage dans le papier kraft, puis me tire par le bras. J'ai beau protester, je comprends

qu'il est déterminé à me ramener sur Épalinges. Alors, je me laisse faire, le ventre pris de vrilles violentes, un puissant mal de tête s'invitant à la fête.

Durant le trajet en métro, Hugo a la bonne idée de ne pas poser de questions.

Parvenus à la maison, je me fige face à Johanna, assise dans la cuisine. À notre vue, elle s'exclame, surprise :

— Ben alors ? Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'êtes pas au boulot ?

Son regard se pose sur moi, soupçonneux, puis soudain, elle réalise que je suis de la même couleur que le lait qu'elle a dans sa tasse.

— Merde ! Alice, qu'est-ce qu'il y a ?

Ses yeux vont de Hugo à moi, fortement inquiets. Je m'assois et mon ami dépose le paquet sur la table.

— C'est quoi ? demande Johanna.

— Je ne te conseille pas de regarder.

Bien entendu, la remarque de Hugo produit l'effet inverse. Après avoir soulevé le couvercle, ma colocataire pousse un cri d'effroi :

— Argh ! Mais c'est quoi cette horreur, Alice ?

Je suis incapable de répondre. Hugo sort alors les photos et la lettre du carton. Johanna la lit, abasourdie, et s'assoit à son tour.

— Putain ! Alice ! Et elle t'en a déjà envoyé ?

Je hoche la tête et réponds d'une voix lointaine :

— Des lettres, oui.

— Fred est au courant ?

Je ferme les yeux. Oh ! Bordel ! Ça va faire mal !

— Il en reçoit aussi, à sa maison de disques.

— Et il a dit quoi à propos des tiennes ? C'est la même cinglée ? Alice, pourquoi tu fais cette tête ?

Dans un souffle, j'avoue :

— Il n'est pas au courant.

Johanna et Hugo se regardent, circonspects, puis ma colocataire s'exclame :

— Comment ça, il n'est pas au courant ? Tu ne lui as rien dit ? Mais... T'as reçu combien de lettres ?

— Avant celle-là, trois.

Johanna se relève dans un bond en levant les bras au ciel.

— Quoi ? Mais... enfin... pourquoi tu ne lui as rien dit ?

Je secoue la tête, les larmes coulent le long de mes joues.

— J'ai eu peur. D'abord, j'ai pensé que cette folle allait se lasser, et puis... Je ne veux pas qu'il me quitte.

Johanna s'approche de moi et se met à ma hauteur en passant une main réconfortante sur mon visage.

— Alice, il faut lui dire. Tu ne peux plus garder ça pour toi, ça va trop loin.

— Je sais, j'ai voulu lui en parler ce week-end, mais...

Comment expliquer à Johanna toute la colère qui pourrait se dégager de ma gueule d'ange en apprenant la nouvelle ? Surtout que Hugo est présent.

— Appelle-le, Alice, maintenant.

Je secoue la tête avec virulence.

— Je le ferai ce soir.

Ma colocataire pose un regard sévère sur moi.

— Non, maintenant ! Sinon, c'est moi qui le fais.

Elle s'empare de mon sac à main et en sort mon portable qu'elle me tend dans une moue qui ne souhaite aucune contradiction. Je m'empare du téléphone en tremblant, puis me lève et vais au salon. Je

— passe une main sur mon visage pour en chasser les larmes.

— J'ai le cœur au bord de l'explosion. J'ai à nouveau envie de vomir. Je sélectionne le numéro de Fred et finis par appuyer sur la touche d'appel. Je ferme les yeux.

— Une sonnerie... Deux sonneries... Trois sonneries...

— Ouf ! Il n'est pas disponible, je m'apprête à raccrocher.

— Salut, demoiselle !

— Je suis incapable de prononcer un mot.

— Alice ?

— Sa... salut.

— Je l'imagine fronçant les sourcils au son de ma voix. J'entends du bruit derrière lui.

— Qu'est-ce qui se passe, princesse ? T'as une voix zarbi.

— Tu... tu es... très occupé ?

— Euh... ouais, assez, pourquoi ?

— Johanna s'approche de moi et pose une main réconfortante sur mon épaule.

— D'une petite voix, je lâche :

— J'ai un... problème... Il faudrait que tu viennes chez moi... assez rapidement.

— Sa voix s'inquiète :

— Alice, explique-moi ce qu'il se passe.

— Je lance un œil à Johanna, elle m'encourage d'un signe de tête.

— J'ai... j'ai reçu une lettre.

— Je perçois une légère angoisse dans la voix de Fred quand il demande :

— Une lettre ? La tordue ?

— Oui.

— Putain ! C'est pas vrai ! OK, je vois avec les autres et j'arrive.

— Je raccroche.

— Alors ?

— Je pose mes yeux sur Johanna, une monstrueuse boule de crainte à l'estomac

— Il arrive.

— Elle me prend dans ses bras.

— Tu vois ? Ça s'est bien passé. Dans une demi-heure, il sera là, ça ira mieux.

— Je ferme les yeux et serre fort ma colocataire. Putain ! Tu parles ! Quand Fred sera là, ça va péter sévère !



À peine trente minutes plus tard, un coup de sonnette retentit dans le vestibule. Je laisse Johanna et Hugo à la cuisine. Ils ont décidé de rester avec moi ce matin et ont prévenu leurs jobs respectifs qu'ils ne viendraient pas travailler avant le début de l'après-midi. Cela m'a touchée ; une vraie preuve d'amitié, j'avais envie d'en pleurer.

En ouvrant la porte d'entrée, je reste figée sur place.

— C'est ta nouvelle garde rapprochée ? je demande sarcastiquement à Fred en contemplant Mickaël et Luc, debout à ses côtés.

— On s'est dit que c'était un bon moyen de prendre l'air, me répond le batteur dans un sourire.

J'aperçois sa voiture garée juste devant notre portail. Je serre les dents. C'est pas vrai ! Il faut vraiment qu'il y ait tout le monde pour assister à la déculottée que je vais me prendre dans quelques minutes ! Mais pourquoi n'ai-je pas parlé à Fred le week-end dernier, nom d'une pipe ? Il faut vraiment que j'apprenne à écouter un peu plus sérieusement ma conscience.

Nerveuse, je pose un regard sur mon rockeur. Son visage est impassible, mais j'ai l'impression de percevoir une légère angoisse au fond de ses yeux.

Je me pousse pour laisser les trois membres de Dark Moon entrer.

— Où est Damien ?

— Au fond du lit, soupire le bassiste. Il a la crève.

Mickaël et Luc prennent la direction de la cuisine tandis que je retiens Fred par le bras. Lorsqu'il me sourit tendrement, mon cœur se serre encore plus fort, effroyablement honteux.

— Fred, je...

— Je suis désolé, Alice, c'est de ma faute.

Et en plus, il s'excuse ! La vache ! Qu'est-ce que je vais prendre !

Il remet mes cheveux en place et me caresse le visage. Je secoue la tête, dépitée.

— Non, Fred, c'est la mienne. C'est moi qui suis désolée.

Il me regarde en fronçant les sourcils, surpris de ma remarque. Je me mords la lèvre, prends un air penaud et lui demande :

— Tu promets de ne pas te fâcher ?

— Pourquoi je me fâcherais, demoiselle ?

J'ai la gorge crispée. Pour toute réponse, je m'empare de sa main et nous rejoignons les autres.

À peine franchit-on le seuil de la cuisine qu'un profond malaise s'insinue dans l'atmosphère. Johanna baisse les yeux, évitant ainsi de croiser le regard de Luc. Ce dernier lui sourit sans gêne en l'observant en coin. Je me demande à quoi ils pensent, chacun à un bout de la table. Mickaël fixe le paquet d'un air suspect. Quant à Hugo... Son visage se ferme automatiquement en posant ses yeux sur Fred. Une lumière mauvaise traverse son regard. Je suppose que ma gueule d'ange ressent aussitôt l'animosité qui se dégage de mon ami, car à son tour, il lui jette un regard noir. Il ne manquait plus que ça ! Ils ne vont pas s'amuser à jouer aux coqs dans la basse-cour ici ?

Le batteur s'approche de la table et tire la boîte à chaussures vers lui. À la vue de ce qu'elle contient, il grimace et repousse le paquet vers Luc.

— Putain ! C'est délirant ! Elle est complètement barrée !

Luc y jette un œil et devient tout pâle. Son regard croise enfin celui de Johanna qui lui jette un sourire compatissant.

Fred s'approche à son tour. Mon cœur pulse comme un fou. Je transpire, incapable de décrocher mes

yeux de son visage. À peine pose-t-il son regard sur le lapin que ses yeux se plissent et je vois le dégoût et la colère envahir ses traits.

Il jette un œil sur Mickaël et Luc. Ce dernier lui demande :

— Tu penses que c'est la même folle ?

Avant que Fred ait le temps de répondre, Johanna récupère les photos sur le plan de travail derrière elle et les dépose sur la table, à la vue de tous.

— En plus de la lettre, il y avait également ça.

— Bordel de merde ! Mais c'est chez toi ! s'écrie Mickaël, les yeux écarquillés de stupeur.

Hugo serre les poings en continuant d'observer Fred d'un œil noir. Ma gueule d'ange s'empare d'un des clichés en murmurant :

— J'en étais sûr.

— Tu penses que c'est elle qui s'est introduite chez toi cet été ? demande Luc.

Fred hoche la tête.

— Je voulais pas y croire, mais... y a un tee-shirt que je cherche partout depuis quelque temps et impossible de mettre la main dessus. Et j'ai commencé à me poser des questions avec ce qu'elle m'a écrit dernièrement.

Un silence pesant de quelques secondes s'installe dans la pièce. Fred finit par le rompre en se tournant vers moi.

— Et la lettre ?

Je déglutis ; le moment fatidique est arrivé. Je prends la feuille A4 pliée en deux et la lui tends en tremblant. Mickaël et Luc viennent lire par-dessus son épaule.

Johanna s'est rapprochée de nous. Elle observe la réaction des trois garçons en me lançant des coups d'œil rassurants. Hugo, lui, s'est appuyé contre le rebord de la fenêtre, les bras croisés, le visage sombre.

— Non, mais là, faut que les flics bougent leurs gros culs ! C'est plus possible ! Elle est bonne pour l'asile ! s'exclame Mickaël, les yeux exorbités.

— Fred, ça devient franchement sérieux, renchérit Luc. Serge a raison : faut que t'arrêtes de déconner avec tes gardes du corps.

Mon apollon baisse sa main tenant la lettre, puis se tourne vers moi. À son regard, je vois qu'il a compris pourquoi je lui ai parlé aussi étrangement dans le vestibule. Ses yeux sont remplis d'une lueur d'incompréhension.

Il m'observe attentivement avant de me demander d'une voix froide :

— Combien t'en a reçu, Alice ?

Je tente de tenir son regard devenu glacial, mais j'ai de la peine. Je finis par baisser les yeux au sol en répondant dans un souffle :

— Trois.

— Non, mais sérieux ! reprend Mickaël qui ne semble pas avoir remarqué le subit changement de température entre Fred et moi. Je vais commencer à flipper aussi. Fredo, cette gonzesse te harcèle depuis bientôt sept ans ! Ses petites lettres des premières années nous ont bien fait marrer, mais là, ça va trop loin !

Fred ne prête pas attention à son ami. Il continue de me fixer, une lumière obscure envahissant ses yeux petit à petit. Finalement, il avance vers moi, la lettre toujours à la main. Il me passe devant, sans me toucher, puis prend la direction du salon en m'ordonnant sur un ton dénué de tout sentiment :

— Faut qu'on parle seul à seul, Alice !

Je jette un œil inquiet à Johanna. Celle-ci me sourit comme elle peut, pressentant, sans aucun doute, que Fred est en colère. Je souffle profondément et finis par suivre ma gueule d'ange d'un pas traînant.

Il prend la direction de ma chambre, puis se met de côté pour me laisser y entrer en premier. Je

l'entends fermer la porte dans un claquement sec. Il va falloir jouer serré. Nom d'une pipe ! Ce que je vais ramasser ! Mais au moins, il a la délicatesse de ne pas m'engueuler devant les autres.

Je lui tourne le dos, n'osant pas lui faire face. Il respire fortement, puis finit par s'écrier :

— Trois lettres ! Putain ! Alice !

Je ferme les yeux et me mords violemment les lèvres. Les larmes montent, mais je parviens à les contenir.

— Tu les as reçues quand ?

Je m'adosse au mur, entre mon lit et mon bureau, et ose enfin regarder Fred en répondant :

— La première est arrivée le jour où tu es parti pour Londres.

Il ouvre la bouche, mais rien n'en sort. Je baisse les yeux.

— Fred, je...

— Tu te fous de ma gueule ? Pourquoi tu m'as rien dit, bordel ?

— Je suis désolée ! J'ai voulu t'en parler le week-end dernier, mais je n'ai pas trouvé la bonne occasion...

— La bonne occasion ? Parce qu'il faut attendre la bonne occasion pour parler de ça ? Alice ! Putain ! Mais tu sais qu'elle peut être potentiellement dangereuse et qu'on a porté plainte ! Et toi, tu me dis rien !

Il se tourne vers la porte et envoie un coup de poing contre le battant. Je sursaute.

— Fred, t'énerve pas, s'il te plaît ! Je suis désolée ! J'avais peur de ta réaction !

Il me regarde, interdit.

— T'as peur de moi ?

Je secoue la tête avec véhémence, passe une main dans mes cheveux, puis sur mon visage. Je suis nerveuse, tendue, je redoute tellement la dispute qui est en train de naître entre nous. Mais pourquoi ai-je été aussi stupide ? Comment rattraper le coup à présent ?

— Non, je n'ai pas peur de toi. En recevant la première lettre, je me suis dit que ce n'était que des menaces en l'air et puis, ensuite...

Ma voix se brise.

— Si je t'en parlais, j'ai eu peur que tu veuilles me protéger et me quitter. Je sais que l'histoire avec les deux bimbo du bateau t'a remué. Alors là, j'ai imaginé le pire... Je t'en prie, Fred... Je suis désolée.

Il lève les yeux au ciel, la bouche pincée.

— Tu les as gardées ?

Je hoche la tête, puis ramasse le courrier dans mon tiroir. Fred s'approche de moi. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour qu'il se tourne vers moi et me prenne dans ses bras. Mais il m'ignore, se contentant de ramasser les lettres dans un geste brusque.

Au fil de sa lecture, ses yeux s'emplissent de noirceur et de colère. Merde ! Je me sens mal, j'ai de plus en plus de difficulté à contenir mes larmes. J'espère que son courroux est dirigé contre la folle et non contre moi.

Après avoir fini de lire la dernière missive, Fred recule vers le lit et me rabroue violemment en tendant les lettres vers moi :

— Tu me parles tout le temps de vérité, Alice, tu ne veux plus de mensonges, et ça, putain, c'est quoi ?

Je blêmis.

— Fred, je...

— Tu t'es bien fichue de moi, en fait !

— Non ! Je sais que j'ai déconné, mais...

— Mais t'avais peur que je te quitte ? me crie-t-il d'un ton hargneux.

Je hoche la tête en signe d'affirmation. Il laisse tomber les lettres sur le lit et explose :

— Mais putain ! Te quitter, c'est ce que je dois faire, Alice !

C'est une gifle... Non... Un coup de massue. Dites-moi que j'ai mal entendu, je vous en prie ! Il n'a

pas pu dire ça !

— Fred...

Je m'avance vers lui, chancelante, il recule, les mains en avant.

— Non, Alice ! Bordel ! Je t'ai mise en danger ! J'arrête pas de le faire ! Et toi, tu gardes tout pour toi à chaque fois ! Putain !

Il envoie un nouveau coup contre la porte. J'ai froid, j'ai chaud, je ne me sens pas bien.

Fred se prend la tête dans les mains en s'écriant, fou de rage :

— Moi, je t'ai parlé de tout ça ! Je t'ai parlé de moi, je t'ai confié des trucs que j'ai jamais dits à personne ! Dès le premier jour, je t'ai fait confiance, putain ! Et toi...

Je murmure :

— J'ai voulu te protéger...

— Me protéger ? Mais j'ai pas besoin de protection, Alice ! C'est pas à toi de me protéger ! Ni à Serge ! Bordel !

Il pousse un cri de colère en jetant son pied contre un pull qui traîne par terre. Je ne sais pas quoi faire pour le calmer. Je crois que plus je vais en rajouter, plus la cocotte-minute va se remplir.

Lorsque son regard vert se pose sur moi, je reste tétanisée. De la déception, voilà ce que j'y lis. J'ai déçu l'homme que j'aime et ça, je ne m'en remettraï jamais. Mes lèvres se mettent à trembler.

Fred s'avance vers moi, les yeux fixés sur les miens. Quand il commence à parler, son ton est dépourvu de toute émotion. Sa voix est glacée, lointaine, elle me transperce le cœur et l'âme, et je ne retiens plus mes larmes.

— Te quitter ? Oui, il faut que je te quitte, Alice.

— Non !

— Moi aussi, je t'ai menti.

Je relève la tête et le regarde en clignant des yeux.

Il reprend, toujours aussi détaché :

— Dans la lettre qu'elle m'a envoyée avant que je parte à Londres, elle te menaçait violemment. Elle disait qu'elle allait s'en prendre à toi, qu'elle allait te faire du mal. Je t'ai rien dit non plus pour ne pas t'effrayer.

— Fred, c'est...

Il lève la main pour m'interrompre.

— À ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait que je te quitte. J'ai voulu le faire. Et j'aurais dû, bordel ! C'est la meilleure chose pour te protéger.

— Non ! Tu... tu ne peux pas... Je suis désolée, je sais que j'ai trahi ta confiance, je ne suis qu'une pauvre imbécile ! Je suis la plus nulle des petites amies qu'on puisse avoir. Pardonne-moi.

— C'est pas une question de pardon, Alice. Je suis mauvais pour toi, je dois sortir de ta vie. Je voulais pas croire qu'elle était dangereuse, cette salope, mais elle l'est. Putain !

Il recule vers mon bureau et balance ma chaise à roulettes contre le bois dans un geste de rage. Il retourne vers la porte et y envoie un coup de pied puissant.

— Putain de merde !

Il se tourne vers moi et s'avance lentement. Ses yeux sont subitement traversés par une profonde lueur de désespoir. En moins d'une seconde, il est passé de la colère à la tristesse. Et cette lueur-là, elle me fait mal. Je suis persuadée qu'à l'intérieur de nos entrailles nous souffrons autant l'un que l'autre. Et tout ça, c'est de ma faute.

— J'aurais dû partir, Alice ! Mais je l'ai pas fait, parce que je suis qu'un égoïste.

— Fred, non, c'est...

— Si ! J'ai pas su te protéger ! Tout ça, parce que... Putain ! Parce que je t'...

Il ferme les yeux en serrant les dents et les poings. Mon cœur tressaille. Était-il vraiment sur le point

d'avouer ce que je pense ?

Il rouvre les paupières. À ma grande surprise, ses yeux brillent de larmes, mais Fred les retient. Il secoue la tête et me dit à voix basse, comme si cet aveu lui coûtait :

— Je tiens à toi, demoiselle. J'ai voulu te garder auprès de moi, parce que je suis bien avec toi, parce que... j'aime quand t'es là, à mes côtés.

Je fais un pas vers lui et dépose une main tremblante sur son bras.

— Je suis bien avec toi, Fred. Je ne supporterai pas qu'on se sépare. Je suis désolée, je te demande pardon.

Il passe une main tendre sur mon visage, ses yeux se perdent dans les miens. Malgré tout, sa voix est à nouveau froide et distante :

— C'est dangereux, Alice. J'ai pas le droit de t'imposer ça ! J'ai pas le droit d'être égoïste ! Et pourtant...

Sa voix se casse. Il se penche vers moi et pose son front contre le mien. Ses doigts viennent enlacer ma main. Je pleure tout ce que je peux. J'aimerais tellement lui dire tout ce que je ressens pour lui en ce moment précis, mais je suis incapable de parler. Je veux juste qu'on reste ainsi, encore quelques instants, à sentir la chaleur de sa paume et son souffle contre ma peau.

Putain ! Ce que je l'aime ! S'il me quitte, je sais que mon univers s'effondrera.

Il murmure :

— Pourtant, je veux pas partir. C'est trop tard, demoiselle, si je te quitte, j'ai plus de raison de vivre. Un monde sans toi, c'est pas vraiment un monde.

Oh ! Bordel ! Alors, ça !

Je ne sais pas comment faire pour arrêter mes larmes. D'ailleurs, ce ne sont plus des larmes de doutes et de peur, mais des larmes de bonheur et d'amour. Oh ! Ma gueule d'ange !

Je resserre mes doigts sur les siens et lui dis d'une petite voix :

— C'est pas de l'égoïsme, Fred.

Il rit nerveusement et conclut dans un murmure :

— Non, je sais. C'est de l'amour.

Mon cœur explose, je me sens défaillir. J'ai de la peine à respirer. Il relève la tête, les larmes ont disparu de ses yeux et une lumière de douceur les a remplacées.

Je tends mon visage vers le sien. Il se penche, lentement, et alors que ses lèvres s'apprêtent à se poser sur les miennes, un coup contre la porte nous fait tressaillir. Hugo entre sans y être invité. Son regard se pose sur nous, il a les poings fermés et je ressens une violente tension émaner de lui.

— Ça va, Alice ? On entendait du bruit et...

Je lui souris.

— Oui, Hugo, ça va.

— Alors pourquoi tu pleures ?

Il s'approche et jette froidement en regardant Fred d'une lueur mauvaise :

— Il t'a fait quoi ?

— Rien, tout va bien, Hugo.

— Dans ce cas, pourquoi il criait ?

Fred serre les poings à son tour en se tournant vers lui et lui crache :

— Elle t'a dit que tout est OK, alors tu dégages !

— C'est à Alice de me demander de sortir, pas à toi !

Oh, punaise ! Ils ne vont pas... Non ! Je m'interpose entre eux en tendant les bras.

— Hugo, tout va bien, tu peux t'en aller.

Il fronce les sourcils, surpris par mon ton autoritaire. Ses yeux jettent des éclairs à Fred. Il se plante devant nous et me balance :

— Alice, ce mec est dangereux ! Ta vie est en jeu ! Cette fille est une cinglée finie ! Ils nous ont raconté, ses potes, pour les lettres. Tu ne peux pas rester avec lui !

Non mais ! Il joue à quoi, là, nom d'une pipe ?

Ébahie par son discours, je lui réponds en plissant les yeux :

— C'est mon problème, Hugo, pas le tien ! Sors de ma chambre, s'il te plaît.

— Alice, il en a rien à faire de toi ! S'il tenait à toi...

Fred me pousse gentiment et s'avance vers Hugo, menaçant. Hugo a beau faire quelques centimètres de plus que ma gueule d'ange, en cas de bagarre, je ne donne pas cher de sa peau.

Fred lui crie :

— Elle t'a dit de sortir ! Alors casse-toi, bordel !

Hugo recule.

— T'as pas intérêt à lui faire du mal !

— Mais dégage au lieu de raconter des conneries ! Allez ! Barre-toi !

Hugo me jette un œil désespéré. Je secoue la tête et lui murmure du bout des lèvres :

— S'il te plaît.

Il baisse la tête, dépité, puis se tourne en direction de la porte. Fred le scrute jusqu'à ce que Hugo parvienne au chambranle, puis il revient vers moi, visiblement satisfait. Il s'apprête à me prendre dans ses bras, mais Hugo fait subitement volte-face en s'écriant :

— Tu ne la mérites pas !

Il lève son poing et l'abat violemment contre la joue de Fred qui chancelle et tombe contre mon bureau.

Oh ! Putain !

Je m'écrie à l'adresse de Hugo :

— Mais t'es un grand malade ! Ça va pas, non ?

Je me précipite vers ma gueule d'ange. Le sang a envahi le bas de son visage, je ne parviens pas à savoir si cela provient de son nez ou de sa bouche.

— C'est tout ce qu'il mérite, ce connard ! s'exclame Hugo avec rage.

Fred se remet debout en passant une main entre sa bouche et son nez pour en chasser le sang. Il regarde Hugo avec une haine non dissimulée. Je me tourne vers ce dernier.

— Sors d'ici tout de suite ! Fred, reste calme, s'il te plaît !

Mais avant que j'aie le temps de le retenir, il s'est déjà jeté sur Hugo, le faisant tomber sur le lit.

— Mais arrêtez !

J'entends des bruits de pas précipités dans les escaliers.

Fred s'est assis sur Hugo. Il lui maintient le bras droit contre le matelas et lève son propre bras en fermant le poing, prêt à lui envoyer une droite en pleine face. Mickaël et Luc surgissent dans ma chambre et se précipitent sur les deux bagarreurs.

Luc enserre Fred et le tire en arrière :

— Calme-toi, mec ! Allez !

Fred se débat sans lâcher Hugo du regard.

— Laisse-moi lui démonter sa putain de face !

— Fred ! Calme-toi, bordel !

Finalement, Luc parvient à l'amener contre lui. Mickaël aide Hugo à se lever, le prend par le bras et l'entraîne hors de la chambre.

— Lâche-moi ! s'écrie Hugo en tentant de s'échapper de la poigne solide du batteur.

— Non ! Tu sors !

Ils disparaissent par la porte, Hugo continuant de crier. Luc lâche Fred. Celui-ci flamboie d'une colère qu'il semble avoir de la peine à réfréner. Qu'as-tu fait, Hugo ?

— Il t'a pas loupé, ce con ! Merde alors ! s'exclame Luc en contemplant le visage en sang.

— Fred, assieds-toi. Je vais chercher du coton.

Je disparaiss dans la salle de bain, prends plusieurs bouts de ouate que je mouille d'eau froide, puis je reviens dans la chambre d'un pas précipité. Étonnement, Fred m'a obéi : il s'est assis sur le lit, Luc à ses côtés.

Je m'agenouille devant lui et approche un coton pour lui tamponner la peau. Il recule le visage, l'air mauvais.

— C'est bon, Alice, je peux me débrouiller !

Il s'empare de mon coton et commence à se nettoyer en grimaçant. Visiblement, c'est la bouche qui a pris le coup.

— Ben heureusement qu'on a fait toutes les photos qu'il fallait la semaine dernière, rigole Luc, sinon les maquilleuses auraient eu du boulot !

— Ta gueule !

— Oh, ma poule ! Humour !

Fred lui jette un regard noir et se lève pour aller vérifier les dégâts dans le miroir.

Au rez-de-chaussée, j'entends Hugo s'énerver contre Mickaël. Je laisse les deux musiciens et descends rapidement les escaliers. En m'apercevant, Hugo baisse les yeux. Il ne fait plus le fier.

— Alice, je suis désolé.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter des excuses, Hugo. Mais qu'est-ce qui t'as pris ? T'es pas bien !

Il devient tout pâle

— Je ne sais pas.

Johanna et Mickaël le foudroient du regard.

Je m'énerve :

— Tu ne connais rien de lui, tu n'as pas le droit de le juger !

— Alice, je suis désolé, d'accord ? Savoir que t'as reçu ce genre de courrier insultant, ça me fait bouillir ! Et c'est de sa faute !

Mickaël grogne et s'approche de lui. Hugo recule en murmurant :

— Je ne veux pas qu'on te fasse du mal, Alice.

— Lui non plus, Hugo. Et il est autant en danger que moi. Mais on va trouver une solution.

Je me tourne vers le batteur et Johanna et précise, d'une voix remplie de doutes :

— On en trouve toujours une, non ?

Ma colocataire hoche la tête dans un sourire peu convaincu. Mickaël s'approche de moi et pose une main chaude sur mon épaule.

— T'inquiète pas, Alice, elle ne va plus courir très longtemps en liberté, cette cinglée. T'as raison, on va trouver un moyen de la choper.

Je m'apprête à le remercier de son soutien, mais surprends Hugo en train de monter une nouvelle fois les escaliers.

— Hugo, tu fous quoi ?

Il se tourne vers nous et lève les mains au ciel.

— Je vais m'excuser ! Je ne suis qu'un imbécile.

Je le regarde grimper les marches, stupéfaite, puis me ressaisis et monte à mon tour.

Dès que Hugo pénètre dans ma chambre, Luc se positionne entre lui et Fred. Les deux ennemis se toisent quelques secondes, puis Hugo finit par lâcher en baissant les épaules :

— Je te présente mes excuses.

— OK, mais tu t'approches plus de moi et tu dégages.

Hugo acquiesce, puis fait marche arrière, la tête basse. Je l'attrape par la main avant qu'il ne sorte et le serre dans mes bras.

— Si tu veux rester, tu peux, mais tu ne fais plus le con.

— Promis, ma belle. Excuse-moi. Toi non plus, ne fais pas l'imbécile.

Je soupire à sa remarque. L'imbécile, je n'arrête pas de la faire, mais je viens de prendre une bonne leçon.

À peine Hugo est-il sorti que Luc s'en va aussi en me jetant un sourire chaleureux qui me réchauffe le cœur. Je rejoins Fred sur le lit. Il ne saigne plus, mais sa lèvre est méchamment fendue, ses fringues sont tachées d'hémoglobine et un beau bleu est en train de gagner le bas de sa joue.

— Je suis désolée pour Hugo.

— Tu devrais faire le tri dans tes potes, celui-là, je veux plus en entendre parler !

— Fred, il est... Il a des sentiments pour moi, il a peur. Pardonne-lui, s'il te plaît.

— Je l'entends beaucoup ce mot, ces jours-ci. Va peut-être falloir que je l'intègre à mon vocabulaire.

Je souris et pose une main sur sa joue endolorie. Il grimace.

— Ça fait mal ?

— Il m'a pas loupé. Il a une bonne droite, cet enfoiré.

— Tu ne l'aurais pas raté non plus, si tes amis n'avaient pas débarqué.

— Ouais... C'est mieux comme ça. Je crois qu'il aurait carrément fallu l'emmener à l'hôpital. Et moi, je suis pas sûr que j'aurais pu lui présenter des excuses. Je dois reconnaître qu'il a de la classe, ton copain.

Je dépose un léger baiser sur ses lèvres.

— Fred, je suis désolée.

Il passe sa main dans mes cheveux.

— C'est moi qui suis désolé. Il a raison, je suis dangereux.

Ses yeux verts me scrutent avec intensité et il ajoute d'une voix douce :

— Mais je peux pas te quitter, demoiselle. Ça me détruirait.

Je pose ma tête contre son épaule.

— Moi aussi, ça m'achèverait, gueule d'ange. Je ne recommencerai plus mes conneries, promis. La vérité vraie, toujours. Et tu en veux une de vérité ?

— Hum...

— Je t'aime.

Il sourit tendrement et m'attire à lui pour m'embrasser.

— Celle-là, je la sais déjà depuis longtemps, Alice.

Notre baiser est de courte durée. Fred grimace sérieusement en passant sa langue sur sa lèvre blessée.

— Putain ! S'il voulait plus que je t'embrasse, il a réussi son coup !

— Je vais te chercher de la glace et de l'arnica. Ce soir, ça devrait aller mieux.

Alors que je me lève, il tire son portable de sa poche et l'allume.

— Tu fais quoi ?

— Descends, je te rejoins en bas. J'appelle Serge.

Je blêmis.

— Pourquoi ?

— Je dois lui dire pour le paquet de la cinglée. Sur ce coup-là, on a besoin de lui.

Je ferme les yeux, le cœur battant. Oh non ! Tout, mais pas Serge ! Lui, il va me tuer !

\*

Tout le monde s'est installé au salon. L'ambiance est électrique. À mon arrivée, Mickaël se lève, inquiet. Je lui précise en posant de la glace et de l'arnica sur la table basse :

— Fred arrive, il avait un coup de fil à passer.

— Alice, me dit piteusement le batteur, on est sincèrement désolés pour toute cette histoire. Cette nana,



elle nous lâche pas depuis le début, et si on avait fait un peu plus gaffe...

— Je sais, Mike, c'est la faute de personne.

Je jette un œil soutenu à Hugo qui détourne aussitôt son regard.

— Elle va bien finir par commettre une bourde, non ? Si elle commence à tuer des animaux... Putain ! On est cons ! On a tous touché à ce carton ! Si ça se trouve, il y avait des empreintes, des preuves, des...

— Alice, m'interrompt gentiment Luc, elle n'a jamais rien laissé sur les lettres, alors sur un colis qui a voyagé trois ou quatre jours et qui a été touché par une chiée de postiers... Laisse tomber.

Il a raison, mais il n'empêche qu'on a sacrément pollué ce paquet.

Je viens m'asseoir à côté de Johanna, le cœur lourd. Elle m'entoure d'un bras réconfortant.

Quelques minutes plus tard, Fred nous rejoint, le visage grave. Il évite de regarder Hugo. Je lui tends la glace que je lui ai préparée, mais il la refuse d'une brève secousse de la tête.

— Alors ? lui demande Mickaël. On fait quoi ?

Fred pose ses mains sur le haut du canapé, respire profondément et jette :

— Serge vient demain par le premier train.

Je grimace. Non ! Pitié !

— Il veut être sur place et discuter avec nous. Alice, tu vas préparer ton sac, tu nous accompagnes. Je te lâche pas jusqu'à dimanche.

Je le regarde, ébahie. Alors ça ! Pourtant, je proteste :

— Je dois retourner au travail !

— Non. Demain, on prendra le temps de réfléchir à tout ça avec Serge. T'y retourneras lundi.

Je me lève d'un bond et viens faire face à Fred.

— Mais je ne peux pas lâcher mes collègues, enfin ! C'est ridicule !

Hugo réplique :

— Ils pensent que t'as la gastro ! C'est deux jours au lit minimum, cette vacherie.

— Mais je ne suis pas malade, arrêtez ! Je ne vais quand même pas leur mentir !

Fred me jette un œil courroucé. Oups ! Je baisse les yeux et rougis furieusement.

Hugo se tourne vers ma gueule d'ange et lui lance par pure provocation :

— En même temps, excuse-moi, mais je ne suis pas sûr qu'Alice soit réellement protégée chez toi. Cette folle a réussi à pénétrer dans ta maison et à prendre des photos.

Cette fois, l'œil courroucé se pose sur Hugo. Luc et Mickaël bandent leurs muscles, prêts à une intervention d'urgence. Fred réplique froidement :

— Mais depuis, j'ai des mecs qui s'occupent de la surveiller, ma baraque, alors Alice ne craint rien.

Il s'approche de moi et m'enlace la taille.

— Et je serai plus tranquille de l'avoir auprès de moi.

Hugo nous regarde, le visage fermé, puis il finit par secouer la tête et détourner les yeux. Moi, je lève les miens au ciel : comment aurais-je pu imaginer que leur première rencontre serait si houleuse ? Ah ! Ces mecs !

En attendant, je ne suis pas d'accord de lâcher l'affaire. Je ne vais pas louper un jour de travail comme ça !

Je me tourne vers Johanna :

— Jo, t'es d'accord, je ne peux pas manquer le boulot pour ça.

— Pour ça ? s'exclame-elle, furibonde. Alice, enfin ! Ils ont raison ! Si ça se trouve, cette cinglée est dans le coin !

Mais non ! Elle est à Paris ! N'est-ce pas ?

Je jette un œil à Luc, mais il secoue la tête en faisant la moue. Alors je me tourne vers Mickaël et le regarde d'un air suppliant :

— Mike...

— Non, Alice, désolé. Je vote pour Fred.

Je grommelle en levant les bras au plafond :

— Très bien ! Vu que vous êtes tous contre moi, j'abdique. Mais si j'ai des problèmes au boulot...

— T'auras pas de problème, me coupe sèchement Fred, et tu le sais parfaitement. Allez, va préparer ton sac !

Envahie de sentiments divers et variés, je remonte dans ma chambre. J'ai protesté pour la forme, je n'aime pas jouer le rôle de la princesse effarouchée, même si j'adore quand Fred prend celui du chevalier ténébreux. Malgré tout, je dois bien admettre que l'idée de passer trois jours à temps complet chez Fred m'enchanté au plus haut point. Même si ce n'est pas raisonnable.

Je m'étais demandé à quel point ma vie pourrait changer en acceptant de traverser le miroir et de sortir avec une super star, eh bien ! me voilà servie !

Je prépare rapidement mon sac, sans oublier de prendre les lettres de la folle avec moi afin de pouvoir les montrer à Serge. À l'idée de ma rencontre avec le manager, j'ai des sueurs froides. Que va-t-il me dire ?

En même temps, ça ne peut pas être pire que ce qu'il s'est passé avec Fred une heure auparavant.

« *Tu voulais une vie pleine d'aventures palpitantes ? Profite !* »

À peine ai-je rejoint mes amis que Fred me prend mon sac et dépose un baiser dans mes cheveux.

— Viens, princesse, on y va.

Je le suis dans le vestibule, enfile mes bottines d'hiver, puis vais dire au revoir à Johanna et Hugo.

— Merci pour le coup de pied aux fesses, Jo.

Elle me serre fortement dans ses bras.

— Toujours à votre service, ma p'tite dame ! Tu fais gaffe à toi, d'accord ? On s'appelle demain. Et ne t'inquiète pas, ils vont bien finir par la coincer, cette timbrée.

Je fais la bise à Hugo. Il pose sa main sur mon bras.

— Encore désolé. J'ai du mal à l'avouer, mais j'ai l'impression que ce mec a des sentiments pour toi. J'espère qu'il saura prendre soin de toi, ma belle.

— Il *sait* prendre soin de moi, Hugo. Moi aussi, je suis désolée.

Je dépose un baiser sur sa joue, puis rejoins les musiciens dehors. Nous montons tous les quatre dans la voiture de Mike et faisons le trajet jusque chez Fred en silence.

Honteuse de leur imposer ma présence, je garde mes distances avec mon rockeur sur le siège arrière.

Arrivés sur l'autoroute, Fred prend ma main et m'attire à lui. Je pose ma tête contre son cœur. J'aime l'entendre battre, celui-là.

Vingt minutes plus tard, alors que Mike parque sa Seat devant le garage, le téléphone de Fred se met à sonner. Il fronce les sourcils en découvrant l'appelant.

— C'est Carine.

Luc et Mickaël se jettent un regard inquiet. Moi, je commence à trembler. Carine ? Celle qui ouvre le courrier de Dark Moon chez Discographe ? Que se passe-t-il encore ?

— Allô !... Ouais, salut... De quoi ?

Pendant que Fred écoute attentivement Carine, je vois son visage s'assombrir petit à petit.

— Bordel ! Attends, je mets le haut-parleur. Répète, s'il te plaît.

Une voix de femme jeune, à l'accent parisien, se répand dans l'habitable. À peine commence-t-elle à parler que nous nous regardons tous les quatre, interdits. J'ai la nausée. Des palpitations. C'est un véritable cauchemar éveillé.

— Je disais que tu as reçu un paquet, Fred. À l'intérieur, il y a deux oiseaux morts. Apparemment, ce sont des inséparables. Et dans la lettre, hormis ce qu'elle écrit à chaque fois, elle a marqué : « Prépare-

toi pour le grand voyage, mon amour, tout est prêt, je n'attends plus que toi. » Je fais quoi, Fred, j'appelle Serge ?

Après avoir passé une bonne partie de l'après-midi enfermée dans la salle de jeux à lire des bandes dessinées, je me décide à sortir pour rejoindre Fred et Mickaël au salon.

Luc est parti après manger, les garçons n'avaient pas le cœur à reprendre leurs répétitions. Et moi, j'ai senti que ma gueule d'ange avait besoin d'être seul avec son ami.

Je les entends discuter et ralentis le pas, me collant contre le mur, l'oreille aux aguets.

— Et les flics, alors ? demande le batteur. Ils ont vraiment rien ?

— Rien, que dalle, à se demander à quoi ils servent.

— C'est une sacrée salope, elle ne laisse rien traîner.

Un silence, puis Mickaël insiste :

— Ils ont vraiment pas la moindre idée ?

J'entends Fred soupirer, puis répondre dans un rire nerveux :

— Ils m'ont demandé si je connaissais des meufs qui pouvaient m'en vouloir.

— T'en vouloir ? Mais elle t'en veut pas, celle-là, au contraire.

— Justement. Ils pensent que ça peut être une nana avec qui j'ai eu une histoire et... Putain ! Ils m'ont demandé de leur faire une liste des femmes que j'ai connues ! T'imagines la gueule que j'ai tirée ?

— Et alors ?

— Je leur ai dit que c'était pas possible. Faire une liste qui remonte à plus de dix ans ! Je me rappelle même pas des trois quarts des gonzesses avec qui j'ai baisé ces deux dernières années ! Je suis lamentable ! C'est quoi pour une vie, Mike, franchement ?

— La vie que t'as choisie, Fred. Tu te reproches quoi ? T'en a baisé des femmes, et alors ? T'as pris ton pied, elles étaient contentes et ça dérange qui ? T'as des regrets ?

Fred ne répond pas. Mais je suppose qu'il hausse les épaules ou fait un signe quelconque, car Mickaël ajoute :

— Bon, ben alors ? C'est comme ça. C'était ta vie avant. Point. Tu leur as parlé de Sarah et d'Irène ? Quand j'ai dit à Flavia que t'avais pensé à ces nanas, je te raconte pas dans quel état elle s'est mise ! Vivement qu'il sorte, le bibou, parce que ses montées d'hormones, à ma femme, j'en ai ma claque !

J'entends Fred sourire.

— Elle a dit quoi ?

— Elle a trouvé ça dingue. C'est sûr qu'elles étaient peut-être pas très équilibrées, mais de là à te harceler comme ça... Les flics, ils en pensent quoi ?

Je retiens mon souffle. Sarah et Irène ? Après dix ans ? En même temps, cela fait sept ans que la cinglée envoie ses lettres... Nom d'une pipe ! Y en a qui sont vraiment givrés !

Fred répond :

— Ils ont fait des recherches. D'après ce qu'ils m'ont dit, Sarah et ses parents ont vécu en Normandie quelques années avant de descendre sur Bordeaux. Et elle y vit encore aujourd'hui. Je crois qu'elle bosse dans une pharmacie. Et Irène... Elle a épousé un Allemand et ils vivent à Berlin. Les poulets ont creusé un peu de son côté, parce qu'elle travaille dans une boîte d'import-export et apparemment, elle voyage beaucoup. Mais elle n'est pas venue sur Paris depuis deux ans.

— Et Bordeaux-Paris en TGV, tu mets combien de temps ?

— Y a six cents bornes. T'en as pour trois heures et demie de train. Non, ça n'a pas de sens. Sarah m'a déjà fait suffisamment de mal comme ça. Elle était pas bien cette meuf, mais à ce point-là... Pour les flics, toute façon, c'est pas ces gonzesses. Ils ont rien trouvé.

— Ils ont rien de chez rien, alors ? Putain ! Quelle merde ! Tu veux que je vienne demain ?

— Non, reste avec Flavia. T'aurais déjà pas dû venir aujourd'hui. Elle a besoin de toi.

— Toi aussi.

— Mike ! Arrête ! Je suis désolé pour toutes les conneries que j'ai pu te sortir et tous les savons que je t'ai passés depuis qu'on se connaît.

— Mais t'avais raison ! Dark Moon, c'est pas juste toi, Fred. On l'a construit ensemble, ce groupe ! On est tous aussi responsables que toi. Tu nous as tirés au cul et t'as eu raison ! C'est notre job, si un de nous quatre se plante, c'est tout le groupe qui en pâtit. On veut tous rester numéro un le plus longtemps possible. La suite de la tournée, elle me tient autant à cœur que toi, mon vieux.

— Ouais, mais... On ne peut pas vivre uniquement pour ça. Toi, t'as Flavia et bientôt un brailleux sur les bras. Je veux pas qu'à cause de moi ta vie en prenne un coup.

— Arrête, Fred. Je l'ai choisie comme toi, cette vie-là. Et j'ai eu la chance de tomber sur une gonzesse qui vaut de l'or. Tu sais que ce groupe, c'est toute sa vie aussi. Et ce brailleux, comme tu dis, il sera notre nouvelle mascotte ! Le jour où on sera vieux et cons, notre relève est assurée !

— Ouais, en attendant t'as une femme toute seule à la maison, alors dégage !

Une fois Mickaël parti, je rejoins ma gueule d'ange au salon. Il se tient debout, face à la baie vitrée. Je grimace à la vue du bleu sur le bas de son visage.

— Tu as encore mal ?

— Non, mais évite de me rouler des pelles.

Je souris et dépose un baiser léger sur ses lèvres. Je demande d'un ton inquiet :

— Tu crois que Serge va m'engueuler ?

— Non, à mon avis il sera plus angoissé qu'autre chose. Je suis vraiment désolé, princesse.

Il me serre dans ses bras, je respire son parfum à pleins poumons.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter un peu votre conversation, à Mickaël et toi. Si la police n'a rien, la cinglée peut encore courir longtemps. C'est nous qui allons finir par péter un plomb.

Il soupire profondément et m'attire vers le canapé. Il a le visage grave et me scrute intensément.

— En fait, j'ai bien une idée pour la faire sortir du bois, mais...

Je plisse les yeux.

— Mais ?

Une lueur de doute passe dans ses prunelles.

— Mais c'est une très mauvaise idée. Serge sera jamais d'accord et je pense pas que les flics apprécient non plus. Et...

Fred hésite, passe sa main dans mes boucles, puis pose son front contre le mien.

— Et surtout, ça va nous mettre sacrément en danger, tous les deux. Je veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Mais tu penses que ça pourrait la faire réagir ?

— Ouais. Par contre, quand et où, j'en sais rien. Non, laisse tomber, c'est vraiment un plan foireux.

— Explique-le-moi au moins, j'ai mon mot à dire, non ?

Il recule contre le dossier du canapé, puis m'expose son idée. J'écarquille les yeux. Il a raison, c'est risqué. Et ça va la rendre dingue ! Mon cœur bat à cent à l'heure lorsque je prends la main de Fred et réponds :

— Elle ne va pas aimer. Et t'as raison, Serge sera contre. Mais j'ai confiance en toi.

— Alice ! En m'écoutant, franchement, je me suis demandé pourquoi je t'en ai parlé. C'est trop dangereux, on va trouver autre chose.

— Non ! C'est une très bonne idée !

Fred me regarde, incrédule.

— Alice, c'est une idée à la con.

Je m'assois sur ses genoux.

— Oui, mais ça peut marcher.

Il se penche vers moi, son souffle frôle mes lèvres, la chair de poule envahit ma peau.

— T'as vraiment confiance en moi à ce point-là, demoiselle ?

— Oui, gueule d'ange. Je t'aime et j'ai confiance en toi.

Sa langue vient effleurer ma bouche, je frissonne.

Il a raison : c'est une pure idée à la con, mais vu que personne ne semble en avoir d'autres, surtout pas moi...

Je me laisse aller à ses baisers, tentant de ne pas le faire grimacer de mal, puis soupire de bonheur quand il me soulève pour m'emmener dans sa chambre.

\*

Dès que Serge pénètre dans le salon, le vendredi à 10 h 30, je reste coite en observant la femme et l'homme qui l'accompagnent. Ils doivent avoir dans la quarantaine d'années, tous les deux.

Elle est blonde, cheveux courts, vêtue d'un jean bleu, d'un pull à col roulé noir, d'une veste en cuir marron et d'une paire de baskets. L'homme, lui, est grand, carré, cheveux châtain clair, des lunettes, un pantalon treillis militaire gris et noir et un pull zippé noir.

À leur vue, le visage de Fred se ferme. À ma grande surprise, Serge le prend dans ses bras, lui donne une accolade rassurante, puis le regarde d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Fred passe un doigt sur sa lèvre abîmée et hausse les épaules.

— Rien, je me suis pris une porte.

— Une porte ?

Serge soupire, puis se tourne vers moi et vient m'embrasser sur les joues. Ben ça...

— Alice, je vous présente les lieutenants Claymard et Lagarde.

Il regarde Fred et précise :

— Je me suis dit que ça serait plus simple de les faire venir ici. Je ne pense pas que tu aurais été très collaborant si je t'avais demandé de remonter à Paris ce week-end.

Fred soupire et finit par s'avancer vers les flics en leur tendant la main. Je sais que le cœur n'y est pas, mais il fait l'effort de paraître courtois. À mon avis, ces poulets-là, vaut mieux les avoir de notre côté. Je m'approche également pour les saluer. Ils me sourient poliment, puis nous rejoignons la salle à manger et prenons place autour de la table. Fred y a déposé la boîte à chaussures et tout son contenu, ainsi que les trois lettres que j'ai reçues.

Inès nous apporte des cafés et des verres d'eau, puis disparaît aussi discrètement qu'elle est venue. Fred a vraiment su dégoter une perle.

Avant de regarder les objets incriminés, les flics sortent des gants en latex. Je souris intérieurement. Avec toutes les empreintes que ces saloperies contiennent, je me demande à quoi servent encore ces protections futiles.

Après avoir observé attentivement les photos, la blonde, le lieutenant Claymard, demande à Fred :

— Vous pensez que c'est la personne qui se serait introduite chez vous l'été dernier ?

— Ça me paraît évident, non ?

— Vous auriez pu avoir plusieurs visites.

Fred lui jette un œil mauvais. Elle ajoute aussitôt :

— Mais je pense que vous avez raison.

Les flics lisent attentivement les lettres, puis me toisent et commencent à me questionner. Depuis quand je connais Fred ? Depuis quand ai-je commencé à recevoir ces menaces ? Et surtout, pourquoi n'en ai-je

pas parlé plus tôt ? Je déglutis, soudainement mal à l'aise. Je jette un œil angoissé vers Serge, incapable de répondre.

Le lieutenant Lagarde demande :

— Pourquoi avoir attendu, mademoiselle ? Vous redoutiez quelque chose ?

À mon grand étonnement, Fred vient à mon secours et ment pour moi :

— Alice pensait pas que c'était si important. Je lui avais pas parlé des lettres que je reçois.

Je le regarde quelques secondes, ébahie par la facilité et le naturel de son mensonge.

Je reviens aux flics et déclare d'une petite voix :

— Je pensais au début que c'était juste une mauvaise blague.

Les policiers soupirent. Je ne suis pas sûre qu'ils croient à ces bobards, mais ils ne remettent pas la parole de Fred en doute. Ils nous posent encore quelques questions, puis la femme sort plusieurs sachets plastiques dans lesquels elle glisse la boîte et les lettres.

— Je ne pense pas qu'on en tirera grand-chose, mais au moins, ces pièces seront ajoutées au dossier, déclare-t-elle en fermant le dernier sachet.

Fred fixe alors Serge et les lieutenants en déclarant :

— J'ai eu une idée.

Je deviens moite de partout, mon cœur commence à accélérer la cadence. Les trois personnes face à nous regardent Fred, impassibles, attendant la suite. Ma gueule d'ange observe les flics, les yeux sombres :

— Comme tout semble patiner dans la semoule de votre côté...

Un léger tic nerveux s'empare du lieutenant Lagarde. Je crois qu'il n'a pas du tout apprécié la pique. Fred ne semble pas en faire cas et continue comme si de rien n'était :

— ... j'ai une proposition à vous faire. Elle nous provoque ? Alors à nous de la provoquer également.

Serge blêmit et demande froidement :

— Fred, tu penses à quoi ?

Ma gueule d'ange sourit :

— Visiblement, elle aime les magazines people. Et eux, ils continuent de nous harceler pour avoir une interview exclusive, non ?

Serge hoche la tête, inquiet.

— Tu souhaites leur accorder un entretien et parler de ta relation avec Alice ?

Fred se penche en avant, les yeux flamboyants.

— Je veux que t'appelles *Paris Match* et qu'Alice et moi fassions une séance photo pour eux et une interview. Et je veux la couverture.

Serge déglutit, blanc comme un linge. Les deux flics se regardent, circonspects.

Le manager s'exclame :

— Pelletier ! Elle va en être malade ! C'est trop dangereux ! Je ne suis pas d'accord !

— Serge, on peut pas continuer comme ça ! Elle laisse rien, cette dingue ! Et t'as vu ce qu'elle raconte et ce qu'elle a fait ? Peut-être que ce ne sont que des conneries ; entre tuer un animal et un humain, y a un sacré pas à franchir ! Mais plus ça va et plus je suis sûr que cette timbrée serait capable de passer à l'acte !

— Justement ! Comment peux-tu faire courir un tel risque à Alice ?

Serge tourne sa tête vers moi, cherchant mon soutien.

Je murmure :

— Je suis d'accord avec Fred. Moi, ça commence à me rendre folle cette histoire. J'ai peur pour lui, ça prend des proportions dingues, alors s'il y a un moyen de faire commettre un faux pas à cette cinglée...

Serge se lève en s'écriant, excédé :

— Mais vous n'êtes pas bien tous les deux ! C'est n'importe quoi ! En voyant cet article, elle va

vraiment s'énervé, bordel ! Et on ne sait pas jusqu'à quel point elle est folle ! Il n'en est pas question !

Il se tourne vers les flics et leur jette :

— Mais dites quelque chose, vous ! On ne peut pas laisser cette tête brûlée exécuter son plan !

Le lieutenant Claymard passe une main dans ses cheveux, se racle la gorge et dit :

— Je suis d'accord avec vous, monsieur Moridiani. C'est trop dangereux et nous ne sommes même pas sûrs que cela fonctionne, mais...

Les yeux de Serge s'agrandissent, il est rouge de colère.

— Mais ?

— Mais cette femme est douée. Comme il a déjà été dit, elle n'a rien laissé passer jusqu'ici. Elle est dangereuse. La provocation peut être une méthode.

Serge lève ses bras au ciel.

— Mais vous êtes tous de grands malades ! Alice, voyons, soyez raisonnable !

Je baisse les yeux sur la table, le cœur battant à tout rompre. Je jette un bref regard en biais à Fred. Il me prend la main.

— C'est toi qui décides, Alice, me dit-il doucement.

Je toise les flics, ils sont imperturbables. Alors je regarde Serge, gravement, puis réponds :

— Je suis prête à prendre le risque.

— Très bien ! Vous voulez la jouer amants maudits, tous les deux ? Et vous...

Il pointe un doigt sur les flics :

— ... vous êtes d'accord avec eux ?

Ils ne répondent rien.

— Bien... Mais ne venez pas vous plaindre si ce plan à la con foire complètement !

Fred se lève à son tour.

— Je veux la couverture de la première semaine de janvier.

— Quoi ? La semaine de Bercy ? Pas question !

— Serge, je te parie ma main au feu qu'elle sera dans la salle le 6 janvier. Si elle voit l'article la semaine d'avant, elle tentera sûrement quelque chose ce soir-là. Et sinon, c'est que je me serai planté.

— Pelletier, c'est du suicide !

— Tu fais renforcer la sécurité à Bercy.

Serge secoue la tête, mortifié.

— Mais c'est pas qu'une question de... Bordel, Frédéric ! À partir d'aujourd'hui, je veux un garde du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre auprès de toi, quitte à ce qu'ils dorment devant la porte de ta chambre !

— Ils sont déjà...

— Arrête de te foutre de moi ! Tu crois que je ne sais pas que tu n'en fais qu'à ta tête ? Je ne suis pas dupe, Pelletier !

Ma gueule d'ange soupire et lève les yeux au ciel.

— Et arrête de faire ton gamin ! On parle d'une question de vie ou de mort. Si tu ne veux pas le faire pour toi, fais-le au moins pour Alice !

Je frissonne. Tout ça me paraît tellement irréel. Ce n'est qu'un mauvais roman de gare, ce n'est pas possible autrement. Il y a vraiment une cinglée quelque part dans la nature qui souhaite notre mort à tous les deux ?

Je me rapproche de Fred. Il m'enlace et demande à Serge :

— T'es d'accord cette fois pour que Bastien reste auprès d'elle ?

J'avale ma salive de travers.

— Quoi ? Mais ça ne va pas, non ? Je ne veux pas d'un garde du corps derrière moi !

— Si j'en ai un, t'en as un aussi, demoiselle.



— Non ! Je n'en ai pas besoin ! Je ne vais pas aller au boulot avec... C'est ridicule ! Cette folle est en France ! À Paris !

Je me tourne vers les flics, cherchant leur soutien.

— Elle est *théoriquement* à Paris, réplique le lieutenant Lagarde, l'air confus. Mademoiselle, les menaces sont sérieuses. Je veux bien que nous suivions l'idée de monsieur Pelletier, et en être garant, mais à côté de cela, il n'y a aucun risque supplémentaire à prendre.

C'est pas vrai ! C'est une mauvaise plaisanterie !

Fred ajoute :

— En même temps, si on fait l'interview, il ne paraîtra pas avant janvier. C'est surtout à partir de là que ça va devenir dangereux.

— Qu'as-tu encore dans l'idée, Pelletier ? demande Serge en croisant les bras sur son torse.

Fred m'entoure à nouveau dans ses bras et plonge son regard dans le mien. Il est si sérieux que je m'arrête de respirer, attendant qu'il expose ce qu'il a en tête.

— D'ici là, je propose que tu viennes habiter ici. Je m'occuperai de t'emmener à la bibliothèque et de revenir te chercher.

— Hum !

Il sourit en jetant un clin d'œil à Serge et en rectifiant :

— Enfin... on se fera conduire par un des trois olibrius !

J'en suis tellement souflée que je ne sais pas quoi répondre.

— Fred...

Il se penche vers moi et me murmure à l'oreille, discrètement :

— Dis oui, ça rassurera Serge, après on s'arrangera.

Je le regarde avec un sourire complice aux coins des lèvres. Mon beau rebelle ! Et je crois que je ne vau pas mieux, finalement. Je hoche la tête. Serge soupire en abaissant les épaules.

— Bien... Comme vous voulez. Mais sur Paris, avant Bercy, j'en engagerai un quatrième !

J'entends Fred pester, mais il ne proteste pas ouvertement. Les deux lieutenants se lèvent pour prendre congé.

— Je crois qu'on s'est tout dit. Quand vous aurez obtenu un rendez-vous avec *Paris Match*, vous nous tenez au courant. Si la femme renvoie quelque chose d'ici-là, nous voulons être avertis tout de suite.

Le lieutenant Claymard pose un œil soutenu sur moi. Je détourne les yeux en rougissant. Et zut ! Je viens de me griller !

Serge s'avance vers nous.

— Je vais remonter avec eux sur Paris, j'ai des choses à régler. Vous deux, pas de conneries, c'est clair ? Jusqu'à nouvel ordre, vous évitez les journalistes, les paparazzi, les réseaux sociaux, les bains de foule... Bref, faites-vous discrets.

Il nous fait les gros yeux et nous hochons la tête comme deux enfants pris en flagrant délit de bêtises.

Il ajoute :

— Et dès qu'on sera sortis, je veux un garde dans cette maison ! Pourquoi j'en ai vu deux dehors en arrivant ?

À peine sont-ils partis que Fred s'exclame :

— Je pensais pas qu'il céderait si facilement.

— Facilement ? Tu en as de bonnes, toi !

Je m'approche de lui et l'enlace.

— Fred, jusqu'ici je ne me suis pas vraiment rendu compte, mais là... Ça commence à me fichier sérieusement la frousse. Tu crois qu'elle serait capable du pire ?

Il passe une main sur mon visage et m'embrasse doucement.

— J’aimerais pouvoir te dire non, demoiselle.

Mes papillons tremblent au fond de mon ventre lorsque je lui demande :

— Tu étais sérieux en disant que tu voulais que je reste ici ?

Il sourit.

— C’est comme tu veux. J’ai surtout dit ça pour vous calmer, Serge et toi, avec cette histoire de garde du corps. Moi, ça m’arrangerait que t’acceptes que Bastien ait un œil sur toi, mais je peux pas te forcer non plus.

Il ne m’aide pas, là ! Il me laisse le choix et je ne sais vraiment pas quoi dire.

— Et si on... C’est bientôt Noël et j’ai des trucs à préparer. Johanna va peut-être bientôt déménager, j’ai autant envie de passer du temps avec elle...

— Alice, pas de stress ! T’es aussi tête de mule que moi, je sais que ça sert à rien de te mettre la pression.

Il rapproche son visage du mien, lentement. Je laisse mes yeux se noyer dans les siens, le cœur battant, les jambes en coton.

— On laisse passer le week-end et on verra lundi, d’accord ?

Je hoche la tête, mais au fond de moi, je suis certaine qu’il va demander à Bastien ou à un autre de me surveiller de loin. Et dire qu’il y a quelques semaines, c’est moi qui voulais demander à sa garde rapprochée de prendre soin de lui ! On ne vaut vraiment pas mieux l’un que l’autre.

Je souris pendant qu’il m’embrasse voluptueusement. Je crois qu’on s’est bien trouvés, lui et moi ; il aime une demoiselle un peu rebelle et moi, un ange torturé au grand cœur. Cela promet encore de belles étincelles en perspective. Et au fond de moi, j’espère surtout que nous ne venons pas de commettre une irrémédiable sottise en mettant le plan de Fred en marche.

Deux heures plus tard, le téléphone de ma geule d’ange annonce un message. Nerveuse, je viens lire par-dessus son épaule. C’est Serge.

### **Aujourd’hui 14:18**

Rendez-vous fixé avec PM vendredi prochain, à 15 heures. Ils sont d’accord de se déplacer jusque chez toi.

J’espère vraiment pour toi que ce n’est pas un plan foireux.

Je déglutis, le cœur battant.

Vendredi prochain... Ça y est... Cette fois, on ne peut plus revenir en arrière. Je me mets à trembler malgré moi. Fred devine mon anxiété et me serre dans ses bras.

— T’inquiète pas, demoiselle. Tout ira bien.

Oui, tout ira bien... Surtout si l’article échappe à la cinglée, parce que si elle tombe dessus, bordel ! je n’ose pas imaginer ce qu’il risque de se passer.

— Mmmh... Alice... Putain, ce que c'est bon !

J'appuie plus fortement ma langue contre sa verge. Y a pas à dire : pour oublier les soucis, rien de mieux qu'une bonne partie de sexe !

Fred halète puissamment, s'agrippe à mes cheveux, puis explose dans un râle. Je laisse l'eau de la douche couler dans ma bouche afin de rincer le sperme en souriant.

— Franchement, demoiselle, j'ai de la peine à croire que t'as jamais sucé personne avant moi.

Je me relève en grimaçant. Il faudrait peut-être voir pour un tapis de douche à l'avenir ; le carrelage, ça fait terriblement mal aux genoux. Tiens... Je pourrais rajouter ça dans ma hotte de mère Noël.

Fred m'attire à lui et plante ses beaux yeux verts dans les miens. Je laisse mes doigts courir sur son ange en rougissant.

— Pourtant, c'est comme ça. Y a des dons qu'on se découvre sur le tard. Mais... euh... quand tu dis ça... Les autres filles...

Il grimace.

— Non, Alice ! Pitié ! Tu vas pas remettre ça !

Je persiste.

— C'était comment avec elles ?

— C'est débile comme question. Je répondrai pas.

— Fred...

— Non !

Il a raison, c'est complètement stupide. Il m'embrasse dans le cou, puis descend sa bouche vers mes seins. Je m'appuie contre le mur de la douche et ferme les yeux. Mais quand sa langue commence à sucer sensuellement mon téton droit, je ne peux m'empêcher de demander :

— Tu leur faisais des trucs comme ça, aussi ?

Il s'arrête aussitôt et revient vers mon visage.

— Alice, t'es lourde !

Je baisse les yeux, penaude. Il ajoute dans un soupir :

— Y en a avec qui je prenais un pied d'enfer et d'autres avec qui c'était nul. Là ! Ça te va comme réponse ?

— C'est une réponse à la con pour une question à la con. Excuse-moi, j'arrête mes questions masos à l'avenir.

— Promis ?

— Promis. Juste une dernière !

Il lève les yeux au ciel en grognant, puis me regarde, le visage fermé.

— Tu avais quel âge, la première fois ?

— Et toi ?

Je ne peux pas lui en vouloir de me retourner la question. Je rougis malgré tout.

— Dix-sept. C'était sur une plage et c'était nul. Le sable, c'est vraiment pas confort, ça s'infiltrait partout. Mais je trouvais ça romantique. En même temps, j'ai eu de la chance : on m'avait dit que ça pouvait être douloureux la première fois, mais moi, je n'ai rien senti. Ce n'est qu'une fois revenue à la maison que j'ai constaté que je saignais et que j'ai réalisé qu'il s'était vraiment passé quelque chose.

Fred sourit, imaginant sans doute la scène.

— C'est peut-être mieux ça que la douleur, non ? Toute façon, les premières fois, c'est jamais terrible.

— Et toi, alors ?

Il m'entoure de ses bras et m'attire contre lui.

— J'avais 14 ans.

— 14 ? T'étais précoce ! Et ?

Il hausse les épaules.

— Elle avait deux ans de plus, c'était dans sa chambre et c'était pas la fois la plus extraordinaire de ma vie. C'est bon ? Interrogatoire terminé ? On peut reprendre où on en était ?

Je hoche la tête et embrasse doucement ses lèvres. Ses mains glissent le long de ma peau et je me laisse aller à ses caresses avec envie.

Lorsque Fred me fait crier de plaisir, quelques minutes plus tard, toutes mes questions à la con s'envolent de mon esprit. Mon rockeur a raison, qu'est-ce qu'on s'en fiche des expériences passées ! Ce qui compte, c'est comment cet homme parvient à me faire grimper aux rideaux à tous les coups. La vache ! C'est si bon !

En me pelotonnant contre la peau de mon apollon, sous la douce chaleur de la couette, je me sens apaisée, malgré mes angoisses de la journée. Auprès de Fred, je suis bien. Et je me demande si je ne devrais pas accepter sa proposition et venir m'installer auprès de lui jusqu'à ce que Dark Moon reprenne la tournée. Ce serait comme des sortes de vacances à temps partiel. En même temps, cela m'effraie un peu, car j'ai peur d'y prendre goût. Comment supporterai-je ensuite ses absences pour les trois prochains mois ? Déjà que ce ne sera pas facile à gérer, mais là...

Et puis, j'aime tellement cette maison que j'aurais peut-être du mal à retourner vivre ensuite chez moi. Surtout si Johanna n'y est plus. Non, je ne peux pas faire ça à Mathieu.

Fred vient poser sa tête dans le creux de mon cou.

— Tu penses à quoi, demoiselle ? me demande-t-il, à moitié endormi.

Je me cale un peu plus contre lui et murmure à mon tour :

— Que le meilleur endroit au monde, c'est dans tes bras qu'il se trouve, gueule d'ange.

— Tu mens mal, Alice.

— Pourtant, c'est vrai.

— Mmm... Je te laisse le bénéfice du doute. Bonne nuit, fais de beaux rêves pour moi.

Il m'embrasse tendrement sur la nuque. Je frémis et me sens subitement toute chaude et tout humide.

Je me mordille la lèvre en repensant à un article dans un magazine féminin lu quelques jours plus tôt. Selon la journaliste, les hommes seraient très réceptifs au sexe durant leur sommeil. Je crois que je vais attendre dix minutes et tester la mise en pratique de cette théorie.

\*

La voix horrifiée de Fred me réveille en sursaut à 4 heures du matin.

— Non ! Je veux pas ! Alice ! Non !

Cela fait plusieurs jours qu'il n'avait plus fait de cauchemars et voilà que maintenant il se met à crier mon prénom ? De quoi rêve-t-il ?

— Fred, réveille-toi ! Mon amour, tout va bien.

Il hurle, se tortille, puis ouvre brusquement les yeux en se redressant. Il respire vite.

Je viens m'asseoir près de lui et l'entoure de mes bras.

— Calme-toi, tout va bien.

— C'était horrible !

Il se prend la tête dans les mains.

— Raconte-moi.

Il souffle fortement plusieurs fois, puis allume la lampe à côté de lui.

— C'était comme d'habitude, mais...

Il ferme les yeux et grimace de dégoût.

— Tu as crié mon nom. Je suis dans tes cauchemars ?

Il me jette un regard horrifié et finit par hocher faiblement la tête en murmurant :

— Depuis plusieurs semaines. Tu... T'apparais d'un coup à côté de moi, je veux te sauver des dragons, mais j'y arrive pas et tu te transformes.

— En quoi ?

Il détourne ses yeux.

— Tu deviens l'homme en costard.

Là, c'est moi qui grimace. Mince alors ! Tu parles d'un rôle !

Fred reprend :

— Mais là... tu t'es coupée en deux et... t'étais à moitié dragon et à moitié toi, et t'as sorti un flingue en me disant que si je me laissais pas faire, tu me tuerais parce que... t'es ma plus grande fan.

J'ouvre la bouche et laisse échapper un hoquet. Fred pose une main dans mes cheveux et m'attire à lui.

— Alice, on va laisser tomber cette histoire de photos, c'est vraiment une idée de merde, c'est trop dangereux.

— Non. On a dit qu'on le ferait, alors on le fera. Pour moi, le plus dangereux dans cette histoire d'article, ce n'est pas la réaction de cette cinglée, c'est celle de ma mère.

Fred sourit à ma blague pourrie. J'ajoute dans un clin d'œil :

— Au moins, j'arrive à te faire rire, gueule d'ange, c'est déjà un bon début.

— Elle est si terrible que ça, madame Lagardère mère ?

— Si tu savais !

Il caresse mon nez avec le sien.

— Sérieusement, Alice, je peux pas te faire prendre des risques. Moi, je vais faire l'interview, je vais en rajouter une bonne couche sur nous deux et à partir de là, tu seras sous surveillance intensive pour quelques jours. Mais je me débrouillerai pour qu'elle veuille s'en prendre uniquement à moi.

— Non, Fred ! On a dit qu'on ferait ça ensemble. Tu ne veux pas qu'il m'arrive quelque chose, mais c'est pareil pour moi. Je ne veux pas te perdre, mon amour.

Il s'apprête à répliquer, mais son téléphone se met à sonner. Nous nous regardons, surpris.

— Merde ! J'ai encore oublié de l'éteindre. C'est qui le con qui m'appelle à cette heure-ci ? Si c'est Elsa...

Fred tend le bras vers ses fringues et sort l'iPhone de la poche de son jean. Il écarquille les yeux.

— C'est Mike !

Alors qu'il décroche, une sourde angoisse s'empare de moi. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Flavia ! Je scrute Fred intensément, puis m'étonne lorsqu'un sourire s'affiche sur son visage.

— Quoi ? Ben félicitations, *Papa* !... Et tu pouvais pas attendre une heure plus raisonnable pour... T'es chié quand même, tu sais ?... Non, t'as de la chance, on était réveillés...

Il jette un bref regard gêné vers moi.

— Non, même pas... Je te raconterai... Dans la journée ? Mais... T'es sûr ?... Si t'insistes... Profitez bien, j'espère que vous pourrez dormir un peu.

Il raccroche et je demande d'une voix excitée :

— Elle a accouché ?

— Apparemment.

— Il s'appelle comment ?

Il me fixe, dubitatif.

— J'en sais rien, il m'a pas dit.

— Comment ça, il t'a pas dit ? Il mesure combien ?

— Mais j'en sais rien, Alice ! Il m'a juste dit que le bébé est né y a trente minutes, qu'il a tout ce qu'il faut où il faut, et il veut qu'on aille les voir dans la journée.

— Elle est dans quel hôpital ?

— Elle est pas à l'hôpital.

J'ouvre les mains, ahurie par sa réponse. Il ajoute :

— J'ai pas tout compris, mais ça s'est passé chez eux. Ils ont pas eu le temps d'aller à l'hosto.

Merde alors ! Tu parles d'une naissance rock'n'roll... Le bébé a déjà tout compris !

— Mais elle va bien ?

— Si Mike nous dit de venir, c'est que tout va bien. Et il avait pas l'air angoissé du tout. Écoute, Alice, on verra *t'à l'heure*, d'accord ?

— Mais il ne t'a vraiment pas dit le prénom ? Pourquoi t'as pas demandé ?

— Alice, putain ! Il est 4 heures du mat', tu crois vraiment que j'ai la tête à penser à ce genre de truc ?

— Ben... le prénom, c'est la moindre.

Fred soupire en posant la tête sur son oreiller.

— C'est bien un truc de gonzesse, ça ! J'espère au moins que tu t'y connais un peu en cadeau de naissance.

— Euh... j'en ai acheté pour ma sœur, mais...

— Parfait, t'iras te faire plaisir alors, parce que les boutiques pour brailleurs, c'est vraiment pas mon truc.

\*

Fred tire la gueule. Je l'ai forcé à entrer dans le magasin de puériculture avec moi. Je veux bien choisir un cadeau, mais je me dis qu'il peut au moins faire un petit effort. Après tout, c'est son meilleur ami qui vient d'avoir un bébé.

Malgré son bonnet gris enfoncé un maximum, certains regards dévient sur nous. Fred grimace et me glisse :

— T'as de la chance qu'on soit pas à Paris, parce que je te raconte pas les unes de la presse people lundi matin. Là, t'aurais vraiment eu de quoi baliser face à ta mère.

Je grimace à mon tour en imaginant la photo et sa légende : « Le leader de Dark Moon et sa copine suisse attendent un heureux événement ! » En effet, je crois que Joséphine Lagardère n'aurait apprécié que moyennement.

Nous avançons à travers la boutique jusqu'aux rayons des habits. Face aux petits vêtements, je ne peux m'empêcher de pousser des cris grotesques :

— Regarde comme c'est mignon ! Et ça ! Rooh ! Et celui-là !

— Bon, t'as fini de t'arrêter devant chaque truc ? Choisis-en un et on se casse d'ici.

Je m'empare d'un pull bleu rayé et d'un pantalon gris.

— Tu trouves comment ?

— Je m'en fous, Alice !

Mais il pose malgré tout un œil sceptique sur la tenue.

— T'as pas un truc plus... rock ?

Je souris. C'est mignon, mais c'est vrai que le style est un peu trop classique. Je repose le cintre et trifouille dans les petits habits en évitant comme je peux les cris de fille hystérique.

Perdue dans ma recherche, je ne fais plus attention à ce qui m'entoure. Soudain, j'entends :

— Vous êtes Fred Pelletier ? Alors ça, c'est dingue ! Euh... félicitations.

Je relève les yeux et croise le regard d'un homme d'une trentaine d'années, au look plutôt rock, accompagné d'une femme enceinte jusqu'au cou. Fred a blêmi et secoue la tête avec véhémence.

— Non, pas du tout ! C'est Mickaël Leroy qui a...

— Flavia a accouché ? s'extasie la femme. C'est un garçon ou une fille ?

Je m'approche d'eux et réponds :

— C'est un garçon.

— Oh ! Et comment s'appelle-t-il ?

Fred la regarde purement interloqué, puis me jette un œil agacé. Je hausse les épaules. Ben oui, gueule d'ange, que veux-tu ? Nous, les femmes, on aime connaître ce genre de détails.

Il se tourne vers la future maman et lui répond poliment :

— C'est un secret pour le moment. Mike mettra la nouvelle en ligne un de ces quatre.

Je lui envoie un regard amusé. Bien joué, gueule d'ange, tu t'en tires pas trop mal.

Les yeux lumineux de la femme le scrutent béatement, puis se posent sur moi quelques secondes avant de revenir sur Fred.

— Je n'arrive pas à croire que c'est vous ! C'est démentiel ! Vous habitez vraiment dans la région, alors ? Je pensais que... Vous savez, avec tout ce qui se dit en ce moment sur les stars françaises et les impôts...

Elle s'exprime si fort que de nombreuses personnes pivotent vers nous. C'est pas vrai ! Il n'y a vraiment aucun moyen d'être tranquilles. Et Serge qui nous a demandé de la jouer profil bas... Mais pourquoi ai-je autant insisté pour que Fred m'accompagne ?

Ce dernier me jette un regard d'exaspération. Bon d'accord, j'ai compris : je me dépêche et on se tire d'ici. Dans une grimace, je retourne à mes habits pendant que mon rockeur prend sur lui pour signer des autographes et faire la conversation à ses admirateurs.

Subitement pressée, je passe les vêtements à la va-vite en pestant. Impossible de trouver mon bonheur. Jusqu'à ce que, tout à coup...

Je retourne vers Fred, attends qu'il ait terminé un selfie avec l'une des vendeuses, puis lui montre un body noir imprimé d'une grosse batterie blanche.

— C'est assez rock pour toi, ça ?

Pour la première fois depuis qu'on a mis les pieds dans la boutique, il me sourit. Ravie de ma trouvaille, j'y ajoute un pantalon en jean noir et une chemise à carreaux rouges et noirs. Là, je crois que le bébé sera paré. Et si Flavia retrousse les manches de la chemise, il aura même un petit air de Fred.

Alors que nous sortons enfin du magasin, ma gueule d'ange passe un bras sur mes épaules en jetant :

— La prochaine fois, tu te démerdes toute seule, demoiselle.

— Hé ! Ce sont TES amis ! Sois déjà content que j'aie trouvé un cadeau pour toi.

— Je pensais que tu les aimais bien, mes amis.

— Oui, beaucoup. Mais ne retourne pas la situation à ton avantage.

Appuyé contre la carrosserie de la Mercedes, Bastien observe notre échange d'un œil amusé. Il jette sa cigarette dans un égout et nous ouvre la portière arrière.

En s'engouffrant dans l'habitacle, Fred s'exclame sur un ton provocateur :

— Rooh ! La demoiselle se fâche ?

Je lui jette un regard noir en lui tirant la langue.

— Mmmh... Refais-moi ça, Alice.

Dans un demi-sourire coquin, je m'approche de lui en laissant lentement ma langue sortir. Il se penche vers mon visage, s'apprête à m'embrasser, mais je referme subitement la bouche. Ses yeux s'enflamment.

D'une voix suave, il ordonne :

— Encore, princesse ! Ne te fais pas prier.

Mon sourire s'agrandit. Je ferme les yeux et mon corps se réveille instantanément lorsque le bout de la langue de Fred vient caresser la mienne.

La voiture démarre et je regrette amèrement que la Mercedes ne soit pas équipée d'une vitre sans teint entre le chauffeur et nous. Je sais que Bastien a la décence de faire comme s'il n'entendait ni ne voyait rien, mais j'ai de la peine à me laisser aller aux baisers de Fred dans ces conditions. Ou peut-être suis-je trop sobre...

Le trajet dure une trentaine de minutes. À force de persuasions buccales, Fred est parvenu à me décoincer un peu et c'est le vagin en feu que je me retrouve devant la porte de la maison des Leroy. Je serre les jambes et tente de penser à autre chose qu'à ma gueule d'ange me prenant sauvagement sur le canapé de son salon.

Je jette un coup d'œil à Fred ; comme d'habitude, il a l'air serein, même si je sais à présent que ce n'est qu'une façade. Il n'empêche, c'est frustrant. Comment fait-il ? Surtout qu'avant de sortir de la voiture, il était en érection totale, je l'ai bien senti.

Mon regard dévie sur son entre-jambes et je me demande s'il est toujours en train de bander.

— Alice, t'es qu'une sale perverse ! me balance Fred en surprenant la direction de mes yeux.

Je sursaute et rougis puissamment.

— Non, je pensais... euh... je pensais à...

Il m'attire à lui et laisse à nouveau courir sa langue sur mes lèvres. Mes seins se gonflent aussitôt sous mes couches d'habits et mon vagin est reparti pour un nouveau tour de mouillage intensif.

Entre deux coups de langue, Fred murmure :

— Ma libertine adorée ! On dit bonjour au même et je te ramène à la maison en quatrième vitesse. J'ai furieusement envie de m'envoyer en l'air.

Il prend ma main et la pose sur la bosse dure de son pantalon. Je déglutis. Oh ! La vache ! Mais comment vais-je faire pour paraître naturelle, moi, maintenant ? Il le fait exprès, le démon, et qu'est-ce que j'aime ça !

Je me plaque contre lui et laisse ma langue pénétrer dans sa bouche. Le bleu sur sa joue a diminué et la blessure sur sa lèvre commence à bien cicatriser.

Sous l'assaut de ses baisers, je m'entends gémir de désir. La porte s'ouvre brutalement sur Mickaël. J'ai tout juste le temps de retirer ma main du jean de Fred, mais je crois que c'est trop tard. Le batteur sourit de toutes ses dents à notre vue.

— Eh ben ! Je vois que ça va bien, vous deux ! Rock'n'roll !

Je baisse les yeux, rouge de honte et complètement mortifiée. Fred avance vers son ami, lui tape dans la main et s'exclame :

— En même temps, là où y a de la gêne, y a pas de plaisir, hein ?

— Tu l'as dit, mon salaud ! Allez, entrez !

Mickaël semble plutôt calme pour un mec dont la femme a accouché à domicile il y a quelques heures à peine.

— Félicitations, lui dis-je en l'embrassant. Comment va Flavia ? Elle n'est pas trop...

— Elle pète le feu. La sage-femme qui est passée ce matin l'a engueulée parce qu'elle veut déjà trop en faire.

Nous enlevons nos manteaux et nos chaussures, puis suivons Mike jusqu'au salon.

— Elle est en haut, elle le change. Vous buvez quelque chose ? Une bière ?

Fred et moi hochons la tête en même temps.

À peine le batteur est-il revenu avec trois bouteilles de Boxer que je lui demande, intriguée :

— Mais comment ça se fait qu'elle ait accouché ici ? Vous n'aviez pas prévu...

— Ouarf ! s'exclame Mike en s'asseyant dans un fauteuil. On n'a rien eu le temps de voir venir. En gros, à minuit, les contractions ont commencé. On a appelé l'hôpital, mais ils ont dit qu'y avait pas d'urgence pour un premier, qu'elle n'avait qu'à prendre un bain et qu'on pouvait rappeler plus tard. Tu



parles ! Après le bain, c'était pire : contractions de plus en plus trashes, pertes des eaux, Flavia qui sent le bébé se pointer et moi qui panique complet. L'ambulance est arrivée avec deux sages-femmes, mais ça ne servait plus à rien d'embarquer Flavia. Bref, Malone est né vingt minutes plus tard.

Mike sourit et lève sa bière en ajoutant dans un clin d'œil :

— Rock'n'roll dès sa naissance, mon fils ! Moi, je dis qu'il a déjà tout compris à la vie.

— Malone ? répète Fred, surpris.

— Je voulais Elvis, mais Flavia n'était pas d'accord. Elle a dit qu'il risquait de s'en prendre plein la tronche en grandissant, mais elle l'a quand même accepté en deuxième prénom.

Il bombe le torse et jette fièrement :

— Malone Elvis Leroy. Ça a de la gueule, non ?

Fred se marre.

— Le roi Elvis, c'est clair que ça a de la gueule. Vive le King !

Mickaël rit à son tour.

— J'étais sûr que tu noterais ça tout de suite, mon pote ! Au King !

Je les regarde trinquer, dubitative. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris, je demanderai à Fred de m'expliquer plus tard.

Beaucoup plus terre à terre, je demande :

— Mais vous n'êtes pas allés à l'hôpital ensuite ?

— Ben non. Malone allait bien, Flavia aussi et elle a refusé catégoriquement de monter dans l'ambulance.

— Et les sages-femmes n'avaient pas intérêt à me chercher des noises !

Nous tournons la tête en direction des escaliers. Flavia apparaît, radieuse, son bébé endormi au creux de ses bras. Je la scrute, proprement hallucinée. Si un jour je dois accoucher, j'espère avoir une aussi bonne mine qu'elle. Elle illumine la pièce de son sourire. Ses cils sont légèrement relevés par une touche de mascara et elle a même pris le temps de mettre du gel dans ses cheveux. Moi, je dis chapeau bas.

— Salut !

Elle s'approche de moi et je fonds littéralement en découvrant la petite bouille rosée emmitouflée dans un plaid tout chaud. Je jette un bref regard vers Fred. Il ne souhaite vraiment pas d'enfant ? Sérieusement ? Je soupire discrètement en faisant taire le pincement qui s'invite dans ma poitrine, puis déclare dans un sourire sincère :

— Il est magnifique.

— Et regarde ! dit Flavia en soulevant le haut du plaid. Rock à fond !

Je m'émerveille en découvrant que Malone possède déjà plein de cheveux auburn, comme sa mère. Mais surtout, ils forment une crête sur le sommet de son crâne, on dirait un petit punk.

Flavia pose le bébé dans les bras de Mickaël et celui-ci se tourne vers Fred dans un sourire.

— Tu veux le prendre ?

Fred recule d'un pas en secouant la tête.

— Non, merci, je le vois très bien d'où je suis.

— Arrête ! C'est pas Godzilla ! Et puis...

Il jette un regard complice à Flavia.

— ... faut bien qu'il fasse connaissance avec son parrain, non ?

J'ouvre la bouche de surprise tandis que Fred regarde son ami, éberlué.

— Pardon ?

Flavia s'approche de lui et pose une main sur son bras.

— Fredo, on aimerait beaucoup que tu sois son parrain. Et je te rassure tout de suite : c'est à titre officieux ! On ne le baptisera pas.

— Ça va passer ça dans ta famille ?

— Je leur ai déjà fait plaisir en me mariant dans une église, alors maintenant, qu'ils me fichent la paix !

— Ouais, mais t'étais pas en blanc et t'avais des Docs aux pieds, lui rappelle Fred dans un clin d'œil canaille.

Mickaël s'exclame :

— J'avais adoré le scandale ! Et je parle pas de mon témoin qui était en jean et en Converse, hein, Fredo ?

Ma gueule d'ange hausse les épaules dans un sourire.

— Tu m'avais dit de faire rock'n'roll, je t'ai écouté. Et note que j'avais fait l'effort de ne pas mettre un futsal troué.

— Ouais, et tu portais une chemise blanche, même s'il y avait une tête de mort derrière avec le logo « Hell time ». Ah ! La gueule de mes beaux-parents !

Je suis la conversation en tentant d'imaginer la scène.

— Si vous avez des photos, ça m'intéresse.

— Je dois avoir l'album pas très loin. Je regarderai *t'à l'heure*, me promet Flavia.

Elle redevient sérieuse en posant ses yeux sur Fred.

— Bon alors, tu acceptes ?

Ma gueule d'ange aussi redevient subitement sérieux. Il se gratte la tête et nous regarde tour à tour. Je tente de lui envoyer un sourire encourageant.

— Et te fais pas prier, s'il te plaît ! rouspète Mickaël.

Fred jette un œil au bébé, une grimace en coin.

— Bon... d'accord. C'est bien parce qu'il a une bonne tête.

Flavia dépose un baiser sur sa joue.

— Merci, Fredo. Et tu ne seras pas dépaysé : la marraine, c'est Elsa. Allez, prends-le.

Fred soupire, s'empare de Malone et mon cœur tressaute face à la vision qui s'offre à moi. Purée ! Ça lui va bien quand même !

« *Alice, arrête ton délire ! Vous n'auriez jamais parlé de ça, tu n'y penserais même pas.* »

— Alice, rapproche-toi d'eux. Je vais vous prendre en photo.

— T'as pas intérêt à la diffuser celle-là ! menace Fred.

— Mais non ! T'inquiète ! Allez, dites *ouistiti*, les amoureux !

Fred soupire, je lui envoie un coup de coude dans le flanc.

La photo prise, Mickaël et Flavia nous laissent quelques minutes pour aller à la cuisine chercher de quoi grignoter.

Fred en profite pour me glisser :

— J'espère pour toi que t'es en forme, demoiselle, parce qu'après le coup qu'ils viennent de me faire, il me faudra une bonne partie de baise pour me décharger.

Je m'offusque faussement :

— Monsieur Pelletier, enfin ! Vous savez pertinemment que votre humble servante est toujours prête à vous faire du bien. Mais je vous rappelle que vous tenez votre filleul dans les bras. Ce genre de langage n'est peut-être pas approprié pour ses jeunes oreilles.

Fred tourne son visage vers Malone. À ma grande surprise, il lui caresse tendrement la joue du bout du doigt. Le petit bonhomme se met à sourire.

Fred lui murmure :

— La demoiselle a raison. Première leçon de vie, p'tit gars, ne jamais dire à une fille qui te plaît « une partie de baise », même si en fait ça l'excite terriblement. Les meufs, elles ont de la peine à avouer ce genre de truc. Non, faut se montrer plus classe. « Une partie de jambes en l'air », ça fait meilleur genre. Ou alors...

Ses beaux yeux verts remontent sur moi, imprégnés d'une lueur à la fois douce et foutrement coquine.

— ... tu lui dis simplement que tu veux lui faire l'amour jusqu'à t'en perdre. Là, t'es quasiment sûr de tirer ton coup.

La vache ! J'ai la culotte trempée. Je regarde brièvement ma montre.

« *Patience, Alice ! En fin de journée, tu sera chez Fred et il te fera l'amour jusqu'à s'en perdre.* »

Non... J'ai trop envie de cet homme, là, maintenant, tout de suite. Alors, dans un soupir, je reconnais qu'il a de nouveau raison : quand je suis aussi fortement excitée, je ne veux pas qu'il me fasse l'amour. Non. Je veux qu'il me baise jusqu'à m'en faire hurler de plaisir.

Je m'approche de Fred, dépose un bisou sur sa joue, puis me penche sur Malone et lui confie à voix basse :

— T'as de la chance d'avoir un parrain comme ça. Tu verras, tu ne t'ennuieras pas avec cet homme. Garanti 100% rock'n'roll.

Je savoure ma dernière bouchée de risotto aux champignons avec délice, sous les yeux inquisiteurs de Johanna.

— Alors comme ça, il t'a demandé d'habiter avec lui ?

— Non, pas exactement. Il me l'a proposé juste le temps que cette histoire avec la cinglée soit réglée.

— Et si ça prend du temps ?

Je baisse les yeux et lui mens, légèrement :

— Les flics ont bon espoir.

Johanna se tourne vers Mathieu qui se ressert une portion de risotto.

— Waouh ! Tu te rends compte ! Elle va emménager avec Fred Pelletier !

Je soupire face aux sourires complices qu'ils s'envoient.

— Mais arrêtez ! C'est pas... Et je vous signale que je suis ici ce soir et cette nuit ! Fred et moi, on a décidé que je dormirai chez lui les soirs où je ne vais pas à la danse.

Et j'évite de préciser qu'un des gardes du corps me surveille de loin au cours de la journée, même si j'ai bien fait comprendre à ma gueule d'ange qu'il était hors de question qu'ils stationnent devant ma maison durant la nuit. Ma rébellion l'avait fait sourire.

Johanna réplique, triomphante :

— Ça va tout de même faire quatre soirs sur sept. Et puis les cours s'arrêtent durant les vacances scolaires. Alors, tu dormiras où pendant quinze jours ?

Je rougis, j'avoue que je n'avais pas pensé à ce détail. On verra bien en temps voulu.

Au loin, j'entends mon téléphone sonner. Je me mets à grimacer en reconnaissant la sonnerie. Ce n'est pas celle qui annonce Fred. Je rappellerai plus tard, je n'ai pas envie de prise de tête maintenant.

Je demande à Johanna :

— Et toi, alors ? Ces recherches d'appartement, ça donne quoi ?

Mon amie devient sérieuse et nous regarde, gênée.

— On a peut-être trouvé quelque chose grâce à un ami de Marc. On attend une réponse.

— Ce serait pour quand ? demande Mathieu.

— Début février.

Nous nous regardons tous les trois en silence. Oui, la fin d'une époque s'annonce.

La sonnerie de notre téléphone fixe nous fait sursauter. Mathieu se lève pour aller répondre et revient quelques secondes plus tard, le combiné dans les mains. Il me le tend dans un sourire :

— Tiens, c'est ta mère.

Je soupire en fermant les yeux. Elle est vraiment terrible ! Tout ça, parce que je n'ai pas répondu à son appel trois minutes auparavant !

— Allô, Maman ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

L'avantage de mes conversations avec ma mère ces temps-ci, c'est que cela m'entraîne au bluff.

— Je vais bien, tout roule, rien de neuf. Et toi ?

— Hormis que tu ne m'as rien raconté de ton séjour à Paris et que je n'ai toujours pas rencontré ton chanteur.

Je peste intérieurement. Ce qu'elle peut être pénible quand elle a une idée en tête.

« Ah bon ? Tiens donc, ça me rappelle vaguement quelqu'un, moi. »

— Maman, on en a déjà parlé, c'est trop tôt.

« Trop tôt ? Fred t'a présentée à Rose et Pierre, il t'a emmenée sur la tombe de ses parents, il t'a proposé une cohabitation de quelques semaines, tu lui as fait une fellation dès le premier jour, et en ce moment, t'arrêtes pas de fantasmer bébé. Franchement, t'es pas un peu hypocrite ? »

Je secoue la tête pour faire taire ma conscience.

Oui, je suis complètement hypocrite. La vérité, c'est que je redoute cette rencontre et que je suis certaine que Fred s'y opposera. Je n'ai pas envie de perdre de l'énergie face à lui ou face à ma mère.

Cette dernière me réplique d'un ton sec :

— Ta sœur nous a présenté William au bout de trois semaines !

Je me lève et pars au salon, je n'ai pas envie que mes colocataires assistent à la dispute qui risque de suivre.

— Sophie, c'est Sophie. Et de toute façon, elle savait que William te plairait. Ce type d'homme, c'est tout ce que tu as toujours souhaité pour nous.

J'entends ma mère hoqueter.

— Tu sous-entends quoi par là ?

Je ferme les yeux.

— Tu as très bien compris, Maman. Je n'ai pas envie de te présenter Frédéric, parce que je sais pertinemment que tu auras des choses à redire, et je ne permettrai pas que tu émettes la moindre critique.

— Ma chérie...

Elle pousse un soupir.

— Oui, c'est vrai, j'avoue que l'idée de te savoir avec un musicien ne me plaît pas. Surtout que celui-là semble se faire harceler par les paparazzi...

Mon cœur s'emballe. Si elle savait que le harcèlement des photographes n'est finalement rien du tout comparé à celui de la folle, elle en serait malade et m'obligerait à quitter ma gueule d'ange par tous les moyens.

Je prends une voix douce pour tenter de calmer l'inquiétude qui est en train de poindre en elle :

— Maman, je l'aime. C'est l'homme le plus merveilleux que j'ai jamais rencontré. Je suis bien avec lui.

— Alice...

À la façon dont elle prononce mon prénom, je sens les reproches arriver. Je durcis le ton :

— Non ! Je t'interdis de le juger, d'accord ? Tu sais quoi ? Je sais déjà que tu vas rouspéter, parce que tu n'aimeras pas son look. Tu vas dire qu'il a les cheveux trop longs à ton goût, qu'il n'est pas coiffé, en plus il est tatoué et il a un piercing.

— Je sais. J'ai vu sa photo pour ce parfum anglais, là.

Misère ! Je suis certaine que c'est là qu'elle voulait en venir depuis le début ! Il n'y a pas pire que ma mère pour les conversations détournées.

Face à mon silence hébété, elle poursuit :

— J'ai eu un choc, encore une fois. Je me suis demandé si c'était bien lui. J'ai été poser la question dans la parfumerie.

Je m'étrangle.

— Tu as fait quoi ?

— Tu as parfaitement entendu. La vendeuse m'a regardée avec de grands yeux quand je lui ai dit que ma fille sortait avec lui. Je suis sûre qu'elle m'a prise pour une menteuse. Il faudra que tu viennes avec moi un jour, là-bas, pour qu'elle voie que j'ai dit la vérité. Elle t'a sûrement vue en photo. Tout le monde t'a vue en photo ! Il n'y a que moi qui...

Je me retiens de jurer.

— Oh ! Maman ! Très bien... Tu veux le rencontrer ?

Elle ne répond pas, mais je devine son sourire et moi, je sens que je m'apprête à sortir la plus grosse

ânerie de ma vie.

— Je vais lui demander s'il est d'accord de venir pour Noël.

Je ferme les yeux et passe une main sur le visage en me maudissant. Elle m'a eue et j'en connais un qui ne va pas être content.

Sur un ton plus que satisfait, ma mère me demande :

— Parfait ! Il aime le saumon au moins ?

\*

Johanna et moi sommes assises côte à côte sur son lit, comme deux adolescentes. Nous parlons d'abord de tout et de rien, puis elle en vient à se confier sur ses projets avec Marc et sur l'appréhension qu'elle commence à ressentir vis-à-vis de son futur changement de travail.

Face à toutes ses confidences, je finis par lui avouer mes déboires avec les deux bimbos du bateau, lui expliquant ainsi comment ont débuté les problèmes sérieux avec la folle parisienne.

À la fin de mon récit, mon amie s'exclame, l'air grave :

— Ben, dis donc ! Merde alors ! Mais ça ne te fait pas trop flipper ? L'idée de Fred est bonne, mais c'est hyper risqué. Et si la situation vous échappait ?

— On en a parlé. En m'exposant son plan, il a dit que c'était une idée à la con et je sais qu'il a peur pour moi. C'est moi qui ai insisté. J'ai tellement de la peine à réaliser que cette cinglée est bien réelle. C'est bizarre.

Je pose ma tête contre son épaule. Nous gardons le silence une bonne minute avant que je lui confie :

— Tu sais, Jo, je n'aurais jamais cru qu'il m'arriverait un truc comme ça un jour.

Elle s'esclaffe :

— Tu m'étonnes ! Être harcelée par des cinglées, finir dans les...

— Non, je ne parle pas de ça. Je parle de mon histoire avec Fred. C'est tellement... Tout va si vite. D'un côté, ça m'effraye, mais en même temps, je n'ai pas envie que ça ralentisse.

— C'est souvent comme ça, dans les débuts d'une relation.

— J'ai l'impression de le connaître depuis toujours. La soirée sur le bateau me paraît déjà dater d'un siècle. Il s'est passé tellement de choses depuis ! Ce mec m'ouvre à des trucs dingues.

Johanna rigole.

— Sexuellement parlant, tu veux dire ? Tu sais que le coup des sept orgasmes, je ne m'en suis toujours pas remise ? Il ne voudrait pas donner des leçons à Marc ?

Là, c'est moi qui souris. Johanna demande dans une moue :

— Je me suis toujours dit que Fred Pelletier devait être un sacré bon coup, mais là... C'est toujours comme ça ?

— Il n'y en a pas sept chaque week-end, mais j'avoue qu'il m'a bien fait rattraper mes deux ans de vide sexuel.

— Deux ans ! Mais comment as-tu fait, Alice, franchement ?

Je soupire d'exaspération.

— Fred m'a posé la même question. Qu'est-ce que vous...

— Tu lui en as parlé ? s'étrangle mon amie en écarquillant les yeux.

Je rougis et baisse la tête.

— Je lui parle de beaucoup trop de choses et beaucoup trop souvent. Et le plus énervant, c'est qu'il a une terriblement bonne mémoire pour un mec.

Je relève la tête, m'adosse au mur et plonge mon regard dans celui de Johanna.

— C'est si puissant. Lui et moi... c'est comme une évidence. Quand on est ensemble, j'ai l'impression qu'on ne forme qu'un. On se complète.

Ma colocataire ricane :

— Un couple fusionnel ? Comme c'est mignon.

— Ne sois pas sarcastique, s'il te plaît.

Elle me prend la main et me dit d'une voix douce :

— Alice, chaque fois que tu me parles de lui, je suis hallucinée de découvrir tout l'amour que tu éprouves. Et en vous observant... Les regards que vous avez l'un pour l'autre... Oui, c'est fort depuis la soirée sur le bateau. Mais je ne comprends pas ce qui t'effraye là-dedans. Marc et moi, on a besoin de notre indépendance, même si je dois reconnaître que depuis qu'il est revenu, j'ai de plus en plus de mal à me passer de lui. Mais je connais des couples qui ont un besoin viscéral d'être ensemble. Certains partagent le même boulot, ils se voient toute la journée et pourtant, à peine rentrés à la maison, ils se sautent dessus comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des mois. Ça m'échappe complètement, mais c'est comme ça. Toi et ton homme, vous en faites peut-être partie.

Je rougis à nouveau. C'est un peu ça, oui, malgré le fait qu'on ne partage pas du tout le même travail.

Je ferme les yeux en soupirant. J'ai l'impression de sentir l'odeur de ma gueule d'ange autour de moi. Je réalise que cette nuit, je vais dormir seule et que mon lit sera froid. Bordel ! Il me manque ! Un couple fusionnel...

Des larmes s'échappent de mes yeux.

— Alice !

— C'est rien. C'est juste que... Je ne pensais pas que ça m'arriverait un jour, les vers de Phèdre, tout ça... Et ce qui m'effraye, c'est que les histoires d'amour passionnel se terminent toujours mal.

— Alice...

— Si. *Roméo et Juliette*, *Titanic*, *Le Grand Bleu*. Tu sais pourquoi ça se finit mal à chaque fois ?

Johanna secoue négativement la tête.

— Parce qu'ils s'aiment passionnément, violemment, au premier regard. Mais la passion, ça ne dure jamais, ce n'est qu'un feu de paille. Un jour, la réalité revient au galop. Que seraient devenus Rose et Jack, si ce dernier avait survécu ? Ils se seraient mariés et auraient eu beaucoup d'enfants ? La vie, ce n'est pas un conte de fées. On tue les héros de ce genre de films, parce que leur passion ne survivrait pas. La réalité finirait par les rattraper et leur amour prendrait l'eau.

— Mais *Titanic*, ce n'est pas la vie. Ni *Roméo et Juliette*.

— Marc et toi... Tu en as embrassé un autre, Jo ! Trois fois !

Elle lève les yeux au plafond en soupirant.

— Alice, on en a déjà parlé. Marc et moi... Tout le train-train quotidien...

— Et si ça nous arrivait aussi ? Moi, je ne supporterai pas qu'il aille voir ailleurs, même s'il ne s'agit que d'un baiser.

— Alice, Marc n'est pas au courant et s'il l'apprend, je ne pense pas non plus qu'il sera ravi. Et si ça devait lui arriver aussi, je ne crois pas que je réagis très bien. J'ai déconné et finalement, je m'en veux. Il vaut mieux qu'il ne l'apprenne jamais.

— Mais tu pourras vivre avec ça sur la conscience ?

— Oui. Après tout, je n'ai pas couché avec Luc. Peut-être que je l'avouerai à Marc sur mon lit de mort.

— C'est de la trahison.

— Non, de la sauvegarde. J'ai fait une connerie, mais cela vaut-il la peine de mettre ma relation en danger, parce que j'ai cédé à une pulsion, un soir ?

— Trois fois, Johanna !

Son regard s'assombrit et elle me jette :

— Et toi ? Tu préférerais quoi ? S'il devait en embrasser une autre, un jour, sur un coup de tête débile, tu aimerais le savoir et perdre définitivement la confiance que tu as en lui ou l'ignorer et vivre une belle histoire ?

Je la regarde, stupéfaite, puis me mets à penser à Flavia. Comment aurais-je réagi à sa place ?

Johanna ajoute :

— Et si c'était toi qui le trompais ? Tu voudrais qu'il le sache ?

Je secoue la tête. J'ai déjà trompé Fred d'une autre manière, et cette trahison me laisse un puissant goût amer dans la bouche. Je revois son regard de déception envers moi et me mets à pleurer plus fort.

— Alice, je ne voulais pas... Excuse-moi.

— J'ai peur qu'il lui arrive quelque chose. Je n'ai pas peur pour moi. Le perdre, ce serait... Je ne sais pas comment je ferais maintenant, sans lui. Et si la folle arrivait à ses fins ?

— Et si elle s'en prenait à toi ? Tu es en danger autant que lui.

Je passe une main sur mon visage pour en chasser les larmes.

— Il s'en veut suffisamment comme ça. Ce mec... il a une telle force et en même temps... il est fragile. Il me touche, Jo. Quand je le regarde, je me consume. Je ne peux pas tout te raconter, ça ne concerne que lui et moi, mais on s'est dit des choses tellement...

— Il t'a dit « je t'aime » ? s'exclame mon amie avec enthousiasme en tapant dans ses mains.

— Non. Enfin... si. Il n'arrête pas de me le dire en fait, à sa manière. Et je sais qu'il ne supporterait pas de me perdre non plus. Je crois même que... Rose a réussi à faire sa vie sans Jack, mais je ne suis pas sûre que dans ma version à moi, Jack réussirait à vivre sans Rose.

— Si tu continues, tu vas me faire chialer, tu sais. C'est marrant... Je n'imaginai pas Fred Pelletier comme ça. À le voir sur scène ou dans les journaux... Il a l'air de se foutre de tout, un vrai roc inébranlable.

— C'est une armure. Il se protège beaucoup.

— Et vous vous protégez aussi. Oui vous êtes fusionnels, oui vous avez besoin l'un de l'autre. Vous vous êtes trouvés, ça devait se passer comme ça. Peut-être que ça ne durera pas, Alice, mais peut-être que oui. Tu sais, avec Marc, j'ai compris que ça ne servait à rien de me prendre la tête tout le temps. Il est comme il est, je ne peux pas le changer...

Elle me fait un clin d'œil.

— ... mais je peux le faire réfléchir. Il leur faut juste un peu de temps parfois.

Ah ! Ça ! Je ne vais pas la contredire.

Je souris et ajoute :

— Tu sais ce qui me fout la trouille aussi ?

— Quoi ?

— Je vais poser pour *Paris Match* !

— Et Sandro !

Je lui fais les gros yeux.

— Comment tu sais ça ?

Elle se mord la lèvre en se rendant compte de sa boulette.

— Mathieu me l'a dit, désolée.

— Celui-là ! Mais quelle pipelette ! Oui... Sandro aussi. J'ai rendez-vous avec lui mercredi, mais tu ne dis rien à personne !

— Je ne suis pas une pipelette, moi !

— Sandro, de toute façon, c'est autre chose. Mais faire des photos pour *Paris Match*, waouh ! Avec Fred ! Et il veut la jouer vraiment... J'ose même pas te le dire.

— Quoi ? Vous n'allez tout de même pas poser à poil ?

Je rougis.

— Non, mais il veut un truc provocant, il cherche vraiment à la faire sortir de ses gonds. Il est persuadé qu'elle va venir à Bercy le 6 janvier et il a sûrement raison. Si elle habite la région parisienne, elle ne peut pas passer à côté de ça.

— Et alors ? Il veut un truc du genre noir et blanc, avec lui torse nu et toi contre lui, dévêtue ?



— Oui, en gros, c'est un truc du genre.

Je deviens cramoisie. Nom d'une pipe ! Quand ma mère verra l'article... Je déglutis. Il faudrait peut-être que je la prévienne avant.

Je jette un œil à ma montre en descendant du lit et demande :

— Tu as besoin de la voiture demain ?

— Non, pourquoi ?

— Je crois que, finalement, je n'ai pas envie de dormir seule cette nuit.

Johanna m'envoie un clin d'œil.

— Tu sais quoi, Alice ? Je suis sûre qu'il va beaucoup aimer cette surprise.

\*

Il est plus de 23 heures lorsque je sonne à la porte de chez Fred. Je tremble d'excitation et de désir à l'idée de me savoir dans ses bras d'ici quelques minutes.

À ma grande surprise, c'est Yvan qui m'ouvre la porte. Je les avais oubliés, ceux-là ! Merci Serge !

À ma vue, son regard dur s'adoucit.

— Bonsoir, mademoiselle Lagardère.

— Oh non ! S'il vous plaît, faites comme les autres, appelez-moi Alice.

— Je vais essayer. Entrez, il fait froid.

En passant devant lui, je murmure dans un sourire complice :

— Si vous avez réussi à tutoyer Fred, vous devriez pouvoir m'appeler par mon prénom.

— Il ne m'a pas trop laissé le choix.

— Alors, je ne vous le laisse pas non plus.

Il me rend mon sourire et à ma grande surprise, il me débarrasse de mon manteau et le range dans l'armoire murale. C'est dans le cahier des charges d'un garde du corps, ça ?

— Où est Fred ?

— Je crois qu'il regarde un film. Il n'a pas dû entendre la sonnette.

Eh bien ! Heureusement pour moi qu'Yvan était là, sinon j'aurais été bonne pour attendre un moment devant l'entrée, surtout que mon portable est déchargé.

Je toque à la porte de la salle de projection et entends un « entrez » assez sec. Dès que je pénètre dans la pièce, à demi plongée dans la pénombre, Fred écarquille les yeux et moi, je me liquéfie de désirs charnels. Je crois que j'ai bien fait de prendre une douche rapide avant de venir et surtout d'enfiler des dessous puissamment coquins.

— Quelle surprise ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Je m'approche lentement de lui.

— Je crois que ta proposition est fortement dangereuse, gueule d'ange.

— Quelle proposition ?

— Celle qui m'a demandé de rester le plus souvent auprès de toi ces prochains jours.

Je viens m'asseoir sur ses genoux et passe une main dans ses cheveux. Lui aussi a pris une douche : ses mèches sont encore légèrement humides et il sent bon le savon.

Il a passé un jean gris élimé et n'a pas pris la peine de fermer sa chemise noire. Je passe langoureusement mes doigts sur sa peau et ajoute en posant un baiser sur sa bouche :

— Je n'avais pas envie de dormir seule, ce soir. Je sais que ça sort de notre accord, mais avec le froid qu'il fait dehors, tu n'oserais pas me renvoyer ?

Il sourit malicieusement en me jetant un regard brillant de perversité. Celui qui me rend toute chose et me fait mouiller comme une furie rien qu'à le contempler.

— Ça dépend, demoiselle.

Je lui renvoie son sourire coquin.

— De quoi ?

— De ce que tu comptes me proposer en échange de ma généreuse hospitalité.

Je me tourne vers l'écran. Il a mis le film sur pause, mais je reconnais les acteurs portant costards noirs et cravates assorties, chemises blanches et flingues à la main.

— *Reservoir Dogs* ?

— Chef-d'œuvre !

— Violent et puissamment déjanté.

— Ouais, mais chef-d'œuvre quand même ! Il reste vingt minutes de film. Mais si t'as une proposition plus intéressante, demoiselle...

— Ça se pourrait bien.

Je me lève et recule de quelques pas. Je plante mon regard dans le sien, retire mon pull bleu, puis déboutonne très doucement ma chemise blanche en me déhanchant avec sensualité.

À la vue de mon soutien-gorge en dentelle noire, Fred se passe la langue sur les lèvres. Mon cœur bat la chamade. J'aime quand il me reluque comme une friandise qu'il s'apprête à lécher de partout. J'ai subitement très chaud. Je dézippe ma jupe grise, la fais glisser lentement le long de mes hanches et de mes cuisses avant de la laisser tomber au sol.

Fred m'observe, les yeux flamboyants. Il me tend la main et je reviens prendre place sur lui. Vu la bosse que je perçois dans son pantalon, j'ai l'impression que mon nouveau porte-jarretelles produit l'effet escompté.

— Je crois que Tarantino devra attendre demain soir, susurre-t-il en me faisant basculer sur le canapé, ma demoiselle vient de le battre par K.-O.

J'entoure sa nuque et l'attire à moi pour un baiser passionné, ma culotte en feu, mes seins gonflés d'envie et mes papillons s'envolant au creux de mon ventre dans des battements frénétiques.

Tandis que la langue de Fred glisse le long de mon cou, je murmure :

— Ce soir, j'ai envie que tu me fasses l'amour, gueule d'ange.

Il remonte vers moi, passe un doigt le long de ma joue pour remettre une mèche derrière mon oreille. Il me sourit avec une telle tendresse que mon cœur se tord dans ma poitrine. Si cet homme devait un jour disparaître de ma vie, ma Rose intérieure n'y survivrait pas.

Le regard de Fred se noie dans le mien.

— Te faire l'amour jusqu'à m'en perdre, demoiselle ?

— Jusqu'à nous perdre tous les deux.

Il pose son front contre le mien et m'avoue à voix basse :

— Tu m'as manqué ce soir. J'aime bien les surprises comme ça.

— Et si je revenais tous les soirs ?

— Dans des tenues pareilles, tu viens ici quand tu veux.

— Ce ne serait pas très sérieux, non ?

— Pourquoi être sérieux, demoiselle ? La vie est courte et ce n'est qu'un jeu.

— On a 20 ans et on ne s'en fait pas ?

— Ouais, les emmerdes, on se les garde pour plus tard.

Je lève ma tête et viens l'embrasser fougueusement ; j'aime quand nous sommes complices comme ça.

Lorsque sa langue quitte la mienne, je chuchote :

— Mais sérieusement, tu dirais quoi si j'étais un peu plus souvent avec toi ?

Je passe mes mains sur ses épaules, retire sa chemise et le caresse dans le dos en ajoutant :

— Parce qu'en fait à partir de la semaine prochaine, mes cours de danse s'arrêtent le temps des vacances scolaires.

— J'en dis que c'est toi qui sais où tu préfères dormir.

— C'est trop rapide, non ?

— Je t'ai pas demandé d'emménager avec moi, je veux juste que tu sois en sécurité, Alice.

— Je peux te confier quelque chose ?

— Vérité vraie, demoiselle.

— J'ai peur de... j'ai peur de ne plus pouvoir me passer de toi ensuite.

Il souffle lentement et une lueur de gravité s'invite dans ses yeux.

— Je crois qu'on a le même problème, alors.

Je déglutis. Il est sérieux, là ? La vache ! Rien que pour entendre un aveu pareil, cela valait le coup de le rejoindre ce soir.

Il ajoute :

— Et si on laissait voir venir, Alice ?

Je hoche la tête dans un sourire. Il penche son visage vers le mien et laisse sa langue venir titiller mes lèvres.

— Embrasse-moi, demoiselle, embrasse-moi jusqu'à t'en perdre.

Je ferme les yeux et entrouvre mes lèvres pour le laisser passer. À peine sa langue se pose-t-elle sur la mienne que mon corps entier s'enflamme d'un désir violent. Pendant que mes jambes enlacent ses hanches, je plante mes ongles dans sa peau et me laisse succomber au velouté de ses caresses.

Nous faisons l'amour avec une douce violence passionnelle, sans nous soucier le moins du monde de savoir si Yvan nous entend. Dans cet instant béni n'existe plus que Fred, n'existe plus que moi.

À peine mon ténébreux rockeur se retire-t-il en m'embrassant que je passe une main remplie de tendresse sur son visage.

— Merci d'être entré dans ma vie, gueule d'ange.

— Moi, je t'en ai voulu d'être entrée dans la mienne.

Je le regarde en fronçant les sourcils, étonnée par autant de franchise. Pourtant, son regard ne me fait aucun reproche.

— Vraiment ?

— Oui.

Il s'assoit sur le canapé et m'attire à lui, ajoutant dans un murmure, les yeux brûlants :

— Mais finalement, je crois que ça en valait le coup.

Le souffle chaud de Fred effleure mon cou, je frémis. Je suis couchée sur le ventre, encore dans un demi-sommeil. D'ailleurs, quand un de ses doigts, mouillé de salive, vient se perdre sur mon clitoris, je me demande si je ne suis pas encore en train de rêver. Je gémiss doucement en écartant les jambes.

Fred m'embrasse dans le dos, remonte sur mon cou, tandis que son doigt me fait un bien terrible, là, en bas. D'autant plus lorsqu'il en introduit un autre dans ma fente et qu'il commence à le faire tourner à l'intérieur.

Dès que je suis chaude et humide à point, Fred se glisse entre mes cuisses et s'introduit lentement en moi. L'une de ses mains vient se poser sur mon sein et joue avec mon téton. J'exulte.

Après quelques coups de reins, il me retourne sur le dos. Je garde les yeux fermés de peur que si je les ouvre, Fred et ses étreintes coquines ne disparaissent.

Il m'embrasse goulûment la poitrine, je caresse sa peau. Mes mains glissent dans son dos et descendent le long de sa colonne. Il se crispe. Je descends encore. Sa bouche remonte vers moi, je l'entends souffler, tendu, je sens qu'il hésite.

Sa belle voix grave et cassée me murmure à l'oreille :

— Doucement, Alice, d'accord ?

Je laisse mes doigts descendre encore un peu jusqu'à sentir la peau douce de ses fesses. Du bout des mains, je les effleure, puis remonte dans son dos. Je cherche sa bouche et l'embrasse en laissant ma boule de feu exploser au creux de mon ventre. Son sperme se répand en moi quelques secondes plus tard.

Fred se laisse tomber contre ma poitrine, je l'entoure de mes bras. Il chuchote tendrement :

— Bonjour, demoiselle. C'est l'heure.

Je rouspète :

— Mmm... Pourquoi tu ne joues pas le réveil matin chaque jour ?

— Parce qu'il n'y aurait plus de surprise. Tu risquerais de t'en lasser.

— Il est quelle heure ?

— 6 heures.

— Mmm... C'est trop tôt.

— C'est toi qui dois être à ton job à 7 h 30.

J'ouvre subitement les yeux, une légère angoisse à l'estomac.

— Ne me dis pas qu'on est déjà vendredi ?

Il frotte son nez contre le mien.

— Je le dis pas. On a rendez-vous avec les journalistes à 15 heures, je passerai te chercher une heure avant. Serge sera là aussi.

— Tu plaisantes ? Il ne va pas assister à la séance photo ? Je ne veux pas qu'il me voie à poil !

Fred se met à rire.

— T'inquiète pas, j'ai pas envie qu'il te mate non plus. Ton corps sublime n'est que pour moi.

Il pose ses lèvres sur les miennes et je souris intérieurement en repensant à ma petite séance photo privée avec Sandro deux jours plus tôt.

Le compagnon de Mathieu a été sacrément cool, pour le coup. Avec les fêtes, il a beaucoup de travail, mais il a accepté de me prendre entre deux rendez-vous et il a promis de me donner les clichés d'ici dimanche.

— Allez, demoiselle ! Debout !

Fred se lève et s'habille rapidement. Moi, je file sous la douche. Je n'aime pas sentir le sperme coller

à mon entre-jambes durant toute une journée.

Je rejoins Fred quelques minutes plus tard, coiffée, maquillée et vêtue du jean slim qu'il aime bien.

Il me regarde avec envie.

— Ce fute sera parfait pour les photos.

Je rougis. Vivement ce soir que tout ce cirque soit fini.

— Bonjour, Alice !

— Bonjour, Inès. Vous êtes déjà là ?

L'intendante me sourit avec complicité.

— Quelqu'un m'a glissé que vous travaillez tôt aujourd'hui. Alors je m'adapte.

Je jette un œil à Fred en plissant le front.

— Je peux me débrouiller toute seule, enfin !

— Allez, asseyez-vous, je vous prépare un thé.

Je prends place face à mon apollon.

— Tu exagères, gueule d'ange. On peut faire notre petit-déj' nous-mêmes, t'es gonflé.

— Je lui ai pas demandé de venir, je lui ai juste dit qu'on partirait tôt ce matin.

Inès dépose une tasse fumante devant moi et du pain frais en expliquant, à la décharge de Fred :

— J'ai du travail dans cette maison ce matin, ça m'arrangeait de venir plus tôt.

— Oui, mais...

— Alice, ne vous inquiétez pas. Et puis, la semaine prochaine c'est Noël, il paraît qu'on ne veut pas de moi ici à cette période, glisse-t-elle sur un ton de reproche en observant Fred.

— Ouais, vous avez une famille et ils ont plus besoin de vous que moi.

Inès lui ressert un café et lui dit en me regardant tendrement.

— Et je crois que je vous laisse entre de bonnes mains.

Fred relève la tête et se tourne vers elle, mais elle a déjà quitté la pièce.

Je prends la main de mon apollon et plante mes yeux dans les siens en lui disant doucement :

— Tu ne te rends pas compte à quel point les gens qui t'entourent t'aiment, Fred. Tu les attires, t'as un truc qui fait qu'on se sent bien avec toi et qu'on a envie de...

Je baisse les yeux. Il ne va pas aimer ma conclusion.

— De ?

— De te protéger.

Il soupire, mais ne proteste pas. Il trempe sa tartine dans son café, en silence.

C'est vrai que cet homme a un pouvoir de séduction assez incroyable. Je ne parle pas que du point de vue amoureux ou sexuel, non, mais il dégage une aura de force et un flegme qui font qu'on ne peut résister à son charme naturel. Même si dorénavant, je sais que sa décontraction apparente n'est qu'un leurre.

En attendant, depuis que je le connais, je n'ai jamais vu personne se détourner de lui. Excepté une...

J'ai repoussé durant toute la semaine ce sujet, je crois qu'il est temps de l'aborder. Je respire profondément avant de demander :

— Au fait, on n'en a pas parlé, mais tu as prévu quoi pour le 24 ?

Il pose ses yeux sur moi et hausse les épaules.

— Pour Noël ? Rien.

— Tu fais quoi d'habitude ?

— Je vais sur Paris et après ça dépend des années. Parfois chez Pierre, parfois chez Damien ou Mickaël. Y a Elsa aussi normalement, mais cette fois, elle bosse.

Je m'étonne :

— Elle est toujours à la Martinique ?

— Non, elle est rentrée, mais elle part dimanche pour les Seychelles.

J'ouvre la bouche et la referme. Fred me lance dans un soupir :

— Ouais, elle a bien choisi son job, mais c'est pas une fan des pays chauds.

Il se tait quelques secondes, puis ajoute avant de boire une gorgée de café :

— Toute façon, j'aime pas Noël.

Je le regarde, surprise par son ton froid.

— Pourquoi ?

— C'est une fête familiale, Alice.

Je rougis et baisse les yeux. Boulette.

— Je suis désolée, Fred. Je suis...

— Pas grave. En même temps, on dit *familiale*, mais j'ai jamais compris pourquoi. C'est vrai, c'est une période de l'année où les gens sont stressés, ils tirent tous la gueule et quand tu les entends, ça les fait juste royalement chier de voir leur famille. Pour la majorité, ça semble plus être une obligation qu'un plaisir.

Piquée à vif, j'ai envie de répliquer, mais je réalise qu'il a raison. Après tout, je suis la première à râler le jour de Noël, parce que je dois aller chez mes parents pour la soirée.

Je demande :

— T'es pas un peu dur ? Pour beaucoup de monde, c'est un plaisir. Moi, j'aime bien la magie de Noël : décorer le sapin, les rues illuminées...

— C'est juste une déco pour faire croire à un bonheur éphémère. Ça fait mieux passer la pilule quand t'es obligé de faire les boutiques pour trouver des cadeaux.

— Arrête un peu ton cynisme ! Les cadeaux, c'est un plaisir.

Il grimace.

— Un plaisir ? Alors pourquoi ils tirent tous la tronche ? Et puis pourquoi on doit faire des cadeaux ? C'est débile !

Alors ça ! Je le regarde en écarquillant les yeux, déconfite.

Il reprend :

— On a 365 jours pour faire des cadeaux, alors pourquoi être obligé de le faire à une date précise ?

— C'est... une tradition.

Il réfléchit, puis déclare :

— En fait, c'est pas les cadeaux qui me dérangent, c'est la surenchère. Y a cent ans, les gens étaient contents de recevoir une simple orange. Aujourd'hui, tu te sens obligé de faire toujours mieux que l'année précédente. Et je parle pas des gosses ! Ils en reçoivent tellement qu'ils n'apprécient plus rien. Y a plus de simplicité. À force, on sait même pas si le plaisir d'offrir est vraiment sincère ou si c'est juste pour la *tradition*.

Je soupire, parce qu'il m'énerve quand il a raison, même s'il exagère peut-être un peu.

— T'englobes à chaque fois le monde entier dans tes critiques, mais tous les gens ne sont pas comme ça.

Il hausse à nouveau les épaules, finit son café et me dit sur un ton d'excuse :

— On dirait que je t'ai blessée. Je suis désolé.

Je murmure :

— Ta franchise me surprend toujours, c'est tout.

— Pourquoi tu me parles de Noël ?

— Parce que c'est lundi prochain.

Il soupire.

— Alice, je veux surtout pas que tu te sentes obligée de me faire un cadeau, d'accord ?

Je déglutis en repensant à Sandro et au cahier vert planqué dans le tiroir de mon bureau.

— Et si ça me fait plaisir, gueule d'ange ?

Il secoue la tête dans un sourire.

— C'est trop tard, c'est ça ?

Je lui souris aussi, malicieusement.

— Peut-être bien.

Prenant un visage grave, je commence à amorcer mon approche du sujet qui va le faire grincer des dents.

— Mais sérieusement, tu ne vas pas passer Noël tout seul ?

— Pourquoi pas ? C'est une soirée comme une autre pour moi.

Mon cœur bat vite lorsque je jette :

— En fait, je voulais te proposer de...

— N'y pense même pas, Alice.

Son regard devient subitement glacial. Mince ! Il ne rigole pas. Mais comment a-t-il deviné ce que je comptais dire ?

— Fred ! Je ne vais pas aimer de te savoir tout seul ici.

— Dans ce cas, passe la soirée avec moi, princesse.

Je soupire.

— Tu sais très bien que je ne peux pas.

— Tu vois comme c'est dur de se décharger d'une tradition ? dit-il dans un rire sarcastique.

— Ça me ferait plaisir que tu viennes avec moi.

— Moi pas.

— Tu m'as présentée à Pierre et Rose, mon amour, et tu ne m'as pas laissé le choix.

Il me regarde un instant, semblant réfléchir à la meilleure répartie pour me couper la chique. J'ajoute en plissant les yeux et en tendant un doigt vers lui :

— Et n'aie pas le culot de me dire que ça n'a rien à voir, parce que ce ne sont pas tes parents !

Il se renfrogne, un point pour moi.

— Je t'ai fait un coup en traître, d'accord. Seulement, j'ai pas envie de rencontrer tes vieux. J'ai jamais fait ça, mais je sais d'avance que c'est pas un truc pour moi.

— Ils ont envie de te rencontrer, eux.

Il grimace.

— Tu parles ! Ta mère veut surtout voir qui baise sa fille. On sait très bien, toi et moi, qu'elle m'aime pas.

Je ferme les yeux en soufflant. Va falloir jouer serré, encore une fois.

— Fred, je sais que je ne la dépeins pas toujours de la meilleure façon qui soit, mais elle n'est pas si terrible que ça. Et puis... Je pensais que tu t'en fichais de ce que les gens pensent de toi.

— Ouais, complètement. Mais là, on parle des personnes qui comptent le plus pour toi.

— C'est toi qui comptes le plus pour moi dorénavant, gueule d'ange.

À sa tête, je constate qu'il ne s'y attendait pas, à cette réplique-là. Alice 2 – Fred 0.

J'enlace ses doigts.

— S'il te plaît, mon amour. Une fois qu'elle t'aura rencontré, elle me fichera enfin la paix.

— Et si, au contraire, je lui fais peur ?

— Si tu évites les « putain » toutes les deux phrases et de lui dire que tu adores baiser furieusement sa fille, ça devrait aller.

Son regard s'enflamme.

— Ce que j'aime quand tu prononces ce mot, demoiselle.

Je jette un œil à ma montre et lui glisse d'une voix digne du téléphone rose :

— Si tu acceptes mon invitation, gueule d'ange, tu auras le droit de me baiser furieusement dans les dix prochaines minutes, après il faudra vraiment que j'y aille.

— C'est du chantage.

Je lui jette un regard flamboyant.

— Il peut fonctionner ?

— Ça dépend. Redis-le pour voir.

Je me penche en avant et laisse mes lèvres frôler les siennes en ordonnant dans un murmure :

— Baisez-moi furieusement, monsieur Pelletier.

Il se lève, vient vers moi et me prend dans ses bras.

— Vous commencez à trop bien connaître mes faiblesses, mademoiselle Lagardère, ça ne va plus.

J'accepte ta condition, mais tu dois accepter la mienne en retour.

J'entoure son cou et fais courir ma langue sur ses lèvres.

— Laquelle ?

À son regard, je sens que je vais me faire avoir et me transformer en homard grillé.

— Lundi soir, tu mets une jupe courte, un haut sexy et le genre de dessous digne d'une humble servante.

Et voilà... Une chaleur violente s'empare de mes joues.

— Fred, on va chez mes parents !

— Justement, je veux trouver un bon argument pour qu'on en parte le plus vite possible.

Il se penche vers mon oreille et me susurre d'une voix suave :

— Et savoir que je te désirerai au plus haut point et que je voudrai faire de toi la star d'un film porno, je suis sûr que ça t'aidera à ne pas vouloir t'éterniser là-bas.

Il sait trouver les arguments, le salaud. Et moi, je sais déjà quoi enfile pour que ce dieu vivant ait envie de me baiser avec fureur lundi prochain.

Il me fera vraiment faire n'importe quoi !



Comme prévu, la voiture de Fred m'attend à la sortie de la bibliothèque. Je pénètre à l'intérieur et me tends aussitôt à la vue de Serge Moridiani assis à l'avant, aux côtés de Bastien. Gilles a pris place à l'arrière.

Au regard de Fred, je comprends que lui aussi est horripilé par tout ce monde. Je ne m'en sens que plus nerveuse, déjà que je l'ai été durant toute la matinée, au point d'être effroyablement à côté de mes pompes.

À force de bêtises grossières, j'ai même été obligée d'avouer la vérité à Iris qui, au fil des heures, me scrutait de plus en plus de travers. À la fin de mes explications, elle a commencé à pousser des cris de joie passant difficilement inaperçus :

— Tu vas poser pour *Paris Match* ? Mais non ! Oh ! Ma chérie ! Après ça, tu ne tamponneras plus les livres ici, mais tu signeras des autographes !

Je chasse d'un coup de tête l'image de ma collègue et tente de sourire au manager.

— Bonjour, Serge.

— Bonjour, Alice. Comment allez-vous ? Toujours décidée ? Il n'est pas trop tard pour annuler, vous savez.

Je hoche la tête, il soupire. Fred se penche vers lui.

— Serge...

— Non, Fred ! Écoutez-moi bien tous les deux : je ne suis pas du tout en accord avec cette idée. Même les flics ne peuvent rien garantir. Et puis d'abord, Pelletier, comment peux-tu être aussi affirmatif en soutenant que cette cinglée ne tentera rien avant le 6 janvier ?

— Parce qu'elle voudra me voir sur scène au moins une dernière fois, j'en suis sûr. Et puis, t'as lu toutes ses lettres, comme moi. Elle est toujours venue à chaque premier concert. Pourquoi louperait-elle celui-là ?

J'ajoute d'une petite voix :

— Et si ça trouve, ce ne sont que des menaces. Elle est peut-être juste folle à lier et ne tentera jamais rien.

Serge me regarde avec sévérité.

— Sincèrement, Alice, je l'espère pour vous. Bon, l'équipe nous attend à Montreux, on a assez perdu de temps. Je leur laisse une heure pour les photos et trente minutes pour l'interview, pas une de plus.

Pour le shooting, Serge n'a rien trouvé de mieux que de louer une chambre au Montreux Palace. Quand ma gueule d'ange m'en avait parlé, j'ai cru d'abord qu'il plaisantait. Moi, mettre les pieds dans un palace ? Waouh !

La circulation est dense, aussi bien sur l'autoroute qu'aux abords de la ville.

— C'est quoi ce bordel ? demande le manager en regardant avec énervement l'heure sur le tableau de bord.

— Les départs en vacances, Serge, réplique Fred. Les stations de ski valaisannes, ça attire du monde.

Je complète en jetant un œil sur le contre-bas de l'autoroute, en direction de la ville et du Léman :

— Et puis, à Montreux, il y a le marché de Noël, c'est le plus grand de la région.

— C'est bien ma veine ! peste le manager. Tu ne pouvais pas m'avertir, Fred ?

Pour toute réponse, mon apollon hausse les épaules, passe un bras autour des miennes et m'attire à lui.

Je sens mon cœur pulser fortement à mesure que nous approchons du bord du lac.

Mais quelle idée a-t-on eue là, franchement ? Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ? Je vais poser pour un photographe professionnel et les photos paraîtront dans l'un des magazines les plus lus de France et de Suisse !

« *Et peut-être de Belgique, du Luxembourg, de...* »

Oh ! La ferme, toi !

Non, sérieusement, je vais être prise en photo avec Fred Pelletier, à moitié nue contre sa peau ! Le fantasme de millier de femmes dans le monde ! Et peut-être même de certains hommes.

Je frissonne, je tremblote, j'ai des sueurs chaudes, des sueurs froides, et en sortant de la voiture, à l'arrière du Palace, je vacille. Percevant mon malaise, Fred me soutient.

Alors que Serge pénètre dans le bâtiment avec Bastien, ma gueule d'ange se tourne vers moi, Gilles à quelques mètres nous.

— Alice, si tu veux pas, on le fait pas.

Je jette un regard empli de doutes à l'immense hôtel blanc aux stores jaunes. Je secoue la tête.

— Non, on a dit qu'on le ferait, alors...

Fred se penche vers moi et me scrute intensément.

— Elle est peut-être folle, mais moi, je suis complètement barré. Je m'en veux tellement de t'avoir proposé cette connerie ! S'il doit t'arriver quelque chose à cause de moi, demoiselle, je m'en remettraï pas.

Les images de John Lennon me reviennent en tête, je tente de les chasser, mais le visage de Fred prend la place de celle du chanteur des Beatles. Je frissonne et me laisse aller contre lui, il m'entoure de ses bras.

— On est là, maintenant, gueule d'ange. Ils nous attendent. Ils sont venus de Paris, je te rappelle !

— Pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur une nana plus tête de mule que moi, hein ?

Je réplique dans un sourire en me dégageant de son étreinte et en lui prenant la main :

— Parce que ça fait du bien à ton ego de rock star. Allez, viens ! Tu vas m'apprendre comment on pose devant un objectif.

\*

Alors là, j'hallucine complètement ! Ce n'est pas une chambre que Serge a réservée, c'est carrément une suite : un grand lit aux draps impeccablement blancs, avec une dizaine de coussins de soie, des murs gris souris aux moulures blanches, de grands miroirs, des peintures sobres, une table à manger, un grand canapé gris, deux fauteuils du même ton et une salle de bain gigantesque !

Je n'ose pas demander à Serge combien il a loué cette merveille pour quelques heures. Et dire que pour certaines personnes, dormir dans ce genre d'endroit est une habitude !

Je lance un coup d'œil fébrile à Fred. Pour lui, ce type de chambre doit être une routine, car le décor ne semble nullement l'impressionner. Bon, en même temps, jamais rien ne paraît l'impressionner, ce mec. Un vrai blasé. Je me demande s'il resterait autant de marbre en croisant Mick Jagger en personne, un jour. Et ne me dites pas que cela lui est déjà arrivé, je ne le croirais pas. Quoique...

L'équipe de *Paris Match* est en train d'installer le matériel pour les photos. Apparemment, le lit servira de décor principal.

Un homme s'approche de nous. Il s'agit du journaliste chargé de l'article. Il nous tend la main dans un sourire coincé. Visiblement, il est impressionné par ma gueule d'ange. À mon avis, son rédacteur en chef a dû lui mettre la pression. Tous les journaux people voulaient un entretien exclusif avec Fred, c'est *Paris Match* qui a obtenu le gros lot. Maintenant, il faut que l'article suive, le journaliste n'a pas le droit à l'erreur.

— Monsieur Pelletier, mademoiselle Lagardère, bonjour.

— Fred, et elle, c'est Alice. Pour un article de ce genre, c'est moins guindé les prénoms, non ? répond ma gueule d'ange dans un sourire.

— Euh... Fred... Alice... Oui, en effet, c'est juste... euh...

Le journaliste devient rouge de confusion et perd ses moyens. Ça commence bien.

Il relève la tête et remet nerveusement ses lunettes en place. Après s'être raclé la gorge plusieurs fois, il reprend en se tournant vers moi :

— Je suis Thomas Mormand, *Paris Match*. Si cela va pour vous, vu qu'Astrid semble ravie de la lumière, je vous laisse aller vous préparer pour les photos et ensuite, on s'installera par là-bas pour l'entretien.

Il désigne le coin salon, Fred hoche la tête. Thomas Mormand a l'air soulagé.

Il se tourne vers une jeune femme à peine plus grande que moi et l'interpelle. Aussitôt, elle vient nous saluer avec entrain. Elle a les cheveux courts, marron foncé, elle est habillée tout en noir et porte un appareil photo autour du cou.

— Astrid Lacour, notre photographe. La meilleure.

— Je ne sais pas si je suis la meilleure, en tout cas, je fais du bon travail, réplique la photographe en nous tendant une main ferme.

Elle s'attarde légèrement sur le visage de Fred, mais ne laisse rien paraître en reprenant :

— Ce mur gris est parfait, on va enlever les couvertures et garder uniquement le grand drap blanc du dessous. Pour le maquillage et la coiffure, notre équipe vous attend dans la salle de bain. Il ne faut pas traîner, la lumière est impeccable. Même si on a les spots avec nous, on peut profiter des jeux d'ombres que nous offre encore la lumière du jour. À tout de suite.

Fred me prend la main et nous nous dirigeons vers la salle de bain où nous attendent une maquilleuse et une coiffeuse. Elles viennent également de Paris. Serge n'est peut-être pas d'accord avec ce plan, il n'empêche qu'il a fait les choses comme il faut.

Avec la maquilleuse, j'ai droit à la totale : fond de teint, eye-liner, palette de couleurs, blush et gloss, mais à la fin, le résultat est assez naturel et me surprend en bien.

La coiffeuse brosse mes cheveux, leur offre du volume, fait ressortir mes boucles, leur donne un coup de laque, puis elle m'examine d'un regard professionnel avant de sourire, visiblement satisfaite du résultat.

Au tour de Fred. La maquilleuse commence par lui mettre de la poudre pour éviter la brillance, puis elle travaille quelques minutes sur ses yeux afin de les faire ressortir un maximum. Par chance, la lèvre blessée a fini de cicatriser ; au moins, il n'y a pas de travail supplémentaire avec cette histoire.

La coiffeuse lui donne ensuite un léger coup de ciseau à l'arrière, puis le coiffe à la « décoiffée ». Elle place quelques-unes de ses mèches noires au coin de son œil, faisant ainsi ressortir son côté diablement sexy et ténébreux. Mon cœur s'affole. Il est si beau.

Astrid Lacour nous rejoint et nous regarde d'un air ravi.

— Parfait. Vous êtes magnifiques ! Pour la tenue... juste en jean, tous les deux ? C'est toujours OK pour vous ?

C'est surtout moi qu'elle observe à ce moment-là. J'ai un violent coup de chaud, subitement mal à l'aise face à son regard professionnel.

Voyant mon trouble, la photographe ajoute dans un sourire réconfortant :

— Ne vous inquiétez pas, Alice. On ne verra rien, promis. Tout ne sera que suggestif. C'est ça qui est beau dans ce genre de photos. Je vous attends à côté, tout est prêt, c'est quand vous voulez.

Elle disparaît suivie des deux femmes qui se sont si bien occupées de nous. La coiffeuse a la bonne idée de refermer la porte derrière elle.

Fred s'approche de moi en enlevant sa chemise et son tee-shirt.

— Tout va bien se passer, d'accord ? Dis-toi que ce n'est qu'un jeu.

— Tout n'est qu'un jeu pour toi, hein ?

Son sourire se fige.

— Non, demoiselle.

Il se penche lentement vers moi, descend dans mon cou, souffle sur ma peau tout en remontant vers mes lèvres.

— Toi et moi, c'est pas un jeu. Plus maintenant, en tout cas.

Il m'embrasse, doucement, et la chaleur de sa bouche me fait du bien.

— Au début, c'en était un, n'est-ce pas ?

— Oui. Je te l'ai pas caché d'ailleurs. En même temps, je sentais qu'y avait autre chose. En t'emmenant dans ma chambre pour te jouer du violon, j'ai vraiment dû me retenir pour pas te sauter dessus.

Je souris à ce souvenir. Qu'est-ce que j'ai eu envie qu'il le fasse ! Je touche sa peau et frémis à ce contact. Je lève mes yeux vers lui en lui murmurant :

— Tu sais que je t'aime, toi ?

— Ouais, je sais, et tu ne devrais...

La voix de Serge filtre brusquement à travers la porte.

— Pelletier ! On vous attend !

Je déglutis. Cette fois, je ne peux plus reculer.

Fred m'aide à enlever mon top, mon pull, dégrafe mon soutien-gorge, puis passe sa chemise sur mes épaules. Pudiquement, je la referme en rougissant.

— Merci.

Fred avance vers la porte, puis se retourne d'un coup.

— Je te l'ai pas dit, mais t'es belle. Je te le dis pas assez souvent, je crois.

Je rougis une nouvelle fois en fuyant son regard. Il pose un baiser sur ma joue, puis m'entraîne dans la chambre.

La photographe se tient devant le lit, elle a deux assistants à ses côtés. Thomas Mormand, la maquilleuse et la coiffeuse ont pris place sur des chaises dans un coin. Serge et les deux gardes du corps sont debout, devant la grande fenêtre donnant sur le lac Léman.

À peine arrivé dans la pièce, Fred leur ordonne :

— Vous pouvez aller attendre en bas.

— Fred...

— Toi aussi, Serge. On t'appelle dès qu'on a fini.

— Mais...

— Serge ! Tu fiches le camp avec eux !

Voyant qu'il ne sert à rien d'insister, le manager grommelle en suivant Bastien et Gilles vers la porte de sortie.

— Bien, mettez-vous sur le lit, je vais faire quelques photos de réglage. Vous pouvez garder la chemise pour l'instant, Alice.

Nous grimpons sur le lit et nous mettons l'un face à l'autre. Je rougis de gêne en sentant les regards sur moi, même si je sais qu'il s'agit de professionnels de la photo. Quoique la présence de Thomas Mormand est peut-être superflue, elle aussi.

Je lui jette un bref coup d'œil, il semble perdu dans ses pensées. À mon avis, il doit réfléchir à l'entretien de tout à l'heure.

— Bien. C'est bon. Alice, si vous pouviez...

Je tourne le dos aux professionnels avec pudeur. J'enlève la chemise de Fred et l'un des assistants la récupère pour la déposer sur une chaise. Tendrement, ma gueule d'ange referme ses bras musclés sur moi.

Nom de nom ! Je suis torse nu devant des inconnus, moi qui ai toujours refusé d'enlever le haut de mon maillot sur la plage. Il faudra vraiment que je prévienne ma mère.

Nous nous mettons de profil, sans nous lâcher des yeux. Astrid Lacour branche un lecteur MP3 et la voix de la chanteuse de Portishead enveloppe la chambre. La musique est lente, atmosphérique, langoureuse. Ça me fiche des frissons.

— Bien... Les regards sont parfaits. Maintenant, évitez de sourire. Je veux de la sensualité, d'accord ? Tout doit passer dans vos yeux. Les lecteurs de *Paris Match* veulent de l'amour, pas de la guimauve.

Elle en a de bonnes, elle ! Ne pas sourire ? Un rire nerveux s'empare de moi.

— Détendez-vous, Alice, tout va bien se passer. Ne pensez qu'à l'homme face à vous, oubliez-moi, oubliez le décor. Juste lui et tout l'amour que vous éprouvez.

Fred rapproche son visage du mien. Juste lui... Quand nous sommes ensemble, de toute façon, rien d'autre ne compte. Mais là, tout de même...

J'entends le flash crépiter. Je tourne la tête.

— Alice, murmure Fred. Regarde-moi. Elle a raison, oublie-les. Concentre-toi sur moi et sur la musique.

Ses mains dans mon dos me pressent contre lui. Mes seins s'écrasent sur son torse. Il se penche vers moi et m'embrasse, doucement. L'atmosphère se pare alors d'électricité.

J'entrouvre mes lèvres. Dès que le bout de sa langue caresse la mienne, mon corps se réveille et la chair de poule du désir s'empare de moi, malgré toute la pression autour nous. Mince alors !

L'appareil photo fait son travail et Astrid s'exclame :

— C'est génial ! Parfait ! J'adore la spontanéité ! Elles vont être superbes, celles-ci !

La langue de Fred se retire, mais son nez reste posé contre le mien. Ses beaux yeux verts me sourient. Je passe une main dans son cou et caresse le haut de sa nuque. Je laisse mon regard venir se perdre dans le sien. Je m'y plonge, m'y noie, m'y consume.

Face à ces prunelles magnifiques, je parviens enfin à oublier ce qui m'entoure. La chambre disparaît ; la photographe, ses deux assistants, les pros de la beauté et le journaliste ne sont plus que des ombres floues. Moi, je suis posée sur un nuage de coton et je m'envole dans les cieux avec mon ange aux yeux verts. Oui, ici, maintenant, il ne reste plus que lui, il ne reste plus que moi. Et la voix envoûtante de Beth Gibbons.

*Give me a reason to love you*

*Give me a reason to be*

*A woman*<sup>5</sup>

Je me concentre sur Fred et son regard tendre qui me parle. Et pour la première fois, j'y lis tout l'amour que ce mec ressent pour moi, toute la peur que cela lui procure, tous les doutes qui l'assaillent. J'y devine ce qu'il aimerait pouvoir me dire, me confier, m'avouer, tous les mots qu'il n'ose pas prononcer.

Pour la première fois, c'est à mon tour de pouvoir lire en lui comme dans un livre ouvert. Et là, dans cette chambre hors de prix, entourée d'inconnus, j'ai envie de pleurer de bonheur. Cet homme à la beauté insolente m'aime d'un amour infini. Il est mien, je suis sienne.

Lorsque Fred se penche à nouveau vers moi, je me laisse glisser en arrière, contre le matelas. Il se retient de m'embrasser ; son souffle contre ma bouche devient alors une douleur exquise et puissamment enivrante. J'ai envie de lui, comme jamais. Je le désire ardemment, souhaitant qu'il me touche, qu'il me fasse du bien, comme il est le seul à savoir le faire.

Sa bouche frôle mes lèvres, puis se retire. Il dépose un baiser sur mon menton. Je bascule ma tête en arrière, il descend sur mon cou. J'arque mon dos, il m'entoure de son torse, de son ventre, il me protège

du regard du monde.

J'entends l'appareil photo nous mitrailler, mais je m'en fous. Il n'y a plus de temps, plus d'espace. Il ne reste plus que ces deux yeux verts étincelants, remplis de promesses, d'espoir, de désir et d'amour.

— Parfait ! Vraiment grandiose ! Merci.

Fred me sourit et m'aide à me remettre assise. J'ai la tête qui tourne. C'est déjà fini ?

À ma grande surprise, en observant par la fenêtre, je m'aperçois que le soleil a amorcé sa descente en direction de l'ouest du lac. Il fait plus sombre dans la chambre, malgré les puissants spots.

L'assistant me tend la chemise de Fred, je l'enfile en lui demandant :

— Il est quelle heure ?

— Bientôt 16 h 30.

Je reste bouche bée. Cinquante minutes que nous sommes sur ce lit ? Ce n'est pas possible.

La photographe s'approche de nous.

— Bravo, je crois que le numéro aura du succès ! C'était excellent. En même temps, vous êtes rodé, Fred. J'ai adoré les photos de Dark Moon dans *Classic Rock*, l'hiver dernier. Et je ne parle pas de la dernière campagne de pub pour le parfum. C'est Stan Taylor qui a pris la photo, non ?

Fred lui sourit.

— Ouais. Il se débrouille pas trop mal.

— J'aime beaucoup son travail. Bon, je vous enverrai les photos que j'aurai sélectionnées pour accompagner l'article d'ici mercredi, par mail. J'attends votre validation avant de les confirmer au magazine.

Toujours pas remise du temps qui a passé si vite, je demande :

— Vous en avez pris beaucoup ?

— Je dois en avoir entre deux cents et deux cent cinquante dans la boîte. Sur tout ça, il y en a une trentaine de vraiment bien, et sur les dix meilleures, il faudra que j'en choisisse quatre ou cinq pour l'article. Allez vous rhabiller. Nous, on va ranger tout ça et après on vous laissera tranquille avec Thomas.

Fred me prend la main et je le suis comme un automate à la salle de bain. Ce n'est qu'en entendant la porte se fermer à clé que je reconnecte avec l'instant présent.

— C'était... Je ne me suis pas rendu compte que...

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase, car Fred se jette sur moi et me pousse contre le mur, à côté de l'immense baignoire. Il m'embrasse sauvagement et je m'enflamme. Ses mains galopent le long de ma peau nue, il respire fort.

— T'es si belle, Alice. J'ai envie de toi.

Je passe ma langue sur mes lèvres en me pressant contre lui. Ses doigts se posent sur mes mamelons et les pincement tandis que sa bouche revient vers la mienne. Je gémiss.

Il lâche ma poitrine et commence à ouvrir mon pantalon.

— Fred, ils sont juste à côté !

— Dis que t'as pas envie de moi, demoiselle, et j'arrête tout.

Je ne dis rien.

À peine la fermeture de mon jean ouverte, il le fait glisser au sol en même temps que mon string, puis me soulève et m'assoit sur le rebord du lavabo. Je frissonne, c'est frais, ça fait du bien, j'ai tellement chaud.

Fred m'écarte les jambes et vient glisser sa langue contre mon intimité. Je hoquète, ferme les yeux et laisse mes mains fourrager dans ses cheveux. Je me mords les lèvres pour ne pas geindre trop fort quand il m'écarte celles du bas et que sa langue commence à se promener entre ma fente et mon clitoris.

Bordel ! C'est si bon ! Et je n'ai pas le droit de crier, c'est encore plus intense !

Il laisse deux de ses doigts prendre la relève, remonte vers moi en me léchant partout et me murmure à

l'oreille :

— Si chaude et si humide, demoiselle... si bandante...

Je décroche les boutons de son jean, il le pousse vers le carrelage, ainsi que son boxer. Il retire ses doigts de mon vagin et les pose sur ma bouche entrouverte. Je les lèche tout en soutenant ses yeux canailles. Il se mord les lèvres en me regardant, plein d'envie.

Je pose mes mains sur sa verge, l'une caressant son gland et l'autre le masturbant.

— Alice...

Il se rapproche. Son membre effleure ma fente, puis la pénètre avec fougue. Je plante mes dents dans son épaule. Je veux crier ! Je veux lâcher les tensions accumulées en moi depuis le matin.

Et dire que dans la pièce d'à côté, six personnes nous attendent.

— Pelletier ! Vous foutez quoi encore ?

Ah non ! Sept !

Je jette un regard angoissé à Fred, il sourit et m'embrasse tout en continuant ses va-et-vient comme si de rien n'était.

Serge toque à la porte.

— On vous attend ! Le temps tourne !

— On arrive, putain !

Maudit Serge ! Moi, ça m'a coupée dans mon élan. Fred le sent, car il s'arrête en continuant de pester.

— Il fait vraiment chier, celui-là ! Pas étonnant qu'il ait divorcé deux fois, c'est un emmerdeur né, ce mec !

On se regarde et on se met à rire en s'embrassant.

— Désolé, Alice, je me rattraperai *t'à l'heure*. Promis.

Nous nous rhabillons en quatrième vitesse, puis sortons de la salle de bain pour rejoindre le côté salon.

La coiffeuse et la maquilleuse ont disparu. Astrid et ses deux assistants finissent de remballer leur matériel sans prendre garde à nous. Tant mieux, parce que je suis morte de honte. Je ne peux pas croire qu'ils ne se doutent pas une seconde de ce que nous trafiquions à quelques mètres d'eux.

Serge nous regarde arriver vers lui d'un air fortement soupçonneux. Je dévie mes yeux au sol et sens mes joues rougir. Fred, lui, soutient le regard de son agent, à la limite de la provocation.

Serge secoue la tête et nous fait signe de prendre place sur le canapé alors que Thomas Mormand s'assoit sur un fauteuil. Il pose un enregistreur sur la table.

— Ça ne vous dérange pas ?

Fred hausse les épaules.

— Vous voulez boire quelque chose ? demande le manager.

Mon apollon ricane.

— Je pensais qu'on était pressés.

— Oh ! Ça va ! Joue pas au plus malin, Frédéric. Bon, je vous commande quelque chose ou pas ?

— Une pression.

— Alice ?

— Euh...

Serge soupire, exaspéré :

— Bière ? Vin ? Soda ? De l'eau ?

Nous allons discuter avec un journaliste, il faut que j'aie toute ma tête, ou du moins le peu qu'il m'en reste. Mais j'ai besoin d'un truc qui m'aide à me reconnecter, parce que j'avoue que j'ai du mal à suivre depuis que nous sommes arrivés ici.

— Un... panaché.

Oui, c'est bien un panaché. C'est frais, ça pétille et surtout, il y a juste ce qu'il faut en matière d'alcool

pour me détendre tout en évitant de dire des bêtises.

— Monsieur Mormand ?

— De l'eau, merci.

Serge se dirige vers le téléphone de la chambre et passe commande.

En attendant le room service, le journaliste teste son dictaphone, vérifie que son stylo fonctionne bien en gribouillant sur son bloc-notes, puis il relit ses questions. Au vu de ce que je parviens à voir d'où je suis, il en a plein.

Je commence à transpirer, il ne faut pas que je commette de boulettes. Tout ce que je pourrai dire sera enregistré sur ce maudit boîtier noir. En même temps, Fred m'a demandé ce matin de le laisser parler, à moins que les questions ne me soient directement adressées. Ça me va très bien comme ça et j'espère que ce journaliste en a très peu pour moi.

À peine nos boissons sont-elles servies que Thomas Mormand se lance à notre assaut, sous les yeux attentifs de Serge, resté debout près de notre canapé.

— Bien... euh... L'article paraîtra donc dans le numéro du mercredi 2 janvier. Comme vous nous l'avez demandé, vous aurez la couverture.

— Et débrouillez-vous pour transmettre aux distributeurs que les manchettes doivent être bien visibles dans tous les kiosques d'Île-de-France, ajoute Serge en grognant.

Le journaliste lui jette un œil surpris en hochant la tête, puis revient à nous. Il me sourit, rassurant.

— C'est parti ? Mons... euh... Fred... on connaît déjà tout de vous...

Tu parles ! Quelle blague !

— ... alors, si ça ne vous ennuie pas, j'aurai d'abord des questions pour votre... euh... Alice ?

Je déglutis. Et merde ! Là, je n'ai plus envie de rire du tout. Je regarde Fred, inquiète. Il me prend la main et ses yeux me lancent une lumière apaisante. Je tente de sourire à Thomas. Il prend cela comme un encouragement.

— Vous pourriez me parler de vous ? Ce que vous faites dans la vie, votre âge, vos hobbies...

Je le dévisage, décontenancée. Je bois une grande gorgée de panaché, puis tente de répondre le plus brièvement possible.

En m'entendant parler, je me dis que je ne fais vraiment pas rock'n'roll comme fille, les gens vont sûrement se demander ce que Fred fiche avec moi. Pourtant, mes réponses semblent convenir au journaliste, car il hoche souvent la tête d'un air satisfait.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Là, je reste sur le cul en entendant Fred mentir :

— C'était à Montmartre, près de chez moi, dans la rue Norvins.

Serge et moi posons un regard sur lui, les yeux écarquillés. Fred n'en fait pas cas, car il poursuit :

— Il faisait nuit. Alice était en vacances avec des amis, ils avaient fait la fête dans le quartier et ils retournaient à leur hôtel. Moi, je rentrais à l'appart' en voiture. Elle déconnait avec ses potes, elle a perdu l'équilibre et elle est tombée sur la route. Elle a eu beaucoup de chance que j'aie de bons réflexes.

Le journaliste, lui, est captivé.

— Euh... vous habitez à la rue Norvins ?

— Ouais, au numéro 39.

Le journaliste sourit de toutes ses dents.

— C'est drôle ça ! Mon frère est au numéro 50. Mais... euh... je ne vais peut-être pas noter cette information.

Fred se penche vers lui.

— Si, vous gênez pas, au contraire. Toute façon, je vais bientôt déménager. Ça par contre, vous le notez pas.



— Pelletier, je peux te parler ? demande Serge en grinçant des dents.

— Non.

Le manager lui lance un regard mauvais et se tourne vers Thomas.

— Non, vous ne donnez pas son adresse.

— La ferme, Serge ! Si, il va l'écrire noir sur blanc.

Le journaliste fait aller ses yeux de ma gueule d'ange au manager, l'air hagard. Le pauvre ! S'il savait qu'il se fait manipuler, je ne pense pas qu'il apprécierait beaucoup. Il tente de s'interposer :

— Euh... vous savez, Fred, votre agent a raison, c'est dangereux de...

Ma gueule d'ange lui lance un regard noir.

— Si je vous dis de le mettre, vous le mettez, d'accord ?

Thomas Mormand devient livide. Il pose ses yeux sur son bloc-notes, tentant de rassembler ses pensées. En relevant la tête vers nous, quelques secondes plus tard, il a retrouvé son sourire de journaliste.

— Et donc ? Coup de foudre ou...

Je rougis. Fred se tourne vers moi, les yeux enjôleurs, et répond :

— Non. On dira plutôt coup de cœur.

Je retiens ma respiration. Est-il sérieux cette fois ou est-ce encore un boniment ?

— Et vous, Alice ?

Je m'empourpre.

— Je...

Fred pose un regard amusé sur moi. Je me détourne de lui, ça m'intimide. Que dire ? Mentir ? Je ne sais pas mentir.

— J'étais sonnée, la seule chose que j'ai vue sur le moment, ce sont ses yeux, et j'ai cru que c'était un ange.

— Nos lecteurs vont adorer ! Et en le reconnaissant ensuite, qu'avez-vous pensé ?

— Je ne l'ai pas reconnu.

Le journaliste ouvre la bouche de surprise. Je souris, puis ose enfin soutenir le regard de mon rockeur.

— Je ne savais pas qui c'était. J'ai d'abord appris à le découvrir avant qu'il m'avoue la vérité.

Ouais... Si on veut...

— Alors là ! Vous me laissez sans voix. Vous n'aimez pas Dark Moon ?

Mais il a fini avec ses questions à la noix qui me font ressembler à une tomate trop mûre ?

— Si, j'aime beaucoup. Mais je ne suis pas très douée en matière musicale. Je m'y connais mieux en cinéma.

Thomas pose ensuite des questions auxquelles Fred répond avec un bagout et un enthousiasme complètement feint. Y a pas, il est doué pour les bobards. Un acteur né. En même temps, ses réponses me laissent un arrière-goût amer dans la bouche. Quand il parle au journaliste de ses sentiments, même moi, je suis incapable de déceler la part de vérité à celle du mensonge. Lui qui ne se dévoile jamais face à la presse, là, il se lâche. Si la cinglée lit cela, elle va vraiment péter un plomb.

Près de nous, je perçois Serge se contracter au fil de l'interview. Je crois que lui aussi se demande quelle est la part de vrai et de faux dans ce que raconte Fred.

— Non, vraiment, les lecteurs vont beaucoup aimer ! Cette année, avec toutes les célébrités qui se sont séparées, les divorces, les batailles pour les gardes des enfants, les gens en ont marre. Et là, vous deux... Merci ! Leur offrir cet amour, comme ça...

— Le public se pose des questions. On se fait harceler sur notre site et sur les réseaux sociaux. Je crois que je devais bien des réponses à mes *plus grands fans*, réplique Fred, le regard brûlant. Vous la notez quelque part, celle-là aussi.

Thomas acquiesce, un grand sourire aux lèvres. Le journaliste s'est complètement détendu au fil de

l'entretien, contrairement à Serge et moi.

Je finis le fond de mon verre tandis que Fred ajoute en passant une main dans mes cheveux :

— Et puis, après tout, pourquoi cacher l'amour si on est sûr d'avoir trouvé le bon ?

J'avale ma gorgée de travers. Alors ça !

Thomas Mormand plisse les yeux :

— Qu'entendez-vous par là ? Vous pensez qu'Alice est la femme de votre vie ?

Il y a de l'excitation dans sa voix. J'ai l'impression qu'il pense détenir un scoop monumental. Je jette un œil fébrile vers Fred. Il se penche vers moi, m'embrasse, puis se tourne vers le journaliste en déclarant :

— Alice est une évidence. Elle m'inspire, me transcende. Je donnerais ma vie pour elle. Si elle meurt, je meurs, c'est aussi simple que ça.

J'ouvre la bouche, hébétée. Serge nous regarde avec une tension telle que je la ressens jusque dans mon corps.

Un silence de plomb tombe dans la pièce. Quand Fred reprend la parole, mon estomac se tord violemment :

— Aucune femme n'a jamais compté et ne comptera jamais plus à mes yeux qu'Alice. Jamais. La seule façon de me séparer d'elle, c'est de me tuer.

\*

— On ne peut pas le laisser publier ça ! Pelletier, c'est du suicide pur et simple !

— Si, on le laisse faire, Serge !

— Alice, essayez de le raisonner !

Nous ne sommes plus que les trois dans la chambre. Au loin, j'aperçois les lumières du marché de Noël. Et dire que là-bas, vers les petits chalets des vendeurs, l'ambiance est festive et que des centaines de gens s'y promènent, l'esprit libre, le cœur insouciant. S'ils savaient la chance qu'ils ont !

Je me passe les mains sur le visage. Serge a raison, Fred a été trop loin. En même temps, si c'est le seul moyen pour faire sortir le loup du bois...

Je me tourne vers eux et pose un regard désolé sur le manager. Il serre les poings et donne un coup sur le haut du canapé.

— À partir du 2 janvier, je vous veux tous les deux sous protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Et pas question que tu remettes un pied dans ton appartement à Paris !

— Serge...

— Non ! En plus, ce n'est pas uniquement cette cinglée qui va débouler là-bas. Tu te rends compte de l'émeute qu'il y aura en bas de ton immeuble ?

— C'est mes voisins qui vont râler. En ce moment, je leur mène un peu la vie dure.

— Ça veut dire quoi ça encore ?

Fred me jette un clin d'œil complice.

— Rien, laisse tomber.

— Ce journaliste m'enverra son article avant sa publication, on regardera ça ensemble. Mais je te préviens que...

— Que rien du tout ! Tu ne poseras ton veto nulle part ! On a commencé, on ira jusqu'au bout. Cette cinglée est bonne pour l'asile et on ne peut pas la laisser continuer à nous harceler comme ça.

— De toute façon, m'énerver ne changera rien, mais j'aimerais bien comprendre un jour d'où te vient cette folie, Pelletier. Ce besoin de te mettre en danger constamment, moi, je trouve ça dingue !

Le visage de Fred se rembrunit, je lui prends discrètement la main.

— Peut-être que je te raconterai un jour, Serge.

Nous sortons tous les trois de la chambre et rejoignons Bastien et Gilles qui nous attendent au bar, un verre de jus de fruits devant eux.

La note de leurs frais en café et autres boissons doit être assez conséquente pour Discographe, vu comme Fred les renvoie bien souvent au bistrot. C'est peut-être pour ça que Serge s'est douté que ma gueule n'ange ne suivait pas ses consignes de sécurité à la lettre.

— Je vous laisse, je vais prendre le train pour Lausanne. Je dors là-bas cette nuit et je saute dans le premier TGV demain matin. Je vous fais signe dès que j'ai des nouvelles de *Paris Match*, d'ici là...

— Ouais, ouais, je sais. Pas de connerie ! soupire Fred, tel un ado de 15 ans face à son père le laissant seul pour une soirée.

Serge lui donne une accolade, puis me fait la bise.

Une fois le manager parti, Bastien demande :

— On vous ramène à Vevey ?

Fred se tourne vers moi et m'enlace.

— Tu veux faire quoi, demoiselle ?

— Si je te propose d'aller au marché de Noël, je suppose que tu me diras non ?

— Ouais.

— Et si j'insiste ?

— Alice...

— Fred, il fait nuit, personne ne fera attention à toi. Et puis, ils sont là, eux, dis-je en désignant les deux gardes du corps.

— À chaque fois que t'as dit ça, tu l'as regretté ensuite. Et y a trop de monde dans ce marché, c'est étouffant.

— S'il te plaît. Tu m'as demandé ce que je voulais faire, je t'ai répondu.

Il soupire, soudainement tendu.

— Alice, j'ai pas envie de prendre le risque. Après, c'est toi qui vas te plaindre. Ose dire le contraire ?

Son regard vert me transperce. Et merde ! Il a raison.

— Très bien, alors on rentre.

Tête basse, je le suis à travers le vestibule de l'hôtel jusqu'à la voiture. Je m'y engouffre en jetant un dernier coup d'œil à l'imposant hôtel. Encore un lieu que je ne regarderai plus jamais de la même façon.

Bastien démarre et je demande à Fred d'une petite voix :

— On ne pourra jamais avoir une soirée normale, n'est-ce pas ?

— T'entends quoi par « normale » ?

— Toi, moi, un resto, un ciné, la paix.

Fred m'attire doucement contre lui.

— Ça te manque ce genre de trucs, demoiselle ?

— Oui.

— Moi aussi, des fois, même si je m'y suis fait.

Il pose un doigt sous mon menton et m'oblige à le regarder.

— Mais j'ai pas le droit de t'imposer ce genre de vie. Je suis désolé, Alice.

— Je ne m'empêche pas de sortir, Fred, mais j'aimerais pouvoir le faire avec toi, une fois. Pas une avant-première avec un tapis rouge, juste un resto sympa et un bon film. Un couple ordinaire, quoi.

— Quand t'as choisi de traverser le miroir, tu savais qu'on ne serait pas un couple ordinaire.

— Je n'étais surtout pas sûre que nous soyons un couple tout court, gueule d'ange.

Il sourit et j'ajoute en murmurant :

— J'ai eu peur que ce ne soit que pour une nuit.

— Un jour, Alice, promis, je tenterai de t’accorder la soirée de tes rêves, d’accord ?

— Te sens pas obligé, Fred. Je me contente de vivre ces moments avec mes amis. C’est bien aussi. Et j’aime ceux que nous vivons tous les deux. Je vais m’y faire, à cette vie.

— Tu t’y fais plutôt pas mal, je trouve.

— Je dois avouer que par moment je m’épate aussi.

Fred se penche vers moi et m’embrasse.

Arrivés chez lui, je patiente sagement devant la porte d’entrée le temps qu’il tente de convaincre Bastien et Gilles de nous laisser seuls.

Alors qu’il revient vers moi, un sourire de triomphe aux lèvres, je lui jette :

— Serge a raison, t’es pas raisonnable !

— Ils peuvent se contenter de faire leurs tours de garde à l’entrée, ça suffit.

— Mais ils font comment ? Il fait froid !

— C’est chauffer leur cahute, c’est même sacrément bien chauffé. T’inquiète pas pour eux, Alice, sincèrement.

OK, je n’insiste pas et le suis à l’intérieur. À peine ai-je mis un pied dans le vestibule que Fred m’attrape par le bras, ferme la porte d’un coup sec et m’embrasse furieusement.

Entre deux baisers, il me dit :

— Et si nous en reprenions là où nous en sommes restés, demoiselle ? Moi, ça m’a terriblement frustré !

Je mouille comme une folle et mes envies pas sérieuses se réveillent avec délice.

— Et moi donc... Fais-moi du bien, gueule d’ange.

Fred retire sa bouche de la mienne et me balance dans un sourire foutrement malicieux :

— Vos désirs sont des ordres, demoiselles. Et on est enfin seuls dans cette baraque ! Une baise dans chaque pièce, ça t’intéresse ?

Je lui rends son sourire, entoure son cou et viens l’embrasser à mon tour, un film puissamment cochon défilant dans mon esprit. Et je parie que ce que Fred va me proposer y ressemblera beaucoup.

J’en salive d’avance.

---

<sup>5</sup> *Glory Box*, chanson de Portishead, tirée de l’album *Dummy*.

Putain, elle m'a bien eu ! Quel con !

Pourquoi j'ai accepté de l'accompagner ce soir ? En plus, Noël, ça me fout la gerbe. Tout ce dégoulinage de bons sentiments, de faux sourires, ce besoin de s'offrir des cadeaux pour faire bon genre...

Même moi, finalement, je cède à tout ce folklore débile chaque année. Juste pour faire plaisir aux autres. Rose et Pierre en premier. Quelle connerie !

Je me mets derrière la batterie de Mike et passe mes nerfs dessus pendant une bonne heure. Ça me vide le corps et l'esprit. Putain ! Ça fait du bien !

Après une douche en fin de journée, je reste de longues minutes devant le miroir de la salle de bain à me demander si je me rase ou pas. Bordel ! Perdre du temps pour des prises de tête pareilles, c'est complètement débile.

J'ai pas envie de me raser, j'ai pas envie de faire des efforts, en même temps, j'ai envie de faire plaisir à Alice.

Et merde !

Je prends le rasoir électrique. Je coupe pas tout, je sais que c'est comme ça que la demoiselle me préfère.

Tout en m'habillant, j'écoute de la musique et je souris quand mon iPod sélectionne une chanson de Renaud. Il avait eu de l'inspiration en composant *Hexagone* en 1975. Et le comble, c'est qu'elle est toujours d'actualité. Je me demande si on devrait pas en faire une reprise, un jour. Faudrait que j'en parle au groupe.

Je chante avec lui.

*La Terre peut s'arrêter d'tourner  
Ils rat'ront pas leur réveillon  
Moi j'voudrais tous les voir crever  
Étouffés de dinde aux marrons*

Il me reste un peu de temps avant d'aller chercher Alice. Je descends à la cuisine, la maison est calme. Si Serge apprend que je continue de demander aux gorilles de ne surveiller que l'extérieur, il me trucide. Encore plus s'il sait que je prends la voiture tout seul, ce soir.

Mais je me voyais pas obliger Bastien ou Yvan à nous attendre toute la soirée dans la caisse. J'aime pas Noël d'accord, mais c'est pas une raison pour pourrir la soirée des autres. Et je crois pas que les parents d'Alice auraient été ravis de devoir rajouter des couverts pour eux.

Et puis, j'en ai ras le cul de me faire conduire tout le temps. Et j'ai besoin de vitesse. Mais là, tout de suite, en voyant l'heure tourner, j'ai surtout besoin d'un verre.

Pendant que je décapsule une bière, je me rends compte qu'il faut que je parle à quelqu'un. Elsa, à cette heure-ci, ne sera pas joignable, aux Seychelles. Puis pour ce dont j'ai besoin de parler, je crois pas qu'elle me sera d'un grand secours.

Quelle merde ! J'appelle Mickaël. Il décroche à la quatrième sonnerie, j'entends son mioche pleurer derrière lui.

— Tu vois ? Je t'avais dit que ça serait un brailleur.

Mike se met à rire.

— Mais non ! La journée, on l'entend presque pas. Là, c'est normal, c'est les pleurs du soir. Il relâche la pression, c'est... Oh ! Putain ! Mais qu'est-ce que je te raconte moi ? Tu t'en branles.

— Ouais, complètement... *Papa* !

— Oh ! Ça va ! Te fous pas de ma gueule !

— Difficile de faire autrement. Tu t'entends parler ? T'as changé d'univers, mon vieux, mais faut pas oublier de revenir sur la planète rock de temps en temps.

— T'inquiète pas pour ça, mec. Tu me vois mercredi, sans faute. Pourquoi t'appelles ?

— Vous faites quoi ce soir ?

— Rien de spécial. On a commandé des plats chez le traiteur, mais je sais pas encore quand on va réussir à les manger. En ce moment, tout est un peu décalé ici. Tu veux nous rejoindre ?

Je soupire. Ouais, si je le pouvais, j'aimerais mieux...

Mike prend une voix inquiète :

— Fredo, ça va ?

— Non. Enfin, ouais, ça va, c'est juste que... Je dois aller chez les vieux d'Alice, ce soir.

Mike se met à rire.

— Toi ? Tu vas jouer le gendre idéal ? Je me marre.

— Tant mieux pour toi, moi, j'ai du mal.

— Comment elle a réussi à te faire accepter ça ? Moi, je lui tire mon chapeau à ta gonzesse.

— Oh ! Ta gueule ! Je suis dans la merde !

— T'arrête pas de dire ça depuis que t'es avec elle, pourtant, tu l'as toujours pas larguée. C'est que t'y trouves ton compte, non ?

— C'est bien mon problème. Mais là... Mike, t'as fait comment le jour où t'as rencontré la famille de Flavia ?

— L'avantage, c'est que nous, on avait 15 ans. À l'époque, ils pensaient que ça tiendrait jamais. Mais ils ont dû s'y faire, même si je pense qu'ils le regrettent un peu. Ce sont des Italiens, je te rappelle. Ses parents, ils espéraient qu'elle finirait avec un mec qui la mettrait sur le droit chemin.

— Tu lui as quand même passé la bague au doigt.

— Ouais, et notre musique d'entrée c'était du Metallica, tu te souviens de la tronche de la belle-mère ?

— Elle pouvait être contente, vous auriez pu choisir du Rammstein.

— C'est clair ! Sérieusement, aujourd'hui, ils me tolèrent. On arrive même à passer de bons moments chez eux. Fredo, c'est quoi qui t'inquiète ?

— Mike, toi, t'es drôle, t'arrives toujours à faire passer les choses avec humour. T'as la tête du gendre idéal.

Il soupire.

— Et toi, t'as une belle gueule qui les fait toutes tomber. T'as qu'à charmer la belle-doche !

— Tu parles ! Si c'était aussi facile...

— Mais c'est facile, Fred ! Sois toi-même, c'est tout. Ça sert à rien de vouloir chasser le naturel, il revient toujours au galop, surtout chez toi.

Je souris. Ça, je peux pas le contredire. D'autant plus si je suis obligé de faire un truc que j'ai pas envie.

Mike reprend :

— L'important, c'est de ne pas leur dire que tu ne comptes jamais épouser leur fille et que tu veux pas d'enfants. Si tu le fais, t'es grillé.

Malone se met à pleurer plus fort.

— T'étais pas du genre à te marier non plus, je te signale.

— C'est ce que je voulais te faire croire pour pas que tu te foutes de ma gueule. Mais au fond, l'idée m'a jamais déplu. Et puis, avec Flavia, je savais que ça serait pas un mariage comme les autres.

— Tu me laisses sur le cul, là, tu sais ? Toi, tu voulais te marier ?

— Je savais que j'aurais jamais dû te le dire, putain ! Tu gardes ça pour toi !

Je ricane.

— Je garde l'info au chaud. Je suis sûr qu'elle me servira un jour.

— Pfff ! T'es con ! Bon, je crois que Flavia a besoin de moi. Ça ira ? Tu vas t'en sortir ce soir ?

— Non, mais je ferai comme si.

— Arrête ! Ils vont pas te bouffer ! Au pire, ils te détesteront. Y en a d'autres...

— Je suis même pas sûr que j'ai envie qu'ils m'apprécient, toute façon. Je m'en fous, c'est pas avec eux que j'ai envie de fai...

Je ferme les yeux en jurant intérieurement. Putain ! Mike ne loupe pas l'info. Il s'exclame :

— Que t'as envie de quoi ?

— De m'envoyer en l'air.

— Ouais, rattrape-toi comme tu peux. C'est pas ce que tu voulais dire.

— Tu gardes ça pour toi.

— Alors on est quittes !

Je secoue la tête en me marrant. Je l'ai pas volée, celle-là.

— Ouais, on est quittes. T'as du bol, j'ai pas toute ma tête, ce soir.

— Depuis que t'es avec Alice, je crois que tu l'as un peu perdue de toute manière.

Je soupire. Ouais, putain ! Il a encore raison ! Mais c'est quoi ce bordel ?

— Passez une bonne soirée, embrasse Flavia et ton brailleur.

— Ouais, j'y manquerai pas. Fais-en de même avec Alice. Tu me raconteras mercredi.

— On verra.

— Te fais pas prier, mec ! Je suis sûr que tu vas les mettre dans ta poche, comme tout le monde. J'ai peut-être de l'humour, mais toi, t'as du charme. Tu les emballes tous, tout le temps. Y a pas de raison que ce soit différent ce soir.

— Tu dis ça, parce que tu connais pas Joséphine Lagardère.

— Toi non plus.

Je souris.

— T'as fini de vouloir avoir le dernier mot ?

Je l'entends sourire aussi et il raccroche. Il sait qu'il a raison, une fois encore.

Je pose le portable à côté de moi et j'écoute le silence.

Du charme... Tu parles ! Va me falloir un peu plus que ça, ce soir. Je crois surtout qu'il faudra que mon cynisme aille faire un tour au vestiaire... Et mon langage... Et mon dégoût pour les repas de Noël... Et...

Je me lève en donnant un coup de pied sur le canapé. Bordel ! Qu'ils aillent tous se faire foutre ! Je suis comme je suis et ils feront avec !

Depuis quand je me plie aux lois des bonnes manières et de la bienséance ? Je l'ai jamais fait et c'est pas pour ces guignols que je vais commencer, même pour les beaux yeux d'Alice.

Je jette un œil à l'heure. Faut que je me bouge le cul. Je serai peut-être pas le gendre idéal durant la soirée, mais c'est pas une raison pour qu'Alice débarque chez ses vieux en retard. Surtout qu'elle doit être dans un état de stress considérable. Je suis sûr qu'elle est encore plus nerveuse que moi, la demoiselle.

Moi, après tout, je m'en branle. Si je leur plais pas, je suis pas obligé de les revoir. Mais elle...

Je me rends au vestiaire, prends mon blouson, enfile mes Docs et m'empare de la clé de l'Audi en souriant comme un diable.

Ce soir, c'est un jeu. Ouais, un putain de jeu. Et j'aime jouer. Surtout avec le feu.

Je me regarde dans le miroir avec anxiété. Il faut que je parvienne à calmer mes nerfs. Mais pourquoi ai-je cédé aux caprices de ma mère ? C'est pas vrai ! La soirée aurait pu être tellement simple : j'allais chez mes parents, Fred passait du bon temps comme il voulait et je l'aurais rejoint après. Mais non ! Il a fallu que je fasse ma maligne ! Quelle galère !

Au moins, je pense que ma tenue aura de quoi satisfaire ma gueule d'ange. Il souhaitait que je joue le rôle de l'humble servante, il ne va pas être déçu. Je crois même qu'il s'en mordra les doigts ; mes vêtements vont le mettre dans tous ses états et comme il ne pourra rien me faire, il en sera terriblement frustré.

Parce qu'il ne me fera rien, n'est-ce pas ? Il ne va pas me rejouer le même coup que chez son ami Manu ? À ce souvenir, j'ai subitement chaud et je vois mes joues rougir dans le miroir.

On sera chez mes parents, il n'oserait pas...

« Si, Alice, il osera. Et même qu'il va adorer ça. »

Je passe mes mains sur ma mini-jupe noire d'écolière libertine, puis tire sur ma chemise verte, boutonnée jusqu'à la lisière de ma poitrine. Très suggestif, surtout si je me penche en avant. Il faudra que je prenne garde devant William ou mon père.

En dessous, j'ai enfilé une guêpière rouge et blanc attachée à mes bas par des jarretelles. Ça fait très mère Noël dépravée. Frédéric va adorer ! Je suis même sûre que cela le réconciliera avec cette période de l'année. En plus, j'ai plutôt réussi mon maquillage et mon chignon lâche. J'ai ajouté des chaussettes hautes et des bottes noires à talons et à lacets. En me voyant ainsi fringuée, ma mère va s'étouffer, c'est sûr.

Mais qu'est-ce qui m'a pris, nom d'une pipe ? J'aurais pu simplement dire à mes parents que Fred avait autre chose de prévu. Et pourquoi a-t-il accepté, lui ?

« Pour te faire plaisir. »

Tu parles ! Il n'aime pas devoir faire quelque chose contre son gré. Ce n'est pas son genre.

Je me détourne du miroir et vais prendre le cadeau de Fred dans mon tiroir. Je ne sais pas encore à quel moment je le lui offrirai. Pas devant ma famille, c'est sûr. Je rougis en l'imaginant l'ouvrir. Ce n'est pas grand-chose, mais je pense qu'il appréciera. En tout cas, ça devrait le faire sourire.

Sandro m'a donné les photos samedi dans l'après-midi et je les ai collées dans le cahier dimanche, le cœur battant.

Je prends le sac en plastique contenant les cadeaux pour Léna et Tim et y ajoute le foulard emballé pour ma sœur et les chocolats préférés de William, ceux à la menthe.

Cette année, Sophie et moi, on s'est mises ensemble pour offrir à nos parents un week-end dans un hôtel avec des bains thermaux. Mon père risque de grimacer, ce n'est pas trop son truc, mais ma mère sera ravie.

Je descends à la cuisine pour sortir mes toasts apéritifs du frigo. J'en ai fait une trentaine en fin de journée : saumon, aïoli, tomate...

J'emballer le plat dans du papier d'aluminium, puis le rajoute au sac, bien à plat. Je souffle. Mon pic de nervosité s'accroît de minute en minute. L'heure tourne et pour une fois, je ne suis pas pressée de voir ma gueule d'ange arriver.

Enfin si... Il me manque... Terriblement...

Ce week-end, j'ai voulu me prouver que j'étais capable de me passer de lui en retournant vivre chez



moi et en me disant que ce serait l'occasion de fêter un dernier Noël avant l'heure avec Johanna et Mathieu.

Bon... Ce dernier est parti le samedi matin à Zurich pour passer Noël chez ses parents. Il s'en est allé juste avant que je ne rentre. Quant à Johanna, pensant que je serais avec Fred durant tout le week-end, elle a prévu le sien avec Marc. Du coup, je l'ai juste vue en coup de vent et j'ai passé le week-end seule. Mais je dois reconnaître que cela m'a fait du bien.

Samedi soir, je suis allée au cinéma et dimanche, j'ai emballé mes cadeaux au pied de notre petit sapin. Après toute la folie de ces derniers jours, j'avais besoin de me retrouver, même si la présence de Fred m'a beaucoup manqué.

Je ne parviens toujours pas à comprendre ma dépendance à cet homme. Ce n'est pas uniquement sexuel. C'est un tout. J'aime être auprès de lui, j'aime quand on discute, quand on se chamaille comme deux enfants, quand on se fait des petits câlins, des bisous dans le cou. En fermant les yeux, je parviens même à les imaginer et à sentir l'odeur de sa peau et de son parfum.

Je le vois m'embrasser, laisser ses mains venir caresser mon corps, mes seins, mon ventre. Il les fait passer sous ma jupe, puis les glisse sous le tissu de mon sous-vêtement. Je me mets à respirer plus fort, mes tétons se tendent, mon vagin s'humidifie...

Je rouvre les yeux et frotte mes fesses contre le canapé. Faut que j'arrête de fantasmer, sinon je suis bonne pour aller essorer mon tanga. Mais alors que je parviens à réfréner mes idées cochonnes, la sonnette retentit. Mon cœur commence à faire des bons et au creux de mon ventre, les ailes des papillons s'agitent.

Ma rock star est à l'heure, il a même dix minutes d'avance.

Je me précipite dans le vestibule, les joues rouges à l'idée de sa réaction face à ma tenue, et me demandant surtout comment lui s'est habillé. M'a-t-il écoutée ?

Samedi matin, avant de partir, je lui ai confié que j'avais beaucoup aimé ce qu'il portait la première fois que je l'ai vu sur scène, sur le bateau. En même temps, j'aime toutes ses fringues. Même son vieux jean noir tout élimé. Mais je pense que celui sans trou, avec son tee-shirt à manches longues et sa chemise grise, pourrait plaire à ma mère. On est loin du costume-cravate de William, mais elle devrait s'y faire.

J'ouvre la porte avec enthousiasme, le cœur battant à tout rompre, mais en découvrant mon visiteur, mon sourire se fige et mes yeux s'écarquillent d'étonnement.

— Hugo ? Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Mon ami m'observe à son tour en plissant les yeux.

— Dis donc, quelle tenue ! C'est très... Tu ne vas pas chez tes parents, cette année ?

Je rougis et passe une main gênée dans mes cheveux, puis lui rétorque froidement :

— Et toi ? Tu ne vas pas à Servion, chez ta mère ?

Il se retourne et désigne sa voiture garée devant le portail du jardin.

— J'y allais. Mais comme Épalinges est sur ma route, je me suis dit que j'allais m'arrêter pour te souhaiter un joyeux Noël. Enfin, je n'étais pas sûr que tu sois là, mais... Je suis content d'avoir suivi mon instinct.

Il me reluque dans un sourire. Finalement, j'ai peut-être été un peu trop téméraire sur ma tenue vestimentaire. Si j'ai un peu de temps une fois débarrassée de Hugo, je file mettre une jupe un peu plus longue.

— C'est gentil à toi. Joyeux Noël.

— Et alors ? Tu vas chez tes parents ?

— Oui, j'attends mon chauffeur.

Une ombre passe dans les yeux de Hugo et il s'exclame, ébahi :

— Tu t'y rends avec *lui* ? Tu vas le leur présenter ?

Je hoche la tête.

— Oui, et je ne suis pas sûre qu'il sera très content s'il te voit ici. Ça me fait plaisir que tu sois passé, mais il vaut mieux que...

— Sa lèvre s'est remise ? demande Hugo sur un ton sardonique en bombant le torse.

Je soupire.

— Arrête de jouer au coq, t'es con. C'était vraiment lamentable ! Tu sais ce qu'il t'aurait mis, si ses potes n'avaient pas débarqué ?

— Je sais me défendre, Alice. C'est moi qui l'ai eu.

— Et je ne m'en vanterais pas à ta place. Que cherches-tu à me prouver ?

— Rien.

— Bon, alors arrête. Tu l'as surpris, c'est tout. Fred, il a l'habitude de se battre. Plus jeune, il se battait souvent. Et il t'aurait réduit en bouillie.

— Super ! Tu parles d'une grande classe.

— Hugo !

Je lui fais les gros yeux.

— Excuse-moi, ma belle. Je ne vais pas te déranger longtemps, alors. Si je suis venu, c'est aussi parce que je voulais t'offrir ça.

Il sort de son manteau un paquet emballé dans un papier de Noël et me l'offre dans un sourire crispé.

— J'espère que ça te plaira.

Je m'empare du cadeau, interloquée. Ben ça ! On ne s'est jamais fait de cadeau de Noël tous les deux. À quoi joue-t-il ?

Je déballe fébrilement le papier et ouvre la bouche d'étonnement en découvrant la version illustrée de *Bilbon le Hobbit*.

— Mais... Hugo... Pourquoi ?

— Un jour, tu m'as dit que tu voulais te l'acheter dans cette version-là pour aller avec celui du *Seigneur des Anneaux*. Alors...

Je pose un regard ému sur mon ami.

— Hugo, c'est... Fallait pas.

— Ça me fait plaisir, Alice. C'est pour me faire pardonner de ces derniers mois.

Je m'approche de lui et me lève sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue. Le bruit d'une portière qui claque me fait sursauter. Hugo et moi jetons un œil à l'entrée du jardin. Mon ami me glisse, dans un sourire dégoûté :

— C'est sa caisse, ça ? Putain, il se fait pas chier !

— Hugo ! De quoi tu te plains ? Elle est pas mal non plus, ta voiture.

— Oui, mais là...

Ah ! Ces mecs et leur bagnole !

Fred s'avance vers nous, le visage fermé. En posant ses yeux sur Hugo, il s'exclame :

— C'est une blague de mauvais goût ?

Je soupire. Ils ne vont pas remettre ça ?

— Fred, s'il te plaît, ne provoque pas ! Hugo est juste venu me souhaiter un joyeux Noël.

Le regard froid de ma gueule d'ange remarque le livre et le papier d'emballage dans mes mains.

— Oh ! Et il t'a apporté un cadeau au passage ? Trop aimable.

Hugo serre les poings et fait un pas vers lui.

— C'est Noël, mon vieux. Tu vas lui offrir quoi, toi ? Une Rolex ? Un vison de chez Chanel ? Alice, elle aime les trucs simples.

Sa tête se tourne vers l'Audi Sport et il ajoute :

— Mais pas toi, visiblement.

— Hugo ! Arrête !

Je lui attrape le bras et le tire en arrière. Fred avance vers nous, sans lâcher Hugo du regard. Une fois à sa hauteur, il plante ses yeux dans les siens. Je retiens mon souffle.

— J'aime pas les Rolex et j'aime pas la fourrure. Et j'aime pas ta gueule non plus. Mais c'est Noël, alors je vais faire l'effort d'ignorer ce que t'as dit.

— Trop gentil à toi. Mais t'as peur de quoi ? Que je te pète la lèvre une seconde fois ? C'est sûr que ça ne ferait pas bon genre pour une présentation aux Lagardère ce soir.

Je m'interpose entre eux.

— Ça suffit tous les deux ! Vous êtes lourds à jouer vos coqs et vous êtes ridicules ! C'est Noël, merde ! Faites un effort !

Hugo se tourne vers moi, l'air navré.

— Désolé, Alice, t'as raison. On s'appelle ?

— Oui, merci encore d'être passé.

Je le serre dans mes bras, sous les yeux désapprobateurs de ma gueule d'ange. En fait, j'aime bien rendre Fred jaloux, cela me rassure de voir qu'il peut éprouver ce sentiment. Même si c'est complètement nul de ma part d'en rajouter une couche en enlaçant Hugo comme ça.

Je relâche mon étreinte et le laisse partir. Pendant qu'il monte dans son Alfa Roméo, Fred soupire :

— De quoi il se plaint, cet abruti ? Elle est très bien sa caisse aussi !

— Fred !

Il se tourne vers moi, sans sourire. Et merde ! J'aurais vraiment mieux fait de ne jamais lui parler de cette soirée et de mentir à ma mère.

Je lui prends la main et l'attire à l'intérieur.

— Viens, il fait froid, je vais chercher mes affaires.

Il me suit au salon. Je récupère mon sac de sport avec mes habits et ma trousse de toilette pour le lendemain matin. On n'en a pas parlé, mais cela me semble logique de finir chez lui, cette nuit.

De toute façon, avec ma tenue, il ne voudra pas se contenter de me déposer chez moi et de s'en aller. Quoique... Ce démon serait encore capable de me mettre dans tous mes états et de me laisser en plan.

Non ! Impossible ! Et puis, c'est Noël quand même !

Lorsque je me tourne vers lui, il a les yeux rivés sur le sapin. C'est à peine s'il m'a adressé un regard depuis qu'il est arrivé. Me serais-je trompée ?

— Tradition, hein ? me demande-t-il en jetant un coup de tête vers l'arbre décoré.

— Oui, et j'aime beaucoup celle-là. On l'a décoré avec Johanna la semaine dernière. Le pauvre. Il va passer la nuit tout seul et demain, il n'aura même pas un paquet sous ses aiguilles.

— Pourquoi ? ricane Fred. Le père Noël ne passera pas, car tes colocs et toi n'avez pas été sages ? Ils sont où d'ailleurs ?

— Mathieu est à Zurich et Johanna passe la soirée chez ses parents, avec Marc. Et après elle va dormir chez lui. Demain midi, ils sont invités chez ses parents à lui.

Fred grimace.

— Ne commence pas, gueule d'ange, je sais parfaitement à quoi tu penses !

Il finit par sourire et me fait un clin d'œil complice.

Je me tourne vers le sapin. Non, c'est vrai : c'est triste un sapin de Noël sans cadeaux en dessous. Je laisse Fred au salon et monte rapidement dans ma chambre pour en redescendre avec les cadeaux pour Johanna et Mathieu. Ils ne les ouvriront pas avant quelques jours, mais au moins, cela finira d'égayer l'arbre.

Je me rapproche de Fred et passe mes mains autour de sa nuque.

— Pourquoi tu ne veux pas faire de sapin chez toi ? En plus, avec la maison que tu as, ça irait tellement bien !

— Alice, d'habitude à Noël, je suis pas chez moi. À quoi ça servirait ?

— Si on est encore ensemble à Noël prochain, tu me laisseras en faire un ?

Il lève les yeux au ciel en soupirant.

— On verra déjà si je te supporte jusqu'à l'année prochaine, demoiselle.

Je pose un baiser sur sa joue. Il a laissé sa barbe de trois jours, comme j'aime, même si je sais pertinemment que ma mère aura quelque chose à redire. Tant pis pour elle. Après tout, ce n'est pas elle qui a envie de faire sa vie avec cet homme.

Je rougis. Merde alors ! Je viens vraiment de penser ça ? Mon cœur se met à tambouriner violemment dans ma poitrine. Faire ma vie avec cet homme ? Oh oui ! Foutrement envie !

Je plonge mes yeux dans les siens.

— Pourquoi tu rougis, princesse ?

— Parce que... je vous trouve très beau, monsieur.

Il sourit.

— Ouais, c'est ça ! Vérité vraie, humble servante ?

Je baisse mes yeux au sol.

— Alice ?

Je me fais violence pour remonter mon visage vers le sien et répéter, sans ciller, comme si c'était une évidence :

— Parce que je vous trouve très beau, monsieur.

Il pose sa main dans mes cheveux et m'attire à lui pour m'embrasser passionnément. À peine ses lèvres touchent-elles les miennes que mon corps s'enflamme. Je dégrafe son blouson afin de passer mes mains sous ses vêtements. Je retire ma langue de sa bouche et recule légèrement pour observer ses fringues. La vache ! Je n'en reviens pas !

Je pousse un rire nerveux. Fred s'étonne :

— Quoi encore ?

— Tu m'as écoutée, gueule d'ange ?

Il sourit en haussant les épaules.

— Je savais pas quoi mettre, alors je me suis dit « pourquoi ne pas te faire plaisir ? ».

Là, j'en reste waouh ! Il m'épate vraiment, ce mec.

Il fait glisser ses doigts dans les miens et me repousse pour m'observer d'un regard puissamment coquin et pervers.

— Je vois que tu m'as écouté aussi, humble servante. Pour finir, je suis pas sûr qu'on sera très à l'heure chez tes vieux.

Je tente de lâcher ses mains, mais il resserre son étreinte et m'amène contre lui. J'essaie de protester pour la forme.

— Fred ! Je n'aime pas être en retard chez mes parents. On aura toute la nuit pour faire des cochonneries.

Son regard s'enflamme.

— Des cochonneries ? Mmmh... T'as quel genre en tête, demoiselle ?

Sa langue commence à me lécher le lobe de l'oreille, puis descend vers ma bouche. Punaise ! Non ! Je ne vais pas résister à ça bien longtemps, je me sens déjà complètement trempée, là, en bas.

Je murmure en cherchant sa bouche :

— Le genre a passé une nuit blanche.

Sa main se glisse sous ma jupe et effleure le haut de mes bas.

— Mmmh... Intéressant...

Il laisse ses doigts grimper un peu plus haut. Ça y est : je suis en feu. Bordel ! Tant pis pour mes parents. Je pose ma main sur son entre-jambes et presse la bosse de son pénis en érection à travers son jean noir. Ses mains frôlent mon clitoris sous le tissu de mon tanga, puis viennent se placer sur mes fesses

à moitié nues.

— Putain, Alice ! Tu t'es pas fichue de moi ce soir !

Je hoquète :

— Tu voulais une humble servante libertine, gueule d'ange. J'ai obéi.

— Mmmh... Redis ça encore une fois. Ça m'excite.

Je souris. Putain ! Ce que ça m'excite, moi aussi, de l'entendre me susurrer ces mots avec sa si belle voix !

Je prends un ton sensuel et viens lui glisser à l'oreille en pressant plus fortement son sexe :

— Je vous ai obéi, monsieur Pelletier.

Il m'embrasse goulûment et passe ses mains sous ma chemise. Je l'entends souffler de désir.

— C'est ce que je pense, demoiselle ?

Je me mordille la lèvre en lui jetant un regard malicieux.

— J'ai le droit de regarder ?

Je secoue la tête en signe de négation. Un sourire vicieux s'affiche sur ses lèvres et il me fait reculer contre le mur du salon. Aussitôt, mes seins se gonflent sous mon corset et j'écarte les jambes malgré moi.

Fred murmure en commençant à déboutonner ma chemise :

— Vous n'êtes pas en position de négocier, mademoiselle Lagardère. Une humble servante n'a pas son mot à dire.

Oh ! La vache ! Je suis excitée comme une folle. Je tremble de désir, alors que ses doigts frôlent ma peau à chaque bouton dégrafé.

— Passe ta main dans mon futa, Alice. Fais-moi du bien.

Je m'exécute, le vagin au bord de l'explosion ; j'ai tellement envie qu'il me touche là, lui aussi.

Mmmh... Son membre est dur comme de la pierre. J'ai envie de le sucer.

Il ouvre ma chemise et ses yeux s'emplissent d'une lumière foutrement coquine. Il sourit en passant ses doigts sur le haut de ma poitrine.

— Et dire qu'à une époque toutes les femmes portaient ce genre de truc. Fichue libération féminine.

Sa langue vient me lécher la peau. Je souffle en gémissant. Mes doigts se resserrent sur son pénis tandis que l'index de Fred se pose sur ma bouche.

— Suce.

Je laisse ma langue sortir et lèche son doigt comme une sucette. Fred se mord la lèvre et vient poser son index sur mon clitoris. J'ouvre la bouche et me laisse aller à des gémissements de désirs intenses. Bordel ! Ce que c'est bon !

De sa main libre, Fred parvient à descendre mon décolleté sous mes seins. Ceux-ci jaillissent à l'air libre et se gonflent aussitôt. Fred les caresse, puis pose ses lèvres dessus, les embrasse, mordille mes tétons. Du bout de sa langue, il les titille, tout comme il titille ma petite boule de plaisir entre mes jambes.

Je déboutonne son pantalon afin d'avoir une meilleure prise sur sa verge.

— T'es mouillée comme une diablesse, Alice. T'as envie de moi à ce point-là ?

— À ton avis... gueule... d'ange.

Il pénètre un doigt en moi ; je hoquète violemment. Sa bouche dévore mes seins... Son index joue avec mon point G... Je n'en peux plus, je vais crier. Pour répondre au plaisir qu'il m'offre, je le masturbe avec plus de vigueur. Il gémit à son tour.

— Mmmh... Dis-moi que tu me désires plus que tout au monde, demoiselle.

— Je...

Je me mords la lèvre. Putain ! Ce que c'est bon !

— Je... te désire... Fred.

— Qu'est-ce que tu veux, là, tout de suite ?

— Je veux... Aaah !

Je veux qu'il me baise comme un damné ! Mais je ne parviens pas à le dire. C'est trop fort ! C'est trop bon.

— Dis-le-moi, Alice !

Je plante mon regard dans le sien, enfiévrée jusqu'aux tréfonds de mon âme.

— Baise-moi.

Il sourit, de son sourire de démon. Non ! Il n'osera pas !

Il m'embrasse, puis embrasse mes seins tout en ramenant son doigt couvert de mon humidité vers sa bouche. Il le suce, lentement, puis me glisse à l'oreille en retirant ma main de son pantalon :

— Avec plaisir, Alice, mais plus tard. Là, on va vraiment finir par être en retard.

Je le regarde, les yeux remplis de colère. Le salaud ! Il a osé et il vient de poser les règles du jeu pour la soirée.

Il recule de quelques pas et reboutonne son pantalon.

— Fred ! Tu n'es qu'un sale démon pervers !

— Et toi, t'es sacrément bandante, humble servante. Je vais finalement beaucoup m'amuser ce soir.

Et il se fout de moi, en plus ?

— Tu ne peux pas me laisser comme ça ! T'as pas le droit de me refaire le coup !

Il me fait un clin d'œil et me jette :

— Pourquoi ? C'était pas foutrement jouissif la dernière fois ?

Je rougis. Oh oui ! C'était terrible, mais...

— On va chez mes parents, bordel !

Il me regarde, faussement offusqué.

— Mademoiselle Lagardère, quel est ce langage grossier ? Madame votre mère risque de vous gronder.

Je pousse un nouveau juron en serrant les poings.

— T'es pas juste avec moi, gueule d'ange. C'est de la pure méchanceté de me laisser dans cet état !

Il s'approche de moi et me murmure en laissant sa langue caresser mes lèvres :

— Mais tu sais comme ça m'excite, Alice. Et puis, c'est ta faute. Je t'ai dit que je voulais une tenue d'humble servante, mais t'étais pas obligée d'en passer une aussi... foutrement désirable. Je pensais que tu me connaissais mieux que ça.

— Je savais qu'elle allait te mettre dans tous tes états, mais je ne pensais pas que tu oserais jouer avec moi en sachant avec qui nous allons passer la soirée.

— Alors tu me connais vraiment mal. Plus y a du danger et plus j'aime ça. Si tu voulais un petit ami idéal, fallait pas sortir avec moi.

Il me plante un baiser sur les lèvres, puis va chercher mon sac de sport et le sac en plastique avec les cadeaux. Je le regarde faire, abasourdie.

*Un petit ami...* Je me sens sourire béatement.

Non ! Je secoue la tête et me reconnecte à l'instant présent. Ma colère revient immédiatement à la charge. Rien que pour emmerder Fred, je devrais aller me changer sur-le-champ. Moi aussi, il me connaît mal. Quoique... Merde ! Je les aime ses jeux pervers à la noix !

Grrr ! Ce qu'il peut m'énerver parfois !

Il est déjà dans le vestibule quand il me lance :

— Tu fous quoi ? On va vraiment être en retard !

Je le rejoins, enfile mon manteau et prends mon sac à main. Fred m'ouvre la porte pour me laisser passer. Tout en traversant le jardin, je devine son regard au niveau de mes fesses. J'en rougis.

En m'ouvrant la portière de l'Audi, il me balance :

— Je me réjouis de voir la réaction de ta mère face à ta tenue, demoiselle. Je sens que je vais bien me marrer.

Je peste ! Ma mère m'a bien eue avec cette soirée, mais Fred a encore mieux réussi son coup. Finalement, ces deux-là sont peut-être faits pour s'entendre.

— Tu sors à la prochaine, Morges Ouest.

Nous passons devant le panneau Morges Est et Fred accélère. Je regarde la sortie passer et pousse un soupir de nervosité. Dans dix minutes, nous serons chez mes parents.

Je jette un œil en coin vers ma gueule d'ange. Comme d'habitude, il semble impassible. Pourtant, je suis sûre qu'il est un peu nerveux, lui aussi.

Un kilomètre plus loin, il met son clignotant et sort de l'autoroute. Il prend la pré-sélection de droite, comme je le lui indique, puis une fois sur la route principale, il tourne à gauche. Nous nous enfonçons dans les quartiers arrière de la ville. Ceux où j'ai passé mon enfance.

Après quelques zigzags dans les rues à trente à l'heure, j'ordonne à Fred de pénétrer dans une longue allée et de se parquer devant un petit immeuble beige. Je reconnais la voiture de Sophie et William un peu plus loin. Je lève les yeux vers le troisième étage. Fred me prend la main.

— Qu'est-ce que tu me fais pas faire, demoiselle !

Je lui souris tendrement. Il a tout de même l'air un peu crispé. Cela me rassure.

Je me penche vers lui, l'embrasse et le regrette aussitôt, car il me pousse contre la portière et glisse sa langue contre la mienne en passant ses mains sur mes jambes. Il n'en faut pas plus à mon corps pour se remettre en état d'excitation. Et je ne veux pas.

Je bouscule mon apollon en grimaçant. Il sourit de toutes ses dents.

— Ne joue pas avec moi ce soir, gueule d'ange !

— Oh si !

Je peste et sors de l'Audi en emportant mon sac en plastique. Mais quel...

Avant qu'il n'ait le temps de m'attraper, je me précipite à l'entrée et sors mon trousseau de clés que je fais tomber.

— Merde !

Fred se baisse et le ramasse.

— T'as l'air nerveuse.

— Ah bon ? Tu crois ? Tu ne l'es pas, toi ?

— Si, un peu, j'avoue. Tiens, donne-moi ça.

Il me prend le sac des mains et je frissonne quand ses doigts touchent les miens. Nos yeux se croisent, j'entrouvre mes lèvres et Fred me pousse contre le mur, à côté de la porte d'entrée. Je passe une jambe autour de la sienne. Il me la caresse en m'embrassant avec passion.

La porte s'ouvre, nous sursautons. Et je grimace à la vue de madame Grimbert, une petite vieille très à cheval sur les principes d'éducation. Combien de fois est-elle venue faire la morale à ma mère alors que Sophie et moi jouions dans les couloirs de l'immeuble ou que, par malheur, nous ne lui disions pas bonjour en la croisant dans le quartier ?

À ma vue, elle plisse les yeux, puis dévisage Fred en secouant la tête. Je lui souris.

— Bonsoir, madame Grimbert.

— Hum ! La jeunesse n'a plus aucun respect ! me lance-t-elle en s'éloignant.

Je soupire et grimace dans son dos.

— C'est qui, cette vieille toquée ? me demande Fred, interloqué par la réaction de la vieille femme.

— C'était madame Grimbert. La relique de cet immeuble.

Il me jette un œil surpris et commence à rire. Je souris, moi aussi. Mon Dieu ! Si elle m'entendait !

— Elle a toujours vécu ici. Son mari est mort il y a plus de trente ans.



— Si tu veux mon avis, ça fait aussi plus de trente ans qu'elle a plus été baisée. Le manque de sexe, ça finit par rendre les gens cons et irritables.

Nous nous regardons quelques secondes, puis pouffons de rire comme deux gamins.

Je me tourne vers la porte et enfile ma clé dans la serrure. Nous empruntons les escaliers. L'ascenseur avec Fred ce soir, ce n'est pas une bonne idée.

Arrivés devant l'appartement de mes parents, je souffle profondément, puis appuie sur la sonnette. J'ai froid, pourtant je transpire. En ouvrant la porte, mes jambes se transforment en coton.

Léna se précipite vers nous, les bras grands ouverts.

— Tatie 'Lice ! Fredo !

Je la serre fort, puis elle se tourne vers Fred. Ma gueule d'ange la prend dans ses bras. Elle s'accroche à son cou et dépose un baiser sur sa joue en lui disant :

— Tu sais que Tatie 'Lice, elle *a cro* à toi ?

Fred plisse les yeux et moi, je me transforme en coquelicot. Punaise ! Ça commence bien !

Il lui demande dans un sourire :

— Pardon ? Ça veut dire quoi « elle a cro », p'tite puce ?

— Ça veut dire qu'elle est très très *namoureuse* ! C'est Maman qui me l'a dit devant ta photo ! Mais Tatie 'Lice, elle a dit que tu voulais pas lui faire de bébé. Moi, je trouve ça triste. Tim, il aurait joué avec et moi, je lui aurais fait plein de câlins. Des gros, comme ça.

Elle écarte ses petits bras le plus possible et moi, je m'étrangle de honte en me demandant comment je vais bien pouvoir rattraper le coup.

Fred la repose par terre, elle s'empresse de disparaître en direction du salon en criant avec enthousiasme :

— Y a Tatie 'Lice et Fredo !

Ma gueule d'ange se tourne vers moi et je suis bien incapable de lire en lui. Ses traits sont d'une neutralité exaspérante.

— Fred...

Il secoue la tête.

— J'ai pas tout pigé, mais je crois que je préfère pas comprendre.

Il s'approche de moi, m'enlace et descend lentement sa bouche vers la mienne.

— Je retiendrai juste le fait qu'apparemment t'es *très namoureuse* de moi, demoiselle.

Je déglutis et lui demande, le cœur battant :

— Et toi ?

Il rétorque dans un sourire effronté :

— Moi ? Je suis pas très *namoureux* de moi, non.

Je lui envoie une tape sur l'épaule. Il m'embrasse. Mon cœur s'emballe.

Quand il se retire, ses yeux me scrutent intensément. Il chuchote :

— Mais je suis peut-être bien *namoureux* de quelqu'un d'autre.

J'ouvre la bouche, effarée. Je crois que je vais m'évanouir. À l'écoute de ses discours sur Noël, je ne pense pas qu'il ait prévu de m'offrir quelque chose. Mais ce qu'il vient de m'avouer, c'est sûrement le plus beau cadeau qu'il puisse me faire. La vache !

Je me jette à son cou et l'embrasse sauvagement, le faisant reculer contre l'armoire murale du corridor. Je me presse contre lui et sens son pénis se durcir au fil de notre étreinte. Je dézippe la fermeture Éclair de son blouson pendant qu'il défait les boutons de mon manteau.

— Hum ! Salut, frangine !

Nous tressaillons tous les deux au son de la voix de Sophie. Je m'empourpre. Pendant deux minutes, j'ai oublié où nous étions. C'est dingue ça !

— Salut, Sophie... euh... ça va ?

— Pas aussi bien que vous deux, me jette-t-elle dans un grand sourire. On se demandait ce que vous fabriquiez dans cette entrée. On pouvait toujours vous attendre.

Elle cligne de l'œil, je baisse les yeux au sol.

Fred sourit en s'avançant vers ma sœur pour lui faire la bise. À la troisième étreinte, Sophie recule tandis que Fred s'apprêtait à l'embrasser encore une fois.

— Ah ouais ! Trois ! Putain ! Je m'y fais pas !

Sophie rougit.

— Si ça t'arrange, dit-elle en lui tendant sa joue droite.

Alors ça ! Je regarde ma sœur tel un poisson en manque d'air. Elle a un de ces culots, ma frangine !

Sophie minaude :

— C'est marrant que les Parisiens en fassent quatre. Eux qui ne sont pourtant pas très chaleureux.

Elle s'empourpre.

— Enfin... pas tous... Toi, t'as l'air plutôt cool.

Elle lui envoie une giflette sur le bras. Mais elle a fini son manège, oui ? Elle joue à quoi ? C'est du flirt, ça, non ?

Je m'approche d'eux et viens planter une bise sèche sur la joue de Sophie en disant froidement :

— On arrive.

Elle hausse les épaules et disparaît. Je me tourne vers Fred qui me jette en rigolant :

— Je crois qu'elle m'aime bien, ta sœur.

— Fais gaffe à toi, gueule d'ange ! Et ça n'est pas elle que tu dois séduire ce soir !

Son regard s'embrase quand il demande à voix basse, l'air provocateur :

— Tu veux que je séduise ta mère ?

— Oui... enfin... non ! Fred !

Je pose mes mains sur mon visage en pestant :

— T'es pas possible ! Tu sais très bien ce que je veux dire ! De toute façon, elle est trop vieille pour toi.

— Y a pas d'âge pour s'envoyer en l'air.

— Fred !

Je lui jette un air offusqué, puis plisse les yeux en demandant :

— Tu as... tu as déjà couché avec des femmes plus âgées ?

— Question à la con. T'as dit que t'en poserais plus. On y va ?

— La vérité vraie, gueule d'ange, réponds !

Il soupire d'exaspération en plantant ses yeux dans les miens.

— Oui.

Il se fiche de moi, là ?

— Beaucoup plus âgées ?

— Mais j'en sais rien, je leur demandais pas leur passeport ! Alice, gâche pas la soirée, elle sera déjà suffisamment pénible comme ça.

Je baisse les yeux, penaude.

— Excuse-moi. Viens, on y va.

Je le prends par la main et l'entraîne au salon.

Mes parents habitent un grand quatre pièces en duplex. Ils ont gardé la chambre de Sophie comme chambre pour leurs petits-enfants et transformé la mienne en bureau.

En franchissant la porte du salon, je me fige, la boule au ventre. Ils sont tous là : Léna, Sophie avec Tim dans les bras, William et mes parents. Le regard de ma mère me transperce, puis dévisage Fred sans retenue aucune. Un vent glacé s'invite subitement dans l'appartement.

Ma mère est passée chez le coiffeur. Il lui a refait une teinture brune et des mèches blondes. Elle n'a

jamais supporté les cheveux blancs. Elle s'est coiffée en chignon assez strict qui lui donne une classe folle, surtout avec son tailleur de marque.

Mon père aussi est bien habillé dans son pantalon noir, impeccablement coupé, et son pull rouge. Je lui souris tendrement.

William se lève et vient à nous.

— Alice ! dit-il avec son accent anglais si délicat. You are so beautiful !

— Thank you, Sir.

J'aimerais pouvoir lui retourner le compliment, mais j'avoue que je reste ébahie devant son pull tricoté en laine. C'est moi ou, habillé comme ça, il ressemble au personnage de Mark Darcy dans *Bridget Jones* ? Après une brève réflexion, je crois que finalement je le préfère dans son costard-cravate. Il fait moins British coincé.

Il salue Fred d'une poignée de main ferme.

— Nice to meet you. Bienvenue parmi nous, lui jette-t-il courtoisement.

Fred lui retourne un sourire poli. Mon père se lève à son tour et nous rejoint.

— Ma fille ! Tu es resplendissante !

Ma tenue ne semble pas l'offusquer, sinon il m'aurait fait une remarque. En même temps, j'ai fermé un bouton supplémentaire et mon père ne peut pas deviner ce que je porte en dessous.

— Papa, je te présente Frédéric.

Mon père se tourne vers Fred et lui serre la main dans un sourire bienveillant.

— Enchanté. Nous avons beaucoup entendu parler de vous, en tout cas.

— Monsieur...

— Appelez-moi Philippe, voyons !

Fred hoche la tête en souriant comme un gosse. Je respire lentement en les regardant, ravie de ce premier échange. En voilà déjà un sur deux de séduit. Au suivant.

Je m'approche de ma mère.

— Salut, Maman.

— Alice, c'est quoi cette tenue ? Tu n'as plus 15 ans !

Je retiens une insulte au bord de mes lèvres et continue de lui sourire comme je peux.

— Non, mais je n'en ai pas encore trente non plus.

— Hé ! rouspète Sophie. Un peu de respect, s'il te plaît !

Je lui souris avec effronterie. Fallait pas flirter avec mon *petit ami*, ma chère sœur.

Ma mère finit par se lever pour me faire la bise, puis elle se tourne vers Fred qui s'avance à son tour.

— Maman, je te présente Frédéric.

Pfff ! Qu'est-ce que ça fait ridiculement solennel !

Elle continue de reluquer Fred, les lèvres pincées, s'arrêtant un bref instant sur son piercing à l'arcade sourcilière. Je savais qu'elle n'allait pas aimer son look, mais là, franchement, elle pourrait être discrète.

Fred lui tend la main, sans dévier son regard, il lui accorde même son sourire charmeur.

— Madame Lagardère, enchanté.

Les joues de ma mère s'empourprent légèrement. Elle cligne des yeux.

— Frédéric... bienvenue.

Elle relâche promptement sa main.

Bon... Pas de « appelez-moi Joséphine », mais je crois qu'elle est troublée malgré tout. La beauté de cet homme lui ouvre quand même bien des portes. En plus, ma mère sait à quoi il ressemble sous son tee-shirt noir. Je rougis en le déshabillant du regard. Son torse, ses abdos, ses tatouages, ses muscles si parfaits... Nom d'une pipe ! Que toutes les femmes de la planète puissent savoir que, sous ses fringues, cet homme est un dieu vivant, à la limite, je m'en fiche presque, mais ma mère...

Mon père déclare :

— Tout le monde est là, on peut servir l'apéro. Sophie, tu veux un sirop ? Toi aussi, Léna ? Pour les autres, du champagne, ça vous va ?

Nous lui répondons tous d'un hochement de tête. William l'aide à sortir les coupes, puis mon père va chercher la bouteille à la cuisine. Ma mère retourne s'asseoir auprès de ma sœur, sur leur canapé vert bouteille, en ne cessant de nous observer fixement.

Nous prenons place sur des tabourets et Léna demande aussitôt à Fred si elle peut venir sur ses genoux. Ma mère a un léger mouvement de surprise.

Je lui jette :

— Léna aime beaucoup Fred. Surtout depuis qu'il l'a emmenée faire du cheval.

— Ce n'est pas dangereux, ça ? réplique froidement ma mère.

— Pas en compagnie d'un bon cavalier, non, lui répond gentiment Fred en soutenant son regard.

— Et puis, il est trop beau son cheval, Nanny ! Il est tout noir ! dit Léna en dévorant Fred des yeux. T'as promis qu'on en ferait encore !

— Et je tiendrai ma promesse, p'tite puce.

Ma nièce semble ravie par la réponse, car ma gueule d'ange a droit à un nouveau bisou.

Mon père revient. Je m'empresse d'aller chercher mes toasts pendant qu'il fait sauter le bouchon du champagne.

— Merci, Alice, ça a l'air délicieux ! s'exclame ma sœur, les yeux remplis d'envie, en découvrant le plateau que je pose sur la table basse.

Mon père sert les coupes, puis les offre à la ronde. Une fois tout le monde servi, nous trinquons joyeusement, même si je sens une tension très palpable du côté de ma mère.

Lorsqu'elle ouvre la bouche, je m'accroche à mon tabouret.

— Alors comme ça, vous êtes un chanteur connu ?

— Maman !

Elle me jette un regard empli d'innocence.

— Eh bien quoi ? C'est faux peut-être ?

Fred me regarde l'air de dire « laisse couler ». Je m'empare d'un petit four et le croque sans appétit.

— Oui, avec mon groupe, on est plutôt connus.

— Pourquoi « Dark Moon » ? demande William, étonné. Vous êtes français, vous chantez en français, pourtant vous avez pris un nom anglais.

Fred sourit.

— « Lune Sombre », je trouvais ça nase.

Je grimace. C'est pas faux.

Fred boit une gorgée de champagne, puis reprend :

— Moi, je voulais « Black Moon », mais le nom était déjà pris par un groupe de rap. Et « Lune Noire », ça faisait un peu trop Noir Désir. Alors, j'ai pensé à « Dark Moon ». Et finalement, je trouve que ça sonne mieux.

— Mais pourquoi ce nom-là précisément ? demande à son tour Sophie en le dévorant des yeux.

Nom d'une pipe ! Elle se fiche de moi ? Et son mari qui est juste à côté d'elle !

Fred hésite une seconde, me regarde, puis finit par lâcher :

— Parce que je suis né une nuit de lune noire et quand mes... parents sont morts, la lune était noire aussi.

Ma mère et Sophie écarquillent les yeux. La première s'exclame en portant une main à son cœur :

— Vos parents sont décédés ? Je suis désolée. Il y a longtemps ?

— Maman !

Fred me prend la main pour me calmer.

— J'avais 3 ans.

— Oh ! C'est affreux ! Vous avez été élevé par d'autres membres de votre famille, alors ?

Mais elle a fini, oui ? Je bouillonne contre moi-même. Je lui ai beaucoup parlé de Fred, mais pas de son passé. J'aurais dû. Surtout qu'elle ne va pas du tout aimer la réponse.

— Je n'avais pas de famille. On m'a placé en familles d'accueil et dans des foyers.

Sophie lui jette un regard compatissant. Je crois que si elle pouvait, elle le prendrait dans ses bras pour lui faire un câlin rassurant. Je lève les yeux au ciel.

Ma mère, elle, fixe les siens sur Fred, intensément.

— Un enfant de la DDASS ?

Elle me jette un bref regard inquiet. Et voilà ! Je savais que ça ne lui plairait pas.

— Joséphine ! la tacle mon père. C'est bon, là, non ? C'est le réveillon de Noël, on va peut-être éviter les mauvais souvenirs à ce garçon !

Ma mère lui jette un œil courroucé.

— Ce garçon, Philippe, est l'amoureux de ta fille ! Je pense que j'ai le droit d'en savoir un peu plus, non ?

Je rougis furieusement, morte de honte. Elle n'est vraiment pas présentable à un petit ami, ma mère. En tout cas, pas s'il n'est pas banquier, ingénieur ou prof de maths.

Un silence gêné s'installe dans la pièce.

Je bois ma coupe en évitant de regarder ma mère ou Fred quand Léna demande :

— T'es son *namoureux* à Tatie 'Lice, mais pourquoi tu veux pas te marier avec elle ? Tu la trouves pas jolie ?

Je recrache mon champagne dans le verre.

— Léna ! s'exclame Sophie en lui faisant de gros yeux. On ne dit pas ce genre de choses, voyons !

— Pourquoi ? demande innocemment ma nièce.

Fred lui répond avec douceur en passant un doigt dans ses cheveux :

— Parce que ça, p'tite puce, ce sont des choses qui ne regardent que ta Tatie 'Lice et moi.

Je m'empourpre.

Léna poursuit :

— Pourquoi ?

Fred sourit :

— Parce que c'est comme ça, p'tite curieuse.

Léna fait la moue, mais n'en rajoute pas, finissant même par lui offrir un beau sourire.

Ma mère les regarde tous les deux, semblant fortement abasourdie de leur complicité évidente. Je profite du silence pour me tourner vers William, c'est le moment de faire diversion.

— And you, brother-in-law ? Quoi de neuf ?

William semble ravi que l'on s'intéresse à lui. Il prend Tim dans ses bras et le berce gentiment avant de commencer à nous parler de son travail. Je décroche assez rapidement, me noyant dans mon second verre de champagne afin d'éviter de trop regarder ma mère. Je ne supporte pas les œillades maussades qu'elle jette à ma gueule d'ange. Elle est pire que ce que j'avais imaginé. Fred, lui, se contente de lui sourire en jouant avec Léna.

Je jette un œil désespéré à ma montre. La soirée va être longue !

Après l'apéritif, je rejoins mon père à la cuisine et lui tends une bouteille de vin.

— Tiens, c'est de la part de Fred.

Mon père prend la bouteille en lui jetant un regard très intéressé.

— Dis donc ! Il ne se fiche pas de moi ! C'est un amateur ?

Je hausse les épaules dans un sourire en regardant à mon tour l'étiquette. Personnellement, je n'y connais pas grand-chose en vin. Mais au vu du regard émerveillé de mon père, je suppose que Fred a bien choisi.

— Il est plus amateur de bière et de whisky, mais les quelques fois où j'ai bu du vin avec lui, je dois avouer qu'il était sacrément bon.

Ma mère et ma sœur débarquent à leur tour, les mains chargées des flûtes de champagne.

— William a été coucher Tim.

— Vous avez de la chance avec ce petit, dit ma mère. Toi, Sophie, il t'avait fallu près d'une année avant de faire tes nuits.

Je lui demande sur un ton agressif :

— T'as des trucs sympas à nous dire, des fois ?

Elle me regarde, effarée.

— Alice...

— Tu as remarqué que depuis qu'on est arrivés, tu n'arrêtes pas d'être négative ? Tu ne peux pas faire un effort ?

Elle croise les bras et me jette sur un ton rempli de fiel :

— Tu es ma fille, Alice, et j'ai le droit de poser des questions !

Elle baisse la voix et me lance en tendant un bras vers la porte :

— Ce garçon a été élevé par la DDASS !

Je lève les mains en l'air.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

— Tout.

— Tu te fiches de moi ? Ses parents vivaient à Neuilly, son père était chirurgien et sa mère violoniste ! Tu n'as qu'à te dire qu'il vient de là. Point.

— Mais il a été élevé ailleurs.

— Ose dire qu'il est mal élevé ?

Elle ferme sa bouche et ouvre grand ses yeux en me lançant des éclairs. Je rajoute, au bord de l'explosion :

— Il s'est débrouillé tout seul, et malgré tout ce qui lui est arrivé, il est cultivé, intelligent. Il s'est trouvé des parents de substitution qui sont adorables. Tu n'as pas le droit d'être méchante !

Ma mère se tourne vers ma sœur en hoquetant, ses yeux roulant dans ses orbites.

— Je suis méchante, moi ?

Sophie fait la moue.

— Ben, on ne peut pas dire que tu as été très chaleureuse.

Ma mère revient vers moi, le regard triste.

— Très bien, je vais faire un effort. Allez, à table !

Alors qu'elle s'apprête à tourner les talons, Léna arrive en tenant ma gueule d'ange par la main.

— Et ici, c'est la cuisine, explique-t-elle fièrement avant de rejoindre sa mère qui la prend dans ses

bras.

Mon père se tourne vers Fred, un grand sourire aux lèvres en désignant la bouteille.

— Merci. Excellent cru. Il ne fallait pas.

Fred m'entoure de ses bras et laisse son pouce venir discrètement caresser le haut de ma poitrine. J'ai subitement chaud.

— Alice m'a dit que vous étiez un amateur de bon vin. Ça me fait plaisir.

— Alors merci. Je vais l'ouvrir et la laisser s'aérer un peu. On la boira avec le plat principal. Vous appréciez les bons crus aussi, alors ?

— Tant qu'à faire ! lui lance Fred dans un sourire complice. Mais vous pouvez me tutoyer. Je préfère.

— À condition que ce soit réciproque, mon garçon.

Je laisse aller mes yeux de Fred à mon père, ravie. En voilà un que mon rockeur a rapidement su mettre dans sa poche. Tant mieux pour moi.

— Très bien, très bien, siffle ma mère, mais maintenant à table. La petite va avoir faim.

— J'aime pas le poisson ! s'exclame Léna dans une moue.

— Ne commence pas, Léna ! gronde Sophie. Il est très bon le saumon de Nanny.

— Non !

Fred me lâche, s'approche de ma nièce et se met à sa hauteur.

— T'es sûre que t'aimes pas le saumon ?

Elle secoue la tête avec véhémence. Fred sourit.

— Tu veux que je te dise un secret ?

— Oui.

Il se penche à son oreille et lui murmure quelque chose. Au fil de ses mots, Léna retrouve le sourire. Ma mère et Sophie me jettent un œil interloqué. Je hausse les épaules, aussi surprise qu'elles. Mais moi, ce qui m'étonne surtout, c'est pourquoi cet homme ne veut-il pas d'enfant ? Je peux comprendre qu'un bébé fasse peur, mais ils grandissent si vite, et il sait tellement bien s'y prendre avec les plus grands.

Dès que Fred se relève, Léna se tourne vers sa mère et déclare :

— Je veux manger du saumon ! On y va ?

Elle disparaît en direction de la salle à manger en courant. Sophie demande à Fred, absolument ahurie :

— Tu lui as dit quoi ?

— Que les chevaux adoraient manger le saumon le soir de Noël, surtout Black et Dragon.

Il tourne les talons et part rejoindre Léna. Ma sœur lance une main vers la porte :

— Tu sais que t'as intérêt à le garder, ce mec ? Moi, je le veux comme baby-sitter !

Je soupire, si elle savait !

Une fois n'est pas coutume, ma mère nous impose nos places autour de la table et Léna fait un nouveau mini scandale, parce qu'elle n'est pas à côté de Fred. Ma mère s'énerve, mais finit par accepter de la changer de place. L'important pour Joséphine Lagardère, de toute manière, c'est d'être assise face à ma gueule d'ange. Je rumine en silence, espérant qu'elle va faire un effort.

Elle nous sert un cocktail de poulet à l'avocat en entrée, puis une coquille Saint-Jacques safranée. Léna, elle, a directement droit au saumon, dont elle se régale en jetant des regards pleins de sous-entendus à Fred.

William est épaté par l'appétit de sa fille.

— Very good, my heart !

Léna lui envoie un baiser de la main, fière du compliment.

À mon grand soulagement, ce début de repas se passe plutôt bien. Tandis que ma mère se lève pour aller chercher le saumon, je sens la main de Fred glisser soudainement sur le haut de ma cuisse et son pouce s'enfiler sous mon tanga. Je lui jette un regard, les joues aussi rouges que la nappe de ma mère. Son regard à lui brille de malice et un sourire coquin apparaît sur ses lèvres. En même temps, comme

personne ne prend garde à nous, je m'installe plus confortablement sur ma chaise et écarte les jambes. Le doigt de Fred vient se poser sur ma petite boule toute chaude.

Oh ! La vache !

Je respire plus fort et commence à tordre ma serviette en papier d'une main pendant que je glisse l'autre sous la table pour la poser sur l'entre-jambes de mon apollon. Il bande allègrement.

— Alice ?

Je relève précipitamment les yeux et scrute ma sœur qui plisse les siens en s'exclamant :

— Encore dans ton monde ! Je te demandais ce que vous aviez prévu demain ?

Fred retire sa main et la repose sur la table comme si de rien n'était.

— Euh... je ne sais pas... Pourquoi ?

— Tu as congé ?

— Ben oui, c'est Noël. On est également fermés le 26 et... j'ai posé dix jours de vacances à partir du 31.

— Ah bon ? Tu ne nous l'as pas dit, remarque mon père sur un léger ton de reproche.

— Euh... Non... Je...

Je rougis de confusion. Je ne peux décemment pas leur avouer que j'ai pris congé à cause d'un article qui paraîtra dans *Paris Match* et qui risque de m'exposer à un danger...

« ... *potentiellement mortel* ! » gronde ma conscience.

Je chasse l'image de John Lennon de mon esprit.

— J'accompagne Fred à Paris. Le groupe joue les 6 et 7 janvier. J'ai pris congé jusqu'au 8.

— Vous jouez à Bercy, c'est ça ? demande ma sœur.

Fred hoche la tête.

Ma mère revient avec un plat chaud qu'elle dépose sur la table. Pendant qu'elle nous sert, mon père s'occupe du vin.

— Vraiment délicieux ! s'exclame-t-il à l'adresse de Fred en trempant ses lèvres dans son verre.

Une fois servis, nous trinquons à nouveau.

— Mais dites-moi, Frédéric, lui demande ma mère, dans ce que m'a raconté ma fille, vous avez un emploi du temps plutôt chargé. Comment faites-vous pour concilier votre vie privée et votre vie... d'artiste ?

Fred finit de mâcher ce qu'il a en bouche avant de répondre :

— Y a encore quelques mois, j'avais rien à concilier. Ma vie, c'est la musique. Mais depuis que je connais Alice, j'ai appris à faire des concessions.

— Oh ? Vraiment ? Pourtant, vous avez été très absent ces derniers temps, non ?

Je grince des dents.

— Maman !

À nouveau, Fred pose sa main sur la mienne et répond sur un ton légèrement sarcastique :

— Pas plus qu'un mec qui serait pilote d'avion.

Ma sœur ricane. Ma mère, elle, ne se démonte pas.

— Mais un pilote d'avion n'est pas harcelé par les photographes. Et je suppose que vous devez avoir beaucoup de... comment dit-on ? Des admirateurs ? Ou plutôt, des admiratrices ? Les tentations doivent être grandes.

— Maman, ça suffit !

Je me lève en donnant un coup de poing sur la table. Fred murmure d'une voix douce :

— Laisse, Alice, ta mère a la trouille, c'est normal.

Il a l'air calme, mais je sens à son regard que la sauce est en train de lui monter au nez.

— Je comprends votre angoisse, madame Lagardère. Elle est légitime. Mais votre fille connaît les règles du jeu, elle savait à quoi s'attendre. Et elle se débrouille très bien.



Il passe une main derrière mon dos, tire sur ma chemise pour m'obliger à reprendre place sur ma chaise et se met à caresser nonchalamment ma colonne vertébrale.

Ma mère nous observe, une lumière noire au fond de ses prunelles.

— Vous savez le choc que j'ai eu en la découvrant dans les journaux ?

— Oui, elle me l'a dit.

Il me jette un bref coup d'œil et ajoute :

— Et vous risquez d'en avoir un autre la semaine prochaine.

J'avale mon saumon de travers et commence à tousser. Fred me tapote dans le dos. J'avale une grande gorgée d'eau.

Il n'a pas dit ça ?

— Alice, il veut dire quoi par là ? me demande ma mère d'une voix blanche.

Tous les regards sont tournés sur nous. Je m'empourpre. Fred plante ses yeux dans ceux de ma mère.

— On a posé pour *Paris Match* vendredi et l'article sera en kiosque le 2 janvier.

— Quoi ? s'étrangle ma mère.

— Eh ben ! s'exclame Sophie. *Paris Match* ? Waouh ! Sœurette, tu vas devenir célèbre, toi aussi !

— Mais... mais Alice, enfin ! Que t'est-il passé par la tête ? Et vous ? Pourquoi...

Le visage de Fred se ferme et prend une allure sérieuse.

— Comme vous l'avez si bien dit, on se fait harceler par les journalistes. Je suis un mec très connu qui n'a jamais affiché une seule de ses relations officiellement. Pourquoi ? Parce que je n'ai jamais été... suffisamment amoureux pour avoir envie d'en parler. Mais avec Alice, c'est différent.

Mes parents le regardent en silence, proprement ébahis.

Comme personne ne prend la parole, Fred enchaîne :

— J'ai voulu la protéger de tout ça, mais on nous a surpris et la presse s'est déchaînée. Le meilleur moyen pour calmer ces co... ces imbéciles, c'est de leur donner de quoi ronger leur os. Alors, j'ai proposé à Alice cet article, pour qu'on nous fiche la paix. Même si cela ne les empêchera pas de nous suivre encore.

Ma mère jette un œil inquiet à mon père. La voix grave et cassée de Fred s'adoucit.

— Madame Lagardère, je sais que ça doit pas être facile pour vous. Mais sachez que pour moi non plus, c'est pas simple tous les jours. Le métier que je fais demande des sacrifices, aussi bien pour l'artiste que pour son entourage. Si Alice en a marre de tout ça, je la laisserai partir. Elle a le choix.

— Un métier ? répète ma mère, incrédule.

— Joséphine ! gronde mon père.

— Laisse-moi, Philippe !

Elle repose son regard sur Fred, le visage dur, et lui crache :

— Vous appelez ça un métier ? Mais vous faites quoi à part vous donner en spectacle devant des filles qui hurlent comme des hystériques en espérant finir dans votre lit, et poser nu pour des parfums ?

Je regarde ma mère, proprement hallucinée. Elle a fumé un truc ce soir, ce n'est pas possible autrement !

Ma sœur pose une main sur la sienne.

— Maman ! Calme-toi, enfin ! Ça ne va pas de l'agresser comme ça ? Il ne t'a rien fait !

Fred souffle, se lève et se penche en avant.

— Oui, c'est un métier. J'ai appris à jouer de la musique, à composer. J'ai appris à transmettre l'amour de ce que je fais aux autres. Et oui, y a des filles hystériques aux concerts, et bien sûr que j'en ai profité, comme n'importe qui d'autre.

Ma mère ouvre une bouche offusquée et moi, je m'apprête à me lever pour aller prendre la porte avec Fred dans moins de cinq minutes.

Ma gueule d'ange hausse le ton :

— Je pose pour des marques, parce que je suis devenu une icône pour plein de monde. J'aime pas ça, mais ça fait partie de mon boulot. Moi, ce qui me plaît, c'est de jouer mes chansons sur scène. C'est de créer un album et de le faire découvrir aux gens. Mon public, ce n'est pas que des gonzesses hystériques. C'est surtout des personnes de tout âge qui viennent nous voir pour se faire plaisir ! Un monde sans musique, c'est un monde sans vie. Heureusement que nous sommes là. Et par *nous*, j'entends tous ceux qui font ce métier, des chanteurs d'opéra aux chanteurs de death metal. Avec mes potes, on a trimé comme des malades pour en arriver là aujourd'hui. Et rien n'est gagné.

Il reprend sa respiration en toisant ma mère, le regard fier, puis reprend :

— Votre peur est légitime, parce que mon boulot est éphémère. Je me fais pas d'illusion, tout peut s'arrêter du jour au lendemain. Alors je fais ce qu'il faut pour qu'on reste au top le plus longtemps possible. Ça demande de l'engagement, du sacrifice. Ma vie privée en pâtit, c'est certain. Je suis désolé de pas correspondre au profil de vos rêves, madame Lagardère, mais Alice est assez grande pour savoir ce qu'elle souhaite. Je sais que j'ai changé sa vie, mais sachez qu'elle a également changé la mienne et que je ferai tout ce qui m'est possible pour que cette demoiselle soit heureuse.

Il se rassoit, le visage fermé.

Ma sœur me jette un sourire immense tandis que je regarde Fred, les yeux remplis d'amour. Alors ça ! Je suis tellement sur le cul que je ne sais pas quoi dire. Mes parents non plus, visiblement.

Maintenant, je comprends mieux pourquoi Flavia m'avait dit un jour que ce mec ne se gênait pas pour balancer aux autres ce qu'il pensait. Il est vrai, il est cash, il est rentre-dedans, et c'est mon homme ! C'est surtout le premier que je vois tenir tête à ma mère ainsi. Elle en est si surprise qu'elle se contente de boire son verre de vin d'un trait.

Elle sait pertinemment qu'elle a été trop loin et que la réaction de Fred n'est que légitime, même si je reconnais qu'il a peut-être un peu poussé le bouchon, lui aussi.

Un long silence s'ensuit, ponctué simplement par les bruits des jeux de Léna au salon.

Mon père finit par rompre le silence :

— Il faut excuser ma femme, des fois, elle...

— Philippe !

Ma mère lui jette un regard glacial. En posant ses yeux sur Fred, son visage s'adoucit et à ma grande surprise, elle lui dit :

— Je suis désolée, Frédéric. Vous avez raison, j'ai peur. C'est tellement loin de nous, ce genre de vie. Et effectivement, je n'aurais jamais imaginé ça pour mes filles. Je vous remercie de votre... franchise. Et je suis sûre que vous êtes tout à fait correct avec Alice.

Je grimace. Il est plus que correct cet homme, sauf quand il joue au démon à mes dépens, mais ça, il ne vaut mieux pas qu'elle l'apprenne.

Elle se lève et lui tend la main à travers la table.

— Je suis désolée de vous avoir mal jugé. Je sais reconnaître mes erreurs aussi. Bienvenue chez nous. Et appelez-moi Joséphine.

Fred se lève et lui prend la main.

Punaise ! Quelle soirée ! Je crois que ce Noël-là, je m'en souviendrai toute ma vie.

Ma mère se rassoit, puis une nouvelle inquiétude s'imprègne sur son visage :

— Cette histoire avec *Paris Match*, rassurez-moi, ce n'est pas sérieux ?

Je soupire.

— Si, Maman. On a... fait quelques photos et un journaliste nous a posé des questions.

— C'est vraiment fou, ça. Ma fille dans *Paris Match* !

Ouais, et attends de voir les photos et de lire ce que Fred a raconté. Je crois que je vais débrancher mon téléphone le 2 janvier.

J'ai besoin de me rafraîchir, j'ai terriblement chaud. Je me lève et file à la salle de bain.

Alors que je m'essuie la nuque à un linge propre, Fred toque à la porte que j'ai laissée entrouverte.

De sa bouille de petit garçon penaud, il demande :

— Je peux entrer ?

J'acquiesce et il ferme la porte à clé.

— Je suis désolé, Alice, mais ta mère m'a...

Je pose un doigt sur sa bouche.

— Tu as bien fait de lui rentrer dedans. C'est moi qui suis désolée, Fred. Je ne pensais pas qu'elle oserait se comporter ainsi.

Il soupire en s'adossant au mur.

— Elle t'aime. T'es le sang de son sang. Elle veut juste le meilleur pour toi. Et elle a raison de s'inquiéter. Je suis dangereux, Alice.

Je chuchote :

— C'est pas toi qui l'es, c'est la cinglée !

— Alice, je t'ai mise en danger, putain ! T'as l'air de prendre ça comme un jeu !

— Et alors ? Ce n'est pas toi qui me dis tout le temps que la vie n'est qu'un jeu ?

Ses yeux s'assombrissent.

— Arrête, Alice ! Ça, c'est pas un jeu, et tu le sais très bien.

Je baisse les yeux.

— Oui, je sais, c'est simplement que j'ai de la peine à réaliser que tout cela est réel. Cette bonne femme n'a pas de visage, c'est un fantôme. Et j'ai de la peine à croire aux fantômes.

Fred me prend la main et m'attire à lui. Il me fixe sérieusement en passant ses doigts dans mes boucles.

— Mais toi, t'as un visage, demoiselle, un beau visage, et je veux pas qu'il lui arrive quelque chose.

— Moi non plus, je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, mon amour.

— Et si je n'étais qu'un fantôme, moi aussi ?

— Un beau fantôme alors, et qui sait parfaitement me hanter, jour et nuit.

Il sourit et m'embrasse doucement, avec tendresse. J'entoure son cou, il pose ses mains sur mes fesses et les laisse glisser sous ma jupe. Il ne va pas remettre ça ?

Il me fait virevolter contre le mur et se plaque contre moi. Je sais qu'il joue et qu'il va me laisser en plan, pourtant je ne peux le repousser.

Sa bouche refuse de quitter la mienne et ses doigts viennent s'égarer sur mon intimité toute mouillée de désir. Mes mains s'enfilent sous son tee-shirt et le contact de sa peau douce me fait frémir. Sa respiration s'accélère, il remonte sa main droite et commence à déboutonner ma chemise.

Quand ses doigts se posent sur le haut de la guêpière et qu'il malaxe mes seins à travers le tissu, je me mets à gémir. Je passe une de mes mains dans son pantalon et commence à le masturber.

Je murmure entre deux gémissements :

— Me laisse pas en plan, Fred, t'as pas le droit.

Il sourit.

— Mon humble servante veut négocier ?

Il abaisse l'un de mes balconnets et se met à lécher mon mamelon. Oh ! Bordel !

J'écarte les jambes. Il disparaît sous ma jupe. Je le sens pousser le tissu de mon tanga et découvrir mon sexe. Il souffle dessus, je ferme les yeux, ouvre la bouche et serre les poings.

Nom de nom ! On est dans la salle de bain de mes parents ! Ils vont se demander ce que l'on fabrique. Mais je ne veux pas que Fred s'arrête. Sa bouche est si proche de ma fente que son souffle chaud me fait mouiller comme une furie.

Pose tes lèvres sur moi, gueule d'ange, je t'en prie !

Mais il remonte, son sourire démoniaque à la bouche. Mon regard parle pour moi, car Fred me dit :

— Pas de négociation possible, demoiselle. T'es tellement chaude que je me réjouis de te ramener, *t'à l'heure*.

Je pose à nouveau ma main sur son entre-jambes. Putain ! Il est dur à souhait !

Il revient m'embrasser, frottant sa jambe contre mon sexe. Je gémiss.

— Fred, s'il te plaît.

— J'aime quand tu me supplies, demoiselle. Putain ! Ça m'excite !

En effet, je confirme ! Waouh ! S'il me pénètre, je suis certaine qu'il éjacule directement. Mais je veux le sucer d'abord. Je veux jouer avec lui, moi aussi. Et le faire me supplier à son tour. À cette pensée, je me frotte d'autant plus fort contre sa cuisse. Ce que c'est bon, bordel !

Un petit coup contre la porte nous fait sursauter.

— Tatie 'Lice, pipi !

Je rougis puissamment, remonte mon balconnet et ferme ma chemise en quatrième vitesse. Dès que j'ai fini, Fred tourne la clé.

Léna nous regarde, surprise, et demande avec toute son insouciance d'enfant :

— Vous faites un bébé ?

Je me mets à rire nerveusement. Il faudra que je dise à ma sœur que sa fille est quand même un peu précoce pour son âge.

Fred passe une main dans ses cheveux.

— Non, p'tite puce, on discutait.

Elle n'a pas l'air de le croire cette fois, mais elle ne réplique rien, se tordant d'une jambe à l'autre.

— Allez, Léna, on te laisse la place.

Sophie arrive à son tour pour aider ma nièce. Elle nous jette un œil soupçonneux, regarde ma chemise et me lance d'un ton goguenard :

— T'as loupé un bouton, frangine.

Je pique un fard et déguerpis vers le salon en reboutonnant prestement ces fichus boutons. Bonjour, la discrétion, nous sommes grillés sur toute la ligne.

Fred m'attrape la main et pose un baiser sur ma joue.

— Zen, demoiselle.

— Tu parles, Dieu sait ce qu'elle va s'imaginer, maintenant !

— Et alors ? Les fantasmes, ça a du bon, non ?

— C'est ma sœur !

— Elle s'en remettra.

Pas sûre...

Nous rejoignons le salon. Ma mère a fait chauffer du café et de l'eau pour les tisanes. Elle a sorti des assiettes pour le gâteau au chocolat que Sophie et Léna ont préparé en dessert.

— Pas de bûche ? me glisse Fred en observant la pâtisserie.

— Non, gueule d'ange. Tu vois, chez nous, pas de repas traditionnels.

— Finalement, vous méritez d'être connus, les Lagardère.

Je frotte mon nez contre le sien.

— Foutrement.

Ma mère repart à la cuisine, elle a oublié la pelle et le couteau. William est assis sur le canapé et lit le journal. Nous nous apprêtons à le rejoindre, mais mon père arrive, une guitare à la main.

Ah non ! Il plaisante ?

Les yeux de Fred s'illuminent aussitôt. En le voyant relâcher l'instrument comme un gamin, je lève les yeux au ciel dans un demi-sourire. Comment résister ? Il est si beau ainsi.

Fred s'approche de mon père et pose sa main sur le bois de la caisse.

— Elle est belle. Elle a déjà traversé les âges, non ?

— Quarante ans ! Je me la suis offerte lors d'un séjour à Londres.

— À Londres ? Un vrai rockeur, dis donc ! souffle Fred en riant.

— Parfaitement ! J'étais un fan des Beatles, des Stones, de Led Zepplin et toute la clique. Mais je n'ai pas persévéré. Et ça fait bien trente ans que la pauvre croupit à la cave. Alors, vu que tu es là, si tu as envie de te faire plaisir...

Je soupire.

— Papa !

— Oh, Alice ! Ce n'est pas tous les jours que nous avons un musicien professionnel ici.

Fred m'envoie un regard qui finit totalement de me désarmer. Et puis, pourquoi je râle ? J'aime l'entendre jouer.

Fred s'installe par terre, gratte les cordes et règle l'instrument. Ça m'épate à chaque fois de le voir faire ça. Je n'ai toujours pas compris comment font les musiciens pour accorder leurs joujoux.

Léna et Sophie nous rejoignent. Ma sœur a profité d'être à la salle de bain pour mettre ma nièce en pyjama. Ils dorment chez mes parents ce soir, c'est plus simple pour les enfants.

Léna s'extasie en découvrant Fred et court vers lui.

— Tu joues Albert ?

Je rigole.

— *Aldebert*, ma puce. Tu ne veux pas plutôt du Henri Dès ?

— Non ! Albert ! S'il te plaît !

— Et si c'est toi qui chantais une chanson ? lui propose ma gueule d'ange.

Les yeux de Léna s'illuminent.

— *Petit papa Noël !*

Fred me regarde et s'exclame en riant :

— Les traditions ont vraiment la dent dure.

Mais il ne contredit pas Léna et se met à jouer l'air si connu en chantant en chœur avec elle. Sophie et William observent leur fille avec émotion tout en sortant leurs portables.

Ma mère revient avec son couteau et sa pelle à tarte. Elle s'arrête sur le seuil du salon, visiblement surprise par ce spectacle.

À la fin du morceau, nous applaudissons Léna qui fait la révérence en rougissant.

— À toi ! s'écrie-t-elle en désignant Fred du doigt.

— Bon... Une chanson pour toi, p'tite puce.

— De Noël !

— De Noël, mais attends, faut que je m'en rappelle.

Ne me dites pas qu'il va chanter celle de l'émission ! Ma mère ferait un nouveau scandale en entendant les paroles, surtout le couplet où Aldebert ose déclarer que les « vieux disques de Tino Rossi, définitivement, c'est du rassis ».

Quand Fred commence à jouer, je souffle de soulagement : c'en est une autre.

*Petit papa Noël, si tu savais comme on t'attend  
Le chat, mon frère et moi, ma parole, on est sur les dents<sup>6</sup>*

Nous le regardons tous, le sourire aux lèvres. Léna danse et nous accompagnons Fred sur le refrain. Même ma mère se laisse prendre au jeu.

Une fois la chanson terminée, Léna applaudit avec vivacité.

— Une autre !

— Léna, laisse-le respirer un peu, le pauvre ! la sermonne sa mère.

— Oh ! Ça va, t'inquiète.

William pose ses mains sous son menton et demande, intrigué :

— Et ton répertoire, à toi ? J'avoue que je ne connais pas trop. Moi, c'est plutôt le classique que j'écoute ou la folk.

Je jette un sourire à mon beau-frère. Tiens, ça ne m'étonne même pas de lui, ça. Il a le style.

— Moi aussi, j'aimerais bien vous entendre, murmure ma mère.

Je la regarde en écarquillant les yeux.

Elle me dit :

— Et alors ? Si cet homme doit faire partie de ta vie, je veux au moins savoir ce qu'il joue. J'aurais l'air fine si on me pose des questions et que je ne sais pas quoi répondre. Déjà que tout le monde est au courant avant moi pour plein de choses, dans votre histoire !

Je lui lance un sourire, mais au fond de moi, mon estomac se contracte. Si elle était au courant de tout, je ne pense pas qu'elle aurait mis de l'eau dans son vin. Il ne faut jamais qu'elle apprenne pour la cinglée, sinon je suis persuadée qu'elle ferait tout ce qui est en son pouvoir pour me séparer de Fred.

Ma gueule d'ange me jette un œil indécis. Je lui propose, d'une petite voix :

— Pourquoi pas *Little Sarah* ?

Au moins, cette chanson est douce, pas macabre, ni provocante. Fred explique à ma famille :

— Je la joue rarement à la guitare, celle-là. Plutôt au piano d'habitude.

Pourquoi fait-il toujours son modeste ? Je l'ai déjà entendu l'interpréter à la guitare, cette composition, et c'était magnifique.

Il laisse glisser ses doigts sur les cordes. Les notes s'envolent, douces, calmes, mélodieuses. Ma sœur se penche contre l'épaule de son mari tandis que Léna vient prendre place sur mes genoux.

#### *Little Sarah*

*J't'en supplie, ne pars pas  
T'es si belle sous tes pleurs  
Même si je préfère ton sourire  
Mais il ne cesse d'être triste  
Je pourrais t'embrasser à en perdre la raison  
T'as transcendé mon âme  
Mon cœur te demande pardon*

#### *Little Sarah*

*Quand t'es loin de moi  
Tout s'arrête de briller  
Y a plus de soleil, y a plus d'été  
J'décrocherai la lune pour toi  
T'es ma fée, mon berceau, ma maison  
Le bonheur te va si bien  
Quand j'te contemple, mon amour devient tourbillon*

#### *Ma Little Sarah*

*Sèche tes larmes, reviens-moi  
Retrouve ton sourire passionné  
Tes mots d'amour, nos baisers  
On était heureux, j'ai tout gâché  
Si tu veux, refaisons les amoureux*

*Viens, viens dans mes bras, Little Sarah  
Moi, j't'aime et ne désire que toi*

Fred et la guitare se taisent, plus personne ne bouge. Ma mère a la bouche ouverte et une larme coule le long de sa joue. Alors ça ! Comment réagira-t-elle si elle entend un jour les chansons que Fred a écrites pour moi ?

— C'était très beau, dit-elle.

Fred hausse les épaules.

— Elle est pas de moi, celle-là, mais je transmettrai au parolier.

— Je pensais que c'est toi qui composais tout ? remarque ma sœur.

— Quasiment.

— Alors, chante-nous quelque chose de toi ! propose William avec enthousiasme.

Tiens, on dirait que Fred a un nouveau fan. Je me lève et me tourne vers la table basse.

— Et si on prenait le dessert avant ?

— Oui, acquiesce ma sœur. L'heure tourne et Léna doit aller au lit.

— Non !

— Léna ! Attention ! On mange le dessert, on ouvre les cadeaux et dodo.

Ma nièce se met à boudier, mais pas longtemps. Sa gourmandise est la plus forte.

Nous mangeons avec plaisir et l'ambiance est beaucoup plus détendue que durant le repas. Même Fred se laisse aller en plaisantant avec mon beau-frère.

À peine le dessert fini, mes parents se dirigent vers le sapin et s'emparent des cadeaux qu'ils nous offrent dans un sourire joyeux.

Pour Léna : une poupée, des stylos-feutres, de la pâte à modeler. Ma sœur et moi recevons un bon pour une boutique de fringues et William a droit à une grosse boîte de chocolat à la menthe. Je me marre en lui tendant à mon tour son propre cadeau. Il se met à rire aussi.

— Well ! Je vais avoir de quoi manger ! Thanks !

— Tiens, frangine, me dit Sophie en me donnant un emballage-cadeau.

Je fronce les yeux. C'est marrant, il a la même forme que celui que j'ai emballé pour elle. Nous ouvrons nos paquets en même temps en nous jetant un regard complice et nous nous esclaffons en sortant deux foulards identiques.

— Alors ça ! s'exclame ma mère. Vous auriez voulu le faire exprès, vous n'auriez pas pu ! C'est digne de jumelles, un coup pareil !

Ma gueule d'ange rigole aussi de bon cœur jusqu'à ce que mon père lui présente un cadeau. Il s'arrête aussitôt de rire en jetant un œil étonné à mes parents. Ma mère hausse les épaules.

— Tout le monde reçoit quelque chose chez nous, s'excuse-t-elle. Mais ce n'est vraiment pas original. C'est pour marquer le coup.

Il déballe le paquet et nous écarquillons tous deux des yeux étonnés. Un violon en chocolat. Fred se tourne vers moi en me jetant sur un ton de reproche :

— Je pensais que c'était un secret, demoiselle ?

Je rougis tout en baissant les yeux. Honteuse de cette nouvelle trahison, je ne parviens pas à soutenir son regard.

— Je suis désolée, mais je t'assure que je n'en ai parlé à personne d'autre.

Ma sœur vient à ma rescousse.

— Elle a glissé ça vite fait dans une conversation familiale. Ça lui a échappé. Alice, c'est la reine des boulettes ! Mais ne t'inquiète pas, l'info n'a pas circulé plus loin.

Fred se tourne vers mes parents.

— Merci. C'est gentil.

À son regard, je sens qu'il est touché, malgré tout.

Je sors les cadeaux pour Léna : le CD d'Aldebert et le carrosse pour ses Petits Poneys. Elle sautille de joie.

— Merci, Tatie 'Lice !

Fred disparaît discrètement, puis revient une minute plus tard, deux paquets dans les mains. Il en donne un à Léna.

— Tiens, p'tite puce.

Un livre sur les chevaux. Elle lui saute au cou.

— C'est mon nouveau livre préféré.

— Attends de le regarder pour dire ça, tu vas peut-être pas aimer.

— Si, parce qu'il vient de toi !

Je les regarde complètement attendrie, une fois encore. Je crois qu'il n'a vraiment pas fini de me surprendre cet homme, surtout lorsqu'il se tourne vers ma mère et qu'il lui offre l'autre paquet.

— Quand on m'invite, j'aime pas venir les mains vides.

Elle ouvre la bouche, soufflée. Moi aussi.

Elle déchire fébrilement l'emballage et pousse un « oh » de surprise à la vue d'une K7 VHS. Il s'agit du *Ballon rouge*, un moyen métrage des années 50 qui avait profondément marqué ma mère durant son enfance.

— Alice m'a dit que vous le cherchiez.

— Comment avez-vous fait ? Je n'ai jamais réussi à mettre la main dessus.

— Avec internet, tout se trouve de nos jours. Sauf la version DVD de ce film.

Elle se lève et le prend dans ses bras.

— Ce n'est pas grave, on a encore notre vieux magnétoscope. Merci, je suis très touchée, sincèrement.

Après la soirée que je vous ai fait vivre, en plus !

Il hausse les épaules.

— J'en ai vu d'autres.

J'ai envie de pleurer. Ce mec doit arrêter de se rabaisser constamment. Je veux qu'il cesse de se traiter de danger et de démon. C'est un ange, un vrai, et c'est le mien.

C'est dans l'émotion la plus totale que nous finissons nos boissons chaudes et reprenons chacun un bout de gâteau.

Une fois Léna au lit, Fred accepte de jouer une de ses compositions, puis nous chantons avec lui *Let it be* des Beatles, au grand plaisir de mon père.

Après un dernier morceau des Stones, Fred finit par déposer la guitare sur le canapé, j'en profite pour me glisser contre lui. Il pose un baiser sur mon front.

— On y va, demoiselle ?

— Oui.

Nous disons au revoir, puis ma mère me serre dans ses bras et m'entraîne loin des oreilles indiscrètes.

— Excuse-moi pour ce soir, ma chérie. J'ai été stupide, mais j'aimerais que tu me comprennes...

— Je sais, Maman. Fais-lui confiance, d'accord ? Et surtout : fais-moi confiance !

Elle hoche la tête en me souriant tendrement.

— Oui, Alice. J'avoue qu'il a l'air bien. Et effectivement, il est très beau. Je vois que tu es heureuse.

C'est ce qui compte, non ?

— Merci, Maman.

Nous descendons les escaliers en silence. Une fois à l'air frais, je me tourne vers Fred.

— Tu as bien caché ton jeu, gueule d'ange. Pourquoi tu ne m'as rien dit pour le cadeau de ma mère ?



Il réplique du tac au tac :

— Parce que toi, tu me dis tout peut-être ?

Heureusement qu'il fait nuit et qu'il ne me voit pas rougir.

Une fois à la voiture, il m'attire à lui en s'adossant contre la carrosserie, m'embrasse et passe ses mains dans mon manteau. Bien entendu, mon corps surchauffé durant la soirée se met immédiatement en état de transe.

— Y a de la route jusqu'à Vevey ! s'exclame Fred entre deux baisers passionnés.

— Foutrement, je lui réponds en glissant mes mains sous son blouson. Alors tu proposes quoi ?

Il ouvre la portière de l'Audi et me pousse à l'intérieur. Je gémis de frustration lorsque sa langue quitte la mienne.

Il plonge son regard dans le mien, me souriant amoureusement.

— Tes colocs sont pas là, sûr ?

Je hoche la tête.

— Et demain, tu veux voir un sapin à ton réveil ?

Je dodeline à nouveau mon visage. Il se penche vers moi et m'embrasse du bout des lèvres en murmurant, la voix remplie de désirs puissamment cochons :

— Alors, on va chez vous, humble servante, et préparez-vous à me servir comme il se doit.

---

<sup>6</sup> Si c'était les marmots, chanson de Guillaume Aldebert parue sur l'album *Enfantillages*.

Je referme la porte d'entrée de ma maison à clé et vérifie d'un bref coup d'œil que les affaires de Johanna ne sont pas dans le vestiaire. Fred et moi sommes bel et bien seuls. Mes papillons frétilent.

Je m'approche de mon apollon et retire son blouson. Le sourire malicieux qu'il affiche sur ses lèvres me lance de belles promesses pour la suite de la soirée.

— Alors, monsieur la rock star, que puis-je faire pour vous être agréable, ce soir ?

Je pose son blouson sur un cintre, puis m'occupe d'enlever mon manteau, lentement, tout en soutenant son regard.

Il fait claquer sa langue, puis demande :

— Quelles sont les possibilités ?

Je reviens vers lui et passe le bout de ma langue sur ses lèvres.

— Je suis votre humble servante, monsieur Pelletier. Ordonnez et j'obéirai.

La vache ! C'est bien moi qui viens de sortir un truc pareil ? Je ne me reconnais plus ! Où est donc passée la sage et pudique Alice ? Depuis que j'ai décidé de suivre le lapin blanc, mon pays est devenu celui des merveilles salaces de Fred. Et au vu du regard qu'il pose sur moi, je n'aurais peut-être pas dû lui donner carte blanche aussi facilement.

Il sort sa langue et vient lécher la mienne.

— Tout ce que je veux ?

Je déglutis et commence à mouiller comme une furie.

— Tout. Ce soir, je suis votre mère Noël dépravée, monsieur.

Nom de nom ! Je crois qu'en fait j'aime effroyablement suivre ce lapin au blouson de cuir. En tout cas, il sait me mettre dans tous mes états juste avec son sourire pervers et son regard coquin. C'est puissamment érotique et je suis foutrement en transe.

— Mère Noël version libertine rien que pour moi ? Vous me gâtez, demoiselle.

Il passe sa main dans mes cheveux et défait l'attache de mon chignon. Mes boucles tombent en cascade sur mes épaules. Il faudra que je passe bientôt chez le coiffeur, moi aussi.

— Commencez par me montrer votre petite tenue foutrement bandante, humble servante.

— Si, monsieur veut bien me suivre, il aura ce qu'il désire.

Je lui prends la main et l'entraîne dans ma chambre, récupérant au passage des bougies rangées dans la commode du salon.

Fred ferme la porte et s'y adosse pendant que j'allume les bougies et mets un CD de Cocoon dans mon lecteur. Puis je me tourne vers lui, le cœur battant, le corps rempli de vigoureux désirs charnels. Je défais les boutons de ma chemise, la laisse tomber au sol et retire ma jupe. Fred m'observe les yeux lumineux en passant sa langue sur ses lèvres. J'ai puissamment chaud.

— Je suis sûr que tu pourrais faire bander un mort dans cette tenue.

— Et vous, monsieur ?

Son sourire carnassier s'agrandit.

— Moi ? J'ai une trique constante dès que je suis auprès de vous, humble servante.

Je déglutis. Oui, j'ai très très chaud.

J'avance vers ma gueule d'ange et viens me coller contre lui. Il passe ses doigts sur ma peau en soufflant dans mon cou. À peine effleure-t-il le bas de mon tanga que je tressaille en gémissant.

— Tout ça, demoiselle ? Seriez-vous excitée à point ?

Je souris et lui murmure à l'oreille.

— À vous de vérifier, monsieur.

Il passe son doigt sous le tissu. Je me mords la lèvre.

— Mmmh... Chatte mouillée à souhait. Ma mère Noël a envie d'être foutrement baisée, dirait-on.

Je rougis à ses mots cochons. En public, y a pas à dire, il cache sacrément bien son jeu.

Je pose mon regard dans le sien et murmure d'une voix douce :

— Si tel est votre bon plaisir.

— Embrasse-moi, demoiselle.

Je m'exécute, le corps en transe. Nos langues se dévorent passionnément, ses mains glissent le long de ma peau, finissant par me soulever par les fesses pour me faire pivoter contre la porte. Sa bouche vient se perdre dans mon cou, dans mon décolleté, remonte vers mes lèvres.

Cet homme est enfiévré et moi, je n'attends plus qu'une seule chose.

Il me fait à nouveau virevolter et me pose à terre, reprenant sa place contre la porte.

— Déshabillez-moi, humble servante.

Pourquoi suis-je tout intimidée subitement ? Je pose mes mains fébriles sur les pans de sa chemise pour la lui retirer. Je la laisse glisser lentement sur ses bras, puis m'empare du bas de son tee-shirt noir et le soulève.

À la vue de sa peau, mon corps s'embrase. Cet homme sublime est le mien. La vache ! Tout en remontant le tissu, je l'embrasse et laisse ma langue se promener sur son ange. Fred frissonne.

Quand mes doigts commencent à déboutonner son pantalon, je serre les cuisses. Je crois qu'en fait c'est la première fois que je mouille autant. Je désire cet homme comme jamais. L'envie est violente, sauvage, bestiale.

Je me mets à genoux et descends son jean. Il soulève ses pieds, je retire ses chaussettes et envoie son pantalon en direction de mon bureau.

Ne reste plus que son caleçon. Je lève les yeux vers son visage. Mon sublime apollon.

D'une main frémissante de désirs érotiques, j'effleure la bosse de son sexe en érection. Fred ferme les yeux et laisse sa tête se renverser contre la porte.

— Enlève tout, Alice.

Lentement, je fais glisser son caleçon jusqu'à ses pieds. Sa verge se dresse devant mes yeux. Je passe ma langue sur mes lèvres en l'empoignant fermement. Je serre. Son corps tressaille.

— Et maintenant, monsieur ?

Il rouvre les paupières, son regard brûlant m'électrise. Un courant passe à travers mon corps, me faisant frissonner de bien-être et d'envie.

— Maintenant, allez vous asseoir sur le rebord du lit, humble servante.

Je suis surprise, mais j'obéis docilement. Dès que je suis sur le lit, Fred avance vers moi, ses yeux de braise me souriant de mille feux coquins. Ma respiration est saccadée. Il est tellement beau, bordel ! Et j'ai tellement envie de lui ! Je veux sentir ses mains sur mon corps, sur mes seins, sur mon clitoris. Je veux que sa langue me lèche partout, sensuellement. Mais je ne peux rien lui demander ; c'est moi, son humble servante, ce soir.

Une fois qu'il se trouve à ma hauteur, je passe un doigt sur son ventre et lève mes yeux vers lui. Sa main vient s'égarer dans mes cheveux, il se penche et pose ses lèvres sur les miennes. Je gémiss.

Je suis tellement humide en bas, je n'en peux plus. S'il me touche, je suis sûre que je jouis instantanément.

Sa langue glisse le long de ma joue, monte vers mon oreille ; ses mains frôlent mes seins à travers le tissu, ses doigts viennent caresser mes tétons dressés. Je hoquète.

— Mmmh... Eux aussi sont excités à point. Ce que j'ai envie de toi, Alice !

Et moi, alors ! Prends-moi, gueule d'ange ! Fais-moi basculer sur ce lit, arrache-moi cette guêpière et

pénètre-moi ! Maintenant !

Il effleure mon visage du bout des doigts et se met à sourire. Un sourire foutrement sensuel qui finit de me consumer. Je n'en peux plus, je veux qu'il me baise sur-le-champ. Mais Fred semble avoir d'autres idées en tête.

Une lumière puissamment vicieuse traverse ses yeux quand il m'ordonne en amenant ma tête vers sa queue :

— Sucez-moi, humble servante. Sucez-moi jusqu'à la jouissance.

Oh ! Oui !

Je pose ma bouche sur son gland. Il pousse un gémissement. Je l'embrasse, doucement. Mon tendre bonbon rose, ce que j'aime te faire du bien !

Les doigts de Fred se referment sur mes cheveux. Il murmure :

— Fais-moi jouir, Alice !

Je donne un coup de langue à ma friandise. Fred se crispe en soufflant. Ma main le serre et commence à le masturber, lentement, tandis que je laisse ma langue jouer avec son gland, titillant sa petite fente, léchant les contours bombés, revenant à la fente.

— Mmmh... C'est bon, putain !

Je suis tellement excitée que je me frotte contre ma couette. Ce que j'aimerais qu'il me touche lui aussi, bordel !

Ma main descend sur ses bourses, il tressaute en poussant un râle.

— Lèche-les, Alice.

Je laisse ma langue glisser le long de son pénis, puis viens lécher ses testicules avec délice pendant que ma main recommence à le masturber.

— Mmmh... Oui... Encore...

Alors je lèche, je lèche, je triture, je lèche encore.

— Putain, Alice ! C'est bon !

Je remonte vers son membre et l'enfourne dans ma bouche. Fred se cambre de plaisir.

Je pose mes mains sur ses hanches, prenant garde à ne pas envahir la zone interdite, j'ai peur que ça lui coupe toute envie. Pourtant, qu'est-ce que j'aimerais pouvoir le toucher là aussi !

Je le pipe avec délectation. Je veux l'entendre gémir à nouveau. Je veux qu'il prononce mon nom encore une fois. Je presse sa peau. Il halète de plus en plus vite. Il va venir.

Je pose une main sur ses testicules, les malaxe, remonte vers sa verge, le masturbe plus intensément. Je serre ma bouche autour de sa peau, je monte, je descends, je suis autant en transe que lui.

Viens mon amour ! Lâche-toi !

— Je vais jouir, Alice... Encore ! Putain ! C'est bon ! C'est... mmmh... Putain !

Son sperme envahit ma bouche. J'avale sa semence tout en levant les yeux vers Fred. Il souffle fortement, pose ses mains sur mes épaules et plonge son regard dans le mien.

— Tu vas réussir à me réconcilier avec Noël, princesse.

Je souris et murmure :

— Et ce n'est pas fini, gueule d'ange.

— Oh non ! C'est pas fini. Mon humble servante est-elle toujours disposée ?

Pourquoi a-t-il cette lueur perverse au fond des yeux ? Je pressens que je devrais me méfier, mais la curiosité est trop forte. Je hoche la tête et déclare d'une voix un peu moins sûre qu'auparavant :

— Toujours à votre service, monsieur.

— Alors, couchez-vous sur le lit.

Je m'exécute. Il vient s'asseoir à mes côtés en me dévorant des yeux.

— Foutrement bandante, ma libertine dépravée !

Il m'embrasse sauvagement tout en me caressant à travers le tissu de ma guêpière. Cela devient une

torture, surtout lorsqu'il fait descendre sa main droite le long de mon corps jusqu'à ma cuisse, en contournant mon intimité au dernier moment. Je gémis.

Il détache les jarretelles, fait glisser lentement mes bas tout en m'embrassant les jambes, puis il me bascule sur le côté et entreprend de dégrafer ma guêpière. Il la retire en se mordant sensuellement la lèvre et mes seins gonflés jaillissent. Fred hausse un sourcil, ravi.

— Tu peux pas savoir combien je les aime, ceux-là, me murmure-t-il en venant les lécher du bout de la langue.

À peine la pose-t-il à l'extrémité de mes seins que je pousse un petit cri. Je suis en feu complet ! Je n'en peux vraiment plus, je suis prête à être consommée tout de suite, sans modération.

Tout en jouant avec mes seins, ses mains descendent vers mon entre-jambes, mais ne le touchent pas. Il frôle l'intérieur de mes cuisses en souriant avec ivresse.

— T'as envie de moi, Alice ?

— Oui.

— Très envie ?

Il vient se frotter contre moi et je sens son sexe durcir à nouveau.

— Je n'en peux plus, Fred.

Ses doigts se glissent sur les côtés de mon tanga et le retirent très doucement.

— Écartez les cuisses, humble servante.

Je souris de bonheur. Ça y est ! Il va me délivrer de toute ma tension sexuelle contenue depuis le début de la soirée.

Oh oui ! Avec ta langue, gueule d'ange !

J'écarte mes jambes et il vient placer sa tête vers ma vulve. Sa respiration chaude contre mes lèvres inférieures me fait l'effet d'une bombe. J'exulte.

Il commence à souffler sur mon clitoris, je me tords en gémissant. Ses doigts contournent ma fente, reviennent sur le haut de mes cuisses. Mais quel démon sadique !

— Tu veux que je te touche, Alice ?

— Oui !

Il me souffle dessus, puis laisse ses mains venir caresser mes seins. Il tire doucement sur mes mamelons, je crie.

Il souffle encore contre mes lèvres inférieures, il n'est plus qu'à un ou deux millimètres de mon clitoris. J'écarte davantage mes jambes et descends mon bassin afin de poser mon intimité contre sa bouche. Fred recule légèrement. Il joue à quoi, nom d'une pipe ?

Je me décide à rester tranquille et à avaler ma frustration, attendant la suite, réfrénant ma libido comme je peux.

Voyant que je ne tente plus de descendre vers lui, Fred revient vers mon clitoris et souffle une nouvelle fois dessus tout en me pinçant le bout des seins. J'ouvre la bouche et laisse un puissant râle en sortir.

— Tu veux jouir, demoiselle ?

— Oui !

Son souffle s'éloigne, sa langue se pose sur mon ventre, remonte vers mes mamelons, les lèche, revient frôler mon cou, puis ma bouche.

Ses yeux sont enflammés quand il me balance :

— Alors, faites-vous du bien toute seule, humble servante.

Quoi ? J'écarquille les yeux d'incompréhension. Non ! Il ne peut pas me faire ça ?

Il s'empare de ma main tout en posant sa bouche contre mon oreille.

— Fais-toi du bien, demoiselle. Pour moi.

Alors celle-là, je ne l'avais pas vue venir ! Il veut que je me masturbe devant lui ? Mes joues vont exploser tellement elles rougissent. Je ne peux pas faire ça ! Fred ne lâche pas mon regard. Putain ! Il est

vraiment sérieux !

Il amène deux de mes doigts sur ses lèvres, ouvre la bouche et les suce. Je le laisse faire, proprement interdite.

— N'aie pas peur, Alice. Tu sais comme j'ai envie que tu fasses ça.

— Fred... je peux pas...

Il m'embrasse tendrement, puis amène mes doigts mouillés contre mon clitoris. À ce contact humide, mon corps s'embrase, mais je ferme malgré tout mes cuisses. C'est trop intime pour moi, ça.

— Fred... je ne...

— Chuuut ! Ferme les yeux, princesse.

Je déglutis, puis lui obéis.

— Écarte les jambes... Encore...

Je m'exécute.

Il suce à nouveau mes doigts, les repose contre mon intimité, puis les fait aller sur ma boule de désir. Elle est gonflée comme jamais, prête à exploser.

Je gémis. Putain ! C'est bon !

Mon corps en redemande, ma boule de feu se prépare au creux de mon ventre. Je sais que Fred me regarde avec intensité et qu'il bande furieusement. Et en fait, ça m'excite. Merde alors !

Il s'empare de ma main libre et la pose sur mon sein gauche. Je referme mes doigts dessus et presse. Je halète comme une chienne. Je me sens venir et je sais que ça va être puissant.

La belle voix cassée de Fred murmure à mon oreille :

— Continue, Alice, ça m'excite tellement.

Il lâche mes mains et je ne réfléchis plus, continuant de me masturber, seule, le corps transi de la volonté de jouir dans la minute qui suit.

— Encore, Alice, lâche-toi. N'aie pas peur.

Je geins plus fort, je me pince le sein, puis me masse l'autre, je soulève mes jambes, je me caresse avec un bonheur non dissimulé. Je veux me faire du bien, me libérer, je n'en peux tellement plus. Je veux...

La bouche de Fred se pose sur la mienne, sa langue s'y introduit avec fougue et j'explose. Putain ! C'est l'extase !

Mon corps tressaute violemment après cette libération tant espérée et pourtant j'en veux encore.

Contre toute attente, ma gueule d'ange lâche ma bouche, s'invite entre mes cuisses, et vient faire jouer sa langue contre mon clitoris. Aaaaah ! Je me cambre, je gémis. Mmmh... Bordel ! c'est jouissif ! Encore !

Fred relève le visage, se couche à côté de moi et m'invite sur lui, la tête à l'envers.

— Suce-moi encore, demoiselle.

Et pendant que je le pipe, il écarte mes jambes et me lèche, lui aussi. Je crois que le 69 devient l'une de mes positions préférées.

Je l'entends gémir, je souris. Nom de nom ! Je viens d'offrir à cet homme le fantasme de ses rêves et j'y ai pris mon pied. Je me sens rougir. Oserai-je refaire ça un jour devant lui ? Une masturbation, du début à la fin, et sans son aide cette fois-ci ?

« Alice, tu n'es qu'une grosse cochonne dévergondée. »

Oui, et j'aime foutrement ça.

Et sa langue sur mon clitoris, qu'est-ce que j'aime ça aussi ! C'est bon ! Oh oui ! Mon amour !

Sa barbe me pique et me fait du bien en même temps. Elle rajoute du piment aux pressions de sa bouche contre ma vulve. Et alors qu'une nouvelle boule de feu s'invite en moi, Fred m'ordonne dans un murmure :

— Arrête, Alice, je vais venir. Je veux pas.

Il se redresse, je reste à quatre pattes et son corps enfiévré se pose délicatement contre le mien. Il est

si chaud, il transpire, son odeur délicieuse m'enveloppe. Sa verge vient se frotter contre ma fente et j'écarte les cuisses.

— Mmmh... Fred...

— Dis-le, Alice.

— Baise-moi, gueule d'ange.

Je l'entends sourire avant de pénétrer en moi dans un râle. Je crie.

Il va, il vient, me pilonnant avec sa douce violence que j'aime tant. Je suis ses mouvements avec jubilation. Nous sommes en symbiose parfaite.

Il m'attire à lui et s'assoit. Je plie les jambes et continue de me déhancher en lui tournant le dos. Ses mains se posent sur mes seins, il les caresse, presse mes tétons. Sa bouche embrasse mon cou, ses dents viennent mordiller ma peau. Ah ! Ses baisers de vampire !

L'une de ses mains descend vers mon sexe et il laisse son doigt jouer avec mon clitoris. Je penche ma tête contre son épaule. Je respire de plus en plus vite. Sa voix à lui n'est plus qu'un souffle :

— Je vais jouir, Alice.

Je pose ma main entre mes jambes écartées et viens caresser ses bourses. Il hoquète, presse plus fort contre mon clitoris et je laisse ma boule de feu exploser dans un cri jouissif. Fred me mord l'épaule, puis la relâche en poussant un râle puissant.

Il resserre ses bras autour de moi et nous fait glisser sur le côté. Quand il se retire, je réalise à quel point je suis fortement mouillée en bas, un mélange de son sperme et de ma propre humidité. C'est bizarre. J'ai envie d'une douche, mais je suis tellement bien dans ses bras que je vais attendre un peu.

Fred repousse mes cheveux du bout de son nez, puis m'embrasse dans le cou. C'est doux, sensuel, comme lui.

— Merci, Alice. C'était... waouh !

— Je n'aurais pas dit mieux, gueule d'ange.

— Je pensais pas que tu le ferais.

Je rougis et demande innocemment :

— De quoi ?

Il sourit. Il a deviné que je feins l'ignorance, car j'en suis encore incroyablement gênée. Lui, par contre, ne fait preuve d'aucun embarras pour employer le mot et j'en rougis d'autant plus :

— Ta masturbation, demoiselle. Putain ! C'était beau !

— Beau ?

— Foutrement !

Je tente alors de nous imaginer dans la position inverse et moi, franchement, j'avoue que de le voir se donner du plaisir devant moi, ça ne m'excite pas du tout.

Je me tourne pour lui faire face.

— Qu'est-ce qu'il y a de beau ? J'ai de la peine à comprendre.

Ses yeux me regardent avec tendresse et mon cœur s'emplit d'amour. En soi, sa réponse m'importe peu. Apparemment, ça lui a fait plaisir et c'est ce qui compte.

Il passe sa main sur mes boucles pour les remettre derrière mon oreille.

— Je sais pas. C'est beau, c'est tout. Toi, ton corps d'Aphrodite... Ça m'excite de te voir comme ça.

Il rapproche son visage et vient frotter son nez contre le mien.

— Merci.

Je l'embrasse.

— Joyeux Noël, gueule d'ange.

— Joyeux Noël, demoiselle.

Il m'entoure de ses bras musclés, je m'accroche à son cou. Il me fait grimper sur lui et nous nous embrassons à nouveau avec fougue.

Nos langues s'entremêlent dans une passion violente. Je suis vidée, j'ai envie de dormir, mais les baisers de cet homme sont tellement divins que je ne parviens pas à me résoudre à écouter ma conscience. Et puis, c'est férié, j'ai toute la journée de mardi pour dormir.

Je finis par relever la tête en demandant :

— Tu as prévu quoi aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ?

— On a passé minuit, on est le 25. J'ai congé, moi.

Il sourit en resserrant son étreinte.

— Je sais. Moi aussi.

Je caresse son beau visage.

— Et alors ? Tu as prévu quoi ?

— Et si on passait la journée au pieu ?

J'ouvre grand les yeux. Ai-je bien entendu ?

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Ici ?

— Ici.

— Et tes gardes du corps ?

— Je les appellerai pour les prévenir. Toute façon, tu veux qu'il se passe quoi ? Ça m'étonnerait que la cinglée débarque chez toi déguisée en père Noël.

Je ris jaune, mais tente de ne pas penser à Maléfique.

— Merci, Fred. C'est mon cadeau de Noël ?

Un sourire énigmatique s'affiche sur son visage.

— Peut-être.

Ça veut dire quoi, ça ? J'essaie de déchiffrer ses traits, mais ils sont impassibles. C'est purement exaspérant.

Contre toute attente, aurait-il un cadeau pour moi ? Il m'en a déjà tellement fait ! Et il n'aime pas Noël. J'espère qu'il ne s'est pas senti obligé de céder à la tradition, parce qu'il savait que, moi, j'ai un présent pour lui.

— Tu penses à quoi, princesse ?

— J'essaie de comprendre tes pensées à toi, gueule d'ange.

— Et ?

— Et grrr ! Tu es indéchiffrable !

— J'espère bien. J'aime pas qu'on lise en moi.

— Dans ce cas, ne t'inquiète pas, je n'y arrive presque jamais.

Il fronce les sourcils.

— Presque ?

Je me penche vers lui et fais courir ma langue sur ses lèvres en souriant.

— Eh oui, monsieur l'Inébranlable. Parfois, vos beaux yeux vous trahissent.

— Hum... Quand par exemple ?

— Pendant la séance photo.

— Ah oui ?

— Oui.

— Et ils disaient quoi, mes yeux ?

J'ai de nouveau puissamment chaud en repensant à nous deux sur le lit, dans le palace de Montreux. J'hésite, scrutant Fred intensément. Vérité vraie ou pas ? Mon cœur bat si fort que je suis certaine que mon rockeur peut l'entendre.



Je murmure :

— Ils disaient que tu m'aimes.

Un léger voile d'effarement traverse son regard. Eh oui, gueule d'ange ! Tu t'es trahi !

Son sourire s'efface, il prend une mine sérieuse. Oups ! La vérité vraie n'était peut-être pas la meilleure carte à jouer, finalement.

Fred me demande doucement :

— Tu crois vraiment qu'ils t'ont dit ça ?

Je hoche la tête.

Il me fait rouler sur le matelas et vient sur moi. Ses mains caressent mon visage tandis que ses yeux se perdent dans les miens et que sa bouche frôle mes lèvres. Mon cœur bat à tout rompre ; j'ai froid, j'ai chaud, j'ai peur de ce qu'il va dire. Et c'est avec surprise que je l'entends me demander :

— Et toi, demoiselle ? Tu m'aimes ?

Je le regarde hébétée. Bien sûr que je l'aime, il le sait ! Comment éviter de répondre à une question gênante ? Posez-en une autre ! Pourtant, c'est la première fois qu'il me le demande et ça me touche, parce que je sais que ma réponse lui fera du bien. Oui, je suis certaine qu'il aime entendre ces trois petits mots et qu'il en a besoin, plus que toute autre chose au monde. Mais avant que j'aie le temps de les prononcer, Fred m'embrasse avec une tendresse infinie. C'est si doux ! Si rempli d'amour que j'en ai presque mal. Mal de devoir être un jour séparée de lui, parce que nous serons bientôt séparés, pour plusieurs semaines. J'ai mal de savoir qu'il va me manquer, mal de savoir qu'il sera avec ses potes, avec Flavia, avec tous ces gens venus pour l'admirer sur scène.

Oui, j'ai mal et je m'en veux, parce que je n'ai pas le droit d'être jalouse.

Des larmes viennent s'inviter sous mes paupières closes. Non ! Je ne vais pas pleurer quand même ?

Je respire profondément, secoue la tête et ouvre les yeux. Ceux de ma gueule d'ange me scrutent ardemment. Alors, je passe une main sur les mèches noires de son front et lui déclare doucement :

— Oui, Fred, je t'aime.

Il sourit et vient me murmurer dans le creux de l'oreille :

— Et tu sais quoi, demoiselle ? Peut-être que moi aussi.

J'observe Fred tremper sa tartine au beurre et à la confiture dans son bol de café. Je ne me suis toujours pas remise de ce qu'il m'a avoué quelques heures plus tôt. La vache ! Il n'a pas prononcé « je t'aime », mais c'en était l'équivalent. Et moi, j'en suis restée souflée.

Il est plus de 10 heures. Bien que nous nous soyons réveillés vers 8 heures, nous avons traîné au lit à faire l'amour et à discuter.

Cela me fait bizarre d'être dans ma cuisine, seule avec lui, sans colocataires pour amener des conversations étranges ou nous scruter du coin de l'œil. En fait, c'est même sacrément agréable.

Je soupire. Johanna ne sera bientôt plus là. Ce ne sera plus pareil. J'aime beaucoup Mathieu, mais... Je triture nerveusement une boucle de cheveux en regardant ma gueule d'ange.

*« N'y pense même pas, Alice, c'est ridicule ! Ce n'est pas toi qui trouvais que cela va trop vite ? Laisse-le partir en tournée, vis ta vie ici, avec Mathieu, et vois comment les choses évoluent avant d'oser envisager d'en parler avec Fred. En plus, quand tu vas chez lui, tu continues de sonner à la porte d'entrée. On ne peut pas dire qu'il soit vraiment prêt à partager un bout de sa maison. »*

Je soupire une nouvelle fois. Il va me manquer, sa maison aussi. Mais peut-être que...

— Tu dirais quoi si j'allais rendre visite à Black durant ton absence ?

Il lève les yeux vers moi, visiblement surpris par ma question.

— T'es sérieuse ?

Je hoche la tête.

— Tu ne seras pas là, ta maison sera fermée avec ta voiture et ta moto au garage. Il ne me restera plus que ton canasson pour penser à toi.

Il fait la moue, navré. J'ajoute aussitôt :

— Mais je serai heureuse d'aller partager des carottes avec lui. On parlera de toi comme ça.

Il finit par sourire.

— J'ai promis que je viendrai te voir, demoiselle. Et je le ferai. Trois mois sans toi, ça sera dur pour moi aussi.

— Vérité vraie ?

— Vérité vraie. Viens là.

Il m'attrape la main et m'attire sur ses genoux. Je passe mes doigts dans ses cheveux noirs et dépose un baiser sur ses lèvres. Il sent bon le café.

— Alors ? J'ai ta permission pour Black ?

— Si tu demandes à Manu d'être avec toi au début, oui. Si je suis pas là, je promets pas que Black sera très collaborant.

— Avec le temps, je suis sûre que nous deviendrons de bons copains, lui et moi.

— J'en doute pas, demoiselle.

Je pose mon front contre le sien.

— Tu vas me manquer, gueule d'ange.

— Je suis pas encore parti, Alice. Il reste deux semaines avant Bercy.

— Je sais, mais ça passe tellement vite. Et on risque de beaucoup se voir ces prochains jours.

— Ça te dérange ?

— Non, au contraire. J'aime être auprès de toi, si je pouvais l'être plus... Je t'ai dit que j'avais peur d'y pendre goût, à ta présence.

Il remet une de mes boucles derrière mon oreille.

— La place d'assistante est toujours dispo.

Je grimace un sourire.

— Tu parles ! Je suis sûre que ça n'existe même pas ce job.

— Si, ça existe. Et même si ça n'existait pas, qu'est-ce qui m'empêcherait de l'inventer ?

— J'ai déjà un boulot et je l'aime beaucoup.

— Ben alors, de quoi tu te plains ?

Je le dévore des yeux.

— Non, mais... T'es vraiment sérieux quand tu parles de ça ?

Il lâche un sourire canaille :

— Oui et non. La première fois que je t'en ai parlé, bien sûr que c'était pour déconner. Aujourd'hui...

En même temps, je suis tellement sûr que t'accepteras pas que je prends pas trop de risques.

— Avoue que tu tirerais une drôle de tête si, d'un coup, je te disais oui.

Il prend le temps de réfléchir.

— Ouais, sûrement. Mais ça n'arrivera pas. Et puis, pour le moment, un job d'humble servante à mi-temps, je trouve que ça te sied plutôt bien.

Je réplique dans un sourire :

— Mais ça ne me rapporte pas grand-chose.

— Tu te fous de moi ? Tu veux que je te rappelle le nombre de fois où t'as pris ton pied ?

Je rougis, baisse les yeux et viens poser ma tête contre son torse nu. Il ne s'est vêtu que de son pantalon ce matin et j'ai enfilé sa chemise grise et une culotte.

Je déclare :

— Bref... Tout ça pour dire que tu vas foutrement me manquer, Fred.

— Toi aussi, princesse.

Je relève la tête et pose mon regard dans le sien.

— J'ai un petit quelque chose qui devrait te faire penser à moi durant ton absence.

Il plisse les yeux, soudain sur la défensive. Je l'embrasse sur la joue et cours dans le vestibule récupérer son cadeau de Noël, planqué dans mon sac à main.

Lorsque je reviens à la cuisine, Fred est debout en train de se servir un second café. Je lui donne le paquet, subitement nerveuse. Il me regarde d'un air étonné.

— Cadeau de Noël, gueule d'ange.

— Alice...

Je secoue la tête.

— Non ! Je ne veux pas de protestation ! En plus, c'est trois fois rien. Comme dirait ma mère, c'est pour marquer le coup.

Fred regarde l'emballage, sceptique.

— Ouvre-le. Il n'y a pas de diable qui va te sauter à la figure.

Il prend son bol, retourne s'asseoir et commence à déchirer le papier-cadeau. Mon cœur se met à tambouriner furieusement. Je m'approche de Fred et reste debout, une main sur son épaule.

Le cahier vert apparaît. Fred fronçe les sourcils en lisant ce que j'ai noté sur la couverture. Moi, je ne respire plus.

*Un joyeux Noël au compositeur le plus talentueux de sa génération.*

*Ta demoiselle*

— Un cahier de compo pour mes chansons ?

— Mais attention : ce n'est pas n'importe quel cahier. C'est un cahier magique. Avec celui-là, je serai

partout avec toi, où que tu sois.

Il me regarde sans comprendre, puis revient au carnet vert et l'ouvre. Il écarquille alors les yeux et moi, je me transforme en homard grillé.

— T'as fait ça quand ? me demande-t-il incapable de détourner son regard de la photo.

— La semaine dernière. C'est Sandro qui a pris les photos.

— Les photos ?

Il tourne les feuilles et découvre mes clichés à quelques pages d'intervalle les uns des autres.

— Mais... t'as fait un strip-tease !

Mes joues vont finir par éclater sous la chaleur qui les consume. Parvenu à la dernière photo, mon rockeur sourit aux anges.

— J'ai eu l'idée en te voyant dans la vitrine de la parfumerie. Je me suis dit que, comme ça, tu penseras un peu à moi quand tu seras loin. Et regarde...

Je prends le cahier et fais défiler les pages rapidement.

J'ai commencé la séance photo en tenue sexy de mère Noël, puis j'ai enlevé la mini robe rouge et blanc pour poser avec la guêpière, portée la veille au soir. Enfin, j'ai terminé la prise nue comme un ver, mais cachée derrière une guitare, avec les bottes bordeaux aux pieds.

Fred passe ses bras autour de moi.

— J'ai pas besoin de ça pour penser à toi, mais... merci. Je vais le garder précieusement avec moi, celui-là.

— Oui, évite de le faire traîner.

— En fait, tu veux être la seule à pouvoir lire mes prochaines compos, c'est ça ?

— Peut-être bien.

Nous rions ensemble en nous embrassant, puis Fred passe sa main sur mon visage en murmurant :

— Merci, Alice. Ça... ça me touche.

— Joyeux Noël, mon amour.

Il m'embrasse une nouvelle fois en se levant, puis me fait reculer contre le plan de travail. Il arrache ma culotte en coton, me soulève et me dépose sur le meuble de la cuisine en m'écartant les jambes.

Il déboutonne ma chemise et son pantalon, et me pénètre puissamment, sans préliminaire. Pas grave, je mouille comme une fontaine.

Je plante mes ongles dans sa peau et le griffe dans le dos. Il se cambre, me mord dans le cou, lèche ma peau, puis me fait sucer son index avant de le déposer contre mon clitoris.

Mmmh... Sa caresse intime... Son pénis en moi... Son baiser de vampire... Il n'en faut pas plus pour que ma boule de feu explose et que les murs de la cuisine vibrent sous le cri de mon orgasme, suivi du sien.

Je relâche mon étreinte contre sa peau et pose ma tête sur son épaule. Nous restons une longue minute ainsi, en silence. Fred le rompt en s'exclamant dans un sourire :

— Excuse-moi, demoiselle. J'avais envie.

Je souris à mon tour en passant mes mains dans ses cheveux.

— J'aime bien tes impulsions subites, mon amour. Un bain, ça te dit ? On sera plus serrés que dans ta baignoire XXL, mais...

Il me mordille le lobe de l'oreille.

— Fais couler l'eau chaude, je passe juste un coup de fil.

\*

Pendant que l'eau remplit tranquillement la baignoire, je rejoins Fred dans la chambre. Dans ce que je comprends, il est au téléphone avec Bastien.

— Mais non ! Pas besoin, on fait comme on a dit... Ouais, ce soir, vers 19 heures... Non, là-bas,

directement...

Mon cœur se serre subitement. *Là-bas ?* Mais je pensais qu'il n'avait rien de prévu aujourd'hui ?

Je plisse les yeux et croise les bras contre ma poitrine.

— Bastien, tout roule, relax !... Ouais, je sais que si Serge l'apprend... Je suis désolé de vous mener la vie dure... Si t'y tiens vraiment, t'as qu'à te pointer ici, mais tu vas t'emmerder dans la voiture... Ouais... *À t'à l'heure.*

À peine a-t-il raccroché que je lui demande, sur un petit ton de reproche :

— Tu as un truc ce soir ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Il vient vers moi et m'embrasse doucement.

— J'avais oublié.

— Toi ? Oublier quelque chose ?

— En ta présence, je perds la tête, demoiselle.

Je fais une moue sceptique.

— Et tu as quoi de prévu ce soir ?

— Un rendez-vous.

— Un 25 décembre ?

Il hausse les épaules et tourne les talons.

— Ouais. Tu viens ? L'eau va déborder.

Je le suis en l'observant d'un œil critique. Moi qui pensais passer une journée entière et une nuit supplémentaire avec lui, me voilà déçue.

Il entre dans l'eau et me tend la main. Je viens m'installer contre lui. On est très à l'étroit, mais ce n'est pas désagréable d'être ainsi couchée contre sa peau.

Je demande d'une petite voix :

— C'est quoi ton rendez-vous, ce soir ?

— Tu ne lâches jamais rien, toi, hein ?

Je lui lance ironiquement :

— Ça ne te rappelle personne ?

— Non, ça devrait ?

Il se marre. Je lui envoie un coup de coude léger dans les côtes, il resserre son étreinte autour de moi et m'embrasse dans le cou.

— J'aime quand t'es vénère, Alice.

— Bon alors, ce rendez-vous ?

— J'ai rendez-vous avec une femme.

Je m'étrangle. Pardon ? Il se fiche de moi, là ?

— Fred !

— Quoi ? T'es jalouse ?

— Tu te fous de moi ?

— Peut-être.

— T'es pas drôle, gueule d'ange. Tu ne veux pas m'en parler, c'est ça ?

— Si, on peut. Vérité vraie. Tu veux savoir quoi ?

— Elle est comment, cette femme ?

Il ne répond pas tout de suite, continuant de m'embrasser dans le cou, laissant ses mains venir se perdre sur mon entre-jambes. Même à travers l'eau du bain, je sens mon vagin s'ouvrir.

Ah non ! Il ne m'aura pas comme ça !

— Fred, réponds. Elle est blonde ? Brune ?

— Elle est brune.

— Jeune ?

Son doigt se pose contre mon clitoris tandis que son autre main commence à jouer avec mon téton droit. Je ferme les yeux malgré moi et me mets à respirer plus vite.

— Mmmh... Fred... tu... ne... t'en sortiras... pas... comme ça... Réponds !

Il susurre en me mordillant l'oreille :

— Elle a presque mon âge.

Je rouvre les yeux. C'est le jour de Noël et il me plante pour passer sa soirée avec une autre ?

Je me retourne comme je peux, le regard noir.

— C'est quoi l'embrouille, là ?

Il sourit de toutes ses dents.

— Alice, t'es arrivée au milieu de la conversation, t'as compris quoi ?

Pourquoi a-t-il l'air aussi zen ? Qu'ai-je encore entendu de travers ?

Je m'empourpre et bafouille :

— Tu... tu as... donné rendez-vous à Bastien... Tu as dit que tu le retrouvais à 19 heures, *là-bas*.

C'est où *là-bas* ?

Fred continue de sourire. C'est horripilant.

— Là-bas, c'est chez moi.

Je le regarde sans comprendre. Il soupire et précise :

— Et la jeune femme brune et jeune avec qui j'ai rendez-vous, c'est toi.

— Oh !

— J'ai besoin de rentrer chez moi et ça me semble logique que tu m'accompagnes, mais si tu veux pas...

Je ne suis vraiment qu'une imbécile. Je baisse les yeux, morte de honte en murmurant :

— Désolée, je suis nulle.

Il me force à le regarder. Ses yeux sont empreints de douceur.

— Tu veux venir avec moi, demoiselle ?

Je souris timidement en hochant la tête et l'embrasse du bout des lèvres.

— Excuse-moi. Mais pourquoi t'aimes bien me rendre jalouse comme ça ?

— Parce que j'aime voir à quel point tu tiens à moi.

— C'est nul.

— Ouais, désolé. Mais t'es foutrement belle quand t'es jalouse.

Je lâche un sourire en coin.

— Tu n'es vraiment qu'un démon !

— Je l'ai toujours dit.

Je lui envoie une giclée d'eau sur le visage, il me la retourne en riant. Je recommence, plus fort, il en fait de même, et bientôt, c'est la moitié de l'eau du bain qui finit sur le carrelage et nous, on se marre comme des gamins.

On approche vraiment de la trentaine, là ? Laissez-moi rire. Deux adolescents, voilà ce que nous sommes et ça nous fait tellement du bien.

Je crois que c'est la première fois qu'un 25 décembre passe aussi rapidement, pourtant on ne peut pas dire que l'on fasse grand-chose.

Après le bain, Fred m'a surprise en sortant des habits de rechange de son sac à dos.

D'un ton soupçonneux, je lui ai demandé :

— Tu avais prévu de passer la nuit ici depuis le début ?

Il m'a souri, espiègle.

— Non, mais je me suis dit que la probabilité était forte. J'ai préféré assurer le coup.

Il a enfilé un boxer noir diablement sexy, puis un jean denim délavé, avec une tête de mort de la couleur du drapeau britannique sur la poche arrière.

— Cadeau de Londres ?

— Ouais, y a deux ans. On avait posé avec le groupe pour la marque du fute.

— Futal que tu as pu gracieusement garder, je présume ? ai-je répliqué sur un ton sardonique.

Il m'a répondu par un clin d'œil et j'ai soupiré en levant les yeux au ciel. Veinard quand même.

Il a voulu ensuite enfiler un sweat-shirt blanc, mais je suis venue enlacer sa taille et l'ai embrassé dans le dos.

— Tu ne veux pas rester torse nu ?

Il a attrapé ma main et m'a fait venir face à lui, l'air foutrement malicieux.

— Vous souhaitez que je reste torse nu, demoiselle ?

— Oui, juste pour le plaisir de mes yeux.

Il m'a souri, de ce sourire puissamment charmeur auquel je suis incapable de résister et ma culotte non plus, puis il m'a embrassée en me faisant basculer sur mon lit et m'a fait l'amour, une nouvelle fois, avec une tendresse infinie.

Vers 14 heures, rassasiés de jouissance et de baisers, nous nous sommes dit qu'il serait peut-être raisonnable de sortir du lit, histoire d'aller avaler quelque chose.

J'ai préparé une omelette au jambon, puis Fred m'a proposé en dessert le chocolat offert par mes parents. Le violon n'a pas résisté longtemps à notre gourmandise.

Pour digérer, une nouvelle partie de jambes en l'air nous a paru efficace. Puis, repus de sexe, nous nous sommes pelotonnés dans un plaid qui traînait sur le canapé du salon et avons dormi une bonne heure.

À notre réveil, je monte dans ma chambre chercher un album photo de moi, petite. Après tout, j'ai eu droit à des images de Fred chez Rose et Pierre, alors il a le droit d'en voir aussi.

En découvrant les photos de moi, bébé, un léger voile de tristesse emplît ses yeux verts.

— Je me demande à quoi je ressemblais, petit.

— Tu n'as vraiment rien avant tes 7 ans ?

— Non. Enfin... Si, j'en avais. Les deux familles dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à mes 7 ans en avaient fait et me les ont offertes, mais...

Il soupire profondément en secouant la tête.

— Mais ?

Il me regarde avec des regrets plein les yeux.

— Mais je les ai déchirées et envoyées se noyer au fond des chiottes du foyer.

— Pourquoi ?

— C'était un jour où j'étais en colère.

Je hausse les sourcils et un léger sourire s'affiche sur ses lèvres.

— Bon, d'accord, j'étais souvent en colère. Mais là... Je sais même plus vraiment ce qui s'était passé.

Je crois que je voulais aller chez Pierre et on me l'avait interdit, parce que j'avais fait une connerie. Peu importe. J'étais tellement en rage contre les éducateurs, et tous ces adultes qui m'empêchaient de vivre comme je voulais, que j'ai bazaré ces photos. Je voulais pas de souvenirs avec eux. Je sais, c'était très con.

Je lui prends la main.

— Et en même temps, on ne peut pas vivre sans adultes. On a besoin d'eux pour se construire.

— Ouais, mais ça, j'avais de la peine à l'accepter. Pierre et Gui, ils ont toujours su me guider sans m'entraver. Ils avaient compris comment je fonctionnais.

— Et ce Guillaume, tu as gardé contact avec lui ?

Il secoue la tête, les yeux perdus dans le vague.

— Non. Même s'il m'a beaucoup aidé, j'ai pas voulu garder contact avec le foyer. Une fois que j'ai pu changer de nom de famille, j'ai voulu effacer tous les mauvais souvenirs qui me reliaient à mon passé. Mais... on n'efface pas un passé. C'était qu'un leurre.

Une grimace de dégoût vient déformer ses beaux traits. Je passe ma main dans ses cheveux et l'attire à moi pour l'embrasser.

— Tu peux être fier de toi, Fred, de tout ce que tu as fait, de comment tu gères les choses, moi, sincèrement, ça m'épate.

Il hausse les épaules, apparemment il n'est pas d'accord avec mes pensées. Il pose à nouveau ses yeux sur mon album photo et tourne les pages.

— T'étais jolie. Déjà toute bouclée. On dirait une petite fille modèle.

Je rougis. Tu parles ! S'il savait toutes les crasses que j'ai pu faire à ma sœur. C'est moi qui aurais dû m'appeler Sophie.

L'album s'arrête à mes 8 ans. Les autres photos sont chez mes parents. Je repose l'album sur la table basse du salon et frissonne. Sans le plaid et la chaleur des bras de Fred, je dois avouer qu'il fait un peu froid juste en liquette et en shorty.

Je reviens rapidement me blottir contre mon apollon et pousse un soupir de bien-être dès qu'il referme ses bras sur moi.

Je demande d'une petite voix :

— Pas trop ennuyé de ta journée ?

— Non. J'ai pas l'habitude de glander, je dois reconnaître que c'est reposant.

— Faire l'amour, je ne trouve pas ça reposant. C'est du sport tout de même, surtout avec toi.

Il passe ses mains sous mes fesses, m'attire vers son visage pour m'embrasser, puis ajoute sur un ton rempli de mystère :

— En même temps, la journée est loin d'être finie.

Il prend ma montre.

— 17 h 30. Ça nous laisse encore un peu de temps. Que dirais-tu d'une dernière partie de sport avant de mettre les voiles ?

Je crois que mes yeux s'illuminent de bonheur et qu'un sourire idiot s'affiche sur mes lèvres. Je suis tombée sur un homme jamais assouvi de sexe et cela me convient parfaitement, parce qu'avec lui mes désirs charnels en demandent toujours plus. Je me demande si c'est normal.

En réponse à sa question, je m'assois sur les genoux et commence à l'embrasser sur le torse, descends vers la lisière de son pantalon, puis remonte lentement vers son visage en faisant glisser ma langue sur sa peau. De son côté, il laisse courir ses doigts sur mes épaules, mon dos, mes cuisses, et vient frôler mon vagin par-dessus le tissu de mon shorty. Je pousse un gémissement à ce contact et pose ma main sur la bosse de son entre-jambes.



La porte d'entrée du vestibule claque brusquement nous faisant sursauter.

— T'es vraiment con des fois, Marc, tu le sais ?

— Johanna ! Pour la centième fois, je suis désolé !

Je grimace. Alors ça, ce n'était pas du tout prévu au programme !

— C'est facile d'être désolé ! J'en ai marre, Marc ! Ça fait deux ans que tu me fais le coup, putain !

— Jo ! J'ai pas dit oui.

— Tu te fiches de moi ? Et ça voulait dire quoi alors, ce que t'as dit à ta mère ?

— Mais ma puce, c'est pas...

— Ils ne peuvent pas se démerder tous seuls, tes potes, pour se trouver un chalet à la montagne ?

— Jo...

— Non ! Moi, je ne passe pas encore une fois le Nouvel An à vous regarder vous torcher la gueule en fumant vos joints !

Ma colocataire déboule dans le salon, le visage rouge de fureur, Marc sur ses talons. Il a l'air désespéré.

Fred et moi sommes assis sur le canapé, je m'enveloppe pudiquement dans le plaid. À notre vue, Johanna s'arrête d'un coup, interloquée.

— Vous êtes là ?

Ses yeux se posent sur le torse nu de Fred et semblent incapables de s'en détourner.

Je me racle la gorge.

— Hum !

Johanna tressaille et rougit puissamment face au regard de reproche que je lui envoie.

— Oui, nous sommes là. Et vous ? Je pensais que vous alliez chez Marc.

C'est au tour de ce dernier de rougir et de baisser honteusement les yeux au sol. Johanna se tourne vers lui, le regard noir.

— Je voulais récupérer des affaires, mais maintenant que je suis ici, je crois qu'il va repartir tout seul.

Marc relève la tête et regarde Johanna, offusqué.

— Mais ma puce, non ! Je suis désolé ! On peut discuter, enfin !

Je me lève, emballée dans le plaid, et fais un pas vers eux.

— Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ? C'est Noël, vous n'allez pas vous disputer !

— C'est trop tard ! crache ma colocataire.

Je jette un œil à Marc, il soupire en abaissant les épaules. Il a vraiment l'air contrit et cela me fait de la peine pour lui. Je décide de me transformer en médiatrice et tant pis pour ma partie de sport, on la jouera plus tard.

— Vous avez un souci pour le 31 ?

Fred s'assoit sur les genoux et pose ses coudes sur le sommet du canapé. Johanna repose ses yeux sur lui en se mordillant la lèvre.

Non, mais oh ! Elle ne va pas faire comme ma frangine ? Je lui envoie une tape sur le bras. Elle reconnecte aussitôt et s'exclame :

— Oui, un sacré problème ! Monsieur veut à nouveau passer la soirée dans le chalet de ses parents à la montagne, mais moi pas !

— Et pourquoi vous ne faites pas chacun de votre côté ?

Au regard de tueuse qu'elle me lance, je crois que je vais devoir relire le manuel de médiateur pour les nuls.

— Alice, le 31 ! Je n'ai pas envie de le passer toute seule ! Vous faites quoi, vous, d'ailleurs ?

Euh... bonne question... Je me tourne vers Fred qui hausse les épaules, puis reviens à Johanna.

— On n'en a pas discuté.

Elle écarquille des yeux ahuris.

— Quoi ? Vous ne savez pas ce que vous faites ?

Fred réplique sur un ton agacé :

— Pourquoi faudrait savoir ce qu'on fait ? Le 31, c'est pas non plus un soir exceptionnel, la Terre va pas exploser.

Johanna le regarde en fronçant les yeux. Pour mon amie, un 31 décembre se doit d'être une soirée exceptionnelle. Fred vient tout bonnement de l'insulter.

— Bien sûr que si ! Attends ! S'il y a un soir de l'année où il faut faire la fête, c'est le 31 décembre.

— Et pourquoi les Chinois, ils font la teuf un autre jour, alors ? Tu pourrais aussi t'éclater le jour du Nouvel An chinois, non ?

Les yeux de Johanna vont de Fred à moi, de moi à Fred, proprement déconcertés. Moi, je me retiens de rire. Marc sourit à son tour.

— Il n'a pas tort, ma puce.

Mon amie se retourne violemment vers lui en pointant un doigt contre son torse.

— Toi, n'en rajoute pas !

Fred se lève et vient vers nous. Il m'entoure de ses bras et pose sa tête sur la mienne.

Je demande à Johanna :

— Tu aimerais faire quoi, toi ?

— Je ne sais pas... Aller danser, boire, voir du monde... M'amuser, quoi ! Pas rester enfermée dans un chalet à respirer leur merde !

Je me laisse aller contre le torse de ma gueule d'ange, pensive. C'est vrai que nous n'avons pas du tout parlé du 31. En même temps, après le discours que Fred m'a tenu sur Noël, j'ai classé inconsciemment le soir du réveillon de fin d'année dans le même panier. Mais je rejoins Johanna : moi aussi, j'aime profiter de l'ambiance festive de ce soir-là. Les gens sont toujours exceptionnellement de bonne humeur et ce n'est pas le choix des soirées qui manque.

Quand Fred prend la parole, je suis tout simplement estomaquée :

— Si t'aimes la fête, t'as qu'à monter sur Paris, tu seras pas déçue. Y a même un sacré feu d'artifice au-dessus de la tour Eiffel. Je voulais le proposer à Alice, mais comme elle a dit, on n'a pas encore pris le temps d'en parler.

Je fais volte-face vers lui et plonge mes yeux remplis d'excitation dans les siens.

— Tu voulais vraiment me proposer ça ?

Il sourit en passant sa main dans mes boucles.

— Ouais. Je t'avais promis une soirée dans une boîte parisienne. Le 31, ça me semblait une bonne date. J'ai reçu plein d'invit'.

— Waouh ! Là, je suis soufflée.

Johanna ouvre une bouche de merlan frit et s'approche de nous en dévorant Fred des yeux.

— Et dans tes invitations, tu en aurais une pour moi ?

Fred acquiesce en regardant Marc qui fronce les sourcils, apparemment peu ravi. On peut le comprendre.

Fred ajoute à son intention :

— Y en a une pour toi aussi, si tu veux.

Johanna semble soudainement avoir oublié toutes les rancœurs qu'elle portait à son petit ami en se jetant à son cou et en s'écriant, complètement hystérique :

— Oh ! Dis oui, trésor ! Allez !

— Euh...

Marc est déphasé. Il blanchit, devient rouge, blanchit à nouveau. Il jette un œil à Fred, à moi, à Johanna, revient sur Fred.

— Pour le train, ce n'est pas un peu tard ?

Ma gueule d'ange hausse les épaules en rétorquant :

— Moi, je prends toujours à la der et j'en trouve tout le temps.

— Oui, mais toi, gueule d'ange, tu voyages en première !

— Moi aussi, je veux voyager en première ! s'exclame Johanna, les yeux pétillants. Tant pis pour le prix ! Oh ! Marc ! On va aller à Paris !

Elle l'embrasse, Marc la repousse gentiment.

— Ma puce... euh... on n'a pas...

Elle plante ses yeux dans les siens.

— Si, on vient d'en discuter ! Cette année, toi et moi, on va à Paris pour le 31 ! Viens, on va regarder pour les billets de train et pour un hôtel.

— Un hôtel ? grimace Marc. Non, mais Jo...

Fred vient à son secours en stoppant Johanna par le bras.

— Laisse tomber l'hôtel. Je peux vous trouver un appart' gratos.

— Ah oui ?

Je le regarde, étonnée. Il veut les inviter chez lui ? Pourtant, il ne m'a pas semblé que son canapé fasse canapé-lit. Fred m'envoie un clin d'œil complice.

— Cette année, ça m'étonnerait que Mike et Flavia montent sur Paris pour le 31. Ils viendront après.

Je souris et Johanna se jette à mon cou.

— On va passer le réveillon ensemble, à Paris ! Faut qu'on se trouve une robe !

— Ah non ! Johanna, tu ne vas pas recommencer !

C'est pas vrai ! Ses yeux sont illuminés de cette petite flamme qui me dit « oui, et je t'aurai, Alice Lagardère ! ».

Je fais la moue en secouant la tête.

— Tu iras en choisir une sans moi.

— Alice, fais pas ta rabat-joie ! Pense au plaisir de ton homme qui sera tout content de te voir dans une nouvelle robe, n'est-ce pas ? demande-t-elle d'un air soutenu à Fred qui se marre.

Je lui envoie un regard courroucé, il se penche vers mon oreille et murmure :

— *Ton homme* sera foutrement ravi de te voir dans une nouvelle tenue d'humble servante.

Je rougis comme un coquelicot. Si les deux se liguent contre moi, ce n'est pas du jeu, surtout avec des arguments pareils. Il n'a pas le droit !

Je ronchonne :

— On verra.

Tout en continuant de pousser des cris de poule au bord de l'apoplexie, Johanna entraîne Marc vers sa chambre pour aller consulter le site de la SNCF afin d'acheter leurs billets.

À peine ont-ils disparu dans les escaliers que je me tourne vers Fred, entoure sa nuque de mes bras et demande :

— C'était de l'impro pour calmer la tension entre Johanna et Marc ou tu y avais vraiment songé ?

— Je voulais t'en parler ce soir.

— Tu veux m'emmener faire la fête à Paris ?

— Ouais.

— Et arrête de dire ça sur un ton blasé.

Il sourit comme un gosse en me jetant :

— Mais je suis blasé, Alice. Des soirées comme ça, j'en ai fait plein. 31 ou pas, la jet set s'en branle.

Pour eux, c'est réveillon tous les jours.

— Et tu nous emmèneras où, alors ?

— Je sais pas encore. À vous de voir. Par contre, il risque d'y avoir Damien et Luc.

Je blanchis. Et merde, fallait bien qu'il y ait un os quelque part, c'était trop beau.

— On va éviter de le dire à Johanna. Elle maîtrise mieux les situations quand elle les vit en direct, c'est la reine de l'impro. Si elle y réfléchit avant, elle va être invivable.

Ouais, tu parles d'une maîtrise ! Les deux fois où mon amie a improvisé un moment avec Luc, elle s'est jetée sur lui. Je sens que le 31 ne va pas être triste, lui aussi.

Je demande :

— Elsa sera là ?

— Sûrement, si elle doit pas encore partir quelque part.

Fred tire son portable de sa poche.

— On va s'habiller ? Faut y aller.

Une fois dans ma chambre, Fred enfle une chemise blanche par-dessus laquelle il ajoute un pull gris, près du corps, avec une encolure en V. Il laisse les pans de sa chemise dépasser du pull. Waouh ! Il a une sacrée classe comme ça ! C'est bien la première fois que je le vois habiller de la sorte. Et en même temps, avec ses cheveux en bataille, sa barbe de trois jours et ses Docs qu'il va enfiler d'ici dix minutes, ça reste très rock. Un rockeur diablement sexy et chic, moi je vote pour.

Mon bas-ventre se réveille, ce n'est pas sérieux. Mais à admirer l'homme devant moi, mon corps est pris de sensations étranges : il a chaud, froid, le vertige. Je sens les papillons qui s'envolent, mon intimité qui s'humidifie... Je désire Fred, tout de suite.

Je pose mes mains sur son pantalon ; contre toute attente, il me les enlève en plongeant son regard dans le mien.

— Pas maintenant, demoiselle, faut vraiment qu'on y aille.

Je proteste :

— On va chez toi, de toute façon. C'est pas grave, personne ne nous attend. Et puis d'abord, pourquoi tu dois y être à une heure précise ?

Son regard s'illumine d'une lumière que je commence à bien connaître : celle de ses secrets.

— Tu verras. Tu t'habilles ou tu comptes rester à poil ?

Vu comme il s'est fringué, je me demande si je dois suivre le même courant. D'ailleurs, pourquoi s'est-il habillé comme ça ? Que me cache-t-il ?

— T'es bien beau, gueule d'ange. Où sont passés tes tee-shirts manches longues et tes chemises ?

— On peut varier de temps en temps, non ?

Il m'énerve à toujours trouver les bonnes répliques au bon moment ! Je ne parviens jamais à le décontenancer, c'est vraiment agaçant.

— Et moi, je dois m'habiller comment ?

— Comme tu veux, t'es toujours jolie, de toute manière.

Je rougis au compliment. Gentleman, va !

En même temps, je n'ai pas envie de faire sac à patates à côté de lui ; déjà qu'en temps normal, c'est difficile d'être à la hauteur de sa beauté, alors là...

Je soupire devant mon armoire. Voyant mon désarroi, Fred s'approche, jette un œil désinvolte à ma garde-robe, puis sort la robe que j'ai achetée en compagnie d'Elsa.

— Tiens, t'as qu'à mettre celle-là. En plus, je crois qu'elle avait bien plu à Bénabar.

Au souvenir de cette soirée, mes joues se colorent. Et dire que mon apollon va m'emmener fêter le 31 décembre à Paris et que je vais sûrement croiser à nouveau plein de têtes connues ! Waouh !

Finalement, je ne pourrai peut-être jamais passer une soirée normale avec cet homme, mais au vu de toutes les soirées incroyablement exceptionnelles qu'il me fait vivre, il faut bien reconnaître que ça compense.

Je m'habille, me maquille un peu, tente de me coiffer, prépare des affaires pour le lendemain, puis laisse descendre Fred pendant que je vais dire au revoir à Johanna et Marc.

Au bruit que j'entends dans la chambre de ma colocataire, je crois que je débarque en plein milieu de réconciliations impromptues.

Johanna met quelques secondes à venir m'ouvrir. À ma vue, elle s'empourpre. Elle n'a plus son pull ni ses collants et sa jupe est de travers. Marc tente de se cacher sous la couette. OK, j'ai compris, je dérange.

— Euh... désolée... C'était juste pour dire qu'on y va, je passe la soirée chez Fred.

— Dans cette tenue ? Il en a de la chance.

— Et encore, tu n'as pas vu celle que je portais hier soir.

Elle se penche vers moi et chuchote :

— En tout cas, waouh ! Il est vraiment...

Je m'offusque en lançant un œil à Marc.

— Jo ! Enfin !

— Quoi ? C'est pas parce que tu sors avec un arbre que tu n'as pas le droit d'admirer la forêt.

Je lève les yeux au ciel.

— T'es pas possible ! Vous avez trouvé des billets ?

— Oui, pour le 30. Tu crois que ça jouera pour l'appartement ?

— Bien sûr. Fred a raison, avec le bébé, Mike et Flavia monteront sur Paris à la der.

— Waouh ! On va fêter le 31 toutes les deux, à Paris !

Je tente de retenir la grimace qui veut s'afficher sur ma bouche à la pensée de Luc. Je crois que Jo va m'en vouloir. À moins qu'elle ne s'en doute un peu ; elle n'est pas née de la dernière pluie, cette fille !

Je lui dis au revoir, envoie un salut de la main à Marc, puis rejoins Fred qui m'attend dans le vestibule. Il a déjà enfilé ses Dr. Martens et son blouson. Je mets mon manteau d'hiver, mes bottes noires à talon et le suis jusqu'à la voiture.

Il neige à petits flocons ; je m'extasie en tentant de les attraper du bout des doigts et Fred rigole en m'observant.

Il m'ouvre la portière de l'Audi, je m'y engouffre avec plaisir. Une nouvelle soirée en tête-à-tête avec mon homme, quel bonheur !

Fred démarre la voiture, nous rejoignons la route principale, la descendons jusqu'à l'entrée de l'autoroute, mais à ma grande surprise, il ne s'y engage pas, continuant tout droit en direction du centre de Lausanne.

Je m'étonne :

— Tu fais quoi ?

— J'ai une course à faire en ville.

— Il est près de 19 heures !

— Je sais. Mais je crois que ça te fera plaisir.

Je fronce les yeux. Que mijote-t-il ?

Nous passons devant les hôpitaux et le souvenir de ma rencontre avec Fred s'invite dans mes pensées. Je le regarde en coin, comme la première fois. Était-ce un coup de foudre ? Oui, sûrement. Un coup de foudre surpuissant.

Nous passons la place de l'Ours et Fred prend la pré-sélection de gauche, tournant en direction du Tribunal fédéral. Mon cœur commence à faire des bonds. Non ? Ce n'est pas possible ? Il n'a pas... Il n'aurait jamais...

Quand il se gare, je sens mon corps trembler. Fred sort de la voiture, vient m'ouvrir la portière et m'offre sa main. La chaleur de sa paume m'électrise aussitôt. Un éclair d'amour passe entre nous. J'ai de la peine à respirer. Il me sourit tendrement, m'entoure la taille et m'entraîne dans la descente de la rue Marterey jusqu'au numéro 36.

En parvenant devant la devanture du restaurant, j'ai les jambes en coton. À ma grande surprise, les

silhouettes de Bastien et Yvan se dressent devant nous.

— Bonsoir, joyeux Noël ! nous lance Bastien, le sourire aux lèvres.

Je suis tellement sous le choc que je me contente juste de lui répondre par un bref hochement de tête.

Yvan dit :

— Tout est OK pour nous, on a même droit à la table d'à coté.

*La table d'à côté ?* Je pose mes yeux sur ma gueule d'ange. Dites-moi que je ne suis pas en train de rêver !

Les flocons de neige ont grossi et tombent sur nous en cascade. C'est terriblement magique.

Fred me prend dans ses bras, m'embrasse et me murmure :

— Tu voulais une soirée *normale*, demoiselle ?

Je déglutis. Il a vraiment fait ça ? Waouh ! Il jette un coup de tête vers les gardes du corps en soupirant :

— J'ai juste pas pu éviter la présence de ces deux-là, mais je pense qu'on pourra tenter de les ignorer, on a l'habitude, non ? Alors, ça te dit ?

Je bafouille, incrédule :

— Tu... tu m'emmènes au Java ?

— Je t'ai dit que j'avais rendez-vous avec une jolie brune. Il paraît que c'est ton resto préféré, j'espère qu'il vaut le coup.

Je ne parviens pas à bouger. Je suis en train de rêver, ce n'est pas possible autrement. Je m'accroche à la taille de Fred par crainte qu'il ne s'envole de mon merveilleux songe.

Il se penche lentement vers moi et dépose un baiser sur mes lèvres.

— Une soirée *normale*, je me suis dit que ça pourrait te faire un joli cadeau de Noël.

J'ouvre la bouche, ébahie, et des larmes illuminent mes paupières au rappel de l'altercation verbale de la veille, entre Hugo et Fred.

« Tu vas lui offrir quoi, toi ? Alice, elle aime les choses simples. »

Et Fred le sait parfaitement. Cet homme me connaît par cœur. Oh ! Ma gueule d'ange !

Je ne peux retenir la larme qui coule délicatement le long de ma joue. Fred la ramasse du bout du doigt et l'amène à sa bouche.

Je murmure :

— Merci, mon amour. C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire.

Il me serre contre lui.

— T'es pas une fille à Rolex ou à vison.

Je plante mon regard dans le sien et lui sourit malicieusement.

— Non, je suis une fille simple pour un garçon complexe.

— Ouais, et avec une Audi Sport, lance-t-il en me tirant la langue.

— Et une moto, et un cheval, et une maison grandiose ! Mais toi, tu as surtout ça.

Je pose ma main sur son cœur.

— Et celui-là, gueule d'ange, il est unique et il est à moi.

— Rien qu'à toi demoiselle.

— Je t'aime, Fred, merci.

— Tu me diras merci plus tard. Allez, viens, pour l'instant, on va manger, j'ai la dalle.

Nous pénétrons dans le restaurant déjà bien rempli. Les discussions s'arrêtent. Les yeux se posent sur nous.

La vache ! Je suis au resto avec Fred, entourée de deux gardes du corps ! Mon rockeur me tient par la main alors que nous montons les escaliers sous des regards hallucinés, intrigués, envieux. Parvenant à les ignorer, je souris aux anges.

Oui, ce soir, le regard des autres, je m'en fous royalement. C'est Noël, je suis en compagnie de Fred et

il m'a invitée au Java.

Je crois que je ne m'en remettrai pas de si tôt.

Le serveur nous a placés tout au fond du restaurant, autour d'une petite table ronde. Bastien et Yvan sont à la table d'à côté. Fred tourne le dos à la salle. Je vois les regards des autres clients venir constamment se poser sur nous et je souris.

Je suis fière d'être assise face à l'homme qui fait battre mon cœur ; fière d'être sa demoiselle, sa reine, son âme sœur. Quoique... Le suis-je vraiment ? Ce n'est pas parce qu'il a inscrit ces mots dans une chanson qu'il le pensait véritablement. Ça l'arrangeait peut-être juste au niveau de la rime.

Après un double whisky pour lui et un pastis bien corsé pour moi en apéritif, ainsi qu'une grosse salade mêlée en entrée, nous avons tous deux choisi un tartare pour la suite, avec du vin. Les gardes du corps, eux, se régalaient avec un filet de bœuf et un soda.

Je leur jette un coup d'œil en avalant mon tartare sur un bout de toast.

— C'est Discographe qui paie les factures de ta garde rapprochée ?

Fred hoche la tête.

— Ça doit leur coûter une petite fortune, non ? Avec toutes les fois où tu les envoies au café du coin...

Il sourit en haussant brièvement les épaules.

— Vu tout ce qu'on leur rapporte, ils peuvent bien payer ça.

— Comment ça se passe, financièrement, avec une maison de disques ?

Fred remet du tartare sur son toast, l'avale, boit un peu de vin et m'explique :

— Ils financent le disque et tout ce qui va autour : les techniciens, la pochette de l'album, la location du studio...

Je le coupe, étonnée :

— Mais tu n'as pas un studio d'enregistrement chez toi ?

— Si. D'ailleurs, on fait toujours les premières maquettes là-bas, mais c'est loin d'être le meilleur studio pour le bon son. J'ai pas investi dans un matos grandiose. Le premier et le troisième album, on les a enregistrés à Paris. Le deuxième, c'était à Londres.

Il s'empare d'une poignée de frites et les avale les unes après les autres avant d'enchaîner :

— Et à part ça, Discographe paie les billets de train, la location des bus pour la tournée, les chambres d'hôtel, etc.

— Comment ils font pour avancer autant de fric ?

— La vente des albums, les téléchargements, les différents contrats qu'on peut nous proposer à côté, les festivals. Grâce à nous, ils empochent un sacré paquet de blé.

Je fronce les sourcils, j'ai vraiment de la peine à réaliser.

— Et vous ? Vous gagnez quoi là-dedans ?

Une lumière taquine passe dans ses yeux.

— Beaucoup aussi. On a chacun un pourcentage sur tout ce que je t'ai énuméré juste avant. Serge également. Moi, je gagne un peu plus que les autres, parce qu'en tant que compositeur de la majeure partie des titres, j'ai un droit d'auteur sur les chansons. Mais finalement, on a toujours une sacrée pression, parce qu'il faut qu'on rapporte plus à la maison de disques que ce qu'elle nous offre. Et ça, tu peux jamais savoir d'avance si c'est gagné ou pas.

— Métier aléatoire.

Le visage de Fred devient sérieux.

— Complètement. C'est pour ça que je lâche rien et que je suis intransigeant avec le groupe. Je sais



que je les fais chier à vouloir constamment répéter, travailler les intros, les conclusions, trouver de nouvelles idées pour la scène. Mais c'est grâce à ça qu'on est devenus les meilleurs.

— Et c'est pour ça que certains se vautrent complètement ?

— C'est clair. C'est pas parce que tu parviens à sortir un album un jour que c'est gagné. Au contraire. T'es toujours attendu au tournant. Le public est exigeant. Surtout depuis qu'internet est devenu aussi accessible, tout le monde peut tenter sa chance. Et c'est une vraie merde au niveau des téléchargements illégaux. Les gens se rendent pas compte comme ça fout les artistes en l'air.

Je pique du nez dans mon assiette, légèrement honteuse. Moi, ça m'arrive souvent de télécharger des séries ou quelques films illégalement, surtout qu'en Suisse ce n'est pas encore un acte prohibé.

Fred me prend la main. Encore une fois, il devine mes pensées.

— Alice, je vais pas t'engueuler, on le fait tous. Même moi, ça m'arrive.

— Ah oui ?

— Ouais, rarement, mais ça m'arrive. N'empêche que c'est une vraie merde.

Je finis mes dernières frites, pensive.

— Flavia et Elsa, elles ont dit que votre prochain album risquait d'être différent, plus... doux... C'est vrai ?

— T'as vu les textes que j'ai écrits, non ?

— Mais j'ignore la musique que tu comptes mettre dessus.

— Elle s' imagine pas assez ?

Je le regarde de travers. Il est comique des fois, cet homme. Je n'ai pas un piano dans la tête, moi.

Il me sourit tendrement.

— Excuse-moi, je pensais que c'était évident.

— Non, pas pour moi, gueule d'ange.

Il soupire, repousse son assiette vide et explique :

— Ce quatrième album sera différent des trois autres, c'est clair. Ce sera un rock plus... tendre, mais sur les treize ou quatorze titres qu'on aura, j'en ai tout de même prévu des bien corsés.

Je demande timidement en sentant mes joues prendre feu :

— Tu me joueras les chansons que tu as écrites pour moi, un de ces jours ?

Il secoue la tête en souriant.

— T'imagines que ce sont des ballades ?

Je plisse les yeux.

— Ben oui.

Au vu du sourire qui s'affiche sur son visage, j'ajoute avec étonnement :

— C'est pas le cas ?

— Pas *Aphrodite et Apollon*, non. Elle va bien pulser, celle-là. Et *Demoiselle*, elle va swinguer aussi. *De l'autre côté du miroir*, par contre, elle sera douce.

Il attise d'autant plus ma curiosité.

— Tu me les joueras ?

Il se penche vers moi, les pupilles remplies d'une lueur qui fait instantanément tremper mon shorty.

— Ça dépend. Tu m'offres quoi en échange ?

Oh la vache ! J'ai envie de lui, là, maintenant, tout de suite. Qu'est-ce que j'aime quand il me regarde comme ça. Je déglutis et tente de chasser les images terriblement cochonnes qui s'invitent dans mon cerveau.

— Un aller direct pour le septième ciel ?

Il laisse courir sa langue sur mes lèvres en murmurant dans un sourire :

— Mon humble servante dépravée.

Je pose ma bouche sur la sienne et sors ma langue à mon tour. J'entends des chuchotements autour de

nous et soupçonne les portables de nous prendre en photo ou de nous filmer. Je me demande si Cédric et sa bande auront droit à une soirée de réveillon peinarde.

J'ai la tête qui tourne légèrement. Je ne sais pas si c'est dû à l'alcool ou au baiser de ma gueule d'ange. Un peu des deux, sans doute.

Nous finissons par reprendre notre souffle et Fred en profite pour sortir son iPhone afin de vérifier l'heure.

— Tu veux un dessert ?

— Nous sommes au Java, monsieur Pelletier, on ne peut décemment pas venir ici sans prendre une crêpe en dessert. C'est leur spécialité.

— Gourmande !

— Foutrement !

Fred demande la carte des desserts. Le serveur nous l'apporte prestement en jetant des regards nerveux à mon rockeur. M'est avis qu'il est homo et que mon apollon lui fait un sacré effet.

Pour ma part, pas besoin de lire la carte, je sais déjà ce que je prends. Pas question que je reparte d'ici sans ma crêpe Lulu, celle au Nutella. Alors, pendant que Fred choisit, je scrute le décor autour de moi, évitant de me concentrer sur les regards en biais qui dérivent sans cesse vers nous.

Ce restaurant rend hommage à Serge Gainsbourg. Les noms des plats sont tirés de ses chansons et des personnes qui lui étaient proches. Le cadre reprend l'ambiance parisienne des bistrotts du Marais des années 30 à 50 : murs patinés, tomettes provençales, des meubles récupérés, un magnifique bar composé de morceaux de céramique et un miroir imposant avec un portrait caricaturé de Gainsbourg, la clope au bec.

Ici, on s'y sent bien, l'atmosphère est cosy et toujours sereine. C'est sûrement pour cela que ce restaurant lausannois plaît énormément aux femmes. On en croise toujours beaucoup plus que les hommes.

Nos desserts arrivent rapidement. Fred a choisi une crêpe baptisée L'amour en soi, à base de pommes caramélisées, de cannelle, d'un sorbet à la pomme, et flambée au Calvados.

Après un café, il demande l'addition et laisse un généreux pourboire. Le serveur gay en rougit et se confond en remerciements.

Alors que je me lève pour partir, je m'accroche à la table et prends le temps de respirer, lentement. Ça tourne autour de moi, le vin était délicieux, mais fort. Fred me scrute d'un air moqueur.

— Besoin d'aide, demoiselle ?

Je secoue la tête, finis mon verre d'eau et lui lance un regard sombre.

— Non. Je me débrouille.

Je fais un pas et me prends le coin de la table sur la cuisse. La vache ! Ça fait mal !

Je vérifie furtivement que personne n'est en train de prendre de photo ou de nous filmer. Pas question de finir sur le Net dans cet état-là. « Le leader de Dark Moon et sa copine suisse bourrée », non merci !

Je rejoins Fred et me laisse malgré tout aller contre lui. Après brève réflexion, c'est peut-être mieux qu'il me soutienne discrètement.

L'air frais me fait du bien à la tête. Autour de nous, les routes commencent à blanchir. La neige n'a pas cessé de tomber de toute la soirée. Cela aussi, c'est un joli cadeau de Noël.

Fred m'enlace.

— C'était pas mal, t'as de bons goûts.

— Merci, gueule d'ange. Et t'as vu ? On nous a fiché la paix.

Bon, ça, c'est surtout du fait des deux gardes du corps. Dès que quelqu'un tentait d'approcher notre table, les gorilles faisaient bien comprendre d'un signe de tête qu'il ne fallait pas franchir le périmètre interdit et les gens ont été plutôt respectueux.

Je me mets sur la pointe des pieds, entoure le cou de mon apollon et lui offre un baiser passionné.

— On y va ? me demande-t-il doucement en chassant un flocon de ma joue.

Je hoche la tête et à ma grande surprise, il me pousse en direction de la Mercedes. Bastien nous ouvre la portière arrière.

— Et ta voiture ?

— On la récupérera *t'à l'heure*.

Je le regarde, interdite. Que me réserve-t-il encore ?

Une soirée *normale*... J'écarquille les yeux de stupeur. Non ?

— Fred, ne me dis pas que tu m'emmènes au cinéma ?

Il me sourit d'un air canaille.

— Je le dis pas. Allez, les mecs, on se casse.

La voiture descend les rues de la ville en direction du grand complexe cinématographique du Flon. Je tente de reprendre contenance et de réfréner mes envies irrépessibles de crier ma joie à travers la fenêtre. Mais je crois que la béatitude a définitivement pris place sur mon visage.

— Alice, ça va ? T'as l'air...

— Heureuse ? Tu ne peux pas savoir à quel point je le suis, Fred.

Et je suis notamment étourdie par tout l'amour que cet homme m'offre ce soir. Oubliant les gardes du corps devant nous, je m'invite sur ses genoux pour lui rouler une pelle digne de ce nom. Mon cœur est prêt à éclater dans ma poitrine tandis que nos langues se tournent autour dans une passion bestiale.

En reculant pour reprendre son souffle, Fred me jette :

— Toi, t'es bourrée !

— C'est toi qui as choisi le vin, tu l'as fait exprès.

— Je t'ai pas obligée à en boire autant.

— Fallait pas en prendre un si bon.

On se regarde quelques secondes avant d'éclater de rire, puis je l'embrasse à nouveau goulûment. Tellement pris dans notre baiser enflammé, nous ne sentons pas la voiture s'arrêter.

Bastien se racle la gorge.

— Hum hum...

Moi, je deviens aussi rouge que le bas de ma robe et quitte à regret les genoux de Fred.

En pénétrant dans le hall du cinéma, à mon grand soulagement, personne ne fait attention à nous. Nous nous glissons discrètement dans la file d'attente.

— Tu veux voir quoi ? je demande en zieutant les titres des projections sur le tableau d'affichage.

— M'en fous, c'est toi qui choisis.

Bon alors, il ne faut pas que je me plante. Je n'aime pas ce pouvoir solitaire de décision, cela me fiche la pression.

Voyons voir... Un film pas trop *fille*, pas trop violent, pas trop potache, un film qui ne me donne pas des envies sexuelles saugrenues et surtout, un film que je n'ai pas encore vu.

*Buried* est à nouveau à l'affiche dans le cadre d'un cycle sur les thrillers. Parfait. Je n'ai jamais osé le voir seule. Fred aime l'adrénaline et moi, j'ai envie de pouvoir me pelotonner contre lui.

— Hé ! C'est le chanteur de Dark Moon !

Je soupire, Fred aussi.

Un homme, accompagné de sa bande de potes, s'approche de nous. Il sourit comme un enfant face à son plus gros cadeau de Noël.

— Alors ça ! C'est vraiment vous ? Je kiffe trop votre musique ! Je peux avoir un autographe ?

Ma rock star a eu beau soupiré, il prend tout de même le temps de discuter avec le groupe, de signer

des papiers et de poser pour les photos. Et on discerne bien sur ses lèvres un petit sourire malicieux. Il aime ça, c'est évident. Et moi, j'aime le voir ainsi heureux.

Quelques minutes plus tard, nous entrons dans la salle. Fred baisse la tête et longe le mur, mais c'est trop tard : la rumeur de sa présence s'est déjà répandue. Et celle de sa copine aussi. Merde alors ! Je suis officiellement la petite amie du leader de Dark Moon. Waouh ! Et qu'est-ce que ça sera après la sortie de l'article dans *Paris Match* ! Iris a-t-elle raison ? Me demandera-t-on des autographes à la bibliothèque ?

« *Si la folle te fait la peau quand tu seras à Paris la semaine prochaine, tu n'auras même pas le temps de savourer ta petite célébrité.* »

Je frémis. Mais pourquoi vient-elle me gêner la fête, celle-là ? Tu ne peux pas te taire, non, fichue conscience ?

« *Non, parce que j'ai peur pour toi.* »

Et moi, j'ai peur pour Fred. Il m'a dit aimer le danger, mais jusqu'à quel point serait-il prêt à prendre des risques ? C'est une vraie tête brûlée, ce mec, et je refuse qu'il entreprenne quoi ce soit pour ma vie à moi.

À peine assise, je me laisse glisser vers ma gueule d'ange. Sa tête vient se poser sur la mienne, il embrasse mes cheveux. Je ferme les yeux et écoute les murmures des gens autour de nous en souriant intérieurement. Ils sont d'une telle indiscretion !

— Tu crois que c'est lui ?

— C'est un sosie.

— Ils ont pas l'air commodes, les deux gars avec eux.

— C'est vraiment lui ?

— Putain ! La chance qu'elle a ! Comment elle a fait ?

Ah ça ! Je n'ai toujours pas la réponse à cette question.

Je rouvre les yeux et chuchote :

— Pourquoi moi, Fred ?

Il laisse son regard vert plonger dans le mien quelques secondes, puis s'empare de ma main, enlace mes doigts et pose son front contre le mien.

À voix très basse, il répond :

— Parce que tu m'as regardé d'un œil différent des autres. Tu t'es intéressée sincèrement à moi et ça m'a fait du bien. Je me suis tout de suite senti en phase avec toi. J'avais pas envie de te laisser partir et ça m'a fait peur.

— Moi, j'avais pas envie de rentrer.

Il sourit.

— J'avais remarqué. Tu m'as vraiment chamboulé, demoiselle. Fallait que je te revoie, c'était obligé.

— Et s'il n'y avait pas eu cette soirée sur le bateau ?

— J'aurais trouvé une autre idée.

Je lui rends son sourire et l'embrasse doucement, faisant fi des regards et des râles étouffés.

Les lumières de la salle diminuent d'intensité, les murmures finissent par se taire. Lorsque le film commence, je me blottis contre Fred, m'enivre de son odeur et me laisse aller au plaisir de la séance.

Quatre-vingt-quinze minutes plus tard, je suis en pleurs. C'est quoi cette fin ? C'est horrible ! Je sors un mouchoir et me tamponne les yeux.

Fred s'exclame, sarcastique :

— Pour un soir de Noël, t'as sacrément bien choisi, demoiselle ! Faut pas être suicidaire en venant voir ce film.

Bastien sourit.

— Pour une fois qu'on ne se doute pas de la fin...

— On voit que c'est pas un Américain qui est aux commandes, remarque ma gueule d'ange. Moi, j'ai bien aimé. T'auras assez de mouchoirs, princesse ?

Je renifle.

— Je crois qu'il va me falloir quelques heures pour m'en remettre. Non, mais... c'est affreux ! Il a une fiancée et elle ne saura jamais ce qu'il est devenu.

Fred m'attire contre lui.

— Ma douce sentimentale. C'est rassurant de voir qu'il existe encore de bonnes histoires où tout peut arriver tant qu'y a pas eu le mot « fin ».

Je le dévisage sérieusement.

— Tu parles pour nous, là ?

— Nous... eux...

Il désigne les spectateurs qui rejoignent la porte de sortie. J'ai l'impression que ce film a laissé un goût amer à la salle entière, car les gens s'en vont dans un silence quasi religieux.

Fred ajoute :

— La vie, c'est pas du Disney. Je suis sûr que ce qui arrive à ce pauvre mec a dû se produire dans la réalité.

Je le regarde horrifiée.

— Tu crois ?

Son regard parle pour lui. Je murmure :

— Et nous ? Ce sera quoi notre fin ?

— Ils vécut à cent à l'heure et eurent une fin de vie foutrement rock'n'roll.

Je lève les yeux au ciel. Pourquoi ai-je posé la question ? La réponse allait de soi.

Fred m'embrasse dans un sourire. Je m'accroche à son cou, tentant de me concentrer sur la chaleur de sa langue qui sent si bon le pop-corn et de chasser les images de Maléfique l'enfermant dans un cercueil.

Quand je me reconnecte à la réalité, la salle est quasiment vide. Nous nous levons à notre tour, remettons nos manteaux et sortons. Et là... Des dizaines de personnes nous attendent devant les portes, les yeux brillant de curiosité. Fred lève la main pour les saluer et les applaudissements fusent de partout. Certains s'approchent, Bastien et Yvan se positionnent devant nous, mais ma gueule d'ange ne résiste pas à l'appel.

Il se tourne vers moi :

— Ça te dérange si...

Je hausse les épaules.

— Fais ton boulot, rock star.

Il s'avance vers son public et prend à nouveau quelques minutes pour des autographes et des photos. On me demande même d'en signer et de poser aussi. Je rêve !

En sortant du cinéma, Fred s'empare de son portable.

— Tu fais quoi ?

— J'envoie un message à Cédric. Il va râler, mais tant pis.

Je souris en douce et envoie une demande de pardon à l'informaticien. Si Fred le dérange ce soir, c'est un peu à cause de moi. Moi et ma fichue envie de passer une soirée *normale*...

\*

Après avoir récupéré l'Audi dans la rue enneigée du Java, nous parvenons à l'autoroute. Fred jette un œil dans le rétroviseur afin d'observer la Mercedes qui roule derrière nous.

— Ils vont être contents, glisse-t-il dans un sourire, ils vont enfin pouvoir se lâcher un peu derrière ce

volant.

C'est une blague ? Il ne va pas s'amuser à faire la course avec ses gardes du corps ?

— Fred, il neige !

— T'inquiète, demoiselle, j'ai de bons pneus.

Je n'ai pas le temps de protester, Fred accélère subitement. L'Audi vrombit et saute en avant. Je m'accroche au siège. Mais pourquoi faut-il que les hommes aient ce genre de jeux débiles dans le sang ? C'est pour cela qu'on ne voit jamais de femme en Formule 1 : nous, on a l'instinct de conservation.

Je jette un œil derrière moi. La Mercedes nous suit toujours, bien qu'elle ait perdu de la distance. Le paysage nocturne défile à toute allure ; les flocons de neige s'amenuisent, puis tombent de plus belle une fois le tunnel du Flonzaley passé, le dernier avant Vevey.

Fred finit par ralentir. Je crois surtout que c'est parce que je suis à ses côtés. Percevant sans aucun doute ma tension, il demande :

— T'as eu peur ?

Je tente de faire ma fille blasée en secouant la tête dans un demi-sourire figé. Fred, lui, sourit en coin, il ne me croit pas.

Il enclenche les essuie-glaces, c'est une véritable tempête de neige ici ! Il pose sa main chaude sur la mienne.

— 'Scuse-moi, demoiselle, mais j'aime pas rouler au pas.

— 120, c'est pas une promenade tranquille, surtout quand il neige.

— C'est toi qui me dis ça ? Rappelle-moi à combien t'es montée le jour où tu l'as conduite ? Et la route était mouillée !

Je me renfrogne sur mon siège. Il exagère, j'avais à peine dépassé le 160 durant trois minutes, juste pour voir ce que cela faisait. Mon instinct de survie avait rapidement repris le dessus sur ma montée subite d'adrénaline.

Quelques minutes plus tard, l'Audi et la Mercedes quittent l'autoroute et descendent en direction du lac. Nous passons Vevey et La Tour-de-Peilz, puis empruntons la route menant à la maison de Fred.

Une fois au garage, les deux gardes du corps sortent de leur véhicule et Bastien vient m'ouvrir la portière. Ils sont vraiment gentlemen et moi, j'ai de plus en plus l'impression de passer du statut de la princesse Kate à celui de la reine d'Angleterre. Ça ne va pas ! J'y prends trop vite goût, à ces bonnes manières.

Fred sort à son tour et appuie sur sa clé pour fermer l'Audi. Il se tourne vers les deux gorilles, affichant son air de petit garçon effronté. Avant même qu'il ne prononce un mot, Bastien s'exclame en plissant les yeux :

— Fred, tu connais les consignes !

— C'est Noël, les mecs ! Allez vous amuser !

Je lève la tête en direction du plafond. Il n'est vraiment pas raisonnable ! En même temps, moi aussi, j'ai envie que nous soyons seuls chez lui. S'il le savait, Serge nous tirerait les oreilles à tous les deux.

— Fred ! On ne peut pas, ça devient franchement sérieux.

Yvan pose une main sur l'épaule de Bastien.

— Gilles va bientôt arriver pour la garde de nuit. Rentre chez toi, moi, je surveille au poste d'entrée.

Bastien secoue la tête, peu convaincu, mais finit par céder.

Je demande, intriguée :

— Vous habitez où, en fait ?

Les deux gardes du corps me regardent, visiblement amusés.

— Discographe loue des appartements meublés sur Vevey, le temps de la protection.

La vache ! Ça aussi, ça doit coûter cher. La maison de disques tient vraiment beaucoup au leader de

Dark Moon et je comprends d'autant mieux pourquoi Fred se sent redevable envers elle et cherche à garder sa place de numéro un.

Bastien et Yvan nous souhaitent une bonne nuit et disparaissent sous la tempête de neige. Avec la force du vent, les flocons s'infiltrèrent dans le garage. Fred ferme la porte.

— Pourquoi tu nous enfermes ? On ne va pas chez toi ?

Il s'approche de moi, les yeux brillants.

— Si, mais faut que je te donne quelque chose avant.

À son regard canaille, mon cœur se met à battre la chamade. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore ?

— Ferme les yeux et ouvre la main.

Je l'observe quelques secondes, essayant de percer à jour ses pensées. Mission impossible, bien évidemment.

Que manigance-t-il encore ? Je tremble d'excitation et en même temps, je redoute ce qui va suivre. Je finis par obtempérer en fermant mes paupières et en ouvrant ma main. Mon cœur bat à tout rompre lorsque Fred dépose un objet entre mes doigts. C'est doux, on dirait du velours.

J'ouvre les yeux et découvre, stupéfaite, un écrin bleu au creux de ma paume. Là, je vais défaillir. C'est quoi ce bordel ?

Je lève des yeux intrigués sur Fred. Je crois que j'ai blanchi, car il me dit dans un doux sourire :

— Panique pas, demoiselle, c'est pas une bague.

Je tente de respirer, mais j'ai beaucoup de mal à faire rentrer de l'air dans mes poumons. Mes battements cardiaques pulsent violemment contre mes tympans. J'ai beaucoup trop chaud, j'ai l'impression que mes jambes sont sur le point de se dérober. Je m'adosse contre la porte du garage, les yeux fixés sur l'écrin.

Les doigts tremblant comme des feuilles, j'ouvre le couvercle et pousse un hoquet de surprise. Nom de nom !

Mes yeux reviennent sur Fred. Il s'approche de moi, pose ses mains sur la porte du garage et appuie son front contre le mien.

— Fred, c'est...

Les larmes me montent une nouvelle fois aux yeux.

Ma gueule d'ange murmure :

— J'en ai marre que tu sonnes à la porte. Et puis, je me suis dit que si tu voulais un peu de calme quand je serai pas là, ou regarder un bon film, t'aurais peut-être envie de venir ici. Je sais que tu l'aimes bien, cette maison.

Je m'empare de la clé argentée accrochée à un pendentif en forme d'ange et la suspends au bout de mon doigt. Je l'observe une trentaine de secondes avant de demander d'une voix chevrotante, les yeux embués de larmes :

— En fait, quand tu as dit que tu n'aimais pas Noël, tu t'es fichu de moi ?

Il sourit en haussant les épaules.

— Non, je déteste Noël, mais tu sais ce que c'est... On a beau y faire, ces putains de traditions sont tenaces.

Je ne parviens pas à détacher mes yeux de la clé. Ce dieu vivant vient de m'offrir la clé de sa maison ! Mes pleurs redoublent. Non, ce n'est pas uniquement la clé de sa baraque, mais c'est également celle de son cœur. Cet homme me fait une confiance absolue, malgré les sales coups que j'ai pu lui faire depuis qu'on se connaît.

Je plonge mon regard bleu dans le sien et y lis une vérité absolue qui me transperce comme un poignard : il me pardonne.

Fred caresse mon visage et avec douceur, il essuie mes larmes. Je m'accroche à son cou.

— Tu sais que tu viens de m’offrir le plus beau Noël de ma vie, gueule d’ange ?

— Le dis pas trop fort, demoiselle, j’ai une réputation à tenir.

Je passe une main derrière sa tête et l’oblige à venir vers moi afin de l’embrasser avec tout l’amour dont je suis capable.

Au bout d’une longue minute, je me résous à quitter ses lèvres et murmure, polissonne :

— Je pourrai t’emprunter tes fringues ?

— Si tu les remets en place avant que je revienne.

Je l’embrasse une nouvelle fois. Il me soulève et me fait tourner en l’air. En me reposant au sol, ses yeux se nimbent d’une lueur douce.

Je demande :

— Pourquoi tu me fais confiance, Fred ? Après tout ce que je t’ai fait...

Il pose un doigt sur mes lèvres.

— Chut... Tu m’as dit un jour que t’avais confiance en moi et je sais à quel point t’étais sincère. Avec le recul, j’ai compris pourquoi t’avais gardé tes problèmes pour toi. Quoi qu’il arrive à l’avenir, je sais que je pourrai pas te quitter, Alice. Ce que j’ai dit au journaliste vendredi dernier, c’est la vérité. Le seul moyen de me séparer de toi, c’est de mourir.

Je recommence à pleurer ; moi aussi je serais prête à donner ma vie pour lui.

Il relève ma main et scrute la clé en passant un doigt dessus.

— Cette clé, c’est pour te prouver que, moi aussi, j’ai confiance en toi, demoiselle. Toi et moi, je sais pas pourquoi, c’est fort, c’est dangereux, mais maintenant qu’on s’est trouvés, on a besoin l’un de l’autre. Ça me fout toujours puissamment la trouille, mais je commence à l’apprivoiser.

Le garage se charge d’une électricité puissante. Je respire plus vite, Fred aussi.

Nos nez se touchent, nos bouches se frôlent, mon entre-jambes devient tout humide, mes seins se tendent d’envie. Je me noie dans le regard de Fred jusqu’à vouloir m’en perdre en serrant la clé entre mes doigts.

Ma voix tremble quand je demande, émue :

— Des âmes sœurs ?

Fred ferme les yeux.

— Je croyais pas que c’était possible, mais oui, t’es mon âme sœur, Alice. T’es devenue ma vie.

— Alors me lâche pas, gueule d’ange, parce qu’une vie sans toi dorénavant je suis vraiment pas sûre d’y arriver. Je t’aime, je t’aime comme je n’ai jamais aimé personne.

— Embrasse-moi, tu commences à dire des conneries.

— J’aime dire des conneries.

Il sourit en me caressant le visage.

— Et moi, j’aime te les entendre dire.

Il écrase sa bouche contre la mienne et je me consume sous ses coups de langue sauvages. Il fait un froid de loup dans ce garage, mais je m’en fous, je veux qu’il me prenne ici, maintenant, je veux que nos corps s’entrechoquent avec amour.

Il me soulève, je passe mes jambes autour de lui, il ouvre la porte et le froid glacial nous enveloppe subitement. Il me porte jusque devant l’entrée de sa maison.

— T’essaies la clé, demoiselle ?

Fébrilement, je l’enfile dans la serrure et tourne. C’est complètement symbolique, mais, bordel ! ce que ça me fiche des frissons !

Fred franchit le seuil, ferme la porte d’un coup de pied et m’emmène jusque sur le canapé du salon, où il me dépose en douceur. Nous ne prononçons plus un mot, laissant nos corps parler pour nous.

Il m’enlève mon manteau avec ardeur, j’arrache son blouson.

À peine ses mains commencent-elles à caresser mon corps que je sens déjà la boule de feu se préparer



au creux de mon ventre.

Je souris de bonheur. Je crois que la nuit sera foutrement jouissive, car nous avons besoin autant l'un que l'autre de partager notre amour par les mots, mais surtout par le corps. Et pour ce langage-là, ma gueule d'ange, c'est le meilleur.

Dix jours de vacances ! Enfin ! Et surtout dix jours complets en compagnie de Fred, à Paris ! Waouh ! Cela fait déjà trois jours qu'il s'y trouve, avec Luc et Damien. Et dans moins d'une semaine maintenant, Dark Moon jouera à Bercy et je serai aux premières loges.

Je sors de la Mercedes, le cœur léger. Dans quatre heures, je serai dans les bras de ma gueule d'ange.

Je me tourne vers Bastien et lui envoie un sourire de gamine émerveillée. Fred a tenu à ce que le garde du corps me suive vingt-quatre heures sur vingt-quatre durant son absence et cela ne servait à rien de protester. Avec Johanna, nous lui avons préparé la chambre d'ami à la maison.

Le premier jour, cela m'a fait bizarre de déjeuner en sa compagnie. Et puis, finalement, je m'y suis rapidement faite. Ce sont mes collègues qui ont eu le plus de difficulté à accepter sa présence, et Hugo.

Ce dernier m'a demandé qui était ce grand type aux allures militaires qui ne me lâchait pas des yeux. Et je ne raconte même pas l'état dans lequel il s'est mis lorsque je lui ai avoué que je montais sur Paris.

— Mais t'es complètement cinglée ! Et ta star du rock, alors ? C'est comme ça qu'il compte te protéger ? En t'emmenant directement dans les griffes du loup ?

— Hugo, tais-toi !

— Non, il faut bien que quelqu'un te ramène à la raison ! Et ta mère, elle en pense quoi ?

Je l'ai regardé, sonnée, avant qu'une sourde colère ne s'empare de moi.

— Elle n'est pas au courant pour la folle et tu n'as pas intérêt à la prévenir durant mon absence !

Il a écarquillé les yeux d'étonnement.

— Tu ne lui as rien dit ? Alice, on te menace et toi... Mais il t'a fait quoi ce mec, nom de Dieu ? Si j'avais su, je l'aurais cogné plus fort. Peut-être qu'il serait devenu amnésique et comme ça, il t'aurait oubliée, et tu serais à l'abri aujourd'hui.

Ses yeux étaient remplis de rage et d'inquiétude. Et moi, j'avais mal à l'écouter. Mais j'ai su rester calme.

— Hugo, c'est ma vie. Fred, je l'aime. Et il m'aime.

— Tu parles ! S'il t'aimait, il ne te ferait pas prendre tous ces risques de merde !

J'ai planté mon regard dans le sien.

— C'est moi qui l'ai voulu, ce n'est pas lui, Hugo. C'est moi qui ai insisté.

Mon ami a ouvert la bouche, proprement hébété.

— Pourquoi ?

J'ai souri.

— Je crois... qu'il commence à déteindre sur moi.

Nous nous sommes encore engueulés durant dix minutes, puis il est parti, mort d'angoisse. Moi, j'étais soulagée qu'il s'en aille.

Et aujourd'hui, je suis apaisée de quitter Lausanne. Ici, sans ma gueule d'ange, ce n'est pas pareil. Et ça me fiche royalement la trouille, parce que si c'est comme ça uniquement après trois jours qu'en sera-t-il après trois mois ?

Bastien sort ma valise à roulettes du coffre et refuse que je la prenne.

— Elle roule, Bastien, je peux m'en occuper.

— Alice, ne me vexez pas.

Je soupire et la lui laisse de mauvaise grâce.

En trois jours, il a abandonné les « mademoiselle », mais je n'ose pas lui demander qu'on se tutoie. Je

ne suis pas aussi à l'aise que Fred. Bastien m'intimide et si une personne me fait cet effet, j'ai beaucoup de mal à lui dire « tu », même si cet homme a quasiment mon âge. Je tiens ça de ma mère, je crois. Et les principes éducatifs de Joséphine Lagardère, c'est comme les traditions de Noël : on a du mal à s'en défaire.

Nous avons encore un peu de temps avant le départ du TGV de 8 h 20. Je propose à Bastien de passer au petit magasin de la gare, histoire d'acheter deux ou trois bricoles à grignoter. Pendant que j'entre dans la boutique, le gorille m'attend à l'extérieur avec nos valises.

J'achète quelques mandarines, des biscuits, deux petites bouteilles de thé froid et rejoins la caisse.

Alors que j'attends sagement mon tour, deux femmes d'une trentaine d'années se placent derrière moi. La première s'étonne auprès de sa copine :

— T'achètes ce genre de revues, toi ?

— De temps en temps, quand je voyage. Ça vide l'esprit.

— Ah ça ! Pour vider l'esprit, ça le vide !

Je jette discrètement un œil derrière mon dos ; l'une des femmes tient un magazine féminin dans les mains, celui du genre à parler du bienfait de la sodomie dans un couple. Tu parles !

La femme au magazine reprend :

— Le mois dernier, il y avait une interview de Clara, tu sais celle qui fait de la télé-réalité.

Sa copine ricane, moi aussi.

— Celle qui a le QI d'une poule ?

— Oui. Elle disait que dans la vie, ce qui la rend triste, c'est de sortir sans son gloss. Tu te rends compte du temps qu'ils ont à perdre, les journalistes, pour écrire des trucs pareils ?

— Et toi, tu te rends compte du temps que tu perds à lire ces conneries ? Mais on s'en fiche ! Moi, s'il n'y avait que sortir sans mon gloss qui me rendrait triste, je crois que j'en serais heureuse. Elles sont complètement pathétiques, ces bonnes femmes !

J'entends la fille tourner les pages. Soudain, elle s'écrie :

— Oh la vache ! Regarde !

Un silence de quelques secondes, puis sa copine s'exclame :

— C'est vrai, je dois reconnaître qu'il est beau. Tu crois qu'elle a été retouchée, la photo ?

— Elles sont toujours retouchées. Mais n'empêche ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir ce mec dans mon pieu. Ça doit être un dieu !

— Je sais pas... C'est pas parce qu'il est monstrueusement canon que c'est une bête au lit.

Je fronce les yeux, mes poils se hérissent. Ne me dites pas qu'elles parlent de ma gueule d'ange, là ?

*« Non, Alice, calme-toi ! Il n'y a pas que cet homme dans le monde ! Surtout dans les pages de pub des magazines féminins. »*

La femme au journal réplique :

— Oh si ! Frédéric Pelletier, je suis sûre qu'il saurait me faire grimper aux rideaux. Mais regarde-le ! Un mec avec un corps pareil ne peut pas être mauvais au plumard !

Je m'étrangle. Tu disais quoi, ma conscience ? Et puis, c'est quoi cette discussion mal placée ? Pour qui elles se prennent, ces deux-là, pour parler de mon homme comme ça ?

— Mouais... Tu sais que ma cousine l'a aperçu l'autre jour au cinéma ?

— Non ?

— Si, il était accompagné de sa copine.

Sa copine... Je souris. Ce que j'aime entendre ce petit mot. Il ne faut vraiment pas grand-chose pour ressentir le bonheur.

Je parviens au niveau de la caisse, le vendeur scanne lentement mes articles, il n'a pas l'air très réveillé. Je continue de tendre l'oreille.

— Celle avec qui on l'a vu dans le journal ?

— Oui, je crois.

— Pfff ! Tu te rends compte qu'elle est d'ici, cette fille ? Et dire que ça aurait pu être moi !

Et ouais, ma poule ! Mais ça ne l'est pas, heureusement pour moi. Je crois qu'un sourire absolument nigaud éclaire mon visage.

La femme poursuit :

— Il paraît qu'elle bosse à la bibliothèque de la Riponne. Faudrait que j'aille y faire un tour pour voir à quoi elle ressemble exactement.

— Dans les journaux, elle a l'air plutôt jolie.

Merci. Je rougis.

Sa copine semble plus sceptique ; elle, je l'aime moins.

— Mouais... Bof...

Jalouse, va !

— En tout cas, une chose est sûre : le chanteur de Dark Moon, j'en ferais bien mon quatre-heures.

— Arrête de reluquer cette pub comme ça, bientôt tu vas baver dessus. En plus, si ça trouve, il a la bite de travers.

J'étouffe un juron. Mais elles ont fini de déblatérer ainsi !

Le caissier me demande de payer, je sors mon porte-monnaie et lui demande un sac. Je range mes courses en traînant, la tête baissée.

— M'en fiche, bite de travers ou pas, moi, si cet homme me le propose, je couche sur-le-champ avec lui.

Bon, là, ça suffit !

Je retire mon bonnet, relève les yeux et me plante devant les deux femmes, le visage courroucé. Elles suffoquent, interdites.

— Je vous le confirme : Fred Pelletier, c'est un super coup au lit, un dieu vivant, et ne vous inquiétez pas pour sa bite, elle est parfaitement droite. Bonne journée !

La femme au magazine devient cramoisie et moi, je tourne les talons fièrement. Y a pas, ma gueule d'ange déteint vraiment sur moi. Je sens le regard halluciné des deux nanas dans mon dos tandis que je sors du magasin. La vache ! Je n'en reviens pas d'avoir osé leur répondre comme ça. *Sa bite...* Je crois que, par moment, Johanna aussi déteint sur moi.

Je rejoins promptement Bastien et nous nous dirigeons vers le quai du TGV. C'est Fred qui s'est occupé des réservations. En première classe, évidemment. J'ai eu beau protester, il a de nouveau tenu à m'acheter mon billet.

Johanna et Marc sont partis la veille. Nous nous retrouvons ce soir, chez Elsa, pour commencer la soirée du Nouvel An, et à minuit, nous irons voir le feu d'artifice au Trocadéro. Ensuite, par contre, je ne sais pas où Fred et ses potes comptent poursuivre la nuit. Mais nom de nom ! Nous allons la passer dans une boîte branchée parisienne et nous serons entourés de stars ! Un seul mot possible : waouh !

Bastien me cède volontiers la place à côté de la fenêtre. Je sais que je risque de le déranger plusieurs fois pour aller aux toilettes, mais j'aime bien voir le paysage défiler devant moi.

Une fois passé Dijon, je pose ma tête contre la vitre et ferme les yeux. Je crois que je m'endors en quelques secondes, agréablement bercée par le roulis du train.

Comme à chaque fois, Fred finit par s'inviter dans mes rêves. Il est beau, décoiffé, à moitié nu. Il ouvre ses bras et je viens m'y réfugier. Il est doux, je m'installe contre lui, passe une main sur son ventre, puis la remonte et caresse son torse.

— Mmmh... Fred...

Je suis bien, si bien...

Il pose une main chaude contre mon épaule et me secoue gentiment. Je respire son odeur et fronce le

nez. Il y a un truc qui cloche... Ce n'est pas son odeur.

— Alice !

Ce n'est pas sa voix non plus.

J'ouvre les yeux. Merde ! Je me relève, confuse et mortifiée. Bastien me regarde, un sourire amusé aux lèvres.

— Bastien... je... je...

Je crois que je viens de battre le record mondial de la femme la plus rouge au monde.

— Vous semblez avoir bien dormi, c'est le principal.

— Je... Vous...

— Ne vous inquiétez pas, ça restera entre nous. Ça m'embêterait que mon patron me prenne en grippe.

Je lui souris maladroitement et demande d'une petite voix :

— J'ai parlé ?

— Ça aussi, ça restera entre nous, me glisse-t-il dans un clin d'œil.

Merde, alors ! Mon voyage en train avec Bastien, je crois que je ne suis pas près de l'oublier.

Je me détourne vers la fenêtre, les joues en feu. Heureusement pour moi et ma dignité, nous arrivons aux abords de la capitale française, je reconnais les premiers immeubles avant la gare de Lyon. Je m'habille, Bastien descend nos valises et nous rejoignons le sas.

Le train entre en gare, j'aperçois Fred sur le quai. Nom de nom ! Ce qu'il est divin !

Je vois que nous avons profité tous les deux de ces trois jours pour aller chez le coiffeur. Il a mis du gel et s'est coiffé en crête. Cela fait longtemps que je ne l'avais plus vu ainsi. Il porte ses lunettes de soleil et s'est adossé nonchalamment contre un poteau, la jambe relevée. Il est entouré de Gilles et d'Yvan ; je sais que Serge a engagé un quatrième gorille, qui commencera le 2 janvier.

Le TGV s'arrête, la porte s'ouvre et je me précipite vers mon rockeur, me fichant éperdument des regards sur nous et des paparazzi qui doivent traîner quelque part. Quelle importance de finir, encore une fois, en première page d'un journal people ? Dans deux jours, l'article qui paraîtra sur nous dans *Paris Match* détrônera tous les autres. Comme promis, nous avons pu le lire en primeur la semaine précédente, en présence de Serge, et avons sélectionné les photos qui l'accompagneront. Punaise ! Ma mère va me répudier, c'est sûr.

Je saute dans les bras de Fred, il les referme sur moi en m'embrassant fougusement. Trois petits jours, mais qu'est-ce qu'il m'a manqué !

— Salut, demoiselle !

— Salut, gueule d'ange.

— T'as coupé tes cheveux ?

— Toi aussi.

Je passe mes mains gantées sur son visage.

— T'es beau.

Il sourit, me repose à terre et jette un œil à Bastien.

— Le voyage s'est bien passé ?

Je détourne la tête et rougis furieusement. Heureusement, mon apollon ne me regarde pas. Bastien lui rend innocemment son sourire.

— Aucun problème.

Fred lui prend ma valise des mains et glisse ses doigts entre les miens.

— Allez, on y va !

Nous sommes si bien entourés par sa garde rapprochée que les gens nous observent de loin sans oser venir vers nous. Même les paparazzi se tiennent à bonne distance. Nous sortons de la gare sans heurts et rejoignons la voiture.

À peine assise à l'intérieur, je me colle contre Fred et demande :

— On va où ? Vous m’emmenez chez vous pour des retrouvailles dignes de ce nom, monsieur ?

Fred me jette un regard espiègle en passant sa langue sur mes lèvres. Il ne m’en faut pas plus pour que mon corps s’enflamme.

Il me glisse à l’oreille, avec son bel accent parisien :

— Vous avez autant envie de vous envoyer en l’air que ça, demoiselle ? Après seulement trois jours ? Je crois que je déteins foutrement sur vous, cela ne va plus du tout.

Je repense aux nanas dans le magasin, quelques heures plus tôt, et rougis en murmurant :

— Tu ne sais pas à quel point, gueule d’ange.

Il recule légèrement et passe une main dans mes cheveux.

— Pour les retrouvailles, il faudra patienter. Je dois passer chez Discographe, Serge et les autres m’attendent.

Il m’emmène dans sa maison de disques ? Encore une première ! Je crois qu’effectivement, notre partie de baise jouissive peut attendre encore un peu.

Fred ajoute dans un clin d’œil :

— Je te présenterai Carine. Comme ça, la prochaine fois que je l’aurai au téléphone, ça t’évitera de faire la grimace.

J’écarquille les yeux, offusquée.

— J’ai pas...

— Arrête, Alice. Je vois bien quand t’es jalouse.

— Non, je ne suis pas...

Face à son regard canaille, je soupire. OK, il a gagné, mais je réplique de mauvaise foi :

— C’est pas de la jalousie. Je surveille mes intérêts.

— *Tes intérêts ?* répète-t-il sur un ton railleur. Je suis qu’un intérêt pour toi ? Merci, je vais la retenir, celle-là !

Je me rapproche de lui et frotte mon nez contre le sien.

— Mais un intérêt qui vaut bien plus que tout l’or du monde, gueule d’ange.

— Ouais, ouais, rattrape-toi comme tu peux, princesse.

Il se penche vers moi et murmure à mon oreille, pour ne pas que Bastien, assis près de lui, l’entende :

— Mais après, promis, je te ramène chez moi. Tu peux pas savoir à quel point j’ai foutrement envie de baiser ton joli corps.

Je m’empourpre et il m’embrasse tendrement alors que nous parvenons au boulevard de Port-Royal. Discographe se situe dans le XV<sup>e</sup> arrondissement, dans le quartier de Vaugirard.

Gilles se gare devant l’immeuble. Ce dernier est grand, ancien et le logo de la maison de disques scintille de mille feux sur le devant du bâtiment. Je me sens soudainement impressionnée de pénétrer là-dedans.

Fred me prend la main et je le suis, comme un automate. Quelques badauds se tiennent devant les portes, apparemment en attente des artistes connus qui pourraient entrer ou sortir de la maison de disques. À la vue de ma gueule d’ange, ça ne manque pas !

— C’est Fred Pelletier !

— Fred ! Un autographe !

— S’il te plaît !

En passant, il signe quelques papiers, sans vraiment s’arrêter, puis nous pénétrons dans l’immeuble.

Une fois à l’intérieur, j’ouvre des yeux stupéfaits : un immense hall au décor sobre et moderne, dans les tons gris et blancs, deux ascenseurs, un escalier très large et un énorme bureau d’accueil derrière lequel travaillent trois secrétaires. Mais ce qui me fait le plus halluciné, c’est de découvrir, contre le mur au-dessus du bureau, une gigantesque affiche représentant Dark Moon. Fred est à l’avant, les trois autres légèrement en retrait derrière lui. Ils sont tous habillés de noir et la photo a été prise en contre-plongée.

Ils ont l'air sérieux de loin, mais de près on se rend compte qu'ils sourient en coin, mystérieusement.

Moi, de voir Fred ainsi, ça réveille aussitôt mes hormones et mes idées pas sérieuses. Je resserre l'étreinte sur sa main.

Deux des secrétaires sont occupées au téléphone. La troisième lève la tête vers nous. Elle sourit amicalement à mon homme et je la vois se crispier en posant ses yeux sur moi.

— Salut, Claire !

— Salut, Fred ! Ils sont dans le bureau de Moridiani.

— Merci.

Nous prenons l'ascenseur jusqu'au quatrième étage. Nous débarquons dans un long couloir parsemé de disques d'or, de platine, de photos. Dark Moon, bien sûr, et d'autres groupes ou chanteurs solos.

Fred s'arrête devant une porte, frappe et s'écrie en entrant :

— Salut, les glandeurs !

— Tiens ! Une star du rock ! Ça roule ?

Nous entrons dans une grande pièce contenant trois bureaux. Derrière deux d'entre eux se tiennent deux femmes et un homme.

Fred se tourne vers moi.

— Alice, je te présente Karim, Agnès et Carine.

Karim et Agnès, deux jeunes dans la vingtaine, me saluent de loin. La fameuse Carine, elle, s'avance en me tendant la main.

Elle est de taille moyenne, les cheveux blonds coupés dans un carré très court, les yeux marron et, surtout, elle est un peu arrondie par un ventre de grossesse. Oups ! Encore une fois, je dois reconnaître que ma jalousie était fortement mal placée.

— Enchantée, Alice.

Je serre sa main, une légère pointe honteuse au cœur. D'autant plus quand Carine pose un regard rempli de sympathie sur moi. Cette femme connaît nos problèmes avec Maléfique-la-cinglée et je sens dans ses yeux qu'elle m'envoie du courage. Ben ça...

Il faut vraiment que j'arrête avec mes préjugés crétins sur les filles qui font partie du monde de Fred et que je ne connais pas.

Avant que j'aie le temps de lui poser des questions, mon apollon s'empare à nouveau de ma main et m'entraîne derrière lui.

— Désolé, on reste pas, y a le grand manitou qui m'attend.

— Vous repassez après ?

— Peut-être.

Nous sortons, faisons quelques pas, puis Fred ouvre une nouvelle porte. La pièce est plus petite que la précédente. Deux hommes sont assis derrière des ordinateurs. Le premier a le crâne chauve et des petites lunettes rondes, le second a des dreadlocks noires et longues. Le contraste est assez frappant et me fait rire sous cap.

À notre vue, ils se lèvent en souriant.

— Hé ! Yo mec ! s'exclame le chauve en tapant dans la main de ma gueule d'ange. Tu me dois un souper, mon vieux ! Me faire chier un 25 décembre, t'es sacrément culotté !

— Ouais, je sais. Mais si tu veux te plaindre, tu le fais auprès de la demoiselle. C'est sa faute, répond Fred en se tournant vers moi.

Alors ça ! Il est gonflé !

J'ouvre la bouche, prête à répliquer, mais le chauve est plus prompt que moi. Il m'offre sa main, les yeux brillants.

— Bon alors, si c'est la faute de cette charmante demoiselle, ça va. Avec des yeux pareils, elle est pardonnée.

Je rougis en détournant le regard. J'ai toujours eu de la peine avec les compliments.

— Alice, je présume ? Cédric, enchanté. Et voici Romain.

Je serre la main du second homme en tentant de reprendre contenance.

Fred s'approche des ordinateurs et secoue la tête en se marrant.

— Je t'ai peut-être dérangé un jour férié, mais ça compense tes journées de boulot ici. The World of Warcraft ? Tu te fous pas un peu de leur gueule ?

Cédric passe une main sur son crâne chauve en jetant un œil complice à Romain.

— On se détend comme on peut. Et on est informaticien ou on ne l'est pas.

Cédric rejoint son ordinateur, clique sur un bouton et une nouvelle page s'ouvre sur un moteur de recherche.

— L'important, c'est d'être à la hauteur quand il le faut, non ?

Fred discute encore quelques instants avec eux, puis nous revenons dans le couloir.

C'est étrange de découvrir ces visages. À force d'entendre parler de toutes ces personnes, je m'en étais fait une image. Et la réalité, comme bien souvent, est loin de mes inventions cérébrales. Je frissonne. À quoi ressemble la cinglée, en vrai ? Si ça trouve, elle a une figure très angélique et un air parfaitement innocent, digne d'une petite fille modèle.

Nous finissons de traverser le couloir, puis parvenons devant une porte sur laquelle est apposée une plaque dorée, avec le nom du manager de Dark Moon gravé dessus.

Mon cœur se met à tambouriner un peu plus fort pendant que Fred frappe brièvement à la porte. Il entre sans attendre d'invitation. Les trois gardes du corps, eux, restent dans le couloir.

Serge est assis derrière son bureau, Luc et Damien ont pris place sur des chaises, face à lui. À notre vue, les deux membres du groupe nous sourient.

— Voilà le patron ! s'écrie joyeusement Luc.

Serge jette un coup d'œil discret à sa montre, puis se lève pour donner une accolade à Fred et me faire la bise. J'en fais de même avec Luc et Damien. Ce dernier me propose sa chaise et vient se positionner à côté de Fred qui préfère rester debout.

Serge retourne derrière son bureau et pose ses yeux sur un dossier ouvert.

— Bon... Je crois que tout est OK. En tout cas, pour l'instant, on croise les doigts, pas de problème à l'horizon. Les cars sont prêts, les billets d'avion aussi, les hôtels ont tous confirmé les réservations.

Il lève les yeux sur Fred, subitement inquiet.

— J'ai appelé Tarik. Il a des appartements qui pourraient t'intéresser.

Ma gueule d'ange soupire et une ombre passe dans son regard.

Damien demande, étonné :

— Tu veux déménager ? C'est con, t'as refait toute ta déco y a pas longtemps.

Serge plisse les yeux.

— Ah bon ? Pourtant, ils allaient bien tes meubles, non ?

Fred sourit.

— Ouais, *allaient*, c'est le bon terme.

— Qu'est-ce que tu as foutu encore ? soupire le manager en levant les yeux au ciel.

Mon rockeur hausse les épaules.

— J'avais besoin de changement.

Il pose des yeux déterminés dans ceux de Serge et déclare :

— Mais je vais pas déménager.

L'agent serre les dents.

— Si ! Arrête de déconner ! Mercredi soir, ton immeuble deviendra la nouvelle attraction touristique de la capitale.

Luc et Damien regardent leur leader sans comprendre. Serge leur résume l'histoire de l'article et le



bassiste s'écrie :

— Mais t'es pas bien, putain ! Tu veux vraiment qu'elle te choppe, cette salope ?

Fred s'adosse contre le mur en soupirant et moi, je me ratatine sur ma chaise. Si je le pouvais, je sortirais de cette pièce en catimini.

Damien s'approche de Fred et pose une main sur son épaule.

— C'est trop dangereux, mec. Serge a raison.

— L'immeuble sera sous surveillance. Y a les quatre guignols qui nous lâchent plus les basques, et les flics ont dit que dès mercredi, ils mettent une voiture en permanence devant chez moi.

Serge se lève, furibond.

— Mais on ne sait même pas à quoi elle ressemble, cette folle ! Ils vont faire quoi ? Arrêter toutes les filles qui vont se pointer devant ton immeuble ? Tu sais le nombre de gonzesses surchauffées que t'auras en bas de chez toi, mercredi ? Je savais que c'était pas une bonne idée, bordel !

Je grimace. Les hormones hystériques en furie, je ne vais pas apprécier non plus et je rejoins les dires de Serge : finalement, cet article, ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça.

— Et si vous veniez chez moi en attendant ? propose Luc. Y a assez de place.

Fred persiste dans sa résistance, le visage fermé.

— Non. Tant qu'elle donne pas signe de vie, je change rien. Si ça se trouve, elle bougera même pas le petit doigt. Et vous voulez qu'il arrive quoi ? Y aura les flics en bas et les gardes du corps avec nous, en haut. Et s'il y a vraiment du monde à l'entrée, on passera par les caves, de l'autre côté.

Serge s'énerve :

— Mais y a jamais rien qui t'inquiète, putain ? Pelletier, redescends sur terre ! Merde !

— Serge...

— Non ! Même tes potes, ils pensent que c'est une idée à la con ! T'en as parlé à Mickaël ?

Fred secoue la tête et lance avec une certaine rancœur dans la voix qui m'étonne :

— Il est avec son fils maintenant. Qu'est-ce que j'irais le faire chier avec ça ?

Serge passe une main sur son visage, il commence à transpirer. Il finit par se tourner vers moi. Et merde !

— Alice, qu'en pensez-vous ?

Je respire lentement. Je n'aime pas les huit paires d'yeux braquées sur moi. En mon for intérieur, j'avoue que l'idée d'une horde de fans investissant le devant de l'immeuble de Fred, ça ne me plaît qu'à moitié, d'autant plus si la cinglée fait partie du lot et qu'elle veut se la jouer à la Mark David Chapman<sup>7</sup>. Je jette un œil angoissé à Fred en frémissant.

Mais d'un autre côté, je ne peux pas être déloyale envers ma gueule d'ange. Surtout que c'est moi qui ai fini par insister pour qu'on mette son plan en marche.

Je murmure en souriant à Fred :

— Je te suis, Frédéric.

Serge pousse un juron, s'avance vers mon rockeur, puis plante un doigt furieux sur son torse en crachant :

— Toi, t'as de la chance d'avoir trouvé une femme qui t'aime et te soutient à ce point. Et vous...

Il se tourne vers moi et je me liquéfie sur ma chaise à son regard noir.

— ... essayez quand même de raisonner cette foutue tête de mule.

Il envoie une gifle sur le haut de la tête de Fred qui lève ses yeux au ciel.

— Serge, s'il y a le moindre souci, promis, je fous le camp de l'appartement.

— Sans discuter ?

— Ouais, sans discuter.

Le manager soupire profondément, toise ma gueule d'ange quelques secondes, puis retourne à son bureau.

— Bien, mais tu fermes à clé dès que t’as passé ta porte d’entrée, c’est clair ? Et dès mercredi, Bastien et sa bande ont l’ordre impératif de vous suivre à la trace, même quand vous irez pisser, compris ?

Voyant la grimace que je tire à l’idée d’avoir l’un des gorilles m’attendant devant la porte des toilettes, Fred réplique en posant ses mains sur mes épaules :

— T’exagères pas un peu, franchement ?

— Non ! Et surtout à Bercy ! On ne vous lâche pas une minute ! J’ai demandé à ce que la sécurité soit renforcée, mais il ne faut pas se leurrer : les vigiles ne vont pas pouvoir surveiller à la loupe 18 000 personnes, même si j’ai demandé que les fouilles à l’entrée soient très strictes. Y a des putains de lois qui empêchent de contrôler correctement les sacs à main. Et ça prendrait trop de temps de s’arrêter sur chaque personne. C’est pas possible, vous ne joueriez pas avant minuit.

Luc jette un œil inquiet à Fred.

— Tu crois qu’elle va tenter un coup ce soir-là ?

Ma gueule d’ange secoue lentement la tête, les yeux perdus dans la vague.

— Non, je pense pas qu’elle tente un truc pendant le concert. Elle sera plus dangereuse après.

Je déglutis. Finalement, Hugo avait peut-être raison, j’aurais mieux fait de rester chez moi, tranquillement. Anxieuse, je pose ma main sur celle de Fred. Il enlace mes doigts.

Damien ajoute sur un ton d’espoir :

— Ou alors, comme tu dis : ce ne sont que des menaces en l’air, elle fera jamais rien.

Serge rétorque, le visage blême, en nous fixant, Fred et moi :

— Franchement, les enfants, j’espère pour vous que ces satanées lettres ne sont que des mots et que cette bonne femme est juste assez cinglée pour n’oser s’en prendre qu’à des animaux.

Il plonge ses yeux dans les miens.

— Oui, sincèrement, je l’espère pour vous.

---

<sup>7</sup> Mark David Chapman est l’assassin de John Lennon.

Je m'appuie contre le rebord du balcon de Fred et admire la tour Eiffel, tout en resserrant une couverture autour de mes épaules. Et dire que dans quelques heures, nous serons là-bas !

Après un retour plutôt silencieux jusqu'à Montmartre, nous avons commencé à fêter nos retrouvailles dans l'ascenseur, puis nous nous sommes lâchés dans son vestibule et avons fini par prendre totalement notre pied sur le canapé du salon. En même temps, il faut bien en profiter, parce que, dans deux jours, nous ne serons plus jamais seuls dans son appartement.

Après l'amour, Fred est parti prendre une douche. Moi, j'ai juste renfilé mon pantalon et mon pull, me suis emmitouflée dans une couverture qui traînait sur l'un des deux fauteuils et suis sortie prendre l'air. Il fait plutôt doux pour un 31 décembre.

Pour mon plus grand bonheur, les bras de Fred viennent bientôt s'enrouler autour de moi. Il a enfilé un baggy gris et un sweat à capuche noir.

— T'as pas froid, demoiselle ?

— Non, je suis bien.

Il m'embrasse dans le cou, puis pose sa tête sur mon épaule. Tout en fixant la Dame de Fer, je lui demande :

— Tu crois que tu devras déménager ?

Il pousse un soupir profond.

— J'espère pas. C'est pas que je suis bien ici, mais j'ai d'autres chats à fouetter que de perdre du temps à trouver autre chose.

— Tu n'aimes pas ton appart' ?

— Si, je l'aime bien, c'est cette ville que je supporte plus.

Je souris et pose ma joue contre la sienne. Elle est toute douce, il s'est rasé.

— Tu commences à prendre l'habitude de la quiétude helvétique ?

Il grimace.

— Non plus ! Sont trop calmes pour moi, les Suisses. Franchement, en concert, t'as juste envie de leur filer du LSD pour qu'ils se sortent un peu les pouces du cul. Tu verras dimanche, ici, c'est une autre ambiance.

— Je me réjouis de te découvrir enfin dans ton élément.

— Tu m'as déjà vu sur scène.

— Sur le bateau, c'était pas pareil. Enfin, je suppose.

Il fait courir son nez sur ma peau.

— Non, t'as raison, c'est foutrement pas la même chose.

— T'as le trac ?

Il hausse les épaules.

— On a la salle à partir du 5, et là, ouais, je commencerai à baliser un peu plus. En début de journée, faudra que je voie Victor, je dois régler un truc avec lui avant qu'il emmène la table de mix à Bercy.

Je me tourne vers lui et hisse mes fesses sur le rebord du balcon, ma gueule d'ange passe ses bras autour de ma taille.

— Comment tu fais pour parvenir à chanter pendant deux heures d'affilée ? Moi, avec Léna, après trois chansons, j'ai déjà mal à la gorge.

Il rigole.

— Ça se travaille, c'est une question de dosage. Et je chauffe ma voix avant de monter sur scène.

Je passe une main dans ses cheveux en demandant :

— Mais ce n'est pas pénible, au bout d'un moment, de chanter toujours les mêmes chansons ?

Il sourit et ses yeux s'illuminent.

— Chaque concert est unique. Et on joue pas toujours les mêmes morceaux, sinon c'est clair qu'on se ferait puissamment chier.

Je fronce les sourcils, étonnée par sa réponse. Je sens qu'il va se ficher de moi bientôt.

— Mais... vous ne faites pas toujours la même chose ? Enfin... je veux dire...

Et voilà, face à sa moue dubitative, je rougis et je m'embrouille.

— On fait pas une comédie musicale. C'est un concert de rock. Chaque jour, on change.

Face à ma mine décomposée, il sourit, m'embrasse et prend le temps de m'expliquer :

— Pour chaque concert, on discute entre nous et Serge pour savoir quels morceaux on va jouer. Pour chaque chanson, ceux qui sont en régie, ont des règles à respecter : telle vidéo pour tel morceau, tel éclairage ou tel effet pyrotechnique pour un autre. Avant le concert, on leur file un document répertoriant les morceaux qui seront joués, on appelle ça une setlist. Ensuite, l'équipe technique s'adapte. Après, on se permet certaines impros sur des morceaux ou on allonge la musique sur d'autres, mais ça, l'équipe sait que ça peut se produire, parce que ça fait des années qu'on bosse ensemble et on se connaît par cœur. On a des codes pour se transmettre ce genre d'infos. Mais une fois que la setlist est établie, faut éviter de la changer, parce que ça, ça peut foutre la merde.

— Alors pourquoi Serge s'en fait-il autant si vous décidez à l'avance ?

Le sourire de Fred s'allonge :

— Parce que des fois, sur la setlist, on ajoute des trucs à la der dont il n'est pas au courant. Ou d'un coup, sur scène, on a envie d'improviser un truc et on transmet ça à la régie qui va s'occuper de faire un éclairage improvisé. Et Serge, ce genre de trucs, il aime pas, il a peur que ça parte en couille. Mais nous, on adore et de toute façon, comme l'a si bien dit Damien, on maîtrise l'exercice.

Je passe mes mains autour de son cou et pose mon front contre le sien.

— Et dimanche, vous allez lui faire un sale coup ?

Il sourit mystérieusement.

— Peut-être bien.

Je soupire.

— Vous n'êtes pas sympas avec lui, le pauvre.

— On est rock ou on l'est pas, demoiselle. Et puis, les artistes, on n'est pas les personnes les plus simples à gérer, en général.

— Surtout toi ! T'es totalement ingérable, gueule d'ange.

— Ça dépend pour qui.

Il me fait un clin d'œil, lève la tête et m'embrasse doucement. Je me laisse glisser dans ses bras, il me ramène à l'intérieur et me dépose sur le carrelage de la cuisine. Il met une casserole d'eau à chauffer pour cuire des pâtes.

Je m'approche de lui, l'entoure de mes bras et demande dans un murmure :

— Ça te fait quoi de savoir que Maléfique sera peut-être dans la salle ?

Il plisse les yeux, surpris.

— Maléfique ?

Je fais une grimace.

— C'est comme ça que je surnomme la cinglée depuis quelque temps. C'est la sorcière dans *La Belle au bois dormant*.

Il sourit et pose un baiser dans mes cheveux.

— Pour l'instant, j'y pense pas. Et si ça se trouve, je me trompe complètement. Elle sera peut-être pas

là. Ou elle viendra le 7, ou le 9 à Marseille ou le 11 à Lyon. Mais toi, t'as peur, Alice.

Je lui jette un regard triste en hochant la tête.

— C'est Serge qui t'a foutu les boules avec ses histoires ?

À nouveau, j'obtempère. Fred soupire et me serre plus fort.

Je lui raconte alors mon altercation violente avec Hugo, quelques jours plus tôt, et les craintes que les propos de Serge m'inspirent depuis qu'il a parlé si sérieusement de déménagement et de la présence possible des fans en bas de l'immeuble.

À la fin de mes aveux, les yeux de Fred sont remplis de sérieux. Je n'aime pas quand il a ce genre de regard. Il passe une main sur mon visage.

— Je veux rien t'imposer, Alice. Si tu préfères rentrer chez toi, je comprendrai.

Je demande avec une pointe d'amertume dans la voix :

— Qui dit que je serai plus en sécurité chez moi, de toute façon ?

Je plonge mes yeux dans les siens.

— Je veux rester avec toi, Fred.

Je me lève sur la pointe des pieds et l'embrasse doucement.

— Comment elle finit déjà, la sorcière, à la fin de l'histoire ?

— Le prince charmant lui envoie une épée dans le cœur.

Fred sourit en coin en jetant les pâtes dans l'eau.

— J'ai pas d'épée et je suis pas un prince, c'est mal barré.

— Mais t'es charmant, ça peut peut-être compenser.

Je m'accroche à son cou et il me soulève sur le bar américain.

Pris dans nos envies terriblement pas sérieuses, nous en oublions complètement les pâtes jusqu'à ce que l'eau finisse par déborder, nous rappelant à la réalité.

\*

Je me regarde une dernière fois dans le miroir, peu séduite par l'image qu'il me renvoie.

Samedi dernier, Johanna est parvenue à me convaincre de la suivre dans les boutiques afin de nous trouver une tenue pour la soirée du Nouvel An. Et elle a surtout réussi à me faire acheter une robe hors de prix que je ne remettrai sans doute plus jamais. Je déteste faire du shopping avec cette fille !

La robe est courte, vert turquoise, évasée sur les cuisses, très moulante au niveau de la poitrine et se noue dans la nuque par un nœud.

J'attache mes cheveux en laissant quelques mèches pendre dans mon cou et tente un maquillage un peu plus élaboré qu'à l'accoutumée, mais je ne suis vraiment pas persuadée du résultat.

En fouillant dans ma valise, je peste. Bordel de merde ! Je n'ai pas pu oublier ça !

M'entendant jurer, Fred débarque dans la chambre. En l'apercevant, j'en oublie pour quelques secondes mes soucis et frémis de désir.

Il en faut peu pour le rendre effroyablement sexy, cet homme : un jean élimé parfaitement coupé, une chemise noire soulignant ses formes masculines parfaites et des cheveux coiffés « décoiffés », comme je les aime.

— Qu'est-ce qui se passe, demoiselle... ?

Il s'arrête net à la porte de sa chambre et me jette un regard admiratif.

— Waouh ! T'es...

Il s'approche lentement de moi, je baisse les yeux en rougissant. Je crois que, finalement, le résultat n'est peut-être pas si mal que ça. Sauf qu'il me manque les chaussures prévues avec la robe. Je suis dans la merde.

Fred me prend dans ses bras et commence à m'embrasser dans le cou.

— T'es foutrement belle, demoiselle.

— Tu trouves ? Ça ne fait pas trop ?

— C'est le 31, c'est le soir pour les excès, non ?

— Oui, peut-être. Mais profite de me regarder, parce que je vais me changer.

— Pourquoi ?

— J'ai oublié les chaussures et j'ai rien pour aller avec cette robe.

Il sourit, l'air de se fichier de moi.

— Pourquoi tu mets pas tes bottes ?

Je le regarde, horrifiée.

— Les Kickers ? Fred, c'est une robe de soirée. Je ne peux pas mettre mes bottes avec ça !

Il soupire du genre « ah ! ces gonzesses ! », puis disparaît pour revenir avec mes bottes noires, plates et plutôt du genre carrément rock.

— Enfile ! m'ordonne-t-il en les posant devant moi.

J'obéis à contrecœur, puis me regarde dans la glace en grimaçant.

— Fred, c'est ridicule !

Et je n'ose pas imaginer comment Johanna va se moquer de moi.

— Ridicule ? Alice, t'es foutrement sexy comme ça. Ça ira très bien.

Je le regarde d'un air sceptique avant de revenir au miroir. Je penche la tête de côté et finis presque par rejoindre l'avis de Fred. C'est vrai, je reconnais que ça donne un certain genre. Mais ma colocataire va détester.

Je me tourne vers ma gueule d'ange.

— T'es vraiment sûr ?

— Ouais, moi, ça me plaît. Plus bandante et rock'n'roll que ça, c'est pas possible.

Il m'attire à lui et m'embrasse fougueusement. Il prend ma main et la pose sur son entre-jambes. En effet, c'est bandant.

Il me pousse contre son armoire, soulève ma robe et glisse ses doigts dans mon shorty.

— Et en plus, t'as mis des bas.

Je souris en murmurant avec malice :

— Et je n'ai pas de soutien-gorge.

Je le sens sourire.

Il me demande entre deux baisers :

— Ça te dérange si on arrive en retard chez Elsa ?

En réponse, je dégrafe son pantalon et m'empare de son pénis. On dira à son amie qu'il y avait de la circulation sur la route. Et puis, à Paris, un 31 décembre, c'est une excuse plus que plausible.

Lorsque nous parvenons devant l'entrée de l'immeuble d'Elsa, Gilles et Bastien sur nos talons, Johanna et Marc sont déjà là. Comme je l'avais prévu, mon amie ouvre grand ses yeux en voyant mes chaussures. Elle est vraiment à l'affût de tout, tout le temps, c'est dingue, ça !

— T'as pas mis ta robe ?

J'ouvre un pan de mon manteau en lui jetant un air de défi. Elle grimace.

— Mais...

Je me penche vers elle et lui glisse à l'oreille :

— Pas de jugement, il y en a un sur qui cette tenue a eu un puissant effet.

Mon amie jette un œil critique à Fred en grommelant :

— Ils ont vraiment des goûts *space*, ces rockeurs.

Je lui souris.

— Bonjour quand même. Alors, cet appartement ?

Ses yeux s'illuminent.

— Il est incroyable ! Tu sais, c'est un de ses vieux appart' parisiens juste énormes ! En arrivant là-bas, j'ai halluciné. Hein, mon amour ?

Marc se tourne vers nous, le sourire aux lèvres. Contre toute attente, son séjour parisien semble finalement le ravir.

Fred s'apprête à pousser la porte d'entrée quand des cris joyeux jaillissent derrière nous. Luc et Damien arrivent en faisant la course ; apparemment, ils ont déjà pris l'apéro avant de venir. Je jette un bref regard inquiet vers Johanna. À la vue du bassiste, elle blêmit légèrement. Et merde !

Je m'approche d'elle et souffle discrètement :

— Jo, je suis désolée, j'ai pas...

— Je m'en doutais, me répond-elle en posant ses yeux sur Marc. J'espère juste que Luc ne fera pas de gaffe.

Les deux musiciens parviennent à nous et nous embrassent chaleureusement. Ils sentent la bière et le cannabis.

Dès que le regard de Luc croise celui de Johanna, celle-ci lui jette un air implorant. En réponse, il hoche brièvement la tête et se tourne vers Marc pour le saluer, comme si de rien n'était.

Fred s'empare de ma main, ouvre la porte et nous entraîne dans la cour intérieure. Les yeux de Johanna roulent dans leurs orbites face au décor.

— Waouh ! C'est cool ici aussi ! Merde alors !

Et attends de voir l'appartement d'Elsa ! Elle va halluciner encore une fois, ma coloc'.

Quand Elsa nous ouvre, je reste proprement sidérée. Waouh ! Ce qu'elle est belle ! Une petite robe noire fendue sur la jambe droite, un décolleté plongeant, un maquillage stylé et une coiffure parfaite. Une classe purement parisienne ! Et à la bouche ouverte que tirent Luc, Damien et Marc, je crois que son petit effet est réussi.

À mon avis, ce soir, Elsa ne veut pas rentrer seule. Et si j'étais lesbienne, je me laisserais peut-être bien tenter. Merde alors ! Qu'est-ce que je raconte, moi ? Et je n'ai encore rien bu. Il n'y a que Fred qui semble rester de marbre face à la tenue si sexy de notre hôtesse.

Elle ouvre ses bras et nous accueille avec une joie non dissimulée. Elle serre fortement ma gueule

d'ange contre elle.

— Tu m'as manqué, frérot. Quelle merde, les Seychelles ! J'ai cru que j'allais crever tellement il faisait chaud !

Fred la serre également en fermant les yeux. Je l'entends lui murmurer :

— Toi aussi, tu m'as manqué.

Un sentiment de jalousie fort mal placé s'infiltré dans mon cœur. Je pensais qu'il ne la réservait qu'à moi, cette phrase.

« *Alice, arrête tout de suite !* »

Je déboutonne mon manteau et le pose sur un cintre dans un geste brusque, le manteau tombe par terre. Je soupire d'agacement et le ramasse tout en jetant un œil aux deux amis toujours enlacés. Mais que m'arrive-t-il ? Il faut que je me reprenne, mon comportement est ridicule.

Fred et Elsa finissent par se lâcher, puis elle se tourne vers moi et me détaille sans aucune retenue en s'exclamant :

— Alice, j'adore ! C'est génial, ce look !

Je rougis en me demandant si elle est vraiment sincère. J'entends Johanna grogner derrière moi.

Je m'approche d'Elsa et lui fais la bise. Elle me prend dans ses bras et mes ressentiments stupides disparaissent aussitôt. Cette fille, elle est comme Fred, ce n'est pas le genre à balancer des compliments si elle n'en pense pas un mot.

Je lui dis :

— Tu es magnifique. Très classe.

— Merci.

Je lui présente Johanna et Marc. Ma colocataire regarde son homme de travers lorsque ce dernier embrasse Elsa en rougissant légèrement. Je crois surtout que s'ils le pouvaient, les yeux de Jo enverraient des couteaux à notre hôtesse. Pour une fois qu'une autre femme rivalise d'élégance face à elle, son ego en prend un sacré coup. Oui, ça risque vraiment d'être rock'n'roll ce soir.

Elsa salue ensuite les deux gardes du corps et les oblige à rester avec nous. Puis enfin, elle serre Luc et Damien contre elle.

Face au guitariste, elle s'exclame :

— Mais t'es tout seul ? Et Abby alors ? Je l'avais comptée, moi !

Damien hausse les épaules et détourne les yeux. Un léger voile de tristesse s'invite dans son regard bleu.

— On s'est un peu pris la tête y a quelques jours.

Elsa le regarde d'un air désolé. Moi aussi. Je n'aime pas les histoires d'amour tristes, surtout dans la vraie vie.

— Oh non ! Mais c'est nul, ça ! Damien ! Et ses projets de te rejoindre à Genève ?

— C'est en stand-by. J'ai pas dit que c'était fini, c'est juste que c'est un peu compliqué en ce moment.

— En ce moment ? raille Luc. Ç'a toujours été compliqué, entre elle et toi.

Il passe un bras autour des épaules de son ami et ajoute dans un regard complice :

— Tu sais ce qu'il te faut, ce soir ? Une bonne partie de baise.

— Luc ! s'offusque Elsa.

Damien sourit et passe devant nous pour rejoindre le salon.

— Fais pas ton effarouchée, Elsa. Abby, ce soir, elle va pas se gêner pour s'envoyer en l'air, je le sais. Et elle aura raison.

Elsa soupire en levant les yeux au plafond et suit le guitariste en lui disant :

— Vous n'êtes pas possibles, tous les deux ! Pourquoi s'acharner à vouloir rester ensemble, si c'est pour aller voir ailleurs tout le temps ?

— Je l'ai pas trompée depuis l'été dernier, elle non plus. Enfin, je crois. On a fait des progrès. Elle



n'est peut-être pas pour moi, c'est tout, je me suis trompé. On aime prendre notre pied ensemble, mais pour plus, on n'est pas doués.

Je jette un œil désabusé vers Fred, il hausse les épaules, me prend la main et m'entraîne dans l'appartement. J'ai juste le temps de remarquer la lueur d'intérêt qui s'invite dans les yeux de Luc alors que Johanna retire son manteau et qu'il découvre sa petite robe gris pailleté, laissant fort peu de place à l'imagination. J'ai subitement chaud ; j'espère vraiment que tout se passera bien.

*« Et de toute façon, ce n'est pas ton problème. »*

Oui, mais tout de même...

En arrivant dans l'espace salle à manger, mes préoccupations s'envolent sous les délicieuses odeurs de nourriture. Sur la grande table, Elsa a préparé un buffet gargantuesque, allant de l'apéritif aux desserts.

— C'est toi qui as fait tout ça ? je lui demande en m'approchant des victuailles, l'estomac soudainement en appétit.

Elsa jette un œil complice à Frédéric.

— Non. Moi et la cuisine, ça fait deux, j'ai aucun talent et aucune patience. J'ai commandé chez le traiteur. La seule chose que je pourrais éventuellement te préparer un jour, c'est du riz et un œuf à la coque.

— Et encore, réplique ma gueule d'ange en se marrant, l'œuf à la coque, il était limite la dernière fois.

Elsa attrape un torchon traînant sur le bar de sa cuisine et le lui envoie en pleine face.

— Oh ! Ça va, monsieur le roi des plats surgelés !

Fred lui tire la langue et lui renvoie le torchon.

— Bon, je vous sers un truc à boire ?

Luc arrive derrière nous, regarde la table et lance :

— Tu nous diras combien on te doit. Tu viens dimanche à Bercy ?

Elsa hoche la tête d'un signe affirmatif.

— Je te donnerai un chèque à ce moment-là.

Voyant que je cherche à comprendre de quoi ils parlent, Fred me murmure à l'oreille :

— En général, on fait toujours ça le 31. Si on ne va pas au resto, y en a un qui commande chez le traiteur et on partage les frais.

Je m'apprête à dire que je veux participer aussi, mais il pose un doigt sur mes lèvres.

— Vous êtes nos invités cette année.

Je le regarde quelques secondes, cherchant un argument valable, mais je n'en trouve pas.

— Merci. Ça a l'air bien bon.

Elsa et Damien sortent des bouteilles apéritives d'un placard, des bières et des sodas du frigo.

Nous nous servons chacun un verre, puis trinquons tous ensemble à la future nouvelle année, à Mike et Flavia, à Malone, à la tournée de Dark Moon et aux coups de baise que nous promettent les trois cent soixante-cinq prochains jours. Rock'n'roll !

\*

Mon assiette était pleine à craquer, mais j'en suis parvenue à bout. Je crois qu'Elsa a dû commander à peu près tout ce qu'il était possible d'avoir chez son traiteur. C'était terriblement bon. Surtout les desserts.

Les discussions vont bon train, l'alcool et les joints aussi. Johanna sourit aux anges, apparemment ravie de sa soirée. Mais il faudra qu'elle m'explique : elle ne voulait pas passer le 31 enfermée dans un chalet à la montagne, à subir les conversations et les pétards de Marc et ses potes, pourtant là c'est le même tableau. Hormis que nous sommes à Paris et que Luc l'observe avec des yeux de braise.

Chaque fois qu'elle lève son regard sur lui, elle rougit. Merde alors ! Mais que fabriquent-ils, tous les deux ? Et Marc qui ne bronche pas ! Ou il est myope ou il a décidé de faire comme s'il ne voyait rien, ce n'est pas possible autrement. Moi, chaque fois que je surprends leurs regards complices, je me noie dans mon verre. À force, je commence à avoir la tête qui tourne. Pas bon ça.

Fred se penche vers moi, me prend la main et murmure à mon oreille de sa douce voix cassée :

— Laisse-les, Alice. C'est leur problème.

Je lui envoie un coup d'œil surpris.

— T'as remarqué, toi aussi ?

— C'est tellement flagrant que c'est difficile de passer à côté. Luc adore ce genre de jeu.

— Mais ce n'est qu'un jeu ? Rassure-moi. Il ne va pas tenter d'aller plus loin ?

Il hausse les épaules et m'attire contre lui.

— Je suis pas dans sa tête. Et puis, ta copine, elle est assez grande pour savoir ce qu'elle veut, non ?

Oh ! Misère ! Je finis mon verre de vin d'un trait.

— Hé ! Ça y est ! C'est notre tour ! Mets le son, Elsa ! s'écrie Damien en pointant un doigt sur la télé allumée.

Les garçons avaient envie de voir leur prestation dans l'émission du Nouvel An. Nous nous tournons vers l'écran et je souffle profondément ; au moins quinze minutes durant lesquelles Johanna et Luc arrêteront leurs œillades roucoulantes.

— C'était vraiment un public de névrosés, s'exclame Fred. Regardez-moi ces pingouins !

Je réplique pour leur défense :

— Vous les avez rapidement décoincés.

— Mouais, ça va, répond mon apollon d'une moue peu convaincue.

Nous suivons la chanson en duo avec Aldebert en silence, puis durant l'interview, le téléphone de Fred se met à sonner. C'est Mickaël.

— Salut, ma poule... Ouais, attends, je mets le haut-parleur... Vas-y, tout le monde t'entend.

— Salut, les glands ! s'écrie joyeusement le batteur.

— Salut, Mike !

— Et alors ? T'as pensé quoi de ta prestation ?

— Je trouve qu'on s'est pas trop mal démerdés pour le peu qu'on avait répété. Mais quel public de névrosés, putain !

Fred me jette un regard plein de sous-entendus, je lève les yeux au ciel. OK, ils s'y connaissent sûrement mieux que moi.

Michel Drucker est en train de donner le disque de diamant à Fred.

— Oh, la tête ! Finalement, tu devrais peut-être tenter le coup au cinéma, Fredo, raille Luc dans un sourire.

Ma gueule d'ange grimace et lui envoie un doigt d'honneur.

— Il est où ce disque, au fait ?

— C'est Serge qui l'a récupéré. Après ce qu'on lui a fait, il méritait bien ça, répond Fred dans un sourire malicieux.

— Vous avez fait quoi encore ? demande Elsa.

— On devait jouer *Little Sarah*, explique Damien, les yeux rivés sur l'écran.

— Et ?

— Et tu vas voir.

À la télé, les quatre garçons rejoignent leurs instruments. Fred passe sa guitare autour du cou et ils commencent à jouer. Elsa écarquille les yeux.

— Non ? Vous avez joué celle-là ? Serge a dû vous haïr !

Mickaël se marre au téléphone.

— Flavia m'a dit que Serge s'est décomposé sur place. Putain, je te raconte pas comme il a pétié une durite une fois qu'on est revenus dans la loge. On s'est bien marrés. Ce mec, c'est un spectacle de Guignol à lui tout seul et on a droit à une représentation gratuite à chaque fois.

— Pff... j'ai l'impression que j'étais ailleurs. Regardez la tête que je tire, s'exclame Luc dans un soupir.

— T'as toujours cette tête quand tu joues, mec, réplique Damien.

— Tu plaisantes ? J'ai pas l'air aussi blasé que ça d'habitude, ben merde !

— Mais non, je te charrie. Mais là, c'est vrai que t'as l'air de te faire ch...

Damien ne finit pas sa phrase, son portable sonne, il se lève et disparaît vers l'entrée de l'appartement.

À la fin de la chanson, Elsa éteint le téléviseur.

— Pas mal, les mecs, c'était sympa.

— Tu sais ce qui serait plus puissant sur celle-là, Fredo ?

— Quoi ?

— La dernière note, faudrait que tu la tiennes plus longtemps.

Fred grimace.

— Je sais pas si j'y arrive. Je m'arrache déjà bien la gorge, je te signale.

— Ouais, mais faudrait essayer. On l'a prévue dimanche, cette chanson. Jeudi, aux répét', on tente le coup.

— Si tu veux. On en reparle jeudi.

— Ouais, ça roule. Fêtez bien ce soir ! Buvez un coup pour nous !

— T'inquiète, c'est déjà fait.

Fred raccroche et Damien revient au salon, le visage fermé. Il s'assoit par terre en silence et se prépare un nouveau joint.

— Y a quoi ? demande Elsa. C'était Abby ?

Le guitariste soupire.

— Non, ma mère. Elle s'emmerde ce soir avec ses copines et elle voulait savoir si elles pouvaient pas nous rejoindre après minuit.

— Elle veut venir s'éclater en boîte, Clarisse ? rigole notre hôtesse en se levant pour débarrasser une partie des plats vides de la grande table.

— Je l'ai renvoyée chier. Ce soir, je veux m'amuser. Si elle est là, c'est pas pareil.

Luc sourit de toutes ses dents tandis que Damien allume le pétard et tire une taffe.

— Bon alors, ce soir, tu la veux comment ? Blonde, brune, rousse ? Ou peut-être les trois en même temps ?

Damien lui passe le joint.

— M'en fous, tant qu'elle sait tirer une pipe, ça me suffit.

Johanna lui envoie un regard offusqué, mais Damien n'y prend pas garde. Moi, à force de côtoyer Fred et ses potes, j'ai fini par m'y faire à ce langage cochon un peu machiste.

Je me sers un verre de Coca et en bois une gorgée. Luc lance alors, en tournant les yeux vers Johanna :

— Moi, je tenterais bien une brune, ce soir.

Je m'étrangle, recrache une partie de ma boisson dans le verre, pendant que l'autre partie remonte dans mes narines. La vache ! Ça pique ! J'en ai les larmes aux yeux.

Les regards se tournent vers moi.

— Alice, ça va ? me demande Johanna, inquiète.

Fred me tape dans le dos.

— Ben alors ? Reviens à l'alcool, ça te réussit mieux.

Je me lève en toussant, il faut que je me mouche. Je rejoins la cuisine et m'empare d'une feuille de Sopalin. Damien vient vers moi, les mains pleines d'assiettes sales en carton. Je lui ouvre la poubelle

sous l'évier.

— Merci.

Je ne sais pas si c'est l'alcool ingurgité tout au long de la soirée ou la fumée ambiante de cannabis dans l'appartement, mais je déclare tout de go à Damien :

— Au fait, je suis désolée pour ta copine. Fred m'avait un peu parlé de vous deux et... enfin... c'est triste.

Le guitariste me regarde étonné, puis finit par sourire en haussant les épaules.

— Euh... c'est sympa de ta part. Mais c'est comme ça. C'est pas vraiment fini, mais je pense pas que ça va donner grand-chose de plus. Faut qu'on s'ouvre les yeux. Tenir une relation comme ça, à distance, c'est pas facile.

Je tourne malgré moi mon visage vers Fred, le cœur pincé. Damien remarque mon trouble et pose une main sur mon épaule en ajoutant :

— Je parle pas d'une séparation temporaire de deux ou trois mois, Alice. Abby et moi, on habite à des milliers de kilomètres, c'est pas pareil.

Il me sourit et murmure sur le ton de la confidence en regardant Fred qui nous tourne le dos :

— Ça fait plusieurs années qu'on tente le coup, elle et moi, mais j'ai jamais rien changé pour elle. Fred, depuis qu'il est avec toi, c'est subtil, mais c'est plus tout à fait le même. Et je suis content de le voir comme ça.

Je souris, mais surtout, je rougis. Je n'ai jamais vraiment discuté avec Damien et ses confidences me surprennent.

— Vous parlez de quoi ?

Je sursaute et pivote vers Fred qui nous a rejoints, le pétard à la main. Il tire une nouvelle taffe et le donne à Damien en recrachant lentement la fumée.

Je m'apprête à mentir, mais son pote décide de la jouer vérité vraie.

— De toi.

Fred plisse les yeux et me regarde de travers. Je me transforme en écrevisse grillée.

Damien lui tape dans le dos et lui jette avant de rejoindre les autres :

— Je disais juste à ta copine que ça me fait plaisir de te voir heureux.

Fred semble surpris de la remarque, suit le guitariste des yeux, puis m'enlace tendrement.

— On va y aller. Si vous voulez avoir une bonne place, vaut mieux être au Trocadéro avant 23 h 30.

— On y va comment ?

Fred se tourne vers les autres.

— Vous voulez faire comment pour rejoindre la tour Eiffel ?

Elsa demande :

— Vous deux, vous êtes venus en voiture, je suppose ?

Bastien et Gille se lèvent et le premier réplique :

— Fred et Alice ont interdiction de prendre le métro, si c'est ça la question.

— Alors, on appelle un taxi. Qui monte avec Fred et Alice ?

Damien s'apprête à lever la main, mais je m'approche du groupe en suggérant :

— Et si les mecs prenaient le taxi et que vous veniez avec moi dans la Mercedes, les filles ?

Les gorilles me jettent un regard circonspect et Johanna fronce les sourcils. Elle a compris mon plan. Mes yeux lui lancent des éclairs lui signifiant qu'elle n'a pas intérêt à refuser mon offre.

Fred hausse les épaules. Gilles grince des dents.

— Frédéric, on ne peut...

— Si, vous pouvez. Vous suivez le taxi, je vois pas ce que ça change. Il va rien nous arriver entre ici et là-bas.

Il lance un regard à la ronde pendant qu'Elsa téléphone au service des taxis. Personne n'a d'objection,

même si je perçois une pointe de regret dans les yeux de Luc et une de désappointement dans ceux de Marc.

\*

Nous enfilons nos manteaux dans le vestibule et Johanna me lance à voix basse :

— Tu t'inquiètes pour quoi, Alice, exactement ?

— Tu te fiches de moi ? C'est quoi ces œillades en coin que tu jettes à Luc depuis vos retrouvailles ?

Elle rougit légèrement, mais se défend comme elle peut :

— Arrête ! T'exagères, j'ai rien fait de mal.

— Pour le moment, Jo. T'as pas honte ? Marc est à côté de toi !

Elle s'apprête à répliquer, mais j'ajoute aussitôt, un doigt tendu vers son visage :

— Et ne me parle pas d'arbres et de forêt !

Elle pousse un soupir agacé, puis jette un regard derrière elle en se mordillant la lèvre.

— D'accord, t'as raison. Je joue un jeu mauvais, je sais.

Son regard se trouble.

— Je dois faire quoi, Alice ?

Je hoquète. Et elle ose me poser la question ? Bordel, c'est mal barré.

— Johanna ! Tu n'arrêtes pas de me dire que tu te fiches de Luc !

Elle me tire dans un coin et murmure :

— Oui, mais ses baisers étaient si... Mmmh...

— Jo !

— Bon d'accord. Mais alors, tu restes près de moi ce soir et tu m'empêches de boire. Je suis déjà assez saoule comme ça.

Elle tourne les talons et me plante là, rejoignant Marc qui lui sourit amoureusement. Je les regarde sortir dehors, abasourdie. Et en plus, c'est à moi de lui servir de chaperon ? Mais je rêve ! Non, je cauchemarde !

Les bras chauds de Fred viennent m'envelopper et me réconfortent durant quelques secondes.

— Qu'est-ce qui t'arrive, demoiselle ? T'as l'air tendue.

Je soupire et me serre contre lui.

— Tu as raison, faut que j'arrête de m'occuper des problèmes des autres.

— Ouais, ça apporte toujours que des emmerdes. Occupe-toi des miens, plutôt.

Je lève les yeux vers lui et me noie dans son doux regard coquin.

— Vous avez des problèmes, monsieur ?

Il sourit en haussant son sourcil piercé.

— Foutrement, mademoiselle Lagardère.

Il se penche vers mon oreille.

— Je suis comme Luc, je veux m'envoyer une jolie brune ce soir, et je me demande si j'attends sagement de la ramener chez moi en fin de nuit...

Il passe sa langue sur mon lobe en posant sa main sur mes fesses et murmure de sa voix grave si sexy :

— ... ou si je la baise avant.

Ça y est, je suis trempée de partout.

Je demande, la voix tremblante d'excitation :

— Avant de me connaître, tu faisais comment, gueule d'ange ?

Ses yeux s'enflamment et ses lèvres viennent frôler les miennes.

— En boîte ? En général, je consommait sur place. Et si j'en avais encore envie, je prenais à l'emporter.

Mon cœur pulse tout ce qu'il peut. J'ai envie de jouer les catins de boîte de nuit ce soir.

— Alors, consommez-moi sans modération, monsieur la rock star, avant, pendant et après.

— C'est pas rentré dans l'oreille d'un sourd, ça, demoiselle. Je m'en souviendrai *t'à l'heure*.

Je souris et passe ma langue sur ses lèvres. Putain ! C'est maintenant que j'ai envie qu'il me prenne.

Mais pourquoi j'ai proposé de prendre la voiture avec les filles, moi ? J'ai de ces idées à la con, des fois !

La voix d'Elsa me rappelle durement à l'instant présent.

— Hé, vous deux ! Vous aurez toute la nuit pour faire vos cochonneries. En attendant, dehors ! Y a un feu d'artifice qui ne patientera pas pour nos beaux yeux.

Fred sort sa langue, donne un coup à la mienne et m'entraîne à l'extérieur de l'appartement.

La Mercedes noire, conduite par Gilles, et le taxi nous attendent au bord du trottoir. Les autres s'engouffrent dans les habitacles et j'ai un terrible pincement au cœur en voyant Fred prendre place à côté du chauffeur de taxi.

— Toi, t'es vraiment accro, me lance avec ravissement Elsa dans un sourire. Allez, viens ma belle, la tour Eiffel nous attend !

La vache ! De la place du Trocadéro jusqu'au Champ-de-Mars, tout est noir de monde ! Les gens ont tous la tête levée et admirent les fusées qui explosent au-dessus de la Dame de Fer. Les couleurs nous illuminent : du rouge, du bleu, du doré...

Je souris en entendant les commentaires si peu inspirés :

— Oh ! La belle bleue !

— Oh ! La belle verte !

— Ooooh !

— Aaaah !

Nous sommes parvenus à nous trouver un coin tranquille au bord des escaliers qui descendent en direction de la tour Eiffel. Damien fume une cigarette de la main gauche, entourant le dos d'Elsa de son bras droit. Cette dernière a posé sa tête sur l'épaule du guitariste.

Johanna n'a rien trouvé de mieux que de s'asseoir entre Marc et Luc. Marc a passé son bras sur les épaules de mon amie et elle est collée contre lui. Luc n'est qu'à quelques centimètres et sa main gauche frôle le bas du dos de Jo. De loin, on pourrait croire qu'il la touche. En même temps, est-ce vraiment un effet d'optique ? Marc est juste là ! Luc n'oserait pas... Je grimace. Si, sûrement, car il est de la même trempe que mon homme. On est rockeur ou on ne l'est pas.

À peine installés, Fred m'a attirée dans un coin à l'abri des regards, à quelques mètres du groupe, et je dois avouer que, finalement, le feu d'artifice, je l'entends plus que je ne le vois.

Je me suis assise sur les genoux de ma gueule d'ange et on se roule des pelles à n'en plus finir, comme deux adolescents en chaleur. Il ne cherche pas à me toucher, il se contente de m'embrasser et cela me réveille plein de fantasmes inavouables.

De temps en temps, nos langues se séparent pour nous permettre de reprendre notre souffle et j'en profite pour jeter un œil en l'air ou zieuter du côté de Johanna.

Le nez de Fred vient caresser ma joue. Je plonge avec délice dans son sublime regard en laissant ma main se glisser dans ses cheveux en bataille.

— Tu m'en veux pour le feu d'artifice, demoiselle ?

— Celui de votre langue me convient parfaitement, monsieur.

Je me penche vers lui et l'embrasse encore et encore. J'ai l'impression d'avoir 15 ans et que ma mère va débarquer d'un instant à l'autre pour tenter de me surprendre dans les bras de mon *namoureux*.

Je suis en feu, littéralement. Consommable sur place et sans modération. Tant pis pour le monde autour de nous. Et puis, après tout, dans cette foule, qui s'apercevrait qu'un couple est en train de faire l'amour ?

« *Non, mais Alice, ça ne va pas la tête ?* »

Ben quoi ? Surtout que pour une fois, personne ne prête attention à nous. Les trois membres de Dark Moon sont passés inaperçus entre la sortie des voitures et le Trocadéro. Comme quoi, les miracles existent.

J'écarte un peu plus les jambes, relève ma robe et viens froter mon shorty contre la bosse de Fred. Et quelle bosse ! Ce dieu vivant semble avoir, lui aussi, de sacrées idées sexuelles saugrenues. Cela décuple la force de mes baisers.

Malgré les détonations tonitruantes dans le ciel, j'entends Fred gémir de désir sous l'effet de mes caresses contre son pantalon. Mais avant que je puisse lui suggérer la folle idée qui me traverse l'esprit, et qui fait hurler ma conscience quelque part au fond de mon crâne, une explosion de pétards illumine la

tour Eiffel. C'est le bouquet final. Je grogne. Flûte ! Il faut que je remette mes idées cochonnes à plus tard.

Les spectateurs applaudissent à tout rompre autour de nous. C'est minuit. Bonne année.

Les gens se sautent dans les bras, s'embrassent ; un sentiment intense de bonheur et de joie s'invite dans l'atmosphère, comme si l'année à venir était signe de promesses et de renouveau. Tu parles ! C'est la même bonne blague chaque 1<sup>er</sup> janvier et pourtant, l'année suivante, on remet ça et on se fait à nouveau avoir.

Je me tourne vers Fred et passe une main tendre sur son visage.

— Bonne année, mon amour.

Il sourit, se penche vers moi et pose un baiser délicat sur mes lèvres.

— Bonne année, demoiselle, qu'elle soit remplie de beaux moments de baise et de rock'n'roll.

Je rougis. Il a un sens du romantisme propre à lui quand même, cet homme. Surtout lorsqu'il m'oblige à me lever en déclarant :

— Faut qu'on se casse avant que toute la foule ne rapplique, ça va être compliqué de trouver un taxi sinon.

Nous nous mettons debout et visiblement, Luc et Damien ont eu la même pensée, car ils obligent les autres à se lever.

Johanna me saute au cou.

— Bonne année ! Je m'en souviendrai longtemps de ce 31 !

Ah ça ! Moi aussi !

Nous finissons tous par succomber à la tradition et à nous faire la bise. Luc s'avance vers Fred et moi, et demande à son leader, dans un sourire polisson qui me fait rougir jusqu'aux oreilles :

— Ça va, vous deux ? C'était sympa, ce feu d'artifice ?

Fred hausse les sourcils d'un air coquin, me prend par la taille et m'entraîne avec lui. Nous rejoignons la Mercedes et Damien s'occupe de héler un nouveau taxi. Johanna monte avec Fred et moi.

— C'était incroyable ! s'exclame-t-elle à peine les portières fermées. Je n'ai jamais vu un feu d'artifice pareil. Waouh ! Et maintenant, on va où ?

— Sur le boulevard Haussmann. Y a une boîte de nuit sympa qui évite de trop faire dans la musique de merde.

Bastien a pris le volant. Nous remontons vers la place de l'Étoile, les rues sont bondées de monde et la circulation autour de l'Arc de Triomphe me donne des sueurs froides. Ça klaxonne à tout va et les piétons traversent n'importe où. Déjà qu'en temps normal, la circulation dans cette ville c'est un peu du n'importe quoi, ce soir, ça dépasse tout. Excès à volonté.

Le garde du corps arrête la voiture à quelques pas des Galeries Lafayette. Gilles sort et nous ouvre la portière. La Mercedes disparaît ensuite à la recherche d'une place de parc.

Luc, Damien, Marc et Elsa nous rejoignent quelques secondes plus tard. Il y a foule devant l'entrée de la boîte et cela chahute beaucoup. Johanna et moi écarquillons les yeux en apercevant Jamel Debbouze et sa femme se faufiler par les portes. Non ?

— Vous êtes prêtes, les filles ? nous demande Damien dans un sourire. Ce soir, c'est la fête !

— Et la baise ! renchérit Luc en tirant la langue au guitariste.

Johanna ouvre la bouche en fixant sans retenue le piercing du bassiste. À mon avis, elle aussi est pleine de fantasmes inavouables et d'idées cochonnes.

J'observe Luc à mon tour, discrètement, en me demandant ce que ce genre de petit bijou peut bien apporter en plus durant un rapport sexuel. Fred se penche à mon oreille et murmure d'une voix divinement sensuelle :

— Ça décuple le plaisir.

Je le regarde, bouche bée et mortifiée. Mais comment a-t-il deviné, nom d'une pipe ? Il sourit



malicieusement et me caresse les lèvres avec sa langue.

Je tente l'innocence :

— Tu parles de quoi ?

Il secoue la tête :

— Fais pas l'ingénue, demoiselle. Un piercing à la langue, ça te garantit un plaisir oral dix fois supérieur à tout ce que je pourrais te faire.

Je baisse les yeux, rouge comme une pivoine.

— Comment tu sais ça, toi ? T'as testé ?

— À ton avis ?

OK, question à la con, réponse à la con, j'aurais mieux fait de me taire.

Je soupire et tente de chasser les images du pénis de Fred prenant du plaisir sous les coups de langue piercée d'une fille surexcitée. Pourtant, je persiste dans mon masochisme en demandant :

— Ça veut dire que ma langue ne te fera jamais autant de bien que celle d'une fille avec un piercing ?

Il se penche vers moi, un sourire puissamment coquin aux lèvres :

— Ta langue à toi, demoiselle, elle a pas besoin de ça. Mais je suis sûr que toi, pour un cunnilingus, ça te plairait.

Je jette un œil curieux à Luc, puis secoue la tête, honteuse des images qui me viennent à l'esprit. Je ne vais pas la jouer à la Johanna, moi aussi ?

Je passe mes mains autour du cou de ma gueule d'ange et jette un œil à son piercing à l'arcade.

— T'as jamais pensé à t'en faire un à la langue ?

Il continue de sourire. Au regard qu'il me jette, je sens que je vais apprendre un nouveau truc.

— J'en avais un.

Et voilà...

— Mais je l'ai pas supporté, j'ai dû l'enlever. C'est con, j'aimais bien jouer avec.

Je me retiens de demander si par « jouer », il entend faire glisser le piercing entre ses dents ou s'en servir comme joujou sexuel. Je me contente de poser une question moins dangereuse pour mon imagination débridée :

— Ça fait mal quand on te fait les trous ?

— À la langue, ouais, je l'ai bien senti passer. Sur l'arcade, par contre, c'était du chiqué.

— Et les tatouages ?

— Le dragon, j'avoue, j'en ai un peu chié.

Ouais, ben l'un ou l'autre, je sais pertinemment que ce n'est pas pour moi. Je déteste avoir mal.

Bastien finit par nous rejoindre et nous prenons la direction de la boîte, Damien et Luc en tête. Alors qu'ils se rendent directement à l'entrée, un mec et une femme, dont les têtes me rappellent vaguement quelqu'un, nous passent devant en saluant Fred et les autres avec respect. Johanna me prend la main.

— C'est pas des membres des Shaka Ponk ? me glisse-t-elle, proprement ahurie.

Les Shaka Ponk ? Oui, elle a raison. La vache ! Je rêve !

Nous parvenons à l'entrée et les badauds les plus proches reconnaissent Dark Moon. Les garçons ne prennent pas garde à leurs appels et nous pénétrons dans le bâtiment.

Nom d'une pipe ! Nous venons de doubler une cinquantaine de personnes, et même sans invitation, j'ai l'impression que nous serions rentrés gratuitement. Nous posons nos manteaux et nos sacs au vestiaire ; visiblemment, ce soir, nous n'aurons pas besoin de notre porte-monnaie. J'ai de la peine à y croire, et pourtant...

Nous descendons un grand escalier en pierre et parvenons dans une immense salle dans les tons rouges et noirs. La musique pop est tonitruante. Il fait terriblement chaud, ça sent la sueur et l'alcool à plein nez.

Un bar gigantesque en forme de demi-lune longe le mur de droite. À gauche, une rangée de tables

basques et de canapés, tous occupés. Au centre, devant nous, la piste de danse est pleine à craquer. Je lève les yeux vers le plafond, il est parsemé de néons multicolores et de plusieurs énormes boules à facette. Au-dessus de la table de mixage des deux DJ célèbres de la soirée, j'aperçois une grande vitre noire, sans teint.

Une hôtesse vient vers nous, un sourire mielleux aux lèvres, et nous propose de la suivre vers les canapés. D'un geste, elle fait décamper trois jeunes qui semblent avoir fini leurs verres et qui ne demandent pas leur reste en reconnaissant les trois membres du groupe. Alors ça ! C'est drôlement gonflé ! Mais je dois avouer que je ne suis pas mécontente d'avoir une place assise.

Johanna et moi ne savons plus où regarder. Autour de nous, ça pullule de têtes plus ou moins célèbres : des gens de la télé, quelques acteurs, on aperçoit des starlettes de la télé-réalité, des sportifs, des mannequins. Waouh !

Je me liquéfie sur place en reconnaissant deux ou trois joueurs de l'équipe de France de foot, assis un peu plus loin, en compagnie de filles qui doivent être des reines du podium.

L'hôtesse qui nous a accueillis revient avec une bouteille de champagne dans un seau rempli de glace et des coupes.

— Offert par la maison, glisse-t-elle en minaudant et en envoyant des œillades aguicheuses aux trois membres de Dark Moon.

Johanna et moi lui envoyons nos meilleurs regards de tueuses, mais l'hôtesse ne fait absolument pas attention à nous. À mon grand bonheur, Fred ne lui jette même pas un coup d'œil. C'est Damien et Luc qui s'occupent de lui répondre avec un sourire plus que charmant aux lèvres. Elle en rougit et disparaît dans un déhanché digne de Jessica Rabbit. Allumeuse, va !

J'observe les danseurs, surtout les danseuses. C'est moi ou la majeure partie d'entre elles pue le sexe à plein nez ? Ou alors je suis peut-être complètement coincée, ou bien je commence à me faire trop vieille pour ce genre de soirée. À 26 ans, seulement ? Ça craint.

Elsa, assise à mes côtés, se penche vers moi.

— Bienvenue dans les soirées parisiennes, ma belle. T'inquiète pas, dans les boîtes branchées, faut s'attendre à tout.

Je continue de lorgner les danseurs ; entre certains, c'est vraiment très chaud, et en jetant un œil sur les tables autour de nous, je me rends compte que les ambiances sont également en train de virer au film X.

« Les footballeurs et les mannequins, c'est pas un très bon mélange. » Je commence à comprendre pourquoi. On dirait même que certains ne vont pas se gêner pour faire ça devant tout le monde et il est à peine 1 heure du matin !

Je demande à Elsa en pointant du menton deux filles, visiblement refaites de partout, aux bras d'hommes beaucoup plus âgés :

— Ce sont des... escorts ?

Elsa se tourne vers les couples mal assortis.

— Pas forcément. En boîte, tu peux trouver quatre genres de nanas : t'as celles, comme nous, qui viennent juste pour s'amuser et passer du bon temps entre potes. Et puis, t'as les autres.

— Les autres ?

J'entends Fred pousser un petit rire nerveux. Il jette un œil aux deux blondes plantureuses, dignes de poser dans le magazine *Playboy*, et m'explique :

— T'as ce qu'on appelle entre nous les *starfuckeuses*. C'est les gonzesses qui sont éblouies par les célébrités et qui sont prêtes à coucher avec elles par tous les moyens. Elles pensent que c'est bon pour leur prestige, comme dans un CV.

Je regarde Fred avec une légère boule au ventre. Ce genre-là, à mon avis, il s'en est envoyé plein. Je secoue la tête pour m'éviter des images déplaisantes.

Elsa se penche à mon oreille.

— Après, t'as les *michtonneuses*. Elles, elles sont surtout intéressées par le profil matériel, comme se faire offrir un sac Vuitton ou Chanel.

— Et enfin, conclut Fred, t'as celles qui le font pour le fric. Les putes de base et celles de luxe.

Il boit une gorgée de champagne en fixant les filles qui sont en train d'embrasser à pleine bouche les deux vieux. Je grimace de dégoût en voyant les mains ridées des hommes se perdre sur les corps somptueux des bimbos.

— Et on les différencie comment, tous ces genres-là ?

Fred et Elsa se sourient mutuellement.

— En causant avec elles, tu comprends tout de suite à qui t'as affaire, me répond Fred en sifflant sa coupe d'un trait.

Je m'apprête à poser une nouvelle question lorsqu'une main se pose subitement sur l'épaule droite de mon apollon.

— Ma future star du grand écran ! J'espérais te croiser ce soir ! Alors ? On fête bien la nouvelle année ?

Ma gueule d'ange ferme les yeux et grimace méchamment avant de se composer un visage parfaitement hypocrite et de se tourner vers l'homme qui vient de l'aborder.

— Léo ! Salut !

Les deux hommes se serrent la main. Le fameux Léo se penche sur nous :

— Et alors ? J'attends toujours ta réponse.

Fred secoue la tête.

— C'est non et tu le sais, arrête de me faire chier !

Léo passe une main dans les cheveux de Fred qui recule aussitôt sa tête, le visage courroucé. L'homme en costume gris ne semble pas prêter ombrage à la mauvaise humeur subite de mon homme. Mais c'est qui encore, celui-là ? Et il parle de quoi ? Le grand écran ? Il travaille dans le cinéma ?

Comme s'il entendait ma question, Léo s'incline vers moi :

— Vous êtes sa copine ?

Je hoche la tête. Fred secoue la sienne en levant les yeux au ciel. Léo sourit.

— Vous êtes d'accord avec moi, mademoiselle ? Cet homme doit faire du cinéma ! Ce n'est pas possible autrement !

— Ton scénario est pourri, Léo.

— On l'a retravaillé, mon vieux. Serge ne te l'a pas montré ? Je le lui ai envoyé il y a quinze jours.

— Serge m'emmerde plus avec ces conneries. Le cinéma, ça m'intéresse pas.

Léo pose à nouveau une main sur l'épaule de Fred.

— Lis-le, d'accord. Et tu me rappelles.

— Trouve quelqu'un d'autre, putain ! C'est non.

— Faut jamais dire jamais, belle gueule.

Fred plonge ses yeux dans ceux de Léo en affichant son plus beau sourire carnassier.

— J'ai pas dit *jamais*, Léo, j'ai dit pas avec toi et ton scénario de merde.

Léo sourit à son tour.

— Allez, j'appelle Serge la semaine prochaine, faut qu'on en rediscute ! Bonne soirée. Mademoiselle...

Il me serre la main et disparaît.

Fred soupire en se vautrant dans le canapé :

— Putain, ce qu'il est lourd, ce con !

Elsa et Damien le regardent, l'air goguenard.

Je demande :

— C'était qui, ce mec ?

— Léo Ferri, un producteur de cinéma. Il me tanne depuis des mois pour que je participe à un tournage. J'écarquille mes yeux d'étonnement.

— Et ça ne t'intéresse vraiment pas ?

Il passe une main dans mes cheveux en souriant.

— Non. J'aime le cinéma, mais moi, je suis pas un acteur.

— Pourtant, tu te débrouilles pas mal, réplique Elsa, les yeux remplis d'une lueur espiègle.

— Ouais, surtout quand il reçoit un disque de diamant, renchérit Damien.

Fred hausse les épaules en leur jetant un regard noir.

— Vous allez pas vous y mettre, vous aussi !

Il tend sa coupe de champagne à Luc.

— Tiens, refais le plein !

Le bassiste nous resserre tous avant de disparaître chercher des bières, une bouteille de whisky et une de Coca.

Je laisse le champagne couler avec bonheur dans ma gorge. Suite à la prise d'air au Trocadéro, ma tête allait mieux, mais après deux coupes, je sens qu'elle recommence à tourner. Je m'en fiche, je suis bien. J'ai envie de faire la fête et de danser. Johanna semble avoir la même pensée, car dans un coup d'œil complice, nous nous comprenons et nous levons en même temps. Elsa nous accompagne, ainsi que Marc.

La musique est bonne, à tendance rock, mélangeant des tubes à la mode et de plus anciens, remixés avec brio par les deux DJ du soir.

À peine les pieds sur la piste, je me laisse aller avec plaisir, parvenant à oublier toutes les bombes sexuelles qui m'entourent. Marc se colle à Johanna avec beaucoup de ferveur, je crois que l'alcool commence à lui monter à la tête, à lui aussi.

Je ne peux m'empêcher de zieuter vers notre table et je surprends le regard de Luc vers nous. Marc est dans le dos de Johanna et l'entoure de ses bras. Elle, à ma grande stupeur, fait face au bassiste et le regarde en souriant. Elle a dû trop boire également. Soirée des excès...

« *Ce n'est pas ton problème !* »

Damien nous rejoint et vient danser avec moi et Elsa. Des filles se rapprochent de nous et observent sans complaisance le beau brun à la cicatrice. Visiblement, elles l'ont reconnu. Starfuckeuses ou michetonneuses ? À mon avis, réponse A.

Luc et Fred se lèvent à leur tour. Quand ma gueule d'ange me prend dans ses bras, je souris comme une gamine et me laisse aller à des déhanchés plus provocants, évitant de regarder en direction de Johanna, Marc et Luc. En fait, les yeux illuminés d'envie de Fred me font bien vite oublier que beaucoup de monde nous entoure. La musique pulse violemment à mes oreilles, l'alcool se promène dans mes veines et mon cœur bat à tout rompre. Je danse avec Fred en boîte et il n'y a plus que lui et moi sur la piste.

Ses mains glissent le long de mon corps, je viens me coller contre lui. Il m'embrasse dans le cou, sur la joue, frôle mes lèvres. Quelques semaines auparavant encore, il n'aurait jamais eu ce genre de comportements, et qu'est-ce que ça me fait du bien !

Mon corps est échaudé à souhait, mes seins pointent d'envie sous ma robe et j'ai juste assez bu pour me laisser aller contre son oreille et lui glisser :

— Tu sais quoi, mon amour ?

Il secoue la tête, interrogateur. Je passe ma langue sur mes lèvres et susurre :

— J'ai terriblement envie de toi.

Ses yeux s'éclairent aussitôt et son regard arbore ses flammes de prédateur. Sa main passe sous ma robe et vient titiller mon entre-jambes. Oh bordel ! Je me retiens de ne pas gémir.

À mon grand désarroi, il retire ses doigts et enlace les miens.

— Viens.

Il m'attire à lui et nous sortons de la piste. Il m'entraîne en dehors de la salle ; j'aperçois Gilles et

Bastien nous suivre de loin.

Merde alors ! Fred ne va tout de même pas m'entraîner dans les toilettes avec les deux gardes du corps faisant les piquets devant la porte ?

En même temps, je suis tellement excitée qu'une fois les doigts de Fred sur moi, je suis sûre que je parviendrai à les oublier, les deux gorilles. Et puis, après le comportement que j'ai eu envers Bastien dans le TGV, je crois que ce dernier ne doit plus se faire trop d'illusion sur ce que nous vivons sexuellement, Fred et moi. Mon Dieu ! J'espère qu'ils ont signé un contrat de confidentialité leur imposant le silence jusqu'à la fin de leurs jours !

Nous croisons beaucoup de monde dans les escaliers et dans le couloir supérieur. Je me retiens d'ouvrir une bouche de poisson rouge à chaque tête connue, parce que je crois que cela finirait par me donner mal à la mâchoire.

De nombreux couples se tiennent adossés contre les murs et ne se gênent pas pour s'adonner à des câlins osés devant les passants. J'en rougis pour eux.

Nous passons devant les toilettes et Fred continue son chemin. Heureusement, car les W.-C. sont gavés de monde. Surtout du côté des femmes. Comme d'habitude.

Nous parvenons dans ce que je crois être le bout du couloir, mais je réalise qu'il s'agit en fait d'un énorme rideau rouge et épais. Fred le pousse et je retiens un « oh » d'exclamation : nous nous retrouvons en bas d'un nouvel escalier gardé par un grand black hyper musclé, au crâne rasé.

Je me colle contre ma gueule d'ange. Le mec de la sécurité n'a pas l'air commode. Fred n'hésite pas une seconde et s'avance vers lui, Bastien et Gilles nous encadrant de près.

Alors que les yeux du black se posent sur nous, son visage se fend d'un sourire amical et son air patibulaire prend celui d'un gamin joyeux. Ben ça !

— Pelletier ! Mais comme ça me fait plaisir, mec !

Le vigile fait un check à Fred, puis ils se donnent l'accolade. C'est qui, ce type ? De près, finalement, il paraît plutôt sympa, même si sa carrure de bodybuilder m'impose un respect certain.

Il lance un regard aux deux gardes du corps et les salue d'un bref signe de tête.

— Comment ça va, Idriss ? demande mon homme dans un sourire sincère.

— Cool, impeccable. Tu sais que je viens dimanche ?

— Ah ouais ?

— Et comment ! Je vous ai loupés au Stade, mais je vais pas vous manquer cette fois-ci. Putain ! Comme ça va être trop de la balle !

— J'espère qu'on décevra pas.

Le black regarde Fred en lui faisant de gros yeux. Cela lui donne un air d'Omar Sy dans un sketch de la série SAV.

— Tu te fous de moi, mec ? T'es le meilleur ! Et Mike, putain, comme je me réjouis de le revoir derrière ses caisses ! Il va bien ? J'ai appris qu'il a eu un petit. C'est cool !

Fred hausse les épaules.

— Ouais, ça semble aller.

Mais pourquoi prend-il cet air peiné chaque fois que quelqu'un lui parle de Mickaël et de son bébé ? Redoute-t-il de perdre un peu de son ami ? De leur temps ensemble ? De leur si grande complicité ? Redoute-t-il que le batteur s'investisse moins auprès de Dark Moon ? Il faudrait peut-être que je cherche à creuser la question un de ces jours pour tenter de le rassurer.

Fred jette un œil à l'escalier et demande :

— Y a possibilité d'aller là-haut ?

Les yeux d'Idriss s'illuminent et un sourire malicieux s'affiche sur ses lèvres. Mon cœur commence à battre plus fort. Qu'y a-t-il donc, là-haut ?

Le vigile pose son regard sur moi.

— C'est la demoiselle que j'ai vue dans les journaux ?

Fred sourit et passe un bras autour de mes hanches.

— Ouais, pardon, je suis pas encore très doué pour les présentations. Alice, Idriss. Il a été agent de surveillance plusieurs fois pour nos concerts parisiens et c'est devenu un bon pote.

Je tente un sourire charmeur envers le black. Si Fred souhaite un accès à l'étage, autant mettre tous les atouts de notre côté, parce que ma curiosité est bien éveillée. Et mon corps, lui, se meurt de désir.

Idriss m'adresse son plus beau sourire en me tendant la main. Elle est chaude, mais surtout : quelle poigne ! Je me retiens de grimacer.

Le vigile se tourne vers l'escalier, puis revient à Fred et moi dans un sourire.

— Ça doit pouvoir se faire, mec. Tu patientes deux minutes ? Je vais vous libérer ça !

Ça ? Je jette un œil en biais à mon apollon. Mais que me réserve-t-il encore ? En tout cas, il connaît les lieux et ce n'est sans doute pas la première fois qu'il fait la demande pour avoir ça, là-haut. Combien a-t-il amené de filles derrière ce rideau rouge ?

« Ne pose même pas la question, Alice ! »

C'est difficile, mais j'y parviens, même si l'idée m'obsède.

Idriss redescend l'escalier au pas de course, le sourire toujours aux lèvres.

— C'est OK, faut juste encore patienter le temps qu'ils bougent leurs fesses.

Mais de quoi parle-t-il ?

Cinq minutes plus tard, nous entendons des éclats de voix festifs provenir du haut des escaliers. Quatre couples descendent les marches en riant. Apparemment, ils ont bien bu, car deux des femmes titubent dangereusement. Et mes yeux se mettent à rouler dans mes orbites dès que je découvre leurs visages. Nom de nom ! Ce sont des animateurs de grandes émissions cathodiques et des mannequins que je vois régulièrement dans les magazines people.

En passant à côté de nous, ils saluent Idriss, ainsi que nos gardes du corps, jettent un regard appuyé sur nous, mais Fred détourne la tête.

À leurs yeux rouges et illuminés, je me demande si ces célébrités n'ont fait que consommer de l'alcool là-haut. Faut croire qu'il n'y a pas que les footballeurs qui ne font pas bon ménage avec les top-modèles.

Une fois qu'ils ont disparu derrière le rideau, Fred me prend la main et dit à Bastien et Gilles :

— Vous pouvez retourner vers les autres. Y a Idriss ici.

Gilles secoue la tête. Ma gueule d'ange soupire d'agacement et jette un « putain » entre ses dents.

En passant à côté du vigile, celui-ci nous glisse dans un sourire :

— Je crois qu'ils n'ont pas touché à leur troisième bouteille de champagne. Vous gênez pas.

Nous commençons à gravir les marches et je demande :

— Y a quoi là-haut, exactement ?

— Une salle VIP.

J'écarquille les yeux.

— Et ton pote, il a viré ceux qui y étaient pour te laisser la place ?

— Ouais. Ça sert d'avoir des relations.

Merde alors ! Idriss a viré trois présentateurs télé et leurs mannequins pour permettre à Fred Pelletier d'aller tirer son coup ? Je jette un œil hagard derrière mon dos. Les trois hommes, restés en bas, discutent à voix basse. Je rougis furieusement. Ils savent pourquoi Fred m'emmène là-haut. Mais comment vais-je faire pour oser les regarder encore dans les yeux à notre retour ?

Et les couples avant nous étaient-ils dans la salle VIP pour forniquer allègrement ? Quatre couples... huit personnes... Non ?

Nous parvenons devant une grande porte noire. Fred se pousse pour me laisser entrer. Waouh ! Je me retrouve dans une salle décorée dans les mêmes tons que le reste de la boîte de nuit. Deux énormes

canapés noirs aux formes arrondies nous font face, ainsi qu'une longue table basse en verre fumé sur laquelle ont été posés un seau à glace avec une bouteille de champagne, des flûtes et des biscuits apéritifs.

Je m'approche d'une grande vitre sur ma droite et ouvre la bouche d'étonnement. C'est celle qu'on aperçoit depuis la salle de danse. La fenêtre sans teint. Alors ça !

La musique nous parvient dans un bruit étouffé. J'observe les gens en contre-bas, cherchant à repérer nos amis, mais la foule est tellement dense que je n'y parviens pas. Je frissonne. Je peux scruter les danseurs sans qu'ils me voient. C'est terriblement excitant. Et ce qu'il l'est d'autant plus, c'est de me dire que dans quelques minutes, Fred va me faire l'amour ici et que personne ne peut le savoir.

Sauf les trois types en bas. Et sûrement Luc et Damien. Ils doivent connaître cette salle, eux aussi. Peut-être même Elsa. Mes jambes deviennent coton, je me sens toute flagada d'un seul coup. Je quitte la fenêtre et m'approche de la table basse. Fred s'empare de la bouteille non consommée dont nous avons parlé Idriss.

— Ils l'ont même pas ouverte. T'en veux ?

Oui, je crois que j'ai besoin d'un verre. Même deux. Ou la bouteille entière.

Fred fait sauter le bouchon et verse le champagne dans les flûtes. En m'emparant de mon verre, mes doigts caressent ceux de mon apollon et une violente décharge électrique se répand dans tout mon corps. Je frémis. Je suis excitée comme une folle, pourtant j'ai peur.

Fred s'avance vers moi, les yeux étincelants, et cogne sa flûte contre la mienne.

— À la tienne, demoiselle !

Je lui souris, le cœur battant la chamade, puis laisse mes yeux parcourir la salle.

— C'est quoi exactement ici ? Un baisodrome ?

Fred sourit, pose sa flûte sur la table et m'enlace.

— Ça peut. Dans cette salle, t'y amènes ce que t'as envie.

Je jette un regard angoissé vers la porte.

— Et si quelqu'un entre ?

— Idriss surveille, personne viendra.

Je hoche la tête d'effarement.

— Il y avait des gens avant nous et il est monté les mettre à la porte. Et tu as vu qui c'était ? Nom d'une pipe ! Il a viré ces mecs pour toi !

— Raison de plus pour que personne ne vienne.

Il remet doucement mes boucles derrière mon oreille en plongeant son regard de braise dans le mien. Je crois que je viens à nouveau d'oublier comment je m'appelle.

— T'inquiète pas, demoiselle. On est tranquilles pour un moment.

Il m'embrasse dans le cou, mon vagin s'humidifie automatiquement.

Fred demande :

— C'est pas toi qui m'as dit que t'étais consommable sans modération ?

Il me prend la flûte des mains et la pose à côté de la sienne sans me quitter des yeux. Ça y est : je suis en feu, une nouvelle fois ! Ardente d'un désir sauvage pour l'homme que j'aime, mais également d'une sourde crainte d'être surprise avec lui dans une position saugrenue. Et cela ne fait qu'accroître mes envies sexuelles pas sérieuses.

Je murmure en observant les deux canapés d'un air dégoûté :

— Tu crois que ceux d'avant, ils ont fait ça ici ?

Fred me pousse en direction de la vitre sans teint.

— Non. Vu ce qu'on peut voir près du seau, je pense plutôt qu'ils sont venus ici pour se shooter tranquilles.

J'ouvre ma bouche d'ébahissement en zieutant du côté de la bouteille de champagne. Il plaisante, là ?

Les huit personnes seraient venues sniffer de la coke ? En toute impunité ? C'est vraiment comme ça, ce genre de soirée ? J'ai de la peine à le croire. À mon avis, enfant, j'ai vraiment trop regardé les histoires de princesses et lu beaucoup trop de contes de fées. Faut que je redescende sur terre. Le pays des Bisounours n'existe pas ; par contre, bienvenue dans celui de *Las Vegas Parano*.

Fred me sort de mes pensées en levant mon menton vers lui.

— Ça te choque ?

— Un peu. J'imaginai bien ce genre de trucs, mais... Ça me fait bizarre.

Il jette un œil sur la salle de danse dans une moue désabusée.

— La plupart des gens, là en bas, sont shootés, ce soir. Quand t'as été faire un tour aux toilettes, t'à l'heure, t'as rien remarqué ?

Je fronce le nez en essayant de me souvenir d'un détail particulier, mais rien de ne me revient en mémoire. Je secoue la tête.

— Alors, t'as choisi le bon moment. C'est rare d'y aller sans croiser quelqu'un se faisant un rail de coke.

Face à la tête que je tire, il sourit en s'exclamant :

— Bienvenue dans les soirées branchées de la jet set, princesse !

Je me tourne vers la vitre et souffle lentement. Purée ! A-t-il vraiment raison ? Une partie des personnes devant nous se sont-elles offert un trip aux pays des produits illicites ? Dans cette salle ? Dans les couloirs ? Aux toilettes ? Et quels genres de produits ?

Comme s'il entendait ma question, Fred se colle contre moi et me répond, tout en faisant courir ses doigts chauds le long de ma nuque et de mes épaules :

— Tu trouves ce que tu veux ici : coke, héro, ecstasy, des speeds, des acides. Faut juste savoir à qui demander.

Il me l'a déjà dit, mais je ne peux m'empêcher de lui poser la question une nouvelle fois :

— Et toi, jamais ?

Ses lèvres viennent frôler ma peau et je commence à respirer plus fort.

— Mon addiction à moi, elle est différente.

Je souris. Tu parles d'une addiction ! Et en plus, ce junkie du sexe m'y a convertie. Je me demande même si par moment, je ne deviens pas plus accro que lui.

J'insiste :

— Mais tu n'as jamais voulu essayer ?

— Non.

— Et les autres ?

— Non plus. On n'a pas besoin de ces merdes-là. Damien a peut-être testé un speed une fois ou deux, mais c'est tout.

— Et le fameux adage « sex, drugs and rock'n'roll », alors ? Vous en faites quoi ?

Ses doigts défont le nœud de ma robe et sa bouche vient frôler mon oreille. Sa belle voix grave et cassée me susurre délicatement :

— Sex is our drug, miss. Et ça nous suffit.

Sa langue caresse mon oreille, puis descend sur ma nuque. Mes seins se mettent à pointer et mon entre-jambes se transforme en cocotte-minute.

Fred souffle lentement le long de mes épaules. Son corps se frotte contre le mien. Il pose ses mains sur mon ventre et m'attire contre lui. Je me laisse aller en fermant les yeux. Mes doigts viennent à la rencontre de son entre-jambes et je gémiss de désir en percevant son pénis pleinement en érection.

— Tu es vraiment sûr que personne ne viendra ?

— Ouais. Et si quelqu'un se pointe, à mon avis, il refermera bien vite la porte.

Ses mains glissent de mon ventre à mes cuisses, il remonte doucement le bas de ma robe et laisse ses



doigts frôler la peau de mon aine. La vache ! C'est terriblement excitant.

J'écarte les jambes, mais Fred remonte ses mains vers ma poitrine et abaisse le tissu d'un coup. Mes seins jaillissent, ronds et fermes. J'entrouvre les yeux. Bordel ! Je me trouve à moitié à poil devant la vitre et personne ne s'en doute, là, en bas. Étonnamment, j'aimerais qu'on puisse me voir. Oui, je souhaite que tous les gens dans la salle sachent que Fred Pelletier est en train de me rendre chaude bouillante, et que je veux qu'il me baise comme une chienne.

Fred frôle incidemment mes tétons, je suis prise de frissons et presse sa queue plus fortement à travers son pantalon.

— Mmmh ... Alice... Tu sens si bon...

Son nez se promène sensuellement sur ma peau. Sa bouche mordille mon épaule. Lentement, Fred s'agenouille derrière moi, puis avec délicatesse, il fait tomber ma robe au sol tandis que ses lèvres déposent des baisers légers sur le bas de mon dos, de mes fesses, sur le haut de mes cuisses. Toujours avec langueur, il retire mon shorty ainsi que mes bas.

Ses doigts vont et viennent sur ma peau, effleurent l'intérieur de mes jambes, son souffle chaud continue de m'exciter.

Fred se relève en embrassant ma hanche, mon omoplate, ma nuque, puis il remonte en direction de mon oreille pour me jeter d'une voix foutrement lascive :

— Et si c'était moi qui jouais votre humble serviteur cette nuit, demoiselle ?

À la proposition indécente de Fred, mon souffle s'accélère et je mouille davantage. Nom de nom ! C'est moi qui suis à poil et c'est lui qui veut me servir ? C'est pas comme ça que ça se passe quand les rôles sont inversés. Je crois qu'il m'a eue encore une fois, pour son bon plaisir. Pourtant, sa proposition est foutrement alléchante, parce que j'aime l'avoir en mon pouvoir. Mais d'une autre manière.

C'est sûr que je sais le rendre fou de désir, cet homme divin. Cependant, je ne suis pas certaine d'être douée dans le rôle de celle qui donne les ordres. Moi, le langage cru, je n'y arrive pas, hormis quand Fred m'emmène aux limites suprêmes de mon désir sans l'assouvir. Et dans les moments où il prend ce type d'initiative, je sais qu'il le fait exprès. Il aime m'entendre me dévergondner et je dois reconnaître que j'aime ça, moi aussi. Mais je crois qu'il faudrait que je boive encore un peu de champagne avant d'oser me lâcher.

Je rougis tandis qu'il souffle sur ma peau et que je frissonne en espérant être touchée de partout.

— Alors ? T'en dis quoi ?

— Tu sais très bien que je ne suis pas douée pour employer des mots croustillants.

— Mais quand tu le fais, c'est tellement... mmmh...

Il croque dans mon cou en passant ses pouces sur mes mamelons. Oh ! Bordel ! Ce que c'est bon ! Je hoquète et commence à haleter lorsqu'il passe ses pouces dans l'autre sens.

— Je veux te faire plaisir, Alice. Dis-moi ce dont t'as envie, je le fais.

Je me tourne vers lui et m'adosse contre la fenêtre. Putain ! Ce que ça m'excite d'être ainsi nue face à lui ! Et finalement, je me dis qu'une maîtresse peut très bien l'être face à son humble serviteur. Je suis même sûre que cela le met dans tous ses états et qu'il espère que je vais bientôt le déshabiller, lui aussi.

Il veut jouer ? Alors, jouons. Mais avant ça...

Lentement, je me déplace vers la table basse, prends ma coupe de champagne et avale la boisson pétillante d'une traite. Fred m'observe en haussant les sourcils. Je m'empare ensuite de sa flûte à lui et la bois cul sec. Ça fait du bien et j'en ressens immédiatement les effets. La tête me tourne avec délice, je ferme les yeux et imagine l'alcool couler dans mes veines, endormant mes inhibitions et réveillant la catin de luxe qui sommeille en moi.

Je reviens vers Fred, entoure son cou et viens lécher sa bouche du bout de ma langue. Quand il sort la sienne, il me faut toute la volonté du monde pour reculer vers la vitre et ne pas déboutonner son jean pour le sucer. Ça, ça viendra plus tard. Pour le moment, ce dieu vivant veut s'occuper de moi, alors occupons-le.

Il se rapproche, les yeux en feu. Moi, je suis de braise. J'enroule ma jambe autour de la sienne, prends sa main gauche et la pose sur mon sein en murmurant :

— Caresse-moi, mon amour.

Il sourit, se penche vers moi et m'embrasse tout en malaxant doucement mon sein. Ce que c'est bon... Sa langue pénètre dans ma bouche et je m'empare de son autre main pour la déposer sur ma vulve. Je l'y presse, puis la retire et amène ses doigts vers mes lèvres.

Je sais que m'observer lécher ses doigts va l'exciter au plus haut point. Et à la flamme dans ses yeux, je vois que j'ai raison. Et moi aussi, ça m'excite terriblement ! Très lentement, je dépose à nouveau sa main sur mon intimité trempée. Fred se met à respirer plus fort.

— Joue avec moi comme tu sais si bien le faire, gueule d'ange.

Je ferme les yeux, écarte les jambes et me laisse aller au plaisir de ses caresses vaginales. Mmmh... C'est si puissant ! J'entrouvre mes lèvres et laisse mes gémissements parler pour moi.

Sa bouche se pose dans mon cou. Je laisse un doigt venir s'introduire contre sa langue. Il le suce avec sensualité et je me mordille la lèvre, hésitant à prononcer ce que j'ai en tête. Pourtant, je veux qu'il le fasse et il n'y a qu'un moyen pour qu'il s'exécute.

Je rougis furieusement en chuchotant à son oreille entre deux gémissements :

— Lèche-moi les seins.

Je le sens sourire. Son souffle chaud vient caresser ma poitrine en feu et le bout de sa langue titille bientôt mes tétons. J'exulte. J'en veux plus.

Je pose ma main dans ses cheveux et presse Fred contre moi.

— Mordille-les.

Encore une fois, il m'obéit et moi, je suis au bord de l'explosion. Ses doigts fourragent avec ardeur en bas, sa langue chaude me fait un bien terrible en haut, et je geins, telle une chatte en chaleur. Mais je ne veux pas jouir comme ça. Pourtant, c'est si bon... Ça vient, je le sens, je ne suis plus très loin... Mmmh...

— Emmène-moi sur le canapé !

Il arrête tout et me prend dans ses bras. C'est une torture délicieuse que je viens de m'infliger. Fred me dépose délicatement sur le canapé noir. C'est froid. Je frissonne. J'ai besoin que ma gueule d'ange me réchauffe, tout de suite. Je prends son visage dans mes mains et l'embrasse passionnément en venant coller mon corps contre le sien.

— Fais-moi jouir, mon amour.

Il sourit en coin.

— Comment ?

Je me mords la lèvre en rougissant. Je ne parviens pas à le dire. Fred se penche vers moi et lèche mes lèvres du bout de sa langue. Il sait ce que je veux, j'en suis sûre. Mais il ne fera rien. Un humble serviteur attend les ordres.

« *Allez, Alice, lâche-toi, enfin !* »

— Alors, demoiselle ?

Je me noie en silence dans son regard puissamment coquin. Voyant que j'ai besoin d'un peu d'aide, il propose dans un murmure salace :

— Vous voulez jouir par ma langue ? Par mes doigts ? Par les deux ? Ou par ma queue ?

Je suffoque. Qu'est-ce que j'aime quand il fait son cochon ! Et il le fait si bien, mieux que moi, ça c'est sûr !

Je ferme les yeux, me concentre sur les bienfaits libérateurs de l'alcool, et ose enfin délivrer ma déesse sexuelle intérieure en ordonnant à Fred :

— Suce-moi avec ta langue et pénètre-moi avec tes doigts.

La vache ! Mais comment fait-il pour parvenir à me sortir de mes états proprement pudiques et m'entraîner dans ceux de la débauche totale ? Il m'a fait me masturber devant lui, je suis devenue une impératrice de la pipe et maintenant, cet homme parvient à me faire dire tout haut ce que je souhaite tout bas. Y a pas... Il est foutrement doué. S'il était ouvert au plaisir anal, je suis certaine qu'il parviendrait encore à me convaincre d'essayer.

Soutenant mon regard, Fred se penche vers le seau à champagne et s'empare d'un glaçon. Il s'assoit ensuite sur les genoux, introduit le petit cube glacé dans sa bouche, puis s'incline vers mon visage et laisse le glaçon venir caresser mes lèvres. Je frissonne de plaisir à l'idée de ce qui m'attend.

Lentement, très lentement, Fred descend vers mon entre-jambes en faisant courir le glaçon sur ma peau. Je ferme à nouveau les yeux, passe ma langue sur mes lèvres. La sensation du cube glacé devrait me refroidir, pourtant mon corps s'embrase. De délicieux soubresauts me parcourent l'échine à mesure que Fred s'approche de mon pubis. Il prend son temps, augmentant ainsi ma tension intérieure et mon désir. Ses mains se posent sur mes cuisses, il me les écarte, puis joue à m'en rendre folle autour de mon intimité

avec son souffle chaud et la froidure du glaçon. Je me cambre, je soupire. J'en veux encore !

— Mmmh... Fred...

Il reprend le cube glacé dans sa bouche et sans crier gare, il plaque sa langue froide sur mon clitoris en feu. J'ouvre la bouche dans un râle muet. Putain ! C'est bon !

Il lèche mon clito, le suce, fait tourner le bout de sa langue dessus et ma boule de feu se réveille dans mon ventre. Mais avant qu'elle ait le temps d'exploser, le souffle de Fred descend vers mon vagin. Sa langue vient caresser mes lèvres inférieures, puis titiller sensuellement l'entrée de ma fente. Ça me rend dingue !

Je gémis, bouche ouverte, jambes écartées.

— Fred... Oh !

Il retire le glaçon de sa bouche, le passe sur mes seins, le descend sur mon ventre et le remonte à nouveau sur mes tétons. Mon si beau démon diabolique... Ma peau est nimbée de chair de poule, pourtant j'ai si chaud...

Fred reprend en bouche ce qu'il reste du glaçon, puis revient à mon clitoris. Il suce ses doigts, les imprégnant de la fraîcheur de la glace, et les fait pénétrer en moi, lentement. Argh ! Cette fois, je vais exploser. La porte de la salle est-elle suffisamment épaisse pour que les trois hommes en bas ne m'entendent pas ?

Les doigts de Fred me caressent de l'intérieur ; il les fait tourner, puis vient appuyer contre mon point G tout en léchant fougueusement mon clitoris.

Je m'accroche à ses cheveux, je veux hurler. J'écarte mes cuisses au maximum, laissant mon intimité s'ouvrir totalement.

— Fred... je... Mmmh... mmmh... Aaah !

Mon cri de jouissance s'échappe de mes lèvres et mes ongles s'enfoncent violemment dans le cuir du canapé. Oh ! Bordel ! Ce que c'était bon !

Fred remonte vers moi, le sourire aux lèvres. Apparemment, il est satisfait de sa performance et il peut. C'était... Waouh !

Quand ses yeux croisent les miens, un nouveau désir s'empare de moi. Je veux lui faire du bien.

Je lui souris avec coquinerie en lui ordonnant :

— Déshabillez-vous, humble serviteur.

Ses magnifiques yeux verts ne me lâchent pas. Il s'assoit sur les genoux et déboutonne lentement sa chemise noire.

Au fur et à mesure que sa peau apparaîtrait, je m'enflamme. Je passe une main sur son ange, puis la laisse glisser vers le dos du dragon. Il retire son vêtement, se met debout et enlève son pantalon et son boxer.

Il est tellement divin ! Sa peau mate, ses muscles parfaits, son odeur... Je mouille rien qu'à l'observer.

Je me lève à mon tour et viens me blottir contre lui. Mes doigts se promènent le long de sa peau, mon nez s'enivre de sa délicieuse odeur. Je ferme les yeux et m'envole au pays de Fred : son parfum musqué, sa sueur, son haleine mélangeant champagne, whisky, bière et cacahuètes... Toutes ces alliances de senteurs m'excitent puissamment. Son odeur, je la reconnaîtrais entre mille. Elle est unique, elle est Lui. Et Lui, je le désire, encore, toujours, sauvagement.

Mes mains glissent le long de son dos. Il se cambre. Je frémis. Il a dit qu'il ferait ce que j'ai envie. Et j'ai envie de le toucher là où je n'ai pas le droit.

Je continue la descente de mes doigts. Il se crispe en murmurant :

— Alice ! Non !

— Laisse-moi faire, juste quelques secondes, s'il te plaît.

Il serre les dents en hochant la tête. Doucement, je permets à mes mains de se poser sur ses fesses. Elles sont si douces ! Je les caresse du bout des doigts. Il fronce ses yeux fermés. Je me demande quelles images lui passent par la tête à ce moment-là.

D'une voix tendre, je lui chuchote :

— Fred, n'aie pas peur. Oublie les dragons. Ce sont mes mains, à moi. Alice. Elles ne te veulent que du bien et elles ne descendront pas plus bas. Fais-moi confiance.

Il souffle profondément. Je laisse encore mes doigts le caresser quelques secondes, puis je remonte et dépose un baiser sur son torse.

Il m'enveloppe de ses bras. Je chuchote :

— Merci, mon amour.

Je passe une main sur son visage, l'embrasse, puis le pousse contre le canapé.

— Maintenant, asseyez-vous, humble serviteur. J'ai de terribles envies pas sérieuses qui me hantent depuis *t'à l'heure*.

Il sourit et se détend tandis que je me glisse entre ses jambes. Sa verge est tendue à souhait et je commence à la lécher avec délectation. Ce que je peux aimer le sucer, cet homme, c'est incroyable !

Je monte, je descends, je gémiss. Lui aussi.

Mes mains caressent ses bourses, remontent sur son pénis, le pressent, descendent le long de ses jambes, frôlent l'intérieur de ses cuisses. Il tressaille et respire plus fort.

Je le pipe avec ardeur, puis relâche la pression. Je recommence. Il souffle.

— Alice... C'est bon...

Ma bouche se retire et je remonte vers son visage.

— Tu sais ce que j'aimerais, mon amour ?

— Un plaisir mutuel ?

Je souris. J'aime quand on est sur la même longueur d'onde.

Il se couche sur le canapé et je m'installe par-dessus son corps, écartant les jambes devant son visage. Nous commençons à nous sucer en même temps et je tressaille au contact de sa langue sur mon clitoris. C'est si bon ! Le 69, c'est vraiment le plaisir oral suprême.

Entre deux coups de langue, je jette un œil à la porte. Pourvu que Fred ait raison et que personne ne se pointe ici. La vache ! Si quelqu'un entre et nous découvre comme ça, je crois que je meurs de honte sur-le-champ.

Je détourne mes yeux de la porte et me reconcentre sur ma pipe. Le membre de Fred est au bord de l'éjaculation.

Je retire ma bouche et avance mon corps vers ses jambes. Je m'empare de sa queue, place mon vagin dessus et me laisse glisser, très lentement. Fred gémit. Je remonte, serre mes muscles, puis descends à nouveau.

— Alice !

Ses mains caressent mon dos, le contournent et viennent se poser sur mes seins. Je hoquète au contact de ses doigts chauds sur mes tétons et commence à me déhancher.

Fred se relève, se met en position assise et plaque son torse contre mon dos. Je pose mes pieds au sol, écarte les jambes, m'empare de sa main et la pose sur mon clitoris. C'est si bon quand ses doigts jouent avec moi ! Fred me fait jouir en quelques secondes et se laisse aller ensuite.

Il passe ses mains autour de mon ventre et nous fait glisser sur le côté. Sa bouche embrasse ma nuque, ses doigts se perdent dans mes cheveux. Je suis sur mon nuage rose. Plus rien n'a d'importance hormis le souffle de cet homme dans mon cou.

Je demande :

— Nous sommes vraiment dans une boîte de nuit et des centaines de personnes sont en train de danser en dessous de nous ?

— Ouais. Et y a aussi plein d'autres couples qui sont en train de forniquer comme nous.

Je me tourne vers lui, les yeux ronds. Je ne le crois pas. Qu'ils se défoncent à la coke, je veux bien, mais tirer leur coup ?

— Ils font ça où ?

Face à mon innocence, il sourit.

— Dans les chiottes, dehors, et certains dans les couloirs ou sur la piste de danse.

— Tu plaisantes ?

— Une jupe courte, une braguette ouverte, un collé-serré... Y a tellement de monde que personne ne remarque rien.

— Tu parles de nouveau en connaissance de cause, gueule d'ange ?

Il soupire. OK, pas besoin de la réponse.

Je lui tourne à nouveau le dos et viens me lover contre lui en jetant :

— Tu me feras vraiment faire n'importe quoi, tu sais ?

Il se met à rire.

— Mais ça te va si bien, princesse. Et puis, comment veux-tu prendre ton pied si t'exprimes pas ce que tu désires ? Ça peut devenir frustrant de taire ses envies.

J'enlace ses doigts et murmure timidement :

— Mais toi, tu devines toujours ce que je veux, je n'ai pas besoin de le dire.

— Et moi, j'aime que tu l'exprimes.

— Parce que ça t'excite ?

— D'une part, oui, et ça me rassure.

Je pivote la tête afin de voir son visage.

— Comment ça, ça te rassure ?

— Ben... comme ça, je suis sûr que ce que je te fais, ça te plaît.

— Ça ne s'entend pas assez ?

Je plisse les yeux et lui rétorque sur un ton provocateur :

— T'as beau être un dieu du sexe qui sait ce qu'il vaut, t'as quand même des doutes ? C'est rassurant.

— Je suis qu'un homme, Alice.

Je frotte mon nez contre le sien. Mon apollon n'est qu'un homme, il a raison et j'ai parfois du mal à le reconnaître. C'est peut-être pour cela que je lui accorde une telle confiance aveugle. Je le vois comme un dieu, un immortel. Mais ce n'est qu'un être humain avec ses doutes, ses faiblesses, ses fragilités cachées. Et sa mortalité.

Je me mets à trembler. Il s'inquiète aussitôt.

— Alice, qu'est-ce que t'as ?

Je caresse ses cheveux et tente un regard rassurant.

— Juste un peu froid, serre-moi contre toi.

Il me câline, me cajole, m'embrasse et me refait l'amour, doucement, tendrement, pas comme un dieu, mais comme un homme. Un homme foutrement amoureux.

\*

Fred s'apprête à ouvrir la porte de la salle VIP. Je lui attrape le bras, rouge de confusion.

— Fred, les trois gorilles, ils savent pourquoi on est venus là, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Et ça ne te fait rien à toi ?

Il hausse les épaules, l'air de s'en foutre éperdument.

— Gilles et Bastien, ça fait un moment qu'ils se posent plus de questions. Et Idriss, si tu savais tout ce qu'il a vu ici...

Je lève ma main devant lui en grimaçant.

— Je n'ai pas besoin de détail. Mais comment je fais pour ne pas rougir ?

Il se penche vers moi, le regard rempli de malice.

— Tu rougis déjà, demoiselle.

Inutile de le préciser, je le sens parfaitement. Moi, j'aimerais qu'il me donne des astuces pour paraître aussi à l'aise que lui. Mais apparemment, mes rougeurs lui plaisent et je subodore qu'il fait même exprès, la plupart du temps, de transformer mes joues en coquelicot pour son bon plaisir.

— Tu aimes me voir rougir, en fait ?

Son sourire s'agrandit.

— Ouais. Une Alice sans joues rouges, ce ne serait plus vraiment mon Alice.

Mon cœur s'amuse à faire des bonds dans ma poitrine. *Mon Alice*. Venant de sa bouche, c'est si doux à entendre. Mais ce que je peux l'aimer, cet homme !

Il plonge ses yeux dans les miens en s'emparant de ma main.

— C'est bon ? On peut y aller ? Tu vas pas t'évanouir une fois en bas ?

Je lui envoie une giflette sur le bras, il rigole. Et moi, je m'empourpre.

Nous rejoignons les gardes du corps et Idriss. Ce dernier a un léger sourire aux lèvres en nous dévisageant, mais il ne fait aucun commentaire déplacé. Gilles et Bastien, eux, restent de marbre comme à leur habitude. Je pique du nez au sol, incapable de soutenir le regard de l'un ou de l'autre. La cool attitude, ce n'est définitivement pas pour moi. Contrairement à Fred.

Je lui jette un regard en biais tandis qu'il salue le grand black.

— Peut-être à dimanche. Si tu veux passer dans les coulisses, tu te gênes pas. Envoie-moi un texto.

— Ouais, ça roule. Ça va être de la balle ! À plus, mec !

Idriss pose son regard sur moi et me tend la main. Avec le champagne, les orgasmes que Fred m'a donnés et la puissante chaleur qui inonde mes joues, je ne réfléchis pas et au lieu de prendre la main offerte, je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur la joue du vigile. Il me regarde surpris, Fred aussi.

Et merde ! Il est où le trou de souris ?

— Euh... c'est... c'est comme ça qu'on dit au revoir en Suisse.

Fred se poile et Idriss sourit.

— Ah ouais ? Faudrait que je vienne y faire un tour un de ces quatre, alors. C'est accueillant par chez vous.

— Si t'évites de clamer trop fort que t'es français et que tu viens de Paris, ouais, ils peuvent être accueillants, s'exclame Fred en me prenant par la taille et en tournant les talons.

Nous ressortons de l'autre côté du rideau et je reste tétanisée face à la foule dans le couloir. J'avais oublié qu'il y avait autant de monde. Durant tout notre séjour dans la salle VIP, le temps s'est simplement arrêté. Ne comptait plus que Fred et moi.

En passant devant les W.-C., ma gueule d'ange s'arrête et lance aux deux gardes du corps :

— Accompagnez Alice en bas. Je vous rejoins.

Bastien s'avance.

— Je reste avec toi.

Fred s'énerve.

— C'est bon, putain ! Je vais pisser ! À partir de demain, t'as le droit de me suivre aux chiottes, avant ça, je peux encore avoir la paix !

Il referme la porte des toilettes au nez de Bastien qui secoue la tête. Gilles hausse les épaules et nous descendons dans la salle de danse, tous les trois.

Marc et Johanna sont en train de s'embrasser passionnément sur le canapé. Je prends place face à eux et me racle la gorge, mais avec la musique tonitruante, forcément, ils n'entendent rien. Je tape sur la table. Johanna sursaute en écarquillant les yeux.

— T'étais passée où ? Ça fait bientôt une heure trente qu'on vous cherche !

Je lui jette un sourire goguenard en regardant Marc.

— C'est vrai que vous avez vachement l'air de vous inquiéter !

Elle m'envoie un sourire confus.

— Alors, vous étiez où ?

Sa voix est un peu pâteuse et Marc n'arrête pas de sourire benoîtement. Je crois qu'ils ont pas mal bu, ces deux-là, pendant mon absence.

— Fred m'a fait visiter.

Johanna pousse un hoquet railleur.

— Visiter quoi ? C'est une boîte de nuit ! Faut pas une heure trente pour en faire le...

Elle s'arrête subitement et ouvre la bouche ahurie. L'alcool ne semble pas avoir eu raison de sa logique. Je crois qu'il faut que je la fasse boire encore un peu.

— Alice ? Vous avez fait quoi ?

Et voilà... Je rougis et m'empare d'une bouteille de bière. Je grimace, la boisson est tiède. Beurk.

Je lève les yeux et désigne la vitre sans teint.

— Il m'a emmenée là-haut.

Johanna et Marc suivent mon regard.

— C'est quoi ? demande Marc.

— Une salle qu'on a eue rien que pour nous.

Ils reposent leurs yeux sur moi, complètement interdits. Et je refuse d'imaginer ce à quoi ils sont en train de penser. En plus, je suis sûre que ce qu'ils s'inventent n'est pas aussi cochon que ça l'a été en réalité.

Je souris aux anges. Johanna se penche vers moi.

— Vous avez... Tu... Vous avez été prendre votre pied, là-haut ?

— Oui, madame.

Elle ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Elle relève ses yeux vers la vitre. Je ne parviens pas à dire si son regard est choqué ou envieux. Un peu des deux, peut-être.

Je jette un œil vers les escaliers de l'entrée, puis à ma montre. Que trafique Frédéric ? Il ne faut pas plus de cinq minutes pour pisser. Je reviens vers mes amis.

— Où sont les autres ?

Marc hausse les épaules.

— La dernière fois qu'on les a vus, ils étaient sur la piste.

— Je crois qu'Elsa a une touche, me glisse Johanna dans un clin d'œil.

Tant mieux pour elle. Avec la tenue qu'Elsa porte ce soir, ça m'aurait semblé difficile qu'elle rentre seule et apparemment, de toute façon, ce n'était pas prévu dans son programme.

Je porte à nouveau mon regard vers les escaliers. Mais qu'est-ce qu'il fiche ? Mes yeux croisent ceux de Bastien. Il hoche la tête et s'éloigne. Malgré moi, je sens mon cœur accélérer la cadence.

« Stop, Alice ! Pas de paranoïa. Il a sûrement rencontré quelqu'un sur le chemin. »

Je me tourne vers Johanna et Marc, mais ils sont repartis dans leur roulage de patin intensif. Je me lève et rejoins Gilles. Bastien revient vers nous, trois minutes plus tard, seul. Au regard qu'il jette à son collègue, je comprends qu'il y a une merde quelque part.

Je demande d'une voix blanche :

— Où est-il ?

Bastien prend un ton rassurant :

— Pas de panique, Alice. Il n'était plus aux toilettes, mais il doit se promener quelque part. On va le retrouver. Vous restez là, auprès de vos amis.

Comment ça, il n'était plus aux toilettes ? C'est quoi cette mauvaise blague ? Et Bastien ne l'a pas



croisé dans le couloir ? Une sourde angoisse s’empare de mon ventre alors que je regarde les deux gardes du corps s’éloigner. C’est quoi ce bordel ? Où est passé Fred ? Bastien aurait dû rester avec lui, là-haut ! Quelle puissante tête de mule !

Je rejoins le canapé en me tordant les doigts. Johanna et Marc continuent de m’ignorer. Je cherche du regard Luc et Damien dans la foule des danseurs, mais ne les vois pas.

Je me relève et m’approche de la piste. La musique commence à s’infiltrer méchamment dans mon crâne. J’ai la désagréable impression que tout tourne autour de moi. J’ai beau me mettre sur la pointe des pieds, je ne vois rien. Alors, je cherche Elsa, mais c’est nient aussi.

Je reviens vers notre table dans l’espoir que ma gueule d’ange serait miraculeusement réapparu. Mais il n’est pas là. Putain ! C’est pas vrai !

Je rejoins les escaliers. Je ne peux pas rester là sans rien faire, à me ronger les sangs. Fred, où es-tu ? Mon amour !

Je commence à trembler d’angoisse en remontant les marches. Je pousse les gens, j’étouffe. Je ne fais même plus attention aux visages connus, je m’en fous, je veux juste voir celui de l’homme que j’aime.

Arrivée en haut, je regarde fébrilement autour de moi. Ni Fred, ni Gilles, ni Bastien. Bordel ! Où sont-ils ? Et nos portables qui sont restés dans les poches de nos vestes au vestiaire ! Merde, merde, merde !

Je sors de la boîte de nuit. L’air frais me prend aux tripes. Il y a du monde à l’extérieur, mais pas de Fred en vue. J’ai envie de vomir. Je l’appelle. On me regarde de travers. Rien à foutre. Je l’appelle encore, plus fort. Je sens les larmes monter.

Je reviens à l’intérieur et l’atmosphère me donne la gerbe. Ça pue, il fait trop chaud, la foule dans le couloir m’étouffe.

— Fred !

À quoi bon l’appeler ? Avec la musique, on s’entend à peine. Et si Gilles et Bastien l’avaient retrouvé, blessé, et n’ont rien voulu me dire pour me protéger ? Et si la folle était là, parmi nous ? Putain !

Je dois prévenir les autres. Je panique, je ne réfléchis plus, je n’ai plus que l’image de Fred dans ma tête, poignardé à mort, là, quelque part. Gilles et Bastien ont dû appeler une ambulance et le mettre à l’abri des regards.

« Non, Alice, arrête tes conneries ! Il est là, en bas, il est revenu quand tu étais dehors et maintenant, c’est lui qui panique, parce que tu as disparu. »

Oui, il est là. Il m’attend.

Je dévale les escaliers en poussant les gens, m’excusant à peine. En posant le pied dans la salle de danse, j’ai l’impression que mon cœur va exploser tellement il cogne fort. Les yeux remplis d’espoir, je cherche notre canapé du regard. Douche froide. Fred n’est pas là. Marc et Johanna non plus. Merde !

Je suffoque, totalement paniquée. Les personnes autour de moi deviennent des ombres, angoissantes, meurtrières. Fred, où es-tu ?

Je recule et suis subitement happée par une main forte se refermant sur mon bras.

— Alice Lagardère ? Comme on se retrouve !

Je lève des yeux effarés sur le visage qui me fait face. Je m’étrangle. Ce n’est pas possible !

Bordel ! Où est Frédéric ?

Je suis en train d'halluciner ! Que fait-il ici, celui-là ? Une grimace de dégoût s'imprègne sur mon visage tandis que mes yeux cherchent désespérément un regard ami autour de moi.

Un sourire carnassier s'invite sur la bouche de Diego Marshall. Il resserre son étreinte sur mon bras en me reluquant comme un bonbon, cela m'écoeure. Je tente de me dégager. Il sourit davantage.

— C'est une belle surprise, mademoiselle Lagardère. Je pensais justement à vous, il y a quelques jours.

Je parviens enfin à échapper à sa poigne et lui jette agressivement :

— Que faites-vous là ?

— Je suis venu avec des amis. Je vous rappelle que Paris est ma ville d'accueil. J'y enseigne à la Sorbonne un bon tiers de l'année. C'est plutôt vous que je suis surpris de découvrir ici. Vous êtes venue avec votre musicien ?

Ses yeux brillent comme ceux d'un chasseur traquant sa proie. Mon cœur bat tellement fort qu'il va bientôt exploser. J'ai vraiment du mal à respirer. J'ai besoin d'air.

Devant mon silence, le conférencier reprend en se penchant vers moi :

— Vous êtes une sacrée cachottière, Alice. Vous ne m'aviez pas dit que votre petit ami est une grande star du rock.

Je plante mes yeux courroucés dans les siens en lui crachant :

— Ça ne vous regarde pas.

— Vous êtes modeste, en plus. J'aime beaucoup ça.

C'est l'hôpital qui se fout de la charité ? La modestie, ce type, il ne connaît pas.

Il jette un œil désinvolte autour de lui.

— Où est-il d'ailleurs ?

Je ferme les yeux, retenant mes larmes. Où est Fred ? J'aimerais bien le savoir. Je rouvre les paupières, je transpire de peur, mais je ne veux rien laisser paraître devant Diego Marshall.

— Il discute avec des amis à lui.

Le regard du conférencier s'illumine d'une lueur perverse, je recule.

— Et il vous a laissée seule ? Cela ne se fait pas. Venez vous joindre à moi et mes amis, un moment.

— Non merci.

Il s'avance et pose à nouveau sa main sur mon bras. Je recule encore.

— Allons, Alice ! Ne vous faites pas prier. Cela me ferait plaisir. Vous verrez, vous les apprécierez. Ce sont des gens cultivés qui aiment la littérature, je suis sûre que vous aurez beaucoup de choses passionnantes à leur raconter.

Il entend quoi par là ? Je rétorque froidement :

— Mes amis aussi sont cultivés et leur compagnie me suffit. Bonne soirée, monsieur Marshall.

Alors que je m'apprête à tourner les talons en le plantant sur place, la poigne de sa main se resserre sur ma peau. Il m'attire à lui. Son haleine alcoolisée s'imprègne dans mes narines et m'agresse violemment. Je détourne la tête.

— Alice, s'il vous plaît. Juste quelques minutes.

— Non ! Lâchez-moi !

Je pose ma main sur la sienne et tente de le faire lâcher prise.

— Elle t'a dit de la lâcher ! T'es sourd ?

Mon cœur tressaille au son de la voix grave et cassée. Je me retourne et me sens défaillir. Fred se

dresse devant nous, le visage fermé, une lumière mauve jaillissant de ses yeux verts. Il est entouré de ses gardes du corps et de Damien, qui jette un œil noir au conférencier.

Surpris, Diego Marshall relâche aussitôt son étreinte. Fred m'attrape la main et m'attire à lui. Le conférencier nous dévisage, une lueur sombre dans les prunelles. L'atmosphère devient lourde, dangereuse. Je sens qu'il n'en faudrait pas beaucoup à Fred pour sauter à la gorge de Marshall. Je tente de calmer le jeu :

— Fred, c'est rien, d'accord ? Je te présente Dieg...

— Je sais qui c'est ! me coupe Fred en envoyant des éclairs au conférencier.

Je devine qu'il a reconnu ce dernier par rapport aux photos publiées sur Facebook, deux mois plus tôt. Ça craint.

C'est sûr que cet homme est sacrément lourd et collant, mais il ne mérite pas le courroux de ma gueule d'ange pour cette histoire de photos volées. Un dommage collatéral de plus, malheureusement. D'ailleurs, Marshall regarde Fred avec des yeux exorbités, cherchant à comprendre d'où vient cette puissante animosité envers lui.

Je me tourne vers le conférencier et dis d'une voix neutre :

— Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur Marshall.

J'enlace les doigts de Fred et le tire sur le côté. Diego Marshall me jette dans un sourire malsain :

— À une prochaine, mademoiselle Lagardère. Jamais deux sans trois, paraît-il. Je me réjouis déjà.

C'est lui qui tourne les talons et disparaît dans la foule. Nous le suivons tous du regard quelques secondes, puis je lève mes yeux vers Fred, une soudaine colère envahissant mon cœur.

— Mais t'étais où ? Tu sais comme j'ai eu peur ?

Son visage se pare d'un voile peiné. Il a sincèrement l'air navré. Il jette un œil à Bastien et Gilles qui lui envoient un regard irrité. À mon avis, ils lui ont passé un savon, eux aussi.

— Je suis désolé, Alice. J'ai pas pensé que ça vous inquiéterait autant. Je suis sorti prendre l'air un moment avec Damien.

— Je suis allée dehors aussi et je ne vous ai pas vus.

Il passe une main douce sur ma joue et se penche vers moi.

— On est sortis par-derrière.

Quand ses lèvres se posent sur les miennes, toute ma rancœur disparaît instantanément. J'entoure son cou, me serre contre lui et me laisse aller avec soulagement à son baiser.

— Ne me refais plus jamais ça, gueule d'ange !

Il pose son front contre le mien.

— Promis.

Nous retournons vers la table, Fred s'empare d'une bouteille de bière et grimace.

— Putain ! Tiède, ça vaut rien !

Il la repose et m'entraîne avec lui jusqu'au bar. En quelques secondes, le barman est vers nous. Fred commande une bière blanche et moi, un mojito. J'ai besoin de me remettre de mes émotions.

Après un autographe et une photo, nous repartons avec nos boissons gratuitement. Décidément, la célébrité a quand même de beaux avantages.

Les heures de la nuit défilent sans que je m'en rende compte, entre les verres, les danses, les fous rires.

Johanna se déchaîne comme une folle sur la piste, encadrée de Marc et de Luc. Damien, lui, est entouré par un fan-club féminin assez conséquent. Il se laisse aller à plusieurs collés-serrés plutôt chauds et ne se gêne pas pour embrasser différentes filles avec volupté. Je tente de ne pas m'offusquer de son comportement en mettant ça sur le compte de l'alcool, des joints et du Nouvel An. Je comprends pourquoi il a refusé que sa mère se joigne à nous. Bien que Clarisse Laury semble ouverte d'esprit, la soirée du guitariste aurait sûrement pris une tournure moins rock'n'roll.

Vers 5 heures du matin, Elsa, que nous n'avions plus vue depuis un moment, nous rejoint au bord de la piste.

— Ça vous embête si je vous abandonne ?

Fred jette un œil vers la jeune femme qui attend son amie un peu plus loin. Il sourit en coin.

— Tu t'emmerdes pas, sœurette.

Elle hausse les sourcils dans un regard complice.

— Toi non plus, il me semble. C'était bien là-haut ?

Je pique du nez sur mes Kickers. Fred me prend dans ses bras.

— Foutrement.

Elsa se penche vers lui, lui plante un baiser sur la joue, puis m'embrasse.

— On se voit dimanche ? Tu crois que je peux vous rejoindre à Bercy en fin de journée ?

Il hoche la tête.

— Pas de problème, on te prépare un pass.

— Cool ! À dimanche ! On s'appelle d'ici là !

— Ouais, bon broutage de gazon !

Elle lui envoie un doigt d'honneur en disparaissant vers sa copine. Moi, je secoue la tête pour chasser les images des deux filles dans un lit en position 69. Je crois que j'ai beaucoup trop bu, parce qu'en fait ça m'excite.

Fred se penche vers mon oreille.

— Et si on foutait le camp nous aussi ?

Je hoche la tête. Oui, il est temps de rentrer pour m'envoyer une nouvelle fois en l'air.

Je parviens à rejoindre Johanna, Marc et Luc sur la piste. C'est moi où je perçois une tension particulière entre eux ? Je ferme les yeux. Oui, j'ai beaucoup trop bu, tout devient foutrement sexuel autour de moi, ça ne va plus.

J'annonce à mes amis que nous rentrons, c'est à peine s'ils m'écoutent. D'accord, je dérange, démerdez-vous.

Je rejoins ma gueule d'ange et nous sortons dans l'air frais parisien. Ce que ça fait du bien ! Fred semble aussi bourré que moi. En même temps, avec tout ce qu'il s'est enfilé, ça me rassure. Déjà qu'il tient sacrément mieux l'alcool que moi, cela lui arrive malgré tout de franchir ses limites.

Nom d'une pipe ! Si ma mère apprenait la soirée que j'ai passée, elle en ferait un scandale ! Sa petite fille modèle prenant un plaisir dissolu à l'alcool et à la luxure ? Elle ne s'en remettrait pas.

Demain, il faut vraiment que je coupe mon portable et je crois même que je vais venir m'installer en France. Face à l'hystérie qui s'emparera de Joséphine Lagardère quand elle lira l'article de *Paris Match*, ce sera une question de survie.

Bastien se gare devant un café de la rue Rivoli. Ce type a toujours de la chance pour trouver une place de parc là où il faut. Il doit avoir une relation particulière avec son ange gardien, cet homme.

Je n'attends pas qu'il vienne m'ouvrir la portière pour sortir de la Mercedes. À peine dehors, le froid s'engouffre automatiquement dans le col de mon manteau. Je resserre mon écharpe autour de mon cou.

Au fond de mon sac, mon téléphone se met à sonner. C'est la sonnerie de ma mère, je ne réponds pas. Elle doit être folle de rage. C'est la cinquième fois qu'elle tente de me joindre depuis ce matin. Quand je me déciderai à répondre, ça va péter. Je m'étais promis de mettre mon portable sous silencieux, mais finalement, je préfère rester joignable pour Fred, même si je ne pense pas qu'il m'appelle, car il a beaucoup de travail aujourd'hui.

Ce matin, en ouvrant les yeux à 8 h 30, j'ai découvert un mot qu'il m'avait laissé sur son oreiller :

*Bonjour demoiselle,*

*Je suis parti courir, mais tu dormais encore à mon retour, marmotte !*

*J'ai rdv avec les autres, on répète.*

*Si tu veux, tu peux nous rejoindre dans l'après-midi. Bastien reste avec toi, il saura où t'emmener.*

*See you later...*

Il a dû se lever tôt, le bougre. En tout cas, il a vite récupéré de notre nuit quasiment blanche du Nouvel An. Moi, le 1<sup>er</sup> janvier, j'ai été un vrai zombie, alors que lui, il pétait le feu. Comment fait-il ? Je ne le connaîtrais pas comme je le connais, je jurerais qu'il se dope aux amphètes.

Nous avons passé la journée tranquille chez lui, profitant des derniers moments d'intimité que nous offrait son appartement.

Après avoir lu son mot ce matin, je me suis levée, j'ai enfilé l'un de ses tee-shirts, un shorty, puis j'ai pris la direction de la cuisine. En arrivant au salon, j'ai sursauté violemment et suis devenue rouge de honte en découvrant Bastien assis sur le canapé.

Serge a donné des ordres à appliquer dès le 2 janvier et cette fois-ci, visiblement, les gardes du corps les ont pris au pied de la lettre.

Bastien aussi a paru gêné. Nom d'une pipe ! J'ai caressé le torse de cet homme en lui disant des mots doux, voire même cochons, et ce matin, il me découvre à moitié à poil dans le salon de son patron ! J'ai tiré sur le tee-shirt de Fred afin de cacher le bas de mes cuisses et suis retournée fissa dans la chambre m'habiller plus décentement. Pour tenter ensuite de faire disparaître ma puissante gêne, je nous ai préparé un café et lui ai fait la conversation.

Heureusement pour moi, Bastien était plutôt ouvert à la discussion. En même temps, si lui et moi devons passer les prochains jours ensemble, ou pis ! les prochaines semaines, autant faire un peu connaissance.

En début d'après-midi, nous avons pris la voiture pour rejoindre le centre de la capitale.

À mon grand soulagement, à la sortie de l'immeuble, aucun fan hystérique. Par contre, mon sang n'a fait qu'un tour lorsque Bastien m'a désigné une voiture balisée garée devant le numéro 39 de la rue Norvins ; comme promis, les flics sont de surveillance. À notre vue, ils nous ont salués de loin. La vache ! Cette

fois, on y est. Ce n'est pas un mauvais film. Il faut que j'achète *Paris Match* pour m'en rendre compte, définitivement. Mais j'ai d'abord rendez-vous avec Johanna et Marc avant qu'ils ne repartent par le dernier train de l'après-midi.

Ma colocataire et moi n'avons pas pris de nouvelles l'une de l'autre depuis la soirée du Nouvel An, hormis pour fixer ce rendez-vous. Je me demande comment s'est terminée leur nuit.

Dès que nous pénétrons dans le café parisien, de bonnes odeurs me sautent aussitôt aux narines. Café, thé, chocolat, viennoiseries... J'aperçois Johanna assise dans un coin, près de la fenêtre, surveillant la rue d'un œil distrait. En m'apercevant, elle sourit.

Bastien s'assoit au bar et se tourne vers nous afin de garder un œil discret sur moi.

Je demande, étonnée :

— Où est Marc ?

— Il est en face, il fait du shopping.

— Et tu n'es pas avec lui ? Tu m'épates, là !

Elle hausse les épaules en rougissant légèrement.

— J'ai pas la tête au lèche-vitrine et j'avais envie de te voir tranquille.

À la retenue dans sa voix, je fronce les sourcils. Elle, elle a un truc à me raconter et je sens que c'est une bombe. Mais qu'a-t-elle encore fait ?

Le serveur vient prendre notre commande et nous attendons d'avoir nos boissons chaudes et un croissant devant nous pour reprendre la discussion. C'est moi qui lance la joute.

— Alors ? Vous avez fini tard ?

Elle pique un fard et plonge le nez dans sa tasse de café au lait. Ça veut dire quoi, ça ? Mes poils se hérissent sur mes bras.

— Jo ! Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Elle relève les yeux. Ils brillent d'une lumière que je ne connais que trop bien. Elle, elle a fait une connerie et elle en est ravie.

Je recule sur ma chaise. Elle n'a pas... Ce n'est pas possible ! Pas après les baisers torrides qu'elle et Marc ont échangés sur le canapé rouge de la boîte de nuit.

Johanna croque un morceau de croissant, puis finit par prendre la parole, l'air sérieux.

— On est partis un peu après vous. Luc nous a proposé de prendre un dernier verre chez lui. Damien est venu avec nous et une fille.

Je souris. Tiens... Finalement, le guitariste s'est décidé pour l'une de ses prétendantes ? Je me demande laquelle. En même temps, je serais bien incapable de me rappeler de toutes les nanas croisées à ses côtés.

Johanna devient nerveuse. Elle jette un bref regard inquiet par la fenêtre du café. Nom de nom ! Je plante mes yeux sur elle.

— Et ?

Elle déglutit.

— Damien est resté à peu près une heure, puis il est parti. Comme l'appartement de Flavia et Mike ne se trouve pas vraiment dans le même quartier que celui de Luc, et qu'on n'était plus très frais, il nous a proposé de dormir chez lui.

J'écarquille les yeux. Je ne suis pas sûre de vouloir entendre la suite. Elle n'a tout de même pas osé tromper Marc sous sa barbe ? Mais qu'est-ce que je raconte, moi ? Elle n'a pas osé tromper Marc tout court !

Voyant que j'attends des explications, elle soupire en se mordillant la lèvre.

— On avait beaucoup bu et les garçons ont bien fumé...

— Pas d'excuse, Jo ! T'as foutu quoi ?

Elle rougit. Ce phénomène est tellement rare chez cette fille que je m'attends à tout.

— Luc nous a proposé de dormir dans sa chambre et lui, sur son canapé. Il nous a montré son lit et...

Là, elle se transforme carrément en homard grillé et mon imagination à moi est à son comble. Mon amie jette à nouveau un œil fébrile à la rue. Je prends sa main.

— Johanna ?

Elle plante son regard dans le mien, les yeux soudainement excités.

— J'aurais jamais cru que je ferais ça un jour, Alice !

— Faire quoi ?

— Ils étaient tellement dans un autre monde, tous les deux... J'ai...

Elle fait exprès de faire durer le suspense, la garce. J'ouvre grand mes yeux et mes mains, exaspérée.

Elle lâche dans un souffle :

— Je suis allée me coucher sur le lit et je leur ai demandé si ça les tentait.

Je repose ma tasse de chocolat que je m'apprêtais à boire. Elle se fiche de moi, là ?

— Et ?

Son regard parle pour elle. Non ?

— Tu plaisantes, Jo ? T'as couché avec les deux ? En même temps ?

Elle hoche la tête, un puissant sourire coquin au bord des lèvres.

— C'était... waouh ! Absolument dingue !

Je crois que je pâlis.

— Mais... Et Marc ?

Elle redevient sérieuse.

— Alice, ils étaient tellement shootés qu'aucun des deux ne s'en rappelle.

— Tu te fous de moi ?

Elle secoue la tête, sûre d'elle.

— Au réveil, Luc était sur le canapé, Marc et moi dans le lit, et ils ne feignaient pas d'être amnésiques, je t'assure.

Cela me semble tellement impossible que j'ai de la peine à avaler son histoire.

— Ou alors, ils sont trop gênés pour avouer qu'ils s'en souviennent. Ou trop... gentlemen. T'es sûre que ce n'est pas toi qui as rêvé ?

Elle me jette un regard noir. Oups... Mauvaise question.

— Non, Alice. Moi, j'étais sacrément bourrée, mais je sais ce que j'ai vécu. Mon corps s'en rappelle parfaitement !

Ben merde, alors !

— Le piercing ?

Ses yeux irradient.

— Oh ! Putain ! Si tu savais ! J'ai jamais eu un orgasme comme ça !

Les deux hommes à la table d'à côté stoppent leur conversation et nous observent du coin de l'œil. Johanna ne semble pas les remarquer, car elle reprend sans baisser la voix :

— J'étais sûre que Luc était doué au lit, mais là... Et il était cuit ! Qu'est-ce que ça doit être quand il est en pleine possession de tous ses moyens !

Je souris. Un Fred numéro deux ? Mais ma gueule d'ange n'a pas besoin d'un piercing pour m'envoyer au septième ciel.

— Et alors ? Tu vas faire quoi maintenant ?

Elle me regarde comme si je venais de sortir la pire ânerie de ma vie.

— Ils ne se souviennent de rien et c'est tant mieux ! Je crois que Marc ne s'en remettrait pas.

— Et pour Luc ?

Elle baisse les yeux sur son café et murmure :

— Vaut mieux que j'évite de le revoir. Je préfère que ça reste un beau souvenir, plutôt que de tenter le diable et de m'en mordre les doigts.

Elle me fait un clin d'œil :

— On dira que c'était le cadeau de Noël de Marc en retard.

Une partie à trois, quel cadeau !

— Pourtant, il t'en a déjà fait un beau cette année, non ?

Les yeux de mon amie deviennent noirs.

— Un valet de chambre ? Tu plaisantes ? Il ne l'avait même pas emballé ! Il aurait pu m'offrir un aspirateur, le résultat aurait été le même.

Je rigole.

— C'est toujours mieux que les assiettes blanches de l'année dernière. Au moins cette fois, sur le valet de chambre, il avait enlevé le prix.

Elle jette un œil triste à la rue.

— Il a toujours été nul pour les cadeaux. Alors ma partie à trois, je la prends pour ce qu'elle était : le meilleur cadeau qu'il ne me fera jamais plus.

Je balance dans un sourire complice :

— Faut jamais dire jamais.

Elle sourit à son tour en regardant le bracelet en argent que Marc lui a rapporté d'Argentine.

— C'est vrai. Qui sait ? Peut-être qu'un jour il m'offrira une bague.

Je lui fais un clin d'œil.

— Et dans un emballage-cadeau !

On se marre et ça nous fait du bien.

Nous commandons une nouvelle boisson, puis parlons de tout et de rien, surtout des garçons, jusqu'à ce que Marc nous rejoigne, les bras chargés de sacs. Monsieur s'est fait plaisir dans les magasins de fringues.

Il est d'humeur joyeuse. J'ai vraiment du mal à croire qu'il ne se souvient pas de sa première nuit de janvier. En même temps, le connaissant, jamais il n'aurait accepté de partager sa copine avec un autre homme.

Finalement, je ne suis peut-être pas la plus dépravée dans cette histoire.

Alors que nous nous apprêtons à appeler le serveur pour payer nos consommations, deux jeunes femmes surgissent subitement auprès de notre table. Elles sautillent sur place, les yeux remplis d'une lueur hystérique. L'une d'elle dépose un magazine devant moi. Je déglutis et deviens nerveuse.

— Excusez-vous de vous déranger, mais c'est bien vous ?

Bastien s'est levé et rapproché de moi. D'un signe, je lui fais comprendre que tout va bien et que je gère. Pour l'instant du moins.

Johanna et Marc se penchent sur *Paris Match*, les yeux écarquillés. Ma colocataire hoquète :

— Tu m'avais dit que c'était osé, mais là ! Putain !

Ouais, en effet... Serge s'était étranglé quand Fred avait sélectionné cette photo pour la couverture : moi, cambrée et couchée sur le dos, Fred sur moi, ses lèvres frôlant les miennes, son bras cachant mes seins. Ma mère a dû décompenser en voyant ça. N'empêche, elle est drôlement belle, cette photo !

En attendant, les deux filles n'ont pas manqué les paroles de Johanna.

— C'est vraiment vous, alors ? s'écrie celle qui a posé le magazine sur la table. Vous pouvez nous signer un autographe ?

Elle le demande tellement fort que plusieurs personnes se retournent vers nous, intriguées, se demandant probablement qui je suis. Nom d'une pipe ! Je suis simplement la petite amie d'un chanteur méga connu, j'ai posé avec lui pour un magazine et voilà que j'ai mon quart d'heure de gloire. C'est



vraiment n'importe quoi !

La jeune femme me tend un stylo et avant que j'aie le temps de prendre *Paris Match* pour y apposer ma signature à contrecœur, Johanna s'empare du magazine.

— Vous permettez ?

Les deux jeunes femmes acquiescent et se mettent derrière mon amie pour lire par-dessus son épaule. Marc se penche également avec curiosité sur le papier glacé.

En dessous de la photo de couverture, on peut lire :

Le leader de Dark Moon se dévoile !

Fred et Alice, le nouveau couple glamour de la planète rock !

Entretien exclusif !

« Entretien exclusif ». Décidément, les journalistes sont tous en manque d'imagination pour leurs titres. Quoiqu'effectivement, pour le coup, ce qu'on peut lire des pages 10 à 14 est exclusif.

Au fil de leur lecture, je vois les visages de Johanna et Marc blêmir. Mon amie relève subitement les yeux vers moi en s'exclamant :

— Putain ! Mais... il a donné son adresse ? Mais vous n'êtes...

— Johanna !

Je lui fais les gros yeux en désignant les autres clients du regard. C'est bon, je sais que l'adresse de Fred est à disposition de tous, mais pas la peine de le crier sous les toits non plus. Ma colocataire se renfrogne et poursuit sa lecture, retenant ses commentaires pour elle, même si je vois bien que cela la démange. Elle relève plusieurs fois les yeux vers moi, le visage aussi blanc qu'un cachet d'aspirine.

À la fin, elle rend le magazine aux filles, je leur signe l'autographe, elles me remercient et vont s'asseoir plus loin.

À peine sont-elles parties que l'un des deux hommes à la table d'à côté se penche vers moi.

— Vous êtes la copine du chanteur de Dark Moon ?

Je le regarde, interdite. J'aimerais lui répondre « non », mais ça ne sert à rien, il a probablement tout entendu. Je hoche la tête. Il sourit.

— Trop cool ! Il va venir ici ?

Je cligne des yeux, soudainement déconnectée de la réalité. C'est quoi ce délire ?

L'homme me scrute intensément, les yeux remplis d'espoir. Il va être déçu.

— Non. Il est en répétition.

— Oh ! Dommage. J'adore Dark Moon. Je vais les voir le 7.

Je lui lance un vague sourire et me détourne de lui. J'ai besoin d'air. Je laisse des euros sur la table et me lève. Johanna et Marc m'imitent et bientôt, nous sommes dans la rue de Rivoli, à l'air frais, Bastien auprès de nous.

Johanna se tourne vers moi, furibonde.

— C'est quoi cet article, Alice ? Vous êtes pas bien ? Je sais que vous voulez la provoquer, l'autre cinglée, mais là, c'est du...

— Du suicide, oui, je sais, Serge nous l'a suffisamment répété.

Elle me regarde d'un air puissamment inquiet.

— Il cherche quoi, ton homme ? Il est pressé de mourir, c'est ça ?

— Jo...

— Les photos sont magnifiques, c'est... waouh ! Mais ce que dit Fred... Il était vraiment sérieux ?

Je souris, les yeux dans le vague, puis hausse les épaules.

— Je sais pas. J'ai pas toujours réussi à distinguer le vrai du faux. C'est un sacré bon acteur, ce mec.

Johanna poursuit, la voix blanche :

— Et ta mère ? Elle en pense quoi ?

Je pousse un profond soupir. Elle ne va pas s’y mettre avec ma mère, elle aussi ! Voyant que sa remarque m’a énervée, Johanna n’insiste pas. Elle s’approche de moi et me prend par les épaules.

— T’es sûre que tu ne veux pas rentrer ? Tu serais plus en sécurité chez nous.

— Non, Jo, ma place est ici.

Elle recule légèrement en secouant la tête.

— Alice ! Des concerts de Dark Moon, tu pourras en voir plein d’autres ! C’est dangereux de rester ici. Il a donné son adresse !

Je me dégage de l’étreinte de Johanna et réponds d’une voix irritée :

— Oui, il l’a fait exprès ! Et je peux t’assurer que quand il a sorti ça au journaliste, je n’en menais pas large, et Serge non plus.

— C’est du délire, Alice. J’espère sincèrement que Fred se trompe et que cette folle est juste bonne pour l’asile.

— Moi aussi, Jo.

Cette fois, c’est moi qui me rapproche d’elle pour la prendre dans mes bras, un goût amer dans la bouche. Que Maléfique soit capable de mettre ses menaces à exécution ou pas, peu importe ; les dés sont jetés, il n’y a plus qu’à prier.

\*

Bastien gare la voiture devant un petit bâtiment à la rue du Port, à Clichy. C’est ici que répète le groupe.

Je suis Bastien et nous pénétrons dans un long couloir, assez sombre. Un vague bruit de voix nous parvient au loin. J’ai l’impression que c’est Fred qui chante a cappella.

Nous descendons un petit escalier en acier, puis arrivons devant une grande porte grise coulissante. Devant elle se tiennent Yvan, Gilles et un homme d’origine maghrébine que je ne connais pas. Comme les trois autres gorilles, l’inconnu porte un costume sombre, bien taillé, mais ses cheveux sont plus longs, son allure moins carrée et surtout, il paraît moins militaire que ses collègues, bien qu’il soit grand et musclé et que l’on perçoive à son regard qu’il ne faut pas l’embêter.

À notre vue, Yvan et Gilles nous sourient et saluent Bastien d’une tape dans la main. À force, ils semblent être devenus de bons potes, ces trois-là.

Gilles me dit :

— Alice, je vous présente Samir. Il a commencé ce matin. Samir, voici Alice, l’amie de Fred Pelletier.

Samir s’approche de moi et me tend la main dans un sourire franc. Bon, ça va, il a l’air sympa aussi, celui-là.

Je me tourne vers les deux autres gardes du corps en désignant la porte :

— Je peux ?

Yvan hoche la tête. Je m’avance vers l’ouverture et jette un œil curieux de l’autre côté en me faisant discrète.

Effectivement, Fred est en train de donner de la voix a cappella. Ou plutôt, de ce que je présume, il essaie de tenir une note, sous les yeux attentifs de Damien, Luc, Serge et une quatrième silhouette qui m’est inconnue. Il s’agit d’une femme, plutôt petite, un peu ronde et vêtue de châles.

Fred se tait et la femme s’exclame, dans un puissant accent slave :

— Parrrrfait Frrred ! Soupperr ! Tou vois, tou y arrrives ! Mais je pense que tou peux fairrre mieux encorrre. Tou es capable de tenirrr plous longtempss.

— Ouais, si t’y arrives, ça va donner vachement bien, renchérit Luc.

— Recommencez encore une fois pour voir, leur ordonne Serge en reculant vers une longue table.

Fred secoue la tête.

— Non, j'en ai marre. J'arrête.

— Pelletier ! Une dernière !

— Non, ras le cul ! Je suis fatigué et j'ai plus de voix !

La femme se tourne vers le manager.

— Il ne faut pas insister, Serrrge. Je l'entends aussi, Frrred a besoin de rrepos. On rrecommencerrra demain.

Elle regarde tendrement mon apollon et lui passe une main sur le visage.

— Et aprrrès, ce serrrait bien que tou fasses une pause jousqu'au concerrrt. Tou chauffes ta voix un peu chaque jourrr, mais pas plous. D'accorrrrd ?

Fred hoche la tête.

— Merci, Micha.

— De rrien. Tou as vraiment fait des prrrogrès. Je souis très contente.

— Toi, en revanche, se moque gentiment Damien, t'as encore des progrès à faire avec ton accent !

La femme se tourne vers le guitariste et lui fiche une tape sur la tête.

— Rrrespect, mossio Laurrry ! Venez vivrrre dans mon pays, on verra comment vous parrrlez, dans quelques années. Je crrois que je rrigolerrrais bien, moi aussi.

Damien se marre, la femme également.

J'entre dans la salle. Elle n'est pas très grande, les murs sont en ciment brut, le décor assez spartiate : les instruments des garçons, des micros, une armoire fermée, un canapé, une table noire ovale, et des chaises autour.

À ma vue, le visage de ma gueule d'ange se fend d'un sourire ravi. Il s'approche de moi et je l'enlace pour un câlin.

— Salut, demoiselle. La marmotte a réussi à sortir du lit ?

Je le pince sur le flanc.

— Je me suis levée à 8 h 30, c'est toi qui es un puissant lève-tôt.

Il me sourit, se penche vers moi et m'embrasse doucement.

— Tu t'es pas ennuyée ?

Je repense à mon après-midi avec Johanna et jette un bref regard vers Luc, le cœur palpitant. Bordel ! Je sais un truc que le bassiste ignore ! Il faut à tout prix que j'évite les joues rouges et que j'arrête de penser à ma colocataire. Surtout qu'à cette heure-ci elle et Marc sont dans le train. La vie reprend donc son cours normal.

« Oublie ce qu'elle t'a raconté ! »

Luc et Damien s'approchent de moi pour me saluer. Le bassiste fait jouer son piercing sur sa langue. J'ai subitement chaud et ferme les yeux.

« Pense à autre chose, nom de nom ! »

On se salue et, à mon grand soulagement, aucune allusion n'est faite de part et d'autre sur la soirée du Nouvel An. Je respire mieux.

Fred me prend la main et m'amène vers la petite femme enveloppée dans ses châles. Elle doit avoir une cinquantaine d'années, ses cheveux sont attachés dans un chignon un peu fou et elle porte des lunettes en croissant de lune. Pour un peu, on pourrait la croire sortie tout droit de l'univers ensorcelé de Harry Potter.

— Je te présente Micha Balanesco. Elle me file régulièrement un coup de main pour le chant avant les concerts.

Je lui lance dans un sourire taquin :

— Je ne savais pas que tu avais une prof de chant. Enchantée, je m'appelle Alice.

— Rrravie de vous rrencontrrrer, Alice.

Micha se rapproche de moi et me glisse sur le ton de la confiance en lançant de gros yeux à Fred :

— Vous surveillerez bien cet homme jusqu'à dimanche. Interdiction de chanter plus de trente minutes d'affilée à partir de demain soir.

Je souris.

— Ne vous inquiétez pas, j'y prendrai garde.

— Multumesc.

Face à mon air ahuri, Micha ajoute dans un clin d'œil :

— Ça veut dire « merci » en roumain.

Elle se tourne vers les musiciens.

— À demain, les enfants. Dormez bien. Serge, ne les embêtez pas trop !

Le manager pousse un râle grognon en haussant les épaules. Moi, j'aime bien cette ambiance bonne enfant. Il faut en profiter, je crois que ça ne va pas durer, surtout quand j'aperçois *Paris Match* sur la table, face à Serge. Et en effet, à peine la prof de chant est-elle partie que le manager se lève et s'empare du magazine.

— Vous l'avez vu, Alice ? Vous en pensez quoi ?

Je trouve que sa voix est trop calme. Je jette un œil inquiet vers Fred. Il devine mon angoisse et m'enlace.

— En tout cas, les photos, elles sont classes ! lance Luc. Vous avez pas fait semblant.

Je rougis.

— Ah ça ! Pour pas faire semblant, Pelletier, il a pas fait semblant ! fulmine subitement Serge.

Je me serre contre Fred qui réplique d'une voix sourde :

— C'est bon, Serge, la fais pas chier. On en a déjà discuté ce matin, toi et moi.

— Non, Fred. J'en ai discuté et toi... t'as rien écouté !

— Mais tu veux dire quoi de plus ? Ça y est, c'est fait, l'article est là ! Maintenant, on attend.

— Ouais, ronchonne Serge, on attend. Et j'espère qu'on attendra longtemps.

Il se passe une main sur le visage, tentant de calmer ses nerfs.

— En tous les cas, je ne veux pas de connerie avec la garde rapprochée, compris ? Vous les laissez faire correctement leur job !

Pour une fois, Fred n'essaie même pas de répliquer. Je l'en remercie intérieurement.

Serge enchaîne :

— Bien. Mickaël arrive demain, il nous rejoint directement ici. Dernier jour de répétition. Y a Victor qui va venir aussi avec Pablo. Vendredi, je vous rappelle que vous allez sur Canal+ le soir, pour l'émission *Le Grand Journal*.

Le manager jette un œil à la dérobée en levant son doigt en l'air.

— Et je ne veux pas de merde et d'improvisation, c'est clair ?

Les trois musiciens se regardent dans un sourire. Je secoue la tête, ils sont vraiment impossibles ! Pauvre Serge ! Il a du courage avec ces rebelles, je compatis.

— Et samedi soir, vous avez décidé de qui accompagnera Pelletier sur le plateau du JT de TF1 ?

Je tousse de surprise. Fred va sur Canal+ et au journal de 20 heures ? Il ne me l'avait pas dit, ça. J'espère qu'il me prend dans ses bagages.

Damien hausse les épaules.

— Je crois que Mike était partant.

Fred hoche la tête en signe d'acquiescement. Serge ne semble qu'à moitié ravi par cette décision.

— Bien. Mais je vous préviens, Fred, je vous aurai à l'œil ! Pas question que vous fassiez vos guignols tous les deux, cette fois !

— C'est bon, détresse ! On déconne pas tout le temps non plus. T'as fini ? On peut y aller ?

Le manager soupire.

— Oui, c'est bon.

Les garçons remballent leurs instruments dans les housses, enfilent leurs blousons et nous sortons tous ensemble du bâtiment.

À la grande surprise de Fred et moi, Serge s'invite dans notre voiture, conduite par Yvan. Samir nous accompagne également tandis que Bastien et Gilles rentrent chez eux.

— J'ai deux ou trois choses à régler en privé avec vous deux, nous balance le manager en fermant la portière.

Je vois la colère s'inscrire sur le visage de Fred. Je lui prends la main et lui lance un regard empreint de douceur. Il y a déjà suffisamment de tension entre lui et son agent avec l'histoire de la cinglée et la reprise de la tournée. Si je parviens un peu à calmer le jeu, ce sera du bonus pour tout le monde. Je n'ai sûrement aucune influence sur Serge, mais ma gueule d'ange, je commence à savoir comment il fonctionne.

Face à ma moue tendre, Fred m'attire contre lui, m'embrasse et se détourne de Serge. Ben voilà !

La voiture s'engage sur le périphérique et nous parvenons dans la rue Norvins trente minutes plus tard. Le numéro 39 se profile au loin, la Mercedes ralentit.

— T'arrête pas, lance Samir à Yvan, trace tout droit !

Surpris par la remarque du garde du corps, Fred, Serge et moi regardons par le pare-brise avant et j'en reste estomaquée.

Nom d'une pipe, c'est quoi encore ce bordel ?

Serge s'exclame en se tournant vers Fred, le visage rouge de colère :

— Nom de Dieu ! T'es fier de toi, Pelletier ? Tu vois ce que c'est de filer son adresse dans un magazine publié à plus de 600 000 exemplaires ?

Nous passons devant l'entrée de l'immeuble de ma gueule d'ange et mes yeux atterrés suivent une foule de personnes postées devant le numéro 39, appareils photos et calepins à la main, habillés des tee-shirts de Dark Moon pour certains. Des femmes, des hommes, même des ados. C'est absolument dingue !

Je demande d'une voix tremblante :

— Y en a combien, vous pensez ?

Yvan me répond sur un ton calme :

— Entre vingt et trente personnes. C'est pas grand-chose. À mon avis, il y en aura plus demain.

Je le regarde, tout bonnement effarée. Plus demain ? C'est une mauvaise blague ?

— On va faire le tour, poursuit le garde du corps, et vous passerez par les caves. Samir vient avec vous. Moi, je surveillerai l'entrée en bas.

Je m'empare de la main de Fred et la serre fort. Ma gueule d'ange reste de marbre, comment fait-il ? C'est vrai qu'il s'attendait à ce phénomène, mais quand même !

Yvan nous laisse de l'autre côté du bâtiment. Il fait sombre et ce n'est pas engageant, mais au moins, personne ne nous attend de ce côté-ci. Tant mieux.

Fred sort ses clés et ouvre l'épaisse porte grise donnant accès aux caves de l'immeuble. Seule une faible ampoule au plafond éclaire le passage du couloir au sous-sol, on se croirait dans un mauvais film de série Z. Je ne recommence à respirer normalement qu'en franchissant la porte de l'appartement.

Fred ouvre la porte-fenêtre du balcon et nous entendons des gloussements provenir de la rue. De temps en temps, quelqu'un crie le nom de Fred ou appelle « Dark Moon ! », mais la foule en bas de l'immeuble semble plutôt calme.

Serge se tourne vers ma gueule d'ange.

— Pelletier, ce serait plus raisonnable de faire vos valises et d'aller à l'hôtel.

Fred soupire d'agacement.

— On en a déjà parlé.

Il se tient vers la fenêtre, absorbé par les commentaires provenant de la rue. Il a le front plissé et paraît réfléchir.

Samir fait un tour rapide de l'appartement pour prendre ses marques. Serge pose *Paris Match* sur la table du salon et prend place sur le canapé en disant :

— Faut qu'on parle d'un...

Fred fait subitement volte-face et part en direction du vestibule. Serge et moi, nous nous regardons proprement ahuris.

— Mais qu'est-ce que tu fous encore ?

Fred jette un œil par-dessus son épaule.

— Je descends les voir.

— Quoi ? Mais ça va pas ? Tu restes ici !

— Serge, c'est pas toi qui nous emmerdes tout le temps pour qu'on prenne le temps avec les fans et qu'on se la joue cool, même quand on n'est pas d'humeur ?

Le manager se relève, les yeux sombres et inquiets.

— Mais là, c'est différent ! Y a peut-être une femme qui veut ta peau, en bas !

— Et si ça se trouve, je la connais. Voir sa tête me donnera peut-être un déclic. Et puis y a des gosses ! Je vais pas les faire poireauter dehors pour rien !

— Frédéric !

Avant que quiconque ait le temps de le retenir, ma gueule d'ange a déjà ouvert la porte et commencé à descendre les escaliers au pas de course. Nous nous précipitons derrière lui, Samir en tête. Je suis amoureuse d'un mec complètement barré, en fait !

Au bruit des pas dans l'escalier, Yvan, posté à l'intérieur devant la porte d'entrée, se retourne et ouvre de grands yeux à notre vue.

— Qu'est-ce que...

Fred ne lui laisse pas le temps de finir ; il pousse sans ménagement le garde du corps et ouvre la grande porte en bois et en verre. Aussitôt, des cris de joie explosent dans la rue.

Samir me retient par le bras.

— Restez dedans, mademoiselle, c'est plus prudent.

Je ne tente pas de faire ma maligne et obéis sans discuter. Je me mets dans un coin, observant le manège à l'extérieur.

Fred sourit, il serre des mains, il discute, signe des autographes à tout va. Serge tente de faire bonne figure, mais il jette des regards remplis d'angoisse autour de lui. Yvan et Samir entourent Fred et ne le décollent pas d'une semelle.

Finalement, ma présence ici étant totalement superflue, je me décide à remonter à l'appartement. J'ai un problème urgent à régler, même si j'en tremble d'avance.

\*

— Mais tu es complètement folle, ma fille !

— Maman, calme-toi !

— Que je me calme ? Alice, tu as posé toute nue devant le monde entier et...

— Je ne suis pas toute nue, arrête ! On ne voit rien !

— Tu plaisantes ?

Ma mère hurle ; j'éloigne le téléphone de mon oreille. Je savais qu'elle n'allait pas apprécier l'article, mais à ce point-là, elle exagère. Je prends sur moi pour rester calme, mais ma patience arrive gentiment à bout.

— Maman, elles sont très bien ces photos ! Un peu... sexy, d'accord, mais...

— C'est du porno, Alice !

— Mais non ! N'importe quoi ! Si ce n'était pas moi dessus, tu serais beaucoup plus objective, reconnais-le.

Elle ne répond pas, j'entends un bruit de journal froissé dans le combiné. Quand ma mère retrouve sa voix, j'ai le mauvais pressentiment qu'une sourde colère gronde en elle.

— Et tu peux m'expliquer les propos de ton petit ami ? C'est quoi cette histoire de rencontre à Montmartre ? Tu m'as dit que vous vous étiez connus à Lausanne.

— Oui, j'ai dit la vérité. Fred a... transformé un peu... certaines réalités.

Je soupire. Je ne peux rien révéler à ma mère concernant Maléfique. Il faut que je trouve une solution, parce que sinon j'en ai pour la nuit et ma facture de téléphone va exploser.

— Maman, c'est un vrai faux article.

Elle s'étrangle.

— Comment ça, un vrai faux ? Ça ne veut rien dire, ma fille, tu perds la boule ! À quoi bon rencontrer un journaliste, si c'est pour lui raconter des fadaises ?

— Pour avoir la paix. Fred se faisait harceler et...

Ma mère me coupe en me crachant :

— Les photos, en tout cas, elles ne sont pas fausses, elles ! La prochaine fois que je vois ton Frédéric, crois-moi : il va m'entendre !

— Maman ! Je n'ai plus 15 ans ! J'assume ce que j'ai fait !

La porte de l'appartement s'ouvre sur Fred et Serge. À la tête que je tire, ma gueule d'ange comprend qu'il y a un problème. Il s'avance vers moi en murmurant un « ça va ? » du bout des lèvres. Je lève les yeux au plafond en soupirant.

À l'autre bout du fil, ma mère reprend :

— Mais j'espère bien que tu assumes, il ne manquerait plus que ça ! C'est moi qui vais avoir du mal à regarder les gens dans les yeux quand ils me parleront de cet article. Que vais-je bien pouvoir dire, franchement ? Et je dois aller chez le coiffeur en début de semaine prochaine !

— Maman, il faut que je te laisse.

— Alice, je n'ai pas...

— Au revoir, Maman, bonne soirée. Embrasse Papa.

— Ali...

Je raccroche d'un coup sec et envoie mon portable valdinguer sur le canapé. Fred me regarde avec un petit sourire aux lèvres.

— Elle a décompensé ?

Je pousse un soupir nerveux.

— Tu n'imagines même pas comment !

Il vient s'asseoir à côté de moi et m'embrasse tendrement.

— Hum !

Je relève brusquement la tête et croise les yeux froids de Serge. Je l'avais oublié, celui-là.

Il nous fixe intensément, semblant se demander s'il doit, une fois encore, nous faire la morale ou nous soutenir. Il finit par s'asseoir dans un fauteuil, en silence.

Fred se lève et nous sert à boire. Samir entre à son tour dans le salon et vient prendre place dans le second fauteuil.

Une fois son verre de whisky à la main, le manager respire profondément.

— Bon... On peut prendre le temps de parler maintenant ? Depuis ce matin, les flics prennent des photos de toutes les personnes qui trafiquent devant l'immeuble. Demain matin, Fred, tu viens avec moi au poste, ils veulent te... Pelletier, ça va ?

Je tourne les yeux vers ma gueule d'ange, il a soudainement blêmi. Merde !

Je lui prends la main. Serge fronce les sourcils.

— Fred, qu'est-ce qu'il y a ?

Mon apollon secoue la tête en murmurant :

— Je mets pas les pieds chez les flics.

Le manager soupire d'agacement. Visiblement, il est en train de penser que Fred fait un caprice de star.

— Ils veulent juste te montrer les photos. Il y a du monde qui est passé devant chez toi aujourd'hui et il y en aura d'autres ces prochains jours.

— M'en fous. J'irai pas.

Serge s'énerve.

— Arrête ça tout de suite ! Ça ne va pas te prendre deux heures ! Tu y vas, tu regardes et tu repars.

— Non. S'ils veulent me montrer des photos, ils ont qu'à se déplacer.

— Mais t'es vraiment... J'en ai marre de ta tronche de cake parfois, tu sais ?

Fred hausse les épaules, le visage fermé, les yeux remplis de tristesse. Surpris par le regard de sa rock star, Serge adoucit sa voix :

— Fred, c'est quoi le problème ?

— Y a pas de problème. C'est juste que je mets pas les pieds chez les keufs, c'est tout.



Le manager se tourne vers moi. Je tente de garder un visage neutre, mais je finis par détourner les yeux.

— Très bien. Tu ne veux rien m'expliquer ?

Fred secoue la tête.

— Bon... J'appellerai le lieutenant Claymard *t'à l'heure*, mais ça m'étonnerait qu'elle et son collègue veuillent se déplacer tous les jours pour tes beaux yeux, Pelletier.

Au regard de Serge, je comprends qu'il attend une explication sur l'étrange refus catégorique de Fred, mais ce dernier feint de ne pas s'en apercevoir, les yeux fixés sur son propre verre de whisky. L'atmosphère devient lourde, tendue, chargée de non-dits. Mes yeux vont et viennent de Fred à son agent avec un certain malaise. Le manager est intelligent, il doit se douter que Fred a vécu des choses difficiles dans son passé.

Un jour, il faudra peut-être que ma gueule d'ange ose franchir le pas et lui raconte sa triste histoire. Je suis sûre que ça débloquerait des choses entre ces deux-là et permettrait aux tensions de diminuer de plusieurs crans. Mais visiblement, Fred n'est pas encore prêt à sortir les cadavres du placard. Et je ne sais pas si Serge, de son côté, serait prêt à les entendre.

\*

— Je suis désolé, Alice.

Fred se blottit contre moi. Il a fait un violent cauchemar et vient de revenir dans la chambre après être sorti prendre l'air sur le balcon.

Je me tourne, le pousse sur le dos, grimpe sur lui et m'allonge contre sa peau. Je passe mes mains dans ses cheveux.

— C'est pas grave. Ça va mieux ?

— Hm... Samir m'a regardé de travers, mais j'ai l'habitude. Lui et les autres doivent vraiment me prendre pour un timbré.

— T'es puissamment fêlé, mon amour, mais ça te donne un certain charme.

Je l'embrasse tendrement.

Il est plus de 2 heures du matin, mais je suis bien réveillée. Fred aussi et il est à cran. Je l'oblige à se retourner sur le ventre, m'assois sur ses cuisses et entreprends de le masser.

— Waouh ! T'es sacrément tendu. Ça m'hallucine comme tu parviens à cacher ton jeu, tout le temps.

— Ça ira mieux dimanche soir, une fois qu'on aura joué le premier morceau.

Je souris.

— Ça te travaille malgré tout, alors ? Tu me la joues cool, mais...

— Bien sûr que ça me travaille, demoiselle.

Il se remet sur le dos et me prend dans ses bras.

— Mais c'est pas de chanter devant 18 000 personnes qui me fout les boules.

Je pousse un rire sardonique. Moi, ça me tétaniserait. J'ai d'ailleurs beaucoup de mal à imaginer la salle de Bercy remplie. Je crois que dimanche soir, je vais avoir autant le trac que lui, si ce n'est plus.

La voix de Fred se fait murmure quand il ajoute en passant sa main dans mes boucles :

— Ce qui me fait peur, c'est que tu seras là.

Nous n'avons pas fermé les stores de la chambre. La lumière des éclairages extérieurs nous illumine suffisamment pour que je puisse voir son regard. Il est doux et empli d'une humilité surprenante que je lui connais peu.

— Vraiment ?

— Vérité vraie, demoiselle. Sur le bateau, tu m'avais déjà filé le trac, mais là...

Mon cœur bat la chamade à cette nouvelle révélation.

— Tu auras 18 000 personnes devant toi et tu balises pour une seule ?

Il sourit.

— Mais c'est pas n'importe laquelle. Tu vas me voir dans mon élément, Alice. Sur scène, je suis pas le même.

— Tu te transformes en bête monstrueuse ? Une sorte de Dr Jekyll et Mr Hyde ?

— Pas loin. Sur scène, j'oublie tout, j'ai plus de retenue. La musique m'englobe complètement et je pars dans un long trip de deux heures. C'est tellement puissant que j'arrive même pas à te le décrire.

Je m'imagine en train de danser, complètement prise dans mon monde et dans la musique. Dans ces moments-là, tout disparaît autour de moi, je ne réfléchis plus, oubliant jusqu'à mes joies et mes peines. La danse devient une transe, un évacuateur de tensions, un partage humain immense, une délivrance. Et Fred doit vivre ça à la puissance mille.

Je chuchote en frôlant ses lèvres :

— Je crois que je peux imaginer. Et pourquoi tu as peur que je te voie comme ça ? À chaque fois, tu parviens à m'entraîner avec toi dans ton univers. Je suis sûre que ce sera pareil, même mieux.

Je l'embrasse avec délice.

Quand je le regarde à nouveau, il a le visage grave. Il remet mes cheveux derrière l'oreille et sa voix devient murmure :

— Je sais pas pourquoi ça m'effraie. Peut-être parce que t'es la seule qui me connaît réellement et que tu vas me découvrir encore un peu plus.

Je suis sceptique.

— Pierre et Elsa te connaissent depuis plus de dix-sept ans ! Et les membres du groupe...

— Non. J'ai beau les fréquenter depuis un sacré bail, c'est pas pareil. Je vis des trucs avec toi que j'aurais jamais cru possible. Je t'avoue des choses dont je me pensais pas capable, demoiselle. Les autres me connaissent pas comme ça. Et moi, je me découvre là-dedans aussi. J'ai jamais laissé la porte ouverte à mes sentiments. J'ai toujours fait gaffe de ne jamais rien laisser paraître et depuis qu'on est ensemble... ça me bouffe de l'intérieur.

Il me fait glisser sur le côté et passe ses doigts sur mon visage. Son souffle contre mes lèvres me réchauffe et encore une fois, je reste sans voix devant ses aveux. Ne sachant que dire, je préfère l'embrasser plutôt que de laisser des bêtises sortir de ma bouche.

À la fin de notre baiser passionné, je finis par retrouver mes esprits.

— Tu dis que tu as peur de chanter devant moi, mais... Et la cinglée ? Elle ne t'effraie pas ? Tout à l'heure, tu semblait tellement calme en arrivant chez toi. Que t'est-il passé par la tête quand t'es descendu rejoindre tes fans dehors ?

Il ne répond pas de suite, préférant se perdre un moment dans mes yeux. Il finit par s'asseoir, le dos contre le mur. J'en fais de même, relevant la couette sur ma poitrine.

Lorsqu'il prend la parole, la voix de Fred est froide :

— Non, j'ai pas peur d'elle.

Je me fige. Son regard vert est si déterminé que cela me glace.

— Mais...

Il se tourne vers moi, il ne sourit pas.

— Je te l'ai dit, Alice, c'est pas pour moi que j'ai peur, c'est pour toi. Elle, je m'en fous. Qu'elle s'en prenne à moi si ça lui chante, mais je supporterai pas qu'elle te fasse du mal.

Je déglutis. Je me rapproche de lui et passe mes doigts tremblants sur son visage.

— Fred, c'est pas... Elle a parlé de te tuer !

À mon grand étonnement, ma gueule d'ange se met à sourire. Nom d'une pipe ! Je lui parle d'un meurtre potentiel et lui, il se marre ! Moi, je ne rigole pas du tout.

— Fred, c'est quoi ton problème ? Pourquoi ça te laisse aussi froid ? T'en as marre de vivre ?

Je crie presque, tellement son comportement m'échappe. Face à ma propre angoisse, son sourire se fige et il me jette placidement :

— Non, mais j'ai pas peur de mourir.

J'en reste bouche bée. Mes yeux le scrutent intensément, cherchant à comprendre quel est le fond réel de sa pensée. D'un coup, j'ai l'impression de me retrouver devant un étranger. Je recule.

— La mort ne t'effraie pas ?

— Et toi ?

Je ne m'attendais pas à un retournement de question de ce genre-là. J'affaisse mes épaules, baisse les yeux et avoue :

— Moi, elle me fait peur.

— Pourquoi ?

La glace dans ses yeux se radoucit, il se rapproche de moi et sa douce odeur envahit mon espace. Je lève mon regard vers lui, le cœur battant. Je n'ai jamais discuté de cela avec personne, ni même avec ma sœur ou mes parents. Et ce qui m'étonne le plus, c'est que je commence à me confier à Frédéric. J'ai toujours refusé d'aborder ce sujet avec les autres, par crainte du jugement, mais avec lui, je sais qu'il n'en sera rien. Cet homme me respecte pour ce que je suis, pour mes valeurs, mes croyances, même si elles ne correspondent pas forcément aux siennes.

— Je ne sais pas vraiment. On est là, sur Terre, on vit, on respire... Et un jour, pouf ! on disparaît comme ça. Quand j'étais petite, il m'arrivait d'avoir des angoisses étouffantes le soir, dans mon lit. Je pensais à la mort, imaginant qu'un jour je ne serais plus là et le néant me faisait terriblement peur. Ne pas savoir ce qu'il advient de nous, de notre esprit. Que se passe-t-il après ? Que devient-on ? Et à force de me poser ces questions sans réponse, j'avais l'impression de tomber dans un trou noir, sans fond, oppressant. Mais je n'ai jamais compris d'où venaient ces angoisses. Avec le temps, elles se sont calmées et aujourd'hui j'évite surtout d'y penser.

Fred me regarde quelques secondes en silence, puis me dit doucement :

— On a peur de ce qu'on connaît pas, demoiselle. Et la majeure partie des hommes ont peur de la mort, parce que c'est la seule chose dans leur vie qu'ils ne peuvent pas maîtriser.

Je lance d'un ton cynique :

— Mais toi, tu ne fais pas partie de la majorité !

— Non, parce que je crois pas que la mort puisse être pire que la vie.

Je me perds dans la puissance de son regard. Il est sérieux, là ? Mon cœur se serre au fond de ma poitrine tant ses propos me touchent. Je sens mes yeux devenir humides.

— Tu as vécu des choses terribles, Fred, mais... tu as su traverser les épreuves et aujourd'hui, tu as une vie fabuleuse ! Tu as des amis, des gens qui t'aiment, qui comptent sur toi et pourtant... Tu n'as pas peur de laisser tout ça ?

Il pose son front contre le mien, j'attrape sa main et enlace ses doigts avec force. Je redoute tellement la réponse qu'il va me donner que j'en ai mal d'avance, au plus profond de mon âme.

En prenant la parole, sa voix grave et cassée est d'une douceur infinie :

— Ce sont les vivants qui sont malheureux, Alice. Les morts, eux, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ? On parle de Paradis, d'Enfer, on s'invente des mondes parallèles pour se donner un peu de courage, mais au fond, on n'en sait rien. Et c'est mieux comme ça, parce que si ça se trouve, y a tout simplement rien de l'autre côté. Et ça, ça foutrait définitivement peur à tout le monde.

Les paroles d'une de ses chansons me reviennent en tête, je me mets à fredonner d'une voix triste :

*J'n'entends plus de rires  
Plus de joie, plus d'sourires  
Tout le monde redoute de mourir*

Fred enchaîne en frottant son nez contre le mien :

*On est tous en quête du sens de notre vie  
Mais mieux vaut chercher une limite  
À l'infini*

Nous restons quelques minutes dans le silence, à l'écoute de la respiration de l'autre. C'est un mutisme pesant, empreint d'une puissance telle que mes poils se hérissent et que la chair de poule envahit mon corps.

Je finis par murmurer :

— Tu as raison. Ce sont les vivants qui souffrent. Et moi, mon amour, je sais que je ne supporterais pas de te perdre.

Il plonge ses yeux dans les miens. Leur lueur est intense, bien que nous soyons à moitié dans l'obscurité. J'en frissonne.

— S'il doit m'arriver quelque chose un jour, demoiselle, je veux pas que tu pleures pour moi.

— Fred, je...

Il pose un doigt sur mes lèvres.

— Non. Moi, je veux que tu vives et que tu continues de sourire, parce que tu le mérites, Alice. T'es un rayon de soleil sur cette planète. Tu rends les gens heureux. T'es douce, drôle, remplie d'amour. Et si on doit être séparés un jour, je serai toujours auprès de toi tant que tu penseras à moi, parce que je continuerai de vivre ici.

Il pose sa main sur mon cœur et moi, je commence à pleurer.

— T'as pas le droit de dire des choses pareilles, gueule d'ange. Si tu disparais de ma vie, je ne sais pas comment je ferai.

Je baisse la tête, il la relève aussitôt.

— Serge a raison : je me mets en danger, Alice, tout le temps. Ça fait partie de moi depuis que j'ai perdu mes parents. Tu sais pourquoi ?

Je secoue la tête.

— Parce que j'aime jouer avec la mort.

L'atmosphère devient glaciale. Je remonte la couette sur mes épaules. Je ne parviens pas à croire ce qu'il vient de me balancer.

Il enfonce le clou et je me mets à trembler de tout mon corps :

— Je l'appelle, je la frôle et je sais très bien qu'un jour elle finira par m'avoir. On pleure les gens qui se suicident, on leur en veut, on les déteste, parfois on les maudit, mais pourquoi un homme n'aurait-il pas le droit de décider d'en finir avec sa vie ?

Je le regarde, proprement choquée. C'est la première fois que nous abordons ce sujet et qu'il emploie ces termes crûment. Je ferme les yeux et l'imagine dix ans plus tôt, sur son lit, au foyer, la boîte de médicaments vide et la bouteille de whisky à ses côtés. La scène me donne la nausée.

Fred poursuit :

— Ceux qui se donnent la mort sont des égoïstes, parce que soi-disant ils ne pensent pas à ceux qu'ils laissent derrière eux. Mais c'est faux. Et de quel droit peut-on obliger quelqu'un à vivre contre son gré ? Se donner la mort, c'est pas de l'égoïsme et c'est pas une solution de facilité non plus. Notre vie nous appartient, mais choisir d'y mettre un terme, ça fait pas bon genre dans notre société. Pourtant, c'est notre choix, notre liberté, et on nous la refuse. Le suicide, pour la plupart des gens, c'est un péché, un interdit. On nous force à vivre une existence dont on ne veut plus, parce que les vivants ne sont pas prêts à nous laisser partir. Qui est l'égoïste dans l'histoire ?

Mes joues sont trempées de larmes et je demande faiblement :

— Tu regrettes qu'on t'ait sauvé, il y a dix ans ?

Il passe ses doigts sur mes joues pour en chasser les larmes.

— Sincèrement, en me réveillant à l'hôpital, ouais, j'en ai voulu à Elsa et aux toubibs. Et j'ai regretté de pas avoir choisi de m'ouvrir plutôt les veines.

— Alors, tu souhaitais vraiment mourir ?

Il hoche la tête et murmure :

— La Faucheuse a pas voulu de moi. J'ai fini par me dire qu'il devait y avoir une bonne raison et j'ai accepté de réapprendre à vivre. Malgré tout, j'ai toujours continué à la provoquer. Une sorte de moyen de me rassurer que ma place est bien ici, parmi les vivants.

Je me mords les lèvres entre deux sanglots. Cette nuit, Fred me donne des clés cachées et elles ouvrent des portes qui me font puissamment mal. Bordel ! Cet homme a souffert bien plus que je ne l'imaginai. Et le comble, c'est qu'il souffre encore. Oh ! Ma gueule d'ange !

Fred allume la lampe près de lui. Une lueur douce et feutrée s'invite dans la chambre. Quand mes yeux se posent sur son visage, sa beauté me saute une nouvelle fois avec violence à la figure.

Nom de nom ! Ce mec est magnifique, intelligent, courageux et fortement dangereux. Pas pour les autres, mais pour lui-même.

Cette nuit, pour la première fois depuis que je le connais, je comprends enfin pourquoi cet homme souhaitait que je garde mes distances avec lui. Il ne voulait pas que je m'attache, parce qu'il est rempli de fêlures et sait qu'il pourrait un jour basculer de l'autre côté, sans crier gare. Et il ne veut pas que j'en souffre.

Il rapproche ses lèvres des miennes et m'oblige à le regarder dans le fond des yeux.

— La plupart du temps, je suis que la moitié de moi-même. Je ne vis vraiment qu'en étant derrière mes instruments. C'est ça qui m'a sauvé, y a dix ans.

Je lui lance, pleine d'amertume :

— Mais malgré tout, aujourd'hui, tu n'aimes pas assez la vie pour être prêt à mourir demain ?

Il me prend sur ses genoux et laisse ses yeux me scruter avec intensité. Son regard est si vif que j'ai de la peine à le soutenir.

— Alice, j'ai pas peur de mourir, mais ça ne signifie pas que j'en ai envie. Tu veux savoir ce qui a réellement commencé à me sauver de mes démons ?

Je hoche brièvement la tête en reniflant. Une puissante vérité vraie embrase ses prunelles.

— C'est notre rencontre, demoiselle.

Je m'arrête de respirer. Alors ça !

Fred caresse ma joue, humide de larmes, en déclarant :

— Auprès de toi, je vis, Alice. Et j'aime ça. Ce que t'as lu dans mon cahier de compo, c'est la vérité vraie. Tu m'as sauvé, tu me redonnes envie de sourire. Et ça, personne d'autre n'y est parvenu avant toi.

— Alors pourquoi tu parles aussi négativement depuis tout à l'heure ?

Il enlace mes doigts et les porte à son cœur.

— C'est négatif pour toi, demoiselle. Pas pour moi. Je veux que tu me promettes que s'il m'arrive quelque chose, toi, tu vivras.

Je secoue la tête et ma voix se met à trembler sous le coup d'une violente émotion :

— Que pourrait-il t'arriver, Fred ? Tu crois que tu serais capable de...

Les mots refusent de sortir, tellement ils me répugnent. C'est Fred qui les prononce pour moi :

— Tenter de me suicider encore une fois ? Alice, regarde-moi.

Je lui obéis et la gravité dans son regard me fait peur. Je déteste la sévérité qu'arbore son visage, elle est rare et m'effraie.

— Ce que j'ai dit dans *Paris Match*, c'est la vérité vraie, demoiselle. Aujourd'hui, j'ai trouvé un sens à ma vie. Et ce sens, c'est toi. La seule façon de nous séparer, c'est que je meure, mais ce sera pas de ma main. Je veux vivre, Alice, je veux vivre pour toi.

Oh ! Bordel ! Ce n'est plus un torrent de larmes sur mes joues, c'est une piscine olympique.

Fred passe une main remplie de tendresse sous mes yeux.

— Pleure pas, princesse. Tout va bien ! Je suis désolé d'être aussi con et aussi franc, tout le temps.

— On a dit vérité vraie. Et tu l'as toujours respecté ce pacte, toi.

— Non. C'est faux.

Mes mains deviennent subitement moites et mon cœur tambourine tout ce qu'il peut face à son regard si empreint d'austérité. Que m'a-t-il caché ? Après la froideur extrême que j'ai ressentie durant tout notre échange, je suis brusquement envahie par une bouffée de chaleur intense.

Fred m'attire à lui. Mes seins se posent contre son torse et mon sexe entre en contact avec le sien, mais pour une fois, cela ne me fait rien. Dans le creux de mon ventre, mes papillons commencent à agiter leurs ailes, mais pas parce que j'ai envie de l'homme qui me fait face. Non.

Je sens le battement des papillons, parce que cet homme est sur le point de m'avouer une vérité qui, je le sens, va me briser le cœur. Et j'ai peur. Peur de ce qu'il s'apprête à me balancer, peur d'avoir mal face à sa foutue franchise. Malgré tout, sa franchise, je l'aime, même si elle me torture parfois.

Je me noie dans le regard ténébreux de Fred, mes papillons virevoltant avec une douce violence au plus profond de mes entrailles. Putain ! Oui, cet homme, je l'aime et tout ce qui va avec lui : ses coups de gueule, sa nonchalance, ses fêlures, sa force, sa beauté, ses débordements, son impulsivité, sa tendresse, sa dangerosité. Cet homme, je ne veux pas qu'il change. Jamais.

Je me fiche de ce qu'il a à me dire. Je ne veux pas l'entendre. Il en a embrassé une autre ? Je m'en fous. Il m'a trompée ? Tant pis, je lui pardonne. La seule vérité vraie dont je suis sûre, c'est que je ne peux plus me passer de lui.

Ma main vient caresser ses cheveux.

— Fred, j'ai pas besoin de savoir...

— Si. Cette vérité-là, je veux que tu l'entendes.

Je ferme les yeux et laisse mes larmes couler. Bordel ! Je vais avoir mal !

Il pose à nouveau son front sur le mien. Il est bouillant. Son souffle, si près de ma bouche, me tétanise. Je veux qu'il m'embrasse, je veux qu'il pose ses mains sur moi ; finalement, je veux qu'il me fasse l'amour, mais surtout pas qu'il parle.

— Alice, regarde-moi.

Sa voix est imprégnée d'une douceur que je ne lui ai jamais entendue. Surprise, je relève la tête. Ses yeux brillent d'un éclat qui fait fondre mon cœur. Mais que va-t-il m'avouer, nom de nom ? Et pourquoi cette lumière si intense dans ses yeux et ce visage si grave ?

Je me mords la lèvre jusqu'au sang, le cœur au bord de l'explosion.

— Fred, je...

Son regard se pose dans le mien, tellement hypnotique que je suis incapable de m'en détacher. Alors j'abandonne et me noie dans ses prunelles vertes flamboyantes jusqu'à m'y consumer. Telle Phèdre face à son Hippolyte, je ne peux plus parler, je sens tout mon corps transir et brûler.

Fred reprend la parole et moi, je tremble de tous mes membres :

— La vérité, c'est que t'es devenue ma vie, Alice. Depuis le jour où on s'est rencontrés, dans mon cœur, y a plus que toi.

Ses yeux s'enflamment, sa voix n'est que murmure, pourtant elle explose dans ma tête, telle une bombe nucléaire. Mon cœur éclate, purement et simplement. Cette révélation-là, purée ! je ne l'avais pas vue venir.

Fred se penche vers moi et laisse ses lèvres frôler les miennes en chuchotant :

— La vérité vraie ? Je t'aime, demoiselle. Je t'aime à en crever.

Fred regarde les photos défiler devant ses yeux en secouant la tête.

Les lieutenants Claymard et Lagarde semblent dépités, mais surtout nerveux. Serge se tient derrière ma gueule d'ange. Il est complètement tendu, lui aussi.

— Vraiment rien ? demande Lagarde, un vague espoir dans la voix.

— Non, que dalle.

Lagarde jette un bref regard vers sa collègue.

— Ce n'était que le premier jour. Les policiers en faction devant chez vous vont continuer de prendre des photos.

— C'est peut-être juste une perte de temps, souligne Claymard, mais on ne peut pas passer à côté de cette opportunité. Si cela va pour vous, on vous enverra les photos par mail chaque matin jusqu'à ce que vous partiez sur les routes. Après, on ne pourra pas continuer la surveillance chez vous. Si la femme ne se manifeste pas physiquement d'ici là, on pense qu'elle ne le fera pas. Pas de nouvelle lettre ?

Serge secoue la tête.

— L'article n'est paru qu'hier. Elle n'a pas encore eu le temps de réagir. Et il faut déjà qu'elle le voie.

Fred sourit étrangement en poussant un rire nerveux. Le manager lui jette un regard en biais.

— Quoi ?

— T'inquiète, les photos, elle va les voir. Si c'est pas dans le magazine, elle tombera dessus ailleurs.

Fred s'empare de l'iPad de Serge et se connecte sur internet pour ouvrir la page du site officiel de Dark Moon. Je m'approche de la table ovale, le cœur battant. Fred clique sur le lien « photos » et les clichés parus dans *Paris Match* s'affichent devant nos yeux, accompagnés des déclarations les plus marquantes de Fred lors de l'interview.

Mon rockeur quitte la page pour aller sur Facebook et là aussi, nos photos me sautent aux yeux. Ça non plus, il ne m'en avait pas parlé.

— J'ai demandé à Cédric de les mettre en ligne pour être sûr que la psychodingo les voit. Je pense que cette cinglée passe du temps sur le Web. Le jour où on a publié le nom d'Alice et son lieu de travail, c'était pas resté longtemps sur notre page. Ou cette salope a eu du bol pour tomber dessus à ce moment-là ou elle est souvent connectée. Et moi, j'opte pour la seconde hypothèse. Si elle est aussi accro que ça au groupe...

— À toi, Pelletier ! le coupe Serge d'une voix blanche.

Fred soupire et reprend :

— Ouais, si tu veux... Si elle est aussi accro à *moi*, elle doit suivre les infos de près.

Lagarde demande en zieutant le site sur l'écran :

— Et sur les personnes inscrites sur votre page Facebook, aucun nom ne vous a jamais sauté aux yeux ? Si elle suit d'aussi près le groupe, elle doit participer aux discussions, non ?

— Moi, j'y vais pas. Mais les autres ont jamais rien remarqué de particulier. Et regardez, y a plus de 500 000 personnes qui ont *liké* Dark Moon. Alors si vous voulez vous amuser à éplucher tous les profils, je vous souhaite bonne chance. Surtout qu'elle peut très bien s'être inscrite sous une fausse identité.

— Sûrement même, affirme Claymard, le regard sombre.

Les policiers restent encore quelques minutes, puis prennent congé. Serge les raccompagne jusqu'à la sortie du local où ont lieu les répétitions. Fred les regarde partir, le visage fermé, impénétrable.

Finalement, comprenant que quelque chose de puissant retient Fred de mettre un pied dans un commissariat, Serge est parvenu à convaincre les flics de trouver une autre solution pour lui faire voir les

photos. Ce plan b est tout à l'honneur du manager et je sais qu'au fond de lui Fred lui en est reconnaissant, même s'il ne l'avouera jamais.

Je m'approche de mon apollon, prends place sur ses genoux et le dévore des yeux. Je ne me suis toujours pas remise de sa déclaration quelques heures plus tôt. Rien que d'y repenser, j'en frissonne et m'en délecte, surtout qu'il n'est pas prêt à me les redire de sitôt, ces trois petits mots. Ce n'est pas le genre.

Depuis ce matin, j'ai un sourire permanent scotché aux lèvres, malgré le rendez-vous avec les flics. La vache ! Il a dit qu'il m'aimait ! Et après ça, on a fait l'amour comme jamais. Je me suis ensuite endormie contre lui, au rythme des battements de son cœur.

Le sommeil a été profond, sans rêve, jusqu'à ce que ma gueule d'ange me réveille en douceur vers 8 heures. Il m'a proposé de l'accompagner en fin de matinée pour voir les flics et d'assister aux ultimes répétitions.

Il est bientôt midi et les autres membres du groupe ne sont pas encore arrivés. À mon grand plaisir, il nous reste quelques minutes de tranquillité.

Mon apollon passe sa main dans mes cheveux.

— T'as l'air heureuse aujourd'hui, demoiselle.

Mon sourire idiot s'agrandit davantage.

— C'est toi qui me rends foutrement heureuse, mon amour.

— Faudra que tu m'expliques comment je fais alors, parce que j'ai l'impression d'être toujours à côté de mes pompes avec toi.

Je rapproche lentement mon visage du sien.

— Ne t'inquiète pas, gueule d'ange, tu t'en sors très bien. Je dirais même que tu es le meilleur.

Il me regarde d'un air complètement sceptique. C'est bien ce que je disais : le prochain « je t'aime », c'est pas pour tout de suite.

Fred ne s'est pas rendu compte à quel point ces trois petits mots m'ont fait un bien terrible et comme mon amour envers lui s'est amplifié d'un seul coup.

Je me penche vers lui et l'embrasse du bout des lèvres, mais très vite, sa langue vient me titiller. J'entrouvre avec bonheur ma bouche pour la laisser passer. Mon corps s'échauffe aussitôt. Mes mains fourragent avec passion dans ses cheveux tandis que les siennes descendent le long de mon dos et viennent se poser sur mes fesses. C'est doux, c'est tendre, c'est passionnel.

Il sent bon, comme toujours. Je me plaque contre lui ; je suis humide et j'ai furieusement envie qu'il m'arrache mes vêtements et me prenne sur la table ovale. Et si on demandait à la garde rapprochée d'empêcher les autres d'entrer durant un petit moment ? Après tout, au point où nous en sommes avec eux, je pense qu'il n'y a plus grand-chose à leur cacher. Bastien et Gilles savent pertinemment qu'on fait ça partout ; quant à Yvan et Samir, ils ont dû en entendre des belles durant la nuit passée. J'en étais rouge de honte ce matin en les croisant dans le salon.

Je me frotte contre l'entre-jambes de Fred, je le sens sourire.

— T'aurais foutrement envie de moi, par hasard ? me demande-t-il entre deux coups de langue.

— Foutrement, c'est le bon mot.

Il me serre encore plus fort et je pose ma main sur la bosse de son pénis en érection, des idées pas sérieuses envahissant ma tête à pleine puissance. Il passe ses mains sous mon pull et la chaleur de sa paume dans mon dos m'irradie de désirs charnels bien plus intenses encore.

Je déboutonne le premier bouton de son pantalon en grommelant. Il a bien choisi le jour pour mettre un jean qui a quatre boutons au lieu d'une braguette ! Mais quelle idée !

Alors que je parviens à dégrafer le troisième et m'apprête à glisser ma main dans son boxer, une voix forte jaillit derrière nous en chantonnant :



*Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics,  
Bancs publics, bancs publics,*

Nous relevons aussitôt la tête et Fred sourit comme un môme en découvrant Mickaël, un air taquin aux lèvres. Il enchaîne avec son ami :

*En s'foutant pas mal du r'gard oblique  
Des passants honnêtes<sup>8</sup>*

— Ben je vois qu'on s'emmerde pas ici, c'est cool ! s'exclame le batteur dans un clin d'œil.

Pas besoin de préciser que moi, je suis rouge comme une tomate, bien évidemment.

Fred reboutonne discrètement son pantalon, puis nous nous levons pour aller à la rencontre du batteur.

Ma gueule d'ange jette un œil à son portable pour vérifier l'heure.

— Vous êtes déjà là ? Vous êtes partis aux aurores ?

Mickaël pose par terre le sac à langer qu'il porte à son épaule, puis Flavia arrive à son tour, Malone dans ses bras.

Le batteur les couve du regard.

— Ouais, avec le petit, c'était plus simple de voyager de nuit. On a pris la voiture. Le train, avec tout le merdier pour lui, c'était trop compliqué. Je me réjouis de voir la gueule du chauffeur de notre bus, j'espère que Serge l'a prévenu.

Je vais vers Flavia pour l'embrasser.

— Waouh ! Il a bien grandi !

— M'en parle pas ! En regardant les premières photos, j'hallucine complètement comme il a déjà changé.

Elle déshabille son fils et je souris. Flavia l'a vêtu d'un pyjama noir sur lequel est noté en grosse écriture blanche « Milk, Mom and Rock'n'roll » et les « o » sont remplacés par des têtes de mort.

Malone a les yeux grands ouverts et observe l'espace autour de lui.

— Bonjour, Malone, t'es prêt pour la tournée, toi. Quelle classe ! lui dis-je doucement en lui caressant les doigts.

Il pousse un petit hoquet comme s'il confirmait mes dires.

Fred s'avance vers nous et détaille d'un œil abstrait la tenue de son filleul. Sans lui demander son avis, Flavia tend les bras et lui donne le bébé.

— Tiens, prends-le, s'il te plaît. Faut que j'aille aux toilettes.

Avant qu'il ait le temps de protester, elle disparaît par la porte. Fred soupire en secouant la tête et moi, je me marre. Il se tourne vers Mickaël. Celui-ci s'est approché de sa batterie et passe ses mains sur les cymbales avec tendresse.

— Et je fais quoi, moi, avec ton brailleux ?

Mickaël hausse les épaules.

— Tu te démerdes ! Moi, je reprends mes marques. Et arrête de l'appeler comme ça, il pleure jamais !

Fred lui jette un regard noir, puis installe Malone plus confortablement entre ses bras. Le bébé pose alors ses grands yeux marron dans ceux de son parrain et ils se jaugent tous les deux durant quelques secondes.

Fred lui dit d'une voix douce :

— Si tu pleures, je te préviens : Brailleux, ça devient ton surnom officiel. Sinon, d'accord, j'accepte de réviser mon jugement.

Malone hoquète une nouvelle fois et éternue. Je passe une main douce sur sa petite tête.

Fred me jette :

— Arrête de rire, toi ! Tu veux le prendre ?

En fait, j'en meurs d'envie, mais c'est tellement beau de voir Fred avec ce petit bout d'homme entre les bras que je secoue la tête et sors mon téléphone pour prendre une photo.

— Ah non ! Range ça, demoiselle !

— Oh non ! Cette photo vaudra de l'or ! Si un jour je suis fauchée, je suis sûre que je pourrai la revendre très cher dans un magazine.

Il lève les yeux au ciel dans un soupir.

— Vous avez tous décidé de me pourrir ma journée ? C'est ça ?

— Souris, mon amour, y a un bébé qui te regarde !

Il repose ses yeux sur Malone et finit par passer un doigt tendre sur sa joue. Ses traits se détendent et un léger sourire se profile même sur ses lèvres. Quand je clique, il murmure :

— Traîtresse !

Damien et Luc font leur apparition.

— Hé ! Mais qui voilà ? Cool !

Ils se précipitent vers Fred et le bassiste prend Malone dans ses bras.

— Alors, Mascotte ? Prêt à nous suivre sur les routes ?

— Tu parles ! s'exclame Mickaël. Il est à fond ! Hier soir, impossible de l'endormir, il pleurait et...

— Je pensais qu'il pleurait jamais ? raille cyniquement Fred.

Mickaël lui envoie un clin d'œil :

— Presque jamais. Flavia a commencé à lui chanter des berceuses et il s'est mis à brail...

Il jette un regard de travers à Fred et se reprend :

— ... a chouiné de plus en plus fort. Alors j'ai enclenché le dernier album d'AC/DC et il s'est endormi à la fin du premier morceau.

Damien regarde Malone, épaté.

— T'as tout compris, mon gars, bienvenue dans la bande.

Flavia apparaît à l'entrée, en compagnie de Serge.

— Ouais, dit-elle en rigolant, mes CD de berceuses, je peux les mettre à la poubelle. C'est pas le fils de son père pour rien.

— En même temps, déclare Luc en passant sa main sur la crête de Malone, avec une touffe de cheveux pareille, il peut pas aimer les musiques douces. Le rock, il a ça dans le sang.

Flavia reprend son fils et dépose un baiser sur son front.

— Fais pas attention à ces quatre imbéciles, mon trésor. Tu écouteras la musique que tu veux plus tard.

— Ouais, tu dis ça, mais s'il se met au rap, j'en connais deux qui tireront une drôle de tronche, affirme Damien en branchant sa guitare à l'ampli.

— C'est pas faux ! Je crois que je préférerais qu'il m'annonce qu'il est homo, confirme Mickaël dans un clin d'œil.

Serge salue le batteur, s'attendrit un bref instant devant Malone, puis dit sur un ton qui ne demande pas de réplique :

— Je vous propose d'aller manger un sandwich en face et après, au boulot. Dernier jour pour tout régler. Victor passe en début d'après-midi et Micha vient un peu plus tard. Fred, j'espère que t'as de la voix.

Ma gueule d'ange me jette un regard complice en affirmant :

— Ça devrait aller, je l'ai suffisamment chauffée cette nuit.

Mickaël et Luc ricanent, Serge lève les yeux au plafond et moi, je m'empourpre en enfilant mon manteau. Il n'a vraiment aucune pudeur ce mec ou...

— T'es vraiment belle quand tu te transformes en coquelicot, me glisse-t-il à l'oreille en m'entourant de ses bras.

— Démon.

— C'est en vengeance de la photo. Œil pour œil, dent pour dent.

Il plante un baiser sur ma joue, puis rejoint Damien et s'empare de sa guitare à lui.

Serge, déjà près de la porte, se tourne vers eux :

— Non, mais... j'ai dit qu'on allait manger d'abord ! Pelletier ! Laury ! Hop ! Vous ferez mumuse après !

Ils se mettent à jouer un air de Nirvana. Je souris en voyant Serge blêmir. C'est leur dernier jour de répétitions et je crois bien qu'ils ont décidé d'en profiter pour jouer avec les nerfs de leur manager. Dimanche, à Bercy, ça promet, parce que si j'ai bien compris les propos de Fred l'autre jour, ils ne vont pas tout à fait suivre le plan prévu de la soirée.

Serge va décompenser et moi, je me réjouis de savoir quelle surprise Dark Moon nous a préparée.

\*

Après manger, je reste un moment en compagnie de Flavia et Malone. Nous partons nous promener dans le quartier, Bastien et Gilles nous surveillant de loin.

— Pas trop bizarre, les gorilles ? me demande-t-elle.

— Au début, oui, mais ils savent se faire discrets.

— En tout cas, c'est un sacré article qui a été pondu. J'adore vos photos. Celle du baiser, elle est magnifique.

Je rougis en repensant à la séquence où Fred m'avait tendrement embrassée sur le lit du palace afin de me faire oublier la présence de la photographe et de ses assistants.

Flavia baisse la voix :

— Et ça va ? Vous êtes pas trop flippés ?

Je jette un bref regard derrière moi en direction de Bastien et Gilles.

— Sincèrement, en ce qui me concerne, ça dépend des moments. La majeure partie du temps, tout me semble irréel et je tente de me convaincre que cette folle ne sera jamais capable de mettre ses menaces à exécution. J'ai même l'innocence de croire que cet article lui rendra la raison. Ça fait un moment qu'elle n'a plus donné signe de vie. Ça m'angoisse, mais je garde espoir.

— Et Fredo ?

Je pousse un rire nerveux.

— Pour lui, on dirait que ce n'est qu'un jeu.

— Ou alors il veut juste te protéger, ma belle. Il fait l'homme fort, mais au fond ça doit le travailler.

Surprise de sa remarque, je l'observe quelques secondes. C'est vrai que je n'ai jamais remis en question les paroles de Fred. Je sais qu'il redoute qu'il m'arrive quelque chose, mais il me soutient mordicus que Maléfique ne lui fait pas peur. Me ment-il afin que je ne m'inquiète pas plus ?

Je demande :

— Et Mickaël ? Il a déjà reçu des courriers bizarres ?

Flavia rigole en levant les yeux au ciel.

— Pas aussi dérangés que ceux de cette cinglée, mais il en a reçu des bien corsés.

Ses yeux s'assombrissent subitement pendant qu'elle me confie :

— Moi, c'est jamais les lettres qui m'ont dérangée. Ce qui a été difficile à gérer au début, c'était toutes ces filles qui les attendaient à la sortie des concerts. Et déjà bien avant qu'ils aient du succès, quand ils jouaient juste dans des bars pourris.

Nous pénétrons dans un petit parc et prenons place quelques minutes sur un banc.

— Tu lui faisais confiance ou...

— J'ai pas trop eu le choix. Quand tu décides de vivre avec un musicien, notamment un rockeur, tu sais que les groupies et les tentations ne sont jamais loin. Alors, ou tu te pourris la vie à te prendre la tête au

quotidien ou tu passes par-dessus et tu fais confiance à l'autre. Y a eu de nombreuses crises, de grosses disputes, mais ça nous a appris à beaucoup communiquer, Mickaël et moi. Finalement, à force, ça nous a même rapprochés.

Elle sourit, les yeux perdus dans le vague, à la recherche de ses souvenirs, puis elle ajoute :

— J'ai le sang chaud, je suis une personne entière, Mike l'a toujours su. Depuis qu'on est ensemble, les règles ont toujours été très claires.

Moi aussi, elles sont très claires. Pourtant, depuis la veille, je réalise que je ne suis plus aussi sûre de moi. Je crois que je serais prête à pardonner beaucoup plus de choses à Fred que je ne me l'imaginai. Avec le recul, je me demande même si le plus entier des deux, finalement, ce n'est pas lui. Il m'a pardonné pour mes mensonges sur les lettres, mais je ne suis pas sûre qu'il en serait capable pour une trahison plus personnelle.

Je ne sais pas si c'est le fait des confidences de Flavia, le beau temps ou mes tensions intérieures, mais je lui avoue subitement :

— Hier soir, il a dit qu'il m'aimait.

Elle écarquille les yeux de surprise.

— Il te l'a sorti cash comme ça ?

Je hoche la tête, mon sourire benêt revenant en force sur mon visage. Flavia regarde Malone qui dort paisiblement dans sa poussette, puis elle revient vers moi, un sourire sincère aux lèvres et une lueur de respect au fond des pupilles.

— Tu lui fais vraiment du bien, ma belle. Il le mérite. Elsa a toujours dit qu'un jour ça lui arriverait, mais il la remballait à chaque fois.

— Tu gardes ça pour toi, hein ?

— Ne t'inquiète pas. C'est pas le truc que je vais crier sur les toits. Même Mickaël n'y croirait pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Fred, sincèrement, c'est pas le genre de mec qu'on imaginait être capable de dire « je t'aime ».

Avant que je ne réplique, elle se lève pour retourner sur nos pas.

De retour à la salle de répétition, Flavia ne s'attarde pas. Elle veut profiter de l'absence de Mickaël pour commencer à préparer tranquillement leurs affaires pour la tournée.

Après son départ, je m'installe dans un coin discret, le portable à la main pour y enregistrer des souvenirs. C'est étrange d'avoir le privilège d'assister aux répétitions du plus grand groupe de rock français du moment ; d'un côté, j'ai l'impression de ne pas être à ma place et d'un autre, je ne me vois absolument pas ailleurs.

Les musiciens ne jouent pas les chansons en entier, ils se mettent surtout d'accord sur des intros ou des fins de morceaux. Victor donne son avis, le nez fixé à sa table de mixage, et Micha conseille Fred pour qu'il tienne au mieux certaines notes.

À la fin de l'après-midi, Serge donne une feuille à Victor, la fameuse setlist dont Fred m'avait parlé. J'ai même droit d'y jeter un œil. Waouh ! Le spectacle de dimanche promet d'être réjouissant, avec du très gros son, et Fred va sacrément donner de la voix.

Avant de quitter la salle, les garçons rangent précautionneusement leurs instruments. Samedi matin, ceux-ci seront emmenés à Bercy par l'équipe de Victor. Seul Fred refuse de laisser ses guitares sans surveillance et il les embarque avec nous.

Sur la route, nous nous arrêtons pour acheter des plats chinois à emporter, et c'est purement affamés par l'odeur des rouleaux de printemps et du bœuf croustillant que nous arrivons à la rue Norvins. À nouveau, il nous faut passer par les caves de l'immeuble, car comme l'avait prédit Yvan, et aussi dingue

que cela me paraisse, les fans présents à l'entrée sont plus nombreux que la veille. Je me demande si on a déjà vu ça depuis les Beatles.

Alors que ma gueule d'ange enfle sa clé dans la serrure, son front se plisse d'étonnement. Il retire la clé et abaisse la poignée de l'épaisse porte grise en s'exclamant, légèrement surpris :

— Merde ! Elle est ouverte !

---

<sup>8</sup> *Les amoureux des bancs publics*, une chanson de Georges Brassens.

À l'annonce de Fred, une sourde angoisse s'empare aussitôt de mon corps. Je regarde ma gueule d'ange, le visage fermé d'inquiétude. Il hausse les épaules.

— Ça arrive assez souvent.

Il ajoute dans un petit rire moqueur en désignant un écriteau du côté intérieur de la porte :

— Y a certains qui savent pas lire les panneaux.

En effet, quelqu'un a punaisé un grand carton blanc contre la porte et y a noté à l'aide d'un gros stylo-feutre noir : « Merci de fermer la porte à clé ! »

Fred paraît calme, mais je subodore qu'il prend sur lui pour ne pas accentuer ma nervosité subite. Bastien et Gilles, eux, sont beaucoup moins nonchalants. Gilles passe devant nous, l'œil aux aguets, une main prête à dégainer le flingue qu'il planque en permanence sous sa veste.

Je jette des regards apeurés par-dessus mes épaules. La faible lumière de l'ampoule permet aux ombres de lécher les murs le long des caves et de prendre des formes biscornues qui ne m'inspirent guère confiance, ne faisant que redoubler mon imagination bien trop fertile.

Cette ambiance tendue me rappelle une scène dans un film que j'avais détesté : un flic, en vadrouille dans les sous-sols d'un immeuble de banlieue, se retrouvait face à face avec un mec complètement déjanté et schizophrène qui cherchait à le tuer. Mais je ne suis pas un flic, je ne suis pas seule et surtout : il ne semble pas y avoir de cinglé planqué dans ces caves. Il n'y a que nous quatre. Il n'empêche que je ne parviens à reprendre ma respiration qu'une fois parvenue au rez-de-chaussée.

Gilles lève la tête en direction des étages, pose une main sur le torse de Fred qui s'apprête à monter en ordonnant :

— Vous attendez là. Je préfère monter au cinquième seul pour vérifier que tout va bien.

Nous le regardons disparaître dans les escaliers en colimaçon. Je transpire et j'ai de nouveau de la peine à remplir mes poumons.

Fred s'adosse contre la rampe dans un soupir, Bastien garde la tête levée, prêt à intervenir auprès de son collègue au moindre bruit suspect et moi, je me tourne vers la grande porte d'entrée.

J'aperçois les silhouettes floues des fans qui squattent devant l'immeuble, dans l'attente improbable de voir leur idole. Quoique... Improbable, ce n'est peut-être pas le bon mot, car comme la veille, Fred finit par s'approcher de la porte. Bastien avance à grands pas vers lui.

— Fred ! Stop !

Ma gueule d'ange se tourne vers son garde du corps, le sourire aux lèvres.

— Détends-toi ! Je vais juste dire bonjour. Ça s'est bien passé hier, y a pas de raison que ça change.

Je me demande tout de même s'il n'est pas un peu trop confiant en lui ou s'il cherche les problèmes à tout prix.

Bastien lui demande en grognant :

— Si tu veux saluer tes fans, à quoi ça sert de passer par en bas à chaque fois ?

Fred lui jette dans un clin d'œil :

— À vous filer des angoisses pour rien, mais avant tout, à protéger Alice.

Il s'apprête à ouvrir la porte, Bastien pose sa main sur la poignée.

— Très bien, tu vas aller leur dire bonjour, mais on attend Gilles, et Alice, elle monte dans l'appartement.

Je hoche la tête. Moi, ça me convient très bien comme programme. Quelques instants plus tard, Yvan nous rejoint.

— Rien à signaler, tout est OK là-haut. Mais j'avoue que j'ai eu un coup de sueur.

Fred hausse les épaules, se retenant de tout commentaire sardonique, et s'approche de moi.

— À t'à l'heure, demoiselle.

Je regarde la porte, une légère pointe d'anxiété au creux de l'estomac.

— Tu es sûr de toi, Fred ?

Il passe sa main dans mes cheveux.

— T'inquiète pas, d'accord ? Je sais ce que je fais. En plus, ça doit faire une plumbe qu'ils sont là, je peux pas les laisser comme ça. C'est pas correct. J'ai donné mon adresse, j'assume. Toute façon, c'est l'histoire de quelques jours. Après la tournée, je déménagerai.

Je pose un baiser sur sa joue, puis me détourne vers les escaliers que je grimpe deux par deux. J'entends Fred ouvrir la grande porte du hall et des cris de joie remplissent la rue. On dirait qu'un roi vient d'apparaître devant son peuple. Je trouve ça complètement dingue.

Moi, le métier qu'il fait, je ne pourrais pas. J'aime mon anonymat et avoir la paix. Le monde de la lumière, ce n'est vraiment pas pour moi.

C'est avec soulagement que je pénètre dans l'appartement. J'ouvre la porte-fenêtre du salon pour aérer un coup, puis vais déposer les plats chinois dans la cuisine. Je les ferai réchauffer dans quelques minutes.

Je prends l'ordinateur de Fred et m'apprête à me poser sur le canapé pour surfer sur internet quand j'entends le son d'une guitare au loin. C'est pas vrai !

Je sors sur le balcon et me penche au-dessus du rebord. En contrebas, j'aperçois ma gueule d'ange assis sur le haut des marches de l'entrée extérieure. Il chante en chœur avec ses admirateurs. Il ne peut pas s'en empêcher ! Si Micha était là, elle lui tirerait les oreilles. Cet après-midi encore, elle lui a expressément ordonné de reposer sa voix un maximum d'ici dimanche soir. Mais je crois que donner des ordres à cet homme, c'est définitivement le pousser à désobéir. On ne donne par d'ordre à Fred Pelletier ; on lui suggère des choses et après on prie pour qu'il n'en fasse pas qu'à sa tête.

Je soupire en souriant et me laisse aller à la musique en contrebas. Je ferme les yeux, ma crise d'angoisse s'évanouit, je suis à nouveau bien. Je me laisse bercer avec un doux bonheur par les notes de la guitare, ainsi que par la voix grave et cassée de mon rockeur.

Jusqu'au lendemain en fin de journée, Fred sera avec moi et Serge nous a demandé de sortir un minimum. Je souris effrontément à cette pensée. Moi, je sais d'avance comment nous allons pouvoir passer agréablement le temps. Le scénario de mon film porno se dessine déjà dans ma tête.

« Alice, t'es vraiment une obsédée de première ! »

Oui, mais en même temps, il faut bien que je profite de mon homme, de ses baisers, de ses caresses et de son corps sublime, parce qu'à partir de la semaine prochaine nous nous séparerons pour les trois mois suivants. Et franchement, je ne sais pas encore comment je vais parvenir à gérer ça.

Plus je suis auprès de lui et moins j'ai envie de le quitter. Mon cœur se tord. Oh ! Ma gueule d'ange ! Tu vas foutrement me manquer !

\*

— Au fait, pourquoi vous participez au *Grand Journal* de Canal+ ?

Fred finit de s'habiller. Je l'admire, assise sur le lit, encore en petite tenue.

— Comme on relance la tournée, on se fait une sorte de pub dont on n'a absolument pas besoin, mais on appelle ça le marketing. D'après Serge, c'est toujours bon pour la vente des albums. On répond aux questions, on joue un morceau et on se casse. Au moins, c'est du direct, on y perdra pas complètement notre temps. Et demain, on remet ça chez Claire Chazal, le chant en moins.

Waouh ! Je vais assister à l'enregistrement en direct du *Grand Journal*, ce soir, et au JT de 20 heures demain !

J'observe Fred avec amour. Il paraît tellement blasé de tout cela, lui ! À force de le côtoyer et de vivre

ce genre de trucs auprès de lui, je me demande si je finirais par trouver tout cela banal, moi aussi, un jour.

En attendant, nous sommes le vendredi 4 janvier, il est 17 heures, nous venons de faire des galipettes mémorables dans la chambre de mon apollon et surtout : nous sommes très en retard. Serge ne va pas être content du tout. À cette heure-ci, nous devrions déjà nous trouver dans les studios de Canal+, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement.

Mon rockeur a enfilé un jean gris élimé, un tee-shirt et une chemise noire. Alors que je me décide à me bouger les fesses pour prendre une jupe, un pull et une paire de collants dans ma valise, le téléphone de Fred se met à sonner. Ça doit être Serge.

— Allô !

Le visage de ma gueule d'ange se fend d'un sourire. Ah non ! C'est pas le manager.

— Salut, Gaétan ! Ça roule ?

Je lève un sourcil intéressé vers Fred. Gaétan ? Je ne le connais pas encore, celui-là.

— T'as eu mon message ?... Ouais, désolé d'avoir averti si tard, mais... Cool ! Merci !... Ouais, juste dimanche... Je sais pas encore. Pour être franc, ça sera plus de l'impro qu'autre chose, surtout pour les autres, c'est pour ça que... Ouais, ce sera dark moonesque à fond !

Il rigole, je me demande de quoi ils discutent.

— Je demanderai à Ludo de filmer et je t'enverrai ça, ça roule... OK, merci encore ! Tchao !

Il raccroche, un puissant sourire de satisfaction sur les lèvres. Je le regarde, complètement intriguée, mais il retourne à son armoire et s'empare d'un chapeau, comme si de rien n'était.

— C'est qui Gaétan ?

— Une connaissance qui est dans la musique. J'avais besoin d'un... conseil pour dimanche.

Je lui jette un œil soupçonneux. C'est moi ou il me cache un truc ?

— Tu ne les demandes pas à Pierre, habituellement, tes conseils ?

Il s'avance vers moi, me bascule sur le lit et me grimpe dessus.

— Ça dépend pour quoi.

Il commence à m'embrasser et je me laisse aller sans résister. Ses mains glissent dans mon collant et je sens bientôt ses doigts sur mon vagin. À nouveau, je suis humide d'envie.

— On est en retard, gueule d'ange.

— M'en fous. J'ai envie de toi, Alice.

— Fred, on vient de passer la moitié de l'après-midi à faire l'amour et je ne parle pas de ce matin !

Une de ses mains passe sous mon pull et commence à jouer avec mes seins. Je hoquète de désir.

— Mmmh... Fred... Y a deux gorilles qui nous attendent au salon... Et Serge va...

Il pose sa bouche sur la mienne.

— On s'en balance, demoiselle. J'ai envie de te baiser maintenant et je vais le faire. Et me dis pas que tu veux pas, t'es humide à souhait.

Je plonge mon regard coquin dans le sien en souriant malicieusement.

— Je le dis pas, gueule d'ange.

Son sourire à lui devient carnassier. Et moi, j'en mouille d'autant plus.

Il retire promptement mon collant et mon shorty, déboutonne son pantalon et au moment où il s'apprête à me pénétrer, son téléphone sonne. Tout en répondant, il ne lâche pas mon regard et commence à jouer avec mon clitoris du bout du doigt.

— Serge !... Ouais, on est en route...

Je m'étrangle. Avec le retard qu'on va avoir, son agent n'avalera jamais ça ! Je crois que, finalement, je vais rester sagement ici, ça m'évitera de nouvelles joues rouges et un puissant sentiment de honte quand Serge posera ses yeux noirs de colère sur moi.

Fred descend sa langue sur mes seins et lèche mes mamelons comme s'il s'agissait d'une sucette. Je me retiens de gémir de plaisir. Putain ! Ce que c'est bon !



— Mais... t'inquiète... on... arrive !... Ouais... dans pas... longtemps.

Il raccroche brutalement au nez de Serge, remonte vers ma bouche, m'embrasse fougueusement et me dit :

— Bon, à nous deux, demoiselle. Tu préfères quoi ? Une baise sauvage ou un peu tendre ?

— Un mélange des deux, monsieur Pelletier.

— Alors, j'espère que vous avez encore de la voix, mademoiselle Lagardère, parce que j'ai foutrement envie de vous faire plaisir.

\*

— Là, tu te fous vraiment de ma gueule, Frédéric ! Bordel ! T'as vu l'heure ?

— On est vendredi, y avait du monde sur la route.

Serge fulmine tellement que je sens les vapeurs de sa transpiration se répandre autour de lui. Je me recroqueville derrière Fred. J'aurais vraiment mieux fait de rester au chaud dans l'appartement. Surtout qu'il fait un froid de canard dehors et il pleut à verse. En Suisse, il paraît qu'il neige aujourd'hui.

— Arrête de me raconter des conneries ! On t'attend dans les loges, grouille-toi ! Je vais calmer le producteur de l'émission, je ne te dis pas dans quel état ton retard l'a mis !

Il part devant nous en pestant tout ce qu'il peut. Fred le regarde s'éloigner avec un sourire amusé aux lèvres.

Je le sermonne :

— C'est pas drôle, Fred ! Toi qui n'aimes pas être en retard, en plus ! Serge va vraiment finir par me détester.

Il passe un bras autour de mes épaules.

— Mais non, Alice. T'inquiète ! J'aime pas être en retard, mais j'ai jamais réussi à être à l'heure pour les enregistrements télé. Être devant une caméra, j'aime pas ça.

Je demande avec une pointe d'ironie dans la voix :

— Comment tu fais pour vos clips, alors ?

— Non, ça, c'est autre chose. Je parle de ce type d'émissions qui passent à des heures de grandes écoutes et où tu dois faire bon genre. C'est fini l'époque où tu pouvais brûler un billet de 500 devant les caméras. Quand tu dépasses les limites, ça doit rester gentil, tu vois ce que je veux dire ?

Je hoche la tête. Il soupire.

— Même *Les Guignols*, ça devient politiquement correct. La télé, c'est plus ce que c'était. Tout est trop prévisible, calculé. Y a plus vraiment de liberté d'expression, même s'ils veulent nous le faire croire.

— « Big Brother is watching you » ?

— Ouais, on y vient et sans s'en rendre compte. La société occidentale se tire une balle dans le pied, mais quand elle réalisera sa douleur, il sera trop tard pour pleurer.

Nous rejoignons les loges et sommes accueillis en fanfare par ses amis. Même Flavia et Malone sont présents.

Fred passe rapidement entre les mains de la maquilleuse, refuse que la coiffeuse s'occupe de ses cheveux et se prend le bec une nouvelle fois avec Serge sur ce sujet.

C'est Mickaël qui finit par jouer le médiateur.

— Serge, fous-lui la paix, putain ! Y a que trente minutes d'émission et ils vont très bien, ses cheveux ! Il est toujours parfait ce mec, de toute manière !

Serge lui jette un regard noir.

Vivement dimanche soir que la tournée débute, parce que les tensions deviennent de plus en plus vives et pour n'importe quel sujet. Se prendre le chou pour une coupe de cheveux, franchement, c'est ridicule !

À 20 h 15, Dark Moon fait son entrée sur le plateau d'enregistrement, sous les applaudissements tonitruants des spectateurs. Fred a gardé son chapeau, ça lui va terriblement bien. Comme d'habitude, rien qu'à le regarder j'en ai le shorty trempé.

L'interview se déroule sans grande originalité. Je comprends pourquoi Fred n'est pas fan des journalistes en général. Que ce soit à la télé ou dans les journaux, ce sont toujours les mêmes questions qui reviennent. Néanmoins, les quatre membres du groupe répondent avec le sourire, visiblement très à l'aise. La complicité est si grande entre eux qu'on a l'impression d'écouter quatre frères. Ils aiment s'envoyer des piques, mais surtout balancer des réponses qui renvoient les chroniqueurs à la bêtise de leurs questions.

— Dernièrement, j'ai entendu une star du jazz déclarer, je cite : « Dark Moon est un groupe de rock, car ses musiciens n'ont pas la capacité de faire mieux. » Une réponse ?

Les garçons se marrent et se jettent un regard malicieux. Apparemment, ils savent à qui le chroniqueur fait référence. À mes côtés, Serge saute au plafond quand Fred fixe la caméra et répond dans un sourire provocateur :

— Premièrement, les jazzmen, on les emmerde, en particulier celui-là. Et deuxièmement, le jour où l'un d'eux réussira à remplir le Stade de France, là ils pourront ramener leur gueule. Pas avant.

— Et en plus, ajoute Mickaël, quand le leader d'un groupe de jazz a un batteur qui ne sait pas tenir un tempo, ça vaut pas le coup de perdre ton énergie et ta salive à répondre à ses insultes. Il s'insulte tout seul.

Serge se tape le front en fermant les yeux. Lui qui voulait du politiquement correct ce soir, il repassera. J'expire lentement et m'approche de lui.

Je ne suis pas très à l'aise avec ce qu'il s'est passé à notre arrivée et ressens le besoin de m'excuser. Après tout, je suis aussi responsable que ma gueule d'ange. En fait, je crois que je ne serais pas très douée dans le métier d'assistante personnelle, ce poste serait dangereux pour la réputation de Fred.

Je murmure :

— Je suis désolée, Serge, pour tout à l'heure. Je sais que ce n'est pas très sérieux.

Le manager soupire et se tourne sur moi. À mon grand étonnement, ses yeux n'expriment pas de la colère, mais un certain désappointement.

— Ne vous excusez pas pour lui, Alice.

— Non, je...

— Je ne me suis pas fâché comme ça avec lui pour son retard. J'ai l'habitude de ces conneries-là.

Il pose une main sur mon épaule et je lis une certaine inquiétude au fond de ses prunelles quand il reprend :

— C'est con, mais j'ai eu peur pour vous deux. Ça lui arrive d'être en retard, surtout sur les plateaux télé, mais là... Plus d'une heure ! Pelletier ne semble pas prendre toute cette histoire de lettres très au sérieux.

Il plonge ses yeux dans les miens et au fil de ses paroles, je sens mon cœur se liquéfier peu à peu :

— Alice, ça ne sert à rien que je vous cache la vérité. Les flics pensent vraiment que cette femme est dangereuse. Ils sont persuadés qu'elle connaît personnellement Frédéric et le groupe. Il a dû se passer quelque chose entre elle et lui un jour et depuis, elle s'est mis en tête qu'il avait aussi des sentiments pour elle. Essayez de le raisonner, Alice, s'il vous plaît. Vous, je sais qu'il vous écoute.

Je jette un rire nerveux en repensant à l'orgasme que Fred m'a donné avant de venir ici.

— Pas toujours, non.

— Mais déjà plus que moi. Il y a des choses que vous savez sur Pelletier que j'ignore, bien que je le connaisse depuis sept ans. Cet homme vous fait confiance.

— Il a confiance en vous aussi, Serge.

— Je sais, même s'il ne veut pas l'admettre. Puissante tête de mule !

Il lance un œil sur le plateau et pose son regard sur Fred. À mon grand étonnement, c'est un regard rempli de tendresse. Cet homme l'aime vraiment comme un père, lui aussi. Je regarde Fred à mon tour en faisant la moue. Ouais, fichue tête de mule !

Le manager se tourne à nouveau vers moi.

— Vous me promettez de faire attention, Alice ? Après le colis que vous avez reçu, je dois admettre que Fred avait raison. C'est bien que Bastien reste auprès de vous pendant qu'ils seront en tournée.

Je baisse les yeux. C'est Discographe qui me paie cette protection, sur la demande explicite de Serge. Je ne sais comment lui en être redevable, bien que l'idée d'avoir un garde du corps auprès de moi m'horripile au plus haut point. Même s'il s'agit de Bastien et que je l'apprécie plutôt bien.

Devant nous, les membres de Dark Moon se lèvent et rejoignent les instruments de musique. Ils jouent *Masse hystérique*, comme prévu.

Face à leur prestation, Serge retrouve le sourire. Moi aussi. De toute façon, dès que Fred commence à chanter, je plonge avec lui dans son univers. Sa voix m'envoûte à chaque fois, même quand il interprète des chansons pour enfants à Léna.

Le public apprécie également ; comme pour l'émission du Nouvel An, pas besoin du chauffeur de salle pour les guider. Je me demande vraiment comment sera l'ambiance dimanche, dans l'immense salle du Palais omnisports.

Une fois *Le Grand Journal* terminé, les quatre garçons rejoignent un autre plateau pour enregistrer la fameuse séquence de *La boîte à questions*, qui sera diffusée dans l'émission du lundi suivant.

Les membres du groupe prennent place sur un petit canapé argenté. Ils ont quelques minutes pour répondre à des questions posées par des spectateurs. Elles s'affichent sur un écran, face à eux. S'ils refusent d'y répondre, ils peuvent buzzer sur un gros bouton gris se trouvant à droite du canapé.

« Mickaël, si tu devais t'envoyer en l'air avec l'un de tes potes, ce serait lequel ? »

Ça commence bien...

Mike sourit.

— Facile ! Fred le lundi, Luc le mardi, Damien le mercredi et on recommence. Comme ça : pas de jaloux ! Et je réserve les week-ends à ma femme.

« Fred, ça fait quoi d'être amoureux ? »

— Ça lui donne l'air con et une trique constante ! répond Luc.

Je sens les regards des différentes personnes autour de nous, assistants, cameramen, et surtout celui de Serge, se poser sur moi. Je pique un fard. Luc, celle-là, tu me la paieras !

— Ouais et il arrive en retard partout ! renchérit Damien.

— Mais ça promet un prochain album d'enfer ! conclut Mike.

Il se tourne vers son leader.

— Tu veux ajouter autre chose, ma poule ?

Fred leur sourit en coin, leur balance un magnifique doigt d'honneur et Serge s'étrangle à mes côtés.

Je ris silencieusement. Ça non plus, on ne peut pas dire que ce soit très politiquement correct.

Les questions deviennent de plus en plus graveleuses et les garçons commencent à s'amuser et à se lâcher.

« Qui embrasse le mieux ? »

Mais c'est quoi ces questions à la con ?

— Ah ça ! Faut qu'on teste ! répond Damien.

Avant que quiconque ait le temps de le voir venir, il se penche vers Luc et l'embrasse à pleine bouche, faisant tomber le bassiste sur les genoux de Mickaël.

Ce dernier appuie sur le bouton gris en s'exclamant :

— Joker ! Moi, j'embrasse pas Damien, il pue la clope !

— Parle pour toi !

Le guitariste se relève d'un coup tandis que Luc grimace en passant sa main sur sa bouche. Merci Damien, je viens d'avoir ma vengeance.

Mike réplique :

— Moi, monsieur, je viens d'avoir un gosse, je fais des efforts !

— Ouais, ouais, c'est pour ça que t'as descendu un paquet entier hier ? Viens là, mon pote !

Mike se lève comme un ressort et Damien lui court après dans le petit studio. Fred et Luc se mettent sur leurs pieds également, attrapent le batteur et le bloquent. Damien se jette alors sur lui pour l'embrasser.

— Luc, il est plus doué ! s'exclame le guitariste en reculant.

— Mais quel enfoiré ! s'écrie Mike en passant une main sur ses lèvres.

Il se tourne vers la caméra, se met à genoux et déclare en pointant un doigt sur Damien :

— Flavia, mon amour, je te promets que ce balafre ne t'arrive pas à la cheville !

Je ne sais pas ce que le guitariste a pris avant de venir ici, mais il a l'air en forme. C'est sa mère qui risque d'avoir une surprise lundi prochain, si elle regarde l'émission.

Damien s'approche de Fred.

— N'en reste qu'un...

— N'y pense même pas ! s'écrie ma gueule d'ange en reculant, dans un demi-sourire.

Damien s'avance vers lui en haussant les sourcils. Fred saute par-dessus le canapé. Luc et Mike font le tour pour l'attraper.

— On y est passés, y a pas de raison qui t'y échappes ! le sermonne le batteur.

— Ouais, mais moi, si je devais en embrasser un, ce serait toi, ma poule.

Fred tend son visage vers Mickaël et plante un baiser sur ses lèvres. Il est tellement rapide que le batteur écarquille les yeux de surprise.

— Mike, vainqueur ! Tournez Manège ! T'as deux soupirants, tu choisis lequel ? demande Luc en riant.

Mickaël regarde tour à tour Fred et Damien dans une moue pensive, puis il passe un bras autour des épaules de son leader.

— Désolé, Damien, je choisis Fred. Lui et moi, c'est une histoire qui dure depuis un petit moment déjà.

Fred plante ses yeux dans ceux de son ami.

— Moi aussi je t'aime, ma poule !

Oui, alors celle-là, elle est facile ! Viens plutôt me le redire à moi, gueule d'ange, tu rigoleras moins.

Serge se tourne vers le producteur de l'émission, le visage un peu pâle.

— Vous couperez ça au montage ?

Le producteur le regarde comme si le manager de Dark Moon venait de prononcer la pire des inepties.

— Vous plaisantez ? C'était génial !

L'ambiance est si surchauffée que, pour les trois dernières questions, les garçons déconnent complètement. Luc et Damien finissent par enlever leurs pantalons afin de comparer lequel des deux porte le plus beau caleçon.

— C'est pas le calbute qui compte, leur jette Fred, c'est ce qu'il y a à l'intérieur !

Damien et Luc tournent alors le dos à la caméra et on les devine tirer sur le tissu. Mickaël se lève et vient se positionner devant eux. D'un œil sérieux, il examine ses potes, puis balance en secouant la tête :

— Laissez tomber, les mecs, vous rivalisez pas avec un batteur.

— Mais le batteur, il rivalise avec le chanteur ? demande ma gueule d'ange en se mettant debout.

— Un pack de bières que oui, mon pote ! fanfaronne Mike en commençant à déboutonner son jean.

— OK. Pari tenu, ma poule.

Moi, à les regarder, je rigole bien. En tout cas, beaucoup plus que Serge. Comme me l'avait dit Fred un jour, cet homme est aussi tendu qu'une chips en string. Faut vraiment qu'il apprenne à se relâcher, ça lui

ferait le plus grand bien. Une chose est sûre : demain, dans le journal de Claire Chazal, il aura Fred et Mickaël sévèrement à l'œil.

Une fois l'enregistrement de *La boîte à questions* terminé, on ne s'attarde pas, nous avons tous envie de rentrer chez nous.

À peine avons-nous franchi la porte extérieure du studio de Canal+ que je demande à Fred en rigolant :

— Alors, Mike embrasse bien ?

Il grimace.

— J'ai juste frôlé ses lèvres. Faut demander à Damien, c'est lui qu'a tenté d'y mettre la langue. Mais une chose est sûre...

Il m'attrape par la taille et m'attire contre lui.

— ... tes lèvres à toi sont beaucoup plus douces et tu sens meilleur.

Il pose délicatement sa bouche sur la mienne, j'en frémis de délice.

Bastien nous ouvre la portière de la Mercedes. Lui et Gilles sont à nouveau de service auprès de nous pour la nuit.

Les rues de Paris sont bondées de monde malgré le froid hivernal. C'est vendredi soir, les gens profitent de sortir fêter le week-end au restaurant, au cinéma ou au théâtre.

Me voyant regarder d'un air intéressé par la fenêtre, Fred me demande :

— Qu'est-ce que tu veux faire ce soir ?

Il me scrute intensément et j'ai l'impression qu'il serait prêt à accepter une sortie quelque part. Je me penche vers lui, l'embrasse doucement, puis pose ma tête contre son torse.

— Rien. Je veux juste être avec toi.

Il passe sa main dans mes cheveux.

— Tu veux pas sortir ? Tu m'épates, là !

— Tu serais prêt à mettre le nez dans un endroit gavé de monde ?

— La semaine prochaine, je prends la route, demoiselle. Alors, si je peux te faire plaisir d'ici là, oui.

Je tourne mon visage vers lui en souriant. Qu'est-ce que je l'aime, cet homme ! Il me surprendra toujours.

— Ce que je veux ce soir, c'est passer la soirée en tête-à-tête avec toi, tranquilles, tous les deux. Je crois qu'auprès de toi et tes potes, ces derniers jours, j'ai eu ma dose de comportements déjantés pour les prochains mois.

— T'as pas aimé ?

— Si, j'ai adoré ! Je me suis bien marrée. Plus que Serge en tout cas.

Il soupire.

— Ouais, celui-là, la tournée finie, on l'envoie au Club Med. Ça le détendra.

Je redeviens brièvement sérieuse et passe mes doigts sur son beau visage.

— Il s'inquiète pour toi. Il aimerait que tu prennes les menaces de la cinglée un peu plus au sérieux.

Son visage devient plus grave.

— Mais je les prends au sérieux, Alice. Alors ouais, peut-être que je provoque un peu trop les choses, parce que j'ai envie d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette histoire. Ça fait sept ans qu'elle me harcèle et qu'on n'est pas capable de la trouver. Jusqu'ici, j'avais pas vraiment de raison de me prendre la tête avec elle. Mais aujourd'hui, c'est différent. On a bien rigolé, mais là, elle va trop loin.

— Tu crois que ça fonctionnera ?

Il se penche vers moi et frôle mon nez du bout des lèvres.

— J'espère.

Son sourire de petit garçon espiègle revient éclairer son visage quand il demande :

— Alors, quel programme ce soir ?

— Un bon film, du pop corn et...

Je remonte vers son oreille et lui susurre :

— ... toi, tout nu, me donnant un orgasme sensationnel.

Il se met à rire doucement.

— Ceux d'aujourd'hui ne vous ont pas suffi, ma douce libertine dépravée ?

— Aujourd'hui ? Mais ce n'était que des amuse-bouche !

Il m'attire sur ses genoux.

— Des amuse-bouche ?

Il déboutonne mon manteau et glisse sa main dans mon collant. À peine frôle-t-il mon intimité que ma respiration s'accélère. Nom d'une pipe ! Et les deux gardes du corps qui sont justes derrière moi !

Les lèvres de Fred viennent caresser mon oreille :

— Alors en rentrant, je te donne un orgasme en plat principal et après le film et le pop-corn, un autre comme dessert. Et si t'es encore assez chaude et humide après ça, princesse, je te promets une dernière baise en guise de café.

Ses yeux flamboient, les miens aussi, sûrement, et je sens ses doigts devenir tout humides alors qu'ils pressent avec volupté mon clitoris en feu. Tant pis pour les deux gorilles, je veux commencer l'apéro tout de suite.

Je dégrafe son pantalon et plonge ma main dans son caleçon. Au contact de son pénis en érection, mes envies pas sérieuses se décuplent. Je me penche vers Fred et l'embrasse furieusement tout en le masturbant.

En parvenant devant chez Fred, quinze minutes plus tard, je suis en feu total et lui, je crois bien qu'il est à deux doigts de l'éjaculation, mais j'aimerais plutôt le finir avec ma bouche.

Durant le trajet, au fil de nos caresses intimes pas sérieuses, nous sentions un puissant désir nous envahir furieusement, alors nous avons un peu ralenti le rythme.

Purée ! Nous ne sommes pas seuls et Fred parvient à me le faire oublier à chaque fois ! Perdre la tête à ce point-là, est-ce grave, docteur ?

Mais comment vais-je faire, moi, pendant les trois prochains mois ? Fred a promis qu'il viendrait me voir, mais je ne suis pas sûre de pouvoir tenir entre ses visites. Et si je m'accordais un week-end à travers les capitales européennes, de temps en temps ? Après tout, avec les offres *last minute*, on peut trouver facilement des vols bon marché. Oui, je crois que c'est une option envisageable, parce que quinze jours d'affilée sans ma gueule d'ange, ça me paraît de plus en plus impensable.

La voiture ralentit en passant devant l'immeuble numéro 39. Il est déjà assez tard, mais un petit attroupement de fans se tient malgré tout devant la porte d'entrée.

— Que veux-tu faire ? demande Gilles à mon apollon.

— Putain ! Ils s'arrêtent jamais, c'est pas possible ! Ils ont rien d'autre à foutre de leur soirée que de la passer ici ? Trace, Gilles ! Ce soir, je veux avoir la paix !

Le garde du corps fait le tour du bâtiment et parque la voiture à l'arrière. Tout en rejoignant la porte d'entrée de la cave, je demande d'une petite voix :

— Tu crois qu'ils vont bientôt se lasser ? Parce que je t'avoue que passer à chaque fois par là, c'est un peu pénible.

Bastien répond :

— Maintenant qu'ils ont l'adresse, y en aura toujours pour traîner dans le coin.

— Ouais, soupire Fred, dans trois mois, fini Montmartre. J'hésite entre rejoindre le quartier de Mike et Flavia ou me prendre un truc vers le parc des Buttes-Chaumont. C'est par là-bas qu'habitaient Pierre et Rose, à l'époque.

Il ouvre la porte et nous le suivons à l'intérieur. La lumière est toujours aussi blafarde, il fait froid et

humide, ça me fiche des frissons autant que la veille.

Nous remontons les escaliers, Bastien devant nous, Gilles à l'arrière. Fred m'enlace et pose des baisers dans mon cou. S'il n'y avait pas la garde rapprochée, je lui aurais proposé une montée en ascenseur.

Nous parvenons au cinquième étage. Bastien s'arrête subitement et lève la main.

— N'avancez pas !

Ma bonne humeur s'envole aussitôt. Qu'est-ce qui lui prend ?

À sa voix sèche, Fred obéit et me retient de faire un pas de plus. Gilles nous dépasse pour rejoindre son collègue en lui demandant :

— C'est quoi le problème ?

Bastien se tourne vers lui, le visage grave, puis nous jette un œil inquiet.

— Va chercher les flics en faction. La porte a été forcée.

À cette annonce, une sourde colère s'empare de Fred.

— Quoi ?

Il s'avance, Bastien pose une main sur son blouson.

— Fred, reste là !

— C'est chez moi, putain ! Laisse-moi passer !

Gilles redescend les marches au pas de course. Moi, je commence à m'affoler. C'est quoi ce nouveau délire ?

Je m'avance à mon tour. Bordel ! La porte est entrouverte ! Je me mets à trembler et m'appuie contre le mur. Je vois tout tourner. Fred se précipite vers moi et m'enveloppe de ses bras. Je me laisse aller contre lui.

Moins de trois minutes plus tard, Gilles est de retour avec deux flics en civil. Ils ont passé des gants sur leurs mains et ils sortent leurs flingues. Merde alors ! Le sandwich avalé dans les loges de Canal+ me remonte méchamment dans la gorge. Je prends la main de Fred et la serre de toutes mes forces.

Les deux flics ouvrent la porte, lentement. Nous retenons notre souffle. Il n'y a aucun bruit dans l'appartement et le silence de plomb qui y règne accentue mon malaise. J'ai subitement froid, j'ai de la peine à respirer et je vois trouble.

L'un des flics allume le vestibule. Ils rentrent dans l'appartement et nous appellent quelques minutes plus tard.

— Vous pouvez venir, il n'y a plus personne.

— Plus personne ? répète froidement ma gueule d'ange en passant le seuil d'entrée.

Le premier flic sautille d'un pied à l'autre, visiblement mal à l'aise.

— Quelqu'un vous a rendu visite dans la journée. Votre chambre...

La chambre ? Quoi la chambre ? Je chancelle, Fred me soutient.

En pénétrant dans le salon, un très mauvais pressentiment m'envahit brusquement. Elle était là ! Putain ! Cette cinglée est venue ici ! Je la sens dans l'atmosphère. Il y a une odeur... Un parfum... C'est léger, subtil, mais il est bien là. Et c'est un parfum d'homme.

Je me tourne vers Fred, il s'est figé sur place. Je vois ses narines frémir, il perçoit l'étrange parfum, lui aussi. Il ferme les yeux et une grimace de dégoût s'affiche brièvement sur ses traits. Quand il rouvre les paupières, une lueur sombre s'est emparée de ses pupilles.

L'un des deux flics sort son téléphone portable.

— J'appelle la centrale, on a besoin de l'IJ. Faut passer l'appartement au peigne fin.

Fred resserre son étreinte sur mes doigts et me tire en direction de la chambre, Bastien et Gilles sur nos talons.

J'entends l'un des flics nous crier :

— Surtout, vous touchez à rien !

Pourquoi ne devrait-on pas... Oh ! Bordel ! Nous nous arrêtons à la porte de la chambre, proprement stupéfaits.

— Putain ! C'est quoi ce délire ? s'écrie Fred en pénétrant en premier dans la pièce.

Je vacille contre le chambranle de la porte. C'est un cauchemar, une saloperie de cauchemar ! Je vais me réveiller.

Je ferme les yeux. J'attends quelques secondes. Je les rouvre. Rien n'a changé. Ce n'est pas un mauvais rêve. Putain ! J'ai envie de vomir.

J'entre à mon tour dans la chambre et m'approche de Fred, mes yeux roulant comme des déments dans leurs orbites.

C'est un massacre ! La cinglée a répandu le contenu de ma valise au sol et a déchiré toutes mes fringues en lambeau. Il y en a partout autour de nous. Et par-dessus, elle a déversé mon shampoing, mon savon, mon parfum. Le mélange de toutes ces odeurs enveloppe mes narines et me monte méchamment à la tête. Une puissante migraine s'empare de mon crâne.

Je me colle contre Fred et observe d'un œil impuissant les images que cette timbrée a épinglées sur les murs. Elle a photocopié les photos de *Paris Match* et les a punaisées partout, mais elle a d'abord pris soin de m'y lacérer le visage et le corps.

Au-dessus du lit, elle a posé un agrandissement de la pub que Fred a faite pour le parfum anglais. Elle a dessiné un cœur sur le torse dénudé de ma gueule d'ange et y a planté un poignard, un vrai, en plein centre.

En dessous, en lettres rouges, le message qu'elle nous laisse me glace les veines. Au bord de l'évanouissement, je m'accroche à Fred comme je peux.

Devant nos yeux mortifiés, les lettres couleur sang dansent comme les flammes des enfers :

*ELLE N'EST RIEN. JE SUIS TOUT.*

*SI TON CŒUR N'EST PAS À MOI, ALORS IL N'EST À PERSONNE.*

*BIENTÔT RÉUNIS POUR UNE VIE ÉTERNELLE.*

*JE SUIS TA PLUS GRANDE FAN ET JE T'AIME ÉPERDUMENT.*



Je ne réfléchis plus, ne pense plus, je veux juste me réveiller de ce cauchemar.

Je regarde d'un œil vide les flics s'afférer autour de nous. Ils ont envahi l'appartement, les lieutenants Claymard et Lagarde en tête. Une femme de la police scientifique nous a pris nos empreintes, ainsi que celles des gardes du corps. Dans ce que j'ai entendu, Maléfique en a laissé plein. Du coup, les deux lieutenants pensent qu'elle n'a jamais eu affaire à la police. Elle n'est donc sûrement pas fichée, cette cinglée. Mauvais point pour nous, ça.

Depuis la découverte du message sur le mur de la chambre, j'ai la désagréable impression de n'être qu'un robot privé de toute volonté propre. Cela fera bientôt une heure que j'obéis, sans réflexion aucune. « Ne touchez à rien ! », « Asseyez-vous là ! », « Répondez aux questions ! », « Oui... Non... Je sais pas. » Je suis vidée de toute énergie et ne souhaite qu'une seule chose : la paix !

Serge nous tend un verre de whisky, à Fred et moi. Je lui jette un regard morne en articulant péniblement :

— Je n'aime pas le whisky.

La voix du manager est douce quand il m'ordonne :

— Buvez une ou deux gorgées, Alice, ça vous fera du bien.

Je prends le verre et scrute sceptiquement le liquide doré à l'intérieur en grimaçant. Je déteste le whisky, nom d'une pipe !

— Vous n'auriez pas plutôt de la vodka ?

Fred me sourit en passant une main tendre sur ma joue. Il m'embrasse les cheveux et dit :

— Désolé, princesse, je n'en ai pas ici.

Je soupire et trempe mes lèvres dans le verre. Mon cœur se soulève de dégoût. Argh ! C'est vraiment ignoble ! Mais comment font ma gueule d'ange et les autres pour boire ce truc ? Le seul avantage, c'est que cet alcool est tellement fort qu'il donne un puissant coup de fouet à mon sang et me reconnecte aussitôt avec l'instant présent.

Je me rapproche de Fred et pose ma tête sur son épaule. Je ferme les yeux, laissant mes narines s'enivrer de son odeur. Cela me fait du bien. Mon amour est là, auprès de moi, il me protège. Et je le protège aussi, malgré tout ce qu'il peut penser.

Serge s'assoit sur la table basse du salon, face à nous. Son visage se ferme.

— Fred, on annule Bercy.

Ma gueule d'ange relève la tête, interloqué par la décision de son agent.

— Serge, non !

Le manager secoue la tête d'un air contrit.

— C'est trop dangereux, Pelletier ! On ne peut pas prendre le risque.

— Tu veux annuler 36 000 billets ?

— D'autres l'ont déjà fait. Même plus.

Fred secoue la tête avec véhémence et déclare sur un ton sec :

— Non, on maintient. On s'est pas crevé le cul pour rien ces derniers mois.

Serge pose une main sur le poignet de mon rockeur, leurs yeux se rencontrent. En les regardant, un long frisson me parcourt l'échine : un nouveau duel commence. C'est pas vrai ! Ils ne s'arrêtent donc jamais ? Même dans des circonstances pareilles, il faut qu'ils jouent aux lions !

— Fred, c'est trop dangereux ! Elle est allée beaucoup trop loin et elle est douée, cette garce !

— On ne peut pas annuler ! C'est trop tard ! T'imagines comme les gens seront furieux ?

Il sourit et jette d'un ton rempli de sarcasme :

— Tu vas donner quoi comme excuse ? Fred Pelletier a une extinction de voix ?

— On trouvera une solution de rechange. On reviendra à Bercy plus tard.

Fred se lève et hausse la voix. Les flics se tournent vers nous, intrigués.

— Non ! C'était déjà pas prévu qu'on rallonge de trois mois, alors on va pas annuler Bercy pour remettre ça en fin de tournée. Tu sais comme j'aime la scène, Serge, mais là je suis fatigué. J'ai envie de me poser, peinard, quelques semaines.

Serge l'observe intensément durant quelques secondes, puis il cherche les lieutenants des yeux.

— Vous pourriez lui prêter un gilet pare-balles, dimanche et lundi, à cette tête de mule ?

Fred lève les yeux au ciel en pestant :

— Putain ! Serge, arrête ! Je vais pas enfiler un de ces trucs pour chanter ! C'est n'importe quoi !

Serge se met à crier, insouciant du monde autour de lui :

— Ton comportement inconscient, ça, c'est n'importe quoi, Pelletier !

— Tu m'obligeras à rien, Serge ! Bordel, je suis assez grand pour savoir ce que je fais !

— Ah oui, monsieur-je-me-crois-malin-en-donnant-mon-adresse-à-tous-les-tordus-de-la-planète ?

T'as vu le résultat de tes idées de génie ?

Fred le toise fièrement et sort, provocateur :

— Je voulais la faire sortir du bois, j'y suis parvenu. Maintenant au moins, ces abrutis ont des empreintes !

Il jette un bras en direction des flics. Les policiers le regardent, l'œil mauvais. Merde, c'est en train de partir totalement en sucette !

Mes yeux vont et viennent de Fred à Serge, de Serge aux flics, puis reviennent sur Fred. L'atmosphère dans le salon devient méchamment tendue, ça va péter, d'une façon ou d'une autre. Tout le monde est à cran. Elle aura vraiment réussi à torturer son monde, cette cinglée ! Et il ne faut pas que la discorde s'installe entre nous, nous devons rester soudés. Je dois faire diversion pour calmer le jeu.

Je me lève en chancelant et m'adresse au lieutenant Claymard, la voix tremblante :

— Et si c'était un homme ?

Tous les yeux se braquent sur moi. Ceux de la femme flic s'écarquillent de stupéfaction.

— Pourquoi cette idée, mademoiselle Lagardère ?

Je pose mon regard sur Fred, cherchant son soutien. À ses yeux, je vois qu'il a compris où je veux en venir.

Je reprends :

— Quand nous sommes entrés ici, tout à l'heure, ça sentait le parfum pour homme et dans la chambre aussi. Et ce n'était pas celui de Frédéric ni ceux de vos collègues.

Mon apollon s'approche de moi et passe ses bras autour de ma taille.

— Alice a raison.

Ses yeux entrent en contact avec les miens, il a un sourire triste. D'une voix douce, il explique :

— Mais le parfum, c'était celui pour lequel j'ai posé dernièrement.

À cette révélation, mon sang se glace aussitôt. Et merde ! Elle est vraiment accro jusqu'au bout des ongles, cette salope psychopathe !

Dépitée, je lâche Fred et prends la direction de la salle de bain. J'ai besoin d'être seule quelques minutes. Une fois dans le couloir, mes yeux se posent sur la porte ouverte de la chambre à coucher. Elle m'attire inexorablement.

Face à mes vêtements déchirés sur le sol, une boule se forme au fond de ma gorge, mes yeux se remplissent de larmes et ces dernières jaillissent à flots quand je pose mon regard sur l'image de Fred, au-dessus du lit. Les flics ont enlevé le poignard, ils l'ont embarqué comme pièce à conviction, espérant en tirer rapidement quelque chose.

Mes yeux se tournent vers les autres clichés. Maléfique n'y est pas allée de main morte pour m'écorcher les traits. Je l'imagine, les yeux exorbités, remplis de sang, passant une lame de cutter sur les photos en écoutant Dark Moon et en poussant des cris démentiels à s'en arracher la gorge. Puis elle a dû rire. Un rire de sorcière, sorti tout droit des tréfonds des ténèbres.

La boule dans ma gorge descend en direction de mon estomac et remonte en force. Je me précipite à la salle de bain et me penche au-dessus de la cuvette des toilettes. J'y vomis mes tripes, encore et encore. Je pleure à ne plus pouvoir m'arrêter. Une main chaude se pose sur ma nuque et Fred relève mes cheveux.

Une fois mon estomac vidé, je tire la chasse d'un geste las, me relève, passe de l'eau sur ma bouche et un peu de dentifrice sur mes dents, du bout de l'index. Cette odeur de vomi, c'est proprement ignoble.

— Alice, je suis désolé.

Pas autant que moi. C'est la seconde fois qu'il me voit vomir, tu parles d'une fille glamour !

Mes yeux rencontrent les siens, il a l'air puissamment malheureux et moi, j'en pleure davantage. Je me laisse aller contre lui, trempant son tee-shirt de mes larmes. Il me berce, doucement.

— Serge a raison. Je suis qu'un imbécile.

Je secoue la tête.

— N'insulte pas l'homme que j'aime.

Il ne sourit pas. Il n'a pas tort, le moment est mal choisi pour l'humour pourri.

— Si, demoiselle. Je suis stupide. Je suis pas tout seul dans cette histoire et je t'ai mise en danger, putain ! C'était un sacré plan à la con !

— Mais je connaissais les risques, Fred.

Il pose son front contre le mien et ferme les yeux.

— Je veux que tu rentres chez toi, Alice.

Là, c'est lui qui m'envoie un poignard en plein dans le cœur. Il ne peut pas me demander une chose pareille ! Non ! Je recule et l'observe, complètement abasourdie.

Bordel ! Il n'a pas dit « ce serait préférable » ou « j'aimerais que », non ! Il a prononcé « je veux ». Il me donne un ordre. Il n'a pas le droit de m'imposer quoi que ce soit ! Je suis libre de décider ce que je souhaite ou pas.

*Je veux...*

Je plonge mon regard dans le sien, atterrée, et mon cœur explose d'une douleur fulgurante. Les yeux de Fred le trahissent. Il a peur, violemment peur. Pas pour lui, pour moi. Il se sent responsable de ce désastre et il craint pour ma vie. Mais moi, c'est pour la sienne que je m'angoisse.

Je murmure entre deux sanglots :

— Je ne veux pas partir.

Il enlace mes doigts et me dit d'une voix douce :

— Alice, tu seras en sécurité chez toi. J'ai pas le droit de t'imposer ça.

— Tu ne m'imposes rien, Fred ! Je...

Je me rapproche de lui et tends mon visage vers le sien. Je passe ma main libre sur mes yeux pour en chasser les larmes et demande :

— Vous annulez Bercy ?

— Non.

— Alors je reste.

— Alice...

— Non ! Ma place est ici, avec toi. Si je m'en vais, j'en serai malade. Tu sais combien je vais paniquer pour toi ?

Il ne répond pas, ses yeux verts parlent pour lui. Et son regard me transperce de part en part, empli d'une vérité vraie qui me cloue sur place : si je m'en vais, il sera terriblement mal lui aussi. Entre nous deux, c'est trop tard. La limite a été franchie depuis longtemps. On s'aime trop. Dorénavant, c'est lui pour

moi et moi pour lui.

Je reprends, la voix tremblante :

— J'ai besoin de toi, mon amour, mais tu as besoin de moi aussi. J'ai tort ?

Il secoue la tête en silence, puis ferme les yeux et pousse un soupir, vaincu. Je pose ma tête contre son torse. Nous restons là, de longues minutes, debout dans la salle de bain, indifférents aux bruits des flics dans le reste de l'appartement. Fred m'entoure de ses bras.

— Je t'aime, Fred. Cette tarée, on s'en occupe ensemble et on l'aura.

— T'es plus disjonctée que moi, en fait, demoiselle.

Je souris faiblement en répondant :

— T'imagines même pas combien !

Je relève les yeux vers lui, me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur ses lèvres.

Il demande :

— Tu me pardonnes mes conneries, demoiselle ?

Les larmes glissent à nouveau le long de mes joues quand je lui réponds :

— Si tu savais tout ce que je suis prête à te pardonner, gueule d'ange ! C'est vraiment con, l'amour.

Il sourit en passant sa main dans mes boucles.

— Ça ! C'est sûr que c'est une belle vacherie !

Un bruit sourd contre la porte nous fait tourner subitement la tête. Serge apparaît dans l'entrée. Il est aussi pâle qu'un fantôme et il semble tout aussi mal en point que Fred et moi. Peut-être même un peu plus. Il devrait boire un verre de whisky pour se faire du bien.

Fred et lui se jaugent quelques secondes, puis le manager pose ses yeux sur moi en secouant la tête. Il a compris que Fred n'est pas parvenu à me faire céder.

Il déglutit, puis murmure d'un ton résigné :

— J'appelle l'hôtel, allez préparer vos valises.

Un rire nerveux, incontrôlable, s'échappe de ma bouche. Ma valise ? Il se fout de moi ? Je n'ai plus rien ! Elle a détruit toutes mes fringues, cette folle finie ! La valise elle-même est cassée !

— T'es con ou tu le fais exprès, Serge ? lui demande Fred en le toisant avec colère.

Le manager blêmit d'autant plus et se passe une main sur le visage.

— Désolé, Alice.

Fred me prend par la main et nous sortons dans le couloir. Je l'accompagne dans sa chambre et jette un regard de désolation en m'emparant de mes fringues en lambeaux.

Dans un geste rageur, je commence à les ramasser les unes après les autres et les fourre dans ma valise, puis envoie un puissant coup de pied sur celle-ci en poussant un cri de démence.

Fred relève la tête de son sac de voyage et m'observe dans un sourire.

— J'ai vraiment une très mauvaise influence sur toi, demoiselle.

Je me tourne vers lui, enfiévrée par le bien-être que ce coup de pied m'a procuré.

— Peut-être, mais t'as raison : ça soulage foutrement !

Je pose mes yeux sur mes affaires et m'assois sur le lit, mon soulagement temporaire se transformant rapidement en tristesse, puis en colère.

— Elle a détruit toutes mes affaires, cette pétasse !

Le sourire de Fred s'agrandit davantage, il vient prendre place à mes côtés et s'empare de ma main.

— Alice se fâche ?

— Oui, je suis en colère ! Regarde ce massacre, putain de bordel de merde !

Il siffle entre ses dents et fait tourner ses mains autour de moi comme un magicien.

— Fred, sors de ce ravissant corps tout de suite ! s'exclame-t-il en rigolant.

Je lui souris.

— Jurer aussi, ça fait du bien, de temps en temps.

— Alors, lâche-toi, je crois que t'en as besoin.

— J'ai surtout besoin d'une bière.

Il écarquille les yeux.

— Alice, je crois que t'as les fusibles qui pètent sérieusement, là.

Je redonne un coup de pied dans ma valise en maudissant intérieurement Maléfique. Ouais, j'ai les boulons qui sautent et c'est de sa faute, à cette psychopathe !

Je me laisse aller contre ma gueule d'ange et un sentiment intense de fatigue s'empare soudainement de moi. Je grimpe sur ses genoux et passe mes bras autour de son cou.

— Tu m'emmènes loin d'ici ?

— Rien que toi et moi ?

Je hoche la tête. Oh oui ! Rien que lui et moi, pour le reste de la nuit ! Je n'en peux plus de ces flics, de Serge, des gardes du corps, du bruit dans cet appartement, des fans dans la rue. Je veux la paix, juste quelques heures. La paix et le corps chaud et rassurant de Fred contre moi.

Il me fait signe de me lever.

— Alors en route, princesse. Allons voir ce que Serge nous a réservé.

Un bruit sourd se fait entendre contre la porte. Samir va ouvrir et une jeune femme entre dans la chambre, faisant rouler un chariot devant elle. Le petit-déjeuner est servi ! Fred lui glisse un billet, elle le remercie en rougissant et se retire discrètement.

Je m'enveloppe dans un moelleux peignoir blanc et m'approche du chariot. Finalement, au vu des bonnes odeurs qui s'en dégagent, mon estomac noué se dénoue subitement.

C'est la première fois de ma vie que je dors dans un cinq étoiles et il faut reconnaître que c'est sacrément agréable. Serge n'a pas fait les choses à moitié : il a loué une suite au dernier étage d'un hôtel près de l'Opéra Garnier. Ce n'est pas à côté de Bercy, mais Fred et son agent se sont dit que, par sécurité, c'était mieux de ne pas dormir dans un hôtel trop proche du Palais omnisports.

Une suite... Jamais je ne pourrais me payer une chambre pareille dans un hôtel ! J'ai poussé un juron en découvrant le prix des chambres à la réception. Et c'est la maison de disques qui paie tous les frais. Ça m'hallucine complètement ! J'ai l'impression d'être Julia Roberts dans *Pretty Woman*, surtout en débarquant dans le hall d'entrée à 1 heure du matin, vêtue de ma jupe en velours et de mon pull bon marché, sans parler de mes bas en laine.

Bordel ! Je n'ai plus rien d'autre ! Il va falloir que je perde du temps ce matin pour faire du shopping. Quelle galère ! Je me demande lequel des gardes du corps va se sacrifier pour me suivre dans les boutiques. Désolée messieurs, je m'excuse d'avance pour la corvée.

Ce sont Samir et Yvan qui ont repris la surveillance une heure auparavant, histoire que leurs deux collègues puissent souffler un peu. L'un reste avec nous à l'intérieur de la chambre pendant que l'autre surveille la porte d'entrée depuis le couloir extérieur. À Bercy, demain soir, ils seront tous les quatre derrière nous.

D'ailleurs, aujourd'hui, Serge doit régler les problèmes liés à la sécurité. Il veut faire renforcer le nombre de vigiles et va demander à ce que les femmes soient particulièrement surveillées à l'entrée des portes, quitte à ce que le concert commence avec un peu de retard. Tout ça pour une psychopathe introuvable, quelle mauvaise blague ! Dans un soupir, je rejoins Fred du côté salon, l'esprit tourné vers les souvenirs de la nuit.

Après une douche bienfaitrice, je me suis glissée avec bonheur dans le lit tout chaud, contre la peau nue de Fred. Il m'a serrée tendrement dans ses bras en s'excusant encore une fois.

J'ai tenté l'humour débile :

— Arrête de t'en vouloir, gueule d'ange ! Si tu n'avais pas eu cette idée foireuse, on ne dormirait pas dans un palace, cette nuit.

— Tu parles ! Des nuits dans des palaces, je t'en offre quand tu veux, demoiselle, s'il n'y a que ça pour te faire plaisir.

Je lui ai jeté un regard en biais. J'ai tendance à oublier que ce mec est bourré de thunes. Et il m'a balancé ça, comme si se payer une nuit dans un hôtel cinq étoiles faisait partie du quotidien du commun des mortels.

En attendant, j'ai bien senti au son de sa voix qu'il était nerveux. J'ai murmuré :

— Fred, ce qui est fait est fait. On sait que cette folle est dans le coin et toute la sécurité a été renforcée. Que veux-tu qu'il arrive ?

Il a passé sa main sur mon visage et m'a embrassée doucement.

— C'est toi qui me tiens ce discours ?

— On a le droit d'inverser les rôles de temps en temps. Les preux chevaliers, tu sais, c'était bon jusqu'au début du siècle passé. Faut arrêter de prendre le sexe féminin pour une pauvre petite chose fragile et sans défense. Même Disney l'a bien compris, t'as qu'à voir *Raiponce*.

— Oh, ça ! J'ai assez vite capté que vous aviez un putain de caractère bien trempé, mademoiselle Lagardère.

— Ça te dérange ?

— Tu plaisantes ? Je crois qu'on n'aurait pas été bien loin, toi et moi, si t'avais pas eu autant de répondant. T'as raison, ça fait du bien à mon ego.

Je suis montée sur lui avec bonheur. Après toute cette soirée mouvementée, mon esprit fourmillait à nouveau d'envies pas sérieuses et d'idées cochonnes. Et tant pis pour les deux gorilles de l'autre côté du mur.

J'ai posé mes yeux sur la porte de séparation entre la chambre et la suite.

— Tu crois qu'ils nous entendent ?

Fred a souri en posant un doigt contre mon intimité et l'a fait doucement tourner sur mon clitoris. J'ai gémi.

— Ça dépend jusqu'à quel point tu fais du bruit, demoiselle.

Je me suis emparée de sa queue et me suis penchée vers lui en serrant doucement mes doigts autour de sa peau.

— Et si c'est moi qui te fais crier ?

— Mmmh... Tu veux vraiment prendre les rênes cette nuit, ma douce coquine ?

— Je veux surtout te faire oublier que tu m'as vue vomir pour la seconde fois.

— Alice, je m'en fous ! Tu sais le nombre de fois que j'ai gerbé devant les autres, moi ?

— Oui, mais les autres, ce ne sont pas ton *namoureuse* !

— Sincèrement, je m'en branle, Alice. C'est toi qui en reparles, pas moi.

— Tu es un vrai gentleman.

— Non.

Il m'a attirée contre lui et a planté son beau regard dans le mien.

— Je suis ton *namoureux*. Et j'ai pas à te juger, Alice. C'est pas mon genre.

Je l'ai regardé, proprement incrédule.

— Mon *namoureux* ? T'es sûr ?

— Foutrement, mais tu le gardes pour toi.

Je me suis mordillé la lèvre telle une petite fille coquine en demandant :

— Je pourrai juste en parler à Léna ?

Il a rigolé.

— Même pas ! Ta nièce, elle est pire qu'un perroquet !

Il est subitement redevenu sérieux.

— D'ailleurs, c'était quoi cette histoire de croc et de bébé dont elle a parlé à Noël ?

J'ai lâché son pénis de surprise, complètement ébahie. Mais pourquoi suis-je tombée amoureuse d'un mec avec une mémoire d'éléphant, moi ? J'ai violemment rougi.

— C'était rien.

— Alice ?

Face à son regard inquisiteur, j'ai fini par baisser les yeux, morte de honte. Ce n'est vraiment pas un sujet que je souhaitais aborder avec lui, ça me met mal à l'aise rien que d'y repenser. Et je sentais que je n'allais pas aimer cette discussion. Lui non plus. Fallait que je détourne la conversation.

Je me suis penchée dans son cou pour l'embrasser, comme si de rien n'était, puis j'ai laissé ma bouche glisser le long de sa peau jusqu'à la lisière de son sexe. Il était en érection, pourtant, à ma grande surprise, Fred m'a prise par les épaules et m'a obligée à remonter vers lui.

— Tu t'en sortiras pas comme ça, demoiselle. Alors ? Elle sous-entendait quoi ?

— Fred, elle n'a que 4 ans, elle ne sous-entendait rien.

— Ouais, mais elle a pas sorti ça par hasard ! Tu lui as raconté quoi ?

— J'ai juste...

Et merde ! Pour une soirée à la con, c'était vraiment une soirée à la con ! Et adieu mes folles envies sexuelles et dépravées, elles se sont envolées d'un seul coup.

Je suis descendue de ses genoux et j'ai remonté les draps autour de moi, me couchant sur le dos, les yeux perdus au plafond. Fred s'est couché sur le côté et a commencé à me caresser distraitement l'épaule.

— Alice, j'ai encore dit une connerie que j'aurais pas dû ?

— Non... T'as juste trop bonne mémoire, c'est énervant !

— Et alors ? Apparemment, toi, ça t'a touchée.

Ouais, et bientôt, ça va me couler, ai-je pensé ironiquement.

Devant son insistance, j'ai été incapable de trouver un mensonge convenable, alors j'ai jeté avec une pointe d'amertume dans la voix :

— Sophie m'a dit que j'étais *accro* à toi et Léna lui a demandé ce que ça voulait dire. Ensuite, elle m'a demandé si tu allais me faire un bébé. Je lui ai simplement expliqué que ce n'était pas parce qu'on est amoureux qu'on fait un bébé et elle a été déçue.

J'avais les joues tellement rouges qu'on aurait pu y cuire un œuf au plat. Fred m'a observée sérieusement durant de longues secondes qui m'ont paru interminables. J'aurais voulu être n'importe où ailleurs, plutôt que dans ce lit en train de discuter de ça avec lui.

Quand il a pris la parole, sa voix était dénuée de tout sentiment. Pas bon comme réaction.

— Et alors ? Ça te dérange, toi ?

J'ai feint de ne pas comprendre de quoi il parlait.

— De quoi ?

— Que je veuille pas d'enfant.

Je me suis mise à respirer plus fort. Vérité vraie ou pas ? J'ai fermé les yeux le temps de peser le pour et le contre. Devant mon hésitation, Fred a dit sèchement :

— Vérité vraie, Alice.

Et merde !

— Je ne sais pas.

— C'est pas une réponse. Ou plutôt, c'en est une qui veut toujours dire « oui, mais je préfère noyer le poisson ».

— Fred, je...

Il ne m'a pas laissé le temps de me justifier. Il s'est installé entre mes jambes et m'a obligée à le regarder.

— Alice, tu connais ma position sur le sujet et tu sais pourquoi. Mais c'est quoi la tienne ? Sincèrement ?

Je l'ai dévisagé durant une longue minute, incapable de prononcer un mot.

Sincèrement ? Avant de te rencontrer, gueule d'ange, je ne pensais pas du tout aux enfants. Je n'ai que 26 ans, j'ai tout le temps pour ça ! J'aime mes neveux de tout mon cœur, mais je ne m'imaginais pas avec un bébé avant mes 30 ans. Et pourtant, depuis que je te connais, mon amour, ça m'obsède.

Et c'est débile !

Au fond de mes entrailles, je sais que je désirerai un enfant de cet homme, un jour. La chair de ma chair, le sang de mon sang. Et celui de Fred.

— Pourquoi tu en veux à Mickaël ?

Il a froncé les sourcils, déstabilisé par cette question sortie de nulle part.

— Tu parles de quoi, là ?



— Depuis que Malone est né, on dirait que tu lui en veux. Chaque fois que tu parles de lui et du petit, tu parais triste.

Il a poussé un soupir d'agacement et s'est reculé. J'avais touché un point sensible et réussi à détourner le sujet. Un point pour moi.

— Je lui en veux pas. C'est juste que... Mike, c'est toujours le même, pourtant il est différent. Et ça m'ébranle un peu.

J'ai murmuré :

— Il n'est pas différent, Fred. Il est papa. C'est sûr que ça amène de nouveaux sujets de conversations.

— Ouais, ben les sujets des hochets et des couches-culottes, il peut se les garder.

— Ne me dis pas que tu ne ressens rien pour Malone ?

Il a tourné un regard d'incompréhension vers moi en plissant les yeux.

— Bien sûr que non ! Alice, j'ai jamais dit que j'aimais pas les gosses. Mais j'en veux pas, c'est tout. Les responsabilités et les biberons, c'est pas pour moi.

Je n'avais pas envie de m'étendre davantage sur ce thème, alors je me suis dit que sa dernière réplique était bonne pour clore le sujet, mais c'était sans compter sur sa foutue mémoire à lui.

— T'as pas répondu à ma question et tu t'en tireras pas en me parlant de Mickaël et de son brailleur.

— Tu as promis d'arrêter de l'appeler comme ça ! Et c'est ton filleul, je te rappelle !

Il a soupiré en levant les yeux au plafond.

— D'accord, j'arrête. Mais maintenant, je veux que tu me répondes, Alice. Tu veux des enfants, toi, un jour ?

Son regard était si intense qu'il m'était difficile de le soutenir et surtout de lui mentir.

Bordel ! On avait commencé à faire un câlin prometteur et nous voilà en train de parler de bébé et de suivre un chemin de discussion qui aurait pu nous mener à l'idée qu'un jour, peut-être, notre passion déboucherait sur une impasse, à moins que l'un des deux ne cède à l'autre. Mais on ne peut pas imposer un enfant. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne dans un couple.

J'ai plongé mon regard dans le sien et m'y suis noyée, profondément.

Juste Fred et moi ? Aujourd'hui, cela me suffit amplement et pour les années à venir aussi. Mais si, un jour, on devait se quitter pour une raison ou pour une autre, et que mon horloge biologique avait cessé de fonctionner depuis longtemps, n'aurais-je pas de regret ? Ne lui en voudrais-je pas, à cet homme ?

J'ai murmuré :

— Vérité vraie ?

Il a hoché la tête. Mon cœur s'est mis à battre la chamade.

— Avant de te rencontrer, je n'y pensais même pas. Depuis que tu m'as avoué ne pas vouloir d'enfant, ça m'obsède.

J'ai tremblé, surtout face à son regard glacé. Oh ! Putain ! Mais comment en était-on arrivé à discuter de ça, déjà ? Parce que j'avais parlé de Léna et lui... Oh ! Mais grrrr ! Pourquoi avait-il fallu que je cite ma nièce, nom d'une pipe ?

Fred a posé son front contre le mien et m'a regardée avec une lueur de tristesse dans les yeux. Pour la première fois, ne nous voilà pas sur la même longueur d'onde. J'en étais malade.

— Alice, je sais pas quoi te dire.

— Alors ne dis rien, s'il te plaît.

J'avais envie de pleurer. Mais c'est pas vrai ! Tu parles d'un chevalier féminin en armure !

Contre toute attente, j'ai ajouté :

— On n'a même pas 30 ans, Fred. Jusqu'à présent, je ne m'étais jamais posé la question, en tout cas, pas sérieusement. Surtout avec deux ans de célibat derrière moi. Et... enfin... tu sais... y a des trucs auxquels on ne pense pas du tout jusqu'à ce que quelqu'un en parle et nous ferme la porte. Et d'un coup, ça nous frustre et ça nous trotte dans la tête.

— Donc, te dire que tu pourrais ne pas avoir d'enfant, ça te frustrer ?

— Non, enfin... Oui, peut-être. J'en sais rien !

Tout s'est mis à s'embrouiller dans mon cerveau. J'étais fatiguée.

— Fred, je ne voulais pas en parler avec toi. Pas maintenant, ça n'a pas de sens. C'est trop tôt.

— Bon, ben au moins, on est d'accord sur un point.

— On oublie ?

Il a eu un rire nerveux.

— On peut faire semblant d'oublier, Alice. Mais tu sais très bien que ça sera pas le cas.

Mais pourquoi a-t-il toujours raison, ce mec ? J'ai pesté en silence, puis j'ai demandé d'une petite voix :

— Tu m'en veux ?

Il a passé un doigt sur ma joue.

— Non, t'as été franche. Je sais à quoi m'en tenir.

— Fred, j'ai pas envie que ça pose problème.

— Ça posera problème un jour.

Mais il avait fini avec ses répliques remplies de vérité ? Malgré toute ma tristesse, j'ai réussi à refouler les larmes que je sentais monter.

Assise sur l'une des chaises autour de la petite table de la suite, je regarde ma gueule d'ange se servir une tasse de café et déposer un panier de croissants chauds devant moi. Je lui souris tendrement. Cette nuit, il a eu raison. Un jour, oui, peut-être que la question d'un enfant posera problème, effectivement. Mais pas aujourd'hui ni demain. Je ne veux pas me prendre la tête avec ça. On a d'autres problèmes plus urgents à régler, lui et moi. Enfin, surtout moi.

Je resserre le peignoir autour de ma taille et jette un œil noir vers mes habits de la veille, posés négligemment sur une chaise. Putain ! J'ai plus de fringues ! Et celles qui me restent puent la transpiration et le vomi. Quelle galère !

— Tu penses à quoi, demoiselle ?

Je soupire.

— Au shopping que je vais devoir me coltiner ce matin à cause de l'autre cinglée.

La bouche de Fred se tord dans une moue contrite, puis il hausse un sourcil.

— Et si t'y allais avec Elsa ? Je suis sûr qu'elle sera d'accord.

Mes yeux le regardent avec étonnement, puis une lueur d'espoir s'installe sur mon visage.

— Tu crois ?

— Pour du lèche-vitrine, elle est toujours partante.

Il finit d'avaler son croissant et ajoute :

— Faut que je me grouille, j'ai rendez-vous avec Victor. Je repasserai ici plus tard pour prendre mes guitares et je les emmènerai à Bercy. Je pense que j'y serai une partie de la journée, j'aime bien regarder les techniciens mettre tout le merdier en place. Si tu veux, tu peux me rejoindre là-bas.

Pas besoin de me le suggérer deux fois. Waouh ! Avoir le privilège d'assister à la mise en place du concert de Dark Moon et voir leur prestation depuis les coulisses, ce n'est pas donné à tout le monde !

« *Et se faire baiser chaque jour comme une furie par le leader du groupe non plus.* »

J'en rougis et cela n'échappe pas à ma gueule d'ange.

— Pourquoi t'as le regard de l'humble servante libertine, toi ?

Je détourne les yeux et tente de chasser mes idées pornos de ma tête. Mais rien à faire ! Mon corps est trop frustré depuis la veille ; d'abord l'intrusion de la folle dans l'appartement, puis ces histoires de bébé... Ça, ça nous a bien coupé la chique à tous les deux.

Après notre discussion de la nuit, nous nous sommes endormis chacun de notre côté, sans un mot. Une

première qui m'a mis le moral à zéro.

En plus, depuis notre réveil, je trouve Fred distant. Quelque chose a changé. J'ai l'impression d'être revenue quelques semaines auparavant lorsqu'il gardait insidieusement ses distances avec moi en public. Mais là, il n'y a même pas de public. Excepté Samir.

Je relève les yeux et cherche le garde du corps du regard.

— Où est Samir ?

Fred hausse les épaules en se levant.

— T'as pas vu ? Il est sorti dans le couloir discuter avec Yvan.

Non, je n'ai pas fait attention. Décidément, je ne suis plus très attentive au monde qui m'entoure depuis quelques mois. Il faut vraiment que je redescende sur terre, notamment avec la psychopathe dans le coin.

Pendant que Fred part s'enfermer dans la salle de bain, je finis de déjeuner. La porte d'entrée de la suite s'ouvre et Samir apparaît. Fred et moi avons chacun une carte magnétique pour la porte côté chambre et les gardes du corps, eux, en ont une pour celle de la suite. Nos yeux se croisent et le gorille me sourit amicalement avant de prendre place sur le grand canapé du salon.

Quand Fred sort de la salle de bain, je retiens mon souffle et réfrène mes envies puissantes de lui. Il a enfilé le jean élimé que j'aime tant, un tee-shirt blanc et une chemise à carreaux gris et blancs dont il a retroussé les manches, bien entendu. C'est son style et ça lui va terriblement bien.

Il a rasé ses joues tout en gardant un peu de sa barbe de trois jours. Et ça, ça me fait complètement fondre. Il est si craquant ainsi, surtout avec ses cheveux en bataille.

Je soupire de désir pas sérieux, les refoule comme je peux et vais chercher mes affaires sales avant d'aller m'enfermer à mon tour dans la salle de bain.

Je me nettoie le visage, remonte mes cheveux et fais l'effort de me maquiller. La bonne nouvelle, c'est que je n'ai plus de parfum non plus, alors je peux utiliser celui de Fred et... Mmmh... J'en imprègne également mes fringues, ça cachera l'odeur de vomis. Je jette un œil navré à mes habits. C'est purement psychologique, en fait. Je ne me suis pas régurgité dessus, malgré tout, j'ai l'horrible sensation que cette odeur s'est incrustée en eux et aura du mal à s'en aller, même après trois lavages en machine.

J'enlève le peignoir et m'empare de mon shorty. Celui-là, ce n'est pas le vomis qu'il sent, mais toutes mes tensions charnelles refoulées de la veille. Oui, il pue le sexe à plein nez et je n'aime pas ça. Mais je n'ai pas le...

Toc... Toc...

— Alice, je peux entrer ?

Je sursaute et renfile pudiquement le peignoir sur mes épaules. Celui qui vient de frapper a beau être Fred, et j'ai beau avoir foutrement envie de lui, vu comme il est distant avec moi depuis le réveil, je ne souhaite pas lui donner gratuitement le plaisir de mon corps nu.

Une fois le peignoir ajusté, je donne la permission à Fred d'entrer. À peine ma gueule d'ange pénètre-t-il dans la salle de bain que j'ouvre la bouche d'ébahissement. Je rêve ? Il tient dans les mains des habits à lui qu'il dépose sur le large rebord de la baignoire.

Il me sourit tendrement.

— Je sais que t'aimes pas remettre des fringues sales et que t'aimes bien les miennes.

Je lui rends son sourire et m'approche de la baignoire afin de voir ce qu'il me prête.

— Le fute sera trop large, mais j'ai pas plus petit. Je t'ai mis un bandana avec, ça te servira de ceinture.

Je me tourne à nouveau vers lui, complètement subjuguée et abasourdie par cette intention inattendue. Finalement, si ça se trouve, ce n'est pas lui qui a changé ce matin, mais moi.

Je m'avance vers Fred et passe une main dans ses cheveux.

— Merci.

Il m'enserme dans ses bras.

— J'ai envoyé un texto à Elsa et...

Son iPhone bipe. Il le sort de sa poche arrière et jette un bref coup d'œil.

— Et visiblement, elle est d'accord. Elle te rejoint dans le hall de l'hôtel d'ici trente minutes.

Je souris d'aise. Pour finir, la matinée de shopping sera peut-être plus sympa que prévu et j'arriverai à en oublier le garde du corps.

Fred ajoute :

— J'attends Bastien et Gilles. Toi, t'iras avec Samir et Yvan.

Je m'étrangle.

— Les deux ? Mais...

Il me fait les gros yeux, ceux face auxquels il ne sert à rien d'argumenter, alors je ravale mes protestations.

Fred me soulève et m'assoit sur le rebord du lavabo. Ce dernier aussi a un rebord XXL. Vive les cinq étoiles !

— Je sais que c'est pas cool, Alice, et moi aussi, ça m'emmerde puissamment, mais on n'a pas le choix. Et je me sentirais mieux de te savoir bien escortée, alors s'il te plaît...

Je l'embrasse du bout des lèvres.

— C'est bon, j'ai compris. Garde ta salive, gueule d'ange. Ou alors...

Un sourire malicieux s'invite sur mes lèvres. Ses yeux à lui s'enflamment. Il a compris ce que j'allais dire, mais je finis tout de même ma phrase dans un murmure rempli d'invitations cochonnes :

— ... tu t'en sers différemment.

Il approche son visage du mien, lentement, les pupilles flamboyantes d'idées perverses.

— Trente minutes ? Victor peut bien m'attendre encore un peu.

Ses lèvres frôlent les miennes, il respire mon odeur.

— Et en plus, t'as volé mon parfum ?

— 100 % Fred Pelletier, ce matin. Vais-je avoir du succès dans la rue auprès de ces dames ?

— Je devrais peut-être pas te laisser seule avec Elsa, finalement. C'est dangereux pour moi.

Je laisse ma langue venir titiller ses lèvres sublimes.

— Je sens l'homme et je serai habillée comme un épouvantail.

— Peut-être, mais elle a toujours bien aimé les parfums de mecs, surtout le mien. Les gonzesses qui sentent trop la fille, elle les fuit.

Je le regarde, surprise.

— Ah bon ?

Il se met à rire.

— Ouais. Une fois, elle m'a dit que si un jour elle était en manque puissant de sexe, et qu'elle n'avait personne d'autre sous la main, alors peut-être qu'elle serait capable de coucher avec moi en fermant les yeux et en ne se concentrant que sur mon parfum.

Je recule ma tête de surprise. Ben voilà autre chose ! Il se fiche de moi ?

— Elle aurait envie de coucher avec toi ? Je pensais que...

Il soupire en levant les yeux au ciel.

— Alice, t'entends vraiment que ce que t'as envie ! Elle et moi, on n'a jamais voulu baiser ensemble. C'était juste un trip durant une soirée bien arrosée.

— Et bien enfumée ?

Il sourit avec son petit air d'ado espiègle.

— Ouais, aussi.

Question à la con, mais je ne peux pas m'en empêcher :

— Elle et toi... jamais, jamais ?

Il plonge ses yeux sincères de vérité dans les miens :

— Non, jamais. Ni d'un côté ni d'un autre. Si t'avais un frère, t'aurais envie de coucher avec lui ?

Je grimace.

— Certainement pas, non !

— Ben voilà.

Penaude, je baisse les yeux. J'arrive vraiment à me tourner en ridicule toute seule, je suis minable et j'ai réellement du mal à retenir la leçon.

— Excuse-moi, Fred. Je suis lamentable avec mes questions pourries, surtout qu'on a déjà parlé.

Ses traits s'adoucissent et son nez vient frôler le mien avec tendresse.

— Paraît que tu m'aimes, demoiselle. Et l'amour, ça nous fait dire des trucs cons tout le temps. Bon, l'heure tourne. Je sais pas toi, mais moi, perso, je suis foutrement en manque de baise depuis hier soir.

Ses yeux ont retrouvé leur flamme coquine et son regard rallume aussitôt mes propres feux corporels.

— Ça tombe bien, moi aussi.

Il défait le nœud de mon peignoir et ouvre ce dernier d'un seul coup. Mon vagin s'humidifie directement. Oh ! Oui ! Ce que j'ai envie de lui !

Il admire mon corps d'un œil avisé et un brin vicieux. Je rougis. D'autant plus quand mes seins se mettent à pointer rien qu'à être observés. Fred sourit et les frôle du bout des doigts.

— T'es tellement belle, demoiselle.

Il pose sa bouche sur la mienne et m'embrasse avec une sensualité qui ravive les émois de mon corps.

Depuis combien de temps sommes-nous dans cette salle de bain ? Samir doit se demander ce que l'on fiche. Mais cette préoccupation futile ne fait que traverser mon esprit et s'envole rapidement sous le contact expert des doigts de Fred sur ma peau. Je me colle à lui, aggripe ses cheveux et fais tourner ma langue contre la sienne avec une fougue nouvelle. Ses doigts glissent vers mon pubis et je le sens sourire.

— Et t'es tellement humide. Tout ça rien que pour moi ? Écarte les jambes, Alice.

Oh, oui !

Je m'exécute dans un souffle d'envie en me laissant aller contre le miroir derrière moi.

Fred descend entre mes jambes et son souffle chaud finit de réveiller totalement mes fantasmes inavouables. Il écarte mes lèvres inférieures lentement et pose délicatement sa langue contre mon clitoris. Je m'accroche au lavabo. Oh ! Putain ! C'est bon !

Il donne un coup de langue, doucement. Et moi, je gémiss en écartant mes cuisses au maximum. Il recommence. Je me cambre dans un râle jouissif. Mes seins sont excités eux aussi. Gonflés de désir, ils attendent avec impatience que Fred les touche, mais vu comme il est positionné, il ne pourra pas, alors je m'occupe d'eux moi-même. Et ce que ça me fait du bien ! Bordel ! J'ai envie de crier ma joie ! Je veux que tout cet hôtel sache à quel point la langue de mon homme me fait du bien, là, en bas. Encore ! Encore !

Je presse mes doigts sur mon téton, puis sur l'autre, tandis que Fred appuie sa langue avec plus de force contre mon clitoris gonflé à souhait.

Ses doigts me caressent tout autour et je n'attends que le moment où il se décidera à les faire pénétrer en moi. Chaque fois qu'il s'approche de ma fente, je me mets à haleter plus fort. Il sait ce que je désire, alors il prend son temps et recule cet instant avec un délicieux sadisme.

J'en deviens folle, surtout lorsqu'il se contente de lécher mon clitoris simplement avec le bout de sa langue. Il la fait aller de droite et de gauche et cela devient une douleur exquise qui réveille subitement la boule de feu au creux de mon ventre.

Fred ne lâche rien. Il est à l'écoute de mes gémissements et m'écarte encore plus les lèvres. Oh ! C'est si bon ! Je vais venir, je le sens ! Oui ! Encore !

Sa langue appuie un peu plus et tourne, tourne, tourne et je me mords les lèvres pour ne pas hurler. Argh ! La vache !

Fred se relève, les yeux enfiévrés de désir. Je l'attrape par les pans de sa chemise ouverte et l'attire à

moi pour un baiser sauvage.

Il déboutonne son jean, je passe mes mains sous son tee-shirt. Le contact de sa peau m'électrise et ma langue s'enfonce davantage dans sa bouche. Il abaisse son pantalon et je m'empare de sa queue tendue. Je le masturbe au rythme de nos coups de langues passionnels.

— Suce-moi, Alice.

Ce que j'aime quand il m'ordonne ça. Je me laisse glisser du rebord du lavabo, le pousse contre le mur d'en face, m'agenouille et le prends dans ma bouche. Il hoquète et gémit sans retenue. OK, lui, il s'en fout royalement du monde qui pourrait nous entendre. En même temps, c'est pas lui qui va passer sa matinée avec Samir et qui va rougir à chaque fois que ses yeux croiseront les siens.

Je chasse le garde du corps de mes pensées et me reconcentre sur ma pipe. Fred y prend son pied, alors j'augmente la vigueur de mes succions.

— Alice, c'est bon... Mmmh... Continue...

Je laisse mes doigts glisser sur ses bourses, il geint plus fort.

— Encore !

Je suce, je le masturbe, je monte, je descends. Il va venir, j'accélère le mouvement, mais il pose ses mains sous mes aisselles et me fait remonter vers lui. Sa bouche s'écrase contre la mienne, il est en transe. Et moi aussi.

Oh, oui ! Prends-moi, mon amour, maintenant !

Il me soulève et m'assoit à nouveau sur le rebord du lavabo. J'écarte mes cuisses, il glisse deux doigts en moi et les tourne avec délice contre ma paroi. Je redouble l'ardeur de mes coups de langue et pose ma main sur son sexe. Il a un soubresaut et retire doucement mes doigts de sa main libre.

— C'est en toi que je veux jouir, demoiselle.

Il enfonce un peu plus ses doigts dans ma fente, j'en écarquille les yeux tellement c'est puissamment bon.

— Fred... Mmmh...

Mes mains courent le long de son dos, j'enlève sa chemise et son tee-shirt, il est en sueur.

Il retire ses doigts et se plaque contre moi. Mes seins s'écrasent sur son torse et ma bouche vient lécher son épaule. Elle est délicieusement salée. Je remonte ma langue le long de son cou et gémis de satisfaction dès que sa queue s'enfonce en moi.

Il murmure à mon oreille :

— Putain ! Tellement chaude, tout le temps. C'est bon !

Il commence à me pilonner avec force. Je m'accroche à lui et me laisse aller avec plaisir à ses puissants coups de reins. Je ferme les yeux et cherche sa bouche. Quand sa langue glisse contre la mienne, je jouis dans un cri d'extase contenu.

Fred continue ses va-et-vient en gémissant de plus en plus fort. Mes mains se promènent le long de sa peau, elle est si douce, elle sent si bon. Et alors que je caresse le bas de son dos, Fred s'empare subitement de mes doigts et les appose sur ses fesses.

Alors ça !

J'en ouvre les yeux de stupeur, mais lui garde les siens fermés. Je laisse mes mains le frôler en douceur, puis les remonte sur ses hanches. Il jouit à son tour avec une telle force que je sens le sperme couler entre mes cuisses avant même qu'il se retire. Super ! Je vais en avoir partout ! Je suis bonne pour une douche express.

Nous sommes à bout de souffle et restons de longues secondes sans bouger, moi la tête contre son torse, lui me serrant tendrement dans ses bras.

— C'était quoi cette nouveauté ?

Je l'entends sourire.

— Je sais pas. J'ai pas réfléchi.

Je relève ma tête et cherche son regard afin de m'y noyer de bonheur. Il m'a laissé toucher ses fesses ! Et ça, c'est waouh !

— Et ?

Il hausse les épaules.

— Et quoi ? T'as les mains douces, demoiselle. J'avais envie de les sentir partout sur moi.

Il se retire d'entre mes cuisses, ramasse ses fringues et se rhabille sous mes yeux médusés. Il a toujours refusé que je touche cette partie de son corps et d'un coup, il a un déclic subit et fait comme si de rien n'était ? Pas sûre que le blocage soit totalement libéré, mais il a franchi un sacré pas ce matin. Et moi, j'en reste dubitative.

Comme je suis toujours assise sur le lavabo, Fred me jette :

— Tu vas être en retard.

Je regarde ma montre, c'est un électrochoc. Je saute sur mes pieds, grimpe dans la baignoire et passe rapidement un coup de jet sur mes cuisses et mon entre-jambes.

Fred ouvre une serviette moelleuse et la referme autour de moi en me prenant dans ses bras et en m'embrassant dans le cou.

— C'est pas comme ça que je vais être à l'heure.

— Moi non plus. Mais pour une fois que j'ai pas Serge sur le dos, j'en profite.

Je parviens à me dégager de son étreinte et enfle ses vêtements. Il me regarde en souriant.

— T'es sûre que tu veux pas les tiens ? Tu flottes.

Je resserre le bandana autour de ma taille en lui jetant un clin d'œil.

— Je m'en fous. Je lance une nouvelle mode !

Je retrousse le bas du jean bien trop long, puis les manches de la chemise noire.

— On dirait une danseuse de hip-hop qui a eu un souci avec sa machine à laver.

Je le regarde avec un doute dans les yeux. Je suis ridicule à ce point-là ? Comprenant ma subite anxiété, Fred m'enlace en ajoutant :

— T'es parfaite, Alice. Avec tes bottes, ce sera très bien.

— Tu parles ! Je ne ressemble à rien, hein ?

— Mais non ! T'es parfaitement originale. Une vraie grunge.

Mouais... J'ignore comment je dois prendre la remarque.

À mon grand étonnement, Fred sort une carte bleue de la poche arrière de son jean. Il plaisante ?

— Tiens, prends-la avant que j'oublie.

Je fixe la carte bancaire sans bouger.

— Fred, non ! Je ne peux pas accepter.

— Alice, s'il te plaît. C'est ma faute pour tes fringues. Alors prends-la et fais-toi plaisir.

Je le regarde, complètement interdite.

— J'ai des sous, gueule d'ange, je peux...

Il plisse les yeux, s'empare de ma main et pose sa carte dans ma paume.

— T'es têtue, toi ! Prends-la ! Le code c'est 5142. Tu t'en rappelleras ?

J'ouvre la bouche, mais rien n'en sort. Nom de nom ! Fred Pelletier vient de me filer sa carte de crédit ! Et avec son code ! Ben merde, alors !

Mais sa charité me gêne, je peux me débrouiller seule. Pour ne pas le vexer cependant, je prends la carte en me disant qu'après tout je ne suis pas obligée de l'utiliser. Devinant mes pensées, Fred plonge ses yeux dans les miens.

— Si je vois que cette carte n'a pas été débitée aujourd'hui, t'auras mal aux fesses, demoiselle !

Je déglutis. Mais comment fait-il pour discerner à chaque fois ce que j'ai en tête ? Toutes mes pensées ne se lisent quand même pas sur mes traits ?

Je murmure :

— Merci. Je... J'ai droit à combien ?

Il remet une de mes boucles derrière mon oreille.

— Fais-toi plaisir, y en a bien assez. Toute façon, t'aimes pas le shopping, mon compte en banque risque pas grand-chose.

— Sauf si je vais chez Dior ou Saint Laurent.

— Tu veux un vison ?

Je souris et penche ma tête sur le côté, dans un regard taquin.

— Je sors avec un mec qui a une voiture de sport, une moto, une Mercedes, des chevaux, une maison monstrueuse pour lui tout seul et qui m'emmène dans un cinq étoiles ! Alors, qui sait...

— Tu me décevrais, demoiselle.

— Ah oui ?

— Ouais. Tu sais ce que je préfère chez toi ?

Son regard s'illumine subitement et mon cœur s'envole dans une chamade intense. Je retiens mon souffle.

Il pose son front contre le mien :

— Ta simplicité, Alice. Depuis le premier jour. Tu te prends pas la tête...

Il lève les yeux au plafond.

— ... ou presque pas. Tout t'émerveille, on a l'impression que tu vis chaque jour comme si ça devait être le dernier. T'aimes la vie et ses petits bonheurs, et ça me fait du bien de voir ça. Je veux pas que tu changes, demoiselle.

Mes joues virent au rouge extrême. Encore une fois, mon rockeur me laisse baba avec sa déclaration impromptue. Je me lève sur la pointe des pieds, passe mes mains autour de son cou et lui souris amoureusement.

— Moi non plus, je veux pas que tu changes, gueule d'ange. Jamais.

Ses doigts frôlent mes joues et ses yeux se mettent à briller d'une intensité telle qu'elle m'en fait frissonner.

— Pourtant, depuis que je suis avec toi, Alice, j'arrête pas de changer.

— Non, tu ne changes pas, tu te bonifies. Et je sais que ce n'est qu'avec moi.

Je plante un baiser sur ses lèvres.

— Le jour où tu changeras, c'est celui où tu arrêteras de te prendre le bec avec Serge et de sortir des « putains » toutes les deux phrases.

Il rigole.

— Alors ça va, le changement, *putain*, il est pas pour demain.

Il me fait virevolter en m'embrassant et ouvre la porte de la salle de bain. En rejoignant le coin salon, mes joues s'empourprent furieusement. Devant nous se tiennent Samir, Bastien et Gilles. Mais ils sont arrivés quand, ces deux-là ? Et puis, c'est moi ou ils ont un sourire étrangement malicieux aux lèvres ? Mais non ! Ma réputation de fille sage et propre sur elle en prend un sacré coup depuis septembre !

Nous ne nous attardons pas plus, enfilons nos chaussures et nos manteaux et nous prenons la direction de l'ascenseur, entourés des quatre gardes du corps.

Les rares personnes que nous croisons dans le couloir nous dévisagent avec un regard stupéfait et gardent sagement leurs distances. Tu parles ! Quatre gorilles pareils, ça tient sacrément en respect. Pour un peu, je me prendrais pour Jackie Kennedy.

« *JFK est mort assassiné, Alice.* »

Euh... ouais... Mauvais exemple.

Je me colle contre ma gueule d'ange, subitement inquiète. On va se séparer pour quelques heures et je n'aime pas ça.



Elsa nous attend dans le grand hall d'accueil. Elle est rayonnante. Je me demande comment s'est terminée sa nuit du Nouvel An.

Elle nous plante quatre bises sur les joues avec entrain et lorgne mes fringues.

— Ah ouais, t'as vraiment besoin de faire les boutiques. Tu n'as plus rien à ta taille ?

Je jette un œil complice à Fred. Elle le remarque aussitôt.

— C'est à toi, Fredo ? C'est la nouvelle mode venue des États-Unis ? Celles des petites amies qui piquent les fringues de leur boyfriend, et plus c'est grand, mieux c'est ? À Hollywood, tu ferais fureur, Alice. Et puis qu'est-ce que vous fichez dans cet hôtel ? En recevant ton texto, *t'à l'heure*, j'ai cru que tu te foutais de moi.

Fred pose un baiser sur ma joue en disant à son amie :

— On a eu un problème hier soir, Alice te racontera.

Elsa fronce les yeux, une légère inquiétude traversant son visage.

Fred me prend la main et m'attire un peu plus loin. Il passe ses doigts sur mon visage, puis se penche vers moi.

— À *t'à l'heure*, t'es prudente.

— Toi aussi. T'es sûr pour ta carte ?

— Oui. Tu te souviens du code ?

— 5142.

Il sourit.

— T'as juste une obligation, demoiselle.

Je le regarde, intriguée.

— Tu te rachètes des sous-vêtements dignes d'une humble servante libertine.

Je rougis et baisse brièvement les yeux avant de les remonter vers lui, une lueur foutrement coquine illuminant mes pupilles.

— Du genre à faire bander un mort ?

Son sourire s'élargit et il fait glisser sa langue sur mes lèvres.

— À faire triquer tout un cimetière.

Je plante ma bouche sur la sienne et l'embrasse comme s'il s'agissait de notre baiser d'adieu.

Au bout de quelques secondes, Elsa nous lance :

— C'est pas que, les tourtereaux, mais le shopping va pas se faire tout seul !

La langue de Fred se retire en pestant, je grimace.

— Tu vas me manquer, gueule d'ange.

— Vivement les retrouvailles alors, demoiselle. Allez ! Profite et amusez-vous bien. Après tout, t'es en vacances.

Il me lâche la main et s'en va, sans se retourner, encadré par Bastien et Gilles.

Mon cœur se pince. Elsa pose une main sur mon épaule et me murmure :

— Ne t'inquiète pas, Alice, tout va bien se passer. Il a ses deux gorilles avec lui. Et nous...

Elle jette un œil derrière elle en direction de Samir et Yvan.

— ... on est bien gardées aussi. Dommage que je ne sois pas hétéro, ils ont plutôt une bonne tête. Surtout le Rebeu. Go, miss ! Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi !

Alors que nous traversons les portes tournantes de l'hôtel, j'aperçois la voiture conduite par Bastien s'éloigner au loin, rejoignant le boulevard des Capucines.

J'ai le souffle court, une angoisse légère m'étreint.

« *Fred est en sécurité. Il n'est pas tout seul.* »

Alors pourquoi ai-je un foutu mauvais pressentiment, bordel ?

Quel con ! Quel puissant con !

La vérité vraie... Mon cul ! Si Serge l'apprend, il va m'engueuler sévère, et les flics... Putain ! J'ose même pas imaginer. Quant à Alice... Je suis désolé, demoiselle. Je suis vraiment le dernier des abrutis !

Je balance mon pied contre le canapé de la loge, puis envoie valser le portemanteau contre le mur. La voix de Bastien surgit derrière la porte :

— Fred, ça va ?

— Ouais. Deux minutes !

Non, ça va pas. C'est trop tard. J'ai merdé. J'ai menti, à tout le monde. Je sais pas ce qui m'est passé par la tête, hier soir. Putain !

Quand on est arrivés dans mon salon et que j'ai senti l'odeur du parfum, j'ai cru que la Terre s'ouvrait sous mes pieds.

Mon portable sonne.

## Aujourd'hui 14:17

Je vais poser mes achats à l'hôtel et j'arrive.

Tu me manques...

« *Respire, Fred ! Tout va bien.* »

J'aime pas savoir Alice loin de moi. Bordel ! Je vais faire comment dans quatre jours ? Mais quelle merde !

Je me relève, redonne un coup de pied dans le canapé, pose mes mains sur ma tête en poussant un cri nerveux, puis je me laisse glisser contre la porte. Pourquoi a-t-il fallu que ça m'arrive ? J'étais peinard, moi ! J'ai jamais rien demandé à personne !

« Tu me manques... »

Toi aussi, tu me manques, demoiselle. Et c'est pas normal. J'ai jamais été dépendant de quiconque et je veux pas que quelqu'un dépende de moi. Les entraves, bordel ! c'est pas pour ma pomme ! Et pourtant, celles qui se sont accrochées à mon cœur, j'ai pas envie qu'on me les retire.

J'ai fait quoi pour mériter ça ? Je connais qu'une vie de merde depuis mes 3 ans. J'ai peut-être trouvé le succès, la gloire et le pognon, mais ça ne m'a jamais sauvé de mes démons.

On vit dans un monde pourri jusqu'à la moelle. Quand on est petit, on nous raconte des histoires d'ogres et de sorcières en nous disant qu'il faut pas avoir peur, qu'ils n'existent pas dans la réalité. Mais c'est faux, putain ! C'est le plus gros mensonge que les adultes aient jamais inventé ! Les ogres, ils existent ! Les dragons aussi ! Ils sont encore plus pervers et tordus que dans les contes. Mais dans les histoires, on les reconnaît toujours, parce qu'ils ont la gueule de l'emploi. Ils sont hideux, n'ont rien d'humain. Mais pas ici.

Ici, ils sont comme nous. Ils nous ressemblent. Ils ont des femmes, des enfants, des amis. Ils se cachent derrière des costards, des uniformes de flics... Et même derrière la gueule d'ange d'un ado mal dans sa peau.

J'ai voulu en finir avec la vie, mais on m'a pas laissé partir. Alors, je me suis débrouillé comme j'ai pu, avec ma rancœur, ma haine et ma rage. Durant toutes ces années, je n'étais qu'un fantôme, un ange déchu au passé rempli de douleur pour un avenir sans couleur.

Et d'un coup, on m'envoie une femme belle comme le jour, avec un cœur gavé d'amour rien que pour moi. On veut me faire croire qu'au milieu des enfers se trouve un paradis. Et quand je parviens à l'atteindre, on referme les portes.

Je ferme les yeux, refoulant mes larmes de colère. Y a pas de Paradis. Y en a jamais eu. Depuis la nuit des temps, le monde ne danse que dans des flammes maudites. Et Satan en est l'empereur.

Je secoue la tête, je me reconnais pas. Putain ! Je me suis vraiment mis dans la merde, et tout seul, comme d'habitude. Mais le pire, c'est que j'ai entraîné Alice avec moi. Ma lutine libertine, mon ange gardien, ma demoiselle. À cause de ma puissante connerie, elle est en danger.

Je suis désolé.

Je me relève, scrute le miroir face à moi sans vraiment le voir, mes yeux se perdent dans le vague.

Je vous ai menti. Mais qu'est-ce que ça change ? Cette cinglée se planque. Elle est ici, quelque part, dans les rues de la capitale, mais autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Elle est vraiment intelligente, la salope ! Et foutrement obsédée. Elle nous a tous bernés, moi le premier.

Il faut que je raconte ce que je sais aux flics. J'ai trop déconné hier. Je suis plus tout seul, putain ! J'ai pas le droit de jouer avec la Faucheuse comme ça. C'est fini. Y a quelqu'un qui compte sur moi désormais. Faut que j'arrête de me croire plus fort que tout le monde, plus fort que la Mort elle-même. Je l'ai jamais été, je le serai jamais.

Le parfum... Dans mon appartement... J'ai eu de la chance qu'Alice ait jamais cherché à sentir celui pour lequel j'ai fait cette foutue pub. J'ai tenté un coup de poker, ça a fonctionné.

J'ai rien vu venir, bordel ! Le tee-shirt... Et toutes ces lettres... C'était tellement évident. Mais quel puissant con !

J'envoie mes poings contre la porte.

— Fred ?

— Ça va, putain ! Foutez-moi la paix !

J'ai envie de gerber. Gerber de colère, contre moi. Gerber de peur, pour Alice. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais ressenti la peur qu'une seule fois dans ma vie. J'avais oublié cette sensation angoissante au creux de l'estomac, cette perte de contrôle totale de toute autre émotion. La peur s'infiltrait en nous, sournoisement ; elle se fraie un passage à travers nos pores, nos artères, nos veines, jusqu'au cœur, puis elle remonte au cerveau où elle noie toutes nos pensées objectives et rationnelles.

Alors oui : j'ai peur pour Alice. Ça me glace, me happe, m'électrise, me rend malade. Mais je peux plus faire marche arrière. Putain, c'est trop tard !

Je suis désolé, demoiselle. On s'était dit la vérité vraie et je te mens. Je mens à tout le monde depuis vingt-quatre heures. Non... Depuis que je me suis rendu compte du vol du tee-shirt. J'ai voulu me voiler la face. Je pensais que c'était un hasard. Un putain de hasard ! Mais hier soir...

Ce parfum, c'est pas celui de la pub anglaise. Ce parfum, c'était le mien, y a quelques années. Alice appelle cette salope Maléfique. Et depuis hier, Maléfique a un visage.

Je me rapproche du miroir. Les traits de la tarée psychopathe dansent devant mes yeux. Cette meuf, je sais qui c'est. Et elle va me le payer. Mais pour ça, je dois d'abord combattre mes démons.

Putain !

Mon sang se fige dans mes veines, j'ai de la peine à respirer. Faut que j'aille chez les flics. Faut que je me libère de tout ça. Je peux plus tricher. Demain, 18 000 personnes comptent sur moi. Je veux me sentir léger, même si parler aux flics ne changera rien, ça ne l'arrêtera pas. Quoique...

Je me laisse tomber sur les genoux et me prends la tête dans les mains. Une larme finit par couler sur ma joue, je serre les dents, je serre les poings.

On a beau fuir son passé, d'une façon ou d'une autre, il finit toujours par nous rattraper. Le mien aura mis dix années.

Je me mets à hurler.

Le serveur débarrasse nos assiettes vides ; le plat du jour de la brasserie était bien bon. Nous commandons un café gourmand en dessert.

Pendant le shopping, j'ai raconté à Elsa l'intrusion de Maléfique chez ma gueule d'ange. Cet épisode semble l'avoir traumatisée, elle aussi, car elle revient dessus, le front soucieux :

— Mais comment est-elle entrée dans l'appartement de Fredo, cette tarée ?

Je hausse les épaules.

— Elle a forcé la porte et les flics pensent qu'elle est entrée dans l'immeuble par les caves. Maintenant, comment a-t-elle su qu'il y avait un passage... Soit elle s'est amusée à se promener tranquillement dans le quartier, soit elle nous a suivis une fois. Moi, je préfère croire à la première hypothèse.

Elsa cligne des yeux, complètement abasourdie.

— Mais c'est dingue ! Et les flics n'ont aucun indice ?

— Apparemment. Ils ont dit que ça pouvait prendre plusieurs jours pour la comparaison d'empreintes avec leurs fichiers, et je crois qu'il ont ramassé un ou deux cheveux, mais bon...

— Quel flip !

Le serveur nous amène nos cafés, nous buvons en silence, perdues dans nos pensées, puis demandons l'addition. À peine le serveur l'a-t-il déposée sur la table que je m'empare du ticket. Elsa tente de me l'arracher des mains.

— Alice, non !

Je la fixe d'un air qui ne mérite aucune discussion.

— Tu m'as invitée deux fois chez toi, aujourd'hui, c'est pour moi.

Elle fait la moue quelques secondes, mais devant mon regard inflexible, elle finit par céder en me remerciant dans un sourire.

On se lève. J'ai les mains chargées de sacs et j'ai refusé qu'Yvan et Samir les portent, bien qu'ils me l'aient gentiment proposé. Faut pas exagérer !

Aux caisses des boutiques, cela m'a fait bizarre de sortir la carte bleue de Fred, surtout en posant mon regard sur son nom écrit en bas de la carte et sur sa signature à l'arrière.

Je n'ai pas exagéré dans les dépenses, j'ai même fait plutôt attention. Je me suis racheté un pantalon, une jupe en jean, trois débardeurs, deux pulls et un minimum de sous-vêtements. Je souris en rougissant. J'espère que ces derniers plairont à Fred ; tenues spéciales humble servante, comme demandé. Je lui dois bien ça.

En les essayant, je pensais à lui et à sa réaction en les voyant. J'espère que les gorilles ont des boules Quiès avec eux, on risque de faire du bruit, ces prochaines nuits. Aux idées pas sérieuses qui me traversent l'esprit, mon corps frémit d'excitation et le boxer de Fred, sur mes fesses, est déjà tout humide.

« Stop ! Tu es avec Elsa, là, espèce d'obsédée du sexe ! »

Je souris. Non, pas du sexe, juste de Fred !

Je demande à Elsa :

— Tu veux venir à Bercy avec moi ?

Elle secoue la tête.

— Non, j'ai du travail. Faut que je termine mon rapport sur les Seychelles et que je prépare mon prochain voyage.

— Tu vas où ?

— Je pars mardi pour l'Écosse. Au moins, j'arrêterai de me plaindre de la chaleur. Et après, je prends dix jours de vacances bien méritées.

— Tu vas quelque part ?

Elle me jette un clin d'œil :

— Je vadrouille assez le reste de l'année. En vacances, je profite de Paris.

— Si tu veux... Enfin, Fred ne sera pas là, mais...

Ce que ça me fait du mal d'avoir à prononcer ces mots. « Fred ne sera pas là. » Putain ! J'arrête pas de le dire, mais qu'est-ce qu'il va me manquer !

Je tente de me composer un visage impassible, mais je crois que c'est raté, parce qu'Elsa pose une main sur mon épaule et me dévisage avec compassion.

Je lui souris en reprenant :

— Mais si tu veux venir en Suisse, deux ou trois jours, t'es la bienvenue. On a une chambre d'ami chez nous.

— Pourquoi pas ? Je te redirai ça.

En passant devant la vitrine d'un magasin de beauté, Elsa pile d'un coup.

— Tiens... Voilà notre jolie gueule d'ange.

À la vue de l'affiche de Fred, je ne peux m'empêcher de me transformer en coquelicot. Y a pas à dire, il est beau.

Elsa admire la photo. Je me demande ce qui lui trotte dans la tête en voyant Fred ainsi. Après tout, j'ai toujours eu l'avis de mon apollon sur le sujet, pas celui de sa meilleure amie. Mais comment aborder subtilement le thème ?

— Tu le trouves comment ?

Elsa se tourne vers moi, une lueur indéchiffrable au fond du regard.

— Sur cette pub ou dans la vie de tous les jours ?

Et merde ! Je m'empourpre. Elle m'a percée à jour. Tu parles d'une subtilité. Elle est peut-être lesbienne, mais c'est une femme avant tout.

Je préfère jouer franc-jeu.

— Dans la vie.

Elle se rapproche de moi et plante ses yeux noisette dans les miens. Elle ne cille pas en me balançant :

— Autant être franche, Alice. Ce mec est beau et si j'aimais les hommes, je ne doute pas une seconde que lui et moi, on aurait fini au lit ensemble, un jour ou l'autre, après un bon bourrage de gueule.

J'écarquille les yeux. Alors ça, pour de la franchise, c'en est. Le regard d'Elsa s'adoucit.

— Mais d'une part, je n'aime pas les hommes, et d'autre part, même si on avait *couché* ensemble, on n'aurait jamais pu *sortir* ensemble. On se connaît trop, depuis longtemps. Et bien que je l'adore en tant qu'ami et que je le considère comme mon frère, je ne crois pas que j'aurais été capable de supporter son foutu caractère bipolaire en tant que petit copain.

Là, elle m'en coince une bonne.

Elle penche la tête de côté et passe une main sur mon bras.

— Alice, tu n'as rien à redouter de moi. D'accord ?

Je hoche la tête, toujours incapable de prononcer un mot.

— Fred et toi, vous êtes beaux ensemble. Je suis contente pour vous deux et j'espère sincèrement que ça fonctionnera longtemps.

Enfin, je parviens à décrocher un sourire.

— Merci.

Elle se tourne à nouveau vers l'affiche.

— Je l'ai jamais senti, ce parfum. T'as cinq minutes que j'aille m'enivrer les narines ?

Je me tourne vers Samir et Yvan. Les deux gardes du corps haussent les épaules du genre « nous, c'est égal, notre boulot, c'est de vous suivre ». Les pauvres ! Je leur fais passer une journée particulière quand même : du shopping et une parfumerie. J'espère qu'ils sont bien payés pour supporter ça.

Nous suivons Elsa à l'intérieur de la boutique. À peine la porte franchie, mon odorat est submergé par le mélange des odeurs ; parfums, maquillages, boules de savon... C'est écoeurant. Il me faut quelques minutes pour m'y habituer.

Elsa cherche le parfum anglais à travers les rayons.

— Ah ! Le voilà !

Elle s'empare de la bouteille test et en imprègne une mouillette mise à disposition. Elle la secoue, puis la porte à son nez.

— Hum... Pas mal...

D'une main fébrile, je m'empare à mon tour de la mouillette qu'elle me tend. Je veux à nouveau sentir l'odeur de cette psychopathe. Je renifle et fronce les sourcils.

Je demande d'une voix sceptique :

— Tu es sûre que c'est le bon parfum ?

Elsa jette un œil sur la bouteille et hoche affirmativement la tête. C'est quoi ce bordel ?

Je prends la bouteille test et gicle une touche de parfum dans l'air. Je respire à pleins poumons. Non, sérieusement, c'est quoi ce délire ? Ce n'est pas le parfum qu'on a senti dans l'appartement, alors pourquoi Fred...

Je me fige subitement, mes mains se mettent à trembler. Je ferme les yeux et revois notre arrivée dans le salon. Fred a reconnu le parfum, c'est évident. La moue de profond dégoût qu'il a eue... Nom d'une pipe !

Je rouvre les yeux et une sourde angoisse s'installe au creux de mon estomac. Fred a reconnu le parfum, mais ce n'était pas celui de la pub ! Pourquoi a-t-il menti ?

— Alice, ça va ? T'es blanche !

Je me tourne vers Elsa et la scrute intensément, sans rien dire. Les idées s'entrechoquent dans ma tête. Ma gueule d'ange m'a menti. La vérité vraie, toujours. Alors pourquoi pas cette fois-ci ? Ma conscience vient insidieusement me faire part de sa théorie et elle me glace le sang.

« *Parce qu'il sait qui est cette folle. Il l'a reconnue à son odeur et il veut régler ça tout seul.* »

Non !

Une soudaine peur panique s'empare de moi. Je dois voir Fred, je dois en discuter avec lui. Il faut qu'il en parle aux deux lieutenants, c'est trop dangereux !

Je demande d'une petite voix :

— Ça te dérange si on y va ? Toutes ces odeurs, ça me donne la nausée.

Elle dodeline gentiment la tête et nous ressortons à l'air frais.

Nous accompagnons Elsa jusqu'à la station de métro des Halles, puis nous rejoignons la voiture qu'Yvan a garée dans un parking souterrain.

— On vous ramène à l'hôtel ? me demande-t-il.

J'acquiesce. Avant de rejoindre Fred, je veux d'abord me changer. J'aime bien ses fringues, mais lui me préférera dans mes nouveaux achats.

J'ai beau être pressée de discuter avec lui, la situation ne va pas non plus changer d'ici l'heure suivante, et rien ne sert de se précipiter. S'il sent que je l'accuse de quelque chose et que j'ai peur pour lui, il va se braquer. Il faudra la jouer subtile aussi, même si je commence à croire que ce n'est pas mon point fort. En plus, Fred, c'est comme Elsa : il pressent toujours trop bien les choses. Peut-être qu'ils ont développé ce don avec l'enfance qu'ils ont eue ; se méfier de tout et de tout le monde, cela apprend à déchiffrer les autres et leurs intentions.

Je prends mon portable et envoie un message à Fred.

## Aujourd'hui 14:17

Je vais poser mes achats à l'hôtel et j'arrive.

Tu me manques...

\*

En franchissant les portes du Palais omnisports, je me sens encore plus impressionnée que lors de ma première visite, surtout en rejoignant la grande salle. Il y a foule sur la scène. De nombreux techniciens sont en train de mettre le décor en place. Deux immenses écrans ont été installés au fond de la scène, des écrans en forme de demi-lune.

Sur chaque côté, une quinzaine d'hommes montent deux colonnes d'échafaudages sur lesquelles seront installés des téléviseurs. Sur le devant de la scène, une dizaine d'autres disposent les tubes qui serviront pour les feux de Bengale, à divers moments du concert.

Je m'avance dans la fosse, complètement médusée par le spectacle devant moi. Mon cœur bat vite, je suis fascinée d'avoir accès à la préparation du spectacle. Waouh ! Cette fois, ça y est, je suis au cœur de Dark Moon. D'autant plus lorsque la lune s'éclaire subitement, affichant le nom du groupe, puis le faisant disparaître aux profits d'un jeu d'éclairages et de nouvelles images.

— Alice !

Je lève la tête. Flavia me fait de grands signes depuis le premier gradin. Je lui réponds d'un geste de la main, puis ressors de la salle pour emprunter l'escalier menant au palier supérieur. Punaise ! C'est encore plus impressionnant depuis les hauteurs.

Je rejoins la jeune maman et lui fais la bise.

— Où est Malone ?

— Avec Mickaël et Fred, ils lui font visiter les coulisses. Ça va ?

Elle me regarde d'un œil inquiet. Visiblement, elle est déjà au courant pour la visite surprise de Maléfique. Je hausse les épaules.

— Ça pourrait être pire.

— Viens, je vais te présenter à l'équipe technique de Dark Moon et après on rejoindra les mecs.

Nous descendons dans la fosse et Flavia m'entraîne vers l'immense scène.

— Il y a les techniciens de Bercy et les nôtres.

Je lui souris.

— Les nôtres ?

Elle me rend mon sourire.

— Je me suis toujours considérée comme le membre fantôme.

Une fois sur scène, mon cœur s'emballa et mes yeux s'émerveillent. J'ai la salle entière devant moi. Demain soir, elle grouillera de monde. Tous les gradins et la fosse seront noirs de spectateurs en délire ! Les quatre membres du groupe seront seuls, ici même, et ils auront toute cette foule devant eux. La vache ! Et la scène est tellement grande ! Comment font les chanteurs pour remplir autant l'espace ? Le décor, c'est une chose, mais ensuite, il faut savoir l'habiter.

J'imagine Fred courir de droite et de gauche, sauter, danser, entraîner son public avec lui, l'emmener dans son univers unique et déjanté. J'en ai des frissons !

Flavia me présente individuellement les différents hommes et femmes que nous croisons : des techniciens pour la lumière, pour le son, des assistants, des vigiles. Ceux qui font partie de l'équipe officielle de Dark Moon portent un tee-shirt noir à l'effigie du groupe. Je souris à tout va en serrant les mains, mais les techniciens et les machinistes sont trop nombreux, je sais d'avance que je ne retiendrai pas les noms.

Flavia se tourne vers les gradins et me désigne du doigt les quatre hommes postés tout en haut. Je les distingue vaguement.

— Victor et son équipe. Deux hommes pour le son, deux pour les éclairages et la pyrotechnie. Ils sont aussi importants que le groupe. Sans eux, pas de spectacle.

— Flavia ! Y a Mike qui te cherche !

Nous nous tournons vers la voix. Elle appartient à un homme grand et tout fin qui doit avoir dans nos âges. Il a de longs cheveux noirs, coiffés en catogan, et des petites lunettes rondes.

Flavia lui sourit malicieusement.

— Alice, je te présente Ludovic. Sur la tournée, c'est un peu l'homme à tout faire. On le surnomme l'Indispensable.

Le grand Ludovic nous sourit et me fait la bise.

— La petite amie de Fred, je suppose ? On se dit « tu » ? Et je préfère Ludo.

Je rougis.

— Il faudra que je te donne un badge pour demain soir. Sinon, tu risques d'avoir des soucis pour te promener librement.

À ce mot, je tique. Librement, tu parles ! Avec les deux gorilles qui me collent irrévocablement au train, je ne suis pas sûre que le terme choisi par l'Indispensable soit le meilleur.

Nous suivons Ludo de l'autre côté de la scène, empruntons un escalier pour en descendre, puis nous pénétrons dans les coulisses et une nouvelle fois, j'écarquille les yeux en grand. C'est énorme dans ces couloirs !

Nous croisons quelques personnes que Flavia et Ludo saluent chaleureusement. Je me demande si, un jour, je pourrais être aussi à l'aise qu'eux et connaître tous ces prénoms.

*« Non, sûrement pas. Pour ça, il faudrait que tu les suives sur les routes et ce n'est pas prévu dans ton agenda de bibliothécaire. »*

Je soupire. Si j'avais l'esprit un peu dingo et que je n'étais pas aussi pragmatique, je pense que j'aurais été capable de faire une demande de congé non payé pour quelques mois afin de les accompagner dans leur trip. Mais je ne suis pas comme ça, à mon grand désespoir. Et puis, de toute façon, je ne suis pas certaine que cette perspective plairait beaucoup à Fred. Il dit que je vais lui manquer, ce dont je ne doute pas, il n'empêche que je suis sûre qu'il sera content de retrouver un peu sa liberté. Mais pas trop, hein !

Nous parvenons devant une porte de loge, surveillée par Bastien et Gilles. Nous les saluons d'un signe de tête. Bastien s'apprête à toquer quand un frisson électrique me parcourt subitement l'échine. Sur la porte, une petite plaque noire avec une inscription en lettres dorées : « Fred Pelletier, Dark Moon ». Ça a de la gueule !

Flavia sourit en voyant mon regard illuminé :

— L'avantage d'être le leader, monsieur a droit à sa propre loge ! Mike et les autres partagent celle d'à côté.

Bastien frappe et nous ouvre sans attendre la réponse. Fred est adossé contre un mur, une jambe relevée et les bras croisés, tandis que Mickaël fait les cent pas pour calmer Malone qui pleure tout ce qu'il peut.

À la vue de Flavia, le batteur pousse un soupir de soulagement.

— Voilà le casse-croûte, mon p'tit gars !

Flavia prend Malone tendrement dans ses bras, lui fait un câlin et va s'asseoir sur le canapé noir de la loge.

Pendant qu'elle abaisse son pull afin de nourrir son fils, je détourne pudiquement le regard et jette un œil intéressé à la pièce. Elle est grande, bien plus que ma propre chambre. Monsieur la rock star a de la chance.



Fred a déposé ses deux guitares dans un coin, ainsi qu'un sac rempli de fringues. Il a prévu des vêtements pour les deux concerts et pour se changer ensuite.

Tout en reluquant les posters au mur, je m'avance vers Fred. Sa main chaude vient caresser la mienne. Il se penche vers moi et dépose un baiser sur ma joue.

— Je vois que ma carte a été utile.

— Oui, merci.

— Ç'a été avec Elsa ?

Je tente de soutenir son regard de braise, mais je n'y parviens pas. Je me contente de hocher la tête dans un sourire. J'aimerais tellement l'interroger tout de suite au sujet du parfum, mais pas devant les autres. Il va falloir que je ronge encore un peu mon frein.

En relevant mes yeux vers lui, je suis étonnée de lui découvrir une lueur nerveuse dans les pupilles.

Je jette un œil derrière moi : Mike regarde amoureuxment Flavia en train de nourrir Malone, alors je m'avance encore un peu vers Fred jusqu'à me coller contre lui, me hisse sur la pointe des pieds, entoure son cou et dépose un baiser sur ses lèvres. Aussitôt, il referme ses bras sur moi et se laisse aller à la douceur de ma bouche et de ma langue.

J'en oublie rapidement que nous ne sommes pas seuls et en demande encore et encore. Ce que ses baisers m'ont manqué durant ces quelques heures !

— Ah ! L'officialisation, ça a du bon ! s'exclame Mickaël dans un rire.

Fred quitte momentanément mes lèvres.

— Je t'emmerde, occupe-toi de ton mioche !

Il revient m'embrasser, c'est doux, c'est tendre, c'est divinement amoureux.

Deux coups secs se font entendre contre la porte et Serge Moridiani apparaît à son tour, un sourire de satisfaction aux lèvres. C'est rare et ça fait plaisir à voir.

— Salut ! Je vois qu'ils ont bien avancé sur la scène, c'est parfait. Ils ne sont pas là, les deux autres zozos ?

Mike sourit :

— Non. Y en a un qui passe sa journée au pieu avec une gonzesse et l'autre avec sa mère.

— Luc a une nouvelle copine ? demande Flavia en relevant la tête.

Mickaël sourit de plus belle.

— Non, c'est Damien qu'a une nouvelle poule. Mais à mon avis, c'est juste pour la journée. Et Luc, il fait sa BA de l'année.

— Bon, reprend Serge, je leur enverrai un message. Demain, je vous veux à 13 h 30 ici, compris ?

Il envoie un regard autoritaire à Fred qui soupire en hochant la tête.

— Soundcheck à 14 heures, ouverture des portes à 17. J'ai pu avoir des vigiles supplémentaires et ils ont ordre de fouiller les poches et les sacs de toutes les femmes. Ça prendra un peu de temps, tant pis. Les jeunots qui passent avant vous seront contents de pouvoir chanter une ou deux chansons de plus. Ils monteront sur scène à 19 h 45.

Fred émet un petit rire moqueur.

— Les jeunots ? Le chanteur est plus vieux que moi !

— On se comprend, Pelletier ! Eux, c'est leur premier album et ils ont besoin de se faire connaître.

Il jette un œil à sa montre.

— Bien... À 19 h 30, on a rendez-vous dans les studios de TF1. Je vous préviens tous les deux : vous êtes corrects ! Je ne veux pas le même cirque qu'hier et encore moins que l'année dernière chez Pujadas !

Fred et Mickaël s'envoient un regard complice. Qu'avaient-ils donc bien pu faire dans le journal de 20 heures de France 2 ?

— T'inquiète, c'est bon.

— Non, non, Pelletier ! Pas de sous-entendus, pas de fous rires et pas de piques sur les autres groupes.

— Ouais ouais, réplique Mike, mais l'année dernière, ce sont ces abrutis de Yellow Men qui nous avaient cherchés en premier.

— C'est qui Yellow Men ? je demande à ma gueule d'ange.

— Des nases.

— Fred ! le reprend aussitôt son agent.

Ma gueule d'ange soupire.

— Ce sont trois mecs qui font dans la pop-rock...

— Ouais, enfin surtout la pop. Et encore, c'est plus du sirop que...

— Mickaël ! Mais vous allez arrêter !

Fred sourit en m'expliquant :

— Bref... Ce sont de gros branquignols qui ont balancé un jour dans les *Inrocks* qu'on était qu'un groupe pourri qui nous prenions pour les rois du monde et qu'on retomberait bien vite dans les trous noirs de l'oubli.

— Et on a un peu répondu dans une autre interview, ajoute le batteur. Depuis, c'est une guéguerre à la con que les journalistes aiment bien alimenter de temps en temps. Et on a un peu balancé sur eux, sur France 2, l'année dernière.

— Et ce n'était pas malin ! les engueule Serge. Alors ce soir, je ne veux pas ce genre d'imbécillités !

— En même temps, s'appeler Yellow Men, c'est sacrément pourrave ! je déclare en haussant les épaules.

Fred sourit de toutes ses dents et Serge me regarde proprement offusqué.

— Alice ! Vous n'allez pas vous y mettre non plus !

— Finalement, j'aime bien l'influence que j'ai sur toi, demoiselle, me glisse ma gueule d'ange à l'oreille.

Il prend mon poignet, regarde l'heure à ma montre, puis se tourne vers Mike et Flavia.

— Vous faites quoi jusqu'à 19 h 30 ?

— Moi, je rentre, répond la jeune maman.

— Et je vais rentrer avec elle. Je rejoindrai TF1 en voiture, c'est pas très loin de chez nous.

— Ouais, ben prévois de la marge, lui conseille Serge. Un samedi en début de soirée, ça circule sur le périph'.

— T'inquiète, je serai là-bas à l'heure.

Je lève les yeux vers Fred.

— Et nous ?

Son sourire s'efface subitement. Il prend un air grave en passant une main dans mes cheveux.

— Nous, demoiselle, on va partir maintenant. J'ai un truc à faire.

Il se tourne vers son agent.

— Faudrait que tu viennes avec nous, Serge.

Le manager lui jette un œil surpris.

— Pourquoi ? Je voulais rester encore un moment ici pour vérifier que tout va bien.

— Mais tout va bien, soupire mon apollon, ils maîtrisent. Moi, j'ai besoin de toi.

Les yeux de l'agent s'illuminent. Je crois qu'il aime bien se croire essentiel, ça doit faire du bien à son ego de manager. Et puis, ça ne doit pas être tous les jours que Fred lui sort ce genre de phrase. Mais moi, j'aimerais bien savoir ce qui se passe, parce que la lueur qui se profile dans les prunelles de ma gueule d'ange m'inquiète. On dirait qu'il a peur.

Je me tourne vers Mickaël ; lui, il en sait peut-être un peu plus. Mais à ma grande déception, le batteur se contente de hausser les épaules en jetant un œil soupçonneux à son ami. Je soupire, ce n'est pas encore maintenant que je vais pouvoir discuter avec Fred du parfum.

Devant l'air déterminé de mon rockeur, Serge n'insiste pas. Alors ma gueule d'ange s'empare de son

blouson posé sur le portemanteau et prend les devants.

Samir et Yvan nous escortent jusqu'à la grosse Mercedes noire, pendant que Bastien et Gilles s'en vont prendre quelques heures de repos.

Parvenu à la voiture, Fred tend la main en lançant :

— Qui a la clé ?

Les deux gardes du corps se regardent, circonspects, puis Yvan sort la clé de sa poche et la donne à Fred. Serge ouvre grand ses yeux.

— Tu ne vas pas conduire ? C'est leur job !

Ma gueule d'ange lui lance un regard noir.

— M'en fous. J'ai envie de prendre le volant.

Serge se tourne vers moi en grommelant :

— Il fait souvent ça ?

Je pose mes yeux sur Fred qui entre dans la voiture et je murmure, intriguée par l'attitude de mon homme :

— Non, seulement quand il a les nerfs à cran.

Nous montons à notre tour. Serge et les deux gorilles ont la gentillesse de me laisser prendre place à l'avant et je ne peux m'empêcher de rire sous cap en voyant ses trois grands lascars tout coincés à l'arrière du véhicule. Cependant, mon sourire s'efface bien vite en examinant Fred. Il a l'air sacrément tendu et je ne peux l'interroger sans que les trois autres m'entendent.

Il démarre d'un coup sec, quitte le parking, s'engage dans la circulation et accélère.

— Tu fais gaffe, Pelletier ! Je te signale qu'on a besoin de toi demain soir ! s'écrie Serge en attachant sa ceinture.

Fred ne répond pas, il se concentre sur la route, remontant les allées en doublant les autres voitures à grande vitesse. Ça, c'est de la conduite de Parisien !

À notre grande surprise, il longe les quais de la Seine, remonte par le boulevard de la Bastille, fait le tour du grand rond-point et revient en arrière par le boulevard Henri-IV avant de s'engager dans le boulevard Bourdon. Mais où nous emmène-t-il ?

Lorsqu'il coupe le moteur devant le numéro 27 de la rue, mes yeux ont de la peine à croire ce qu'ils voient. Nous sommes garés devant un commissariat !

Dès que Fred lève son visage sur le bâtiment, sa respiration s'accélère subitement et ses yeux... Punaise ! Je ne l'ai jamais vu avec une telle angoisse dans le regard.

Serge ouvre sa portière et regarde à son tour l'immeuble des flics complètement abasourdi.

— Tu nous expliques ce qu'on fout là, Frédéric ?

Fred sort de la voiture, sans un mot, nous en faisons de même. Je le rejoins et il me prend dans ses bras avant de se tourner vers les deux gardes du corps. Il désigne du menton un bistrot situé quelques bâtiments plus loin.

— On en a peut-être pour un moment. Vous avez qu'à nous attendre là-bas.

Serge s'offusque :

— Je comprends mieux les factures que j'ai reçues ces derniers mois ! Mais tu le fais exprès, Fred ? On ne les paie pas pour passer leurs journées au bar !

Fred le regarde en plissant les yeux.

— On va être chez les flics, Serge. Je crois pas que c'est là que l'autre salope va débarquer pour me faire la peau.

Son ton est glacial et c'est la première fois qu'il prononce le mot « salope » avec autant de dégoût et de cruauté. J'en ai le souffle court.

Serge se tourne vers Samir et Yvan et leur dit quelque chose que je n'ai pas l'occasion d'entendre, car

Fred m'attire à lui et pose son front contre le mien.

— J'ai besoin de toi, Alice.

J'acquiesce. J'ai compris ce qu'il a en tête et je n'en reviens absolument pas.

— Pourquoi tu fais ça ? Tu aurais pu simplement les appeler pour qu'ils viennent te voir.

— Il est déjà tard, on aurait perdu du temps et... si je le fais pas maintenant, je le ferai pas du tout.

Ses doigts entrelacent les miens. Il a les mains moites et je perçois la peur s'imprégner tout autour de lui.

Je murmure :

— Je suis là, mon amour, d'accord ? Il ne t'arrivera rien.

— Je sais. J'entre, je parle et je ressors.

Je lui souris tendrement et pose un baiser sur ses lèvres. Fred ferme brièvement les yeux, puis relève la tête, respire profondément et s'avance vers le bâtiment. Serge nous rejoint au pas de course. Je lui jette un oeil fébrile. Lui, dans quelques minutes, il va tomber de haut.

À la réception d'accueil, Fred s'annonce et demande à parler aux lieutenants Claymard ou Lagarde. Il est nerveux, regarde tout autour de lui, les yeux profondément apeurés. La vache ! Ce qu'il doit prendre sur lui pour ne pas s'enfuir d'ici ! Je ne l'ai jamais vu comme ça et je ne sais pas quoi faire pour le rassurer.

Au regard de Serge, je vois bien que le manager sent la grande perturbation de sa star et qu'il aimerait avoir un peu plus d'explications sur cette étrange fin de journée.

Le jeune policier, assis derrière le comptoir d'accueil, nous sourit poliment.

— Le lieutenant Claymard est déjà partie. Mais je vous annonce auprès de Lagarde. Son bureau est au premier étage, au fond, à droite. Vous pouvez y aller.

À l'annonce de l'absence de Claymard, Fred tique. Je crois qu'il aurait grandement préféré la femme. Moi aussi. Le lieutenant Lagarde m'impressionne avec ses treillis et sa figure en lame de couteau qui ne sourit que rarement.

Nous grimpons à l'étage. Malgré l'heure avancée, le commissariat est encore bien rempli, mais on sent que la journée se termine pour la plupart des flics, car l'ambiance me paraît plutôt décontractée. Ça rit, ça s'envoie des vannes à travers la pièce, ça boit des cafés devant la machine.

Cette atmosphère bonne enfant n'atteint pas du tout ma gueule d'ange. Plus nous approchons du fond de la grande pièce parsemée de bureaux, plus son étreinte sur ma main se resserre.

Je chuchote entre mes dents :

— Tout va bien, Fred. Calme-toi.

Il a le teint pâle et de la peine à respirer. Je le prends par la taille. Il évite de regarder autour de lui, ne fixant que le fond de la pièce. Nous nous arrêtons devant le bureau du lieutenant Lagarde, celui-ci se lève en nous tendant la main. Il sourit vaguement, pour la forme.

— Bonsoir ! Quelle surprise ! Je suis désolé, ma collègue est déjà partie, si on avait su que...

— C'était pas prévu, lui jette froidement Fred.

Le flic semble décontenancé quelques secondes par le ton glacial, mais se ressaisit rapidement.

— Je vous propose d'aller dans la salle d'interrogatoire, on aura plus de place pour...

— Non !

Fred a crié. Nous le regardons tous, surpris, et les yeux des flics présents dans le périmètre se braquent sur nous. Le visage de ma gueule d'ange a blanchi d'un coup et son souffle s'est accéléré. Serge plisse les yeux et le scrute d'un air intrigué.

Je prends la main de Fred et la caresse avec mon pouce. Il se racle la gorge et se reprend en calmant sa voix :

— Non, on peut rester là, ça va très bien.

Le lieutenant Lagarde le détaille quelques secondes, le visage neutre, puis hausse les épaules.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Je vois Serge ouvrir la bouche, un sourire aux lèvres, mais Fred répond pour nous trois :

— Non. Ça ira.

Le manager pousse un grognement, mais ne réplique pas. La tension est tellement palpable dans l'air qu'il a compris, je crois, qu'il ne faut pas contredire Fred durant les prochaines minutes.

Lagarde se rassoit, ouvre son tiroir, en sort un dossier, puis s'empare d'un bloc-notes et d'un stylo.

— Alors ? Que puis-je faire pour vous ? Vous avez vu quelque chose dans les photos que ma collègue vous a envoyées ce matin ?

Fred secoue la tête.

— J'ai pas consultés ma messagerie.

Serge se tourne vers lui, furieux, et Lagarde s'étrangle.

— Pelletier ! T'as vraiment aucune...

Fred lui jette un regard tellement noir que Serge préfère se taire. Ma gueule d'ange se penche ensuite vers le bureau du lieutenant, plante ses yeux dans les siens et lui balance :

— J'ai pas besoin de vos photos. Je sais qui est la femme que vous cherchez.

Lagarde ouvre la bouche et la referme aussi sec ; quant au manager, il écarquille les yeux d'ébahissement. Moi, je commence à transpirer. J'avais raison ! Un vague sentiment de malaise s'empare de mon corps. Jusqu'à présent, cette cinglée n'était qu'une chimère sans visage et dans quelques secondes, elle va en prendre un, devenant ainsi bel et bien réelle et ça, je ne le veux pas.

— Je vous écoute, dit froidement le flic.

Visiblement, lui aussi ne s'attendait pas à un tel coup de théâtre.

Fred respire profondément et ferme les yeux. Quand il les rouvre, les traits de son visage sont déterminés. Ce n'est plus de la peur que je perçois dans sa voix, mais de la colère. Une sourde et lointaine colère, mêlée à un sentiment de haine viscérale.

— Elle s'appelle Sarah Richard.

Cette fois, c'est moi qui ouvre la bouche complètement effarée. Sarah ? La Sarah ? Son ex-petite amie qui l'a dénoncé aux flics ? Ce n'est pas possible ! Mes mains se mettent à trembler.

Lagarde hausse les sourcils, ouvre le dossier devant lui et feuillette ses fiches, y cherchant visiblement un renseignement.

— Vous nous aviez parlé d'elle. On a fait des recherches, mais ça n'a rien donné.

Il relève les yeux vers Fred.

— Monsieur Pelletier, cette femme habite à Bordeaux. Elle n'a plus de famille à Paris, pourquoi serait-elle venue ici autant de fois depuis toutes ces années ? Juste pour vous envoyer des lettres ? Ça n'a pas de sens !

— Quand on est une folle finie, rien n'a de sens, réplique sèchement Fred. C'est elle, je le sais.

— Et qu'est-ce qui vous permet d'être aussi affirmatif ?

— Le parfum.

Lagarde fronce son nez aquilin.

— Quel parfum ?

— Celui dont Alice a parlé hier.

— Celui que vous avez senti dans le salon ? Mais vous...

— Je vous ai menti.

Fred baisse les yeux, on dirait un petit garçon pris en faute. Serge lui envoie un regard mauvais et Lagarde devient rouge, mais il parvient à contenir sa colère et demande simplement :

— Pourquoi ?

Ma gueule d'ange le toise quelques secondes, visiblement décontenancé, puis ses yeux reprennent leur lueur de fierté quand il répond :

— Parce que ça m'a fait un choc et que j'avais besoin de rassembler mes idées.

Moi, je dis qu'il ment une nouvelle fois.

— Un choc ? s'étrangle Serge. Mais c'est qui cette fille pour qu'elle te mette dans tous ces états ? C'est quoi ce bordel ?

Fred se tourne vers lui et ses beaux yeux verts s'imprègnent d'une tristesse qui semble déconcerter le manager.

— C'est une meuf que j'ai connue y a un peu plus de dix ans. On est sortis quelques semaines ensemble, je l'ai quittée et visiblement, elle a pas supporté.

Ah, bah ça ! C'est le cas de le dire ! Je ne sais pas comment elle était à l'époque, mais apparemment, son cas ne s'est pas arrangé avec les années !

Le lieutenant Lagarde soupire.

— Monsieur Pelletier, comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? Ce parfum... Vous pourriez vous tromper.

Fred secoue la tête.

— Non, je le connais bien, c'est celui que je portais à l'adolescence.

Je le regarde, proprement ébahie. En fait, elle est encore plus accro que je ne le pensais, cette tarée. Elle sera déçue, si elle apprend qu'il a changé de parfum depuis.

— Mais c'est faible comme indice.

— Y en a d'autres. Dans les lettres, elle parle souvent de la chanson *Little Sarah* et maintenant je comprends mieux pourquoi. Elle doit croire que je l'ai composée pour elle. Et les inséparables qu'elle a tués...

Il se mord la lèvre et me jette un œil contrit en me serrant la main.

— Un jour, avec plusieurs classes de Seconde, on a été visiter une volière, et le type qui nous a fait la visite s'est attardé sur ces oiseaux. En les regardant, Sarah m'a dit qu'elle et moi, on était comme eux. Ce jour-là, j'ai compris qu'elle était beaucoup plus amoureuse que ce que je pensais et que je ne pouvais pas continuer de sortir avec elle, parce que moi, j'avais aucun sentiment pour cette fille.

Serge se lève et s'exclame :

— Tu veux dire que tu te fais harceler depuis sept ans par une nana que tu as connue au lycée ? Mais tu lui avais fait quoi pour qu'elle s'en prenne à vous deux comme ça, aujourd'hui ?

Fred resserre son étreinte sur mes doigts et baisse les yeux au sol.

— C'est... compliqué, Serge. Et peu importe. Je sais que c'est elle, c'est tout.

Le flic l'observe d'un œil dubitatif. À mon avis, au fond de son crâne, ça cogite à plein régime. Il finit par se pencher sur son bureau en joignant ses mains.

— Bon... Écoutez, je veux bien accorder du crédit à votre hypothèse, mais les preuves sont faibles. Ce que je vais faire, c'est appeler mes collègues de Bordeaux et leur demander d'aller vérifier chez cette Sarah Richard si elle est actuellement chez elle et de faire une enquête plus approfondie. Nous avons vérifié si elle est montée sur Paris ces derniers mois et nous n'avons rien trouvé. Bien sûr, elle aurait pu venir en voiture ou payer le billet de train en cash à chaque fois. Sans carte bancaire, on ne peut rien remonter. Mais si c'est effectivement elle, elle doit bien se loger quelque part quand elle vient ici.

Fred ferme une nouvelle fois les yeux et murmure dans une mine de dégoût :

— L'hôtel Tolbiac, dans le XIII<sup>e</sup>.

Je crispe mes doigts sur sa main. Je sens que je ne vais pas aimer ce qui va suivre.

— Pourquoi ? lui demande Lagarde d'un ton surpris.

Fred secoue la tête et rouvre les yeux.

— Parce que... cet hôtel appartenait à ses parents et c'est là qu'on a couché ensemble la première fois, et je sais que ça l'a marquée.

Je déglutis de répugnance. Il a baisé avec cette fille ?

« Évidemment, Alice, qu'est-ce que tu crois ? Je te parie même qu'il l'a dépucelée. »

Merde alors !

Lagarde s'empare de son téléphone et appelle un de ses collègues :

— Théo ? Ici Lagarde. Tu peux prendre un renseignement pour moi ? Tu appelles l'hôtel Tolbiac, dans le XIII<sup>e</sup>, et tu leur demandes si une certaine Sarah Richard n'aurait pas pris une chambre chez eux récemment et au cours des dernières années. Merci. Mais appelle d'abord Grégoire, j'ai besoin de lui tout de suite.

Il revient vers nous, le visage grave.

— Je vais vous demander de rester encore avec vous. Si vous avez raison, on a besoin d'un portrait-robot.

Un petit rire nerveux s'échappe de la bouche de Fred.

— Je l'ai connue y a plus de dix ans ! On change ! Elle s'est peut-être coupé les cheveux ou les a colorés... Ou elle a pu prendre vingt kilos !

— Peu importe. Mon collègue va arriver d'ici une dizaine de minutes. Ça ne vous prendra pas longtemps.

Serge jette un œil à sa montre et se met à pester. Il reste moins d'une heure avant le rendez-vous sur TF1. Décidément, ces temps-ci, il n'est pas bon de côtoyer Fred Pelletier quand on est attendu à des émissions de télévision.

L'arrivée d'un homme vêtu d'un jean noir, d'un pull en laine bleu et portant un ordinateur portable sous le bras, me tire de mes pensées. Lagarde nous le présente brièvement.

— Grégoire Siméoni. Notre roi du portrait-robot.

Le nouveau venu nous serre la main, puis prend place au bureau vide derrière nous. Il ouvre un programme sur son ordinateur et se tourne vers Fred.

— On va y aller tranquillement. Il faut être le plus précis possible, d'accord ?

Ma gueule d'ange n'a pas l'air convaincu, mais il n'a pas le choix, alors il se plie à l'exercice en soupirant.

Grégoire Siméoni clique sur le clavier au fil des descriptions de Fred et tandis que le visage de Maléfique prend vie, mon cœur commence à battre de plus en plus vite. Je me tiens debout, derrière le dos de ma gueule d'ange, et mes ongles s'enfoncent de plus en plus profondément dans ses épaules.

Elle est jolie, la garce ! Je ferme les yeux, j'ai envie de pleurer en les imaginant, lui et elle, dans une chambre d'hôtel en train de s'envoyer joyeusement en l'air. Je le vois la léchant de partout, triturant ses seins avec sa langue, descendant vers son entre-jambes pour lui offrir le plaisir suprême en jouant avec sa chatte de pure salope. Ça me dégoûte.

*« C'est sa vie d'avant, Alice. Il a vécu et toi aussi, alors arrête ! »*

Mais rien à faire ; un sentiment puissant de jalousie et de répugnance s'est emparé de mon cœur et de mon esprit. Et il ne fait que s'accroître au fil du portrait-robot.

— Les cheveux longs, en dessous des épaules.

La voix de Fred ne transcrit aucune émotion. Il fixe l'écran de l'ordinateur d'un œil vide.

— Quelle couleur ?

— Châtain.

Le flic pianote et les cheveux prennent de la couleur.

— Plus clairs et moins raides, ajoute Fred.

Grégoire Siméoni applique les nouvelles directives. Positionné à mes côtés, Serge suit également la scène d'un air médusé en secouant la tête.

Le téléphone du lieutenant Lagarde se met à sonner.

— Oui, Théo ? Personne à ce nom-là ? Ni les derniers mois ? Bon...

Fred se tourne vers lui et jette :

— Qu'il essaie Sarah Pelletier.

Je le regarde en ouvrant grand mes yeux. Il plaisante, là ? Elle n'aurait pas osé, cette pétasse ? Sarah Pelletier... Ce que ça sonne mal. Je grimace. Non... Alice Pelletier, ça, c'est joli. C'est même sacrément pas mal.

Je me mordille la lèvre en scrutant Fred d'un œil coquin. Merde alors ! Alice Pelletier... Je n'y avais encore jamais songé.

*« Et n'y pense plus, ma fille ! Allô ! Redescends sur terre ! Ce mec ne te demandera jamais en mariage ! Alice Lagardère, c'est très bien aussi, tu sais. »*



Pfff ! Fichue conscience rabat-joie !

Lagarde transmet l'information à son collègue, mais Fred le reprend, dans un froncement de sourcils :

— Non... Pas Pelletier. Moreau. Qu'il demande Sarah Moreau.

Le lieutenant fronce les sourcils, mais ne cherche pas plus d'explications. Serge, en revanche, demande avec étonnement :

— Pourquoi Moreau ?

Fred le regarde, hésitant, puis finit par répondre :

— Parce que... c'est... Peu importe. Un délire entre elle et moi, à l'époque.

J'ai de la peine à respirer. Fred Moreau... C'est vrai que c'est sous ce nom-là que cette timbrée l'a connu au lycée.

La première lettre que Dark Moon a reçue d'elle me revient en tête :

*Quelle surprise pour moi de vous découvrir ainsi, au détour d'un rayon de disques à la Fnac ! Quelle fabuleuse nouvelle !*

Maintenant, ces mots prennent tout leur sens.

J'entoure le cou de Fred. Il pose ses mains sur mes bras et penche sa tête vers moi en murmurant :

— Je suis désolé, Alice. Ça doit pas être agréable en ce moment pour toi.

Je l'embrasse.

— Pas autant que pour toi, mon amour.

Grégoire Siméoni nous interrompt :

— On peut reprendre, monsieur ?

Fred soupire et pose à nouveau son regard sur l'ordinateur.

Après quelques clics, un long silence s'installe entre les deux bureaux. Nous observons tous les traits de Sarah Richard qui viennent de prendre forme : un visage ovale, des cheveux longs, châains, légèrement bouclés, des yeux en amande de couleur noisette, quelques taches de rousseur sur un petit nez retroussé et une bouche soigneusement dessinée. Une adolescente de 16 ans, tout ce qu'il y a de plus normal.

— Et maintenant, la magie de l'informatique ! s'exclame le flic en cliquant sur une touche.

L'image se modifie légèrement, Sarah vient de prendre dix ans. Ça ne change pas grand-chose, juste quelques traits un peu plus marqués. Elle reste puissamment jolie et moi, je serre les dents. Ce visage-là, je ne suis pas près de l'oublier et je tremble rien qu'à l'idée de l'avoir devant moi un jour. J'espère que les flics lui mettront bientôt la main dessus.

Fred se lève et s'étire.

— C'est bon ? On peut y aller ?

Serge jette un nouveau coup d'œil impatient à sa montre.

— Putain ! On va être en retard !

Le lieutenant Lagarde hoche la tête et tend la main à Fred en lui jetant froidement :

— Merci pour ces informations, mais la prochaine fois, faites-nous confiance. Nous ne sommes pas vos ennemis, monsieur Pelletier, on veut vous aider.

— J'espère surtout qu'y aura pas de prochaine fois, réplique mon apollon sur le même ton.

Il tourne les talons et m'entraîne un peu plus loin pendant que Serge remet sa veste et pose une question au lieutenant.

Je tire Fred par la main.

— Attends !

— Alice, je veux sortir de là !

— Juste une question.

Il se tourne vers moi, agacé, mais face à mon regard implorant, il finit par adoucir le sien et me prend

dans ses bras.

— Quoi ?

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Et toi ? Pourquoi t'as pas été surprise par ce que j'ai dit ?

Je baisse les yeux. Il observe vraiment tout, cet homme, on ne peut rien lui cacher, ou presque.

— Cet après-midi, avec Elsa, on est allées sentir le parfum de ta pub et j'ai bien reconnu que ce n'était pas celui dans l'appartement. Et j'ai pris peur, parce que je pensais que tu voudrais régler tes comptes tout seul.

Fred me scrute intensément durant quelques secondes. Mon cœur bat à tout rompre, je sens que mon rockeur va encore me sortir un truc auquel je ne m'attends pas.

Il passe sa main dans mes cheveux et penche son visage vers le mien.

— Tu commences à me connaître un peu trop bien, demoiselle. C'est vrai, je voulais régler ça en solitaire, mais... Je me suis dit qu'il fallait que j'arrête de faire ma tête brûlée, parce que je suis plus tout seul désormais.

Mes yeux se noient dans les siens, je savais qu'il allait me surprendre. Encore plus quand il ajoute :

— Je tiens à toi, princesse, beaucoup plus que ce que tu crois.

— Je ne crois rien.

— Vraiment ?

Lui aussi me connaît trop bien, je fuis son regard.

— Alice, regarde-moi.

Je relève les yeux et abdiqne :

— OK, t'as gagné. J'ai peur des fois que mon amour pour toi soit plus fort que le tien envers moi.

Ses lèvres viennent frôler les miennes et mon cœur s'arrête de battre quand il murmure :

— Enlève-toi immédiatement ces conneries de la tête. Tu comptes beaucoup plus que tout ce que tu peux imaginer, Alice. Tu sais pas tout ce que je serais prêt à faire pour toi.

Je souris faiblement et passe une main sur sa joue.

— Si. Je sais. Tu viens de m'en donner une preuve ce soir.

Il fronce les yeux et j'ajoute :

— Tu es venu ici, chez les flics. Et je sais que tu l'as fait pour moi.

Il jette un regard sombre autour de lui.

— T'as raison, je l'ai fait pour toi. La vérité vraie, c'est pas toujours facile à respecter comme pacte. Mais je pouvais pas garder ce que je savais pour moi. Pas avec toi à mes côtés. Je veux pas qu'il t'arrive quelque chose, demoiselle.

Il enserme mes doigts et me regarde avec une flamme de désir et d'amour dans les yeux en complétant doucement :

— T'es auprès de moi maintenant et je dois veiller sur toi.

— J'avais raison depuis le jour où on s'est rencontrés alors : tu es mon ange gardien !

— T'es surtout le mien, demoiselle.

Ses lèvres se posent sur les miennes et mon cœur explose d'une joie nouvelle. Ce mec vient de faire face à l'une de ses plus grandes angoisses, pour moi. Nom de nom ! Et après ça, j'ose encore me poser des questions sur son amour envers moi ? On n'est vraiment pas bien, nous, les filles. Pourquoi a-t-on constamment besoin de la preuve d'être aimées ? Ces pauvres hommes, on leur mène la vie dure certains jours.

Et alors que j'entoure mes bras autour de sa nuque, nous entendons le téléphone du lieutenant Lagarde sonner. Mais peu importe ! Je me serre contre Fred et l'embrasse à pleine bouche, me foutant bien des flics qui nous entourent. Cet homme vient de m'offrir un témoignage irréfutable de ses sentiments envers moi et mon cœur éclate d'amour pour lui.

Putain ! Ça va être terrible dans quatre jours !

— Monsieur Pelletier !

La voix du lieutenant nous tire violemment de notre baiser. Il se précipite vers nous, Serge sur ses talons. Le flic a perdu de sa superbe et son teint est devenu livide.

— Vous aviez raison. Depuis sept ans, l'hôtel Tolbiac a bien eu de nombreuses réservations sous le nom de Sarah Moreau, et visiblement, elle y occupe une chambre depuis jeudi dernier et doit la libérer mardi matin.

La scène est prête, je suis complètement bluffée par le décor. Les machinistes et les techniciens ont fait un sacré boulot.

Les instruments de Dark Moon ont été placés sur la scène, la batterie de Mickaël trônant fièrement au centre, sur une plateforme élévatrice. Luc et Damien se déplaceront au fil des chansons, tout comme Fred. Le piano, que ma gueule d'ange utilisera sur certains morceaux, attend en dessous de la scène, sur une autre plateforme.

Avant Dark Moon, un jeune groupe de rock de la région parisienne aura le privilège, comme dirait Serge, de jouer en première partie. Ils se sont appelés The Black Lions et ils sont plutôt sympa. J'ai pu les rencontrer dans leur loge quelques minutes auparavant.

Tout le monde est joyeux dans les coulisses, même si on perçoit une certaine tension planer dans l'atmosphère. Sur scène, en revanche, c'est une autre ambiance. Les quatre membres de Dark Moon viennent de terminer leur fameux soundcheck et le ton est en train de monter méchamment entre Fred et Serge. Depuis la veille, ces deux-là sont terriblement sur les nerfs.

À la sortie des studios de TF1, après la prestation de ma gueule d'ange et de Mickaël au 20 heures de Claire Chazal, le lieutenant Lagarde a appelé Fred pour lui annoncer que Sarah-la-cinglée avait fait ses valises et fichu le camp de l'hôtel.

À présent, elle peut être n'importe où dans la ville. Son portrait-robot a été distribué à chaque vigile de Bercy et Serge ne veut aucune faille dans la surveillance des entrées.

Fred et moi avons l'ordre de ne plus sortir du périmètre de sécurité établi, à savoir les coulisses et la scène. Et les lieutenants Lagarde et Claymard sont également présents auprès de nous jusqu'à ce que nous regagnions l'hôtel ce soir.

Pour l'heure, un combat de lions est en train de se dérouler devant mes yeux effarés.

— Mais bordel, Frédéric ! C'est hors de question de changer maintenant ! Le programme est établi, vous le laissez tel qu'il est !

Fred pose sa guitare sur son socle et se retourne vers le manager, les yeux remplis de colère.

— Non ! Je chanterai pas *Chrysanthèmes* ni *Little Sarah* ce soir, et t'arrête de me faire chier, putain !

— Mais le public les aime !

— J'en ai rien à foutre !

Les trois autres membres du groupe se jettent des regards inquiets, se demandant pour qui prendre parti.

À côté de moi, Ludo soupire :

— C'est à chaque fois la même chose ! Faut que Serge lâche du lest, il est trop rigide, ce mec. Faut vraiment qu'il apprenne à faire confiance à Pelletier.

— Mickaël m'avait dit que c'était souvent tendu entre eux le jour J, mais là...

Un étrange sourire en coin apparaît sur les lèvres de l'Indispensable.

— Ouais, en effet, c'est assez souvent comme ça. De toute façon, c'est toujours Fred qui gagne. Une fois qu'ils sont sur scène, Serge ne contrôle plus rien. Et en fait, c'est ça qu'il n'aime pas.

Victor, l'ingénieur du son en chef, apparaît à son tour auprès de Dark Moon. Il a la setlist dans la main et porte le tee-shirt du groupe.

— Serge, c'est bon, dit-il, on peut encore s'arranger, ce n'est pas trop tard.

J'ai l'impression que les yeux du manager vont exploser tellement ils sortent de leurs orbites.

— Mais tu vas arrêter de toujours prendre la défense de cet emmerdeur, toi ? On a établi un programme ensemble et je ne vois pas pourquoi monsieur ne veut en faire qu'à sa tête à chaque fois ! C'est toujours le même bordel !

— Le monsieur t'emmerde, Serge ! lui crache Fred en reculant vers Mickaël. J'ai pas besoin de me justifier, je les chanterai pas, point barre !

Damien finit par intervenir :

— À la place de *Little Sarah*, t'as qu'à jouer *Éden* au piano. Le but, c'est d'amener une chanson plus douce que tu joues seul, le temps que nous, on fasse trois minutes de pause.

Serge plie ses bras contre son torse et toise le guitariste.

— Et pour l'autre ?

C'est Luc qui suggère en haussant les épaules :

— Et si on jouait *La fin des utopies* ?

Un sourire s'affiche sur les lèvres de ses trois compères et Serge s'étouffe.

— Non ! Pas question ! Vous ne l'avez pas du tout répétée et...

— On la connaît par cœur, soupire Mickaël en secouant la tête.

— Ah oui ? Alors pourquoi votre chanteur a oublié une partie des paroles la dernière fois que vous l'avez jouée en concert ? s'écrie le manager en tendant un doigt énervé vers ma gueule d'ange.

Celui-ci s'avance vers Serge, le regard menaçant.

— Parce que le chanteur était fatigué et qu'il avait besoin de vacances ! On va faire comme ils proposent, c'est une très bonne idée.

— Mais tu ne les as pas répétées, ces foutues chansons !

Fred lui tourne le dos en levant les bras au ciel et en s'avançant en direction de Ludo et moi.

— Pas besoin ! Je me débrouillerai ! Et maintenant, t'arrêtes de nous faire puissamment chier ! On gère, putain !

Fred passe à côté de moi, m'attrape la main et me tire à sa suite sans un mot. Moi, quand il est comme ça, cet homme, ça m'excite au plus haut point. J'adore son côté « c'est moi le leader, c'est moi qui commande et vous, vous fermez vos gueules ».

Elsa a raison : il a une sacrée bipolarité en lui, mais moi, je l'aime cette étrange facette si déroutante. Je crois même que je commence à savoir la gérer un peu.

De toute façon, aujourd'hui, la tension violente entre Fred et Serge n'est pas uniquement due au concert. La disparition de Sarah nous a tous mis les nerfs à vif.

En revenant à l'hôtel, la veille, Fred était à cran, comme jamais. Il s'en voulait fortement de ne pas avoir confié ses doutes à la police plus tôt.

Il s'est mis à faire les cent pas dans la chambre, envoyant son poing s'abattre contre le mur de temps à autre, me faisant sursauter.

— J'ai pas pris le temps de réfléchir plus que ça au début ! Ça nous faisait marrer, mais putain ! ce qu'on a pu être cons ! Au fond de moi, j'en étais sûr, mais ça me paraissait tellement dingue !

Je me suis assise sur le lit. J'avais besoin de réponses, même si je savais pertinemment que je n'allais pas les aimer.

— Moi, ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle habite à Bordeaux. Elle s'est tapé des allers-retours sur Paris et sa banlieue juste pour t'envoyer des lettres ? C'est débile !

Fred s'est arrêté de marcher et s'est appuyé contre le mur en levant les yeux au plafond, abattu.

— Sarah, elle a toujours aimé Paris. Elle était raide dingue de cette ville. Je pense qu'elle n'a pas supporté de devoir en partir. Elle adorait qu'on s'y promène, tous les deux. Et t'as bien vu ce qu'elle a écrit quand je suis parti vivre ailleurs. Revenir sur Paris pour m'envoyer ses merdes, c'est une évidence.

C'était notre ville. Moi aussi, je l'aimais beaucoup. C'est peut-être même le seul point qu'on avait en commun finalement.

J'ai fermé les yeux et les ai imaginés, elle et lui, main dans la main, dans les rues de la capitale. Une violente nausée m'est montée à la gorge.

J'ai demandé d'une voix faible :

— Et l'hôtel ? Il appartenait à ses parents, d'accord, et vous avez...

Je ne suis pas parvenue à prononcer les mots, ça me répugnait trop. J'ai secoué la tête pour chasser les images abjectes de leurs ébats et j'ai demandé, le cœur battant :

— Il y a eu autre chose, non ?

Fred s'est rapproché de moi sur le matelas, s'est assis sur les genoux et m'a pris la main.

— T'es sûre de vouloir savoir ?

J'ai fui son regard en jetant avec une pointe de sarcasme dans la voix :

— De toute façon, je le devine. C'était sa première fois, à elle, n'est-ce pas ?

Il a hoché doucement la tête et je n'ai pas pu empêcher les larmes de couler en voyant défiler, devant mes paupières closes, le film de leurs corps nus dans un lit.

Fred a passé une main tendre sur mes joues.

— Alice, ce sont de vieux souvenirs. Cet hôtel, c'était devenu notre lieu de rendez-vous. On a couché ensemble là-bas quelques fois. Elle volait les clés des chambres disponibles.

J'ai rouvert les yeux et j'ai demandé un peu agressivement :

— Mais pourquoi t'es sorti avec cette fille, si tu n'éprouvais rien pour elle ? Juste pour faire plaisir à Elsa ?

— Non. Je l'ai fait, parce qu'y avait des rumeurs qui couraient sur nous.

— Elsa m'en a parlé.

— C'était dégueulasse. Les filles, ça les rendait malades et j'ai été viré du lycée pour ces conneries.

J'ai souri faiblement.

— Je le sais aussi. Mais avoue que tu n'as pas été très malin.

Il a haussé les épaules.

— L'adolescence, c'est pas notre période la plus intelligente, en général. Mais ce qui me mettait en colère, c'est qu'on s'en prenne à mes amis. Surtout à Elsa. Alors j'ai accepté de sortir avec Sarah pour qu'on arrête définitivement de déblatérer sur notre compte.

Mes yeux l'ont scruté avec intensité, j'ai hésité à poser la question qui me brûlait les lèvres, mais il était temps d'ouvrir les placards.

— Tu lui as fait quoi, à Sarah, pour qu'elle t'en veuille autant ?

Il s'est couché sur le lit et a posé ses mains derrière la tête. Ses yeux fixaient le plafond, à la recherche de ses souvenirs adolescents.

— Ce que je sais le mieux faire : j'ai joué avec elle et ses sentiments. Je savais qu'elle éprouvait des trucs forts pour moi, mais je pensais pas que c'était à ce point-là. Dès qu'on a commencé à sortir ensemble, elle a très vite montré des signes de jalousie envers Elsa et Mike. Au début, je pensais que c'était un truc de gonzesse, que c'était normal. Elle piquait des crises pour un oui, pour un non, elle ne voulait plus que j'aie voir Mickaël seul ou qu'on répète tous les deux. Elle comprenait pas que ma musique était plus importante qu'elle. Un jour, elle m'a dit qu'elle m'aimait et moi, j'ai fait le con.

Les yeux de Fred se sont parés d'une lumière sombre emplie de rancœur.

— Elle m'avait tellement gavé que, pour qu'elle me foute la paix, j'ai fini par lui dire que je l'aimais aussi. Quelle connerie ! Putain ! J'aurais mieux fait de me couper la langue, ce jour-là !

— Tu lui as dit ça alors que tu n'éprouvais rien ?

— On était à une soirée, on avait bien bu, je voulais m'envoyer en l'air et j'avais plus toute ma tête.

— Fred...

Il a détourné son regard vers la porte de la chambre, le visage en colère.

— Oh, ça va ! Me fais pas la morale ! Deux semaines après ça, je l'ai larguée. Je savais que ça servait à rien d'insister. On peut pas se créer des sentiments qu'existent pas. Et elle était insupportable. C'était plus gérable, elle était trop jalouse, ça en devenait dangereux pour tout le monde. Mais là aussi, j'ai pas vraiment su gérer. J'ai été trop franc, comme d'habitude. Je lui ai balancé que je l'aimais pas, que j'avais juste profité d'elle. Et c'était la vérité. Mais j'ai compris ce jour-là que certaines vérités ne sont pas bonnes à dire. Quel puissant con !

— Tu avais 16 ans !

— Ouais, et aujourd'hui, j'en ai 27 et j'ai toujours pas retenu la leçon. Sarah s'est vengée. Et visiblement, tout ce que j'ai pu lui balancer n'a pas détruit l'amour qu'elle me portait. Elle a dû souffrir. À cause de moi.

J'ai secoué la tête d'incrédulité. Il n'allait pas encore se mettre à l'excuser, cette psychopathe ! Il ne manquerait plus que ça !

Je suis venue m'allonger contre lui et nous avons discuté encore un peu de cette folle, des souvenirs d'enfance de Fred et du concert du lendemain.

Peu à peu, la boule d'amertume nichée dans mon ventre a fini par s'atrophier, et mon malaise de savoir Sarah, traînant quelque part dans les rues de la capitale, a disparu. Du moins pour quelques heures.

Quand Fred a commencé à m'embrasser, mon amour pour lui est revenu à la charge et mes films cochons aussi.

En croisant Yvan, le matin au réveil, mes joues ont subitement rougi. Fred et moi, on avait fait beaucoup de bruit durant la nuit.

Mais là, dans sa loge, c'est Fred qui en fait tout seul. Il claque violemment la porte et envoie valser d'un coup de pied furieux son sac contenant ses affaires pour le soir.

— Fred, calme-toi ! Serge et toi, vous êtes sur les nerfs tous les deux, c'est normal. Mais ne gâche pas ton énergie pour rien !

— Il m'énerve des fois, putain ! Qu'est-ce que ça peut lui foutre si on change deux chansons ?

Je m'approche de lui, l'oblige à poser ses fesses sur le canapé et grimpe sur ses genoux.

— Tu devrais peut-être arrêter de lui dire que tu veux faire des changements et les faire plutôt dans son dos.

Il me regarde, interdit, puis un sourire effronté se dessine sur ses lèvres.

— C'est toi qui me dis ça ?

Je pose un baiser sur sa bouche.

— Oui, c'est moi. Et c'est toi qui m'as dit que ça vous arrive souvent de changer des trucs en douce. Alors, un peu plus ou un peu moins... Si ça peut éviter de vous donner l'envie de vous étrangler !

Il me serre contre lui et nous restons ainsi, de longues minutes, à écouter le silence de la pièce, jusqu'à ce que quelqu'un vienne frapper contre la porte.

Fred soupire avant de crier :

— Entrez !

— Salut, toi !

Finalement, des sourires de gaieté viennent s'afficher sur nos visages. Rose et Pierre referment la porte de la loge derrière eux, puis nous lancent un regard bienveillant. La métisse a un bouquet de fleurs dans les mains et son mari offre à Fred une grande bouteille de bière.

— Tu veux me voir ivre sur scène ?

— Ce serait dommage et de toute manière, elle n'est pas fraîche, réplique Pierre en zieutant la bouteille qu'il dépose sur une table basse.

Rose serre fortement Fred dans ses bras, puis lui donne les fleurs : des roses blanches.

— Elles sont belles, merci. Vous avez pas trop eu de mal à passer ?

— Serge nous a aidés. Il paraît tendu, dis voir ! s'exclame le violoniste sur un ton de surprise.

Fred hausse les épaules en soufflant :

— On s'est pris le bec, comme d'hab'.

Rose lui fait les gros yeux en venant vers moi pour m'embrasser.

— Tu devrais le ménager, le pauvre. Frédéric, franchement, tu exagères !

Ma gueule d'ange prend sa moue d'adolescent rebelle et grogne :

— Parce que tu crois qu'il me ménage, lui, peut-être ?

Rose lève les yeux au ciel en poussant un soupir désespéré, puis elle les repose sur moi dans un doux sourire.

— Comment vas-tu, Alice ? Frédéric ne te mène pas trop la vie dure avec le concert de ce soir ?

Je secoue la tête. S'ils savaient que la pression du concert, finalement, ce n'est rien comparé au harcèlement d'une folle !

Nous discutons encore quelques minutes tous les quatre, puis je m'éclipse discrètement, me sentant subitement de trop au milieu de cette famille de cœur.

À peine suis-je sortie dans le couloir que je sens Bastien sur mes talons. Je me tourne vers lui et ralentis le pas, j'en ai marre qu'il me suive à distance, on peut très bien marcher l'un à côté de l'autre. Et puis, avec toute la sécurité mise en place par Serge, je n' imagine pas Sarah-la-cinglée débarquer au milieu du couloir et me sauter à la gorge.

Nous croisons les Black Lions. Ils ont terminé le soundcheck et vu leur bonne humeur, cela a dû mieux se dérouler que pour Dark Moon. Leur producteur doit être plus cool ou ils n'osent pas encore lui rentrer dedans. Ils me saluent d'un signe de tête en souriant.

Je me rends vers la scène, grimpe les marches et m'arrête sur une plateforme fixe. C'est là que je me tiendrai durant le concert avec Serge, Elsa et une partie des machinistes.

Nous sommes à deux pas de la scène, mais cachés aux yeux des spectateurs par le grand échafaudage dressé la veille.

Le décor de Dark Moon a été voilé par des rideaux noirs et les instruments des Black Lions ont été mis en place. Dans ce que Fred m'a expliqué, les machinistes comptent trente minutes de changement entre les deux plateaux. Dark Moon jouera à partir de 21 heures.

Ludo arrive derrière nous et appelle les derniers techniciens se trouvant sur la scène.

— OK, les mecs ! On va ouvrir les portes et y a déjà du monde ! Alors on dégage l'espace ! Merci !

Mon cœur commence à battre plus fort, je suis incapable de bouger. Je jette un œil sur la fosse et les gradins vides. Des barrières de sécurité ont été dressées tout le long des rebords de la scène et des vigiles ont pris place devant, à deux mètres les uns des autres. Serge n'a pas lésiné sur les moyens, et tout ça, c'est juste pour Fred et moi. La tête me tourne. Mais qui suis-je donc pour mériter autant d'attention ? C'est un puissant délire, un songe éveillé. Je vais finir par me réveiller un jour et je réaliserai avec effroi que tout ceci n'est que pure fiction. Pas de Fred, pas de Dark Moon, pas de somptueuse maison au bord du lac Léman, plus de promenade romantique à cheval, à moto ou dans une Audi Sport. Il n'y aura plus que moi et ma petite vie de femme célibataire.

Je me pince le bras et grimace ; ça fait mal. Finalement, peut-être que je ne rêve pas.

Des éclatements de voix me ramènent à la réalité. Des personnes entrent par les grandes portes au fond de la fosse. Elles investissent joyeusement les lieux, cherchant les meilleures places des yeux, hésitant entre le côté droit, le gauche, le centre. Elles s'asseyent, se relèvent, se redéplacent. Mon cœur se crispe, subitement angoissé. Et si *elle* était là ?

Une présence chaude derrière mon dos me fait violemment sursauter. Bastien pose une main rassurante sur mon épaule.

— Tout va bien, Alice ? Je vous sens nerveuse.



Je regarde à nouveau vers la salle.

— Il y a de quoi, non ?

Il observe à son tour les nombreux spectateurs qui envahissent peu à peu le Palais omnisports.

— Vous n'avez rien à craindre ; chaque entrée est surveillée, chaque vigile a son portrait-robot.

— Et si Fred a raison et qu'elle s'est déguisée ? Une coupe de cheveux, ça se change facilement, et un maquillage vous transforme en moins de deux.

— C'est possible et même sûrement probable.

Je tourne des yeux estomaqués vers le garde du corps. Même si je ne croyais pas à ses fabulations une seule seconde, il pourrait au moins me mentir pour tenter de calmer mes angoisses, juste pour la forme.

Il poursuit :

— Mais elle ne pourra rien faire ce soir. Il y a trop de monde, trop de sécurité. Et si elle parvient à entrer, elle va bien réaliser que tout est surveillé dans les moindres recoins.

Je lui jette avec dédain :

— Vous avez vu le film *Bodyguard* ?

Il sourit.

— Une de mes ex a réussi à me convaincre de voir ce navet.

Je lève les yeux au ciel. Tous pareils, ces hommes ! Dès qu'il y a un peu de romantisme dans un film, pour eux, c'est une daube.

Je reprends en adoucissant ma voix :

— Eh bien, Whitney Houston a beau être protégée, il n'empêche qu'elle se fait tirer dessus quand même.

— Et c'est Kevin Costner qui prend la balle.

Je fais face à Bastien, le visage grave.

— Vous seriez prêt à prendre une balle pour Fred ?

Il se penche vers moi et me glisse dans un sourire :

— Et pour vous aussi, Alice, c'est mon travail.

Il ouvre son veston et je découvre pour la première fois, avec effarement, le holster qu'il porte contre son flan. Il a même passé un gilet pare-balles en dessous. Merde alors ! Un gilet pare-balles ! Et si Fred arrêta de faire son âne et en portait aussi un, ce soir ? Je suis sûre que les deux lieutenants doivent avoir un exemplaire en rab dans le coffre de leur voiture.

Je pose mes yeux dans ceux du garde du corps, lui souris, puis me hisse sur la pointe des pieds pour venir déposer un baiser sur sa joue.

— Merci, Bastien.

Est-ce moi ou il rougit légèrement ? Depuis que j'ai rêvé de ma gueule d'ange contre lui, j'ai l'impression qu'une barrière s'est levée entre le garde du corps et moi. Celui-là, je commence à le considérer plus comme un bon copain que comme ma garde rapprochée. Je devrais peut-être éviter d'en parler à Fred avant qu'il ne parte en tournée, il serait capable de m'en mettre un autre à la place de Bastien.

Je me tourne une dernière fois vers la salle. La fosse commence à sacrément se remplir et même les gradins prennent des couleurs. Il est près de 18 h 30. Dans une heure, le premier groupe fera son entrée.

Je descends les escaliers, puis prends la direction des loges, m'arrêtant aux toilettes au préalable pour une petite pause bienvenue.

En me lavant les mains, une question complètement stupide me vient à l'esprit : comment les musiciens font-ils si une envie pressante les prend sur la scène ? Il faudra que je me renseigne.

La porte de la loge de Fred est fermée. Je suppose que Rose et Pierre sont toujours avec lui. Je vais frapper à celle d'à côté. La voix de Luc me donne l'autorisation d'entrer.

Je me fige en ouvrant la porte. Le bassiste est seul. Il est en train d'enfiler son tee-shirt pour le concert. Je rougis puissamment. Punaise ! Il est bien foutu lui aussi ! J'ai le temps d'admirer un grand tatouage tribal dans son dos, un autre vers son flanc et un troisième sur son biceps gauche. Le même que celui de Fred, le logo du groupe.

Face à sa peau nue, des images indécentes de lui, Johanna et Marc se mettent à danser devant mes yeux.  
« Alice, arrête ! C'est leur histoire, pas la tienne ! »

Oui, mais me retrouver seule avec Luc me met mal à l'aise. Je suis au courant d'un truc qu'il ignore et j'ai eu droit à des détails ! De toute façon, il est trop tard, je ne vais pas faire marche arrière maintenant.

Je fais un pas dans la pièce. La loge est un peu plus grande que celle de Fred, décorée dans les tons gris et blancs. Le staff de Bercy a mis en place un buffet sur la droite et mon ventre se met à gargouiller à la vue des denrées.

Me voyant reluquer les amuse-bouche avec envie, Luc me lance un sourire. Il s'approche de la table et décapsule une bière.

— Te gêne pas, prends ce que tu veux.

Je m'avance à mon tour, me sers un verre d'eau gazeuse et pioche un croissant au jambon.

— Où sont les autres ?

— J'en sais rien. Je crois que Mickaël est allé téléphoner à Flavia et Damien doit se fumer une clope quelque part.

Nous restons quelques secondes silencieux, occupés par nos boissons et à grignoter, puis Luc me lance tout de go :

— Johanna et son mec sont bien rentrés ?

Je hoquette de surprise et renverse mon verre d'eau sur la table.

— Merde ! Pardon ! Je suis maladroite !

Je m'empare d'une serviette en papier pour essuyer ma catastrophe. Luc vient à ma rescousse avec le tee-shirt qu'il portait dans l'après-midi. Nos mains se frôlent et je recule la mienne dans un soubresaut gêné.

Luc me fixe de ses grands yeux bleus et je deviens, une nouvelle fois, la femme du homard trop cuit.

— T'es sacrément nerveuse, toi !

Je me mordille la lèvre et m'occupe de me resservir un verre en prenant soin de garder mes distances avec le bassiste.

Il demande :

— C'est cette histoire avec la folle ?

— Oui.

À son front plissé, j'ai l'impression qu'il ne me croit pas. Et il a bien raison. Mais je ne peux décemment pas lui avouer que ma nervosité est due aux images cochonnes de lui entre les jambes de ma meilleure amie, en train de lui faire du bien avec son piercing.

— Elle t'a raconté, hein ?

Ma main dévie de sa trajectoire et l'eau se renverse à côté de mon verre. Je relève mes yeux emplis de stupeur vers Luc. Et merde ! Comment sait-il ?

Il se rapproche de moi et plante un regard rieur dans le mien.

— Ne sois pas surprise, Alice. C'est plutôt moi qui le suis. Je savais que vous vous racontiez beaucoup de choses, entre gonzesses, mais je pensais que Johanna garderait ça pour elle.

Je déglutis, me concentre pour me servir ce fichu verre et le bois d'un trait. Ce que j'ai chaud subitement ! Il faut que je parle, mais je ne sais pas quoi dire. Je pourrais tout nier en bloc, mais Luc n'en croirait pas un mot.

Je finis par hausser les épaules et tente de prendre un ton détaché.

— Elle m'en a vaguement parlé, mais...

Je rougis à nouveau.

— Elle m'a dit que Marc et toi, vous ne vous souveniez de rien.

Le sourire taquin du bassiste s'agrandit de plus belle.

— Lui, c'est sûr ! Moi, je commence à prendre l'habitude de ces états seconds.

— Pourquoi tu n'as rien dit à Jo ? Elle est persuadée que...

Il ferme les yeux, soupire, puis les rouvre avec une lueur de sincérité au fond des prunelles.

— Elle est bien avec son mec. Elle avait juste besoin d'un peu de fantaisie pour relancer la machine.

Elle est très rock, cette fille, au fond. J'ai pas à foutre la merde là-dedans et puis j'ai pas de sentiments pour elle.

Je m'apprête à m'offusquer, il lève sa bière devant mon nez.

— Enfin, je veux dire, elle me plaît bien, elle est jolie, elle est marrante, mais ça s'arrête là, et je sais que pour elle c'est pareil. J'ai tort ?

Je secoue la tête en silence. Luc boit une gorgée de sa blonde et prend un morceau de pain et un bout de fromage.

Bon, cette entrevue-là, il ne faudra jamais, ô grand jamais, que j'en parle à ma colocataire ! Pourvu qu'elle ne remette pas le sujet sur le tapis ! Elle en serait capable et moi, je ne saurais pas mentir, c'en est affligeant d'ailleurs.

Je m'apprête à poser une question à Luc, mais la porte s'ouvre brusquement sur Mike, Damien et les quatre membres des Black Lions, suivis des deux managers. Mike pose ses yeux sur la bouteille de Luc en s'exclamant :

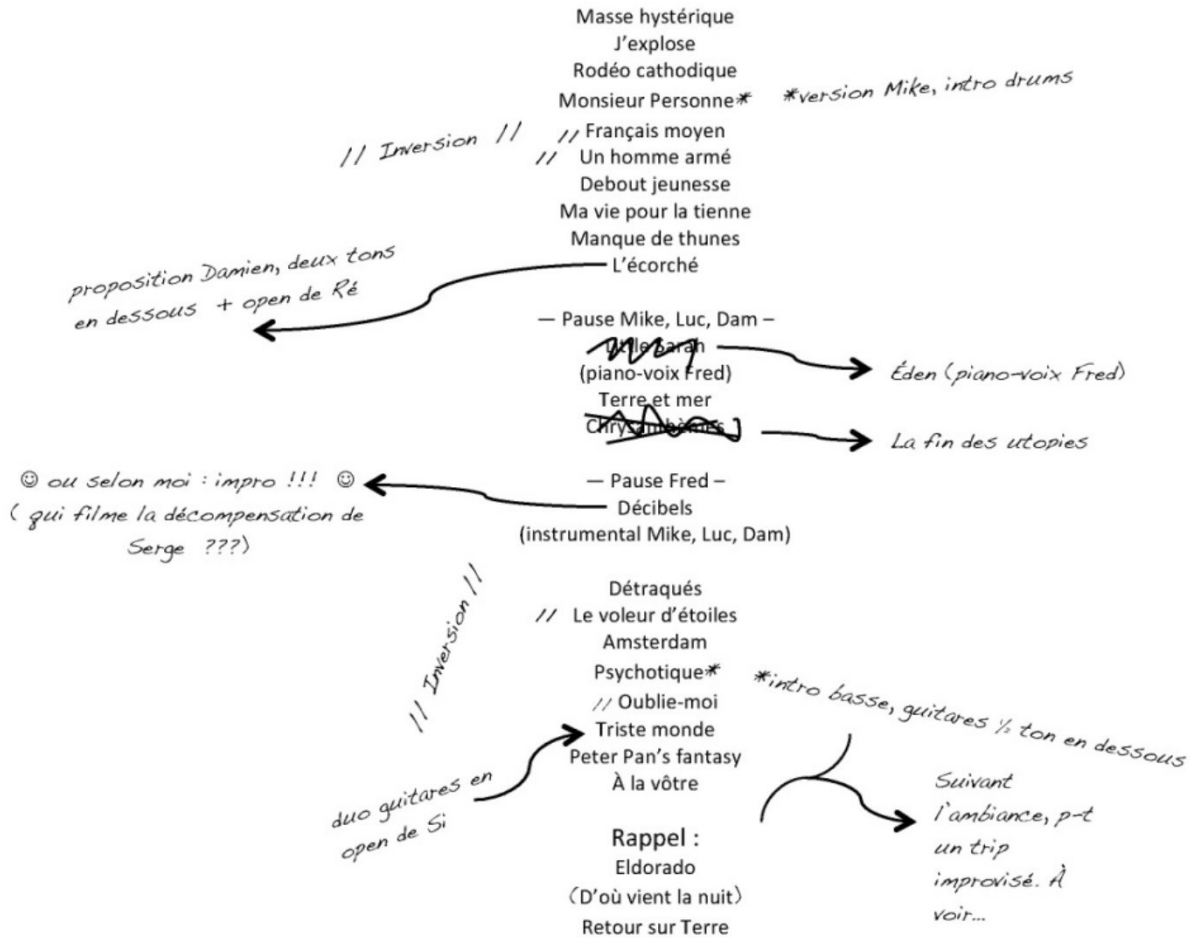
— Cool ! Ils ont refait le plein ! Vas-y, ma poule, fais péter quelques capsules !

Dans un clin d'œil complice au batteur, Luc entreprend de décapsuler les bières avant de les offrir à la ronde. Je refuse poliment. Je suis déjà suffisamment nerveuse comme ça et je dois rester vigilante, pas la peine de rajouter une dose d'alcool au reste, même si ça me détendrait peut-être.

Elsa débarque à son tour, quelques minutes plus tard. Autour du buffet, l'ambiance est bonne enfant : les musiciens plaisantent entre eux, les deux agents se font la causette, le buffet disparaît petit à petit, mais derrière la décontraction apparente, une certaine tension commence à naître. Celle-ci devient d'autant plus palpable lorsque Victor nous rejoint, la setlist à la main. Serge jette un regard sombre à l'ingénieur du son. Victor feint de l'ignorer, puis pose la setlist sur la table pour se servir un verre de jus d'orange. Discrètement, j'y jette un œil et souris en reconnaissant l'écriture de ma gueule d'ange qui s'est ajoutée sur le papier, histoire de faire tourner un peu plus son agent en bourrique.

Setlist **Dark Moon**, Bercy, 6 janvier

- Retour sur Terre - (pour Victor ☺)



À mes côtés, Elsa jette également un œil sur la feuille, les yeux pétillants.

— Putain ! Ça va déchirer grave ! Je suis allée voir Fred *t'à l'heure*. Il a l'air plutôt calme. J'avale ma gorgée d'eau de travers.

— Si tu étais arrivée un peu plus tôt, tu aurais eu droit à la version ouragan.

Elle rigole en se servant une poignée de chips.

— Ouais, il m'a raconté l'engueulade pendant la prise de son.

Elle jette un œil moqueur vers Serge.

— Ces deux-là, c'est « je t'aime, moi non plus ». Ce qu'ils peuvent être fatigants, des fois !

— Rose et Pierre sont encore là ?

— Ils partaient quand je suis arrivée. Ils ont dû rejoindre les gradins.

Damien se tourne vers moi.

— On pourrait peut-être aller chercher le patron, ça lui ferait pas de mal d'avaler un truc.

— J'y vais.

Je finis mon troisième croissant au jambon, pose mon verre et regagne la loge de Fred. Je toque gentiment, mais personne ne me répond. J'ouvre la porte sans bruit et découvre ma gueule d'ange couché sur le canapé noir, endormi.

Je m'approche à pas de loup et me glisse contre lui. Il se tourne vers moi, m'entoure d'un bras et murmure d'une voix ensommeillée :

— Tu sens bon, demoiselle.

— Je t'ai réveillé ?

— Mmm... pas grave... Dans une minute, je me rendors.

— Tout le monde est à côté, autour du buffet. Tu ne veux rien manger ?

— Non, pas faim.

Je le sermonne en douceur :

— Tu n’as presque rien mangé de la journée.

Il répète en bougonnant :

— Pas faim.

Je pose un baiser sur ses lèvres, il m’en donne un autre en retour, tout en gardant ses yeux fermés. À peine quelques secondes plus tard, il s’endort à nouveau.

Je passe mes doigts dans ses cheveux en bataille en le dévorant des yeux. Si on m’avait dit qu’un jour je ressentirais un amour aussi fort pour un homme, je n’y aurais jamais cru. Il est si beau, si vrai, si entier. Un ange descendu sur Terre pour veiller sur moi et qui s’est pris au jeu de l’amour et du désir. Je t’aime, mon amour, je t’aime tellement !

Je pose ma tête contre son torse, ferme les paupières et finis par m’endormir, moi aussi.

Un bruit sourd contre la porte nous réveille brusquement. La voix de l’Indispensable résonne :

— Fred ! Trente minutes !

Je me relève brusquement, ma gueule d’ange, lui, s’étire en bâillant.

— Putain ! J’ai rien calculé ! Faut que je me grouille.

Un nouveau coup contre la porte et Serge entre sans attendre d’y être invité.

À la vue de nos têtes endormies, il grimace et s’écrie :

— Mais t’es pas encore préparé, toi ? Il te reste moins de trente minutes ! Et t’oublies pas d’aller pisser ! Dépêche-toi, bordel !

Fred lui jette un regard sombre et se lève. Le manager ressort dans le couloir, une vraie pile électrique.

À peine Fred s’est-il emparé de son sac contenant ses affaires de scène que Mickaël et Damien entrent à leur tour. Le batteur a enfilé un marcel noir, le guitariste un tee-shirt noir et gris. En bas, ils sont tous deux vêtus d’un jean denim délavé.

J’embrasse brièvement Fred.

— Je te laisse te préparer tranquillement.

Je sors de la loge, puis me dirige vers la scène, en compagnie de Bastien et Gilles. Les machinistes sont en train de ranger les instruments des Black Lions. Mince alors ! Je ne les aurai même pas vus jouer ! Heureusement, je pourrai toujours me rattraper demain soir.

Elsa nous rejoint.

— Putain ! Quelle foule ! murmure-t-elle, les yeux rivés sur la salle.

Moi, je ne respire plus. C’est noir de monde, autant dans la fosse que dans les gradins. Waouh ! La vache !

Il y a un bruit incroyable ; certains appellent le groupe, d’autres Fred, ils tapent des mains, des pieds, les portables sont déjà en l’air. Mais comment font les musiciens pour ne pas perdre leurs moyens ? Je sais qu’une fois les projecteurs allumés, ils ne distinguent finalement plus grand-chose de la salle, mais quand même. Rien qu’à observer toute cette masse en délire, je me sens étouffer.

C’est proprement hallucinant, et dire qu’ils ont donné un concert au Stade de France et qu’il était gavé de 80 000 personnes ! Quatre fois le Palais omnisports de Bercy ! Purée ! Je ne parviens pas à réaliser.

Les techniciens font tomber les voiles noirs, découvrant ainsi une partie du décor de Dark Moon ; la foule se met à hurler de joie.

Au début du concert, des flammes s’élèveront des tubes au bord de la scène et les rideaux couvrant les échafaudages tomberont. Ces derniers ont été positionnés juste en dessus de plateformes amovibles. Fred, Damien et Luc y prendront place à différents moments. Ça va être le délire total ! J’en frissonne d’avance.

Je jette un bref coup d’œil à ma montre, plus que dix minutes. Je retourne à la loge de Fred et croise ses trois acolytes dans le couloir. Ils paraissent un peu tendus, ça me rassure.

Luc a revêtu une chemise noire sur son tee-shirt de la même teinte et son jean est troué au niveau des genoux. Mike a ses baguettes dans les mains. Il me fait un clin d'œil en passant, puis les garçons rejoignent les abords de la scène.

Je frappe à la porte de Fred et mon cœur s'enflamme en le découvrant assis, face au miroir. Nom de nom ! Il est parfait ! Il a coiffé ses cheveux en crête, a revêtu un jean élimé et porte un tee-shirt gris à manches longues sous une chemise en lin noir, dont les manches sont retroussées. Aux pieds, il a enfilé sa vieille paire de Docs noires.

Il respire profondément, les yeux fermés, mais je sais qu'il ne dort pas. Il se concentre.

Je m'approche doucement, pose mes mains sur ses épaules et me penche vers son cou.

— Ça va ?

Il sourit.

— Foutrement bien.

— T'es beau.

Il ouvre les yeux et me regarde à travers la glace du miroir.

— Toi aussi, t'es belle.

— Y a un sacré monde dans la salle.

Son sourire s'agrandit.

— J'espère bien, on serait pas dans la merde, sinon.

— Et tu n'as pas peur ?

— J'ai un peu le trac, mais j'ai pas peur. En même temps, le jour où je n'aurai plus le trac, ce sera pas bon signe. Faudra que je fasse autre chose de ma vie.

Il se lève en expirant lentement et vient m'enlacer.

— Tu restes près de Bastien, d'accord ? Tu fais pas de conneries.

— Toi non plus !

Son nez vient caresser le mien.

— Je vais faire que ça pendant deux heures et ça va être foutrement grandiose !

— J'ai hâte de te voir à l'œuvre, gueule d'ange.

Ses yeux plongent dans les miens et mon cœur commence à faire des sauts périlleux. Fred respire le bonheur et la malice, il sent divinement bon et mon corps s'échauffe.

Ce soir, des dizaines de filles l'attendront à la sortie, mais c'est moi qui repartirai au bras de cet homme diablement sexy ! Bordel ! Dites-moi vraiment que je ne rêve pas !

— Tu as mangé un truc ?

— Je mangerai après.

— T'as suivi les instructions de Serge, tu as été pissé ?

Il rigole.

— Ouais, ça c'est mieux.

— Et si d'un coup sur scène...

— Ça n'arrive jamais. On se dépense tellement qu'on transpire comme des malades. Pas besoin de toilettes.

Voilà, je m'endormirai moins bête ce soir.

Je fronce le nez et demande en venant respirer son délicieux parfum dans son cou :

— Donc, quand je vais te récupérer dans deux heures, tu ne sentiras plus aussi bon ?

Il grimace.

— Non, tu risques même de me repousser.

— Et si, au contraire, ton odeur d'homme des cavernes me rend toute chaude et que je te saute dessus ?

Ses lèvres viennent frôler les miennes, il sort sa langue et mon nouveau shorty bleu ciel devient tout humide.

— Ça, ce sera avec plaisir, demoiselle.

Je demande dans une moue sceptique :

— Tu auras encore de l'énergie ?

— Non, mais toi, t'en seras pleine, humble servante !

Oh punaise ! Pourquoi ne suis-je pas venue le voir plus tôt ? Je l'aurais aidé à s'habiller et on aurait pu entamer une première manche sportive entre l'échange de pantalons.

Fred m'embrasse goulûment et tout mon corps s'enflamme de désir pour lui, d'autant plus lorsqu'il enfle sa main sous mon débardeur noir. Elle passe ensuite sous mon soutien-gorge et se pose sur mes seins. Je me mets à respirer plus fort.

Fred me pousse contre le mur et écrase sa bouche contre la mienne. Je gémiss. C'est trop injuste, je vais être bientôt frustrée, mais je n'ai pas envie qu'il s'arrête pour autant.

Je laisse une main glisser sous son tee-shirt pour caresser sa peau et mon autre main vient se poser sur son entre-jambes. Je gémiss à nouveau en sentant sa verge en érection.

— Fred ! Quatre minutes ! Faut venir !

La voix de Ludo fait pester ma gueule d'ange. Je m'apprête à le repousser, mais il m'embrasse avec encore plus de passion.

— Ils peuvent encore attendre une minute !

Je presse son sexe, il gémit à son tour.

— Commencer un concert en bandant, ça m'était encore jamais arrivé. Mmmh... Alice...

Je souris, déboutonne son jean et passe ma main à l'intérieur. Il hoquète et en fait de même avec moi en glissant ses doigts dans mon collant. Je l'embrasse dans le cou.

— Pelletier ! Grouille-toi, bordel !

Serge frappe à la porte d'un coup sec. Fred soupire et retire ses doigts si doux.

— Faut que j'y aille, demoiselle.

Ses yeux magnifiques étincellent et je l'embrasse une dernière fois en reboutonnant à contrecœur son pantalon. Il me prend la main et m'entraîne à sa suite. Serge l'attend devant la porte, le visage furibond.

— D'accord, on pouvait toujours attendre ! Allez ! Au boulot et pas de connerie !

Fred presse le pas, Ludo à ses côtés un talkie à la main.

— Tout est OK, on lance la machine dès que t'es prêt.

Nous parvenons au bord de la scène. Le public est en ébullition totale.

Elsa sourit à la vue de Fred et se précipite vers lui pour le serrer dans ses bras. Ludo lui installe rapidement le boîtier et l'oreillette, puis Fred s'approche du rebord pour jeter un œil en douce à la salle. Son visage s'éclaire comme celui d'un enfant arrivant à Disneyland.

Il se tourne vers ses comparses, ils se mettent en cercle et chacun tape dans la main de l'autre. Je frissonne.

Ma gueule d'ange lance un regard vers Ludo qui approche le talkie de sa bouche.

— OK, ils sont prêts. Allez-y !

La salle plonge dans le noir. Le public se met à hurler de bonheur.

— DARK MOON !

— YEEEEEEAAAHAH !

— FREEEEEEED !

Discrètement, Mickaël rejoint sa place derrière sa batterie, Luc et Damien se faufilent chacun dans un coin de la scène. Personne ne peut rien voir et je trouve ça foutrement délirant.

Fred se tourne vers moi, je lui souris et lui glisse du bout des lèvres :

— Je t'aime.

Il sourit tendrement à son tour, hoche la tête, s'approche de la scène et se glisse dessous pour rejoindre la première plateforme.

J'attrape la main d'Elsa, je tremble d'excitation. Cette fois, on y est bel et bien.  
Que le spectacle commence !



Le visage d'un homme, en noir et blanc, apparaît sur tous les écrans de télévision placés dans le décor. Il a les cheveux longs, porte des lunettes de soleil et ne sourit pas. Sa voix grave résonne dans la salle : « Mesdames et messieurs, faut pas rester assis. Mettez-vous debout et surtout : soyez à l'aise. »

Les feux de Bengale s'échappent des tuyaux et Mickaël abat ses baguettes avec puissance sur la batterie. Le public exulte.

La scène s'illumine de bleu et de blanc. Les spots éclairent brièvement Luc et Damien, reviennent sur le batteur qui s'éclate en solo sur ses caisses, puis ils balayent la scène, la fosse et les gradins. La lumière retourne ensuite sur les deux pros des instruments à cordes. Luc et Damien se jettent un bref regard complice avant de commencer à jouer.

Des flammes s'élèvent à nouveau, réchauffant brièvement l'atmosphère déjà en ébullition, puis les rideaux noirs tombent, libérant les échafaudages. Fred apparaît alors sous les projecteurs et une clameur titanesque s'échappe de la foule. Ma gueule d'ange lève le poing en l'air pour saluer ses fans et se met à chanter *Masse hystérique*.

Son visage, capturé sur les écrans géants, irradie d'une lumière qui m'est inconnue. Fred respire la folie joyeuse et délurée tout en parvenant, à travers son regard de braise et son sourire ténébreux, à faire planer ses parts d'ombres et de mystère. Le lapin blanc appelle les curieux à lui, et la seule envie que tout Bercy semble avoir à ce moment précis, c'est de se jeter dans le terrier pour le suivre, quelle que soit la destination.

Nom de nom ! À contempler Fred sur les écrans, je me sens chaude de partout, puis j'ai subitement froid. Mon cœur tambourine comme un fou.

Les spectateurs, eux, sont en délire total face à ce chanteur beau comme un dieu et puissamment déjanté. Il les entraîne dans un univers n'appartenant qu'à lui, les amenant dans une transe phénoménale qui durera deux heures. Je chavire. Je suis en extase.

Cet homme, là-haut, c'est le mien !

Le public, les bras levés, est en communion absolue avec Dark Moon ; il tape dans les mains, chante, danse, pogote. Même ceux dans les gradins sont debout depuis les premières notes, à se demander quel est l'intérêt d'acheter des places assises. Je comprends mieux pourquoi Fred trouve les Suisses mollassons. Les Français, eux, s'en donnent à cœur joie, sans retenue aucune. C'est peut-être leur côté « grande-gueule » qui ressort de manière positive.

La plateforme redescend et Fred parvient sur la scène. Il rejoint ses comparses et se met à sauter lui aussi, un bras en l'air.

À peine *Masse hystérique* terminée que Dark Moon enchaîne aussitôt avec le morceau suivant, *J'explose*.

Fred chante en jouant avec sa voix grave, la faisant caverneuse sur le refrain, puis plus douce durant les couplets.

*J'explose sans cesse  
J'explose sans cesse*

*On m'dit qu'tout change  
Mais tout reste figé*

*Stéréotypé  
Dans mes angoisses futiles  
J'veux m'isoler, m'mettre à hurler  
Et tout casser*

*Face à la douleur, on est tous égaux  
Personne n'résiste au chaos  
J'enfreins parfois l'élégance  
J'suis désolé  
J'veux m'libérer d'cette camisole  
J'veux détoner*

*J'explose sans cesse  
J'explose sans cesse*

Mon rockeur tient le micro à deux mains, se plie en avant, se met à genoux, puis se relève d'un bond. Il s'approche de Damien, de Luc, retourne vers le devant de la scène et saute sur place.

Ébahie devant l'énergie dépensée par Fred uniquement sur ces deux premières chansons, je me tourne vers Elsa.

— Il va réussir à tenir deux heures comme ça ?

Elle se penche vers moi et me glisse, sans quitter la scène des yeux :

— Ouais, et après il sera même encore capable de t'emmener au septième ciel.

Je rougis violemment.

— Ce n'est pas ce qu'il m'a dit.

Elle sourit.

— Il cache bien son jeu.

Mes yeux admirent la performance scénique de Fred tandis que mon cerveau commence à fomenter des scénarios plus pornos les uns que les autres. Je désire cet homme de tout mon corps. Et dans cette salle, je suis persuadée que la majorité des femmes aussi. Cela m'excite d'autant plus. Sa reine, c'est moi. Waouh !

Mickaël conclut le morceau, puis Fred s'approche du bord de la scène. Je jette un œil inquiet aux premières rangées.

Les gens tendent les bras, bien que plusieurs mètres les séparent de leur idole. Distance de sécurité imposée par Serge. Mais si Sarah-la-cinglée se trouve parmi eux et qu'elle sort un flingue, ce n'est pas ça qui empêchera la balle de passer.

Je lance une œillade vers le manager. Il a les traits crispés, je suis sûre qu'il pense à la même chose que moi.

La main chaude de Bastien se pose sur mon épaule. Nos regards se croisent, le sien est rempli de douceur rassurante. Je lui jette un sourire, puis reviens sur ma gueule d'ange.

Fred approche le micro de sa bouche.

— Bonsoir Bercy !

Le public hurle.

— Vous avez de la voix ?

Les gens lui répondent dans des cris incompréhensibles, les mains se lèvent, les lumières des téléphones portables irradiant dans la pénombre de la salle.

Damien rejoint Fred sur le devant de la scène et commence à jouer. Les écrans de télévision s'illuminent alors pour projeter différentes images au visuel plus ou moins violent : des visages de tout

âge, des animaux, des corps calcinés, des paysages, des usines, des soldats, des flingues, des tanks, des gens qui s'embrassent, des jeux télévisuels débiles. *Rodéo cathodique.*

Pendant plus de cinquante minutes, les morceaux se succèdent sans temps mort et les membres de Dark Moon se déchaînent comme de beaux diables pour le plus grand plaisir du public. Je suis impressionnée.

Ludo appelle plusieurs fois deux assistants afin qu'ils apportent discrètement des bouteilles d'eau sur scène. C'est bien la première fois, je crois, que je vois les quatre membres du groupe ne boire que ça. Et quelle consommation !

Fred ne parle quasiment pas avec le public. Ce n'est pas son truc. Lui, il communique par la musique et cela semble contenter tout le monde. Moi, de toute façon, les chanteurs qui passent plus de temps à blablater sur scène qu'à donner de la voix, ça me saoule. Déjà que les prix des concerts ne sont jamais donnés, si en plus c'est pour devoir se coltiner les discussions futiles des chanteurs, je ne vois pas l'intérêt.

Après un morceau assez psychédélique de plus de six minutes intitulé *L'écorché*, la scène retombe brusquement dans le noir. Le public est en transe.

Quand les lumières se rallument, Fred est assis derrière le piano, sur une des plateformes. Mickaël, Damien et Luc nous ont rejoints. La vache ! Ils transpirent comme des bœufs !

L'Indispensable leur donne des bouteilles d'eau, ils les boivent cul sec, les yeux tournés vers la scène.

Les notes du piano s'élèvent dans la salle, devenue subitement silencieuse. Les gens ont allumé des briquets, d'autres leur portable. Sur scène, les écrans envoient des lumières bleutées. On se croirait dans les cieux, illuminés d'étoiles.

La voix grave, cassée et sexy de Fred remplit bientôt l'atmosphère.

*On m'a parlé d'un Paradis artificiel  
Il paraît qu'on le nomme Éden  
Y a un serpent qui s'y promène  
Et une femme divinement belle*

*Mais c'est qu'une chimère  
Une illusion  
Si je croque la pomme  
Je tombe dans les bas-fonds*

*Moi, j'aime ni les dieux ni les diables  
J'n'ai jamais cru aux fables*

*Ououou*

Le public chante le refrain avec lui ; c'est doux, c'est céleste, ça prend aux tripes, c'est foutrement grandiose !

Serge s'est rapproché de moi. Il siffle entre ses dents, admiratif :

— Y a pas... Il est doué, ce con !

Le manager sourit avec chaleur et Mickaël pose un bras autour de ses épaules.

— Tu vois ? Cet après-midi, vous vous êtes encore pris la tête pour rien. Il assure !

— Ouais, vous aussi. C'est sacrément bien, les gars. Rien à dire, continuez comme ça.

Ludo s'avance vers les trois membres en pause.

— Il a bientôt fini, faut vous préparer.

Il se tourne en direction des coulisses et jette :

— Kamel ! T'es prêt avec la guitare pour Fred ?

Un des assistants s'avance, une guitare électrique à la main. Ludo s'en empare, puis disparaît sous la scène. Il donnera l'instrument à Fred une fois que la plateforme sera redescendue, dans quelques secondes.

Avant que Mickaël, Damien et Luc ne retournent à leurs instruments, Serge les félicite à nouveau :

— C'est parfait ! Vous assurez ! Encore deux chansons et c'est Fred qui prend une pause.

Devant nous, ma gueule d'ange termine son morceau. Les lumières s'estompent et la plateforme s'ébranle. Fred et le piano se fondent dans l'ombre sous les applaudissements tonitruants du public.

Ses trois acolytes retournent sur le plateau et c'est Luc qui ouvre la chanson suivante, *Terre et mer*. Fred les rejoint, sorti dont ne sait où, la guitare autour du cou.

*Si on prie dans une forêt de lumière  
Qui peut bien nous entendre  
Pour rendre son sourire  
À une jeunesse en manque  
J'ai émergé de mes rêves  
Pour découvrir que rien n'a d'sens  
Alors j'quitte ce monde en fête  
Sans délai et sans attente*

Le public s'égosille sur le refrain avec ma gueule d'ange :

*On m'a promis qu'sur Terre  
C'était fabuleux  
On m'a promis qu'sur Terre  
L'amour m'brûlerait les yeux  
Et que j'pourrai fuir Lucifer  
Mais surtout le Bon Dieu*

Je chante aussi, je saute sur place. Je l'adore ce morceau-là.

Les musiciens enchaînent ensuite avec la fameuse composition qui a failli provoquer un séisme entre Fred et Serge, *La fin des utopies*. Le visage du manager se ferme, mais la prestation de Dark Moon est parfaite.

*À Paris, y a une disco branchée  
Qu'on appelle l'Élysée  
On y passe de Bling-Bling à Flamby  
Mais rien n'change dans ce pays  
La France s'endette, elle aime ça  
Ça fait partie d'sa culture, ça vole bas  
Pour une PS2 ou l'dernier écran plat  
On balance son fric, on ferme boutique  
Si t'as pas de Rolex t'es pas un homme  
Ça commence déjà dans les cours d'école*

*Mon pays va mal, il a pas le moral  
Moi j'refuse de faire l'mouton  
J'accuse les politiques et leurs pigeons  
La société est endormie  
J'me révolte contre elle et ses conneries  
Où sont passés les punks, les anarchistes,  
Les hippies  
Ça signe la fin des utopies*

À la fin de la prestation, Serge sourit en secouant la tête. Il croise mon regard et hausse les épaules du genre « oui, je sais, il faut que je lui fasse confiance ».

Les lumières s'assombrissent à nouveau, puis éclairent subitement Damien. Le guitariste sourit de toutes ses dents sur les écrans et commence à jouer. Luc se rapproche de lui et tous deux s'entraînent dans un duo endiablé, puis Mike se cale sur eux.

Serge blêmit.

— Putain ! Les cons ! Ils improvisent !

Fred arrive vers nous et mon cœur s'embrase. Ses yeux verts sont illuminés d'une lueur de démente joyeuse. Il est dans son monde ; ce soir, il fait ce qu'il aime le plus, ce pour quoi il était destiné.

Lui aussi transpire comme une éponge. Ludo lui tend une serviette, puis une bouteille d'eau, et comme ses trois comparses auparavant, ma gueule d'ange l'ingurgite en quelques secondes.

— Tu veux manger un truc ? lui demande son assistant.

Fred refuse d'un hochement de tête, puis s'essuie le visage et le cou.

Je suis tout bonnement subjuguée par l'homme qui me fait face. Je n'ose pas m'avancer vers lui. La flamme rayonnante qui traverse ses prunelles, je ne la connais pas, pas plus que ce sourire puissamment enjoué qui ne quitte plus ses lèvres depuis sa sortie de scène.

Pour la première fois, je ne le vois pas en tant que Fred, mais je découvre enfin Fred Pelletier, le personnage public, le leader de Dark Moon, le chanteur adulé par des milliers de fans à travers le monde.

Les trois musiciens derrière moi s'en donnent à cœur joie et le public bat des mains avec ardeur, mais je ne parviens pas à me concentrer sur les notes. Je m'en fous royalement. Mes yeux sont incapables de quitter la gueule d'ange en face de moi. Je suis littéralement captivée, fascinée, en admiration totale pour cet homme charismatique.

Après avoir bu la moitié d'une autre bouteille d'eau, Fred s'avance vers moi. Mon pouls s'accélère et ma tension nerveuse monte subitement d'un cran. Dès qu'il pose ses yeux sublimes dans les miens, j'en oublie le monde qui m'entoure, j'en oublie jusqu'à mon prénom.

— Respire, demoiselle.

Son regard s'attendrit et je retrouve mon Fred.

— C'est... purement... waouh !

Il sourit et passe une main sur ma joue. Je l'attrape et ose enfin me coller à lui.

Son délicieux parfum n'est plus qu'un vague souvenir, mais l'odeur de sa sueur réveille en moi des sensations bestiales inattendues. Je me lève sur la pointe des pieds et viens l'embrasser sauvagement.

Quand nos bouches se retirent pour reprendre leur souffle, les yeux de Fred s'illuminent d'une flamme coquine.

— Tout ça, demoiselle ? Faut que tu viennes plus souvent me voir sur scène, alors.

Je m'accroche à son cou et lui murmure au creux de l'oreille :

— Ce soir, monsieur la rock star, ce n'est pas votre humble servante que vous ramènerez dans votre chambre d'hôtel.

Il me regarde en coin, avec malice.

— Ah bon ?

Je souris en passant ma langue sur mes lèvres.

— Non, ce sera une groupie dépravée, furieusement en manque de sexe.

Un sourire carnassier s'affiche sur ses lèvres. Il se penche vers ma bouche en susurrant :

— Pas besoin d'attendre l'hôtel, demoiselle. Les groupies libertines ont le droit de rejoindre la star du rock dans sa loge.

Je plisse les yeux et le regarde d'un air soupçonneux.

— Ah bon ? Toutes les groupies ?

— Juste celles qui sont brunes aux yeux bleus et qui savent faire des pipes d'enfer.

— Je n'en connais qu'une seule alors.

— Tu me la présentes ?

— Seulement si tu m'embrasses jusqu'à t'en perdre, gueule d'ange.

Il pose ses lèvres sur les miennes et j'entrouvre ma bouche pour laisser sa langue venir caresser la mienne.

Je suis en feu. Si c'était possible, je lui enlèverais son pantalon pour le sucer ici, maintenant, tout de suite, contre la charpente de l'échafaudage, et j'aimerais qu'il me baise ensuite comme si nous devions mourir demain.

À cette pensée macabre, je frissonne. Et si c'était le cas ? Si Sarah-la-cinglée parvenait à nous retrouver et s'en prenait sérieusement à l'un de nous deux ? Pour reléguer mes visions sinistres aux oubliettes, je me plaque contre Fred et l'embrasse encore et encore. Ma langue ne parvient plus à quitter la sienne.

C'est Ludo qui nous ramène à la réalité de l'instant.

— Je crois qu'ils arrivent au bout, Fredo ! Putain ! Dix minutes d'impro pareille, moi, je dis rock'n'roll !

Fred décolle sa bouche de la mienne. Je n'ai pas envie qu'il me quitte, je veux qu'il reste encore un peu auprès de moi. Une boule d'angoisse s'invite brusquement au creux de mon estomac. Je jette un œil anxieux vers la foule en délire. Elle est là, j'en suis sûre. Cette cinglée se trouve quelque part dans le public. Elle prépare son coup, elle nous attend.

Serge s'approche de ma gueule d'ange et pose une main sur son épaule, me sortant de mes théories lugubres.

— Tu es brillant, Pelletier ! Absolument grandiose.

Fred lui sourit. Je ne suis pas sûre que son manager lui fasse souvent ce genre de compliments. Mon apollon se tourne vers la scène où ses trois amis s'éclatent comme des mômes sur une place de jeux.

— Tu vois qu'ils sont doués eux aussi. L'improvisation, ça a du bon ! Ils déchirent !

Serge hoche la tête dans un demi-sourire. Je crois qu'il prend sur lui pour ne pas émettre une critique malvenue.

— Encore quarante-cinq minutes et après : le rappel. Ça ira ?

C'est au tour de Fred de poser sa main sur l'épaule de Serge.

— Ça n'a jamais été aussi bien.

Il se tourne une dernière fois vers moi, passe sa main dans mes cheveux et dépose un bref baiser sur mes lèvres.

— À t'à l'heure, demoiselle.

Je serre sa main et le laisse rejoindre la scène.

À peine est-il parti qu'Elsa s'avance vers moi.

— Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais ce n'est vraiment plus le même homme. Il... irradie ! Je l'ai très rarement vu comme ça. Même sur scène, il est différent.

Je lui lance un regard inquiet. Elle sourit et précise :

— Il est libéré, Alice. Il est juste... lui.

Les paroles d'Elsa me touchent jusqu'au tréfonds de mon être et je laisse des larmes s'échapper de mes yeux.

Libéré... Alors ça !

Elle dépose un baiser sur ma joue.

— Merci, Alice. Merci pour lui.

Je la dévisage quelques instants, puis murmure :

— Merci à toi, Elsa. Je sais que tu n'y es pas pour rien non plus.

Elle me prend dans ses bras et nous restons quelques secondes ainsi, jusqu'à ce que la voix de Fred s'élève à nouveau dans les airs pour une chanson pleine de rage contre le système politique français.

La dernière partie du concert passe à une vitesse folle. L'ambiance festive ne cesse de s'accroître. Dans les coulisses, tout le monde chante et danse avec Dark Moon, même les quatre membres des Black Lions, qui suivent le spectacle à quelques pas de nous.

Les capacités vocales de Fred me fascinent, surtout quand il tient des notes qui lui remontent du fin fond de la gorge. Mais comment fait-il ça ?

L'un des moments les plus mémorables du concert a lieu à deux chansons de la fin. Sans crier gare, Fred passe soudainement sa guitare sèche dans son dos et se met à grimper les échafaudages à mains nues.

Serge se rapproche aussitôt de la scène, blanc comme un fantôme. Il se tourne vers Ludo et bégaie :

— Mais... mais... il fait quoi ?

L'Indispensable hausse les épaules, je serre la main d'Elsa en suivant l'ascension de Fred. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie. Sur scène, ses trois acolytes le regardent en se marrant. Je crois que ça, ce n'était pas du tout prévu au programme et que Fred improvise. Déjà que Serge a été à deux doigts du malaise sur la chanson précédente, quand Dark Moon a joué *Triste monde* en version metal, là, sa pâleur m'inquiète.

Ma gueule d'ange grimpe jusqu'au sommet de l'échafaudage, s'assoit en équilibre, ramène sa guitare contre lui et se met à jouer. Je reconnais le morceau, il est tiré de leur premier album et s'appelle *En silence*. Les caméras se braquent sur Fred et son visage apparaît sur tous les écrans géants. Il sourit à son public, l'œil malicieux. Les gens se mettent à chanter, accompagnés par le seul son de la guitare. Luc sort son portable et s'amuse à filmer les spectateurs qui s'en donnent à cœur joie.

À la fin de la prestation de Fred, c'est l'explosion. Mike, Damien et Luc se rapprochent du bord de la scène pour applaudir le public et leur leader. Fred descend de son perchoir, un puissant sourire enjoué aux lèvres, puis rejoint ses comparses et applaudit également ses fans.

Dans les coulisses, Serge fulmine, les poings serrés. Ludo siffle :

— T'énerve pas, Serge, t'as vu cette maîtrise ?

— Et s'il était tombé, cet imbécile ?

— Il est pas tombé ! Alors, relax !

Moi, je regarde Fred, admirative, ne pensant même pas au risque qu'il vient de prendre. Il m'a tout bonnement bluffée. Ça, c'est ce qu'on appelle un moment purement rock'n'roll.

Les garçons rejoignent leurs instruments pour les derniers morceaux. Ils jouent *Peter Pan's Fantasy*, puis finissent en fanfare avec leur titre *À la vôtre*.

*La vraie maladie d'notre époque  
C'est la connerie en direct  
Ça dépoté  
Dans les rues, les journaux, les médias*

*Tu vois plus qu'ça*

*On r'prend les mêmes histoires  
Les mauvais rêves, les beaux cauchemars  
Un éternel retour des pensées éculées  
Qu'on nous ressort en version collector*

*À la vôtre, les Terriens  
J'irai cracher sur vos tombes demain  
J'pleurerai pas pour vous, c'est certain  
J'danserais avec vos macchabées  
Vos martyrs et mes chagrins*

Les quatre musiciens se lâchent, c'est un tohu-bohu foutrement infernal. Fred beugle des « yeah » impressionnants et le public se retrouve dans une transe surpuissante.

Fred a sa guitare électrique autour du cou. Avec Damien et Luc, ils balancent leurs têtes d'avant en arrière comme des déments. Fred saute, il exulte, jusqu'au battement final de Mickaël contre ses cymbales.

La vache ! J'ai les oreilles qui sifflent ; moi aussi, je suis dans un autre monde.

C'est déjà fini ? Non ! J'en veux encore !

Les garçons sortent de scène, le public hurle leurs noms, applaudit à tout rompre, les rappelle avec fureur.

Ludo et ses deux assistants leur tendent des serviettes et des bouteilles d'eau. Tout le monde les acclame dans les coulisses. Serge le premier. Visiblement, il a déjà oublié les quelques sueurs froides que lui ont données ses stars du rock durant le concert.

— Absolument grandiose, les mecs ! Alors, deux ou trois chansons pour le rappel ? Fred, tu le sens comment ?

Ma gueule d'ange le toise d'un air mystérieux que je commence à bien connaître. Lui, il prépare un nouveau coup en douce et je me demande ce que c'est. Il jette brièvement un œil à ses potes.

— On a dit trois, on en fait trois.

— Yes ! s'écrie Mickaël. En piste !

Fred le retient par le bras. Ses yeux brillent de mille feux lorsqu'il balance :

— Mais j'ai un petit changement de programme.

Aussitôt, Serge devient cachet d'aspirine. Il menace :

— Pelletier ! Tu déconnes pas ! Vous avez assez fait de changements imprévus comme ça ! Et c'était quoi ton délire *t'à l'heure* sur cet échafaudage ?

Fred ne répond pas, se contentant de sourire effrontément. Les trois autres membres de Dark Moon l'observent, intrigués.

Il finit par dire :

— On fait la une et la trois comme prévu, mais pour la deux, vous me suivez.

Il se tourne vers Ludo.

— Va le chercher et n'oublie pas de filmer.

Serge braque son regard sur l'Indispensable qui file dans les coulisses, puis il revient sur Fred, les yeux exorbités.

— Qu'est-ce que tu trafiques encore ?

— Tu verras.

Fred regarde ses collègues avec un sourire de vainqueur. Luc lui demande :



— Tu nous prépares quoi ?

— Vous inquiétez pas, vous la connaissez. Vous me laissez commencer et vous aurez qu'à suivre à l'oreille.

Serge s'étrangle.

— À l'oreille ? Tu plaisantes ? C'est pas une chanson à vous ?

Fred plante son regard dans celui de son agent.

— Non et on l'a jamais jouée ensemble.

Serge ouvre la bouche pour répliquer, mais mon apollon a déjà tourné les talons et pris la direction de la scène.

— Frédéric !

Mickaël se tourne vers le manager, un grand sourire de gosse aux lèvres. J'ai l'impression qu'il apprécie beaucoup le genre de défi que vient de leur lancer Fred.

— Laisse tomber, Serge, c'est trop tard. À plus !

— Mais...

Les trois musiciens s'envoient un coup d'œil complice, puis rejoignent leur leader sur scène.

Les spectateurs crient leur joie, ils sifflent, tapent des mains et des pieds, tout Bercy tremble sous leur clameur exaltée, d'autant plus en entendant les premières notes d'*Eldorado*, un morceau grandement rock'n'roll à tendance grunge, tiré de leur deuxième album.

Serge s'est rapproché du plateau ; je sens qu'une grosse colère est en train de naître en lui.

Elsa me demande :

— Tu sais ce que Fred prépare ?

— Non. Il m'avait bien semblé comprendre qu'il mijotait un truc, mais il ne m'a rien dit de plus.

Alors que les garçons entament la dernière minute du morceau, Ludo revient avec un objet dans les mains. À sa vue, mon cœur s'emballe. Nom d'une pipe ! Je n'y crois pas !

J'ouvre la bouche pour reprendre de l'air. Elsa écarquille les yeux de surprise et Serge regarde l'Indispensable, complètement incrédule.

— C'est quoi ça ?

Ludo hausse les épaules.

— Ben... un violon.

— Je vois bien que c'est un violon ! Mais qu'est-ce qu'il fiche là ?

Il se tourne vers Elsa qui, à son tour, hausse les épaules.

— Qui c'est qui va jouer du violon, bordel ?

Je m'approche de l'instrument et passe une main fébrile le long des cordes.

— C'est Frédéric.

Le manager et Elsa ouvrent grand leurs yeux, aussi ébahis l'un que l'autre.

Serge secoue la tête.

— Et depuis quand il joue du violon, lui ?

— Depuis vingt ans.

Serge ne bouge plus. Il reste figé devant moi, la bouche ouverte. Je crois que son cerveau a du mal à enregistrer l'information. Elsa, elle, pousse un cri de surprise :

— Tu plaisantes ? Pierre lui a... Nom de Dieu ! Le con ! Pourquoi il nous l'a jamais dit ?

Je baisse les yeux vers l'instrument.

— C'était son jardin secret. Il voulait garder ça pour lui.

— Et toi, il t'en a parlé ?

Je relève les yeux et les pose sur Fred, posté à quelques mètres de nous. Un sourire empreint d'amour apparaît sur mes lèvres.

— Le premier jour de notre rencontre, il m'en a joué.

— Alors ça !

Elle pose également ses yeux sur ma gueule d'ange.

— On n'en a jamais rien su, même Pierre a gardé le secret. Il t'a vraiment dans la peau, Alice.

Mon sourire s'agrandit. Moi aussi, je l'ai puissamment dans la peau, cet homme à secrets.

*Eldorado* se termine, Fred nous rejoint en courant, Ludo lui donne le violon.

— C'est quoi ce délire, Pelletier ? Pourquoi tu ne nous as jamais rien dit ?

— Si tu savais tout ce que t'ignores à mon sujet, Serge, tu pourrais en écrire un roman.

La bouche du manager s'ouvre en grand, mais rien n'en sort.

Fred s'empare de l'instrument et de l'archet, puis me jette un regard qui me transperce comme un coup

de poing. Un regard rempli d'une vérité vraie : celui de l'amour sincère semblant me signifier « demoiselle, je fais ça pour toi ». Putain ! Ce que je l'aime, ce mec !

Avant que j'aie le temps de m'approcher de lui, il a déjà fait demi-tour. Je me poste alors au bord de la scène, ne loupant pas une miette du spectacle devant moi. Damien, Luc et Mickaël suivent leur leader des yeux, proprement ahuris. Ils se jettent des coups d'œil circonspects, à la recherche d'une explication sur l'apparition étrange de ce violon. Luc se tourne vers nous, mais il est trop loin pour m'entendre. J'aimerais pouvoir leur crier : « Faites-lui confiance, c'est un virtuose, vous allez halluciner ! »

Je comprends maintenant pourquoi Fred avait rendez-vous avec Victor, samedi matin. Il devait intégrer le son du violon à la table de mixage. Mais quel cachottier ! Et moi, je n'ai vu que du feu !

Dans la salle, le public se tait. 18 000 personnes n'émettant plus un son, c'est proprement grandiose !

Fred est sur tous les écrans, il sourit aux anges. Il s'avance vers le micro et se tourne vers ses trois complices de scène en désignant le violon.

— On en apprend tous les jours, les mecs !

Les spectateurs émettent un rire. Fred virevolte vers eux.

— Soyez indulgents avec nous, c'est la chanson de quelqu'un d'autre, j'espère qu'on va pas trop la massacrer.

Le public rit à nouveau.

— Mais je sais que vous la connaissez, c'est pas possible autrement, alors je veux vous entendre taper dans les mains et donner de la voix !

Les spectateurs lèvent les bras en l'air et applaudissent à en faire exploser la salle.

Serge est auprès de moi et sa tension intérieure vient m'envahir. Il respire fort en ne quittant pas Fred des yeux.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, ce con, bordel ?

Fred pose son menton sur la mentonnière de l'instrument et ferme les yeux. Nous retenons tous notre souffle durant des secondes qui me semblent infinies.

Mon rockeur ténébreux rouvre les paupières et fixe un point au loin, comme s'il posait ses prunelles sur Pierre, assis au premier rang des gradins, face à lui.

Il referme ses doigts sur l'archet et commence à le faire courir sur les cordes. À la première note, mon cœur s'envole. Il n'a pas fait ça ? Je me mords les lèvres, tentant de retenir le hoquet de stupéfaction qui ne demande qu'à sortir de ma bouche. Mes yeux deviennent humides.

Je m'avance vers la scène sans m'en rendre compte. La musique m'a prise au cœur, m'hypnotisant totalement. À cet instant précis, il n'y a plus que le violon, ma gueule d'ange et moi.

Dès que Fred se met à chanter, je me sens trembler de tout mon corps. Les papillons au creux de mon ventre ouvrent leurs ailes et viennent me chatouiller. Je flotte sur un nuage. Je suis amoureuse. Beaucoup trop.

*Allez viens, j't'emmène au vent  
Je t'emmène au-dessus des gens<sup>9</sup>*

Fred jette un œil à ses trois comparses qui le regardent purement médusés. D'un coup, ils se reconnectent avec Bercy et se mettent à jouer. Ils n'ont jamais interprété ce morceau, pourtant ils sont en parfaite harmonie, à l'écoute l'un de l'autre, et laissent leur talent faire le reste. Cette chanson, ce n'est plus tout à fait du Louise Attaque ni du Dark Moon. C'est du Fred.

À mes côtés, Serge transpire à grosses gouttes, suivant mon apollon des yeux d'un air hagard.

— J'espère au moins qu'il a pensé à demander les droits, parce que si ça se sait, on est dans la merde.

Je lui jette un regard en coin. Les droits ? Non ? Mes yeux s'éclairent subitement. La vache ! Sur ce coup-là non plus, je n'ai rien vu !

Vendredi, en fin de journée... Le téléphone qu'a reçu Fred... Gaétan... Un bon pote dans la musique... Punaise ! C'était Gaétan Roussel, le chanteur de Louise Attaque !

Je repose mes yeux sur mon homme. Il est fort, vraiment fort. Le roi du bluff. Grrr...

Soudain, Fred se tourne dans ma direction. L'archet s'envole sur les cordes, les notes du violon conquièrent tout l'espace. Le public chante à tue-tête avec le leader de Dark Moon, mais mes oreilles ne l'entendent pas. Moi, je n'entends plus que Fred, ne vois plus que lui. Son regard m'embrase. Je sais qu'en ce moment même cet homme ne chante et ne joue que pour moi. Waouh !

Je fais encore un pas, puis un autre. Le violon m'étreint, me happe, littéralement.

*Et je voudrais que tu te rappelles  
Notre amour est éternel et pas artificiel*

— Alice ! Tu fous quoi ?

Même la voix d'Elsa n'est qu'un murmure lointain. N'existent plus que les yeux de Fred et sa voix.

Je m'avance encore jusqu'à ce qu'une main puissante m'attrape par le bras et me tire en arrière.

Bastien me glisse à l'oreille :

— Si elle est dans la salle, je ne crois pas qu'elle apprécierait un baiser devant 18 000 personnes.

Je secoue la tête et regarde le garde du corps, totalement incrédule. Que fait-il là ?

Mes yeux roulent dans leurs orbites, affolés. Mais qu'est-ce qui m'a pris, nom d'une pipe ? Je n'étais plus à Bercy, je n'étais même plus sur Terre. Simplement dans l'univers de Fred. Il m'a éblouie, complètement. Et je me sens si bien ! Je plane. J'en veux encore !

Alors je repose mes yeux sur ma rock star. Il doit sentir mon regard, car il se tourne à nouveau vers moi. Sur les écrans géants, je le vois me faire un clin d'œil. Je porte la main à ma bouche et me mets à rire de bonheur, toute seule. Oh ! Mon amour !

Au dernier couplet, les garçons se lâchent ; Damien, Luc et Mickaël ont trouvé leurs marques et je constate à leurs visages qu'ils prennent un plaisir grandiose à suivre Fred dans son délire.

Ma gueule d'ange entame les notes finales et une explosion de joie éclate dans le public. Toutes les mains sont en l'air, les spectateurs aussi en redemandent. Fred leur lance un regard rempli de satisfaction et Damien lève son pouce en l'air à son attention.

C'était... waouh !

Fred court vers nous pour rendre le violon à Ludo. Il se tourne vers moi, une lumière de bonheur intense dans les yeux. Je pleure. Des larmes d'amour.

Fred passe sa main sur mes joues, frôle mes lèvres et murmure :

— Rien que pour toi, demoiselle.

Je le dévore du regard, incapable de prononcer un mot.

Du coin de l'œil, j'aperçois Mike qui fait danser les baguettes dans sa main avant de les abattre sur sa batterie pour l'ultime chanson. Une avec du gros son. *Retour sur Terre*. Leur morceau le plus célèbre et l'un des plus puissants de leur répertoire.

Fred retourne sur scène et s'empare du micro à deux mains.

*Dans vos yeux, quand vous m'regardez  
J'y vois des larmes et d'la beauté  
Votre empathie, j'l'ai jamais acceptée  
Moi, j'ai toujours tout rejeté*

*J'suis qu'un démon solitaire  
Un ange déchu aux ailes brisées  
J'veux pas des autres, j'en ai pas besoin  
Me cacher d'l'Enfer et du Paradis  
Sur Terre, je pensais qu'c'était un bon compromis*

Les quatre musiciens se déchaînent purement et simplement. Ils sortent leurs dernières tripes. Mais sérieusement, ils font comment ? En plus, ils ont débordé sur le temps. Ce n'est pas deux heures, mais plus de deux heures trente de concert intense qu'ils viennent d'offrir à leurs fans. Alors où vont-ils encore chercher une telle énergie ? Et pendant une bonne dizaine de minutes !

On dirait que Fred vole sur scène, il va d'un coin à l'autre, revient au centre, il chante, il mugit et il tient la note finale sur plusieurs secondes. Je serre les poings et l'observe totalement bluffée ; il va s'arracher la gorge s'il continue !

Le public hurle, tape des mains, faisant trembler la salle omnisports de partout. Et j'applaudis avec lui, à m'en éclater les paumes.

Les rockeurs font face à l'auditoire ; Mickaël envoie ses baguettes dans la foule, les trois autres dressent le poing pour un au revoir sous le signe des cornes du diable, puis ils rejoignent les coulisses. Les 18 000 spectateurs les rappellent, mais les lumières dans la salle se rallument. C'est la fin, Dark Moon ne reviendra pas.

À peine mettent-ils un pied à l'arrière de la scène que les garçons sont congratulés à tout va par les personnes présentes.

Mickaël se tourne vers Fred :

— C'est quoi ce délire avec le violon ? T'en joues depuis quand ?

Luc ajoute, proprement ébahi :

— Putain ! C'était la grande classe ! Faut absolument que t'amènes ça sur le prochain album !

Fred baisse les yeux au sol, gêné par les compliments. Serge s'approche de lui et lui tape sur l'épaule.

— Je crois que t'as pas fini de m'étonner, Pelletier ! C'était extraordinaire !

Fred se passe une main dans ses cheveux, un sourire canaille en coin. Il est heureux.

Je viens vers lui et glisse ma main dans la sienne. Nos doigts s'entremêlent. Le contact de sa peau chaude m'électrise aussitôt. Je pose mes yeux sur lui, il fait de même et nous nous comprenons instantanément. Avec discrétion, il me tire par la main et m'entraîne derrière lui.

Tout en rejoignant sa loge pour nous retrouver rien que tous les deux, loin de la foule et du bruit, les sentiments en moi se confondent, s'entrechoquent, je ne sais plus où j'en suis.

J'observe le dos de Fred, ses cheveux, ses fesses. La passion sauvage que je ressens pour cet homme me fait peur, pourtant je ne l'échangerais pour rien au monde. Il est mien, je suis sienne. Des moments comme ceux que je viens de vivre ce soir, j'en veux encore, beaucoup plus. Je me suis sentie tellement vivante, si pleine d'énergie. Un bonheur pur, parfait, sans faille.

La vie de Fred a pris un pas indiscutable sur la mienne. J'aime son univers, j'aime le contact avec tous ceux qui l'entourent. Je suis tellement bien dans ce monde, j'ai l'agréable impression d'y avoir trouvé ma

place. Cette effervescence avant le concert, puis celle qui s'en est ensuivie... Ce plein d'amour monstrueux que le public a envoyé au groupe durant plus de deux heures...

Ce soir, je suis sûre d'une chose : je veux pleinement faire partie de l'existence de l'homme que je suis en train de suivre à travers les couloirs de Bercy. Mes papillons virevoltent comme des fous dans le creux de mon ventre, mon corps est en ébullition et mon cœur en transe.

Fred est devenu ma vie et pour lui, s'il me le demandait, je serais prête à décrocher la lune.

---

<sup>9</sup> *J't'emmène au vent*, de Louise Attaque, parue sur l'album *Louise Attaque* en 1997.

L'avantage d'avoir sa propre loge, c'est que monsieur a également droit à sa propre douche. Il en sort, vêtu simplement d'une serviette blanche autour des hanches. Mes yeux le dévorent de désir. Il me sourit et mon cœur chavire.

Derrière la porte fermée à clé, des bruits se font entendre dans le couloir, c'est l'effervescence post-concert. Je reconnais les voix de Luc et Damien, j'entends des rires, des personnes courir.

Fred s'approche de moi, les yeux flamboyants. Il s'apprête à m'embrasser, mais une de mes questions à la con s'échappe de mes lèvres et je vois Fred grimacer.

— Tu recevais souvent des filles dans ta loge après les concerts ?

— J'ai dit que je répondrai plus à ce genre de questions débiles, Alice.

Autant pour moi.

Ses lèvres viennent frôler mon cou, je ferme les yeux et laisse mes mains caresser sa peau nue. Sa bouche se rapproche de mon décolleté, je rouvre subitement les paupières, puis oblige Fred à s'adosser contre le canapé.

Lentement, je retire mon débardeur. À la vue de mon nouveau soutien-gorge en satin bleu ciel avec sa dentelle blanche, ma gueule d'ange se mord les lèvres. Il passe un doigt fébrile sur le haut de ma poitrine.

— Foutrement désirable, demoiselle. Je suppose que le bas correspond à cette petite merveille ?

Je lui souris avec malice en haussant un sourcil, me mets debout et enlève ma jupe en jean et mon collant.

Il m'attrape la main et m'attire à lui pour un baiser fougueux. Il me couche sur le canapé et entreprend de faire passer sa langue avec douceur sur ma peau.

J'ai si chaud et je suis déjà si humide.

Il glisse mon balconnet droit sous mon sein et lèche avec délice mon téton dressé d'envie. Je gémiss et referme mes jambes autour de lui. À travers le tissu de la serviette, je perçois son pénis se tendre et je viens frotter mon intimité contre lui.

Fred mordille mon sein tout en faisant glisser le second balconnet. Quand son doigt vient frôler mon mamelon gauche, je tressaille en poussant un râle de bien-être. Sa langue prend le relais et ses doigts descendent en direction de mon shorty. Il caresse le tissu en satin.

— Mmmh... C'est tout doux. J'ai toujours aimé le satin.

— Je sais, j'ai pensé à toi en faisant mon shopping.

— Trop aimable.

— Je te devais bien... Mmmh...

Sa main passe sous le tissu et commence à me faire intimement du bien. Oh ! La vache !

Un coup sur la porte me fait subitement tressaouter.

— Fred, arrête de t'envoyer en l'air ! Y a le champagne et la bière qui attendent !

Mon apollon relève la tête dans un sourire. Je plante des yeux interrogateurs dans les siens. En réponse, il enfonce un doigt dans ma fente et le fait bouger avec savoir-faire. Je hoquète et renverse ma tête en arrière.

Sa bouche vient embrasser passionnément mon corps, puis descend vers mon pubis. Il enlève son doigt, retire lentement mon shorty et m'écarte les jambes.

La voix de Luc résonne à nouveau :

— Fredo, on vous attend ou pas ?

— Ou pas ! lui jette Fred avant de venir souffler sur mon vagin en feu.

Je pousse un « oh » de bonheur tout en lorgnant la porte. Et dire qu'une trentaine de personnes sont de l'autre côté et qu'au moins une quinzaine d'entre elles savent ce que nous sommes en train de faire ! J'en rougis.

— Fred... on... devrait... peut-être... Ah ! Mmmh...

D'un coup de langue rapide, il me lèche le clitoris, puis recule légèrement.

— Tu disais, demoiselle ?

Je respire vite. C'était si bon ! J'en veux encore et en même temps, il serait plus raisonnable de rejoindre les autres.

— Je disais qu'on devrait... Mmmh... Fred...

Mon apollon fait jouer sa langue une nouvelle fois, puis il recommence, lentement. Je souffle avec force. Oh ! Putain ! C'est bon !

Je m'accroche à ses cheveux et me mets à haleter comme une furie au fil de ses sensuels coups de langue. La boule de feu orgasmique apparaît au creux de mon ventre, prête à exploser, mais Fred s'arrête. Non !

Il remonte vers moi tout en laissant ses doigts frôler ma peau. Je frissonne. J'ai envie de lui. J'en ai presque mal tellement je veux jouir, d'autant plus lorsque sa bouche se pose sur la mienne et que sa jambe vient se frotter contre ma vulve. Mais quel démon perfide, parfois !

Il veut jouer à ça ? Alors à mon tour de le mettre dans tous ses états. Je le fais basculer contre le dossier et saute sur ses genoux.

— Alice n'a pas l'air contente ! s'exclame-t-il dans un sourire charmeur qui décuple mon envie de le sucer avec fureur.

— Je ne suis plus qu'une chatte en chaleur, gueule d'ange, et tu le sais parfaitement !

— Et quelle chatte, demoiselle ! Mouillée et excitée juste ce qu'il faut.

Il passe sa langue sur ses lèvres et je ne résiste pas à l'appel de sa bouche. Je l'embrasse sauvagement tout en laissant ma main se poser sur la bosse dure, dessinée sous la serviette blanche.

J'ouvre le tissu et souris en repensant aux deux bonnes femmes de la gare de Lausanne. Une bite absolument parfaite ! Ma main s'en empare et je masturbe Fred tout en soutenant son regard. Il entrouvre la bouche et se met à respirer plus fort en gémissant. Alors je me penche entre ses jambes et entreprends de le sucer exactement comme il aime.

Un nouveau coup contre la porte et la voix de Serge qui s'exclame :

— Frédéric ! Qu'est-ce que tu fiches encore ? Y a du monde qui veut te voir !

Fred s'apprête à répondre, mais j'appuie ma langue sur son gland et il frémit en poussant un râle.

— Mmmh... Continue...

— Pelletier ! On t'attend !

— Je suis... occupé !

Sa voix se brise tellement il est au bord de l'extase. Punaise ! Ce que ça m'excite !

Je le prends en entier dans ma bouche et je commence à monter et à descendre. J'appuie, je relâche, je le masturbe en même temps, pose ma main sur ses bourses, triture, leur donne un coup de langue, reviens à sa queue et je récidive. Fred halète de plus en plus vite. Et alors qu'il parvient à la frontière de la jouissance, je lâche tout.

Nos regards se font face, imprégnés tous deux d'un désir sexuel ayant atteint son paroxysme.

Serge s'écrie avec colère :

— Pelletier ! Grouille-toi !

Fred murmure pour lui-même :

— Qu'ils attendent, ces cons !

Il m'attire à lui et me fait basculer dos au canapé. Il m'embrasse avec bestialité, totalement enfiévré.

J'écarte les jambes et il me pénètre brutalement. Je ne parviens pas à retenir le cri qui s'échappe de ma

bouche. J'espère que les murs de la loge sont assez épais.

Fred se retire et revient avec force. Je crie à nouveau. Il m'embrasse le cou, le mord, remonte vers mon oreille, laisse sa langue glisser jusqu'à ma joue tout en me pilonnant avec passion.

Je m'accroche à lui, plante mes ongles dans sa peau.

— Mmmh... Ma petite chatte dépravée !

Il attrape mon mollet et passe ma jambe sur son épaule. Son pénis glisse plus profondément en moi. Oh ! C'est bon ! C'est puissant ! C'est purement jouissif ! J'explose dans un orgasme grandiose. Fred me rejoint peu après et je crois qu'il peut retourner sous la douche.

J'enfouis mon visage dans le creux de son cou et donne un coup de langue sur sa peau. Elle est toute salée.

Fred se couche contre moi, puis ferme les yeux. Je passe ma main dans ses cheveux humides.

— Faut pas t'endormir, gueule d'ange. Je crois que tu es attendu.

— Mmm... M'en fous. Je suis bien comme ça.

J'embrasse ses cheveux et ferme également les yeux.

— Moi aussi, je suis bien.

— Frédéric !

Serge tambourine contre la porte. Fred rouvre les paupières en soupirant.

— J'arrive ! Cinq minutes !

— Je t'en laisse deux !

Ma gueule d'ange me serre dans ses bras, pose un baiser sur mon front et finit par se lever à contrecœur. Nous nous rhabillons rapidement, puis Fred s'empare de ma main.

À peine débarquons-nous dans le couloir que je deviens cramoisie. Nom d'une pipe ! Les quatre gardes du corps nous attendent. Je les avais complètement oubliés, ceux-là !

Mes yeux croisent ceux de Bastien, il reste impassible, mais je suis certaine qu'il n'en pense pas moins. Et dire qu'après-demain, si la police ne bouge pas ses fesses, je vais reprendre le train en sa compagnie et vais devoir cohabiter avec lui pendant quelques semaines.

« *Ne t'inquiète pas, Alice. Maintenant, les flics savent qui ils recherchent, ils ont son adresse, ils savent où elle travaille, elle ne pourra pas se cacher encore bien longtemps. Si ça se trouve, ils lui ont déjà mis la main dessus.* »

Fred passe devant la garde rapprochée comme si de rien n'était ; moi, je baisse les yeux, honteuse. J'aurais au moins pu faire l'effort de retenir mes cris. Ils doivent vraiment nous prendre pour un couple libertin à outrance.

« *Mais c'est ce que vous êtes !* »

Je souris en fixant mes chaussures. Un couple fusionnel et foutrement coquin, moi ça me va bien.

Nous passons devant la grande scène ; les décors du début de concert ont été remis en place, ainsi que les tissus noirs aux échafaudages.

Fred m'aide à descendre dans la fosse, puis nous rejoignons l'entrée de la salle, prenons les escaliers et grimpons jusqu'au dernier étage. Ma gueule d'ange m'emmène dans la plus grande loge de Bercy, celle qui se trouve tout en haut des gradins, face à la scène. Il était prévu que les responsables des loges y installent un gros buffet et que toute l'équipe s'y retrouve après le concert. Et en effet, en franchissant la porte, je constate que tout le monde est là : les équipes techniques de Bercy et de Dark Moon, tout le staff du Palais omnisports, des tas de gens que je ne connais pas et même Pierre et Rose. Je me planque derrière Fred. Et merde !

À ma grande surprise, Serge se met à applaudir, puis c'est toute la loge qui tape dans ses mains. Fred sourit en coin.

— Bravo ! Phénoménal !

Euh... rassurez-moi : il parle du concert là, pas de mon orgasme ?



— Ouais ! Nous, on veut une démo de violon après ! s'exclame Damien en levant sa flûte de champagne.

Fred s'avance vers le buffet, je me colle à lui, les joues plus rouges qu'une tomate, n'osant pas croiser les regards qui m'entourent. En même temps, les gens ne doivent pas en avoir grand-chose à cirer de nos ébats coquins, ou du moins, par politesse, font-ils semblant de les ignorer. Ma gueule d'ange n'en fait absolument pas cas. Pour lui, la vie a repris son cours.

Serge nous offre une coupe de champagne et Fred s'en va serrer des mains, à gauche et à droite. Au vu des personnalités présentes parmi nous, j'en viens bien vite à oublier mon dernier orgasme.

Nom de nom ! Dark Moon a eu droit à des spectateurs de renom ! Bien entendu, je n'en connais pas vraiment les deux tiers, mais quand Fred me les présente, je comprends que dans son milieu à lui, ils sont connus : des chanteurs d'autres groupes de rock, des musiciens issus de la pop et même des acteurs. Nagui est là également et il salue chaleureusement mon apollon en le félicitant. Et un peu plus loin, j'aperçois Idriss, le vigile black de la boîte de nuit du Nouvel An, en pleine discussion avec Gilles et Luc.

Une fois les poignées de main terminées, Fred et moi parvenons enfin à rejoindre le buffet. Après avoir passé la journée sans presque rien avaler, ma gueule d'ange se rattrape en gobant à peu près tout ce qui lui tombe sous la main.

Elsa et Mickaël s'approchent de nous et le batteur s'exclame en tapant le dos de son ami :

— Alors ? La baise était bonne ?

Je baisse les yeux sur la table et feins de me servir un truc à manger, l'air de rien.

Fred rétorque sur un ton narquois :

— Et toi ? La baise te manque pas trop ?

Mickaël secoue la tête.

— T'es con quand tu t'y mets.

— Je te rends la pareille, ma poule.

Ils font teinter leur coupe l'une contre l'autre dans un sourire complice, puis avalent leur champagne d'un trait.

— Ça vaut pas une bière bien fraîche, jette le batteur en regardant sa flûte d'un air sceptique. Tu trinques avec moi ?

Fred hoche la tête et Mickaël disparaît quelques secondes avant de revenir avec deux bouteilles de Boxer.

— Vous en vouliez, les filles ?

— Non, merci. Moi, je vais y aller, dit Elsa en posant sa coupe vide sur la table.

— Déjà ? Tu vieillis mal, Aubert ! la charrie Mickaël dans un clin d'œil.

— Ouais, c'est surtout que moi, je suis vraiment en manque de baise et j'ai rendez-vous.

Je la regarde, étonnée. Elle a sorti ça, sans ciller et sans rougir. J'ai vraiment du boulot, moi.

— C'est la gonzesse du 31 ? demande Fred.

Elsa sourit mystérieusement, se penche vers lui et lui murmure quelque chose à l'oreille. Ma gueule d'ange lui lance un regard plein de surprise.

— Tu déconnes ?

Elle secoue la tête. Les yeux de Fred s'illuminent d'une lueur coquine que je n'aime que moyennement. Mais que lui a-t-elle raconté ?

— Ben, bonne baise alors ! ajoute mon rockeur avant d'avaler une gorgée de bière. Tu reviens demain ?

— Non, je pars tôt en Écosse mardi, et j'ai un tas de trucs à terminer. Mais je penserai bien à vous.

Elle le serre dans ses bras en lui ordonnant :

— Et toi, t'oublies pas de m'appeler quand tu seras sur les routes !

— T'inquiète. On se voit dans trois mois.

Je ferme les yeux. Trois mois... Putain ! Je ne parviens pas à m'y faire !

Elsa me fait la bise et part dire au revoir à Damien et Luc. Mickaël se tourne vers Fred qui suit son amie du regard en souriant.

— Elle t'a dit quoi ?

Fred se tourne vers lui, boit une nouvelle gorgée et lance :

— La meuf du 31, elle est déjà maquée avec une actrice qui était en tournage en Italie. Mais apparemment, elle est rentrée et avec sa copine, elles ont proposé à Elsa de passer la nuit avec elles.

Le batteur avale sa bière de travers. Moi, j'écarquille les yeux en jetant un œil vers Luc. Décidément, les plans à trois sont à la mode en ce moment. C'est la nouvelle tendance pour l'année à venir ?

— Une actrice ? Je connais ? demande Mickaël en posant des yeux intéressés sur Elsa qui rejoint la porte de sortie.

— Si t'es un adepte des films pornos lesbiens, t'as déjà dû la voir.

Cette fois, Mike recrache sa bière et se met à tousser.

— Eh ben... Elle se fait pas chier, Aubert ! Merde alors !

Fred hausse les épaules et se ressert à manger. À lui tout seul, il a liquidé le plat de croissants au jambon, le rosbif et les chips. Tu parles d'un repas diététique ! J'espère que Serge surveille un peu ce qu'ils mangent quand ils sont en tournée.

Pierre et Rose s'avancent vers nous. Cette dernière s'exclame, pleine d'admiration :

— On va y aller. C'était vraiment fantastique ! Bravo !

Pierre prend Fred dans ses bras et le serre tendrement. À les regarder ainsi, j'en suis toute émue.

Le violoniste murmure :

— Ils seraient vraiment fiers de toi, tu sais ?

À ma grande surprise, une grimace de dégoût s'affiche sur le visage de ma gueule d'ange.

— Elle, peut-être.

Pierre recule tout en gardant ses mains sur les bras de Fred. Il plonge ses yeux dans les siens en affirmant :

— Non, Fred, les deux !

Une lumière de tristesse s'empare du regard de mon rockeur. Il secoue la tête en la baissant au sol.

Rose vient poser une main dans ses cheveux noirs et dit d'une voix douce :

— Arrête de te torturer, Frédéric. Pierre a raison. Ils seraient fiers de toi, l'un comme l'autre. Avec ce violon, tu as été magistral !

Là, ce sont les yeux de Pierre qui s'embuent et je crois bien que, moi aussi, je vais me mettre à pleurer s'ils continuent.

— Nous, nous sommes fiers de toi, ajoute le violoniste en le serrant contre lui une nouvelle fois.

Et voilà, j'ai les larmes qui coulent, c'est malin !

— Et tu n'oublies pas de nous donner des nouvelles de temps en temps et tu viens à la maison dès que tu rentres sur Paris ! Sinon, gare à toi, chenapan ! le sermonne Rose avant de se tourner vers moi. Et toi aussi, je te veux avec nous dans trois mois, ma jolie !

Là, c'est une fontaine qui s'écoule le long de mes joues. Putain ! Trois mois !

Rose me sourit affectueusement et passe sa main sur mes larmes. Elle m'amène contre elle et chuchote à mon oreille :

— Trois mois dans une vie, ce n'est rien, ma chérie. Tu verras, ça passe vite.

Elle pivote sa tête vers Fred :

— Et toi, tu veilles sur elle comme il faut ! Gentleman, hein ?

Fred sourit en coin et s'approche de nous deux. Il nous entoure de ses bras en murmurant :

— T'inquiète pas, Rose. Cette demoiselle-là, j'y veille comme à la prune de mes yeux.

Ma lèvre se met à trembler et je ne parviens pas à retenir le nouveau flot de larmes qui m'assaille d'un coup. Je me blottis contre le torse de Fred en disant :

— Tu sais que je t'aime, toi ?

Il penche son visage vers le mien et passe sa main dans mes cheveux en souriant tendrement.

— Non. Redis-le pour voir.

— Je t'aime.

Il pose un baiser sur mes lèvres, je m'accroche à son cou et Mickaël nous jette au loin :

— Vous allez pas remettre ça ! Rentrez à l'hôtel !

Fred se tourne vers lui.

— Et si toi, tu retournais vers ta femme et ton bra... ton fils ?

— Bien ! Tu es en progrès, parrain ! s'écrie le batteur dans un sourire. T'inquiète, j'y songe. Je finis ma bière et j'y vais.

— Moi, je vais aussi y aller, dit Luc en nous rejoignant. Y paraît qu'il y a plein de gonzesses qui attendent notre sortie en bas. Il fait froid et je suis sûr qu'il y en a une ou deux qui méritent d'être réchauffées.

Damien pose un bras sur son épaule.

— Je te suis, mec !

De toute façon, la loge s'est déjà bien vidée et le buffet a quasiment été négocié, un bon tiers par Fred lui-même.

Dans un coin de la pièce, à l'abri des regards, je vois Serge discuter avec les lieutenants Claymard et Lagarde. D'où sortent-ils, ces deux-là ? Je ne les ai pas vus entrer et ils n'étaient pas dans la loge à notre arrivée, j'en suis certaine.

Je les observe discrètement. Ils ont l'air épuisé, autant l'un que l'autre, et je trouve la femme flic bien pâlichonne. Ce n'est pas bon ça, et ma boule d'angoisse revient se loger au galop dans mon ventre. Le manager se tourne vers nous et fait signe aux garçons de les rejoindre.

J'accompagne Pierre et Rose à la porte tout en jetant des regards derrière mon dos. Les sourires des quatre musiciens se sont estompés et le visage de Fred est devenu grave. Il se passe quelque chose. Heureusement, je parviens à me composer un semblant de gaieté en disant au revoir à Pierre et Rose.

Je me tourne ensuite vers le groupe. Ma gueule d'ange se rend compte que je les observe et revient vers moi, une lueur sombre dans le regard.

— Que se passe-t-il ?

— Ils l'ont pas retrouvée. Ils ont envoyé son portrait dans tous les commissariats de Paris et sa banlieue, mais rien.

À son air austère, je comprends qu'il y a autre chose. Mes yeux l'interrogent, je vois qu'il hésite à m'en dire plus. Il pose un baiser dans mes cheveux en soupirant et finit par ajouter :

— La police de Bordeaux a été vérifiée chez elle. Elle n'y est pas, mais vu la situation, ils ont reçu une commission rogatoire pour fouiller son appart'.

Je commence à trembler, je sens que je ne vais pas du tout aimer la suite, surtout quand Fred me prend dans ses bras.

— N'essaie pas de me protéger, gueule d'ange, je veux savoir.

— Ils ont...

Il ferme les yeux et ses traits se parent d'un profond dégoût.

— Il paraît que son appart' est une immense dédicace au groupe et qu'elle a collé des photos de moi partout. Putain ! Elle est vraiment givrée !

Je resserre mon étreinte autour de lui. J'ai peur. J'ai puissamment peur. Et le plus dingue, c'est que je ne redoute pas pour ma vie, mais pour la sienne. Pourtant, dans cette histoire, je suis en danger autant que lui. Cette cinglée nous a planté un poignard dans le cœur, à tous les deux !

— Et alors ? Que disent les flics ?

— Son portait a été diffusé partout, ils pensent que ce n'est plus qu'une question d'heures. Paris n'est pas si grande, mais elle connaît cette ville comme sa poche, cette salope. Je suis sûr qu'elle a trouvé une autre bonne planque.

— Tu n'as pas d'autres idées d'où elle pourrait être ?

Il secoue la tête, dépité, puis jette un œil mauvais vers les flics.

— Non. Et vu la gueule que tirent ces deux abrutis, ils sont pas plus avancés non plus.

Je tente de prendre leur défense :

— Ils sont fatigués, Fred. Tu sais les journées qu'ils ont dans la police ?

— Prends pas le rôle de leur avocat, demoiselle. Ils n'en ont pas besoin.

Je soupire. Face à Fred et sa haine viscérale envers la police, ça ne sert à rien d'en rajouter plus sur le sujet. Après ce qu'il a vécu, je crois qu'aucun flic ne trouvera jamais grâce à ses yeux.

— On fait quoi, alors ?

— On va rentrer. Luc, Damien et Mike vont passer du côté de la sortie des artistes et nous par une autre porte. On prend la voiture avec Samir et Yvan, les flics veulent nous escorter avec leur bagnole jusqu'à l'hôtel. Bastien et Gilles nous suivront derrière.

Je suffoque. C'est une blague ? On croirait un couple présidentiel ! Et tu parles d'une discrétion !

Fred pose ses yeux dans les miens, il a deviné mes pensées, car il ajoute sur un ton rempli d'ironie :

— Je sais, c'est complètement débile. Mais ça sert à rien de discuter, j'ai essayé. Viens, on va chercher nos affaires et on se barre.

\*

Lorsque nous passons les portes de Bercy, des cris sur le côté attirent notre attention. Certains fans semblent avoir eu l'œil pour repérer la voiture qu'Yvan a été chercher. Les trois autres gardes du corps nous pressent et je devine une certaine nervosité se dégager des deux flics derrière notre dos.

Je m'arrête et regarde en direction de groupe qui est en train d'arriver dans notre direction. Cela fait plus de deux heures que le concert est terminé, il fait un froid sibérien, mais des gens sont restés dans l'espoir de voir leurs idoles et de repartir avec un autographe. À ce niveau-là, ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage !

Fred passe un bras protecteur autour de mes épaules.

— Avance, Alice.

Samir nous ouvre la portière et je m'engouffre dans la Mercedes noire. Fred jette brièvement un œil vers ses fans.

— Fred ! S'il te plaît, une photo !

— Freeeed !

J'entends Bastien lui glisser :

— Pas cette fois, Fred.

Dans un soupir, ma gueule d'ange obéit et me rejoint. Samir prend place aux côtés d'Yvan et la voiture s'ébranle. Elle fait le tour du Palais omnisports et nous passons devant l'entrée des artistes.

J'aperçois les trois autres membres de Dark Moon. Ils discutent avec leurs fans, signent des papiers et le bras de Luc entoure les hanches d'une jeune femme.

Fred suit ses amis du regard dans un léger sourire. Je l'imagine alors parmi eux ; je le vois parler avec douceur à des filles, leur adresser son sourire le plus charmeur, passer sa main dans leurs cheveux, sur leurs joues, se pencher vers elles pour leur murmurer des propositions indécentes de sa belle voix grave et cassée.

Je demande, une boule dans la gorge :

— Ça te manque ?

— Non.

Je l'observe d'un air soupçonneux.

— Alors pourquoi tu as eu cette lumière étrange au fond des yeux quand Elsa t'a parlé de sa nuit à venir ?

Il se tourne vers moi et me regarde sans comprendre.

— Le plan à trois. Ça te manque ce genre de truc ?

Il m'attire contre lui.

— Je suis un mec, Alice. Ça me manque pas du tout, c'est juste excitant d'imaginer ce genre de chose.

Je dois faire quoi de cette réponse ? C'est quoi la différence ?

Je jette avec rancœur :

— Tu seras avec eux à la sortie des artistes les prochaines fois. Tu vas gérer comment toutes ces tentations ?

— Et toi, demoiselle ?

Alors ça ! Je le regarde proprement interdite. De quoi me parle-t-il encore ? Pourquoi me retourne-t-il la question ? Ce n'est pas moi qui ai un club d'admiratrices hystérico-fanatiques !

Face à mon incompréhension, il enchaîne :

— Tu me parles toujours des gonzesses qui font partie de mon univers, mais toi, tu vas gérer comment tes soupirants pendant mon absence ?

Je m'étrangle.

— Mes soupirants ? Tu plaisantes ?

Son sourire se fait carnassier.

— Ton abruti de copain ou tous ces mecs qui te reluquent à la bibliothèque !

Je secoue la tête. Là, il m'en bouche un coin. D'autant plus, quand il ajoute :

— Et je parle pas de Bastien. Si les flics ne parviennent pas à mettre la main sur Sarah, tu vas vivre avec lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant trois mois, ça peut créer des liens.

Il est jaloux ? Punaise ! S'il savait pour mes frasques dans le train contre le torse du garde du corps ! À moins qu'il n'ait deviné... Merde alors ! Mais comment fait-il ?

Je tente de me défendre.

— On ne me reluque pas à la bibliothèque ! Arrête ! Et Hugo n'est qu'un ami.

— Un ami qu'aimerait bien te prendre par tous les côtés.

— Fred !

Il se renfrogne.

— Ose dire que j'ai tort ?

— Je n'ai aucun sentiment pour Hugo. Si c'était le cas, ça fait longtemps que je serais avec lui. Et à la bibliothèque...

Il passe sa main sur mon visage.

— Tu vois rien ? Ouvre les yeux la prochaine fois, demoiselle.

Je rougis en pensant à Thierry Grandjean. Bon d'accord, peut-être bien qu'un ou deux hommes me reluquent de loin, mais il ne faut pas exagérer non plus.

— Tu es jaloux ?

Une lueur enflamme ses yeux.

— Non. Je garde un œil sur mes intérêts.

Je lui souris. Vraiment une trop bonne mémoire, cet homme.

— Alice, je veux juste te faire comprendre que, pour moi non plus, ce sera pas simple d'être loin de toi.

Je me détends et me laisse aller contre lui.

Trois mois ! Putain !

J'ouvre les yeux. Le regard de Fred me sourit tandis que sa main caresse ma peau nue.

— T'es foutrement belle quand tu dors, demoiselle.

Je rougis. La journée commence bien.

— Il est quelle heure ?

— Près de 10 heures.

Je me tourne sur le ventre, il retire la couette. Un courant d'air froid s'invite aussitôt sur mon corps et je frissonne.

Ses doigts glissent sensuellement sur mon dos et sa bouche vient m'embrasser l'épaule.

— Tu es attendu à quelle heure à Bercy ?

— Comme hier. C'est un peu le même programme qui est prévu.

Je demande dans un grand sourire :

— Tu vas rejouer du violon, ce soir ?

Il passe une main dans mes cheveux pour les mettre de côté, puis son nez vient frôler le mien.

— Je sais pas encore. Mais si je le fais, ce sera sur une autre chanson.

— Pourquoi ?

— Parce que *J't'emmène au vent*, c'était un morceau éphémère. Si on le rejoue ce soir, ça sera pas pareil. Ce sera forcément moins bien.

Je m'étonne. Là, je ne comprends pas.

— Ah bon ? Mais vous l'avez super bien joué hier. Ça ne peut être que meilleur.

— Non, y a eu l'effet de surprise, c'était purement instinctif. On adore ce genre de trip. Rejouer ce titre ce soir, ce serait prendre le risque de vouloir refaire la même chose et ça peut pas être pareil.

Je relève les jambes, les croise l'une contre l'autre, puis pose mon menton sur mes bras.

— Quoi que tu décides de faire, ce sera de toute façon bien. Tu es le meilleur, gueule d'ange.

Il pose un baiser sur ma joue et me dit modestement :

— Merci, mais t'es loin d'être la personne la plus objective pour ce genre de critique.

Il a sûrement raison. Et de toute façon, je n'y connais pas grand-chose en musique pour poser un jugement sincère.

Je l'observe amoureusement. Ce soir, dernière représentation à Bercy et demain, chacun suivra sa route. Moi, je rentrerai sur Lausanne et lui partira pour Marseille.

— Je n'ai pas envie de prendre le train demain.

— J'ai pas envie que tu le prennes non plus, demoiselle. Mais la semaine va passer vite. On sera sur Genève dimanche prochain.

— Oui, mais après...

Sa main se fait douce contre ma joue et son regard se remplit de promesses. Mon cœur se serre.

— Arrête de penser tout le temps à demain. Vis l'instant présent, Alice. C'est ça qui compte. Demain viendra bien assez tôt.

Je passe une main derrière sa tête et l'attire à moi.

— C'est une jolie vérité vraie, mon beau rockeur. Alors... profitons !

Il m'embrasse tendrement, sa langue est douce et réveille mon corps gentiment.

Je me mets sur le dos, il grimpe sur moi.

— On a le temps jusqu'à 14 heures. Et si on faisait le plein de baise pour les prochains jours ?

Je grimace. Moi, j'ai envie de romantisme ce matin. Je le reprends en chassant sa mèche noire de ses yeux :

— Faire le plein d'*amour*, gueule d'ange.

Son sourire sincère me fait fondre.

— Si tu préfères, princesse. Le plein d’amour, ça me va aussi.

Et l’amour, il le fait si bien ! C’est si doux, si tendre, tellement rempli d’affection et de sentiments de bonheur pur, que je me laisse guider avec délice sous ses coups de reins jouissifs.

À peine Fred se retire-t-il, quelques minutes plus tard, que je grimpe sur lui pour lui offrir un gros câlin, version Bisounours.

— J’aurais le droit de t’appeler ?

— J’espère bien.

— Même plusieurs fois par jour ?

— Tant que tu veux, demoiselle.

Comme si le destin venait de m’entendre, le téléphone de la chambre se met à sonner. Fred soupire, tend le bras vers la table de nuit et décroche.

— Allô !

Il fronce les sourcils.

— Vous êtes sûre ? OK, je descends.

Il raccroche et m’explique d’un ton étonné :

— C’était la réception. Y a Elsa qui est en bas, elle veut me parler.

Je me pousse à regret et le laisse se lever. Il enfle un tee-shirt noir et son jean de la veille. Pas de caleçon ? Mmmh... Je sais déjà comment l’accueillir à son retour.

Il ouvre la porte de la suite.

— Gilles ? Faut que je descende !

J’entends le garde du corps bouger et je me planque sous la couette avant qu’il n’entre dans la chambre.

Une fille qui s’envoie en l’air à la moindre occasion et qui traîne au lit : je me demande vraiment ce qu’ils pensent de moi. Ou peut-être ne vaut-il mieux pas que je le sache.

Fred revient vers moi.

— Y a Bastien devant la porte. Je t’envoie le petit-déj’ pendant que je suis en bas ?

Je l’embrasse dans un sourire.

— À t’à l’heure, demoiselle.

— Dis bonjour à Elsa pour moi.

Je me demande bien ce qu’elle lui veut, c’est peut-être en rapport à son plan cul de la veille.

Fred et Gilles disparus, je me lève en m’étirant et m’enveloppe dans le peignoir blanc posé au pied du lit. Je me rends vers la fenêtre et regarde par la vitre. Un pâle soleil d’hiver éclaire la ville.

J’aperçois le toit de l’Opéra Garnier en face de la chambre et celui des Galeries Lafayette au loin. Je pose mes mains contre la fenêtre en souriant, laissant mes pensées divaguer. Je n’ai jamais assisté à un opéra, j’aimerais bien pouvoir le faire une fois. Je me demande si Fred serait d’accord de m’accompagner. Il joue du violon et du Vivaldi, il doit bien avoir un côté musique classique en lui. « Vivaldi, c’est pas classique, c’est baroque » me reprendrait ma gueule d’ange en grimaçant, s’il m’entendait.

Un coup contre la porte me fait sursauter. J’entends la voix de Bastien :

— Alice, c’est le petit-déjeuner !

Waouh ! Ça, c’est ce qui s’appelle du service rapide ! Mon estomac se réveille subitement. À moi les croissants français et le bon chocolat chaud !

Je vais ouvrir la porte en sautillant. Le garde du corps me sourit et me salue. Je laisse passer la serveuse blonde et son chariot roulant en demandant à Bastien, par politesse :

— Vous voulez quelque chose ?

— Non merci. J’ai déjà pris mon petit-déj’.

Je hausse les épaules et referme la porte. La serveuse se tourne vers moi en désignant le chariot.

— Où voulez-vous que je le mette, mademoiselle ?

J'indique la suite.

— Là-bas, près du canapé, merci.

Elle disparaît dans l'autre pièce et je réalise qu'il faut peut-être lui donner un pourboire. Fred a toujours fait ça, ces deux derniers matins.

Je m'empare de mon sac et ouvre mon porte-monnaie. Mince ! Un billet de cinq euros, ça fait un peu rapiat et vingt euros, ça me semble beaucoup. Je cherche le portefeuille de Fred du regard. Par chance, je l'aperçois sur la commode, près de l'entrée. Il ne m'en voudra pas de fouiller dedans pour y trouver un billet de dix.

Alors que je m'en empare et commence à l'ouvrir, j'entends la serveuse fermer la porte de la suite. Tout en cherchant l'argent, je lui jette :

— Oh non ! Vous pouvez laisser ouvert !

Un bruit de clé dans la serrure me fait subitement tourner la tête. La jeune femme me scrute attentivement, un sourire mauvais aux lèvres, balançant la clé de la suite devant elle.

Elle n'a plus les cheveux blonds et courts. Ils sont devenus châains et ils tombent en cascade sur ses épaules.

— Laisser ouvert ? Je ne crois pas, non.

Mon sang se glace. Je me mets à trembler. Je crois que je suis sérieusement dans la merde.

Putain ! C'est quoi ce bordel ?



Je suis tétanisée, dans l'impossibilité de bouger le moindre membre. Même mon cerveau a cessé de fonctionner. Je fixe Sarah-la-cinglée totalement hagarde. Ses yeux sont remplis de haine et ses traits sont défigurés par une répugnance et un mépris hors du commun.

— Tu sais qui je suis, salope ? me siffle-t-elle en plissant les paupières.

Je hoche la tête, incapable de prononcer un mot. Ses lèvres s'entrouvrent dans un sourire maléfique, perfide, cruel. Il faut que je fasse quelque chose, je dois gagner du temps. Fred va revenir. Il est en danger !

Je jette un œil désespéré vers la porte, à quelques pas de moi. Bastien est juste derrière, je dois trouver le moyen de le prévenir.

— N'y pense même pas, salope ! Ton cerbère ne peut rien pour toi !

Elle passe sa main derrière son dos et soulève sa robe de serveuse de l'hôtel. Ma respiration s'arrête et je blêmis. Elle braque un flingue devant elle.

— Tu bouges, t'es morte. Tu cries, t'es morte.

Oh ! Putain ! C'est un vrai ? Si ça se trouve, elle l'a acheté dans un magasin de jouets, ils en fabriquent des terribles de nos jours. Mais je ne suis pas assez suicidaire pour vérifier.

Sarah se rapproche, je recule.

— Fred va bientôt revenir.

Ma voix tremble et n'est qu'un murmure peu convaincant. Le sourire de Sarah s'élargit.

— Hum... Ça dépend s'il est rapide.

Elle s'avance encore et je me retrouve accolée au mur.

— Il a sept étages à descendre et à remonter à pied.

Je la regarde sans comprendre. Elle se met à rire.

— Oh ! C'est bête ! J'ai bloqué l'ascenseur.

Elle parvient à ma hauteur et pose le revolver contre mon cou. Le métal froid sur ma peau me donne des vertiges. Non, ce n'est pas un jouet. Merde !

La folle me dévisage diaboliquement.

— Qu'est-ce qu'il te trouve, franchement ? Tu es d'une banalité affligeante.

Elle soulève mes cheveux du bout du canon en grimaçant de dégoût. D'un coup, ses pupilles s'agrandissent et une colère violente s'empare d'elle.

— Tu ne l'as même pas reconnu ! Putain ! Il a failli t'écraser en voiture à Montmartre et toi, tu ne savais même pas qui c'était ! Moi, je suis sa plus grande fan, depuis toujours. Je suis tout pour lui ! Toi, salope, tu n'es rien !

Elle me crache ces derniers mots au creux de l'oreille. Je ferme les yeux, retenant mes larmes du mieux que je peux.

Bordel ! Pourquoi Bastien n'a-t-il toujours pas réagi ? Il doit bien se rendre compte que la serveuse met du temps à sortir ! Ou alors, il pense que nous nous tapons la discute, comme deux bonnes vieilles copines.

Fred ! J'ai besoin de toi ! Pourquoi a-t-il fallu qu'Elsa se pointe ce matin ?

Mon cerveau retrouve subitement ses capacités réflexives et se met à carburer à cent à l'heure. Je jette un œil horrifié à Sarah-la-cinglée en demandant :

— Elsa n'est pas en bas, n'est-ce pas ?

— Oh ! C'est que tu serais intelligente ? Non, c'est moi qui ai demandé à la réception d'appeler

Frédéric.

Elle pose ses doigts sur mon visage et m'écrase les joues. Je tente de me débattre, mais elle pousse ma tête en arrière et je me cogne contre le mur.

Putain ! Ça fait mal !

— Il a toujours eu un faible pour les brunes, tu sais ? Mais ce n'était que pour de la baise. Moi, il m'aime ! Il m'a écrit une chanson, rien que pour moi !

Oui, et elle s'appelle *Chrysanthèmes*, mais je ne suis pas sûre que cette tarée parle de la même.

Je lui jette :

— *Little Sarah* n'est pas de Fred, c'est Mickaël qui l'a écrite pour Flavia. Si tu l'ignorais, Sarah, c'est son second prénom, hommage de ses parents à l'épouse d'Abraham. Tu vois ? J'en sais plus que toi sur Fred et sa bande, parce que j'en fais partie. Toi, tu n'as jamais réussi à t'y intégrer.

Merde ! Je crois que je n'aurais pas dû dire ça. Une lueur de rage traverse ses yeux. Avant que j'aie le temps de réagir, Sarah attrape mes cheveux et me tire en avant. Je pousse un cri. Elle me jette violemment à terre. Mon menton cogne contre le sol et le goût du sang imprègne ma bouche.

La voix de Bastien se fait entendre, inquiète :

— Alice, tout va bien ?

Sarah s'assoit sur mon dos et bloque mon bras droit en arrière avec sa jambe, puis elle pose le flingue contre ma tempe.

— Tu lui mens et comme il faut ! Sinon *bang* !

Je ferme les yeux et sens mes joues devenir humides. Je dois trouver quelque chose pour prévenir Bastien.

Je tente de maîtriser ma voix :

— Oui, tout va bien, Gilles !

Pourvu qu'il comprenne !

La folle semble satisfaite. Elle se penche vers moi et fait courir le revolver le long de ma nuque.

— Que vais-je faire de toi, salope ?

Je murmure entre deux sanglots :

— Laisse-le vivre.

Elle se penche encore plus.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je n'ai pas compris.

Je tente de calmer mes larmes.

— Tue-moi, mais laisse-le vivre !

D'une voix empreinte de cynisme, Sarah s'exclame :

— Oh ! Comme c'est mignon ! Tu veux te sacrifier pour lui ? Mais tu n'es rien, salope ! Rien du tout ! Moi, je suis sa plus grande fan ! Je l'aime éperdument et je suis tout !

Non ! Elle est folle. Juste folle. Mes larmes s'arrêtent et une rage primaire s'empare subitement de moi.

— Non ! Il ne t'aime pas !

D'un coup, j'arrondis mon dos et la fais basculer sur le côté. Elle pousse un cri en tombant. J'en profite pour me mettre à quatre pattes et avancer vers la porte. Je m'apprête à me relever, mais Sarah s'agrippe à ma jambe et me tire violemment en arrière. Je m'effondre et me retourne sur le dos en essayant de me dégager de son emprise.

Bastien se met à tambouriner contre la porte de la suite.

— Alice !

Sarah saute sur moi, j'attrape ses bras et tente de dévier le flingue le plus loin possible de mon corps. Bordel ! Un coup pourrait partir à la volée !

Je crie :

— Bastien ! Elle est là !

Sarah dégage sa main et m'envoie une gifle magistrale. Je suis littéralement sonnée, mais l'énergie du désespoir me redonne rapidement des forces.

— Va chercher Fred !

J'entends la poignée de la porte s'abaisser avec fureur, puis le gorille commence à donner des coups dessus. S'il continue comme ça, les gonds ne vont pas tarder à céder.

Vite, Bastien ! Je t'en prie !

— Si tu tentes d'enfoncer cette porte, je la bute ! s'écrie Sarah avec violence.

Ses yeux noisette sont injectés de sang, elle est rouge de fureur et ses forces se décuplent soudainement. Elle parvient à me clouer les bras au sol.

Je hurle :

— Bastien ! Elle a un flingue ! Va chercher Fred !

Bastien frappe plus fort. Sarah beugle comme une furie.

— Tu entres, je lui éclate la tête d'une balle ! Recule !

Le garde du corps stoppe aussitôt ses coups et lance :

— J'appelle les flics !

— Tu fais ça, elle est morte ! J'entends une seule sirène, cette salope crève !

Je me débats comme je peux. Elle est lourde, cette pétasse, et elle a de la force ! J'essaie de lever mon ventre, mais elle y met tout son poids. J'ai de la peine à respirer, et ce sang qui coule dans ma bouche... C'est infect et ça me donne envie de vomir.

Sarah me regarde avec des yeux remplis de folie.

— Alors ? Tu disais quoi, salope ? Il ne m'aime pas ? Il m'aime depuis qu'on a 16 ans ! Il me l'a dit et je sais que c'est vrai. Il m'a quitté à cause de ses connards d'amis, ce sont eux qui l'ont influencé !

— Tu l'as dénoncé aux flics, espèce de tarée !

Elle m'envoie une nouvelle gifle si rapide que je n'ai pas le temps de la voir venir, puis elle plaque sa main sur mon bras.

— Il méritait une leçon ! Mais on m'a punie pour ça ! On a dit qu'il ne voulait plus me voir, je n'avais même plus le droit de lui écrire. Mes parents m'ont forcée à déménager, j'en ai été malade. J'aimais Paris, c'était notre ville, à tous les deux ! J'ai fait une dépression, on m'a obligée à suivre une thérapie.

Je la regarde en écarquillant les yeux. Les médecins avaient détecté sa folie et l'ont malgré tout laissé traîner dans la nature ?

Je n'ai plus de limites, je ne parviens plus à me raisonner. Je lui balance en lui crachant à la gueule :

— Les hôpitaux psychiatriques étaient trop pleins en Normandie ? Ils n'avaient plus de place pour toi ?

Une haine incommensurable s'affiche sur son visage.

— Ta gueule, salope !

Elle lève le flingue et l'abat vers ma tempe. J'ai l'impression que mon cerveau éclate sous le coup. Le décor vacille autour de moi. Je vois des points noirs et blancs, l'évanouissement me guette, mais je vais chercher les derniers restes d'énergie en moi et je tiens bon.

Sarah continue de s'enfoncer dans ses délires :

— Fred, je l'aime depuis le premier jour où je l'ai vu, au lycée. Lui et moi, nous sommes des inséparables. Je l'ai reconnu tout de suite sur la pochette du CD. Il était si beau. Il avait changé de nom, mais je savais que c'était lui. J'allais voir Dark Moon dès que je le pouvais. En brune, en blonde, en rousse. C'est si facile de transformer son apparence.

Pendant qu'elle parle, je sens qu'elle relâche un peu la pression sur mes poignets. Je dois continuer de la faire palabrer, je dois gagner du temps. Bastien est sûrement parti chercher du secours. Fred ne va plus tarder. Oh ! Mon amour ! Je suis désolée !

Je plante mes yeux dans ceux de Sarah avec dégoût.

— Tu es allée cher lui, l'été dernier ?

Elle sourit.

— J'ai toujours été douée pour les filatures. La preuve : je vous ai suivis jusqu'ici après ma visite à Montmartre vendredi après-midi. Personne n'a jamais rien vu. S'introduire dans cet hôtel et volé un costume et un chariot a été si simple ! Presque trop facile. Chez lui, en Suisse, c'était plus compliqué, mais j'y suis parvenue.

Un sourire de démente s'affiche sur ses traits. Elle passe sa langue sur ses lèvres et déclare d'un ton pervers :

— Si tu savais tout le bien que je me suis donné sur son lit. Je n'ai jamais autant joui. Et j'ai pris ceci.

Contre toute attente, elle se lève. Je tente de me mouvoir aussi, mais elle pointe illico le revolver en direction de ma poitrine.

— Bouge un doigt et t'es morte, salope !

Elle recule, fait glisser la fermeture Éclair de sa robe de sa main libre, tout en continuant de me tenir en joue, puis elle retire le vêtement par le bas. En dessous, elle porte un legging et un tee-shirt noir avec une tête de mort à cornes cauchemardesque, ayant la bouche grande ouverte. Sur le bas du tee-shirt, écrit en demi-lune, le nom d'un groupe de punk breton : Tagada Jones. Fred m'en a vaguement parlé un jour.

Les yeux de Sarah-la-cinglée s'illuminent.

— En fouillant dans son armoire, j'ai été surprise de découvrir ce tee-shirt. Il l'a acheté le jour où il m'a emmenée voir ce groupe en concert. En dix ans, il n'a pas pris un pli. Fred l'a gardé en souvenir de moi.

Je pâlis. Elle a définitivement perdu la raison. Je fixe la tête de mort horrifique, on dirait qu'elle m'invite à rejoindre sa gueule ouverte. Je frissonne. La peur revient en force au creux de mon ventre.

Je dois faire quelque chose, bordel ! Il doit bien y avoir un moyen. Sarah s'approche de moi et je ne réfléchis pas : je balance ma jambe vers la sienne dans un cri. Surprise, elle ne parvient pas à éviter mon tackle et tombe à terre.

Aussitôt, je me tourne et saute sur mes pieds. Je me précipite sur la porte et commence à abaisser la poignée lorsque la main de la tarée se referme sur mes cheveux. Je suis violemment tirée en arrière. Je me mets à hurler et me débats comme une furie.

Elle m'envoie un puissant coup de pied dans le dos et je vole contre le mur. Dans un geste de protection, je tends mes mains devant moi, mon poignet droit craque dans un bruit sourd. La douleur m'électrise et se répercute dans tout mon bras. Putain ! J'ai mal ! La garce !

Sarah se jette sur moi et mon instinct de survie me fait virevolter d'un coup. Nous tombons à terre, mais cette fois, cette folle enserme mon cou. Je pose mes mains sur ses poignets, mais j'ai si mal à mon bras blessé que je ne parviens pas à tenir.

Je me tords de droite et de gauche comme un animal pris au piège. Putain ! Je ne veux pas mourir ! Pas comme ça !

Fred ! Où es-tu ?

— Je suis tout pour lui ! TOUT ! Toi, tu n'es RIEN ! Tu vas crever, Alice Lagardère ! Et après, Fred ne sera plus qu'à moi, à moi seule !

Elle resserre son étreinte, je commence à suffoquer. J'ai besoin d'air, bordel !

J'essaie à nouveau de retirer ses mains, mon poignet me fait souffrir, mais mon envie de vivre est plus forte que la douleur.

Sarah hurle :

— Mais après toi, il peut y en avoir d'autres ! Vous n'êtes que des sorcières ! Toutes ! Il est à moi ! À MOI ! On va partir, tous les deux ! Pour toujours, rien que lui et moi !

Non ! Je dois sauver Fred ! Je dois le protéger. Mais elle serre trop fort, cette salope ! Mes forces me quittent, la chambre commence à rétrécir. Je ne parviens plus à reprendre mon air. Je vois flou. Non !

Je sens mes doigts relâcher la pression sur les poignets de Sarah. Elle ne peut pas gagner ! Ce n'est pas comme ça que ça se passe dans les films ! Le méchant perd, toujours !

Je crois que je pleure.

Fred ! Mon amour ! Je n'ai pas réussi, je ne suis pas assez forte. Je t'aime, je suis désolée.

— ALICE !

La voix grave et cassée est lointaine. Si lointaine... Pourtant, elle résonne à mes oreilles comme une douce chanson foutrement mélodieuse. Puis il y a des bruits sourds. On dirait qu'on cogne contre du bois.

— ALICE !

Alors que je me sens partir, je vois vaguement la porte de la chambre s'ouvrir brutalement. Sarah appuie plus fort sur ma peau.

Dans un dernier réflexe, mes yeux s'ouvrent en grand. Mon ange aux yeux verts est là. Tu es si beau, mon amour. Mais son image est fugace et se floute subitement.

Mes mains se relâchent, mon corps se détend. Il est trop tard. Je ne contrôle plus rien. Mes paupières se ferment malgré moi et les ténèbres m'envahissent.

— J’aurai le droit de t’appeler ?

— J’espère bien.

— Même plusieurs fois par jour ?

— Tant que tu veux, demoiselle.

Elle a besoin d’être rassurée, mon Alice. Bordel ! Trois mois ! Mais pourquoi ça me fout le cafard comme ça ? C’est rien, trois mois.

Je passe ma main dans ses cheveux, j’ai encore envie de l’embrasser. Je crois que je pourrai jamais m’en lasser.

Le téléphone se met à sonner, j’attrape le combiné.

— Allô !

— Bonjour, monsieur Pelletier. Je suis désolée de vous déranger, mais une certaine Elsa Aubert demande à vous voir.

Elsa ? Qu’est-ce qu’elle fout là ? Pourquoi elle a pas appelé sur mon portable ?

— Vous êtes sûre ?

— Oui, monsieur. Elle vous attend à la réception.

Et merde !

— OK, je descends.

Je me tourne vers Alice.

— C’était la réception. Y a Elsa qui est en bas, elle veut me parler.

Alice se pousse. À sa tête, je vois qu’elle est pas contente. Elsa, tu fais chier !

Je soupire. La partie de baise suivante devra attendre. Dommage, on avait bien commencé.

Je m’habille et ouvre la porte de la suite.

— Gilles ? Faut que je descende !

Devoir se coltiner la garde rapprochée à chaque pas, bordel ! ce que c’est pénible ! Vivement d’être sur les routes. Au moins, à l’étranger, ils me lâcheront un peu la grappe. En tout cas, ils ont intérêt.

Je retourne vers le lit et me penche sur Alice.

— Y a Bastien devant la porte. Je t’envoie le petit-déj’ pendant que je suis en bas ?

Elle m’embrasse dans un sourire.

— À t’à l’heure, demoiselle.

— Dis bonjour à Elsa pour moi.

Ouais, tu parles ! Je me demande ce qu’elle me veut.

Je sors de la chambre, Gilles sur mes talons. On salue Bastien et on rejoint les ascenseurs. J’appuie sur le bouton. On attend quelques secondes. J’appuie de nouveau. La lumière indique que la cabine reste coincée au quatrième étage.

— Merde ! On dirait qu’il est bloqué.

Putain ! Elsa, t’as vraiment choisi ton moment !

Je regarde Gilles en haussant les épaules. Les escaliers, ça me réveillera.

Pendant la descente, j’essaie de me concentrer sur le programme du jour et celui de la tournée. On a assuré hier. Faut qu’on déchire encore plus ce soir. Finalement, le fait de savoir Alice dans les coulisses, ça m’envoie de l’adrénaline. Je veux qu’elle soit la première à apprécier le spectacle. Je veux donner le meilleur de moi-même pour elle.

Elle a peur de la séparation, peur que je sois en manque de cul et que je m’en envoie une autre. Mais y a plus qu’elle. Je m’en fous des autres. Je m’en suis toujours foutu. J’aimerais tellement pouvoir la rassurer. Je veux pas qu’elle se prenne la tête pour ça pendant trois mois. Faut qu’elle me fasse confiance, putain !

Je souris. Elle me fait confiance. Une confiance aveugle. C’est dans les autres meufs qu’elle n’a aucune foi. Et les autres peuvent essayer ce qu’elles veulent, je sais que je ne céderai pas. Alice, je l’aime. Et je devrais peut-être le lui redire avant qu’on se quitte demain. Pourquoi c’est si difficile ? Elle arrête pas de me l’avouer, elle. Ça lui sort avec tellement de facilité de la bouche que ça m’en explose le cœur à chaque fois.

Moi, je sais pas le dire pour de vrai. J’y arrive pas. Je crois qu’en fait j’ai tellement regretté de l’avoir dit à Sarah que, depuis, je me protège. J’aurais mieux fait de me bourrer la gueule correctement ce jour-là. J’aurais fini dans un coma éthylique, mais au moins, j’aurais jamais balancé une connerie pareille. J’ai jamais eu le moindre sentiment pour cette fille. À part la baiser, y a rien d’autre qui m’intéressait.

Putain ! À 16 ans, j’étais déjà un sacré cas ! J’ai fait le con et aujourd’hui, j’en paie le prix. Les flics ont intérêt à bouger leur cul, et rapidement !

Gilles m’ouvre la porte du rez-de-chaussée. Des mecs attendent devant l’ascenseur.

En passant près d’eux, je leur jette :

— Vous emmerdez pas à l’attendre, il est bloqué.

Ils se regardent d’un air désespéré. Bande de blaireaux en costard-cravate ! C’est sûr que de grimper les escaliers avec vos pompes en croco cirées, ça va vous tuer.

On rejoint la réception, je fronce les yeux. Elsa n’est pas là. Elle se fout de ma gueule ?

La réceptionniste m’aperçoit et me fait signe. Tandis que je m’approche, elle se met à rougir. Je soupire. Bordel ! Mais elles ont fini de baver devant moi à chaque fois ? Elles croient quoi ? Que je vais craquer d’amour pour elles suite à leurs battements de cils ? Que je vais leur promettre monts et merveilles ? Ouais, je suis beau, mais je suis pas un mec bien. Je suis fêlé. Je suis dangereux. Et j’ai le cœur déjà pris.

Allez ! Referme ta bouche, poupée, t’as bientôt la langue qui pend.

Elle minaude :

— Monsieur Pelletier, bonjour. C’est moi qui vous ai appelé.

Ça, je m’en doute, c’était pas la voix de ton collègue au téléphone. Bon, on a déjà assez perdu de temps comme ça.

— Où est Elsa Aubert ?

La réceptionniste semble surprise par mon ton brusque. Un autre jour, je me serais peut-être amusé à la faire rougir encore un peu, mais pas ce matin. Je suis pressé ; j’ai une partie de baise qui m’attend avec une belle demoiselle.

La gonzesse, un peu déstabilisée par ma froideur, m’indique le bar.

— Elle m’a dit qu’elle vous attendait là-bas.

Oh, putain ! C’est pas vrai ! Si Elsa est partie boire un verre, c’est que la discussion sera peut-être plus longue que prévu. Elle veut quoi, bordel ? Me parler de son dernier plan cul ? Elle aurait pu le faire au téléphone.

Je prends la direction du bar. Merde ! J’ai oublié de demander pour le petit-déj’ ! Tant pis, je le ferai au retour.

Nous entrons dans le bistrot de l’hôtel. Il est près de 11 heures et il commence à y avoir du monde. Je cherche Elsa des yeux. Elle est où, putain ?

Je jette un œil à Gilles qui tend son cou dans tous les sens. Nos regards se croisent. Le sien est rempli d’incompréhension, le mien commence à être en colère.

Je lance encore un œil à la salle et mets la main à la poche arrière de mon futsal. Et merde ! J’ai oublié mon portable dans la chambre.

— Tu me prêtes ton téléphone ?

C’est plus un ordre qu’une question. Gilles me le donne de bonne grâce et j’appelle Elsa. Elle va m’entendre, bordel ! Heureusement que j’ai fait l’effort d’apprendre son numéro par cœur.

— Allô ?

J’écarque les yeux. C’est le métro que j’entends derrière elle ? C’est quoi ce bordel ? Mes mains deviennent moites. Putain ! J’ai un mauvais pressentiment.

Ma voix est blanche :

— C’est Fred. T’es où ?

Elle paraît étonnée de mon entrée en matière.

— Oh ! Salut ! T’as changé de numéro ?

— Elsa ! Putain ! T’es où ?

— Je suis à la station Montparnasse-Bienvenue, pourquoi ?

Je réponds pas. Je me sens mal. Une peur irrationnelle s’empare de moi. C’est pas possible. Je suis qu’un con !

— Fredo, ça va ? T’as l’air...

Je lui raccroche au nez, tourne les talons et fonce vers les ascenseurs.

— Fred ! Qu’est-ce qui te prend ? me crie Gilles avant de se lancer à ma poursuite.

Je m’arrête devant les portes closes et dans un espoir stupide, j’appuie sur le bouton. La cabine, toujours au quatrième, refuse de s’ébranler. C’est quoi pour un hôtel, putain ! Je cogne violemment contre les portes, un chasseur qui passe près de nous me jette un œil désapprobateur.

— Monsieur, c’est...

— Il est en panne, votre ascenseur, ducon !

Il veut répliquer, mais je lui en laisse pas le temps. D’un geste brusque, je rends le portable à Gilles et cours vers la porte donnant sur les escaliers.

— Appelle Bastien ! Alice est en danger !

Gilles fronce les sourcils, perdu.

— Fred...

— Elle nous a eus, la salope ! Grouille-toi !

Je me mets à grimper les marches trois par trois. Sept étages... L’ascenseur en panne... Elsa qui veut me parler... Et moi, j’ai rien vu venir. Putain ! Alice ! Non !

Je tourne brièvement la tête vers Gille.

— Laisse tomber Bastien, appelle les flics !

— Je peux pas ! On capte pas le réseau depuis ici.

Quoi ? Mais c’est pas vrai ! Serge, si je m’en sors, je te tue !

On accélère. Alice, tiens bon ! Je suis désolé ! Tout est de ma faute !

J'entends une porte claquer plus haut. Je lève les yeux, mais je vois rien. Des bruits de pas précipités se dirigent vers nous. Sur le palier du cinquième, je pile brusquement avant de me cogner dans Bastien. Il a les yeux exorbités et il est pâle comme la mort. On dirait qu'il vient de croiser le Fantôme de l'Opéra.

— Fred ! Je suis désolé ! Elle... J'ai rien vu ! Putain ! Elle était blonde, j'ai pas fait gaffe !

Mon cœur s'arrête. Alice... Non !

— J'ai appelé les flics. Ils seront là dans moins de dix minutes.

C'est trop long ! Bordel de merde !

Je pousse Bastien et me remets à courir. Il s'exclame :

— Elle est armée ! J'ai voulu défoncer la porte, mais elle a menacé de tuer Alice.

C'est moi qu'elle veut, cette pute, et elle a lu l'article. Elle sait que si elle tue Alice, je meurs aussi. Et ça, c'était pas un mensonge.

On croise du monde dans les escaliers. Les gens voient que l'on court et au lieu de se pousser, ces abrutis restent plantés au milieu du passage. Rien à foutre ! Je les pousse et passe. Ils râlent, m'incendient et en rajoutent une couche quand Bastien et Gilles les poussent à leur tour. Ce que les gens sont cons !

On parvient enfin au septième étage. Je me mets à crier :

— ALICE !

Tout est silencieux dans le couloir. Beaucoup trop. Je cours comme un dératé vers la porte de la chambre en sortant la carte magnétique de ma poche.

Je cogne contre le battant. Putain ! Réponds, demoiselle ! Me fais pas ce coup-là !

— ALICE !

J'introduis la carte et la porte s'ouvre dans un clic. Je reste figé dans l'entrée. Bordel ! Non ! Sarah est assise sur Alice, elle est en train de l'étrangler ! Putain ! Alice a les yeux fermés, elle bouge plus.

Je me mets à trembler de fureur. Espèce de salope ! Tu vas me le payer !

— LÂCHE-LA !

Sarah lève ses yeux vers moi. Un sourire s'affiche sur son visage de démente. Putain ! Elle ose sourire, cette cinglée !

Gilles et Bastien m'entourent et sortent leurs armes. Sarah s'empare d'un flingue posé à côté d'elle et le pose contre le front d'Alice.

— Dis à tes gorilles de ranger leurs joujoux ou je lui explose la cervelle !

Mon cœur bat violemment. Je parviens pas à détacher mes yeux du corps inerte d'Alice. Non ! Elle est vivante ! Dites-moi qu'elle est vivante, putain !

Sans quitter Alice du regard, j'ordonne à Gilles et Bastien :

— Rangez vos armes.

Je les sens hésiter.

— Faites pas les cons ! Rangez vos flingues, merde !

Ils obéissent, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Et qu'ils sortent ! C'est juste toi et moi, mon amour.

— Fred, on peut...

— Sortez !

Ma voix est robotique. Bastien tressaille.

— Fred...

— Sortez, bordel !

Ils reculent à petits pas. Je leur lance dans un murmure :

— Appelez Serge et une ambulance !

Je m'appuie contre la porte et la ferme avec rage.

— Pourquoi une ambulance, mon amour ? Tu crois que les toubibs pourront la sauver ?

Elle se penche sur le visage d'Alice en souriant de toutes ses dents.

— Je crois qu'elle respire encore un peu... Ou non ! Peut-être pas...

Je m'avance en serrant les poings. Elle braque son flingue sur moi.

— Ne bouge pas !

Tu crois que tu me fais peur, espèce de tarée ? J'avance encore, elle se relève, surprise par mon comportement. Eh ouais, salope, c'est pas un flingue qui m'empêchera de rejoindre Alice.

— N'avance pas !

Son regard n'est plus aussi déterminé. Elle a un doute. Je fais encore deux pas, elle recule, sans baisser le flingue.

— Frédéric ! Non !

Son sourire disparaît lorsque je m'agenouille auprès d'Alice. Je passe mes mains sur son visage. Je tremble violemment. Ma voix se fait douce et des larmes s'imprègnent au bord de mes yeux.

— Alice, dis-moi quelque chose ! Tu peux pas me laisser, t'as pas le droit ! On s'est fait une promesse. Alice !

Sa peau est froide. Je me penche vers elle.



Sarah se met à hurler :

— Je suis tienne, Fred ! Je suis ta plus grande fan, depuis toujours ! Je t'aime éperdument ! Je suis tout pour toi ! Tout !

Je l'écoute pas, ne lui adresse aucun regard. Je m'en fous. Elle n'est rien, rien du tout ! Alice, elle, elle est tout.

Putain ! Me lâche pas, demoiselle ! Pourquoi t'es froide comme ça ? C'est pas normal !

Je passe ma main dans ses cheveux et effleure sa bouche de mes lèvres. Je sens rien. Elle respire plus. Non !

— Laisse-la, Frédéric ! Elle est morte ! Elle devait mourir, parce que tu es à moi ! Depuis toujours ! Tu as dit que tu m'aimais, tu m'as même écrit une chanson ! Je sais que tu ne m'as jamais oubliée. Je t'aime, mon amour, je t'aime tellement !

Alice est morte... Non !

Je ferme les yeux. J'ai envie de hurler et de commettre un meurtre. Je tourne mon visage vers Sarah et la regarde froidement. Pour la première fois, je réalise qu'elle porte le tee-shirt qu'elle m'a volé. Et des souvenirs m'assaillent. Des souvenirs qui me font mal.

Ce tee-shirt, je l'ai acheté y a dix ans au concert de Tagada Jones. J'avais invité Sarah et en sortant de la salle, je l'ai embrassée pour la première fois. Je m'en rappelle très bien et ça me donne envie de gerber.

Je me relève et fixe Sarah d'un regard glacé avant de poser mes yeux sur le flingue. Je m'avance, lentement. Elle fait un pas en arrière.

— Pourquoi tu tires pas ?

À ma remarque dépourvue de chaleur, les paupières de Sarah s'agrandissent. Elle semble perdue. Elle regarde l'arme dans sa main avec une lueur de doute. Je m'avance encore, elle se retrouve accolée au mur.

— Je pensais que toi et moi, on devait partir pour un grand voyage, Sarah ?

Je parviens à mettre du velours sur ma voix. Je tente d'oublier la boule de haine qui s'est nichée au creux de mon ventre. Pour tuer plus facilement un agneau, faut pas qu'il voie le couteau.

Je vais te faire la peau, salope ! Une vie pour une vie ! Moi, le pardon, je connais pas.

Sa poitrine se soulève rapidement. Elle est en mode panique. Elle comprend pas ma réaction. Elle m'a jamais compris de toute manière. Elle connaît rien de moi. Je lui ai jamais parlé de mes parents, de ma colère intérieure, du violon, de mon amour pour les chevaux. Cette meuf n'a jamais rien représenté à mes yeux, hormis le moyen de sauver Elsa et les autres des rumeurs de merde qui couraient sur nous.

Je parviens à sa hauteur et pose mon torse contre l'embout noir du flingue, au niveau de mon cœur. La main de Sarah commence à trembler. Moi, j'ai retrouvé tous mes moyens.

Je plante mes yeux dans les siens.

— Tire, Sarah. Vas-y !

Elle secoue la tête.

— Je t'aime, Frédéric. Depuis toujours.

— Je sais.

Je pose ma main sur la sienne et laisse mon doigt venir à la rencontre du sien, sur la gâchette. Elle sursaute à ce contact et ses yeux se remplissent d'amour.

Je m'appuie un peu plus contre l'arme. Un faux mouvement et le coup part. En plein dans le cœur.

Je rapproche mon visage du sien. Elle entrouvre ses lèvres et tend son cou. Pour la première fois depuis que je suis entré dans cette pièce, je souris.

— Tu veux plus me tuer, Sarah ? C'est pourtant si facile, t'as qu'à faire un tout petit mouvement du doigt.

Elle secoue la tête.

— Non ! Je ne veux pas que tu meures, mon amour. Nous sommes réunis, enfin. Tu vas me chanter des chansons rien que pour moi. Tu as une si belle voix !

Mes lèvres viennent frôler sa peau. Elle frémit.

— Des chansons ? Comme *Little Sarah* ?

— Oui.

Elle jette un regard dégoûté vers Alice.

— Elle a osé me dire que tu ne l'avais pas écrite pour moi, cette salope ! Mais je sais que c'est faux !

Je fais claquer ma langue. Elle me dévore des yeux. Je laisse ma bouche effleurer la sienne. Elle relâche la pression sur le flingue et moi, j'accentue la mienne.

— Alice dit toujours la vérité, Sarah. Elle sait pas mentir.

Une lueur de doute traverse son regard. Je remonte mes lèvres vers son oreille et lui murmure :

— La seule chanson que j'ai écrite en pensant à toi, c'est *Chrysanthèmes*. Je t'ai jamais aimée, Sarah. J'ai déconné. J'ai jamais été un mec sérieux.

Ses yeux roulent dans ses orbites. Elle tente d'assimiler toutes ces nouvelles informations et avant qu'elle ne réagisse, je la plaque contre le mur et lui arrache le flingue des mains.

Je recule en pointant l'arme sur elle. Elle me regarde complètement affolée.

— Non ! Tu mens !

— Je t'ai menti y a dix ans ! Et depuis, tu t'es allègrement vengée, Sarah. T'as pourri ma vie !

J'arme le chien. Je la tue et je me tuerai après. Toute façon, plus rien n'a d'importance désormais.

Elle sanglote :

— Je ne voulais rien dire à la police, mon amour. Mais... tu m'avais fait du mal.

Une haine incommensurable s'empare de mon cœur.

— Et toi ? Tu sais le mal que tu m'as fait ? Tu m'as vendu aux flics, parce que je t'ai dit que c'était fini entre nous ? On est sortis ensemble six semaines ! On avait 16 ans, putain ! Tu te souviens des crises de jalousie que tu me faisais quand j'allais répéter avec Mickaël ? Et tous les mots haineux que t'as eus envers Elsa ? T'es complètement barrée, Sarah, tu l'as toujours été !

Elle sursaute à ces mots et ses yeux viennent m'implorer. Mais il est trop tard. Toute ma bile et ma rancœur ont besoin de sortir :

— Tu sais ce qu'il s'est passé chez les flics, cette nuit-là ? Tu sais pourquoi j'ai refusé de te revoir ?

Elle secoue la tête et je sens la peur l'envahir. Elle a compris que mon aversion pour elle est bien réelle et que moi, je vais pas hésiter à tirer.

Je hurle :

— On m'a violé ! Et j'ai voulu mourir ! J'ai perdu le peu de bien qu'il restait en moi ce soir-là. Je t'ai détestée, Sarah ! J'ai eu de la haine pour toi ! Mais j'ai refait ma vie et j'ai réussi à t'oublier ! Et aujourd'hui, tu viens de m'arracher la seule personne que j'ai jamais aimée !

Son regard glisse vers Alice et s'assombrit.

— Non ! Tu ne peux pas l'aimer ! Non !

Elle pose ses mains contre sa tête et se bouche les oreilles. Moi, j'en ai marre de parler. Ça sert à rien et ça change quoi ? Alors je vise.

— Fr...

Je me fige, puis tourne ma tête vers Alice. J'ai rêvé, c'est pas possible ! Je retiens ma respiration. Ce n'est qu'un murmure et pourtant...

— Fre...

Je me précipite vers Alice, prends sa main froide et pose mes doigts sur son front.

— Alice ?

Je me remets à trembler. Je serre sa main.

— Alice, ouvre les yeux, s'te plaît ! Je suis désolé !

Au loin, j'entends des sirènes, mais n'y attache pas d'importance. Ma demoiselle est vivante ! Alors pourquoi est-elle si froide ? Je pose ma bouche contre sa main et souffle dessus pour tenter de la réchauffer.

— Alice ! Reviens !

Je retiens pas mes larmes. On n'en est plus là. Et puis, elle m'a déjà vu pleurer. C'est bien la seule d'ailleurs. Même devant Elsa, je me suis toujours contenu, ou presque.

Putain ! Maintenant, tu connais tous mes secrets, demoiselle. T'es la seule à qui je me suis autant révélé. T'es la seule en qui j'ai totalement confiance. Je peux pas vivre sans toi. Me laisse pas !

Je me penche vers elle et dépose un baiser sur ses lèvres.

— Je t'aime, Alice. Comme un fou. Reviens ! Je t'aime, putain !

— NON !

Sarah hurle comme une démente.

— Tu n'as pas le droit de l'aimer ! Il n'y a que moi ! QUE MOI !

Elle se baisse et porte ses doigts à ses bottes. Elle en tire un poignard. Merde ! Je l'avais pas repéré, celui-là !

Je reprends le flingue dans ma main. Je crois que j'entends du bruit dans le couloir, mais tout est si confus dans ma tête que je sais plus vraiment ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Je plonge mon regard dans celui de Sarah. Je cille pas.

— Si, je l'aime ! Elle est tout pour moi. Toi, tu n'es rien !

— Non ! Si tu n'es pas à moi, Fred, tu n'es à personne !

D'un bond, elle se jette sur moi. J'ai pas le temps de viser, elle est plus rapide. Son poids me fait basculer brutalement en arrière. Ma tête cogne contre le sol et ça me sonne.

Sarah tente de me planter le couteau dans le cœur, je parviens à arrêter son geste et repousse son bras. Elle crie en plantant ses ongles dans mon cou. D'un geste de rage, je lui envoie la crosse du flingue contre le crâne. Elle tombe au sol, étourdie.

Chacun son tour, salope !

Je veux ramasser le poignard, mais d'un geste habile de la main, Sarah s'en empare et se remet debout. Elle a de la ressource, cette tarée !

Ses yeux ne sont plus que haine et démente. Je crois que les miens aussi. Après dix ans, il est l'heure de solder nos comptes. Balle de match. Ce sera elle ou moi.

Des coups contre la porte. La voix de Serge qui prévient :

— Fred ! On est là !

Je tressaille et laisse mon regard se poser sur l'entrée de la chambre. J'aurais pas dû. Sarah profite de ce moment de faiblesse pour me sauter à la gorge. À la vue de son ombre, je brandis le flingue dans un geste réflexe, mais sa main parvient à dévier la mienne et le coup part en l'air. Nous tombons tous les deux sur le lit.

— Police ! Jetez vos armes !

Un tir dans le couloir, contre la serrure. Et une douleur vive dans mon corps. Je hurle. Putain ! C'est froid ! Non... Ça brûle !

Sarah recule en retirant le poignard ensanglanté de mon flanc. Je lâche le flingue et pose mes mains sur ma blessure. Elle m'a pas loupé, la salope. Ça fait mal, putain !

Les yeux de Sarah sont imprégnés de folie. Elle s'empare de l'arme à feu et vise le corps inanimé d'Alice.

NON !

Je réfléchis plus et laisse mon instinct parler pour moi. Je lui envoie un coup de pied sur le bras, elle crie de douleur et lâche son arme. Puis elle se tourne vers moi. Je la reconnais plus. C'est plus Sarah. Je crois que la démence s'est définitivement logée en elle.

Elle lève son poignard et l'abat sur moi. Je la bloque et dans un hurlement de haine, je la pousse avec mes jambes. J'y mets toute ma rage. Sarah s'envole et retombe lourdement sur le sol, sa tête cognant avec violence contre le mur derrière elle. Elle s'écroule. Je crois que je viens de la tuer.

Je me laisse glisser par terre et rejoins Alice. J'ai les mains pleines de sang, mais je m'en branle. Je suis dans un autre monde.

Je pose mes mains contre la peau froide d'Alice en murmurant :

— C'est fini, demoiselle. Réveille-toi, on a gagné la partie.

Mais elle bouge pas. Et moi, je suis en train de foutre du sang partout sur elle. La porte s'ouvre avec fracas et la chambre est envahie par les flics. Ils pointent leurs armes sur moi.

— Ne bougez pas !

Ils se foutent vraiment de ma gueule, ceux-là ! Et dire qu'on les paie avec nos impôts !

En quelques secondes, ils analysent la situation et doivent réaliser que je suis pas dangereux, car ils se tournent vers la porte et l'un d'eux s'écrie :

— Vous pouvez entrer ! On a des blessés !

Cet abruti s'avance vers moi.

— Vous allez bien, monsieur ?

Je le fixe sans répondre. J'ai l'air d'aller bien, ducon ?

Des secouristes entrent précipitamment, suivis de Serge et des gardes du corps. Ça valait bien la peine de se les farcir durant toutes ces semaines, ceux-là ! Quelle blague !

— Fred ! Nom de Dieu ! Je suis désolé !

Serge s'agenouille à mes côtés. Je me détourne de lui et me reconcentre sur Alice. Mais pourquoi elle bouge plus, putain ?

Deux secouristes s'occupent d'elle. L'un d'eux s'exclame :

— Elle perd du sang, mais j'arrive pas à voir d'où ça vient !

Comment ça, elle perd du sang ? Mais non, c'est moi qui...

— Son pouls est faible, elle a besoin d'oxygène !

Son pouls est faible ? Mais y a un pouls ! Elle est vivante ! Je ferme les yeux et me mets à pleurer. Serge passe un bras autour de mes épaules.

— Fred, tout va bien ! C'est fini ! Mais... C'est quoi ça ? Fred ! Tu saignes !

À ces mots, il remonte mon tee-shirt.

— Putain ! Il est blessé !

Ah ça ! Je crois qu'elle m'a pas raté. Et ça fait mal. Mais je m'en fous. Je veux qu'ils s'occupent d'abord d'Alice. Moi, ça n'a pas d'importance. C'est ma demoiselle qui compte.

Un troisième secouriste, une femme, s'avance vers moi et pose son regard sur ma blessure.

— Je crois qu'il fait une hémorragie ! Monsieur Pelletier, je dois compresser la plaie pour stopper l'écoulement.

— Occupez-vous d'Alice !

— Elle est entre de bonnes mains, mes collègues s'occupent d'elle.

Je jette un œil sur ma gauche. Deux autres personnes sont au chevet de Sarah. Visiblement, elle est pas morte. Je l'ai pas envoyée assez fort contre le mur, cette salope.

— Je reviens, monsi...

— Fred.

La secouriste me regarde avec étonnement.

— J'aime pas les « monsieur ».

Elle sourit.

— Très bien. Je reviens, Fred.

Elle disparaît quelques secondes. J'en profite pour me rapprocher d'Alice.

Serge me sermonne :

— Fred, ne bouge pas !

Mais il me retient pas. Je m'empare de la main d'Alice. Elle me semble un peu plus chaude. Le secouriste a posé un masque à oxygène sur son visage. Moi, je commence à avoir de la peine à respirer.

— Fred, venez.

La secouriste me tire gentiment en arrière. Je tente de me débattre. Non ! Je veux rester là, près d'Alice. Une seconde main se pose sur mon épaule et une voix d'homme m'ordonne :

— On doit vous soigner. Votre amie va bien, ne vous inquiétez pas.

Je me tourne vers le secouriste et tente de lire dans ses yeux s'il me ment, mais mon regard se trouble. Je crois que j'ai des vertiges.

Je demande :

— C'est la vérité vraie ?

J'ai l'impression qu'il sourit vaguement.

— Oui. La strangulation a été violente et elle en portera les marques quelque temps. Son pouls est faible, mais elle va s'en sortir, je vous le promets.

Je m'adosse contre le lit. Serge se tient près de moi. Je sens qu'on remonte mon tee-shirt. La douleur revient à la charge, m'arrachant les entrailles.

J'entends la secouriste jeter entre ses dents à son collègue :

— Ça n'arrête pas de saigner ! Faut lui poser une voie !

Ils vont pas me piquer, putain ! J'ai toujours détesté les piqûres ! Mais avant que j'aie le temps de demander quoi que ce soit, je perçois une douleur légère sur ma main.

Devant mes yeux, Alice est mise sur un brancard. Je tente de me lever.

— Fred, ne bougez pas !

— Je veux aller avec elle !

Je me mets debout et m'avance en portant la main à mon flanc. La douleur est de plus en plus vive. Je tombe sur les genoux. Merde ! Je serre les dents.

— Fred !

Serge se précipite vers moi.

— Pas sur ce coup-là, mon vieux. On doit te soigner d'abord. Tu la rejoindras après.

Je le repousse, essaie de me relever, mais je m'effondre.

Le brancard s'ébranle et j'en vois un autre le suivre. Ils emmènent Sarah aussi. Non ! Pas les deux ensembles dans la même ambulance ! Je veux aller avec Alice ! Je veux pas la laisser seule ! J'ai promis de veiller sur elle !

J'entends une voix un peu plus loin :

— La seconde ambulance arrive !

Celle-là, je crois qu'elle sera pour moi. Putain ! Je déteste les hôpitaux ! Je voudrais pouvoir repousser les secouristes, mais je me sens de plus en plus faible. Et j'ai froid. Si froid...

— Serge !

Je veux crier, mais ce n'est qu'un murmure qui sort de ma bouche. La main de Serge s'empare de la mienne.

— Calme-toi, d'accord ? T'as besoin de tes forces, Pelletier.

Ouais, je dois chanter ce soir. Je grimace de douleur. Putain ! Je crois qu'on va devoir annuler. Et merde ! Les autres vont m'en vouloir. 18 000 billets ! Le public va pas apprécier.

— J'ai froid.

— Va chercher une couverture ! ordonne la femme à son collègue.

Elle se penche sur moi.

— Arrêtez de parler, Frédéric. Votre ami a raison, il faut garder vos forces. Vous avez perdu beaucoup de sang, on va devoir vous transfuser.

— C'est pas mon...

Je croise les yeux de Serge. Si ! Putain ! C'est mon ami ! Je lui fais que des crasses depuis sept ans, mais au fond, je l'aime bien.

Je me mets à frissonner. Ce que j'ai froid, bordel ! Je ferme les yeux.

— Fred ! Gardez les yeux ouverts ! Soyez avec moi !

Je les rouvre et regarde la secouriste. Elle a l'air grave. Et j'aime pas ce que je lis dans ses prunelles grises. Je crois que je suis dans la merde.

On pose quelque chose sur moi. Une couverture chauffante. Mais elle chauffe que dalle. Et j'ai de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts. Je veux les fermer ! Je veux juste dormir ! Et si ça se trouve, quand je les rouvrirai, je serais au lit, auprès d'Alice. Elle toute nue et moi en train de la caresser. Elle est si belle quand elle dort.

— Fred ! Gardez les yeux ouverts !

Je rouvre les paupières, mais ça me fait mal. Les visages devant moi sont de plus en plus flous. Je sens la main de Serge contre la mienne. Je la presse comme je peux. J'ai plus de force.

— Serge, je suis désolé.

— Chut, ne parle pas.

— Je vais pas m'en sortir, hein ?

— Arrête de raconter des conneries, Pelletier !

Mais pourquoi il pleure alors, bordel ?

— Pleure pas pour moi, Serge.

Il passe sa main sur ses yeux.

— Je pleure pas, Fred. Surtout pas pour toi, emmerdeur ! Qu'est-ce que tu crois ?

Je souris faiblement.

— Au fond, mes conneries, tu les aimais bien, non ?

— Et tu vas m'en faire encore plein d'autres ! Alors arrête ! Accroche-toi ! Le groupe a besoin de toi ! Alice a besoin de toi ! J'ai besoin de toi. On t'aime, Fred !

Je ferme les yeux.

— Moi aussi, je t'aime bien, Serge

— Je sais.

Il pose sa main sur ma joue. Elle est chaude, elle me brûle. Je frissonne.

— Fred ! Ouvrez les yeux !

Non ! Lâchez-moi ! Je veux les garder fermés ! J'ai mal, j'ai froid, je vois trouble !

— Pelletier ! Ouvre les yeux, merde !

Je tente de faire un effort pour lui, mais j'y arrive plus. C'est trop dur. Les bruits autour de moi commencent à s'estomper. Je ne ressens plus que la douleur et mon propre corps. Il est lourd. Il me fait mal, si mal...

Mes pensées se mettent à pulser dans mon cerveau. Je revois ma grand-mère, mes chevaux. Black me fait un clin d'œil. J'espère que Manu prendra bien soin de lui.

Je revois mes potes. Je suis désolé, les mecs. Je vous lâche pour la tournée. M'en veuillez pas trop. Et allez plutôt vous envoyer en l'air au lieu de venir pleurer sur ma tombe. C'est pas la peine.

Elsa... Tu vas me manquer, putain ! Je promets de venir te voir de temps en temps. Et essaie de te poser, toi aussi. Tu voulais que je tombe amoureux, mais ce serait pas mal que ça t'arrive à l'occase.

L'image d'Elsa s'estompe et je vois Alice. J'ai pas tenu ma promesse, demoiselle. Mais toi, je veux que tu vives ! Pour moi ! Ton humour, ta spontanéité, tes joues rouges, ton joli sourire, tes boucles brunes, tes yeux bleus, tes seins, tes hanches, tes jambes, ton cul... Tout me manque déjà.

Si j'avais su, j'aurais pris le temps de te faire l'amour encore une fois, ce matin. Ouais. Une dernière fois. Faire l'amour... Ça te va si bien... La baise, c'est pas ton style.

Une chose est sûre : dorénavant, je pourrais veiller correctement sur toi, demoiselle, je serai jamais très loin.

Soudain, je m'agite. Je manque d'air. J'étouffe.

— Merde ! Il convulse !

— Faites quelque chose ! Pelletier !

Alors le froid cède sa place à la chaleur. Enfin ! Putain, il était temps ! J'ouvre les yeux et je souris. Je suis plus dans la chambre de l'hôtel. Je suis sur un nuage blanc, bordé de lumière. Ma mère est là. Près de moi. Elle pose sa main sur ma joue. Ses yeux brillent. Elle a l'air heureuse de me voir.

C'est ça, la Mort ? On dirait une brume de douceur. Si je l'avais su finalement, peut-être que j'aurais tenté de te rejoindre plus tôt, la Faucheuse.

Une autre main chaude se pose sur mon bras, je tourne la tête et mes yeux s'embuent. Mon père est là, lui aussi. Il me sourit en me dévisageant de ses grands yeux bleus. Et dans son regard, je lis tout l'amour et toute la fierté qu'il éprouve pour moi.

Sur ses lèvres, un murmure :

— Je suis désolé, mon fils. Pardonne-moi.

Je crois que je commence à pleurer. Merde !

J'entends des voix au loin.

— On est en train de le perdre !

— Pelletier ! Me fais pas ce coup-là ! Accroche-toi !

Je tente de revenir sur Terre. J'ai encore un truc à dire à Serge. Mais ça me fait mal de parler. D'ailleurs, je crois que je parle pas, c'est qu'un souffle.

— Serge...

— Fred !

Sa main doit serrer la mienne, mais je la sens plus.

— Je m'appelle... pas... Pelletier... Mon nom c'est... Moreau.

— Il est en train de délirer complet, là ! Fred ! Réveille-toi !

— Prends... soin d'elle.

— Non, Fred ! C'est toi qui va prendre soin d'Alice ! Fred...

Je l'entends plus. J'entends plus rien. Les visages de mes parents s'envolent, eux aussi. Je suis seul. Seul dans le noir et dans l'abîme. Et une chaleur intense m'envahit.

Putain ! J'ai toujours voulu avoir une mort rock'n'roll. Pour le coup, je crois que c'est réussi.

Bip... Bip... Bip...

C'est insupportable, ce bruit. Ça pulse dans ma tête comme un marteau. Je me sens lourde, j'ai l'impression d'être clouée au sol. Mes yeux refusent de s'ouvrir.

Bip... Bip... Bip...

Encore ? Mais c'est quoi ce bruit lancinant ?

J'ai mal. J'ai mal à la gorge, à la poitrine, aux bras, aux mains. J'ouvre les paupières. Lentement.

Il fait sombre autour de moi. Où suis-je ? Je ne reconnais rien. Une peur panique s'invite dans mon esprit. Le bip bip accélère. Je tente de calmer ma respiration. Ça aussi, ça me fait puissamment mal.

Je ferme les yeux.

Bip... Bip... Bip...

Il fait toujours nuit. J'ai soif. Ma gorge est aussi sèche qu'une pierre au soleil. Je suis couchée. Je veux me relever, mais je ne parviens pas à bouger. Les souvenirs me reviennent. La chambre d'hôtel... Sarah-la-cinglée... Les coups de Bastien contre la porte... Mon ange aux yeux verts...

Fred ! Où est Fred ?

Je tente de l'appeler, mais aucun son ne sort de ma bouche. J'ai si mal à la gorge ! J'ai soif ! Je veux boire !

Je ressens une douleur vive sur ma main gauche. Je tourne la tête et lève mon poignet. Je découvre un pansement et une aiguille plantée dans ma peau. Un cathéter ! Mes yeux suivent les deux tuyaux qui y sont reliés. Je crois que je suis à l'hôpital. Non ! Je déteste les hôpitaux !

J'essaie de soulever ma main droite, mais une douleur encore plus intense me tire un gémissement. J'ai une attelle. Encore ? C'est pas vrai !

Je ferme les paupières, j'ai envie de pleurer.

Bip... Bip... Bip...

Mais qu'ils arrêtent ce fichu bruit ! Et pourquoi je suis seule ? Où est Fred ? Où est la folle ? Et les gardes du corps ?

Une chaleur irradie soudain sur ma main gauche. Elle est douce, elle me fait du bien. Je ferme les yeux et me concentre sur cette sensation agréable. Je me calme.

Bip... Bip... Bip...

Je rouvre les paupières et tourne la tête. Un apaisement subit s'empare de moi.

Il est là ! Il est si chaud ! Sa main est posée sur la mienne. Il a la tête tournée. Je ne vois que ses cheveux noirs en bataille. Je crois qu'il dort.

— Fr...

Bordel ! Ça fait mal ! Son prénom ne parvient pas à franchir ma bouche. Elle est tellement sèche ! De l'eau ! Par pitié !

Je passe ma langue sur mes lèvres. C'est du carton. Tant pis. Aucune importance. Fred est là, près de moi, c'est la seule chose qui compte.

Je ferme les yeux et me rendors.

Bip... Bip... Bip...

La lumière du jour me réveille. Aussitôt, je ressens le froid sur ma main. Je tourne la tête à gauche et une boule d'angoisse se forme dans mon ventre. Fred n'est plus là.

Mon amour ! Où es-tu passé ?

Je jette un œil affolé à l'espace autour de moi. La chambre est froide, sans vie. Les murs sont

désespérément blancs, comme les rideaux aux fenêtres. À côté de mon lit, j'en vois un autre, vide. Mais surtout, entre les deux, il y a un chariot avec une bouteille d'eau et un verre. Mes yeux se fixent dessus, espérant qu'il ne s'agit pas d'un mirage.

Je parviens à me relever un peu en m'aidant de mes coudes. Ce que j'ai soif, nom d'une pipe ! Je tends le bras gauche en direction de la bouteille, mais le cathéter me tire méchamment la peau. Et merde ! Je me recouche, découragée, et ferme les yeux. Je n'entends aucun bruit, à part ce bip bip incessant. Subitement, je panique et rouvre les paupières.

— Fred !

Ma voix est faible et rocailleuse. J'ai foutrement mal à la gorge.

— Fred !

Je tousse. Bordel ! C'est pas vrai !

« *Comment veux-tu qu'il t'entende avec une voix pareille ? D'ailleurs, ce n'est pas une voix, c'est un murmure.* »

Je serre les draps entre mes doigts et me mets à pleurer. J'ai un mauvais pressentiment. Ma gueule d'ange ne m'aurait jamais laissée seule. Mais il était là, je l'ai vu, j'ai senti la chaleur de sa main.

Je referme les yeux et laisse l'anxiété et la détresse m'envahir définitivement.

— FREEEED !

J'ai hurlé à m'en arracher les cordes vocales. Je rouvre les yeux. Je transpire et je tremble. Je suis mal. J'ai froid.

La porte s'ouvre et une femme entre dans la pièce. Elle est vêtue d'une blouse blanche et de Crocs bleues. À ma vue, son visage se fend d'un sourire.

— Mademoiselle Lagardère, vous êtes réveillée !

Elle s'approche de moi, visiblement ravie de me voir avec les yeux ouverts.

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle Lagardère ?

— Où est Fred ?

Ma voix n'est qu'un souffle. Je veux boire. J'ai vraiment des cailloux dans la gorge.

L'infirmière me toise une seconde, puis dans un silence pesant, elle vérifie le cathéter, ainsi que les deux poches de perfusion suspendues au-dessus du lit. Elle prend mon pouls et ma température via un thermomètre tympanique. Elle est sourde ou quoi ?

— Où est Fred ?

Elle passe une main rassurante sur mon visage.

— Tout va bien, mademoiselle, vous devez vous reposer. Je reviens, je vais chercher le médecin.

Je la regarde, interloquée. Elle se fiche de moi ? Pourquoi ne répond-elle pas à ma question ? Où est Fred, nom d'une pipe ?

Je déglutis et ma gorge s'enflamme.

— J'ai soif.

L'infirmière se retourne, je la vois hésiter.

— On vous hydrate, mademoiselle Lagardère, me dit-elle en désignant les poches au-dessus de ma tête.

Une sourde colère s'empare de moi. Je m'en fous de leurs perfusions ! Je veux boire ! Je veux m'enlever cette rocaille de la gorge !

Je répète :

— J'ai soif !

Chaque mot prononcé me demande des efforts. Elle va se bouger les fesses, oui ?

Finalement, à mon grand soulagement, l'infirmière se dirige vers la bouteille d'eau et en verse un peu dans le gobelet en plastique. Elle revient vers moi.

— Doucement, mademoiselle.

Elle pose le rebord du verre contre mes lèvres. À peine l'eau pénètre-t-elle dans ma bouche que je me

sens revivre. Oh ! La vache ! Ce que ça fait du bien ! Par contre, je grimace lorsque le liquide glisse dans ma gorge. On dirait une longue aiguille s'infiltrant contre les parois de mon larynx. Ça me brûle, mais j'en veux encore, car malgré la douleur, les cailloux rapetissent.

L'infirmière me fait boire trois gorgées, puis repose le verre.

Je laisse ma tête retomber sur l'oreiller.

— Où est Fred ?

— Je reviens, je vais chercher le médecin.

Elle fait volte-face et se dirige vers la porte. Je la regarde disparaître, proprement médusée. Mais pourquoi ne me dit-elle rien ? C'est quoi ce bordel ? Je suis en mode panique, il faut que je rationalise !

« *Alice, calme-toi ! Fred est là, dans le couloir. Il attend juste le feu vert pour venir te voir !* »

Alors pourquoi elle ne répond pas à ma question, l'autre idiot ? Et s'il lui était vraiment arrivé quelque chose ? S'il était... Mon cœur se serre, les larmes coulent à nouveau. Fred ! Mon Fred ! Non ! Ce n'est pas possible !

« *Tu l'as vu, Alice, il était là.* »

Mais pourquoi a-t-il disparu, alors ? Et si ce n'était qu'une mauvaise farce jouée par mon cerveau trop fertile ? J'attends une réponse, mais ma stupide conscience décide de garder le silence.

Pourquoi tu te tais, toi, d'un coup ? Tu as un doute ? Non ! Parle-moi ! Dis-moi encore que j'ai tort ! Fred ! Rejoins-moi ! S'il te plaît ! Montre-moi que je me trompe !

Mon cœur explose de douleur, mais cette fois-ci, les larmes refusent de sortir. Je me mets à crier de rage.

— FREEED ! FREEED !

La porte s'ouvre, je me tais, le cœur battant. Mais je finis par fermer les yeux et serrer les dents, anéantie. Ce n'est que le médecin et l'infirmière muette.

— Mademoiselle Lagardère ! Bonjour ! Je suis le docteur Niémans.

Le médecin me sourit chaleureusement, moi, je le scrute, complètement hagarde. Je dois avoir l'air d'une folle. Quelle ironie !

— Où suis-je ? Où est Fred ?

Ma voix est toujours aussi rauque, mais j'ai moins mal. L'eau m'a fait du bien.

Le médecin me prend le pouls à son tour.

— Vous êtes l'hôpital de la Salpêtrière.

Il s'empare d'une lampe et me demande de la fixer pendant qu'il teste les réflexes de mes pupilles.

— Nous sommes le 9 janvier, mercredi après-midi. Vous avez dormi plus de cinquante heures. Suivez mon doigt... Très bien...

Je pose des yeux dépités sur mes mains. Purée ! J'ai dormi un peu plus de deux jours !

Le 9 janvier... Dark Moon joue à Marseille, ce soir. Un espoir s'infiltré dans mon cœur. C'est pour ça que Fred n'est pas auprès de moi. Et c'est pour ça que je l'ai vu durant la nuit. Il est venu me dire au revoir. Et moi, comme une imbécile, je ne suis pas restée éveillée !

— Pouvez-vous me dire votre prénom ?

— Alice.

— Celui de vos parents ?

— Joséphine et Philippe.

— Où habitez-vous ?

— À Épalinges, en Suisse.

— Votre jour de naissance ?

— Le 15 mai.

Le médecin semble satisfait. Il ausculte mon cou, mon poignet, vérifie le cathéter, les poches de perfusion, puis enfin, il prend un air sérieux en me disant :



— Vous avez eu beaucoup de chance. Quelques secondes de plus et je ne vous parlerais sûrement pas en ce moment. Vous rappelez-vous de ce qu'il s'est passé ?

Je pose mon regard sur le mur blanc, face à moi, tentant de me souvenir. La cinglée sur moi... L'étranglement... Fred qui est entré dans la chambre... Il m'a sauvée ! Cette fois, je sens les larmes au bord de mes paupières. Je hoche la tête en direction du docteur Niémans. Il reprend :

— Vous allez avoir les marques de la strangulation durant quelque temps encore. Et votre poignet est fêlé. Vous devrez garder l'attelle quelques semaines. Mais pour le reste, je suis content. Tout semble être parfaitement normal. Vous avez manqué d'air, mais les secours sont arrivés à temps.

— Où est Fred ? Frédéric Pelletier ?

Le médecin et l'infirmière se jettent un bref regard. Ça veut dire quoi ça ? La boule d'angoisse refait surface. Les yeux du médecin se font doux. Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout.

— Tout va bien, mademoiselle Lagardère. Vous êtes en sécurité. Vous avez besoin de repos. Je pense que nous allons vous garder encore deux jours avec nous, en observation. Il faudra...

— Où est Fred ?

Ma voix est teintée d'angoisse. Je leur jette un œil paniqué. Mais ils vont répondre, bon sang !

— Il lui est arrivé quelque chose ? C'est ça ?

L'infirmière pose une main sur mon épaule.

— Calmez-vous, mademoiselle. Nous répondrons à vos questions, mais il faut d'abord rester tranquille.

Non ! Je veux des réponses tout de suite !

Je me redresse.

— Répondez-moi !

Mon ton est hystérique. J'ai envie de leur sauter à la gorge et de les étrangler à mon tour jusqu'à ce qu'ils crachent le morceau.

L'infirmière me pousse gentiment contre l'oreiller.

— Mademoiselle, calmez-vous !

— JE SUIS CALME !

Je crie et me mets à pleurer. Fred serait là, il se ficherait de moi en me rappelant à quel point je suis nulle pour le bluff.

Fred ! Gueule d'ange ! Non ! Non ! La réalité, violente, inéluctable, me saute aux yeux : Fred m'a sauvée, mais je ne le verrai plus, plus jamais. Il a donné sa vie pour sauver la mienne.

Putain ! Non ! C'est pas comme ça que se termine l'histoire d'Aurore ! À la fin, le prince réveille sa belle d'un baiser.

« *Mais c'est ainsi que se finit chaque histoire d'amour passionnel. Les "ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants", ce n'était pas pour Fred et toi. Tu le savais.* »

Mais je m'en fous des enfants ! Moi, je veux juste ma gueule d'ange ! Ce n'est qu'un cauchemar ! Une saloperie de cauchemar ! Je vais me réveiller ! Sarah-la-cinglée ne peut pas avoir gagné !

Je relève les yeux vers le médecin.

— Où est Sarah Richard ?

Je crois contrôler ma voix, mais ce n'est qu'une vague illusion. C'est la panique totale. Je suis proprement hystérique.

— Nous discuterons de tout ceci plus tard, mademoiselle Lagardère, une fois que vous aurez retrouvé votre calme. On va vous donner un petit sédatif et...

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! Je n'en ai pas besoin !

Je recule en tirant bêtement le drap contre mon corps, comme si cela pouvait suffir à me protéger.

Le docteur Niémans soupire et pose un regard paternel sur moi.

— Mademoiselle, vous avez besoin de repos, le choc a été violent. Nous parlerons quand vous serez

plus apaisée.

— Non ! Maintenant !

Je repousse le drap et fais mine de me lever. Le médecin lance un regard à l'infirmière, secoue la tête, puis sort de la chambre. Je le vois disparaître par la porte ouverte, le cœur battant à tout rompre, puis je me tourne vers la femme en blanc.

Elle a sorti une aiguille d'un des tiroirs du chariot et la remplit d'un liquide transparent. Non ! Je ne veux pas de leur saloperie ! J'ai toute ma tête, je veux simplement que l'on me réponde ! Je veux savoir si je dois pleurer ou sourire !

Elle s'approche de moi. Je crie violemment en reculant sur le lit.

— NON !

Ses yeux me supplient d'être raisonnable. Je renifle. Non... je ne veux pas... J'ai déjà suffisamment dormi.

Je secoue la tête et m'écrie encore une fois :

— NON !

— Mademoiselle, je...

— Elle vous a dit non, bordel !

Je suffoque. Ce n'est pas possible ! Si c'est un rêve, je refuse de me réveiller !

L'infirmière se retourne, les yeux écarquillés de surprise. Sa voix se met à gronder :

— Monsieur Pelletier ! Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

J'ai de la peine à reprendre mon souffle. Mes mains commencent à trembler tandis que Fred s'avance dans la pièce.

La vache ! Il a une sale tête ! Il est pâle, il a des cernes sous les yeux et il semble terriblement en colère. Il est vêtu d'un tee-shirt noir et d'un pantalon large de jogging gris. Sur sa main droite, j'aperçois un cathéter. Merde alors ! J'ai vraiment besoin d'explications.

Je m'assois sur le rebord du lit. Mon cœur bat la chamade. Il est vivant ! Putain ! Mon amour !

L'infirmière s'interpose entre lui et moi.

— Monsieur Pelletier, je sais que vous avez un don assez exceptionnel de récupération, mais retournez dans votre chambre ! Vous avez besoin de repos !

Ses yeux s'abaissent sur la main de Fred.

— Ne me dites pas que vous les avez encore arrachés !

Il lui lance un regard de défi. Elle secoue la tête, désespérée. Le docteur Niémans revient dans la chambre. Il s'arrête sur le seuil, abasourdi.

— Qu'est-ce que... Monsieur Pelletier ! Mais ce n'est pas possible ! Estelle, aidez-le à retourner à l'étage en dessous !

Fred se tourne vers le toubib, l'air mauvais.

— Vous me touchez pas et vous laissez Alice tranquille !

Je retiens ma respiration. Fred est si proche et pourtant si lointain. Je veux sentir sa peau sur la mienne. Barrez-vous ! Laissez-nous tranquilles ! Juste lui et moi ! J'ai besoin d'être sûre que je ne rêve pas, car tout ce qui se déroule en ce moment même sous mes yeux me paraît complètement irréel.

À ma grande surprise, le visage du médecin s'éclaire et un sourire apparaît sur ses lèvres.

— Vous êtes quand même un sacré cas ! J'en ai vu défiler des gens du show-biz un peu tordus entre ces murs, mais vous, je crois que vous obtenez la palme !

Fred lui renvoie un sourire carnassier.

— Ouais, et encore, vous avez pas vu grand-chose !

L'infirmière jette un œil désappointé vers son chef.

— Docteur, ce n'est pas raisonnable ! Il doit...

Le médecin hausse les épaules. La femme en blanc ouvre la bouche, visiblement offusquée, mais son

chef est plus rapide qu'elle et ordonne sur un ton autoritaire :

— Je vous laisse cinq minutes, pas une de plus. Ensuite, monsieur Pelletier, vous regagnez votre chambre et vous y restez ! Venez, Estelle.

L'infirmière laisse son regard aller de Fred à moi et de moi à lui, incapable de refermer sa bouche. Finalement, elle obéit aux ordres et rejoint le médecin à contrecœur. Ce dernier referme la porte.

Mes yeux se posent alors sur ma gueule d'ange et mon cœur chavire. Il pulse tout ce qu'il peut, raisonnant jusqu'à mes tympans. Fred s'avance, je ne respire plus. Il marche lentement en portant la main à son flanc droit.

Il s'assoit sur le rebord du lit en grimaçant.

— Salut, demoiselle. Respire.

Je le dévore des yeux tout en laissant ma main tremblante effleurer son visage. Le mien est recouvert de larmes. Oh, oui ! C'est bien sa peau douce que je sens sous mes doigts. Un rire nerveux s'échappe de ma bouche.

Je murmure :

— Salut, gueule d'ange. Dis-moi que je ne rêve pas.

Il sourit tendrement et s'empare de ma main.

— Tu rêves pas.

Alors mes pleurs redoublent. D'un geste doux, Fred m'attire contre lui et je pose ma tête sur son épaule.

Entre deux sanglots, je parviens à lâcher :

— J'ai cru... Ils ne voulaient rien me dire et... j'ai cru que...

Il caresse mes cheveux.

— Tout va bien, Alice, je suis là.

Il faut que j'arrête de pleurer. Nous n'avons que cinq minutes. Ou peut-être plus qu'une seule...

« *Mais arrête de faire ta madeleine, nom d'une pipe ! Il est vivant ! Il te tient dans ses bras !* »

Je relève la tête.

— Embrasse-moi.

Son sourire s'élargit. Il appose sa main sur ma nuque et attire mon visage vers le sien. Son souffle chaud contre ma bouche est un délice. Oh oui ! C'est bien lui... Son odeur... Ses lèvres sucrées, sa langue si douce... C'est Fred, mon Fred !

Mon cœur explose d'une joie si intense qu'elle m'en fait presque mal. Je passe mes mains autour de son cou et me serre contre lui. Il recule.

— Doucement, Alice.

Je le regarde, confuse.

— Excuse-moi. Tu as mal ? T'as plutôt une sale tête, en fait.

Il rigole en me caressant le visage.

— Toi, t'es toujours aussi belle, princesse.

Je lui rends son sourire et sens mes joues rougir. Il n'y a que lui pour parvenir à me mettre dans cet état.

Il grimace à nouveau, je m'inquiète en posant mes yeux à la hauteur de son flanc.

— Sérieusement, tu as mal ?

Il soulève son tee-shirt et je pousse un cri de surprise à la vue d'un énorme bandage. Mes yeux reviennent se perdre dans les siens. Il ne sourit plus.

— C'était pas loin cette fois, demoiselle.

— Elle t'a tiré dessus ?

— Non, elle m'a planté.

Je le regarde sans comprendre.

— Un coup de poignard. Ça fait mal, cette connerie !

Mon souffle est court. Un poignard ? Oh ! Putain ! Fred entreprend alors de me raconter tout ce que j'ai manqué.

Au fil de son récit, mes yeux se remplissent à nouveau de larmes, et je jette un œil inquiet à l'horloge, près de la porte. Ça fait plus de cinq minutes, là, non ? L'infirmière va bientôt revenir. Je ne veux pas !

À la fin de son histoire, les yeux de Fred s'imprègnent de tristesse.

— J'ai vraiment cru que j'y passais, cette fois. J'ai senti la mort si près. J'y étais, j'en suis sûr.

— Mais comment...

Un léger sourire s'affiche sur son visage avant que son regard ne se perde dans le vague.

— Les secouristes ont dû se dire que sauver le rockeur numéro un du moment, ça pouvait faire bon genre dans leur CV. J'ai fermé les yeux. J'étais bien, j'avais plus de douleur. Quand je les ai rouverts, j'étais aux soins intensifs. Et j'avais de nouveau mal. Je suis resté vingt-quatre heures dans le service et puis ils m'ont remonté dans une chambre. Apparemment, comme a dit l'autre infirmière, *t'à l'heure*, j'ai un sacré sens de la récupération.

— Où est ta chambre ?

— Un étage en dessous.

Je jette un œil au lit vide derrière moi. Il sourit.

— C'est pas le même service qu'ici. Je dois rester sous surveillance. Ils ont peur qu'après une récupération trop rapide mon corps fasse une rechute.

Je lui fais les gros yeux en m'offusquant :

— Fred ! C'est pas raisonnable !

— Tu m'as déjà vu raisonnable, demoiselle ?

Je lève les yeux au ciel.

— Mais comment tu as fait pour sortir de ta chambre ?

Je désigne son cathéter.

— Et ça ? Tu as enlevé les perfusions ?

Il sourit effrontément et me regarde avec son air de gamin canaille :

— C'est la troisième fois que je les enlève.

— Fred !

Son visage redevient sérieux.

— Je voulais te voir, Alice. Savoir que t'étais là, juste au-dessus, et ne pas pouvoir être à tes côtés, ça me rendait dingue !

— Tu... tu es venu vers moi cette nuit ?

Il acquiesce. Je ferme les yeux, soulagée. Je n'ai pas rêvé, alors ! Tu vois, satanée conscience ?

« Hé ! C'est moi qui t'ai dit de garder espoir ! »

Ouais, tu parles !

Subitement, un frisson me parcourt l'échine. Si Fred et moi sommes ici, où est la folle ? Comprenant mes pensées, ma gueule d'ange passe une main apaisante sur ma joue.

— Sarah est sous bonne garde.

— Elle est là ?

— Elle a un traumatisme crânien et trois côtes cassées. Je crois que, finalement, je l'ai pas trop loupée non plus. Quand elle sera en état, ils la transféreront dans un centre de détention psychiatrique.

Je déclare avec ironie :

— Ils ne pourront rien faire pour elle ! C'est une folle finie !

Fred ne sourit plus.

— Elle a besoin d'être soignée, Alice.

— Tu prends sa défense ?

— Non. Je crois pas non plus qu'elle retrouvera la raison un jour. Mais elle a besoin qu'on s'occupe d'elle.

— T'es trop bon, gueule d'ange !

— Tu sais, je suis pas sûr que la vie dans ce genre d'établissement est meilleure. Ça doit même être carrément l'enfer : shooté du matin au soir, devoir palabrer devant des psys qu'en ont rien à foutre, côtoyer d'autres tarés à longueur d'année... La prison, c'est peut-être le purgatoire à côté.

Il a sans doute raison.

Je regarde en direction de la porte. Mon sang se glace malgré moi. Sarah est là... Quelque part dans cet hôpital... Et si...

— Alice, t'as plus rien à craindre ! Elle est sous bonne garde et elle est loin de nous. C'est grand comme hôpital, c'est le plus grand de Paris.

Je me laisse aller contre son torse. Il referme ses bras sur moi en posant un baiser dans mes cheveux. Je m'enivre de son odeur. Pas de parfum, forcément. Juste lui et c'est si bon.

La porte s'ouvre brusquement sur l'infirmière du nom d'Estelle. En nous voyant ainsi, dans les bras l'un de l'autre, elle ne peut s'empêcher de sourire et paraît presque navrée de nous interrompre.

— Monsieur Pelletier, je suis désolée, mais il va falloir être raisonnable.

Il soupire.

— Je reviens te voir bientôt, demoiselle.

— Monsieur Pelletier !

Je l'attrape par le tee-shirt et l'oblige à se pencher vers moi. Je demande dans un murmure :

— C'est quoi le numéro de ta chambre ?

— 612.

— Alors à bientôt dans votre chambre, monsieur. Je crois qu'ils me laisseront plus facilement sortir de ce service-ci, et ça vous évitera des ennuis.

Sa bouche se rapproche de la mienne et je me sens devenir toute chose. Alors ça !

Il chuchote :

— J'aime bien les ennuis.

Je lève à nouveau les yeux au ciel.

— Irrécupérable, mon amour !

— Foutrement.

Il m'embrasse avec fougue et j'en oublie les yeux de l'infirmière sur nous. C'est une voix que je ne connais que trop bien qui me fait brutalement reprendre pied avec la réalité. Oh non ! Ce n'est pas possible !

Mes lèvres quittent celles de Fred et je le regarde avec inquiétude. Il s'est rassis sur mon lit, ses yeux observent la porte ouverte et une flamme sombre traverse ses prunelles.

La voix s'écrie avec un énervement hors du commun :

— Nous voulons la voir ! Laissez-nous passer !

La voix du docteur Niémans se fait entendre :

— Madame, je vous demande encore deux minutes de patience. Elle n'est pas seule.

— Quoi ?

— Laissez sortir monsieur Pelletier et...

— Il est là, cet énergumène ? Très bien ! J'ai deux mots à lui dire !

— Madame ! Veuillez retourner au fond du couloir et laissez monsieur Pelletier retourner dans sa chambre sans faire d'esclandres !

Fred repose ses yeux sur moi. Il grimace, et ce n'est pas dû à sa blessure.

— J'ai oublié de te dire que Serge a prévenu tes parents. En plus, y a eu des articles dans les journaux, alors je te laisse imaginer.

Et merde ! Il ne manquait plus que ça !

Fred ajoute dans un sourire :

— Je crois que pour les prochains repas de Noël, je suis définitivement rayé de la liste de ta mère.

Avant qu'il n'ait le temps de se lever, une tornade brune déboule dans ma chambre comme une furie, les yeux exorbités. À la vue de Fred, son visage devient rouge de colère.

Oups... Ça va péter sévère !

Ma mère est suivie par mon père et par le docteur Niémans. Elle pose en premier ses yeux inquiets sur moi.

— Alice ! Ma chérie !

Elle s'approche et découvre les stigmates sur mon cou. Apparemment, ça ne doit pas être beau, car elle s'exclame :

— Oh ! Mais quelle horreur ! Ma pauvre chérie !

Elle a toujours su trouver les mots pour me rassurer, ma mère.

Ses yeux se posent ensuite sur Fred et une lumière de colère les traverse. Elle tend un doigt furieux dans sa direction.

— Vous ! Vous avez vu ce que vous avez fait ?

L'infirmière se place devant ma gueule d'ange pour le protéger. Le médecin s'avance vers ma mère.

— Madame Lagardère ! S'il vous plaît, calmez-vous, sinon, je vous mets dehors !

C'est peut-être à elle qu'il faudrait faire une piqûre de sédatif.

— Joséphine, ma chérie...

Mais elle n'écoute rien et fait un pas vers Fred, qui reste planté sur place, la défiant du regard.

— Madame Lagardère, je suis désolé, j'ai fait ce que j'ai pu...

— Ce que vous avez pu ? Alice a failli mourir ! Par votre faute !

— Maman ! Arrête ! Il m'a sauvé la vie !

Elle se tourne vers moi, légèrement déstabilisée par ma réaction. Mon père en profite pour passer un bras autour de ses épaules.

— Joséphine, laisse-le tranquille. Lui aussi a failli perdre la vie, je te rappelle.

Fred porte la main à son flanc, il grimace. Cela n'échappe pas à l'infirmière et moi, j'ai juste envie de le prendre dans mes bras.

— Venez, monsieur Pelletier, je vous ramène dans votre chambre.

— On reparlera de tout ça, Frédéric ! lui jette ma mère en le toisant d'un regard mauvais. En attendant, je vous interdis de vous approcher de ma fille !

Fred se campe devant elle et déclare froidement :

— Personne me donne des ordres et m'interdit quoi que ce soit, madame Lagardère, et c'est pas vous qui allez commencer !

Elle ouvre la bouche, proprement offusquée. Je souris. Fred n'a vraiment peur de personne et je crois qu'effectivement, on devra trouver un autre endroit où passer Noël l'année prochaine. Moi, je dis que dans sa maison à lui, ce sera très bien, et j'y ferai un beau sapin !

Fred s'avance vers moi par pure provocation. Mon père retient ma mère par le bras et je vois le docteur Niémans prêt à intervenir si besoin.

— À plus tard, princesse.

Je murmure :

— Chambre 612 ?

Il sourit.

— Chambre 612.

Il m'embrasse tendrement, puis recule vers la porte tout en lançant un regard satisfait à ma mère. Si elle pouvait, je pense qu'elle aussi lui donnerait un coup de poignard à l'instant précis.

À peine Fred est-il sorti que je sens l'ambiance s'alléger dans la chambre. Ma mère pousse un soupir

de soulagement. Le médecin nous laisse à son tour.

Mes parents prennent place à mes côtés et mon père me serre dans ses bras.

— On a eu peur, Alice.

— Pas autant que moi, je crois.

Ma remarque le fait sourire. Ma mère passe sa main dans mes cheveux et me scrute d'un œil angoissé.

— Mais enfin, ma chérie, que s'est-il passé ? Monsieur... Oh ! Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Serge Moridiani.

— Oui, c'est ça ! Il nous a dit qu'une femme complètement folle s'en était prise à vous et vous avait grièvement blessés. On a pris le premier train. Oh ! Ma chérie !

Elle me prend dans ses bras.

— Maman, je vais bien. Fred est arrivé à temps, il m'a sauvée.

Elle plante son regard dans le mien en secouant la tête.

— Et s'il n'était pas arrivé ? Le médecin nous a dit que...

— Avec des si, on mettrait Paris en bouteille. Je suis en vie, Fred aussi, c'est ça qui compte.

Et Sarah également. Ça, ça me réjouit moins.

— Que s'est-il passé exactement ? demande mon père. Dans les journaux, ils ont parlé d'une fan qui harcelait Frédéric depuis plusieurs années.

Je les regarde quelques secondes, hésitant sur la meilleure version à leur raconter. En même temps, pour le mensonge, je ne suis pas douée. Alors, je me décide à leur avouer la vérité, depuis le début.

Une fois mes explications terminées, ma mère est livide et même les yeux de mon père brillent d'effroi. OK ! J'aurais mieux fait d'enjoliver le tableau et de passer par-dessus certains détails, notamment celui du lapin mort dans la boîte à chaussures et le fait que Sarah était armée.

Ma mère passe sa main sur mon visage, j'ai l'impression qu'elle a envie de pleurer, mais elle se retient. D'une voix douce qu'elle espère convaincante, elle m'exhorte :

— Tu ne peux pas rester avec cet homme, Alice. Il est dangereux.

Je grince des dents.

— Non. Ce n'est pas lui qui est dangereux !

— Alice ! Tu comprends ce que je veux dire. Le côtoyer, c'est dangereux. Il y a eu cette fille, mais il peut y en avoir d'autres. On ne sait jamais comment les gens vont réagir. Visiblement, Frédéric a beaucoup de succès et tu dois faire bien des envieuses.

La colère gronde dans ma voix :

— Maman, je ne suis plus une enfant ! Merde !

Elle me regarde complètement choquée.

— Alice ! Je ne veux que ton bien ! La vie d'un chanteur... ou de n'importe quelle personne du show-business, ce n'est pas une vie ! Tu lis bien les journaux, toi aussi, tu vois qu'ils ont tous des problèmes ! Avec Hugo au moins...

Ah non ! Elle ne va pas la ramener avec Hugo ! Je tape du poing sur le lit et recule contre mon oreiller.

— Non ! Cette fois, j'en ai assez ! Tu n'as pas à me dire ce qui serait soi-disant mieux pour moi ! La presse people ne déblatère que des conneries ! Tu ne sais rien de Fred et arrête de me parler de Hugo, parce qu'il est loin d'être parfait !

— Alice, je...

— J'aime Frédéric ! De tout mon cœur ! Et je suis prête à faire partie de son monde ! Et tu sais quoi ? Je ne me suis jamais sentie aussi vivante que depuis que je l'ai rencontré ! Si tu ne parviens pas à l'accepter, alors tant pis. Je ne le quitterai pas.

Elle ferme les yeux, retenant ses larmes. Elle sait qu'elle ne gagnera pas. Pas cette fois.

Mon père demande :

— Tu es sûre de toi, Alice ?



— Je n'ai jamais été aussi sûre, Papa.

Un sourire résigné s'affiche sur ses lèvres. Ma mère soupire.

— Tu as changé, Alice.

Je lui prends la main et la serre fort.

— Non, je suis amoureuse, c'est tout. Et Fred m'a donné de nouvelles ailes.

— J'espère qu'il prendra bien soin de toi.

Je ferme les yeux en souriant, repensant à tous les cadeaux que Fred a déjà pu me faire, sans compter tout le bien-être et l'épanouissement sexuel qu'il sait si bien m'apporter. J'en rougis. Mais le plus beau présent que cet homme a su m'offrir, c'est la clé de son cœur et celui-là, je veux en prendre soin le plus longtemps possible.

Un coup à la porte. Une infirmière entre avec un plateau-repas. Je jette un œil à l'horloge. 17 h 30. Punaise ! C'est tôt ! En même temps, à l'odeur qui s'invite dans la pièce, mon estomac se réveille automatiquement.

Quand l'infirmière dépose le plateau devant moi, je grimace : de la purée de pomme de terre et carotte, et un yoghourt en dessert. C'est tout. J'ai l'impression d'être une grand-mère ayant perdu son dentier.

À mon regard déconfit, l'infirmière m'explique :

— Il faut y aller doucement, mademoiselle Lagardère. Votre estomac pourrait mal réagir à un repas plus riche. Demain, vous aurez une meilleure surprise.

Génial ! Je grimace, mais mon ventre se met malgré tout à gargouiller et je sais que cela ne sert à rien de protester.

— On va te laisser manger tranquillement, dit mon père en se levant. On revient demain.

— Vous dormez où ?

— On a trouvé un petit hôtel plutôt sympathique pas très loin.

Ma mère se penche vers moi et m'embrasse.

— Ta sœur pense bien à toi. On t'aime, tu sais ?

— Moi aussi, je vous aime.

— Et tu l'aimes, lui aussi.

Ses yeux me lancent un dernier regard plein d'espoir, je hoche la tête en affirmant :

— Oui, lui plus que tout au monde.

Elle grommelle :

— Tu crois que je dois l'inviter pour Pâques ?

Je me mets à rire. Fred qui espérait échapper aux prochains repas de Noël, il va être servi ! Je crois que je vais attendre un peu avant de lui parler du revirement subit de ma mère, ça risquerait de l'achever.

À peine mes parents partis, je me jette sur la nourriture en faisant fi des conseils de l'infirmière. J'ai tellement faim que je suis incapable d'avaler la purée lentement, même si je galère un peu en mangeant de la main gauche. Et le yoghourt est engouffré en moins de quatre coups de cuillère. Le problème, c'est que c'était léger et que je me sens loin d'être rassasiée.

Je presse sur le bouton d'appel, Estelle débarque dans ma chambre quelques minutes plus tard.

Elle regarde l'assiette vide, surprise.

— Vous avez déjà fini ?

— Avouez qu'il n'y avait pas grand-chose.

— Je suis désolée, mais votre estomac était au repos depuis lundi. On vous a nourrie par intraveineuse, alors il faut y aller tranquillement.

Je soupire en levant les yeux au plafond, puis tente un sourire. Après tout, ce n'est pas de sa faute à elle.

— Je peux aller me promener ?

Son regard s'adoucit.

— Vous, vous voulez descendre d'un étage !

Je rougis en baissant les yeux. Pourquoi tout le monde parvient-il à deviner tout le temps mes pensées ?

Estelle reprend :

— D'accord, mais vous ne restez pas trop longtemps. Il doit vraiment être tranquille et se reposer. Je ne devrais pas vous le dire, mais il a perdu beaucoup de sang. Il a beau vouloir prouver le contraire, son corps est encore faible.

— C'est une fichue tête de mule.

— Oui, ça, on a remarqué. C'est marrant, je ne l'imaginai pas ainsi.

Là, c'est elle qui rougit et évite mon regard.

— Enfin, j'imaginai bien qu'il avait un sacré tempérament, mais... J'ai lu les articles sur vous et je vous ai vus dans la presse people, mais je ne me doutais pas à quel point vous étiez amoureux l'un de l'autre. Ça me rappelle au début, avec mon ex-mari.

Je grimace. Elle se rattrape comme elle peut :

— Enfin, je veux dire... vous... ça va durer longtemps, j'en suis sûre.

Ouais, tu parles ! Elle vient de me ficher le moral dans les chaussettes. Bravo !

Elle jette un œil aux poches de perfusion.

— La bonne nouvelle pour vous, c'est que je vais pouvoir vous débarrasser de ceci. Vous n'en avez plus besoin.

Elle s'occupe de m'enlever le cathéter et me met un nouveau pansement à la place. Ma main redevient légère, quel bonheur !

Estelle m'aide à me lever, je suis tout ankylosée. Aux premiers pas, je tressaille, mais l'instinct de marche revient rapidement. Et un autre aussi.

— Faut que j'aille aux toilettes.

L'infirmière m'accompagne jusqu'à la porte des W.-C. et je découvre avec bonheur que j'ai même droit à une cabine de douche. Je devrais peut-être en prendre une d'ailleurs avant de descendre rejoindre Fred. À la réflexion, je crois que j'en ai bien besoin.

Une fois sur les toilettes, je peste. Mais quelle galère, cette attelle ! Pourquoi ne suis-je pas ambidextre ? Les jours à venir vont être longs...

En me lavant la main gauche, je m'observe dans le miroir et comprends mieux la réaction de ma mère. Mon cou est violacé et des marques rouges apparaissent, çà et là. Elle m'a planté ses ongles dans la peau, cette salope ! En fait, je crois que j'ai une aussi mauvaise tête que ma gueule d'ange ; je suis pâle, les traits tirés.

« Toi, t'es toujours aussi belle. »

Tu parles ! Quel bonimenteur gentleman ! On dirait surtout que je me suis fait passer dessus par un semi-remorque.

Mes yeux se posent alors sur l'accoutrement dont je suis affublée. Nom d'une pipe ! La chemise de nuit de l'hôpital ! Mais quelle horreur ! En plus, elle est ouverte derrière ! Je ne peux pas descendre comme ça ! Fred, lui au moins, il avait des fringues décentes.

— Tout va bien, mademoiselle ?

J'ouvre la porte de la salle de bain et demande d'une petite voix :

— Vous n'auriez pas un peignoir en stock ?

À mon grand étonnement, Estelle se tourne vers la petite armoire murale de la chambre.

— Je crois qu'il y a mieux que cela.

Elle l'ouvre et je reste ébahie. Quelqu'un m'a apporté des affaires ! Je découvre un survêtement gris, un long tee-shirt pouvant faire office de chemise de nuit, un peignoir blanc, des pantoufles et une petite trousse de toilette contenant le strict nécessaire : savon, shampoing, brosses à dents et à cheveux, crème

pour la peau.

Alors ça !

Il y a même des chaussettes et des shortys. Je les reconnais : ce sont ceux que j'ai achetés samedi matin, avec Elsa.

Je regarde l'infirmière complètement incrédule. Elle me sourit.

— C'est le manager de Dark Moon qui a apporté tout cela hier matin.

Je m'empourpre. Serge a fait du shopping pour moi ? Eh bien ! Waouh !

Tant bien que mal, je prends une douche rapide. L'eau chaude apaise mes tensions, parvenant même à me faire oublier, l'espace de quelques minutes, le pourquoi de ma présence entre ces murs blancs.

Pour m'habiller, en revanche, j'ai besoin de l'aide d'Estelle. J'ai vraiment l'air d'une empotée de première.

Alors que je m'apprête à sortir de la chambre, quelqu'un frappe à la porte. Je l'ouvre et me retrouve nez à nez avec Bastien et Gilles. Le premier porte un gros bouquet de fleurs dans les mains. Je rougis.

— Bonjour, Alice. On peut ? Cinq minutes ?

Je leur souris franchement et à leur grande surprise, je les serre dans mes bras l'un après l'autre.

Bastien reprend, le visage grave :

— Je suis sincèrement désolé. Je n'ai rien vu. J'aurais dû être beaucoup plus vigilant.

— Moi non plus, je n'ai pas fait gaffe. Elle avait sacrément bien préparé son coup !

Je retourne m'asseoir sur le lit, ils prennent place sur des chaises, face à moi.

Gilles s'excuse :

— Ça n'aurait jamais dû se produire. On n'est que...

Je lève la main.

— Non ! Vous avez agi comme il fallait. Bastien, si vous... tu... avais défoncé la porte, elle aurait mis ses menaces à exécution, j'en suis sûre.

— Moi aussi.

— C'est grâce à vous deux que la police et les ambulances sont arrivées si vite. Sans vous, Fred serait...

Ma voix se brise et Bastien pose une main réconfortante sur la mienne.

— Mais on a malgré tout failli à notre mission. L'important, c'est que vous soyez tous les deux en vie, aujourd'hui.

Nous discutons encore quelques minutes, puis ils se proposent de m'accompagner à l'étage inférieur. Apparemment, Serge a une nouvelle mission pour eux : obliger ma gueule d'ange à rester dans sa chambre. Je crois que ce n'est pas gagné.

En parvenant devant la porte 612, les papillons au creux de mon ventre commencent à s'agiter. Je frissonne de plaisir : Fred est là, derrière ce mur. Je me demande ce qu'il a eu le droit de manger, lui.

Une infirmière sort de la chambre, je lui jette un regard en biais. Mince ! Elle est jolie, celle-là ! Il ne manquait plus que ça ! En plus, je suis certaine que toutes les femmes en blanc de cet étage se battent pour savoir laquelle aura l'honneur de s'occuper de Fred Pelletier durant la journée.

Je devrais peut-être insister pour qu'on le mette dans le lit à côté de moi. Là au moins, on sera sûr qu'il arrêtera de faire sa tête brûlée et de se mettre en danger. Après tout, il a bien dit qu'il y avait des risques de rechute. Mon corps tremble à cette pensée.

Il faut vraiment que tu sois raisonnable, mon amour.

L'infirmière a laissé la porte légèrement entrouverte et des voix me parviennent de la chambre. Je reconnais celle de Serge et je l'ai rarement entendu comme ça. Son ton est doux, presque paternel.

— Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de cela plus tôt, Fred ?

— J'y arrivais pas. La honte... La colère... Le dégoût de moi-même... La frousse... Et puis, je pensais qu'avec le temps toute cette merde finirait par s'estomper de ma mémoire. J'avais tort.

— Viens là, toi !

— Serge, arrête !

— Ça, ça mérite une photo ! s'exclame joyeusement la voix de Mickaël.

Je pousse la porte en silence et souris. Serge serre Fred dans ses bras et malgré sa protestation, ma gueule d'ange a refermé les siens sur son agent aussi. Elsa et Mickaël les regardent d'un air attendri.

Elsa ? Elle ne devait pas être en Écosse ? Se sentant observée, elle tourne ses yeux vers moi et un grand sourire vient s'afficher sur son visage.

— Alice ! Je suis si contente de te voir !

Elle se précipite vers moi et me prend dans ses bras. Au moins, pas de jaloux, tout le monde a droit à son câlin. D'autant plus lorsque Mickaël nous rejoint et nous entoure, toutes les deux.

— Moi aussi, je suis content de te voir. On a tellement flippé en apprenant la nouvelle, putain ! Flavia viendra vous voir demain.

Je pose mes yeux sur Elsa.

— Tu n'es pas en Écosse ?

— J'ai repoussé. Après le coup de fil de Fred, j'ai compris qu'un truc ne tournait pas rond. J'ai rejoint illico votre hôtel et j'ai cru que je délirais en découvrant les voitures des flics et une ambulance. Personne ne voulait m'expliquer ce qu'il se passait ni me laisser entrer. Et j'ai vu les brancards sortir, d'abord le tien et celui de l'autre tarée. Quand je t'ai vue avec le masque à oxygène... Putain ! Et Fred qui ne sortait pas... J'ai balisé un max. Vous êtes parties en ambulance et j'ai attendu encore un bon moment. Finalement, ils ont sorti Fred et Serge m'a vue, j'ai pu les accompagner ici.

Elle pointe un doigt vers ma gueule d'ange.

— Toi, tu ne nous refais plus jamais un coup pareil, bordel !

— J'essaierai.

Elle lui fait les gros yeux et je m'approche du lit. À ma grande surprise, Serge vient vers moi et me prend dans ses bras.

— Désolé pour tout ça, Alice.

— Vous n'y êtes pour rien. Merci pour les habits.

Il hausse les épaules en relâchant son étreinte.

— C'est la moindre des choses.

Je m'assois sur le lit de Fred. Il m'attire contre lui et m'embrasse dans le cou.

Les infirmiers ont relié son cathéter à deux poches de perfusion. Mais comparé à moi, elles ont été placées sur une de ces barres porteuses à roulettes et Fred peut se déplacer comme il le souhaite. Alors pourquoi s'est-il amusé à les arracher ?

— Bon, je crois qu'il est temps de mettre les voiles, dit Mickaël en passant son bras autour des épaules d'Elsa. On reviendra demain.

Ils nous font tous les trois la bise, puis ils sortent. Fred passe sa main dans mes cheveux et remet une boucle derrière mon oreille.

— Quelle belle surprise !

— Tu me manquais, mon amour.

Je l'embrasse et il me demande en riant à moitié :

— Et ta mère ? Elle s'est calmée ?

J'entreprends de lui raconter notre houleuse engueulade, sans lui parler de Pâques. On a le temps pour ça. Surtout qu'il paraît fatigué et je m'en veux presque de l'avoir rejoint. Je ne suis qu'une égoïste : il a besoin de repos et moi, je veux des câlins.

— Tu as l'air fatigué, Fred. Je vais te laisser.

Il s'empare de ma main et ses yeux s'enflamment.

— Tu plaisantes, demoiselle ? T'es là, tu restes.

— Fred, c'est sérieux. L'infirmière m'a parlé et...

— T'inquiète pas pour moi. Je vais bien.

— Si, je m'inquiète pour toi. Tu crois quoi ? Arrête de vouloir faire ton homme fort tout le temps ! Tu as aussi le droit de montrer tes...

Il hausse un sourcil. Je m'empourpre. Je crois qu'il n'est jamais très bon de rappeler à un homme qu'il a également des faiblesses. Ils le savent parfaitement, mais n'aiment pas qu'on le souligne. Ah ! Ces mecs !

Son regard est brûlant. Pour un peu, je crois qu'il serait encore capable de me sortir qu'il est apte à faire l'amour. Je sais que ça me mettrait dans tous mes états et que ça ne serait pas raisonnable du tout. L'amour dans une chambre d'hôpital... Et voilà... Mon nouveau shorty est mouillé !

Je détourne mes yeux en rougissant. Histoire de concentrer mes idées saugrenues sur un autre sujet, je jette un œil au décor autour de moi. Mon apollon a droit à des murs bleu ciel, c'est plus sympa. Et sa chambre est privée. Veinard ! Moi, si ça se trouve, j'aurai de la compagnie d'ici la fin de mon séjour et on ne sait jamais sur qui on peut tomber.

Ce qui attire le plus mon regard, ce sont les fleurs. Sa chambre en est remplie. La vache ! Et des cartes, du chocolat et même des bouteilles de bière et de whisky ! J'ai l'impression que ses fans se sont mobilisés. Waouh ! Allez savoir pourquoi, ça me touche.

Je me lève et vais voir tout ça de plus près. Je respire les fleurs, lis quelques cartes avec l'accord de Fred. Tous ces gens, hommes et femmes confondus, ressentent vraiment de l'amour pour lui. Il doit leur apporter beaucoup.

Fred me rejoint et jette un œil sur quelques écrits.

— Ton public t'aime, gueule d'ange. C'est indéniable. Je suis bluffée.

— Ouais. Moi aussi.

Des journaux sont déposés sur une table, je les tire vers moi et ouvre la bouche de stupéfaction. Il y a des articles sur lui et moi avec de gros titres. Et ce ne sont pas des magazines people, mais de vrais journaux ! Nom d'une pipe ! Tu m'étonnes que ma mère ait pété un plomb.

**Fred Pelletier et son amie agressés !**

Dans la matinée du lundi 7 janvier, Fred Pelletier, le chanteur du groupe de rock Dark Moon, a été violemment agressé dans sa chambre d'hôtel.

C'est une jeune femme de 27 ans, fan de la première heure de l'artiste, qui a tenté de le tuer, lui et sa petite amie helvétique.

Fred Pelletier a été admis aux soins intensifs de la Salpêtrière à Paris. Les médecins ne veulent pas se prononcer pour le moment.

Fred Pelletier est le leader...

Je tremble à la lecture. Je me demande si les journaux suisses ont eu des articles tout aussi dramatiques. Nom de nom ! Johanna et Mathieu doivent être dans tous leurs états ! Sans parler de mes collègues... J'aurais dû reprendre le travail aujourd'hui. Il faut que je les appelle.

Je prends un périodique daté de ce matin.

### **Le chanteur de Dark Moon sain et sauf !**

Hier soir, les médecins de la Salpêtrière à Paris annonçaient que la vie de Fred Pelletier, le leader de Dark Moon, n'était plus en danger.

Après plusieurs heures passées entre la vie et la mort, le chanteur du groupe de rock a pu quitter le service des soins intensifs mardi en début d'après-midi.

Je relève les yeux vers ma gueule d'ange et pointe ses poches de perfusion du doigt.

— « Entre la vie et la mort » ? Et la nuit dernière, tu arraches ces tuyaux pour venir me rejoindre ?

Mais c'est n'importe quoi ! Tu veux vraiment y passer ou quoi ?

Il lève sa main droite en tirant la langue.

— Je supporte pas ces trucs !

— Fred, c'est pour ton bien et c'est juste l'histoire de quelques jours.

Je repose mon regard sur l'article.

À peine la terrible nouvelle de l'agression s'est-elle propagée, que de nombreux fans du chanteur se sont rendus devant l'hôpital afin de soutenir leur idole par la pensée.

En fin de journée, c'est avec soulagement qu'ils ont appris que Fred Pelletier était sorti d'affaire.

Son amie, également transférée à la Salpêtrière, est toujours dans un coma léger, mais elle présente des signes de réveil, ce n'est plus qu'une question d'heures, selon le corps médical.

Fred lit par-dessus mon épaule et me déclare d'un ton ironique :

— Tu vois, ils le disent : je suis sorti d'affaire.

— Alors pourquoi tu te tiens le flanc ?

— Ça tire, c'est tout.

— Tu parles. Va te recoucher ! Zou !

Je l'oblige à reculer.

— Tu vois que tu sais donner des ordres, demoiselle.

Son sourire coquin me fait rougir jusqu'aux oreilles et mes papillons s'envolent.

— Ne joue pas à ce jeu-là, gueule d'ange !

— Tu ne veux pas ? Moi, ça me manque.

Il s'assoit sur le bord du lit et m'attire entre ses jambes. J'y crois pas : il bande ! Non ! Ce n'est pas raisonnable. En plus, les toubibs peuvent entrer ici comme ils veulent. Pourtant, je ne résiste pas à l'appel de ses lèvres et l'embrasse passionnément.

Il se laisse aller contre le lit et je le suis dans le mouvement en prenant garde de ne pas me coller à lui. Sous la douceur de ses coups de langue, ma respiration s'accélère et mon corps se réveille.

— Touche-moi, Alice.

— Je vais te faire mal.

— Non. Touche-moi !

Mes mains viennent se perdre dans ses cheveux, puis je les laisse descendre le long de son tee-shirt et relève légèrement le tissu, juste pour toucher sa peau au niveau de la lisière du jogging.

À peine mes doigts frôlent-ils son épiderme que de puissantes idées cochonnes s'invitent dans mon esprit. C'est vraiment n'importe quoi !

Fred passe ses mains sous mon pull et un frisson d'excitation me traverse. En plus, je n'ai pas de soutien-gorge.

— Toujours aussi douce, ma demoiselle. J'ai envie de...

Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Ne le dis même pas, Fred ! On ne peut pas !

— Et ça m'excite encore plus !

Il s'empare de ma main gauche et l'amène sur la bosse de son sexe en érection. Mmmmh... J'ai tellement envie de lui, moi aussi !

Pendant que ses doigts enlacent les miens, les obligeant ainsi à sentir à quel point cet homme sublime me désire, son autre main se pose sur mon dos et d'un coup, il peste :

— Mais ça m'énerve ce machin ! Putain !

Je le retiens d'arracher le cathéter et le houspille :

— Arrête ! Et ne t'avise pas de l'enlever ! Bon, stop ! Se donner des envies pas sérieuses pour rien, c'est pas cool.

Je retire ma main de son entre-jambes et me redresse. Il me fait alors son air de petit garçon espiègle et je pose mes mains sur mes yeux en grognant.

— Non, tu ne m'auras pas comme ça ! Je serai la voix de la sagesse, ce soir.

— Alice...

— Non ! Je veux bien m'allonger à côté de toi et on discute, mais rien de plus.

Voyant que je ne céderai pas, il soupire et se pousse pour me laisser de la place à ses côtés. Je me blottis contre lui et pose ma main sur son torse.

— Vous allez faire comment pour la tournée ?

— C'est en pourparlers avec Serge et les toubibs. J'ai perdu beaucoup de sang et je dois suivre un traitement de fer pour éviter l'anémie.

Il désigne les poches de transfusion.

— D'après ce que j'ai compris, ils veulent pas que je remonte sur scène avant le mois prochain et je dois me reposer un maximum d'ici là. Du coup, je pense qu'on va tenir les dates de la mi-février à fin mars, comme prévu, et tant pis pour les autres. On se rattrapera sur la tournée suivante.

Tout en faisant des cercles concentriques sur son tee-shirt, je demande, pleine d'espoir :

— Quand tu dis que tu dois te reposer... Chez toi ?

Il dépose un baiser dans mes cheveux.

— Ouais et je vais avoir besoin d'une infirmière personnelle.

— La place est encore vacante ?

— Dépêche-toi de poser ton CV, demoiselle, y a du monde qui se bouscule déjà au portillon.

Je remonte mon visage vers le sien et frôle sa bouche de mes lèvres. La libertine dévergondée en moi est subitement sur le qui-vive.

— Quelles sont vos exigences, monsieur Pelletier ? De savoir vous embrasser à s'en perdre ? D'être la reine des pipeuses ou de vous offrir une masturbation en direct ?

Fred me scrute d'un air surpris et je vois à la lueur de ses yeux verts que le chasseur est à l'affût. Moi, je n'en mène pas large. Mais pourquoi viens-je de balancer une telle promesse ? Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais je crois qu'il m'a eue.

— Tu serais prête à me refaire une démonstration ?

Et voilà ! Ce n'est pas tomber dans l'oreille d'un sourd et en plus, ce mec a une bonne mémoire. Je suis fichue ! Alors je joue le jeu, et j'en suis tout humide.

— Peut-être bien, si votre santé est en jeu, monsieur.

— Intéressant. Mais ce n'était pas mon exigence. Ni les pipes d'enfer.

— Ah bon ? Alors c'est quoi ?

Mon cœur commence à tambouriner et j'ai chaud. Je sens que Fred va me surprendre et j'en tremble.

Il passe sa main gauche dans mes cheveux et noie ses yeux dans les miens.

— Savoir me dire « je t'aime ».

Une larme se met à couler le long de ma joue et je caresse son visage.

— Je t'aime, Frédéric.

— Vous êtes engagée.

Il amène ma tête contre lui et m'embrasse avec une tendresse infinie.

Plus d'une heure passe. Le soleil s'est couché depuis longtemps. Fred s'est endormi, le front contre mon épaule, mais il n'y a rien à faire, je ne parviens pas à quitter cette chambre. La voix de la sagesse ? Tu parles !

Je regarde avec amour mon rockeur respirer. Il est si beau et il a l'air tellement apaisé ainsi. Je passe la main dans ses cheveux.

Fort et fragile... Autoritaire et tendre... Si adolescent et pourtant incroyablement adulte...

Autant de complexités réunies en un seul homme. Elsa a raison, il faut parvenir à le supporter. Les gens qui l'adulent ne savent rien de lui, de ses fêlures, de son passé, de ses folies cachées. Il a su s'offrir au monde, pourtant le monde ne voit que la pointe de l'iceberg. Même moi, je suis certaine que j'ai encore bien des choses à découvrir de lui.

Mon cœur s'emballa et je souris aux anges : finalement, je vais l'avoir encore un mois complet auprès de moi. Ça valait bien la peine de se prendre la tête ! Pour un peu, j'en remercierai presque Sarah-la-cinglée.

Que va-t-elle devenir, celle-là, d'ailleurs ? Avec le recul, et après en avoir encore un peu parlé avec Fred, je commence à ressentir de la pitié pour cette fille. Et à mon grand étonnement, mon esprit lui envoie une petite prière. J'espère qu'un ange veille sur elle, malgré tout.

Une brève frappe contre la porte de la chambre me sort brusquement de mes pensées et une infirmière entre sans attendre la permission. Encore un clone de Barbie ! Mais c'est pas vrai ! C'est quoi ce service ? C'est Serge qui a demandé à ce que toutes les jolies infirmières de la Salpêtrière soient regroupées auprès de Fred ou quoi ?

Je m'assois et la regarde approcher du lit d'un air mauvais.

— Il dort ? demande-t-elle d'une voix innocente.

Non, il joue au Scrabble, fausse blonde !

Comme je ne réponds pas, elle hausse les épaules et vérifie le niveau des perfusions. Puis, elle se penche sur Fred, relève le tee-shirt et scrute le pansement. Enfin, c'est peut-être ce qu'elle veut me faire croire, parce que je trouve qu'elle s'attarde un peu trop longtemps.

Ma gueule d'ange, lui, dort profondément, car rien ne semble le perturber. Il en avait sacrément besoin, le pauvre. Il n'est vraiment pas raisonnable.

Dès qu'elle a fini son manège, l'infirmière s'intéresse à moi et me tend la main en chuchotant :

— Vous devez être Alice Lagardère. Enchantée, je m'appelle Précieuse.



Précieuse ? Rien que ça ! Je me retiens de grimacer. Je serre sa main et lui adresse le plus magnifique sourire hypocrite dont je suis capable en demandant d'une voix froide :

— Vous allez le garder longtemps dans votre service ?

Elle pose ses yeux sur Fred et cligne des cils plusieurs fois avant de me répondre en minaudant :

— Cela va dépendre de sa capacité à récupérer ses forces.

Je me retiens de rire nerveusement. Ses forces ? Si tu savais qu'il était prêt à me faire l'amour sur ce lit, tout à l'heure, chérie, tu n'en reviendrais pas.

En attendant, ce n'est pas une réponse et je n'aime pas le regard qu'elle pose sur lui. Sérieusement, c'est une infirmière ou une fan sournoisement déguisée ?

— Vous entendez quoi par là ?

— Selon les médecins qui s'occupent de lui, si tout va bien, il pourra sortir dimanche.

Elle revient vers moi et c'est à son tour de m'offrir son plus beau sourire de faux-cul :

— Il a besoin de repos, mademoiselle Lagardère.

Ça va, garde ta salive, Précieuse, j'ai compris le message.

Je me tourne vers Fred et dépose un baiser sur sa joue en lui murmurant :

— Dors bien, mon amour. À demain.

En sortant de la chambre 612, je devine le regard de l'infirmière dans mon dos. Mais pourquoi elle reste, elle ? Il dort, elle ne peut rien faire de plus ! Bastien et Gilles se tiennent devant la porte.

— Alors, vous restez vraiment pour le surveiller ? je demande, étonnée.

— Y des fans devant l'hôpital. Certains ont tenté de s'introduire en douce pour venir jusqu'à sa chambre, et je ne parle pas des journalistes ! me répond Gilles.

Je prends une mine dégoûtée. Certaines personnes n'ont vraiment plus aucun respect.

— Mouais... Ben, si vous le pouvez, gardez aussi un œil sur les infirmières. Autant de sosies de Jessica Rabbit sur un même étage, moi, je trouve ça louche.

Les gorilles se marrent. J'ajoute :

— Plus sérieusement... Si Fred veut sortir de sa chambre, vous allez l'en empêcher ?

Bastien me lance dans un clin d'œil :

— Ça dépend où il veut aller se promener.

Quand l'infirmière sort – enfin ! – de la chambre, elle paraît gênée de me voir encore devant la porte, mais elle a l'intelligence de ne pas me faire de remarque. Elle file même en quatrième vitesse rejoindre ses collègues dans leur bureau et j'aperçois bientôt deux ou trois têtes se pencher frénétiquement par la porte. Visiblement, la sale tronche de la petite amie de la rock star les intrigue au plus haut point. Il est temps que je rejoigne mon antre.

— Je t'accompagne, Alice.

Je ne refuse pas la proposition de Bastien. Sa présence me rassure et c'est même avec regret que je le vois partir après lui avoir souhaité une bonne nuit.

Une fois seule, j'enfile le grand tee-shirt que Serge m'a acheté, puis je profite de ma solitude pour téléphoner à mes colocataires et à Iris.

À chaque fois, ce sont des cris hystériques qui m'accueillent au bout du fil. Johanna est en larmes et je trouve même Mathieu sacrément ému aussi. Je pleure avec eux.

— Tu rentres quand ? me demande mon amie entre deux sanglots.

— Ils me gardent encore deux jours. Et je vais voir comment ça se passe pour Fred.

— Tu veux que je vienne ?

Je souris. J'aimerais la voir, c'est sûr, mais je ne peux pas lui demander cela.

— Non. Il y a mes parents qui sont là et les amis de Fred. Ça va. Et il va bien falloir que je revienne au

boulot. Je vais appeler Iris après. Je rentrerai sûrement dimanche.

Et voilà ! J'ai une boule au ventre à l'idée de devoir rentrer sans ma gueule d'ange. S'il sort dimanche, je ne pense pas qu'il pourra déjà prendre le train le soir même. Il faut qu'il se repose un peu ici avant. Et il sera bien entouré. Je suis sûre que Rose se fera un plaisir de le dorloter. Et je ne connais personne qui sache aussi bien se débrouiller seul que Fred.

« *Alors, arrête de baliser !* »

J'appelle ensuite Iris et ses paroles m'émeuvent également. À la bibliothèque, apparemment, je suis devenue une star !

— Les gens nous demandent de tes nouvelles et ils veulent t'apporter des fleurs à ton retour. Mon Dieu ! Ma chérie ! Quelle histoire ! Judith en est toute retournée aussi !

— Tu m'excuseras auprès de Jean-Mi et des autres.

— T'excuser, Alice ? Mais pourquoi ?

— Parce que je devais revenir aujourd'hui et...

— Mais tu arrêtes ça tout de suite, ma chérie ! Ne commence pas à culpabiliser pour ça et surtout, prends le temps nécessaire de récupérer.

— Je reviendrai lundi.

— On verra. Tu vas bien écouter les médecins et si tu as besoin de plus de temps, tu n'hésites pas à nous le dire, d'accord ?

Attention ! Je risque de la prendre au mot rien que pour rester un peu plus avec mon apollon.

« *Alice ! Où est passée ta rigueur au travail ?* »

Je crois qu'elle a foutu le camp une nuit de septembre au giratoire du Flon.

Après un dernier coup de fil à ma sœur, c'est l'esprit vidé et le corps en vrac que je me couche avec bonheur dans le lit. La couette est chaude, c'est agréable, et le sommeil s'empare rapidement de moi.

Je suis dans la chambre d'hôtel. Fred est auprès de moi.

— Faut que je parte, demoiselle.

— Non ! Reste avec moi !

Il se dirige vers la porte. Je le retiens par son tee-shirt de Tagada Jones et tire aussi fort que je peux.

— Reste, mon amour ! Tu vas mourir !

Fred se retourne vers moi et me sourit méchamment.

— Mais je suis déjà mort, Alice, depuis dix ans !

Son tee-shirt me reste dans les mains et son tatouage de dragon se met à danser sur sa peau nue avant de s'en détacher et d'ouvrir son immense gueule noire vers moi. La bête démoniaque crache du feu et je hurle.

Fred plaque une main contre ma bouche et murmure à mon oreille :

— Ne crie pas, demoiselle. La douleur du dragon n'est rien.

Il ouvre la porte de la chambre et Sarah-la-cinglée pointe un revolver sur mon front. Je recule, horrifiée.

— Je suis sa plus grande fan.

Fred la prend dans ses bras et l'embrasse. Je crie de rage. J'ai mal, je m'effondre.

— Non ! Non ! Non !

Fred la lâche et se tourne vers moi.

— Regarde, Alice, la mort ne m'effraie pas.

Sarah tient un poignard dans sa main et le frappe en plein cœur. Je hurle. Il s'effondre.

Le flingue apparaît à nouveau entre les doigts de la cinglée et elle s'exclame en le braquant vers moi :

— Tu n'es rien, je suis tout et je l'aime éperdument !

Mon cri résonne dans la chambre de l'hôpital. J'ouvre les yeux. Je transpire et une infirmière se tient à mes côtés, me regardant gravement.

— Mademoiselle Lagardère, vous allez bien ?

— J'ai fait... un cauchemar. C'était horrible !

Je me mets à pleurer.

— Racontez-le-moi.

J'hésite, puis me laisse finalement aller à la confidence. Et je dois reconnaître que ça me fait du bien d'en parler, même si cela n'empêche pas le tambourinement violent de mon cœur et les tremblements de mon corps. Les images du cauchemar sont si présentes, si vives... Est-ce cela que Fred vit, nuit après nuit, depuis plus de dix ans ? M'en faudra-t-il autant pour passer par-dessus cet événement ?

— Tout va bien, mademoiselle. Votre inconscient s'exprime et c'est positif.

— Ah bon ?

— Oui. Ce que vous avez vécu est traumatisant et cela va prendre du temps. Si vous avez besoin d'en parler...

Je secoue la tête. Un psy ? Non, merci !

L'infirmière me donne un verre d'eau, puis je lui demande de me laisser.

Voilà autre chose ! Un cauchemar ! Ah ça ! On va former un sacré couple dorénavant, Fred et moi ! Mon cœur se serre. J'aimerais tellement l'avoir auprès de moi. Lui saurait me rassurer ; les mauvais rêves, il connaît.

Je me pelotonne sous la couette et frissonne. À tous les coups, l'infirmière va noter cet incident dans le

carnet de bord de la nuit et demain, j'ai un psy qui débarque dans ma chambre. La fameuse « cellule d'aide psychologique en cas de traumatisme ». Tu parles ! Moi, ma cellule d'aide psychologique, ce sont les bras de Fred.

Je renifle et parviens à me rendormir. Mais le sommeil est léger. J'ai froid, j'ai peur de rêver. Pourtant, le songe qui m'attend est des plus agréables.

Pas d'hôtel, ni de folle, ni de flingue. Je suis chez Fred, dans sa chambre, couchée dans son lit, toute nue. Il s'avance vers moi, vêtu de sa chemise noire en lin, ouverte sur son torse musclé, et de son jean denim élimé que j'aime tant. Sa peau est chaude, elle me fait du bien, elle me réchauffe. J'ai si froid. Fred m'embrasse dans le cou, caresse mes cheveux. Je sens son souffle chaud sur moi.

— Mmmh... Fred...

Il plonge son regard dans le mien et souffle :

— Chut, demoiselle ! Dors.

Dormir ? Avec ce qu'il est en train de me faire ? Il plaisante ?

Il écarte mes jambes et sa langue vient se poser avec délice sur mes parties intimes. Ce que ça m'a manqué !

— Fred ! Mmmmh... Encore...

Mais alors qu'il fourrage avec passion, là, en bas, je l'entends qui me murmure à l'oreille :

— Chut ! Dors !

Là, y a un truc qui cloche !

Je suis au bord de l'orgasme, pourtant je me force à ouvrir les yeux. Mon vagin est réellement en feu suite à mon rêve érotique, mais ce n'est pas ça qui m'intrigue. Je n'ai plus froid et deux bras me réchauffent réellement.

Je tourne mon visage. Fred me sourit.

— Je t'ai dit de dormir, demoiselle.

Je m'étrangle.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Je m'empare de sa main ; cette fois, il a carrément retiré le cathéter !

— Fred !

— Je t'ai dit : je supporte pas ce machin !

— Tu ne peux pas rester ici ! Ils vont te trucider.

— J'ai la peau dure.

Ses lèvres frôlent les miennes et son odeur m'enivre. Je sais que je ne vais pas parvenir à résister longtemps.

— Ce n'est pas drôle. Tu n'es pas...

— Raisonnable ? Non, je sais. On me changera pas maintenant.

— Même pas moi ?

Il se met à rire doucement.

— Sur ce coup-là, surtout pas toi.

— Et les gorilles ? Ils t'ont laissé sortir ? Serge va être furieux.

— La vie reprend son cours ! Rock'n'roll, demoiselle. Si tu me dis que tu veux pas de moi dans ton lit, je fous le camp.

J'ai l'impression de revenir dix ans en arrière et d'être dans une colonie de vacances, quand les moniteurs étaient censés surveiller que garçons et filles restent sagement dans les dortoirs. Bien entendu, c'était peine perdue, il y en avait toujours pour réussir à passer outre le règlement. Et bien que Fred n'ait jamais été en colonie, je sais que c'était le roi pour faire le mur au foyer.

Je repousse la mèche noire sur son front et lui avoue :

— J'ai fait un cauchemar.

Il fronce les yeux, soudain inquiet. Je me mets assise et le lui raconte. Il me prend à nouveau dans ses bras.

— Ça va passer, demoiselle.

— Ce n'est jamais passé chez toi.

— Peut-être parce que j'ai voulu enfouir les souvenirs, les oublier. Tu feras pas la même erreur que moi, princesse. Il faut accepter ce qu'il s'est passé, le refouler ne sert à rien.

— Ce n'est pas facile.

— Non, mais on l'a vécu ensemble ce traumatisme, alors on peut s'aider.

Je l'embrasse, doucement.

— Tu crois qu'on ira loin, toi et moi ?

— Je sais pas. Je suis pas devin. On va déjà tenter d'aller jusqu'à demain, qu'est-ce que t'en dis ?

— Demain, c'est une jolie destination. Rien que toi et moi ?

— Toi, moi, le sexe et le rock'n'roll.

— Surtout le rock'n'roll ?

— Non, surtout le sexe.

Ses yeux s'illuminent d'une flamme que je commence à bien connaître. La chaleur de mon vagin avait réussi à s'atténuer, mais face à ce regard rempli de promesses foutrement coquines, elle m'irradie de nouveau.

Fred laisse sa langue venir courir sur mes lèvres. J'entrouvre ma bouche, lui permettant ainsi de s'y engouffrer, faisant céder les dernières barrières que ma sagesse avait tenté de mettre en place. Avant même que je puisse le retenir, Fred glisse sa main dans mon shorty. Il sourit.

— Mademoiselle Lagardère, nous sommes à l'hôpital ! Vous n'avez pas honte de mouiller ainsi ? Vous savez que les infirmières de garde pourraient rentrer sans frapper ?

— Ne me dis pas que tu serais vraiment capable de me faire du bien ici ?

— Je le dis pas.

Je tente de retirer sa main.

— Fred ! Ta blessure ! Tu dois te reposer !

— J'ai un mois pour me reposer.

— Avec moi comme infirmière ? Je crois que c'est raté !

— Non, au contraire. Tu me feras passionnément l'amour et après on s'endormira et on reprendra des forces avant de recommencer.

— Tu voudras que je te fasse l'amour ?

— Tu le fais si bien, demoiselle.

— Et si je veux que tu me baises ?

Il enfonce un doigt en moi et je me retiens de crier de plaisir. Il est incorrigible ! Et qu'est-ce que j'aime ça !

— Alors je vous baiserais, demoiselle, jusqu'à m'en perdre.

— Bien, mais cette nuit vous ne pouvez ni me faire l'amour ni me baiser, monsieur Pelletier.

Il fait tourner son doigt et je m'accroche à la couette.

— C'est mal me connaître.

Il plaisante, là ? Y a encore quarante-huit heures, il était dans le service des soins intensifs !

— Fred...

— OK, j'admets que je pourrai peut-être pas jouir en toi, mais j'ai d'autres moyens de te faire du bien.

Il retire son doigt et soulève mon tee-shirt. Je me laisse faire et frissonne quand ma peau se retrouve nue. Je jette un œil fébrile vers la porte. Nom d'une pipe ! Si les infirmières se doutaient de ce qu'il se passe ici même, ce serait le scandale assuré.

Les doigts de ma gueule d'ange frôlent ma peau et je m'embrase. Mes seins se gonflent, mon clitoris se

réveille. Je pose ma main contre l'entre-jambes de Fred et je souffle. La vache ! Je crois qu'il va falloir que je lui fasse du bien aussi !

Sa langue embrasse la mienne, puis il retire son propre tee-shirt. Son bandage me saute aux yeux. Vu la taille, la blessure doit être vilaine. Non, ce n'est vraiment pas raisonnable.

— Fred, c'est pas...

Il colle à nouveau sa bouche sur la mienne, puis m'attire doucement à lui. Mes seins s'écrasent sur son torse et cette sensation, peau contre peau, finit d'enflammer mes sens.

Fred fait glisser mon shorty le long de mes jambes et se couche sur le dos.

— Viens.

Je le regarde sans comprendre. Il pose ses mains sur mes fesses et me fait grimper à la hauteur de son visage.

Dès que le bout de sa langue titille mon clitoris, je me retiens comme je peux de pousser un cri. Je me redresse, mais Fred pose ses mains sur mes hanches et m'oblige à descendre mon intimité vers sa bouche. Sa langue revient à l'assaut. Je laisse mon dos partir en avant et m'accroche aux barreaux du lit en me mordant les lèvres pour ne pas hurler de plaisir. Putain ! C'est si bon !

Sentant que je ne vais plus essayer de m'échapper, Fred relâche mes hanches et vient poser ses mains sur mes seins. Là, c'est l'extase suprême. Il les caresse, les presse, joue avec mes tétons, exactement comme j'aime.

J'écarte davantage les cuisses, ouvrant mes lèvres inférieures au maximum. Encore ! Oui ! Argh ! La vache !

Je me mets à haleter fort. Je ferme les yeux et serre les dents lorsque la jouissance m'envahit.

— Tu vois ? constate Fred. Pas besoin de queue pour baiser. La langue fait aussi parfaitement son travail.

Je le regarde, enfiévrée, souriant comme une diablesse.

— Et tu crois que la mienne pourrait te faire du bien ?

— Elle me fait toujours du bien, demoiselle.

Je contourne son bandage du bout des doigts.

— Tu es sûr que ça ne risque rien ?

— À part salir les draps ? Non.

Comment vais-je expliquer les taches de sperme aux infirmières demain matin, moi ? À moins que je n'avale...

Voyant mon hésitation, Fred retire son pantalon, me prend la main et la pose sur son pénis. C'est vrai que ce serait dommage de ne pas lui faire du bien, à celui-là.

Je me penche sur lui et entreprends de le sucer comme il se doit. À peine l'ai-je en bouche que Fred se met à gémir. Il est plus qu'à point et cela m'excite comme une folle. J'en oublie rapidement où nous sommes et le pipe avec ferveur.

— Alice ! Ça m'a manqué, putain !

Je me tiens sur le côté, à hauteur de sa main. Je le sens venir. J'accélère le mouvement. Il introduit à nouveau un doigt en moi. Je me contracte en gémissant.

— Continue, demoiselle... Laisse-toi aller...

Je me reconcentre sur ma pipe tout en suivant son conseil et m'ouvre avec régale au plaisir de ses caresses vaginales. C'est pas vrai ! Je crois que je vais bientôt jouir !

— Alice, viens vers moi.

Quoi ? Je ne l'écoute pas et continue de le sucer de plus belle. Il se redresse légèrement et m'oblige à remonter vers lui. Il prend ma main et la referme sur son membre.

— Fais-moi jouir comme ça.

Et tandis que je le masturbe, il me caresse entre les jambes. Nos regards se perdent l'un dans l'autre. Il

joue avec mon clitoris et ma fente tout en se mettant à respirer de plus en plus fort et moi, je halète comme une chienne. Ce n'est pas possible que le personnel médical n'entende rien de l'autre côté de la porte !

Nos bouches se cherchent avec avidité, nos langues se rencontrent, nos salives se mélangent et nous partons aussitôt dans un orgasme partagé, les yeux dans les yeux. Ceux de Fred sont illuminés par le désir et l'amour. Ce que c'est beau ! J'espère que les miens lui rendent la pareille.

Son sperme se répand sur ma main. Et voilà ! Y en a partout ! Mais j'en ris. Je viens de prendre mon pied sur un lit d'hôpital ; si on m'avait dit ça un jour, je ne l'aurais jamais cru.

Je tends le bras vers le chariot, il y a une boîte de mouchoirs posée dessus. J'en donne un à Fred qui entreprend d'essayer la preuve de nos idées saugrenues sur le drap-housse bleu.

— Tu as mal ?

— Non, je vais très bien, demoiselle.

— Sûr ?

Il m'embrasse.

— Vérité vraie. Je peux rester avec toi cette nuit ?

— Et si les infirmières te découvrent ?

— Eh bien, elles se diront peut-être qu'il est enfin temps que t'aies un voisin de chambre.

— Ça, ce ne serait vraiment pas raisonnable.

— Foutrement pas, non.

J'entoure son cou et l'embrasse à mon tour. Je crois bien que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'à cet instant précis.

Fred pose son front contre le mien.

— Et si on dormait un peu, princesse ?

— Je ne suis pas sûre d'avoir sommeil.

Mais je lui tourne le dos et viens me blottir contre lui. Il m'entoure tendrement de son bras droit, prenant soin de ne pas appuyer sa blessure contre moi.

On ne s'est même pas rhabillés ! Je crois que dans quelques heures, nous allons laisser un souvenir mémorable à la première personne qui rentrera dans cette chambre. Tant que ce n'est pas ma mère...

Fred souffle doucement contre mon cou. C'est chaud. Je suis si bien. Un voile doux m'enveloppe, je ferme les yeux.

Fred rapproche sa bouche de mon oreille et pour mon plus grand bonheur, il se met à fredonner une chanson de sa belle voix grave et cassée. Mon cœur s'emballe et je resserre mon étreinte sur son bras. Si tu savais combien je t'aime, mon Fred !

*J'ai rencontré une demoiselle  
Moitié ange, moitié rebelle  
Elle veut pas croire qu'elle est belle  
Cette fille, elle m'a rendu mes ailes*

*Quel goût ça a, toi et moi  
Jusqu'où tu penses qu'on ira  
J'aime quand t'es dans mes bras  
Demoiselle, t'es ma reine  
Pour moi, y a plus que toi*

*Trois ans et trois mois plus tard*

— Maman ! C'est quand qu'il arrive Papa ?

— Bientôt.

— Mais c'est long !

— Patience... Je crois que je le vois.

— Où ça ? Dis ! Moi, je vois rien !

— Viens dans mes bras... Là, tu le vois ?

— Oui ! Papa ! Papa !

— Attends, mon cœur, il ne peut pas t'entendre. Il va bientôt sortir. Bon, je te pose. Tu sais que tu n'es plus tout léger, toi ?

Flavia dépose délicatement Malone par terre, puis elle passe sa main sur son dos et s'étire. Je scrute discrètement son joli ventre arrondi et la sermonne :

— Je pensais que tu devais te ménager en évitant de porter du lourd.

Elle me fait un clin d'œil.

— Pour mon fils, je fais une exception et je sais que tu garderas ça pour toi.

Elle caresse tendrement son ventre. Elle est à plus de six mois de grossesse. Ce sera une fille, cette fois. Mais je ne suis pas censée le savoir. C'est Mickaël qui a lâché le morceau avant que Dark Moon ne reparte sur les routes, trois mois plus tôt, après une pause de quelques jours durant leur nouvelle tournée triomphale.

Leur quatrième album, *De l'autre côté du miroir*, connaît un succès phénoménal depuis sa sortie, et cela fait plus d'une année et demie que le groupe va de scène en scène, en s'accordant de brèves pauses par-ci, par-là.

Comme Malone, je scrute attentivement la vitre nous séparant de la douane de l'aéroport. J'aperçois Mickaël de dos. Mon cœur bat à tout rompre. Six semaines que je n'ai pas revu Fred. Nous n'avons jamais été séparés aussi longtemps.

Comme il me l'avait promis trois ans plus tôt, il est revenu à la maison régulièrement au cours de leurs diverses tournées. Mais là, six semaines, qu'est-ce que c'était long, nom d'une pipe !

Serge a décidé qu'il était temps de partir à la conquête de l'Amérique, malgré les réticences de Fred et des autres. Dark Moon a passé deux semaines sur la côte Est des États-Unis, puis deux au Canada, et les deux dernières au Québec. Si les Américains sont restés frileux, les Canadiens et les Québécois semblent avoir plutôt accroché. En tout cas, les premières ventes du dernier album sont de bon augure.

Je me lève sur la pointe des pieds et jette un œil impatient à la vitre donnant sur la douane. Je crois que je suis pire que Malone. Que fabrique Fred, encore ? Pourquoi n'est-il pas auprès de son ami ?

Soudain, contre toute attente, mon cœur chavire. Ça y est ! Il est là ! Il vient de rejoindre Mickaël. Visiblement, monsieur est passé chez le coiffeur avant de rentrer de Montréal. Il y a encore vingt-quatre heures, via Skype, il avait sa coupe à la Kurt Cobain. Ça lui allait bien, ça donnait un autre style. Mais je le préfère comme ça ; le look rock lui sied mieux que le grunge.

Bon... Qu'est-ce qu'ils trafiquent ? Mais... J'y crois pas ! Un mois et demi qu'on ne les a pas vus et eux, ils prennent le temps de rigoler avec la police des douanes ! Je rêve !



Mon téléphone se met à sonner. Je ne prends pas le temps de vérifier l'appelant.

— Allô ?

— Je fais quoi, Alice ? Pour les chemins de table, tu vois mieux un bleu ciel ou un bleu un peu plus foncé ?

OK, toujours vérifier l'appelant avant de décrocher.

Je soupire.

— Je n'en sais rien, Johanna. Ça change quoi ?

— Comment ça, ça change quoi ? Mais tout !

— T'as qu'à choisir la même couleur que celle sur vos faire-part.

— Tu te fiches de moi, Alice Lagardère ? On a les deux couleurs sur nos faire-part !

— Écoute, je ne sais pas. On essaie de se voir dans la semaine et tu me feras voir les échantillons. Je suis occupée, là.

Son ton s'adoucit.

— Oh ! Je suis désolée. Tu es au boulot ?

— Non, à l'aéroport de Genève. J'attends Fred.

— Mince ! J'avais oublié qu'il rentrait aujourd'hui. Excuse-moi.

Sa voix s'excite à nouveau.

— C'est toujours bon pour eux ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas.

— Non, mais... t'es sûre, hein ?

Je me retiens de lui raccrocher au nez. Ah ! L'hystérie des futures mariées, faut se la farcir quand même ! Et en plus, je suis sa témoin !

Johanna se met à crier et je l'imagine sautant de droite et de gauche dans son salon :

— Tu te rends compte ? Oh ! La vache ! Je vais avoir Dark Moon à mon mariage !

— Oui, et gratuitement en plus. Tu vas en faire des envieuses.

Je vois Fred et Mickaël saluer les douaniers. C'est pas trop tôt !

— Jo, faut que je te laisse.

— Alice, juste encore...

— On s'appelle plus tard.

— Alice...

Je lui raccroche au nez.

Non, mais oh ! Bientôt un an qu'elle me bassine avec ses préparatifs ! En plus, à cause d'elle, ma mère a failli faire une nouvelle crise cardiaque une dizaine de mois auparavant.

Johanna était parvenue à me convaincre de l'accompagner à Paris pour voir les robes de mariées. Comme s'il n'y avait pas assez de boutiques en Suisse ! Fred étant en tournée, j'ai accepté. Mal m'en a pris !

À la sortie d'un des magasins, nous avons été prises en photo, et la semaine suivante, je faisais la une de la presse people :

## **SCOOP !**

### **Fred Pelletier et sa fiancée Alice se marient !**

Oui, parce que pour les journaux, depuis la tentative d'assassinat par Sarah, je suis officiellement devenue la fiancée du leader de Dark Moon, et les paparazzi n'attendent désespérément plus qu'une seule chose : me voir avec une bague au doigt. Ils peuvent attendre encore longtemps. D'ailleurs, quand on lui pose la question, ça énerve terriblement Fred. Moi, je m'y suis faite.

Ma mère, elle, n'a que moyennement apprécié l'article. Elle a débarqué à la bibliothèque et m'a planté

*Closer* sous le nez en s'écriant :

— Pourquoi je suis toujours la dernière au courant ?

Surprise à la sortie d'une des plus chics boutiques de mariage de Paris, Alice Lagardère, la fiancée du sexy Fred Pelletier, chanteur et leader du groupe de rock Dark Moon, a été choisie sa robe en compagnie de sa demoiselle d'honneur.

Le mariage est sans doute prévu dans les semaines à venir et ce sera l'un des événements les plus attendus de l'année.

Quel couturier aura le privilège de la robe ?

*Closer* est sur le coup !

Le visage de Johanna avait beau être flouté, mon amie était tout de même folle de joie de se découvrir ainsi dans un magazine people. Par contre, elle avait moyennement apprécié le fait d'être reléguée à la place de la demoiselle d'honneur.

Fred, ça l'avait rendu dingue, car c'était la troisième fois en six mois qu'on annonçait notre mariage, sans compter les deux fausses annonces de grossesse. Il avait envoyé un démenti sur-le-champ.

Concernant ma mère, il m'avait fallu tout le tact possible pour la convaincre que cette annonce, tout comme les précédentes, était fautive.

Je secoue la tête et tente d'oublier Johanna, son mariage et surtout Joséphine Lagardère, pour me concentrer sur l'instant présent. Les garçons vont sortir d'un moment à l'autre du terminal. Malone a lâché la main de Flavia et s'avance vers la porte nous séparant de la douane. Je me sens fébrile. Six semaines ! La vache ! Plus jamais !

Damien ayant annoncé sur le Web le retour du groupe en Europe pour aujourd'hui, certains fans sont venus à l'aéroport international de Cointrin afin d'assister à l'arrivée du chanteur et du batteur de Dark Moon. Luc, Damien et Serge, eux, sont rentrés sur Paris.

Le groupe s'accorde un bon mois de vacances bien mérité. Après ça, ils participeront à quelques festivals, puis rentreront en studio d'enregistrement d'ici l'automne. Fred a composé une quinzaine de nouvelles chansons et Discographe attend impatiemment le futur album, sans compter les fans.

Mon cœur s'emballa et un sourire de gamine vint s'afficher sur mon visage. Avant tout cela, Fred va m'emmener au Festival de Cannes, dans trois semaines ! Je vais grimper les marches du Palais des Festivals et assister à la cérémonie de clôture et à la remise de la Palme d'or. Waouh !

Non, ma gueule d'ange n'a toujours pas accepté de tourner dans un film ; en revanche, le groupe a été sollicité pour la bande-son d'un long-métrage mélangeant rock, vampirisme et histoire d'amour. Et le film a été sélectionné pour la clôture du festival.

Pour cette occasion, Fred a promis de m'emmener à Paris choisir une robe. Il paraît que plusieurs grands couturiers veulent m'en prêter une. Je ne raconte pas comment Johanna était verte de jalousie en apprenant la nouvelle, même si elle a feint de n'en avoir rien à cirer.

Depuis trois ans, ma vie a changé, c'est indéniable, même si je travaille toujours avec plaisir à la bibliothèque universitaire en compagnie de mes deux indéfectibles collègues.

Je souffle et frissonne. La bibliothèque, je l'aime, mais je crois que je n'y suis plus pour très longtemps. Vais-je oser parler à Fred de mes envies de nouveaux projets ? Il ne va pas être content. Ça, c'est sûr. Ça va même péter. Oh punaise ! Il va être furieux !

Je crois que je vais attendre un peu et nous laisser d'abord nous retrouver comme il faut. Je lui en parlerai peut-être demain... Ou la semaine prochaine...

« *Ou plus tard, quand tu ne pourras définitivement plus faire marche arrière.* »

Si seulement c'était aussi simple.

La porte du terminal s'ouvre et mon cœur tambourine tout ce qu'il peut. Cette fois, c'est bel et bien Fred, Mickaël et deux gardes du corps qui apparaissent. Serge a engagé ces derniers le temps de leur séjour outre-Atlantique.

Malone se précipite vers le batteur.

— Papa !

Mickaël ouvre grand ses bras et son fils s'y jette avec bonheur. Flavia sourit de toutes ses dents. Pour elle aussi, ces dernières semaines ont dû être longues. Elle a accompagné le groupe, avec Malone, une bonne partie de la tournée, mais son médecin a refusé qu'elle prenne l'avion pour le continent américain.

Le regard de ma gueule d'ange croise le mien. Je ne tiens plus et cours vers lui. Il pose son sac de voyage à terre et m'accueille avec chaleur au creux de ses bras. J'entoure son cou et sa délicieuse odeur envahit aussitôt mes narines.

Je l'embrasse passionnément. Je crois qu'on nous photographie quelques mètres plus loin, mais je m'en fiche. Cédric, l'informaticien, s'en occupera.

— Tu m'as manqué, mon amour !

Il m'embrasse à son tour et me serre fort contre lui.

— Toi aussi, demoiselle. T'imagines même pas à quel point.

Je recule et passe ma main dans ses cheveux noirs.

— T'es beau.

Il plisse les yeux et me contemple à son tour.

— Toi, t'as fait un truc. T'es... sacrément belle.

Et merde ! Je secoue la tête. C'est le moment de prouver qu'en trois ans, j'ai fait des progrès dans le bluff.

— Non, je suis juste foutrement heureuse que tu sois là.

Il me scrute encore quelques secondes, puis semble accepter ma réponse et m'embrasse à nouveau.

— Parrain ! Je veux un câlin !

Malone s'accroche au jean troué de Fred et lui adresse son plus beau sourire. Je lâche ma gueule d'ange de bon cœur pour laisser la place à son filleul. Fred le prend dans ses bras, lui fait un câlin, puis il passe sa main dans la poche arrière de son pantalon. Il en sort une sucette en sirop d'érable.

— Tiens, crevette. Souvenir de Montréal. Et si t'aimes, je crois que ton père en a plein sa valise.

Malone s'empare de la sucette, les yeux brillant de gourmandise.

— Qu'est-ce qu'on dit ? lui rappelle Mickaël.

— Merci, Fredo !

Malone pose un petit bisou sur la joue piquante de Fred et ce dernier le rend à son père.

Flavia nous a rejoints et elle embrasse tendrement son homme. Il se penche sur son ventre rond et y dépose un baiser. Celle-là, les photographes amateurs ne la loupent pas !

Fred prend ma main et m'attire contre lui. Dans l'aéroport, une certaine agitation commence à naître et on entend :

— Dark Moon ! Un autographe !

— Fred ! Une photo !

— Fred ! Mickaël ! S'il vous plaît !

Les gardes du corps sont sur le qui-vive. Les deux musiciens se regardent en souriant, puis de bonne grâce, ils rejoignent leurs fans pour une ultime séance de dédicace avant de se déclarer officiellement en vacances.

Flavia soupire et moi, je lève les yeux au ciel. Incorrigibles !

Dès que la dernière personne a reçu une signature, ma gueule d'ange se tourne vers moi.

— Tu me ramènes à la maison, demoiselle ?

— Tu veux conduire ?

— Non, je suis fatigué et j'ai pas bien dormi dans l'avion.

Il paraît que le jetlag est assez méchant quand on revient du Québec, mais je pense qu'il se fera surtout sentir le lendemain.

Nous rejoignons tous le parking souterrain, sous la bonne garde des deux gorilles. Flavia et moi sommes parquées à quelques mètres l'une de l'autre.

À la vue de la voiture de Fred, Mickaël siffle entre ses dents.

— Je l'avais pas encore vue, celle-là.

Mon apollon hausse les épaules.

— C'est la même que l'autre, mais le modèle plus récent.

Et cette nouvelle Audi Sport noire, j'ai pu la conduire durant six semaines !

Suite à mon emménagement définitif dans la maison de Fred, deux ans plus tôt, Mathieu m'a permis de garder la Yaris. Mon ancien colocataire s'est trouvé un deux pièces au centre de Lausanne et du coup, il n'avait plus besoin de voiture.

Ma petite automobile roule toujours aussi bien ; cependant, j'avoue que je n'ai pas résisté à l'appel du dernier joujou de Fred. Je me racle discrètement la gorge. Il vaut mieux que j'évite d'annoncer à ma gueule d'ange que je me suis fait flasher la semaine dernière. Il faudra que je surveille la boîte aux lettres ces prochains jours, l'amende ne devrait pas tarder à arriver et elle risque d'être un peu salée. J'en connais un qui va se ficher de moi s'il la découvre.

Nous disons au revoir à la famille Leroy. Les gardes du corps rebroussent chemin, retournant prendre un avion pour Paris, et je monte avec Fred dans la voiture.

À peine assis, il se penche vers moi et m'embrasse tendrement.

— Plus jamais aussi longtemps, gueule d'ange.

— Non, plus jamais !

Il passe sa main sur mes bas et caresse mes cuisses. Après six semaines d'abstinence, ou presque, mon corps est en puissante surchauffe. Une vraie cocotte-minute.

On a tenté l'amour via webcam, mais franchement, ce n'est pas terrible. Au moins, on a bien ri.

Son blouson est ouvert et je passe mes doigts sous son tee-shirt gris. Nom de nom ! Ce qu'il a la peau douce ! Je frôle la cicatrice sur son flanc, il tressaille. Il n'aime pas beaucoup que je le touche là. Visiblement, la sensation est encore délicate, même après trois ans.

Alors que sa main droite se glisse sous ma jupe et qu'elle se rapproche dangereusement de mon shorty en satin, je recule.

— Le ticket du parking va expirer. Vaut mieux qu'on y aille.

Il s'avance vers moi, les yeux illuminés d'excitation charnelle.

« *Ne le regarde pas, Alice, ou tu vas céder !* »

— C'est pas grave, on paiera le prix fort.

Tu parles ! Ce n'est pas parce que monsieur est riche comme Crésus, et même encore plus depuis le carton de leur dernier album, que je suis devenue un panier percé pour autant. J'ai même refusé qu'il m'offre une voiture l'année passée, en remplacement de ma Yaris. Elle va très bien, pourquoi la changer ? Et puis, je mets des sous de côté pour m'en racheter une dans quelques années.

« *Et tu vas pouvoir piocher dedans pour payer ta belle amende pour excès de vitesse sur l'autoroute.* »

Oh ! La ferme, toi !

Je ne veux pas que Fred se sente obligé de dépenser ses sous pour moi. Je n'en ai pas besoin. D'ailleurs, hormis la voiture, et deux ou trois bricoles de grandes marques qu'il a pu obtenir suite à des séances photo ou dans des soirées branchées, ses cadeaux sont toujours simples et je les adore.

Et il sait les offrir à petites doses, toujours quand je m’y attends le moins. J’ai subitement chaud. Cet homme m’aime comme un fou, il est entier, ne triche jamais et moi, je lui cache des choses une nouvelle fois. Punaise ! Ça va faire mal !

Je me laisse aller quelques secondes à ses baisers foutrement pas sérieux, puis parviens à le repousser gentiment.

— Fred, j’ai envie de rentrer. On sera mieux à la maison pour des retrouvailles dignes de ce nom.

Il me sourit avec douceur, recule et attache sa ceinture.

— Très bien ! Alors à la maison, humble servante ! J’ai une envie de baise foutrement monstrueuse. Six semaines, c’est pas humain.

Je démarre la voiture et prends la direction de la sortie. Mon apollon me surveille du coin de l’œil. Il ne le dit pas, mais je sais qu’il redoute toujours que j’abîme son joli jouet. Ça me rend à chaque fois nerveuse de conduire l’Audi à ses côtés.

Je demande en lui jetant un clin d’œil :

— Tu n’as pas aimé nos parties virtuelles ?

Il se met à rire.

— Oh si ! Je me suis même bien poilé le jour où t’as voulu me faire ton strip-tease et que tu t’es emmêlée dans tes collants.

— Tu parles ! Je me suis fait mal, n’empêche.

Je murmure d’une petite voix :

— Six semaines... T’as souvent fait ça tout seul ?

— Et toi ?

— Arrête de toujours me renvoyer les questions ! C’est trop facile !

— Non. Seulement quand j’en pouvais plus de penser à toi.

Je souris et tourne mon visage vers lui.

— Tu pensais souvent à moi ?

— Foutrement trop souvent. Fais gaffe !

Je soupire.

— C’est bon ! Je l’ai vu, le stop ! Je me suis débrouillée sans toi avec cette voiture pendant un mois et demi...

Il me jette un œil soupçonneux.

— Tu l’as pas prise tous les jours ?

Je rougis. Il secoue la tête.

— Et ta chère et tendre Toyota ? T’as osé la laisser au garage pour la tromper insidieusement avec ma voiture ?

Je demande dans un sourire charmeur :

— Ce n’est pas un peu la mienne aussi ?

— Non. C’est un prêt.

— T’es gonflé !

— C’est toi qu’es gonflée, demoiselle. Rappelle-moi ce que tu m’as dit le jour où je l’ai achetée ?

Je me renfrogne. Ce jour-là, je lui avais fait la morale. Après tout, son ancienne Audi allait très bien, je ne comprenais pas pourquoi il voulait en changer.

Je tente de l’amadouer.

— Même pas un tout petit peu ?

— Même pas en rêve, princesse.

Mais à son sourire, je vois qu’il n’est pas aussi sérieux que sa voix semble vouloir me le faire croire.

Il pose sa main sur ma cuisse, puis s’installe confortablement dans le siège en cuir.

— Ça t’emmerde si je dors ? Je suis nase.

— Il y a cinq minutes, tu étais prêt à me faire l'amour !

— Ouais, mais vu que t'as pas voulu, faut bien que je trouve une autre occupation.

— Tu sais que je t'aime, toi ?

— Regarde la route au lieu de dire des conneries.

Il pose sa tête contre la fenêtre et ferme les yeux. Je l'entends respirer profondément moins de deux minutes plus tard. Je me suis toujours demandé comment il faisait pour parvenir à s'endormir aussi facilement, n'importe où.

\*

Cinquante-cinq minutes plus tard, je franchis le portail de l'entrée et salue Bastien dans un sourire. Lui et Gilles ont décidé de rester auprès de Fred et de devenir ses gardes du corps attitrés.

Le succès de Dark Moon est devenu tel que des fans ont tenté de s'infiltrer plusieurs fois jusqu'à la maison. Bastien et Gilles surveillent principalement l'entrée extérieure et nous suivent lors des sorties officielles.

Serge aurait voulu qu'ils viennent avec Fred au Québec, mais ma gueule d'ange a préféré qu'ils restent auprès de moi et d'Inès. Ça me fait vraiment bizarre d'avoir une intendante, mais avec un peu de persuasion, je parviens à la sortir de la cuisine de temps en temps.

Je roule au pas dans l'allée jusqu'au garage et Fred se réveille en s'étirant.

— La sieste était bonne ?

— Je suis décalqué.

Je gare l'Audi et nous rentrons à la maison, main dans la main. Je jette les clés sur la commode de l'entrée, puis retire avec bonheur mes ballerines et ma veste. Fred pose ses mains autour de moi et m'embrasse dans le cou.

— Alors ? Ces retrouvailles dignes de ce nom ?

— Tu ne perds pas le nord, toi !

Mon ventre se met à gargouiller.

— Tu permets que j'avale un truc avant ? D'ailleurs, tu n'as pas faim ?

— Ça dépend de ce que t'as prévu à manger. Je te préviens, faut plus me parler de frites pendant les six prochains mois.

Fred prend un air dégoûté et tire la langue. Il s'empare de son sac de voyage et me suit jusqu'à la cuisine.

— Pourquoi ? Le Québec, c'est quand même pas les États-Unis ?

— Tu parles ! Niveau culture gastronomique, ça change pas grand-chose.

Pendant qu'il ouvre son sac et trifouille dedans, je vais au frigo et en sors du poulet froid, des dips de carottes et je ne peux m'empêcher d'ouvrir un paquet de chips. Inès n'est pas là, elle ne râlera pas.

En voyant le paquet, Fred grimace. Ah oui ! À ce point-là ?

Je demande, étonnée :

— Même les chips ?

Il soupire.

— Sur six semaines, je peux compter sur les doigts d'une main les jours où j'ai pas vu de frites dans mon assiette ! Tu veux rire ? Même avec un plat de lasagnes, la serveuse a réussi à nous en mettre une portion !

J'écarquille les yeux.

— Avec des lasagnes ? Tu plaisantes ?

— Si seulement.

Il sort un pack de bières de son sac. Mmm... de la bière québécoise !

— Heureusement, ils savent se rattraper avec certains bons trucs.

Voyant que je reluque la bière avec intérêt, il ajoute dans un clin d'œil :

— Mais faut qu'elle soit fraîche, princesse, sinon elle vaut rien.

Il se lève et se dirige à son tour vers le frigo. Il y range les bouteilles et en sort une de bière belge, bien fraîche.

— T'en veux une ?

Je détourne les yeux.

— Non, merci.

Il me regarde un peu surpris, la décapsule, puis revient vers le bar américain et prend place sur le tabouret à côté de moi. Nos genoux se frôlent et des scénarios à fortes connotations érotiques se propagent dans mon cerveau.

Fred boit quelques gorgées, picore des bouts de poulet et des carottes, puis il plonge à nouveau la main dans son sac. Il me tend un paquet rempli de sucettes au sirop d'érable.

— Tiens ! Comme ça, t'iras pas piquer ceux de Malone. C'est terrible, ces machins ! Et puis, comme t'aimes le thé...

Dans un tendre sourire malicieux, il dépose une boîte dans ma main. Mes yeux pétillent. Du thé à l'érable et à la pomme, pourquoi pas ? Peut-être un concurrent sérieux pour mon thé vanille-fraise ?

— Des sucettes et du thé à l'érable... Merci. Mais ma feuille d'érable, elle est où ?

Avant qu'il ne monte dans l'avion, six semaines auparavant, Fred m'avait demandé ce que je voulais qu'il me ramène. Comme je ne souhaitais rien de particulier, je lui avais répondu pour déconner : « Juste une feuille d'érable. »

Il fait la moue.

— Désolé, demoiselle. Ça, j'ai oublié.

Je plisse les yeux en rigolant.

— Toi ? Oublier ? Mais où avais-tu la tête, gueule d'ange ? C'est louche.

Il tire mon tabouret vers lui.

— Je l'avais pas toujours là où j'aurais dû. Ce que tu m'as manqué, putain !

Il passe sa main dans mes boucles, puis s'approche lentement de moi. Le temps s'est subitement arrêté, je n'entends plus que les battements de mon cœur bourdonnant contre mes tympan. Mes seins se gonflent d'excitation sous mon débardeur, la chair de poule m'envahit. Je ne suis plus qu'un corps enflammé par le désir. Je ferme les yeux. Les lèvres de mon rockeur se posent doucement sur les miennes. J'entrouvre la bouche et laisse sa langue passer. Ce qu'elle m'a manqué !

Tandis qu'il me roule un patin diabolique, je ne peux m'empêcher de m'en vouloir. J'aimerais tellement que la semaine dernière ne soit qu'un mauvais rêve. Si seulement je pouvais revenir en arrière. La colère de Fred va être monumentale, il ne me pardonnera jamais cette trahison. Je le sais. J'ai subitement envie de pleurer et mes paupières deviennent humides malgré moi. Et merde !

Quand la bouche de Fred quitte la mienne pour reprendre son souffle, ses yeux s'étonnent.

— Alice ! T'as quoi ?

Alors une nouvelle fois, je mens, enfin pas tout à fait.

— Tu m'as tellement manqué, gueule d'ange. Emmène-moi là-haut.

Je n'ai pas besoin de le demander deux fois. Il ferme son sac, l'enfile sur son épaule, puis me prend dans ses bras.

— Pose-moi, Fred, tu ne peux pas tout porter !

— T'es légère comme une plume, demoiselle. J'ai même l'impression que t'as perdu du poids.

Mais c'est pas vrai ! Je ne peux vraiment rien lui cacher ! Depuis dix jours, mon estomac s'est un peu mis en grève et j'ai effectivement perdu quelques grammes. Je rougis et détourne les yeux. Je suis mal, bordel ! À ce rythme-là, je ne vais pas pouvoir lui cacher encore bien longtemps la vérité, j'en suis sûre.

Arrivés dans la chambre, il me dépose délicatement sur le lit, puis envoie son sac valdinguer par terre.

Sa bouche ne quitte plus la mienne depuis les escaliers. Ce que c'est bon ! Elle a un goût de bière, de carottes et de lui.

Nos baisers sont enfiévrés. Il enlève mes fringues avec un brin de sauvagerie et j'en fais de même pour lui. En quelques secondes, nous nous retrouvons à poil. Ah ! Ce corps sublime !

Je passe mes doigts sur sa peau chaude. Il frissonne. Je frôle le tatouage de l'ange, descends vers celui du dragon, puis laisse ma main glisser vers son flanc droit.

Quelques semaines après l'agression de Sarah, Fred s'est offert un nouveau tatouage. Utilisant sa cicatrice comme base, il a demandé au tatoueur le dessin d'un poignard s'enfonçant dans la blessure. En le découvrant, j'en avais frissonné d'horreur.

Le tatouage, comme les autres, est très réussi, et je sais pourquoi Fred l'a fait. C'est comme pour ce qui lui est arrivé chez les flics, treize ans plus tôt. Il a un besoin viscéral de graver ces événements effroyables sur sa peau. Si sa mémoire veut les effacer, son corps le lui rappelle, constamment. On n'oublie pas un traumatisme, on vit avec. À présent, j'en sais quelque chose. Et avec le temps et l'aide de Fred, j'ai réussi à l'accepter et mes cauchemars ont disparu au bout de quelques mois.

J'embrasse le poignard, remonte vers son épaule, frôle ses lèvres, redescends le long de son bras gauche, embrasse l'emblème de Dark Moon, descends à nouveau et je souris. Là, sur son avant-bras, le tatouage que je préfère, le dernier en date : un A, calligraphié en lettre anglaise, entouré de lierre. Pour celui-ci non plus, Fred ne m'avait pas prévenue. Quand il est revenu à la maison et que je l'ai vu, j'en ai pleuré. D'autant plus en lui demandant :

— Pourquoi du lierre ?

Ses yeux se sont mis à scintiller d'une lueur que je n'oublierai jamais. Il s'est penché vers moi et m'a répondu dans un murmure, au creux de l'oreille :

— Parce que c'est la plante de l'attachement, de la fidélité et de l'amour éternel.

Nom de nom ! Ce mec a de la peine à prononcer les « je t'aime », mais ce qu'il sait parfaitement l'exprimer autrement !

Ma bouche remonte vers la sienne et Fred me pousse sur le matelas. Sa langue finit par quitter la mienne et vient se promener avec passion sur ma peau. Ses doigts descendent vers mon vagin, ils l'effleurent, je gémiss. Je n'en peux plus, je veux qu'il me pénètre tout de suite !

— Prends-moi, Fred !

Il remonte vers moi et laisse sa main caresser mes seins.

— Si je te pénètre maintenant, demoiselle, j'éjacule direct ! Six semaines sans toi, plus jamais !

Je souris. Finalement, c'est peut-être un bon signe pour lui parler de mes envies futures. Existerait-il un espoir pour que la discussion ne vire pas au pugilat ?

Sa langue vient lécher mes tétons, je commence à haleter. Moi aussi je ne suis pas loin d'une jouissance spontanée, qu'est-ce qu'il croit ?

Son doigt arrête enfin de tourner autour de mon clitoris et s'y pose concrètement. Ah ! Bordel ! C'est bon ! Il le fait tourner de droite et de gauche, je geins à n'en plus finir.

Mes mains caressent son dos et j'y plante mes ongles, tellement ses étreintes, là, en bas, sont puissantes. Je n'en peux plus, je vais jouir, mais je veux le faire en le sentant en moi.

— Prends-moi, Fred ! J'en peux plus !

— T'es sûre ?

— OUI !

Nos orgasmes sont à deux doigts de nous consumer, alors pour que la jouissance soit meilleure, je passe mes jambes par-dessus les épaules de Fred. Il sourit. Je sais qu'il aime la sensation de profondeur que permet cette position. Il avance lentement entre mes jambes. Cette attente n'est qu'un doux supplice. Son pénis frôle ma fente. J'ouvre la bouche dans un hoquet de désir violent. Le regard de ma gueule d'ange plonge dans le mien, je passe ma main sur sa joue. Il se penche vers moi et me pénètre tout en



venant m'embrasser.

Oh ! Putain ! OUI ! Encore !

Il gémit de satisfaction :

— Mmmh... Alice... Bordel ! c'est bon !

Il recule et revient plus fort. Je crie et la boule de feu explose dans le creux de mon ventre tandis que le sperme de Fred se répand en moi. Je ferme les yeux. J'ai à nouveau envie de pleurer. Je suis vraiment à fleur de peau, ça ne va pas du tout.

Lorsque Fred se retire, je me tourne sur le ventre. Il se couche à côté de moi et entreprend de caresser mon dos du bout des doigts. Je frissonne, j'adore quand il me touche comme ça. Sa bouche dépose des baisers sur ma peau.

— Tu bosses demain ?

Je me mets à rire nerveusement.

— Je ne suis pas en vacances, moi, monsieur ! J'ai déjà pu poser un jour aujourd'hui et demander à partir plus tôt vendredi pour prendre le TGV, alors je ne vais peut-être pas exagérer non plus.

— Dommage. Je t'aurais proposé de passer la journée au pieu avec moi.

Je lui jette un regard noir. Si je le pouvais, je me ferais bien porter pâle pour rester avec lui, même si je sais pertinemment que mes collègues n'en croiraient pas un mot.

— Ne me tente pas, démon ! En plus, ces temps, j'ai un sacré boulot avec la préparation de la nouvelle expo.

Il fait glisser sensuellement ses lèvres sur mon cou et vient frôler mon oreille.

— T'es sûre ? Pas moyen de te faire flancher ?

Je recule, légèrement de mauvaise humeur.

— Non. Alors arrête !

Il me regarde avec étonnement.

— Y a quoi ? Pourquoi tu réagis comme ça ?

Je fuis son regard.

— Y a rien. C'est juste que... Tu m'as tellement manqué et ça me fait mal de me dire que demain je dois aller au travail.

— Je suis en vacances. Je passerai te voir. Si tu veux, on mange ensemble à midi.

Je relève les yeux sur lui. Ben ça !

— Tu sais que je suis devenue une icône dans cette bibliothèque et que la plupart des gens n'attendent qu'une seule chose ?

— Eh bien, si ça peut leur faire plaisir...

Alors là, il m'en bouche un coin ! Je lui ai vraiment manqué, dites donc ! Je le regarde avec amour, puis reviens vers lui et l'embrasse tendrement.

— Excuse-moi, je suis désolée.

Ses yeux me dévisagent avec force. J'ai l'impression qu'il tente de lire en moi. Je m'empourpre. Je suis mal.

— Qu'est-ce qui t'arrive, demoiselle ? Je te trouve zarbi depuis quelques jours.

Oh punaise ! Je suis même plus que mal. J'aimerais que la Terre s'ouvre en deux et m'avale. Même à plus de cinq mille kilomètres et à travers l'image d'un ordinateur, il a réussi à se rendre compte que quelque chose clochait. Il est vraiment hors-norme, ce mec.

Je lui souris du mieux que je peux et l'embrasse.

— Rien. Tout va bien.

Ses yeux ne quittent pas les miens et je soutiens son regard de braise comme je peux. Il finit par pousser un léger soupir, puis se redresse et récupère son sac. Il en sort sa trousse de toilette.

— Je vais prendre une douche. J'ai l'impression de puer le phoque.

Je le prends dans mes bras et respire l'odeur de son cou.

— Non, tu sens toi, mon amour. La meilleure odeur au monde !

— Toi, t'es amoureuse, demoiselle. Ton jugement n'est pas objectif.

Pour toute réponse, je grimpe sur lui. Sans attendre son autorisation, je m'empare de sa queue, la masturbe quelques secondes, de toute façon il n'en faut pas plus pour qu'elle se dresse, et laisse glisser ma fente humide contre elle en poussant un puissant râle de satisfaction.

Fred se couche et je commence à me déhancher tout en le regardant. Je pose un doigt sur sa bouche et il entreprend de le lécher, les yeux en feu. Je m'empare de ses mains et les presse sur mes seins. En quelques secondes, j'atteins la jouissance suprême et Fred se lâche en criant mon prénom.

Je me laisse tomber contre lui et entoure sa nuque de mes bras. Nous restons ainsi quelques secondes, puis Fred s'exclame :

— Là, faut vraiment que je prenne une douche.

Je me pousse à regret et le laisse se lever. Pendant qu'il ouvre sa trousse de toilette, je le dévore des yeux, le nœud au ventre. Comment lui avouer ce que j'ai à lui dire ?

Il se tourne subitement vers moi.

— Tiens, au fait, j'allais oublier ça.

Il me tend une petite boîte blanche aux bordures argentées. Je déglutis. Mon cœur se met à battre plus fort. Un écrin. La dernière fois qu'il m'en avait offert un, il contenait la clé de sa maison.

Fébrilement, j'ouvre la boîte, je tremble et je me mets à pleurer. Putain ! Ce mec n'est pas croyable !

— Tu voulais une feuille d'érable ?

Je m'empare du pendentif accroché à une fine chaîne torsadée. Il brille de mille feux et représente une feuille d'érable, joliment cisaillée, aussi fine qu'une feuille de papier. Elle est magnifique.

Je tente de calmer mes sanglots et me rapproche de ma gueule d'ange. C'est la première fois qu'il m'offre un bijou.

— Merci, Fred. Il est... Waouh ! C'est de l'argent ?

Il secoue la tête.

— Or blanc.

Je recommence à fondre en larmes. Fred semble complètement déstabilisé par ma réaction.

— Hé ! Alice ! J'ai fait une connerie ?

Oh ! Putain ! Non, c'est moi qui en ai fait une énorme ! Je secoue la tête et l'attire à moi. Il m'entoure de ses bras afin de me bercer. Il finit par grimacer :

— T'aurais préféré une bague ?

Je parviens à sourire. Nous n'avons parlé de mariage qu'une seule fois après que Johanna et Marc nous ont annoncé le leur. Et j'ai dit à Fred que je n'avais pas besoin d'un bout de papier pour savoir qu'il était mien et que j'étais sienne. Ça l'a soulagé. De toute façon, j'ai compris depuis longtemps que le mariage et lui, ce n'était pas compatible.

Je lui réponds :

— Surtout pas. Si tu m'épouses un jour, tu ne pourras plus m'appeler « ta demoiselle ». Ça me manquerait.

— Pourtant « ma dame », ça a de la gueule aussi. C'est pas toi qui me disais que, dans *Game of Thrones*, tu trouvais que ça avait une sacrée classe ?

Je tire la langue.

— Tu parles ! Ça me ficherait un sacré coup de vieux, oui !

Je me détourne de lui et me dirige vers le grand miroir collé à l'armoire murale. Je porte le pendentif à mon cou et l'attache. En regardant mon image, je me remets à pleurer.

« Mais arrête, Alice ! Nom de nom ! C'est pas vrai ! »

Cette fois, Fred prend un air inquiet. Je crois que je suis dans la merde. Il enfile son jean et me rejoint

de l'autre côté du lit.

— Bon, Alice, tu m'expliques ce qu'il se passe ?

Je tente de feinter une nouvelle fois.

— Il n'y a rien, je t'assure.

Mais mes larmes ne parviennent pas à s'arrêter. C'est un véritable torrent. Ce que je m'en veux, bordel ! Mais quelle puissante nulle ! Je suis à deux doigts de faire capoter la relation avec l'homme que j'aime de tout mon cœur.

Fred pose ses mains sur mes épaules et ses yeux se parent d'anxiété. Merde ! Je n'aime pas quand il a ce regard-là. Ça me fait mal jusqu'au fond de mes entrailles.

— Alice, s'il te plaît, raconte-moi.

Je passe ma main sur mes yeux et baisse mon visage. Je suis définitivement la plus mauvaise bluffeuse que cette planète ait jamais portée.

Je m'assois sur le bord du lit, déconfit. Par où commencer ? Tout s'embrouille d'un seul coup.

Fred se met à genoux et pose son front contre le mien. Je murmure :

— Tu promets de ne pas te fâcher ?

C'est complètement stupide et infantile comme question. Bien sûr qu'il va se fâcher, bordel ! Il va même être hors de lui !

Il fronce les sourcils et devient sérieux. Dieu sait ce qu'il est en train d'imaginer ! Devant son silence subitement glacial, je déglutis et tente de calmer les battements violents de mon cœur et mes tremblements. J'ai la nausée. Il ne manquait plus que ça !

— En fait, je... J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps et... je...

Le regard de Fred s'assombrit. Je panique et balance d'un trait :

— J'aimerais passer plus de temps avec toi.

Là, c'est de l'incompréhension totale qui balaie ses yeux.

— Comment ça ? Je sais que c'était pas facile ces derniers mois, j'ai pas été très présent, mais...

Je pose un doigt sur ses lèvres. Il ne va pas commencer à s'excuser non plus !

D'une petite voix, je reprends :

— Ta vie est devenue la mienne. J'aime ton univers et je veux en faire partie, intégralement.

Je suis en train de m'enfoncer, là. Comment lui annoncer la nouvelle après ça ?

Fred m'observe avec attention.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ?

Je soupire d'inquiétude.

— J'aime mon boulot, mais... être loin de toi, c'est... et en même temps...

Je suffoque, les larmes coulent, je suis perdue. Fred passe une main tendre sur mon visage.

— Tu veux me suivre en tournée ?

Je me mords la lèvre et laisse mes yeux parler pour moi. Ceux de Fred s'écarquillent de surprise. Il souffle :

— Là, tu me surprends. Je m'attendais pas à ça.

Et attends, gueule d'ange, tu n'as pas entendu le meilleur morceau !

Putain ! Ça va partir en sucette dans quelques minutes. Je le sais et j'ai peur. Le terrain devient sérieusement miné.

— Je ne veux rien t'imposer, Fred, d'accord ? C'est juste que...

Bordel ! Comment avouer ça ? Je marche sur des œufs.

— Certaines... choses... risquent de changer... dans... quelque temps.

Fred s'assoit par terre et recule contre le miroir. Son front se plisse, il ne comprend rien à ce que je raconte, mais visiblement, à son regard, une certaine angoisse commence à l'étreindre. Il est trop tard, j'en ai trop dit ou pas assez. Je ne peux plus faire machine arrière, alors je ferme mes yeux et lance :

— J'ai été chez le médecin la semaine dernière.

Fred se crispe et sa voix se remplit d'inquiétude lorsqu'il me demande :

— Pourquoi ?

J'essaie de soutenir son regard, mais une nouvelle fois, je n'y parviens pas.

— Parce que... je... j'ai...

« *L'humour... Passe par l'humour !* »

— J'ai attrapé une sorte... de... petit virus.

Il se rapproche de moi. Il a pâli. Et merde ! L'humour cynique, c'était sûrement pas le meilleur outil à utiliser.

— Comment ça, un virus ? T'es malade ?

Je respire comme je peux. C'est une bombe nucléaire que je m'appête à lui envoyer en pleine face.

— Non, je ne suis pas malade. Je vais... très bien... En fait, c'est un virus qui...

Oh ! Bordel... Trois... deux... un...

— ... qui dure neuf mois.

Fred secoue la tête, complètement interdit.

— Un virus qui dure neuf mois ? Alice, arrête de raconter des conneries ! Ça n'existe pas un virus qui dure...

Il se tait d'un coup et me regarde avec horreur.

— Tu te fous de ma gueule, là ?

Je hoche négativement la tête. Lentement, il se remet sur ses pieds.

— Alice, tu m'as pas fait ce coup-là, putain !

Je recule sur le lit. Le plus ridicule dans cette situation, je crois, c'est que je suis à poil. Il pose ses yeux sur mon ventre en continuant de secouer la tête.

— Non, non, non ! C'est pas possible !

— Fred, je suis désolée...

Il se met à crier :

— T'es désolée ? Tu te fous vraiment de moi ?

Il se retourne contre l'armoire et la frappe d'un coup de poing. Oh ! misère !

— Et comment c'est possible ? T'es en cloque de combien ?

Je grimace à ce mot. *Enceinte*, gueule d'ange, s'il te plaît !

Je récupère mes habits et enfille mon shorty et mon débardeur en répondant :

— Sept semaines.

Il pose ses yeux au sol, je crois qu'il calcule dans sa tête et tente d'y comprendre quelque chose.

J'ajoute :

— T'es rentré pour quinze jours il y a huit semaines. C'est pas plus compliqué.

Il relève des yeux meurtriers dans ma direction. Je sens les larmes revenir au galop. Ce regard-là, je ne le lui avais jamais vu et il me blesse puissamment.

— T'as oublié ta pilule ?

Je baisse la tête, honteuse.

— Alice, putain ! Non ! Tu pouvais pas la prendre le lendemain en même temps que l'autre ?

Si seulement ça marchait comme ça, mon amour.

Une sourde colère s'invite en moi et je crie à mon tour, pleine de rancœur :

— Ne commence pas à me tenir un discours de mec, d'accord ? C'est facile pour vous ! Vous entrez, vous tirez votre coup, vous sortez et après vous êtes peinarde ! Quand on prend la pilule, y a que nous qui devons y penser ! Au début de notre relation, tu songeais à chaque fois aux capotes, mais depuis que j'ai accepté de prendre la pilule pour toi, tu t'en es toujours lavé les mains !

Je crois que mon discours fielleux le touche, car il détourne le regard. Je complète avec amertume :

— Et ça ne sert à rien de la prendre après douze heures d'oubli, c'est trop tard.

— Mais pourquoi t'as pas demandé celle du lendemain quand tu t'en es rendu compte ?

Cette fois, c'est moi qui le regarde ahurie. Mais pourquoi devait-il poser cette question ? Il va m'étriper ! Je pourrais mentir, mais je n'en ai pas la force et de toute façon, il le saurait.

Je fixe mes yeux dans les siens en déclarant :

— Parce que je ne m'en suis pas rendu compte, justement. On ne s'était pas vus depuis plusieurs jours, j'étais contente de te revoir et... ça m'est complètement sorti de la tête.

— Mais le lendemain, t'aurais dû...

— Je l'ai oubliée pendant trois jours !

Il ouvre la bouche et la referme. Je perçois une violente rage monter en lui. Non ! Pourtant, en prenant la parole, sa voix est étrangement calme. Ça ne sent pas bon.

— Et t'en es sûre ?

Mon cœur bat à tout rompre. Ma respiration est saccadée.

— Oui. J'ai fait un test il y a dix jours. Je n'étais pas bien, nauséuse et... je savais au fond de moi que le test serait positif.

— Tu l'as fait quel jour, ce test ?

— Euh... le jeudi matin. Pourquoi ?

Une lueur étrange s'imprègne dans son regard, mais il hausse les épaules. Qu'est-ce que ça change de toute manière ? Le test est devenu tout de suite positif. J'en ai refait un second ensuite, histoire d'être sûre, et un troisième le lendemain matin.

— La semaine dernière, je suis allée chez mon gynéco pour savoir à combien j'en étais exactement et si le... l'embryon allait bien.

— Et tu comptes faire quoi maintenant ?

La voix de Fred est glaciale. La mienne tremble.

— Tu veux que je fasse quoi ? Je... on...

Je porte la main à mon ventre. Il ne va tout de même pas oser me parler d'avortement ?

— Je veux le garder, Fred.

Il secoue la tête.

— Non, Alice. Pas question !

Mes yeux se brouillent de larmes.

— Fred, je refuse d'avorter ! Il est là maintenant ! Je l'ai vu ! Il est plus petit qu'un asticot, mais il bien est là. Il a un cœur qui bat.

Fred serre les poings et ferme les yeux. À peine les rouvre-t-il, qu'il se remet à crier :

— Je veux pas d'enfant, Alice ! J'ai toujours été clair avec toi !

Il s'avance vers le lit et envoie son sac voler à l'autre bout de la pièce.

— Putain ! Tu me dis que tu veux rien m'imposer, mais tu me mets au pied du mur, c'est ça ?

— Fred, on peut en parler calmement, d'accord ?

— Non et tu le sais très bien ! Bordel ! Je peux pas être...

Il crache le mot avec dégoût :

— ... père ! C'est pas pour moi ! Je saurai pas faire ça ! Je suis pas prêt, putain !

Il se retourne vers le mur et y abat ses deux poings. Quand il revient vers moi, la colère a quitté ses yeux et une accablante tristesse y a pris sa place. Il passe une main dans ses cheveux, s'assoit sur les genoux, près de moi, et finit par caresser mes boucles.

— Alice, si tu veux un enfant... Si c'est vraiment ce que tu désires, je veux bien qu'on en parle, mais là... c'est trop tôt.

Mes yeux sont emplis de larmes et à travers leur brouillard, je dévore ma gueule d'ange de mes prunelles. Faut-il qu'il m'aime comme un dingue pour oser me tenir un discours pareil ?

Un faible espoir s'empare de moi. Je me mets également à genoux et pose ma main sur son ange.

— T'as eu 30 ans, Fred, moi je les aurai l'année prochaine. C'est un bon âge pour...

— Alice, on en a parlé plusieurs fois. Tu sais ce que je pense. Mais je...

À ma grande surprise, ce sont ses yeux qui deviennent humides. Il les ferme, passe ses doigts dessus et quand il les rouvre, les larmes ont disparu. Son regard me fixe intensément.

— Je t'aime, tu le sais et je serais prêt à tout pour toi. Mais un enfant... c'est peut-être la seule chose que je suis incapable de t'offrir.

Je pose à nouveau la main sur mon ventre.

— Pourtant, tu me l'as offert, Fred.

Ses yeux glissent vers le bas de mon corps. Sa voix est ferme et décidée :

— On peut pas le garder, Alice. Je saurai pas m'en occuper. Je veux pas. Je suis pas là les trois quarts de l'année.

Je secoue la tête.

— Ne cherche pas de mauvaises excuses. Mickaël y arrive très bien.

— Mike, c'est Mike.

— Je suis prête à quitter mon boulot pour te suivre, Fred, et pour que cet enfant puisse voir son... père.

Sa voix et son regard deviennent à nouveau froids. Il hurle :

— Mais moi, je suis pas prêt, Alice, bordel ! Pas maintenant ! Je...

Il descend du lit. Il semble complètement perdu. Sa voix devient murmure :

— J'ai besoin d'une douche et d'être seul.

Il recule vers la porte de la salle de bain et me jette un dernier regard, mêlé de colère et de chagrin, avant de claquer violemment la porte.

Je m'effondre sur le lit, en pleurs.

Ma décision est prise, je ne céderai pas. Mais je fais quoi s'il refuse de... Je ne veux pas avorter et je ne peux pas quitter Fred. La balle est dans son camp. Ça craint sérieusement !

Je me tourne vers le tiroir de ma table de nuit et en sors l'échographie que m'a donnée le gynécologue la semaine précédente. Mon cœur fond d'amour pour la tache blanche que j'y vois.

Je me mets sur le dos et caresse mon ventre.

— C'était ton papa, mon trésor. Je t'avais prévenu que ça risquait d'être rock'n'roll. Ça a même plutôt viré hardcore. Mais faut pas avoir peur de lui, d'accord ? Il a toujours eu besoin d'un peu de temps.

Je me remets à pleurer. Foutues hormones de grossesse !

Au loin, j'entends l'eau de la douche couler. Un peu de temps... Tu parles ! Le compte à rebours a commencé depuis sept semaines déjà.

Quel foutu bordel !

Putain ! Elle se fout de moi, c'est pas possible autrement ! C'est une blague, une mauvaise blague. Y a une caméra cachée quelque part. Je savais que ça poserait problème un jour, j'en étais sûr, mais là... Elle a pas le droit de me faire un coup pareil, putain !

Du plat de la main, je frappe violemment le mur de la douche. Je veux pas d'enfant, je n'en ai jamais voulu. Que se passera-t-il pour lui, si un jour, il nous arrive quelque chose ? Je veux pas qu'il vive son enfance sans ses parents. C'est pas une enfance.

Et j'aime pas les entraves, bordel ! Un gosse dans l'existence, ça fout la merde ! On a réussi à trouver nos marques avec Alice, tout roule parfaitement, alors pourquoi elle m'a fait ce coup-là, putain ?

Je m'adosse au mur et me laisse tomber par terre. Je replie mes jambes contre moi.

Alice n'a pas le droit de m'imposer ça. Personne m'impose jamais rien. Même pas elle. Faut que je la raisonne, elle peut pas le garder. Elle se rend pas compte. Et puis, qu'est-ce que je lui ai balancé, bordel ? Qu'on pouvait en discuter plus tard ? Non ! J'ai pas le droit de lui donner de faux espoirs.

Je suis qu'un puissant salopard.

Je coupe l'eau et reste encore assis par terre, les yeux dans le vague, les pensées en vrac, le cœur déchiré.

Faut que je trouve une solution. Faut que je la convainque.

Je ferme les yeux. Putain ! Quelle merde ! Si je lui ordonne d'avorter, elle partira. Et si elle accepte de s'en débarrasser, elle finira par m'en vouloir un jour ou l'autre, et elle partira quand même. Et si c'est moi qui flanche... c'est moi qui le regretterai. J'ai pas d'amour à lui donner, à ce gamin.

Je pousse un cri de rage. Quitter Alice ? La laisser élever un enfant seule ? Ne pas le reconnaître, avoir la paix, vivre ma vie comme je veux. Comme avant. Ne plus devoir attendre six semaines pour m'envoyer en l'air avec qui je veux, où je veux. Arrêter de m'inquiéter pour Alice, de penser à elle, tout le temps...

Je serre les poings, les mords, je suis au bord de l'explosion. Putain ! Je peux pas la quitter ! Je veux pas la quitter ! Une existence sans elle, ça vaut pas la peine de la vivre. Mais je suis égoïste, je veux pas partager Alice. Surtout pas avec un mioche.

Faut que je laisse sortir ma colère. Faut qu'elle éclate. C'est trop puissant, ça me ronge, ça me brûle, ça m'étouffe.

Je me relève et envoie mon bras valser contre le portant des savons, tout vole à travers la salle de bain.

Je me dirige vers l'armoire de rangement et la pousse dans un hurlement. Elle tombe lourdement par terre et j'entends le bois se briser. Ses tiroirs et ses placards s'ouvrent, déversant leur contenu sur le carrelage.

Je shoote rageusement dans les serviettes de bain, les produits de douche, les cosmétiques d'Alice. Les poudres volent, les bouteilles en verre explosent, y en a partout, je m'en fous. Faut que ça sorte. Encore.

Je soulève en partie l'armoire au sol et la projette de toutes mes forces contre le mur ; cette fois, des bouts de bois se mettent à voler en l'air.

Je rejoins le lavabo. D'un geste enragé, j'expédie tout ce qui se trouve sur le rebord : les verres à dents, nos parfums, des savons... Tout ce qui est en verre éclate en mille morceaux. Putain ! Encore une fois, autour de moi, c'est un véritable carnage.

Je me regarde dans le miroir et des larmes de fureur envahissent mes yeux.

T'es qu'un con, Pelletier, un puissant con ! Un égoïste, un tordu, un paumé.

Qu'est-ce qu'un môme pourrait faire d'un père comme moi ? Je fous le merdier partout où je passe, je refuse l'autorité et il faudrait que j'en fasse preuve sur quelqu'un ? Je supporte pas les limites, je cherche tout le temps à les repousser ; franchement, quel exemple serais-je pour un gamin ?

Je suis un danger pour moi-même. Alice l'a parfaitement compris. Alors elle peut pas me demander d'élever un gosse. Si je suis un danger pour moi, j'en serai un pour lui.

Je pose mon front contre le miroir et je ferme à nouveau les yeux.

Putain de bordel de merde !

Y a pas de hasard dans la vie. Les coïncidences, j'y ai jamais cru. Le bonheur... Le malheur... Le succès... L'insuccès... On les provoque, c'est tout.

Je supporte pas les abrutis qui se plaignent tout le temps et qui se bougent jamais le cul pour changer leur vie à la con.

J'ai mis Alice en cloque. Bordel ! Elle a raison... Je me suis jamais soucié de savoir si elle prenait sa pilule correctement. Je suis aussi responsable qu'elle de cette merde.

J'ouvre les yeux et fixe mon image dans le miroir. Un violent frisson me parcourt le corps. J'ai froid malgré les trente degrés qu'il doit faire dans cette foutue salle de bain. C'est quoi ce bordel ? À quoi tu joues, destin de merde ?

Alice a fait son test y a dix jours. Un jeudi matin. Mes mains se mettent à trembler. Je tente de contrôler ma respiration et de redevenir maître de moi-même, mais les idées s'entrechoquent dans mon crâne et me décontenancent complètement.

J'ai cru que j'avais largué ce rêve aux oubliettes, que c'était qu'un délire de mon inconscient, une mauvaise farce. C'était qu'un rêve, putain ! Un rêve à la con, un de plus, rien d'autre. Les dragons et Sarah ont déserté mes nuits depuis longtemps et voilà que je commencerais à faire des rêves prémonitoires ?

Cinq heures de décalage entre ici et Montréal. Pendant qu'Alice faisait son putain de test, j'étais en train de rêver.

J'entrais dans une chambre dépourvue de toute décoration. Seul un lit trônait au centre. Alice y reposait, nue, avec un bébé dans les bras. Elle souriait, elle était heureuse. Elle m'a tendu l'enfant en me disant : « C'est ton fils. »

J'ai pas réfléchi. Je l'ai pris. Il avait des yeux verts, comme moi. Il m'a regardé intensément et a crié : « Papa ! »

Il venait de naître, il était tout petit, il pouvait pas déjà parler ! Et moi, comme un con, je lui ai souri. Alice s'est levée, elle est venue vers moi et a posé sa main sur le dernier tatouage que je me suis offert.

J'y jette un œil. À l'instant précis, j'ai mal à le contempler. Le A calligraphié se met à danser devant mes yeux. Alice, c'est mon univers. Avec ce dessin, cette fille, je l'ai dans la peau à tout jamais. Je me suis même pas posé de questions. C'était une évidence. C'est tout.

Dans le rêve, quand ses doigts ont frôlé ma peau, le A s'est mis à scintiller, puis s'est embrasé. Alice a soufflé doucement sur les flammes. Quand elles ont disparu, entremêlé au A il y avait un D.

Je secoue la tête. J'aurais dû me méfier. Ces derniers jours, en parlant avec elle, j'avais bien remarqué qu'elle était différente. Elle a jamais su me mentir, ma demoiselle. Mais ça... Je crois que j'ai pensé à tout sauf à cette mauvaise blague.

Putain ! On est vraiment dans la merde ! Non, rectification : je suis dans la merde.

Au fond de moi, je sais qu'elle refusera d'avorter. C'est une fichue tête de mule, cette gonzesse. Et en plus, elle l'a vu. Fallait que son connard de gynéco le lui montre ! Et on voit quoi d'abord, à même pas deux mois ? C'est rien, c'est qu'un vague point ! Il sentira même pas qu'il s'en va.

Je me dégoûte. Alice porte une vie en elle. Et je veux qu'elle s'en débarrasse, parce que j'ai peur. Peur de perdre ma liberté, peur de pas être à la hauteur, peur de trop aimer.

Je pose mes mains contre le miroir et respire profondément.

Ouais, Alice porte la Vie et cette Vie, c'est moi qui la lui ai implantée. C'est pas un hasard. La Vie trouve toujours son chemin.

C'est quoi ce bordel ?



Punaise ! Je crois que Fred est en train de démonter la salle de bain ! Je fixe mes yeux sur la porte. Cela fait un moment que l'eau a cessé de couler, mais par contre, j'entends les objets voler et Fred crier.

C'est pas de la colère, c'est de la rage. Violente, incontrôlable. Faut que je le rejoigne, faut que je l'apaise.

Alors que je m'apprête à me lever, le bruit cesse. Je retiens mon souffle. Et si j'appelais Elsa ? Elle saurait peut-être trouver les mots pour l'aider. Ou Mickaël, il est même sacrément mieux placé. Mais avant que j'aie le temps de poser un pied par terre, la porte de la salle de bain s'ouvre et Fred apparaît, une serviette blanche autour de ses hanches parfaites. Il a les yeux rouges, il a pleuré. Et ça me bouffe. J'ai mal pour lui. Je n'avais pas le droit de lui faire ça. C'est une impasse, une saloperie d'impasse.

Je suis tellement désolée, gueule d'ange.

Nos yeux se rencontrent. Il semble déphasé. Moi aussi. Au moins, en ce moment même, nous avons ça en commun.

Il s'avance vers moi, mais s'arrête à quelques pas du lit. Son regard descend sur mon ventre.

— T'as mal ?

J'écarquille les yeux. Je n'imaginai pas vraiment ce genre de question comme entrée en matière. Je secoue la tête.

— Non, pas du tout. Je ne suis pas malade, Fred.

— T'as dit que t'avais des nausées.

Je me prends à sourire.

— Le matin, si je ne mange pas quelque chose rapidement. Et je suis assez vite fatiguée, je pleure pour un oui ou pour un non et...

Il lève sa main et désigne mon ventre du menton.

— Stop ! N'aggrave pas son cas, à celui-là !

J'observe Fred avec attention, incapable de comprendre dans quel sens je dois prendre cette réplique. Son visage est fermé, ses yeux sont froids. Je tente de lui sourire, mais peine perdue, il reste de marbre. Six semaines qu'on ne s'était pas vus et il faut que les retrouvailles se déroulent ainsi !

La boule d'angoisse au creux de mon ventre s'est agrandie, elle déborde sur ma poitrine. J'ai la désagréable impression d'être enfermée dans un étau. Je sens les larmes à nouveau si proches, j'ai envie de vomir. Pas à cause du bébé, mais parce que j'ai terriblement mal de ne pas pouvoir lire sur les traits de son visage.

Il finit par faire un pas vers moi.

— Alice, je peux pas.

Je détourne mon regard. Mes lèvres commencent à trembler. Non ! Un peu de temps, gueule d'ange, laisse-nous en juste un peu !

Je secoue la tête et murmure :

— Je suis désolée.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Fred avance encore. Son ton est autoritaire :

— Regarde-moi, Alice !

C'est difficile, mais j'obéis. Oh ! Putain ! Ce regard ! Il me fait froid dans le dos.

— Vérité vraie, demoiselle : tu l'as fait exprès ou pas ?

J'ouvre la bouche, sidérée par sa question. Il me connaît donc si mal ? Je m'offusque :

— Tu crois que je t'ai fait un enfant dans le dos ?

— Vérité vraie !

— Non ! Non ! Comment peux-tu penser une chose pareille ?

Ses prunelles me fixent intensément. En même temps, c'est peut-être légitime de sa part de me demander ça. Mais je ne suis pas ce genre de femme, il devrait le savoir.

Il finit par détourner la tête et jette un œil par la baie vitrée.

— Je voulais être sûr.

Je prends l'échographie dans la main et passe mon doigt dessus. Je dois faire quoi, moi, maintenant ?

— Je suis perdue, Fred.

Enfin, il se tourne vers moi et c'est une puissante détresse que je lis dans ses yeux. Je ne cherche plus à retenir mes larmes.

— Moi aussi, je suis perdu. Dans ma tête, ça a toujours été très clair, Alice. Je fais un métier de cinglé, tu le sais aussi bien que moi. Ça me prend trop de temps pour penser à un enfant. Je serai pas présent.

— Quand on s'est connus, tu m'as tenu le même genre de discours par rapport à une éventuelle relation avec moi. Tu te souviens ?

Il ne répond pas, je sais que je viens de marquer un point.

— Tu avais peur de ne pas être là pour moi, Fred, mais tu l'as toujours été. Cette fois, c'est pareil, à la différence que tu n'es pas seul pour gérer ça. Je suis là et je serai dans la même galère que toi.

Il soutient mon regard et me jette :

— Je suis pas prêt, Alice, tu comprends ça ? Pas maintenant !

\*

Putain ! Faut que j'arrête de lui dire ça ! Je suis pas prêt aujourd'hui, je le serai pas plus demain !

Contre toute attente, Alice sourit et ça me déstabilise. Elle se lève et s'avance vers moi. Ses joues sont remplies de larmes et c'est à cause de moi.

Je te mérites vraiment pas, demoiselle.

Elle pose ses mains contre mon torse et ce contact me réchauffe. J'ai vraiment besoin d'elle, putain ! Je veux pas la perdre !

Elle murmure :

— De toi à moi, gueule d'ange, on sait pertinemment que tu fais partie de ces hommes qui ne seront jamais prêts.

Je la dévore des yeux. Elle a raison et elle le sait parfaitement. Je peux trouver toutes les excuses minables que je veux, y en a aucune qui tienne la route. Y a qu'une seule vérité et y a qu'à cette femme que je peux l'avouer.

Je prends une de ses mains et caresse sa joue.

— J'ai peur, demoiselle.

— Je sais. Je commence à te connaître un peu.

Pour la première fois depuis le début de notre engueulade, je parviens à sourire. Je pose mon front contre le sien. Je suis bien quand je fais ça. J'ai l'impression, à chaque fois, qu'y a plus qu'elle et moi au monde.

— J'ai perdu mes parents et je veux pas qu'il lui arrive la même chose.

Elle passe ses mains autour de ma tête et cherche mon regard. Ses larmes lui illuminent le bleu de ses yeux. Elle est si belle, bordel ! Et sa voix est si douce et rassurante quand elle me sort :

— Nous ne sommes pas tes parents. Tu m'as dit un jour que les peurs sont irrationnelles et que nous avons peur de ce que nous ne connaissons pas. C'est légitime, mon amour. Moi aussi, j'ai peur.

Elle se souvient de ça ? Trop bonne mémoire, cette gonze ! Elle plante ses yeux dans les miens et j'y lis toute l'angoisse qu'elle ressent à l'instant précis et ça m'écorche le cœur.

— Fred, j'ai peur de changer, parce que je vais changer. J'ai peur que tu ne me désires plus et que tu ailles voir ailleurs.

J'y connais pas grand-chose, mais ça, je crois que c'est le classique des meufs en cloque. Même Flavia avait tenu ce discours à Mike. Je m'en rappelle : ça le saoulait tellement qu'il m'en avait parlé. Et moi, à l'époque, j'en avais vraiment rien à foutre. Je crois même que j'avais fini par le renvoyer chier. Mais je peux dire quoi face à ça, maintenant ? J'en sais rien. J'arrive pas à imaginer Alice avec un gros bide. C'est surréaliste !

À son regard, je sais qu'elle attend que je la rassure, mais je trouve pas les mots. Je suis pas doué pour ce genre de truc. La seule chose que je parviens à dire, c'est :

— Tu veux vraiment le garder, hein ?

Elle hoche la tête.

Putain ! J'avais pas imaginé un avenir pareil avec elle. Je savais qu'on risquait de se prendre la tête sur le sujet, un jour, mais pas

maintenant, pas si vite et pas devant le fait accompli.

À court d'arguments potables, je sors :

— Un môme, ça braille et ça pue.

\*

Je m'offusque.

— Arrête ! Ça ne pue pas !

— Si, ça pue.

Il est sérieux ou il commence à plaisanter ? Serait-il... Nom d'une pipe ! Ce pourrait-il qu'il change d'avis ?

« *Pas de faux espoirs, Alice ! C'est Fred. Il est tenace et tu le sais.* »

Oui, et il parvient généralement à ses fins.

Je pose une main sur mon ventre. Il me regarde faire et recule.

— T'as vraiment un truc là-dedans ?

— On appelle ça un embryon. Et il t'entend, alors un peu de respect.

Il lève les yeux au ciel.

— Là, tu racontes des conneries. Il peut pas entendre ! Il ressemble même pas à un bébé, c'est un sosie d'Alien !

Bon, d'accord, j'exagère. Mais moi, je suis sûre qu'il ressent déjà tout ce qu'il se passe autour de lui. Et s'il sentait que Fred n'en veut pas et qu'il décide de s'en aller ? Une nouvelle peur panique s'empare de moi. Je me dirige vers le lit et prends l'échographie. Je la tends à Fred. Intrigué, il la saisit et fronce les sourcils.

— Je suis censé voir quoi ?

— Son cœur.

Il me regarde du genre « t'as fumé quoi ? ». Je soupire et me place à ses côtés. Je pointe mon doigt sur un tout petit point blanc.

— L'embryon était encore trop petit pour qu'on le distingue. Mais les battements de son cœur étaient visibles. Ça faisait comme un petit phare.

Fred jette encore un regard, puis me rend l'échographie en secouant la tête.

— Et toi, un gyrophare miniature sur un écran, ça t'a mise dans tous tes états ?

— C'était un cœur, Fred ! Un battement de cœur ! Une vie !

Il baisse les yeux.

\*

Je visualise l'image dans mon crâne et je parviens même à entendre le son. C'est quoi pour un bordel ?

Je peux pas faire ça. Je peux pas lui demander ce sacrifice. Elle l'aime déjà, ça se sent, ça se voit. Et moi, je l'aime, elle. Quelle merde ! Putain ! Ça va être rock'n'roll !

Je m'avance vers elle, lui prends la main et l'oblige à se coucher sur le lit. Il est temps que j'affronte ma plus grosse phobie.

Les mots sortent de ma bouche et j'ai de la peine à croire que c'est moi qui les prononce :

— Tu crois que... je saurai me débrouiller ?

Les yeux d'Alice s'éclairent. Elle a compris. Elle passe sa main dans mes cheveux.

— Comme un chef.

— Et s'il me déteste ?

— Tout le monde t'aime, gueule d'ange.

Je souris.

— Non, pas ta mère.

Et c'est réciproque. Joséphine Lagardère, moins je la vois, mieux je me porte, même si on fait un effort pour Alice, d'un côté comme de l'autre. J'ai toujours pas compris si je lui sors par les yeux parce que j'ai mis sa fille en danger, y a trois ans, ou parce qu'elle sait que j'épouserai jamais Alice. Le mariage, pour cette femme, c'est sacré, et je suis persuadé qu'elle regrette que sa fille soit jamais tombée amoureuse de l'autre crétin blond en Alfa Roméo.

D'ailleurs, cet abruti aussi pourrait sortir de la vie de ma demoiselle, je m'en porterais pas plus mal.

Alice soupire.

— Quel enfant n'aime pas son père ?

Je tressaille.

\*

Et merde ! Boulette ! Pourtant, à ma grande stupéfaction, Fred ne se fâche pas. Il murmure avec nostalgie :

— Je pense que j'ai dû l'aimer. Et que je l'aimerais encore malgré tout, s'il était là.

Quand je dis que cet homme est incroyable !

Il pose une main distraite sur la bretelle de mon débardeur, puis plonge son regard dans le mien.

— J'ai foutrement la trouille, d'accord ? Et je veux pas qu'on en parle aux autres.

— Si tu ne dis rien, je ne dirai rien.

Il paraît sceptique.

— C'est pas moi, le roi des gaffeurs, je te rappelle.

— Fais-moi confiance, s'il te plaît !

Il me fait de gros yeux et je détourne les miens. Bon d'accord, c'est peut-être un peu gonflé de ma part de lui balancer ça après le coup que je viens de lui faire. Je me demande même jusqu'à quel point il sera prêt désormais à m'accorder du crédit dans quoi que ce soit.

Fred se couche près de moi et chuchote en passant ses doigts dans mes cheveux :

— Tu m'auras vraiment poussé dans tous mes retranchements, toi.

J'hésite à poser la question qui me brûle les lèvres, je redoute tellement sa réponse.

— Tu... Pourquoi tu...

Son nez vient caresser le mien.

— Je peux pas te demander ça. T'as de l'amour à revendre et tu serais malheureuse.

— Mais toi ?

Un rire nerveux s'échappe de sa bouche, ses yeux se perdent dans les miens et leur puissante lumière d'amour me consume.

— Moi ? Tu sais bien que je finis par m'adapter à toute situation. Il me faut juste un peu de temps.

— Sept mois et demi, ça te suffira ?

Il grimace.

— Non. Mais t'as raison, demoiselle : je serai jamais prêt. Alors c'est comme le saut à l'élastique, ça sert à rien d'hésiter en regardant en bas. Faut lever les yeux et plonger.

Alors ça !

— C'est pas un sacrifice ?

— Non. Je crois qu'on appelle ça de l'amour.

\*

Elle se jette sur moi et m'embrasse à pleine bouche. Mais où vais-je tout le temps chercher des conneries pareilles, moi ? Et ça la met dans tous ses états, à chaque fois. Et le comble, c'est que mes déclarations à la con, je réalise que j'y crois.

Putain ! Et j'ai foutu ma salle de bain en l'air pour cet Alien ! Quand Alice arrête de m'embrasser, je lui demande, embarrassé :

— Tu m'as entendu, t'à l'heure ?

Elle hoche la tête. Je suis vraiment instable. Faut que j'apprenne à gérer ma colère, ou peut-être que je m'achète un punching-ball.

— T'éviteras d'y mettre les pieds. Je vais nettoyer ça après.

— Je vais t'aider.

— Non, ce sont mes conneries, j'assume. C'est plus fort que moi, Alice, faut que ça sorte. Je contrôle rien.

— On est rock ou on ne l'est pas, non ?

— Ça, c'est pas du rock, demoiselle, c'est de la connerie pure.

Elle m'embrasse encore une fois, je ferme les yeux et l'enlace. J'ai envie d'elle. Et elle m'entend. Elle passe sa main sous la serviette et ses

doigts s'emparent de ma queue.

C'est toujours ça que je préfère dans nos prises de bec : la baise réconciliatrice. Et plus ça gueule avant, plus j'ai envie de la faire jouir comme une démente après. Mais là, c'est sa bouche à elle qui me baise, et putain ! ce que c'est bon ! J'en oublie l'Alien, j'en oublie ma salle de bain, j'en oublie le futur. Y a plus qu'Alice, moi et sa délicieuse langue.

Je veux lui faire du bien, moi aussi. Et je sais qu'elle aime foutrement ça. Je l'attire à moi, elle se laisse faire et écarte ses jambes. Je m'enivre de son odeur, de son humidité. Je la lèche, elle gémit.

J'adore jouer avec elle. La faire aller jusqu'à la limite, puis calmer le jeu pour mieux abattre le coup de grâce au moment où elle s'y attend le moins. Ça la rend dingue et moi, je pourrais jouir rien qu'à l'entendre hurler. Mais c'est pas comme ça que je veux prendre mon pied. Je veux la baiser, lui faire l'amour, me perdre en elle.

Je retire ma langue, lèche mes doigts et les introduis dans sa chatte. Elle lâche ma queue et je sais qu'elle se mord la lèvre. J'en profite pour me relever et la pousser en avant. Elle gémit plus fort.

Je pose mes lèvres sur sa nuque et je respire à pleins poumons.

— Tu sens si bon, demoiselle. Putain ! J'ai envie de toi.

— Mmmh...

J'enfonce mes doigts, les tourne, cherche son point G. Je me retiens de les retirer tout de suite pour la pénétrer. Je laisse ma main libre jouer avec ses seins. J'embrasse sa peau, la mords. Je l'entends sourire, geindre, elle prononce mon prénom.

— Fred... prends-moi...

Non ! Je veux encore qu'elle me supplie. Je retire mes doigts, les amène à sa bouche. Elle les suce, ça m'excite. Je les repose sur sa chatte humide. Elle pousse un râle.

— Dis-moi ce que tu veux, demoiselle.

— Toi.

Je souris en frôlant sa peau du bout des lèvres.

— Je suis là.

Je caresse son clitoris, il est gonflé à bloc ; si je continue, dans quelques secondes, elle jouit.

Elle se penche en avant. Putain ! Je vais plus résister très longtemps.

— Baise-moi, Fred.

Elle sait que j'aime quand elle dit ça. Je me penche à son oreille pour lui murmurer :

— Et si je te fais l'amour ?

— Alors, fais-le jusqu'à t'en perdre.

OK ! Elle a gagné ! Je laisse ma queue entrer en elle. Putain ! Ce bonheur !

Je la pilonne lentement. Je veux l'entendre gémir, encore et encore. Ce que c'est bon ! Elle est chaude, trempée, elle ne désire que moi. J'accélère le mouvement, elle resserre ses jambes. C'est bon, ça ! Ça devient étroit, ça me fait du bien.

Je pose à nouveau mon doigt sur son clito et elle chante pour moi. Ma somptueuse sirène, ma demoiselle, ma reine !

Alors je me lâche, ma queue explose et je me vide en elle.

— Mmmh... Alice !

Je me laisse tomber contre son dos et la dévore de baisers. Elle se retourne, m'entoure de ses jambes et ma queue se tend à nouveau. Cette fille, je pourrai jamais m'en passer. Je le sais. Alors, je la prends encore une fois, plus tendrement, puis je me couche sur elle.

Elle m'enlace, passe sa main dans mes cheveux ; j'embrasse son cou, ses seins. Je descends vers son ventre, mais je me retiens. Non, ça, je peux pas.

Je remonte vers elle. Vais-je vraiment y arriver ? Je cherche la réponse au fond de ses yeux. Ils me sourient, elle est heureuse. Et moi, j'ai une putain de boule dans la gorge. Sept mois. C'est rien. À peine le temps de dire ouf.

« *Ouf. Tu vois ? Tout va bien.* »

Alice est là, elle éclate de bonheur. Elle m'aime. À en crever. Elle et moi, c'est une fusion depuis le premier jour. Une évidence. Tant qu'elle sera à mes côtés, je serai capable de me sublimer.

Elle ferme les yeux. Je me pose à côté d'elle et elle vient se blottir contre moi. Elle frissonne. Je rabats la couette sur nous.

La lumière de l'après-midi nous éclaire, mais n'empêche pas Alice de s'endormir. Je la regarde, me délecte de son image, passe ma main dans ses boucles.

Quand je suis sûr qu'elle dort profondément, je me lève sans bruit. Et je pars.

\*

J'ouvre les paupières. Aucun bruit. Je suis seule. Je jette un œil au réveil. Un peu plus de 18 heures.

— Fred ?

Pas de réponse.

Je me lève, m'étire, me rhabille, puis rejoins la salle de bain. En ouvrant la porte, je me rappelle que ma gueule d'ange l'a mise sens dessus dessous un peu plus de deux heures auparavant. Je soupire et ferme

les yeux. Ça faisait longtemps qu'il n'avait plus rien cassé. Je n'aime pas ses débordements borderline, mais je sais que c'est plus fort que lui. C'est un besoin animal, primaire. Sa fêlure, son point faible.

J'entre et j'en reste bouche bée : la salle de bain est nickel. S'il n'y avait le meuble à moitié détruit dans le coin, près de la baignoire, on ne se rendrait pas compte que le tsunami Pelletier est passé par là dans l'après-midi.

Je m'approche de l'étagère. Il ne l'a pas loupée ; un des placards ne ferme plus et le bois a éclaté. Je crois que je suis bonne pour aller chez Ikea un de ces quatre.

Après être passée aux toilettes et m'être lavé les mains, je retourne dans la chambre.

Où est ma gueule d'ange ?

« Tu sais où il est. »

Je souris et rejoins le couloir. À peine la porte de la chambre ouverte, j'entends un bruit lointain.

Je descends au rez-de-chaussée, embarque une pomme dans la cuisine au passage, puis me dirige vers la salle de musique. Les caisses de la batterie résonnent de plus en plus fort. C'est que Fred a fait des progrès sur cet instrument, en trois ans. Déjà qu'à l'époque il était doué, là, Mickaël a du souci à se faire. Moi, il m'épate.

Il a laissé la porte ouverte, mais avec le bruit d'enfer qu'il fait, il ne m'entend pas arriver. Je reste debout sur les marches et l'observe jouer. Il est tellement concentré qu'il ne se rend pas compte de ma présence ou en tout cas, il feint de l'ignorer.

Il a enfilé son vieux jean noir troué et un tee-shirt noir avec une lune et un chat aux poils hérissés dessus. Représentation de son humeur du soir ?

Ses cheveux partent dans tous les sens, il a sa barbe de trois jours et mon cœur fond d'amour. Il a eu 30 ans il y a quelques semaines, pourtant je n'ai pas l'impression qu'il a pris une ride depuis que je l'ai rencontré. Il est toujours aussi beau, aussi timbré, aussi rock.

Avant de partir de l'autre côté de l'Atlantique, il s'est enfin décidé à accrocher le disque d'or qui dormait derrière son étagère depuis quatre ans et au-dessus de Wilson, il a suspendu le double disque de platine reçu pour le dernier album.

Sur le piano et à côté des classeurs de l'étagère, il a déposé les nombreuses récompenses que Dark Moon a remportées au fil des mois. Serge en a d'autres dans son bureau. Des nids à poussière, comme les surnomme Fred, mais je sais qu'au fond de lui, malgré tout, il en est fier.

Je sursaute et me rends compte que la musique a cessé. Ma gueule d'ange me regarde intensément. Mince alors ! Depuis combien de temps s'est-il arrêté de jouer ? Il tape sur ses cuisses, je le rejoins et m'assois sur ses jambes. Il m'offre les baguettes et passe ses mains sur les miennes. Il me guide. Je souris aux anges. J'ai fait des progrès, moi aussi.

À la fin de notre improvisation, je lui rends les baguettes, il m'embrasse dans le cou et je lui jette :

— La prochaine fois que tu as des envies de démolition, viens plutôt calmer tes nerfs sur la batterie.

— Je suis pas sûr que Mickaël apprécierait.

— Plus que ton porte-monnaie. On est bon pour racheter une armoire.

Il me regarde, confus.

— Je suis désolé, princesse. Je t'ai fait peur ?

Je passe ma main sur son visage. Pfff... Même pas une toute petite ride... La nature est trop injuste !

— J'ai peur pour toi quand tu es comme ça.

Je dépose un petit baiser sur ses lèvres. Ses yeux sont réellement attristés.

— Je sais pas ce qui me prend. C'est... J'ai besoin de détruire, de casser, d'implorer ! Ça me fait du bien.

— Oui, mais de devoir refaire la déco à chaque fois, c'est un peu une perte de temps, non ?

Il me serre contre lui.

— Je vais tenter de faire des efforts, demoiselle. Promis.

Il se met debout, me porte dans ses bras et nous amène sur Wilson. Je caresse le vieux cuir du canapé en rougissant.

— Tu sais que la première fois que je me suis retrouvée ici, je n'avais qu'une envie.

— Laquelle ?

— Que tu me sautes dessus et que tu me fasses un tas de trucs par sérieux.

— On s'est bien rattrapés depuis.

Il se rapproche de moi, les yeux étincelants de désirs et d'idées probablement très cochonnes.

Les souvenirs m'envahissent. Nous sommes assis sur Wilson, comme le jour où j'ai découvert qui il était. Et aujourd'hui, malgré le temps passé, j'ai toujours autant envie de lui. Même encore plus. Chaque fois que je pense à lui, mes papillons se réveillent et battent des ailes comme au premier jour. Peut-être parce que la vie à ses côtés est loin d'être monotone.

Je m'empare de sa main, et avant que ses lèvres ne frôlent les miennes et me fassent totalement perdre la tête, je lui demande :

— Que penses-tu de ma proposition, alors ?

\*

Je fronce les yeux. Elle parle de quoi, encore ? Voyant que je suis paumé, elle précise :

— Ma candidature à un nouvel emploi.

Je recule. Je suis sur le cul.

— T'étais vraiment sérieuse ?

Elle devient toute rouge et acquiesce.

— Mais t'adores ton boulot !

— Oui, mais toi, je t'aime beaucoup plus que lui.

Merde alors ! Quand je suis sur les routes, loin d'elle, elle me manque, elle m'obsède. Mais j'aurais jamais cru qu'elle serait réellement capable de lâcher la bibliothèque pour vouloir me suivre.

— Alice, c'est pas facile comme vie. On bouge sans arrêt, on passe une bonne partie des journées dans les cars ou dans les avions, et le reste du temps, on est dans les salles de concert. On fait pas du tourisme, on...

Ses yeux s'illuminent. Putain ! Elle veut vraiment le faire ! Elle veut venir avec moi ! Mon cœur se tord. Elle est prête à changer de vie pour moi. Bordel !

Cette fois, c'est elle qui vient poser son front contre le mien.

— Je sais ce qui m'attend, gueule d'ange. Je veux simplement savoir si toi, tu es d'accord. J'ai des compétences, je suis sûre que je pourrai me rendre utile. Je suis organisée, j'ai le contact facile, je sais mettre en place des événements...

Je me mets à rire.

— T'es vraiment en train de me vendre ton CV, là ?

Elle hausse les épaules dans une moue contrite. Mes yeux se posent sur son ventre. Je redeviens sérieux.

— Tu veux le faire pour moi ou... pour lui ?

Elle relève son visage et passe ses mains autour de mon cou. Son regard parle pour elle, je sais qu'elle triche pas et, putain ! elle sait me toucher !

— La vérité vraie ? Ça fait un moment que j'y pense sérieusement, mais je n'osais pas t'en parler. Quand tu n'es pas là, j'ai un vide immense. Je n'aime pas être séparée de toi. C'est complètement démentiel et ça fait longtemps que j'ai arrêté d'essayer de comprendre. Tout ce que je sais, Fred, c'est que je veux partager ta vie, entièrement. Et...

Elle pose une main sur son ventre.

— Depuis dix jours, je n'ai plus d'hésitation.

— C'est pas un sacrifice ?

Elle sourit tendrement et secoue doucement la tête.

— Non. Y a un mec qui m'a dit qu'on appelle ça de l'amour.

Je ris nerveusement.

— Ce que je peux en dire des conneries quand je suis avec toi, demoiselle !

— Je les aime bien, tes conneries.

Je la prends sur mes genoux et passe ma main dans ses boucles.

— Mon assistante personnelle ?

— Hum hum...

— Faut que je réfléchisse au cahier des charges, alors. Tu sais que je suis exigeant comme patron ?

— Exigeant, intransigeant, complètement fêlé, ingérable, et foutrement rock'n'roll !

— Et tout ça, ça te plaît ?

En réponse, elle m'embrasse sauvagement. Je la couche sur le canapé.

— Et tes exigences salariales ?

— Oh ! Je ne cours pas après les sous. Disons...

Elle lève les yeux en l'air, fait mine de réfléchir, puis plonge son beau regard bleu dans le mien.

— ... de quoi m'acheter de temps en temps des sous-vêtements dignes de faire triquer tout un cimetière.

— Ça, c'est un argument qui vaut des points. Vous savez vous vendre, mademoiselle Lagardère.

D'un coup, son regard devient inquiet.

— Alors ? Tu es d'accord ?

— Tu veux une vérité vraie ?

Elle arrête de respirer. Je lui souris et me penche lentement vers elle.

— Ça fait un sacré moment que j'attendais que tu me le proposes.

Elle me sourit en retour et ses yeux s'imprègnent de larmes.

Putain ! Je crois que pour la première fois de ma vie, je comprends réellement ce que c'est que le bonheur. Le mien, il s'appelle Alice.

\*

Il a dit oui ! La vache ! J'en tremble et j'en pleure. Ça fait un moment que je l'imaginai, mais cette fois, je vais vraiment le vivre !

Les idées commencent à s'entremêler dans mon esprit. Il faudra que j'écrive ma lettre de démission et que je l'annonce à mes collègues. Ils vont être tristes. Et puis, comment réagiront les autres membres du groupe ? Et Serge ? Lui, pas sûr qu'il soit très content... Et Flavia ? Et ma mère ? Punaise ! Elle va m'en faire une vie ! Je la prévient au dernier moment, ou après l'annonce du bébé. Oui, ça, c'est une bonne idée.

Le bébé...

C'est trop pour une journée. J'attire Fred à moi et me laisse aller contre son épaule.

— Hé ! Alice !

Il passe une main douce dans mes cheveux. Mes idées deviennent subitement irrationnelles. Foutues hormones !

Je sanglote.

— Et si dans un an, tu décides que tu en as marre de moi et que... tu ne supportes pas le bébé et...

Sa voix se fait velours.

— Rien n'arrive par hasard, demoiselle. S'il a décidé de venir jouer les trouble-fêtes, cet Alien, c'est qu'il doit en être ainsi.

Je recule pour lui faire face, passant mes doigts sous mes yeux afin d'en chasser les larmes.

— Tu sais que tu me surprends un peu plus chaque jour, gueule d'ange ?

— Je crois que c'est surtout moi, le premier surpris. Tu me fais vraiment faire n'importe quoi, demoiselle.

Il m'attire à nouveau contre lui et pose son menton dans le creux de mon cou.

Je demande d'une petite voix :

— Tu dis toujours *il*, mais c'est peut-être une fille.

À ma grande surprise, il secoue la tête et affirme avec certitude :

— Non, c'est un mec.

Je relève la tête et l'observe attentivement. Ses yeux brillent de mille feux et une petite flamme malicieuse scintille au fond de ses prunelles vertes. C'est moi ou il a l'air heureux ? Waouh ! Finalement, casser des trucs, ça lui fait peut-être réellement du bien. Ce n'est jamais le même après ses éclats de colère.

— Comment peux-tu être aussi sûr de toi ?

Il sourit mystérieusement.



— Je le sais, c'est tout.

Il n'en dira pas plus, mais je suis certaine qu'il me cache un truc. Encore un secret ? Non, il n'a pas le droit ! Je laisse tomber pour cette fois, mais je ne m'avoue pas vaincue. Je finirai bien par le découvrir aussi, celui-là.

Mes yeux se posent sur le tatouage de son avant-bras. Je passe mon index dessus. Fred frissonne. Il est beau, ce A. Fin, gracieux, on dirait qu'il danse parmi les feuilles de lierre. Je me prends à rêver d'une seconde lettre en dessous.

À moitié songeuse, je jette :

— J'aime bien Danny.

Au regard exorbité que Fred me lance, j'ai l'impression d'avoir fait une bourde. Il cligne des yeux plusieurs fois. Je n'aurais peut-être pas dû dire ça. Il y a quelques heures à peine, je lui balance qu'il va être papa et maintenant, je commence déjà à délirer sur un prénom ! Va falloir que je me contrôle sérieusement. Je crois surtout qu'il faudra que je planque le livre acheté il y a deux jours et qui trône sur la bibliothèque de la salle de jeux : *La grossesse, mois après mois*. Si Fred voit ça, il fuira sur-le-champ.

Il déglutit et je secoue la tête.

— Laisse tomber. C'est... Je m'excuse. J'arrête de parler bébé.

Son regard s'adoucit.

— Même Flavia, elle arrive pas à parler d'autre chose. Alors, toi...

— Je vais tenter de faire des efforts, promis.

Il m'embrasse avec toute la douceur dont il est capable.

— Je te rappellerai à l'ordre, demoiselle.

Je m'accroche à son cou et il me bascule contre Wilson. Ses lèvres et ses doigts courent sur ma peau. Mon corps s'enflamme, une fois encore.

À ma plus grande surprise, Fred soulève mon débardeur au-dessus de mon nombril. Il pose sa main sur le bas de mon ventre. Nom d'une pipe ! Je crois que je vais défaillir !

C'est moi où il tremble un peu ?

— Tu vas avoir un gros bide.

Je grimace. Merci pour le romantisme, il repassera. Et pour enfoncer le clou, il ajoute :

— Ça va pas être pratique pour danser le pogo.

— Foutrement pas, non.

— Et quand je t'emmènerai dans des soirées, tu pourras plus te bourrer au champagne à la vue des célébrités.

— Là, t'es cruel, gueule d'ange !

Il me fait son sourire de démon et mon cœur s'emballe. J'aime quand il fait son beau diable.

Il soupire.

— Putain ! Rose sera hystérique.

— On parie que ma mère le sera plus ?

Ses yeux deviennent espiègles.

— Celui qui perd donne du plaisir à l'autre ?

— Pari tenu.

Pour une fois, je suis sûre de gagner.

Il pose son regard sur mon ventre. Là, c'est moi qui tremble. Il hésite, puis frôle ma peau de sa bouche. Je frémis.

Il passe un doigt vers mon nombril et j'hallucine complètement quand il se penche en avant et murmure :

— T'as remarqué qu'en quelques heures, p'tit Alien, t'as déjà foutu un sacré bordel ? Finalement, peut-être qu'on pourra s'entendre.

Il remonte son visage vers moi.

— Tu sais quoi, demoiselle ?

Je secoue la tête et me noie dans son sublime regard. Même après plus de trois ans, il parvient encore à me faire oublier comment je m'appelle.

— Je peux rien te promettre et tu sais que j'aime pas penser à l'avenir, mais y a une chose dont je suis sûr.

Il remet une de mes boucles derrière mon oreille. Ça me rend toute chose. J'ai chaud, j'ai froid, j'ai envie de lui.

— Quoi ?

Son sourire illumine ses traits. Nom de nom ! Ce qu'il est beau ! Un ange ténébreux, un vrai ! Le mien !

— Putain ! Ça va être sacrément rock'n'roll !

Je lui rends son sourire.

— Je crois qu'on n' imagine même pas à quel point !

Alors, doucement, il s'incline vers moi et m'embrasse. Avec délice, j'entrouvre les lèvres et laisse sa langue passer. Elle est sucrée, passionnelle et si sauvage ! Ce baiser-là, c'est du 100 % Fred Pelletier !

Il est mien... Je suis sienne... La vérité vraie ? Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Et tout ça, c'est grâce à lui. Ma gueule d'ange ! Mon amour ! Mon Frédéric !

Je crois que lui et moi, on n'a pas fini d'en voir de toutes les couleurs et je m'en réjouis d'avance.

Je souris... Une vie rock'n'roll... Qui l'aurait cru ? Sûrement pas moi.

Les mains de Fred viennent caresser ma peau. Je laisse les miennes se glisser sous son tee-shirt. Il n'en faut pas plus pour que mon entre-jambes se mouille d'envie et que mon cerveau s'invente de nouveaux scénarios puissamment cochons.

Dans quelques minutes, je sais qu'un nouvel orgasme m'attend.

Fred est peut-être un homme dangereux, instable, absolument déjanté, mais au fond de lui, c'est surtout un mec rempli de tendresse et d'amour.

Et l'amour, bordel ! qu'est-ce qu'il me le fait bien !

**FIN**

# Annexe

## *Paris, XIII<sup>e</sup> arrondissement, quelques années plus tôt*

Station de métro Place d'Italie. La rame s'arrête. On saute sur le quai. Putain ! On est à la bourre totale !

On commence à courir jusqu'aux escaliers. Je les gravis trois par trois.

— Fredo ! Attends !

Elsa souffle derrière moi en essayant de me suivre. Je ralentis, lui attrape la main et me remets à courir. On évite la foule comme on peut, mais à 8 heures du mat', dans la capitale, c'est le plein. Le plein d'abrutis surtout. Mais dégagez, les cons !

On court comme des dératés et finalement, on arrive devant les portes du lycée avec plus de dix minutes d'avance.

Mickaël et Flavia se tiennent contre le muret, à l'entrée. Ils fument leurs clopes et entre deux bouffées, ils se roulent des pelles. Ils parviennent quand même à s'arrêter en nous voyant arriver, la langue pendante et le souffle court.

Je balance mon sac par terre et pose mes mains sur les genoux.

— Ben alors ? demande Mike en rigolant. Z'avez pas mis votre réveil ?

Elsa me jette un regard noir en répondant :

— Non ! C'est le beau gosse qu'a oublié qu'on avait une dissert' à rendre en histoire et qui voulait la finir avant de décoller.

Flavia ouvre de grands yeux en posant son regard sur moi.

— T'as bossé toute la nuit ou quoi ?

Je souris. Elle va pas aimer.

— Non, je me suis levé à 5 heures du mat' pour la rédiger.

Et voilà ! Elle ouvre la bouche, étonnée et dégoûtée. Elle regarde Elsa pour avoir confirmation de mon premier délire de la journée. Elle revient vers moi.

— Le prof nous a demandé deux pages minimum. T'en as écrit combien en trois heures ?

— Cinq, et j'ai pas eu trois heures, j'en ai eu que deux et demi.

Elle se tourne vers Mike en secouant la tête.

— Il n'est pas humain, ce mec ! Moi, il m'a fallu une semaine pour rédiger ces deux putains de pages !

Mickaël l'embrasse, moi, je détourne les yeux. Leur amour, ça m'écœure. Je comprends pas.

Je récupère mon sac à dos et on rejoint la cour. Comme chaque matin, ça me fout le cafard. C'est gris, c'est froid, on dirait une prison. Une prison pour ados. Toute façon, l'école, c'est rien d'autre. « Taisez-vous ! Asseyez-vous ! Sortez vos cahiers ! Levez la main pour parler ! »

Et y en a encore pour deux ans et demi, putain !

Mais ce matin, c'est particulièrement glauque. Bordel ! Ils ont quoi, tous les élèves, à tirer des tronches d'enterrement ? On dirait des cadavres ambulants.

Mickaël m'explique à voix basse :

— Y a eu un vol hier soir. Paraît que Vernand a été attaqué et qu'il est mal en point.

Je m'arrête et le fixe en plissant les yeux.

— C'est quoi ce délire ?

Flavia hoche la tête et s'approche de moi.

— Les mecs ont volé des ordinateurs. Dans ce que j'ai entendu, Vernand les a surpris et ils l'auraient matraqué et planté avec un couteau.

Mike enchaîne :

— Y a les poulets qui sont là ce matin. Ils posent des questions à droite et à gauche et ils ont installé une permanence dans une des salles pour la journée, au cas où quelqu'un aurait un truc à leur dire.

Elsa vient se coller contre mon bras. Je tourne la tête vers elle et croise son regard. On n'a pas besoin de se parler pour se comprendre. Et ce qu'on lit dans les yeux l'un de l'autre, personne doit le savoir. Surtout pas les flics. On a fait une promesse. C'est la loi de l'omerta.

On entre dans le bâtiment et grimpons au premier étage. Je me dirige vers mon casier pour y récupérer un bouquin. Pendant que je le referme à clé, une voix m'appelle :

— Frédéric, je peux te parler ?

Putain ! Tout mais pas elle ! Elle va me lâcher les basques, cette meuf, bordel ?

Je prends sur moi pour rester calme et souffle un bon coup avant de me tourner vers elle.

— Tu veux quoi encore, Sarah ?

Ma voix est froide, mes yeux aussi. Au loin, je sens le regard d'Elsa et de Mike sur moi.

Sarah s'avance et pose son épaule contre les casiers. Elle me sourit, son regard brille. Mais elle croit quoi, putain ? J'en ai fini avec elle !

Rien à branler de cette fille ! Et puis, elle est complètement chtarbée !

— Tu vas bien ?

Elle se fout de ma gueule ? C'est quoi cette question à la con ?

Je réponds sèchement :

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Son sourire disparaît et des larmes apparaissent dans ses yeux. Putain ! Elle va pas se mettre à chialer, en plus ?

Ça fait quinze jours que je l'ai larguée et depuis, elle me lâche pas. Je sais plus quoi faire, à part la renvoyer puissamment chier. Je veux bien faire des efforts, mais là, c'est plus fort que moi : Sarah, je peux plus la voir en peinture.

— Fred, je sais que je n'ai pas été très cool.

Elle jette un regard apeuré vers Elsa et Mickaël, puis le plante dans le mien.

— Mais laisse-moi encore une chance ! Je t'aime.

Non ! Pas ça ! « Je t'aime. » Mais ça veut rien dire ! On peut pas aimer quelqu'un en si peu de temps !

Comme la majeure partie des gonzesses du lycée, Sarah, elle a craqué sur moi dès le premier jour de la rentrée. Juste parce que, soi-disant, je suis beau à tomber. Tu parles ! Mais ces filles, elles savent rien de moi, rien de ma vie. Les trois quarts ignorent même que j'habite dans un foyer, avec Elsa.

J'ai accepté de sortir avec Sarah, mais je me suis pas dévoilé pour autant. Elle connaît rien de moi. Elle peut pas m'aimer ! Faut qu'elle arrête son délire !

Je me penche vers elle. Elle tend son cou. Elle croit vraiment que je vais l'embrasser ? Putain ! Elle va tomber de haut. Je me prends à sourire. J'aime bien ce genre de jeu.

— Tu sais quoi, Sarah ?

Dans ses yeux, je lis un espoir. Je suis vraiment qu'un enfoiré. Je mets du velours dans mon regard et dans ma voix et lui jette :

— Moi, je t'aime pas.

Les larmes coulent sur ses joues. Rose serait là, elle me ficherait une gifle royale. Et elle aurait raison.

Sarah baisse les yeux en sanglotant.

— Mais tu m'as dit que tu m'aimais.

— J'avais trop bu. On dit toujours des conneries quand on boit trop. La vérité ? J'avais juste envie de m'envoyer en l'air. Je voulais que tu me sucés, je voulais baiser. Je voulais simplement profiter.

Elle relève les yeux et s'approche de moi. Je bouge pas. Elle pose une main tremblante à hauteur de mon torse et regarde par-dessus mon épaule en jetant un œil mauvais à mes amis.

— C'est à cause d'eux, c'est ça ?

Ben voilà autre chose ! C'est quoi son nouveau trip ? Avant que j'aie le temps de répliquer, elle s'exclame :

— Ils me détestent ! Je le sais ! Elsa, elle s'est bien fichue de moi à jouer la bonne copine ! Mais au fond, elle est amoureuse de toi et elle a tout fait pour que tu me quittes ! Je sais que tu m'aimes !

OK ! Là, faut arrêter le délire paranoïaque !

Je lui prends le poignet et retire sa main brutalement. Je la repousse contre les casiers, le regard sombre.

— Elsa n'est pas amoureuse de moi et t'arrêtes de déblatérer des conneries sur mes potes ! T'es étouffante, pénible, jalouse ! Comment tu veux que quelqu'un sorte avec toi, si tu laisses pas la personne respirer ?

Elle se met à trembler.

— Je vais faire des efforts.

— Non. J'ai essayé, ça m'a pas plu. Alors maintenant, tu dégages de ma vie.

Elle me supplie du regard.

— Et au lit ? C'était pas bien ? Je t'ai donné... T'es le premier et je...

Oh ! Putain ! Je savais que j'aurais jamais dû baiser avec cette nana ! Mais finalement, c'est la seule chose qui m'a permis de tenir six semaines avec elle. Au pieu, c'était les seuls moments sympas de notre relation, même si Sarah est complètement coincée.

— Et si on continuait de coucher ensemble ? Juste ça ? Je ne t'embêterai pas en dehors, promis.

Elle déconne, là ? Elle ferait vraiment n'importe quoi ! C'est pas de l'amour, c'est de l'obsession !

En même temps, moi, les parties de baise, j'aime ça. Avec le temps, Sarah finirait peut-être par se lâcher un peu. Et puis, elle est fondue du ciboulot, mais elle est plutôt jolie et bien foutue. Je pourrais me mettre à bander rien qu'à la regarder et à m'imaginer dans des positions délirantes avec elle au plumard. Et elle est brune. J'ai toujours aimé les brunes. Même si je préfère celles qu'ont les yeux clairs.

Non, mais oh ! stop ! C'est moi qui débloque ! Je commence à devenir un peu trop accro au sexe. À ce rythme-là, qu'est-ce que ce sera dans dix ans ?

Je secoue la tête et recule.

— Non, Sarah. Toi et moi, c'est terminé. Imprime-le quelque part et fous-moi la paix !

— Frédéric !

Elle fait un pas vers moi, je la repousse en m'écriant :

— Lâche-moi, putain ! C'est clair ?

Une main se pose sur mon bras. C'est Elsa. Elle envoie un regard doux à Sarah et celle-ci lui retourne des éclairs. Quelle cinglée, bordel !

— Viens, Fredo, on va être en retard.

Sarah nous regarde partir, une puissante rage dans les yeux. Je passe un bras autour des épaules d'Elsa, elle m'enlace la taille.

— Elle va me rendre dingue, cette meuf !

Elsa me répond d'une voix peinée en posant sa tête contre mon épaule :

— Je suis désolée, Fred, c'est de ma faute. Si j'avais su...

— Laisse tomber. C'est fait, c'est fait.

On entre dans la salle de cours et rejoignons notre table vers le fond, près de la fenêtre. Le prof est déjà là, la cloche sonne. Je me vautre sur ma chaise.

— Elle arrête pas de me dire qu'elle m'aime. Mais putain ! on peut pas aimer quelqu'un après si peu de temps !

— Et pourquoi pas ?

Je lui jette un regard en biais. Elle a l'air sérieux.

— Elsa, tu peux pas éprouver des sentiments forts pour quelqu'un comme ça ! Elle me connaît même pas ! Elle sait rien !

— Elle était bien avec toi. L'amour, ça ne se commande pas, tu sais.

— Je suis qu'un salaud, c'est ça ?

Elle lève les yeux au ciel en secouant la tête.

— Mais non ! T'es pas toujours très classe avec les filles, surtout ces temps-ci, mais...

La voix sévère du prof d'histoire se fait entendre, rompant le silence de plomb de la salle :

— Mademoiselle Aubert et monsieur Moreau daigneraient-ils se taire afin que nous puissions commencer le cours ?

Je lui envoie un regard mauvais. Sarah m'a énervé et m'a pourri mon début de journée, alors faut pas commencer à me faire chier !

Je lui balance :

— Ça dépend de ce que vous proposez comme programme.

J'entends Elsa soupirer. Le prof, lui, m'observe d'un air interdit et devient rouge de colère.

— Un tour chez monsieur le Proviseur, Moreau, ça vous dirait ?

Je m'apprête à répliquer qu'il a qu'à se carrer ses menaces où je pense, mais Elsa pose sa main sur ma cuisse et la serre. Alors je me contente de le provoquer en lui lançant un regard de défi.

Lui, j'ai jamais pu l'encadrer. C'est qu'un remplaçant dont la seule façon d'apposer son autorité est l'intimidation. Blaireau !

Il finit par secouer la tête, lève ses lunettes sur son crâne dégarni et passe une main sur ses yeux. Ça, ça veut dire que je l'énerve, mais qu'il prend sur lui.

Il tourne les talons pour rejoindre son bureau en m'ordonnant :

— Au lieu de faire votre forte tête, Frédéric, ramassez plutôt les copies que vous aviez à faire pour aujourd'hui.

Je bouge pas. Il a qu'à les ramasser lui-même si ça lui chante. Je suis pas son chien.

Elsa me menace du regard et Flavia, deux tables plus loin au centre, se tourne vers nous en ouvrant ses mains d'incompréhension. Les vingt-trois autres élèves retiennent leur souffle. Le prof, n'entendant pas ma chaise bouger, fait subitement volte-face et me jette un regard irrité :

— Moreau, je vous ai demandé quelque chose !

— Non, vous l'avez ordonné. Quand on demande, on dit *s'il vous plaît*.

Le prof serre les poings. Je crois que je vais avoir droit à mon tour chez le proviseur. M'en branle ! Ça fera que le huitième depuis la rentrée. Deux par mois, c'est encore correct. J'ai déjà fait pire.

Le prof finit par pousser un profond soupir et s'adresse à Elsa :

— Mademoiselle Aubert, *s'il vous plaît*, pourriez-vous ramasser les copies ?

Elsa hoche la tête et se lève aussitôt. Je lui murmure, un sourire en coin :

— Fayotte !

Elle me balance un coup sur l'arrière du crâne. Je me marre et finis par oublier mon altercation avec Sarah. Finalement, la journée ne sera peut-être pas aussi pourrie que ça.

\*

J'ouvre l'emballage de mon sandwich et croque à pleines dents. Ce que j'ai faim, putain ! À cause de la dissert', j'ai pas pris le temps de petit-déjeuner.

Mickaël me regarde engouffrer mon repas d'un air surpris.

— Je crois que t'aurais dû en prendre directement deux, mon pote.

— Pas assez de thunes.

— Tu veux que je te file du fric ? J'ai assez sur moi et même pour un dessert.

— Ben... t'achèteras un dessert et on partagera.

— Fred, arrête ! Je peux bien te payer ça !

Je secoue la tête, j'aime pas la charité.

Paraît qu'un paquet de blé m'attend à la banque, mais j'ai pas le droit d'y toucher avant ma majorité. J'ai perdu mes parents à l'âge de

3 ans, mais visiblement, ils avaient pensé à assurer mon avenir, comme s'ils savaient qu'ils allaient crever jeunes et laisser un orphelin. Je les hais !

Et puis leur blé, j'en veux pas. Je peux me débrouiller tout seul. Avec Mike, on est doués en musique. Depuis quelque temps, on a le délire de créer notre propre groupe. Ça gagne sûrement pas grand-chose, un musicien, mais je sais qu'on a du talent. Pour bien, faudrait encore qu'on dégote un bon bassiste. Et un guitariste supplémentaire, ça serait pas du luxe.

Mike retourne à la cafèt' et revient avec un deuxième sandwich jambon-fromage et deux parts de tarte aux pommes. Il me tend le sandwich et l'une des parts.

— Tiens, tête de mule ! T'as faim, bouffe !

Je secoue la tête dans un sourire résigné et le remercie. Il demande :

— Tu passes à la maison après les cours ?

— Non, j'ai rendez-vous avec Pierre et je veux me faire une soirée peinard.

— T'as écrit de nouveaux textes ?

— Rien de terrible. C'est pour ça que j'aimerais me poser tranquille, ce soir.

— Comme tu veux, si tu changes d'avis, tu te gênes pas pour passer.

Je lui lance un regard rempli de reproches.

— Tu parles ! Tu seras avec Flavia et je serai de trop.

— T'es lourd ! Je suis pas toujours avec Flavia. La preuve : elle est pas là.

— Comment vous faites ?

Il s'arrête de manger et me regarde, étonné.

— Pour ?

— Pour vous supporter ?

— Ben... on s'aime.

Ouais, ça je l'ai bien compris, merci. Mais comment on fait pour aimer ? Moi, les gonzesses, elles me gonflent ! Sortir avec une meuf, ça m'intéresse pas. Je veux bien coucher avec, ces délires-là, ça m'éclate, mais pour le reste...

Je suis pas doué pour les sentiments. J'ai pas envie de m'engager ni de me prendre la tête. J'aime ma liberté et j'ai pas envie de perdre mon temps pour quelqu'un d'autre. Pourtant, des fois, je reconnais que Mike et Flavia, je les envie un peu, ils ont l'air heureux. Moi, je crois qu'en seize ans, je l'ai jamais vraiment été. Sauf quand je joue de la musique.

J'observe discrètement Mickaël. Au fond, ce mec, il a de la chance. Et Flavia, c'est une fille cool. La seule qui soit comme elle et qui mériterait un intérêt, c'est Elsa.

Je soupire. Par moments, je regrette qu'Elsa soit lesbienne. Je suis sûr qu'on s'éclaterait bien, elle et moi. On serait sûrement pas doués pour sortir ensemble, on est tous deux des grands abîmés de la vie, et j'ai surtout un puissant caractère de merde, mais au lit, je suis sûr que ça vaudrait des points.

Mon sandwich me remonte dans la gorge. Qu'est-ce que je délire, là ?

« Putain, Fred, faut t'envoyer en l'air rapidement ! T'es en manque ! »

Elsa, c'est Elsa. Je l'aime, mais pas de cette manière.

— Fred, ça va ?

Mickaël me lance un air inquiet. Je tente de lui sourire.

— Ouais, ça roule.

On finit de bouffer en silence.

En me relevant pour rejoindre les salles de cours, j'aperçois Sarah au loin. Elle est avec ses copines. Mon sang se glace.

Elle doit sentir que je l'observe, parce qu'elle tourne son regard vers moi. Et merde ! Mais à peine croise-t-elle mes yeux qu'elle se détourne violemment. Tiens ! Y a du progrès ! Son cerveau a peut-être enfin intégré qu'il fallait me foutre la paix. Tant mieux.

Alors que je passe près de son groupe, elle prend son sac à dos et s'enfuit à l'autre bout de la cour. Ah ouais ! Carrément !

J'ai peut-être été un peu trash. Elle est foutrement chiante, mais elle mérite pas ça. J'ai vraiment fait mon enfoiré avec elle. À l'occasion, un de ces jours, j'irai m'excuser.

\*

— Redresse ton coude, Fredo ! Et ton dos ! Droit !

Pfff ! Je fais ce que je peux, putain !

— Tu n'es pas dedans ! Allez, concentre-toi !

Il en a de bonnes, lui ! Je suis crevé ! Ce matin, je me suis levé aux aurores et ensuite il a fallu se taper une journée de cours à la con. Mais c'est Pierre, alors j'essaie de faire un effort.

— Stop ! Arrête !

Je rabats l'archet contre moi et jette un œil désabusé à Pierre. Bordel ! J'aime pas être mauvais !

Je hausse les épaules.

— Je suis désolé.

— Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ?

J'aime pas quand il me regarde avec un air paternel comme ça. Mon cœur se serre à chaque fois et j'ai une putain de boule dans l'estomac.

Pierre, c'est pas mon père. Mais des fois, je me dis que c'est tout comme. Et ça me fait mal. Je me protège de tout sentiment, parce que j'ai peur d'être abandonné une seconde fois. Alors Pierre, je le repousse, tout le temps. Et Rose aussi. Et ce qui me tue, c'est qu'ils continuent de ne vouloir que mon bien et de m'apporter le meilleur.

Je m'approche de la fenêtre. On distingue vaguement le parc de la Villette. Tout au bout, y a le Zénith, mais il est trop loin pour qu'on l'aperçoive depuis ici.

Je pose mon front contre la vitre. Parfois, avec Mike, on se prend à rêver qu'on donne un concert dans une de ces grandes salles parisiennes. Putain ! La classe ! Le must, ce serait Bercy. Ou non, mieux : le Stade de France ! Là-bas, putain ! ça doit chier un max ! 80 000 personnes en délire rien que pour nous ! C'est beau de rêver !

Pierre me remet vite les pieds sur terre.

— Bon, Frédéric ! Viens ici !

Je retourne vers lui de mauvaise grâce. Il prend mon violon, le pose sur la table et met ses mains sur mes épaules. Il est plus grand que moi et j'aime pas non plus quand il me domine comme ça et qu'il joue son adulte en puissance. Même si c'est pour mon bien.

— Ce morceau, tu le connais par cœur. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais y a rien !

— Fred, tu ne me la feras pas à moi. T'as eu des problèmes au lycée ?

— Non. Je suis juste fatigué. Je me suis levé tôt.

Je me suis surtout endormi tard. On a été au ciné la veille et après, on a fini au McDo. Normalement, on a un couvre-feu strict à respecter au foyer. Mais Guillaume, mon éduc' référent, a exceptionnellement accepté qu'Elsa et moi, on rentre un peu plus tard. C'est bien une première ! Il doit avoir une nouvelle copine et elle lui a fait une pipe d'enfer juste avant qu'il vienne au taf. Je vois que ça.

Une fois revenus au foyer, Elsa et moi avons encore discuté dans ma piaule jusqu'à minuit. Ensuite, j'ai lu et je crois qu'il était près de 2 heures du mat' quand je me suis endormi. Du coup, le réveil à 5 heures a été trash pour cette putain de dissert' !

À son regard, je vois que Pierre ne me croit qu'à moitié. Il me connaît trop bien. C'est le seul adulte que j'arrive jamais à bernier.

Il m'oblige à prendre place sur une chaise et s'assoit face à moi. J'ai pas envie de ses leçons de morale, alors je me relève.

— C'est bon, Pierre, on reprend. Je vais faire un effort.

Il secoue gentiment la tête et me désigne le siège. Je soupire et me rassois.

— Frédéric, la musique, elle se vit. Le corps, le cœur, les tripes sont en communion avec l'instrument. Tu deviens l'instrument !

Il s'empare de son archet et le lève.

— Il est ton bras, ton prolongement, pas un objet à part.

— Je sais.

Pierre gronde :

— Alors pourquoi tu joues n'importe comment ?

Je plante mon regard au sol, presque honteux de ne faire que de la merde depuis trente minutes.

La voix de Pierre s'adoucit :

— Fred, regarde-moi.

Je lève un sourcil vers lui. Il sourit.

— Je n'ai jamais eu d'aussi bons élèves que toi. Tu es le meilleur. La musique, tu l'habites comme personne. Tu t'amuses avec elle, tu danses avec elle ! Toi, tu possèdes un véritable don !

S'il continue, il va encore réussir à me faire chialer. Je sais que j'ai du talent et je sais ce qu'il vaut. Mais dès que les compliments viennent de Pierre, à chaque fois, c'est pas uniquement mon cœur qui est touché. C'est également mon âme.

D'une voix sourde, je réponds :

— Merci.

— Non, pas besoin de « merci » pour une vérité. Il faut que tu croies en toi, Frédéric.

— Mais je crois en moi.

— Pas assez ! Fais-toi confiance. Arrête de penser quand tu joues, les notes doivent filer toutes seules. Toi, tu n'as pas besoin de partitions, elles te bloquent. Tu fais partie de ces rares personnes qui ont une oreille extraordinaire, sers-t'en, tout le temps ! On reprend ?

Je hoche la tête et il me rend mon violon.

— Tu choisis le morceau.

— Vivaldi. *L'hiver*.

— Je t'écoute.

Alors je ferme les yeux et me mets à jouer, oubliant Pierre, Rose, les potes, Sarah, le vol de la veille, les profs. Y a plus que *Les Quatre Saisons*, le violon et moi.

À la fin du morceau, Pierre a les yeux qui brillent. Je retrouve mon sourire. Je crois que j'ai bien compris la leçon.

Nous jouons encore un petit moment, en duo, puis rejoignons Rose au salon. Ça sent la brioche toute chaude et le chocolat. Mon estomac

commence à faire du bruit.

Rose se lève, s'approche de moi et m'embrasse sur la joue.

— Tu prends le goûter avec nous ?

Elle sait très bien que je peux pas refuser. En plus, elle a préparé la brioche pour moi. Faut qu'elle arrête, j'ai plus 10 ans !

— Rose, je suis plus un gamin.

— Ah oui ? Et on est quoi, à 16 ans, alors ?

Elle passe sa main dans mes cheveux.

— Et regarde-moi ça ! C'est quoi cette tignasse ? Il est temps d'aller chez le coiffeur, jeune homme.

— Laisse mes cheveux tranquilles !

Bon, elle a pas tort. Là, c'est vrai qu'ils sont longs. Ils me tombent dans les yeux et commencent même à déborder sur mes joues. J'aime pas ça, même si j'adore le grunge.

Rose recule et fixe mes fringues d'une moue désapprobatrice. Je sais déjà ce qu'elle va sortir et ça me gonfle d'avance.

— Tu ne veux pas que je t'emmène faire les boutiques, samedi prochain ?

Je lève les yeux au plafond.

— Non !

Pierre se met à rire.

— Rose, fiche-lui la paix.

Elle désigne mon pantalon du menton.

— Il a des trous !

Je proteste.

— C'est mode et c'est rock.

— Non, c'est ridicule. On dirait un clochard !

Elle exagère tout le temps. Avec les fringues trouées, toute façon, Rose est un cas perdu. Elle comprend pas ce qui est fun. Je lui jette un regard amusé. En même temps, c'est vrai qu'à coté d'elle je détonne. Comme d'habitude, elle est habillée avec classe. Et elle sait toujours trouver des couleurs qui font joliment ressortir sa peau métissée.

Elle enfonce le clou :

— Et comment veux-tu te trouver une petite amie vêtue comme ça ?

Je la suis à la cuisine et prends le plateau avec la brioche pendant qu'elle sort de la limonade du frigo.

Je dis :

— Les filles, elles aiment bien.

— Dans ce cas, trouves-en une qui a du goût ! Peut-être qu'elle, elle parviendra à faire quelque chose de toi.

— Ça m'intéresse pas, tu le sais.

Elle pose la limonade, vient vers moi et caresse mon visage d'une main douce.

— Frédéric, ce n'est pas parce que ça s'est mal passé avec Sarah que tu ne trouveras pas chaussure à ton pied un jour. Tu es si jeune ! Il faut parfois tenter plusieurs histoires avant de trouver le grand amour.

Je me retiens de lui demander si par « plusieurs histoires », elle sous-entend des histoires de cul, parce qu'à part ça, pour le moment, y a rien d'autre qui m'intéresse, mais je crois que Rose n'apprécierait pas de connaître ce détail.

Et puis, pourquoi elle me tient ce discours dégoulinant de mièvrerie ? Je cherche pas le grand amour ! Je m'en fous royalement ! Qu'est-ce j'irais m'emmerder avec ça, toute façon ? Je le laisse aux autres, ça leur va mieux qu'à moi.

Tout en mangeant ma brioche, je laisse mes yeux filer sur le parc des Buttes-Chaumont, qui se trouve juste à côté de l'immeuble de Pierre et Rose.

Je souris en repensant à un souvenir à la con. Y a pas longtemps, Elsa m'a fait écouter un album qui vient de sortir. Dans une des chansons, le chanteur raconte, dans un humour un peu cynique, l'histoire d'un gamin qui apprend à faire du vélo dans ce parc.

Le chanteur est pas encore très connu, je sais plus son nom. Je crois que ça commence par un B, mais ça veut pas me revenir. L'album était sympa, mais je sais pas si le mec aura du succès, parce que c'est vraiment de la musique pour gonze.

Je secoue la tête, le souvenir s'efface.

J'avale mon dernier bout de brioche, finis ma limonade et me lève. Je vais chercher mes affaires dans le corridor et reviens dans la salle à manger pour dire au revoir. Une boule vient se nicher dans le creux de mon estomac en découvrant la tristesse dans les yeux de Rose. Elle aime pas quand je m'en vais.

Je sais qu'elle et Pierre souhaiteraient que j'accepte d'habiter avec eux. Mais je veux pas. S'il leur arrivait quelque chose, à eux aussi, je ferais comment, moi ?

Ils s'avancent vers moi et me prennent chacun leur tour dans leur bras. J'ai le cœur qui se tord. En fait, moi non plus, j'aime pas m'en aller. Et je l'aime bien ce quartier du XIX<sup>e</sup>. Mais j'ai pas besoin d'eux. J'ai besoin de personne. Et puis, je peux pas laisser Elsa. Si je venais habiter ici, faudrait que je change de lycée. C'est déjà assez compliqué pour moi dans le mien, j'ai pas envie de devoir tout recommencer. Et en plus, je n'aurais plus Elsa ni Mickaël.

Je repousse Rose et je m'en vais, le cœur lourd, malgré moi.



Je dois traverser tout Paris du nord au sud. Quelle merde ! Quatre changements de métro ! Et c'est la sortie du boulot ! À nouveau, je me fraie un passage comme je peux parmi les badauds. Plus pressé qu'un Parisien !

J'ai de la chance, je parviens à chaque fois à attraper la rame sur le fil.

Une fois au foyer, je me précipite sous la douche. Je veux m'enlever les odeurs du métro. Ça pue ! La clope, la transpiration, les mendiants... J'aime cette ville, mais faut le reconnaître : elle schlingue grave.

Revenu dans ma chambre, je mets un CD de Nirvana et me laisse envahir par la musique. C'est pas encore l'heure du couvre-feu, personne a le droit de venir râler. Alors je pousse le son.

Je prends le premier jean qui me tombe sous la main et je souris. Faut jamais que Rose vienne fouiner dans mon armoire ; je crois que j'ai plus un seul futaal entier.

On toque à ma porte et Elsa entre. Putain ! Elle est gonflée ! Elle attend jamais la permission !

Au son de la musique, elle se met à dodeliner de la tête en fredonnant les paroles.

— Tu pourrais pas attendre l'invitation, putain ! J'aurais pu être à poil.

Elle sourit, hausse les épaules et pose ses yeux sur mon torse. Ouais, fais celle qui l'a pas fait exprès, Aubert !

— Il est vraiment beau ! T'as bien fait !

Elle se rapproche de moi et passe sa main sur le dessin d'un ange que je me suis fait tatouer y a quelques mois. Pierre était venu avec moi comme garant, parce qu'à tout juste 16 ans, j'étais trop jeune.

Quand il avait accepté de m'accompagner, j'en revenais pas. Je suis pas sûr que mon propre père aurait été capable de faire ça. Sûrement pas. C'était qu'un connard, toute manière. Et je porte son nom, l'angoisse.

Ce type, il me suit comme un fantôme dont je veux me débarrasser, mais j'y parviens pas. Il est là, tout le temps. Des fois, ça m'arrive de donner le nom de ma mère. De plus en plus souvent. Frédéric Pelletier, moi, j'aime bien. Je crois qu'un jour je sauterai définitivement le pas.

J'enfile un tee-shirt et un sweat à capuche, baisse un peu le son et m'assois sur mon lit. Elsa prend place près de moi.

— Je suis vraiment désolée pour Sarah.

— Tu vas pas revenir là-dessus ! J'y pensais même plus ! Mais dorénavant, tu t'occupes plus de ma vie, tu me laisses gérer.

— Promis. Tu prenais ton pied au moins ?

— Moyen.

— Elle était vierge ?

— À ton avis ?

On se regarde quelques secondes dans un sourire complice. Des fois, je me demande si on a vraiment des conversations dignes d'ados de notre âge, elle et moi.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Quand tu dis moyen...

— Elsa, putain ! j'ai pas envie d'en parler !

Elle s'appuie contre le mur et on s'observe en silence. Elle a beau avoir les cheveux longs, cette gonzesse, c'est un vrai garçon manqué dans ses attitudes, même si je trouve qu'elle commence à virer plus sérieusement femme depuis qu'elle côtoie Flavia.

— Classique ou...

— Putain ! Elsa !

Devant ma colère naissante, elle lève ses bras en signe d'excuse.

— OK ! Je ne demande plus rien !

Elle se tait quelques secondes, puis reprend :

— N'empêche, avec la suivante, faudra que tu essaies un truc.

Je ne peux m'empêcher de poser mon regard sur elle, intrigué malgré tout. Elle fait un V avec son index et son majeur et passe la langue entre les deux en jetant :

— Le cunnilingus ! Du délire pur !

Je grimace en fronçant le nez.

— C'est Lydia qui t'a appris ?

Elle me fait un clin d'œil. Lydia, c'est sa nouvelle copine en date. Elle a trois ans de plus que nous. Depuis qu'Elsa la fréquente, elle a appris un tas de trucs et elle me refile des astuces. Mais le cunni, ça, franchement non !

À ma mine dégoûtée, Elsa rétorque :

— Quoi ? T'as jamais été goûter en bas ?

— Non.

— Tu plaisantes ?

Je secoue la tête. Elle a vraiment l'air surprise.

— Elles t'ont déjà sucé ?

Bien sûr ! Et ça, putain ! ce que c'est le pied ! Enfin, quand c'est bien fait.

Elsa pousse un soupir.

— Toi, t'es bien un mec ! Et pourquoi tu ne leur rends pas la pareille ?

— C'est dég !

— C'est quoi qu'est dég ? L'odeur ? La mouille ?

— Ouais, tout !

— Tu te fous de moi, Fredo ? Y a rien de plus merveilleux et d'aphrodisiaque que l'odeur de la chatte d'une meuf !

— Pour les gouines, ouais, peut-être.

Elle s'offusque. Elle aime pas ce terme. J'en fais pas cas.

Elle plante ses yeux dans les miens, ils brillent de malice. Elle sait qu'elle va m'apprendre un nouveau truc et que les prochaines meufs que je baiseraï pourront lui dire merci.

— Tu leur touches le vagin avec les doigts ?

— Ouais.

— Le clito ?

— Bien sûr.

— Tu fais comment ?

— Comme tu m'as appris.

— Mais une fois que tu les as touchées, t'as déjà sucé tes doigts ?

Je grimace encore. Non, ça je peux pas.

— Faut que tu le fasses ! Tu verras, c'est enivrant. Et après, t'y retournes ! Les doigts mouillés, c'est tellement plus agréable.

— Vraiment ?

Elle frotte son pouce contre son index.

— Fais comme moi.

Je m'exécute.

— Tu sens ?

Ben, ça glisse, rien de très extraordinaire. Elsa mouille ses doigts du bout de sa langue. Je fais comme elle.

— Maintenant, vois la différence.

OK, ça glisse mieux.

Elsa m'explique :

— Sur un clito, c'est pareil. Mais la langue, comparée aux doigts, c'est beaucoup plus puissant.

Un sourire d'extase s'invite sur son visage. Apparemment, Lydia a dû lui faire prendre un sacré pied. N'empêche, je suis toujours pas convaincu.

— Et tu fais comment pour respirer ?

Elle se marre.

— Tu crois qu'elles font comment quand elles te sucent ?

On toque à la porte. J'ai pas le temps de répondre qu'Amandine passe sa tête par l'embrasement. Putain ! Mais plus personne n'attend que je dise « entrez » ? Elles ont quoi, ces gonzesses ?

Mais je me retiens de râler ouvertement. Amandine, c'est l'une des pionnes engagée par le foyer pour nous surveiller durant la nuit. Et je préfère éviter qu'elle parle négativement de moi à Guillaume. Le trimestre passé, avec mes conneries au lycée, je l'ai fait sacrément suer, mais il semble plutôt m'avoir à la bonne en ce moment et j'aimerais que ça continue.

En nous voyant, Elsa et moi, assis aussi proches sur mon plumard, le visage d'Amandine se ferme. Et allez ! Je suis sûr qu'elle s'invente des trucs ! Toute façon, les trois quarts des gens pensent qu'on est ensemble. C'est peut-être mieux comme ça, après tout. À 16 ans, il est jamais très bon d'avouer qu'on est homo. Les gens sont tellement cons !

D'une voix soupçonneuse, la pionne nous dit :

— Le dîner va être servi. Dépêchez-vous !

Et elle reste plantée là, ne nous laissant pas le choix.

En passant à côté d'elle, je lorgne le bas de sa jupe. Je me demande si elle a déjà eu droit à un lèchement de chatte. Finalement, Elsa m'a intrigué. Faudra que j'essaie un de ces jours.

On rejoint le réfectoire, tous les autres sont déjà là. On est une vingtaine, âgés de 10 à 18 ans. Ce soir, l'ambiance est plutôt agitée autour des tables. Étonné, je laisse mon regard dériver sur la salle et constate qu'il n'y a plus un seul éducateur présent. C'est rare, mais ça arrive parfois. Cool, on va pouvoir se marrer. Surtout qu'avec Amandine, ce soir, c'est Lucia. Elle a tout juste 23 ans et ce n'est que la seconde fois qu'elle vient bosser ici.

Je passe près de Lucia et lui envoie mon sourire charmeur. Elle rougit. J'adore faire cet effet-là aux filles, surtout quand elles sont plus âgées. Elsa le remarque et secoue la tête.

Je me retourne vers elle et lui jette dans un sourire :

— Ben quoi ? Faut bien que j'applique ce que tu m'as appris t'à l'heure. J'ai besoin d'un cobaye.

— Elle a sept ans de plus !

— Et alors ?

— Si quelqu'un l'apprend, on peut l'accuser de détournement de mineur !

— M'en fous, je suis consentant. Et rappelle-moi l'âge de ta meuf ?

— La ferme !

À peine sommes-nous assis que les responsables du service du soir déposent des plats chauds sur les tables. On commence à faire tourner la bouffe, un sauté de poulet et du riz. Ça sent bon et j'ai de nouveau une sacrée dalle. Mais alors que je m'apprête à manger, la sonnette du foyer résonne dans la salle. On se regarde tous, surpris. Y a jamais personne qui débarque le soir, comme ça.

Amandine se lève pour aller répondre. Elle revient à peine une minute plus tard, le visage livide. Elle est suivie de trois mecs, habillés en jean, treillis et blousons de cuir. À leur bras, ils ont un brassard avec le mot « police » marqué dessus. Elsa et moi, on se jette un regard inquiet. Elle prend ma main.

J'aime pas les flics. Ils m'ont jamais rien fait, mais c'est viscéral. Ceux-là, en plus, ils ont une sale gueule et ils paraissent sacrément nerveux.

Ils observent la salle à la dérobée, ils cherchent quelqu'un. Putain ! Ils veulent quoi ?

À mon tour, je regarde autour de moi. Qui c'est qu'a fait une connerie ? Trois flics pour un foyer d'adolescents paumés ? Y a un os.

Lucia a pâli, elle aussi, et elle scrute les keufs avec inquiétude. Moi, ce que j'aime pas, c'est qu'Amandine pose ses yeux sur moi. Putain ! J'ai un mauvais pressentiment ! Mais j'ai rien fait, moi, bordel !

L'un des flics prend la parole et je me mets à trembler.

— On cherche Frédéric Moreau.

Je suis en train de rêver, c'est ça ?

Elsa enlace mes doigts. Je sens tous les regards de la salle se braquer sur moi. Je bouge pas.

Le flic se tourne vers Amandine pour demander confirmation et cette connasse me vend. Les autres flics s'avancent vers moi. C'est quoi ce bordel ?

L'un d'eux me demande :

— C'est toi, Moreau ?

Je lève mes yeux sur lui. Il a vraiment une sale gueule. Il a dû se faire casser le nez plusieurs fois. Je crois que ça sert à rien de jouer au con, surtout pas devant les autres. Je hoche la tête.

Les deux flics passent une main autour de mes bras et me lèvent sans sommation.

— On a des questions à te poser. On va aller au commissariat, ce sera plus simple. Si tu collabores, dans deux heures t'es de retour ici.

Je jette un œil paniqué à Elsa. Elle tient toujours ma main. J'essaie de me dégager de leur étreinte, mais c'est peine perdue.

— Vous voulez quoi ?

— On te l'a dit : simplement te poser deux ou trois questions.

Ils peuvent pas m'embarquer comme ça, putain ! Y a des lois ! Je suis mineur !

Je pose mes yeux sur les deux pionnes. Elle vont pas les laisser m'emmener ? Ils ont pas le droit ! Je veux appeler Guillaume ou Pierre !

Les flics me poussent en avant et je lâche la main d'Elsa. En passant devant Amandine, elle tente quand même de s'interposer.

— Je dois prévenir son référent et je pense que c'est mieux que je vienne avec vous.

Celui qui paraît le chef lui rétorque, une mauvaise lueur dans les yeux :

— Vouloir nous faire perdre du temps, c'est ralentir notre enquête. On vous le ramène d'ici deux heures !

Amandine les laisse passer. Non ! Me laisse pas ! Je veux pas ! Je sais pas ce qu'ils ont contre moi, mais j'ai rien fait ! Je me tiens à carreau depuis un moment, putain !

Personne ne fait rien pour moi, j'ai pas le choix que de les suivre. Je crois que, dans la salle, tout le monde est autant sur le cul que moi.

Mon dernier regard est pour Elsa. Elle pleure. Merde ! Pleure pas pour moi, ma belle. Ça en vaut pas la peine.

Les flics me permettent d'aller récupérer mon blouson et m'encadrent jusqu'à leur voiture banalisée.

— Vous voulez quoi ? J'ai rien fait !

— Monte, on causera chez nous, on sera plus à l'aise.

Je le sens pas ! Je serre les poings et ravale mes larmes. Je vais pas leur donner le plaisir de pleurer devant eux. Qu'ils aillent se faire foutre, ces enfoirés !

Et puis, de quoi je m'inquiète ? Je vais juste répondre à des questions. C'est tout. Après, ils me ramènent et je retrouve Elsa. Et on déconnera pour oublier tout ça.

Putain ! Pour finir, c'est bien une journée de merde.

## Remerciements

Une histoire naît sous la plume de l'écrivain. Toutefois, c'est au travers des anecdotes du quotidien qu'elle puise son inspiration et surtout, c'est grâce aux regards des lecteurs qu'elle prend vie et se transmet.

Merci au premier fan-club de Dark Moon de m'avoir donné l'envie et la volonté de poursuivre cette aventure jusqu'au bout. J'ai beaucoup apprécié nos échanges et votre soutien a été essentiel, en particulier dans mes moments de doutes.

Merci à mon entourage de m'avoir supportée et encouragée durant toute l'écriture et la mise en forme du roman : Sylvain, Maël, mon père, Jessica, Marie-Pierre, mes amis proches ou lointains... Je vous aime.

Merci à Joëlle, Sandra et Martine pour vos précieux coups de main et vos remarques pertinentes. Merci à Joelle Taddei pour tes magnifiques photos rock'n'roll.

Un clin d'œil et un grand merci à Anthony pour tes nombreux conseils musicaux, tome 1 et 2 confondus. Un rockeur dans son entourage, ça évite certaines erreurs et enrichit précieusement l'univers d'une telle histoire.

Un merci particulier à ma mère et ma grand-mère, vous qui êtes les premières à avoir cru en moi. Le goût de l'écriture, c'est grâce à vous deux.

Merci à JePublie.com qui m'a permis d'éditer ce livre. Un grand merci notamment à Lorea Bellette pour ses conseils, sa disponibilité, sa patience et son sacré travail de mise en page.

Merci aux artistes qui hantent mon quotidien et dont les différents univers ont inspiré celui de Dark Moon : Luke, Mass Hysteria, 10 Rue d'la Madeleine, Muse, Mauss, N&SK, Fauve, Noir Désir.

Merci à Bénabar, Aldebert, Duja et Nagui, des personnalités que j'apprécie pour leur talent. Et sait-on jamais... Si ce roman devait un jour parvenir entre vos mains, messieurs, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir ainsi mis au contact de mes personnages. Alice, en tout cas, en était rougissante de plaisir.

Enfin et surtout, un grand merci à vous, lecteurs, en espérant que vous avez eu autant de plaisir à suivre les aventures d'Alice et Fred que j'en ai eu à les écrire.

Retrouvez l'actualité de *Gueule d'ange*  
et de mes activités romanesques sur :

[www.katjlasan.ch](http://www.katjlasan.ch)